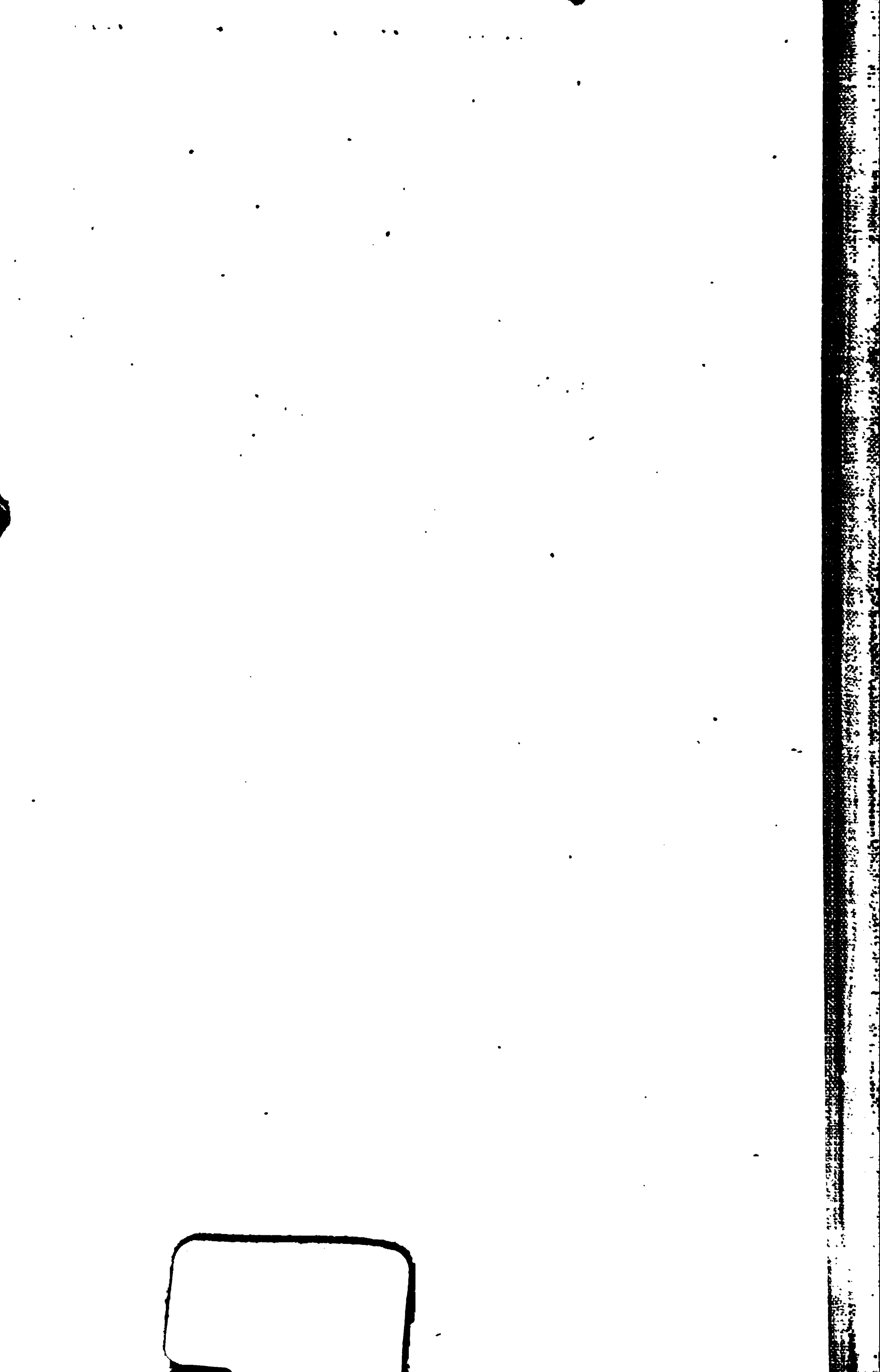


NKA



LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.



Philippoteaux del. Rebel Sculp.

Imp. de Laudières, r. St Jacques 171 Paris

L'INFANTE

L'ÉCHO

DES

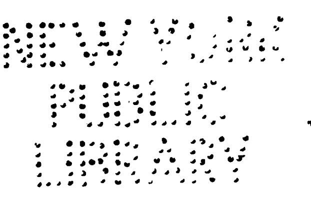
FEUILLETONS

RECUEIL DE NOUVELLES
LÉGENDES, ANECDOTES, ÉPISODES, ETC.

EXTRAITS DE LA PRESSE CONTEMPORAINE

DIRECTEURS

MM. DUFOUR, MULAT ET BOULANGER



TOME ONZIÈME

Reprint

PARIS
CHEZ LES ÉDITEURS, 6, RUE DE BEAUNE
Près le Pont-Royal, (ancien Hôtel de Nesle)

1861

S.



L'INFANTE

I

— Halte ! cria don Sancho d'Avila en poussant son cheval hors du chemin. Capitaine Rodriguez, savez-vous où nous sommes ?

— Sur la frontière, à quelques lieues de Badajoz, s'il faut en croire ce pâtre auquel votre seigneurie eût peut-être bien fait de ne pas tant se fier. S'il a dit vrai, nous tenons la bonne route, et demain nous pourrons entendre la première messe en Espagne.

— Non, nous passerons encore cette nuit en terre de Portugal. Par Santiago ! je jure de ne plus m'aventurer ainsi sans guide à travers un pays ennemi. Rangez votre troupe à la lisière du bois et placez les sentinelles, capitaine Rodriguez ; il fait noir ici comme à la porte de l'enfer.

La nuit était obscure, la campagne déserte : d'un côté du chemin s'étendait un petit bois de frênes ; de l'autre le Guadiana roulait, à travers les rochers, ses ondes impétueuses ; le calme profond des airs n'était troublé que par le mugissement des eaux et les bruits confus qui bourdonnent dans la feuillée pendant les belles nuits d'été. Les soldats qui gravissaient lentement ce chemin à peine frayé, où l'on ne voyait rien à deux pas devant soi, s'arrêtèrent au commandement du capitaine Rodriguez : ils étaient une vingtaine, tous à cheval avec leur lancille au bras et deux pistolets à l'arçon de la selle. Cette escorte environnait deux femmes qui montaient de robustes genets à tous crins qu'elles maniaient avec beaucoup de hardiesse. Leurs grandes capes les couvraient de la tête aux pieds et ne laissaient voir que leurs gants brodés et le bout de leurs bottines de cuir fauve ; elles avaient le visage caché par un ample capuchon sous lequel éclataient leurs prunelles brillantes. A travers ce sombre vêtement qui dérobait les deux voyageuses à tous les regards, on devinait pourtant, à la grâce, à la fierté de leurs mouvements, qu'elles étaient jeunes et belles. Don Sancho avait mis pied à terre.

— Madame, dit-il en s'avançant la tête découverte, il faut passer ici cette nuit. Une absolue nécessité peut seule m'excuser de vous faire coucher ainsi en plein champ.

La dame sauta légèrement à terre, sans toucher la main que lui présentait le noble seigneur qui voulait lui servir d'écuyer, et elle répondit avec une tristesse pleine de fierté :

— Pourquoi des excuses, don Sancho ? elles ne me sont point dues ; vous pouvez me traiter selon votre bon plaisir, je suis votre prisonnière...

— Ah! Madame, interrompit-il vivement, ai-je eu le malheur de vous en faire apercevoir? En tout cas, c'est la faute des circonstances impérieuses et difficiles où nous sommes; mais dans tout ce qui ne concerne pas votre garde et la sûreté de votre personne, c'est vous qui commandez et non pas moi.

— Je ne m'en suis pas aperçue, murmura-t-elle en se tournant vers sa compagne. Viens, Isabelle; il faut se soumettre au droit de la guerre, au droit du plus fort : allons dormir à la belle étoile.

Elles s'assirent à l'écart d'un air accablé, et restèrent silencieusement appuyées l'une sur l'autre, tandis qu'on dressait une espèce de tente pour les abriter. Les soldats avaient allumé un feu de broussailles; des bouffées de flammes illuminaient par intervalles ce groupe immobile et la figure raide et basanée de don Sancho. Les deux femmes avaient rejeté en arrière le capuchon qui les masquait, et le vent humide de la nuit déroulait les longues boucles de leur chevelure. L'une était brune et belle; son front élevé, ses yeux couronnés de longs sourcils avaient une indicible expression de calme et de fierté. Elle paraissait n'avoir guère que vingt ans; mais cette fleur de jeunesse et de beauté était déjà pâlie. L'autre dame était blonde et jolie, mais elle n'avait pas cette auréole de grandeur qui rayonnait autour de sa compagne.

— Mon Dieu! dit-elle d'une voix plaintive et en relevant sa tête fatiguée, quelle longue route! Quand arriverons-nous?

— Hélas! et où allons-nous? dit l'autre dame. Que Dieu nous soit en aide! Don Sancho, ajouta-t-elle en se tournant vers le vieux cavalier avec un geste à la fois hautain et suppliant, mon inquiétude est grande, je l'avoue; d'un mot vous pouvez la dissiper, et je ne vois pas pourquoi tout ce mystère. Que je sache seulement quel couvent va me servir de prison.

— Madame, répondit-il avec un sourire, vous allez habiter chez des bénédictines.

— Et dans quel pays? Est-ce dans quelque ville d'Espagne?

— C'est à Badajoz.

— A Badajoz? s'écria-t-elle avec un brusque mouvement; à Badajoz! La cour d'Espagne y est depuis le commencement de cette guerre; c'est donc vers Philippe II que vous me menez, moi, dona Luisa de Portugal! Ah! il valait mieux nous ensevelir sous les murs de Beja! Il fallait me tuer, don Sancho! Par le Christ! je sens là que j'eusse plus aisément pardonné à mon bourreau qu'à mon geôlier!

— Madame, j'obéis aux ordres du roi mon maître et le vôtre, répliqua fièrement le vieux seigneur.

Dona Luisa recula d'un pas et leva les yeux et les mains au ciel comme pour implorer son assistance.

— Madame, reprit don Sancho, ce n'est pas à la cour d'Espagne qu'on oubliera les égards dus à votre malheur; j'ai vu le bon vouloir du roi et son affection à votre personne dans les ordres qu'il m'a envoyés; il vous mande près de la reine.

— Pour lui servir d'otage, dit amèrement dona Luisa. Fasse le ciel que mon père vienne bientôt payer ma rançon à la pointe de son épée!

A ces mots, elle prit le bras d'Isabelle et se retira lentement dans la tente qu'on venait de lui dresser pour la nuit. Deux peaux d'ours étaient jetées par terre, et, sur une espèce de coffre qui servait de table, on avait mis quelques provisions; un flambeau de bois résineux éclairait d'une lumière sombre et vacillante ce repas d'ermite et ce lit de soldat. Dona Luisa s'assit, et, perdant subitement sa fière contenance, elle fondit en larmes; Isabelle, muette et consternée, s'était mise à genoux et serrait dans ses mains les mains froides de la princesse.

— Jésus-Maria! dit-elle tout en pleurs, qui nous délivrera? La cour d'Espagne sera une dure prison. Il y aura autour de votre altesse autant d'espions que de dames de service; l'on me gardera aussi à vue; il faudra vivre dans l'incertitude des événements, dans la crainte de plus grands malheurs. Si nous tentions cette nuit de nous échapper! Nous sommes encore en Portugal; il n'y a pas un couvent, pas une maison, pas une pauvre cabane où l'on ne nous donnât asile; vous n'aurez qu'à paraître, à dire : « Je suis dona Luisa, la fille de don Antonio, la fille de votre roi que les Espagnols viennent détrôner! » Tous les bons Portugais vous feront un rempart de leur corps comme à Beja!

— Hélas! comme à Beja ils se feraient tuer, et ils ne me sauveraient pas. Je suis lasse de

disputer aux terribles chances de la guerre ma liberté, ma vie; que la volonté de Dieu soit faite! Isabelle, je dois à l'orgueil de mon rang de ne pas plier devant nos ennemis, de montrer une âme ferme au milieu de si grands revers. Mais que m'importe aujourd'hui la place que je dois occuper en ce monde! Toutes mes espérances ne sont-elles pas au ciel, et tout ce que j'ai aimé dans la tombe? Isabelle, prions pour les morts.

Elles se mirent à genoux et restèrent ainsi soupirant et pleurant au milieu de leurs oraisons. Peu à peu la fatigue ferma leurs yeux; elles tombèrent dans cet assoupissement qui n'est ni la veille ni le sommeil; elles ne pleuraient plus, elles ne pensaient plus, mais elles avaient encore une perception incomplète des objets extérieurs, elles entendaient comme un songe les bruits du dehors, le hennissement des chevaux et le cri des sentinelles qu'on relevait d'heure en heure.

Une affection déjà éprouvée par le malheur unissait ces deux jeunes filles dont l'une était née près du trône et dont l'autre appartenait à la plus grande famille de Portugal. Dona Luisa était l'arrière-petite-fille de Manuel-le-Grand; d'abord destinée au cloître, elle passa ses premières années dans le couvent de Santa-Clara où d'autres infantes étaient venues, avant elle, ensevelir, à la fleur de l'âge, l'orgueil de leur rang et l'espoir d'une alliance royale. Elle allait renoncer au monde dont le bruit était à peine arrivé jusqu'à elle; déjà l'on préparait la cérémonie de sa prise d'habit, lorsque le duc de Beja son père la rappela près de lui. Le roi don Sébastien régnait alors; c'était un prince jeune et brave qui eût pu choisir une épouse dans toutes les maisons royales de l'Europe; il aima dona Luisa et voulut l'élever au trône.

La novice de Santa-Clara fut près d'échanger son voile contre une couronne; mais les liens de parenté s'opposaient à ce mariage et il fallut demander des dispenses en cour de Rome. Des intrigues politiques, suscitées par l'Espagne qui avait espéré que l'infante, fille aînée de Philippe II, serait reine de Portugal, entravèrent les négociations. Tandis que son ambassadeur les poursuivait près du Saint-Père, don Sébastien alla faire la guerre en Afrique. Les commencements de cette croisade avaient été heureux; le roi était près de ramener son armée victorieuse; on préparait à Lisbonne les fêtes de son retour et de son mariage, quand on reçut la nouvelle de sa mort. Il était tombé dans une sanglante bataille, sous les murs d'Alcazar-Quivir, et l'élite de sa noblesse avait péri à ses côtés. Les premières familles du Portugal furent décimées par ce grand désastre, qui refoula pour toujours la puissance chrétienne de l'autre côté du détroit de Gibraltar. La nation entière prit le deuil; elle aimait ce monarque auquel semblait promis un long avenir de gloire, et l'avénement du vieux cardinal don Henrique fut salué par les regrets des grands et du peuple.

Dona Luisa ne rentra pas au monastère de Santa-Clara; elle alla fonder à Beja un couvent de bénédictines, pour passer le reste de sa vie. Mais le sort lui gardait de nouvelles grandeurs et de nouveaux revers. Son père succéda à la couronne de don Henrique, auquel la mort ne laissa pas le temps de quitter la pourpre romaine pour se marier, et l'infante se vit un moment sur le premier degré de ce trône où elle avait dû s'asseoir. Mais elle ne fit que passer dans cette haute fortune. Philippe II descendait aussi, par sa mère, de Manuel-le-Grand, et il revendiqua son héritage. La pensée des rois catholiques Ferdinand et Isabelle avait été, un siècle auparavant, de réunir toute la Péninsule sous le même sceptre; ils voulurent la réaliser en mariant leur fille aînée au roi don Manuel. Mais la mort avait déjoué ces calculs politiques: la jeune reine de Portugal était descendue au tombeau sans laisser d'enfants, et sa sœur, Jeanne la Folle, avait porté l'héritage des rois catholiques dans la maison d'Autriche. Philippe II devait accomplir ce qu'avait voulu en vain Ferdinand et Isabelle. La mort de don Sébastien l'avait délivré du seul obstacle qu'il n'eût osé forcer, et, depuis la bataille d'Alcazar-Quivir, il songeait à s'emparer du Portugal par droit de succession et par droit de conquête. Il laissa pourtant régner don Henrique; mais, le jour où don Antonio était proclamé à Lisbonne, l'armée espagnole, commandée par le duc d'Albe, arrivait aux frontières, et bientôt la guerre fut déclarée.

Dona Luisa était allée s'enfermer à Beja; elle y fut assiégée par les troupes du roi catholique. Les habitants défendirent leur ville et la jeune

princesse jusqu'à la dernière extrémité; mais les Espagnols emportèrent la place d'assaut, et don Sancho d'Avila ne put arrêter, deux jours durant, l'incendie et le pillage; il fit seulement respecter les églises et les couvents. Dona Luisa étant ainsi tombée en son pouvoir, il reçut l'ordre de la conduire à la cour du roi son maître, et la triste prisonnière dut partir sans savoir quel sort on lui réservait : don Sancho venait de le lui apprendre au moment d'entrer en Espagne. De tous ceux qui l'avaient environnée au temps de sa grandeur, il ne restait à l'infante qu'une amie, c'était Isabelle, dont le dévouement avait résisté à tant de vicissitudes. Cette jeune fille, proscrite aussi, avait une dot que plus d'une princesse souveraine eût pu envier; elle était l'unique descendante des ducs d'Avero, et les titres, les richesses immenses qui, pendant des siècles, s'accumulèrent dans cette puissante maison, étaient réunis sur sa tête.

Isabelle avait fini par s'endormir profondément. La princesse, les cheveux défaits, pâle et les yeux à demi ouverts, paraissait lutter contre un songe pénible; parfois elle écoutait instinctivement, la tête penchée à l'ouverture de la tente. Un chant lointain s'élevait dans le silence de cette nuit calme et sereine; tantôt ces accents plaintifs semblaient mourir, emportés par le vent; tantôt ils retentissaient pleins et sonores. La princesse écoutait toujours, et ses lèvres murmuraient, comme dans un rêve, les sons qui frappaient son oreille. Peu à peu cette perception devint si nette, que dona Luisa s'éveilla tout à fait et dit, en se soulevant brusquement :

— Isabelle, entends-tu? Qui chante ainsi? mon Dieu!

— Quelque soldat, sans doute.

— Non, non! Écoute, ne reconnais-tu pas cet air?

Isabelle, frappée de surprise, fit un signe affirmatif, et mit un doigt sur sa bouche en montrant la sentinelle, immobile à quelques pas. La même voix chanta, pour la seconde fois, le même refrain lent et plaintif.

— C'est l'adieu, l'adieu de don Sébastien! s'écria l'infante en appuyant son visage couvert de larmes sur l'épaule d'Isabelle; c'est l'air qu'il composa en partant. Celui qui le chante ici n'a pu l'apprendre que de sa bouche!... C'est quelqu'un de ceux qui l'avaient suivi et qui se sont sauvés de ce pays infidèle et maudit où il est mort! C'est un ami, c'est un secours que le ciel nous envoie!

Elles s'avancèrent tremblantes sous les regards de la sentinelle, qui ne bougea pas. Tout se taisait maintenant; on n'entendait plus que le bruit sourd des eaux et le cri de l'alouette qui traversait les airs. Déjà les étoiles pâlissaient, et, vers le levant, une blanche lueur annonçait le jour. La rive ombreuse du Guadiana était voilée d'une légère brume à travers laquelle brillaient quelques feux éloignés. Les hommes du capitaine Rodriguez dormaient, couchés sur la terre nue, et enveloppés de leurs *capas*. Quelques-uns se chauffaient autour d'un tas de broussailles allumées au bord du chemin.

— Je n'entends plus rien, dit Isabelle; votre altesse s'était trompée : c'est quelque soldat espagnol qui chantait là-bas, au bord de la rivière, en menant boire son cheval. Voici déjà le jour; on va sonner le boute-selle.

L'infante baissa la tête, et dit avec une sombre résignation :

— Eh bien! nous allons partir, et, dans quelques heures, la fille du roi de Portugal entendra les ordres du roi d'Espagne. Que Dieu lui inspire de m'exiler dans quelque couvent, loin de sa cour! Isabelle, ce n'est pas là le sort que tu devais avoir près de moi!...

— Madame, interrompit vivement la jeune fille, mes espérances sont mortes comme les vôtres; mon père est tombé en combattant à côté de don Sébastien, et des mains infidèles les ont jetés dans la même sépulture. Non, rien ne m'attache plus à ce monde; je serai religieuse dans le couvent fondé par votre altesse.

L'infante secoua la tête, et, passant sa main sur le front d'Isabelle avec une affection pleine de tristesse, elle lui dit :

— Non, madame la duchesse d'Avero, non; je n'accepte pas votre dévouement. La plus noble, la plus riche héritière de Portugal n'abandonnera pas le rang où Dieu l'a mise pour se cacher dans un cloître. Je veux que tu te maries, Isabelle; je veux que tu épouses un bon et loyal Portugais, un de ceux qui ont suivi notre adverse fortune. Quel plus beau prix pourrions nous lui donner pour son courage et sa fidélité? Tu acquitteras une de ces dettes que les rois contractent dans des temps malheureux, une de

ces dettes de reconnaissance que des titres, des trésors ne sauraient payer. Tu seras heureuse ainsi, plus heureuse que dans un couvent. Je te connais bien : tu ferais une mauvaise religieuse.

— Votre altesse pense donc que je regretterais les vanités du monde? Hélas! n'ai-je pas vu déjà d'assez terribles exemples de leur instabilité, de leur néant?

— Non, ce n'est pas l'éclat d'une haute condition que tu regretterais; ton âme est sans orgueil, tu as toutes les vertus d'une plus humble fortune; mais, pauvre enfant, il y a dans ce monde des biens dont tu ne te détacherais pas. Il te faut une vie plus riante et plus douce que celle d'un couvent; il te faut la liberté, les molles habitudes où tu as été nourrie.

— Hélas! madame; et vous-même, ne les regretterez-vous point? Au milieu des mortifications, des longues prières, ne jetterez-vous jamais un regard en arrière; et alors votre sacrifice ne vous paraîtra-t-il pas trop grand?

Dona Luisa joignit les mains et leva les yeux au ciel avec une morne exaltation.

— Non, dit-elle, non, puisque celui que j'ai aimé n'est plus sur la terre.

Les deux jeunes filles s'assirent à l'écart, au pied d'un chêne dont les branches robustes formaient, au-dessus de leur tête, un immense dôme de verdure; les oiseaux chantaient dans ces fraîches ramées; le vent du matin chassait mollement les nuages, et le soleil venait de se lever radieux au fond de la vallée où le fleuve roulait ses eaux rapides. Le chemin, étroit et dominé par des rochers à pic, suivait les sinuosités du rivage; çà et là quelques bouquets de saules plongeaient leurs longs rameaux dans les ondes et formaient d'impénétrables abris sous lesquels le héron faisait entendre son cri monotone. A l'extrémité du vallon s'élevait une de ces antiques tours qui ont gardé le nom mauresque d'*atalayas;* elle dominait encore cette contrée déserte, et son faîte crénelé couronnait une éminence au pied de laquelle passait le chemin.

— Je ne sais où nous sommes, dit dona Luisa; quelle solitude! aussi loin que la vue peut s'étendre, pas un village, pas une habitation; il semble que le chemin n'aboutit qu'à cette tour ruinée au sommet de laquelle vole une nuée d'hirondelles.

— Avant le lever du jour j'ai pourtant aperçu des feux à travers le brouillard, observa Isabelle, et tantôt il m'a semblé voir là-bas, entre les saules, un homme vêtu autrement que les soldats du capitaine Rodriguez.

On avait relevé les sentinelles, tout était déjà prêt pour le départ. Don Sancho s'approcha.

— Madame, dit-il en se découvrant d'un air aussi cérémonieux que s'il eût abordé dona Luisa dans les salons du Buen-Retiro, me voici à vos ordres. J'espère que vous vous êtes un peu reposée cette nuit de la fatigue d'une aussi pénible route.

Elle ne répondit que par un geste hautain, et Isabelle dit avec une certaine ironie :

— Son altesse ne voudrait pas vous faire attendre, cavallero; elle est prête à partir.

Le vieux courtisan s'inclina avec cette politesse grave qu'il avait apprise à la cour de Charles-Quint, et répéta en s'adressant à la princesse :

— Madame, je suis à vos ordres.

Cette affectation de ne point lui donner le titre d'altesse, à elle, la duchesse de Beja, infante de Portugal, la blessait profondément; c'était la première fois qu'on lui parlait ainsi, et elle comprenait que cette violation de l'étiquette avait quelque grave motif politique.

— Mon Dieu, pensa-t-elle, on veut donc nous mettre si bas qu'il ne nous reste pas même les honneurs dus à notre nom?

Don Sancho alla au-devant du capitaine Rodriguez, et tous deux cherchèrent à s'orienter avant de poursuivre leur route; ils n'avançaient qu'avec crainte dans ce pays soumis par la force, mais prêt à la révolte, et où ils ne pouvaient rencontrer que des ennemis. Don Sancho regarda le fleuve qui, resserré entre les rochers, s'écoulait en nappe rapide et profonde.

— Nous devons être aux environs de Jurmegna, dit-il; le Guadiana est sur la frontière, et l'autre rive, c'est la terre d'Espagne; par le Saint-Suaire! j'avancerais plus volontiers de ce côté-là que de celui-ci. Ne pourrait-on pas passer?

Le capitaine Rodriguez hocha la tête et répondit tranquillement :

— Oui, s'il y avait un pont.

— Plus haut, peut-être, nous trouverons un gué?

— Je ne le crois pas. Votre seigneurie n'entrera en Espagne que devant Badajoz.

— Vous estimez que nous avons encore pour trois ou quatre heures de chemin, capitaine Rodriguez?

— Ainsi soit-il! je n'ai répondu de rien à votre seigneurie. J'ai hâte de sortir de ces défilés où quelques hommes arrêteraient une armée. Par Notre-Dame de Guadalupe! il ne faudrait qu'une mauvaise rencontre là-bas, sous ce vieux fort; nous n'irions pas plus avant. Le pâtre qu'a interrogé hier votre seigneurie n'avait pas mentionné ce passage.

Don Sancho se tourna soucieux, et regardant un moment l'*atalaya* dont les murs démantelés se découpaient nettement sur le limpide azur d'un beau ciel.

— Il n'y a que des hibous là-haut, dit-il; capitaine Rodriguez, envoyez quelques-uns de vos hommes à la découverte, prenez toutes les précautions qui peuvent assurer notre marche; puis, à la grâce de Dieu et en avant!

Comme il achevait ces mots, deux soldats remontèrent le chemin en menant devant eux un jeune homme vêtu d'une saye de berger et armé seulement d'un gros bâton noueux; il s'avançait d'un pas résolu, comme quelqu'un qui va sans se faire prier.

— Par Santiago! s'écria le capitaine Rodriguez, c'est le manant qu'a interrogé hier votre seigneurie. Il mène paître ses chèvres un peu loin, ce me semble.

— Holà! dit don Sancho en faisant signe qu'on amenât cet homme devant lui; je ne m'attendais pas à te trouver deux fois sur notre chemin, mon compagnon. Ça, dis où nous sommes? Tu t'es vanté hier de connaître le pays; si tu t'es trompé et que nous nous soyons fourvoyés, je te ferai pendre au premier carrefour pour servir de guide à ceux qui viendront après nous.

Le pâtre s'inclina sans paraître ému de cette menace, et répondit en langue portugaise :

— Votre seigneurie fera de moi selon son bon plaisir; je ne me suis guère trompé, en tout cas; Mousaras est bien loin derrière nous, et de là-bas on doit voir les clochers de Juremegna. La nuit cependant j'aurais pu prendre un endroit pour l'autre.

— Et maintenant, tu reconnais ton chemin

— Nous sommes sur la frontière, à quatre heures de marche de Badajoz.

— Comment se fait-il que tu nous aies suivis?

— J'ai marché toute la nuit pour venir demander justice à votre seigneurie; quand elle m'a rencontré hier, j'avais un troupeau de douze chèvres; aujourd'hui il ne m'en reste pas une seule. J'ai été poursuivi par des Espagnols, que Dieu les fasse mourir de male faim! ils ont tué toutes ces pauvres bêtes pour les manger un vendredi!

Cette explication toute simple détruisit les soupçons de don Sancho; il savait que la garnison de Beja battait souvent la campagne et pillait le pays conquis.

— On t'a tout pris, dit-il; eh bien! tu te feras soldat, et d'abord tu vas marcher avec nous jusqu'à Badajoz.

On partit. Dona Luisa et Isabelle étaient placées au centre de la troupe, qui allait au pas sur cette route pierreuse et coupée de profonds ravins. Le capitaine Rodriguez remarqua que le pâtre cherchait à se rapprocher des prisonnières, et poussant son cheval sur lui, il dit brusquement :

— Marche devant nous, maraud, puisque tu nous sers de guide, et prends garde à toi! le seigneur don Sancho a promis de te faire pendre au premier carrefour, si tu ne nous mets pas dans le bon chemin, et c'est moi qui exécuterai la sentence.

Le pâtre passa fièrement entre les chevaux et alla se mettre en tête de la colonne. Personne ne parla plus; on n'entendait que le bruit des pas sur les cailloux roulants, et, de temps en temps, quelque apostrophe énergique du capitaine Rodriguez. Tout à coup le pâtre se mit à chanter le refrain qui, la nuit précédente, avait réveillé dona Luisa; il n'avait pas achevé la première mesure qu'on lui imposa silence; mais un seul mot avait suffi pour attirer l'attention de l'infante; elle se pencha, éperdue, vers Isabelle, et lui dit tout bas :

— Cet homme n'est pas ce qu'il paraît être; regarde-le, l'as-tu vu déjà?

Isabelle fit signe que non.

— Sous ce déguisement nous ne le reconnaissons peut-être pas; mais tu l'as entendu, Isabelle : ah! cette nuit, je ne m'étais pas trompée!

Elles observèrent alors attentivement le pâtre.

Il marchait seul en avant; le sayon de berger n'ôtait rien à la noblesse de sa taille; il portait la tête haute sous son grossier chapeau de spart, et de longs cheveux bruns paraissaient entre les larges mailles de sa résille. Une fois il se tourna et montra son profil d'une beauté sévère.

— Non, madame, je ne l'ai jamais vu, ni votre altesse non plus, dit Isabelle avec un soupir; ceci est un inconcevable hasard...

Elle n'avait pas achevé ces mots que deux coups d'arquebuse se croisèrent sur le chemin. On était au pied de l'*atalaya*, il y eut un moment de confusion. Don Sancho rallia quelques hommes et se plaça devant sa prisonnière; le reste de la troupe suivit le capitaine Rodriguez, qui cria, en piquant des deux :

— Par le corps du Christ! passez et balayez le chemin.

Il y eut une minute de silence, puis vingt coups d'arquebuse retentirent comme un long tonnerre répété par les profonds échos, et une fumée blanchâtre s'éleva entre les rochers, des deux côtés du chemin.

— Il faut se battre, dit froidement don Sancho, nous sommes tombés dans une embuscade! Alors, le pistolet à la main, il se mit à la tête de ses cavaliers et tenta de tourner un bouquet de saules qui masquait l'angle du chemin et protégeait les assaillants. Mais l'eau était profonde, la rive escarpée, et l'on perdit quelques moments à tenter inutilement ce passage.

Le pâtre courut à dona Luisa, restée seule avec sa compagne au milieu du chemin, et, saisissant la bride de son cheval, il dit rapidement :

— Madame, n'ayez pas peur! quelques hommes déterminés à délivrer votre altesse gardaient ce passage..... Mettez pied à terre, et, tandis qu'on se bat ici, fuyez vers l'*atalaya*...

Elle sauta hardiment entre les rochers et Isabelle la suivit; le pâtre marcha devant elles. A vingt pas derrière eux on se battait; quelques hommes postés à l'angle du chemin tenaient la troupe du capitaine Rodriguez entre deux feux; plusieurs Espagnols étaient tombés, et il semblait que pas un ne pourrait passer à travers ces ennemis invisibles.

Cependant dona Luisa avait déjà atteint le sentier qui serpentait sur la croupe aride de la colline; guidée par le pâtre, elle fuyait vers l'atalaya à travers ce terrain coupé où il semblait impossible de la suivre, lorsque don Sancho remonta la rive, après avoir vainement tenté de tourner la position des assaillants; il vit alors que sa prisonnière allait lui échapper. L'intrépide cavalier lança son cheval parmi les rochers, et, coupant le sentier que gravissait l'infante, il lui barra le passage. Elle recula, et le pâtre qui la guidait lui dit en l'entraînant :

— Madame.... n'ayez pas peur.... Gagnez l'autre côté du ravin et vous êtes sauvée!...

Mais don Sancho ne lui en laissa pas le temps; il fondit sur elle, et la saisissant d'une main, de l'autre, il déchargea son pistolet dans la poitrine du pâtre qui tentait de la défendre : le malheureux tomba en jetant un cri sourd. Don Sancho souleva l'infante, malgré sa résistance, et, la mettant devant lui, il s'écria : — A présent, nous passerons ou ils la tueront.

A cet aspect, un cri s'éleva parmi les assaillans, le feu cessa, et don Sancho regagna librement le chemin. Dona Luisa était comme ployée sous le bras de fer qui la tenait; elle sentait une odeur de sang et de poudre, elle apercevait, comme emportée dans un tourbillon, la terre qui semblait fuir sous ses pieds, Isabelle, les mains levées au ciel, et çà et là des morts couchés dans la poussière. Tout à coup ceux qui avaient arrêté la troupe du capitaine Rodriguez, se montrèrent au bord du chemin, et parmi eux dona Luisa vit distinctement un cavalier vêtu à la mode des Arabes, d'un burnous blanc, et la tête couverte d'un casque de fer. Il était jeune, beau de visage, et de longs cheveux d'un blond vif flottaient sur ses épaules; une moustache épaisse tombait sur sa lèvre marquée d'une cicatrice profonde. A son aspect dona Luisa jeta un cri, étendit les bras et perdit connaissance : c'était le fantôme du roi don Sébastien, c'était un mort relevé du tombeau, c'était une vision de l'autre monde qui venait de lui apparaître.

— En avant! cria le capitaine Rodriguez. *Castilla y Portugal por el rey*? En avant.

Don Sancho entoura l'infante de ses deux bras et la soutint sur sa poitrine, immobile, comme morte; la troupe se serra autour de lui, et passa hardiment sous les yeux de l'ennemi, qui n'osa plus faire feu sur elle.

II

Philippe II attendait à Badajoz que le duc

d'Albe eût conquis le royaume de Portugal ; il avait voulu rester sur la frontière qu'il ne devait passer que pour aller se faire couronner à Lisbonne ; de cette position, il dominait le théâtre de la guerre et commandait son armée. La reine, les infantes, toute la cour d'Espagne avaient quitté le somptueux palais du Buen-Retiro, les sombres magnificences de l'Escurial, pour suivre le roi dans cette petite ville, devenue, pour un moment, le centre d'où partaient les ordres souverains auxquels on obéissait jusqu'aux extrémités du monde. Philippe II eût pu habiter le vieil Alcazar qui commandait la ville haute ; mais il préféra le couvent des bénédictines à la forteresse mauresque au sommet de laquelle saint Ferdinand planta la croix. Les religieuses avaient ouvert la porte de clôture pour recevoir cet hôte royal et sa suite ; on pénétrait librement dans ce lieu dont jamais auparavant des regards profanes n'avaient parcouru l'enceinte ; mais, selon l'usage établi à la cour d'Espagne, nul autre homme que le roi ne dormait sous le même toit que la reine Les portes du couvent étaient cependant ouvertes tout le jour aux grands qu'y appelait leur service ; mais le soir, dès que le roi était couché, il congédiait ses chambellans, ses gentilshommes et jusqu'à ses valets de chambre ; il ne restait autour de lui que les dames de la maison de la reine. Il est vrai qu'au seuil du monastère veillaient la garde espagnole et la garde allemande, et que les gentilshommes de service avaient tous une clé pour entrer le lendemain matin chez le roi. L'abbesse des bénédictines s'était retirée avec son troupeau dans un corps de logis séparé, et Philippe II habitait sa cellule. Là, comme à l'Escurial et à Madrid, il vivait en moine couronné, au milieu de toutes les grandeurs et de toutes les austérités qui peuvent enorgueillir et mortifier la faiblesse humaine. Le cabinet où il dictait les ordres qui décidaient du sort des nations était un oratoire ; on y voyait, à côté du sceau royal et de l'épée de charles-Quint, une tête de mort et un chapelet de chartreux.

La troupe décimée du capitaine Rodriguez était arrivée vers le soir à Badajoz. Don Sancho d'Avila, après avoir pris le devant pour rendre compte au roi de sa mission, attendait sa prisonnière à la porte du couvent. Dona Luisa avait achevé cette pénible route, couchée dans une espèce de litière, faite à la hâte avec des branches d'arbres ; un manteau de soldat, jeté sur elle, la couvrait comme un drap mortuaire ; depuis le moment où don Sancho l'avait si hardiment enlevée sous les regards de ceux qui tentaient de la sauver, elle était tombée dans une sorte d'anéantissement. Elle n'avait pas proféré une seule parole, et la pâleur, l'immobilité de ses traits, pouvaient faire douter qu'elle fût vivante. Cependant, quand les portes s'ouvrirent devant elle, quand sa litière s'arrêta au pied du grand escalier, où deux dames de la maison de la reine étaient venues l'attendre, elle se souleva en frissonnant, et jeta autour d'elle un regard morne et rapide ; puis, passant ses mains sur son front, elle tâcha de prendre une plus ferme contenance, et descendit seule de sa litière. Don Sancho s'inclina devant elle, avec respect, avant de la remettre aux dames qui s'étaient avancées pour la recevoir.

— Madame, dit-il, ma mission est finie, daignez me pardonner ce qu'elle a eu de rigoureux pour vous.

— Don Sancho, répondit fièrement la princesse, vous avez osé mettre la main sur moi, dona Luisa, infante de Portugal. C'est un crime que vous paieriez de votre tête si le sort des armes vous livrait à notre justice ; mais je vous pardonne cet outrage que ne devait pas craindre, d'un homme tel que vous, une femme, une princesse. Allez, et que Dieu vous garde.

Ceci se passait dans le cloître, à la lueur des flambeaux que portaient deux hommes vêtus de la livrée royale. Dona Luisa suivit lentement les dames qui semblaient destinées à veiller sur elle. C'étaient deux vénérables personnes habillées de noir et coiffées comme des nonnes avec de grands voiles raides et flottants. Tout était sombre et silencieux dans le vaste édifice ; on eût dit que les religieuses seules l'habitaient. Des femmes en robes traînantes, des cavaliers couverts du chapeau, qu'ils avaient le droit de garder sur la tête, même en présence du roi, passaient comme des ombres dans le cloître, le long des corridors mal éclairés par quelques lampes attachées devant les images des saints ; ces grands seigneurs, ces grandes dames, se saluaient sans parler et poursuivaient leur chemin, sous ces voûtes profondes, dont le pas le plus léger réveillait les échos.

Dona Luisa, habituée aux splendides magnificences de la cour de Portugal, pensa que don Sancho l'avait trompée en lui disant qu'elle allait voir le roi d'Espagne; un moment, elle se crut dans quelque couvent transformé en prison d'Etat; mais elle reconnut la demeure d'un souverain en entrant dans l'appartement qui lui était destiné. Une tenture de Flandre cachait les murs de la cellule; au pied du Christ d'ivoire debout près du lit, il y avait un bénitier formé d'une grande coquille nacrée, et sur la toilette, parée comme un autel, une glace de Venise brillait enchâssée dans un de ces cadres dont le merveilleux travail avait souvent occupé toute une vie d'artiste.

Dona Luisa était brisée corps et âme par la fatigue et les émotions terribles de cette journée; mais une ferme volonté la soutenait; la grandeur même de son infortune relevait son courage. Ses yeux noirs avaient une indicible expression de sérénité souffrante; une fugitive rougeur animait ses joues pâles; elle était d'une beauté singulière sous ce long vêtement dont les sombres plis marquaient sa taille élevée. Il y avait la majesté d'une reine et la fierté timide d'une jeune fille dans son attitude, dans son regard plein de douceur et de tristesse.

Cependant une des deux dames avait déployé une robe de soie; l'autre, qui venait d'avancer un siége devant la toilette, dit en faisant une profonde révérence à dona Luisa :

— Madame, vous plaît-il de changer d'habits? Vous n'avez qu'un moment; le roi vous mande sur l'heure.

Elle frissonna et répondit d'une voix lente :

— Je suis prête; c'est ainsi que je veux paraître devant lui.

Les deux duègnes se regardèrent d'un air stupéfait. Dona Luisa releva sa mante et rejeta en arrière ses longs cheveux.

— Je suis prête, répéta-t-elle d'un ton qui prévenait toute observation.

Les duègnes lui firent une seconde révérence et marchèrent devant elle. Dona Luisa les suivit d'un pas ferme; mais à mesure qu'elle avançait, son regard troublé ne distinguait plus que des lueurs vacillantes à travers de grandes ombres; il lui semblait que les dalles de la galerie fuyaient sous ses pas et qu'un abîme s'ouvrait devant elle; un long bourdonnement résonnait à son oreille comme si toutes les cloches du couvent eussent tinté à la fois. Elle ferma les yeux; son cœur battait avec une violence inégale, et elle se sentit défaillir lorsque, après avoir traversé une chambre où il n'y avait absolument personne, les dames qui l'accompagnaient s'arrêtèrent. L'une d'elles dit à voix basse en lui désignant une petite porte :

— Entrez seule, madame, c'est l'ordre du roi

Dona Luisa passa instinctivement le seuil; la portière retomba derrière elle en frôlant ses cheveux; elle resta immobile et droite en face de Philippe II. Il avait jeté un regard oblique et rapide du côté de la porte.

— Asseyez-vous, dona Luisa, dit-il sans relever la tête.

A cette voix, elle sortit tout à coup de son abattement; le sentiment de sa situation lui revint; les battements de son cœur s'apaisèrent, et au bout de quelques moments elle regarda autour d'elle d'un œil rassuré. Elle était seule avec le roi. Il lisait accoudé sur une petite table couverte de dépêches; un chandelier d'argent à plusieurs branches jetait une vive lumière sur ses mains blanches comme celles d'une femme; et son visage demeurait à demi caché dans l'ombre d'un abat-jour qui amortissait l'éclat des bougies. Philippe II avait alors cinquante-trois ans; il était usé par le travail, par le poids immense du pouvoir; pourtant il conservait quelques-uns des avantages de sa jeunesse. Sa taille était encore agile et souple; ses traits, sillonnés de rides précoces, avaient une pâleur animée, ses cheveux étaient rares; mais comme ceux de son père Charles-Quint, ils conservaient, malgré l'âge, leur nuance d'un blond équivoque. Sa physionomie était empreinte d'une majesté calme qui imposait le respect; son regard était froid, terne, profond, et celui sur lequel il se levait le soutenait difficilement. En ce moment, il semblait absorbé dans la lecture d'une volumineuse correspondance ouverte devant lui et dont il relevait les dates une à une. Dona Luisa eut le temps d'examiner ce visage impassible sur lequel il semblait que nulle impression de l'âme ne pût se refléter; puis comme effrayée de son immobilité, elle détourna la vue; regarda le prie-Dieu, le Christ de grandeur naturelle et les autres ornements qui faisaient ressembler le cabinet du

roi à une chapelle ; plusieurs tableaux représentant des sujets tirés de la légende, couvraient les murs ; parmi ces saints solitaires, ces saintes martyres, dona Luisa reconnut avec étonnement trois portraits de femme d'une beauté vivante ; ces têtes, dont deux portaient une couronne royale, semblaient sortir du cadre et abaisser leur regard sur Philippe II.

Rien n'interrompait le silence de ce singulier tête-à-tête ; les bruits du dehors n'arrivaient pas dans ce lieu retiré, à travers la solitude des pièces qui le précédaient et les épaisses tentures baissées devant les portes ; longtemps dona Luisa n'entendit que le balancement régulier de l'horloge et le frôlement des papiers que le roi parcourait d'un coup d'œil et amoncelait devant lui. Enfin, il releva la tête et dit en cherchant du regard dans l'ombre projetée par l'abat-jour :

— Approchez, dona Luisa.

Elle se leva lentement et resta debout à quelques pas de la table.

— Avez-vous été traitée avec tous les égards qui vous sont dus, comme je l'avais commandé ? reprit le roi.

— Don Sancho d'Avila n'a point outre passé les ordres de votre Majesté, répondit-elle, il m'a gardée avec vigilance et il s'est comporté en homme déterminé à m'amener ici morte ou vivante.

En effet, c'étaient mes ordres, dit froidement Philippe II. En même temps, il regarda dona Luisa avec quelque étonnement ; on ne lui avait peut-être jamais parlé ainsi ; il y avait dans l'action et la contenance de cette jeune fille, un reproche hardi auquel il ne s'attendait pas.

— En vous faisant passer en Espagne, reprit-il plus doucement, j'ai voulu vous mettre à l'abri des dangers que vous eussiez courus dans un pays ravagé par la guerre. Votre place est près de la reine, et quand elle quittera Badajoz vous la suivrez à Madrid.

— Sire, répondit dona Luisa avec une dignité triste, vous êtes le maître de mon sort, j'obéirai ; mais je déclare ici en recevant vos ordres, que j'y cède par force. Ma place n'est pas à la cour d'Espagne, elle est près du roi, mon père, ou dans quelque retraite ignorée du monde ; j'avais espéré que le bon plaisir de votre Majesté serait de m'enfermer avec les dames bénédictines.

— Nous ne voulons pas que nos sujets portugais puissent dire que nous vous avons ôté la liberté, dona Luisa.

— Pourquoi, sire, puisque vous en avez le droit ? Ne me traitez pas en princesse votre parente ; traitez-moi comme la fille de votre ennemi ; c'est la seule grâce que je demande.

— Prenez garde que nous vous l'accordions, dit le roi avec une espèce de sourire ; nous n'avons jamais frappé un ennemi qu'il n'ait crié merci à genoux. Que Dieu et sa sainte mère vous gardent d'encourir notre colère : elle est terrible.

— La colère de Dieu seul est à craindre, sire.

Philippe II regarda dona Luisa, dont les yeux restèrent baissés ; il y eut encore plus d'étonnement que de colère dans le geste qui lui échappa, et presque aussitôt il dit froidement :

— Le duc d'Albe est aux portes de Lisbonne, il a pris Villaviciosa, Evora, Setubar et plusieurs autres villes ; partout mes sujets rebelles font leur soumission et déjà je suis maître du Portugal.

— Par droit de conquête, sire, vous êtes le plus puissant prince de la chrétienté, et vos armées pourront encore vous gagner d'autres Etats.

— Dieu me garde d'ajouter jamais, par une guerre injuste, un seul fleuron à ma couronne ! J'ai soutenu mon droit les armes à la main, parce qu'il est légitime ; la justice ecclésiastique et séculière a prononcé...

— Prononcé la déchéance de mon père ? Alors elle a consacré une usurpation : la mort seule, sire, peut ôter du trône celui que sa naissance y a mis.

Philippe II fit un signe de tête affirmatif et répondit :

— Mais don Antonio, votre père, n'est que le bâtard d'un infant de Portugal.

A ce mot dona Luisa recula d'un pas ; son front se couvrit d'une rougeur subite, elle s'écria :

— Votre Majesté sait que dona Violante, mon aïeule, fut la femme légitime de l'infant don Luis ! Nul n'en a douté jusqu'ici, et mon père a porté le titre de duc de Beja jusqu'au moment où il a pris celui de roi de Portugal.

— Les preuves, les témoins de ce mariage! Il n'y en a point.

— Les preuves! répéta dona Luisa avec un étonnement qui dominait ses autres impressions, les preuves! Mais, sire, elles existent; écoutez la voix publique, elle vous les donnera. Quel doute peut s'élever en face d'un fait qui s'est passé devant la nation entière? Don Luis, mon aïeul, aima dona Violante de Gomez pour sa rare beauté; il l'épousa, et bientôt elle mourut en lui laissant un seul enfant, don Antonio de Portugal, mon père. Certes, il n'est point de généalogie plus claire et de descendance plus aisée à vérifier.

Philippe secoua la tête et dit avec une froide décision :

— La preuve de ce mariage manque. Le saint père, qui voit avec douleur le scandale de ces prétentions, l'avait demandée, don Antonio n'a pu la donner; il n'existe aucun acte de célébration, rien.

— Alors, ces preuves que votre Majesté demande ont été anéanties. Celui qui a commis cette iniquité s'en repentira devant Dieu au jour de sa mort.

Il y eut un silence; dona Luisa, le regard morne et baissé, semblait chercher la force de supporter cet outrage.

— Ainsi, reprit-elle enfin, la branche aînée de la maison royale de Portugal portera désormais les armoiries brisées des bâtards, elle perd son rang, ses titres, son héritage! Je comprends à présent pourquoi don Sancho d'Avila semblait oublier, en me parlant, qu'il s'adressait à une infante; votre Majesté lui avait signifié notre déchéance.

— Nous n'avons point résolu légèrement une question si grave; des casuistes l'ont examinée, et ils ont reconnu notre droit en déclarant que la naissance de don Antonio est illégitime...

— Votre droit, sire! interrompit dona Luisa; mais ils ont donc oublié qu'après le duc de Beja, vient, avant votre Majesté, le duc de Bragance?

Le roi chercha parmi les papiers épars devant lui, une feuille de vélin au bas de laquelle pendait un sceau que reconnut dona Luisa.

— Ceci, dit-il, est une lettre écrite de la main de don Juan de Bragance : il nous assure de son dévouement et de sa fidélité; il fait acte de soumission.

— Traître! dit dona Luisa avec un profond mépris.

Le roi la regarda avec la même expression d'étonnement; mais cette fois il ne s'y mêlait aucune nuance de colère. Il jeta la lettre du duc de Bragance parmi le tas de papiers qu'il bouleversait d'un air distrait, et dit, en s'accoudant sur la table :

— Asseyez-vous, dona Luisa, je ne vous congédie pas encore.

Elle s'inclina et demeura appuyée au dossier du fauteuil qu'il lui montrait. Alors il releva l'abat-jour qui projetait son ombre autour de la table, et le faisceau de bougies dont l'éclat était amorti par une double gaze jeta un reflet resplendissant sur dona Luisa. Philippe II considéra un moment avec une secrète admiration ce visage d'une beauté si pure, cette physionomie empreinte de tant de douleur et de fierté; il se laissa aller à une distraction profonde; on eût dit que quelque souvenir à la fois triste et doux le préoccupait; puis il passa une main sur ses yeux et dit brusquement :

— Un bruit étrange a couru en Portugal; depuis quelque temps on dit que don Sébastien n'est pas mort, et mes ennemis tâchent d'accréditer cette nouvelle. En avez-vous entendu parler, dona Luisa?

Elle devint fort pâle et répondit d'une voix altérée :

— Non, sire; mais cela peut être vrai.

— Dieu ne laisse pas revenir en ce monde ceux qu'il a reçus dans sa gloire.

— Sa miséricorde peut avoir conservé la vie à don Sébastien. Pendant la bataille d'Alcazar-Quivir, le roi disparut dans la mêlée, mais personne ne l'a vu mort.

— Deux années ont passé depuis, et personne non plus ne l'a revu vivant. Aujourd'hui un rebelle, un fourbe tente d'en imposer au peuple, il prend audacieusement le nom de don Sébastien; si c'était lui véritablement qu'un miracle, la volonté de Dieu, ramène dans ses Etats, vous en seriez déjà instruite, dona Luisa.

Il la regarda comme s'il eût voulu pénétrer au fond de sa pensée; mais elle soutint impassible cette muette interrogation, et ne répondit que par un geste négatif.

— L'on est à la recherche de cet aventurier, reprit Philippe II, il paiera de sa vie cette four-

berie, j'ai ordonné qu'aussitôt qu'il serait pris on le passât par les armes, sans autre forme de procès.

— Ah! sire! interrompit dona Luisa, épouvantée, si c'était véritablement don Sébastien? Les voies de la Providence sont infinies, elle peut nous le rendre... Vous êtes juste, sire, vous êtes un grand prince, vous craignez Dieu; vous ne voudriez pas paraître devant lui chargé d'un tel forfait, fût-il involontaire; vous ne voudriez pas, pour garder votre droit à la couronne de Portugal, laisser répandre le sang d'un roi votre parent.

Philippe II fit un geste d'impatience, sa physionomie immobile s'anima, et il dit d'un ton de raillerie amère : — Ainsi donc, vous croyez à la résurrection de don Sébastien? Par la sainte messe! je ne m'attendais pas à vous voir entrer dans cette audacieuse fourberie. Nous agirons sans précipitation, dona Luisa. Ne faudrait-il pas envoyer un sauf-conduit à ce prétendu roi pour qu'il vînt jusqu'à nous se faire reconnaître?

— Il viendra, sire, il viendra s'il est vivant, comme je l'espère, comme je le crois.

— Ah! vous en êtes sûre, interrompit Philippe II, et pourtant vous venez de me dire que vous n'aviez reçu aucune nouvelle, aucun message.

— Non, sire, non, rien. Depuis que je suis tombée au pouvoir de don Sancho, il faisait bonne garde auprès de ma personne, il ne laissait approcher ni amis, ni ennemis, et pendant notre pénible route, je n'ai parlé qu'à une de mes dames, prisonnière comme moi.

— La duchesse d'Avero? Vous ne tarderez pas à la revoir; le capitaine Rodriguez retourne à la frontière avec de nouvelles troupes, il va attaquer cette poignée de rebelles, et il ne leur fera point de quartier : cette jeune fille seule sortira vivante de l'atalaya.

— Dieu sauve le roi! murmura dona Luisa, d'une voix si basse que Philippe ne put l'entendre.

Elle avait jusque-là dominé tout ce qui s'élevait en elle de douleur et d'effroi, mais enfin elle défaillit, car elle avait souffert au-delà des forces humaines. Un nuage se répandit sur sa vue, et ses genoux tremblans faiblirent. Un moment elle lutta contre ses angoisses; mais ses sens l'abandonnèrent; sa pensée s'éteignit, et elle tomba sans vie aux pieds de Philippe II.

— Jésus-Maria! s'écria-t-il avec une espèce d'émotion; dona Luisa, qu'est-ce que ceci? Qu'avez-vous?

Il saisit une clochette d'argent posée sur la table, mais il s'arrêta au moment de sonner; il n'appela personne et releva lui-même l'infante. Elle ne respirait plus, les battemens de son cœur avaient cessé, elle était comme morte. Le roi passa ses mains sur cette tête immobile, il se pencha sur cette bouche pâle et muette pour saisir une plainte, un souffle, et il n'entendit rien, il ne sentit que le contact d'un visage froid comme le marbre; alors il se releva avec une singulière émotion, et déposant dona Luisa dans un fauteuil, il resta debout et ne détourna plus de dessus elle son regard sombre. Des pensées rapides et tumultueuses s'élevèrent en lui; il retrouva dans son cœur des passions qu'il croyait mortes : depuis longtemps aucune femme jeune et belle ne s'était trouvée ainsi seule en sa présence, et il ne voyait devant lui chaque jour que le visage blême et maladif de la reine. A l'aspect de dona Luisa, il sentit tout à coup qu'il pouvait encore aimer comme autrefois d'un amour ardent, jaloux, implacable. Cette situation dura quelques minutes; enfin, la jeune fille rouvrit les yeux et soupira profondément comme quelqu'un qui s'éveille au milieu d'un songe pénible.

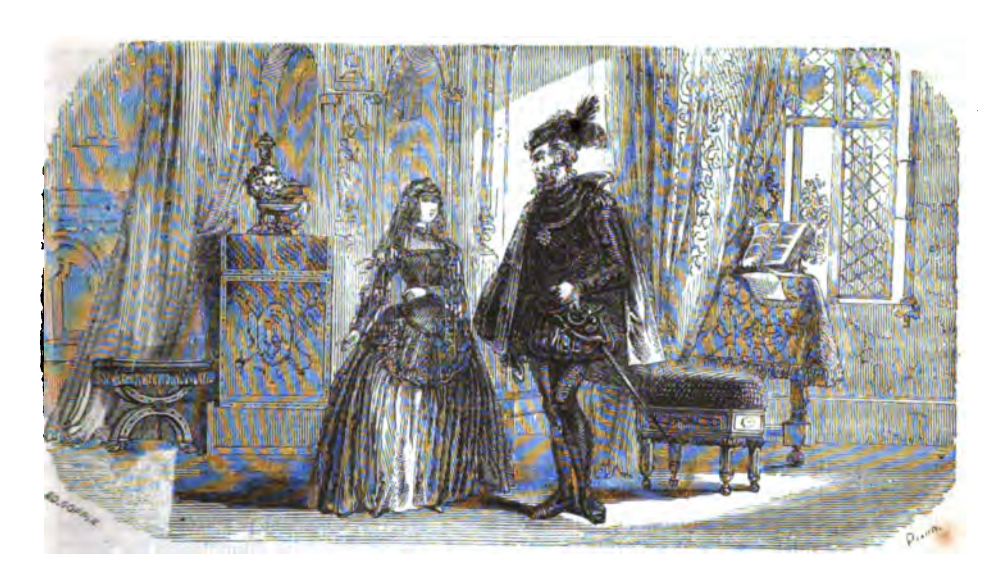
— Dona Luisa, dit le roi, dont le visage avait déjà repris son masque impassible, la force de l'âme est plus grande en vous que celle du corps. Souffrez-vous moins à présent?

— J'ai cru que j'allais mourir, répondit-elle d'une voix faible et en essayant de se lever.

— Venez, dit le roi en la soutenant, vos femmes sont là, elles vous attendent; je vous laisse à leurs soins, une nuit de repos vous guérira. Demain je vous présenterai moi-même à la reine.

Il s'interrompit; et touchant la robe de dona Luisa d'un air de reproche bienveillant, il ajouta, avec un sourire : Ma prisonnière a voulu paraître devant moi dans ses habits de combat. Pauvre jeune fille, mal habituée à la guerre, et qui s'évanouit quand on parle devant elle de passer quelques hommes au fil de l'épée!

Il la reconduisit jusqu'à la porte, et quand elle eut franchi le seuil, il s'approcha de la fe-



nêtre, et, caché derrière les vitraux, il la vit traverser le cloître, appuyée sur les deux duègnes ; elle avait disparu entre les piliers, que ses yeux la suivaient encore, et longtemps il demeura là, plongé dans une étrange préoccupation. Son âme était remplie de trouble ; il essaya d'échapper à ses pensées par la prière : mais cet homme, dont le pouvoir sur tous était si absolu, n'avait aucun empire sur lui-même, il n'avait que l'habitude de la dissimulation. Sa piété était sincère ; mais il avait foi en sa justice comme en celle de Dieu, et, dans son orgueil, il croyait être toujours sans péché. Aucun scrupule n'alarma sa conscience ; il s'assit à la place que venait de quitter dona Luisa, et se dit en lui-même : La reine est d'une santé qui laisse peu d'espoir de la conserver... Que Dieu ait pitié d'elle !... Nous pouvons la perdre... Je n'ai qu'un fils... Le bien de l'Etat voudrait que je prisse une nouvelle épouse.

III

Une morne et fastueuse étiquette gouvernait la cour de Philippe II ; la reine dona Anne d'Autriche n'avait jamais fait un pas qui ne fût réglé par cette puissance occulte ; à Badajoz, comme à Madrid, elle ne sortait qu'en litière et suivie de ses dames pour visiter les couvens et faire des neuvaines dans les églises. Quand elle mettait pied à terre, elle ne pouvait marcher que sous un dais, et il n'y avait que deux hommes au monde, le roi et son confesseur, qu'elle pût entretenir sans témoins. Pourtant l'étiquette lui commandait envers ses inférieurs, c'est-à-dire envers toutes les personnes de la cour indistinctement, une familiarité dont on ne voyait l'exemple dans nul autre pays ; elle devait tutoyer tout le monde, excepté les grands dignitaires de l'Église et les ambassadeurs. Ses dames la servaient un genou en terre, quelle que fût leur naissance ; à la vérité, les grandes d'Espagne avaient, en se relevant, le droit de s'asseoir devant elle. Mais elle se mourait au milieu de sa grandeur, rongée par l'ennui, et peut-être par une de ces douleurs secrètes qui ne finissent qu'au tombeau. Elle avait emporté de l'Allemagne, sa patrie, un souvenir que n'effaça jamais l'orgueil du rang où elle était montée, et souvent la reine d'Espagne pleura devant Dieu le temps où elle avait espéré devenir duchesse de Gratz.

Philippe II ne régla pas le rang que dona Luisa tiendrait à la cour ; elle fut simplement présentée à la reine ; mais hormis le titre d'altesse qu'on ne lui donna point, elle eut les mêmes prérogatives et les mêmes honneurs que les infantes. Elle entendait la messe dans la tribune de la reine, elle pouvait entrer chez le roi sans avoir été mandée, et partout elle avait le pas sur la camarera-mayor ; comme les infantes, elle

était nuit et jour environnée et gardée à vue par les dames attachées à sa personne. Elle se trouva ainsi plus séparée du reste du monde que si les grilles d'un couvent se fussent fermées sur elle, et elle demeura livrée au tourment d'une incertitude que rien ne venait éclairer. Elle essaya vainement de savoir quel succès avait eu l'expédition du capitaine Rodriguez, et quel était le sort d'Isabelle. Ceux qu'elle interrogea feignaient de l'ignorer ou l'ignoraient réellement. Enfin elle osa s'adresser directement au roi, qui lui répondit avec distraction, et comme s'il eût oublié ce qui s'était passé :

— Les rebelles sont dispersés ; il y a maintenant une garnison espagnole dans l'Atalaya ; la duchesse d'Avero doit être en sûreté dans quelque couvent où l'aura conduite le capitaine Rodriguez. Le vieux reître est capable de la mettre à rançon comme quelques cavaliers tombés entre ses mains pendant cette guerre.

On ne s'occupait point chez la reine des affaires de l'État ; le roi souffrait à peine qu'on y parlât des événements qui se passaient en Portugal, et qu'on s'y réjouît de ses victoires ; le temps s'écoulait dans l'ennui d'une vie indolente, murée comme celle du cloître, et qui n'avait d'autre distraction que les pratiques d'une dévotion minutieuse. Ces sombres habitudes allaient à la situation de dona Luisa ; elle garda l'attitude fière et résignée qui convenait à son malheur. La reine éprouvait un intérêt plein de pitié pour cette jeune fille, comme elle étrangère et isolée au milieu de sa cour ; elle la traitait avec une familiarité affectueuse que permettait l'étiquette, et dont elle n'usait pas toujours vis-à-vis des infantes filles de Philippe II.

Le roi parlait rarement à dona Luisa ; mais son regard terne et perçant ne la quittait pas, et toujours son fauteuil à dossier couronné touchait le coussin où elle était assise. Il observait avec un intérêt jaloux sa tristesse, l'abattement contre lequel elle luttait, et l'émotion douloureuse qu'elle tâchait de dissimuler chaque fois que quelque nouvelle des événements qui se passaient hors de la cour parvenait jusqu'à elle.

Cependant la maladie de langueur qui depuis longtemps minait les jours de la reine, faisait des progrès que ne voyait point cette cour dont les soins l'obsédaient. Elle subissait mourante les mêmes obligations, les mêmes devoirs puérils, qui avaient rempli sa vie. Seule, elle comprenait combien sa fin était proche, et elle dissimulait cette longue agonie, comme elle avait dissimulé les peines profondes qui causaient sa mort. Elle n'envisageait pourtant pas sans effroi le terrible passage de ce monde à l'éternité ; et parfois, saisie de terreur, elle priait Dieu de la sauver, elle pleurait sur sa jeunesse écoulée dans les tristes honneurs de la souveraine puissance, sur le terme prématuré de ses jours dévorés par les soucis de sa grandeur.

Un soir, dona Luisa était près du lit de la reine, qui faible, oppressée, reposait les mains jointes et le regard levé vers le Christ qu'elle priait dans son cœur. La camarera-mayor et quelques dames veillaient assises devant la fenêtre, dont les rideaux relevés laissaient pénétrer un air tiède et lourd. De longs éclairs illuminaient les blanches arcades du cloître ; l'orage grondait au loin ; et les nuages déchirés flottaient comme de grands lambeaux noirs dans le ciel où brillaient encore quelques étoiles. Un silence profond régnait dans cette vaste chambre, qui servait naguère aux assemblées capitulaires ; deux grands candélabres chargés de bougies odorantes projetaient leurs vives clartés jusqu'au fond de l'alcôve royale, dont les courtines de damas blanc étaient entr'ouvertes. A côté du lit, élevé sur trois marches comme un trône, il y avait un petit guéridon sur lequel étaient posés quelques livres. Dona Luisa, assise sur la première marche, lisait à haute voix un volume posé sur ses genoux ; c'étaient les œuvres de Fray Luis de Léon.

Depuis un moment la reine n'écoutait plus les accents de cette poésie pleine d'une foi si vive, d'une si suave tristesse ; elle avait laissé retomber sa tête sur les carreaux de satin, et se couvrait le visage avec son mouchoir de dentelle, comme pour fuir la lumière resplendissante que reflétaient les miroirs, les dorures, de ce somptueux appartement. Dona Luisa interrompit sa lecture, et dit, en baissant la courtine :

— Jésus-Maria ! on est ici comme dans une chapelle ardente ; votre majesté est fatiguée de cette grande clarté ?

— Oui, répondit la reine d'une voix brève ; mais l'heure de mon coucher n'a pas sonné, et,

la camarera-mayor ne fera pas éteindre les bougies une minute plus tôt; dussé-je en mourir. Poursuis ta lecture, Luisa; ces vers sont beaux.

La jeune fille acheva la traduction du psaume *Miserere mei*, puis après avoir tourné la page, elle se tut subitement.

— Eh bien! j'écoute, dit doucement la reine; et comme dona Luisa ne continuait pas, elle s'empara du livre, y jeta un coup d'œil et reprit avec un tremblement dans la voix : Ah! c'est un sonnet sur la mort de don Carlos!

Elle ferma les yeux et retint la main que dona Luisa avançait pour reprendre le livre. Il y eut un long silence. Le nom de don Carlos réveillait des souvenirs de terreur et de pitié dans l'âme de ces deux femmes; la mort du fils aîné de Philippe II était un de ces événements terribles dont le vulgaire n'apprend jamais les véritables motifs et qui restent un secret dans les familles royales. Dona Luisa s'était agenouillée au chevet du lit; elle s'aperçut que la reine pleurait et elle osa lui dire tout bas :

— Seigneur mon Dieu! votre majesté souffre.

— Oui, je souffre beaucoup, répondit la reine au milieu de ses sanglots; je vais bientôt mourir.

— Madame, il ne faut pas désespérer ainsi de la bonté de Dieu; il gardera la vie de votre majesté pour le bonheur du roi, pour le bien de son peuple.

— Dieu m'a condamnée : la cloche de Belilla a sonné.

— La cloche de Belilla! répéta dona Luisa, ne pouvant comprendre pourquoi un fait qui paraissait si simple jetait la reine dans une telle épouvante.

— Tu ne sais pas ce que cela présage? La cloche d'argent de Belilla a le don de prophétie; elle sonne seule chaque fois que quelque personnage éminent est prêt de quitter ce monde. Elle a sonné pour la mort de don Carlos, pour celle de la jeune reine d'Espagne Élisabeth de France... A présent elle annonce ma fin prochaine...

— Qui a pu rappporter ceci à votre majesté? dit dona Luisa; qui a osé l'entretenir de ces présages funestes qu'on n'est jamais sûr d'avoir bien expliqués? On vous trompe, madame!

— Le roi, c'est le roi! murmura-t-elle dans une angoisse inexprimable, en se soulevant haletante, le regard vague et animé, la bouche décolorée.

Dona Luisa frémit; elle s'apercevait d'un prompt et affreux changement dans cette physionomie ordinairement souffrante, mais calme; il semblait que le souffle de la mort l'eût déjà touchée.

— Depuis hier mon âme est frappée de terreur, reprit la reine avec effort; le roi, l'ai-je bien compris, mon Dieu! je tremble devant lui, je n'ose l'interroger... Je sens la vie près de me manquer, quand son regard tombe sur moi.... Écoute, Luisa, il faut l'aller trouver sur l'heure, et tu sauras... il te dira si véritablement Dieu a manifesté sa volonté.

— Sainte Vierge Notre-Dame! je ferai tout pour complaire à votre majesté; mais comment entrer ainsi, saus être mandée, dans le cabinet?

— Tu le peux, les infantes en ont le droit et tu as ici toutes les prérogatives de leur rang : ainsi l'a voulu le roi. Va, te dis-je, et ne crains rien : le temps presse.

Dona Luisa traversa avec une sorte de frayeur le long corridor qui séparait la chambre de la reine du cabinet. En la voyant paraître, le roi fit un geste d'étonnement, et un sourire éclaira sa physionomie.

— Dona Luisa! dit-il, c'est vous! à cette heure!

— Oui, sire, répondit-elle avec plus de crainte qu'elle n'en éprouva la première fois qu'elle était entrée dans ce lieu défendu; je n'ai dû venir que pour un grave motif.

— Bien; et qu'avez-vous à nous demander? Parlez sans crainte.

— Sire, c'est de la part de la reine que je viens. Quelques paroles de votre majesté l'ont frappée de terreur... Il faut la rassurer...

— J'ai ordonné des prières pour elle, dit froidement le roi; aujourd'hui on a commencé une neuvaine dans toutes les églises d'Espagne, afin que Dieu la reçoive dans sa grâce s'il lui plaît de la rappeler.

— Sire, est-elle donc si mal qu'il ne faille plus songer qu'au salut de son âme? Voyez cependant la sécurité de tout ce qui l'environne; il semble qu'on ignore son danger; tout se passe comme à l'ordinaire; aujourd'hui même elle s'est levée pour entendre la messe. Non, sire, elle n'est pas si près de la mort, mais un

mot de votre majesté l'a jetée dans d'étranges frayeurs; elle croit que Dieu la rappelle et qu'il a manifesté sa volonté par un miracle; elle croit que la cloche de Belilla a sonné pour annoncer sa fin prochaine.

— Il est vrai, dit le roi en se signant, ce prodige a eu lieu le jour de l'Assomption de la très sainte Vierge.

Dona Luisa avait été élevée par les religieuses de Santa-Clara dans la dévotion superstitieuse de cette époque. Sa foi était simple et profonde; elle croyait fermement aux miracles; pourtant elle osa manifester quelque doute sur ceux de la cloche de Belilla.

— La religion de votre majesté peut avoir été trompée, dit-elle ; qui a entendu cette cloche miraculeuse ? qui peut dire avec certitude que Dieu lui a donné le don de prophétie ?

— Elle le doit à son origine, répondit gravement le roi ; elle a été fondue avec les trente deniers pour lesquels le traître Judas vendit notre Seigneur...

Dona Luisa, consternée, se signa à son tour; au milieu de ses propres peines, elle était profondément touchée du terrible spectacle qu'elle venait de voir.

— Sire, dit-elle avec des larmes, je vais prier près du lit de la reine...

Elle allait sortir ; Philippe II la retint d'un geste à la fois impérieux et bienveillant :

— Asseyez-vous, dona Luisa, dit-il après un moment de silence ; je vous accompagnerai tantôt chez la reine. Comme l'air est lourd ! Par ce temps d'orage, l'esprit souffre comme le corps, et ne peut s'appliquer à rien. Je n'ai pas ouvert les dépêches que nous envoie le duc d'Albe.

Il repoussa un paquet de lettres encore intact et s'accouda sur la table. Dona Luisa regardait d'un air rêveur les trois portraits de femmes placés en face du roi ; il leva les yeux au ciel, et dit avec un soupir, comme s'il eût répondu aux pensées de la princesse :

— Elles sont mortes jeunes !

Il reporta alternativement son regard sur dona Luisa et sur le premier portrait, qui représentait une belle jeune femme aux cheveux ondulés et flottant sur de frêles épaules.

— Marie de Portugal vous ressemblait, reprit-il ; elle avait votre âge quand je l'ai perdue. C'est une sainte qui prie pour moi dans le ciel.

— Elle était la mère de don Carlos, dit la princesse avec un calme qui paraissait démentir la terrible portée de ses paroles.

Philippe II tressaillit intérieurement ; un sombre éclair sembla jaillir de ses prunelles bleues, et il dit avec véhémence et d'une voix altérée :

— Don Carlos, mon fils !... Voilà la première fois depuis douze ans qu'on ose prononcer son nom devant moi !... Pourtant je n'ai pas passé un seul jour sans me souvenir de lui. Qui sait comment le vulgaire a osé juger sa fin ? Qui sait de quelles accusations m'auront noirci mes ennemis ? J'ai su les bruits répandus par la cour de France ; ils sont un outrage à la mémoire d'Élisabeth. Moi, jaloux de don Carlos ! Moi, frappant en lui l'amant de la reine ! Une haine aveugle a pu seule inventer ces abominables suppositions. Don Carlos était un fou furieux ; il est mort victime de lui-même, frappé de ses propres mains, et sans s'être repenti de ce forfait inouï. La reine sa belle-mère le craignait et le haïssait ; car elle savait ce qu'elle aurait dû attendre de lui s'il m'eût succédé... Oui, tel était le fils que la postérité m'accusera peut-être d'avoir assassiné.

Pendant cette espèce de justification, prononcée d'un ton rapide et plein d'émotion, dona Luisa, pâle et agitée, ne manifestait sa surprise que par de sourdes exclamations.

— Voilà pourtant quels sont les jugements humains ! reprit Philippe II avec amertume ; ils expliquent aveuglément des choses que Dieu seul connaît ; ils osent sonder la conscience des rois !

Il s'interrompit, et sembla faire un effort pour échapper à ces réflexions, qui peut-être l'avaient préoccupé souvent, mais qu'il n'avait jamais formulées devant personne.

— Dona Luisa, reprit-il en désignant les autres portraits, vous reconnaissez aussi ces deux reines ?

— La première est Marie d'Angleterre ; la seconde, Élisabeth de France.

— Oui : Marie, qui mourut trop tôt pour la gloire de notre sainte religion et le bonheur de ce pays hérétique où règne aujourd'hui la fille bâtarde de Henri VIII. Élisabeth, que mon

peuple, en sa vénération, avait surnommée la sainte reine. Jamais un plus noble front ne porta une plus belle couronne. L'une repose dans les tombeaux de Westminster, l'autre m'attend dans la chapelle souterraine de l'Escurial. Trois femmes déjà ont passé sur mon trône, et bientôt peut-être...

— Non, sire, dit dona Luisa, frappée d'une terreur mêlée de pitié ; ayez meilleure confiance en la bonté, en la justice de Dieu.

En ce moment des pas précipités retentirent le long du corridor, et il sembla que des voix effrayées se répondaient dans la chambre de la reine. Presque aussitôt la camarera-mayor parut.

— Sire, dit-elle, la reine vient de se trouver tout à coup fort mal ; elle demande ses médecins et son confesseur.

— Venez, sire, s'écria dona Luisa ; la présence de votre majesté calmera cette crise. Quelques paroles d'espérance et de consolation peuvent sauver la reine.

Philippe II fit signe à la camarera-mayor de le précéder, et se tournant vers dona Luisa, il dit d'un air de résignation indifférente :

— Allons, et que la volonté de Dieu s'accomplisse !

La reine était renversée entre les bras de ses femmes ; une longue défaillance succédait aux convulsions qui l'avaient saisie. Philippe II s'assit près du lit et donna ses ordres à la camarera-mayor. Il était alors près de minuit. En un instant la nouvelle du danger où était la reine se répandit dans le couvent ; toutes les dames auxquelles leurs fonctions donnaient l'entrée de la chambre accoururent. Les médecins environnèrent le lit ; le confesseur prit la place qu'il ne devait céder à personne, pas même au roi. Un autel fut dressé en face de l'alcôve. On alla chercher les reliques de toutes les églises de Badajoz, et les religieuses se levèrent pour commencer les prières de quarante heures.

La reine sortit enfin de ce long évanouissement qui ressemblait à la mort ; mais la vie ne se manifesta chez elle que par les faibles battements de son cœur et des plaintes inarticulées. Ses yeux restèrent fermés ; son visage et ses mains conservèrent une pâleur livide. Ce fut dans cet état qu'elle reçut les derniers secours de la religion, que l'évêque de Badajoz vint lui administrer au milieu de la nuit.

Un morne silence régnait dans cette chambre, où se tenaient debout plus de cent personnes. La lumière des bougies pâlissait dans l'air ardent qu'aspiraient tant de poitrines haletantes. Au dehors, l'orage éclatait avec une horrible furie ; le tonnerre grondait, et les éclairs jetaient incessamment à travers les vitraux leurs blêmes lueurs. C'était un spectacle frappant et terrible que celui de cette reine expirante, de ces visages consternés qui regardaient son agonie, de cette pompe lugubre dont on environnait ses derniers moments. Elle était depuis si longtemps débile et souffrante, que la fin de sa longue maladie frappait les esprits comme l'événement le plus inattendu. Il semblait à tous qu'elle devait traîner jusqu'au terme ordinaire cette vie languissante. Le roi était allé s'agenouiller dans l'oratoire ; il priait, assisté de son aumônier, et de la porte qui s'ouvrait au chevet du lit, de temps en temps il regardait la reine. Au milieu de la nuit, il se retira.

Vers le matin, la mourante se releva tout à coup, et promena autour d'elle un regard encore vivant. Son confesseur lui présenta le Christ ; elle le pressa sur ses lèvres, et dit d'une voix ferme :

— La cloche de Belilla sonne... Dieu me rappelle... Je veux mourir avec l'habit du tiers-ordre de Saint-François.

La camarera-mayor se hâta de lui mettre par-dessus ses dentelles la robe de laine grise, et de lui passer autour du corps la ceinture de corde, qu'elle avait déjà portée pour accomplir un vœu. Dès ce moment, elle parut s'affaiblir rapidement. Sa jeunesse luttait pourtant contre la mort ; elle semblait se ranimer, et chaque fois un anéantissement plus profond succédait à cet effort de la vie. Dona Luisa, assise près du lit, suivait avec une morne stupeur les progrès de cette cruelle agonie ; jamais le néant des grandeurs humaines ne l'avait frappée comme en ce moment. Elle les prit en pitié devant cette grande leçon. La camarera-mayor avait quitté un moment le chevet du lit. Dona Luisa vint s'agenouiller à cette place, et prenant les mains moites et déjà froides de la reine, elle les pressa sur sa bouche. La mourante fit un mouvement, et son regard éteint s'arrêta sur ce re-

gard plein de douleur qui pleurait sur elle. Une dernière lueur de volonté, d'intelligence, de vie la ranima ; une dernière pensée s'échappa de ses lèvres :

— Luisa, murmura-t-elle, tu vois, je meurs... Prends garde de devenir reine d'Espagne!...

Et quelques moments après elle expira.

IV

Les somptueuses funérailles de la reine d'Espagne occupèrent plus longtemps les gens de la cour que la maladie qui l'avait mise au tombeau. Pendant une semaine, son corps, exposé dans une chapelle ardente, fut gardé par toute sa maison. Quatre dames des plus illustres familles de la monarchie espagnole se tenaient au chevet du lit de parade dont les sombres ornements éclataient à la lueur de mille cierges. Nuit et jour on disait l'office des morts dans l'église des Bénédictines, où un peuple immense se pressait pour apercevoir, sous le drap de velours noir, cette tête livide autour de laquelle rayonnait une couronne : la mort des grands est un spectacle qui console la foule des misérables; ils comprennent ainsi seulement l'égalité des hommes devant Dieu.

Philippe II manifesta sa douleur par le luxe de cérémonies funèbres et le deuil universel qu'il ordonna. Dès lors il s'enferma dans une vie plus que jamais solitaire, inaccessible. Le couvent des Bénédictines devint une retraite aussi impénétrable que si la porte de clôture n'eût pas été ouverte. Les religieuses, qui s'étaient retirées dans la partie de leur maison qu'on appelait le vieux cloître, ne vivaient pas plus séparées du monde que les dames de la cour.

Le roi se plaisait dans cette existence murée comme celle d'un chartreux; il avait une de ces âmes fortement trempées qui résistent à l'ennui d'une solitude absolue. Le sentiment de sa grandeur, peut-être les calculs d'une haute prudence l'avaient toujours tenu isolé au milieu de sa cour et même de sa famille. Il était sans affection, sans familiarité pour ses plus assidus serviteurs; son conseiller intime, l'inexorable ministre de ses vengeances, le duc d'Albe lui-même, ne l'abordait pas sans crainte. Une seule fois, ayant osé entrer dans le cabinet sans être annoncé, le roi lui dit avec une froide colère :

— Cette hardiesse mériterait la hache!

Pourtant il savait donner à propos sa confiance, il élevait ceux qui le servaient bien, il récompensait dignement le dévouement, les talents politiques, le courage militaire et même le génie des sciences et des beaux-arts; mais il n'eut point de favoris et il ne fit jamais la fortune d'un de ses sujets par un simple motif d'attachement et de bon vouloir; jamais puissance ne fut plus absolue et plus redoutée que la sienne; les plus grands tremblaient devant un signe de sa volonté; mais personne ne l'aima, pas même ceux qu'il combla d'honneurs et de richesses.

Pendant les premiers jours qui suivirent les funérailles de la reine, Philippe II ne revit pas dona Luisa, il semblait même avoir oublié qu'elle habitait sa cour. Rien n'était changé cependant pour elle, on lui rendait les mêmes respects; elle était environnée d'un cortége de duègnes qui, sous prétexte de la servir, la surveillaient nuit et jour. Elle ne sortait de son appartement que pour aller, chaque matin, entendre la messe avec la famille royale. Elle présentait l'eau bénite aux deux infantes qui lui faisaient une grave révérence et n'osaient lui parler, tant elles étaient tout à la fois fières et timides; toutes trois prenaient place sans distinction de rang; derrière elles se mettaient les dames d'honneur, et, un peu en avant, les menines, jeunes filles de haute condition qui servaient les princesses du sang royal. Le prie-Dieu, élevé sur deux marches au milieu de la tribune, avait été recouvert d'un drap noir sur lequel était posé un missel aux armes d'Autriche et de Castille. Dona Luisa, agenouillée près de cette place vide, songeait souvent aux dernières paroles de la reine. D'abord cette espèce d'avertissement lui avait causé une surprise pleine d'effroi; mais elle avait fini par le regarder comme le rêve sinistre, la pensée incomplète et dénuée de sens d'un esprit qui s'éteint. Une inquiétude plus vive que celle de son propre avenir dévorait sa vie. Prisonnière au milieu de tant de grandeurs, elle ignorait ce qui se passait dans le reste du monde, comme si les murs d'un cachot n'eussent laissé pénétrer jusqu'à elle ni un rayon de soleil ni le son d'une voix humaine. Ses jours s'écoulaient dans une épouvantable contrainte, sous la garde de vingt femmes attachées à son service et dont la vigilance épiait tous ses pas.

Dona Luisa n'obtenait un moment de solitude qu'en se retirant dans un petit oratoire pratiqué dans la vaste embrasure d'une des fenêtres de son appartement et auquel un rideau de soie servait de porte. Ses dames ne la suivaient pas dans ce réduit, qui n'avait point d'issue, et dont la fenêtre grillée donnait sur le grand cloître. C'était une religieuse qui avait arrangé cette espèce de chapelle au fond de sa cellule, habitée maintenant par dona Luisa. Une planche étroite et recouverte d'une nappe brodée servait d'autel à une image de Notre-Dame-de-Guadelupe; toute sa décoration consistait en deux vases de terre où s'épanouissaient des fleurs cueillies dans le préau ; un siége étroit et dur comme un banc d'église, et une natte de jonc complétaient l'ameublement. Cette pauvreté faisait contraste avec les riches ornements et la tenture frangée d'or qui couvrait les murs blanchis à la chaux de la cellule. Dona Luisa passait des heures entières assise devant la fenêtre aux barreaux de laquelle grimpaient les tiges sarmenteuses d'un jasmin ; elle regardait le ciel, elle écoutait les bruits confus qui s'élevaient au delà des hautes murailles du monastère, et, frappée d'un sombre découragement, elle murmurait ; — Mon Dieu ! quelle dure prison ! je suis enfermée ici corps et âme ; la plus affreuse solitude ne me serait pas pire que cet isolement au milieu de tant de gens qui me surveillent encore mieux qu'ils ne me servent. Mon Dieu ! quel a été le sort de tous les miens ! je ne sais pas même si ceux pour lesquels je prie nuit et jour sont au ciel ou sur la terre !

Un matin, dona Luisa fut réveillée par les cloches qui sonnaient à toute volée ; on entendait au dehors des salves de mousqueterie, et les canons de la forteresse tiraient de minute en minute. De lointaines acclamations dominaient le bruit de l'artillerie et le carillon de tous les clochers de Badajoz.

Dona Luisa se souleva pâle et troublée :

— Qu'est-ce que ceci ? s'écria-t-elle ; on se bat dans la ville ou bien on tire le canon en signe de réjouissance ; entendez-vous, dona Barbara ?

— J'entends, madame, répondit la duègne en venant tirer les rideaux du lit.

— Et savez-vous pourquoi tout ce tumulte ?

— Non, en vérité, madame.

— Ceci n'est point un mystère, un secret d'État, je pense. Un peuple entier pousse des cris de joie là dehors ; je crois qu'on pourrait, sans se compromettre, me dire pourquoi ?

La duègne fit un geste négatif et s'agenouilla en disant :

— Voilà l'*angelus* qui sonne : *Ave Maria*...

Dona Luisa s'était levée, on l'habilla ; quand elle fut prête, au lieu d'aller à son prie-Dieu pour dire ses oraisons du matin, elle marcha vers la porte.

— Madame, où voulez-vous aller ? s'écrièrent ses femmes en lui barrant le passage d'un air effaré.

— Chez le roi, répondit-elle en les écartant d'un geste impérieux ; suivez-moi, dona Barbara.

Il était alors environ six heures du matin, personne ne passait par les longues galeries encore toutes pleines d'ombre et de fraîcheur ; le soleil commençait à luire sur les grands arbres du préau. Le silence profond qui régnait dans le monastère étonna dona Luisa ; tandis que la joie publique éclatait au dehors, tout semblait muet et désolé dans cette sombre demeure. Les pages du roi et quelques gentilshommes étaient déjà à la porte de la salle qui précédait le cabinet ; tous se rangèrent devant dona Luisa. Elle passa sans obstacle et entra seule chez le roi.

Il n'y avait personne dans le cabinet, elle resta debout en face de la table, et ses yeux s'arrêtèrent sur un quatrième portrait placé à la suite des autres ; c'était celui de la feue reine. A l'aspect de cette morne série, dona Luisa fut saisie d'une sorte d'effroi ; il lui sembla que les regards de ces jeunes femmes étaient fixés sur elle et qu'elles lui disaient : Prends garde de devenir reine d'Espagne !

— Dona Luisa ! murmura une voix derrière elle ; et quelqu'un laissa retomber sur la porte le lourd rideau de soie qui la fermait : c'était le roi qui venait d'entrer sans bruit. A l'aspect de la princesse, il n'avait pu dissimuler entièrement un mouvement de surprise et de satisfaction.

— C'est vous, madame, reprit-il ; nous vous remercions de cette visite. Ce doit être une heureuse journée que celle-ci, puisque je la commence avec vous.

Ces paroles, d'une galanterie empressée, étaient fort étranges dans la bouche de Philippe II

Dona Luisa, étonnée, n'y répondit que par un geste plein de tristesse ; elle se sentait troublée d'une crainte vague. En ce moment la colère du roi lui eût causé moins de frayeur que ces marques d'une bienveillance singulière ; mais l'intérêt puissant qui l'avait amenée devant lui domina bientôt toutes ses autres impressions.

— Sire, dit-elle, la plupart de vos jours sont marqués par de nouvelles prospérités ; si Dieu vous frappe, il vous console. Prenez pitié de ceux que sa colère laisse dans l'affliction. Hélas ! je viens à vous pour savoir mon sort. Qu'annoncent ces salves d'artillerie, ces acclamations qui m'ont éveillée ? Ah ! sire, quel nouveau malheur dois-je déplorer ?

— Dieu qui vous afflige, vous consolera. Espérez en lui et en ma bonne volonté pour vous, dona Luisa.

— Sire, vous ne me répondez pas, s'écria-t-elle avec désespoir.

En ce moment, les fanfares et les acclamations s'élevèrent plus bruyantes à la porte du monastère ; le cri de *viva Espagna y Portugal !* retentit jusque sous les voûtes du cloître. Philippe II se tourna vers les fenêtres en disant : — Le peuple se réjouit d'une de ces victoires qui décident du sort des États....

Dona Luisa frémit. — L'armée portugaise ne rendra pas Lisbonne, dit-elle impétueusement. Sire, vous êtes le maître de quelques villes que la trahison vous a livrées ; mais tous n'imiteront pas la lâcheté du duc de Bragance. Cette guerre sera longue, et qui sait comment elle peut finir ?...

— Elle est finie, répondit froidement Philippe II ; nous avons pris Lisbonne ; je suis roi de Portugal.

— Mon père est mort ! s'écria dona Luisa avec un long gémissement.

— Il vit encore.

— Alors, sire, il est votre prisonnier !

Le roi ne répondit pas ; il contemplait, recueilli dans ses pensées d'orgueil et de bonheur, cette belle jeune fille dont le sort était entre ses mains ; qu'il pouvait d'un seul mot ensevelir au fond d'un cloître ou mettre sur le premier trône du monde.

— Sire, reprit dona Luisa, renvoyez-moi vers mon père ; ordonnez qu'on nous enferme dans la même prison. Vous venez de m'assurer de votre bonne volonté ; accordez-moi cette grâce, la seule que je vous demande, la seule que je veuille recevoir de votre majesté.

— Voilà une parole bien fière, dit le roi avec quelque ironie, mais sans aucun mécontentement. La grâce que vous nous demandez est véritablement hors de notre pouvoir : don Antonio n'est pas notre prisonnier, il ne s'est pas fait tuer sous les murs de Lisbonne ; il a fui.

— Quiconque a fait un semblable rapport à votre majesté en a menti ! interrompit dona Luisa. Vous n'avez pu croire, sire, à une action si lâche. Il ne s'agit plus ici des droits que vous attaquez ni du rang de celui qu'on outrage ; il s'agit de l'honneur d'un soldat : les soldats portugais ne fuient pas et ne demandent jamais quartier.

— Don Antonio a disparu pendant la bataille et on ne l'a pas trouvé parmi les morts.

— Sa destinée sera-t-elle donc semblable à celle de don Sébastien ! murmura dona Luisa devenue tremblante ; et la question qu'elle eût voulu adresser au roi resta sur ses lèvres. Il la comprit pourtant, et il dit, comme s'il eût répondu à sa pensée :

— L'imposteur qui avait osé se montrer sous le nom de don Sébastien a échappé aux gens que nous avions envoyés pour faire prompte et bonne justice de ses fourberies ; quelque soin qu'on ait pris, nul n'a pu découvrir sa condition ni ce qu'il est devenu.

Le cœur de dona Luisa cessa un moment de battre ; elle sentit s'évanouir à la fois son espoir et ses craintes ; elle crut qu'un fantôme, une illusion de ses sens l'avaient abusée : la tombe qu'elle avait vue ouverte venait de se refermer. Les autres affections qui lui restaient en ce monde ne pouvaient la consoler, et pourtant elles se réveillèrent plus vives au milieu de cette profonde affliction. Dona Luisa, le regard morne et levé au ciel, semblait avoir oublié la présence du roi ; son esprit avait franchi l'espace qui la séparait de ceux qu'elle aimait, et elle murmura, dans l'amertume de sa douleur et de son isolement :

— Hélas ! Isabelle !

— Qu'est-ce ? dit Philippe II. Vous parlez de la jeune duchesse d'Avero ?

— Ah ! sire, je serais moins à plaindre si elle était près de moi ! s'écria dona Luisa, subitement

revenue aux terribles réalités de sa position, et près de descendre à la prière pour obtenir la seule consolation qu'elle entrevît dans son malheur.

Le roi ne répondit pas; il prit la plume, écrivit une ligne, et sonna un page auquel il remit ce papier, après l'avoir scellé. Dona Luisa suivait ses mouvements avec anxiété; elle attendait qu'il lui dît que la grâce qu'elle venait de solliciter lui était accordée. Mais Philippe II jeta la plume sans paraître songer à ce qu'il achevait de faire, et, se tournant vers la princesse, il lui dit :

— Votre médiation, Madame, ne sera peut-être pas inutile pour achever de pacifier ce royaume, déjà soumis. Don Antonio peut s'être enfermé dans quelqu'un des châteaux-forts qui bordent la côte; ce serait une téméraire folie de prétendre y tenir longtemps, et vos conseils pourraient len dissuader. En quelque lieu qu'il se soit réfugié, la résistance est impossible. Qu'il fasse sa soumission, et je le recevrai à merci, sinon....

— Eh! que pourra de plus votre colère, sire? interrompit dona Luisa. Vous lui avez ôté sa fille, ses états; vous lui déniez même l'honneur d'une naissance légitime: que lui laisseriez-vous donc en le recevant en grâce?

— La vie, répondit Philippe II.

Dona Luisa avait ce courage ferme et réfléchi qui grandit dans les situations extrêmes; elle se tourna vers le Christ, et, montrant au roi cette divine image devant laquelle il se prosternait chaque jour, elle lui dit :

— Les puissants de la terre ont un plus terrible compte à rendre devant Dieu que le commun des hommes; leurs actions sont jugées par celui qui seul est grand, et devant lequel vous-même, sire, êtes misérable et petit. Sa justice est inexorable; elle vous condamnera si vous versez le sang de mon père : il y va de votre salut, de votre gloire ici-bas! Sire, un roi ne livre pas au bourreau l'ennemi qu'il a vaincu sur le champ de bataille.

— Il lui livre les traîtres et les rebelles, répondit Philippe II, sans paraître ému de pitié ni de colère par ces paroles hardies, prononcées d'une voix pleine de larmes. Mais votre crainte va trop loin, dona Luisa : nous n'avons point mis à prix la tête de don Antonio, et nous vous promettons de nous souvenir qu'il est votre père; ce titre lui sera une puissante sauvegarde contre notre ressentiment. Rassurez-vous donc, Madame, et fiez-vous à l'avenir que Dieu vous garde : peut-être en votre vie n'avez-vous jamais été si près qu'aujourd'hui du sort le plus glorieux; croyez-en ma bonne volonté pour vous.

Ces paroles avaient un sens si clair et si profond, que dona Luisa ne put s'y méprendre; elle sut pourtant dissimuler sa surprise et son effroi; son visage garda la même expression de douleur résignée; seulement une légère pâleur monta à ses joues et elle détourna la vue en s'inclinant, comme pour rendre grâces au roi de sa promesse.

Il y eut un silence. Philippe II, assis en face de dona Luisa, semblait absorbé dans ses pensées. Il avait l'air parfaitement calme, et pourtant une secrète joie, l'orgueil de ses nouveaux succès, rajeunissaient son front; il songeait aux grands desseins qu'il avait déjà accomplis, et à l'avenir qui semblait encore immense devant lui. Le vieux monarque qui venait de conquérir un nouveau royaume, et dont le cœur ravivé battait d'amour, était plein de volonté, d'implacables passions comme trente ans auparavant, lorsque dans la vigueur et l'orgueil de sa jeunesse, il était allé partager le trône de Marie d'Angleterre; comme à l'époque plus récente où la fille aînée du roi de France lui fut amenée pour ceindre cette couronne fatale à toutes celles dont elle toucha le front. Mais ces passions fougueuses ne débordaient jamais; elles étaient comme la flamme cachée des volcans dont la sourde violence fait trembler la terre et creuse des abîmes sans qu'aucune explosion décèle son existence. Jamais Philippe II n'avait senti avec tant de plénitude le bonheur orgueilleux de la souveraine puissance; son regard embrassait le monde sans qu'il y trouvât son égal, et peut-être en ce moment le génie de Charles-Quint, son père, lui rappelait-il le projet d'une monarchie universelle.

— Dieu nous a béni, dit-il en achevant tout haut sa pensée, il nous a fait grand entre tous les rois de la terre, il nous a épargné les revers et les afflictions auxquels les destinées humaines sont sujettes; sa bonté nous laissera sans doute assez de temps ici-bas pour accomplir ce que nous avons si heureusement commencé.

Dona Luisa soupira profondément. Cette abnégation de tous les sentiments naturels au cœur

de l'homme, le spectacle de cette grandeur solitaire l'étonnaient douloureusement. Ce monarque dont la reconnaissance orgueilleuse remerciait Dieu de tant de prospérités, avait vu la mort impitoyable décimer sa famille, et portait le deuil de sa quatrième femme.

— Un grand souci me préoccupe pourtant, reprit le roi; la succession au trône n'est pas suffisamment assurée; le prince des Asturies est faible et maladif. Que Dieu nous le conserve! Mais si nous le perdions? Je sais que ma fille aînée, l'infante dona Clara, est digne du rang où elle serait alors appelée; elle est pieuse, prudente, ferme en ses volontés; j'ai confiance en elle, malgré son jeune âge, et je crois qu'elle porterait dignement le sceptre de notre aïeule Isabelle la Catholique. Mais qui partagerait le gouvernement de ses vastes états? Qui ferait-elle roi d'Espagne, de Portugal, des Pays-Bas, de Naples, de Sicile et des Indes? J'ai cherché dans toutes les familles souveraines de la chrétienté, sans trouver un prince auquel je voulusse donner, avec la main de l'infante, l'espoir de ma succession. Il me faut d'autres héritiers, et la raison d'Etat veut que je me remarie.

Dona Luisa ne répondit à cette manifestation inattendue que par un geste d'assentiment.

— Les princesses de la maison de France sont toutes mariées, reprit le roi; d'ailleurs j'ai déjà eu assez d'affaires à démêler avec madame la reine-mère. Il y a une fille dans la maison de Lorraine, mais elle est bien jeune, et les Lorrains me donneraient peut-être de l'embarras; ils ont une ambition trop insatiable, ils sont trop remuants. J'ai jeté les yeux sur la maison impériale d'Autriche, sans plus de succès. La reine douairière de France, la veuve du roi Charles IX, est une grande et pieuse princesse; mais nous sommes trop proches parents. Aucune de ces alliances ne saurait me convenir. J'ai cherché ailleurs et mon choix est fait, il étonnera le monde entier. Vous l'apprendrez, dona Luisa, quand le deuil de la feue reine sera fini. En attendant, gardez pour vous seule ce que je viens de vous dire. Bientôt je vous reverrai. Allez et que Dieu soit avec vous, madame.

Elle s'inclina devant la main qu'il lui tendait, et que, selon l'étiquette, elle aurait dû baiser; mais toute son âme se révolta contre cette espèce d'hommage, et elle toucha seulement de son front ces longs doigts pâles qui, en se retirant, caressèrent sa chevelure. Elle s'en alla, l'esprit plein de trouble, confondue dans l'étonnement et la frayeur de ce qu'elle venait d'entendre. L'ambition de remonter au rang qu'elle avait perdu, l'espoir de relever les siens, ne la touchaient point; elle avait vu de trop près le sort de la feue reine pour accepter l'héritage de sa terrible grandeur. Au moment où elle passait le seuil de son appartement, quelqu'un qui l'attendait à la porte souleva vivement le rideau de soie et se précipita au-devant d'elle. C'était la jeune duchesse d'Avero.

Dona Luisa jeta un cri.

— C'est toi! c'est toi! dit-elle, j'avais tant prié Dieu de nous réunir! Je venais de le demander au roi, et je n'osais l'espérer. Isabelle; enfin c'est toi! Elle l'embrassa étroitement; puis, jetant un rapide coup d'œil sur le cercle de dames qui les environnait, elle retint cette effusion d'attendrissement et de joie.

— Où étais-tu? D'où viens-tu? reprit-elle avec plus de calme.

— Hélas! madame, depuis un mois je suis ici; depuis un mois je vois chaque jour votre altesse dans l'église, à travers la grille du chœur, où j'entends la messe avec les religieuses.

— Et le roi savait que tu étais là?

— C'est par son ordre que le capitaine Rodriguez m'y a amenée; mais votre altesse ignorait donc mon sort? Oh! quelle terrible prison! Ceux qui y vivent sont comme de pauvres âmes déjà passées dans l'autre monde.

Dona Luisa s'appuya sur Isabelle et entra dans l'oratoire. Elle s'assit; la jeune fille se mit à ses genoux, et la princesse, n'ayant point la force de parler, l'interrogea d'un regard fixe et désolé, Isabelle leva les mains vers le ciel, et dit avec l'élan d'une vive espérance, d'une joie profonde: —Don Sébastien est vivant. Dieu, qui nous l'a rendu, le sauvera de ses ennemis!

Dona Luisa mit en pâlissant ses deux mains sur la bouche d'Isabelle; et regardant avec frayeur le rideau de soie dont les plis semblaient frôler sous une main furtivement avancée, elle dit très bas: — Tais-toi! tais-toi! on nous écoute!... — Et laissant aller sa tête sur l'épaule de la jeune fille, elle pleura longtemps, en répétant dans son cœur: C'était lui! il est vivant! Mon Dieu! soyez à jamais béni! A votre voix les morts se

lèvent! Vous vous manifestez aux peuples par un si grand miracle pour consoler leur misère et pour soumettre l'orgueil des puissants de la terre! Gloire à vous, mon Dieu! qui venez au secours du faible et de l'opprimé!

— C'est ici comme chez les dames bénédictines, murmura Isabelle avec un soupir; jamais seule que pour prier et dormir, c'est la règle.

— Hélas! oui, dit très bas dona Luisa avec une ardente impatience; mais ce soir, ce soir, nous descendrons dans le préau; là, nous serons encore sous les yeux de ces femmes, mais elles ne pourront nous entendre.

Elle se tourna avec inquiétude vers le rideau, et dit à haute voix : Allons, Isabelle, raconte-moi comment tu es retombée aux mains du capitaine Rodriguez, et ce qui s'est passé au siége de l'Atalaya.

— Ah! madame, répondit naïvement la jeune fille, cela ferait une belle relation, et bien digne de figurer dans les meilleurs livres de chevalerie. Il y a eu de beaux faits d'armes; quelques braves chevaliers se sont défendus contre cinq cents hommes, dans une place ouverte, la plupart se sont fait tuer sur la brèche....

— Et les autres?

— Les autres ont été faits prisonniers par le capitaine Rodriguez, qui les aura mis à rançon, selon sa coutume. Sans doute ils sont libres à présent.

—Quelle horrible incertitude! murmura dona Luisa. Achève, Isabelle, dis-moi comment toutes ces choses se sont passées.

— Vous vous souvenez, madame, de ce terrible passage de l'Atalaya, et comment je restai au bas du chemin, tandis que don Sancho d'Avila emmenait votre altesse. Il ne songeait guère à moi en ce moment, et il ne se souciait pas de ce que je deviendrais. Dès que la troupe du capitaine Rodriguez fut hors de vue, plusieurs cavaliers sortirent du ravin. Ils me trouvèrent au milieu du chemin, où j'étais tombée de lassitude et de frayeur en voulant courir après votre altesse, et ils me conduisirent à l'Atalaya. On venait d'y transporter un homme blessé en nous défendant.

— Ce pauvre pâtre?

Isabelle secoua la tête, et dit avec un grave sourire : Ce pauvre pâtre s'appelle don Juan de Matha : il est le fils d'un riche marchand de Lisbonne. Au temps du roi don Sébastien il passa en Afrique pour gagner des lettres de noblesse. Votre altesse sait que tout sujet portugais, d'une famille honorable, les obtient en allant, avec un certain nombre de soldats équipés à ses frais, combattre les infidèles, et que l'on appelle communément ces nouveaux gentilshommes les Africains. Don Juan de Matha commandait une compagnie de cinquante hommes à la journée d'Alcazar-Quivir, et il resta sur le champ de bataille parmi les morts....

La grosse cloche du couvent interrompit brusquement Isabelle, et la voix nasillarde de dona Barbara dit derrière le rideau : Madame, voilà le dernier coup de la messe qui sonne; leurs altesses vont se rendre à l'église, nous vous attendons.

V.

Le grand cloître des bénédictines était formé par quatre galeries voûtées qui environnaient le préau. De légères colonnes accouplées soutenaient les arceaux à plein cintre, dont l'ornementation annonçait une époque plus ancienne que celle de l'architecture gothique; leurs fûts grêles supportaient des chapiteaux chargés de sculptures d'un goût bizarre et qui représentaient pour la plupart des figures symboliques, des mythes empruntés aux traditions du paganisme; de larges dalles couvertes de caractères rongés par le temps pavaient le préau, et parmi ces tombes qui renfermaient, disait-on, les ossements de cent religieuses martyrisées par les infidèles, croissaient de grands rosiers blancs et des ancolies aux fleurs violettes. Au milieu, il y avait un puits ombragé par de magnifiques lauriers. Ce triste jardin servait naguère de promenade aux bénédictines; elles y cultivaient les fleurs qui croissaient pâles et languissantes à l'ombre de ces hautes murailles. Dona Luisa aimait à descendre au préau vers le soir et souvent elle y restait tard, à la grande mortification de ses dames qui avaient peur dans le cloître après le soleil couché, et qui tout en la suivant récitaient leurs patenôtres. On ne s'étonna point de la voir y conduire Isabelle aussitôt que la chaleur du jour fut tombée, et dona Barbara se relâcha un moment de sa surveillance en restant à l'entrée du cloître avec les autres duègnes.

Dona Luisa s'assit sur la margelle du puits, et attirant Isabelle à son côté, elle lui dit :

— Enfin nous pouvons parler librement! personne n'écoute. Il est donc vrai! c'était lui et non pas un fantôme; tu l'as vu aussi ?.... il t'a parlé....?

— Oui, madame, don Sébastien est vivant. C'est une miraculeuse histoire. Après la bataille d'Alcazar-Quivir, lorsque les infidèles vinrent dépouiller les morts, ils le trouvèrent sans casque, sans armure et avec une blessure profonde au visage; pourtant il respirait encore Personne ne le reconnut. Un marabout, c'est-à-dire un prêtre, un saint parmi ces mécréants, cherchait à faire des esclaves chrétiens, pour les convertir à ses abominables croyances. Il s'empara de ce pauvre corps presque sans vie, et soit par magie ou autrement, il parvint à lui rendre quelque vigueur, mais l'esprit du roi était troublé; il ne se souvenait de rien et il ne savait pas son sort. Don Juan de Matha, qui était blessé et prisonnier comme lui, s'attacha à le soigner et à le servir comme c'est le devoir d'un loyal sujet. Le marabout les emmena loin, bien loin dans les terres, à travers des montagnes où campent des tribus sauvages. Ces infidèles n'avaient jamais vu de chrétiens, et ils traitaient les prisonniers comme les soldats de Caïphe traitèrent Jésus; mais le roi ne sentait pas ces ignominies, tant il était malade d'esprit et de corps, et don Juan croyait à chaque instant que Dieu allait le rappeler après ce long martyre. C'est ainsi que près de deux ans ont passé et que l'on a cru dans toute la chrétienté que don Sébastien était mort. Enfin la raison lui revint et il guérit de ses blessures. Le désespoir s'empara de lui quand il considéra ce qu'il était devenu. C'en était fait de sa vie, si l'on eût découvert qu'il était le roi de Portugal, et il n'avait nul espoir d'obtenir sa liberté par rançon; il résolut de fuir avec don Juan de Matha. Après mille dangers, tous deux parvinrent à gagner la côte, et une barque les ramena en Portugal. Le roi se croyait sauvé, mais il a trouvé dans son propre royaume un ennemi plus puissant, plus cruel que les infidèles auxquels il venait d'échapper. Philippe II, averti de son retour, a fait publier dans toutes les villes et villages, et mettre à la porte de toutes les églises et de tous les couvents une ordonnance qui dit : « Nous promettons, en foi et parole de roi, de donner vingt mille écus d'or à celui qui livrera, mort ou vivant, l'imposteur qui a paru dans notre royaume de Portugal sous le nom de notre bien-aimé cousin le roi don Sébastien, mort à la journée d'Alcazar-Quivir (Dieu l'ait en sa gloire!); de plus, si celui qui livrera ledit individu a commis un crime, quel qu'il puisse être, nous le lui remettons, et s'il n'est pas noble nous l'anoblissons.. »

— Il n'y a point d'exemple dans l'histoire des rois d'une telle cruauté et d'une si détestable hypocrisie! s'écria dona Luisa. Assassiner celui pour lequel on prie! Feindre une sévère justice en commettant un crime!... Mais le roi catholique ne croit donc pas en Dieu?

— Don Sébastien proscrit, et forcé de se cacher dans ses propres états, est venu aux environs de Beja. Votre altesse était prisonnière, il a tenté de la délivrer. Don Juan de Matha a osé aborder don Sancho d'Avila pour lui indiquer le passage de l'*Atalaya*...

— C'est donc là que s'était réfugié don Sébastien ? interrompit la princesse qui respirait à peine pendant cet étrange récit.

— Oui, madame; il y a dans ce vieux fort quelques chambres où l'on peut dormir à l'abri de la pluie. Le pays est désert aux environs, et l'on croyait que les Espagnols ne s'aventureraient pas deux fois dans ces défilés dangereux. Non, jamais, jamais le souvenir des jours que j'ai passés dans l'*Atalaya* ne sortira de ma mémoire. Je dormais dans une grande chambre dont l'unique fenêtre n'avait ni volet ni vitraux. Des hirondelles avaient suspendu leurs nids aux poutres du plafond et voletaient sur ma tête dès que l'aube commençait à poindre. D'abord j'avais peur dès que je me trouvais seule entre ces quatre murs nus et noirâtres; mais on s'habitue promptement aux privations d'une telle vie. Quel dénûment, quelle héroïque pauvreté autour de ce roi que j'avais vu naguère si puissant! Ses chambellans, ses écuyers, ses majordomes étaient tous représentés en la personne de don Juan de Matha. Un pauvre moine lui servait de chapelain; il disait la messe dans une salle basse, assez semblable à un caveau, car dans ces châteaux-forts, bâtis par les Maures, il n'y a point de chapelle. On dirait que ces mécréants en sont sortis hier, tant les traces de leur séjour y subsistent partout. Les cyprès qui ombragent

la cour intérieure ont été plantés par leurs mains, et les versets du Coran sont écrits en mille endroits sur les murailles. Quelques gentilshommes portugais s'étaient réunis autour de don Sébastien ; mais cette troupe dévouée ne pouvait rien que se faire tuer à son service ; elle n'était pas assez nombreuse pour traverser le royaume et aller joindre l'armée portugaise devant Lisbonne. Tel était pourtant le projet du roi ; mais son adverse fortune lui préparait d'autres dangers. Un matin je fus éveillée par de grands cris et des coups d'arquebuse. Je courus à la fenêtre, mais elle était si élevée au-dessus du sol, que je ne pus rien voir ; seulement je sentais l'odeur de la poudre, et il me semblait qu'un nuage de fumée s'élevait au delà du rempart. Il y eut un moment de silence ; puis encore les coups d'arquebuse. Le jour commençait à peine. Je crus que quelque traître avait livré don Sébastien, que l'heure de notre mort à tous était venue. Alors j'eus grand peur et je me mis dans un coin de la chambre à prier Dieu. Un peu après, quelqu'un frappa à la porte : c'était don Juan de Matha. Il tenait son épée de la main gauche, car la blessure que don Sancho d'Avila lui fit à l'épaule droite n'était pas guérie. — Venez, madame, s'écria-t-il ; les Espagnols sont devant l'*Atalaya* ; nous serons pris ou tués, car il est impossible que nous résistions à des forces si supérieures. Je vais vous mettre en lieu de sûreté...

— On a découvert que le roi est ici ? interrompis-je.

— Non, me répondit don Juan ; car on nous eût déjà sommés de le livrer en offrant pardon et merci pour tous les autres.

Il m'entraîna à travers des passages que je ne connaissais point. Tantôt le bruit s'éloignait, tantôt il semblait qu'on se battît derrière nous. Il y avait des momens où le feu cessait et il se faisait un profond silence ; puis de nouvelles clameurs s'élevaient avec un bruit pareil à celui du tonnerre. Don Juan me guidait le long d'un escalier tournant qui semblait aboutir à un abîme. A mesure que nous descendions, l'obscurité devenait plus profonde ; enfin je sentis un terrain uni sous mes pieds. « Restez ici, madame, me dit don Juan ; vous y êtes en sûreté. Quand tout sera fini là-haut, je reviendrai si je suis encore vivant : si j'ai été tué... — Non, non, interrompis-je ; j'ai moins de frayeur des coups d'arquebuse que de cette affreuse obscurité : je veux remonter avec vous. S'il faut mourir aujourd'hui, espérons que Dieu nous fera miséricorde. — Il tenta encore de me décider à rester dans cette espèce de puits ; mais j'éprouvais tout à la fois une terreur et un courage que personne ne saurait comprendre sans s'être trouvé en une telle situation. Nous remontâmes dans la salle basse, et don Juan me quitta...

Isabelle se tut ; les larmes la gagnaient à ce souvenir.

— Continue, dit dona Luisa avec un faible sourire et en lui serrant les mains. C'est un brave et loyal cavalier que ce don Juan de Matha ; une noble dame ne dérogerait pas en accolant ses armoiries à celles de ce gentilhomme d'hier, qui a mieux fait son devoir que tant d'illustres seigneurs dont l'origine remonte au temps du roi don Pelayo.

— Je restai seule, reprit Isabelle ; j'essayai de prier Dieu, mais cela me fut impossible. J'écoutais, voilà tout ; j'écoutais avec de mortelles angoisses ces coups, ces clameurs effroyables qui se succédaient à des intervalles égaux. Enfin, le feu se ralentit, puis je n'entendis plus rien qu'un bruit confus. Alors je me relevai, j'ouvris la porte et j'allai au-devant de l'ennemi ; car je venais de comprendre qu'il était entré dans l'Atalaya. Il n'y avait personne dans les salles, non plus que dans la cour intérieure : je courus aux murailles. Les Espagnols avaient franchi la brèche ; un nuage de poussière et de fumée m'empêchait de rien voir ; je n'entendais que des gémissemen ts, des voix confuses, un sourd et horrible tumulte, il n'y avait personne autour de moi ; on se battait à l'arme blanche dans la première enceinte. J'allai encore en avant. Tout à coup j'entendis, au-dessus de ma tête, un bruit inconnu, comme si des démons invisibles eussent sifflé dans l'air : c'étaient des balles qui passaient autour de moi. Et aussitôt une longue explosion retentit sous la voûte où je m'étais réfugiée : je tombai...

— Oh ciel ! tu étais blessée ?

— Non, madame ; mais je venais de voir don Juan de Matha couché, tout sanglant, devant la herse. Quand je revins à moi, je me trouvai dans la grande cour appuyée contre la muraille. Le roi et don Juan de Matha étaient assis plus

loin, et couverts de leurs capas toutes déchirées et sanglantes. Nous étions environnés d'Espagnols. Le capitaine Rodriguez était blême comme un mort ; deux de ses soldats le soutenaient tandis qu'il passait en revue ses prisonniers ; car il avait une main emportée. Il allait comme un furieux, se plaignant, blasphêmant tout haut. Son alférez le suivait pour recevoir ses ordres. Il s'adressa à moi pour savoir combien d'hommes il y avait dans l'Atalaya. Quand je lui répondis qu'ils étaient dix ou douze, il regarda autour de lui d'un air stupéfait en disant : — Si peu de monde !... Et ils ont tenu quatre heures derrière cette porte !... Je ne dirai pas que vous mentez ; mais la peur vous a troublé l'esprit, madame. — Seigneur don Rodriguez, lui dis-je, me voici votre prisonnière une seconde fois ; je compte que vous ne refuserez pas de me délivrer, moyennant rançon ? Il hocha la tête et me répondit : — Si le roi le permet, après que je vous aurai conduite à Badajoz. — Ces deux cavaliers, dis-je encore, en lui montrant le roi et don Juan de Matha, pourront aussi vous donner une bonne rançon en échange de leur personne. Il les regarda de travers et murmura : — Qu'est-ce que ces gens-là ? Sommes-nous ici sur leurs terres ? Comment se nomment-ils ? — Ce sont de bons gentilshommes, répondis-je, effrayée de ces questions ; ils m'ont secourue quand je suis restée seule sur cette route déserte. Traitez-les bien, je vous en prie, seigneur don Rodriguez. Alors il me promit de leur rendre la liberté s'ils pouvaient lui payer seulement quelques centaines de pistoles ; et je vis bien au peu d'importance qu'il y attachait, que nul soupçon n'était dans son esprit. Il s'éloigna ; je m'approchai des prisonniers. Le roi était debout ; on lui avait ôté ses armes. Il était couvert d'une mauvaise cape, mais, à son air, à la majesté de sa personne, je tremblais pourtant qu'on ne le reconnût. — Madame, me dit rapidement don Juan de Matha, ayez bon courage et bon espoir pour nous. Bientôt nous serons libres et en recevant notre rançon, le capitaine Rodriguez ne refusera pas de nous donner un sauf-conduit pour traverser l'armée espagnole. Le roi était blessé au bras. — Une balle m'a touché, me dit-il. C'est la première fois que je me bats contre les Espagnols, et, par la sainte messe ! j'espère que ce ne sera pas la dernière. Allez vers dona Luisa, et racontez-lui ce que vous avez vu. Qu'elle prie pour nous.

On les emmena, et le capitaine Rodriguez me fit conduire dans le camp qu'on avait dressé, pour la nuit, au bord de la rivière. Les Espagnols n'osèrent pas rester dans l'Atalaya ; ils y mirent le feu. Les portes et les solives brûlèrent ; mais les murailles restèrent debout, avec leurs fenêtres béantes et noircies par les flammes. A ce spectacle je ne pus retenir mes larmes ; j'aimais ce lieu où j'avais souffert tant de privations et d'angoisses. Le lendemain nous partîmes. J'allais à cheval avec l'arrière-garde, et jamais je ne pus approcher des prisonniers. En arrivant, le capitaine Rodriguez était fort mal de sa blessure. On m'amena ici pour m'enfermer chez les dames bénédictines. Les bonnes sœurs ne savaient rien de ce qui se passe au delà des grilles du parloir, ou peut-être feignaient-elles, devant moi, de l'ignorer. J'aurais pu me croire à cent lieues de la cour d'Espagne si je n'eusse entendu tous les jours la messe en face de la tribune royale, où je voyais votre altesse à côté des deux infantes.

Doná Luisa avait écouté ce récit, le cœur palpitant d'étonnement et de joie ; mais bientôt l'incertitude où il la laissa réveilla en elle une ardente et douloureuse impatience : Seigneur mon Dieu ! dit-elle avec ferveur, que votre main ne me tienne pas plus longtemps suspendue sur cet abîme ! prenez pitié de mes angoisses, et donnez-moi enfin la vie ou la mort.

Son regard plein de larmes mesura avec horreur ces formidables murs qui la séparaient du monde ; elle demeura absorbée dans de terribles et profondes pensées, ne sachant à quoi se résoudre ni quel moyen tenter pour sortir de cette situation.

— Le roi ! dit tout à coup Isabelle en tressaillant ; madame, n'est-ce pas le roi qui vient de ce côté ? Ah ! sans l'avoir jamais vu, je le reconnais !

Dona Barbara et les autres dames étaient debout et alignées comme des soldats sous les armes à l'entrée du cloître. Philippe II venait de passer devant elles ; il s'avançait, suivi seulement du comte de Mora, son camarero-mayor. En entrant dans le préau, il s'arrêta un moment et jeta autour de lui un regard lent et sombre ; on eût dit qu'il craignait de fouler cette terre consacrée ; puis il traversa avec précaution les

allées sinueuses qui s'égaraient entre les tombes. Il semblait absorbé dans un morne recueillement. A tous moments il se signait et s'arrêtait pour lire les inscriptions de ces pierres éparses et couchées dans les gazons humides. Le comte de Mora était resté à l'entrée du cloître avec les duègnes, que l'étiquette tenait toujours debout et comme pétrifiées dans cette respectueuse attitude.

— Jamais le roi n'était descendu ici, dit dona Luisa. On assure que c'est parce que sa piété se fait un scrupule de marcher sur les reliques cachées sous ces tombeaux; je crois plutôt qu'il craint de voir ainsi de près les choses qui parlent si haut de la mort. Jésus-Maria! il vient à nous!

Elles s'étaient levées. Le roi, qui d'abord n'avait pas eu l'air de les apercevoir, s'approcha et salua dona Luisa en mettant la main à son chapeau. Les deux jeunes filles, interdites et troublées, s'inclinèrent; il les invita du geste à se rasseoir; et dit en montrant Isabelle :

— Dona Luisa, quelle est cette dame?

— Sire, c'est la duchesse d'Avero, répondit-elle, étonnée de cette question; j'allais vous rendre grâce de me l'avoir rendue.

— Elle est bien jeune pour porter seule un si grand titre et gouverner de si belles possessions, observa-t-il en la regardant fixement; nous la marierons en Espagne.

Isabelle devint pâle et détourna la vue avec un faible geste de refus que le roi ne parut pas remarquer.

— Voici un triste lieu de promenade, reprit-il; dona Luisa, vous y venez tous les jours?

— Oui, sire; j'aime l'ombre de ces arbres, j'aime à voir le ciel au-dessus de ma tête, et par-delà ces murailles, les oiseaux qui volent libres dans l'air.

— Ah! vous ne vous êtes point encore accoutumée à cette réclusion, dit le roi avec une certaine ironie; ce séjour vous paraît plus triste que celui des Bénédictines de Beja; j'avais cru le contraire. Que regrettez-vous donc ici?

— Ah! sire, répondit-elle tristement, vous le savez, car je vous ai supplié, j'ai pleuré devant vous.

— Eh bien! n'ai-je pas écouté favorablement votre prière; la grâce que vous demandiez, ne l'avez-vous pas obtenue?

Dona Luisa fit un geste affirmatif et serra contre sa poitrine la main d'Isabelle, en disant :

— Sire, j'ai senti vivement cette marque de votre bonté.

— Je pensais, reprit le roi, que vous aviez l'habitude de la retraite; vous avez passé les premières années de votre vie dans le couvent de Santa-Clara, et vous deviez même y prendre le voile?

— Il est vrai, dit-elle, troublée à ce souvenir; la main de Dieu, en me retirant de ce saint asile, m'a jetée dans un monde plein de vicissitudes, où j'ai souvent regretté les jours de ma première jeunesse. Oui, j'étais heureuse alors! Mais le monastère de Santa-Clara ne ressemblait pas à celui-ci. Qu'il faisait doux le soir sous les grands orangers du préau! Que les rives du Mondego étaient riantes au soleil couchant! Combien de fois, à la fenêtre de ma cellule, j'ai regardé ce beau ciel, ces belles eaux, ces frais ombrages!

— Et maintenant un caprice de jeune fille vous fait regretter l'aspect des champs; vous voudriez revoir le pays où vous êtes née? Ce désir peut être satisfait.

— Votre majesté pourrait permettre... Je passerais cette porte, je sortirais d'ici!... s'écria dona Luisa.

Le roi secoua la tête et montra du doigt une tour carrée qui s'élevait au delà des murs du cloître. Cet édifice, de construction évidemment sarrazine, avait été enclavé dans le monastère, et servait de clocher à l'église des Bénédictines. Il était couronné d'une campanille, chef-d'œuvre de quelque artiste chrétien. Une légère balustrade avait remplacé les vieux créneaux mauresques, et une grande croix de fer s'élevait triomphante au-dessus de ces restes de l'islamisme.

— Venez, madame, dit Philippe II; sans sortir d'ici je peux vous faire voir deux royaumes.

Un signe avertit le camarero-mayor, qui marcha le premier, et fit ouvrir les portes de la tour. Souvent le roi montait à cette espèce de belvédère, dont l'escalier, pareil à l'échelle de Jacob, semblait aboutir au ciel. Dona Luisa jeta un faible cri en arrivant sur la plate-forme. Le grand air, les flots de lumière, le paysage immense qui l'environnait, lui causèrent une sorte d'éblouissement. Elle s'appuya sur Isabelle et respira profondément, comme si elle se sentait revivre dans cette nouvelle atmosphère.

De ce point élevé la vue parcourait un horizon immense, inondé des feux du soleil couchant; mais l'œil se fatiguait en vain à chercher quelque détail au milieu de ces vives oppositions d'ombre et de lumière. Le Guadiana seul ressortait comme une écharpe blanche sur ce fond changeant et voilé d'une légère brume. Au pied de la tour, les rues sombres et tortueuses de Badajoz formaient un labyrinthe dominé par les murailles crénelées de la forteresse qui commandait la ville.

— Eh bien! dona Luisa, dit le roi en s'accoudant sur la balustrade, ne voilà-t-il pas un magnifique tableau? Vous pouvez, du regard, passer la frontière et retourner en Portugal. Mais, tout ce pays, c'est l'Espagne. Aujourd'hui, la ligne qui séparait les deux états n'existe plus; ils forment un seul royaume, soumis au même sceptre. Maintenant, vous êtes Espagnole, dona Luisa.

Elle garda un triste silence. Il y avait dans l'accent de Philippe II une joie hautaine et triomphante qui la glaçait; cette protection, ces égards dont il l'entourait, lui causaient un invincible effroi. Pourtant elle n'avait point compris entièrement les sentiments du vieux monarque; elle n'avait point vu la passion ardente, implacable, qu'elle lui inspirait. Ce visage austère, ridé par les soucis du pouvoir plus encore que par les années, n'exprimait qu'une sévérité altière, et l'amour qui bouillonnait au cœur ne se réflétait pas dans ces yeux fixes et fauves, toujours arrêtés sur la jeune princesse.

Dona Luisa s'appuyait à l'angle de la balustrade qui regardait l'Alcazar, dont les tours inégales s'élevaient à l'autre extrémité de la ville. La campanille était au même niveau que le faîte crénélé du vieil édifice; on distinguait le plan des fortifications intérieures, la cour, où manœuvraient en ce moment quelques soldats, et un étroit jardin couvert par d'immenses murailles. Tandis que dona Luisa suivait d'un regard distrait ces évolutions militaires, le roi lui dit :

— Le capitaine Rodriguez a perdu une main dans sa dernière expédition; il ne peut plus servir dans l'armée : pour récompense de ses loyaux services, je lui ai donné le commandement de cette forteresse.

A ces mots, Isabelle et la princesse échangèrent un regard; toutes deux avaient compris qu'il serait possible d'apprendre du roi lui-même des choses que personne ne pouvait leur dire. La duchesse d'Avero, que le respect et la crainte avaient jusque-là rendue muette, dit, toute tremblante :

— Sire, le nom du capitaine Rodriguez me rappelle que j'ai été sa prisonnière avant que votre majesté daignât me prendre sous sa garde et protection. J'avais craint alors de partager le sort des autres captifs qu'il amenait en Espagne.

— Le capitaine Rodriguez avait reçu mes ordres, répondit le roi avec une bienveillance qui ne lui était pas ordinaire. Il se serait gardé de traiter une fille de votre rang selon les lois de la guerre.

— Et ces cavaliers qui sont arrivés ici comme moi, sous la conduite du capitaine Rodriguez, quel est leur sort? reprit-elle, encouragée. Votre majesté a-t-elle daigné permettre qu'on leur rendît la liberté moyennant une rançon?

— Les prisonniers faits à l'Atalaya? ils étaient quelques-uns, tous gens d'assez petite condition, n'est-ce pas?

— Sire, ils se sont battus en bons gentilshommes. L'un s'appelait don Juan de Matha : les autres, je ne sais pas leur nom. Le capitaine Rodriguez avait promis de supplier votre majesté en leur faveur, afin d'être autorisé à les renvoyer en Portugal, après qu'ils lui auraient compté quelques mille pistoles.

— Oui, je me souviens à présent, dit le roi avec distraction; don Sancho d'Avila m'a touché un mot de ceci en me présentant le capitaine Rodriguez. Ces gens-là étaient gardés dans la forteresse. Les uns sont morts de leurs blessures; on ne m'a pas reparlé des autres.

Isabelle jeta une plainte étouffée; ni la présence du roi, ni la crainte de découvrir le secret de son cœur, ne purent contraindre son désespoir; elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes. Dona Luisa, pâle, attérée, mais plus maîtresse d'elle-même, serra silencieusement dans ses bras la triste jeune fille, en disant :

— Pardon, sire, pardon! Vos paroles l'ont cruellement frappée!...

— Que signifie ceci? dit-il froidement. Qu'importe à la duchesse d'Avero le sort de ces hommes? L'un d'eux était-il son fiancé?

— Sire, je ne sais; elle ne m'a rien dit; mais je comprends tout à ses larmes.

— Ah! dit-il étonné; le capitaine Rodriguez a donc fait capture de quelque grand de Portugal?



— Non, sire. Isabelle vous a dit le nom de celui... Il s'appelle don Juan de Matha...

— Une mésalliance? interrompit-il sévèrement. La duchesse d'Avero ne s'est donc pas souvenue que, pour son mariage, elle a maintenant besoin de mon agrément?

— Sire, dit dona Luisa, suppliante; je réponds de son obéissance aux ordres de votre majesté. Vous voyez sa douleur; prenez pitié d'elle! qu'elle sache du moins le sort de celui que sans doute elle ne reverra jamais! Sire, s'il n'est pas mort, ordonnez qu'il soit libre ainsi que ses compagnons d'infortune: c'est une grâce que je vous demande à genoux.

Le roi, étrangement surpris, la releva sans répondre. Il n'eut aucun soupçon de la vérité; mais les larmes de dona Luisa l'irritaient contre ceux dont elle prenait les intérêts avec tant de passion; il éprouvait un secret dépit, une sourde jalousie en la voyant ainsi soumise et suppliante en leur faveur; elle faisait pour eux ce qu'elle n'avait pas fait pour elle-même : c'était son intercession qui, sans qu'elle s'en doutât, allait les perdre.

— Ah! sire, reprit-elle, ne vous laisserez-vous point toucher? Ma voix n'éveillera-t-elle pas en votre cœur un sentiment de miséricorde? Hélas! je vous prie comme je n'avais jamais prié que Dieu!

— Je le vois, interrompit-il avec une inflexible décision; mais tant de soumission et de ferveur seront pourtant inutiles.

Il y eut un silence. Dona Luisa et sa compagne n'osaient plus élever la voix et restaient appuyées à la balustrade dans une morne attitude. Le soleil venait de disparaître, les oiseaux nocturnes voletaient autour de la campanille; un chaud crépuscule succédait au jour. Tout à coup la ville s'illumina, les fanfares, les cris de joie se réveillèrent, le canon de la forteresse retentit; c'était la fête du matin qui recommençait.

— Le peuple se réjouit, dit Philippe II; ce soir il y a jeux de cannes et course aux flambeaux sur la grande place. Que Dieu pardonne la frivole vanité de ces spectacles! Venez, dona Luisa.

Elle jeta encore un regard au-dessous d'elle comme pour dire adieu à la terre, aux bruits du monde : il lui semblait qu'elle allait redescendre dans un sépulcre.

— Venez, dona Luisa, répéta le roi en lui offrant la main pour descendre l'escalier.

Les lampes suspendues aux voûtes du cloître jetaient de pâles clartés; il faisait sombre dans le préau, et les pierres blanchâtres éparses dans la verdure ressemblaient à des spectres immobiles. Philippe II jeta un regard à travers les arceaux et dit, en laissant aller la main de dona Luisa :

— N'avez-vous point peur en passant devant ce lieu pavé de tombeaux ?

— Non, sire, répondit-elle ; ces images de la brièveté du temps, du pouvoir souverain de la mort, me consolent ; les saintes dont les reliques dorment sous ces tombes me protégent ; car je les ai souvent priées. Leurs regards s'abaissent ici et veillent sur moi.

Dona Luisa s'était arrêtée ; sa belle et noble figure ressortait comme une apparition dans l'ombre immobile des arceaux ; elle montrait du geste les formes fantastiques couchées sur le noir tapis de gazon, au-dessus duquel les lauriers balançaient leur feuillage sonore. A cette époque, les croyances religieuses étaient vives et entières ; les articles de foi avaient autant d'autorité sur les esprits les plus élevés que sur la multitude ignorante ; les miracles étaient acceptés sans discussion comme des faits évidents, et l'on croyait à l'intervention continuelle du ciel dans les choses de la terre. Les paroles de dona Luisa frappèrent le roi d'une crainte superstitieuse ; il frémit et s'humilia dans son âme devant ce pouvoir occulte auquel il avait foi comme en sa propre puissance. Son regard troublé se détourna de la princesse comme s'il eût tremblé de voir une de ces saintes qu'elle invoquait se dresser entre elle et lui. Il s'appuya au bras du comte de Mora et dit d'une voix mal assurée :

— Je ferai bâtir une église sous l'invocation des bienheureuses martyres qui reposent ici. Dieu vous garde, dona Luisa ! ne m'oubliez pas dans vos prières.

Il s'éloigna. Les dames qui attendaient dans le cloître en disant leurs patenôtres, entraînèrent aussitôt la princesse. Jamais l'observation exacte de l'étiquette ne leur avait tant coûté.

— Jésus Maria ! s'écria dona Barbara, je serais morte de frayeur si je n'avais eu sur moi la relique de sainte Ursule ! Savez-vous, madame, que souvent la nuit on entend gémir dans le préau les âmes damnées des Sarrazins qui ont martyrisé les saintes religieuses ?

Le jour suivant, Philippe II resta longtemps enfermé avec son confesseur. La piété dont toute sa vie donna l'exemple était sincère ; mais la foi ne dompta pas en lui les mauvaises passions ; la crainte des châtiments de l'autre vie ne l'arrêta point dans ses implacables volontés, parce qu'il croyait toujours pouvoir racheter son péché par son zèle à défendre les intérêts de la religion catholique. Sa dévotion ardente, cruelle, inconséquente, ne le gêna jamais ; pour tranquilliser sa conscience, il lui suffisait de se faire absoudre du fait par l'intention ; ce fut ainsi qu'il accomplit sans remords les plus mauvaises actions de sa vie.

Dès que le confesseur se fut retiré, le capitaine Rodriguez, qui avait été mandé, entra chez le roi ; c'était la première fois qu'il se voyait seul en face de son souverain, et le rude homme de guerre, peu habitué aux façons de la cour, était plus troublé que s'il se fût agi d'aller se faire tuer à la tête de sa compagnie.

— Capitaine, lui dit le roi, je veux savoir de votre bouche quels sont les prisonniers que vous avez faits à votre dernière expédition et quelle rançon vous en avez tirée.

— Sire, répondit le vieux reître d'un ton piteux ; c'est une capture qui, sur mon âme ! ne m'a pas enrichi : je n'ai pas touché un seul maravédis de ces quatre cavaliers. Deux d'entre eux sont morts après avoir été soignés à mes dépens, et j'ai même fait dire quelques messes pour le repos de leur âme...

— Quels étaient ces hommes ? interrompit le roi.

— Sire, l'un s'appelait don Alvaro d'Acugna, et l'autre don Christoval de Melo, deux vieux soldats qui avaient fait la guerre en Afrique.

— L'un de ceux qui ont survécu s'appelle don Juan de Matha ; qu'en avez-vous fait ?

A cette question, le capitaine Rodriguez se troubla et répondit en balbutiant :

— C'est un personnage d'assez peu d'importance... j'ai cru pouvoir le laisser aller....

— Sans rançon ? interrompit encore le roi.

— Non, sire ; je n'aurais osé sans l'agrément de votre majesté ; c'est au contraire pour aller chercher sa rançon et celle de son compagnon d'armes qu'il est parti en me donnant sa parole de revenir dans quarante jours ; demain ce terme expire. D'ailleurs l'autre prisonnier, resté en ôtage, me répond de don Juan de Matha.

— Quel homme est celui-ci ? Dites tout ce que vous savez.

— Sire, c'est un jeune et brave cavalier assez mal accommodé de la fortune, à ce que je soupçonne. Je l'ai amené ici avec des blessures qui ne

sont pas encore guéries, et longtemps j'ai cru que l'argent de sa rançon servirait pour ses funérailles. Il a des façons d'homme de grande condition, et pourtant il me paraît aussi dénué que le bienheureux saint Jean-de-la-Croix. Je le laisse libre sur sa parole qu'il ne sortira pas de l'Alcazar. Il ne parle à âme qui vive, et passe une bonne partie de son temps à composer des sonnets.

— Quelque poète de cour! dit le roi avec dédain; comment se nomme-t-il ?

Le capitaine Rodriguez hésita un moment avant de répondre à cette question toute simple, et le roi reprit avec un regard sévère et défiant:

— Je vous demande son nom.

— Sire, répondit le capitaine, je l'ignore. Lorsque, selon l'usage, j'ai sommé mes prisonniers de me déclarer, une main sur le Christ, leurs noms, titres et condition véritables, celui-ci a refusé de répondre; je n'ai pas insisté dans la crainte qu'il se parjurât en prenant un faux nom.

— Voilà qui est d'une charité fort prudente, dit le roi avec ironie; ainsi vous auriez laissé aller cet homme sans savoir qui il est? Par le saint suaire! si le fait était venu à notre connaissance, nous vous aurions sévèrement traité, capitaine Rodriguez!

— Ah! sire, s'écria-t-il, prêt à se jeter aux pieds du roi, je vous demande grâce pour cette faute que je n'ai pas commise!

L'instinct de défiance et de jalousie qui avait porté Philippe II à ces minutieuses investigations ne s'arrêta pas là. Il ne devait point pardonner aux malheureux dont la liberté avait été sollicitée par les pleurs et les prières de dona Luisa. Il était jaloux de ce vif intérêt, du souvenir qu'elle gardait de ces hommes qu'elle avait connus peut-être dans un autre temps plus heureux pour elle; aucun sentiment de générosité, de justice, n'arrêta l'effet de ces vagues soupçons, de ce ressentiment mesquin et cruel.

— Capitaine Rodriguez, dit-il de cette voix impérieuse à laquelle nul n'avait jamais désobéi; ces prisonniers sont des sujets rebelles, des ennemis de notre autorité; ils ont été pris les armes à la main dans un pays déjà soumis; la loi de la guerre ne peut plus leur être appliquée; ils doivent être considérés comme traîtres au roi et à l'État. Nous leur faisons cependant grâce de la vie; mais la liberté, ils ne l'auront jamais, jamais, entendez-vous? Ils iront travailler aux galères de Ceuta ou aux mines du Nouveau-Monde. Telle est notre volonté; nous vous chargeons de la faire exécuter sous un bref délai. Allez.

VI

Quelques heures plus tard, le capitaine Rodriguez fit parvenir aux mains du roi un message ainsi conçu : « Sire, le prisonnier, que j'ai » sommé de me déclarer son nom après lui avoir » annoncé qu'il allait être mis aux fers pour » partir avec quelques malfaiteurs condamnés » comme lui aux mines, a juré sur le Christ » qu'il était don Sébastien de Portugal. J'at» tends les ordres de votre Majesté. »

Philippe II était environné des grands de son conseil quand le camarero-mayor lui remit cette lettre. Après l'avoir lue sans le moindre signe d'émotion, il la posa sur la table ; et la couvrant de sa main, il dit : Don Sancho, achevez de nous lire vos dépêches.

Don Sancho d'Avila était arrivé de Lisbonne le matin même, et l'importance des nouvelles qu'il apportait avait paru telle, que le roi, après lui avoir donné audience, venait de mander son conseil. Le drapeau espagnol flottait sur la ville conquise ; mais les habitans se défendaient encore au milieu des ruines et de l'incendie allumé par eux. Les moines exhortaient le peuple à cette résistance désespérée en accréditant le bruit étrange de la résurrection du roi don Sébastien. Cette nouvelle propagée dans les provinces pouvait produire un soulèvement général; au seul nom de don Sébastien, l'armée portugaise était près de se rallier, et il était à craindre que quelque imposteur, profitant de cette disposition des esprits, fît naître une révolte. Don Antonio, blessé pendant la bataille et sauvé par les siens, avait gagné Oporto et proclamait lui-même le prochain retour du roi son neveu.

Le conseil jugea que ceci était une ruse de guerre pour exciter les Portugais à la révolte. Chaque membre proposa à son tour les mesures qu'il croyait propres à déjouer ce grossier artifice. Les avis divers dans les moyens et l'application étaient unanimes dans leur cruelle rigueur : le roi se taisait ; mais à travers son masque impassible perçait une morne satisfaction. Après que chacun eut parlé, il remit à don

Sancho d'Avila le message du capitaine Rodriguez en lui commandant de le lire à haute voix. Après cette communication, il dit avec l'accent bref et rapide qu'il prenait toujours pour annoncer ses volontés : — Nous devons rendre grâce à Dieu qui a mis en nos mains cet imposteur ; son châtiment ne se fera pas attendre. La nouvelle de sa mort publiée en Portugal mettra fin à toutes ces trames. Depuis le commencement de la guerre, les rebelles ont préparé cet artifice. Le gouverneur de Tavira nous avait signalé l'apparition de cet homme qui a tenté de se faire reconnaître dans l'Alentejo et dont la trace s'est ensuite perdue. Depuis trois mois sa sentence est prononcée, elle sera exécutée demain. Nous laissons ainsi au coupable le temps de préparer sa dernière confession. Que Dieu lui fasse miséricorde !

L'approbation du conseil fut unanime ; chacun vit la main de Dieu dans cet événement. Parmi ces personnages éminens, il y en avait plusieurs qui étaient allés à la cour de Portugal et qui connaissaient le roi don Sébastien. Nul ne demanda cependant à constater par son témoignage la non-identité du prisonnier avec le roi défunt ; nul ne parut douter de son audacieuse fourberie. Don Sancho d'Avila fut le seul qui osa faire une observation, non dans l'intérêt de la vérité, mais par l'effet d'une prudente prévision.

— Sire, dit-il, sans doute cet aventurier a quelque trait de ressemblance avec don Sébastien ; les ennemis de votre Majesté affirmeront que c'est lui véritablement ; ne faudrait-il pas, avant de le faire mourir, mettre à découvert toute sa vie ?

— Nous y aviserons, dit le roi. Vous êtes homme de bon conseil, don Sancho ; ce soir, vous viendrez prendre mes ordres.

Dès que Philippe II eut congédié les grands du conseil, il manda dona Luisa et Isabelle. Toutes deux eurent, en comparaissant devant lui, le pressentiment de quelque grand malheur ; jamais son aspect n'avait causé à la princesse une si profonde crainte. Il était assis dans le haut fauteuil, surmonté d'un dais qui lui servait de trône quand il présidait le conseil ; son visage sombre et pensif était encadré dans un chapeau de velours noir ; il s'accoudait sur la table autour de laquelle des siéges épars et vides annonçaient qu'une réunion venait d'avoir lieu.

— Dona Luisa, dit-il en la regardant fixement, savez-vous pour qui vous me sollicitiez hier ?

A cette question un sentiment indicible d'épouvante et de joie la saisit ; elle comprit que don Sébastien était vivant, mais que son salut ou sa perte étaient aux mains de Philippe II.

— Sire, répondit-elle en pâlissant, je vous ai prié pour de malheureux prisonniers.

— Des gens qui vous sont inconnus ? des misérables que votre charité protége ?

— Des Portugais, sire, des soldats couverts de blessures.

— Et pour lesquels la duchesse d'Avero vous avait supplié d'intercéder ? Vous m'avez dit le nom de l'un d'eux ; l'autre, aujourd'hui même, a déclaré celui qu'il prétend être le sien.

Il s'interrompit et mit sous les yeux de dona Luisa la lettre du capitaine Rodriguez. Elle y jeta un regard et dit avec une sombre énergie :

— Eh bien ! sire, vous savez maintenant la vérité.

Il reprit la lettre et répondit froidement :

— Cet aventurier sera pendu demain aux créneaux de l'Alcazar.

A ces mots, dona Luisa, éperdue, tomba aux genoux du roi, en s'écriant : — Non, sire ! vous ne voudrez pas un si grand crime !... Vous m'écouterez... don Sébastien est revenu... C'est lui, c'est un roi, c'est le fils de votre sœur que vous assassineriez !... Dieu l'a délivré ; de retour dans ses états, il a été contraint de se cacher, sous peine de mort... Ah ! sire, il ne le devait pas, il ne devait pas douter ainsi de votre justice ; il devait venir à vous, et se faire reconnaître.... N'y a-t-il pas ici des gens qui auraient témoigné de la vérité ! Qu'ils viennent, sire ; montrez-leur don Sébastien, et ils le reconnaîtront tous...

Philippe II hocha la tête avec une froide impatience, et un pénible sourire desserra ses lèvres contractées. — Sire, reprit dona Luisa, vous avez droit de vie et de mort sur vos sujets ; mais les rois, vos pareils, ne relèvent que de la justice de Dieu. Vous voyez dans don Sébastien un ennemi. Son seul crime envers vous, c'est son droit à la couronne que vous avez conquise. Oserez-vous l'en punir ? Il n'y aurait point d'exemple d'un tel forfait. L'empereur

Charles-Quint, votre père, laissa la vie à son plus grand ennemi, le roi François Ier. De nos jours, une femme hérétique, Élisabeth d'Angleterre, retient la reine d'Ecosse prisonnière depuis quinze ans, et sa haine n'ose pas toucher à cette tête royale...

Le roi ne répondait rien ; son visage immobile ne trahissait aucun des sentimens de haine et d'amour qui l'agitaient à l'aspect de cette jeune fille dont les larmes, la véhémente douleur, étaient d'une beauté si souveraine. — Sire, reprit-elle encore, vous n'êtes pas convaincu...Mais il y a ici quelqu'un dont je peux invoquer le témoignage. Isabelle a vu don Sébastien, elle l'a reconnu ; que votre majesté daigne l'interroger...

— Parlez, madame la duchesse d'Avero, dit froidement Philippe II.

Isabelle s'avança, tremblante, et raconta brièvement les faits qu'elle avait appris et ceux dont elle avait été témoin dans l'Atalaya ; sa douleur, l'effroi de sa situation donnaient à ses paroles une éloquence vive et vraie. Le roi l'écouta avec le même visage impassible, tandis que dona Luisa, dont ce récit ravivait à la fois l'espérance et les craintes mortelles, étouffait ses larmes et priait en son cœur. Dieu sèul a su quelle conviction entra en ce moment dans l'esprit de Philipppe II ; peut-être s'arrangea-t-il avec sa conscience en restant dans le doute. Quoi qu'il en soit, sa volonté était arrêtée, inébranlable : rien ne devait la fléchir ; car elle avait pour motif les plus violentes passions de son cœur, l'ambition et la jalousie.Lorsque Isabelle eut achevé son récit, il lui dit sévèrement :

— Voilà, certes, un tissu de fourberies et de mensonges fort habilement arrangé ; nous ne vous en ferons point complice, et nous voulons croire que vous avez été trompée, madame la duchesse. Ce misérable subira son châtiment, et nous ne pousserons pas plus loin les effets de notre justice, de crainte d'avoir à punir des personnes qui nous sont chères.....

—Sire, interrompit dona Luisa, point de grâce pour moi !... Mais suspendez ce terrible arrêt ! Si quelque jour vous aviez un remords...Ce sang serait versé... Dieu ne pardonnerait pas ! Hélas ! que peut maintenant votre prisonnier ? Laissez-lui la vie, la vie que nul regret ne peut racheter... Vous m'accorderiez celle du plus grand criminel, si je vous la demandais à genoux...

— Ceci est un crime d'état, de lèse-majesté ; nous ne pouvons le pardonner, dit le roi, avec une inexorable décision.

— Sire, dit dona Luisa, en se relevant avec l'énergie d'une douleur sans espoir, prenez garde, il faudra me condamner aussi, car toute ma vie je rendrai témoignage contre vous... je dénoncerai devant toute la chrétienté le crime que vous aurez commis... Don Sébastien a été reconnu... On l'a vu... D'autres voix s'uniront à la mienne pour proclamer la vérité... En vain vous le traînerez à un infâme gibet, et vous y attacherez la sentence qui le déclarera un traître et un imposteur ; quand il sera mort, les peuples diront que c'était le roi don Sébastien, et que vous l'avez assassiné !...

Elle s'arrêta brisée, étouffée par les sanglots. Philippe II se taisait. Ces paroles audacieuses le frappaient à la fois de colère et d'inquiétude. Il savait quel parti ses ennemis pouvaient tirer d'une telle accusation ; il craignait les doutes de la multitude, et peut-être la vengeance de quelque fanatique ; il craignait surtout les derniers momens de celui qu'il avait condamné. Il fallait que sa fin fût publique, et peut-être quelqu'une de ses dernières paroles retentirait-elle parmi la foule. Philippe II se rappelait quels ennemis lui avait suscités la mort du comte d'Egmont ; un sentiment de prudence l'arrêta ; il calcula rapidement qu'un autre moyen pouvait le délivrer de don Sébastien.

Dona Luisa comprit l'hésitation du roi, elle crut qu'un mouvement de justice et de miséricorde s'élevait en lui, et elle tomba derechef à ses genoux, n'ayant plus la force de le supplier que par ses larmes. Il se pencha comme pour la relever, et retint dans sa main pâle et décharnée les deux mains qu'elle étendait vers lui.

— Madame, dit-il, c'est votre obstination à soutenir la fourberie de cet homme qui l'envoie à la mort. Si vous ne persistiez pas dans une erreur si étrange, s'il confessait hautement son crime, s'il déclarait qu'il a pris faussement le titre et le nom de don Sébastien de Portugal, nous pourrions lui faire grâce de la vie.

— Quoi, sire, s'écria dona Luisa épouvantée, il devrait se renier lui-même, et moi je soutiendrais par mon témoignage cet affreux men-

songe qui le rayerait sans retour de son rang ici-bas ?... Jamais, jamais ! Il ne voudra pas sauver sa vie à ce prix !

— Que Dieu sauve alors son âme ! dit le roi avec une commisération hypocrite. Nous permettrons qu'un prêtre l'assiste à ses derniers momens. Son repentir pourra trouver grâce devant le ciel, et plus heureux que nous, pauvres pécheurs, il peut entrer demain dans la béatitude éternelle. Allez, madame, ajouta-t-il, en congédiant du geste dona Luisa, allez et priez Dieu pour l'âme de ce malheureux !

Elle hésita un moment, puis vaincue par son désespoir, elle s'écria : — Eh bien, sire, que faut-il faire ? que faut-il dire ? je consens à tout ce qui peut sauver sa vie ! me voici soumise : qu'ordonnez-vous ?

— Que vous ne vous laissiez pas abuser plus longtemps par ce grossier mensonge; mais le salut de cet homme ne dépend pas de vous seule ; s'il persiste dans sa fourberie, il sera pendu demain.

— Ah ! que Dieu nous fasse miséricorde ! murmura dona Luisa.

— Les personnes qui s'intéressent au sort de ce malheureux pourraient aller lui dire que sa vie dépend de cette déclaration, reprit le roi en se tournant vers Isabelle ; nous ne leur refuserons pas un ordre pour pénétrer jusqu'à lui.

— Sire, dit dona Luisa avec résolution, ainsi vous accorderez la vie et la liberté au prisonnier, s'il déclare que le nom et le titre qu'il a pris n'étaient pas véritables ?

— Nous lui accordons la vie et la liberté, sous condition qu'il sera banni du royaume, qu'il sera déporté dans quelqu'une de nos possessions des Indes orientales, d'où il ne pourra sortir sous peine de mort.

— Et quel garant, sire, de votre promesse ?

— Ma parole royale, je la donne, madame.

Elle alla vers le prie-Dieu, et dit en montrant un livre ouvert : — Sire, jurez-le aussi par les saints Evangiles.

— Je le jure, répondit-il en étendant la main. Madame la duchesse d'Avero, approchez.

Il prit une feuille de papier et écrivit : « A l'alcade de la forteresse de Badajoz, don Rodriguez Nunez. Notre bon plaisir est que la duchesse d'Avero puisse entrer dans l'Alcazar et visiter les prisonniers commis à votre garde. Vous l'aurez pour entendu. Moi, le roi. »

— Tenez, ajouta-t-il ; vous êtes libre d'user de cet ordre. Si ce malheureux veut avouer son crime, des témoins que nous allons désigner d'avance seront prêts à recevoir sa déclaration ; s'il persiste, tout est fini ; il n'y a plus d'espoir pour lui que dans la miséricorde de Dieu. Quant à son compagnon, don Juan de Matha, voulant user de clémence à son égard, nous le bannissons à perpétuité de toute l'étendue de nos états, et nous ordonnons la confiscation de ses biens au profit du couvent des Bénédictines de Badajoz. L'arrêt en sera expédié aujourd'hui même. Allez.

Dona Luisa ne pleurait plus ; l'énergie d'une résolution généreuse éclatait dans son regard ; elle était calme, résignée, prête à tout. Dans les situations extrêmes et inévitables, le sang-froid s'accroît toujours ainsi en proportion du péril. Il y a un sens profond dans ce vieux proverbe espagnol qui dit : Dieu nous garde des douleurs que nous pourrions supporter sans mourir.

Dona Barbara attendait à la porte du cabinet. La princesse ne put échanger un seul mot avec Isabelle, ses dames l'environnèrent dès qu'elle fut rentrée dans son appartement, et, pour échapper du moins à leurs regards, elle se réfugia dans l'oratoire d'Isabelle, l'ordre du roi à la main, et dit à dona Barbara de tout disposer pour qu'elle pût se rendre à l'Alcazar sur l'heure même. Aussitôt une des duègnes fit avertir le grand-écuyer qu'une dame de la maison des infantes allait sortir, afin qu'il envoyât l'équipage et la suite convenable. La jeune duchesse revêtit le costume que les femmes de cette époque portaient pour sortir à pied ou en litière. C'était une ample mante noire, assez semblable à un domino, qui couvrait tout l'habillement, et dont les manches ouvertes traînaient jusqu'à terre ; un voile de taffetas cachait leurs cheveux, et elles déguisaient leurs traits sous une espèce de masque noir et camard, pareil à ceux qu'on appelait alors en France touret de nez. Quand cette toilettre fut achevée, Isabelle entra dans l'oratoire. Dona Luisa priait agenouillée.

— Bientôt je serai de retour près de votre altesse, dit la jeune fille en se tournant d'un air de défiance vers le rideau qui seul les séparait des argus attachés à leurs pas ; je vais faire tous mes efforts pour accomplir les ordres du roi. Ayez bon espoir, madame.

Dona Luisa s'était levée. Sans dire un seul mot, sans expliquer son intention autrement que par son geste, elle fit signe à Isabelle de quitter sa mante et de l'en revêtir ; elle lui ôta son masque et s'en couvrit le visage, après avoir caché sous le voile de soie ses longues tresses noires. Isabelle se mit à genoux devant l'image de Notre-Dame-de-Guadalupe : dona Luisa la baisa au front et sortit de l'oratoire, l'ordre du roi à la main. Les duègnes, devant lesquelles elle passa, ne conçurent aucun soupçon ; celle qui devait l'accompagner se mit à sa suite, et elles descendirent. Une litière attendait déjà à la porte du couvent : dona Luisa y monta seule. Deux pages menaient les mules ; la duègne et un valet à la livrée du roi suivaient à pied. Elle traversa ainsi la ville et entra sans obstacle dans l'Alcazar. Toutes les portes s'ouvrirent devant l'ordre du roi ; le capitaine Rodriguez vint au-devant de dona Luisa, et l'arrêta pour la complimenter.

— Madame, dit-il, assez étonné qu'elle n'eût répondu que par un geste de remerciement à son discours, je vais vous conduire moi-même près du prisonnier ; c'est un pauvre homme dont l'esprit me paraît dérangé, et j'attribuerais plutôt sa déclaration à la folie qu'à quelque intention coupable. Pour m'assurer de lui, je l'ai enfermé dans la plus haute chambre de la tour.

Il offrit la main à dona Luisa pour monter : la duègne les suivait. Quand ils furent au haut de l'escalier et que la porte fut ouverte, dona Luisa dit :

— L'ordre du roi dit que j'entrerai seule.

Au son de sa voix, la duègne et le capitaine Rodriguez tressaillirent. Ils eurent un soupçon ; mais ils n'osèrent pas s'y arrêter, tant le fait paraissait étrange, impossible. Ils s'inclinèrent en silence, et dona Luisa passa seule le seuil de la porte, qui se referma derrière elle. Don Sébastien était debout, le front appuyé aux barreaux de la fenêtre. Le soleil était près de se coucher, et sa lumière enflammée éclairait en plein les murailles blanches et nues de cette chambre, meublée comme la cellule d'un capucin. Le prisonnier ne s'était pas retourné en entendant ouvrir la porte.

— Sire ! murmura derrière lui une voix tremblante et arrêtée par les pleurs. Il frissonna, et se retint, en pâlissant, aux barreaux de la fenêtre ; car ses genoux se dérobaient sous lui à l'aspect de cette femme voilée.

— Sire, c'est moi, reprit-elle en ôtant son masque.

— Luisa ! s'écria-t-il.

Tous deux restèrent un moment immobiles, éperdus ; puis, les mains unies, ils s'assirent à côté l'un de l'autre, et ne purent longtemps se parler que par de muets regards. Hélas ! de ce monarque couronné au berceau et dont la jeunesse fut si puissante, si glorieuse, il ne restait qu'une ombre. Ses traits d'une beauté si noble, étaient hâves et défigurés ; son regard vague n'avait plus cette fierté souveraine qui commandait aux hommes ; l'esclavage et la maladie avaient éteint l'auréole qui environnait jadis ce noble front : le roi n'était plus qu'un être débile et à jamais brisé par l'effroyable tempête à laquelle il avait survécu. Un sentiment de pitié, de dévouement, de respect, plus fort que l'amour, s'empara du cœur de dona Luisa à l'aspect d'une si grande infortune ; elle fléchit le genou devant son royal fiancé, et s'écria douloureusement :

— Ah ! sire, combien vous avez souffert !

Il passa la main dans ses longs cheveux, et, découvrant son front, traversé d'une large cicatrice, il dit :

— Vous m'auriez toujours reconnu à cette marque, n'est-ce pas ?

Et comme elle lui répondit vivement par un geste affirmatif, il ajouta :

— Mes bons Portugais me reconnaîtront quand je me montrerai à eux. J'ai trop différé ; j'ai trop écouté de prudents conseils... J'ai trop ménagé ce peu qui me reste de vie... Que Dieu me garde de mourir ici !... Mais, quand j'aurai chassé les Espagnols de mon royaume, quand nous serons à Lisbonne, quand vous aurez été couronnée reine de Portugal... alors... dona Luisa, je le sens, ma fin sera proche ; car ma vie se sera épuisée dans l'accomplissement de mes desseins. J'irai vous attendre près des rois mes ancêtres, dans le royal monastère de Belem... là-bas.

Il s'arrêta, faible, anéanti, et montrant de la main, à travers la fenêtre, les montagnes de Portugal.

— Sire, dit dona Luisa, de toutes ces espérances que vous me faites concevoir, je n'en veux qu'une, c'est celle de partager votre sort

pendant les années que vous resterez sur la terre : Dieu, qui vous a miraculeusement sauvé, vous conservera. Mais savez-vous où vous êtes et quels dangers vous environnent? Écoutez-moi, car nos moments sont comptés. Sire, vous êtes au pouvoir de votre plus cruel ennemi; il a résolu votre mort...

— Il n'osera! interrompit don Sébastien.

— Hélas! sire, avec lui l'effet suit toujours la menace.

— Mais toute la chrétienté lui demanderait compte de mon sang! Sa puissance est grande, mais pourtant il n'osera pas frapper si haut, vous dis-je! Il a fait tomber d'illustres têtes, mais celle d'un roi! Non, non, il aura peur d'y toucher!

— Son abominable hypocrisie a trouvé le moyen de justifier ce forfait inouï en vous accusant de mensonge et de fourberie, répondit dona Luisa; ah! sire, vous ne savez pas encore jusqu'où va sa duplicité!

Alors elle raconta brièvement ce qui s'était passé, l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec Philippe II, et les conditions qu'il mettait à sa clémence. Don Sébastien, que ses paroles avaient d'abord ému d'étonnement et d'indignation, l'écouta avec une attention triste et calme. Quand elle eut achevé, il dit froidement :

— Je reconnais la politique cauteleuse et cruelle de Philippe II. Cette déclaration le délivrerait plus sûrement de moi que ma mort : elle imposerait silence aux protestations de mes partisans. Alors il serait bien véritablement roi de Portugal; moi vivant je lui aurais légué mon héritage. Je suis son prisonnier, et pour rançon il me demande mes droits, mon rang, mon nom, tout ce que je suis... Par le Christ mort sur la croix, je ne me rachèterai pas à ce prix! Que mon sang retombe sur lui!

Dona Luisa se tourna avec effroi vers la porte, et leva ses mains jointes au ciel comme pour lui demander encore un instant. Puis elle se jeta aux genoux de don Sébastien et lui dit avec véhémence :

— Sire, je n'ai qu'un moment pour vous parler, pour vous persuader... Voyez, je suis à vos pieds, je vous demande grâce pour votre vie, pour la mienne! Ne les condamnez pas toutes deux par votre refus! Eh! qu'importe ce titre, ces grandeurs, dont vous avez vu de près le néant? Ah! sire, les plus humbles ici-bas sont les plus heureux! Autrefois, il m'en souvient, vous aviez souvent envié le repos d'une vie sans ambition, exempte des cruels soucis du pouvoir. Alors vous me disiez que l'orgueil de ce rang suprême ne valait pas le bonheur que vous donnait mon amour. Eh bien! si je vous suis toujours chère, vivez pour moi... Je vous suivrai dans votre pauvreté, dans votre exil... Nous irons nous cacher dans quelque contrée solitaire du Nouveau-Monde; nous oublierons ce que nous avons été. Le roi de Portugal sera véritablement mort; mais don Sébastien vivra, il vivra pour moi seule! Ah! je bénirai alors les volontés de Dieu!

Elle embrassait les genoux de don Sébastien, son regard plein de douleur et de prière était fixé sur lui. Il ne répondait pas.

— Sire, reprit-elle, ils vont venir! Au nom du Christ et de sa sainte mère, laissez-vous gagner à mes larmes... Je sais qu'au fond de votre âme il y a une voix qui crie les mots de gloire, d'honneur!... Tristes fantômes dont l'orgueil humain a fait des dieux... La gloire! c'est l'admiration aveugle de la foule qui applaudit les plus heureux! L'honneur! ah! ce n'est pas dans une obstination insensée qu'il consiste!... S'il fallait racheter votre vie par une lâcheté, par une trahison, je ne vous la demanderais pas ainsi à genoux, sire; je vous laisserais mourir, je mourrais avec vous; mais cette couronne que vous tenez de Dieu, vous pouvez l'abdiquer sans remords et sans honte.

Elle lui parla longtemps ainsi avec des pleurs, des instances, des alternatives terribles de douleur et d'espoir. Il ne répondait rien à ces prières ardentes; mais sa pâleur, l'anxiété de son regard décelaient la lutte cruelle qui s'élevait en lui.

Tout à coup dona Luisa s'interrompit et écouta en frémissant; des pas se faisaient entendre dans l'escalier; on s'arrêta devant la porte.

— Sire, s'écria dona Luisa d'une voix éteinte, ils viennent... c'en est fait; les voilà! Sire, prononcez notre arrêt de vie ou de mort!

Il fit un brusque mouvement, et l'entourant de ses bras, il serra contre sa poitrine, avec une sorte de frénésie, cette belle tête pâle et défaillante.

— Eh bien! soit, je le veux! s'écria-t-il, je veux avec toi la vie, la liberté!

— Oui, murmura-t-elle en répondant à cette étreinte passionnée ; oui, libres, heureux ensemble pour toujours !

Quand la porte s'ouvrit dona Luisa était debout et elle avait eu le temps de reprendre son voile et son masque. Le capitaine Rodriguez parut accompagné de deux soldats qui portaient des flambeaux ; car il faisait déjà sombre.

— Madame, dit-il, les personnes de votre suite vous attendent avec inquiétude, il est temps de vous retirer si vous ne voulez pas vous trouver de nuit dans les rues de Badajoz.

Dona Luisa comprit que personne encore ne l'avait reconnue, et cette certitude lui rendit son sang-froid.

— Capitaine, dit-elle, votre prisonnier est prêt à faire telle déclaration qu'exigera le bon plaisir du roi. Vous devez avoir reçu déjà des ordres à ce sujet ?

— Oui, madame, répondit-il troublé au son de cette voix qu'il hésitait pourtant à reconnaître, sa majesté a désigné le révérend père Cyrillo, notre chapelain, et don Jaïme de Sanusa, mon lieutenant, pour recevoir avec moi les aveux du prisonnier. Ils sont ici.

— Eh bien ! mandez-les et que tout ceci s'achève en ma présence pour que je puisse en rendre compte au roi.

Elle alla s'asseoir près de don Sébastien et lui dit à voix basse :

— Monseigneur, c'est la vie que vous m'allez donner en rachetant la vôtre... Que ne puis-je vous rendre grâce à genoux ! Tournez les yeux vers moi, voyez, je suis heureuse... Non, je ne crains plus rien ! Philippe II a juré sur les saints évangiles, il a donné sa parole royale. Bientôt vous serez libre... Oh ! quelle joie de renoncer pour vous au reste du monde et de vous suivre par-delà les mers !

Cette voix aimée, ces paroles de dévouement et de tendresse vibrèrent dans le cœur de don Sébastien ; il oublia sous leur influence l'orgueil de sa vie passée ; il eut peur de la mort qui eût brisé ce nouvel avenir que l'amour de dona Luisa lui promettait. D'ailleurs l'âme enfermée dans ce corps débile n'avait plus son énergie première ; elle avait faibli dans ses souffrances, et son audace, son bouillant courage ne s'éveillaient plus que sous le coup de quelque impulsion puissante.

Les témoins mandés par le capitaine Rodriguez arrivèrent bientôt. Ils étaient suivis de l'écrivain ou greffier, qui enregistrait les condamnations prononcées par l'alcade, car la forteresse étant une juridiction indépendante, le gouverneur n'obéissait qu'au roi, et, dans les affaires criminelles, il remplissait à la fois les fonctions de juge et de grand-prévôt. Les témoins se rangèrent autour de la table ; le greffier ouvrit son écritoire de corne, et déploya une feuille de papier marquée au timbre royal. Au lieu de procéder à un interrogatoire régulier, il rédigea une déclaration dont les termes semblaient arrêtés d'avance, tant ils étaient explicites et violents. Cependant, avant de finir, il somma le prisonnier de lui déclarer son véritable nom.

— Sébastien, répondit-il d'une voix altérée, mais sans hésiter.

— Et votre profession ?

— Soldat.

Le greffier fit tout haut la lecture de cette espèce d'acte mortuaire. Don Sébastien l'écouta avec une tranquille attention et les yeux fixés sur dona Luisa. Le greffier lui présenta la plume ; il signa d'une main ferme ; puis les témoins mirent leur nom au-dessous de ce nom détrôné. Tout était fini, lorsque le capitaine Rodriguez, se tournant vers dona Luisa, lui dit :

— Vous devez signer aussi cette déclaration, madame. En cas d'absence ou de mort des témoins officiels, vous pourriez être appelée et interrogée sous serment. Telle est la loi.

La princesse eut un mouvement de surprise et de frayeur ; puis, prenant résolument son parti, elle signa : Luisa de Portugal.

— Madame ! s'écria le capitaine Rodriguez.

— Je prends tout sur moi, interrompit-elle fièrement. Exécutez les ordres que vous avez reçus. Dès ce moment, votre prisonnier est libre...

— Pas encore, madame, répondit le capitaine Rodriguez ; il doit d'abord être conduit sous bonne escorte à San-Lucar, où il s'embarquera pour l'île de Luçon, lieu de son exil. Il aura pour compagnon don Juan de Matha...

— Juan est ici ! il est de retour ! interrompit don Sébastien avec une grande émotion.

— Oui ; le digne cavalier est arrivé, comme il l'avait promis, le quarantième jour, dit le capitaine Rodriguez avec un soupir ; il apportait sa

rançon et la vôtre, mais la justice du roi s'est chargée de votre rachat.

— Hélas! mon noble Juan! mon ami! murmura don Sébastien; il revenait avec un autre espoir!

— Madame, dit le capitaine Rodriguez en présentant la main à dona Luisa, l'heure es avancée, on va relever le pont-levis.

— Allons! dit-elle; et se tournant vers don Sébastien, elle lui montra le ciel, comme pour le prendre une dernière fois à témoin de sa promesse.

Tandis que ceci se passait dans l'Alcazar, rien encore n'avait été ébruité au couvent des Bénédictines, et le roi attendait avec une certaine impatience le succès qu'il se promettait de l'entrevue du prisonnier avec la duchesse d'Avero. Tout était tranquille dans l'appartement de la princesse. Pourtant, ce qu'elle prévoyait était arrivé. Dona Barbara n'avait pas tardé à regarder au joint des rideaux ce qui se passait dans l'oratoire, et elle avait failli tomber à la renverse, de saisissement, en apercevant à la lueur de la lampe qui brûlait nuit et jour sur l'autel, Isabelle agenouillée devant Notre-Dame-de-Guadalupe. L'apparition d'un horrible fantôme ne lui eût pas causé plus de frayeur que la vue de cette belle tête blonde. La vieille dame était une prudente personne, qui servait à la cour depuis le premier mariage du roi; elle calcula promptement qu'il y avait moins de péril à se taire qu'à découvrir cette hardie substitution, qui pouvait rester un secret entre elle et la princesse, et sans rien dire, elle s'assit près de la portière pour empêcher les autres dames de regarder dans l'oratoire. Elle attendit ainsi deux heures dans des inquiétudes mortelles. Enfin, la princesse rentra avec le même bonheur qu'elle était sortie, sans avoir été reconnue. Dona Barbara arrêta d'un signe les autres duègnes, qui s'avançaient pour ôter à dona Luisa son voile et sa mante, et elle la laissa aller aussitôt dans l'oratoire. Ce qu'elle avait prévu arriva : au bout d'un moment, la princesse et Isabelle reparurent ensemble; l'une avait repris le vêtement que l'autre venait de quitter, et personne ne soupçonna ce qui s'était passé. La dame qui avait accompagné dona Luisa, imita prudemment le silence de dona Barbara, et si elle avait conçu quelque doute, elle ne le manifesta pas.

C'était un samedi, veille de la fête de tous les saints, jour de vigiles-jeûnes. La princesse s'assit devant la collation qu'on lui servit; mais elle ne toucha point à ce léger repas. Les violentes émotions qu'elle venait d'éprouver palpitaient encore en elle; sa main froide et tremblante serrait la main d'Isabelle, qui, non moins agitée, cherchait dans son esprit quelque moyen d'échapper à l'épouvantable contrainte que la présence des dames de service leur imposait. Mais cette situation ne dura pas longtemps. Un page du roi fit demander dona Barbara, qui, au bout d'un moment, rentra tout effarée.

— Madame, dit-elle, sa majesté vous mande.

Dona Luisa sentit que le moment qui devait décider de son sort était venu; elle savait combien était terrible la colère de Philippe II; mais elle ne la craignit pas pour elle-même, après avoir assuré le salut de don Sébastien. Elle marcha d'un pas ferme et rapide jusqu'à la porte du cabinet, où elle entra seule. Le roi était debout; il avait à la main la déclaration de don Sébastien.

— Dona Luisa, dit-il en affectant un calme que démentait le frémissement de ses lèvres, est-ce là votre seing?

— Oui, sire, répondit-elle en jetant les yeux sur le papier qu'il lui montrait.

Et sur-le-champ elle raconta comment elle était parvenue à mettre en défaut la surveillance de ses duègnes, et à pénétrer jusque près du prisonnier. Philippe II l'écouta sans l'interrompre; ensuite, il lui dit avec une ironie amère :

— Voilà une audacieuse tromperie! Mais vous pouviez vous l'épargner, madame; il fallait nous dire le désir que vous aviez de voir ce misérable. Nous ne vous aurions certes pas refusé la permission accordée à la duchesse d'Avero. Si bas et si vil que soit cet homme, votre charité pouvait descendre jusqu'à lui. On a vu jadis une grande princesse, l'infante dona Marguerita, pénétrer dans les prisons, et consoler les criminels, dont elle obtenait souvent la grâce. On louait, on vénérait cette haute piété qui s'humiliait ainsi.

Dona Luisa ne pouvait se méprendre à ces paroles pleines d'une si fausse pitié, d'un si cruel dédain, et elle répondit avec une dignité humble :

— Sire, si j'ai failli, excusez-moi. J'ai besoin de votre pardon...

— Ah ! interrompit le roi avec une espèce de sourire, vous avez donc à solliciter une nouvelle grâce ?

— Sire, celle-ci me regarde ; c'est la plus grande qu'il soit en votre pouvoir de m'accorder. Sire, je vous demande la liberté.

— Votre liberté, eh ! qu'en feriez-vous ?

— Je partirais, sire, je m'éloignerais pour toujours, et jamais le souvenir de ce dernier bienfait ne sortirait de mon cœur.

Philippe II ne répondit que par une sourde exclamation de surprise et de rage ; ses soupçons n'étaient pas allés si loin ; il n'avait pas cru dona Luisa capable d'un tel amour ni d'un tel dévouement.

— Sire, reprit-elle, Dieu m'a inspiré des sentiments conformes à ma fortune. J'ai été chassée de ma patrie, déchue de mon rang ; j'ai vu la ruine et l'humiliation de tous les miens ; je dois abjurer l'orgueil de ma première condition, et descendre à celle d'une humble sujette de votre majesté. Une nouvelle vie s'est tout à coup ouverte devant moi...

— Dona Luisa, interrompit le roi avec une sourde violence ; oseriez-vous me dire toute la vérité ?

— Oui, sire, si vous m'interrogez, répondit-elle intrépidement.

— Vous voulez suivre le sort d'un misérable...

— Sire, interrompit-elle avec véhémence, pour vous, pour le reste du monde, cet homme est un grand coupable auquel vous avez fait grâce ; pour moi, c'est le roi don Sébastien, celui que j'ai forcé de racheter sa vie et la mienne par une lâcheté... Sire, je fus sa fiancée ; je l'aime... Je suis à lui pour la vie, pour l'éternité ; vous me demandiez la vérité, la voilà.

Philippe II avait pâli, un éclair de fureur jaillit de ses yeux ; mais il retint la terrible explosion de sa colère, et dit avec un froid dédain :

— Votre erreur me fait pitié, dona Luisa... Il y a dans tout ceci quelque maléfice, quelque tromperie du démon.

À cette supposition terrible, dona Luisa frémit ; elle savait combien de victimes Philippe II avait livrées à l'inquisition, et de quels ennemis l'avait délivré le saint tribunal.

— Sire, s'écria-t-elle, quel que soit cet homme, souvenez-vous que vous avez juré, par votre parole royale et sur les saints Évangiles, de lui laisser la vie et la liberté à des conditions qu'il a accomplies ; le Saint-Père lui-même ne vous relèverait pas d'un tel serment.

Il y eut un silence. Le roi s'était assis, la tête baissée, le front appuyé sur sa main, dont le tremblement nerveux trahissait la violente agitation qu'il voulait dissimuler. Dona Luisa, debout en face de lui, se taisait, et attendait dans une affreuse anxiété la réponse du vieux monarque. D'abord elle avait osé interroger des yeux sa physionomie inflexible ; puis comme fascinée par le regard qu'il levait sur elle, la jeune fille avait senti un frisson d'épouvante et d'horreur ; l'amour autant que la colère éclatait dans ce regard fixe et profond.

— Dona Luisa, dit enfin Philippe II, retirez-vous ; demain je vous rappellerai. D'ici là Dieu m'aura inspiré ce que je dois faire pour vous. Si vous avez quelque complice, qu'il vous garde le secret sur sa vie ; dites-le à la duchesse d'Avero.

En rentrant dans son appartement, la princesse ne trouva plus dona Barbara ni ses autres femmes ; elles étaient remplacées par des dames d'une plus haute condition, et qui avaient déjà servi les infantes. Ce changement s'était fait avec si peu de bruit, qu'Isabelle s'en était à peine aperçue. À sa grande surprise, on l'avait laissée seule un moment ; puis les nouvelles dames étaient venues attendre dona Luisa. Elles entrèrent aussitôt en fonctions. Les cent yeux d'Argus n'étaient pas plus ouverts et plus clairvoyants que ceux de ces femmes vouées à une surveillance encore plus vigilante que celle de dona Barbara. Dona Luisa ne put adresser, sans témoins, une seule parole à Isabelle.

Malgré la promesse du roi, deux jours s'écoulèrent dans une horrible attente. Dona Luisa tremblait, non pour la vie de don Sébastien, elle savait que le roi ne violerait pas un serment prononcé sur les saints évangiles, mais elle perdait l'espoir d'obtenir sa propre liberté. Son courage n'était pourtant pas abattu ; l'avenir était long devant elle ; et dans l'énergie de son dévouement et de sa volonté, elle ne voyait que la mort qui pût la séparer à jamais de don Sébastien.

Enfin, le matin du troisième jour, elle reçut un message du roi qui la mandait sur-le-champ ;

elle se sentit saisie d'un funeste pressentiment, et malgré la présence de ses dames, elle se jeta tout en pleurs dans les bras de la duchesse d'Avero. Avant de s'en séparer, elle lui dit :

— Isabelle, si nous ne devons pas nous revoir, souviens-toi de mes dernières paroles. N'accepte l'alliance d'aucun Espagnol ; que ta main soit la récompense de l'un de ceux qui furent fidèles à notre mauvaise fortune ! Entre tous, don Juan de Matha est celui qui t'a le mieux méritée.

En traversant les salles qui précédaient le cabinet du roi, dona Luisa s'aperçut qu'il y régnait un certain mouvement. Les pages nu-tête et le manteau court sur l'épaule, allaient et venaient comme pour transmettre des ordres. Le capitaine des cent hommes qu'on appelait *la guardia de Espinosa*, et qui avaient le privilége d'entourer en voyage la personne du roi, attendait à la porte du cabinet.

Philippe II fit un pas pour venir au devant de dona Luisa ; malgré la contenance impassible qu'il affectait, une sourde joie éclatait dans son regard.

— Madame, dit-il, aujourd'hui même la cour va me suivre à Elvas où je m'arrêterai quelques jours ; ensuite nous irons à Lisbonne. Vous y viendrez, dona Luisa, et c'est là que vous apprendrez quelle haute fortune nous vous destinons.

— Sire, répondit-elle, quelles que soient les grandeurs dont votre majesté veut m'honorer, je les refuse.

Ces paroles furent dites à voix basse, mais avec l'accent d'une énergique résolution. Philippe II comprit cette résistance invincible ; il s'y attendait peut-être. Son implacable amour ne vit plus alors qu'une terrible et dernière satisfaction, celle de la vengeance.

— Eh bien ! madame, dit-il froidement, vous êtes libre.

— Sire, je vous rends grâce ! s'écria-t-elle, et sa voix s'éteignit ; un sentiment de défiance et de crainte glaçait, malgré elle, sa reconnaissance ; son regard éperdu semblait encore interroger le roi.

— Oui, répéta-t-il, vous êtes libre. Je vous laisse ici maîtresse de vous-même. Dans une heure je serai sur la route de Portugal. Déjà les équipages de la cour et les compagnies de la garde sont hors des portes. Voulez-vous, madame, venir voir le bel ordre de ma suite ? Venez, je vais vous le montrer.

Dona Luisa, étonnée et saisie d'une crainte vague, suivit le roi qui ne lui avait pas laissé le temps de répondre. Le comte de Mora les précédait ; il resta au bas de l'escalier de la campanille. Le roi monta le premier ; il gravissait rapidement les marches usées en entraînant d'une main la princesse. Elle avait peur, sa tête se troublait. En ce moment la pensée lui vint qu'elle était destinée à quelque affreux supplice. Pourtant elle se rassura en arrivant sur la plateforme. Un doux soleil d'automne éclairait les rives du Guadiana ; l'air était d'une pure transparence et laissait voir tous les détails de ce paysage immense. Un grand mouvement régnait dans les rues et hors des portes de Badajoz. En deçà du pont, toutes les compagnies de la garde du roi étaient sous les armes, et les casques de fer poli, les piques, les lancilles aux légères banderolles, formaient deux lignes étincelantes. Mais dona Luisa jeta à peine un regard sur ce tableau riant et animé. Ses yeux tournés vers l'Alcazar cherchaient, au sommet de la plus haute tour, la fenêtre grillée derrière laquelle était don Sébastien. Le roi la laissa un moment à cette préoccupation, puis il lui dit lentement :

— Une étrange aventure est arrivée hier dans l'Alcazar. Le gouverneur venait de passer en revue la garnison ; les soldats manœuvraient dans la grande cour au son des tambours et des trompettes. Le prisonnier dont vous avez obtenu la grâce allait partir pour San-Lucar en compagnie de quelques malfaiteurs condamnés aux mines. Cette troupe était dans la cour au moment où les alferez levaient leurs drapeaux et que la musique redoublait ses fanfares aux cris mille fois répétés de *Viva España y Portugal !* alors le prisonnier s'est jeté en avant du front de bandière en criant : A moi ! *Portugal por el rey !* je suis don Sébastien !... Mais qui le croira, maintenant qu'il a dit et signé qu'il était un aventurier ?

Il se tut, et considéra avec une cruelle joie dona Luisa, qui, pâle, atterée, muette de saisissement, l'interrogeait d'un regard égaré.

— Cet homme ayant ainsi démenti sa déclaration, reprit le roi, nous sommes déliés de notre serment, et nous avons ordonné que justice fût faite...

— Et tout est fini ! interrompit dona Luisa avec un sourd gémissement.

— Pas encore, répondit Philippe II, en regardant du côté de l'Alcazar.

Elle comprit qu'il était inutile de demander grâce, que rien ne pouvait sauver don Sébastien. La pensée d'une mort prompte et certaine lui vint alors ; elle mesura de l'œil l'élévation de la tour, et se pencha les bras étendus sur cet abîme. Mais la crainte de l'autre vie l'arrêta. Elle eut peur, en damnant son âme, d'être séparée pour l'éternité de celui qu'elle aimait, et que Dieu allait recevoir. Elle voulut fuir, mais Philippe II lui barra le passage et la retint violemment : Regardez ! dit-il en la ramenant du côté de la balustrade qui faisait face à l'Alcazar.

Une forme humaine était suspendue aux créneaux de la tour, et s'allongeait avec une faible oscillation sur la muraille grise. Un flot de peuple réuni au pied de la forteresse regardait en haut. En ce moment il applaudit par de sauvages acclamations. A cet aspect, dona Luisa jeta un cri perçant et tomba affaissée sur elle-même, comme si quelque coup invisible l'eût frappée d'une atteinte mortelle. Le roi la regarda un moment d'un œil fixe, et dit tout haut : Je l'aimais !

Puis il descendit.

Quand dona Luisa revint à elle, au bout de quelques moments, elle se souleva et gagna les premières marches de l'escalier. Elle s'assit et resta là tout le jour, plongée dans un complet anéantissement. Toutes ses facultés d'intelligence et de réflexion étaient éteintes, et la douleur instinctive qu'elle éprouvait ne s'exprimait que par des larmes rares et de faibles gémissements. Vers le soir, cependant, il lui sembla entendre comme des voix d'en haut qui l'éveillaient, et tout à coup la conscience de sa situation lui revint. Elle écouta ; ce chant était celui des religieuses, qui, après le départ de la cour, venaient de refermer la porte de clôture et faisaient, en procession, le tour du cloître.

Dona Luisa descendit et vint se jeter aux pieds de la prieure :

— Ma mère, lui dit-elle, je suis restée ici pour n'en plus sortir !

Les religieuses étonnées de cette apparition, l'environnèrent : on l'interrogea.

Alors elle déclara sa naissance et protesta de nouveau de sa resolution.

— Ma fille, répondit la prieure, je savais que vous étiez ici ; un ordre du roi avait devancé votre résolution ; demain vous prendrez le voile.

. . . .

. . . .

Un an plus tard, dona Luisa prononça ses vœux. Jamais recluse n'eut une vie plus séparée du reste de la terre ; le couvent fut pour elle une prison inaccessible ; elle y était environnée d'une surveillance qui ne laissait parvenir jusqu'à elle aucune nouvelle de ce qui se passait dans le monde. Ce ne fut que dix-huit ans plus tard, à la mort de Philippe II, qu'elle apprit le sort de ceux pour lesquels elle priait tous les jours. Son pays avait subi le joug espagnol. Don Antonio, son père, était mort dans l'exil, après avoir légué ses droits à la couronne de Portugal au roi de France Henri-le-Grand. La duchesse d'Avero, dépouillée de son titre et des biens immenses de sa maison, pour avoir refusé de donner sa main à un sujet espagnol, avait épousé dans l'exil don Juan de Matha.

CHARLES REYBAUD.

VINCENT DE PAULE

I

A la nuit close, et lorsque les quartiers les plus éloignés de Paris étaient déjà entièrement déserts, deux hommes suivaient le quai Saint-Saint-Michel, qui n'était alors qu'un chemin battu sur la rive gauche de la Seine.

On était en l'année 1643 ; le froid d'un long hiver durait encore et il tombait des flots de neige.

L'étendue de la ville, couverte de basses et chétives maisons rampantes sur le sol, disparaissait sous les masses flottantes de brumes sombres. Dans ces ténèbres, on voyait percer les mille flèches des églises, les pignons des hôtels princiers, les tours des postes fortifiés, les murs crénelés des vastes monastères. Puissants édifices qui alors formaient seuls Paris, semblable à une rude et sourcilleuse forteresse.

Sur le quai Saint-Michel et dans les rues voisines, les maisons étaient fermées, les lumières éteintes. Les deux passants n'avaient pour se guider que la ligne blanche formée par la neige sur le chemin tracé au bord de l'eau. De faibles et rares mouvements se faisaient distinguer autour d'eux. Quelques chiens errants cherchaient leur pâture.... Des bateaux amarrés se balançaient dans leurs chaînes.... Plus loin, une fenêtre s'ouvrait, un cavalier glissant contre la muraille s'arrêtait un moment sous cette croisée, et disparaissait ensuite dans l'ombre.... Plus loin encore, au pied d'une croix, un mendiant s'étendait sur les degrés de pierre où il venait prendre son gîte pour la nuit.... puis la solitude régnait seule dans l'étendue.

Un des passants était enveloppé d'un manteau de toute longueur, un grand chapeau rond le garantissait en partie de la neige. Il tenait sur son bras gauche un léger fardeau recouvert d'un pan de son manteau brun, et il inclinait la tête de ce côté comme pour abriter encore, par le rebord de son large feutre, cette charge précieuse. Il avançait ainsi à pas lents, en appuyant son bâton sur la terre glissante.

Celui qui l'accompagnait, et marchait un peu en arrière, portait le costume des hommes du peuple, une grande veste carrée, une ceinture de laine, un haut-de-chausse large et foncé ; sa tête rasée était couverte d'un turban. Comme l'habit populaire de ce temps-là, par sa forme et son ampleur, se rapprochait un peu du costume musulman, sa coiffure ne produisait pas un contraste trop bizarre, et il avait seulement un cachet demi-étranger.

Ces deux passants arrivaient à peu de distance de la rue de la Huchette.

A l'entrée de cette rue très étroite et couverte d'une voûte, avait lieu une scène furtive plus importante que les autres faibles mouvements de la nuit, mais de laquelle les deux personnes qui suivaient le quai ne pouvaient s'apercevoir.

Deux hommes, cachés dans l'ombre plus noire de la voûte, tournaient vivement la tête l'un vers l'autre, se montraient mutuellement les deux passants, puis se faisaient des signes rapides et silencieux d'assentiment.

Ils attendirent deux minutes que ces deux personnages, objet de leur attention, eussent dépassé l'arcade où ils se tenaient embusqués ; et ils avancèrent à pas de loup sur la neige.

Alors l'un d'eux, s'élançant d'un seul bond, saisit l'homme au long manteau au collet, et l'étreignit avec une violence terrible.

Mais au même instant son bras fut arrêté et serré avec une telle force, qu'il se rejeta en arrière en lâchant sa proie.

En même temps, son compagnon poussa un cri sourd et tomba sur la terre.

A la vigueur du choc qui les repoussait, les deux brigands étourdis se crurent tombés sous la bande du guet... Mais en rouvrant les yeux ils ne virent qu'un seul homme pour adversaire.

Celui des deux passants qui portait un turban, en voyant son maître attaqué, avait couru à lui. Armé d'une force prodigieuse, d'une main il

avait saisi le bras du premier assaillant, et, d'un coup de poing assêné dans la poitrine, il avait renversé l'autre.

Il tenait ce dernier terrassé sous son genou; et de ses mains de fer serrant les deux bras du premier bandit, il le faisait tomber étourdi et furieux à côté de son compagnon.

Ces mouvements, qui s'étaient passés en quelques secondes, n'avaient eu pour langage qu'un rauque mugissement.

Le vigoureux défenseur, tenant de son genou et de l'un de ses bras les deux brigands cloués à terre, de la main qui lui restait ramassa le couteau que l'un d'eux avait laissé tomber... Un feu sauvage alluma son regard... il leva la lame...

Mais une vive exclamation de l'homme au manteau retint le coup qu'il allait frapper; il baissa la tête d'un air honteux, et glissa le poignard derrière lui, comme un objet désagréable à la vue de son maître.

Tout en faisant cela, il murmurait dans sa longue barbe :

— C'est égal... le Dieu juste punira les méchants qui ont osé porter la main sur Vincent de Paule.

Les bandits renversés tressaillirent sous la main invincible qui les retenait, et tournèrent vers celui dont le nom venait d'être prononcé des yeux à la fois effarés et curieux.

— Vincent de Paule! dit l'un d'eux à demi-voix. Vrai, c'est là Vincent de Paule?

— Si nous l'avions su, murmura l'autre, ni le *Vautour* ni moi nous ne serions tombés dessus.

— Non, reprit le premier; quand même ce serait un trésor qu'il porte là sous son manteau.

Vincent de Paule était bien le plus humble des apôtres; cependant à cet instant de sa vie, en voyant l'effet que produisait son nom sur de tels misérables, il sentit une satisfaction quelque peu fière.

— Est-il vrai? demanda-t-il.

— Le *Tigre* n'a pas menti, répondit un des brigands, nous aurions laissé passer devant nous Vincent de Paule sans toucher un cheveu de sa tête.

Le digne prêtre réfléchit une minute et dit :

— Cara-Mouna, lâche ces deux hommes.

L'homme au turban se leva à l'instant.

— Cara-Mouna, reprit son maître, va t'adosser à ce mur, croise les bras et ne bouge pas, quoi qu'il arrive.

Le serviteur fronça le sourcil, mais il exécuta ces mouvements avec l'obéissance nette et sèche d'un automate.

Les bandits s'étaient relevés.

— Eh bien! dit Vincent de Paule, me voici devant vous sans défense, car j'ai dit à cet homme de se tenir immobile, et il obéira. Que demandez-vous pour ma rançon?

A cette voix si onctueuse, si pénétrante, les brigands éprouvèrent une sensation inconnue. La pâle atmosphère de la nuit, où se répandait le reflet de la neige, leur faisait entrevoir la douce et sereine figure du prêtre. Ils plièrent lentement le genou, et l'un d'eux prononça :

— Puisque nous pouvons vous demander quelque chose, donnez-nous votre bénédiction.

— Non, dit Vincent de Paule, je ne peux pas. Ma bénédiction appartient aux fidèles, et vous n'êtes pas de ce nombre.

— C'est vrai, dit l'autre bandit. Eh bien! donnez-nous votre pardon de ce que nous avons fait ce soir.

— Oui, ajouta son compagnon. Et nous en serons plus heureux que d'avoir pris la valise que vous portez sous votre manteau.

— Pour cela, repondit Vincent de Paule, j'y consens. Je vous accorde mon pardon, et Dieu m'est témoin qu'il est sincère. Quant à la valise que je porte, ajouta-t-il en souriant, elle ne vous aurait pas beaucoup enrichis. Regardez!

Et il laissa tomber le pan de drap qui couvrait son fardeau.

— Dieu! s'écrièrent les bandits, est-il bien possible? un marmot!

— Oui, reprit le prêtre, un pauvre enfant!... Enfant du peuple comme vous, qui eût été comme vous livré à l'abandon, à la misère, et fût sans doute tombé dans l'abîme où vous êtes... Car je vois bien, pauvres égarés, que c'est le manque de secours pour le corps et pour l'âme qui vous a perdus... Ainsi, vous voyez bien que je vous pardonne de tout mon cœur.

Puis il dit en élevant la voix :

— Maintenant viens, Cara-Mouna.

Le valet silencieux vint rejoindre son maître, et tous deux s'éloignèrent.

Les deux bandits restèrent une minute pros-

tournés à la place où ils avaient vu Vincent de Paule.

Le prêtre continua sa marche avec autant de calme qu'avant l'attaque tentée contre lui, et doucement pénétré de cette pensée que dans les derniers des misérables il reste encore un point de l'âme accessible à de meilleurs sentimens.

Il se dirigeait vers la rue Saint-Victor, où était l'hospice des Enfans-Trouvés.

En se rendant vers le soir à ce pieux établissement, il avait trouvé devant une borne du palais de la Cité la pauvre petite créature qu'il emportait dans ses bras. Vincent de Paule était dans l'usage de donner le plus tôt possible le baptême à ces enfans abandonnés, d'une si frêle existence; et comme en ce moment-là il passait devant l'église Saint-Séverin, il y entra pour administrer ce sacrement.

L'Eglise allait se fermer, et déjà tout le monde en était sorti, Vincent de Paul aperçut seulement, en entrant dans la nef, un homme adossé contre le premier pilastre.

A la lueur de la lampe, on ne pouvait distinguer les traits de ce personnage, ombragés par le rebord et la plume de son feutre que, par une étrange distraction, il gardait sur sa tête à l'église. Son pourpoint brun sans ornement, sa tenue simple, mais soignée, ne signalaient positivement aucune condition. Appuyé contre le massif pilastre, formé d'un faisceau de colonnettes, son attitude était profondément réfléchie, si ce n'est pieuse.

Vincent de Paule, en tournant à droite. vers les fonts baptismaux, passa devant lui.

Les prières du prêtre et l'eau lustrale suffisent pour laver l'enfant du péché originel; le digne fondateur de la crèche donnait ce sacrement dans toute sa simplicité aux orphelins qu'il recevait dans son hospice; mais ce soir-là étant à l'église, et y trouvant encore quelqu'un malgré l'heure avancée, il pensa à prier cet étranger de tenir l'enfant et de lui servir de parrain.

A cette proposition, l'inconnu qui avait à peine remarqué l'entrée du pasteur, parut se réveiller un peu en sursaut d'une profonde préoccupation. Tandis que Vincent de Paule lui exposait sa demande, un sourire qu'il avait peine à comprimer agitait ses lèvres; mais il changea bientôt d'expression, et donna son consentement à remplir l'office de parrain avec autant de gravité qu'on le lui demandait.

Vincent de Paule et l'étranger tenant l'enfant se placèrent devant les fonts baptismaux. A leur droite se trouvait Cara-Mouna, musulman converti et des plus zélés disciples de l'Évangile, qui donnait les répons; à leur gauche. se tenait le sacristain portant un cierge.

La cérémonie eut lieu dans ce modeste appareil; mais Vincent de Paule apportait toute sa haute piété à conférer ce sacrement. Et jamais baptême ne fut plus saint que celui donné par le pieux fondateur aux enfants de la charité. Ici la piété généreuse remplaçait les sentiments de la nature; un étranger inspiré de Dieu tenait lieu de la famille; le nouveau-né renonçait réellement *aux pompes et aux œuvres* de Satan, c'est-à-dire aux vices, aux désordres de l'homme sans guide, sans soutien, pour *entrer* dans cette immense *église* que forment sur la terre le travail et l'honneur.

Mais tandis que le ministre, tout à son pieux office, ne voyait rien autour de lui, Cara-Mouna, en donnant les répons, promenait des regards perçants, de la figure de Satan, sculptée dans les fonts baptismaux, à celle de l'étranger, parrain de l'enfant.

Le premier de ces personnages, celui de marbre, était représenté dans ce beau morceau de sculpture, la tête basse et repoussé aux enfers par l'ange qui jette l'eau lustrale. L'étranger, au contraire, avait une pose assurée et portait haut sa tête chargée seulement d'une quarantaine d'années, sur une taille un peu épaissie et déformée, mais soutenue par les forces de la santé.

Bien que le mouvement des regards de Cara-Mouna parût constater une certaine ressemblance entre ces deux figures, on ne pouvait guère retrouver sur les traits de l'inconnu que le front assez déprimé, le bas du visage avancé et l'arc de la bouche relevé qu'on donne aux satyres et aux démons. Peut-être l'inconvenance de l'étranger, qui, par distraction, avait continué à garder son chapeau en assistant à cette cérémonie sainte, contribuait-elle seule à indisposer contre lui le pieux converti.

Le parrain donna à l'enfant son nom de baptême, qui était *Gui-Eder*. Puis, ajoutant à l'acte religieux qu'il venait de remplir, il tira de son



doigt un anneau qu'il plaça dans les langes du nouveau chrétien, afin, dit-il, qu'il conservât toujours un souvenir du parrain que le hasard lui avait donné.

Le pasteur le remercia avec cordialité.

Ensuite il quitta l'église Saint-Séverin, et, après une assez longue marche, il arriva au fond de la rue Saint-Victor, à l'hospice des Enfants-Trouvés.

Au bruit de son pas bien connu, une foule de voix fraîches et argentines répétèrent avec un accent de voix inexprimable :

—Monsieur Vincent!... monsieur Vincent (1)!

Et toutes les sœurs de charité accoururent à lui.

Le pasteur entra au milieu d'elles dans la grande salle de l'hospice.

Vincent de Paule avait alors soixante-sept ans. Il portait sur son front les traces de pénibles et continuels voyages, accomplis pour découvrir le malheur en des lieux divers; car sa vie entière n'avait été qu'un pèlerinage parmi les pauvres et les affligés.

Vincent de Paule était un de ces hommes que Dieu envoie de loin en loin sur la terre pour rappeler qu'il existe. Le saint ministre avait découvert un nouveau monde, le monde de la charité.

En ce moment, la physionomie du pasteur était animée de tout son éclat : il venait encore de sauver la vie à une pauvre créature abandonnée.

Il présenta aux sœurs de l'hospice l'enfant qu'il apportait sous son manteau.

— Un petit ange de plus! dit-on de tous côtés. Comme il est beau et frais celui-ci... Et tenez, il dort de tout son cœur.

— Oui, dit M. Vincent, il criait bien fort sur la froide pierre où je l'ai trouvé; mais dès que je l'ai pris dans mes bras, il a bien compris qu'il était en lieu de sûreté et pouvait tranquillement s'endormir.

Puis le pasteur remit l'enfant à l'une des sœurs, pour qu'il eût bien vite son lait chaud et ses petits vêtements de laine blanche.

Cara-Mouna s'était assis les jambes croisées vers la porte d'entrée, et se livrait à l'extase habituelle à sa nature orientale, en suivant de l'œil tous les pas de son maître dans l'humble sanctuaire de la charité.

M. Vincent faisait le tour de l'établissement, en glissant son regard sous les courtines soulevées de chaque berceau.

— Tout le monde va bien, mon père, dit la supérieure qui l'accompagnait. Grâce au ciel, nous n'avons pas de malades en ce moment....

(1) Vincent de Paule demandait qu'on l'appelât seulement *monsieur Vincent*, et dans tous les ouvrages contemporains, on le trouve nommé ainsi.

et nos petits pensionnaires sont si heureux de leur nouvel asile, qu'ils se conduisent à merveille.

— Saintes femmes ! dit-il, Dieu vous contemple...

Le directeur et les sœurs de la congrégation firent la prière du soir en commun, puis M. Vincent songea à se retirer.

Mais avant de quitter la maison, il avait un devoir de tendre pitié à remplir.

Depuis son arrivée, les regards expressifs, supplians d'une jeune novice nommée à l'hospice sœur Madeleine, se levaient sans cesse vers lui, et lui montraient le désir ardent de pouvoir l'entretenir en secret.

Le pasteur avait déjà depuis longtemps remarqué cette jeune sœur pâle, craintive, silencieuse, et elle lui avait parfois demandé *de prier pour elle* avec un accent qui l'avait fait tressaillir d'une émotion intérieure.

Après s'être entretenu encore un instant avec la supérieure des affaires de la communauté, il alla à l'extrémité de la salle, près du berceau de l'enfant apporté dans cette soirée, comme pour le revoir avant son départ.

Sœur Madeleine le suivit aussitôt en cet endroit.

C'était une jeune fille de vingt ans à peine. Son premier aspect révélait une naissance de haut lieu ; et elle se faisait remarquer, au milieu de toutes les sœurs de la congrégation, par l'extrême distinction de sa personne et de ses manières.

Elle ne portait encore que l'habit de novice, une robe de laine grise et un bonnet de mousseline. Elle était blonde et pâle, d'une organisation naturellement frêle, et depuis quelque temps minée par la souffrance. Son lourd vêtement de bure plissait abondamment sur sa taille amaigrie. La blancheur de sa peau, le charme de ses grands yeux bleus, la finesse de ses traits, gardaient seuls encore les traces d'une suave beauté qui, à vingt ans, avait à peine eu le temps de paraître et n'était déjà plus.

Au fond de la vaste salle, le prie-Dieu élevé dans cette partie formait derrière sa boiserie une retraite, où Vincent de Paule et Madeleine pouvaient parler sans être entendus.

Dès qu'elle se vit en quelque sorte seule avec le pasteur, entre le prie-Dieu et le berceau de l'enfant trouvé, Madeleine dit d'une voix frémissante :

— Mon père... Ayez pitié de moi... Le temps de mon noviciat est expiré depuis hier.

— Je le sais, mon enfant.

— Et ma mère est venue ce matin m'annoncer que j'entrerais la semaine prochaine dans la maison centrale des sœurs de charité pour y prononcer mes vœux.

— Sans doute... vous le saviez.

— Dans huit jours ! dit la novice dont le regard semblait égaré par l'effroi. Oh ! ce moment m'épouvantait de loin... Maintenant qu'il est là, devant mes yeux, il m'accable, il me tue.

— Que dites-vous, malheureuse enfant ?

— Je ne puis me lier au cloître... oh ! Dieu sait que je ne le peux pas !... Je ne peux non plus fléchir la volonté de ma mère, et je dépends d'elle seule au monde !

— Mais, juste ciel ! que prétendez-vous donc faire ?

— Je n'espère qu'en vous.... père des malheureux !

—Moi, ma fille, comment puis-je vous sauver ?

— Je ne sais... mais votre cœur vous inspirera... Oh ! daignerez-vous d'abord m'entendre en confession ?

— Sans doute, pauvre enfant !... Mon Dieu, pourquoi vous refuserais-je... certainement je vous entendrai.

— Bientôt, mon père ?

— Combien de temps resterez-vous encore dans cette maison ?

— Trois jours. Ensuite, j'irai dans l'hôtel où je suis née, dire adieu à mes parens et au monde. Et, de là, dans la maison des sœurs de charité.

— Eh bien, ces trois jours ne s'écouleront pas sans que je sois revenu ici célébrer la messe dans la chapelle, et entendre les aveux que vous avez à me faire.

— Oh ! merci !... vous n'aurez jamais rencontré sur la route des douleurs, où vous marchez depuis si longtemps, une créature plus à plaindre que moi.

— Alors, vous me deviendrez la plus chère de toutes.

— Je le crois... Vous avez déjà prié pour votre sœur Madeleine.

— Oui, je vous l'avais promis.

— Cette nuit, je me suis levée dans l'ombre, et, agenouillée près de ma couche de paille.... Minuit sonnait... Il me semblait que, là-bas, Vincent de Paule, ajoutant à ses pratiques une prière toute de bonté, sans me connaître, implorait Dieu pour moi.

— Vous avez raison : c'est à l'heure du sommeil, et lorsque tout se tait, que la voix sainte de la prière doit monter au ciel, isolée des bruits du monde.

Madeleine, qui s'était penchée sur le berceau pour cacher ses larmes, releva son visage un peu ranimé.

— Ma fille, reprit Vincent de Paule, mes prières ne vous manqueront jamais ; dans mon faible pouvoir temporel, je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour vous sauver : c'est mon devoir ; celui de la créature souffrante est de ne jamais désespérer.

— O mon père ! votre divine charité...

— La charité travaille à une œuvre, ma fille, Dieu seul l'accomplit ; tournez votre âme vers lui.

Le pasteur s'éloigna, après avoir regardé encore une fois la malheureuse jeune sœur et l'enfant, qui, pendant ce triste entretien, s'était endormi et s'animait de fraîches couleurs, comme si les larmes de la douleur humaine ne fussent que rosée pour ce petit être encore dans le sein de la nature.

Puis Vincent de Paule, suivi de Cara-Mouna, reprit le chemin du couvent de Saint-Lazare.

II.

Nous devons maintenant, pour compléter le récit de cette soirée, revenir aux bandits qui avaient attaqué Vincent de Paule sur le quai Saint-Michel, et les suivre dans leur route.

A l'étage supérieur d'une taverne située au faubourg Saint-Antoine, et qui était encore ouverte malgré l'heure avancée, des buveurs étaient assis autour d'une grande table.

La chambre qu'ils occupaient se trouvait assez bien retranchée dans l'établissement ; les fenêtres donnaient sur les fortifications de la porte Saint-Antoine, où l'on apercevait seulement la sentinelle veillant dans la guérite de sa tour ; la porte ouvrait sur une salle vide et bien fermée, qui servait de rempart contre toute surprise indiscrète du côté de la maison.

Ils étaient là huit compagnons, présentant l'assemblage des physionomies les plus rudes et les plus repoussantes. De longues casaques de laine, qu'ils laissaient négligemment ouvertes, permettaient de voir sur leur justaucorps de buffle une ceinture garnie de couteaux de chasse et de pistolets.

Bien qu'il fût tard, ils venaient seulement d'entrer, et ils ne buvaient encore que pour faire passer le temps, en attendant quelqu'un des leurs.

Tout en buvant et en causant, ils se donnaient entre eux des noms bizarres, et qu'on pouvait juger empruntés à la nature sauvage. Ainsi, outre le *Tigre* et le *Vautour,* que nous avons déjà rencontrés sur le chemin de Vincent de Paule, il y avait parmi eux le *Loup,* le *Rocher,* le *Torrent,* et d'autres noms à peu près semblables.

Vers onze heures, il entra dans la salle un nouveau personnage, à la vue duquel tous les premiers venus se levèrent.

On ne pouvait juger si cet homme était fait pour aller de pair avec de tels compagnons, car un masque noir couvrait entièrement son visage. Mais ses habits bruns étaient d'une coupe élégante, ses cheveux et ses mains attestaient un soin habituel de sa personne. Il avait passé sa quarantième année, à en juger par sa chevelure éclaircie, sa barbe grisonnante et l'embonpoint qui commençait à épaissir sa haute taille. Pourtant cet âge n'ôtait rien encore à sa force de complexion, à la fermeté résolue de son port et de ses manières.

— Salut à sa majesté *le Lion*, dirent les hôtes de la taverne en s'inclinant devant lui.

Sans rien répondre au compliment, il prit place à la table, enfonça son chapeau sur sa tête, et dit en versant du vin dans son verre :

— Depuis quand est-ce qu'il y a de fieffés dévots dans *la bande des Dix?*

— Des dévots ! s'écrièrent les buveurs étonnés.

Puis se regardant :

— Dites donc, les autres, est-ce que vous avez quelque péché de dévotion sur la conscience ?

— Ma foi, seigneur Lion, nous ne comprenons pas, ajoutèrent-ils.

— Si, moi je comprends un peu, dit le Tigre. Monseigneur, qui voit tout, nous aura aperçus,

le Vautour et moi, pendant une singulière rencontre que nous venons de faire.

— Bon... et quelle rencontre ? demanda-t-on.

— Ils ont été assez bêtes, dit le Lion, d'abord pour attaquer un prêtre qui ne portait rien qu'un enfant ; ensuite, pour lui demander sa bénédiction.

— Ce prêtre, monseigneur, était Vincent de Paule.

— Vincent de Paule ! répéta toute l'assistance avec une certaine impression.

— Eh bien !... après ? dit le Lion.

— Ecoutez donc, monseigneur, on n'est pas des Turcs ! dit le Vautour. Pour faire un métier un peu à côté de la loi, on n'en partage pas moins les idées du monde.

— Je crois bien, ajouta le Tigre. Ce n'est pas, par exemple, d'être un peu *tire-bourse* et *coupeurs de laine,* qui nous empêcherait de porter respect à notre père si nous avions l'honneur de le connaître. Eh bien ! quand on rencontre un saint prêtre qui est, pour ainsi dire le père de tous les hommes, il n'y a pas de mal à lui témoigner son estime.

— C'est égal, dit un des bandits, le Lion a raison, vous êtes des niais.

— C'est vous qui êtes des niais, dit le chef.

— Comment ! monseigneur...

— Est-ce que je blâme le Tigre et le Vautour... où prenez-vous cela ? La preuve que je ne les reprimande pas de leur action, c'est que ce soir j'ai fait bien pis !

— Bah ! seigneur Lion.

— Oui, il faut que je vous conte cela. Je passais ce soir dans une rue qui donne sur le quai Saint-Michel, lorsque j'ai aperçu deux de mes gens dans leur rencontre avec ce prêtre. La scène finie, j'ai continué mon chemin vers l'église Saint-Séverin, où je me rendais... Vous savez dans quelle intention. J'y étais depuis quelques minutes lorsque M. Vincent y entra lui-même, avec l'enfant qu'il portait sous son manteau, et qu'il venait sans doute de recueillir au coin de quelque rue.

— Ah ! oui, pour le baptiser.

— A cette heure, j'étais seul dans l'église, comme vous pouvez croire ; et mon aspect, inspirant sans doute assez de confiance au bon père, comme il se disposait à laver le nouveau-né du péché originel, il me demanda de le tenir sur les fonts baptismaux.

— Vous, monseigneur !

— En vérité.

— Et vous avez été parrain... là, sérieusement ?

— Non, répondit le Lion, car j'avais bien envie de rire.

— A la bonne heure.

— C'était trop amusant... Satan, qu'on veut chasser par le baptême, était appelé lui-même pour verser l'eau bénite.

— Avec cela, monseigneur, vous avez donné votre nom à cet enfant, venu on ne sait d'où !... à ce petit coureur de rues ?

— Oui, je lui ai donné... un de mes noms... Mais, bah ! j'en ai tant, que ça ne me fait pas de tort.

— Nous n'en savons pourtant aucun, murmurèrent tout bas les bandits.

— Je lui ai même donné autre chose, ajouta le chef.

— Pour qu'il se souvînt toujours de son digne parrain... Mais quoi donc ?

— Vous ne devineriez jamais ; je lui ai donné mon anneau.

— L'anneau *des Dix* !... notre signe d'alliance ! s'écrièrent tous ces gens en étendant leur main gauche, à laquelle on voyait au troisième doigt une forte bague de fer noir.

— Oui... Le *Volcan*, qui a toujours sa forge allumée, m'en fera un autre.

— Ainsi, reprit-on en riant, le bambin est enrôlé, en naissant, dans la bande *des Dix*... il n'est pas malheureux !

— Son chemin est tout tracé... il ne peut que nous suivre.

— Et peut-être nous dépasser !

— Si nous buvions à sa santé ?

Cette proposition fut le signal de libations animées et redoublées, qui se prolongèrent longtemps au milieu des chants, des rires et des joyeux propos.

Il y avait alors quinze ans, dix aventuriers d'une de nos frontières les plus agrestes étaient venus exploiter la capitale. Toujours associés entre eux, mais ne laissant pas augmenter leur nombre, ils n'admettaient un nouveau membre dans la bande que lorsque la potence ou le bagne venait d'emporter l'un d'eux.

Celui qui entrait prenait le nom de guerre de son prédécesseur, de telle façon que ces dénominations primitives se perpétuaient toujours parmi eux.

Un anneau de fer noir, dont le large chaton portait écrit en relief : *les Dix*, était leur signe d'admission et leur symbole de fidélité au serment qui les unissait.

Cette bande s'était rendue célèbre à Paris par des hauts faits en tout genre, et elle était parfaitement connue de la police, bien que celle-ci n'eût pu parvenir encore à la détruire. Ce qui d'ailleurs offrait beaucoup de difficulté, dans un temps où la plupart des recors et archers partageaient le butin avec les voleurs qu'on les envoyait arrêter, et à ce prix leur laissaient le champ libre.

Le chef de la société y régnait par l'influence autant que par l'autorité ; mais les relations qu'il entretenait avec ses gens avaient un caractère tout particulier.

Il paraissait toujours au milieu d'eux un masque sur le visage ; nul des bandits n'avait jamais vu ses traits, ni connu son nom. Il venait à leurs réunions nocturnes ; il leur donnait des renseignemens précieux sur les coups de main qui pouvaient se tenter, sur les captures les plus avantageuses à faire, et que sa position dans le monde lui fournissait peut-être les moyens de connaître. La nuit, il buvait et causait avec eux ; ou, avec eux, courant les rues sombres, il volait et attaquait à main armée dans leurs rangs. Le jour, il disparaissait à leurs regards.

Et jamais aucun des *Dix,* quelle que fût la perspicacité dont quelques-uns étaient doués, n'avait pu savoir ce qu'il devenait.

Maintenant, à la table où nous les trouvons, comme la bande était composée de dix membres, et que les bandits n'étaient que huit avant l'arrivée de leur chef, on peut voir qu'il manquait encore quelqu'un à la réunion.

En effet, lorsque le Lion, après avoir fait cesser à grand'peine le bruit de la conversation et des verres, dit d'une voix forte :

— Ah çà, il serait temps de parler d'autre chose et de régler les affaires.

— Précisément, dit l'Ours, c'est ce dont j'allais vous entretenir ; ainsi, écoutez-moi bien : Je suis allé encore ce soir inspecter les localités.... Bien souvent, depuis quelque temps, à l'heure où l'enceinte religieuse devient solitaire et favorise le recueillement, je vais méditer dans ce lieu, ou mesurer de l'œil l'intérieur imposant, en calculer les richesses... Tout me fait croire que, quand certaines dispositions extérieures, dont le hasard nous favorise, seront achevées, rien ne pourra nous empêcher de pénétrer dans l'enceinte, au milieu de la nuit, lorsque les portes seront fermées et tous les gardiens endormis.

— Oui, dit le Lion, vous avez tenté des coups bien audacieux, mais jamais de semblables. Et je crois de mon devoir de vous en signaler les dangers avant de vous demander l'engagement formel que je suis venu chercher ce soir.

— Il est de fait, dit le Tigre, que c'est à y penser. D'un côté, il y a une mine d'or à gagner, de l'autre, si on était surpris...

— D'abord, dit le chef, vol avec escalade et effraction dans un édifice public.

— C'est la mort !

— Ensuite, dans un tel lieu, il y a sacrilége.

— C'est la damnation.

— Réfléchissez donc mûrement. Pour moi, il me faut une réponse, c'est de ma fortune qu'il s'agit, ajouta le chef d'une voix profonde.

En ce moment, une jeune fille, aux formes un peu viriles, qui s'était tenue jusque là à l'écart, s'avança d'un air délibéré et prit la parole en grossissant sa voix : Moi, Rose-en-fleur, dit-elle je ne connais qu'une chose, le Lion nous a toujours bien conduits. En reconnaissance de ses bons avis passés, on doit faire tout ce qu'il commandera dans l'avenir.

— C'est donc décidé ? demanda le chef.

— Hum ! on ne peut pourtant pas promettre aussi légèrement sa tête, murmurèrent les bandits.

— Eh bien ! ne promettez rien ! dit Rose-en-fleur, en se levant brusquement, c'est inutile, je vais m'engager pour vous tous.

Puis, se tournant vers le chef :

— Tiens, Lion, dit-elle, voilà ma main. Elle porte l'anneau d'alliance sur lequel est écrit *les Dix*. Ainsi, par le serment de fidélité que je te fais, la bande entière jure avec moi de te suivre jusqu'à la mort.

Après cet engagement solennel, les bandits se séparèrent.

IV.

Cependant de nouveaux devoirs étaient imposés au vénérable Vincent de Paule. Le roi Louis XIII se sentait mourir. Dans sa piété craintive, il avait mandé auprès de sa personne les prêtres les plus renommés par leur sainteté. Le directeur des religieuses était de ce nombre et Vincent de Paule avait déjà renouvelé deux fois le voyage de Saint-Germain.

Cependant le troisième jour il se souvint de la promesse qu'il avait faite à sœur Madeleine, et dès le matin il alla célébrer la messe à la chapelle des religieuses de Saint-Victor, pour entendre ensuite la jeune novice en confession.

Sœur Madeleine était agenouillée au dernier rang des religieuses, et la tête penchée dans ses mains. Après l'office, elle demeura seule avec Vincent de Paule.

Le directeur, dans cette humble chapelle, s'assit simplement sur les degrés qui conduisaient au chœur, et la pénitente prit place sur un tapis d'herbes à ses pieds.

Madeleine, pâle, tremblante, faisait un effort suprême pour commencer sa confession, et après les paroles de la formule consacrée, sa voix brisée s'arrêta.

— Prenez courage, ma fille, dit le digne prêtre, vous ne venez ici que pour recevoir des force et des secours... Ne redoutez pas la présence de Dieu, qu'on vous a peut-être peint sous des traits trop sévères. Regardez autour de vous, ce Christ mourant qui attire à lui toutes les souffrances de l'humanité, et lui rend la consolation dans ce regard de bonté divine; regardez ces fleurs, ces flammes blanches qui brillent sur l'autel, cette pure vapeur d'encens. Est-ce l'image d'un dogme redoutable, armé de terreur? Non, c'est un culte tout rempli de parfums pour l'âme.

— O mon père! dit la pénitente, depuis six mois je porte l'habit religieux... Et pourtant, par mes fautes et mes malheurs, je suis, plus que toute autre, éloignée des voies du ciel.

— Il faut y rentrer, mon enfant. Le chemin de la vie éternelle n'est pas, comme on le dit parfois, hérissé de roches et d'épines, on y arrive par la vertu ou le repentir, et l'une et l'autre sont pleins de douceurs. Si vous avez failli, eh bien! vous prendrez la seconde voie, où l'âme allégée et attendrie arrive facilement jusqu'à Dieu.

— Hélas! il est des fautes qui laissent des traces éternelles et que nul repentir ne peut effacer, dit Madeleine en fondant en larmes.

— La seule faute irrémédiable est de désespérer de la bonté céleste... Ainsi, ma fille, dites vos malheurs à Dieu qui vous écoute.

— Mon père, je vous ai fait connaître tout le désespoir de ma situation d'un seul mot; c'est que je suis vouée au cloître par l'ordre irrésistible de ma mère, et que je ne puis plus m'y consacrer.

— Rassurez-vous, toutes les décisions humaines sont révocables.

— Par des circonstances étranges, terribles, c'est plus que la volonté de ma mère qui me lie au cloître, c'est plus que la mienne qui me défend d'y entrer. Dès ma première jeunesse, ma mère m'a consacrée à Dieu par un vœu solennel, qu'elle-même peut-être ne peut rompre.... Et moi, pauvre femme égarée, je me suis attachée au monde par des nœuds aussi forts et peut-être aussi sacrés.

— Quel abîme!

— Oh! oui.... un abîme.... Et je n'espère qu'en vous, bon génie de la terre, dit Madeleine en appuyant son visage en pleurs sur la main du saint vieillard.

Et, sentant cette main trembler d'une tendre pitié, elle ajouta :

— Voyez! je suis sans ressource, sans appui... et Dieu défend de se donner la mort!...

— Malheureuse enfant!

— Sauvez-moi donc... car moi, faible femme, je n'ai que la fuite.... dans le tombeau... Sauvez-moi!

— Oh! de toute mon âme, dit le pasteur avec des larmes dans la voix.

— Vous me plaignez, mon père, dit-elle en relevant ses grands yeux ranimés. Alors, je puis encore revenir à la vie.

— Comment?

— Mais, continua-t-elle avec une expression d'espérance naïve, Dieu n'a rien à refuser à Vincent de Paule.

— Mon enfant, dit le pasteur, si je n'ai point la puissance que vous me supposez, j'ai du moins la résolution profonde de m'attacher

à la créature humaine dans ses dangers, et de la disputer au malheur de toutes les forces de mon être.

— Oh ! grâces vous soient rendues!

— Ainsi, apprenez-moi ce que je puis tenter pour vous secourir.

— Je l'ignore moi-même... Mais vous, mon père, votre génie de bonté vous en suggérera les moyens lorsque vous me connaîtrez entièrement. Daignez donc permettre qu'avant cette confession, où seront les aveux de mes fautes, je vous apprenne les circonstances qui ont amené ma situation telle que je viens de l'exposer devant vous.

— Parlez, ma fille.

— Vous connaissez ma famille, dit Madeleine, d'une voix que les battements de son cœur brisaient encore. Je suis la fille unique de la marquise d'Estouville.

— Oui, dit Vincent de Paule pour lui laisser le temps de se remettre, une dame d'une haute naissance et jouissant d'une fortune considérable

— « Ma mère, continua la novice, descend de la maison de Montférare, et son mariage avec le marquis d'Estouville lui a donné de grands biens. Mon enfance s'est passée dans le faste et l'opulence que comportait notre rang, bien que le caractère froid et grave de ma mère, l'austérité de ses principes religieux, aient toujours imprimé à son entourage un aspect sombre et sévère.

« Etant devenue veuve peu d'années après son mariage, la marquise d'Estouville est revenue habiter l'hôtel héréditaire de Montférare.

« Elle occupe une aile de cette vaste habitation, et mon oncle, le baron Armand de Montférare, est logé dans un autre corps de bâtiment, où il tient un brillant état de maison.

« Déjà, comme je vous l'ai dit, dans les premiers temps de son veuvage, ma mère avait une existence assez austère pour une femme de son rang ; elle se retirait le plus possible du monde, et vivait seule avec mon cousin Olivier d'Alton et moi.

« Les circonstances qui amenèrent Olivier dans notre maison, lorsque je venais à peine de naître, furent déjà une source de malheurs pour moi.

« Ma mère avait une sœur, Antoinette de Montférare, à laquelle elle était étroitement unie, et dont le caractère sérieux, la conduite rigide, se trouvaient en rapport parfait avec sa propre nature.

« Cependant Antoinette, par un contraste bizarre et qui devait sembler de la fatalité en raison de sa haute piété, s'éprit d'un amour irrésistible pour le comte d'Alton, qui était calviniste, et l'épousa contre la volonté de sa famille.

« Ce fut le premier malheur de ma mère. Son affection pour sa sœur eut à subir des luttes terribles avec l'horreur que lui inspirait cette union impie, et ce sentiment mêlé de tendresse et de haine est resté le même sur la tombe où Antoinette repose depuis longtemps.

« Elle et son mari moururent bien jeunes, en laissant un fils. Cette fin prématurée de sa sœur parut à ma mère une punition du ciel ; elle n'en conserva que plus d'aversion pour l'homme dont le funeste amour lui avait, dans sa croyance, enlevé cette sœur chérie.

« Mais il restait d'eux un fils en bas âge, un orphelin.

« Mon oncle, le baron de Montférare, d'un caractère léger, facile, épris seulement du plaisir, et qui n'entrait en rien dans ces différences religieuses dont sa sœur était épouvantée, exigea que la marquise d'Estouville recueillît l'enfant du comte d'Alton et d'Antoinette. Quoique plus jeune que sa sœur, le baron était le chef de la famille. Ma mère dut obéir à ses lois, et elle reçut dans sa maison le fils de l'hérétique.

« Il grandit et fut élevé sous ses yeux, sans qu'elle pût jamais lui pardonner sa naissance.

« D'autant plus que les traits d'Olivier rappellent, à ce qu'il paraît, ceux de son père ; et que, d'autre part, bien qu'il ait été baptisé dans la religion de notre famille, il se montre tiède catholique et plus livré aux distractions de la vie de gentilhomme qu'au soin d'entretenir sa foi ; ce qui est un tort impardonnable aux yeux de ma mère.

« Ce fut peut-être cette inimitié non méritée dont Olivier était l'objet, qui augmenta mon attachement pour lui. La pitié, l'instinct de justice, le besoin de compenser par ma tendresse l'influence funeste qui planait sur lui, exaltèrent peut-être dès mon enfance le sentiment si naturel qui m'unissait à mon jeune cousin.

« Le regard glacé de ma mère s'arrêtait sur

lui avec un mélange de répulsion et de crainte, comme sur un serpent qu'elle eût été forcée de souffrir sous son toit... Et cependant, mon Dieu, comment peut-on haïr Olivier! Il semble formé de tout ce qu'il y a de beau, de noble dans la création : son regard est pur, radieux comme un rayon du jour; une grandeur indicible règne sur son front, il y a dans toute sa personne cette empreinte suave, ce charme inexprimable que quelques êtres choisis reçoivent en naissant... Ses défauts mêmes, l'amour du luxe, du plaisir, et cette mollesse insouciante qui n'exclut pas le courage, tiennent à sa nature délicate, élégante, que nulle forte éducation n'est venue retremper.

« Nous grandissions ensemble, mon cousin et moi, dans l'hôtel Montférare habituellement désert. Ma mère ne nous apparaissait guère que derrière la porte vitrée de son oratoire, absorbée dans ses prières et oublieuse de nous deux. Mon oncle, bien qu'il vécût dans la même enceinte que nous, était tout entier aux intérêts de ce monde qu'il aime exclusivement, et nous voyait rarement.

« Nous étions, en réalité, seuls dans cette vaste demeure, et nos existences se fondirent naturellement l'une dans l'autre. A mesure que je grandissais, l'amour fraternel que m'inspirait Olivier s'augmentait de tous les sentimens, de toutes les facultés de mon âme, qui ne pouvaient s'épancher ailleurs.

« Sa vue continuelle avait tellement identifié mon être au sien, qu'il me semblait une partie de moi-même... et la plus précieuse!... la plus chère!... J'ai souvent éprouvé que je vivais réellement en lui!... Il me semblait, par exemple, que sa voix était le souffle de mon sein; et quelquefois souffrante, oppressée, j'attendais le premier mot qui allait sortir de ses lèvres pour respirer... Souvent aussi, le soir, il avait été de longues heures près de moi, et s'il s'éloignait seulement pour parcourir à pas lents la grande salle, je sentais avec souffrance la vie se détacher de mon sein... Puis, à son retour, la chaleur, la joie, l'existence revenaient inonder tout mon être... »

A ces souvenirs, Madeleine devint plus tremblante; elle se replia sur elle-même et sa voix s'éteignit.

— Continuez, ma fille, dit Vincent de Paule avec un accent de bonté adorable; je n'écoute ici le récit de vos malheurs que pour vous aider à en triompher.

La pénitente poursuivit :

— « En 1635 j'avais douze ans. Olivier quitta quelques années la maison pour achever le peu d'éducation qu'il avait reçue, et fit le voyage d'Italie avec l'abbé Paul de Gondy, fils du général Emmanuel de Gondy, et qui fut autrefois votre élève.

« Ce départ m'apporta la première douleur et fut le signal de toutes les autres.

« Cette année-là était celle de ma première communion. Ma mère, en cette importante occasion, et pour attirer sur moi les grâces du Seigneur, faisait une neuvaine à Saint-Etienne-du-Mont.

« Dans sa piété extrême, et toujours courbée sous la crainte de Dieu, elle pense lui être agréable par les austérités et les macérations de tout genre. Elle accomplissait donc cette neuvaine de la manière la plus pénible pour une femme. L'hiver n'était pas fini et elle se rendait seule, à pied, dans une église éloignée, à l'heure qui précède la fermeture des portes, traversant ainsi dans la nuit des quartiers retirés et déserts.

« Un soir, ma mère ne rentra point à l'heure accoutumée. Le temps s'écoula en amenant toujours des inquiétudes plus vives. Quoique bien jeune encore, je sentais fortement l'anxiété que devait faire naître cette étrange absence. J'envoyai tous les domestiques de l'hôtel, munis d'armes et de flambeaux, dans les rues qui environnent Saint-Etienne-du-Mont. Mais leurs recherches furent infructueuses, et ils rentrèrent tous sans avoir découvert les traces de ma mère.

« Ce furent des ouvriers qui, au point du jour, rapportèrent sur un brancard la marquise évanouie. En se rendant de grand matin à leurs travaux, ils l'avaient aperçue étendue sans connaissance sous une des voûtes qui bordent le chemin du bac.

« Je rendis grâce à ces braves gens dans l'effusion de mon cœur, et je leur donnai tout l'argent que je possédais.

« Ma mère, déposée sur son lit, revint bientôt à la vie... J'étais près d'elle en ce moment, et il est toujours resté présent à ma pensée.

« Elle se leva à demi, appuya son front dans ses mains et parut recueillir ses souvenirs. Elle

ne prononçait pas une parole; mais à mesure que son esprit se ranimait, on voyait ses traits s'assombrir. son œil devenait hagard, toute sa physionomie prenait une expression d'épouvante, d'horreur indicible. Enfin, elle jeta un cri terrible et retomba anéantie sur son lit.

« Depuis cet instant, elle resta en proie à une fièvre ardente, à un délire incessant.

« Elle était entourée de médecins que j'avais fait appeler, et de ses gens. Mais comme si sa force de volonté eût encore dominé dans le désordre de l'esprit, elle ne laissa échapper, au milieu des hallucinations de la fièvre, que des accens entrecoupés, des exclamations de terreur, de désespoir, et pas une parole qui pût mettre sur la trace des événemens de cette nuit terrible qu'elle voulait sans doute cacher à tout le monde.

« Un objet même qu'elle tenait dans une de ses mains, ne put être aperçu de personne; ses doigts restèrent crispés avec tant de force, qu'on ne parvint pas à les ouvrir, et la marquise, même dans le délire, fut la maîtresse de son secret.

« Pendant longtemps le mal ne perdit rien de sa violence.

« Le premier jour où son état plus calme put faire espérer qu'elle prendrait un peu de repos, je renvoyai tout le monde de sa chambre et veillai seule près d'elle.

« Bientôt, en effet, elle s'endormit.

« J'étais assise à son chevet, lisant un livre pieux à la lueur d'une veilleuse, et par instans contemplait le calme qui se répandait peu à peu sur ses traits.

« Un de ses bras pendait hors du lit. Au milieu de la nuit, le sommeil détendant ses nerfs, sa main s'amollit et laissa tomber l'objet qu'elle avait tenu enfermé jusque-là.

» Je le distinguai sur la peau d'hermine étendue devant le lit, je le relevai. Et dans la curiosité si vive des enfans, je demeurai blottie sur le tapis de fourrure pour examiner ce que je venais de trouver, à la lueur de la lampe de nuit.

« C'était une grosse bague en fer noir, dont le large chaton portait des caractères en relief qui formaient ces mots : *les Dix*.

« Je ne comprenais point, et je n'ai jamais su depuis ce que pouvait signifier ce morceau de fer. Mais, tandis que je le retournais entre mes doigts, sous le rayon de la veilleuse, ma mère ouvrit les yeux, et son regard tomba sur moi... Elle jeta un cri !.. que je crois entendre encore, et qui vint me traverser le cœur.

« Cependant, elle chercha aussitôt à cacher l'impression violente que lui avait causée la vue de cet objet entre mes mains. Elle prit la parole pour la première fois depuis sa maladie, et me dit d'aller ouvrir une armoire, de placer l'anneau de fer dans un secret qui s'y trouvait pratiqué, et de lui rapporter la clef.

« Puis elle m'ordonna de ne parler de cette circonstance à personne.

« Que vous dirai-je, mon père ? Cette nuit funeste que ma mère passa hors de chez elle, ces circonstances si obscures pour moi qui la suivirent, furent pourtant la cause de ma perte.

« La marquise d'Estouville parut se remettre ; elle se leva et vaqua à ses exercices de piété journaliers. Mais les docteurs appelés près d'elle, particulièrement le célèbre Bouvard, médecin de la cour, avouèrent que cette maladie avait laissé en elle des traces mortelles. Elle ressent toujours, et surtout à chaque émotion un peu vive, des douleurs violentes au cœur, dont chacune précipite le cours de sa vie.

« Puis, après cet événement mystérieux, sans nom, tout fut changé en elle et autour d'elle.

« La vieillesse était venue subitement s'appesantir sur sa tête ; ses cheveux étaient blanchis ; la pâleur que la maladie avait empreinte sur son visage y resta éternellement ; ses traits n'eurent plus d'expression qu'une sécheresse et une froideur mortelle. Elle prit l'usage des coiffes, des robes noires, qu'on n'adopte d'ordinaire que dans l'âge avancé ; ses jeûnes, ses pratiques de pénitence redoublèrent ; elle passa une partie de sa vie en prières.

« En même temps, je ne sais par quelle lugubre fantaisie, elle fit enlever de la partie de l'hôtel qu'elle habite, les écussons, les armoiries de la maison de Montférare, et en fit couvrir de crêpes les dorures.

« Enfin, une partie de ses gens furent renvoyés et les autres quittèrent la livrée pour un habit de laine uni. L'hôtel fut fermé à tout le monde.

« Mais cet esprit d'expiation, pour je ne sais quel crime inconnu, eut un autre effet plus terrible.

« Je vous ai dit, mon père, que ce moment était celui de ma première communion. Ce fut

à cette cérémonie, et entre les mains de nos plus augustes prélats, que ma mère prêta le serment de me consacrer à Dieu.

« Dès cet instant, l'héritière de la famille d'Estouville dut entrer en religion, et ses biens être répandus dans les monastères. »

— Votre mère n'avait pas le droit de prononcer ce vœu ! s'écria Vincent de Paule, malgré lui, en frémissant.

— Il est possible, dit Madeleine; mais à défaut d'engagement solennel, sa seule volonté, dans la crainte extrême qu'elle m'inspire, me tiendrait encore sous sa loi. Ce vœu prononcé par elle rend seulement sa résolution plus ferme ou plutôt irrévocable; elle est même sous la puissance d'une fatalité inconnue.

« Je n'en puis douter, car un soir, peu de temps avant mon entrée au noviciat, comme elle traversait ma chambre, et me croyait endormie, je l'entends murmurer en se penchant sur mon lit :

« — Mon Dieu ! je vous offrirai bientôt cette innocente victime... Puisse au moins ce sacrifice apaiser votre colère ! »

— Et vous n'avez rien fait pour fléchir sa résolution ? demanda le directeur.

— J'avais douze ans, mon père, répondit la novice ; et même, à présent, je n'oserais prononcer devant elle un mot qu'elle n'eût pas permis d'avance.

« Mais, dès ce moment même, soit que je ne fusse pas douée d'une assez haute vertu, soit que la passion qui devait dominer mon âme y eût déjà germé à mon insu, j'éprouvai pour la profession religieuse un effroi invincible... Hélas ! j'avais à peine ouvert les yeux au monde, et déjà le monde, l'amour, l'avenir étaient perdus pour moi !

« Depuis ces événemens, reprit la novice, je vécus seule et effrayée de l'avenir, dans ce vaste hôtel d'où la vie s'était retirée. Cette antique demeure était alors voilée de deuil : on voyait partout des lambris dégradés, sa grandeur ne servait qu'à la rendre plus lugubre ; c'était un long dédale de murs inanimés, et habités seulement par le vent, que la solitude, le silence laissaient sans cesse murmurer.

« Ma mère n'était plus qu'une ombre ; et ses secrets que j'ignorais, ses souffrances intérieures agissaient sur moi ; la pâleur de son visage passait sur mes traits ; sa froide tristesse s'infiltrait dans mes veines.

« Cinq ans s'étaient écoulés ainsi, et j'atteignais ma dix-septième année, lorsque Olivier revint à Paris et rentra à l'hôtel. Je le revis avec un bonheur indicible ; sa présence anima tout autour de moi ; il me semblait que c'étaient les rayons du ciel même qui réchauffaient mon sein... Mais, Dieu puissant ! c'était un feu plus funeste, et qui devait me consumer.

« Je vous ai dit, mon père, les circonstances les plus importantes de ma destinée ; maintenant il me reste à m'accuser de mes fautes... »

La novice courba le front, et sa voix oppressée s'éteignit un moment. Mais Vincent de Paule la soutint encore par des paroles de miséricorde céleste, et elle commença ses aveux au tribunal de pénitence.

Mais comme le directeur des consciences ne doit jamais redire ce qui est révélé sous le voile de la confession, nous nous faisons également une loi de le taire, et nous baissons le rideau sur cette blanche et sainte chapelle où Vincent de Paule écoute les aveux de Madeleine.

IV

Le surlendemain, en sortant du couvent de très-bonne heure, Vincent de Paule, selon la promesse qu'il en avait faite à sœur Madeleine, se rendit chez sa mère, la marquise d'Estouville.

La novice était venue passer quelques jours dans la maison de ses parens avant de se rendre à la maison centrale des sœurs de charité.

Le pasteur arriva dans la rue de la Ferronerie, à l'hôtel Montférare, où habitait Mme d'Estouville.

Dès l'abord, il put juger du contraste qui existait dans cette demeure nobiliaire, occupée d'un côté par la dévote et austère marquise d'Estouville, de l'autre par son frère, le baron Armand de Montférare, jeune encore, et l'un des seigneurs qui jouissaient de la plus brillante renommée.

Vincent de Paule pénétra dans la cour de l'hôtel. Du côté habité par le baron, cette cour était garnie de beaux chevaux, richement caparaçonnés, tenus en bride par des pages, et d'une foule de laquais à toutes les livrées. Des seigneurs qui montaient le perron étaient mis avec une recherche attestant le luxe de la maison où ils entraient ; un grand nombre de gentils-

hommes, de clients, arrivaient à pied, à cheval. Tout ce monde parcourait les galeries, au bruit des grandes portes de glace qui battaient sur son passage ; les vitraux de la façade étincelaient du reflet des larges foyers ; les rideaux s'agitaient dans un mouvement continuel, et on entendait parler haut dans toute l'étendue des lambris sonores.

Mais M. Vincent tourna à droite, et monta les degrés solitaires et garnis de mousse qui conduisaient aux appartemens de la marquise.

Dans le vestibule il ne trouva qu'un laquais vêtu d'un habit brun. Le domestique, sur la demande de M. Vincent, s'inclina en silence, pour répondre que Madame était chez elle, et indiqua de la main le grand escalier. A l'entrée de l'antichambre, un second laquais se tenait debout et silencieux. A la porte du salon, un troisième serviteur, aussi seul, et par conséquent aussi taciturne que les autres, souleva la portière, et annonça le révérend père Vincent de Paule.

Dans cette vaste salle, le jour d'hiver paraissait plus sombre encore ; la teinte rembrunie des boiseries de chêne, les crêpes qui couvraient les dorures en augmentaient l'obscurité. La place des écussons qu'on avait enlevés des panneaux imprimait un air de vétusté à toute l'étendue des lambris. Devant les fenêtres s'élevaient les grands arbres dépouillés du jardin, dans lesquels on entendait gronder le vent.

La dévastation, la solitude de tout ce corps de bâtiment, lui donnaient l'apparence d'un séjour abandonné après la mort de ses habitans et qui attendait une génération nouvelle.

Devant la fenêtre du fond, la marquise Serge de d'Estouville était assise, tenant une Bible entre ses mains.

Elle avait à peine alors cinquante ans, mais son visage était creusé et sillonné de rides ; sa figure d'une pâleur profonde et ses cheveux blancs tranchaient nettement avec ses coiffes et ses vêtemens noirs. Elle était d'une immobilité complète ; ses yeux mêmes ne faisaient aucun mouvement ; elle tenait la Bible ouverte ; sa vue affaiblie ne pouvait plus en distinguer les caractères, mais son front penché sur le livre saint paraissait en aspirer les méditations austères.

Tout son aspect rappelait exactement ces statues de marbre blanc et noir qu'on voit sur les anciens tombeaux ; et elle semblait en avoir le froid éternel.

Comme l'avait dit Madeleine, les jours de la marquise d'Estouville étaient comptés ; depuis sa longue maladie, des crises successives dont elle sentait les atteintes par une vive souffrance au cœur, devaient, en se renouvelant, amener le terme de sa vie. On voyait que Mme d'Estouville y songeait. Au-dessus d'un grand Christ d'ivoire qui, sur un fond de velours, masquait un des lambris de la salle, était suspendu un cadran immobile ; quand il lui arrivait d'éprouver une de ces crises décisives, elle avançait l'aiguille de ce cadran d'un degré, et elle mesurait ainsi le cours décroissant de son existence.

Dans l'embrasure de la première croisée, Madeleine, la noble et riche héritière de la maison d'Estouville, vêtue, dans sa robe de novice, comme la plus humble fille du peuple, tenait un chapelet entre ses doigts, mais ses yeux suivaient les épais nuages qui roulaient à la cime des arbres, et sa pensée errait dans des espaces non moins sombres.

Un peu plus loin, devant la cheminée, le cousin de Madeleine, le jeune Olivier d'Alton, était étendu dans une chaise longue, le bras en écharpe d'une blessure qu'il venait de recevoir en duel.

Seul devant ce foyer, et dans cette demeure fermée au monde, il ne négligeait rien de sa grâce et de son élégance habituelles. Un riche pourpoint de velours bleu de ciel faisait ressortir les avantages de sa taille ; les diamants de sa toque brillaient dans les beaux cheveux blonds qui encadraient une figure ravissante. Accoudé sur le coussin de son siége, la tête penchée dans sa main, et les pieds étendus sur des fourrures, son attitude était pleine de noblesse et d'abandon.

Il rappelait seul un souvenir du monde dans cette antique et sombre retraite... comme son amour avait été toute la possession de ce monde pour la pauvre Madeleine.

A l'arrivée de Vincent de Paule, ces trois personnes se levèrent avec une vive émotion intérieure.

Bien que la marquise d'Estouville ne le connût pas personnellement, la présence de ce père de l'Eglise ne pouvait être que très imposante pour une personne d'une si haute piété. Elle fit quel-

ques pas au-devant de lui, et s'inclina profondément.

Madeleine fit un signe imperceptible à Olivier, qui s'éloigna, après avoir salué le supérieur de Saint-Lazare.

Vincent de Paule resta seul avec Madeleine et sa mère. Il avait abordé la marquise avec les manières simples et un peu rudes qui l'accompagnaient en tout lieu, comme son rigide costume de pasteur. Mais, en s'asseyant entre les deux dames d'Estouville, toujours inspiré par la délicatesse du cœur, il avança son siége de manière à ce que son ombre dérobât à la marquise la figure de Madeleine, dont il craignait la faiblesse, et enveloppât en quelque sorte la pauvre enfant.

Pour madame d'Estouville, après le premier saisissement causé par la vue inattendue de Vincent de Paule, son visage avait repris aussitôt toute sa pâleur, son attitude était redevenue raide et fixe. Elle tenait toujours les yeux baissés; et cette absence de regard, cet air concentré en elle-même, qui interdisaient toute communication, redoublaient la réserve et l'espèce de crainte que sa vue inspirait.

Vincent de Paule, inaccessible à ce sentiment, dit avec un ton naturel et plein de fermeté :

— Madame, comme directeur de la maison des sœurs de charité, j'ai cru de mon devoir de venir vous remercier de l'honneur que vous faites à cette communauté, en la choisissant pour y placer votre fille unique.

— Je suis trop heureuse, mon père, qu'elle en devienne une des plus humbles professes, répondit madame d'Estouville.

— C'est dans deux ou trois jours, je crois, que sœur Madeleine, ayant fini son noviciat, doit entrer dans la maison centrale de Sainte-Marie-des-Champs pour y passer une semaine de retraite, après laquelle elle prononcera ses vœux?

— Oui, mon père, dit la marquise avec une certaine vivacité, et c'est le jour le plus désiré de ma vie!

— Certainement, reprit le directeur, mes sœurs sont bien heureuses aussi quand elles voient une nouvelle compagne venir partager avec elles la douceur et la gloire de servir Dieu dans les pauvres. Mais, pour apporter ce bonheur dans la communauté, il est indispensable que celle qui s'y présente le partage. Je crois donc devoir vous demander, madame... et c'est une obligation que je m'impose toujours en pareil cas, si vous avez bien consulté la vocation de votre fille avant de la vouer à l'état religieux?

La marquise fit un mouvement en arrière dans son fauteuil, et répondit d'une voix brève :

— Mon père, vous avez eu son noviciat sous les yeux, et pouvez juger; j'espère qu'elle en est digne.

— Assurément, la douceur, la soumission, la piété parfaite de cette chère enfant me sont bien prouvées, dit M. Vincent. Mais je parle ici de la vocation, c'est-à-dire de ce désir instinctif et constant qui, au milieu des circonstances diverses, et même des séductions opposées, fait tendre vers la retraite religieuse.

— Madeleine n'a point eu à prendre d'elle-même une décision pour laquelle ses lumières eussent été insuffisantes. C'est moi qui ai choisi ce parti pour elle.

— Et sans en appeler à ses propres sentiments?

— Je l'ai vouée au cloître dès l'enfance.

— Je ne sais si j'ai bien entendu, madame... votre fille?...

— Fut consacrée à Dieu le jour même où elle approcha pour la première fois de la sainte communion.

— Madame, dit Vincent de Paule, en laissant éclater une sévérité qui, dès les premiers mots de cet entretien, perçait dans sa voix, je m'étonne que vous vous soyez cru le droit de prononcer ce vœu.

— Ce n'est pas la première fois qu'un pareil engagement a été contracté, dit Sergine d'Estouville; et j'ai eu pour m'y déterminer des motifs impérieux.

— Eh bien! vous avez outrepassé vos pouvoirs, madame, comme chrétienne et comme mère. Comme chrétienne, il ne vous appartenait pas d'unir d'avance au Seigneur une jeune fille qui, par sa nature, eût pu être indigne de lui. Comme mère, vous ne pouviez pas non plus disposer de son sort. Puisque la loi vous ôte le droit de vie et de mort sur vos enfants, la raison qui en découle vous défend également de frapper leur existence morale d'un arrêt irrémissible.

— J'étais dans des circonstances particulières dont moi seule puis être juge, dit Sergine, de sa voix la plus sèche, et de son air le plus glacial.

— Il 'enn est pas, madame, reprit vivement

Vincent de Paule, qui soient étrangères à votre fille, et puissent cependant retomber sur elle.

— Sur elle!... Pourrait-on la plaindre, grand Dieu, d'être attachée aux autels?

— Oui, si son propre cœur ne l'y appelle pas.

Si elle souffre! dit Sergine, et un rayon semblable à la joie passa sur son visage de marbre; si elle souffre... Oh! ce grand sacrifice apaisera peut-être la colère de Dieu!

Vincent de Paule frissonna. Il se trouvait en présence de ce fanatisme plus antipathique encore à sa douce piété que le tort d'une religion trop faible. Il étendit la main vers le Christ suspendu aux lambris.

— Regardez cette image, madame, dit-il, et songez plus à la bonté de Dieu qu'à sa colère.

— Si j'ai agi par un zèle imprudent, dit la marquise sans répondre, que le ciel me condamne!... Il n'est plus temps maintenant de discuter sur ce vœu, mais de l'accomplir.

— Vous vous trompez, madame, affirma le directeur, car ce serment prononcé dans l'excès d'une piété égarée, un simple prêtre... moi, par exemple, je peux vous en délier.

Une idée se présenta à l'esprit de la marquise; elle tressaillit, et, levant les yeux pour la première fois, elle lança à sa fille un regard irrité, en disant :

— Serait-ce donc elle qui le demande?

Puis elle continua comme si elle se fût parlé à elle-même.

— Oh! j'ai été trop faible!... trop faible!... Il y a dix mois, elle me demanda, je ne sais pourquoi, de la laisser entrer dans l'ordre des Sœurs de Charité... et je cédai à ce vœu... Elle serait maintenant dans la maison des Carmélites, où des grilles cacheraient la honte de telles incertitudes.

— Ainsi, il vous suffirait, madame, dit Vincent de Paule frémissant, que les souffrances de votre fille fussent secrètes?

— Je compte pour peu de chose les souffrances de ce monde! dit Sergine, avec un dédaigneux sourire, tandis que sa pâleur, la trace des austérités empreintes sur ses traits, attestaient la sincérité d'un fanatisme cruel. Si Madeleine, continua-t-elle, faiblit devant les rigueurs de la vie religieuse, je dois sans doute compter sur vous pour les lui faire envisager comme la route du ciel. Si elle avait la pensée de s'y soustraire, malgré ma volonté formelle, l'obéissance envers les parents étant la même que celle envers Dieu, je dois compter encore que le prêtre doué de la plus haute vertu serait aussi celui qui ferait le mieux respecter l'autorité maternelle.

— Je suis loin de la méconnaître, répondit le pasteur. Si votre fille ose parler par ma voix, ce n'est point un refus de se soumettre à vos volontés qu'elle exprime, mais une humble prière de modifier vous-même vos desseins sur elle, d'après les dispositions et les penchans dont la nature l'a formée.

— Elle a eu cette pensée! dit la marquise en pâlissant davantage, mais sans rien perdre de son immobilité de statue.

— Et vous, madame, reprit Vincent de Paule suppliant, pensez aux terreurs naturelles d'une jeune fille qui va voir enchaîner d'un seul mot toute sa destinée!... Donnez-lui du temps pour mûrir sa réflexion, pour mesurer son courage. Et si sa nature, assurément pieuse et dévouée, mais peut-être trop faible pour porter cette piété, ce dévouement jusqu'aux limites extrêmes de la vie monastique, devait la rendre malheureuse dans cette voie, laissez-la dans le monde où l'appellent son nom, son rang, l'éclat de sa fortune, et, en retour, elle vous promet par ma bouche d'y remplir ses devoirs de chrétienne, de manière à combler votre sainte ambition pour elle.

— Mon père, dit Sergine, en enfermant encore tout ce qui se passait en elle sous son enveloppe de glace, vos paroles me rappellent un point que je ne dois pas omettre de constater, en vous priant de recevoir ma fille parmi les sœurs de Sainte-Marie-des-Champs. Les grands biens dont vous parlez, et qui auraient appartenu à l'héritière de la maison d'Estouville, seront légués, par moi, à la communauté dans laquelle elle prononcera ses vœux.

Vincent de Paule se leva impétueusement; sa patience angélique, qui avait supporté les expressions d'un fanatisme hautain, dans l'espérance de le vaincre, se brisa devant cette flatterie odieuse par laquelle on pensait le séduire.

— Oh! s'écria-t-il en détournant la tête de la marquise, Dieu garde à jamais nos pieuses retraites et notre sainte famille de pauvres, de ces richesses livrées par la superstition, la crainte;

de ces fortunes qu'on arrache à la famille pour les apporter en rampant aux autels, où on demande à Dieu de remettre, à prix d'or, le pardon d'une faute... Non, mille fois plutôt notre sainte misère !

Madeleine, qui n'avait osé proférer une parole, pendant cet entretien, s'était levée frémissante et se pressait contre Vincent de Paule.

Il reprit avec véhémence :

— Si vous voulez faire un sacrifice à Dieu, madame, faites celui de votre volonté despotique. Je vous le dis comme son ministre, comme chargé par lui de lier et de délier sur la terre, vous ferez une œuvre plus méritoire en immolant vos projets de dix années, votre résolution invincible, qu'en étouffant sous le drap de mort votre fille unique, son nom, son rang et tout son avenir... Et si vous voulez me faire un don précieux, dont je me glorifie à jamais, dit-il encore en étendant la main sur la tête de Madeleine, donnez, oh ! donnez-moi la liberté de cette enfant, rendez-lui entre mes mains le droit sacré de disposer de son sort !

La marquise se leva à son tour, ferme, raide dans son attitude et pourtant agitée d'un violent frisson.

— Monsieur le directeur, dit-elle avec une humilité que démentait le ton acerbe de sa voix, ne pouvant me permettre de discuter avec vous un cas de conscience, je vais vous demander la grâce de terminer cette pénible discussion.

— Mais non pas sans que vous ayez cédé à mes vœux, s'écria Vincent de Paule. J'ai juré de défendre cette malheureuse enfant, et j'y mettrai toutes les forces de mon âme... On l'opprime au nom du Dieu dont je suis le ministre, je veux, je dois la sauver.

— Mon père, au nom du ciel ! dit la marquise avec violence et comme si la froide statue s'animait tout à coup d'un feu sinistre, au nom du ciel ! ne me forcez pas à sortir du respect que je vous dois !... O mon Dieu ! ajouta-t-elle frémissante, ce serait un crime de plus dans notre famille !

— Je ne demande rien pour moi, répondit impérieusement le vieillard, ni respect, ni considération, ni cette odieuse fortune que vous n'avez pas craint de m'offrir ! Je demande, j'exige la liberté de Madeleine.

— Ecoutez !... je n'ai qu'un mot à dire, reprit Mme d'Estouville, palpitante de colère. Ma résolution est fondée sur une nécessité dont nul regard que le mien ne peut sonder la profondeur. Si Madeleine, soutenue par vous, refuse d'entrer dans la maison de Sainte-Marie-des-Champs, elle sera enfermée le lendemain dans la maison des Carmélites.

Vincent de Paule allait répondre avec indignation ; mais il s'arrêta en portant un regard sur Mme d'Estouville ; les traits de la marquise se décomposaient d'une manière effrayante.

Elle trembla de tout son corps, porta la main à sa poitrine et jeta un cri sourd... Elle venait de ressentir une de ces violentes douleurs qui minaient ses jours.

Il y eut un moment de silence. Puis Mme d'Estouville étendit sa main vers le cadran funèbre, et avança l'aiguille d'un degré.

Ce mouvement fit frissonner Vincent de Paule.

Le ciel, lourd de nuages et s'abaissant toujours, avait rendu l'intérieur de cette grande salle si sombre, qu'on ne s'était pas aperçu que les joues, les lèvres de Madeleine s'étaient peu à peu décolorées, que ses paupières s'étaient fermées sur ses yeux éteints.

Mais en ce moment Vincent de Paule fit un mouvement qui laissa tomber sur la jeune fille les rayons de la fenêtre ; on la vit étendue sans connaissance sur son siége.

Le pasteur porta les yeux tour à tour sur ces deux malheureuses femmes. Il était affreux de voir le fanatisme entre cette mère et cette fille, les tuant l'une par l'autre !

Cependant le digne prêtre dit, d'une voix plus attendrie et en étendant la main vers Madeleine :

— Voyez, madame, vous la faites mourir.

La marquise avait déjà repris son impassibilité de marbre et ne répondit rien.

— Oh ! reprit Vincent de Paule, parlez, au nom du ciel ! Regardez le mal que fait à cette enfant la terreur seule du cloître ! Regardez sa pâleur, ses yeux fermés, son front qui se glace, et prononcez sur son sort !

Sergine laissa tomber un regard sur sa fille, et dit avec la même fermeté :

— Elle entrera au couvent.

— Elle mourra donc ! dit Vincent de Paule en fixant sur la marquise des yeux où renaissait l'indignation ardente, et en entourant Madeleine d'un de ses bras.

La marquise lui répondit en croisant avec le sien un regard non moins puissant, non moins absolu.

Et redressant sa haute taille, relevant vers le ciel son visage austère où rayonnait l'éclat de la passion terrible qui possédait tout son être, elle prononça :

— Si elle meurt dans le sanctuaire, je bénirai Dieu, car le sacrifice sera complet et éternel !

C'en était assez !... Vincent de Paule renferma soudain toutes ses impressions en lui-même, et ne montrant plus qu'une calme et froide sévérité, il dit d'un ton bref :

— Eh bien ! madame, je ferai plus que vous ne demandiez. Je n'attendrai point que Madeleine vienne sous quelques jours dans la maison des Sœurs de Charité, faire sa retraite et prononcer ses vœux, je vais l'y mener moi-même et à l'instant.

Il ajouta d'un ton d'autorité, qui, d'après son caractère, ne permettait pas à la marquise de rien objecter :

— Demandez votre voiture, madame, et ordonnez, je vous prie, qu'on y transporte cette jeune fille.

Madame d'Estouville sonna, et donna l'ordre que Vincent de Paule venait de lui dicter.

Une lourde voiture brune, et sans aucune armoirie, avança dans la cour. On y déposa Madeleine, toujours évanouie. Vincent de Paule monta à côté d'elle, et dit au cocher :

— A la porte de Bussi... et suivez les boulevards jusqu'au couvent de Sainte-Marie-des-Champs.

Arrivée au delà des barrières, la voiture roulait doucement sur le sable, et Vincent de Paule soutenant Madeleine, disait à demi-voix :

— Console-toi, pauvre chère enfant, je te tiens sous ma garde, et nul pouvoir ne viendra t'atteindre là.

Comme si une douce chaleur eût pénétré avec ces paroles dans le sein de Madeleine, elle fit un léger mouvement et revint peu à peu à la vie.

En ouvrant les yeux, son regard se porta à l'extérieur, par-dessous le rideau flottant de la voiture, et elle reconnut avec un douloureux saisissement qu'on lui faisait suivre les dehors de la ville.

— Nous allons à Sainte-Marie-des-Champs ? murmura-t-elle.

— Oui, dit Vincent de Paule.

— Pour que j'y prononce mes vœux ?

— Oui... Et cependant, ma fille, ne laissez pas le désespoir descendre dans votre âme ; car l'avenir ne sera pas pour vous ce que vous redoutez... Bien qu'entrant aujourd'hui dans notre sainte maison, vous ne mourrez pas au monde.

— Mon Dieu ! est-il possible ?

— J'aurais ardemment désiré que la concession de votre mère vous rendît la liberté, et j'ai tenté tous les efforts pour l'obtenir... Je n'aurais pas eu alors le tort grave de vous conduire, vous pauvre femme enchaînée dans les liens de l'amour humain, au milieu de nos saintes filles, qui ne respirent que celui du Seigneur... Hélas ! faibles êtres que nous sommes, nous n'avons quelquefois à choisir qu'entre des fautes... Il fallait vous emmener dans cette retraite ou vous laisser enfermer au couvent des Carmélites où vous seriez morte de douleur... J'ai choisi le parti le moins coupable.

Madeleine écoutait le digne prêtre, les yeux ouverts de toute leur grandeur, l'haleine suspendue. Mais de ce que Vincent de Paule venait de dire elle n'avait entendu qu'une parole.

— En entrant dans ce monastère, répéta-t-elle, *je ne mourrai pourtant pas au monde*. Je pourrai revoir encore...

— Ce qui vous est cher.

— Olivier ! mon enfant !

— Oui, ceux que vous aimez maintenant d'un amour coupable... mais qui pourra se changer, je l'espère, en une sainte et légitime union.

— Est-il bien vrai ?

— Ne m'en demandez pas davantage... mais consolez-vous, et espérez tout de l'avenir.

— Oh !... mon père... vous ne cherchez pas à me tromper pour me faire supporter la vie ?

— Ma fille, mes lèvres n'ont jamais prononcé une parole qui ne fût pas celle de la vérité... Ensuite, ajouta Vincent de Paule avec une adorable douceur, regardez-moi, mon enfant, si je vous croyais destinée à des regrets éternels, à un abîme de douleur, mon front serait-il si calme, ma bouche, en vous parlant, pourrait-elle sourire ?

— Oui, oui, je vous crois ! s'écria-t-elle en se jetant éperdue au cou du vieillard.

Puis, elle se retirait... le regardait joignant les

mains devant lui, et, la tête perdue dans l'égarement du bonheur :

— Mon père, mon père, disait-elle, je savais bien que vous pouviez faire des miracles!... Vous êtes un saint parmi les hommes... vous voulez me sauver ; et soudain, sous vos regards, sous le souffle de votre parole, mon malheur s'efface.

— Taisez-vous, enfant! dit Vincent de Paule, et essuyez bien vos larmes, car nous voici arrivés.

— Oh! dit-elle, en montrant Sainte-Marie-des-Champs, qu'on découvrait à quelques pas, que les murs de cette maison me semblent beaux maintenant! J'aperçois tout autour l'horizon de la vie!

— Vous resterez dans ce saint asile, ma fille, dit Vincent de Paule; vous y ferez même profession et prendrez l'habit des sœurs de Charité. Puisque, malheureusement, cela est indispensable pour vous soustraire à un ordre plus sévère...

Et pourtant, je serai sauvée! dit Madeleine avec extase.

— Oui, car pendant cela, je travaillerai à votre délivrance... Et comme c'est une œuvre de vie ou de mort, je sens que le ciel m'aidera.

Madeleine, comme une enfant folle de joie, enlaçait encore le vieillard de ses bras caressants, et couvrait sa rude soutane de baisers et de larmes, en répétant :

— Oh! c'est trop de bonheur!

— On n'a jamais trop de bonheur, mon enfant, dit Vincent de Paule, aux yeux de Dieu, notre créateur et notre père!

La maison de Sainte-Marie-des-Champs ouvrit sa grille. Le supérieur et Madeleine mirent pied à terre à l'entrée, renvoyèrent la voiture et pénétrèrent dans l'enceinte.

Il fallait traverser une longue et étroite cour, dont les murs étaient creusés de niches de saints, pour arriver au bâtiment qui s'élevait dans le fond. L'aspect de cette maison religieuse était d'une extrême simplicité, et grave sans tristesse.

Le vent soufflait avec force, la pluie tombait en larges gouttes, les oiseaux allaient s'abattre dans les niches, et se pressaient dans les plis des manteaux des vieux saints de pierre.

— Mon père, dit Madeleine en les montrant à Vincent de Paule, ces oiseaux font sagement d'aller se mettre sous la protection des apôtres; j'étais comme eux battue par le vent, et j'ai trouvé un abri bien sûr dans les bras du meilleur des saints.

VII.

LE PASTEUR A LA COUR.

En revenant de déposer Madeleine dans son pieux asile, Vincent de Paule marchait dans le faubourg Montparnasse, le front courbé par ses pensées et les yeux fixés sur la terre.

Deux jeunes gens qu'il n'avait pas vus venir croisèrent subitement son chemin.

L'un, âgé de vingt-huit ans, était petit, laid, très noir et très mal fait; il portait la toque sur l'oreille, la soutane et l'épée au côté. Son compagnon, plus jeune de quatre années, était d'une figure charmante, aussi remarquable par la régularité des traits que par le charme et la douceur de l'expression.

Le premier prit vivement les mains du digne pasteur; le second s'inclina devant lui avec une émotion mêlée de quelque trouble.

Vincent de Paule rendit un cordial accueil au jeune homme brun, en soutane, qui était Paul-François de Gondy (1), troisième fils d'Emmanuel de Gondy, ancien général des galères, chez lequel il avait habité longtemps pour faire l'éducation de ses enfants. En même temps, jetant un regard sur son jeune compagnon, il reconnut en celui-ci le comte Olivier d'Alton, qu'il avait aperçu, peu d'heures auparavant, en entrant chez la marquise d'Estouville, sa tante.

Dans ce rapide instant, les yeux d'Olivier interrogeaient avec anxiété celui qui tenait en quelque sorte entre ses mains la destinée de Madeleine; et M. Vincent attachait aussi sur lui son regard pénétrant et un peu sévère.

Dans ces deux jeunes gens, Olivier, Madeleine, qui s'étaient aimés au milieu de circonstances si funestes, il voyait, par suite de cet amour, la faible femme assumant des souffrances cruelles, des angoisses sans nombre; et son amant, inquiet sans doute, mais sans oublier les droits imprescriptibles des hommes à la paix, au bonheur, et venant même en ce moment chercher

(1) Qui fut depuis le coadjuteur, si célèbre dans les guerres de la Fronde.



des distractions dans la compagnie très peu exemplaire de l'abbé de Gondy.

— Pauvres femmes! dit tout bas Vincent de Paule, elles ont un triste partage en ce monde!... Il faudra que je m'occupe d'elles davantage...

Cette scène muette n'eut qu'une seconde, et pendant ce temps l'abbé de Gondy dit en riant :

— Ah! cher maître, vous ne m'aviez point vu; et si j'eusse passé sans vous aborder, j'aurais évité d'être grondé.

— Éviter de le mériter vaudrait mieux, dit M. Vincent avec une gracieuse bonhomie.

— Hélas! je n'ai d'autre moyen de me soustraire aux réprimandes que de les fuir!

— Avec votre belle conduite.

— Mon maître, je vous fais honneur.

— Comment?

— Vous avez dit cent fois à mon père que je ne serais jamais qu'un garçon indocile, vaniteux, brouillon, dont on ne pourrait rien faire pour Dieu ni pour les hommes. Trouvez-moi un élève qui fasse mieux ressortir la perspicacité de son maître.

— C'est bon... Il vous est agréable de réaliser la prophétie; et moi, je garde le droit de continuer mes remontrances.

— Mon révérend père, dit Olivier, ces salutaires leçons viendraient plus à point que jamais. Votre élève veut couronner ses folies par la plus grande de toutes... Il m'en parlait à l'instant.

— Des duels encore, j'en suis sûr, dit M. Vincent.

— Ah! mon père, ne m'en parlez pas, dit l'abbé, je suis trop malheureux!... Pas une blessure! pas le moindre scandale!

— Pour cela, expliquez-vous.

— Vous savez, mon père, que cette soutane ne me va pas...

— Hum!... Vous lui allez encore bien plus mal.

— Rêvant aux moyens d'obtenir de mon père la permission de sortir de l'Église, j'ai imaginé que, avec les terribles édits qui courent, un bon duel, suivi de procès, d'esclandre, me ferait tomber la soutane des épaules.

— Et vous avez cherché querelle à M. le comte d'Harcourt... Votre père me l'a dit.

— Oui... C'était à la comédie; rendez-vous est pris pour le lendemain, derrière le faubourg Saint-Marcel. Nous arrivons avec nos témoins... Olivier était un des miens. Nous croisons l'épée... Au bout de quelques passes, mon malin adversaire, qui ne se sent pas de force, mais qui a une stature double de la mienne, me renverse, se laisse tomber sur moi, et m'éclipse sous son corps... C'est le diable qui lui a appris cette passe-là!... Puis il se relève, me dit en riant qu'il s'avoue vainqueur, et s'en va! Ne pouvant

montrer aucune blessure, et étant couvert de poussière à faire peur, je n'avais d'autre parti à prendre que de me cacher au plus vite. C'est ce que j'ai fait. Mon duel est demeuré le plus obscur du monde.

— C'était mieux que vous ne méritiez.

— Mais à présent, comme je vous le disais, monsieur le supérieur, dit le comte d'Alton, Gondy veut s'engager dans un combat plus étrange, plus dangereux, que vous devriez employer votre sainte autorité à lui interdire.

— Voyons, dit M. Vincent en riant, de quoi s'agit-il?

— Notre cher abbé, répondit Olivier, prétend, sitôt cette lune passée, se rendre dans la nuit sombre au plateau de Montsouris, hanté, comme vous le savez, par les spectres, larves, démons et noirs esprits de tout genre. Il pense trouver occasion de rixe avec l'un d'eux, et juge qu'un cartel avec un esprit, qu'il en sorte vainqueur ou vaincu, doit causer une notable esclandre.

— D'autant plus, dit à part lui François de Gondy, que j'aurai soin de faire prévenir les archers.

— Je crois, répondit Vincent de Paule, qu'il n'y a de démons sur la terre, que nos penchants sensuels, vaniteux ou malins. Alors, mon cher fils, continua le pasteur en souriant, je vous regarde comme trop étroitement lié avec tous ces *esprits*-là pour qu'il vous soit possible de quereller ensemble.

— Hélas! je vais m'en tirer encore, dit Gondy avec douleur.

Puis, Vincent de Paule, après un signe d'adieu aux jeunes gens, continua son chemin et rentra à l'abbaye.

V.

Un mois s'était écoulé depuis que Madeleine, amenée par Vincent de Paule, était entrée dans la maison de Sainte-Marie-des-Champs.

La novice avait fait sa retraite, prononcé ses vœux, et elle était maintenant au nombre des sœurs de charité.

C'était le premier jour où, après les pratiques claustrales qui suivent la profession de foi, la nouvelle sœur de charité pouvait prendre le cours de sa vie habituelle. Madeleine, en habit religieux, était assise avec Isabelle de Thémines, son amie d'enfance et la confidente de tous ses secrets, sur un banc de cette cour aux murailles grises, garnies de niches de saints, par laquelle Vincent de Paule l'avait introduite dans le couvent le jour de son arrivée.

— Combien il me tardait de te revoir, chère enfant! disait madame de Thémines à son ami; je t'avais laissée si abattue, si épouvantée de ton sort!...

— Et tu me retrouves tranquille et presque heureuse, dit Madeleine en souriant.

— Le jour de ta profession religieuse, j'ai été stupéfaite et presque effrayée de la sérénité étrange que je voyais en toi!... Ta mère m'a dit en sortant qu'une grâce particulière du ciel était tout à coup descendue dans ton âme... Moi, qui, hélas! crois moins aux miracles, je tremblais pour ta raison... Mais aujourd'hui je te retrouve le même calme souriant... Qu'est-il donc arrivé?

— Tiens, voilà tout le secret, dit Madeleine en prenant les mains de son amie, monsieur Vincent, lorsqu'il m'amenait ici, il y a un mois, me dit de ne pas désespérer de ma destinée, même lorsqu'elle me semblerait vouée au cloître, de croire en la bonté du ciel, et qu'elle ne me manquerait pas... Sa voix était si douce, si pénétrante!... Et puis, j'ai passé le temps de mon noviciat dans la maison de Saint-Victor, où chaque parole de M. Vincent est écoutée comme un oracle et ne trompe jamais... Je l'ai cru.

— Sur cette simple promesse?

— Oui! et j'ai prononcé mes vœux avec assurance, sans faiblir dans la foi profonde que j'avais en lui.

— C'était là toute la source de ton courage?

— D'abord. Mais, le lendemain de ma profession, M. Vincent est venu me voir ici. Il m' louée d'avoir montré dans cette épreuve un confiance entière en Dieu, et la force qui en découle. Il m'a révélé ensuite le secret de mon avenir, en m'apprenant que, dans l'ordre des Sœu de Charité, fondé par lui, les vœux ne sont q de deux années.

— Est-il possible?

— Cette modification à la règle générale a rester secrète jusqu'à ce que le pape l'eût ra fiée, en ce qui concerne les fondations de Vi cent de Paule; et c'est depuis peu de jours q le bref du Saint-Père est arrivé.

— Mais c'est une réforme immense! Ainsi,

génie tutélaire de Vincent de Paule est venu te sauver!

— Oh! répondit naïvement Madeleine, il aurait bien préféré que ma mère renonçât à ses desseins, afin de ne pas m'amener, moi chargée de tant de fautes, au milieu de ces saintes filles, pures comme le jour... Mais il le fallait, sous peine de me voir le lendemain enfermée aux Carmélites, ensevelie dans des grilles éternelles! Le bon père n'a pas hésité.

— Et ta mère ignore que les vœux sont restreints dans cette communauté?

— C'est pourquoi elle m'a permis d'y entrer.

— Ainsi tu resteras ici deux années!

— Pendant lesquelles M. Vincent emploiera tous les efforts possibles, et particulièrement l'intercession de mon oncle le baron de Montférare, pour obtenir de ma mère ma sortie du couvent après deux ans, et mon mariage avec Olivier. Il tentera d'obtenir cette grâce le plus promptement possible, afin que je ne sois plus ici dans un état de révolte secrète. Mais, à défaut pour lui de réussir dans son entreprise, l'âge de la majorité, qui arrivera pour moi dans le cours de ces deux années, me permettra, bien qu'à regret, de disposer moi-même de mon sort... Les choses sont arrangées ainsi!

— Oh! alors tu es sauvée.

— J'ai appris ce bonheur à Olivier... Je serai unie à lui, et je retrouverai ce petit ange que j'ai remis entre tes mains, Isabelle.

— J'irai souvent le voir à Rochefort, et je t'apporterai des nouvelles de ses premiers sourires... le temps s'écoulera ainsi... deux années à passer ici ne sont rien.

— Non... j'aime cette maison, je la trouve belle!... son toit est un asile contre les mauvais jours, ses murs sont remplis d'espérance! — Chère Madeleine! — Ah!... je suis heureuse... heureuse... tiens, comme toi.

— Comme moi, mon enfant, dit Isabelle avec un triste sourire.

— Sans doute. — Qu'en sais-tu?

Madeleine se détacha de son amie sur laquelle elle se tenait penchée, et dit, en la regardant fixement:

— Tu es libre... tu peux aimer, être aimée... N'est-ce donc pas là tout le bonheur?

— La liberté n'a pas toujours le résultat que tu lui donnes. D'abord, mariée à seize ans au comte de Thémines, j'ai été veuve à dix-huit ans, sans avoir encore rien pu aimer.

— Mais ensuite... dans le monde?

— J'y ai passé cinq années sans rencontrer un seul homme auquel il me fût doux de consacrer ma vie... J'en suis restée, pour tout bonheur, à cette liberté que tu vantes... et ce bien-là, crois-moi, tout être généreux n'aspire qu'à le perdre pour quelque saint devoir, pour quelque cher dévouement.

— Je croyais cependant... Isabelle, tu ne parles pas avec franchise...

— Viens... il fait trop frais ici pour toi... Rentrons au couvent.

— Je suis bien... Voyons, un peu de confiance... parle-moi de lui... du chevalier Gontrand de Lauzière.

— Que veux-tu que je te dise?... que le roi en mourant lui a laissé le cordon du Saint-Esprit, et que c'est le père Vincent de Paule qui est chargé de le lui remettre... C'est la nouvelle de la ville.

— Non... le chevalier t'aime... cela m'intéresse davantage.

— Il n'y a jamais pensé. — Tu me l'as dit. — J'avais tort... je rêvais. — Cependant... — Je me repens de t'avoir dit cela... surtout de l'avoir pensé... j'étais folle.

— Isabelle, j'en doute... Tu n'es pas de celles que la présomption peut égarer.

— Que veux-tu! tant de circonstances avaient contribué à cette erreur... Tu sais... puisque tu veux que je te parle de lui... tu sais que Gontrand de Lauzière est de notre famille. Mais son grand-père, très-jeune encore, passa dans les Indes-Occidentales, et on oublia bientôt ce parent émigré. Cependant, lorsque j'étais tout enfant, un de mes oncles, excellent octogénaire, me parlait souvent du cher Gontrand de Lauzière qu'il avait connu dans sa jeunesse et dont il me contait la vie déjà aventureuse... Le bon vieillard, qui conservait si bien la mémoire du cœur, avait tout à fait perdu celle du temps, et, sachant qu'un petit-fils de Gontrand de Lauzière, qu'il avait connu, existait aux Indes, il le confondait complétement dans sa pensée avec son ami de jeunesse. Il me vantait l'excellent cœur, la noblesse, l'esprit infini de ce jeune homme; et, comme il m'aimait beaucoup, il fi-

nissait toujours en me disant : « Voilà le mari qu'il te faudrait! »

— Et tu le croyais?

— Je faisais comme lui. Supprimant une soixantaine d'années, je m'éprenais de ce grand-père depuis longtemps endormi dans la tombe, et toutes mes sympathies se tournaient vers le cousin que je possédais dans les Indes. Mon bon oncle entretenait de toutes ses forces ce sentiment. Un jour même, peu de temps avant sa mort, il me donna l'anneau d'alliance de sa femme, qu'il avait beaucoup aimée, en me disant : « Garde cette bague, Isabelle, c'est le gage d'une union parfaite; elle te servira pour ton mariage avec Gontrand. »

— Et qui sait, mon Dieu, si cela ne sera pas?

— Mais bien peu de temps après, mon grand-oncle n'était plus ; j'avais passé de l'enfance à la jeunesse, et oublié mon cousin de l'autre monde. Cependant, il y a dix années environ, j'entendis dire que le jeune Gontrand de Lauzière, ayant perdu toute sa famille, était revenu en France. Je ne le vis point en débarquant à Bordeaux. Il prit du service dans l'armée du duc de Weymar. Moi, dans cet intervalle, j'épousai le comte de Thémines, et deux ans après je devins veuve. Mais je ne cessai point d'entendre parler parfois du chevalier de Lauzière. La carrière des armes lui avait été favorable ; il avait fait plusieurs campagnes brillantes. Au retour, établi à Montpellier, il s'était livré à la jurisprudence, pour laquelle il avait déjà fait des études, et s'y était bientôt acquis une haute renommée. Alors ces bruits qui m'arrivaient de toutes parts, réveillèrent mes préventions favorables à l'égard de Gontrand.

— Et maintenant que tu le connais, interrompit Madeleine, comment peut-il t'être devenu indifférent ?

Isabelle continua sans répondre :

— Enfin, l'année passée, comme je revenais d'un voyage dans le Midi, j'entendis dire que dans l'hôtel où j'allais passer la nuit, venait d'arriver un voyageur nommé le chevalier Gontrand de Lauzière, qui se dirigeait vers Paris. Comme je viens de te le dire, je l'avais aimé étant enfant. En ce moment, je sentis à la pensée de le voir le même plaisir naïf que j'aurais éprouvé après l'un des récits de mon grand-oncle. Je lui fis dire aussitôt qu'il avait près de lui une de ses parentes, qui serait charmée d'être la première personne de la famille à faire sa connaissance.

— Tu le vis enfin!

— Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que je le trouvai précisément tel que je me l'étais figuré : c'étaient les traits, la physionomie que l'imagination de mon bon oncle et la mienne lui avaient autrefois prêtés ; c'était aussi, je pus bientôt m'en convaincre, le beau caractère et l'esprit supérieur que je m'étais plu à lui donner.

— Vous revîntes ensemble à Paris?

— Oui, dès le lendemain nous montâmes à cheval et nous partîmes suivis d'un seul domestique. Mais notre première journée fut signalée par une véritable aventure de voyage.

La route était bordée d'un de ces vastes pacages des pays déserts qui couvrent des côtes entières, et où les troupeaux sont presque sauvages. En tournant les yeux de ce côté, nous vîmes un jeune homme qui s'était hasardé dans cette solitude, entraîné par un taureau furieux. L'animal féroce et sa victime formaient une seule masse indistincte, qui bondissait du haut de la côte vers le ravin creusé à ses pieds.

Gontrand, par un mouvement plus rapide que la pensée, saisit deux pistolets, s'élança, envoya les deux balles dans la tête du taureau, et dégagea le malheureux avant qu'il eût atteint le précipice (1).

Mais, ce jeune homme, officier des gardes, et nommé Pierrefond, était blessé. Je le fis transporter dans l'hôtel que nous avions quitté le matin, pour l'y laisser en lieu de sûreté. Aussi touché de ces soins que de l'acte de courage qui lui avait sauvé la vie, il nous dit, à Gontrand et à moi, qu'il nous unirait toujours dans ses pensées, et serait éternellement prêt à se dévouer pour nous. Nous ne le quittâmes que le lendemain ; et ce voyage qui devait me laisser un long souvenir, compta une journée de plus.

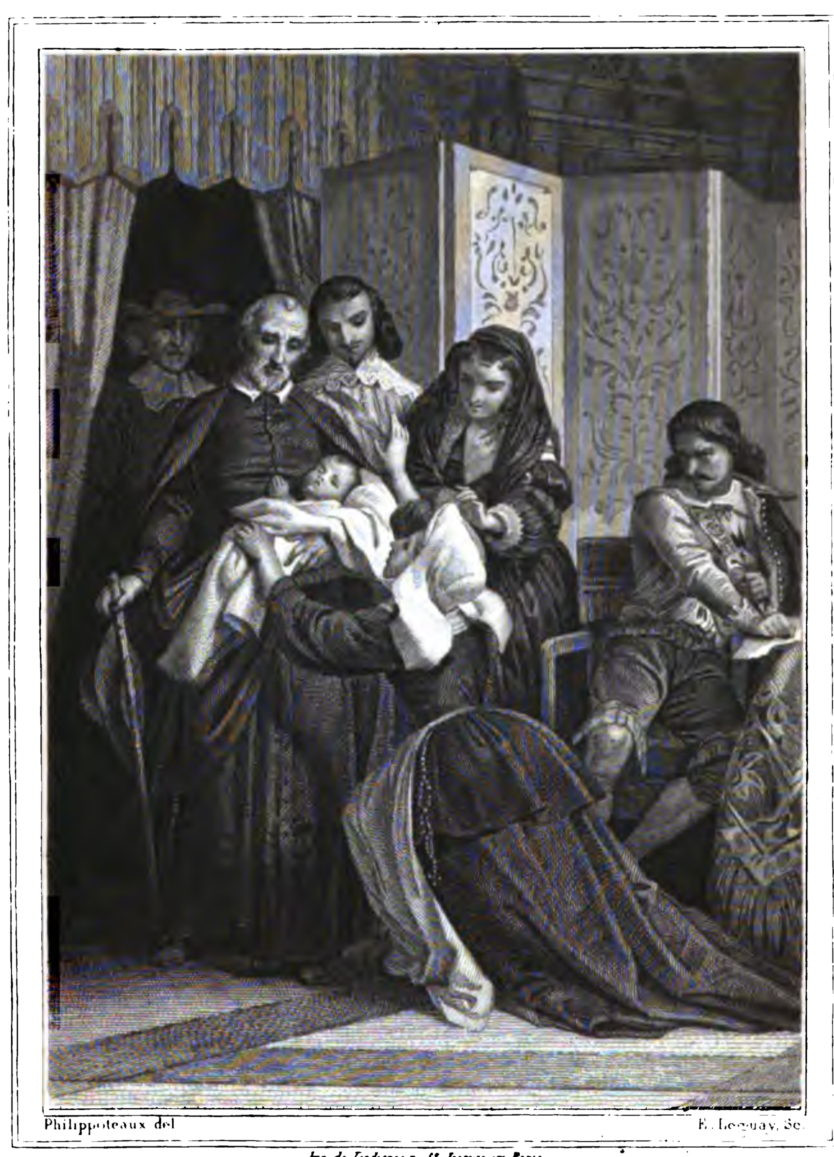
— La joie commune d'avoir fait le bien devait vous réunir, dit Madeleine.

— Toute cette route fut remplie d'une douceur intime, répondit Isabelle. Et ce fut là que je m'imaginai follement être aimée de Gontrand.

— Comment, toi, Isabelle, as-tu pu te tromper à ce point?

— Tu ne devines pas? — Non. — C'est que dès le premier instant, moi je l'adorai !

(1) Voyez la gravure sur acier.



Philippoteaux del — E. Leguay, Sc.

Imp. de Lemercier, r. St Jacques 172 Paris.

VINCENT DE PAULE.

Madeleine tressaillit et releva la tête vers son amie. Le beau visage d'Isabelle était toujours aussi calme ; seulement ses yeux, dont le regard se fixait dans l'espace, étaient baignés de larmes.

Elles restèrent un moment en silence. Puis, Madeleine pressant les mains de Mme de Thémines, reprit tout bas :

— Isabelle, que m'as-tu dit ?

— Rien que de bien simple, mon amie. Les impressions de l'enfance, où l'amour de Gontrand fut la chimère qui vint me bercer, puis, le charme indéfinissable que j'ai trouvé en lui en le voyant, le courage, l'humanité dont il a aussitôt fait preuve sous mes yeux, m'ont inspiré pour lui une passion profonde. Et lui, il ne m'aime pas... voilà tout.

— Mais comment es-tu sûre de son indifférence ?

— Enfant !... il est libre, je le suis aussi ; nous descendons de la même famille ; sa fortune, son rang sont en rapport avec la position que j'occupe dans le monde... S'il m'aimait, qui l'empêcherait de demander ma main ?

— Il a peut-être des motifs particuliers de se taire.

— J'ai voulu le croire. J'ai essayé d'expliquer son éloignement, son silence, par quelque raison indépendante de sa volonté. Je n'ai rien trouvé... Oh ! je voudrais qu'il fût séparé de moi par une puissante barrière, qu'il fût placé bien au-dessus ou bien au-dessous de moi dans le monde, pour voir là ce qui nous sépare, pour accuser autre chose que lui !

— Qu'y gagnerais-tu, puisque ces obstacles vous sépareraient ?

— Non, car je les briserais.

Isabelle avait toujours la même expression paisible et réservée. Madeleine la regarda avec étonnement.

— Oh ! tu m'effraies, dit-elle. Ainsi, s'il ne fallait que faire une grande folie pour t'unir à Gontrand.....

— Je l'appellerais sagesse... Mais rassure-toi, dit Isabelle avec un triste sourire, il n'existe d'autre barrière entre nous que son indifférence... Et pour celle-là, je te jure, il y aura toujours assez de dignité en moi pour ne pas chercher à la renverser.

Le son d'une cloche vint vibrer dans la longue allée d'arbres enfermée de murailles Elle appelait la jeune religieuse à l'église. En même temps, cet entretien venait de faire souvenir Mme de Thémines qu'elle devait ce jour même s'occuper d'une affaire qui lui donnerait occasion de revoir, mais pour la dernière fois peut-être, le chevalier de Lauzière.

Les deux amies se séparèrent, et Madeleine se dirigea vers la porte surmontée d'une croix, qui lui ouvrait l'asile où elle ne devait plus compter que des jours de paix et d'espérance.

VI.

Peu de jours après sa visite à Sainte-Marie-des-Champs, Isabelle de Thémines traversait les quartiers les plus populeux de la ville dans sa chaise armoriée et garnie de rideaux de soie transparente.

Louis XIII venait de mourir ; les ambitions d'un nouveau règne s'agitaient. On voyait revenir en France les exilés du dernier régime. Dans le nombre pourtant, le marquis de Châteauneuf, depuis longtemps prisonnier à Angoulême, éprouvait plus de difficultés de rentrer en grâce à cause de ses anciennes inimitiés avec la maison de M. le Prince.

Les femmes qui, en ce temps-là, tenaient leur place dans le monde politique, s'étaient spécialement chargées du rappel de M. de Châteauneuf. Elles avaient ridigé, à cet effet, un placet à la reine, qu'elles voulaient faire apostiller par quelques hommes d'Etat influens. Mme de Thémines, bien qu'elle eût vivement désiré de s'y soustraire, avait été déléguée près du chevalier de Lauzière, son parent, pour lui demander sa signature.

C'était pour s'acquitter de cette mission qu'elle était sortie de la place Royale et se rendait chez le chevalier de Lauzière.

Lorsqu'elle arriva dans la rue de l'Université, une foule plus compacte entourait son hôtel. Il était au parlement, où il devait parler sur l'*Edit du tarif* ; on attendait son retour pour avoir des nouvelles de la séance ; mais en tout état de cause, on exaltait avec feu son amour pour le peuple, son courage, son éloquence.

L'escalier et les antichambres étaient également remplis par les amis, les clients de M. de Lauzière, qui arrivaient chez lui en grand nombre.

Parmi les personnes qui traversaient le ras-

semblement de la rue pour se rendre à l'hôtel, se trouvait le père Vincent de Paule.

Les domestiques du chevalier, qui connaissaient Mme de Thémines, la firent entrer par un escalier dérobé dans un cabinet de travail, où elle pourrait être seule et voir M. de Lauzière aussitôt son retour.

En sortant de la ville si agitée ce jour-là, Isabelle trouva à ce cabinet d'étude, dans lequel on venait de l'introduire, le calme et presque le recueillement d'un sanctuaire.

Un demi-jour éclairait son intérieur silencieux ; des bibliothèques étaient surmontées de bustes en marbre des grands hommes.

Devant la fenêtre, un bureau couvert de livres, de papiers, était resté dérangé ; chaque objet conservait le mouvement que la main de Gontrand y avait imprimé avant de sortir.

Isabelle oublia aussitôt tout ce qui l'avait frappée au dehors. Debout et les mains pressées sur son cœur, elle respirait l'air de cet intérieur.

Une curiosité de cœur extrême l'attirait vers tous les objets ; elle les regardait avidement pour emporter la mémoire de tout cet intérieur avec elle.

Sur le bureau était un portefeuille qu'Isabelle reconnut aussitôt. Elle avait vu le chevalier de Lauzière s'en servir pendant le voyage qu'ils avaient fait ensemble, et c'était comme un ami qu'elle eût retrouvé au milieu d'étrangers.

Sans le vouloir, elle pressa le portefeuille entre ses mains, l'ouvrit, le feuilleta. Tout à coup son visage se couvrit d'une ardente rougeur : elle venait de voir entre les feuillets une petite plante desséchée.

En revenant du Midi, ils s'étaient arrêtés un instant sur un bord de rivière tellement aride, rocailleux, qu'il semblait impossible qu'aucune végétation pût y paraître ; aussi, la découverte que fit Isabelle d'une toute petite plante fut comme celle d'un monde dans l'espace, et elle donna *sa conquête* à Gontrand.

A la vue de ce brin d'herbe précieusement conservé, toute sa croyance en l'amour du chevalier de Lauzière se réveilla en elle. Cette persuasion instinctive avait été si forte que les preuves d'indifférence de Gontrand, son éloignement, son silence avaient à peine pu la détruire, et maintenant le moindre indice suffisait à la faire renaître.

Elle referma le portefeuille et le replaça sur le bureau.

Mais la puissance que le chevalier de Lauzière exerçait sur elle était si grande, que ce moment où elle reprenait foi en ses sentimens, bouleversait son être comme un changement soudain de destinées ; son cœur battait violemment, ses yeux étaient baignés de larmes.

Tandis qu'elle restait devant ce bureau, immobile, pressant ses paupières de ses mains pour en retenir les pleurs, et gardant sur les lèvres le sourire de joie qui venait d'y renaître, la porte de la pièce précédente s'ouvrit et se referma, un léger bruit de pas se fit entendre sur le parquet.

Isabelle tressaillit et rassembla toutes ses forces ; car, sous l'impression qui la dominait en ce moment, elle ne voyait plus Gontrand s'approcher d'elle que pour se mettre à ses genoux, attacher sur elle un de ces beaux regards qui révélaient son âme et lui jurer de l'aimer toujours...

Il salua Mme de Thémines avec une grâce et une aisance parfaites ; puis il la conduisit à un canapé et s'assit en face d'elle, à une de ces distances respectueuses qui brisent la communication du regard et proscrivent l'intimité.

Dès l'abord du chevalier de Lauzière, Isabelle, atteinte d'un froid poignant, avait refoulé ses impressions au plus profond de son âme, et donné à son visage pâle une expression légère et indifférente.

Elle secoua la tête pour en chasser tout à fait le rêve insensé qui était venu encore une fois la saisir, puis elle expliqua à M. de Lauzière le but de sa visite ; après quoi elle tira le placet de son aumônière.

Gontrand s'approcha de la fenêtre pour lire l'écrit qui lui était présenté.

Tandis qu'il le parcourait des yeux, Isabelle fit une réflexion rapide.

Le marquis de Châteauneuf, dont on demandait le rappel à la reine, était un partisan dévoué de Mazarin, que le parlement commençait à combattre avec vigueur. Le chevalier de Lauzière semblerait donc agir contre son parti en apostiliant son placet, en contribuant à faire

rentrer en France un auxiliaire du ministre déjà détesté pour ses exactions.

Isabelle s'était occupée de cette affaire avec tant de distraction, que la moindre pensée à ce sujet ne lui était venue. Maintenant, elle attachait peu d'importance au succès de sa démarche, mais elle souffrait d'avoir demandé à Gontrand un service que son devoir l'obligeait à refuser.

Cependant le chevalier, après avoir parcouru le placet, réfléchit une minute, laissa voir sur ses traits un sourire triste et doux, puis se pencha sur son bureau et ajouta au bas du papier quelques mots revêtus de sa signature.

Madame de Thémines, surprise et troublée lorsque Gontrand lui rendit le placet, hésitait à le reprendre.

— Mais il me semble, monsieur le chevalier, dit-elle avec embarras, que cet acte de rappel doit être opposé à vos opinions, et je ne comprends pas l'assentiment que vous venez d'y donner.

— Vous me l'avez demandé, madame, dit Gontrand.

— Mon Dieu ! je n'y avais pas songé... Mais je viens de voir à l'instant même combien ma démarche était inconvenante, car le marquis de Châteauneuf appartient à Mazarin...

— Entièrement. — Et en ralliant lui-même un certain nombre de partisans autour de lui, sa présence grossira le parti de la cour, qui assure la puissance du ministre...

— Dont les membres du parlement, attachés aux droits du peuple, ont bien de la peine à combattre l'influence funeste.

— Ainsi ce retour en grâce appelle un ennemi de plus contre la cause que vous soutenez... Je ne sais pas comment votre conscience politique vous a permis de le signer.

— Je répondrai encore, madame, vous me l'avez demandé.

Un accent presque insaisissable qui vibrait au fond de la voix de Gontrand, fit tressaillir Isabelle. Elle était disposée à donner à ses paroles un sens très-étendu ; et en effet, de la part d'un homme aussi grave que le chevalier de Lauzière, une concession semblable à celle qu'il venait de faire annonçait peut-être une grande puissance sur lui chez celle qui l'avait obtenue.

Cette illusion folle et obstinée de l'amour qu'elle inspirait à Gontrand était toujours prête à renaître dans Isabelle; elle se réveillait au moindre indice, à un brin d'herbe resté dans un portefeuille... peut-être par oubli... à quelques paroles qui pouvaient aussi avoir été dictées par la simple courtoisie.

Madame de Thémines prit avec une lenteur extrême le placet que tenait encore Gontrand; et alors, il lui sembla sentir trembler le papier.

A ce signe d'une émotion intérieure, elle se laissa aller à dire à Gontrand en le regardant fixement, mais avec un sourire et de l'air le plus indifférent qu'elle put prendre :

— Pourquoi donc cédez-vous si facilement à mes désirs?

Mais les traits du chevalier de Lauzière n'exprimaient qu'une déférence froide.

Il allait sans doute répondre par un compliment banal, lorsqu'un valet de chambre entra.

— Je viens prévenir monsieur, dit le domestique, que le père Vincent, supérieur des Lazaristes, attend dans l'antichambre.

— Vincent de Paule! répéta le chevalier.

— Oui, monsieur, reprit le valet; le révérend père n'avait pas dit son nom; mais quelqu'un l'a reconnu dans la foule. J'ai pensé que monsieur voudrait recevoir de suite M. Vincent; et je suis venu le prévenir.

Le chevalier fit un signe d'assentiment.

Madame de Thémines, se hâtant de le laisser libre, le remercia du service qu'il avait bien voulu lui rendre, et se dirigea vers l'escalier dérobé par lequel elle était entrée.

Le chevalier de Lauzière, après avoir accompagné la comtesse jusqu'à sa voiture, remonta dans son cabinet où on introduisit Vincent de Paule.

Gontrand de Lauzière, qui, à l'entrée du révérend père, ne lui avait pas adressé la parole, fit quelques pas vers lui et lui présenta un fauteuil, toujours en silence.

— Monsieur le chevalier... dit Vincent de Paule en levant les yeux sur Gontrand de Lauzière.

Puis il s'arrêta subitement, jeta une exclamation sourde et fit deux pas en arrière.

Cependant, après avoir passé la main sur ses yeux, il se remit, vint s'appuyer contre le fauteuil et reprit aussitôt :

— Pardon, monsieur le chevalier... j'espère que vous voudrez bien excuser l'inconvenance de ce mouvement... il a été causé par une si étrange ressemblance...

Mais, comme M. de Lauzière ne répondait pas, Vincent de Paule se sentit réellement troublé par ce silence, et reprit d'une voix mal assurée :

— Encore une fois pardon, monsieur le chevalier... je me trompais.

— Non, mon père, tu ne te trompais pas! s'écria Gontrand en se jetant à ses pieds.

— Toi!... toi! mon fils! dit Vincent de Paule d'une voix vibrante de tendresse et en le pressant dans ses bras.

Mais aussitôt il le repoussa avec une expression morne et triste et baissa les yeux.

— Là-bas, mon père, dit Gontrand en levant son regard dans l'espace, là-bas votre divine bonté pour moi ne cessait pas si vite.

Vincent de Paule se tenait les yeux fixés devant lui et les sourcils contractés. Il semblait observer par la pensée l'hôtel où il se trouvait, les écussons qui en couvraient les murs, l'aspect de grandeur dont il était revêtu, la nombreuse livrée qui le remplissait... Et il prononça en secouant la tête :

— Ah! mon fils! j'espérais mieux de toi!

— Oui, dit Gontrand, vous me croyiez dans quelque solitude des Indes occupé à labourer la terre.

— C'était ce que tu m'avais promis : vivre dans une humble campagne du produit de ton champ, te retirer le soir dans ta cabane isolée pour méditer et prier!... et je te retrouve ici haut et puissant seigneur..... Ah! j'espérais mieux de toi.

— Mon père...

Vincent de Paule se laissa tomber dans un fauteuil; Gontrand s'assit sur un tabouret à ses pieds.

— Et pourquoi, étant à Paris, n'es-tu pas au moins venu me voir? dit le digne vieillard avec la bonhomie d'un père qui pense d'abord à ses droits.

— Je redoutais trop, répondit Gontrand, le moment où vous me diriez, comme à présent : Tu m'as trompé, en n'allant pas vivre dans l'obscurité qui t'appartenait.

— Et tu ne pensais pas à celui où j'ajouterais : Malgré tout, je ne puis m'empêcher de t'aimer.

— O mon bon père! s'écria Gontrand en penchant sa tête sur les mains de Vincent de Paule qu'il baisa avec transport.

Puis, relevant ses yeux pleins de feu, mais d'une expression suppliante encore :

— Alors, mon père, dit-il, écoutez-moi : Vous savez qu'avec vous la vérité sera toujours sur mes lèvres... Et moi, puisque j'ai conservé votre tendresse, je veux vous demander de m'entendre et de me juger.

Le fils d'adoption de Vincent de Paule lui raconta tout ce qui s'était passé pour lui depuis leur séparation.

Il était resté assis sur le tabouret devant le fauteuil où le pasteur se tenait penché et attentif, et il lui parlait avec un abandon extrême, mêlé de l'impression de respect qui rendait par instants sa voix tremblante.

Ils restèrent tous deux un moment plongés dans une émotion silencieuse. Puis, lorsqu'ils eurent parlé quelque temps des circonstances étranges de cette réunion, Vincent de Paule se retira sans lui faire part du but de sa visite. Mais ce n'était plus qu'une séparation passagère, le digne prêtre et son fils d'adoption devaient bientôt se revoir.

VII.

La nuit était venue où l'abbé de Gondy, accompagné de son jeune ami Olivier d'Alton, devait tenter une excursion au dehors de Paris, dans le lieu que la croyance publique signalait comme maudit et du plus redoutable abord.

Cet espace de terrain, nommé plateau du Mont-Souris, s'étendait entre la barrière et Bicêtre, et enfermait les carrières de Gentilly. Ancien cimetière des Romains, cette terre, à ce qu'on croyait, se rouvrait en de certaines nuits pour laisser échapper des spectres de son sein. Les esprits des ténèbres et ceux d'entre les hommes qui participent à leurs actes pervers, venaient s'unir aux âmes réprouvées dans ce rendez-vous redoutable des puissances funestes.

L'abbé de Gondy, qui cherchait de toutes parts des sujets de duels et de scandales qui pussent l'empêcher d'être irrévocablement lié aux ordres, espérait que la moindre rencontre offerte par le hasard dans ce lieu chargé d'anathèmes aurait

assez de retentissement pour le perdre aux yeux de l'Église, et il venait y chercher sa délivrance.

Les deux jeunes gens étaient munis d'épées et de pistolets, Gondy disant courtoisement qu'il fallait laisser le choix des armes aux esprits. Quatre laquais, également sur la défensive, les suivaient à quelque distance.

Ils avaient choisi la nuit qui, succédant à la lune de mars, devait appeler, selon la croyance populaire, les êtres voués aux ténèbres.

L'abbé de Gondy avait le cœur le plus belliqueux qui eût jamais battu sous une soutane; le seul espoir d'un duel, le sombre prestige qui entourerait celui-ci s'il pouvait avoir lieu, faisait déjà naître sa belle humeur. Olivier était plus froid à cette entreprise, qu'il ne tentait que par complaisance, et il y apportait même un vague malaise, provenant de l'ennui ou d'une crainte indéfinie.

Ils avaient laissé les dernières maisons éclairées derrière eux, et approchaient du plateau de Mont-Souris par un chemin déjà livré au vent froid et à l'ombre uniforme.

— Il est onze heures, dit Olivier, le temps est couvert... toutes les lumières des habitants sont éteintes, et celles du ciel ne s'allument pas.

— Est-ce que cela vous effraie? demanda Gondy.

— Non, mais les ténèbres influent toujours sur moi d'une manière pénible.

— Si nous venons chercher quelques périls ici, nous avons en même temps de bonnes armes et du courage pour en sortir vainqueurs...

Les jeunes gens continuèrent à marcher, en tournant continuellement dans le cercle du plateau. Ils avaient, d'un côté, les carrières de Gentilly aux gouffres sombres; de l'autre, des rocs mêlés de touffes d'arbres encore dépouillés. Sous les pieds, le terrain était crevassé, raboteux; mais, en certains endroits, l'influence de la saison se faisait sentir; la terre s'animait, le gazon déjà vert se couvrait d'iris et de paquerettes.

Ce trajet, toujours tournant dans les pierres et les épines, devenait extrêmement fastidieux. Il impatientait l'abbé de Gondy, pressé d'en venir à une solution; il fatiguait cruellement le jeune comte d'Alton, accoutumé à ne fouler à cette heure que son lit de soie et de duvet.

Les valets attendaient à l'entrée du plateau, sans doute aussi ennuyés que leurs maîtres.

Dans les environs, c'était le même calme plat; sans doute la police, avec son tact parfait, quoique prévenu par un avis secret de Gondy, négligeait de défendre les jeunes gentilshommes qui n'étaient nullement attaqués.

Tout dormait dans cette enceinte. Il valait peut-être autant, pour les deux jeunes gens, aller aussi dans leur lit. Ils faisaient cette réflexion chacun de leur côté, et ils étaient près de se la communiquer.

Comme ils allaient peut-être prendre ce parti extrême de rentrer sans coup férir, ils virent, avec un saisissement qui bouleversa soudain leurs dispositions, une lumière sortir de la profondeur des carrières.

On voyait que c'était une lanterne, à l'irradiation que le verre jetait autour du point lumineux, et ces rayons éclairaient la forme indistincte d'un homme.

Elle avança de quelques pas, et s'arrêta à un endroit un peu élevé au-dessus du sol.

L'abbé de Gondy et Olivier se dirigèrent rapidement de ce côté. Le chemin qu'ils firent en traversant le plateau ne fut encore troublé d'aucun incident, et rien ne pouvait flatter leur chimère que cette lumière restée à la même place.

Ils approchèrent de ce point l'épée nue à la main. Involontairement alors, ils marchèrent sur la pointe du pied et retinrent leur haleine...

Arrivés là, l'aspect le plus inattendu frappa leurs regards.

L'élévation de terrain était un talus en pente douce. En cet endroit abrité, le sol était velouté de mousse, de hauts gazons. Le perce-neige, la violette jetaient leurs touffes épaisses; le narcisse s'élevait blanc et doré de ses larges feuilles. Dans cette fraîche verdure, une femme était couchée et endormie.

La lanterne posée sur le tertre au-dessus de sa tête éclairait sa figure; l'homme qui portait cette lumière avait disparu.

Seule en cet endroit désert, cette femme n'était cependant pas une infortunée forcée par l'excès de la fatigue de chercher le repos sur la terre; son visage brillait des plus fraîches nuances de la santé; ses vêtements étaient amples, épais et mordorés de vives couleurs.

La lumière qui l'éclairait, enfoncée et à demi perdue dans les hautes herbes, semblait une étoile placée sur son front.

Il s'exhalait de cette retraite un air suave qui

pénétrait doucement, sans qu'on sût si ce frais parfum émanait de la belle endormie ou du calice des fleurs des champs.

Mais, quel qu'il fût, senteur de violette ou souffle de femme, ce parfum montait au cerveau des jeunes gentilshommes... Ils regardèrent longtemps la jeune inconnue...

En ce moment, la jeune femme fit un léger mouvement et ouvrit les yeux.

Son regard rencontra aussitôt l'abbé de Gondy. Alors ses beaux sourcils se contractèrent, et en même temps tout son visage s'illumina d'un étrange sourire.

Elle s'assit sans détacher son regard fixe de celui qui était devant elle... elle porta la main à sa ceinture...

Puis, d'un seul bond, elle s'élança du milieu de l'herbe comme une couleuvre, saisit le jeune homme au collet, lui appuyant la pointe d'un poignard sur la gorge en disant :

— La bourse ou la vie!

Gondy jeta un cri perçant, qui était plus de surprise que d'effroi. Comme il avait déjà senti le froid du fer, il s'élança en arrière et tira son épée.

La jeune femme, qui était tenue à distance par la longueur de la lame, laissa tomber son poignard, se pencha vers les hautes herbes, y prit une épée qui dormait près d'elle, et croisa le fer.

En même temps, un homme, dont Olivier eut le temps d'entrevoir la haute stature, donna un coup de pied à la lanterne, la brisa... et tout retomba dans la nuit sombre.

Olivier, sans prendre le temps de réfléchir, mais d'après l'attaque qu'il avait vu livrer à son ami, fondit, malgré les ombres, sur cet adversaire qu'il savait être devant ses pas; une épée rencontra la sienne, et la lutte s'engagea.

Il se passa alors un moment de trouble si étrange, que les assistants même ne purent s'en rendre compte.

Ce fut dans tout l'espace un mouvement universel et indescriptible.

Un léger sifflement semblable à celui des serpents, qui, en se levant des rochers, se seraient répondu l'un à l'autre, parcourut l'étendue. A ce bruit, succéda une vague rumeur, un tumulte sans nom. On eût dit que, selon les prévisions de l'abbé de Gondy, de tous les points du plateau, rochers, bêtes fauves, reptiles, oiseaux de nuit, prenaient un corps humain pour combattre. Bientôt on entendit des rugissements étouffés, des cliquetis de fer qui se croisaient; puis, dominant tout le reste, des coups de feu isolés, dont la détonation semblait marquer tous ces bruits confus et sinistres d'une finale terrible.

Les éclairs du mousquet fendaient parfois les ténèbres sans les dissiper : c'était une mêlée bizarre, où les combattants, inconnus, mystérieux, se confondaient avec les ombres : on eût dit que les nuages noirs du ciel étaient descendus sur le sol pour s'y heurter en grondant.

Les quatre valets armés, qui attendaient leurs maîtres à l'entrée du plateau, s'étaient sans doute avancés au premier cri d'alarme, et, comme Gondy et d'Alton, combattaient des ennemis invisibles.

Olivier, en se mesurant avec son adversaire, avait aussitôt reconnu une lame aussi forte que la sienne. Dans le jour, il y eût eu en ce lieu un combat admirable de force et d'adresse; mais, dans cette lutte ténébreuse, les deux jouteurs lançaient le fer au hasard et s'obstinaient à frapper sans savoir où allaient leurs coups.

Le jeune comte était plus brisé de ce cartel illégal, fantastique, qu'il ne l'avait éprouvé dans toute autre rencontre. Son jeu, ordinairement léger, brillant, son escrime gracieuse et savante avaient disparu. Une influence funeste pesait sur lui, son bras semblait s'engourdir et ne frapper qu'avec des efforts violents; il était inondé de sueur; sa poitrine oppressée, au lieu de ces accents moqueurs, provocants des jeunes et hardis combattants, ne laissait exhaler que des cris rauques, interrompus. Dans l'ardeur la plus vive de la lutte, il se sentait l'âme accablée d'une crainte étrange, d'une tristesse mortelle.

Mais c'était une raison pour surexciter son impatience; plus il souffrait de ce duel maudit, plus il avait hâte de le finir.

Trois fois il s'était jeté sur son adversaire, l'avait saisi au pourpoint, et raccourcissant son épée, avait voulu lui en percer la poitrine, autant de fois le personnage inconnu lui avait fait lâcher prise, et s'était élancé sur lui à son tour, pour être également repoussé.

Le combat devenait à toute minute plus acharné. Olivier, exalté par sa propre et inutile colère, étourdi, enivré par le choc des armes,

croyait voir cette atmosphère ténébreuse dans laquelle il s'agitait en vain, étinceler des feux de l'acier et se teindre d'un rouge de sang.

Enfin, dans sa rage impuissante, il s'écria :

— Qui que tu sois, brigand ou démon, que le ciel t'extermine!

Puis il s'élança sur son adversaire d'un bond plus violent...

Mais son épée ne rencontra plus que le vide... Il tourna sur lui-même, décrivit mille cercles de la main; de toutes parts la lame légère, flexible, fouetta les airs, traça sa ronde folle, insensée, dans l'espace désert.

Aux paroles d'Olivier, au son de sa voix qui s'était fait entendre, son ennemi, tombé sur le terrain ou évanoui dans l'air... on ne pouvait rien savoir d'un être fantastique tel qu'il le paraissait... son ennemi avait disparu!

La même rumeur de combat, le même cliquetis d'armes continuait sur les autres points, lorsque dans le terrain vague qui bornait au nord le plateau de Mont-Souris, on vit soudain paraître des lumières, et on entendit les pas lourds et réguliers du guet.

La garde ne sortant qu'à onze heures, venait après coup disperser les combattants. Elle avançait lentement, en patrouille maladroite qui, au lieu de dissimuler sa présence et de surprendre les malfaiteurs, agitait de loin des flambeaux et criait à pleins poumons :

— Ohé!... on se bat ici!... arme au bras! en avant! marche!

A cette approche, le son léger, rapide qui avait ouvert le combat se fit de nouveau entendre; un sifflement aigu parcourut en ronde tout le plateau.

Au bout d'un instant, la patrouille arriva sur le terrain; les torches que portaient les soldats éclairèrent l'espace. Le champ de bataille offrait quelques éclats de lames brisées, quelques lambeaux de vêtements, et le corps d'un des valets de l'abbé de Gondy, tué sur la place.

Du reste, nulle autre trace des assaillants.

Le flambeau d'un des archers, qui éclairait dans son inspection le sergent du guet, donna en même temps sur les deux figures défaites, bouleversées, d'Olivier et de l'abbé de Gondy qui se cherchaient.

Le regard d'Olivier parcourut rapidement la personne de son ami qu'il avait laissé en si étrange rencontre. L'abbé avait les cheveux, les vêtements en désordre, les diamants de son collet, de son nœud d'épée, et ses chaînes d'or avaient disparu; mais ses traits étaient radieux, triomphants, ses yeux petillaient de folle gaîté.

— Bonjour, mon ami, dit-il au sergent... Oui, vous me reconnaissez... c'est bien moi... l'abbé de Gondy.

— Le neveu de monseigneur! s'écria l'archer qui ne l'avait nullement reconnu, juste Dieu! quand il faut que j'arrête tout le monde ici... ou du moins que je fasse ma déposition!... Ah! pour l'honneur de Mgr l'archevêque, je me tairai.

— Cinquante pistoles pour toi, dit l'abbé en se penchant à son oreille, si tu veux me dénoncer et me mettre un bon procès sur les bras... Regarde bien... constate le combat... relève plutôt le mort et prends-le pour témoin.

Pendant ce temps, le pied d'Olivier, au milieu de quelques fragments d'habit déchirés et tachés de sang, rencontra un objet qui offrait plus de résistance. Le jeune comte se baissa et ramassa un portefeuille.

En même temps, il reconnut se trouver à la même place où il avait lutté avec son ennemi invisible. Ce portefeuille était donc tombé du pourpoint de l'inconnu pendant le combat. Dès lors, ce qu'il pouvait contenir était d'un vif intérêt de curiosité pour Olivier. Il le glissa dans sa poche en silence.

Puis les deux gentilshommes reprirent à grands pas la route de Paris.

VIII.

Le lendemain, Olivier s'éveilla brisé de fatigue, et d'une tristesse qui ressemblait au remords.

Il était, ce matin-là, mécontent de lui-même, comme toutes les fois qu'il restait au-dessous de l'amour suprême qu'il devait à sa tendre jeune femme, et, de plus, conservant une impression pénible de son extravagante excursion de la veille; son premier soin en se levant fut de vie siter les dépouilles de l'ennemi, le portefeuille qu'il avait trouvé sur le champ de bataille.

Cette inspection lui fit juger tout d'abord que c'était au moins surnaturel des êtres, à un simple bandit qu'il avait eu à faire. Il trouva sur de mauvais papier des notes intitulées *partage*, couvertes de mots inintelligibles, de chiffres et

de taches de vin. Une seule lettre, d'écriture grossière et à peine lisible, se trouvait mêlée à ces feuilles.

Elle était d'un bandit qui, après avoir, à ce qu'il paraissait, quitté pendant quelque temps la société de ses compagnons, demandait à rentrer dans leur sein. Il apportait pour sa bienvenue une somme de deux cents écus, salaire donné à sa jeune femme pour les soins qu'elle prenait d'un enfant étranger, et qu'il enlevait en quittant pour toujours sa maison.

A ces lignes qu'il venait de lire, le papier tomba des mains d'Olivier; une inquiétude mortelle s'empara de son esprit.

Il regarda de nouveau la lettre. Elle était d'un mois de date et timbrée de Rochefort. Ceci vint augmenter ses craintes instinctives. C'était dans ce village, voisin du château de Thémines, qu'Isabelle avait déposé l'enfant de sa jeune amie, celui d'Olivier! Cet enfant était peut-être le seul *étranger* dans le village... et madame de Thémines avait dû donner quelque temps avant, *deux cents écus* à la jeune femme chargée de l'allaiter... Si c'était le mari de celle-ci qui l'eût abandonnée en enlevant son argent, que devenait cette femme, que devenait l'enfant confié à ses soins?...

Olivier resta un moment étourdi de la manière bizarre dont cet avertissement lui était arrivé. Mais aussitôt il réunit tout l'argent qu'il possédait, le mit dans une bourse, sonna, et dit au domestique qui se présenta :

— Guitaut, prenez à l'instant le meilleur cheval que vous pourrez trouver, courez à Rochefort, informez-vous d'une jeune femme nommée Giselle Hubert, qui demeure près de l'église, remettez-lui cet argent; puis revenez bride abattue me dire que vous l'avez vue, que vous lui avez parlé. Songez à toute minute que je vous attends ici, à cette place, et avec la plus violente impatience.

Le courrier partit. Le jeune comte attendit en comptant les minutes.

Guitaut, qui avait fait le voyage de Rochefort au galop de son cheval, revint vers sept heures du soir.

Il rapportait la bourse pleine. Giselle Hubert n'était plus dans le pays.

D'après ce que le domestique venait d'apprendre, cette jeune femme avait été dépouillée par son mari, qui, un mois à peu près auparavant, s'était enfui en emportant tout ce qu'elle possédait. Alors Giselle, après avoir fait entendre des cris de détresse aux échos d'alentour, c'est-à-dire aux voisines, qui les répétaient fidèlement, avait disparu à son tour du village avec un enfant qu'elle allaitait, sans qu'on sût de quel côté s'étaient tournés ses pas.

A ce récit, Olivier jeta un manteau sur ses épaules, monta à cheval et courut au couvent de Saint-Lazare.

Il était instruit par Madeleine de la protection généreuse que Vincent de Paule prêtait à leurs amours; et, dans ce premier élan de la douleur, où l'on tourne toujours les yeux vers la Providence, il allait trouver le digne pasteur.

Arrivé à la maison des Missionnaires, le comte d'Alton fit passer son nom et fut aussitôt introduit dans la cellule du supérieur.

Quelque puissante préoccupation qui l'absorbât d'ailleurs, Olivier fut frappé de surprise en entrant dans cette retraite, en voyant Vincent de Paule assis sur une escabelle, entre son Christ de bois et sa couche de paille.

Le jeune comte n'avait pas cru qu'on pût vivre ainsi ailleurs que dans les tableaux où le Poussin et Paul Véronèse ont peint leurs pieux solitaires; et il trouvait dans cette profonde humilité l'apôtre le plus illustre de son siècle.

Lorsque le comte d'Alton entra, Vincent de Paule tenait une lettre qui paraissait l'occuper vivement; à la vue du jeune homme, il se hâta d'enfermer ce papier dans son pupitre.

Olivier confessa au révérend père son excursion de la nuit précédente, son duel avec l'inconnu, après lequel un portefeuille était resté entre ses mains, lui montra la lettre qui était venue éveiller ses inquiétudes, finit en lui apprenant la triste et étrange nouvelle qu'on lui avait à l'instant même apportée de Rochefort.

C'était un nouveau malheur pour la tendre Madeleine, un obstacle de plus à sa délivrance, que Vincent de Paule s'était promis à lui-même d'accomplir; mais le pasteur l'apprit avec autant de calme que s'il s'y fût attendu.

Dans sa mission prédestinée, il passait sa vie à entendre les récits des tribulations et des peines. Debout sur un monde de perversité et de douleurs, il était là comme la croix au milieu du chemin, devant laquelle chaque voyageur fati-

gué vient déposer la poussière de ses pieds et apporter sa prière.

Il dit à Olivier, d'un accent sévère, que s'il eût veillé sans cesse sur son enfant, il eût appris de suite la ruine de celle qui le nourrissait, et que le dénûment n'eût pas forcé cette femme à s'éloigner de son pays; que si, étant averti du danger qu'il pouvait y avoir de ce côté, il eût couru lui-même à Rochefort, au lieu d'y envoyer sa bourse et son valet, il eût peut-être recueilli quelques indications sur la route prise par Giselle, et sur le lieu qui pouvait maintenant enfermer son enfant.

Olivier roulait le bord de son manteau dans ses doigts et baissait les yeux.

La honte, le regret, avaient une expression saisissante sur cette belle figure. Mais surtout, l'amour paternel, avec son caractère grave, réfléchi, formait un contraste si frappant sur cette tête blonde de vingt-quatre ans à peine, que le digne vieillard, attendri, et en même temps forcé de sourire, tendit la main à Olivier, et ne pensa plus qu'à le consoler.

Il lui dit qu'une femme et un enfant, surveillés par la Providence, ne se perdaient pas comme une feuille d'arbre emportée par le vent;

Que lui, Olivier, monterait à cheval dès le lendemain, et ferait des battues dans les environs de Rochefort; que si ces premières démarches étaient infructueuses, il s'occuperait lui-même activement d'aller à la recherche du bien précieux qu'ils avaient égaré.

Vincent de Paule assura ensuite avec tant d'autorité que l'on ne devait pas se trouver malheureux tant qu'on pouvait encore agir et se dévouer pour ceux qu'on aimait, qu'Olivier le crut, et prit un certain contentement intérieur de cette catastrophe qui allait lui donner à déployer son courage.

Le pasteur ajouta la recommandation de taire à Madeleine la disparition de son enfant, et de ne pas éveiller ses peines endormies depuis si peu de temps.

Le jeune comte d'Alton quitta la cellule du père Vincent, trempé de forces et plein d'une ardeur à se dévouer aux plus chers intérêts de son cœur, qu'il n'avait jamais connue.

Au bout de quelques minutes, le chevalier Gontrand de Lauzière succéda à Olivier d'Alton dans la retraite de Vincent de Paule.

Celui qui était au dehors un des hommes éminents du jour, une haute puissance populaire, redevenait seulement, près de Vincent de Paule, le fils tendre et reconnaissant du bon prêtre.

En même temps, ils goûtaient tous deux le bonheur de se retrouver après une longue absence.

Le pasteur, qui n'avait pas de secrets pour son cher Gontrand, reprit la lettre qui l'occupait à l'arrivée du comte d'Alton, et dont il avait promptement dérobé l'écriture au jeune homme, parce qu'elle était de sa tante, la marquise d'Estouville.

Cette lettre de la marquise au supérieur de Saint-Lazare, était ainsi conçue :

« Mon révérend père,

» Je vous adresse le témoignage de ma respectueuse reconnaissance pour votre intercession toute-puissante auprès du Seigneur. Par vos saintes prières, sans doute, la grâce est descendue dans le sein de ma fille Madeleine, et elle a prononcé ses vœux avec l'âme d'une chrétienne et la connaissance du bonheur infini qu'elle recevait dans cette grande journée.

» Cependant, je dois m'en souvenir, mon père, en exigeant impérieusement, et contre votre avis, cette preuve de la soumission de ma fille, je vous ai paru coupable de trop de présomption en mes propres lumières.

» Si tous les juges de la terre me demandaient compte de cet acte d'autorité, je ne répondrais pas; mais je reconnais aux ministres de Dieu le droit de fouiller jusqu'aux plus profonds replis de notre conscience pour la juger. Ainsi je prosterne ma raison à vos pieds, je vous rends arbitre des motifs qui m'ont guidée, et je demande comme une grâce qu'il me soit permis de me justifier devant vous.

» Pour cela, je dévoilerai à vos yeux l'abîme d'iniquités qui, en condamnant notre famille à la perdition éternelle, m'a fait dévouer ma fille, dès son enfance, à un sacrifice exemplaire.

» En même temps, votre présence me sera d'un grand secours pour l'acte de justice qu'il me reste à exercer, et qui clôra ma triste tâche de réparation en ce monde.

» J'ose donc vous supplier, mon révérend père, de venir demain soir, 30 de ce mois de mars, à

mon hôtel, accompagné de deux de vos prêtres, qui seront nécessaires pour prêter témoignage, ainsi que vous, de ce qui doit se passer.

Ne refusez pas à votre indigne servante la possibilité de se laver à vos yeux du péché d'orgueil, dont elle a dû vous paraître coupable, et prêtez-lui le dernier secours qu'elle doive jamais implorer sur cette terre.

» C'est avec cette espérance que je me dis, mon révérend père, votre humble créature,

» Marquise Sergine d'Estouville. »

Vincent de Paule ne lut pas cette lettre sans de vifs mouvements de répulsion.

Si les rapports avec les personnes de haut lieu lui coûtaient toujours, comme le forçant à sortir de sa vocation spéciale, qui était de servir Dieu dans les pauvres, il éprouvait surtout un éloignement particulier pour la fanatique marquise d'Estouville; il appréhendait de se trouver encore une fois en face de cette pâle et sombre figure, dans le lugubre intérieur qu'elle s'était créé au sein de l'hôtel nobiliaire.

Par un hasard heureux, le chevalier de Lauzière se trouvait près de Vincent de Paule en ce moment; le pasteur pria son fils d'adoption de l'accompagner dans une visite qui menaçait d'être trop aventureuse pour ses simples habitudes.

Un homme dans la position du chevalier, portant l'épée au côté, ayant surtout la connaissance des usages et des difficultés du monde, rassurerait davantage M. Vincent que les deux prêtres de sa maison, dont, au reste, il ne négligerait pas de se faire accompagner.

Il recommanda donc à Gontrand de Lauzière de se trouver à sa disposition le lendemain soir.

IX

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE

L'église Saint-Séverin, cette belle création de plusieurs siècles qui vinrent y travailler à leur tour, était à cette époque encaissée dans des amas de chétives et sombres masures qui obstruaient de toutes parts la vue de son majestueux vaisseau.

Un cimetière, qui s'étendait autrefois à côté de l'édifice, avait été peu à peu envahi par les constructions particulières.

Dans le seul espace qui restât libre on venait d'élever une fontaine.

Cette fontaine offrait un large piédestal, soutenant au milieu une coquille d'où l'eau tomberait dans un vaste bassin creusé à la base. Le socle était surmonté de deux grandes figures de pierre, sculptées par Francheville, et représentant un ange adorateur à genoux, les mains levées au ciel, et sainte Geneviève assise à l'ombre de ses ailes.

L'ouvrage non encore achevé était entouré d'échafaudages recouverts de grandes toiles.

Le 30 mars, à onze heures du soir, on était depuis longtemps en pleine nuit dans ce quartier, dont les habitants se couchent à la tombée du jour pour se lever avec lui. Tout dormait; les patrouilles qui sillonnaient par instant les ruelles fangeuses percées dans ce chaos de murailles, ne rencontraient que des passages déserts et des maisons silencieuses.

Pourtant, malgré les apparences, un certain nombre d'individus, parfaitement éveillés, se trouvaient encore là.

Cachés par l'échafaudage et ses toiles, des hommes, pour le moment, habitaient la fontaine, juchés au sommet du piédestal, enlacés à ses statues et blottis à sa base.

De plus, dans un coin de la petite place, derrière une lucarne à châssis de plomb en losanges où on ne pouvait le voir, un vieux bourgeois, tourmenté par la goutte, veillait le bonnet de coton sur la tête et comptait mélancoliquement les heures de la nuit.

Derrière les toiles de la fontaine, voici la conversation qui se tenait à voix basse :

— Es-tu bien, toi, le Tigre? — Fièrement bien... assis dans la coquille. — Bah! — Mes jambes figurent déjà les filets d'eau qui vont en tomber. — Moi, je me tiens comme je peux sur le coin de la corniche, et le Loup m'écrase. — Pas gêné, le Loup, il est assis sur les genoux de sainte Geneviève! — Est-ce qu'elle chante pour t'endormir, la sainte? — Où es-tu donc, toi, l'Ours, qui jases si bien? — Sur les bras de l'ange... tout en l'air. — Tiens, le camarade qui est déjà porté au ciel dans les bras d'un ange. — Et vous autres là-bas, qu'est-ce que vous dites? — Ne nous dérangez pas, nous faisons un somme. — Au lit? — Oui, étendus tout le long dans le bassin. — Le Lion peut venir quand il voudra, nous voici tous au poste. — Hein!... c'est gentil d'avoir trouvé une barraque juste

devant la fenêtre de l'église pour nous aider à l'escalader. — Et nous cacher en attendant... Ces toiles qui nous tiennent à l'ombre, c'est un bon usage pour la lune! — Il ne fallait que faire sauter une pauvre planche pour entrer ici. — Et ces braves maçons qui nous ont laissé échelles, pinces, limes, ciseaux... quoi, tout ce qu'il nous faut pour épargner nos peines et nos outils. — C'est égal, dit un des camarades en changeant de ton, il y a fièrement de hardiesse à ce que nous faisons là. . Entrer sans clef dans une église!... les cheveux m'en dressent sur la tête.

— Paix donc!... un bruit contre la muraille... une grande ombre qui s'avance... C'est lui!

— Oui! mille tonnerres! c'est moi... Mais vous ne devriez pas le dire, puisque je vous avais ordonné le silence!

C'était le chef de la bande des *Dix*, qui s'annonçait par cette réprimande aux individus de sa troupe, dont il venait prendre le commandement pour l'expédition de la nuit.

Ces mots du Lion furent les derniers qui se firent entendre. Les bandits restèrent muets en exécutant, sur des signes presque imperceptibles de leur maître, les évolutions suivantes :

L'échafaudage, que le hasard avait parfaitement placé, touchait presque à la muraille de l'église. C'était de ce côté que les brigands avaient enlevé des planches, et ils demeuraient encore cachés aux maisons voisines par les toiles qui formaient une sorte de rotonde autour de la fontaine.

Ils descendirent lentement et sans bruit de leur poste respectif. Une échelle fut placée contre le mur; elle atteignait à la fenêtre de l'église, située à vingt pieds de hauteur.

Deux hommes y montèrent. Le premier, prenant pied sur l'assise de la fenêtre, scia les barreaux de fer dans le haut, tandis que le second, resté sur l'échelle, les détachait par en bas.

Pendant assez longtemps on entendit le duo des deux limes grinçantes.

Ce son s'étendait à peine au delà du rayon de la fenêtre. Mais les autres bruits de la nuit, le frôlement d'aile des oiseaux dans les sculptures, les pas lointains du chiffonnier errant, le travail du boulanger dans le souterrain, tous ces sons étaient si faibles, que le cri de la lime, aux oreilles inquiètes des bandits, semblait remplir l'espace.

Le premier moment de l'attaque, le plus simple pour le travail et le plus difficile pour le courage, trouve toujours quelque fibre à émouvoir chez le voleur le mieux aguerri.

Enfin, trois barreaux en tombant ouvrirent passage dans la fenêtre; les vitraux peints furent enlevés en coupant le plomb qui les cernait et doucement déposés sur le sol.

Les voies ainsi pratiquées, les six hommes qui se trouvaient là, s'aidant de l'échelle au dehors et d'une corde à l'intérieur, descendirent dans l'église.

Le dernier était chargé de besaces de toiles vides.

L'embonpoint seigneurial du Lion rendit pour lui le trajet un peu plus difficile, mais il s'en tira encore honorablement.

L'intérieur de l'église était profondément solennel dans la nuit. Cette nef majestueuse, qui ne se montre jamais que peuplée de monde, prenait dans la solitude une grandeur extraordinaire; ses chapelles offraient des fuyants prolongés pleins d'ombre et de mystère; le silence complet laissait l'impression de ce lieu pénétrer jusqu'à l'âme et la remplir de respect et de crainte.

Cette influence se fit un instant sentir sur le chef des bandits. Lui qui, depuis quinze ans, affrontait de semblables hasards, éprouva une sorte d'étonnement et de honte de se voir au milieu de ce sanctuaire pour en dépouiller les autels.

Il avança vers le chœur en dissimulant le bruit de ses pas non par crainte d'être entendu du dehors, mais par une intimidation qu'il n'avait jamais connue.

Les bandits, cependant, enjambèrent la balustrade.

La lueur de la lampe à trois branches qui pendait de la voûte donnait sur le maître-autel; on pouvait embrasser d'un coup d'œil toutes les richesses qui y étaient déposées.

Les vases, les flambeaux, les calices d'argent et d'or massifs dont il était orné, jetaient des reflets brillants; entourés de cette auréole lumineuse, ils se détachaient seuls dans l'étendue des ombres.

A cet instant, tout sentiment de crainte s'ef-

façа. La vue de l'or alluma dans les compagnons de brigandage cette ivresse dont le Vautour parlait peu d'instants avant. Les feux que jetaient l'or et les pierreries des ornements d'autel dardaient dans leurs seins... Leurs regards s'allumaient sous leurs sourcils contractés : un frémissement de joie agitait tout leur être. Ce bonheur de la cupidité près de s'assouvir était silencieux et sombre.

Pour le chef, on ne pouvait voir l'expression de ses traits ; son masque décrivait un orbe noir au-dessous de ses cheveux grisonnants ; mais les artères de ses tempes battaient avec force, sa poitrine se dilatait largement, comme s'il eût voulu aspirer tout l'air plein de richesses qui flottait dans cette enceinte ; la passion de l'or soulevait ses mains frémissantes, qui allaient d'elles-mêmes se tendre vers l'autel.

Cependant les bandits s'arrêtèrent encore pour se repaître de la vue de leur proie... Jamais ils n'avaient été si tranquilles ! Jamais ils n'avaient accompli une expédition sous des auspices aussi favorables ! nul indice resté au-dehors ne pouvait les trahir ; personne ne pouvait venir les troubler au-dedans... Cette voûte, ces murs les protégeaient, étendaient un large espace de sécurité autour d'eux, et les laissaient libres de leur temps et de leurs œuvres.

Le Lion porta le premier sa main audacieuse sur l'autel en saisissant un crucifix d'or massif, et de l'autre main il fit signe à l'un de ses hommes d'étendre par terre la sacoche de toile dont il s'était muni.

Le Vautour tendit le doigt vers le tabernacle.

— C'est là, dit-il à voix basse, qu'est le grand soleil garni de diamans.

Le Lion, pour toute réponse, tira de sa poche un instrument d'acier qu'il avait apporté pour forcer la porte du tabernacle ; il le posa sur l'autel en ajoutant :

— Tout à l'heure.

Il fit mettre dans l'un des sacs où il avait déjà déposé le crucifix, un calice, deux flambeaux, deux vases de vermeil.

On avait l'habitude d'emporter à mesure le butin des lieux qu'on dévalisait. En cas de surprise c'était autant d'enlevé ; puis, le petit volume de bagage le rendait plus facile à passer.

Deux bandits emportant ce premier sac reprirent le chemin de la fenêtre.

Ils grimpèrent à la corde et redescendirent par l'échelle.

Leurs compagnons, immobiles, l'haleine suspendue, écoutaient si nul bruit sinistre ne signalerait le moment difficile de l'évasion... Mais le silence ne fut pas interrompu... le temps nécessaire s'écoula ; on reconnut que les camarades et les objets volés avaient gagné sans encombre l'intérieur de la ville.

Alors le travail recommença. Il restait dans l'église, avec le Lion, les quatre plus anciens de la bande : le Tigre, l'Ours, le Volcan, le Vautour.

Le Lion introduisit l'outil dans la serrure du tabernacle et la fit sauter en quelques tours habilement donnés.

La porte de l'étroit sanctuaire s'ouvrit. La lueur de la lampe frappa sur le saint sacrement, merveille de richesse ! orbe étincelant de diamans qui jetait autour de lui de larges rayons d'or !

Les lèvres des bandits devinrent humides, leurs yeux s'allumèrent d'un feu plus ardent.

Le Lion porta la main dans le tabernacle...

Mais en cet instant la scène changea subitement.

Un prêtre se montre d'un côté de l'autel, un officier des gardes paraît de l'autre.

Le chef des *Dix* jette un cri que la terreur étouffe à demi sur ses lèvres.

Il se retourne machinalement pour fuir... Il distingue des robes de prêtres dans l'une des chapelles qui s'ouvrent à droite de la nef, des uniformes d'archers dans la chapelle qui fait face.

Tout son être immobile devient froid et inerte, comme l'une des pierres de ce temple dans la nuit glacée.

Les quatre bandits se sont rejetés en arrière dans la nef sans issue, et palpitans, se pressent contre la muraille comme s'il voulaient y entrer.

A la même minute, une femme pâle et vêtue de noir sort de derrière l'autel, s'élance vers le Lion, et arrache son masque en s'écriant :

— Ce chef de brigands est le baron Armand de Montférare !

Dans un tel moment, les regards et la clarté de la lampe qui tombent sur le visage du baron,



le frappent d'éblouissement et l'atterrent comme si le feu vengeur du ciel tombait sur sa tête.

Il reste fixé à sa place dans une stupeur mortelle. Le prêtre et l'officier des gardes sont saisis d'un étonnement tel qu'il ressemble à la terreur. Un moment de silence terrible succède aux paroles de la marquise Sergine d'Estouville qui vient de dénoncer son frère.

On sait que dans cette soirée du 30 mars, Vincent de Paule, accompagné du chevalier Gontrand de Lauzière et de deux prêtres lazaristes, devait se rendre chez la marquise d'Estouville.

Dès qu'ils s'étaient présentés à l'hôtel, la marquise, sans s'expliquer davantage, les avait priés de monter dans sa voiture, et s'était fait conduire avec eux à l'entrée de l'église Saint-Séverin.

Le fidèle Cara-Mouna avait suivi la voiture dans laquelle était son maître.

En mettant pied à terre à quelques pas de l'église, ils avaient trouvé un capitaine des archers avec un piquet de ses gens, requis par la marquise et apostés à cette place.

Le gardien de l'église, gagné par Madame d'Estouville, avait ouvert la porte de la sacristie qui donnait derrière le chœur, à droite, et du côté opposé à la fenêtre par laquelle les bandits s'étaient introduits.

C'était donc Vincent de Paule qui était d'un côté de l'autel, ayant près de lui le chevalier de Lauzière et Cara-Mouna, et le capitaine des archers appelé par la marquise qui se tenait de l'autre.

Les deux prêtres de Saint-Lazare et les archers étaient beaucoup plus bas dans la nef, et pouvaient seulement venir prêter l'appui de leur témoignage et la force des armes lorsqu'ils en seraient requis. Sergine d'Estouville, après avoir arraché le masque de son frère qui était debout devant le tabernacle, avait redescendu les marches de l'autel, et se tenait en face de celui qu'elle accusait.

Elle releva la tête par un fier mouvement qui découvrit son visage, d'une blancheur de marbre, et rejeta ses voiles noirs en arrière; ses yeux constamment baissés s'ouvrirent de toute leur grandeur, et il en jaillit un feu sombre.

— J'accuse ici, dit-elle d'une voix forte, j'accuse le baron Armand de Montférare, descendant d'une illustre maison, de se livrer au vol, au brigandage, d'en suivre depuis longtemps et incessamment l'épouvantable carrière, de tenir sous ses ordres une bande de ces agens infâmes, et de se joindre pendant la nuit à ces bandits qui parcourent les rues sombres pour ramasser de l'or dans la boue et dans le sang.

Après ces mots, il y eut quelques minutes d'un silence frémissant : Gontrand de Lauzière prit le premier la parole.

— Madame, dit-il, avez-vous bien songé à cette dénonciation terrible, avez-vous bien pu avoir la force de l'accomplir quand le coupable était votre frère?

— Il y a sept ans que j'y songe, dit-elle; car il y a sept ans que je connais ses crimes... Regardez-moi. Mes traits ont pris la pâleur de la mort à cette découverte terrible; mes cheveux ont blanchi; j'ai vieilli avant l'âge; une maladie mortelle est dans mon sein. Retirée du monde, enfermée seule avec cette affreuse pensée, j'ai passé les jours, les nuits, dans des austérités, des prières qui pouvaient à peine calmer la fièvre de la haine, les tourments de la honte... Regardez-moi! Ce que j'ai souffert vous dira le secret de ce que j'ose faire aujourd'hui.

Ces paroles, prononcées d'un accent de vérité terrible, firent tout frissonner autour d'elle. Aucun des témoins de cette scène ne pouvait revenir de son trouble et répondre à la marquise; elle continua :

— J'avais vu le crime de mes yeux. Un soir, dans une rue écartée, jetée tout à coup dans un groupe d'hommes qui se frappaient en exhalant des cris sourds, j'eus le temps de me réfugier sous un porche profond. De là, je vis les combattants. C'étaient des gentilshommes attaqués par des bandits. Dans le tumulte, les torches brûlaient encore; les brigands qui les avaient jetées par terre avaient beau chercher à les éteindre, ces torches flambaient toujours!... Oh! c'était pour éclairer mes yeux... Un des bandits portait un masque noir... Un masque! c'était bon pour les étrangers; mais, moi, je reconnus mon frère... Je ne pouvais m'y tromper; sa taille, ses cheveux, ses mouvements, le son de sa voix dans un cri de colère, tout me le révélait!... Je voyais le baron de Montférare! c'était bien lui! La lutte finit... Je me trouvai seule sur la place du combat... Un flambeau me montra à terre un objet que je relevai. C'était une bague de fer sur laquelle était inscrit le signe des *Dix*, et qui était tombée de la main de l'un d'eux pendant la lutte... Je m'évanouis. Le lendemain, sans doute, j'aurais douté de moi, j'aurais cru avoir fait un rêve affreux... Mais cette bague me restait... C'était à la bande des *Dix* qu'appartenait mon frère!

» Je revins à l'existence pour prendre la destinée que ce moment horrible m'avait faite.

» La nuit, à l'heure où s'accumulent les hauts faits de ces insignes brigands, souillure et fléaux de la ville, qui attaquent et volent jusqu'à ce qu'ils aillent finir aux galères, au gibet, je pouvais me dire : Mon frère est là! Le jour, je le voyais revenir dans son hôtel, les mains encore tachées de fange, peut-être de sang, et répandre dans ces murs... dans ces murs qui portaient le blason de ses aïeux, les richesses amassées par le pillage et la rapine... Redevenu le gentilhomme recherché, honoré, entouré de luxe, d'hommages, il osait reprendre un nom, un titre qu'il profanait; il était pour tous le baron de Montférare.

» Et moi, je ne révélais son secret qu'à Dieu, pour promettre à ce Dieu de servir sa colère.

» Il y a sept ans que je vis ainsi! sept ans que ce désespoir gronde dans mon sein, et vous ne voulez pas qu'il éclate! sept ans que l'honneur de ma famille frémit en moi, et vous ne voulez pas que je le venge! »

Sergine se tut.

— Et vous avez pu si longtemps nourrir cette affreuse pensée, poursuivre ce but épouvantable? reprit Gontrand.

— Il fallait attendre! dit madame d'Estouville d'une voix sourde, attendre le jour où ma fille serait irrévocablement liée au cloître... car, ensuite, quel monastère eût voulu recevoir dans son sein la nièce du supplicié?

Ces mots de Sergine répandirent autour d'elle un frémissement d'horreur.

— Au nom du ciel! que voulez-vous donc, madame? s'écria Vincent de Paule; faire arrêter votre frère, le livrer à ses juges, l'envoyer... ah! je ne puis prononcer ce mot!

— A l'échafaud! dit la marquise avec force... Oh! ministre de Dieu, je ne vous comprends pas!... Ne voyez-vous donc pas que, dans sa carrière de brigandage, cet homme est exposé tous les jours à mourir dans l'impénitence finale, tandis que l'expiation qui l'attend doit le racheter devant Dieu... L'expiation purifie; le sang versé par la justice lave les souillures; le supplice est le sacrement des grands coupables... En livrant son corps au bourreau, je sauve son âme pour l'éternité.

Armand de Montférare, agité par instants de frissons convulsifs, ne pouvait rien, dans sa situation horrible, que cacher, en tenant sa tête

dans ses deux mains, la honte et le désespoir qui couvraient son visage.

La marquise, s'adressant à saint Vincent de Paule et à l'officier des archers, reprit avec plus de véhémence :

—Je pouvais livrer cette nuit le chef de bandits convaincu et sans défense. Je vous ai amenés ici, vous, ministre de la religion, pour verser l'anathème sur le voleur sacrilége, pour le dénoncer devant les juges sacrés; vous, capitaine des gardes, pour arrêter le coupable. Faites tous deux votre devoir.

Tout resta encore immobile.

Le baron de Montférare tourna une minute son poignard dans des transports sourds, furieux. Mais, convaincu de son impuissance, il jeta la lamę sur la dalle, en s'écriant :

— Arrêtez-moi donc, et que cette scène finisse!

Gontrand et l'officier tressaillirent.

Cara-Mouna, sans bouger de place, regardait le bandit grand seigneur avec des yeux étincelants, et brûlant de mettre la main sur le profanateur du temple.

Mais Vincent de Paule répondit à la marquise d'une voix profonde :

— Madame, je refuse formellement ce que vous attendez de moi; je ne traduirai pas le baron de Montférare devant le pouvoir religieux.

Sergine frémit, et fit un signe impérieux au capitaine des archers.

Cet officier tira lentement son épée.

Un froid plus intense courut dans les veines de Montférare.

Gontrand s'adressa au capitaine :

— Monsieur Pierrefond, dit-il, vous vous souvenez du mont Saint-Valery?

— Je ne l'oublierai de ma vie, monsieur, dit le jeune officier.

— Alors, reprit Gontrand, répondant au désir que vous m'avez témoigné là de faire un jour quelque chose pour moi, je vous demande la liberté du baron de Montférare.

— Vous l'avez, monsieur, répondit Pierrefond, et je voudrais que vous m'eussiez demandé davantage.

— Que le baron de Montférare soit donc libre, reprit Gontrand. Les prêtres, les archers apostés dans ces chapelles n'ont pu entendre ce qui se passait ici, et ne savent point si un homme resté dans le chœur devait être réuni aux quatre bandits qui seront arrêtés. Le baron de Montférare va sortir avec moi par la porte de la sacristie.

— Qu'il soit fait ainsi que tu le veux, mon fils, dit Vincent de Paule.

La marquise, frappée de stupeur, demeurait froide, immobile, comme la dalle de marbre sur laquelle elle était arrêtée.

Le baron tournait de tous côtés ses yeux hagards de joie ; les couleurs de la vie renaissaient sur son visage; il passait la main sur son front comme au moment d'un heureux réveil.

— Venez, monsieur, dit Gontrand.

Puis, tendant la main vers le Christ de l'autel, il ajouta :

— Et si ce moment n'a pas changé votre âme tout entière, que vos crimes retombent sur votre tête!

Ils sortirent ensemble par la porte ouverte derrière le chœur.

Le chevalier de Lauzière accompagna Montférare dans l'étroite rue des Prêtres.

Au milieu de la nuit, la ruelle était entièrement déserte. Seulement, après la première maison, ils virent une allée ouverte et éclairée, bien que personne ne s'y montrât. Le baron trembla en passant devant ce rayon de lumière; mais le silence et la solitude de la rue qui continuèrent à régner calmèrent bientôt ses inquiétudes.

Au bout de la rue ils se séparèrent.

Vincent de Paule, aussitôt après le chevalier de Lauzière, quitta l'église suivi de ses deux prêtres lazaristes et de Cara-Mouna, qui portait un front mécontent et soucieux.

Le capitaine des archers fit emmener par ses soldats les quatre bandits qui restaient, moins heureux que leurs compagnons déjà en sûreté et chargés de richesses, et l'escorte s'éloigna de Saint-Séverin.

La marquise resta seule dans ces murs silencieux, dans ces ténèbres pâlies par la lueur de la lampe, morne et sombre comme l'atmosphère qui l'entourait.

Elle se jeta au pied de l'autel avec une exaltation ardente, farouche, et élevant la main vers l'image de Jéhova :

— Mon Dieu! dit-elle, il ne reste que moi pour venger vos outrages et servir votre justice

en ce monde; mais je jure mon Dieu, d'y parvenir, inspirée que je suis de votre esprit et armée de votre colère !

IX.

Le lendemain, le baron de Montférare, enfoncé dans son grand fauteuil blasonné, enveloppé dans sa robe de chambre à ramages d'or, méditait profondément en regardant voltiger les flammes du foyer; son visage était détendu et altéré; sa toque, garnie de fourrures et enfoncée jusqu'aux sourcils, assombrissait encore sa physionomie morose.

Les événements de la nuit, sans avoir eu pour lui les résultats funestes qui devaient en découler, lui donnaient beaucoup à penser.

Armand de Montférare n'avait pas assez de susceptibilité pour souffrir infiniment d'être dévoilé comme malfaiteur devant deux hommes tels que Vincent de Paule et le chevalier de Lauzière; et quant aux raisons de sécurité, la qualité de prêtre du premier assurait de sa discrétion, et les sentiments d'honneur reconnus dans le chevalier, qui avait également promis le secret, devaient faire ajouter foi en sa parole.

D'un autre côté, la marquise d'Estouville, ne pouvant dénoncer le vol de Saint-Séverin qu'à l'aide de preuves qu'elle n'avait plus, n'était plus à craindre. Les hommes de la bande des Dix, arrêtés par la justice, ne pouvaient non plus accuser leur chef, dont ils ne connaissaient ni le nom, ni les traits.

Mais ce qui creusait les plus profondes rides sur le front du baron, c'est que sa carrière déclinait visiblement.

Cette pensée était comme un nuage orageux épaississant les tristes ombres du soir. . . .

. . . .

Le baron, dans sa rêverie, en était revenu à son point de départ, lorsqu'un bruit qui eut lieu dans le salon voisin le ramena aux préoccupations du jour présent et aux soins de la fête qui se préparait.

Le bruit qui avait tiré le baron de Montférare de ses réflexions était causé par les portes de sa chambre à coucher que les ouvriers enlevaient pour agrandir la salle précédente, principale pièce de l'hôtel où l'on disposait des lustres, des tentures, et où achevait de s'élever, dans le fond, le théâtre qui devait servir à la représentation du soir.

Le célèbre Tabarin, le héros du Pont-Neuf, très à la mode dans toutes les classes de la société, allait venir, sous les traits du diable, embellir la soirée des scènes les plus bouffonnes de son burlesque génie, et finir la représentation par la danse de la sarabande.

Vers huit heures du soir, Armand était habillé, lorsqu'un page, traversant rapidement la foule, vint l'avertir que le révérend père Vincent de Paule demandait à l'entretenir en particulier.

Le baron pâlit, se troubla au point d'avoir peine à garder une contenance, entr'ouvrait la bouche pour répondre, sans savoir encore ce qu'il allait dire, lorsque aussitôt il aperçut Vincent de Paule sur le seuil de la salle.

Le respect fit écarter tout le monde devant lui, et il aborda le baron de Montférare.

Celui-ci interdit, épouvanté, perdant tout à coup l'assurance qu'il avait été forcé d'appeler à lui, souffrant horriblement à cette heure de l'éclat de sa maison, étalé devant celui qui en connaissait la source impure, s'inclina sans avoir la force de proférer une parole.

Il conduisit le révérend père, qui avait demandé à l'entretenir seul, dans la chambre à coucher ouverte au fond de la grande salle.

Cependant, avant d'entrer, Montférare, qui faisait passer Vincent de Paule devant lui, eut la présence d'esprit de saisir sur un plateau une coupe de vin chaud qu'il acheva d'un trait pour remonter son courage.

Se trouvant dans sa chambre avec le supérieur de Saint-Lazare, il fit un mouvement pour refermer la porte sur lui. Mais, comme nous l'avons dit, les décorateurs l'avaient enlevée, et le baron fut obligé de laisser la communication établie entre les deux pièces, observant seulement de se placer, avec M. Vincent, dans le fond de la chambre, où leur conversation du moins ne pourrait être entendue.

Montférare était glacé de crainte et de stupeur; mais un regard furtivement porté sur celui qui l'honorait de sa présence diminua un peu ses angoisses.

Le digne pasteur montrait tant de calme, de sérénité, qu'on ne pouvait craindre qu'il vînt apporter de sévères reproches, même au nom de

Dieu. Ses traits avaient même en ce moment une expression de douceur et de mansuétude particulières..

Un jour Vincent de Paule avait rencontré le baron de Montférare au lit de mort de Louis XIII, et il avait conçu la pensée de l'implorer en faveur de Madeleine, pour qui une telle protection devait être toute-puissante.

Dans la nuit précédente, le pasteur avait réfléchi que M. de Montférare, sous l'impression du danger qu'il avait couru, sous le poids des remords qui l'accablaient sans doute, serait plus accessible à la pitié, et mieux disposé à une œuvre de bonté généreuse, qui pourrait le relever un peu à ses propres yeux.

Vincent de Paule n'avait donc pas perdu de temps pour venir lui exposer sa demande, et c'était ainsi qu'il se retrouvait maintenant près de celui que le hasard lui montrait tour à tour sous ses deux aspects, en tête-à-tête avec le baron de Montférare dans sa chambre à coucher.

Vincent de Paule prit le premier la parole.

— Monsieur le baron, dit-il, ne soyez pas affecté de ma présence. Je ne toucherai aux choses de votre vie qui m'ont été révélées qu'en ce qui pourrait y apporter remède et consolation.

Le baron avait eu peine à se placer dans son fauteuil. Il ne voulait pas que son visage, où ses émotions pourraient se trahir, fût en vue de la salle ; il redoutait aussi les regards de Vincent de Paule. Enfin, il venait de trouver une pose assez satisfaisante, et il répondit :

— Vous avez déjà bien voulu me promettre l'indulgence, mon père.

— J'y suis plus disposé que jamais, dit le pasteur.

— Puis-je donc vous demander ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Sans lire dans le fond de votre âme, je la crois pleine d'une de ces grandes impressions qui amènent les changements subits, les conversions profondes et durables.

Le baron s'inclina.

— Confiant en ces dispositions favorables, continua le pasteur, je viens vous demander de signaler le retour à la vertu par un acte de miséricorde suprême, dont l'accomplissement pourrait racheter bien des fautes, et par là, calmer bien des orages.

— Ainsi soit-il, mon père. — Monsieur de Montférare, vous avez une nièce bien jeune encore, et déjà cruellement éprouvée par la souffrance !... — Ah ! oui, Madeleine. — Douce et charmante créature. — Que sa mère, entêtée de dévotion, a voulu faire religieuse... contre son gré, je crois. — Contre son gré. — Enfin, la chose est faite maintenant. — Madeleine d'Estouville est dans la maison des sœurs de charité. — Je le sais et j'en suis bien aise pour elle. Cet ordre est un peu sévère. — Elle ne peut y rester. — Comment ! change-t-on ainsi de couvent à volonté ? — Elle ne peut rester au couvent. — Il le faut pourtant bien, puisque ses vœux sont prononcés. — Pour deux années seulement. — Deux années !... c'est impossible. — Vous consulterez les règles de l'ordre, monsieur, qui sont peu connues encore, mais pourront vous être communiquées.

Le baron fronça le sourcil ; il regarda le supérieur avec des yeux effarés et répéta d'une voix où la plus violente émotion se révélait :

— Deux années !... Et après ce temps, elle pourra sortir ! rentrer dans le monde !

— Il le faut, même absolument, prononça le prêtre d'un ton ferme.

Montférare se leva, se promena à pas agités dans sa chambre. Une commotion plus forte que celle dont il avait été frappé en voyant venir Vincent de Paule le brisait sous son étourdissement, et lui faisait oublier tout le reste.

Il chercha à cacher tout ce qui se passait en lui, sous des paroles indifférentes ; et apostrophant le saint vieillard :

— Ah ça, monsieur le supérieur, dit-il, vous êtes donc bien ennemi de la clôture ; vos religieux missionnaires ne font que battre la campagne, et vos religieuses, non contentes de promener leurs guimpes par toute la ville, peuvent encore sortir des ordres quand bon leur semble ?

— Mes missionnaires, dit Vincent de Paule, vont chercher les malheureux, qui ne pourraient venir les chercher. Quant aux sœurs de charité, elle ont une vie trop dure pour que la règle les y retienne à jamais, et j'ai cru devoir laisser entr'ouvertes, devant de faibles femmes, ces portes d'airain qui ferment l'avenir.

— Ainsi, la volonté de Madeleine ?...

— Sa volonté et la mienne sont soumises à la nécessité qui l'entraîne loin de l'état religieux.

Le baron mordit ses lèvres frémissantes, et serra le dossier du fauteuil de ses poings crispés.

Vincent de Paule, douloureusement frappé de cette irritation visible, ne pouvait point la comprendre. Cependant, après avoir placé tant d'espoir dans la protection de l'oncle de Madeleine, il voulait poursuivre encore cet appui, quoi qu'il pût en coûter, et il pensa l'obtenir par un aveu suprême.

— Monsieur le baron, dit-il, au nom du ciel, écoutez-moi ! et ayez pitié des autres, pour que Dieu ait pitié de vous !

L'onction imposante de cette voix rappela Montférare à lui-même et à sa situation envers le prêtre qui lui parlait. Il s'assit en baissant la tête.

— Je suis forcé, reprit le pasteur d'un accent profond, de vous confier un important et funeste secret.

— On ne peut vous entendre, dit le baron.

— C'est pour vous que je crains l'effet de cette révélation. — Parlez. — Madeleine... votre nièce... — Eh bien ! — Dieu ne l'appelait point à lui... Elle était faite pour l'amour humain... Et, avant d'entrer au couvent, elle avait engagé son cœur et sa foi. — Que m'importe ! — Ah ! monsieur. — Puisqu'elle est dans la maison des sœurs de charité, il faut qu'elle y reste... On ne peut point, ne fût-ce que par respect pour les convenances établies, changer ainsi de profession et d'habit. — Madeleine, du moins, ne changera pas de sentimens, puisque, avant d'entrer dans notre retraite religieuse, elle était déjà liée par d'autres sermens.

Le baron n'eut pas l'air de comprendre ce que l'extrême insistance du pasteur et ses propres craintes lui avaient assez fait deviner. Il dit d'une voix sèche :

— Les chagrins d'amour passent vite... dans deux ans Madeleine ne pensera plus aux siens.

— Ces deux années, répondit Vincent de Paule, ne feront, je le pense, qu'affermir ses sentimens, et en tout cas amèneront pour elle l'âge qui doit lui rendre la liberté.

— Enfin, expliquez-vous, monsieur le supérieur !

— J'avais espéré.... j'espère encore qu'ayant beaucoup à expier, vous vous prêteriez avec joie à un acte de charité des plus méritoires. Vous pourriez rendre dès ce moment la paix à l'âme de Madeleine et lui épargner plus tard le regret terrible d'user des droits que la majorité lui donne de disposer de sa main, en obtenant pour son mariage le consentement de la marquise d'Estouville par la puissance que vous donne sur elle votre titre de chef de famille.

A ces mots, le baron tressaillit. Les souvenirs de la nuit précédente reparurent plus vivement devant lui.

— Ma sœur ! dit-il avec une rage concentrée, vous avez vu la tendresse qu'elle me porte, et quelle foi on peut avoir en mon autorité sur elle !

— Vous savez bien, monsieur, dit Vincent de Paule, qu'elle ne possède plus maintenant d'armes pour vous perdre.... Une simple dénonciation portée contre vous, monsieur, si haut placé dans le monde.... serait insuffisante.... La vérité est tellement hors de croyance, qu'on la traiterait de folie... Et comme vous ne donnerez plus sans doute à madame d'Estouville les moyens de joindre la preuve à l'accusation, sa vengeance restera impossible. Vous gardez donc ostensiblement les mêmes droits dans la famille.

Le baron faisait des efforts inouïs pour se contenir ; il cachait son visage sous l'ombre de sa grande plume orange, et broyait entre ses doigts un de ses gants parfumés.

Vincent de Paule continuait :

— Oh ! songez à cette malheureuse jeune fille... Madeleine est l'unique enfant de votre maison... Elle tient à vous par les liens les plus chers... Moi, qui lui suis étranger, je ne puis en parler sans avoir le cœur déchiré de pitié. Vous, monsieur, ne trouverez-vous pas dans ces liens du sang le désir, l'ardeur de la sauver ? — Eh ! monsieur le supérieur, dit Montférare, laissez donc les jeunes filles pleurer leurs amours et se consoler... Ce ne sont pas là vos affaires. — Mais il faut que Madeleine épouse celui qu'elle aime ! dit Vincent de Paule d'un ton de sainte autorité... M'entendez-vous bien, il le faut ! — Madeleine est religieuse. — Elle est épouse et mère ! — Elle est héritière de la maison d'Estouville !

A ces mots, que le baron avait laissé échapper malgré lui, un voile se leva de devant les yeux de Vincent de Paule.

Il vit la cause d'une rigidité qu'il ne pouvait comprendre dans un homme tel que le baron, la cause de cette obstination à repousser sa nièce

au fond du cloître! La marquise d'Estouville était plus âgée que son frère, et d'ailleurs, atteinte d'une maladie mortelle; Madeleine retranchée du monde, toute la fortune de cette maison revenait à l'avide Montférare.

A mesure que cette lumière pénétrait en lui, Vincent de Paule se sentait frissonner jusqu'au fond de l'âme. Il cacha son visage pâle d'indignation dans ses mains.

Il y eut un moment de sombre silence.

Pendant cet entretien, le bal avait commencé. La danse faisait tourbillonner cette foule brillante dans son cadre de fleurs et de dorures; on voyait étinceler partout le feu des pierreries; on entendait courir partout le souffle du plaisir. La vie, le mouvement étaient venus animer ce splendide tableau de l'hôtel Montférare..., repaire fastueux du brigand blasonné.

Le baron, après avoir marché à pas pressés dans sa chambre, resta tout à coup immobile sous l'impression d'une pensée qui venait de se faire jour dans son esprit. Il réfléchit une minute et revint s'asseoir en face de Vincent de Paule.

— Ainsi, mon père, dit-il, vous m'avouez que votre protégée... que cette jeune fille... est mère.

—J'y suis forcé, monsieur, répondit le pasteur.

— Et où peut être caché cet enfant.... fruit d'un amour illégitime?

— Hélas! monsieur, dit Vincent de Paule avec plus de douceur, car il crut que la voix de la nature se faisait sentir au cœur du baron, c'est un malheur de plus dans cette triste situation. L'enfant laissé aux soins d'une femme de la campagne a disparu depuis un mois avec celle qui le nourrissait.... Mais il est impossible qu'on ne parvienne pas à retrouver ses traces.

Un vague sourire passa sur les lèvres du baron.

— Alors, mon père, reprit-il en se croisant les bras, voulez-vous bien entendre ce que j'ai à vous dire comme une confession, de laquelle vous seriez forcé par état à garder inviolablement le secret?

Le prêtre fit un signe affirmatif.

— Vous voyez le luxe qui m'entoure, dit Montférare, je ne puis respirer que dans cette atmosphère. Il me faut 600,000 livres à dépenser par an dans ma maison pour que je puisse l'habiter et y vivre... N'ayant reçu qu'un très modique patrimoine en partage, j'ai employé les moyens les plus étranges.... vous direz les plus odieux... pour me procurer cette large existence.

Il étendit la main vers la salle de bal.

Vincent de Paule tourna un regard de pitié suprême vers la salle de fête.

— Quoi qu'il en soit, continua le baron, j'ai acquis cette position dans le monde, je ne veux pas en descendre. Les moyens par lesquels je me procurais des ressources opulentes devaient bientôt diminuer avec l'âge; les événemens de cette nuit viennent de les renverser subitement. Après cela, je n'ai plus en perspective que la fortune de la maison d'Estouville. La marquise ayant enfermé sa fille au couvent, ne se trouvant plus de descendans que le jeune Olivier d'Alton qu'elle abhorre, malgré les dons qu'elle pourra faire à des maisons religieuses, devra encore forcément me laisser une grande partie de cet héritage... Et ses jours sont comptés!... Voilà, à cette heure, mon seul espoir pour continuer à vivre dans l'orgueil et les joies de la fortune.

Le pasteur écoutait ce calcul infâme en frémissant.

— Maintenant, poursuivait le baron, vous venez m'apprendre que l'héritière de cette maison, loin d'être enchaînée par des vœux éternels, doit rentrer dans le monde, et y contracter un mariage avec celui qui l'a séduite, pour légitimer un enfant qui lui succèdera dans ses grands biens; qu'ainsi dépouillé, misérable, au temps de la vieillesse qui s'approche, je serai rejeté dans ce rang infime d'où j'ai voulu sortir aux dépens de mon rang, aux dépens du crime?

— Puisque les événemens en ont décidé ainsi, dit Vincent de Paule, qu'y pouvez-vous?

Montférare continua sans répondre:

— Vous m'apprenez que cet enfant, par la fuite ou la mort de celle qui le nourrissait, vient de disparaître, et c'est ce qui m'a engagé à entrer dans des aveux complets avec vous. Maintenant, la question peut et doit être nettement posée entre nous. Voici comment je l'établis.

Je ne veux pas que Madeleine sorte de la profession religieuse où elle est engagée. Je ne veux pas que son enfant reparaisse jamais au jour. Renoncez donc à toute tentative à ce sujet. Autrement, si vous continuez à agir dans ce sens funeste, comme votre succès ferait ma ruine, je m'y opposerai de toutes mes forces et par tous

les moyens... Et peut-être ainsi, en cherchant à sauver Madeleine, ne feriez-vous qu'ajouter à son malheur.

— Que voulez-vous dire ?

— Croyez-moi, renoncez à toute intervention dans les affaires de notre famille. Consolez la sœur de charité... Apprenez-lui à se résigner à ses peines... c'est votre rôle à vous... — Jamais... J'ai prié Dieu pour elle : je ne puis l'abandonner — Oubliez ces romanesques aventures de jeune fille, vous dis-je ! Laissez à jamais cet enfant dans l'ombre où le hasard l'a enseveli... ou bien... — Ou bien ? achevez. — Si vous faites des recherches pour le retrouver... je me mettrai aussi sur ses traces... et peut-être arriverai-je avant vous. — Oh ! vous avez une horrible pensée.

Vincent de Paule se leva subitement, regarda avec épouvante cet homme plus abject, plus pervers que tout ce qu'il avait vu dans les repaires du crime, puis il dit d'un accent suprême :

— Dieu me guidera sur les pas de l'infortuné. — Vous comptez, reprit le baron, sur vos prêtres, errans dans toutes les campagnes. — Je sais, dit Vincent de Paule avec une sombre amertume, que vous avez aussi des gens habiles sous vos ordres. — Oh !... silence, monsieur le supérieur. — Malheureux ! — Encore une fois, prenez garde... je suis poussé par la nécessité... En poursuivant la fortune, je suis comme le loup pressé par la faim qui ne craint rien et ne respecte rien. — Je vous ai compris... cet enfant... — Ne cherchez pas à en faire un héritier, vous le perdriez ! — Et c'est moi !... c'est moi qui l'aurais livré ! s'écria Vincent de Paule, pâle, égaré.

Mais aussitôt il s'éleva par la pensée vers le ciel, et un calme majestueux reparut sur ses traits.

— Non, dit-il d'une voix sainte, non, cela ne sera pas, c'est impossible ! — Nous verrons ! gronda sourdement le baron ; j'ai de la force encore. — On n'est fort qu'avec Dieu, prononça le prêtre.

Et il s'éloigna en traversant une seconde fois la salle de la fête. Sa tête blanche passait inclinée et pensive sous le feu des lustres ; il traversait cette foule splendide et mouvante sans rien voir autour de lui : comme autrefois, l'élu de Dieu franchissait les flots de la mer retirés devant lui, sans se mêler à ses ondes.

Le baron de Montfèrare essuya la sueur de son front, laissa calmer un peu l'agitation de ses nerfs. Puis il but un grand verre de Porto, et rentra dans la foule du bal.

X.

Le spectacle avait succédé à la danse ; tout le monde était rangé en cercle devant le théâtre.

Le joyeux Tabarin, le chapeau d'arlequin en tête, la batte à la main, la souquenille rouge ornée de peintures érotiques, se livrait à toutes ses merveilles de gentillesse. Et le beau monde, moins difficile en fait d'esprit qu'en fait de tissus et de joyaux, s'arrangeait très bien des lazzis qui servaient aux divertissements du bon peuple sur le Pont-Neuf.

Le baron de Montfèrare, accablé de noirs soucis, comme bien des maîtres de maison, eût préféré à son hôtel, rempli d'une foule brillante, un coin où il pût soupirer, tempêter et souffrir en liberté. Mais, n'en étant pas là, il s'évertuait à recouvrir sa furibonde humeur des plus agréables sourires.

Seul il attachait très peu d'intérêt aux jeux de la scène.

Comme il ne regardait point le théâtre, ses yeux erraient au hasard devant lui. Au bout de quelque temps, il remarqua un mouvement extraordinaire dans l'antichambre, et crut apercevoir, parmi les habits des pages et valets qui buvaient et jouaient aux dés, les uniformes d'une vingtaine de militaires, auxquels les gens de livrée faisaient partager leurs rasades.

Tandis que cette observation le préoccupait vivement, un officier du Châtelet perça la foule et vint à lui.

— Je vous demande mille pardons, monsieur le baron, dit celui-ci, d'amener ainsi des hommes d'armes au milieu de vos divertissements.

Montfèrare se sentit pâlir et trembler sans savoir pourquoi.

— Mais il s'agit, continua l'officier, d'un voleur pris la nuit dernière en flagrant délit de vol avec effraction dans une église...

A ces mots, tout le monde se tourna vers l'interlocuteur ; la musique cessa, les acteurs restèrent immobiles en scène.

Le baron, glacé, défaillant, était près de mou-

rir d'épouvante; mais, maintenant, en sachant très bien pourquoi.

Heureusement, le jeune officier se trouvait alors au milieu d'un cercle de si jolies femmes, que ce n'était pas sur le baron que son regard s'arrêtait.

Montférare, cette fois, eut recours au vin d'Espagne le plus capiteux. Il en prit un verre sur un plateau qui passait, et en offrit un autre à l'officier.

Celui-ci, après avoir bu, reprit du même ton de civilité extrême :

— Ce bandit s'est échappé ce soir comme on le conduisait de la Conciergerie au Châtelet. Et un marchand de ce quartier ayant vu, à ce qu'il dit, vers la tombée du jour, un homme qui, autant que le brouillard lui permettait de le distinguer, franchissait le mur de votre jardin qui longe la ruelle déserte, je suis forcé de venir faire des perquisitions dans l'enclos désigné.... et même dans le reste de l'hôtel, si ce n'est pas trop abuser de votre bonté.

A ces explications, il semblait que le ciel descendît dans le sein de Montférare.

Un de ses gens avait été pris et s'était sauvé; peu lui importait. Si ce membre de la bande des Dix était en effet réfugié et arrêté de nouveau dans l'hôtel, ne sachant lui-même chez qui le hasard l'avait conduit, il ne pouvait compromettre le maître du lieu.

Ainsi, respirant à pleins bords et livré à ce ravissement ineffable qui suit un grand danger, le baron dit d'un air aussi hautain que radieux :

— Comment donc, monsieur! mais je m'associe de tout cœur aux intérêts de la justice. Ma maison vous est ouverte, et mes gens vont vous conduire dans toutes ses dépendances.

— Mille grâces, monsieur le baron, répondit l'officier en s'inclinant.

Dès que le lieutenant civil fut sorti avec les gens du Châtelet, le spectacle reprit son cours.

Déjà Tabarin, après s'être livré à diverses opérations magiques, et avoir allumé dans une cuve placée sur le théâtre des feux phosphorescents dans lesquels se jouaient des vipères de cristal, en avait fait sortir le diable, portant un masque noir et un pourpoint noir brodé de flammes.

— Fils du feu et de la nuit, beau nourrisson de la vipère, dit Tabarin au démon, viens nous conter ce qui se passe aux enfers.

A quoi le diable répondit en donnant des nouvelles de son royaume, et en faisant sous cette forme le tableau de ce qui se passait alors à la cour, ce qui réjouit infiniment l'assemblée.

Après cette scène, Tabarin fit subir un interrogatoire au démon et lui demanda, entre autres choses :

-- Pourquoi habites-tu si longtemps sur la terre?

Le diable répondit :

> Pour partager avec l'espèce humaine,
> Prendre les biens et lui laisser la peine.

Le baron tressaillit comme si une pointe d'acier lui entrait dans le sein. On sait que ces mots étaient la devise qu'il avait donnée lui-même à ses fidèles bandits. Il regarda l'acteur qui jouait le rôle du diable avec une attention toute nouvelle, et, à travers le masque noir que portait celui-ci, il lui sembla voir qu'il le regardait aussi.

Cette fois, ni vin d'Espagne, ni vin du Rhin, n'eussent pu soutenir Montférare.

Tandis que le baron était livré aux nouvelles angoisses de cette soirée maudite, et que le disciple de Tabarin, après avoir chanté, dansait et se livrait dans la sarabande aux grimaces du corps les plus réjouissantes, le lieutenant civil, l'officier du Châtelet, avec quelques-uns de ses adjoints revinrent dans la salle.

Ils avaient exploré tous les coins et recoins de l'hôtel sans y trouver une âme.... une âme de voleur! Et on disait pourtant l'y avoir vu entrer!

Pendant que les membres de la justice rendaient compte de leur déboire à la société, en défilant devant le théâtre, le diable, toujours sautant, gambadant, forma, de deux doigts de sa main étendue vers le magistrat, un geste bien connu, qu'il accompagna en chantant :

> Avec la ruse et la malice,
> J'fais les cornes à la justice.

Cet à-propos ne fit qu'augmenter la gaieté de l'assemblée, accoutumée aux licences des bouffons, et la représentation continua paisiblement son cours.

Nous laisserons le baron de Montférare et ses heureux convives autour de cette table, où ils se

trouvaient si bien et où ils passèrent le reste de leur joyeuse *nuit blanche*.

XI.

Pendant ce temps, Vincent de Paule s'éloignait de l'hôtel Montférare, l'âme plus triste qu'il ne l'eût eue de sa vie. Son ardent désir de secourir Madeleine, après avoir échoué devant l'austérité cruelle de madame d'Estouville, était allé se briser contre la cupidité féroce du baron de Montférare.

Pour le moment, il y avait un défi ouvert ensre le baron de Montférare et lui; il s'agissait de tavoir lequel d'entre eux pourrait retrouver les traces du jeune héritier de la maison d'Estouville, pour le faire disparaître à jamais ou le rendre à sa mère.

En réfléchissant longuement à une entreprise si difficile, où il n'avait d'espérance qu'en Dieu, il était rentré à Saint-Lazare.

Lorsque Vincent eut pris son frugal repas et se disposait à aller prendre du repos, un mendiant se présenta. Les portes du monastère, qui ne se fermaient jamais à clé, lui avaient permis de s'introduire, et il demandait l'hospitalité.

Il avait une jambe enveloppée de ligatures, et, disant que, par suite de cette blessure, il ne pouvait gagner l'établissement de la butte Montmartre, dans lequel il couchait d'ordinaire, il implorait la faveur de passer la nuit sous le toit de la communauté.

Un frère lui répondit avec douceur qu'on le recevrait volontiers, mais qu'on ne pourrait lui offrir à coucher, parce que les lits de la maison, et toutes les places dans lesquelles il était possible d'étendre de la paille, étaient entièrement occupés.

Le mendiant remercia et parut très heureux de trouver seulement place sur une escabelle au coin du foyer.

Avec les débris de la table, on put encore lui offrir un abondant souper servi sur ses genoux, et on remua les cendres de l'âtre pour donner aussi au pauvre ce qu'il restait de chaleur.

Ce nouvel hôte fut ainsi installé.

Un instant après, la cloche sonna de nouveau, Vincent de Paule fit la prière, et tout le monde alla gagner la cellule qui lui était destinée.

Pour le pauvre vagabond, il n'avait pas eu sans doute beaucoup à souffrir dans la journée, car par-dessous son manteau, il avait jeté furtivement les légumes de son souper dans la cendre; et, du reste, sa physionomie vive, animée et un peu narquoise, n'offrait nulle trace de sommeil.

Le repos était facile et paisible dans cette pieuse retraite : au bout de quelques minutes, toutes les lumières furent éteintes, et on n'entendit plus le moindre bruit dans l'étendue de cette maison si populeuse.

Le mendiant était resté seul dans la salle basse.

Cette vaste enceinte, aux murs noircis et crevassés par le temps, était livrée à la nuit la plus sombre.

Onze heures et demie sonnèrent.

En ce moment, une lumière apparut au sommet du rude escalier; une robe de moine se détacha ensuite; la lumière et la robe descendirent, et un vieillard arriva dans la salle.

C'était Vincent de Paule.

Le mendiant le vit venir à lui avec une figure où se peignait plus de satisfaction que de surprise, et en mettant son grand feutre à la main.

Dès que Vincent de Paule avait été couché, il s'était dit :

« Ce pauvre homme qui est blessé aurait bien plus besoin de se reposer que moi... Je ne suis pas trop fatigué, et je n'ai aucun mal... tandis que lui, il a marché tout le jour avec son mal... J'ai bien envie de lui donner mon lit.

» Et puis, ce n'est qu'un mendiant... faut-il donc lui laisser croire que, parce qu'il est le plus pauvre d'entre les hommes, sa vie est moins précieuse que celle des autres créatures...; décidément, je vais lui donner mon lit. »

Et rallumant sa lanterne, il était descendu.

Ainsi en s'approchant du pauvre, il lui indiqua les couloirs au bout desquels il trouverait la cellule et le lit qu'il lui cédait; puis il voulut lui donner de la lumière pour qu'il allât s'y reposer.

— Je vous attendais, mon père, dit l'étranger. Je pensais que vous seriez assez saintement charitable pour vous inquiéter d'un pauvre hère comme moi et revenir me visiter.

— Vous me connaissez donc? dit avec candeur le vieux prêtre. — Vincent de Paule est bien connu... il y a tant de malheureux dans le monde — Hélas! oui. — Et puis, je vous ai vu deux fois. — Je ne me le rappelle pas. — Non... je vous ai vu sans que vous puissiez m'apercevoir...

La seconde fois, par exemple, les traits du saint étaient vivement éclairés et les miens restaient dans l'ombre..; c'est juste... chacun son partage.

— Je ne vous comprends pas... Mais prenez cette lumière et allez vous reposer, car vous devez en avoir grand besoin.

— Je sens bien, mon père, tout le mérite que vous avez de me donner votre propre lit, n'en ayant pas d'autre à m'offrir; mais si vous vouliez causer un moment avec moi sous le manteau de cette cheminée, j'en serais plus reconnaissant que de la meilleure nuit de sommeil.

— Qu'à cela ne tienne, mon brave homme. J'étais décidé à veiller seul sur cette chaise, je veux bien y rester un instant en votre compagnie.

Vincent de Paule s'assit à quelques pas du mendiant, en posant sa lanterne à terre entre eux deux.

— Et de cette manière, reprit l'étranger, au lieu d'être secouru par Vincent de Paule, c'est peut-être moi qui vais lui rendre un bon office.

— A la bonne heure, dit le supérieur en souriant. Mais en restant levé, vous souffrez peut-être davantage de votre blessure à la jambe.

Le pauvre défit ses ligatures et les jeta dans le foyer.

— Ma jambe, la voilà guérie, dit-il du ton d'un ancien apôtre qui eût dit à un paralytique de marcher.

Vincent de Paule fronça sévèrement le sourcil

— De fausses infirmités, dit-il. Et dans quel but? — Pour avoir une raison de plus de m'arrêter ici. — Que veniez-vous donc y faire? — Ah! mon père, vous m'avez promis de causer... cela va peut-être vous coûter : mais il n'est plus temps d'en revenir.

— Eh bien! voyons... qui êtes-vous?

— Un de ceux qui avaient pénétré la nuit passée à l'église de Saint-Séverin... vous savez pourquoi faire.

Le prieur se leva subitement et fit quelques pas en arrière... Mais il réfléchit qu'en effet il avait pris l'engagement de rester un moment avec cet homme, et, dans l'excessive loyauté de sa conscience, il vint reprendre sa place.

— Cette nuit où vous étiez sous la lampe de l'autel, et moi dans le fond de la nef, était la seconde fois que je vous voyais, reprit tranquillement le bandit. La première, c'était sur le quai Saint-Michel, où un reflet de neige éclairait un peu votre visage, tandis que je me prosternais en vous demandant pardon de vous avoir attaqué sans vous connaître.

— Ah! dit Vincent de Paule, c'était vous?

— Oui. Le *Tigre*... de la bande des *Dix*... Arrêté cette nuit, comme vous le savez, j'ai été conduit à la Conciergerie. Ce soir, vers cinq heures, deux hommes seulement me conduisaient au Châtelet. A l'entrée de la rue de la Ferronnerie, je me suis débarrassé de mes archers en donnant à l'un un écu, à l'autre un coup de poing qui l'a étendu par terre. Tandis que ce dernier secouait un peu sa poussière, je me suis glissé au tournant d'une ruelle pleine de brouillards, et j'ai passé de là dans le jardin de l'hôtel Montférare.

— Quoi! chez le baron?...

— Je dirigeai de ce côté ma promenade pour plus d'une raison. Le maître n'a jamais voulu être connu de nous; il tait son nom, et ne vient à nos rendez-vous que masqué. C'est bon pour les camarades, qui sont assez bêtes, je l'avoue humblement; mais moi, c'est autre chose... Je l'ai suivi plus d'une fois à la piste, et, malgré les tours et détours qu'il fait pour rentrer chez lui, malgré les maisons qu'il traverse en y changeant d'habits, avec du temps et de la patience, je suis parvenu à retrouver mon homme dans le pourpoint du baron de Montférare... ce que j'ai gardé pour moi, sans faire semblant de rien. Aujourd'hui, je me réfugiais chez lui, comptant à la dernière extrémité lui dire de me cacher à la police, ou que je le dénoncerais lui-même... Je passe donc le mur, le jardin, et j'arrive dans une cour...

— Pleine de monde. — De cent personnes au moins. J'empoigne un baril de vin, que je me mets à décharger d'une voiture; j'en roule d'autres aux celliers, je monte des banquettes, des tentures, je travaille comme un forcené. — Et devant tous ces gens? — Justement; c'était rempli d'ouvriers étrangers; qui eût pu me remarquer et s'apercevoir que j'étais là de contrebande? Peu après, arrive Tabarin avec toute sa séquelle; il s'installe au milieu de nous dans une chambre de desserte pour y faire ses préparatifs. Et tout en dépliant ses costumes :

— Messieurs, dit-il, mon diable est malade. Y a-t-il dans l'honorable société quelqu'un qui puisse faire le diable?

— Moi! moi! disent tous les laquais. Je ne fais autre chose tout le jour.

— Mais il faut apprendre son rôle en une heure; de plus, savoir danser la sarabande.

J'avais assisté cent fois aux représentations de Tabarin; je me mets à débiter vingt facéties de son démon.

— C'est bien, dit-il; en repassant cela, vous en saurez assez... Et la danse de caractère?

Pour toute réponse, je me mets à cabrioler jusqu'au plafond.

Tabarin, enchanté, s'écrie : Voilà mon affaire! Et il m'affuble vivement du costume de diable. Puis il me pousse dans une salle de bain, en me disant de me tenir caché là, parce que si on me voyait costumé je perdrais tout mon effet, qu'il viendra me chercher après la première scène, pour me mettre dans la cuve d'où il doit évoquer le démon.

Or, mon père, la salle de bain où il venait de me loger donne dans la chambre à coucher du baron de Montférare par une porte à rideaux; et le moment où j'étais enfermé là était précisément celui où vous teniez conférence avec le baron... — Grand Dieu! s'écria Vincent de Paule, vous auriez entendu... — J'ai vu comme je vous vois et entendu comme je vous entends. — Oh! malheureux que je suis!... les secrets d'une honorable famille ont été livrés par moi... — A un homme de peu de confiance, n'est-ce pas? — La marquise d'Estouville! Madeleine!... qu'ai-je fait!—Eh bien! mon père, voyez la providence!... il est fort heureux, au contraire, que ce secret soit tombé entre mes mains... Car je puis vous être plus utile que vous ne le pensez.—Vous!... — En écoutant votre conversation avec le baron de Montférare, je me suis dit : Voilà deux hommes qui veulent retrouver l'enfant de Madeleine d'Estouville, l'un pour le perdre, l'autre pour le sauver et consoler sa mère. Eh bien! je vais indiquer les traces de cet enfant à celui des deux qui a de bonnes intentions sur lui.

— Juste ciel! vous sauriez...— Parfaitement... — Oh! dites... — Ecoutez, mon père, je vous rappelais tout à l'heure cette nuit de février où j'allais vous demander la bourse ou la vie lorsque votre vigoureux suivant m'envoya rouler dans la neige; vous veniez de recueillir un enfant. Ne l'aviez-vous pas trouvé près d'une borne du palais de la Cité, derrière la chaîne qui en descend? — Oui... précisément. — Alors, voici les choses. Après ma mésaventure sur le quai Saint-Michel, je quittai le *Vautour* avec qui j'étais ce soir-là, et je montai chez moi avant de me rendre à la taverne où nous nous réunissons. En entrant dans ma chambre, j'y trouvai ma sœur tout en larmes. Or, ma sœur se nomme Giselle Hubert... — Eh bien... continuez! — Comment! mon père... vous qui êtes dans la confidence de toute cette histoire, vous devez savoir que c'est une jeune femme du nom de Giselle Hubert qui a reçu au château de Thémines l'enfant de Madeleine d'Estouville! — Ah! c'est vrai... je me souviens... Et cette femme est votre sœur? — Mon Dieu, oui! Etant à mon aise à Paris, vers la Saint-Jean de 1641, j'ai fait venir Giselle, qui était une enfant quand je quittai le Dauphiné. Elle demeurait à peine depuis quelques jours avec moi, sans savoir un mot de la vie que je menais, quand un des camarades en est devenu éperdument amoureux... Ce que c'est que l'amour!... Vous ne le savez pas, mon père? — Non. — Eh bien! c'est justement comme un de vos meilleurs sermons... ça vous convertit un homme du jour au lendemain. Le camarade ne songea plus qu'à épouser Giselle et à vivre en honnête homme, afin que rien ne vînt jamais troubler le repos de sa petite femme. Il se maria donc avec ma sœur, il y a un peu plus de deux ans, et alla s'établir forgeron à Rochefort, où rien ne pouvait lui rappeler sa vie passée ni en donner connaissance à Giselle. Ce fut un paradis pendant quelque temps; ils eurent un bel enfant; Giselle donna ensuite son lait à celui qui était né au château de Thémines, près Rochefort... Mais voilà le diable! Lorsqu'au mois de février dernier, madame Isabelle de Thémines donna à la nourrice deux cents écus pour son dernier paiement, il paraît qu'en ce moment-là, le sermon... je veux dire l'amour, avait un peu perdu de son effet, et le naturel était revenu grand train. Le camarade ne put voir le sac d'écus de sang-froid; il s'en empara et partit pour ne plus revenir.

Ma sœur, désolée, sans ressources, ne voulant pas pour tout au monde avouer le vol de son mari à madame de Thémines, qui l'eût peut-être accusée de complicité avec lui, ou de mensonge inventé pour extorquer de l'argent, ma pauvre sœur s'en vint à Paris pour exposer l'en-

fant. Elle venait de le déposer devant le mur du palais de la Cité, lorsque je la trouvai dans ma chambre.

— Dieu puissant! s'écria Vincent de Paule, ainsi ce pauvre petit que j'ai recueilli dans mes bras, est justement...

— Celui que vous mettez tant d'intérêt à retrouver aujourd'hui.

— Mais quel souvenir!... c'est précisément ce soir-là...

Le pasteur, violemment ému, pressa son front de ses mains, et leva les yeux au ciel, en ajoutant :

— O Providence! que tes décrets sont grands!

— Qu'avez-vous donc, mon père? demanda son hôte.

— Oui... c'est ce soir-là que je portai immédiatement l'enfant à l'église pour le baptiser... Dieu puissant, cet enfant était le fils de Madeleine; et celui à qui je demandai de tenir le nouveau-né, de lui donner son nom, était son oncle, le baron de Montférare!

— C'était en ce moment-là le *Lion*, car il se rendait à une de nos réunions; si bien qu'en arrivant, il nous conta la chose et nous dit avoir donné à son filleul (il ne se doutait guère que ce fût à son neveu) l'anneau de fer des *Dix*, afin que l'enfant le conservât en souvenir de son parrain.

— Oh! perversité!... le signe du bandit sur le sein de l'enfant qui sort des mains de Dieu... Mais enfin ce pauvre petit être, si cher, a trouvé un abri sûr à l'hospice... Et mes saintes filles me diront où il habite maintenant.

— Attendez donc!... il n'y a pas besoin de saintes filles pour cela, et je vais vous l'apprendre.

— Encore?

— Nous en étions à la visite de ma sœur... Tout en versant des larmes, elle me dit qu'elle pleurait son bonheur passé; mais que pour son nourrisson, qu'elle aimait de toute son âme, elle avait bien l'espoir de le retrouver. A ce propos, elle m'expliqua que, dès le lendemain au point du jour, elle irait se présenter pour nourrice à l'hospice de Saint-Victor; qu'avec ses vingt-quatre ans, sa mine rose, et le certificat de bonne conduite qu'elle apportait, on ne refuserait pas sans doute ses services; et qu'ainsi on lui donnerait l'enfant, qui, apporté dans la nuit même, ne pouvait pas encore être pourvu... De cette manière, elle retrouverait son cher petit. avec des mois de nourrice qui la feraient vivre.

— Et qu'est-il arrivé? — Giselle ajouta que n'osant retourner à Rochefort, elle irait habiter le bourg de Rouvray, en Bourgogne, où elle avait des amis, jusqu'au moment où l'enfant qu'on lui avait confié devrait être remis à madame de Thémines... — Mais alors!... — Ah! patience, mon père. Là-dessus Giselle m'a quitté, et je n'en ai plus entendu parler... c'est seulement votre conversation de ce soir avec le baron qui m'a remis l'histoire de l'enfant en mémoire. — N'importe! s'écria Vincent de Paule, votre sœur a été guidée par les meilleurs sentimens... et son projet a dû réussir.

— Ce qu'il y a de plus joli, continua le Tigre, c'est qu'aussitôt après avoir quitté ma cachette, et lorsque j'étais à jouer le rôle du Diable sur mon estrade, les gens du Châtelet qui avaient été mis sur mes traces, et le lieutenant civil en personne, allaient et venaient pour me chercher de tous côtés, tandis que je riais à leur respectable barbe.

— Je vais me rendre à ce village de Bourgogne, poursuivait le pasteur sans l'entendre. J'y retrouverai cette femme... Et avec elle l'enfant de Madeleine d'Estouville!

— C'est probable... mais il faut arriver avant le baron de Montférare. — Comment! puisqu'il ignore... — Hum!... peut-être ne l'ignorera-t-il pas longtemps. Le mari de Giselle, revenu à son ancienne nature, n'a pas eu plutôt pris le sac d'écus et abandonné sa femme, qu'il a écrit au Lion pour lui faire part de ses prouesses et lui demander de rentrer dans la bande...

Ces mots firent tressaillir Vincent de Paule, et il fut encore une fois frappé de la bizarrerie des événemens; car cette lettre, dont parlait le bandit, était précisément celle si singulièrement tombée entre les mains d'Olivier, et qui lui avait appris la disparition de son enfant. Son hôte continuait :

— Le Lion a refusé, ne voulant permettre, en aucune circonstance, que le nombre de *Dix* fût dépassé dans sa bande... Mais la nuit dernière change bien les choses; nous sommes tombés quatre entre les mains des archers, et il en reste trois au moment de partir de ce monde par le chemin le plus court. Le chef appellera donc au

plus vite l'enfant prodigue à ses côtés, et celui-ci, en payant sa bienvenue, ne manquera pas de dire quelques jolies choses sur les écus de la comtesse de Thémines, donnés pour un enfant qui est venu justement au monde dans le temps où on voyait parfois une jeune et charmante fille, du nom de Madeleine, passer enveloppée d'un voile blanc sous les ombrages du parc de Thémines... Pensez-vous que cela n'éveille pas quelque peu l'intérêt du baron ?

— Oh ! sans doute... il interrogera le misérable.

— Le camarade... Et celui-ci qui sait que sa femme a disparu de Rochefort, devinera, sans beaucoup de frais d'esprit, que c'est à Rouvray où elle a des amis, et où elle témoignait parfois le désir d'habiter, qu'elle est allée se réfugier... Là-dessus, monsieur le baron ne tardera pas sans doute d'aller aussi la visiter..

— Ah ! j'y serai avant lui ! dit Vincent de Paule avec feu.

Le pasteur se leva, il laissa tomber un regard de pitié suprême sur cet homme que le couvent de Saint-Lazare avait reçu à son foyer.

— Tachez de dormir pour n'avoir pas trop de mauvaises pensées... Moi, je vais reposer quelques heures, pour être prêt au point du jour à m'occuper des chers intérêts de Madeleine d'Estouville.

— Eh bien ! *adieu*, mon père dit le bandit. Et s'il m'est permis de vous servir encore, je vous dis *au revoir*.

— Merci ; le ciel vous le rende!

Vincent de Paule regagna sa cellule, et le Tigre resta seul dans la grande salle, méditant assez gaîment sur les événemens de cette journée.

Mais, de même que les fantômes s'évanouissent au retour de la lumière, le nocturne bandit n'était déjà plus au coin de ce foyer, lorsqu'aux premiers sons de l'*Angelus* les prêtres de Saint-Lazare se répandirent dans l'étendue du monastère.

XII

Vincent de Paule, levé avant le jour, écrivait dans sa cellule. Quand sa lettre fut achevée, il éteignit sa lampe aux lueurs naissantes du matin, et alla ouvrir la porte de l'étroite case où Cara-Mouna couchait à deux pas de lui.

Le Tunisien était éveillé et assis devant sa fenêtre; mais, pour la première fois, absorbé dans sa méditation, il ne répondit pas de suite à l'appel de son maître.

— A quoi penses-tu, Cara-Mouna? dit M. Vincent.

Dans les communautés, on doit répondre spontanément à cette question d'un supérieur : ainsi les paroles du musulman converti partirent comme un ressort.

— Je pensais, dit-il, qu'il serait juste de mettre à mort ce seigneur dont les mains ont profané l'autel.

— Cara-Mouna, tu es un modèle de douceur et de piété, dit M. Vincent, si ce n'est par cette déplorable habitude de vouloir toujours porter le glaive sur les coupables, que tu as conservée de tes mœurs barbaresques; il ne faut pas appeler à ton esprit de semblables pensées.

— Elles viennent toutes seules, maître; mais à l'avenir j'irai tout de suite m'en confesser.

— Bien... En attendant, voici une commission pressée. Tu vas porter cette lettre au comte Olivier d'Alton, à l'hôtel de Montférare.

Cara-Mouna fit un signe affirmatif et sortit.

L'angelus sonnait, cloche légère, aérienne, qui amène la prière et précède le son plus pesant des heures qui règlent le travail. Vincent de Paule descendit au préau et dit la salutation angélique sous le premier rayon du soleil, au milieu des frères de la communauté.

Quand le temps était beau, on se réunissait au matin dans ce préau, qui était en même temps le jardin et le cimetière du couvent.

Vincent de Paule, assis sur le socle d'une croix de fer qui marquait le centre du préau, tenait là son conseil.

En face de lui se tenaient les prêtres de Saint-Lazare qui venaient régler avec lui les travaux de la congrégation.

Il s'agissait ce matin-là d'importantes missions. Les disciples de l'Evangile avaient pénétré à travers la peste et la guerre dans les contrées les plus lointaines de l'Europe; mais la campagne religieuse qui se préparait leur offrait de plus grandes difficultés; ils allaient porter les bienfaits de leur parole dans l'intérieur de la Corse, chez un peuple à demi barbare, vivant dans l'indépendance absolue des lois divines et humaines. Ils prirent les arrangements nécessaires et fixèrent l'époque de ce voyage. Avant

ce moment, les missionnaires devaient faire une battue dans le Dauphiné, que sa réunion récente avec la France remplissait de discordes et de troubles.

— Ils ne peuvent se croire Français, parce qu'ils ont conservé leurs armoiries, dit l'abbé Lafosse. Aussi le dauphin, emblème de douceur, et les lys, symbole de pureté, se battent et se déchirent à outrance.

— Du reste, dit un frère lazariste, ces gorges de montagnes ont toujours produit un si bon nombre de bandits, qu'elles en exportent par toute la France.

— Oui, reprit l'abbé Lafosse, il paraît que la bande des Dix, très célèbre à Paris, nous est autrefois arrivée de là... Mais on commence à l'éteindre : trois de ses membres, arrêtés avant-hier, doivent être pendus aujourd'hui même, à la croix du Trahoir.

— L'abbé Lafosse sait tout, dit un autre frère, depuis le grec et l'hébreu jusqu'aux histoires de voleurs.

— Qui sont l'histoire universelle, dit en riant l'abbé.

— Allons, mes frères, interrompit Vincent de Paule, remontons à la source de ces maux, en allant sur la terre, où règne l'aveuglement, porter les secours de la religion. L'ombre des bois fait de ces hommes des bêtes fauves; la lumière du jour en fera de braves cultivateurs attachés aux travaux de la terre.

Puis il nomma cinq prêtres lazaristes, parmi les mieux aguerris contre l'impiété et contre les dangers, pour prendre, dès la semaine suivante, la route du Dauphiné.

Le secrétaire de la congrégation lut ensuite la correspondance du jour, fit le compte des nombreuses demandes de secours qui étaient adressées à la maison, et reçut des indications pour y répondre. Ensuite, le supérieur de Saint-Lazare sortit, en amenant avec lui l'abbé Lafosse, pour une tournée qu'il allait faire dans ses établissements de bienfaisance.

Mais, avant cela, il voulait s'occuper de l'intérêt le plus cher à son cœur, de la délivrance de sœur Madeleine.

Il alla directement à l'hospice de Saint-Victor s'informer près des sœurs de l'endroit où avait été envoyé en nourrice l'enfant apporté par lui dans la nuit du 10 février.

En consultant les registres de la communauté, on lui répondit que cet enfant avait été remis le lendemain matin à une jeune femme, nommée Giselle Hubert, qui, en l'emmenant, était partie pour Rouvray en Bourgogne.

Ce renseignement apprit à Vincent de Paule que le récit du Tigre était parfaitement vrai, et que les inductions qu'il en tirait ne l'avaient pas non plus trompé.

Ainsi, le pasteur se hâta de quitter la maison des sœurs, et comme il le désirait, arriva à dix heures précises à la porte Saint-Antoine.

Laissant l'abbé Lafosse l'attendre à l'intérieur de la ville, il pénétra seul sous la longue voûte de cette barrière fortifiée.

Aussitôt à l'entrée de la route, il trouva Olivier d'Alton, accompagné d'un laquais qui tenait près de lui deux chevaux sellés.

Dès le matin, Vincent de Paule avait écrit au jeune comte pour lui annoncer que, d'après d'importantes informations dont le hasard l'avait rendu maître, Giselle Hubert était bien la jeune femme unie à l'un des bandits de la bande des Dix, et dépouillée par lui, mais qu'en même temps il était parvenu à découvrir la retraite où elle s'était réfugiée avec l'enfant confié à ses soins.

Qu'ainsi Olivier devait se préparer à un voyage et se trouver le jour même, à dix heures, à la porte Saint-Antoine, où il lui indiquerait le chemin qu'il aurait à suivre.

Le comte d'Alton avait fait en toute hâte ses préparatifs de départ, et était monté à cheval. En passant, il avait vu l'abbé de Gondy, confident de tous ses secrets, pour lui faire part de ce nouvel incident et lui dire adieu; puis il était arrivé au lieu indiqué.

Vincent de Paule lui raconta comment Giselle, se fiant à la Providence, avait abandonné une nuit l'enfant qu'elle nourrissait pour le retrouver le lendemain avec des moyens d'existence, et lui donna le nom de la petite ville de Bourgogne qu'elle habitait.

Olivier, après avoir demandé au révérend père la permission de lui écrire promptement pour l'instruire du résultat de son voyage, prit congé de lui et s'avança sur la route de Bourgogne.

En marchant sur la route, il reconnut dans un point noir arrêté devant lui la forme d'un homme à cheval... puis, dans cet homme, l'abbé de Gondy

monté sur un cheval aussi noir et aussi pétulant que lui.

— Eh! c'est vous, cher ami? dit Olivier. Que venez-vous faire sur cette route? — Je vous suis, répondit l'abbé. — Vous me suivez à cent pas en avant? — Fallait-il me laisser voir au révérend père Vincent?... Ce cher instituteur vous aurait cru perdu de faire le voyage en ma compagnie. — Vous venez donc avec moi? — Si vous voulez bien. — Enchanté... Seulement, ne perdons pas de temps. Aussi, en route donc!— Et au galop! Les deux jeunes gens piquèrent des deux et fendirent l'espace.

Pendant ce temps, Vincent de Paule accomplissait sa tournée avec l'abbé Lafosse, et, chemin faisant, le bon père faisait part de ses réflexions à son jeune et fervent disciple.

Lorsque, vers cinq heures de l'après-midi, le supérieur des Lazaristes et le jeune prêtre arrivèrent à l'entrée de la Cité, ils aperçurent dans ce quartier un rassemblement qui paraissait considérable, et, en approchant, ils trouvèrent en effet la foule si compacte et si agitée, qu'il leur fut impossible de la traverser.

Mais, avant d'expliquer les causes qui donnaient lieu à cet amas de population et d'assister au mouvement qui se préparait, nous devons rapporter divers incidents dont la succession s'était pressée dans le courant de cette journée.

XIII

Vers midi de ce même jour, l'un des derniers de mars, Isabelle de Thémines était dans son salon, qui donnait sur la place Royale, à demi couchée sur un canapé, mais la tête et les regards fixement tournés vers la fenêtre ouverte.

Comme elle recevait dans la matinée, la cloche de midi qui se fit entendre lui rappela un ordre qu'elle avait à donner. Elle sonna, et dit au valet de chambre qui entra qu'elle n'y était pour personne, que pourtant si M. le chevalier de Lauzière se présentait, on le laisserait entrer.

La veille, à la même heure, après avoir fait cette même recommandation à ses gens, Mme de Thémines était restée seule. Cependant, ce jour-là elle renouvela son ordre, et retourna prendre sa pose méditative sur les coussins dont elle roulait depuis longtemps les glands entre ses doigts.

Bientôt le chevalier de Lauzière fut annoncé.

Gontrand parut remarquer que Mme de Thémines était seule; mais nul mouvement de joie ou de trouble ne se fit voir sur ses traits après le regard qu'il venait de promener dans le salon.

Il y avait ce jour-là en lui une douce assurance, une sérénité grave et recueillie comme celle que donneraient un devoir accompli et une grande satisfaction de conscience.

Le fauteuil placé en face de Mme de Thémines était occupé par une corbeille à ouvrage : usant de la familiarité que lui donnait son titre de parente, Isabelle étendit la main sur le canapé où elle était assise, pour indiquer au chevalier d'y prendre place.

Gontrand parla d'un long voyage qu'il allait faire, sans y mêler aucune expression de regret, et même avec un certain épanouissement pouvant donner à penser que ce point était la source de ses dispositions favorables.

Madame de Thémines répondit sur le même ton.

Mais ces deux êtres, également doués de belles et nobles facultés, se rapprochaient par un attrait indépendant de toute volonté.

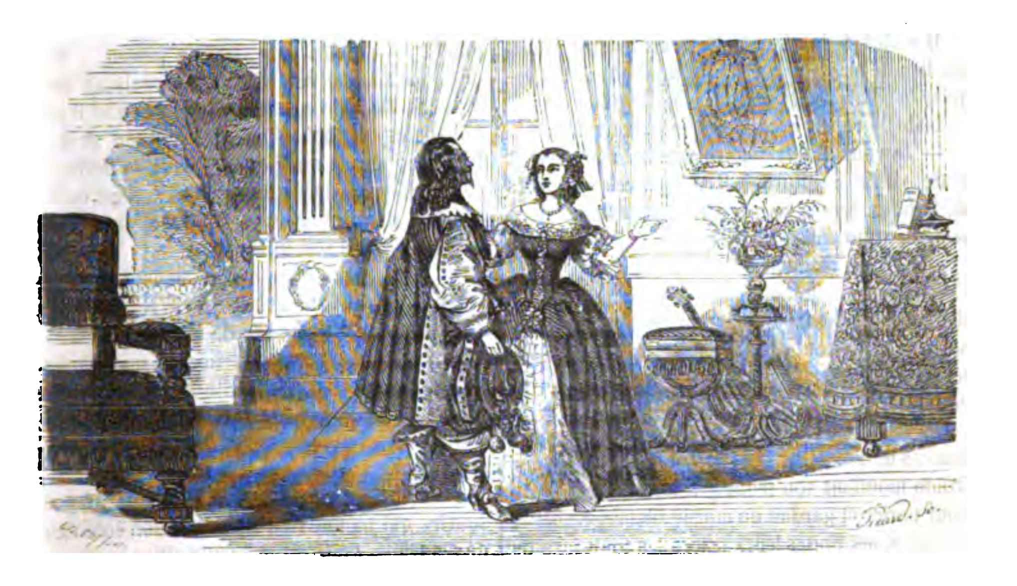
Dans leurs poses et leurs mouvements régnait une mystérieuse sympathie; dans leurs paroles les plus indifférentes vibraient les notes de l'âme. Peu à peu, les regards de Gontrand, seule preuve sur laquelle Isabelle eût fondé de vives espérances, ces regards si expressifs, prirent encore la douceur de la tendresse la plus profonde, le feu de la passion la plus vive. Ceux de la jeune femme laissaient aussi transparaître tout ce qu'il y avait en elle d'amour irrésistible.

Ils parlaient voyages, études, poésie, travaux divers, et à les voir on eût dit que rien n'existait pour eux dans l'univers... rien que ce regard où ils confondaient leurs âmes.

Mais soudain Isabelle, prenant un accent plus léger, et serrant autour d'elle, par un mouvement gracieux, l'enveloppe de soie noire dont elle s'était revêtue :

— Vous ne remarquez pas mon mantelet? dit-elle.

— Comment, dit le chevalier en souriant, aurais-je regardé une chose à laquelle je me connais si peu?



— Ah! c'est qu'il doit avoir l'air vénérable; il vient d'une de mes aïeules.

— Et vous le portez en souvenir d'elle?

— Non, en souvenir de mes premières amours.

Gontrand la regarda avec stupeur.

— Et je pourrais dire, ajouta-t-elle, de mes seules amours.

On eût dit qu'un souffle de vent glacé fût venu frapper Gontrand, sa pose avait pris une fixité de marbre; son visage pâle était sillonné de rapides frissons.

Isabelle, en reconnaissant si bien l'atteinte d'une jalousie mortelle, eut un frémissement de bonheur; la conviction d'être aimée de Gontrand envahit son âme. Elle rendit grâce au ciel. Il lui sembla qu'elle n'était née que pour un tel moment, et venait d'atteindre le but de son existence.

— Mais je vous dois cette confidence, reprit-elle en enfonçant avec joie le fer dans la blessure; et je vais vous la faire en toute sincérité.

— J'en serai trop heureux, madame, dit le chevalier d'un accent amer et douloureux.

La comtesse de Thémines se leva en faisant signe à Gontrand de la suivre, et alla se mettre devant le vieux portrait de famille.

— Il faut, dit-elle, que je commence par vous montrer ce portrait que jusqu'ici j'ai négligé à tort de vous faire connaître, car il doit être de quelque intérêt pour vous.

— Pour moi! répéta le chevalier d'une voix dans laquelle se peignait une sorte d'effroi. Isabelle étendit la main vers la peinture à demi effacée.

— Ce bon vieillard, dit-elle, que vous voyez là, la tête droite et enfoncée dans sa collerette, caressant de la main la poignée de son épée avec un regard affectueux et doux qui promet la paix à tout le monde, ce bon vieillard, le commandeur de Lauzière, a été mon meilleur ami.

— Lui! dit Gontrand d'une voix brève, il vivait un siècle avant vous.

— Non, car je l'ai encore connu, dit Isabelle. Lorsque j'étais trop enfant pour qu'on s'occupât de moi, lui trop vieux pour qu'on s'occupât encore sincèrement de lui, nous unissions nos deux délaissemens et nous avions ensemble de longs entretiens. Il me parlait surtout de son parent et ami, le baron de Lauzière, émigré à trente ans dans les Indes, et dont vous descendez.

— Ce long souvenir l'honorait.

— Regardez donc mon grand-oncle le commandeur. Car il est votre parent comme le mien, et vous devez sentir les liens du sang qui vous attachent à lui, malgré sa haute collerette.

Gontrand fixa une minute les yeux sur le portrait pour obéir à madame de Thémines: puis son regard vague et froid se détourna aussitôt.

Il revint à la place qu'il avait quittée : mais au lieu de s'asseoir sur le canapé où s'était remise la comtesse, il prit un siége en face d'elle.

Isabelle reprit avec la même grâce riante :

— Je vous ai fait regarder mon mantelet et cette vieille peinture, parce qu'à ces souvenirs de l'ancien temps se rattachent les amours dont je veux vous parler.

— Encore, madame !

— Encore... je n'ai pas commencé... Ce sont des amours d'enfant, mais qui seront, j'en suis sûre, ceux de toute ma vie... Devinez donc l'objet de cette affection étrange... car vous l'avez connu.

Les traits de Gontrand traduisaient les souffrances de l'âme les plus profondes ; une sueur froide mouillait son front ; il faisait des efforts pour parler et gardait un morne silence. Isabelle, suivant dans toutes leurs traces les tourmens de la jalousie, s'enivrait d'un bonheur indicible.

— Oui, reprit-elle, vous l'avez connu dans les Indes... car celui que j'ai tant aimé était... — Eh bien ! madame ? — C'était votre grand-père.

Gontrand leva sur madame de Thémines un regard animé ; un sourire passa sur son pâle visage.

— Comme je vous le disais, continua Isabelle, mon grand-oncle avait été son meilleur ami, et me parlait souvent avec enthousiasme de ses rares agrémens, de ses nobles vertus... A dix ans, l'imagination s'enflamme vite ; j'aimais cet homme paré de prestiges, sans tenir compte des soixante années écoulées depuis son départ et qui avaient éteint ses dons brillans et peut-être sa vie. — Et ce sont là, madame, vos seuls amours ? demanda Gontrand. — Oui. — Si purs et si peu dangereux ! — Peut-être !

Isabelle mit dans ces derniers mots un accent profond qui pénétra dans le sein de Gontrand et le fit tressaillir. Elle ajouta : — Le commandeur, qui m'aimait de toute son âme, me disait souvent en me parlant de son ancien ami : Ma petite Isabelle, voilà le mari qu'il te faudrait ! Et, poussant sa chimère jusqu'au bout, il m'a laissé un anneau bien précieux...celui de sa noble et digne femme... disant que ce signe d'alliance bénit devait servir un jour à mon heureuse union. — Mais c'était une insigne folie, murmura Gontrand. Isabelle rassembla toutes ses forces et répondit : — Moins que vous ne pensez... Mon oncle savait que son vieil ami renaissait dans un petit-fils, de vingt ans alors, et auquel il prêtait toutes les belles qualités de son aïeul.... Dans son esprit qui penchait vers le déclin, il confondait ces deux générations... Sans qu'il y eût rien d'arrêté en lui, l'existence de ce jeune homme aidait à son illusion.

Un trouble nouveau s'était emparé de Gontrand. Il se leva le front sombre, le regard éteint, et s'appuya sur le dossier de son siége.

Décidée à jouer son existence sur une dernière et suprême épreuve, Isabelle s'approcha de la cheminée, prit l'antique petit écrin rouge, l'ouvrit, en tira la bague consacrée, et la tint entre ses doigts.

— Voilà, dit madame de Thémines avec un sourire qui n'ôtait rien à l'expression solennelle de ses traits, voilà cet anneau d'alliance, destiné depuis quinze ans à une union qui pouvait être dans les desseins de Dieu.

Et son regard ajoutait : — Le voulez-vous?

Ce qui se passait dans l'âme de Gontrand était impossible à découvrir ; mais il devait y avoir un abîme de douleurs bien profond ; car, lorsqu'il répondit à Isabelle, ses yeux se détournèrent d'elle, sa voix devint froide comme la mort.

— Madame, dit-il, déposez cet anneau sur une tombe. Puis il ajouta avec un accent de désespoir inexprimable :

— N'est-ce pas là que doivent aboutir toute illusion qu'on avait faite trop belle, tout bonheur qui eût été trop parfait !

Ensuite, il s'inclina devant madame de Thémines et se retira.

Isabelle le regarda s'éloigner.

Quand la portière du salon fut retombée, la jeune femme resta à la même place, froide comme le marbre contre lequel elle s'appuyait, les yeux fixes dans l'espace vide, le cœur brisé pour toujours.

Elle avait voulu connaître son sort, et il se dévoilait dans la vérité la plus terrible ; elle avait joué toute son existence sur un coup de dé, et le coup était perdu.

Le chevalier de Lauzière, en sortant de la place Royale, marchait sans rien voir autour de lui.

Parfois il s'arrêtait, pressant son front, pa-

raissant en proie à une indécision violente... puis il secouait la tête, levait son regard vers le ciel, et se remettait à marcher plus rapidement, comme pour s'arracher à lui-même.

Comme il était prêt à rentrer à son hôtel, un groupe placé devant lui lui fit détourner ses pas : mais après avoir accompli ce mouvement, il rencontra encore le même groupe qui faisait encore obstacle à sa marche.

Forcé de sortir de son absorption, il leva les yeux sur les gens qui lui barraient le passage. Il vit confusément un chef de gendarmerie et quelques agens de justice.

Mais avant que ses yeux et son esprit pussent être fixés sur cette réunion d'hommes et la signification qu'elle pouvait avoir, un officier supérieur l'aborda, le feutre à la main, en disant :

— Monsieur le chevalier Gontrand de Lauzière ?

— C'est moi, dit Gontrand.

— Je supplie monsieur le chevalier de croire à tous mes regrets, reprit l'agent de la force armée, mais je suis forcé de l'arrêter en vertu de l'ordre que voici.

Gontrand ne changea pas de visage à cet événement aussi funeste qu'imprévu ; ce souffle d'adversité passa sans l'atteindre sur son âme possédée d'autres souffrances.

Ne jetant pas même un regard sur l'ordre d'arrestation, que l'officier tenait ouvert sous ses yeux, il monta dans la voiture amenée pour le recevoir.

XIV.

Nous devons rappeler maintenant la situation du baron de Montférare, et rapporter les incidens qui se succédaient pour lui dans la même matinée.

Le baron avait vu tomber une fois son masque... un instant, au sein de la nuit, il était apparu comme chef de bandits... quelqu'un était désormais maître de son terrible secret ! Presqu'en même temps il avait appris que la famille d'Estouville, dont il se croyait l'héritier, allait renaître dans un enfant qui grandissait au sein de l'ombre.

Ces secousses ébranlaient à la fois sa fortune présente et future ; elles lui apportaient de profondes tristesses en même temps que de sombres terreurs. Il sentait donc le double besoin de se distraire de pesans soucis, et d'accumuler les plaisirs de la vie dans le peu de temps qu'il lui restait peut-être à en jouir.

En conséquence, il déjeunait ce matin-là chez le duc de Chavigny.

Six convives étaient à table dans une de ces retraites entourées de jardins, retirées de la ville, et où les philosophes les plus avancés de ce temps-là avaient trouvé le dernier mot de la sagesse dans les flacons de vin généreux et les amours faciles.

Celle-ci, encadrée de bosquets de trois côtés, avait une étroite façade sur la place du Trahoir, lieu sombre, désert et mal famé.

La salle du déjeuner était aérée par un large balcon. Au-dessus de la porte d'entrée, on lisait : *Salon des délices*. L'intérieur reproduisait cette inscription en voluptueux symboles ; partout étaient peints des amours, des cœurs enflammés et des roses ; à tout cela s'enlaçaient des rubans sur lesquels on lisait des devises épicuriennes.

D'un côté, le balcon, revêtu de fleurs printanières, qui se mêlaient à ses légères sculptures, envoyait ses parfums dans la salle.

De l'autre, une porte ouverte laissait voir l'intérieur d'une seconde pièce.

Au dehors, on découvrait la petite place nommée *Croix-du-Trahoir*, cloaque au sol abaissé, fangeux, portant des gibets en permanence, entouré de basses et chétives maisons, noircies de ce côté par le souffle du Nord, n'ayant pour voie de dégagement que des ruelles caverneuses qui allaient se perdre sous de sombres voûtes.

La perspective de cette place, à travers les festons de fleurs qui montaient de la crédence du balcon à ses frises, produisait dans le *Salon des délices* le même effet que les autans les plus sombres de l'hiver pour ceux qui sont au coin du feu. Dans cette salle on pouvait se dire aussi : Tout souffre, tout gémit au dehors ; et moi, je suis dans un heureux abri, au sein de l'abondance et de la paix.

Des domestiques invisibles, après avoir tout préparé, laissaient les convives seuls, à la liberté de leur entretien.

Les gentilshommes réunis là étaient des plus beaux damerets et diseurs de phébus du temps. Le baron de Montférare, particulièrement lié avec le maître de la maison, partageait toutes ses parties de plaisir.

Le déjeuner avait été long, et pourtant les confidences d'heureuses fortunes en avaient rempli toute la durée. Depuis un moment, les vapeurs des vins savoureux mêlaient un peu le fil des idées, et les seigneurs ne savaient plus bien précisément ce qu'ils disaient.

Le maître du logis, passant la main dans ses cheveux, paraissait se regarder assez attentivement dans la glace qui faisait face, lorsque le marquis de Calonne lui dit en se renversant sur son siége et ouvrant son pourpoint :

— Heureux Chavigny, votre cœur brûlera toujours.

— Où voyez-vous cela ? demanda le duc.

Le marquis montra la peinture d'un trumeau.

— Le cœur enflammé entre un *Alpha* et un *Oméga;* cela ne veut-il pas dire que... — Ah oui !... répondit le duc. Cependant, mes amis, après vous avoir tous regardés, j'en venais à moi-même en m'examinant dans cette glace... — Et qu'observiez-vous ? — Que le plus jeune d'entre nous a des cheveux gris. — Eh bien ? — C'est triste comme le premier jour d'hiver. — Non, dit le duc de Brissac, on peut tempérer l'hiver et on adoucit la vieillesse.— Comment ?— Au lieu du buste d'Alcibiade, nous n'avons qu'à mettre sur ce piédestal celui d'Anacréon, et nous professerons que la vieillesse est le beau temps des amours, celui qu'il couronne de ses roses. — Le buste d'Anacréon aura beau dire, répondit Chavigny, l'amour est fait pour la jeunesse, et l'amitié pour l'âge mûr. — Erreur vieille comme le monde, dit le comte de Grammont, déjà passablement ivre. Je sens bien que j'aime mes maîtresses tant autant que jamais... Et vous, mes chers amis, je ne vous aime pas plus qu'autrefois.

— Que disent-ils donc de cheveux gris ? interrompit le vicomte de Francœur en remplissant son verre. On ne boit jamais mieux qu'à cinquante ans... On l'a appris toute sa vie.

— C'est des amours de cet âge que nous parlons, dit Brissac. Ils sont très à la mode... demandez à la reine.

— La reine ! dit Calonne. Est-ce amour qu'il faut nommer sa faiblesse ? Non, c'est regret du temps passé, du bonheur perdu... regret de la glaneuse qui eût pu moissonner.

— Il est vrai, dit le duc de Chavigny. Le Mazarin est destiné à n'offrir partout qu'une froide image du passé ; c'est l'ombre de Richelieu pour la France ; l'ombre de Buckingham pour la reine.

Pendant ce dernier colloque, la pourpre du vin s'était rapidement effacée sur le visage du baron de Montférare pour faire place à une teinte blême et à des frissons nerveux. Il tenait sur la place un regard fixe, effaré, qui eût pu trahir ses angoisses, si ses compagnons n'eussent eu les yeux trop voilés par les vapeurs bachiques pour le remarquer.

Un sinistre cortége avançait dans l'enceinte.

Quatre moines marchaient en tête, portant la croix de bois noir ; une poignée de pénitents gris suivaient en chantant des psaumes de manière à déchirer les oreilles les plus dures. Les condamnés, au nombre de trois, venaient ensuite pieds et poings liés, placés à la file et entre deux haies de gens d'armes. Les exécuteurs attendaient, montés sur le soubassement de la potence ; une foule de populace à la débandade formait l'arrière-garde du convoi.

Montférare, de l'endroit où il était placé, reconnaissait les condamnés et pâlissait davantage.

C'était en effet la dernière capture des archers qu'on amenait là. Les bandits pris en flagrant delit de vol à l'église Saint-Séverin, allaient être exécutés sans grande forme de procès. Le baron, trop éloigné pour distinguer leurs traits, les reconnaissait à la taille, à la couleur des cheveux et aux vêtements.

— Oui, disait-il en lui-même, ce sont bien mes braves compagnons... arrêtés dans cette nuit maudite... L'Ours, le Vautour, le Volcan ! .. Mais il en manque un... Ah ! justement... celui qui s'est enfui et réfugié dans la bande de Tabarin... c'est ce rusé de Tigre, je n'en suis plus étonné.

Mais à cette vue le sang d'Armand se glaçait dans ses veines. Il enfonçait sa toque sur ses yeux, bien que cet incident survenu ne changeât rien à sa situation parmi les hôtes du duc de Chavigny, et qu'il se rassurât par sa réflexion ordinaire :

— Je suis inconnu d'eux ; ils n'ont pu me dénoncer.

La procession était arrivée à son but et s'agglomérait au pied des gibets. Les moines élevaient leurs croix ; les pénitents, sous le capuchon, rangeaient en cercle leurs figures de toile

grise, dont deux trous formaient les yeux ; les bourreaux se mettaient à l'ouvrage.

Les maisons de la place s'ouvraient, et des têtes passaient à la fenêtre. C'étaient de tristes visages coiffés de sordides chaperons, qui paraissaient à ces lucarnes entre de vieux pots de terre. Ils considéraient le spectacle de la potence d'un air morne, et paraissaient moins regarder en curieux qu'attendre leur tour. La masse sombre de la place flottait avec un grondement sourd. Les corbeaux, habitués de ce lieu et attirés par les cadavres, voletaient lourdement des toits noirs et pointus au sommet des potences, et formaient, dans leur ronde incessante, le couronnement de la scène.

Le mouvement augmenta au centre du rassemblement. On vit des échelles et des cordages se dresser... Les bourreaux juraient de toute leur force... Les pénitents élevaient plus haut leurs chants nazillards en guise de consolations divines, les patients y répondaient par des gémissements aigus, tandis que la foule les injuriait... Ce concert infernal remplissait l'étendue.

Pour les convives réunis dans le salon des délices, ce tableau apparaissait dans le cadre du balcon, festonné de guirlandes de fleurs, de draperies de soie, et produisait un effet plus bizarre.

Mais nul ne regardait si attentivement qu'Armand de Montférare.

Le sommet d'un des gibets commençait à vaciller sous les chocs qui se multipliaient à sa base. C'était le premier des patients qu'on allait exécuter, qui résistait de toutes ses forces en se roulant par terre.

— Ah ! dit tout bas le baron, c'est mon pauvre camarade le Volcan qui se défend comme un beau diable... A quoi bon ?... Voilà déjà qu'on l'a mis à la raison et qu'on le fait monter... Pauvre Volcan !... lui qui qui était si fier et si confiant en son étoile !... Il se croyait toujours sûr du succès, et il chantait déjà victoire en allant à l'escalade... Chante donc, à présent !...

Un des exécuteurs, à cheval sur le haut madrier, y assujettit la corde, tandis que le second passa le nœud coulant au cou du condamné, en observant qu'il s'arrêtât sur la nuque. Puis il descendit, retira le soutien qui était sous les pieds du bandit ; et celui-ci dessina sa silhouette dans le vide sur le fond gris et brumeux de la place.

Il s'était fait un certain silence d'attention dans la foule ; les chants lamentables des pénitents résonnaient seuls dans l'air.

Montférare souffrait cruellement de ce spectacle, et ses yeux y restaient attachés par une puissance magnétique.

— Bon ! dit dans son for intérieur le baron, voici ce pauvre Vautour à présent ! Il ne se défend pas, lui... il a vu que c'était inutile... Et puis, il doit bien connaître les êtres de la potence, celui-ci ; il venait toujours rôder sur cette place... c'était sa manie de croire que la vue d'un pendu portait bonheur... Voilà qu'il va porter bonheur aux autres à son tour... Je suis sûr qu'il y pense dans ce moment et qu'il enrage !

Le mouvement et la foule s'étaient amassés vers le troisième gibet.

— Allons ! dit encore en lui-même le baron, au tour de l'Ours, maintenant... Voilà qu'il monte... comme il est pâle ! C'est un de mes anciens, celui-ci ; j'ai toujours eu pour lui une estime particulière... Cet homme a bien volé dans sa vie de quoi acheter un château et ses terres... Et voilà le bel édifice où il vient finir ses jours !... Le père Vincent dirait que ce bien-là ne profite pas. Comme tout passe !... le temps de prospérité plus vite que tout le reste !... Ah ! notre carrière est finie !... Et ce père Vincent, qui vient de ressusciter ma nièce du cloître !... et cette nièce qui nous donne un héritier avant le temps !... Oh ! je m'y opposerai de toutes mes forces... Mais le père Vincent la soutiendra... Qui sera vainqueur de nous deux ? Le père Vincent... l'Ours... tout cela me tourne le cerveau... Est-ce que je suis gris ?... Non ; je l'étais tout à l'heure, mais ce spectacle m'a rendu à la raison... Je vois très bien devant moi... la vieillesse, la misère... Ah ! plutôt que de la subir, j'aimerais mieux finir comme vous, mes petits agneaux.

Montférare, à cette pensée, reporta son regard vers la place. Un large espace vide s'était formé au pied des gibets, et on découvrait en plein la perspective du supplice.

— Les voilà tous les trois ! s'écria mentalement le baron... Quelles faces blêmes, violettes ! Ils me regardent, c'est sûr !... Oh ! ils sont affreux !

Il jeta sa tête dans ses mains et resta absorbé.

Au bout de quelques minutes, on entendit

Tandis que la foule se soulevait, s'agitait, grondait, sans but immédiat que celui de se tenir en haleine, un incident vint augmenter la tempête.

Un gros vieillard chauve, goutteux, qui marchait appuyé sur un bâton, était sorti du Palais-de-Justice en même temps que la voiture, et s'était mis à la suivre pour arriver presque aussitôt qu'elle au Châtelet, sans se douter des encombres qu'elle trouverait en route.

Au commencement du tumulte, ne pouvant retourner en arrière, il chercha à abriter quelque part sa rotondité impotente. Le pont au Change était alors bâti de bicoques occupées par des marchands d'oiseaux. Ce fut vers la plus rapprochée du quai, et au milieu des nombreuses cages entassées, que le goutteux alla se réfugier.

Il tremblait à chaque coup de tonnerre de la foule, et, vu sa forte masse, chacun de ses tressaillements se faisait sentir dans un large espace.

— Eh!... prenez donc garde, papa, dit la marchande, vous allez casser mes cages.

— Ne faites pas attention, bonne femme, répondit-il; je vous les paierai.

— Et mes oiseaux qui s'envoleront... est-ce vous, avec votre bedaine, qui irez les chercher dans l'air du temps?

— Hein! la mère aux oiseaux?

— Je dis que ce n'est pas vous non plus, avec votre bâton, qui monterez aux arbres pour en dénicher d'autres.

La marchande n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Une masse de peuple vint rouler son flot contre l'étalage où le goutteux était réfugié; et, se plaçant en face du personnage, lui montra des yeux terribles et des poings menaçants.

Un employé de la prison, circulant dans la foule, venait de dire que cet homme, nommé Marboul, et syndic des orfèvres, avait fait arrêter le chevalier de Lauzière et le baron de Montférare, en les accusant tous deux du vol sacrilége commis en l'église Saint-Séverin.

Le peuple s'était aussitôt jeté du côté de Marboul, en se promettant de lui faire payer son imposture.

Un enfant, se glissant entre les jambes de la compagnie, approche le premier et lance une pierre.

— Tiens, vieux chauve, dit-il, voilà pour toi.

— Menteur! crie plus fort un ouvrier, tu as dit que le chevalier de Lauzière était de concert avec les voleurs qui ont enlevé les vases de Saint-Séverin.

— Et je le dis encore, murmura le syndic.

— Ah! tu le dis, reprennent les agresseurs. Eh bien! ce n'est pas pour longtemps! — Misérable! — Tu vas la danser belle! — A l'eau le dénonciateur!

Le malheureux allait passer du piédestal où il était monté à la rivière, lorsque toute l'attention et toute la force du peuple dut se tourner d'un autre côté.

Le renfort de troupe que les officiers civils avaient envoyé chercher arrivait au pas de charge.

Les lanciers, la lame en avant, fendaient l'air; les arquebusiers galopaient sur leurs traces.

Un grand capitaine, à l'œil en feu, aux sourcils hérissés, fond jusqu'à la voiture arrêtée, et fait flamboyer son épée en criant d'une voix de tonnerre:

— Arrière! arrière! ou je vous extermine!

Puis s'adressant au cocher qui conduit les prisonniers :

— Toi, fouette tes chevaux! En avant... marche... écrase!

Le cocher s'escrime du fouet et de la voix pour percer la foule pressée.

— En avant! je l'ordonne, crie plus haut l'officier.

— Et moi, je le défends, répond un clerc.

En même temps, il prend deux pistolets à sa ceinture, et tire à bout portant sur le crâne des chevaux qui tombent morts.

A cette action, un éclatant cri de guerre s'élève des rangs des soldats et des masses de la foule.

Le capitaine commande le feu et cent balles viennent frapper le sein du peuple.

Mais sans compter ceux qui sont tombés, des hommes armés seulement de leurs bras et de leur colère, fondent sur les gardes qui entourent la voiture.

Le choc est si terrible que les cavaliers sont renversés; hommes et chevaux sont foulés aux pieds. Les combattants de la rue arrachent les arquebuses, les ceinturons, les casques des soldats, ces dépouilles jetées sur les vestes popu-

laires font de ceux qui les ont saisis le premier *corps* d'armée.

Comme ils sont alors maîtres de la voiture, qui est le point principal du combat, ils n'ont plus qu'à faire vider le terrain aux soldats, et commencent contre eux une charge violente.

Clercs, bourgeois, ouvriers, armés des lances, des mousquets qu'ils ont enlevés, des branches qu'ils cassent aux arbres du quai, des barreaux de fer qu'ils arrachent aux fenêtres, attaquent le corps de la troupe, tandis que celle-ci fait pleuvoir des balles sur eux par tous les canons de ses arquebuses.

Ceux qui sont aux premiers rangs du peuple frappent aveuglément, tandis que l'arrière-garde, montée sur tous les points d'appui que peut offrir la position, aide aux combattans, en lançant de plus loin des tourbillons de pierres qui vont assaillir les soldats.

Au bout d'un instant, il ne reste plus des lanciers, des arquebusiers, que quelques fuyards qui gagnent le large... comme des estafettes que le peuple dépêcherait à l'autorité pour lui dire qu'il a remporté sur elle une victoire de plus.

Mais dès que le peuple a été maître de la voiture des prisonniers, et dans le plus fort de la lutte, des hommes, des femmes, prenant des pierres pour marteaux, ont cassé, enfoncé les planches de la cellule roulante, et ouvert de larges issues aux détenus, qui se sont élancés au dehors, aux grandes acclamations de la foule.

Ainsi, après avoir chassé et battu les gens du roi, les combattans légers, insoucians, sans se mettre en peine des suites de la révolte, reviennent tranquillement jouir de leur triomphe.

Les plus ardens partisans du chevalier de Lauzière s'amassent autour de lui, lui font fête, pressent ses mains. Ils se souviennent de l'avoir vu naguère au retour du parlement lorsqu'il apportait la bonne nouvelle du refus des impôts et la répandait dans la population avec son air noble et affable, avec des paroles du cœur, plus précieuses encore que les services rendus, et ils retrouvent pour lui tout leur enthousiasme.

Comme dans les divers rayons de l'immense rassemblement on ne pouvait apercevoir le héros du moment, ceux qui se trouvaient près de lui l'engagèrent à monter sur la caisse de la voiture, à demi brisée, mais encore debout, pour se montrer à toute la foule.

Gontrand de Lauzière prenant pied sur le corps des chevaux tués à cet endroit du combat, et sur le brancard et sur le siége, sauta légèrement au sommet de la voiture.

Pendant tout cela, on oubliait entièrement le baron de Montférare, délivré par occasion. Il n'y avait aucune sympathie pour lui ; et l'opinion peu favorable que quelques uns venaient de montrer sur son compte, n'impliquait pas toutefois assez d'hostilité pour qu'on s'en occupât dans de telles circonstances... Lui, étourdi au dernier point pendant ces scènes violentes, se trouvait très-heureux de rester dans l'ombre, et seulement pour se soustraire au choc violent de la foule, il était monté près de son compagnon sur la charpente démantelée.

A la vue du chevalier de Lauzière, les acclamations, les cris de victoire, d'enthousiasme remplissent les airs. Gontrand agite son mouchoir et répond à la grande voix populaire par ces paroles :

« Braves combattans, mes amis, mes frères, vous tous qui m'avez délivré, je vous dois par reconnaissance de mettre dans tout son éclat l'action que vous venez de faire, en attestant que l'arrestation portée contre moi, était aussi injuste qu'inattendue. Oui, votre cœur vous a bien inspirés en vous faisant prendre ma défense, car je le jure ici, je n'ai trempé ni de fait ni de pensée dans aucun acte qui puisse encourir la privation de ma liberté. C'est donc en ce moment un homme pur, loyal qui vous rend grâce, et Dieu qui vous approuve. »

Ces mots sont accueillis par d'innombrables applaudissemens. Et après les cris mille fois répétés de : — Vive le chevalier de Lauzière !

Quelques voix ajoutent : — Qu'il soit libre et rentre chez lui en triomphe !

Et soudain des milliers de voix répètent :

— En triomphe ! en triomphe !

Ainsi le peuple voulait emporter lui-même son idole dans ses bras. Cette manifestation était depuis quelque temps fort en usage ; les passions ardentes de la place publique donnaient alors à l'enthousiasme les formes les plus pittoresques et les plus tumultueuses.

Aussitôt des matériaux sont préparés pour former un brancard sur lequel le chevalier de Lauzière sera porté à bras d'hommes à son hôtel... Gontrand voudrait en vain se soustraire à

cette ovation ; entouré comme il l'est sur son estrade improvisée, il lui serait impossible de faire un pas hors du rayon de la foule.

En un coup de main, un marchand du quai abat un côté de son échoppe pour fournir les planches du brancard... Il donne volontiers toute sa demeure pour qui l'a préservé d'en payer quelques deniers d'impôts !

Tous les rameaux des arbres, encore jeunes et flexibles, sont coupés pour servir de liens à ces solives. Chacun travaille de son côté, chacun apporte ses soins au char rustique que l'on construit auprès de la voiture : des rires et des accents joyeux se mêlent à ces travaux.

Le chevalier de Lauzière est toujours debout sur son estrade. Les branches d'arbres jonchent le sol devant lui. Ainsi, en ce moment, ces touffes de feuillages, ces palmes verdoyantes qu'on dépose à ses pieds avec des mots sonores de louange et d'amour, semblent déjà commencer son triomphe.

Cependant un ouvrier charpentier qui vient comme les autres d'apporter son tribut, reste tout à coup immobile en considérant de près le chevalier de Lauzière.

Au bout d'une minute de cette inspection, sa figure peint une stupeur profonde et il murmure :

— C'est lui que nous allons porter en triomphe !...

Et les branches de verdure qu'il tenait s'échappent de ses mains.

Il attache toujours ses yeux fixes sur le chevalier de Lauzière.

Gontrand a rencontré ce regard ; il détourne la tête et baisse la paupière. Il semble, par ce mouvement, répondre par un aveu au fait mystérieux sur lequel on l'interroge.

Alors, dans l'étourdissement de la surprise où la parole s'échappe d'elle-même, le charpentier prononça ces mots :

— C'est bien lui !... *Barbe-Noire !*... galérien en rade de Bordeaux.

Ces paroles ont été entendues... Hélas ! il faut bien des accents élevés pour propager la gloire, il suffit d'un mot sourd pour répandre l'infamie !... Au premier rang de la foule, tout a tressailli sous cette accusation étrange.

Le visage de Gontrand est pâle et sombre, mais nul signe d'abattement ne se montre en lui. Il tient la tête haute et fière ; les bras croisés sur la poitrine, il semble, même dans cette attitude du repos, prêt à soutenir une lutte terrible.

Cependant l'incrédulité éclate de tous côtés. Deux fanatiques admirateurs du chevalier de Lauzière sont là ; dans l'impétuosité de la colère, ils saisissent l'ouvrier au collet, prêts à le terrasser, tandis que celui-ci répète avec éclat :

— Je l'ai vu ! cent fois vu, vous dis-je... quand j'allais travailler sur le pont du vaisseau le *Triton*.

— Misérable imposteur ! s'écrièrent ses adversaires, avoue que tu as menti... ou tu es mort ?

En même temps, leurs mains de fer pressent l'accusateur ; ils le font tomber à genoux et tiennent le poing levé sur sa poitrine. — Celui-ci, se voyant près de succomber, tente un effort désespéré. — Eh bien ! s'écrie-t-il, je l'en atteste lui-même. Et parvenant à se relever à demi entre ceux qui le terrassent, il regarde en face le chevalier de Lauzière, tend un bras vers lui, et dit d'une voix puissante : — Sur Dieu et sur l'honneur, je te somme de le dire : N'es-tu pas celui qu'on nomme Barbe-Noire, galérien à bord du vaisseau le *Triton ?* Gontrand relève plus haut la tête, et prononce d'une voix forte : — Je le suis ! A ces mots, un grondement sourd, terrible, retentit dans la foule.

— Horreur ! disent cent voix. C'était un galérien !

Gontrand voit comme une seule lumière, comme une seule masse terrible, ces yeux ardens de colère, ces visages menaçans. Après l'effort suprême qu'il vient de faire, un étourdissement le saisit !... il détourne la tête... il va tomber.

Il trouve pour s'appuyer le sein de Vincent de Paule.

Dans cette immense population, le respect ouvrait partout passage à Vincent de Paule ; il s'est trouvé porté malgré lui au centre du rassemblement. Là il est resté témoin de ce qui se passait... A la terrible révélation qui vient de tomber sur son cher Gontrand, la tendresse lui a fait oublier le poids de son âge, il s'est élancé près de lui pour le soutenir.

Le baron de Montfèrare, étourdi lui-même de cet orage, se tient toujours silencieux sur l'estrade. Cara-Mouna est auprès de son maître.

En ce moment la nouvelle s'est répandue

dans un rayon immense ; les imprécations éclatent de toute part. L'amour du peuple est devenu de la rage ; plus il a exalté son idole, plus il a besoin de la renverser.

— Un galérien ! crie-t-on de tous côtés. Et il s'était fait gentilhomme, chevalier, il siégeait à la grand'chambre !... Oh ! comme il nous a trompés !

— Ainsi, poursuit le peuple dans sa justice implacable, c'est bien lui qui a profané l'église, qui a volé les vases sacrés ! — C'était un galérien, il a bien pu dépouiller les autels !... voleur et sacrilége !... Malédiction ! Malédiction sur lui ! Gontrand fait un geste de dénégation et d'horreur... Mais son bras retombe... pourquoi jurer ce qu'on ne voudrait pas croire.

Non, il doit porter tout le poids du crime d'un autre... de celui qu'il a si généreusement sauvé !

Vincent de Paule veut parler pour défendre la vérité ; un tumulte épouvantable couvre sa voix.

La rumeur, les cris redoublent, éclatent avec fureur. Une nouvelle vocifération est dans la bouche de la foule.

— Et nous avons chargé de ces abominations le baron de Montférare ! disent quelques-uns de ces hommes dont l'esprit a tourné comme le vent. — L'accuser, lui ! dit une autre voix, lui, un seigneur de si haut rang ! — Qui descend d'aïeux illustres. — De la pure noblesse de France. — C'est la faute du galérien ! honte ! honte au galérien ! exclament cent voix.

Mais il y a là un homme dont les yeux lancent des flammes. C'est Cara-Mouna, qui regarde le baron de Montférare, et tire son maître par la soutane.

— O maître, dit-il, maître, il faut parler !

Vincent de Paule lui impose silence par ces mots :

— Il ne faut parler que pour défendre, jamais pour accuser.

La tempête qui bouillonne dans cet espace s'accroît par sa propre violence. L'exaspération de la foule, comme au moment où l'ivresse s'allume, ne s'exprime que par des cris ardens, toujours les mêmes, toujours lancés plus haut.

L'air semble faire éclater de lui-même ces mots :

— Imposteur, faussaire, voleur impie !

Gontrand est redevenu ferme, presque impassible ; ses traits ont une expression solennelle ; il contemple ces masses d'hommes soulevées contre lui, et sonde jusqu'aux entrailles de l'humanité, pour y peser la folie et l'injustice.

Mais à l'instant, le flot de la foule se courbe, rase la terre... relève les cailloux ... les lance dans l'espace... l'air siffle... une pierre tombe devant Gontrand et fait trembler l'estrade où il pose le pied.

A cet outrage il se tourne vers Vincent de Paule, et prononce d'un accent suprême :

— O mon père, Dieu pardonne, mais les hommes ne pardonnent pas !

Et tirant un poignard de dessous son manteau, il s'en perce la poitrine. Il tombe expirant dans les bras de Vincent de Paule.

. . . .

Un moment après, la population rentrait dans ses maisons ou s'écoulait lentement par les issues de la Cité. Les groupes foulaient en s'éloignant les cadavres d'hommes et de chevaux, les armes brisées, les débris du combat qu'ils venaient de livrer, et s'en allaient presque indifférents. Ce peuple venait de faire un bruit terrible pour n'aboutir à rien... mais accoutumé à de telles expéditions, il ne regrettait pas sa journée ; il avait, en quelques heures, exalté et brisé son idole, et ne songeait pas même à se reprocher sa folie.

Le baron de Montférare s'était éclipsé sans que personne s'occupât de lui.

Tandis qu'au quartier général de la force armée, on prenait des mesures pour réprimer les révoltés, la nouvelle arriva que le rassemblement était entièrement dispersé, et le quartier resta à peu près désert.

La nuit était venue. Il n'y avait plus sur le théâtre de la mêlée que de fortes patrouilles, sillonnant lourdement l'espace et baissant leurs lanternes pour reconnaître et relever les morts.

A une certaine distance, Vincent de Paule, glacé de tristesse, tenant la main sur le cœur de Gontrand, que le robuste Cara-Mouna emportait dans ses bras comme un léger fardeau, cherchait un asile où son fils d'adoption pût mourir en paix.

Il regardait tour à tour les portes de toutes les maisons... Vincent de Paule, avec la considération dont il était revêtu, pouvait se faire ouvrir toutes les demeures ; mais Gontrand res-

pirait encore ; bien qu'anéanti de faiblesse et baigné dans son sang, il n'était pas évanoui, et le pasteur redoutait qu'en mourant, il n'entendît les imprécations qu'en ces temps de préjugés féroces on prodiguait en toutes circonstances aux galériens... ces damnés de la terre.

Comme il était possédé de cette inquiétude, il fut rencontré par un des mendians du *Nom de Jésus* qui rentrait à l'hospice. Cet homme venait de loin et ne savait que très vaguement ce qui s'était passé. Lorsqu'il reconnut le saint fondateur, de la mission secourable qu'il accomplissait, il l'aborda en disant :

— Vous faites emporter un malade à l'hôpital, mon père ?

— Oui... répondit Vincent de Paule d'une voix tremblante ; mais je crains qu'il n'expire avant que d'arriver.

—Si vous vouliez, mon père, reprit le mendiant, le déposer dans un endroit où on pût lui donner les premiers secours, j'ai précisément ici la bicoque que j'occupais avant d'être reçu dans votre sainte maison... je pourrais vous l'ouvrir.

Le pasteur se hâta d'accepter. Le vieux pauvre l'introduisit dans une demeure formée de quelques planches et adossée à un pan de mur d'hôtel.

Ensuite Vincent de Paule refusa les services que lui offrait encore son pensionnaire du *Nom de Jésus*, disant que Cara-Mouna lui suffirait pour les soins qu'il y avait à prendre, et que pour lui il devait rentrer bien vite avant qu'on fermât les portes de l'hospice.

XVI.

Dès qu'ils furent seuls dans le logis prêté par le mendiant, Cara-Mouna alluma la lampe, puisa de l'eau dans la cruche de terre, puis alla au couvent des Minimes, qui était le plus rapproché, chercher des gouttes d'elixir qu'on faisait prendre aux blessés.

Vincent de Paule avait étendu Gontrand sur une couchette basse et garnie de rideaux de laine ; et il le regardait en se pressant le front, les sourcils et les lèvres serrés par la douleur.

Après quelques minutes accordées aux angoisses de son âme, l'ami avait fait place au prêtre. Le saint vieillard, l'œil humide, mais rayonnant d'une bonté sereine, s'approcha des lèvres du blessé et recueillit l'aveu de ses fautes au tribunal suprême de la pénitence. Ensuite il prononça les paroles consacrées, gage du céleste pardon, et récita à voix basse les prières de l'agonie que Gontrand, malgré sa faiblesse, répéta tout bas.

Sa tâche sacrée étant accomplie, le bon père se releva. Au moment où il déposait un baiser mêlé de larmes sur le front du mourant, une femme entra pâle, égarée, et tomba à genoux auprès du lit.

C'était Isabelle de Thémines. Après le départ de Gontrand, se croyant sûre, cette fois, de l'indifférence du seul homme qu'elle pût aimer, elle était allée à Notre-Dame prononcer le vœu solennel d'entrer dans un cloître. En sortant de là, elle s'était trouvée jetée au milieu du rassemblement ; les clameurs de la foule lui avaient appris l'arrestation du chevalier de Lauzière et le danger qu'il courait... A ce nom, s'oubliant elle-même, elle avait suivi le tourbillon populaire jusqu'au centre du mouvement, et s'était trouvée témoin de la scène de mort... Ensuite, pouvant à peine se soutenir, elle avait suivi pas à pas, à l'ombre qu'il dessinait dans l'espace, le groupe de Vincent de Paule et de son serviteur emportant le mourant.

Au premier regard jeté sur la comtesse de Thémines, le saint ministre devina tout ce qui se passait en elle. Il lui fit signe de rester derrière le rideau qui dérobait la vue à Gontrand.

Comme dans un sommeil faible et troublé où on perd à peine le fil de la pensée, le mourant, dans son extrême faiblesse, avait toujours entendu la voix de Vincent de Paule, et connaissait l'endroit où il se trouvait.

Lorsqu'il eut bu l'eau fortifiante préparée chez les Minimes, il se souleva à demi, passa la main sur son front et regarda autour de lui.

— Me voici revenu à mon point de départ, dit-il. Enfant exposé sur la grande route, je reviens mourir sur la terre... à la place où s'endort le mendiant...Heureux encore l'homme qui né dans la misère, ne la quitte jamais !... Mais moi, je me suis élevé bien haut pendant dix années pour retomber à cette place !... c'est la plus triste destinée !

Vincent de Paule, sans répondre, dit d'un accent aussi sévère que tendre :

— Oh ! mon fils, pourquoi attenter ainsi à ta vie...tu ne pensais donc ni à Dieu ni à moi !

Puis avec une effusion de cœur ardente :

— Mais non! non, je ne puis te perdre ainsi... tu vivras!

— Pour aller m'enfoncer dans l'obscurité que je n'aurais pas dû quitter... n'est-ce pas, mon père, c'est là ce que vous pensez? Mais ma main a frappé juste... dans quelques minutes je ne serai plus...

A ces mots déchirans, Isabelle éperdue fit un mouvement pour se lever: d'un geste Vincent de Paule la retint à sa place.

En ce moment-là, le poignard avec lequel Gontrand s'était frappé, et qui était resté dans les plis de ses vêtemens, tomba auprès du lit. Cara-Mouna releva et cacha dans son sein la lame tachée de sang, sans que Vincent de Paule, qui échangeait un regard avec Isabelle, s'en aperçût.

Le pasteur s'était assis sur un marchepied devant le lit de Gontrand; l'image des événemens qui venaient de perdre son fils reparaissait devant ses yeux, baignant son visage de larmes, et amenait parfois sur ses lèvres ce mot: — Fatalité!

— Non, mon père, dit Gontrand, ce moment devait arriver... Je l'attendais sans cesse... J'acceptais comme des jours de grâce tous ceux où nul regard d'autrefois ne se reposait sur mon visage. — Malheureux ami! — Maintenant, me voilà redevenu tel que vous m'avez connu dans cet enfer, où vous descendîtes pour me sauver... O mon père! dit le mourant en tenant son regard perdu dans l'espace, voyez-vous comme moi cet horizon de la mer... ce vaisseau... c'est le *Triton*... J'étais là... j'y avais passé quatre années de désespoir, de rage... Un jour, je niais la Providence, je blasphémais le nom de Dieu... Et ce jour vous m'apparûtes! Dans la solitude des eaux, parfois jusqu'au milieu des nuits étoilées... vous parliez à mon esprit égaré, à mon âme sauvage... Ces tendres méditations ne pouvaient me consoler, mais elles embaumaient ma douleur d'un calme pieux, d'une résignation sainte... Peu à peu, le repentir avec la lumière pénétra dans mon sein... Je fus réhabilité devant vous; je me sentis sauvé devant Dieu.

— Si jeune et déjà si à plaindre... je t'aimai de toute mon âme.

— O mon père! elle est bien réellement divine cette religion qui a institué les prêtres pour être les amis, les frères de ceux qui n'ont ni ami ni frère en ce monde... Vous avez été tout cela pour moi... Maintenant, écoutez-moi encore... jugez encore une fois mon âme que je vais présenter à Dieu.

— Paix, Gontrand... tu souffres... N'use pas plus vite par de tristes souvenirs les dernières forces de ta vie.

— Mon père, dit le mourant avec un sinistre sourire, croyez-vous que la vie soit douce quand on a une blessure qui traverse le sein... un désespoir plus cruel encore qui déchire le cœur... De tels instans doivent-ils être épargnés!... Je n'ai plus qu'un seul intérêt en ce monde, le souvenir que vous garderez de moi... Laissez-moi donc vous dire ce qui peut-être vous rendra votre fils moins coupable et plus cher.

Le breuvage que Gontrand avait pris le ranimait d'une force factice à ses derniers instants; ses traits révélaient, encore une minute, les nuances de la vie; son beau regard avait repris toute sa puissance... Cette tête animée de tant de grandeur et de charmes planait encore au-dessus de la tombe.

Isabelle, séparée du mourant par le pan du rideau, s'était affaissée sur elle-même. Pressant son front de ses mains, elle écoutait les paroles de Gontrand avec un étourdissement indicible de surprise, de douleur, et elle avait peine encore à le comprendre.

Lui, assis sur son lit de mort, continuait :

— Vous savez, mon père, que j'ai pris faussement le nom et le titre du chevalier de Lauzière... Comme j'ai fait un digne usage du pouvoir que me donnait ce rang supposé, vous m'avez pardonné. Mais les circonstances dans lesquelles ce nom devint le mien peuvent surtout atténuer cette usurpation étrange... Je veux vous les faire connaître :

Lorsque le temps de ma peine fut expiré, ainsi que je vous l'avais promis, je m'embarquai pour les Indes Occidentales. J'allais cacher mon existence flétrie dans quelque solitude du Nouveau-Monde, où je devais vivre humblement du travail de la terre en servant Dieu... et Vincent de Paule qui m'avait appris à le connaître.

» Pendant les jours où le vaisseau que je montais était resté en partance, un jeune passager et moi nous nous étions rapidement liés comme on se lie à vingt-quatre ans et pendant un voyage.

» Ce jeune gentilhomme m'avait dit avec une

gaîté insouciante que, seul rejeton d'une ancienne famille émigrée dans les Indes et dernièrement ruinée, il était venu dans la Guienne, où il espérait recueillir un héritage, que, trompé dans cette attente et se trouvant trop pauvre grand seigneur pour vivre en France, il retournait aux Indes avec son nom et son titre pour tous biens. Moi, je lui avais dit en retour, sans entrer dans d'autres aveux, qu'enfant abandonné dès ma naissance, je me trouverais bien riche de posséder un nom de famille, fût-il aussi obscur que le sien était illustre.

» Nous étions à la première journée du voyage, et nous discourions ainsi sur le pont du navire, lorsqu'une ombre extraordinaire se répandit dans le ciel et sur les eaux. Elle augmenta rapidement et devint une nuit livide qui envahit tout l'espace.

» L'équipage épouvanté ne savait de quelle manœuvre s'armer dans ce fléau inconnu... Tout le monde attendait palpitant... Une double voix tonnante gronda dans le ciel et dans la mer... Noirs abîmes qui nous enveloppaient... Aussitôt après un vent d'une horrible violence agita, confondit les flots... Pendant quelques minutes de tempête indicible, le vaisseau rasé, roula dans ces tourbillons, puis il alla se briser contre un rocher.

» Heurté contre le récif avec le navire en débris, je saisis mon jeune compagnon qui était resté près de moi dans l'un de mes bras, et de l'autre je nageai.

» Un espace effrayant me séparait du bord que je découvrais à ses formes aiguës, mais je voulais sauver mon ami, le premier qui m'eût jamais donné ce nom!...

» Privé de clarté pour me guider dans ce désert de vagues, j'avançais avec une peine qui devait me briser. Vingt fois heurté contre des rocs à fleur d'eau où le vent me poussait, je fus près de succomber... le fardeau que j'emportais avec moi me privait d'une partie de mes forces pour fendre les flots, mais cela même soutenait mon courage; je trouvais dans l'espoir de sauver un être humain une énergie que je n'aurais pas eue pour moi-même.

» Enfin la grève approcha; un effort suprême et le roulis d'une vague me jetèrent sur le sable.

» O mon père! j'avais voulu vous obéir, m'exiler au loin, et, au premier moment du voyage, la tempête... la destinée... me rejetait sur la terre de France!

» Je déposai mon compagnon sur le bord... Mais... ce fut affreux... Je n'avais retiré des eaux qu'un corps presque sans vie... Dans le bris du navire le jeune passager avait eu la poitrine ouverte contre une pointe de rochers.

» Sur la grève où je l'apportai, la dernière goutte de son sang s'écoula, la dernière parole s'exhala de ses lèvres.

» — Je meurs, dit-il, j'ai senti tout ce que tu viens de faire pour moi, et je ne peux rien te rendre!... Mais tiens, ouvre ce portefeuille, tu y trouveras mes papiers; prends mon titre et mon nom... Je suis seul de ma famille, inconnu en France... Vis à ma place... tu auras ce nom que tu te serais trouvé heureux de posséder. »

— Ce fut ainsi, reprit le mourant, qu'après avoir été dans mes premières années l'enfant sans nom, *Barbe-Noire* parmi les galériens du *Triton*, je devins Gontrand, chevalier de Lauzière.

Isabelle, à ces mots qui achevaient de révéler le secret dont l'influence avait été si grande sur sa destinée, ne put contenir toute son émotion... Un long soupir vibra dans la masure.

Gontrand tressaillit. Mais trop faible pour reconnaître ce qui l'avait frappé, il se laissa retomber sur sa couche, ne soutenant plus que d'un de ses bras sa tête alanguie.

— Maintenant, reprit-il, vous savez tout, mon père. Vous savez que j'ai servi la France en combattant sous ses drapeaux avec quelque gloire; vous savez qu'étudiant ensuite nos lois antiques et leur philosophie, j'ai pu paraître au parlement pour y défendre le faible avec succès... qu'enfin j'ai payé ma dette d'honneur au noble nom que j'avais emprunté.

— Oui, dit le pasteur, la voix pleine de larmes, c'était une digne et belle existence.

— Oh! reprit Gontrand, j'ai conscience d'avoir, par ce rang usurpé, fait plus pour les autres que pour moi-même. Moi, ajoutait-il d'une voix où se traduisait un cruel déchirement de cœur, que m'importait après tout la renommée, la fortune!... Était-ce la vie, quand je ne pouvais ni aimer ni être aimé?

— Ne te plains pas, mon fils, puisqu'il t'a été donné de faire un peu de bien.

— Pour un jour.... Mais je savais cependant

que j'étais condamné, que je portais sur mes traits une accusation terrible; que tout à coup, dans la foule, l'être le plus indifférent pouvait devenir mon ennemi mortel s'il m'avait seulement aperçu autrefois..... J'avais déjà l'affreux mirage de la scène qui vient de se passer en réalité... O mon père! que ce peuple est implacable!

— Ne l'accuse pas..... c'est un sentiment de justice égaré.

— Les entendez-vous! dit le mourant d'une voix délirante; ils disent : Mort! mort au galérien qui a volé les vases sacrés!.... Insensés! parce qu'on a été criminel une fois, vous voulez donc qu'on le soit toujours... Malheureux! vous ne croyez donc ni à la grâce du ciel ni au repentir... — Gontrand, songe plutôt à ta propre faute... Tu t'es frappé toi-même... — Ils ont prononcé l'arrêt, je l'ai exécuté.

Le blessé, après ces derniers cris de douleur, retomba sur lui-même et dit d'une voix plus triste encore, mais plus douce :

— Qu'importe, puisqu'il fallait quitter cette ville, partir demain... Je pars ce soir... pour la tombe!...

Puis, dans le sombre silence de la cabane, il murmurait d'un accent brisé :

— Mourir... mourir sans laisser son image dans un cœur!..... Qui se souviendra de moi? Peut-être dans l'avenir un passant, témoin de la scène d'aujourd'hui, dira en traversant le quai : « J'ai vu un jour ici une grande foule... on venait de démasquer un bien audacieux imposteur... Mais il s'est fait justice, il s'est tué. » Et puis, plus rien..... plus rien! — Et moi, Gontrand! dit Vincent de Paule. — O mon père, pardonne!..... Oui, grâce à toi, le souvenir de Gontrand vivra encore demain dans le plus noble cœur. — Toujours!.... toujours!.... disait le pasteur la voix brisée de sanglots...

Le blessé amena sa tête pâle bien près de son saint protecteur.

— Oui, répéta-t-il avec tendresse, oui, mon père, ton regard me console... Pourquoi faut-il que ce rayon sacré ne soit que là!.... pourquoi faut-il qu'après Vincent de Paule, on ne puisse plus aimer les hommes! — Mon fils, chasse ces amères pensées. — Coupable!.... non, dit Gontrand en relevant la tête comme s'il eût répondu à un être invisible. Non, car je n'ai pas commis cette faute, que Dieu ne pardonnerait pas....

La vie qui s'effaçait peu à peu de son corps jetait encore une vive lueur sur son front, comme les derniers feux du soleil, disparus de la plaine, éclairent encore la cime de l'arbre.

Il continuait avec l'accent du délire :

— Tromper les hommes.... qu'importe.... ils sont tous faux et menteurs... Mais tromper l'amour..... c'eût été un sacrilége; je ne l'ai pas voulu... j'ai été pour tous le chevalier de Lauzière, je ne devais plus l'être pour m'unir à elle... Elle, qui m'offrait son âme, sa vie à partager avec moi; je me suis éloigné; j'allais la fuir pour toujours... et cependant je l'adorais!

Isabelle s'était levée dans un mouvement irrésistible. Pâle comme la mort, les yeux fixés au ciel, les mains pressées sur son cœur, elle écoutait et tremblait de tout son être.

Gontrand disait encore :

— Ce matin même... c'était chez elle... nous étions seuls... Cet anneau... je le vois encore... il était dans sa main, tout prêt à passer dans la mienne... Et j'ai fui!.... Cet anneau pour lequel j'aurais donné mille fois ma vie, il était destiné au chevalier de Lauzière... Qu'est-il devenu?.... Il est tombé sans doute sur un tombeau.... sur celui que j'ai creusé, là-bas, au bord de la mer... Oh! j'avais pris en vain la dépouille de l'homme noble; dans la terre où il repose, tout est encore pour lui!...

Il s'arrêta subitement. Isabelle venait de paraître dans l'ouverture des rideaux; cette douce image se levait devant le lit de mort.

Gontrand la contempla avec délice, mais sans étonnement, comme on regarde le ciel.

Puis, il tourna encore les yeux vers Vincent de Paule et sembla confondre ces deux êtres dans une heureuse et dernière pensée... mais le souffle de sa voix ne pouvait plus s'exhaler.

Isabelle se pencha sur le lit funèbre. Elle tenait encore cet anneau, gage d'espoir suprême dont elle n'avait pu se séparer.

Elle le passa au doigt du mourant.

Gontrand serra la main pour y fixer éternellement l'anneau, et la ramena sur son cœur. Son visage s'éclaira d'un rayon divin, et il expira.

Vincent de Paule s'agenouilla devant la couche où ses larmes coulèrent..... Ces larmes de

l'homme de Dieu étaient dans leur pure essence, et le dernier sacrement et la prière suprême.

Puis le ministre approcha la lampe du lit mortuaire, et s'apprêta à passer la veillée funèbre.

Mais Isabelle, lui montrant l'anneau qui était au doigt de Gontrand, dit à voix basse :

— C'est moi qui dois rester ici.

Vincent de Paule médita ces paroles dans son esprit. Ensuite il embrassa du regard Isabelle et le corps de Gontrand; il éleva les mains sur eux en signe de bénédiction solennelle et sortit.

Isabelle de Thémines, blanche et froide comme l'albâtre, se prosterna pour toute la nuit sur la terre de cette pauvre cabane, qui renfermait le corps du malheureux proscrit.

Belle et précieuse statue de la douleur que la bonté divine plaçait sur la plus humble tombe!

XVII.

Huit jours s'étaient passés depuis l'émeute de la cité et ses suites désastreuses.

Pendant ce temps, Vincent de Paule avait été presque entièrement livré au souvenir de Gontrand. Ce jeune homme, d'une belle nature, faussée par l'abandon et le malheur, était un des premiers que l'apôtre avait ramenés à la vertu, à la lumière; c'était le fils aîné de sa charité. Son affection tenait aux plus profondes racines de son âme, et les regrets qu'il lui laissait ne devaient pas s'effacer... S'il en détournait parfois sa pensée, c'était pour concevoir des inquiétudes nouvelles sur la situation de Madeleine et de son enfant, dont aucune lettre de Rouvray ne lui avait encore appris le sort.

Le bon prêtre, comme l'avait fait autrefois son maître, souffrait dans l'humanité qu'il aimait : l'ombre du jardin des Oliviers se répandait sur son âme.

Ainsi préoccupé, le supérieur de Saint-Lazare ne remarquait point une sorte de changement qui s'était opéré dans Cara-Mouna.

Celui-ci, depuis quelques jours, était encore plus méditatif et plus silencieux que de coutume; il redoublait ses exercices de piété, mais il négligeait le nettoyage des salles et cellules dont il était spécialement chargé au couvent. Par une infraction aux règles de la maison qui prohibaient la possession de toute arme, il gardait caché sur lui le poignard dont Gontrand s'était frappé, et qu'il avait relevé près de son lit de mort. Enfin un soir, et pour la première fois depuis son entrée au service, il sortit sans prévenir son maître.

Il alla errer autour de l'hôtel de Montférare, dans la rue de la Ferronnerie, où était la façade, et dans la ruelle qui, de l'autre côté, bordait le jardin. Sa physionomie exprimait une attention sombre et solennelle, tandis qu'il explorait ainsi les murs de la demeure nobiliaire.

Mais quoiqu'il fût l'heure où le souper et les réunions du soir eussent dû amener plus de mouvement à l'hôtel, une empreinte d'immobilité y régnait; les cours étaient silencieuses; les fenêtres et les portes des perrons demeuraient fermées.

Cependant Cara-Mouna, marchant à pas lents, restait toujours à les considérer.

Voici ce qui avait amené cet aspect de solitude dans la vaste demeure habitée par le baron de Montférare et sa sœur.

Depuis de longues années, la marquise d'Estouville n'existait plus que pour tirer une justice exemplaire des crimes de son frère avant de quitter ce monde. Elle avait travaillé à préparer ce moment de réparation suprême avec la patience d'un sauvage et l'adresse de l'esprit le plus civilisé.

Trompée dans son cruel espoir par le dénoûment inattendu de la scène dans laquelle elle avait dénoncé et livré son frère à l'église Saint-Séverin, ce moment d'une vengeance échouée avait été le plus terrible pour elle.

Son premier mouvement alors fut un serment de se vouer de nouveau à son œuvre de destruction... Mais elle s'était bientôt aperçue que le temps lui manquerait.... Trop souvent, après cette nuit de déception poignante, atteinte d'une de ces crises nerveuses qui la tuaient, elle avait été obligée d'avancer sur le cadran l'aiguille qui marquait le déclin d'une vie près de s'éteindre.

Dans cette détresse, elle n'avait de consolation qu'en ramenant sa pensée sur sa fille consacrée au cloître, sur cette victime offerte dans toute son innocence à la colère céleste.

Pour apaiser son âme par cette douce contemplation, elle alla, peu de jours après les événements de Saint-Séverin, voir Madeleine à Notre-Dame-des-Champs.

L'abattement d'un malheur qu'on ne peut plus combattre, la reconnaissance qu'elle éprouvait



pour tout ce que sa fille avait montré d'obéissance et de courage en prononçant ses vœux, brisèrent pour la première fois cette enveloppe de glace dont elle était toujours revêtue.

Ses yeux, constamment baissés, se levèrent enfin sur Madeleine... Elle lui parla longtemps, et sa voix avait des accents du cœur... Elle toucha avec une sorte de douceur le bandeau de lin qui ceignait la tête de sa fille... et enfin, détachant sa main amaigrie de ce jeune front, elle y appuya ses lèvres.

Madeleine était étourdie de surprise, de bonheur.

Après avoir été toute sa vie en quelque sorte orpheline près de sa mère, elle trouvait tout à coup sa tendresse! elle en recevait un baiser!... un baiser de sa mère!... Dans son âme si aimante, la joie de ce moment allait jusqu'au délire.

Ainsi, la tête perdue et naïve comme à quinze ans, car, en vivant loin du monde, elle avait conservé une extrême jeunesse, elle se laissa glisser aux genoux de sa mère, qui venait de l'embrasser, et elle lui avoua tout...

Après avoir entendu ces aveux, la marquise se leva en silence.

Elle se dirigea vers la porte du parloir sans répondre à Madeleine, sans tourner un regard vers elle. Ce désespoir silencieux était comme un abîme d'autant plus effrayant que l'ombre le cache.

Madeleine la suivit des yeux et en tendant les bras vers elle, sans oser l'arrêter par une seule parole.

Dès le lendemain, la marquise d'Estouville dit à ses gens qu'elle allait faire un assez long voyage, pendant lequel elle pensait devoir fermer sa maison. En conséquence, elle s'occupa de quelques préparatifs de départ, et congédia toute sa livrée, après avoir fait fermer soigneusement les portes de son appartement et s'en être fait donner les clés.

Un domestique l'accompagna encore à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; il la vit entendre pieusement la messe et approcher des sacrements; puis il la laissa dans cette église, où elle avait dit que sa voiture de voyage viendrait la prendre.

Ainsi, madame d'Estouville avait quitté Paris sans qu'on eût aucun moyen de connaître la direction qu'elle avait prise ni le temps de son absence.

Dans ce même moment, le baron de Montférare avait été aussi forcé de s'éloigner quelque temps.

On sait qu'en ce moment-là, le jeune comte d'Alton se dirigeait vers la Bourgogne; ainsi, l'hôtel Montférare était entièrement inhabité.

Mais les deux corps de bâtiment offraient, en

d'autres proportions, le même contraste qu'autrefois. Celui qui appartenait à la marquise était si hermétiquement fermé de toutes parts, qu'il offrait l'aspect d'un vaste mausolée; celui où résidait Armand de Montférare avait encore un train de maison assez élevé pour subvenir au luxe et aux plaisirs des laquais.

Ce soir-là, après un dîner commencé à midi, les gens de l'hôtel étaient encore tous à table. Seulement, l'un d'eux, apercevant dans la cour Guitaut, le valet de chambre du comte d'Alton, qui s'ennuyait grandement de sa solitude, était descendu et avait dressé une petite table pour boire avec lui, au coucher du soleil.

Ces deux hommes étaient là lorsque Cara-Mouna promenait ses mystérieuses pensées devant la grille de l'hôtel.

Guitaut savait que cet homme servait au couvent de Saint-Lazare, l'ayant vu apporter une lettre du père Vincent à son jeune maître : c'en était assez pour que deux domestiques désœuvrés l'engageassent à venir prendre place à leur table.

Cara-Mouna leur répondit que s'ils voulaient lui procurer une cruche d'eau, il boirait volontiers avec eux. Comme la loi qui proscrit l'usage de vin allait assez bien aux austérités chrétiennes, le musulman converti y était resté fidèle.

On le servit selon ses désirs; et les valets dans la conversation lui apprirent le départ des maîtres de l'hôtel.

A cette nouvelle, Cara-Mouna laissa subitement retomber son verre d'eau sur la table. Puis il réfléchit quelques instants, et fit des questions sur le temps que pourrait durer la solitude de la maison.

— Oh! pour monsieur, il reviendra prochainement, dit Jeambart, le domestique du baron. On vient de faire préparer le salon d'été, et il a ordonné qu'on y mît des caisses de roses; donc la floraison ne se passera pas sans qu'il soit de retour... Mais pour Mme la marquise... Guitaut pense que son appartement est fermé pour longtemps. — L'homme ne doit rien croire sans cause, prononça Cara-Mouna. — J'en ai de trop sérieuses, répondit Guitaut. Nous ne savons de quel côté madame la marquise est allée; on n'a signalé depuis quelques jours aucun événement fâcheux sur les grandes routes... et cependant je crois que madame est morte de mort violente aux premiers pas de son voyage.

— Idée à toi!... dit Jeambart; cependant, conte cela au serviteur du couvent... Il doit connaître ces choses-là.

— C'était deux jours après le départ de madame, dit Guitaut. J'avais profité de l'absence de mon jeune maître pour aller faire une partie fine.

— Après, dit brusquement l'austère néophyte qui tremblait d'entendre les détails de la partie.

— Je restai là jusqu'à minuit...

— Après? répéta Cara-Mouna. — Lorsque j'entrai dans le pavillon séparé que nous occupons, étant un peu longtemps à mettre la clé dans la serrure, à cause de l'obscurité... — Ou à cause du vin qui te troublait la vue, dit Jeambart. — Je vis à travers cette fenêtre... regardez, celle qui se trouve là entre deux pilastres. et qui n'est pas fermée de contrevents comme les autres, parce que des barreaux de fer la garnissent... — Oui... Eh bien! — Cette fenêtre éclaire un couloir qui conduit à l'oratoire de madame la marquise... donc, au moment dont je vous parle, je vis tout à coup ce couloir s'éclairer intérieurement d'une lumière très-faible, et j'aperçus madame la marquise passer comme une ombre dans cette pâle lueur...

— Elle, qui était partie deux jours avant! dit Cara-Mouna.

— Vous voyez bien qu'il faut qu'elle soit morte, reprit Guitaut, pour que son ombre revienne ici... Oh! cela m'a fait froid!... Froid comme de vous voir boire ce verre d'eau, monsieur Cara-Mouna.

— Et vous l'avez bien reconnue?

— Oui... seulement elle était bien plus vieille qu'en quittant ce monde... ses cheveux blancs tombaient épars sur sa robe noire... Elle tenait sa bible à la main, et allait du côté de l'oratoire, en glissant sans toucher la terre, comme ont coutume de le faire les ombres.

— C'est possible, murmura Cara-Mouna. — Vous croyez? demanda Jeambart. — C'est ce qu'on appelle une âme en peine, prononça le serviteur du couvent.

— Alors, elle était en peine de sa maison, et revenait savoir ce qui s'y passait, réfléchit Guitaut; cependant autrefois elle ne s'en inquiétait guère... C'est égal, la vision n'a duré qu'une se-

conde, et j'en ai eu un tremblement mortel toute la nuit.

— Et dans ces circonstances, demanda Jeambart au disciple de Vincent de Paule, que pensez-vous qu'il faille faire?

— Dire des messes pour le repos de l'âme de madame la marquise, à Saint-Germain-l'Auxerrois, sa paroisse.

— Mais, insista le laquais du baron, si Guitaut était gris en rentrant de sa partie fine, et qu'il n'ait vu à cette fenêtre qu'une vapeur de son vin de Champagne, madame la marquise pourrait bien arriver pendant ces messes. — Cela se peut. — Et se fâcher très fort de ce qu'on la traite en âme en peine.

— Alors, faites ce que vous voudrez, dit le Tunisien, qui de sa vie n'avait causé aussi longtemps. Et il s'éloigna de l'hôtel la tête basse.

En arrivant au couvent de Saint-Lazare, il rapporta à son maître le départ du baron de Montférare, qu'il venait d'apprendre, dit-il, en passant par hasard devant l'hôtel.

Décidément, il s'était passé quelque chose d'étrange dans l'âme de Cara-Mouna, car pour la première fois depuis sa conversion, il mentait.

Vincent de Paule fut violemment ému de cette nouvelle. Il venait de recevoir une lettre d'Olivier d'Alton. Le jeune comte lui disait que pendant plusieurs jours il avait vainement cherché Giselle Hubert dans l'étendue de Rouvray, qu'enfin, dans les environs, il avait découvert une maison de paysans où elle avait passé quelque temps. Là, le maître du logis lui avait appris que cette jeune femme, triste, languissante et atteinte du mal du pays, était partie pour retourner dans le Dauphiné, au pied des monts Viso, avec l'enfant qu'elle nourrissait et qu'elle devait garder six mois encore. Olivier attendait la réponse de M. Vincent pour suivre les ordres qu'il voudrait bien lui donner.

Le pasteur achevait cette lettre lorsque Cara-Mouna lui apprit que le baron de Montférare était parti subitement de Paris.

Une pensée cruelle frappa son esprit. Montférare avait peut-être déjà eu le temps de renouer des relations avec l'odieux mari de Giselle, avec le bandit dont les confidences pouvaient le mettre sur la trace de l'enfant qu'il poursuivait, et il était peut-être parti pour chercher et rejoindre sa proie.

La résolution de Vincent de Paule fut prise à l'instant.

Par un hasard providentiel, le conseil qui réglait les missions dans l'ordre de Saint-Lazare, avait décidé que la première excursion religieuse des frères aurait lieu dans le Dauphiné. Le supérieur avança le moment du départ, nomma dix prêtres de la maison parmi ceux en qui il avait la plus haute confiance pour faire partie de cette mission, et leur annonça qu'il se mettait en route avec eux dès le lendemain.

Ainsi, le voyage des missionnaires en Dauphiné aurait un double but; car, avec leurs secours puissants et qui pourraient s'étendre à la fois sur plusieurs parties de la province, Vincent de Paule atteindrait peut-être le premier le bien précieux dont il disputait la conquête au baron de Montférare.

XVIII

Midi sonnait. Dans la chambre d'une petite auberge du bourg de Rouvray, l'abbé de Gondy était encore couché ; Olivier d'Alton, aussi beau que jamais, avec ses cheveux en désordre, son collet de dentelle et son pourpoint froissés, était à demi étendu sur le pied du lit de son ami, où il s'enveloppait de son manteau de velours pour se préserver du rude contact de la couverture. Les deux jeunes gens parlaient d'amour et d'affaires. Arrivé à ce dernier sujet d'entretien, Olivier disait :

— J'ai demandé des ordres au révérend père Vincent par déférence, et j'attends sa réponse avant de partir : mais je suis bien résolu, quoi qu'il en pense, à aller jusqu'au fond du Dauphiné à la recherche de mon enfant. — C'est une folie, dit l'abbé, puisque la jeune femme qui élève ce cher petit Olivier doit vous le ramener dans six mois. — Le lien qui unit cette femme aux formidables bandits auxquels nous-mêmes avons eu affaire... bien qu'elle soit loin d'eux maintenant... l'entoure encore, ainsi que mon enfant, d'un vague danger qui me préoccupe assez pour que je veuille à tout prix l'y soustraire. — Ainsi, maintenant, vous retournez à Paris. — Non, mon ami, je vous suis en Dauphiné.

Au même instant, la porte de la chambre s'ouvrit, et un certain nombre de personnages en

robes noires, chapeaux ronds et rabats, se présentèrent sur le seuil :

— Monsieur le comte d'Alton? demanda celui qui marchait en avant.

Olivier avait vivement sauté en bas du lit. Il s'inclina en réponse à cette demande.

— Monsieur, reprit le premier interlocuteur, nous sommes envoyés près de vous par notre très-honoré supérieur Vincent de Paule. Nous allons faire une mission dans le Dauphiné, et notre révérend père ayant pensé que nos secours pourraient vous être utiles pour une affaire qui vous appelle dans le même pays, nous venons vous offrir de nous réunir à vous pour ce voyage.

Le jeune comte fut étonné et presque effrayé de la proposition ; ce qui ne lui empêcha pas de répondre en s'inclinant de nouveau:

— Je n'osais espérer de M. Vincent que des conseils salutaires ; c'est une bonté insigne de sa part de me procurer votre assistance, et je lui en serai éternellement reconnaissant. — Notre bien-aimé père, reprit le prêtre lazariste, comptait nous conduire lui-même à cette mission et se réunir à vous sur la route pour servir vos intérêts. Mais au moment de son départ, un ordre lui est venu de la cour, et il a été forcé de se rendre près de la reine, qui fait une retraite, et veut s'entretenir chaque jour, pendant ce saint temps, avec son confesseur ordinaire. — C'était un impérieux devoir, dit Olivier. — Oui, monsieur, répondit le frère Augustin ; mais j'ai vu briller une larme dans les yeux de notre père, lorsqu'il a été contraint de renoncer à ce départ qui lui tenait vivement au cœur. Du reste, il viendra nous rejoindre le plus tôt qu'il lui sera possible. Voici, monsieur, mes collègues que je vous présente. Ce sont les frères Sébastien, Gervais, Urbain, Zacharie et Daniel.

Olivier salua les prêtres missionnaires à mesure qu'ils étaient nommés. Puis devant faire connaître à son tour son compagnon de voyage, il se tourna avec quelque embarras vers l'abbé de Gondy, qui resté dans son lit n'était guère présentable. Cependant il étendit la main vers lui en disant :

— Monsieur l'abbé de Gondy, mon ami, qui veut bien aussi se réunir à moi pour ce long voyage. — Notre père supérieur ne nous avait point parlé de M. l'abbé, dit le frère Augustin avec un sourire prouvant que la réputation de François de Gondy ne lui était pas entièrement étrangère. Cependant, ajouta-t-il, l'amitié qui vous unit rend sa participation à ce voyage toute naturelle.

L'abbé salua comme il le put du fond de son lit, et ajouta qu'il serait prêt dans un instant.

— Nous partirons, si vous le voulez bien, dans une heure, dit le frère lazariste. De cette manière nous pourrons aller coucher demain à Châlon-sur-Saône, après-demain à Mâcon, le jour suivent à Lyon, et, à la fin de la quatrième journée, nous entrerons en Dauphiné Il ne faut pas perdre de temps car le révérend père nous a avertis que des bandits guidés par un haut personnage ayant un grand intérêt à retrouver Giselle et l'enfant, étaient partis en Dauphiné. Après de courts préparatifs et un solide déjeuner, la caravane se mit en chemin. Dans l'étendue de la Bourgogne, les voyageurs suivirent l'itinéraire que frère Augustin avait tracé. Selon l'usage des missionnaires, qui s'étendait d'ailleurs à beaucoup d'autres en ce temps-là, ils prenaient chaque soir leur gîte dans des couvents et en repartaient le matin, munis de vivres assez abondants pour aller jusqu'au souper suivant, ce qui rendait même inutile le peu d'argent dont chacun d'eux était pourvu. En entrant en Dauphiné, ils se dirigèrent vers la partie des Alpes françaises et gagnèrent le bord de la Durance jusqu'à la vallée de Saint-Eusèbe.

Le jeune comte d'Alton et ses compagnons n'avaient plus que deux haltes à faire avant d'arriver au pied des montagnes où devait se trouver l'habitation qui renfermait Giselle et l'enfant d'Olivier. En partant, ce matin-là, ils traversèrent à gué la petite rivière de la Drac et se dirigèrent par la route de Mont-Dauphin. Cette petite ville est bâtie au confluent du Guil et de la Durance, sur la crête des falaises qui encaissent les deux rivières. Les voyageurs la traversèrent entièrement et allèrent loger à l'extrémité opposée pour être plus tôt en route le lendemain. L'auberge du *Chapeau de cardinal* où ils descendirent avait pour maître un gros et gras richard de petite ville. Celui-ci, en vertu du caractère dévotieux qu'annonçait son enseigne, fit mille grâces aux arrivants revêtus pour le plus grand nombre de l'habit religieux. L'abbé de Gondy, qui était le factotum ordinaire, fit observer à l'hôte qu'ils étaient huit voyageurs d

bon appétit qui venaient se restaurer dans sa maison, et lui demanda ce qu'il y avait à la cuisine pour pourvoir à la table d'un tel nombre de convives. A quoi l'hôte répondit le bonnet à la main :

— Je mettrai certainement tous mes soins à recevoir de saints personnages dont la présence est une bénédiction pour mon établissement; mais il me sera impossible de les traiter selon leur mérite, attendu que des voyageurs qui ont passé ici vers le tantôt, ont absorbé une grande partie des provisions et emporté le reste pour la route.

Gondy tressaillit et se tourna vivement vers Olivier.

— Ce sont eux ! dit-il tout bas à son ami.

Et revenant à l'hôte :

— Des voyageurs, répéta-t-il. Et comment sont-ils? — Mais, dit l'hôte, celui qui les commande paraît être un gentilhomme de belle prestance, en sombrero à panache noir et manteau bleu; les autres sont ses valets. — Voici qui commence à devenir étrange, dit Olivier à de Gondy.

Puis l'aubergiste s'en alla, et comme on était en pays de ressources, il put faire de nouveaux approvisionnements et préparer un souper passable. Tandis qu'il s'en occupait, Olivier répétait à l'obstiné petit abbé :

— Mais tout cela n'est pas une raison pour voir en ces voyageurs les personnages dont nous avons à redouter l'influence. — C'est vrai; mais comment se fait-il que, dès le premier instant où j'ai entendu parler d'eux, j'ai cru les reconnaître !... Et vous aussi... bien que vous ne vouliez pas en convenir... Il y a quelque chose là-dessous. — Allons, mon cher, vous tombez dans les secondes vues.

L'hôte vint les interrompre.

— Ces messieurs veulent-ils le service d'argenterie? demanda-t-il.—Belle question! dit Gondy. Certainement, puisque vous en avez. — C'est que je dois prévenir ces messieurs que ce sera deux écus de plus pour le souper.—Diable! dit l'abbé, votre argenterie est un lingot avec lequel vous battez monnaie sans le diminuer. — Nous nous en passerons bien! dit frère Sébastien. — Oui! oui ! répétèrent Urbain, Zacharie et les autres.— Cependant, réfléchit Gondy, il y a longtemps que nous vivons mal, et un souper bien servi ne serait pas de trop .. Va donc pour l'argenterie.

Et d'un geste majestueux il confirma son ordre.

L'aubergiste mit la dernière main au souper. Mais comme la nuit était venue, il entremêlait ses travaux culinaires des soins donnés chaque soir à la sûreté de la maison. Cela terminé, il revint dans la salle dresser la table, y étendre le linge blanc; puis il tira une clef de son gousset et ouvrit une armoire, noire et grasse au-dehors, garnie de vieux velours rouge au-dedans, où depuis des siècles reposait la précieuse argenterie, si féconde en petits écus. — Il plongea le regard et la main dans l'armoire : puis il jeta un cri perçant. Tout était vidé, tout avait disparu; les couverts, les pièces du milieu, depuis la belle soupière, la haute drageoire, jusqu'aux salières. Il n'y avait plus rien!

— Mais, j'avais la clé dans ma poche! cria l'hôte éperdu. N'est-ce pas, messieurs, je l'avais? — Oui, répondit-on, vous venez de la tirer. — Tout cela a donc passé par... — Par la porte de l'armoire, dit Gondy, si on a eu le temps de l'ouvrir et de la refermer avec un crochet pendant votre absence.—Ah! c'est cela... les voyageurs de tantôt sont restés seuls ici pendant que j'allais faire leur compte!...— Vraiment, dirent Gondy, Olivier, et même les missionnaires en riant, ils emportent tout avec eux, provisions et le reste! Ce sont bien nos personnages. — Et moi, malheureux! s'écria l'hôte, pâle, égaré et se frappant la tête à la briser, moi qui viens de faire fermer toutes les portes... il est bien temps quand l'argenterie est dehors!

XIX.

Maintenant, nous allons nous transporter de suite dans la vallée de Queyras, où les voyageurs arrivèrent le soir et rencontrèrent les incidens les plus graves de leur route.

Dès qu'ils pénétrèrent dans cette gorge immense creusée entre de gigantesque rochers, la température changea subitement. L'hiver, chassé des autres contrées par des rayons déjà ardens, se réfugiait dans cette vallée entre ses remparts de glaciers. On ne trouvait plus de gazon sous les pieds ; la senteur de verdure naissante avait fait place à un vent âpre et mugissant ; la venue du printemps ne se faisait connaître que par des masses de neige qui, détachées de leurs assises,

tombaient parfois terribles et foudroyantes dans le vallon.

Le bourg de Queyras est isolé dans une vaste étendue de pays aride qui, subdivisé en onze vallées, ne compte que cinq petites communes.

Olivier s'était flatté de revoir son enfant dans cette journée... il s'était pris à cette espérance avec une ardeur impérieuse ; et dans ces dispositions la nuit qui s'approchait lui était insupportable. Il errait de tous côtés avec une agitation fébrile ; une certaine intuition lui disait que son enfant était près de lui, et le rendait obstiné à sa recherche. Il tournait sans cesse dans l'étroit vallon ; il allait s'informer aux cabanes où il avait déjà frappé, et revenait anéanti.

Cependant Olivier marchant toujours, aperçut au fond du vallon, dans un pli de la montagne, une cabane qu'il n'avait pas encore visitée. Cette petite habitation, encaissée dans la courbure du terrain qui l'enveloppait de trois côtés, était protégée par un vieux chêne dominant son toit. Devant sa porte était une étroite cour, bornée d'un côté par une meule de paille et de l'autre par un colombier. De jeunes arbustes, sortant au hasard de la haie vive de la cour et des talus qui abritaient la demeure, l'entouraient de verdure ; le grand chêne seul retardait encore sa végétation printanière, comme la vieillesse qui réfléchit avant toute chose. Se trompant de sentiers dans la nuit close, Olivier, au lieu d'arriver directement à la porte de la cabane, se trouva sur le talus et un peu élevé au-dessus de la cour.

Dès qu'il fut là, au milieu du silence qui régnait dans la vallée endormie, une voix jeune, fraîche, dont le chant vibrait dans le feuillage, arriva jusqu'à lui. Le chant fit palpiter le cœur d'Olivier..... Il écarta un peu les rameaux et abaissa son regard... Un rayon oblique de lumière venait de la cabane dans la cour.

Une jeune femme en costume de paysanne y était assise, ayant devant elle un berceau où reposait un enfant. Par instant, elle cessait son air villageois en agitant seulement la barcelonnette... On n'entendait alors que le frôlement de plume des pigeons qui mettaient la tête sous l'aile pour s'endormir aussi au chant voilé de la berceuse... Puis la voix reprenait :

Dors, enfant mes amours,
Pour que l'ange fidèle
A l'abri de son aile
Te conserve toujours,
Et berce la nacelle
Où passeront tes jours.

Olivier, ivre de joie, avait reconnu Giselle et son enfant ! Il fit un signe à ses compagnons pour les appeler et leur indiquer de garder le silence ; mais son visage rayonnant leur apprenait qu'il était arrivé au but de ses recherches. Ils montèrent doucement près de lui, et Olivier leur fit part de l'heureuse découverte qui avait charmé ses regards. Lorsqu'ils eurent considéré à leur aise ce gracieux tableau, le jeune père, suivi de ses compagnons, descendit le sentier et se dirigea vers la porte de la cabane pour s'emparer du cher trésor qu'il y avait enfin trouvé. Olivier et deux frères lazaristes allaient franchir l'entrée de ce petit sanctuaire...Tout à coup une détonation terrible éclata dans les airs... Une décharge de carabines, dont le feu passait horizontalement devant la porte, leur barrait le passage. Comme ils s'étaient rejetés en arrière, un nuage de fumée, dont les tourbillons se détachaient en blanc dans la nuit, s'étendit comme un voile entre eux et la cabane. Une minute à peine se passa dans un étourdissement indicible, et derrière le rideau de vapeur qui s'était levé, on vit le feu saisir, envelopper la meule de paille, la toiture de chaume, et les rameaux encore secs du grand chêne qui la dominait. Olivier fou de douleur et ses courageux amis se jetèrent entre ces flammes... Ils pénétrèrent dans la cour, dans la cabane, au milieu des brandons qui pleuvaient de tous côtés... Mais tout était vide... Derrière la large barrière de fumée, la jeune femme et l'enfant avaient été enlevés.

Olivier, éperdu , cherche, appelle de tous côtés, et c'est en vain ! les ravisseurs, sans doute, n'ont pas voulu livrer leur proie au hasard d'une lutte et ont gagné le large en entraînant Giselle et son enfant. Mille objets se présentent... Des nattes de paille, des ustensiles de ménage, des alambics, des fourneaux où le feu brûle encore, des vêtemens, des fourrures... Les vainqueurs ont tout pris, se sont emparés de tout, excepté de ce qu'ils sont venus chercher! de l'enfant, pour qui ils ont été près de donner leur vie ! Il n'en reste nul indice. Olivier cherche en vain ce berceau que Giselle agitait en chantant... Il ne peut le retrouver, cette gracieuse trace a disparu dans la grossière dépouille des bandits..

Seulement, sur une peau d'ours, il voit, jetés, un bonnet et une petite robe d'enfant. Pendant qu'il se livre à ses investigations, le frère Sébastien, errant d'un autre côté, trouve par terre une grosse toile grise, la soulève, et voit posés sur le gazon un grand et beau christ d'or, un calice, deux vases, deux flambeaux d'autel. Il jette une vive exclamation qui appelle tout le monde près de lui. On reste étourdi d'admiration, d'extase, à la vue de ces objets sacrés, que les brigands ont dérobés dans quelque église... dans celle de Saint-Séverin sans doute, d'après les bruits qui ont couru, et que des prêtres amenés par le hasard viennent de reconquérir, comme si le sort leur eût ménagé une victoire faite pour eux. Les vases sacrés du temple sont revenus aux mains des ministres du temple ! Mais personne n'a le temps d'exprimer la joie que cette pensée suggère, car un aspect bien plus saisissant encore frappe les yeux et s'empare de l'âme. On regarde avec surprise, avec éblouissement, un vieillard qui avance vers la lisière du bois. C'est bien Vincent de Paule qui arrive au milieu de ses fils !

— O mon père, disent les missionnaires en montrant les ornements d'autel, ce christ vient de faire un prodige, c'est lui qui vous a appelé ici !

Vincent de Paule lui-même reste dans un saint ravissement à la vue de ces objets sacrés. Dans l'état d'exaltation où, après des heures brûlantes, se trouve l'esprit de tous ces jeunes hommes, la présence inattendue de Vincent de Paule cause une impression bien plus vive encore. On entoure le père adoré des fidèles, on baise avec transport ses mains et ses vêtemens. Depuis huit jours qu'Olivier et ses compagnons décrivaient d'interminables circuits dans les dédales de ces solitudes, ils avaient fait de longues marches sans avancer et même étaient revenus de beaucoup sur leurs pas: Vincent de Paule, parti longtemps après eux, était au contraire arrivé en droite ligne au pied de ces montagnes où il pensait s'informer du passage des missionnaires. Comme il entrait dans ces parages, les échos des rochers lui avaient répété les coups de feu qui éclataient plus loin. N'écoutant que son courage, il était accouru vers le lieu où il devait y avoir des désastres à arrêter, des malheureux à secourir. Le pasteur remercia le ciel qui avait sauvé les objets du culte des mains impies et répondit avec effusion au tendre accueil de ses disciples. Puis il se fit donner tous les détails possibles sur les ravisseurs de Giselle, et médita longtemps cette affaire, qui au fond lui tenait aussi vivement à cœur qu'à Olivier. C'était ainsi que Vincent de Paule dans le cours de sa carrière accomplissait souvent de grandes choses, c'est ainsi qu'il portait toujours en lui un intérêt suprême source de tous succès. Les voyageurs, après avoir servi au pasteur un repas qu'ils eurent le bonheur de partager avec lui, se mirent en route en emportant avec eux les objets sacrés qu'ils voulaient rendre aux autels. Lorsqu'ils arrivèrent à Vallousie, Vincent de Paule alla se reposer dans la salle basse de l'auberge où les frères lazaristes se réunirent à lui. Soudain un courrier, entrant à cheval dans la cour, demanda à très-haute voix au garçon d'auberge si on n'avait pas logé ici M. l'abbé de Gondy et s'il y était encore. D'après le signalement qu'on lui avait donné, l'abbé reconnut en frémissant l'odieux courrier envoyé assurément sur ses traces par quelque créancier. Pour abréger ce tourment, il alla droit à cet homme et se nomma.

— Ah ! monsieur, s'écria l'estafette, je vous suis depuis Paris ! Je m'attache à vos pas de ville en ville, jusque dans ce pays... Et vous m'avez fait faire terriblement de chemin dans cet affreux désert ! — Il fallait m'y laisser tranquille, dit l'abbé pour tout remerciment. — Vous laisser, monsieur ! Et mon message ! — Le diable l'emporte. — Un ordre de la reine, monsieur !... — De la reine ! répéta Gondy le regard étincelant. — Sans doute, monsieur, j'apporte une missive de Sa Majesté qui vous rappelle probablement à Paris; ainsi je ne pouvais...

Gondy enleva des mains du courrier le papier que celui-ci venait de tirer de sa poche, l'ouvrit précipitamment et avec peine tant sa main tremblait. C'était un brevet signé d'Anne d'Autriche. L'abbé le parcourut du regard, poussa un cri perçant, et se jeta au cou d'Olivier qu'il embrassa à l'étouffer en s'écriant avec une joie folle .

— Coadjuteur!.. je suis coadjuteur!

Ainsi, il monta à cheval à l'instant meme, mais pour voler à Paris. Il tendit encore une fois la main à Olivier, et suivi du courrier, se mit à galoper sur la route.

XX.

L'abbé de Gondy, dans tout le cours du voyage, fit de si longues marches et de si courtes haltes, qu'un peu après Nevers son cheval tomba mort. Il fut obligé de séjourner dans cette ville pour y attendre le départ du coche, dans lequel il trouva enfin place le troisième jour. Heureusement, en montant dans cette grande et lourde voiture, il aperçut de suite, parmi la plèbe qui y était entassée, un habit de gentilhomme, ce qui lui promit d'avoir au moins un compagnon de voyage sortable. Il parut que sa vue produisit le même effet sur le seigneur placé en face de lui, car tandis qu'il s'accommodait de son mieux sur la banquette, il entendit celui-ci s'écrier :

— Eh ! c'est ce cher abbé de Gondy !... quel bonheur de le rencontrer ! — Dieu me pardonne ! s'écria-t-il à son tour, c'est notre cher baron de Montférare !... quel merveilleux hasard !... — Et qui fera passer moins tristement ces trois mortels jours de voyage. — Mais par quelle aventure sur cette route ? — Je reviens d'un voyage de quelques jours... dans une province voisine... ici près... Et ma voiture s'étant brisée, force m'a été d'avoir recours au coche de Nivernois. — Moi aussi, dit l'abbé... Mais, cher baron, vous désertez ainsi... sans dire à vos amis de revêtir le crêpe de deuil... Ah ! c'est mal ! — Que voulez-vous... j'ignorais moi-même... Est-ce qu'on s'appartient... Une dame, dont je tais le nom, a voulu prendre les eaux du Bourbonnais... — Et vous êtes parti pour Bourbon. — Elle m'avait enchaînée à son char... il fallait bien aller où la roue s'élançait !... Mais vous ? — Une affaire importante.., une dette que j'avais contractée à mon retour d'Italie, et qu'il fallait régler... Mais baron, dit naïvement l'abbé, vous portez un bras en écharpe. — Et je remarque depuis un instant que vous avez une blessure à la joue, dit aussi sincèrement le baron. — Oh ! ce n'est rien... Dans le chemin que je suivais à cheval, une branche d'arbre m'a heurté. — Et moi, j'ai reçu à la main un éclat de bois dans la chute de ma voiture. — Mais enfin j'ai été obligé de repartir subitement. — Moi aussi, dit à son tour le baron. — La reine, continua l'abbé, a daigné me nommer à ce poste de coadjuteur que ma famille attend pour moi depuis longtemps. — Ah ! c'est merveilleux... et je vous félicite. — Hélas ! baron, les dignités, les grandeurs ne sont souvent que rudes fardeaux ! — Mon Dieu ! je le sais bien !... Mais on peut tout supporter hors les peines de cœur... Et je viens d'être frappé cruellement. — Vous, baron ! — Une lettre que j'ai reçue ces jours-ci... à Bourbon... m'apprend que la marquise d'Estouville, ma sœur, a disparu... et qu'on doit croire à son funeste trépas. — En vérité... Mais c'est un coup terrible. — Accablant !... Je cours éclaircir ce funeste événement. — Sans doute, car au milieu de vos justes regrets, des intérêts de famille vous réclament... La marquise jouissait d'une immense fortune. — Je le crois. — Et n'avait qu'une fille .. — Ah ! une charmante créature. — Oui, mais religieuse... Et les grands biens de cette antique maison... — Ne parlons plus de cela, c'est trop cruel... Je renonce au monde. — Dans le premier moment de douleur, cela se conçoit.... mais le monde, cher baron, vous réclamera. — Illusion d'ami. — Non. Vous êtes l'âme de ses fêtes ; sans vous les roses du plaisir tomberaient effeuillées sur la terre. — Pour y reprendre racine, tant qu'il y aura des hommes ! — Votre soirée de Tabarin... on en parlait encore dernièrement à la cour. — Oui... c'était un petit festival d'amis. Mais, ajouta le baron, en revenant soudain à sa nature, j'aurai mieux que cela !

— Ah ! dit en riant l'abbé, je vous retrouve, baron ! — Sans doute... si malheureusement j'ai perdu ma bien-aimée sœur, l'hôtel de Montférare sera agrandi de toute la partie qu'elle habitait... la fortune du maître serait considérable... — Bien, cher ami ; votre figure reprend déjà son éclat. — Paris, ajouta Montférare avec entraînement, Paris n'aura rien vu de si beau, de si éblouissant que la nouvelle maison montée par moi. — Je le crois. — Et vous en serez toujours l'hôte le plus désiré, cher abbé. — Coadjuteur, dites coadjuteur ! — Je vous ouvrirai des salons pleins de voluptés et de splendeurs ! un séjour digne des dieux ! — Et vous m'y verrez venir avec le camail d'hermine, la grande croix de rubis, la toque carrée à mortier, vingt laquais dorés à ma suite. — Comme ce coche va lentement ! s'écria le baron, ne trouvez-vous pas ? — Le maudit véhicule n'arrivera jamais, soupira l'abbé

Ainsi, pendant les trois jours de route, les deux seigneurs purent alléger un peu le poids du temps et dissiper la fatigue du voyage par des

entretiens confidentiels, qu'alimentaient de brillantes espérances. Aux portes de Paris, le baron de Montférare prit une chaise pour se faire conduire rue de la Féronnerie. L abbé de Gondy se rendit de suite à l'hôtel de la Cité pour y prendre possession de sa nouvelle dignité. Le premier succès dans la voie de l'ambition avait soudain élevé à une plus haute sphère les idées, les tendances de François de Gondy, les inspirations de sa nature active et turbulente. Au lieu d'intrigues galantes, il allait chercher celles de la politique; au lieu de duels il lui faudrait des luttes civiles. Il venait de se révéler en lui le belliqueux prélat qui devait mener tant de bruit aux guerres de la Fronde, et une nuit se dire en ouvrant sa fenêtre : « Demain, tout ce Paris sera à moi » De même, plus tard, le chef de parti devait aussi se transformer en homme d'état, en écrivain (1).

Le baron de Montférare, en se rendant chez lui, méditait sur la marche qu'il avait à suivre dans des circonstances imminentes. Lorsqu'il était parti de chez lui en tenant secret le but de son voyage, il avait seulement dit à son premier valet de chambre de lui écrire à Briançon s'il avait quelque chose d'important à lui communiquer : et c'était ainsi que dans le fond du Dauphiné il venait de recevoir la nouvelle de la mort présumée de la marquise d'Estouville. Nous avons vu que peu de temps après la disparition de la marquise, les gens de l'hôtel soupçonnaient vaguement sa fin subite, et seulement d'après la version de l'un d'eux qui croyait avoir vu passer son âme errante. Mais Madeleine, après les aveux auxquels elle s'était laissé entraîner, et au moment où sa mère s'éloignait en silence, Madeleine avait vu l'empreinte de la mort sur le front de la fanatique chrétienne. Ainsi, lorsque quelques jours après, le bruit du départ mystérieux de la marquise arriva dans son couvent, elle s'écria que sa mère n'était plus. En même temps elle déplorait amèrement l'absence de son oncle qui, seul, eût pu éclaircir ce sinistre événement. La douleur de cette jeune fille, qui pouvait connaître à sa mère des causes de désespoir cachées, donna plus de consistance aux suppositions de la mort de Madame d'Estouville. Alors, l'homme de confiance du baron de Montférare pensa devoir lui faire part de ces étranges circonstances. La lettre de Paris, que Montférare avait fait prendre à Briançon, lui était arrivée lorsqu'il venait de se soustraire à la poursuite de ses adversaires, en restant maître de l'enfant sur qui reposait l'avenir de la famille d'Estouville. Rassuré de ce côté, vainqueur dans le défi qu'il avait engagé avec Vincent de Paule, il avait pu songer à s'éloigner.

Ainsi il avait fait jurer à ses gens de garder toujours avec eux, caché dans les contrées sauvages où il allait vivre, l'enfant engagé de si bonne heure dans la bande des Dix, et qui ne devait la quitter qu'avec la vie. Il avait juré lui-même en retour, de les dédommager par des envois successifs d'argent, de la valeur des précieux objets du culte, perdus dans la fuite précipitée du bois. Ces libéralités de leur ancien chef devaient aider à leur subsistance dans le pays natal, en y joignant les bénéfices quotidiens du brigandage. Montférare avait encore voulu voir ses compagnons retirés dans une des cavernes impénétrables de ces contrées, et qui les soustrairait pendant longtemps à toutes recherches. Puis, après cette dernière disposition, il était parti en toute hâte pour Paris. Ainsi cette terre du Dauphiné, au moment même où l'apôtre Vincent de Paule y arrivait, était délivrée de la présence du bandit grand seigneur.

Cependant Montférare, comme il l'avait dit à l'abbé de Gondy, avait été réellement retardé plusieurs jours en route par la rupture de sa voiture, et n'arrivait qu'après les lenteurs d'un pénible et difficile voyage. En entrant chez lui, il se fit répéter par ses valets les détails relatifs à la disparition de la marquise d'Estouville. Ceux-ci ne purent rien lui apprendre, si ce n'est qu'on avait vu la marquise vivante, entendre la messe et communier au moment de son départ, et qu'on croyait l'avoir vue morte, passer dans un corridor pour se rendre encore à son oratoire. Montférare consacra une journée à des recherches qui, selon ses ardens désirs, furent infructueuses. Il pouvait alors se montrer sans crainte, ayant appris en arrivant, par des lettres déposées chez lui, que l'affaire pour laquelle il avait été

(1) M. de Châteaubriand, aussi sévère pour le chef de parti que pour l'écrivain, définit François de Gondy un *Lovelace tortu et batailleur, un homme de trouble, un évêque sacrilége qui s'est plu à éventer ses iniquités.*

poursuivi sur de trop légers indices, ne devait pas avoir de suites. Le jour suivant, le baron pouvant constater la disparition de sa sœur, envoya chercher un agent de police pour faire ouvrir les portes de l'appartement de la marquise, dans lequel il se trouverait peut-être quelques lettres révélant le secret de son absence illimitée. Il était le frère aîné et le seul parent de Madame d'Estouville, on ne put que céder à sa réquisition. La police vint assister à la levée des serrures, et les portes furent ouvertes. Montférare pénétra seul dans le bâtiment. Dès les premiers pas, il fut saisi d'une impression de tristesse et d'effroi indicible. Il savait bien que c'étaient ses crimes dont la honte terrible avait tué sa sœur. Et, pour la première fois, cette pensée se présentait à son esprit dans des proportions effrayantes, pénétrait dans son âme et le faisait frissonner. Au haut de l'escalier, l'appartement fermé ne recevait de lumière que par les fentes des contrevents et les ouvertures pratiquées au sommet. Ces grandes lignes blanches, sans éclairer les vastes pièces, en montraient seulement l'étendue pleine de froid et de ténèbres. L'air épais et stagnant pesait sur la poitrine. Le baron oppressé, affaibli, avançait pas à pas, ayant peine à se soutenir. Il ne pouvait se résoudre à sa pénible investigation que par la nécessité absolue de s'emparer le premier des papiers qu'avait sans doute laissés sa sœur. Non seulement sa fortune, mais sa liberté, sa vie peut-être y étaient engagés. Ses yeux se firent à l'obscurité ; il distingua l'intérieur de cet appartement si triste, si austère quand la vie l'habitait et maintenant empreint d'une teinte de mort. Les tentures brunes, les boiseries de chêne, la dégradation des lambris, d'où les écussons avait été enlevés, assombrissaient ces spacieuses pièces : il semblait que de sinistres pensées flottaient partout dans la solitude et le silence.

Montférare, devant ces traces parlantes, ressentait tout ce que sa sœur avait éprouvé là pendant sept années. Il voyait des larmes, il entendait des malédictions sourdes. Anathèmes qui, exhalés chaque jour, chaque heure, pendant ces années successives, retombaient maintenant tous ensemble sur sa tête pour le courber, le faire rentrer dans la poussière... Il sentait ce désespoir de sa sœur, si poignant qu'il avait éteint en elle toutes les sources de l'existence. Il voyait sa pâleur, sa honte, quand elle faisait arracher une à une de l'hôtel héréditaire ces armoiries d'une antique et illustre maison qu'il avait déshonorée. Il n'avait pas encore eu la force d'ouvrir les fenêtres, d'appeler à son secours l'air et la lumière. Il souffrait cruellement, et n'osait se soustraire à cette souffrance ; elle lui semblait un supplice qu'il devait fatalement endurer. Conduit par les traces lumineuses qui serpentaient devant lui dans la chambre à coucher de la marquise, il trouva là de profondes terreurs; c'était le séjour le plus intime, c'était l'endroit où l'empreinte de sa sœur reparaissait le plus fortement autour de lui. Cependant cette pièce recevait un peu plus de clarté. La porte vitrée de l'oratoire y donnait, et, comme cette étroite chapelle avait des croisées à vitraux coloriés, elle ne se trouvait pas garnie de contrevents à l'extérieur. Ainsi, le jour qui pénétrait dans l'oratoire venait, en décrivant le cintre de la porte sur le parquet poudreux, répandre quelque blancheur dans cette chambre. Mais cette lumière était triste, livide, comme la nuance des vitraux qu'elle traversait en venant du ciel... comme tout ce qui frappait les sens dans cette sinistre demeure. Montférare ne savait s'il aurait le courage de pénétrer dans l'oratoire. Il pensait que c'était là surtout que sa sœur l'avait tant de fois maudit, avait tant de fois prié Dieu de l'anéantir, avait appelé sur lui dans son ardente foi le châtiment qui devait le laver de ses crimes, le supplice infligé par la justice humaine ! Au moment d'entrer il s'arrêta, son haleine ne pouvait plus soulever le poids affreux qui brisait sa poitrine, son front était serré d'un cercle de fer, ses lèvres étaient sèches, ses membres glacés, et comme raidis dans la mort. Cependant il fit un effort extrême, et d'un coup de main rapide, par lequel il domptait la honte de lui-même, il poussa les deux battans de la porte en dedans.

L'oratoire s'ouvrit devant lui, il y jeta un regard... et une exclamation terrible vint du fond de son sein rugir sur ses lèvres ! Le cadavre de sa sœur était étendu au pied de l'autel. Ce corps, desséché par le froid de l'oratoire, était jaune et raide. La face était tournée vers le crucifix. Cette grande image d'ivoire et la figure de la morte étaient de la même teinte ; le Christ et la femme qui avait expiré dans sa foi semblaient échanger un regard. Montférare cacha son vi-

sage dans ses mains et se jeta en arrière dans la chambre à coucher Il en ouvrit précipitamment les croisées pour remplir ses yeux de lumière, pour respirer l'air extérieur, pour se sauver de cette atmosphère de mort qui l'entourait, le pressait de tous côtés, et qu'il sentait pénétrer en lui, éteindre les battemens de son cœur. Un peu ranimé par le souffle d'un vent pur, il alla refermer la porte de l'oratoire, et revint près de la fenêtre, où il se laissa tomber dans un fauteuil.

La marquise d'Estouville, après les aveux qu'elle avait reçus de Madeleine, ne pouvant plus vivre sous le poids de la honte qui flétrissait de toute part les membres de sa famille, ne pouvant se tuer dans la croyance religieuse qui lui en eût fait un crime, avait voulu se laisser mourir. Après son départ simulé, elle était rentrée à l'hôtel par une porte dérobée. Elle avait refermé cette porte sur elle et brisé la clé. Ce corps de bâtiment muré, où l'on ignorait sa présence, où elle ne recevrait aucun secours, ne pouvait plus être pour elle qu'un tombeau... Elle y avait erré pendant quelque temps, puis au moment où la mort venait, elle s'était prosternée au pied de l'autel pour la recevoir devant Dieu. Dès que le baron de Montférare eut respiré un peu d'air et fut revenu à lui-même, ses impressions changèrent subitement. Il ne sentit plus qu'une chose : sa sœur était réellement morte, et il devait employer toute son intelligence, toute son énergie pour s'en assurer l'héritage. Un testament de la marquise, en faveur des communautés religieuses, n'était pas à craindre ; maître de la demeure, il pouvait en saisir et en brûler tous les papiers. Si la fille unique de madame d'Estouville fût entrée dans un de ces monastères où l'on meurt au monde, il n'eût pas même eu besoin de revendiquer une fortune qui tombait naturellement dans ses mains. Mais la durée limitée des vœux que Vincent de Paule imposait à ses filles devait les laisser dans leurs droits naturels et les rendre aptes à hériter... Ce fut alors qu'il sentit toute l'influence fatale de cette clause et prodigua ses malédictions à celui qui l'avait tracée.

Par une réunion de circonstances funestes, Madeleine venait dans ces derniers jours d'atteindre l'âge de majorité ; elle échappait ainsi à une tutelle, pendant laquelle il aurait eu le temps d'agir, et pouvait entrer de suite en jouissance de la fortune de sa mère. Cependant cette pensée même, où Montférare trouvait d'abord un surcroît de difficultés, fit jaillir dans son esprit un heureux éclair. Il n'y avait pas de temps à perdre ; il fallait que le baron vît Madeleine avant qu'une autre influence vînt croiser ses desseins, qu'il s'emparât d'elle avant que Vincent de Paule vînt la protéger. Hélas ! il n'avait rien à craindre ; la pauvre enfant était plus abandonnée encore à sa puissance qu'il ne le pensait ; l'apôtre tutélaire, le constant défenseur des faibles, des opprimés, n'était pas là ! Montférare redescend précipitamment l'escalier du sombre bâtiment, rentre chez lui, fait mettre les chevaux à sa voiture, ordonne à son premier valet de chambre d'y monter, d'aller chercher sœur Madeleine au couvent de Notre-Dame-des-Champs, et de la ramener à l'instant même. La voiture part. Le baron regarde sa montre. Il faut une heure pour aller et venir de la chaussée Montparnasse à l'hôtel. Il se hâte de consacrer ce temps aux préparatifs qui lui sont nécessaires. Entrant dans son cabinet, il rédigea un acte par lequel la fille de la marquise d'Estouville proteste de sa ferme détermination de passer le reste de sa vie au couvent, et, en tout état de cause, fait un entier abandon de ses biens à son oncle le baron Armand de Montférare. La majorité de Madeleine donne toute valeur à cet acte devant la justice, qui en ce temps est encore peu en garde contre de telles spoliations. Il ne reste plus qu'à faire signer cet engagement à Madeleine. Cette solution est difficile sans doute, mais le baron possède de puissans et terribles moyens pour l'obtenir. Il plie le papier, le met sur lui, ainsi que ce qu'il faut pour écrire. Puis il regarde encore sa montre. Trois quarts d'heure se sont écoulés... dans quelques minutes Madeleine sera là. Le baron, agité, la tête brûlante, va se jeter un moment sur un canapé de sa chambre à coucher pour reprendre haleine avant la lutte difficile qui se prépare.

XXI.

La chambre à coucher d'Armand de Montférare, comme nous l'avons déjà vu, est la pièce la plus retirée du rez-de-chaussée et donnant sur le jardin. Le baron, en s'y rendant, referme sur lui la porte de la grande salle qui précède

et s'avance profondément absorbé. Bien qu'on soit encore dans l'après-midi, le jour qui inonde le jardin ne pénètre à l'intérieur qu'amolli et coloré par les amples rideaux de pourpre des fenêtres. Montférare, en entrant, voit un homme assis et immobile à la place qu'il occupe ordinairement. Ce personnage qu'il ne reconnaît point, quoiqu'il l'ait vu deux fois, mais dans des circonstances où il ne pouvait le remarquer, porte une longue veste serrée d'une ceinture ; un turban ceint sa tête, et ce signe oriental est reproduit dans la pose par laquelle il se tient assis sur des coussins ; sa main droite est cachée dans un côté de sa veste. On voit que cet homme est Cara-Mouna. Il est venu demander le baron de Montférare. On l'a fait attendre dans la salle d'entrée, d'où i a pénétré dans la chambre. Montférare n'a pas le temps d'exprimer son extrême surprise. Le personnage inconnu de lui se lève, appuie sur son épaule une main armée d'une telle force qu'elle semble surnaturelle, et lui dit ces mots :

— Tu as volé les symboles sacrés de l'autel ; tu as laissé retomber ce crime sur la tête de Gontrand qui t'avait sauvé. Sacrilége et assassin, meurs du fer dont Gontrand s'est frappé.

En même temps un poignard est entré dans la poitrine de Montférare. Puis Cara-Mouna laisse tomber l'arme, s'éloigne, et va chercher Vincent de Paule jusqu'à ce qu'il le trouve, pour se confesser. Ces mouvemens laconiques ont pourtant été si rapides, que Montférare n'a pu y opposer de résistance. Etourdi et frappé en même temps, il est tombé dans un fauteuil en jetant un cri sourd. Il reste anéanti, la main posée sur sa blessure, pâle, les yeux injectés de sang, et portant des regards égarés autour de lui. Son sang coule et glisse sur ses chairs ; sa vue s'affaiblit ; il sent un froid inconnu et pesant dans tout son être. Cependant ses tempes et son cœur battent encore ; le souffle soulève sa poitrine... Ce qu'il éprouve est si étrange, si vague et si douloureux à la fois, qu'il ne sait s'il est frappé mortellement ou s'il doit vivre encore. Il reste quelques minutes ainsi, ne pouvant plus se soutenir, et n'ayant pas la force de sonner pour appeler du secours... Un roulement de voiture se fait entendre dans la cour. Montférare tressaille et se soulève dans son fauteuil. C'est Madeleine qui arrive... C'est le moment où il doit saisir cette fortune flottante entre l'héritière légitime et lui... cette fortune immense dont la pensée rend ses lèvres humides et rallume dans ses yeux ternes un ardent éclair. La force d'excitation devient prodigieuse en lui ; dans son sein déchiré la passion remplace la vie... Il veut s'arracher à ce fauteuil, il veut se lever... et il se lève... il marche... il jette un manteau sur son pourpoint taché de sang et va rejoindre Madeleine. La jeune sœur de charité est descendue dans la cour de l'hôtel plus pâle, plus faible que jamais, frémissant de ce qu'elle va apprendre sur le sort de sa mère. Isabelle de Thémines, vêtue de deuil, est près d'elle et soutient son bras. La comtesse se trouvant au couvent de Sainte-Marie-des-Champs quand le message du baron est arrivé, a voulu accompagner sa malheureuse amie. Montférare, soutenu ou plutôt galvanisé par le fanatisme de la fortune, a retrouvé toute sa présence d'esprit. Il aborde Madeleine d'un air calme et profondément triste. Il lui dit que pour le secret et important entretien qu'il est obligé d'avoir avec elle, il doit la conduire dans l'appartement qu'occupait sa mère. Isabelle quitte son amie et va l'attendre dans une salle basse, tandis que le baron donne la main à Madeleine pour monter le grand escalier. Il fait entrer la jeune femme dans la chambre à coucher de madame d'Estouville, la seule pièce qui ait reçu de la lumière dans cette lugubre enceinte, lorsqu'il en a, une heure auparavant, ouvert les fenêtres, il la conduit à un fauteuil, et s'assied devant elle. A peine là, Madeleine croise ses mains sur son cœur, saisie d'une douleur indicible. A l'aspect de tous ces objets, qui prennent une empreinte sacrée quand on les a vus pendant toute la vie appartenir à une mère, une tendresse douloureuse la pénètre et la fait trembler de tout son être.

— Madeleine, dit le baron d'une voix solennelle, je connais tous vos secrets.

Elle relève vivement la tête, et une rapide rougeur passe sur son visage décomposé. Mais dans son état d'anxiété et de souffrance, cette révélation ne peut dominer les angoisses qu'elle éprouve de l'absence de sa mère.

— Vous avez manqué à tous vos devoirs, continue le baron de l'accent le plus grave sans dureté. Née d'une mère... sainte entre toutes les femmes !... qui mettait tout son bonheur à vous

consacrer à Dieu... vous avez aimé d'un amour profane, aimé au point de vous donner tout entière à cet amour, de dépouiller pour lui tout sentiment de vertu qui serait venu le combattre, et un souvenir vivant de cette passion est resté pour perpétuer sa honte.

Madeleine, accablée, laisse tomber sa tête dans ses mains.

— Oh! je ne suis pas pour vous un juge sévère, poursuit le baron. J'ai vécu trop loin de la chaire évangélique pour en traduire le saint langage; j'ai été coupable de trop de faiblesses pour faire autre chose que de pleurer sur celles des autres. Je ne vous rappelle le passé que pour que sa haute leçon influe sur votre conduite à venir. — Elle sera telle qu'on l'ordonnera, murmure Madeleine. — D'ailleurs, reprend le baron, ce n'est plus le temps des reproches; il n'y a pas de place dans mon âme pour la réprobation, le courroux, quand la douleur la remplit tout entière... le malheur est tombé immense, terrible, irréparable dans notre famille, Madeleine! Unissons-nous pour le supporter ensemble et l'expier saintement.

La pâleur profonde que répandait sur les traits de Montférare, la perte de son sang, le voile étendu sur ses yeux, l'inflexion creuse et frémissante de sa voix, le rendaient en cet instant différent de lui-même... Il y avait sur ce front décoloré un caractère imposant, suprême. Madeleine regardait le baron avec un sentiment de crainte, de vénération, qu'elle n'avait jamais éprouvé.

— Parlez, dit-elle d'une voix à peine intelligible, à quoi dois-je m'attendre? — Votre mère était dès longtemps affaiblie par une grave maladie. — Mon Dieu!... — Le désespoir qu'elle a éprouvé en voyant sa fille unique, la descendante d'une lignée de nobles femmes, si vertueuses, si pures, trahir Dieu à qui elle était vouée, trahir les devoirs que le plus simple sentiment d'honneur impose, la frapper elle-même dans sa tendresse et sa dignité de mère... ce désespoir a été trop grand pour elle. — Oh! malheureuse, s'écrie Madeleine le visage baigné de larmes, j'aurais dû au moins lui taire cet affreux secret, retenir tout aveu sur mes lèvres... et mourir en enfermant avec moi cet amour dans la tombe. — Vous lui avez fait des aveux, dit Montférare, en s'emparant de cette parole. Ah! voilà la cause de l'événement funeste... — Que voulez-vous dire? — Cette révélation terrible aura brisé en elle le dernier lien qui l'attachait à la terre. — Oh! vous me faites trembler. — Elle n'a pu y survivre. — Par pitié! dit Madeleine oppressée, palpitante, par pitié ne dites pas cela! vous me tuez! — Il n'est que trop vrai pourtant. — Quelle affreuse expiation la fatalité m'impose!... mon Dieu! mon Dieu! douter de la vie de ma mère! — Douter serait encore de l'espoir, et vous n'en avez plus. — Non, s'écrie Madeleine en se levant avec égarement, ce serait une punition trop affreuse!... — Vos fautes aussi étaient grandes, dit le baron d'un accent plus sévère. — Mes fautes, grand Dieu! Mais en est-il qui puissent mériter un tel châtiment! — Madeleine, ne jugez pas la justice céleste. — Non, vous dis-je, Dieu ne peut pas permettre qu'une fille donne le coup mortel à sa mère... à cet être cher et sacré dont elle a reçu la vie. — Hélas! Dieu l'a permis.— Oh! ne croyez pas... Ma mère est partie sans dire où elle se dirigeait, son absence se prolonge... C'est bien cruel, quand on ne sait où elle habite, quand on ne peut parvenir à découvrir ses traces... Mais moi, moi je la retrouverai... — Pauvre enfant! — Non, ne me regardez pas comme une enfant faible et craintive, dit Madeleine, pâle et tremblante à être renversée par un souffle du vent. Non, j'ai de la force, du courage... Où peut être ma mère, enfin! Elle s'est retirée dans un couvent... Je les parcourrai tous... Elle a fui sans doute loin de Paris? Eh bien! je la chercherai partout... partout... jusqu'au fond de la France. — Vous n'irez pas si loin, dit Montférare en poussant la porte de l'oratoire. La voilà!

Madeleine pousse un cri déchirant; et, foudroyée, tombe à genoux devant le corps de sa mère. La malheureuse enfant, dans ce premier moment où l'on voit la mort des êtres adorés sans y croire encore, pleurait, sanglotait, tordait ses mains à les déchirer. Mais, dans cette folle douleur où l'on espère encore, elle couvrait le front de sa mère de baisers, elle pressait ses mains sur son cœur pour les réchauffer. Puis quand rien ne lui répondait, elle se retirait un peu, tombait repliée sur elle-même, et regardait d'un œil sombre, hagard ces restes glacés.

— Paix!... dit-elle tout à coup d'un accent insensé. Elle a fait un mouvement... Je viens de

le voir. — Non, Madeleine, dit Montférare ; sa main que vous aviez posée sur vos genoux est retombée le long de son corps... dans l'attitude du cercueil... voilà tout. — Encore ! — Non... le vent a soulevé ses cheveux, mais la vie n'anime plus rien en elle. — Ah ! c'est donc vrai ! — Trop vrai ! — Ma mère... ma mère est morte. — Et c'est vous qui l'avez tuée !

Madeleine, à cette conviction qui pénétrait en elle, laissa entendre un cri qui paraissait emporter le dernier souffle de sa vie. Montférare, craignant enfin l'excès de son désespoir, enlaça sa taille d'un de ses bras et l'entraîna dans la première pièce. Il posa sur une table l'acte qu'il avait apporté, la plume, l'écritoire, tandis que Madeleine, adossée contre cette table, tenait encore son œil troublé, égaré, fixé sur la porte de l'oratoire. C'était le moment décisif. Mais Montférare avait l'avantage dans cette lutte horrible ; il savait bien que ses crimes avaient amené la mort de sa sœur, mais il connaissait aussi les coupables secrets de Madeleine, tandis que la malheureuse enfant ne savait rien que ses propres fautes.

— Madeleine, dit-il de l'accent le plus solennel, il n'est qu'un moyen d'expier tous les maux que vous avez causés.

Elle secoua la tête d'un air sombre.

— Et d'obtenir encore grâce devant Dieu, continua-t-il. — Le pardon du ciel... pour moi... non jamais. — Vous toucherez sa miséricorde en vous consacrant au cloître pour toujours. — Au cloître... qu'importe à Dieu ! — Ecoutez, pauvre enfant. Je veux vous sauver des remords qui pèseraient éternellement sur votre tête... Rappelez vos esprits. N'était-ce pas le désir le plus cher de votre mère de vous voir vouée à l'état religieux ?

Elle se tut un instant, puis répondit lentement : — Oui. — Ne l'a-t-elle pas demandé, exigé de vous toute sa vie ? — Il est vrai. — Eh bien ! à cette heure, si vous pouviez connaître encore sa volonté suprême, entendre le sacrifice qu'elle vous dicterait, ne pensez-vous pas que ce fût celui de vous consacrer aux autels ? — Oui. — Ne sentez-vous pas aussi qu'au prix de cette expiation... qu'elle verrait, qu'elle bénirait du haut du ciel... elle vous pardonnerait sa mort. — Eh bien ! s'il en est ainsi, dit-elle en tournant lentement son douloureux regard vers son oncle, j'y consens. — Alors, Madeleine, reprit-il, signez cet engagement de vous retirer pour toujours dans un monastère... d'abandonner aux membres de votre famille les biens qui vous attacheraient encore au monde... C'est une formalité... inutile sans doute... mais enfin qui vous empêchera de retourner en arrière... qui viendra vous défendre contre la faiblesse humaine.

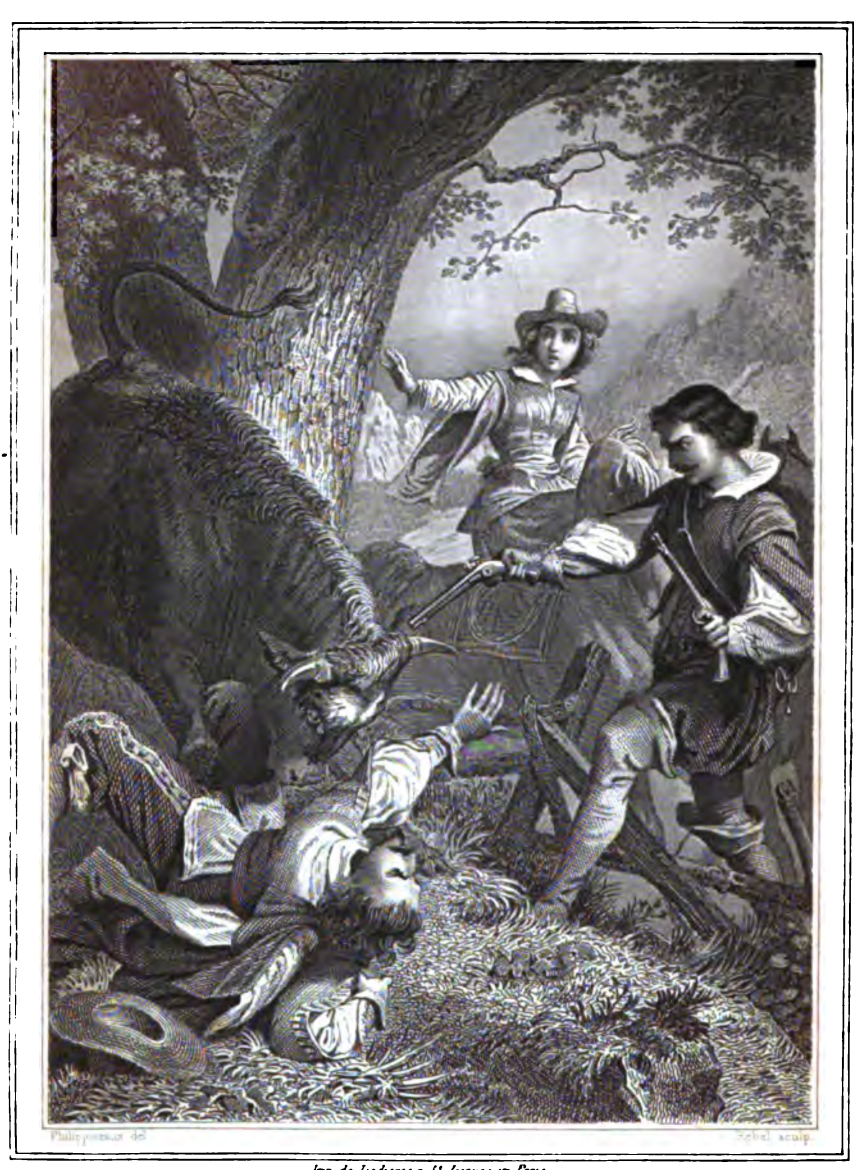
Au moment de signer, la jeune femme passa la main sur son front, et parut s'éveiller d'un songe.

— Moi, dit-elle, oh ! moi, je me sacrifierais mille fois pour expier le mal que j'ai fait... Ma tombe serait là, ouverte sous mes yeux, que j'y descendrais pour obtenir le pardon de ma mère... Mais... lui ! — Ah ! craignez de céder encore à un amour coupable. — L'abandonner ! — Olivier ? — Olivier... sans doute... Oh ! je l'aime de toute mon âme... Mais je ne parlais pas de lui ! — De votre enfant ? — Oui... si je me retire de ce monde, qui pourra jamais veiller sur lui ! l'aimer ! l'aimer au point de remplacer sa mère ! — Eh bien, Madeleine, apprenez tous vos malheurs ; ce n'est plus le temps des ménagemens vains... votre enfant... — Ah !... qu'allez-vous dire ! — Vous ne le reverrez jamais. — Mort ! mort aussi ! dit-elle avec un cri d'épouvante. vous ne le reverrez jamais, Madeleine. Ne m'en demandez pas plus... pauvre femme... Oh ! vous n'avez connu de la vie que ses peines, et l'avenir pour vous est encore plein de larmes. — Oh ! vous avez raison, dit-elle, avec une expression effrayante de désespoir, je ne pouvais pas être mère, moi qui ai tué la mienne !... Dieu ne devait pas laisser son enfant à la fille parricide... à présent je vous crois. — Signez donc, dit Montférare d'une voix frémissante d'impatience. — Oui... à présent tout m'est égal... le couvent... le tombeau... — Signez !

Le regard de Madeleine interrogea le baron.

— Sur Dieu et sur l'honneur, dit-il, vous ne reverrez plus votre enfant, je le jure.

L'héritière de la famille d'Estouville apposa sa signature au bas de l'acte qui la dépouillait de ses biens, tandis que le baron la suivait du regard. Le visage de Montférare, si pâle, si défait, se teignait de rapides rougeurs ; son œil, enfoncé dans l'orbite, lançait des jets de feu ; tout son être frémissait d'une joie féroce. C'était un as-



Philippoteaux del. Gebel sculp.

Imp de Lemercier r. St Jacques 17 Paris

VINCENT DE PAULE.

zariste lui-même la contemple ...

(1) Voyez la gravure sur acier.

Puis se tournant vers Madeleine :

Le comte d'Alton et nous, madame, nous avons

pect affreux que celui de cet homme frappé au sein d'une large blessure, épuisé de sang, et chez qui la rage effrénée de l'or survivait presque à la vie.

Il jeta sa main, agitée d'un mouvement convulsif, sur le papier. A cet instant, on entendit un bruit de pas nombreux sur l'escalier.

XXII.

Le bruit de plusieurs personnes qui approchaient retentissait dans le sombre appartement si longtemps silencieux. La porte de la chambre s'ouvrit, et Vincent de Paule entra, suivi d'un de ses prêtres missionnaires, d'Olivier d'Alton et de la comtesse Isabelle de Thémines, qui l'avait vu entrer et s'était réunie à lui. Vincent de Paule, son grand chapeau rond sur la tête, ses cheveux blancs mêlés par le vent, son bâton à la main droite, soutenait de la gauche un enfant enveloppé dans son manteau et appuyé sur son sein (1). L'auguste pasteur apparaissait en ce moment tel que nous l'avons vu pour la première fois; il était simple, paisible, radieux, comme lorsque dans les rues sombres il venait de relever de sa couche de misère quelque pauvre enfant abandonné. Madeleine a jeté un regard sur lui... Elle reste stupéfaite, immobile, sans haleine, dans un indicible ravissement. Puis, sans proférer une parole, elle s'élance sur le sein de Vincent de Paule, et elle embrasse à la fois son divin père et son enfant! Le petit Olivier, la tête soulevée par la main de sa mère, montre, sous le manteau pastoral, les roses de sa figure angélique. Montférare, à la commotion terrible que lui a donnée la vue de Vincent de Paule, est tombé raide et froid sur un siége. Le travail de la mort, un moment suspendu par une extrême exaltation morale, reprend rapidement son cours. Mais dans cet intérieur lugubre, Vincent de Paule, arrêté près de la porte d'entrée, ne voit guère que Madeleine. Il repaît ses yeux du bonheur de sa fille chérie, de celle qu'il a le plus aimée parce qu'elle était la plus malheureuse. Ayant réussi dans cette première tâche de reprendre l'enfant enlevé à ses ravisseurs, il vient, au nom de cet enfant, demander à la noble famille de consacrer l'union que l'amour a commencée. Le comte d'Alton et Isabelle sont aussi tout entiers à Madeleine. Le frère lazariste lui-même la contemple avec une admiration douloureuse. Il y a dans cette jeune mère tant de passion sainte, empreinte au milieu de tant de tristesses; son pâle et doux visage trahit de si longues souffrances que sa vue fait vibrer toutes les âmes.

Vincent de Paule, parti du Dauphiné quelque temps après le baron de Montférare et l'abbé de Gondy, mais ayant rencontré sur sa route moins d'obstacles, avait regagné l'intervalle du temps sur les deux cents lieues de voyage, et arrivait à Paris un jour seulement après eux.

Giselle, délivrée aussi et amenée par le bon père, se tenait derrière lui. Le frère Sébastien avait accompagné le supérieur de la communauté à Paris, tandis que les autres lazaristes ouvraient dans le Dauphiné leur campagne religieuse. En descendant de la voiture publique dans la cité, Vincent de Paule avait rencontré Cara-Mouna qui venait l'attendre pour demander à se confesser, car le musulman converti, qui avait conservé de sa première croyance un sentiment de justice terrible et expéditive, avait songé à s'accuser du meurtre de Montférare dont il était si tenté, après l'action accomplie, au lieu d'en confesser la pensée; ce qui, à ses yeux, conciliait la nécessité de la vengeance et ses scrupules religieux. Son directeur, qui ne jugeait pas en ce moment devoir prendre le temps de l'entendre, avait du moins appris de lui que Madeleine d'Estouville descendait à cet instant même à l'hôtel de ses parents, ce qui avait été pour le pasteur une raison décisive de tourner ses pas de ce côté.

Après quelques minutes de silence palpitant qui suivirent l'entrée de Vincent de Paule, Madeleine murmura d'une voix frémissante :

— Mon enfant... mon Dieu!... mon enfant... J'ai cru qu'il n'était plus! — Il a été exposé à de grands dangers, ma fille, dit Vincent de Paule; mais, grâce au ciel, vous le revoyez. — Oui, mon adorée Madeleine, dit Olivier, on vous avait caché que des bandits, dans quelque espoir de lucre que sa possession pourrait leur rendre, avaient enlevé notre enfant. — Oh!... mon fils!.. dit Madeleine la voix pleine de larmes. Mais par quel merveilleux bonheur a-t-il été sauvé? — Par la bonté de Dieu, dit Vincent de Paule. — Qui s'est servi de vous, mon père, ajouta le missionnaire.

Puis se tournant vers Madeleine :

Le comte d'Alton et nous, madame, nous avons

(1) Voyez la gravure sur acier.

tout tenté pour reprendre ce précieux trésor à ses ravisseurs; les ressources de notre intelligence, les efforts de notre courage s'étaient en vain épuisés. Mais notre père est venu, sa présence a tout fait. En errant pendant deux jours dans ces campagnes sauvages, il a enfin rencontré un de ces brigands qui ne se nomme rien moins que le Tigre. Cet homme, par un de ces instincts des cœurs les plus barbares, voulait bien avoir un peu d'affection pour Vincent de Paule. Il lui a indiqué un bois où ses compagnons devaient se réunir le soir. Notre père, seul et armé de sa sainteté pour toute défense, est allé au milieu d'eux. Il leur a parlé avec cette onction dont le secret est entre le ciel et lui. Sa voix inspirée a captivé ces animaux féroces à figure humaine... Que puis-je dire qui exprime cette puissance!..... Ils ont entendu Vincent de Paule et ils ont déposé l'enfant à ses pieds.

— Flatteur, dit le bon père en souriant, tu oublies de dire que, lorsque, fier de mon premier succès, j'ai essayé de les toucher sur leur propre perversité et de les rappeler dans les voies du salut, un coup de sifflet a soudain passé dans l'air, et que les bandits ont disparu dans le rayon du bois, comme des fantômes qu'une goutte d'eau lustrale fait évanouir. — N'importe, mon père, dit Olivier, vous avez sauvé l'innocente créature, et avec elle ceux dont la vie était liée à la sienne.

— Mon fils, répondit le ministre, ne parlez pas de sécurité, de bonheur, avant que j'aie obtenu pour vous et Madeleine le pardon de votre famille.

Après un fugitif éclair de joie, les traits de Madeleine avaient déjà repris leur expression de morne désespoir. Prenant subitement Vincent de Paule par la main, elle le conduisit en face de la porte de l'oratoire. Là, le plus étrange et le plus lugubre tableau se découvrit aux regards du pasteur. Cette chapelle, avec sa clarté livide, son grand christ, ses cierges éteints, cette chapelle, semblable à un caveau mortuaire, enfermait le corps sans vie de la marquise d'Estouville... Et non loin de l'entrée de ce lieu funèbre, on voyait le baron de Montférare, fixe, silencieux, les traits couverts de pâleur et d'ombres, portant une expression mobile et désespérée, qui glaçait l'âme d'une vague épouvante. Vincent de Paule passa la main sur son front et regarda encore avec une stupeur indicible.

Lui qui venait avec la pensée de trouver dans cet hôtel nobiliaire de terribles obstacles à ses desseins, qui croyait avoir à combattre la piété farouche d'une femme servant un dieu de colère, voulant offrir en encens à ce dieu l'existence de sa fille sacrifiée, et mettant à cette condamnation une constance implacable, il la voyait, cette femme, étendue sans vie au pied de son autel. Lui, qui se croyait près de lutter encore contre l'avidité féroce du gentilhomme voleur et sacrilége, qui sacrifiait toute sa famille à lui-même, comme il y eût sacrifié le monde entier, il le trouvait, ce terrible adversaire, immobile, muet, frappé d'anéantissement par quelque puissance invisible. Tous les assistants restaient, comme Vincent de Paule, atterrés de ce funèbre spectacle. Madeleine, détournant la tête de l'oratoire, disait, le regard éperdu, l'accent désespéré :

— Vous le voyez, je n'ai plus de bonheur..... plus même de pardon à espérer; car mes fautes, mes fautes immenses, sans doute, ont hâté la fin de ma mère... Oh! si j'ai un instant semblé renaître à la vie par le retour de mon enfant, c'était une lueur d'espérance trompeuse... Non! rien pour moi que des larmes!.... toujours des larmes!...

On écoutait la jeune femme sans avoir la force de l'interrompre.

— Oh! vivre encore! continuait-elle avec une exaltation désolée; vivre en liberté près d'Olivier, de mon enfant!... Avoir toujours mon généreux protecteur à idolâtrer... et toi, Isabelle, pour amie... c'eût été trop de bonheur! c'eût été le ciel, et je ne l'ai pas mérité.

Il régnait toujours dans cette enceinte un lugubre silence, pendant lequel la voix de Madeleine murmurait encore :

— Non... dès l'enfance j'ai été condamnée... ma vie ne devait être qu'une longue douleur... mais le plus cruel de ces maux est d'avoir causé la mort de ma mère... Moi! moi! avoir commis un tel crime! Oh! j'en suis punie aussi! bien terriblement punie!

Vincent de Paule, pendant ces mots, regardait tour à tour le baron de Montférare et Madeleine.

Il prit la parole, et, avec l'accent d'autorité sacrée qui lui appartenait :

— Vos torts sont grands, dit-il; votre fai-



blesse, ma fille, a été bien coupable. Cependant, relevez-vous de ce désespoir; ce n'est pas sur vous que retombe la mort de votre mère... Elle a été frappée, il y a sept ans, par un coup plus terrible .. ses jours étaient comptés... le dernier est venu. — Oh! mon père, s'écria Madeleine avec un soulagement indicible, vous serez donc toujours mon sauveur...

Puis, s'interrompant tout à coup :

— Et pourtant l'avenir que vous me faites entrevoir ne luira pas pour moi... Il y a un instant, pour apaiser l'ombre irritée de celle qui n'est plus, je me suis résignée à finir mes jours dans un cloître; j'en ai pris l'engagement envers mon oncle à qui j'abandonne tous mes biens.

Elle montra le papier signé en baissant les yeux pour que son regard n'accusât pas trop cruellement le baron de Montférare. Celui-ci demeurait toujours dans une fixité étrange, et devenait plus pâle à chaque instant. Vincent de Paule et Olivier avaient rapidement parcouru des yeux l'acte indiqué.

Cet instant répandit une lumière subite dans l'esprit d'Olivier; il regarda le baron de Montférare sous un nouvel aspect... Alors des indices inexplicables, une certitude qu'il n'eût pu définir, lui montrèrent en lui son adversaire d'une nuit, le chef des Dix, qu'il avait vu apparaître à Queyras et dans le combat au bord de l'abîme.

En même temps, Vincent de Paule, qui avait reconnu dans l'acte dressé l'œuvre de l'éternel spoliateur, disait d'une voix navrée :

— Oh! quelle implacable fatalité!... Mes efforts, mes prières, tout a donc été vain; cet engagement funeste lie Madeleine à jamais.... Madeleine, ma fille... elle est perdue!

— Non, mon père, dit le prêtre lazariste en étendant la main vers le baron : regardez.

Montférare avait pu entendre encore la scène qui venait de se passer. Chaque parole était un coup déchirant pour lui, un anathème sur sa tête La lueur d'existence factice qui l'avait soutenu jusque là s'éteignait rapidement; le dernier des instants que sa blessure mortelle lui laissait encore était venu.

Sa tête apesantie s'était penchée sur le dossier du siége; son bras, en se détachant, laissa glisser son manteau qui découvrit son pourpoint inondé de sang.

Madeleine et Olivier firent un mouvement pour s'élancer vers lui... Il les retint par un geste faible, mais impérieux.

Il y avait sur les traits du mourant une empreinte si imposante, que tout le monde restait immobile devant lui.

Son visage était pâle et inanimé comme le marbre; ses yeux, voilés d'un épais nuage, n'avaient plus de regard; sa poitrine, soulevée de mouvements convulsifs, exhalait le souffle de l'agonie.

Mais une expression solennelle se mêlait à ces empreintes de mort.

Il y avait sur ses traits glacés un recueillement surnaturel, une exaltation silencieuse, immobile, mais suprême. On voyait que le mourant était livré à ces derniers sentiments de la nature humaine, qui perdent ou sauvent pour l'éternité; on voyait qu'il s'entretenait avec Dieu sans qu'on sût si c'était le repentir ou le désespoir, le blasphème ou la prière qui remplissaient son âme.

Mais tout à coup, dans un dernier mouvement, dans un dernier souffle de vie, il mit la main sur sa poitrine et en tira un anneau de fer qu'il jeta loin de lui.

Puis sa paupière s'abaissa, il entr'ouvrit les lèvres et rendit l'âme.

Ce signe maudit révélait les tristes secrets de leur famille à Madeleine et à Olivier.

Vincent de Paule, le regard perdu dans l'espace, songeait à Sergine d'Estouville et à Montférare qui apparaissaient à cette heure devant la justice céleste.

— Oh! s'écria-t-il avec un accent inexprimable, prions Dieu!...

Et une larme sillonna son visage pâli.

Après un moment de silence solennel, le tendre père revint à Madeleine.

— Ma fille, dit-il, les décrets de la Providence sont grands. Après les funestes passions qui ont plané sur votre famille, hélas! et sur votre âme, vous avez deux années de prières, d'expiation, de dévouement à passer dans la retraite de Notre-Dame-des-Champs. Ensuite, vous rentrerez dans le monde, où vous servirez Dieu par les vertus de femme et de mère, et par le bonheur, qui est aussi dans ses lois.

— Et moi, dit Isabelle de Thémines, fidèle au souvenir de son unique amour, et moi, Madeleine, je te remplacerai dans le monastère.

Ainsi, en ce moment, dans l'hôtel de Montférare il s'opérait une régénération suprême. Le fanatisme insensé, l'égoïsme cruel étaient anéantis; il ne restait plus que la religion, l'humanité · Vincent de Paule.

Dieu fasse qu'un jour il en soit ainsi dans le monde!

Clémence Robert.

LE PREMIER PAS

Pour vous arrêter aux abords d'une mauvaise voie, pour vous encourager à marcher dans un bon chemin hérissé d'obstacles et de périls, on vous dira : — Prenez garde! ou bien : — Courage! il n'y a que le premier pas qui coûte!

Ce cri de la sagesse oppose rarement un frein salutaire à l'élan du vice, car la perversité est sourde, et ce n'est pas une sentence qui pourrait lui barrer le passage lorsqu'elle se met en marche. Mais au contraire, l'inexpérience honnête et naïve a l'oreille complaisante et se laisse volontiers captiver et guider par un conseil gravement revêtu d'une forme sentencieuse. Aussi, cette encourageante maxime n'est-elle pas ménagée dans le monde; on s'en sert à tout propos, on la prodigue en toute circonstance. Vous la trouverez inscrite en tête des grandes routes et des petits sentiers. Les conseillers de toute espèce la répètent à tous venans. C'est une vérité banale à force d'être vraie; c'est de la sagesse proverbiale à force d'être sage. — Passons donc à l'épreuve de la pratique.

Voici par exemple un jeune homme, un dandy, M. Ferdinand de L.... qui a mené pendant plusieurs années la vie la plus dissipée, la plus folle. Cela lui a coûté le capital de quinze mille livres de rente, dépensé en meubles, en chevaux, en frais de toilette, de jeu, de galanterie et d'amitié. L'heure du repentir a sonné. Aux trois quarts ruiné, le dandy est tout disposé à

écouter un bon conseil. On le lui donne. Un ami sérieux et prudent lui dit, avec l'accent d'un intérêt sincère et d'une profonde conviction :

— Il faut vous ranger, Ferdinand ; prenez un bon parti, renoncez à votre existence pleine de bruit, de vanité, de faux plaisirs ; suivez un chemin tout opposé ; c'est plus facile et plus doux que vous ne le pensez : il n'y a que le premier pas qui coûte.

Ferdinand aurait dû se rappeler que de mauvais conseillers lui avaient dit absolument la même chose à son début dans une brillante et ruineuse carrière.

—Laisse là, lui disaient-ils, laisse-là tes principes d'économie. Puisque le ciel t'a fait riche, dépense gaîment ton argent ; sois généreux, sois magnifique. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Le premier pas lui avait coûté quelques louis, pour s'équiper en merveilleux et se donner toutes les joies que peut contenir un début. Le lendemain, il avait avancé d'un second pas qui lui avait coûté beaucoup plus cher, et ainsi de suite jusqu'au bout de la promenade où il laissait cent mille écus.

Le bon parti dont lui parlait son prudent ami était une jeune personne assez bien dotée ; le mariage était le bon chemin que lui indiquait la sagesse. — Ferdinand s'arme de courage ; il épouse, et le premier pas lui semble charmant. Dans le mariage, ce premier pas se fait sur des fleurs. Il rapporte au jeune époux cent fois plus qu'il ne coûte. On lui compte la dot, on lui sourit, on l'aime. Combien le voyage paraît beau à ce début éclairé par les tendres rayons de la lune de miel ! Mais, avancez, et puis, dans deux ou trois ans, comptez les frais de route, analysez les progrès de votre bonheur et regardez-vous marcher.

— Eh quoi ! Léopold, vous êtes amoureux et timide à ce point ? On voit bien que vous entrez à peine dans le monde ! Comment, avec votre figure, votre esprit, vos avantages, vous manquez de résolution ? Allez donc, mon jeune ami ; de l'audace ! il n'y a que le premier pas qui coûte !

Léopold se laisse persuader ; il triomphe de sa faiblesse, il parle, et le voilà lancé. Par hasard, il avait affaire à une coquette qui le meue grand train, mettant chaque jour ses sentimens à une nouvelle épreuve, et reculant le but afin de prolonger la route et de recueillir en plus grand nombre les gages d'une tendresse ardente et généreuse. Cependant, il y a terme à tout ; Léopold arrive, mais à quel prix ! et combien l'ont trompé ceux qui encourageaient sa timide passion !

Le premier pas lui a coûté un bouquet.

Le dernier pas lui coûte un écrin.

— Nous ne l'entendions pas ainsi, dit un conseiller de mauvaise foi. C'est votre faute ! pourquoi vous adressez-vous à des coquettes plus intéressées qu'intéressantes ?

La leçon est bonne et Léopold en profite. Arrière les cœurs sensibles au son de l'or et à l'éclat des diamans. Parlez-moi d'une femme du grand monde ! Là, c'est le mari seul qui a le droit de donner un écrin : droit superbe ! De l'amant, rien n'est accepté au delà du bouquet : gracieux emblème, fraîche parure, mystérieux langage qui dit tant de choses douces et charmantes !

Mais une femme du grand monde est si imposante, — en général ; — et la comtesse de C... est environnée, en particulier, de tant de majesté et d'une surveillance si jalouse !

Léopold est aussi amoureux que la première fois, plus amoureux peut-être, et l'audace lui manque encore au début ; tel est son caractère, et ici le passé ne lui sert de rien, car il s'agit de marcher sur un nouveau terrain.

— Je n'oserai jamais m'aventurer, dit-il à l'ami qui l'avait guidé dans sa première caravane, et qui lui répète sa maxime favorite avec le même succès qu'autrefois.

Encouragé, séduit, il risque la déclaration. Un regard foudroyant lui répond. La comtesse se lève, brise le cordon d'une sonnette, et d'un doigt impérieux indique à Léopold — la porte !

C'est dur, c'est humiliant !... Mais il faut bien que le premier pas coûte quelque chose, et la comtesse, qui ne reçoit pas de diamans, ne pouvait faire moins que de témoigner une noble indignation.

Maintenant, voilà Léopold sauvé ; le premier pas est fait, le reste ne lui coûtera rien.

Ne désespérez jamais des femmes qui se conduisent comme vient de le faire la comtesse. Les yeux qui lancent la foudre feront luire le beau

temps. La véritable vertu est trop bonne ménagère pour casser les cordons de sonnette. Cependant Léopold eut encore besoin de faire les plus grands efforts pour se décider à voir l'impitoyable Lucrèce qui l'avait si outrageusement traité : mais les choses eurent leur cours ordinaire, et au bout de quinze jours la femme qui l'avait mis à la porte l'invitait à venir chez elle par la fenêtre.

Ce nouveau pas qui avançait si fort ses affaires, n'était guère du goût de Léopold. Il se repentit presque de s'être mis en chemin sur la foi du proverbe ; car notre héros ne brillait ni par le courage ni par un penchant bien prononcé pour les entreprises difficiles. Le rôle de don Juan lui convenait peu, et l'escalade n'était pas dans ses moyens. Mais, quand le premier pas est fait, comment reculer?

Ce que redoutait Léopold arriva, grâce à la peur qu'il en avait. Au moment d'atteindre la fatale croisée, son pied glissa. Heureusement la comtesse demeurait au premier étage, et le conquérant maladroit en fut quitte pour une foulure qui le retint au lit pendant trois semaines.

A peine était-il sur pied que la comtesse lui annonça son départ pour les eaux de Carlsbad. — « Qui m'aime me suive ! » ajoutait la noble dame. Léopold ne voulut pas perdre le fruit de ses peines. Il avait les voyages en horreur, c'était un jeune homme casanier, dévoué à ses habitudes, esclave d'un paisible confort, et pourtant, après des hésitations, des soupirs, des regrets, il demanda des chevaux de poste.

Lorsqu'il franchit la barrière du Trône, son cœur se serra... Mais la comtesse lui apparaissait à l'horizon.

La comtesse, jeune, belle, tendre et toute à lui ! La comtesse qui sans doute, — il l'espérait du moins, — s'était logée au rez-de-chaussée. Malgré les images riantes qui accompagnaient cette pensée, le pas lui coûta beaucoup et lui parut bien long, de Paris à la frontière de Bohème. Quelle longue et triste histoire que la relation de ce voyage : mauvais chemins, détestables auberges, rudes cahots dans les ornières, et enfin, pour couronner tant de déboires, de soucis et de secousses, la voiture qui verse et le voyageur dangereusement blessé.

Ce serait un malheur partout, mais rien ne saurait peindre l'horreur de cette situation dans un petit village bohémien. Etre là, souffrant, malade, brisé, sur un mauvais lit, entouré de figures étranges et suspectes, soigné par un empirique, moitié médecin, moitié acrobate !

Cet état se prolongea si longtemps, que Léopold arriva à Carlsbad, le jour et à l'heure même où la comtesse montait en voiture pour retourner à Paris.

— Ah ! vous voilà, dit-elle, c'est bien heureux ! — Mais je suis tombé dans un précipice ! j'ai eu trois côtes enfoncées, et c'est à peine si je suis rétabli ! — Vraiment ! eh bien, soignez-vous, prenez les eaux ; nous nous reverrons à Paris.

La comtesse fit à Léopold un geste d'adieu plein de grâce. Ses chevaux partirent au grand galop. Une heure après, Léopold était sur la route de Paris.

— Encore un pas, dit-il ; encore un, coûte que coûte !

Un rendez-vous, longtemps sollicité, lui fut accordé. Léopold allait enfin recevoir le prix de tant de soins, de fatigues et de persévérance. La comtesse avait en sa faveur les meilleures intentions du monde ; malgré toute son étourderie, elle lui avait assez formellement manifesté ses bons sentimens ; s'il n'y avait eu rien de mieux que des protestations, c'était la faute des évènemens et non la sienne.

La séance commença sous les plus heureux auspices ; mais quelques minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte. On pouvait distinguer ou deviner que la femme de chambre voulait en vain faire respecter sa consigne.

— Il faut vous cacher ! dit la comtesse à Léopold.

Et au lieu de lui montrer, comme jadis, la porte de l'appartement, elle lui indiqua la porte d'une armoire, réduit commode et qui semblait disposé tout exprès pour une pareille hospitalité ; une armoire à serrer les amans.

De là, Léopold entendit le sifflement aigu des reproches ; de vives paroles échangées de part et d'autre. Puis on marcha droit à l'armoire avec un grand bruit de bottes éperonnées ; la clé tourna violemment dans la serrure, la porte s'ouvrit.

— Monsieur le comte, dit Léopold en sortant de son asile, il ne faut pas trop vous hâter de

juger sur les apparences... — Pourquoi m'appelez-vous monsieur le comte ? répondit une voix rude et courroucée.

Surmontant sa confusion et sa peur, Léopold leva la tête. Il croyait avoir affaire au mari, il se trouva face à face avec un inconnu.

— Mais qui êtes-vous donc, monsieur, demanda-t-il avec un étonnement qui triomphait de sa vive émotion. — Vous êtes bien curieux ! reprit l'autre... Cependant je veux bien vous dire que le chevalier Victor de L..... capitaine de lanciers, vous prie de sortir d'ici au plus vite ! — Mais mon cousin, de quel droit ?... dit la comtesse qui n'avait pas encore pris la parole. — Je vous le dirai quand nous serons seuls, répondit froidement le chevalier. Léopold salua et sortit.

Décidément, il en avait assez, ce pas devait être le dernier ; mais il raconta l'aventure à ses amis qui lui dirent :

— Tu ne peux pas en rester là ! — Pourquoi je vous prie ? Qui m'oblige à continuer un roman dont les premiers chapitres ont été si pénibles pour moi ? — Laisse là le roman, mais tu as une injure à venger ; oublie la comtesse, mais songe que le chevalier t'a insulté. Il faut lui demander raison. — C'est peut-être moi qui ai tort avec lui ; d'ailleurs il est capitaine de cavalerie et je ne me suis jamais battu. — Il y a commencement à tout ; ce n'est pas si terrible que tu le penses. En fait de duel, il n'y a que le premier pas qui coûte. — Soit ; mais encore faut-il avoir de quoi payer ce que coûte ce premier pas, et je ne suis pas en fonds. — C'est ton dernier mot ? — Oui. — Adieu ! nous ne te connaissons plus ; nous rompons tout commerce avec un lâche !

Léopold venait de faire, sans y penser, le premier pas dans le chemin de la honte. Cela ne lui avait rien coûté, tant il y avait mis de naturel et de candeur. Le sort en est jeté ; il n'avait plus qu'à courber le front et à continuer sa route... Mais chaque pas qu'il fit dans cette carrière lui sembla plus rude et plus accablant. Rencontrer à tout instant le mépris, la raillerie, le sarcasme, l'insulte des faibles qui veulent briller à vos dépens... C'était trop ! Léopold recula dans cette voie.

Un soir, après avoir bien dîné et bu deux bouteilles de vin de Champagne, Léopold sentit monter à son cerveau d'héroïques inspirations. Il se rendit à l'Opéra où il était sûr de trouver le chevalier.

— Monsieur, lui dit-il, en se plaçant fièrement devant lui, les bras croisés sur la poitrine et le front levé, monsieur, me reconnaissez-vous ?

Le chevalier prit son lorgnon, examina un instant Léopold avec un sourire ironique, et répondit, avec son sang-froid habituel :

— Mais oui ! monsieur, je crois vous avoir rencontré... dans une armoire. — C'est cela même, et à ce sujet je voudrais avoir avec vous une explication.— Vous vous y prenez un peu tard ! — Vaut mieux tard que jamais. Chacun a ses affaires, et j'ai réglé les miennes. — Je ne vous demanderai pas les mêmes délais ; nous n'en finirions pas. Me voici donc tout prêt à vous entendre ; parlez. — Je vous dirai, monsieur, que dans la circonstance où nous nous sommes vus... — Vous voulez dire dans l'armoire ! — Vous vous êtes conduit avec moi comme un... — N'achevez pas ! — Comme un fat !

Si le mot n'avait pas été si court, Léopold ne l'aurait pas achevé, tant le chevalier fut prompt à lui fermer la bouche. C'était un soufflet ; mais le premier pas coûte toujours quelque chose, et il fallait bien payer ce nouveau début.

— Tu as fait le plus difficile, lui dirent ses amis qui lui avaient rendu leur estime. — Vous croyez ? reprit Léopold, qui ne se sentait pas le cœur trop solide. — Oui ; ta démarche auprès du capitaine, la réparation demandée, c'était le premier pas : tu t'en es bien tiré, le reste ira tout seul. Demain matin tu te rendras à Vincennes leste et pimpant, le cœur léger, le regard ferme, le bras dispos... Tu te battras comme un petit lion !

Malgré la flatteuse confiance que ses amis lui témoignaient, Léopold se trouva beaucoup moins brave au second pas qu'il ne l'avait été au premier. Le vin de Champagne ne fit que redoubler sa fièvre. A peine se soutenait-il sur ses jambes, lorsqu'on le plaça en face de son adversaire. Le dernier pas était fait. Celui-là coûta la vie à Léopold. Une balle dans la tête l'étendit raide mort sur le gazon.

Quel que soit le prix du premier pas et l'effort ou le sacrifice qu'il nous coûte, il ne faut pas croire que tout est dit quand on l'a fait. Le proverbe a tort. Il y a bien certaines circons-

tances où l'on paye au début une fois pour toutes, comme au théâtre où l'on commence par prendre son billet; mais, dans la plupart des choses de la vie et dans presque tous les sentiers semés de fleurs ou bordés de ronces, les derniers coûtent ordinairement beaucoup plus cher que le premier.

EUGÈNE GUINOT.

Il est des natures poétiques qui semblent traduire le pressentiment d'une fin prochaine dans les épanchements même de leur âme. Il serait facile d'en trouver des traces évidentes dans ce qui reste d'elles. A une imagination sympathique, tel pouvait apparaître, il y a quelques années, l'auteur du récit que nos lecteurs n'ont pas oublié : *Le Médecin du Village* (1). En lisant ces pages empreintes de tant de mélancolie, d'un intérêt si vrai et si bien senti, on se défendait difficilement d'une pensée importune, qui allait peut-être au delà de ces touchantes personnifications du devoir et de la douleur où se complaisait l'écrivain. Quoi qu'il en soit, ce sentiment de vague tristesse n'a eu que trop vite l'occasion de se fixer et de se produire par la mort même, si regrettable et si prématurée, de l'auteur, enlevé récemment aux lettres, à la société et aux illustres sympathies qui l'entouraient. Nous ne prononcerons ici aucun nom ; c'est un soin qui ne nous appartient pas, un devoir peut-être que d'autres rempliront un jour. La gloire littéraire ne saurait tomber en déshérence. Est-ce donc offenser la mémoire d'une personne qui a vécu surtout pour la poésie que de ne pas laisser ignorer au public et son nom et ses œuvres ? Dans toute vie où le culte des lettres a tenu quelque place, n'y a-t-il pas une part que les amis inconnus réclament, et qu'il faut leur accorder tôt ou tard ? Cette heure de restitution, l'*Echo* l'a quelquefois devancée, trop tôt pour la modestie de l'écrivain, trop tard pour l'empressement de nos lecteurs. Cette fois encore, nous voudrions tirer de l'ombre où elles se dérobent quelques unes de ces confidences d'un noble esprit, afin de mieux faire apprécier toutes les nuances, tous les côtés de son talent.

(1) Huitième année de ce recueil.

RÉSIGNATION

Je vais raconter simplement une chose que j'ai vue. — C'est un des souvenirs mélancoliques de ma vie. — C'est une de ces pensées vers lesquelles l'âme se reporte avec une douce tristesse quand vient l'heure du découragement. — Il s'en exhale je ne sais quel renoncement aux trop vives espérances de ce monde, je ne sais quelle abnégation de soi-même qui apaise ce qui murmure en nous, et nous appelle à une silencieuse résignation.

Si jamais ces pages sont lues, je ne voudrais pas qu'elles fussent lues par ceux qui sont heureux, complétement heureux. — Il n'y a là rien pour eux, ni invention, ni événements. — Mais il y a des cœurs qui ont un peu souffert, beaucoup rêvé, et qui sont aptes à une facile tristesse. Qu'en passant ils entrevoient une souffrance quelconque, ou qu'un son qui ressemble à un soupir frappe leur oreille, ils s'arrêtent, écoutent et plaignent. A eux je puis parler, presque au hasard, et raconter une histoire, simple comme tout ce qui est vrai, touchante comme tout ce qui est simple.

Il y a dans le Nord, près de la frontière belge, une toute petite ville obscure, ignorée. — Les éventualités de la guerre l'ont fait entourer de hautes fortifications, qui semblent écraser les chétives maisons qui se trouvent au centre.—La

pauvre ville, étreinte par un réseau de murs, n'a pu, depuis lors, laisser égarer une seule maisonnette sur la pelouse qui l'entoure. Sa population augmentant, elle a diminué ses places, entravé ses rues; elle a sacrifié l'espace, la régularité, le bien-être. — Les maisons, ainsi entassées les unes auprès des autres, et étouffées par les murs d'enceinte, n'offrent aux regards, d'un peu loin, que l'aspect d'une grande prison.

Le climat du nord de la France, sans avoir des froids extrêmes, est d'une morne tristesse : l'humidité, le brouillard, les nuages et la neige obscurcissent le ciel et glacent la terre pendant six mois de l'année. — Une épaisse et noire fumée de charbon de terre, s'élevant au-dessus de chaque habitation, ajoute encore à la sombre apparence de cette petite ville du Nord.

Je n'oublierai jamais la froide impression de tristesse que j'éprouvai en franchissant les ponts-levis qui lui servent d'entrée. — Je me demandai avec effroi s'il y avait des êtres qui fussent nés là et qui dussent y mourir, sans rien connaître du reste de la terre. — Il y en avait, en effet, dont telle était la destinée. — Mais la Providence, qui a des bontés cachées jusque dans les privations qu'elle impose, a donné aux habitants de cette ville la nécessité du travail, le besoin d'acquérir le bien-être qui leur manque, et, par ces moyens, ôta à ses pauvres enfants déshérités le temps de regarder si le ciel était gris et privé de soleil. — Ils oublient ce qu'ils n'ont pas. — Mais moi, en entrant dans cette ville sombre et enfumée, j'évoquai le souvenir de tous les jours de soleil qui avaient rempli ma vie, de toutes les heures passées en liberté avec un ciel pur au-dessus de ma tête et de l'espace devant moi. — En cet instant, je pensai à remercier Dieu de ce que j'avais jusqu'alors regardé comme des dons faits à tous les hommes : — la lumière, l'air, l'horizon.

J'habitai dix-huit mois cette petite ville, et j'allais peut-être murmurer contre cette longue captivité, lorsque voici ce qui m'arriva.

Pour gagner une des portes des fortifications, il me fallait chaque jour, à l'heure de la promenade, descendre une petite ruelle semblable à un escalier, le sol étant creusé en forme de marches, pour rendre la pente d'un accès plus facile. — En traversant cette étroite et obscure ruelle, pendant longtemps, mes pensées devançant mes pas, je ne songeai qu'à la campagne que j'allais chercher; mais un jour, par hasard, mes yeux s'arrêtèrent sur une pauvre maison, qui seule paraissait habitée. Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, deux fenêtres; entre elles, une petite porte; au-dessus, des mansardes. — Les murs de la maison étaient peints en gris foncé, les fenêtres avaient mille petits carreaux d'un verre épais et verdâtre. — Le jour ne devait pas pouvoir franchir cet obstacle pour éclairer l'intérieur de cette demeure. La rue était trop étroite, d'ailleurs, pour que jamais le soleil y parût. — Il régnait là une ombre perpétuelle et il y faisait toujours froid, quelle que fût, du reste, la chaleur du jour.

L'hiver, quand la neige était gelée sur les marches de la petite rue, on ne pouvait faire un pas sans risquer de tomber : aussi était-ce un chemin désert que moi seule, peut-être, je traversais une fois par jour. — Je ne me souviens pas d'y avoir rencontré un passant, ou d'y avoir vu un oiseau se poser un instant sur les crevasses des murs. — J'espère, me disais-je, que cette triste maison n'est habitée que par des personnes arrivées presque au terme de leur vie, et dont le corps vieilli ne peut plus ni s'attrister, ni regretter. — Ce serait affreux d'être jeune là!

La petite maison restait silencieuse : aucun bruit ne s'en échappait, aucun mouvement ne s'y faisait remarquer. Elle était calme comme un tombeau, et chaque jour je me disais : — Qui peut donc vivre ainsi?

Le printemps vint. Dans la ruelle, la glace se changea en humidité; puis l'humidité fit place à un terrain plus sec; puis quelques herbes poussèrent au pied des murs. — Le coin du ciel que l'on pouvait à grand'peine entrevoir devint plus clair. — Enfin, même dans ce passage obscur, le printemps laissa tomber une ombre de vie. — Mais la petite maison restait toujours sans bruit et sans mouvement.

Vers le mois de juin, je me rendais, comme de coutume, à ma promenade de tous les jours, lorsque je vis (qu'on me pardonne cette phrase), lorsque je vis, avec une profonde tristesse, un petit bouquet de violettes placé dans un verre sur le bord d'une des fenêtres de la maison.

— Ah! m'écriai-je, il y a là quelqu'un qui souffre!

Pour aimer les fleurs, il faut, sinon être jeune,

tances où l'on paye au début une fois pour toutes, comme au théâtre où l'on commence par prendre son billet ; mais, dans la plupart des choses de la vie et dans presque tous les sentiers semés de fleurs ou bordés de ronces, les derniers coûtent ordinairement beaucoup plus cher que le premier.

EUGÈNE GUINOT.

Il est des natures poétiques qui semblent traduire le pressentiment d'une fin prochaine dans les épanchements même de leur âme. Il serait facile d'en trouver des traces évidentes dans ce qui reste d'elles. A une imagination sympathique, tel pouvait apparaître, il y a quelques années, l'auteur du récit que nos lecteurs n'ont pas oublié : *Le Médecin du Village* (1). En lisant ces pages empreintes de tant de mélancolie, d'un intérêt si vrai et si bien senti, on se défendait difficilement d'une pensée importune, qui allait peut-être au delà de ces touchantes personnifications du devoir et de la douleur où se complaisait l'écrivain. Quoi qu'il en soit, ce sentiment de vague tristesse n'a eu que trop vite l'occasion de se fixer et de se produire par la mort même, si regrettable et si prématurée, de l'auteur, enlevé récemment aux lettres, à la société et aux illustres sympathies qui l'entouraient. Nous ne prononcerons ici aucun nom ; c'est un soin qui ne nous appartient pas, un devoir peut-être que d'autres rempliront un jour. La gloire littéraire ne saurait tomber en déshérence. Est-ce donc offenser la mémoire d'une personne qui a vécu surtout pour la poésie que de ne pas laisser ignorer au public et son nom et ses œuvres ? Dans toute vie où le culte des lettres a tenu quelque place, n'y a-t-il pas une part que les amis inconnus réclament, et qu'il faut leur accorder tôt ou tard ? Cette heure de restitution, l'*Echo* l'a quelquefois devancée, trop tôt pour la modestie de l'écrivain, trop tard pour l'empressement de nos lecteurs. Cette fois encore, nous voudrions tirer de l'ombre où elles se dérobent quelques unes de ces confidences d'un noble esprit, afin de mieux faire apprécier toutes les nuances, tous les côtés de son talent.

(1) Huitième année de ce recueil.

RÉSIGNATION

Je vais raconter simplement une chose que j'ai vue. — C'est un des souvenirs mélancoliques de ma vie. — C'est une de ces pensées vers lesquelles l'âme se reporte avec une douce tristesse quand vient l'heure du découragement. — Il s'en exhale je ne sais quel renoncement aux trop vives espérances de ce monde, je ne sais quelle abnégation de soi-même qui apaise ce qui murmure en nous, et nous appelle à une silencieuse résignation.

Si jamais ces pages sont lues, je ne voudrais pas qu'elles fussent lues par ceux qui sont heureux, complétement heureux. — Il n'y a là rien pour eux, ni invention, ni événements. — Mais il y a des cœurs qui ont un peu souffert, beaucoup rêvé, et qui sont aptes à une facile tristesse. Qu'en passant ils entrevoient une souffrance quelconque, ou qu'un son qui ressemble à un soupir frappe leur oreille, ils s'arrêtent, écoutent et plaignent. A eux je puis parler, presque au hasard, et raconter une histoire, simple comme tout ce qui est vrai, touchante comme tout ce qui est simple.

Il y a dans le Nord, près de la frontière belge, une toute petite ville obscure, ignorée. — Les éventualités de la guerre l'ont fait entourer de hautes fortifications, qui semblent écraser les chétives maisons qui se trouvent au centre.—La

pauvre ville, étreinte par un réseau de murs, n'a pu, depuis lors, laisser égarer une seule maisonnette sur la pelouse qui l'entoure. Sa population augmentant, elle a diminué ses places, entravé ses rues ; elle a sacrifié l'espace, la régularité, le bien-être. — Les maisons, ainsi entassées les unes auprès des autres, et étouffées par les murs d'enceinte, n'offrent aux regards, d'un peu loin, que l'aspect d'une grande prison.

Le climat du nord de la France, sans avoir des froids extrêmes, est d'une morne tristesse : l'humidité, le brouillard, les nuages et la neige obscurcissent le ciel et glacent la terre pendant six mois de l'année. — Une épaisse et noire fumée de charbon de terre, s'élevant au-dessus de chaque habitation, ajoute encore à la sombre apparence de cette petite ville du Nord.

Je n'oublierai jamais la froide impression de tristesse que j'éprouvai en franchissant les ponts-levis qui lui servent d'entrée. — Je me demandai avec effroi s'il y avait des êtres qui fussent nés là et qui dussent y mourir, sans rien connaître du reste de la terre. — Il y en avait, en effet, dont telle était la destinée.—Mais la Providence, qui a des bontés cachées jusque dans les privations qu'elle impose, a donné aux habitants de cette ville la nécessité du travail, le besoin d'acquérir le bien-être qui leur manque, et, par ces moyens, ôta à ses pauvres enfants déshérités le temps de regarder si le ciel était gris et privé de soleil. — Ils oublient ce qu'ils n'ont pas. — Mais moi, en entrant dans cette ville sombre et enfumée, j'évoquai le souvenir de tous les jours de soleil qui avaient rempli ma vie, de toutes les heures passées en liberté avec un ciel pur au-dessus de ma tête et de l'espace devant moi.—En cet instant, je pensai à remercier Dieu de ce que j'avais jusqu'alors regardé comme des dons faits à tous les hommes : — la lumière, l'air, l'horizon.

J'habitai dix-huit mois cette petite ville, et j'allais peut-être murmurer contre cette longue captivité, lorsque voici ce qui m'arriva.

Pour gagner une des portes des fortifications, il me fallait chaque jour, à l'heure de la promenade, descendre une petite ruelle semblable à un escalier, le sol étant creusé en forme de marches, pour rendre la pente d'un accès plus facile. — En traversant cette étroite et obscure ruelle, pendant longtemps, mes pensées devançant mes pas, je ne songeai qu'à la campagne que j'allais chercher; mais un jour, par hasard, mes yeux s'arrêtèrent sur une pauvre maison, qui seule paraissait habitée. Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, deux fenêtres ; entre elles, une petite porte ; au-dessus, des mansardes. — Les murs de la maison étaient peints en gris foncé, les fenêtres avaient mille petits carreaux d'un verre épais et verdâtre. — Le jour ne devait pas pouvoir franchir cet obstacle pour éclairer l'intérieur de cette demeure. La rue était trop étroite, d'ailleurs, pour que jamais le soleil y parût. — Il régnait là une ombre perpétuelle et il y faisait toujours froid, quelle que fût, du reste, la chaleur du jour.

L'hiver, quand la neige était gelée sur les marches de la petite rue, on ne pouvait faire un pas sans risquer de tomber : aussi était-ce un chemin désert que moi seule, peut-être, je traversais une fois par jour. — Je ne me souviens pas d'y avoir rencontré un passant, ou d'y avoir vu un oiseau se poser un instant sur les crevasses des murs. — J'espère, me disais-je, que cette triste maison n'est habitée que par des personnes arrivées presque au terme de leur vie, et dont le corps vieilli ne peut plus ni s'attrister, ni regretter. — Ce serait affreux d'être jeune là !

La petite maison restait silencieuse : aucun bruit ne s'en échappait, aucun mouvement ne s'y faisait remarquer. Elle était calme comme un tombeau, et chaque jour je me disais : — Qui peut donc vivre ainsi ?

Le printemps vint. Dans la ruelle, la glace se changea en humidité ; puis l'humidité fit place à un terrain plus sec ; puis quelques herbes poussèrent au pied des murs. — Le coin du ciel que l'on pouvait à grand'peine entrevoir devint plus clair. — Enfin, même dans ce passage obscur, le printemps laissa tomber une ombre de vie.— Mais la petite maison restait toujours sans bruit et sans mouvement.

Vers le mois de juin, je me rendais, comme de coutume, à ma promenade de tous les jours, lorsque je vis (qu'on me pardonne cette phrase), lorsque je vis, avec une profonde tristesse, un petit bouquet de violettes placé dans un verre sur le bord d'une des fenêtres de la maison.

— Ah ! m'écriai-je, il y a là quelqu'un qui souffre !

Pour aimer les fleurs, il faut, sinon être jeune,

tances où l'on paye au début une fois pour toutes, comme au théâtre où l'on commence par prendre son billet; mais, dans la plupart des choses de la vie et dans presque tous les sentiers semés de fleurs ou bordés de ronces, les derniers coûtent ordinairement beaucoup plus cher que le premier.

EUGÈNE GUINOT.

Il est des natures poétiques qui semblent traduire le pressentiment d'une fin prochaine dans les épanchements même de leur âme. Il serait facile d'en trouver des traces évidentes dans ce qui reste d'elles. A une imagination sympathique, tel pouvait apparaître, il y a quelques années, l'auteur du récit que nos lecteurs n'ont pas oublié : *Le Médecin du Village* (1). En lisant ces pages empreintes de tant de mélancolie, d'un intérêt si vrai et si bien senti, on se défendait difficilement d'une pensée importune, qui allait peut-être au delà de ces touchantes personnifications du devoir et de la douleur où se complaisait l'écrivain. Quoi qu'il en soit, ce sentiment de vague tristesse n'a eu que trop vite l'occasion de se fixer et de se produire par la mort même, si regrettable et si prématurée, de l'auteur, enlevé récemment aux lettres, à la société et aux illustres sympathies qui l'entouraient. Nous ne prononcerons ici aucun nom ; c'est un soin qui ne nous appartient pas, un devoir peut-être que d'autres rempliront un jour. La gloire littéraire ne saurait tomber en déshérence. Est-ce donc offenser la mémoire d'une personne qui a vécu surtout pour la poésie que de ne pas laisser ignorer au public et son nom et ses œuvres? Dans toute vie où le culte des lettres a tenu quelque place, n'y a-t-il pas une part que les amis inconnus réclament, et qu'il faut leur accorder tôt ou tard? Cette heure de restitution, l'*Echo* l'a quelquefois devancée, trop tôt pour la modestie de l'écrivain, trop tard pour l'empressement de nos lecteurs. Cette fois encore, nous voudrions tirer de l'ombre où elles se dérobent quelques unes de ces confidences d'un noble esprit, afin de mieux faire apprécier toutes les nuances, tous les côtés de son talent.

(1) Huitième année de ce recueil.

RÉSIGNATION

Je vais raconter simplement une chose que j'ai vue. — C'est un des souvenirs mélancoliques de ma vie. — C'est une de ces pensées vers lesquelles l'âme se reporte avec une douce tristesse quand vient l'heure du découragement. — Il s'en exhale je ne sais quel renoncement aux trop vives espérances de ce monde, je ne sais quelle abnégation de soi-même qui apaise ce qui murmure en nous, et nous appelle à une silencieuse résignation.

Si jamais ces pages sont lues, je ne voudrais pas qu'elles fussent lues par ceux qui sont heureux, complétement heureux. — Il n'y a là rien pour eux, ni invention, ni événements. — Mais il y a des cœurs qui ont un peu souffert, beaucoup rêvé, et qui sont aptes à une facile tristesse. Qu'en passant ils entrevoient une souffrance quelconque, ou qu'un son qui ressemble à un soupir frappe leur oreille, ils s'arrêtent, écoutent et plaignent. A eux je puis parler, presque au hasard, et raconter une histoire, simple comme tout ce qui est vrai, touchante comme tout ce qui est simple.

Il y a dans le Nord, près de la frontière belge, une toute petite ville obscure, ignorée. — Les éventualités de la guerre l'ont fait entourer de hautes fortifications, qui semblent écraser les chétives maisons qui se trouvent au centre.—La

pauvre ville, étreinte par un réseau de murs, n'a pu, depuis lors, laisser égarer une seule maisonnette sur la pelouse qui l'entoure. Sa population augmentant, elle a diminué ses places, entravé ses rues; elle a sacrifié l'espace, la régularité, le bien-être. — Les maisons, ainsi entassées les unes auprès des autres, et étouffées par les murs d'enceinte, n'offrent aux regards, d'un peu loin, que l'aspect d'une grande prison.

Le climat du nord de la France, sans avoir des froids extrêmes, est d'une morne tristesse : l'humidité, le brouillard, les nuages et la neige obscurcissent le ciel et glacent la terre pendant six mois de l'année. — Une épaisse et noire fumée de charbon de terre, s'élevant au-dessus de chaque habitation, ajoute encore à la sombre apparence de cette petite ville du Nord.

Je n'oublierai jamais la froide impression de tristesse que j'éprouvai en franchissant les ponts-levis qui lui servent d'entrée. — Je me demandai avec effroi s'il y avait des êtres qui fussent nés là et qui dussent y mourir, sans rien connaître du reste de la terre. — Il y en avait, en effet, dont telle était la destinée. — Mais la Providence, qui a des bontés cachées jusque dans les privations qu'elle impose, a donné aux habitants de cette ville la nécessité du travail, le besoin d'acquérir le bien-être qui leur manque, et, par ces moyens, ôta à ses pauvres enfants déshérités le temps de regarder si le ciel était gris et privé de soleil. — Ils oublient ce qu'ils n'ont pas. — Mais moi, en entrant dans cette ville sombre et enfumée, j'évoquai le souvenir de tous les jours de soleil qui avaient rempli ma vie, de toutes les heures passées en liberté avec un ciel pur au-dessus de ma tête et de l'espace devant moi. — En cet instant, je pensai à remercier Dieu de ce que j'avais jusqu'alors regardé comme des dons faits à tous les hommes : — la lumière, l'air, l'horizon.

J'habitai dix-huit mois cette petite ville, et j'allais peut-être murmurer contre cette longue captivité, lorsque voici ce qui m'arriva.

Pour gagner une des portes des fortifications, il me fallait chaque jour, à l'heure de la promenade, descendre une petite ruelle semblable à un escalier, le sol étant creusé en forme de marches, pour rendre la pente d'un accès plus facile. — En traversant cette étroite et obscure ruelle, pendant longtemps, mes pensées devançant mes pas, je ne songeai qu'à la campagne que j'allais chercher; mais un jour, par hasard, mes yeux s'arrêtèrent sur une pauvre maison, qui seule paraissait habitée. Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, deux fenêtres; entre elles, une petite porte; au-dessus, des mansardes. — Les murs de la maison étaient peints en gris foncé, les fenêtres avaient mille petits carreaux d'un verre épais et verdâtre. — Le jour ne devait pas pouvoir franchir cet obstacle pour éclairer l'intérieur de cette demeure. La rue était trop étroite, d'ailleurs, pour que jamais le soleil y parût. — Il régnait là une ombre perpétuelle et il y faisait toujours froid, quelle que fût, du reste, la chaleur du jour.

L'hiver, quand la neige était gelée sur les marches de la petite rue, on ne pouvait faire un pas sans risquer de tomber : aussi était-ce un chemin désert que moi seule, peut-être, je traversais une fois par jour. — Je ne me souviens pas d'y avoir rencontré un passant, ou d'y avoir vu un oiseau se poser un instant sur les crevasses des murs. — J'espère, me disais-je, que cette triste maison n'est habitée que par des personnes arrivées presque au terme de leur vie, et dont le corps vieilli ne peut plus ni s'attrister, ni regretter. — Ce serait affreux d'être jeune là !

La petite maison restait silencieuse : aucun bruit ne s'en échappait, aucun mouvement ne s'y faisait remarquer. Elle était calme comme un tombeau, et chaque jour je me disais : — Qui peut donc vivre ainsi ?

Le printemps vint. Dans la ruelle, la glace se changea en humidité; puis l'humidité fit place à un terrain plus sec; puis quelques herbes poussèrent au pied des murs. — Le coin du ciel que l'on pouvait à grand'peine entrevoir devint plus clair. — Enfin, même dans ce passage obscur, le printemps laissa tomber une ombre de vie. — Mais la petite maison restait toujours sans bruit et sans mouvement.

Vers le mois de juin, je me rendais, comme de coutume, à ma promenade de tous les jours, lorsque je vis (qu'on me pardonne cette phrase), lorsque je vis, avec une profonde tristesse, un petit bouquet de violettes placé dans un verre sur le bord d'une des fenêtres de la maison.

— Ah ! m'écriai-je, il y a là quelqu'un qui souffre !

Pour aimer les fleurs, il faut, sinon être jeune.

du moins avoir conservé quelques souvenirs de jeunesse; il faut n'être pas absorbé entièrement par la vie matérielle; il faut avoir la douce faculté de ne rien faire sans être oisif, c'est-à-dire de rêver, de se souvenir, d'espérer. — Dans la jouissance qu'apporte le parfum d'une fleur, il y a une certaine délicatesse d'âme. C'est un peu d'idéal, un peu de poésie qui se glisse au milieu des réalités de la vie. Quand, dans une existence pauvre et laborieuse, je vois aimer les fleurs, je pressens qu'il y a lutte entre les nécessités de la vie et les instincts de l'âme. — Il me semble que je sais parler, que je pourrais presque causer avec quiconque cultive une pauvre fleur près du mur de sa cabane. — Ce jour-là, ce bouquet de violettes m'attrista; il disait : — Il y a là quelqu'un qui vit en regrettant l'air, le soleil, le bonheur; — quelqu'un qui sent tout ce qui lui manque; — quelqu'un de si pauvre en fait de jouissances, que je suis une joie dans sa vie, moi, pauvre bouquet de violettes!

Je regardai ces fleurs avec mélancolie; je me demandai si l'obscurité et le froid de la petite rue n'allaient pas les faire bien vite se faner, si le vent ne pouvait pas les atteindre. — Je leur portais intérêt. — J'aurais voulu les conserver longtemps à celui qui les aimait.

Le lendemain, je revins. — Les fleurs avaient souffert de ce jour d'existence de plus. — Elles avaient vieilli, et leurs pétales décolorés se recourbaient sur eux-mêmes. — Cependant elles avaient encore un peu de parfum, et l'on avait pris soin d'elles. — En m'avançant, je vis que la fenêtre était entr'ouverte. Un rayon, je ne dirai pas de soleil, mais de jour, pénétrait dans la maison, et faisait une traînée lumineuse sur le plancher de la chambre; mais à droite et à gauche l'obscurité n'était que plus profonde, et mes yeux ne purent rien distinguer.

Le lendemain encore, je passai; — c'était presque un jour d'été : — tous les oiseaux chantaient, — tous les arbres se couvraient de bourgeons, — mille insectes bourdonnaient. Tout brillait au soleil. — Il y avait de la vie partout, — presque de la joie partout.

Une des fenêtres de la petite maison était toute grande ouverte.

Je m'approchai, et je vis une femme assise, travaillant près de la fenêtre. — Le premier regard que je jetai sur elle ajouta à la tristesse que m'avait inspirée l'aspect de sa demeure. — Je n'aurais pu dire l'âge de cette femme. — Elle n'était plus très jeune, elle n'était pas jolie, ou n'était plus jolie. — Elle était pâle, malade ou triste; je ne pouvais le définir. — Ce qu'il y avait de sûr, c'est que ses traits étaient doux, que cette absence de fraîcheur pouvait venir d'un chagrin aussi bien que du nombre des années; que cette pâleur, si elle n'eût attristé le cœur, eût paru avoir quelque charme à côté du noir mat des cheveux. — Elle était inclinée sur son ouvrage; — elle était mince — ou maigre. — Ses mains étaient blanches, mais un peu osseuses, allongées. Elle portait une robe brune, un tablier noir, — un petit col blanc, — tout uni; — et le bouquet qui avait fleuri deux jours sur la fenêtre, presque caché dans un pli de son corsage, était là pour que rien ne fût perdu de ses derniers parfums.

Elle leva les yeux et me salua; — je la vis mieux. — Elle était jeune encore, — mais elle était si près du moment où l'on cesse de l'être, que ce dernier adieu de la jeunesse attristait à regarder. — Evidemment elle avait souffert, — mais probablement sans lutte, sans murmure, — presque sans larmes. — Il y avait sur sa physionomie silence, résignation et calme; — mais c'était ce calme qui succède à la mort. — Je m'imaginai qu'elle n'avait dû éprouver nulle secousse, que son âme avait langui longtemps, puis s'était éteinte; qu'elle ne s'était pas brisée, mais inclinée, — courbée, — puis était tombée à terre, sans bruit, sans déchirement.

Oui, le regard, la physionomie, l'attitude de cette femme, disaient tout cela. — Il y a des personnes qui vous parlent rien qu'en vous regardant, et dont on se souvient pour avoir passé une seconde auprès d'elles.

Chaque jour, je la retrouvai à la même place. Elle me saluait; puis, avec le temps, elle ajouta un triste et doux sourire à son salut. — Voici ce que je pus entrevoir de l'existence de cette femme que je voyais constamment assise près de sa fenêtre.

Le dimanche elle ne travaillait pas. — Je crus qu'elle sortait ce jour-là, car le lundi il y avait le petit bouquet de violettes sur la fenêtre. — Mais il se fanait les jours suivants, et n'était remplacé qu'après la fin de la semaine. — Je

pensai encore qu'elle était presque pauvre, et qu'elle travaillait en secret pour vivre, car elle brodait sur de belles et riches mousselines, et je ne lui voyais jamais que la plus humble simplicité dans sa toilette.—Enfin elle n'était pas seule dans la maison, car un jour une voix un peu impérieuse appela « Ursule! » et elle se leva précipitamment. — Cette voix n'était pas celle d'un maître, — Ursule n'avait pas obéi comme une servante obéit. — Il y avait eu je ne sais quelle bonne volonté de cœur dans la précipitation avec laquelle elle se leva, — et cependant la voix n'avait eu nulle expression affectueuse.— Je pensai qu'Ursule, peut-être, n'était pas aimée de ceux avec qui elle vivait, — qu'elle en était même rudoyée, — tandis que sa triste et douce nature s'était attachée à eux, sans rien recevoir en échange.

Le temps s'écoulait, et chaque jour je m'initiais davantage à l'existence de la pauvre Ursule. — Cependant, pour deviner ses secrets, je n'avais d'autre moyen que de passer une fois par jour devant sa fenêtre ouverte.

J'ai déjà dit qu'elle souriait en me regardant; bientôt, pendant ma promenade, je me mis à cueillir des fleurs, puis un matin, timidement, avec un peu d'embarras, je les déposai sur la fenêtre d'Ursule. — Ursule rougit, puis sourit plus doucement encore que de coutume. — Chaque jour, depuis lors, Ursule eut un bouquet; peu à peu aux fleurs des champs je mêlai quelques plantes de mon jardin. — Il y eut des touffes de fleurs sur la fenêtre, des fleurs à la ceinture d'Ursule. Enfin, il y eut un printemps, un été, pour la petite maison grise.

Il advint que, rentrant dans la ville un soir, une pluie d'orage commença à tomber comme je passais dans l'étroite ruelle. —Ursule s'élança vers la porte de sa demeure, l'ouvrit, me prit par la main, me fit entrer, et, quand nous fûmes dans le corridor qui précède la chambre où elle se tenait habituellement, la pauvre fille saisit mes deux mains, et avec un regard presque humide de larmes : — Merci! me dit-elle. — C'était la première fois que nous nous parlions.—J'entrai.

La chambre où travaillait Ursule voulait être le salon de la maison : des carreaux rouges y glaçaient les pieds, des chaises de paille étaient les seuls siéges de cette chambre, deux vieilles consoles en ornaient les extrémités. Cette pièce longue, étroite, n'ayant de jour que par la petite fenêtre donnant sur la rue, était obscure, froide, humide.

Oh! comme Ursule avait raison de s'asseoir près de la fenêtre, de chercher un peu d'air, un peu de lumière pour vivre! — Je compris alors la pâleur de la pauvre fille : ce n'était pas une fraîcheur perdue, c'était une fraîcheur qui n'avait pas existé. — Elle était étiolée comme les plantes qui ont poussé à l'ombre.

Dans un angle obscur du salon, sur deux fauteuils plus commodes que les autres, je vis deux personnes que l'obscurité m'avait d'abord empêchée d'apercevoir.—C'étaient un vieillard et une femme presque aussi âgée que lui.—Cette femme tricotait loin de la fenêtre, sans y voir : elle était aveugle. — Le vieillard ne faisait rien; il regardait en face de lui, d'un regard fixe, sans intelligence.—Hélas! il avait dépassé les limites habituelles de la vie, et son corps seul existait; il était impossible de regarder ce pauvre vieillard sans comprendre qu'il était tombé en enfance.

On dirait souvent que, lorsque la vie se prolonge, l'âme, comme irritée de sa trop longue captivité, cherche à se dégager de sa prison, et, dans ses efforts, brise les liens qui établissaient l'harmonie.—Elle trouble sa demeure. Elle n'est pas encore partie, mais elle n'est plus où elle devrait être.

Et c'était là ce que cachait la petite maison grise, avec son isolement, son silence, son obscurité. — Une femme aveugle, un vieillard imbécile, une pauvre jeune fille flétrie avant le temps, parce que sa jeunesse avait été opprimée, écrasée par les vieillesses qui l'entouraient, par les vieux murs qui la retenaient captive!

Encore, si le ciel eût fait d'Ursule une intelligence bornée, une ménagère active, absorbée par les travaux de la journée, heureuse de ses fatigues, agitée par les petites choses, et parlant pour ne rien dire! Mais, dans cette maison, il avait oublié une mélancolique jeune fille, rêveuse, exaltée, devinant la vie, entrevoyant ses bonheurs, aimant jusqu'à ses tristesses; il avait fait de son âme un instrument dont toutes les cordes auraient pu rendre un son délicieux; puis, il les avait toutes condamnées à un éternel silence.

Hélas! le sort d'Ursule était encore plus triste

que je ne l'avais supposé, lorsqu'à voir sa pâleur et son abattement je la croyais souffrante d'un malheur; il n'y avait rien eu dans sa vie... rien!

Elle avait vu le temps emporter jour à jour sa jeunesse, sa beauté, ses espérances, sa vie; et rien, toujours rien, le silence et l'oubli!

Je revins souvent voir Ursule, et voici à peu près comment, un jour, assise avec elle auprès de la fenêtre, elle me raconta sa vie.

— Je suis née dans cette maison, je ne l'ai jamais quittée; mais ma famille n'est pas de ce pays: nous y sommes étrangers, sans liens, sans amis. Mes parents étaient déjà âgés quand ils se sont mariés.— Je ne les ai jamais connus jeunes. — Ma mère devint aveugle. Ce malheur attrista son caractère; aussi la maison paternelle fut-elle toujours bien austère, je n'y ai jamais chanté. Personne n'y a été heureux; mon enfance fut silencieuse; on ne m'a jamais permis le plus léger bruit. — On ne m'a donné que de bien rares caresses. Mes parents m'aimaient cependant, mais ils ne m'ont jamais dit ce qu'ils sentaient; j'ai jugé leur cœur d'après le mien, je les ai aimés, et j'en ai conclu qu'ils m'aimaient aussi. Cependant ma vie n'a pas toujours été aussi triste qu'elle l'est en ce moment, j'avais une sœur...

Les yeux d'Ursule se mouillèrent de larmes; mais ces larmes ne coulèrent pas: elles avaient l'habitude de rester cachées dans le fond du cœur de la pauvre fille. Elle reprit:

— J'avais une sœur aînée, elle était un peu silencieuse, comme ma mère, mais elle était compatissante, douce, affectueuse pour moi. Nous nous sommes bien aimées... Nous nous partagions les soins à rendre à nos parents. Jamais nous n'avons eu la joie de nous promener ensemble, là-bas, dans les bois, sur le haut de la colline. — L'une de nous restait toujours à la maison pour soigner notre vieux père; mais celle qui était sortie rapportait quelques branches d'aubépine, cueillies sur les haies, parlait à sa sœur du soleil, des arbres, de l'air.—L'autre croyait aussi avoir quitté la maison, et puis, le soir, nous travaillions ensemble près de la lampe. Nous ne pouvions causer, car nos parents sommeillaient à côté de nous, mais du moins, en levant les yeux, chacune de nous rencontrait sur le visage de l'autre un doux sourire; nous montions ensuite nous coucher dans la même chambre, ne nous endormant qu'après qu'une voix amie eût souvent répété: « Bonsoir! dors bien, ma sœur! »

Dieu aurait dû nous laisser ensemble, n'est-ce pas?... Je ne murmure pas, cependant; — Marthe est heureuse là-haut!

Je ne sais si c'est le manque d'air, d'exercice, ou bien encore le manque de bonheur, qui donna à Marthe les premiers germes de sa maladie, mais je la vis s'affaiblir, languir, souffrir. — Hélas! moi seule m'inquiétais pour elle; ma mère ne la voyait pas, et Marthe ne se plaignait jamais. — Mon père commençait à entrer dans l'insensibilité que vous lui voyez aujourd'hui. — Ce ne fut que bien tard que je pus décider ma sœur à appeler un médecin.

Il n'y avait plus rien à faire; elle languit encore quelque temps, puis mourut.

La veille de sa mort, elle me fit asseoir près de son lit, prit une de mes mains dans ses mains tremblantes: — Adieu, ma pauvre Ursule! me dit-elle. — Je ne regrette que toi sur la terre. — Aie bon courage, soigne bien notre père et notre mère; ils sont bons, Ursule, ils nous aiment, quoiqu'ils ne le disent pas toujours. — Ménage ta santé pour eux; tu ne peux mourir qu'après eux. — Adieu, ma bonne sœur; ne pleure pas trop; prie Dieu souvent... et au revoir, Ursule!

Trois jours après, on emportait d'ici Marthe, couchée dans son cercueil, et je restai seule près de mes parents.

Quand j'appris à ma mère aveugle la mort de ma sœur, elle jeta un grand cri, fit quelques pas au hasard dans la chambre, puis tomba à genoux — Je m'approchai d'elle, la relevai et la ramenai à son fauteuil. — Depuis lors elle n'a plus ni crié ni pleuré; seulement elle est plus silencieuse encore qu'elle n'était, et je vois plus souvent que de coutume les grains de son chapelet rouler entre ses doigts.

Je n'ai presque plus rien à vous raconter. — Mon père tomba tout à fait en enfance; nous perdîmes un peu de la petite fortune qui faisait notre bien-être. — Je voulus que mes parents ne s'en aperçussent pas; les tromper était bien facile: l'un ne comprend rien, l'autre n'y voit pas. Je me mis à travailler et à vendre en secret mes broderies.—Je ne cause plus avec personne depuis que ma sœur est morte. — J'aime la lec-

ture, et je ne puis lire : il faut que je travaille. — Je ne prends l'air que le dimanche; je ne vais pas bien loin, car je suis seule.

Il y a quelques années, lorsque j'étais plus jeune, j'ai beaucoup rêvé, là, à cette fenêtre, en regardant le ciel. Je peuplais ma solitude de mille chimères, qui abrégeaient la longueur du jour.— Maintenant une espèce d'engourdissement alourdit mes pensées : je ne rêve plus.

Tant que j'ai été jeune et un peu jolie, j'ai espéré, au hasard, je ne sais quel changement dans ma destinée. — Maintenant j'ai vingt-neuf ans; la tristesse a, plus encore que les années, flétri mon visage. — Tout est dit!... je n'attends plus, n'espère plus; j'achèverai ici mes jours isolés.

Ne croyez pas que j'aie tout de suite accepté cette amère destinée avec résignation. Non, il y avait des jours où mon cœur se révoltait de vieillir sans aimer. — N'être pas aimé, cela encore est possible; mais ne pas aimer, cela tue! — Vous l'avouerai-je? j'ai murmuré contre la Providence; j'ai eu contre elle de coupables pensées de révolte et de reproches.

Mais ce tumulte intérieur a passé aussi comme mes espérances. — Je songe aux douces paroles de Marthe : « Au revoir, ma sœur! » et il ne reste plus en moi qu'une passive résignation, qu'une humble abnégation de moi-même. Je prie souvent, je ne pleure plus que rarement. — Et vous, vous êtes heureuse?

Je ne répondis pas à la question d'Ursule; parler du bonheur devant elle, c'eût été comme parler d'un ami ingrat devant ceux qui sont oubliés de lui.

Par une belle matinée d'automne, à quelques mois de là, j'allais sortir de chez moi pour me rendre chez Ursule, quand un jeune lieutenant du régiment en garnison dans la petite ville que j'habitais, vint me voir; me trouvant prête à sortir, il m'offrit son bras et se dirigea avec moi vers l'étroite ruelle d'Ursule. — Le hasard me fit parler d'elle, de l'intérêt que je lui portais; et, comme le jeune officier, que j'appellerai Maurice d'Erval, semblait prendre plaisir à cette conversation, je marchai plus lentement. — Quand nous atteignîmes la maison grise, je lui avais raconté toute l'histoire d'Ursule. — Il la regarda avec intérêt et pitié, la salua et s'éloigna. — Ursule, interdite par la présence d'un étranger, quand elle s'attendait à ne voir que moi, avait légèrement rougi. — Je ne sais si ce fut à cause de cet instant d'animation de son teint, ou si ce fut seulement par le désir que j'en avais, mais la pauvre fille me parut presque jolie.

Je ne pourrais dire quelles vagues pensées traversèrent mon esprit : je regardai longtemps Ursule, et puis, absorbée par mes réflexions, sans lui parler, je me levai, je passai mes mains sur les bandeaux de ses cheveux, je leur donna une forme plus baissée sur ses joues pâles. — Je détachai un petit velours noir, noué autour de mon cou, pour le passer au sien, et je pris quelques fleurs pour les mettre à sa ceinture.— Ursule souriait sans comprendre. Le sourire d'Ursule me faisait toujours mal : il n'y a rien de si triste que le sourire des personnes malheureuses. — Elles semblent sourire pour les autres et non pour elles.

Il se passa bien des jours avant que je revisse Maurice d'Erval, bien des jours encore avant que le hasard me ramenât avec lui près de la maison grise. — Mais enfin cela arriva. C'était au retour d'une promenade faite joyeusement par plusieurs personnes ensemble. — En rentrant dans la ville, chacun se dispersa; je pris le bras de Maurice d'Erval pour me rendre chez Ursule. — C'était dénué de raison, mais j'éprouvais involontairement une vive émotion; je ne parlais plus, je formais mille rêves. — Il me semblait impossible que le jeune officier ne devinât pas mes pensées. Je croyais, j'espérais presque qu'il comprenait mon trouble intérieur; mais, hélas! peut-être n'en était-il rien... Il y a tant de choses qui ne se disent qu'avec les paroles!

C'était le soir, un de ces beaux soirs d'automne, où tout est calme et reposé; pas un souffle d'air n'agitait les arbres, que coloraient les derniers rayons du soleil couchant. Il était impossible de ne pas se laisser aller à une douce rêverie en présence de cette belle nature, qui endormait à cette heure-là tout ce qui avait vie dans son sein, hors l'homme qui veillait pour penser. C'était un de ces moments où l'âme s'attendrit, où nous devenons meilleurs, où nous sommes prêts à pleurer, sans chagrin cependant.

Je levai les yeux; du bout de la ruelle, j'aperçus Ursule. Un dernier rayon de soleil glissait sur la fenêtre et brillait sur la tête d'Ursule. — Ses cheveux noirs en recevaient un lustre inac-

coutumé.—Un peu de joie passait dans ses yeux en me regardant, et elle souriait de ce triste sourire que j'aimais tant.— Sa robe noire, à longs plis tombants, ne laissait entrevoir de toute sa personne que l'endroit où la ceinture marquait la taille. Cette taille, la maigreur la rendait bien mince, bien souple, et non dépourvue de grâce. — Des violettes, ses fleurs favorites, étaient attachées à son corsage.

Il y avait dans la pâleur d'Ursule, dans sa robe noire, dans ses fleurs aux tristes couleurs, dans ce rayon de soleil couchant qui l'éclairait, quelque chose qui s'alliait harmonieusement avec la beauté de la nature ce soir-là, avec la douce rêverie que nous éprouvions.

— Voilà Ursule, dis-je à Maurice d'Erval en appelant son attention sur la fenêtre basse de la petite maison. — Il la regarda, puis marcha, les yeux toujours fixés sur elle. — Ce regard déconcerta la pauvre fille, encore timide comme on l'est à quinze ans, et, quand nous arrivâmes près d'elle, les plus belles couleurs animaient son teint. Maurice d'Erval s'arrêta, échangea quelques paroles avec nous, puis s'éloigna. — Mais, depuis ce jour, il rentra souvent dans la ville par la ruelle d'Ursule; — il en arriva à lui dire bonjour. — Enfin, une fois, il entra chez elle avec moi.

Il y a des âmes si désaccoutumées de l'espérance, qu'elles ne savent plus comprendre le bien qui leur arrive. — Enveloppée dans sa tristesse, dans son découragement de toutes choses, comme dans un voile épais qui lui cachait le monde extérieur, Ursule ne voyait rien, n'interprétait rien, ne s'agitait de rien. — Elle resta sous les regards de Maurice comme elle avait été sous les miens, abattue et résignée.

Quant à Maurice, je ne savais pas clairement ce qui se passait dans son cœur. — Il n'avait pas d'amour, je le crois du moins; mais la pitié que lui inspirait Ursule allait jusqu'à l'affection, jusqu'au dévouement. — L'âme de ce jeune homme un peu exalté et rêveur, aimait l'atmosphère de tristesse qui régnait autour d'Ursule. Il venait là, près d'elle, dire du mal de la vie, blasphémer contre ses bonheurs, ne parler que de ses mécomptes, sans s'apercevoir que, dans cet échange de tristesse, s'exhalait de ces deux âmes, jeunes encore, une douce sympathie qui allait ressembler au bonheur, dont elle niait l'existence.

Enfin, quelques mois après, un soir encore, sur la lisière d'une forêt, marchant au milieu de landes incultes, à quelques pas de nos amis communs, Maurice me dit :

— Le bonheur le plus positif de ce monde n'est-il pas de faire celui d'un autre?... N'y a-t-il pas dans la joie que l'on donne une immense douceur ?... Se dévouer à qui sans vous n'aurait connu que les larmes de la vie, n'est-ce pas un bien préférable aux destinées les plus brillantes ? Faire renaître une âme qui se meurt; — mieux que Dieu, peut-être, lui donner la vie... n'est-ce pas là un beau rêve ?

Je le regardai avec anxiété. Une larme brilla dans mes yeux.

— Oui ! dit-il, demandez à Ursule si elle veut m'épouser !

Un cri de joie fut ma réponse, et je me précipitai vers la demeure de la pauvre fille.

Lorsque j'arrivai chez Ursule, elle était comme de coutume assise, travaillant, somnolente. La solitude, l'absence de tout bruit, le vide de tout intérêt, avaient réellement endormi cette âme. — C'était là une des premières bontés de Dieu. Elle ne souffrait plus. Les autres seuls s'apitoyaient encore sur cette immobilité d'une existence qui n'avait pas eu sa part de vie et de jeunesse. — Elle sourit en me regardant. — C'était là le plus grand mouvement de cette pauvre âme paralysée — Je ne craignis pas de donner une violente secousse à toute cette organisation souffrante, de la frapper d'une brusque commotion de bonheur : je voulais voir si la vie n'était qu'absente ou définitivement éteinte.

Je m'assis sur une chaise devant elle, je pris ses deux mains dans mes mains, et, fixant mes yeux sur les siens :

— Ursule, lui dis-je, Maurice d'Erval m'a chargée de vous demander si vous voulez être sa femme.

La pauvre fille fut comme frappée de la foudre : à l'instant, des larmes jaillirent dans ses yeux; son regard, à travers ce voile humide, étincela; son sang, si longtemps arrêté, précipita son cours, répandit sur toute sa personne une teinte rosée et couvrit ses joues des plus éclatantes couleurs; sa poitrine se souleva, livrant à peine passage à sa respiration oppres-

sée; son cœur battit avec violence, ses mains pressèrent convulsivement les miennes. — Ursule n'était qu'endormie, elle se réveillait. — Comme la voix d'un Dieu avait dit à une jeune fille morte : « Lève-toi et marche! » ainsi l'amour disait à Ursule : « Réveille-toi! »

Ursule aima subitement; peut-être avait-elle aimé jusqu'alors en secret d'elle-même et des autres; en ce moment, le voile se déchira, et elle vit son amour.

Au bout de quelques secondes, elle passa la main sur son front, et dit à voix basse : — Non, ce n'est pas possible!

Je ne fis que répéter la même phrase : — Maurice d'Erval demande si vous voulez devenir sa femme, afin d'accoutumer Ursule à cet assemblage de mots qui, ainsi que des notes harmonieuses forment un accord, formait pour la pauvre fille une mélodie inconnue.

— Sa femme! répéta-t-elle avec extase, sa femme! — Et se précipitant vers le fauteuil de sa mère : — Ma mère, entendez-vous? dit-elle; il me demande d'être sa femme!

— Ma fille, répondit la vieille aveugle en cherchant à prendre la main d'Ursule, ma fille bien aimée, Dieu devait tôt ou tard récompenser tes vertus.

— Mon Dieu! s'écria Ursule, qu'est-ce qui m'arrive donc aujourd'hui? — *Sa femme! — ma fille bien aimée!*

Elle se jeta à genoux, les mains jointes, le visage inondé de larmes.

En ce moment, des pas se firent entendre dans le petit corridor.

— C'est lui! s'écria Ursule. O mon Dieu! ajouta-t-elle en posant ses deux mains sur son cœur, voilà donc la vie!...

Je sortis par une porte dérobée, et je laissai Ursule, belle de larmes, d'émotion, de bonheur, recevoir seule Maurice d'Erval.

Depuis ce jour, Ursule fut métamorphosée. Elle se releva, se ranima, se rajeunit sous la douce influence du bonheur. — Elle retrouva bien plus encore que la beauté qui s'était enfuie : il y eut en elle je ne sais quel rayonnement intérieur qui donnait à son visage une expression indéfinissable de joie voilée. — Son bonheur prenait en elle quelque chose de sa première nature; il était recueilli, silencieux, calme, exalté avec mystère. — Aussi Maurice, qui avait aimé une femme assise à l'ombre, pâle et désenchantée de la vie, n'avait rien à changer aux couleurs du tableau qui lui avait plu, quoique Ursule fût heureuse.

Ils passèrent l'un à côté de l'autre de longues soirées dans le petit salon du rez-de-chaussée, sans autre clarté que les rayons de la lune, qui descendaient jusque sur la fenêtre ouverte. — Ils se parlaient un peu, se regardaient beaucoup et rêvaient ensemble.

Ursule aimait avec candeur, avec simplicité. Elle disait à Maurice : — Je suis heureuse; je vous aime, je vous remercie.

Leur bonheur ne chercha ni le soleil, ni le grand air, ni l'espace. La petite maison grise en fut le seul témoin. Ursule travaillait toujours et restait près de ses parents. — Mais si sa personne occupait, immobile, la même place qu'auparavant, son âme s'était envolée, libre, ressuscitée, radieuse; — les murs de cette étroite demeure ne la contenaient plus; elle avait pris son essor. Ainsi, la douce magie de l'espérance non seulement embellit l'avenir, mais encore s'empare du présent, et, par son prisme tout puissant, métamorphose l'aspect de toutes choses! Cette pauvre maison était toujours morne et sombre comme depuis vingt ans... Mais une seule pensée, glissée au fond du cœur d'une femme, en a fait un palais! — O rêves d'espérances! dussiez-vous fuir toujours, commes les nuages dorés s'enfuient dans le ciel, passez, passez dans notre vie!... Celui qui ne vous a pas connus est mille fois plus pauvre que celui qui vous regrette...

Ainsi s'écoula pour Ursule un temps bien heureux.

Mais un jour arriva où Maurice, en entrant dans le petit salon, dit à sa fiancée :

— Mon amie, hâtons notre mariage; le régiment va changer de garnison : il faut nous marier pour que vous partiez avec moi.

— Allons-nous loin, Maurice?

— Êtes-vous donc effrayée, ma chère Ursule, de voir un nouveau pays, un autre coin du monde? Il y en a de plus beaux que celui-ci!

— Ce n'est pas pour moi, Maurice, mais pour mes parents; ils sont bien vieux pour faire un long voyage!

Maurice resta immobile devant Ursule. — Quoique le voile épais que le bonheur met sur les yeux eût empêché Maurice de réfléchir, pour-

tant il savait bien qu'Ursule, pour partager sa destinée errante, devait se séparer de ses parents. — Il avait prévu sa douleur; mais, confiant dans l'amour qu'il inspirait, il avait cru que cet amour dévoué aurait la puissance d'adoucir toutes larmes dont il ne serait pas la source. — Il fallait enfin éclairer Ursule sur son avenir. — Et, triste de l'inévitable chagrin qu'il allait donner à sa fiancée, Maurice la prit par la main, la fit asseoir à sa place accoutumée, et lui dit doucement :

— Mon amie, il est impossible que votre père et votre mère puissent nous suivre dans notre vie errante!..... Jusqu'à présent, Ursule, nous avons aimé, pleuré ensemble; nous avons fait de la vie un rêve, sans aborder aucune question qui eût rapport à ses détails positifs. — Le moment est venu de parler de notre avenir. Mon amie, je suis sans fortune, je ne possède que mon épée. Encore au début de ma carrière, mes appointements ne s'élèvent qu'à quelques cents francs, qui nous imposent à l'un et à l'autre une vie toute de privations. — J'ai compté sur votre courage. — Mais vous seule devez me suivre. — La présence de vos parents dans notre intérieur amènerait une misère impossible; nous n'aurions pas de pain!

— Quitter mon père et ma mère! s'écria Ursule.

— Laissez-les avec le peu qu'ils possèdent dans cette petite maison; confiez-les à des mains sûres, et vous, suivez votre mari.

— Quitter mon père et ma mère!.... répéta Ursule; mais vous ne savez donc pas que ce qu'ils possèdent ne peut suffire à leur existence? que, pour payer le loyer de cette triste demeure, je travaille à leur insu? que depuis vingt ans ils n'ont reçu d'autres soins que les miens?

— Ma pauvre Ursule, reprit Maurice, il faut se soumettre à ce qui est inévitable. — Vous leur avez caché la perte de leur petite fortune; qu'ils l'apprennent maintenant, puisque cela est nécessaire. — Réglez leurs habitudes sur le bien qui leur reste; car, hélas! mon amie, nous n'avons rien à leur donner.

— Partir sans les emmener!.... c'est impossible! Je vous dis qu'il faut que je travaille pour eux!

— Ursule, mon Ursule! reprit Maurice en serrant dans ses mains les mains de la pauvre femme, je vous en conjure, ne vous laissez pas égarer par les élans de votre cœur généreux, réfléchissez, regardez la vérité en face. — Nous ne refusons pas de donner; nous n'avons rien à donner. — Nous ne pouvons vivre que seuls, et encore parce que vous et moi nous aurons du courage pour souffrir.

— Je ne puis les quitter! reprit Ursule avec déchirement en regardant les deux vieillards endormis dans leurs fauteuils.

— Ne m'aimez-vous pas, Ursule? dit Maurice à sa fiancée.

La pauvre fille ne répondit que par un torrent de larmes.

Maurice resta longtemps encore près d'elle. Il lui dit mille douces paroles de tendresse; il lui expliqua cent fois leur position, amena dans son esprit la conviction que ce qu'elle avait rêvé était impossible, entra dans les détails de l'existence future de ses parents, puis la quitta, après lui avoir prodigué mille noms affectueux. — Elle l'avait laissé parler sans lui répondre.

Ursule, restée seule, appuya sa tête sur sa main et demeura immobile des heures entières. — Hélas! le tardif bonheur qui était venu briller un instant sur sa vie s'enfuyait! — Les doux rêves, ces amis de toutes les âmes jeunes, absents pour elle depuis si longtemps, n'étaient revenus que pour partir encore! L'oubli, le silence, l'obscurité reprenaient possession de cette existence que le bonheur leur avait un instant disputée! — La nuit s'écoula ainsi. Que se passa-t-il dans l'âme de la pauvre fille? Dieu l'a vu. — Elle, elle n'en a rien dit sur la terre.

Aux premières lueurs du jour, elle tressaillit, ferma la fenêtre, restée ouverte depuis la veille au soir, et, pâle, tremblante de froid et d'émotion, elle prit du papier, une plume, et écrivit :

« Adieu, Maurice! — Je reste auprès de mon
» père et de ma mère. — Ils ont besoin de mes
» soins et de mon travail. — Les abandonner
» dans leur vieillesse, ce serait les faire mourir
» — Ils n'ont plus que moi dans le monde! —
» Ma sœur, à son heure dernière, me les a con-
» fiés et m'a dit : « Au revoir, Ursule! » — Je
» ne la reverrais pas, si je ne remplissais pas
» mes devoirs.

» Je vous ai bien aimé! je vous aimerai tou-
» jours! — Ma vie ne sera plus qu'un souvenir
» de vous. — Vous avez été bon, généreux;
» mais, hélas! nous sommes trop pauvres pour
» nous marier. — Je l'ai compris hier...... —
» Adieu!... Il faut bien du courage pour écrire
» ce mot-là!... J'espère que votre vie sera douce.
» Une autre femme, plus heureuse que moi, vous
» aimera.... Cela est si facile de vous aimer! —
» Pourtant, n'oubliez jamais tout à fait la pau-
» vre Ursule. — Adieu, mon ami! — Ah! je sa-
» vais bien, moi, que je ne pouvais pas être
» heureuse!

» Ursule. »

J'abrége ce récit. — Ursule revit Maurice, me revit. — Mais toutes nos prières, nos supplications furent inutiles; elle ne voulut jamais quitter ses parents. — Il faut que je travaille pour eux, disait-elle. — En vain, ayant de l'égoïsme à sa place, je lui parlai de l'amour de Maurice, de son bonheur à elle. En vain, avec une sorte de cruauté, je lui rappelai son âge, l'impossibilité de retrouver une chance quelconque de changer sa destinée... Elle pleurait en m'écoutant, mouillant de ses larmes l'ouvrage qu'elle ne voulait pas interrompre. — Puis, la tête baissée sur sa poitrine, elle répétait à voix basse : — Ils en mourraient; il faut que je travaille pour eux. — Elle exigea de nous que sa mère ne fût pas instruite de ce qui se passait. — Ceux pour qui elle se sacrifiait l'ignorèrent toujours. — Un pieux mensonge les trompa sur les causes de la rupture du mariage de leur fille..... — Ursule reprit sa place près de la fenêtre, recommença ses broderies, travailla sans relâche, immobile, pâle, brisée.

Hélas! Maurice d'Erval avait une de ses âmes sages et mesurées qui assignent des limites même au dévouement, et qui ne savent pas entreprendre de sublimes folies. — Son cœur, comme sa raison, admettait des choses impossibles. Si le mariage d'Ursule eût eu lieu sans obstacle, peut-être eût-elle pu, jusqu'à son dernier soupir, croire à l'amour *sans bornes* de son époux. Il y a des affections qui ont besoin d'un chemin facile. — Mais une barrière à franchir vint, comme une fatale épreuve, mettre en pleine lumière, aux yeux même de Maurice, l'amour qu'il éprouvait : il en vit les limites!

Maurice supplia, pleura longtemps, puis enfin se blessa, se découragea et s'éloigna.

Un jour vint où, tandis qu'Ursule était assise près de sa fenêtre, elle entendit de loin passer une musique militaire, et des pas lourds et mesurés retentirent à son oreille. — C'était le régiment qui partait, musique en tête. — Les fanfares du départ venaient, comme un triste adieu, résonner, puis s'éteindre dans la ruelle qu'Ursule habitait. — Tremblante, elle écouta. — La musique, d'abord éclatante et tout près d'elle, bientôt s'adoucit et s'éloigna. Puis, de loin, elle ne parvint plus à ses oreilles que comme une rumeur incertaine; puis, de temps en temps, le vent seul en apporta jusqu'à elle un son isolé, puis, enfin, un silence complet succéda à tous ces chants que l'espace emportait. — La dernière espérance de la vie d'Ursule semblait attachée à ces accords qui résonnaient au loin... elle fuyait, — s'éloignait, — s'éteignait avec eux! — La pauvre fille laissa tomber sa broderie sur ses genoux, et cacha sa figure dans ses mains. — A travers ses doigts, quelques larmes coulèrent. — Elle resta ainsi, tant que l'on entendit le bruit des pas et de la musique du régiment; puis elle reprit son ouvrage. Elle le reprenait pour toute sa vie!

Le soir de ce jour d'éternelle séparation, de ce jour où le grand sacrifice fut consommé, Ursule, après avoir donné à ses parents les soins qui terminaient chaque journée, s'assit au pied du lit de sa mère et se pencha vers elle, fixant sur elle un regard que l'aveugle ne pouvait voir humide de larmes. Lui prenant doucement la main, la pauvre fiancée abandonnée murmura d'une voix émue :

— Ma mère! vous m'aimez, n'est-ce pas? Ma présence vous fait du bien? Mes soins vous sont doux, ma mère? N'est-ce pas, vous souffririez de me quitter?

L'aveugle tourna la tête du côté de la muraille, et dit :

— Mon Dieu, Ursule, je suis fatiguée; laisse-moi donc reposer!

Ce mot de tendresse, qu'elle était venue demander comme unique récompense de son douloureux dévouement, il ne fut pas prononcé. La vieille aveugle s'endormit en repoussant la main que sa fille lui tendait. — Mais entre les deux rideaux de serge verte de l'alcôve, il y avait un christ en bois, bruni par le temps. Ses pauvres mains, que nul ami ne voulait presser sur la terre, Ursule les tendit vers son Dieu, et, s'agenouillant près du lit de l'aveugle, elle pria longtemps.

Depuis lors, Ursule devint plus pâle, plus silencieuse, plus immobile que jamais. — Ces nouvelles larmes emportèrent les dernières traces de sa jeunesse et de sa beauté. — Elle vieillit en quelques jours. — A personne maintenant elle ne pouvait plaire ; mais l'eût-elle pu, Ursule ne l'eût pas désiré! — « Tout est dit! » était une phrase qu'elle avait déjà prononcée ; cette fois-là, elle avait tristement raison, tout était dit pour elle !

On n'entendit plus parler de Maurice d'Erval. — Ursule lui avait plu comme un gracieux tableau dont la mélancolie avait ému son âme; en s'éloignant, les couleurs du tableau pâlirent, puis s'effacèrent. — Il oublia !

O mon Dieu, que de choses s'oublient dans la vie! Pourquoi le ciel, qui a permis que, pour bien des cœurs, l'amour s'éteignît par l'habitude de se voir, n'a-t-il pas du moins accordé à ceux qui se séparent la faculté de se pleurer longtemps? — Mon Dieu! la vie que tu as faite est souvent bien triste!

Un an après ces événements, la mère d'Ursule tomba malade. — Son mal n'était pas du genre de ceux pour lesquels il existe des remèdes; c'était la vie qui s'en allait sans secousses, sans déchirements. — Ursule veilla, pria, près du lit de sa mère, puis reçut son dernier soupir avec sa dernière bénédiction. — « A ton tour, Marthe, dit Ursule, notre mère est près de toi maintenant! conduis-la vers Dieu! »

Puis, elle vint s'agenouiller près du vieillard qui restait seul. — Elle lui fit prendre le deuil sans qu'il parût s'en apercevoir; mais le deuxième jour après la mort de la pauvre aveugle, quand on eut enlevé le fauteuil où elle était restée assise tant d'années près de son vieux mari, le vieillard se tourna vers la place vide et cria : — « Ma femme! » — Ursule lui parla, essaya de le distraire, il répéta : — « Ma femme! » — Et deux larmes roulèrent sur ses joues. — Le soir, on lui porta sa nourriture; mais il tourna la tête, et d'une voix triste, les yeux fixés sur la place vide, il dit encore : — « Ma femme! »

Ursule, au désespoir, essaya tout ce que sa douleur et son amour purent lui suggérer.... le vieillard idiot resta penché vers l'endroit où était le fauteuil de l'aveugle, et, refusant toute nourriture, les mains jointes, il regardait Ursule en répétant, comme un enfant qui supplie pour obtenir ce qu'il désire : « Ma femme! »

Un mois après, il se mourait.

A ses derniers instants, quand le prêtre appelé près de lui essaya de le faire penser à Dieu, son créateur, un moment vint où il crut avoir ranimé cette intelligence mourante, car le vieillard joignit les mains, regarda le ciel; mais une dernière fois il s'écria : — « Ma femme! » — comme s'il l'avait vue planer au-dessus de sa tête.

Au moment où l'on emporta de la petite maison grise le cercueil de son père, Ursule murmura : « Mon Dieu! j'avais mérité qu'ils vécussent plus longtemps! »

Et Ursule resta seule pour toujours.

Tout cela s'est passé il y a bien des années. Il m'a fallu quitter la petite ville de......, quitter Ursule. — J'ai voyagé. — Mille événements se sont succédé dans ma vie, sans effacer de mon souvenir l'histoire de cette pauvre fille. — Mais Ursule, comme ces âmes brisées qui refusent toute consolation, se fatigua de m'écrire. — Après de vains efforts pour la porter à pleurer de loin avec moi, j'ai perdu sa trace.

Qu'est-elle devenue? existe-elle? est-elle morte?

Hélas! la pauvre fille n'a jamais eu de chances heureuses; je crains qu'elle ne vive encore!

X...



LA FAMILLE HOLLANDAISE

Le soleil se levait, non pas brillant et radieux comme le soleil d'Espagne ou d'Italie, lorsque son ardente clarté, embrasant l'horizon, rappelle brusquement à la vie tout ce qui respire, lorsque, ses rayons d'or se mêlant au bleu foncé d'un ciel méridional, tout semble plein de sève et de vigueur, comme si la lumière donnait la vie; le soleil se levait sur la froide terre de Hollande. Les nuages s'entr'ouvraient pour laisser tomber une pâle lumière, sans chaleur et sans éclat. Un fleuve aux flots jaunâtres, chargé du limon de ses rives, coule paisiblement, sans ardeur, sans amour, vers la mer qui l'attend. De loin, ses eaux et son rivage paraissent de même couleur, et ne présentent que l'aspect d'une plaine sablonneuse, à moins qu'un rayon de lumière se brisant sur l'onde, quelques sillages argentés ne révèlent le cours du fleuve. Des bateaux pesamment chargés voguent traînés par un attelage de chevaux qui enfoncent leurs pieds robustes dans le sable, les relèvent, les enfoncent, et avancent sans hâte vers le but, sans souci de la fatigue. Derrière eux, un paysan marche le fouet sur l'épaule; il ne presse pas ses chevaux; il ne regarde ni le fleuve qui coule, ni les bêtes qui tirent, ni le bateau qui suit; il marche, et, pour arriver, il n'emploie que la persévérance.

Tel n'est pas l'aspect général de la Hollande, mais tel est un des coins du tableau qui frappe les regards fatigués du voyageur lorsqu'il parcourt le nord de ce pays, qui semble, plus que tout autre, chargé de faire respecter le décret de Dieu qui dit à la mer : *Tu n'iras pas plus loin!* Ce silence, ce calme des êtres et des choses, ce jour adouci, ces nuances partout affaiblies, ces grandes plaines sans mouvement, tout cet ensemble a sa poésie. Partout où il y a silence et espace, la poésie trouve sa place; elle aime un peu toutes choses, les rians paysages, les tristes déserts: oiseau léger, tout lui est bon pour s'arrêter, tout le porte, tout le soutient, un brin d'herbe souvent lui suffit.

La Hollande, que le poëte Butler appelait *un grand vaisseau toujours à l'ancre,* a sa beauté pour quiconque réfléchit en regardant. On admire lentement, mais on admire enfin cette terre

en guerre avec la mer, luttant chaque jour pour défendre son existence, ces hommes patiens et courageux qui derrière un rempart brisé élèvent un autre rempart, ces villes qui forcent les flots à couler au pied de leurs murailles, à suivre la route tracée, à se contenir dans le lit creusé ; puis ces jours de révolte où l'eau, comme si elle se souvenait de sa nature première, veut reconquérir son indépendance, déborde, inonde, détruit, et enfin, par la force de la main de l'homme, se calme et obéit de nouveau. Là, la vie ressemble au soir d'une bataille ; il y a fatigue, orgueil, triomphe. L'impassible habitant de ces contrées possède ce mobile de toutes choses, *la volonté*. Il est sûr du succès, parce qu'il veut ; il est calme, parce qu'il est fort : il agit lentement, parce qu'il réfléchit. Il y a dans le silence des choses sérieuses une beauté que notre âme doit s'étudier à entendre, comme elle entend l'harmonie de ce qui chante, comme elle voit la couleur de ce qui brille.

Au moment où le soleil se levait, une petite barque glissait rapidement le long du fleuve. Deux rames maniées avec force frappaient l'eau et la faisaient jaillir en écume. Une seule personne était dans la barque, c'était un jeune homme, grand, souple, plein d'adresse et de force ; il dirigeait son embarcation le long des sinuosités du rivage, évitant de prendre le fleuve au large, quoique sa course dût en être plus rapide, et pourtant il se hâtait comme s'il eût craint d'être en retard. Mais, à cette heure matinale, la campagne était déserte, et les oiseaux seuls dans leur réveil avaient devancé le jeune homme. Il avait déposé auprès de lui son grand chapeau de feutre gris, et ses cheveux d'un blond foncé, rejetés en arrière par le vent qui frappait son visage, laissaient voir ses traits réguliers, son large front et ses yeux un peu rêveurs, comme ceux des hommes du Nord. Il portait le costume d'un étudiant des universités d'Allemagne. On voyait à son extrême jeunesse que la vie enchaînée aux bancs du collége formait tout son passé, et que c'était pour lui un plaisir encore nouveau que de sentir sur son front la fraîcheur du matin, dans ses cheveux le vent souffler et dans sa barque le fleuve l'entraîner. Il se hâtait, car il est des moments dans la vie où l'on compte toujours mal les heures ; on les devance, et l'on croit au retard ; puis, si l'on ne peut forcer le temps à précipiter son cours, il est du moins doux d'attendre là où viendra ce que l'on attend. L'impatience est plus calme ; le bonheur semble déjà commencé.

Lorsque la petite embarcation eut doublé un des contours du rivage qui avançait comme un promontoire, elle sembla voler plus rapidement encore, comme si l'œil qui la dirigeait eût aperçu le but de la course. En effet, à peu de distance le paysage changeait d'aspect. Une prairie arrivait en pente jusqu'au fleuve, et une haie épaisse de saules presque déracinés, inclinés vers l'eau, formait de ce côté la clôture de la prairie. En quelques coups de rames, la barque arriva à l'ombre des saules et s'y arrêta. Ses avirons tombèrent à ses côtés ; une chaîne jetée à une branche d'arbre amarra le canot, qui se balança doucement, bercé par le cours du fleuve. Le jeune homme se leva, et à travers le feuillage, il regarda au loin ; puis, ne se fiant pas à son regard, il chanta à demi-voix le refrain d'une ballade, une plainte d'amour, poésie nationale de tous les pays de la terre. Sa voix, d'abord voilée pour ne pas passer trop subitement du silence au bruit, s'éleva graduellement avec les dernières notes du refrain ; mais ces sons vibrans glissèrent à travers le feuillage, et vinrent mourir sans écho sur l'herbe de la prairie.

Alors le jeune homme s'assit et contempla le paisible tableau qui s'offrait à sa vue. Le ciel gris était mélancolique pour celui qui regardait n'ayant ni joie ni espérance dans le cœur. Le fleuve roulait sans bruit ses eaux froides et troubles. A gauche, la plaine s'étendait au loin sans aucun mouvement de terrain. Quelques moulins levaient dans les airs leurs grandes ailes éplorées qui attendaient le vent, et le vent, trop faible, passait auprès d'elles en les laissant immobiles. A droite, à l'extrémité de la petite prairie qui descendait vers les saules, seul point de verdure de cet aride horizon, on voyait une maison carrée, bâtie en briques rouges : elle était isolée, silencieuse, régulière et triste. Les carreaux des fenêtres épais et verdâtres ne reflétaient pas les rayons du soleil. Des girouettes dorées formaient sur le toit des dessins bizarres. Des plates-bandes se dessinaient en carrés réguliers sur le sable du jardin. Quelques tulipes inclinant leurs têtes trop lourdes pour leur tige et des dahlias liés à des supports de bois blanc étaient les seules



Eug. Charpentier del.   Eug. Leguay Sc.

Imp de Lsadecrese r St Jacques 171 Paris

HISTOIRE HOLLANDAISE

doux de la vie : l'espérance et la jeunesse ! Nous avons, l'un et l'autre, trop de jours à vivre

fleurs que l'on vit fleurir, étouffées, entourées par de petites haies de buis. Le vent, après avoir passé sur leurs calices, n'en emportait aucun parfum. Des arbres rares et chétifs, esclaves du caprice du maître, étaient taillés en muraille ou prenaient mille formes bizarres. Leur verdure était couverte de poussière. Quelques figures de terre cuite étaient posées au détour des allées, qui dessinaient dans l'espace le plus étroit les circuits les plus compliqués; mais une de ces allées conduisait à la haie de saules. Là, la nature avait repris ses droits, et l'œil, fatigué de l'aspect de cette demeure, se reposait doucement sur les arbres libres poussant au hasard et sur l'eau qui coulait à leur pied : elle avait miné le terrain, attaqué les racines des arbres ; les saules s'étaient inclinés vers le fleuve, leurs troncs penchés formaient des ponts volans auxquels seulement une autre rive manquait. Cependant la jetée qui leur servait de base était encore assez élevée pour qu'une certaine distance séparât les arbres déracinés de l'eau qui coulait au-dessous d'eux. Quelques branches seulement, plus longues que les autres, effleuraient la surface du fleuve et recevaient par son courant un mouvement perpétuel. Leurs rameaux brillaient sous l'eau et semblaient regretter de ne pouvoir la suivre dans son cours.

C'était sous ce dôme de verdure que s'était amarré le petit canot. C'était là que le jeune homme rêvait en regardant le ciel triste comme son cœur, ou l'onde incertaine en son cours comme sa destinée. Quelques feuilles de saule caressaient son front lorsque les ondulations de la barque l'approchaient des arbres; une de ses mains pendante hors du bateau sentait le frais contact de l'eau; une brise bien faible, bien douce, glissait sur ses cheveux; quelques petites fleurs sans nom qui avaient fleuri au pied des saules, à l'abri de leur ombre, envoyaient vers l'onde des parfums qu'on respirait par moment, selon le caprice du vent; un oiseau caché dans le feuillage chantait quelque amoureuse mélodie, et, bercé dans sa barque, le jeune étudiant attendait la femme qu'il aimait. L'ingrat ! il accusait le temps de lenteur; il lui disait de se hâter; il était insensible aux charmes de l'heure présente. Ah ! s'il vieillit, comme il comprendra que sa destinée lui donnait alors les trésors les plus doux de la vie : l'espérance et la jeunesse !

Tout à coup l'étudiant tressaillit, il se leva dans la barque, et, le cou tendu, l'œil arrêté sur le feuillage des saules, il écouta, osant à peine respirer. Le feuillage s'entr'ouvrit, et une figure de jeune fille, presque d'enfant, apparut aux regards de l'étudiant.

— Christine ! s'écria-t-il.

La jeune fille posa son pied sur le tronc d'arbre le plus incliné, puis s'asseyant avec adresse sur ce banc mobile, que son poids quelque léger qu'il fût, faisait onduler, un de ses bras se mêla aux branches qui tombaient vers l'eau, et ainsi penchée, sa main put atteindre celle de son ami ; il la serra avec amour ; alors la jeune fille se redressa, l'arbre, moins chargé, sembla obéir à sa volonté en se relevant un peu, et le jeune homme, assis dans sa barque, parla les yeux levés vers le saule sur lequel celle qu'il aimait était appuyée.

Christine Van Amberg n'avait rien des traits distinctifs du pays qui l'avait vu naître. Des cheveux noirs comme l'aile du corbeau encadraient dans de larges bandeaux une figure pleine d'énergie et d'expression. Ses yeux grands et veloutés avaient un regard pénétrant qui aurait défié le mensonge de le braver en face ; des sourcils presque droits, fortement accentués, auraient donné peut-être trop de caractère à cette jeune tête, si une charmante expression de candeur, de naïveté, n'en eût fait une figure d'enfant plutôt que celle d'une femme. Christine avait quinze ans ; un petit cercle d'argent pressait son front et ses noirs cheveux : c'était, selon l'usage de son pays, la parure des jours de fête ; mais, pour la jeune Hollandaise, le jour de fête le plus beau était celui où elle voyait son ami. Elle avait une robe d'indienne à petits bouquets, d'un bleu pâle, et le mantelet de soie noire destiné à envelopper sa taille était posé sur ses cheveux et retombait sur ses épaules pour mieux la cacher aux regards qui auraient pu l'épier. Assise sur un tronc d'arbre, au milieu des branches et tout près de l'eau, comme l'Ophélia de Shakspeare, Christine était charmante. Jeune, belle, aimée, cependant une profonde mélancolie était empreinte sur son visage ; son compagnon la regardait tristement, les yeux presque mouillés de larmes.

— Herbert, dit la jeune fille en baissant la tête vers son ami, Herbert, ne soyez pas si triste ! Nous avons, l'un et l'autre, trop de jours à vivre

encore pour les vivre dans le malheur. Herbert, des temps meilleurs viendront. — Christine, ils m'ont refusé votre main, ils m'ont fermé la porte de votre demeure, ils veulent nous séparer, ils y réussiront, demain peut-être !...

— Jamais !... s'écria la jeune fille.

Et son regard brilla comme l'éclair ; mais, comme l'éclair aussi, ce regard énergique ne dura qu'un instant et fit place à une expression de calme tristesse.

— Si vous vouliez, Christine ! si vous vouliez !.. qu'il serait facile de fuir ensemble, d'aller unir nos destinées sur une terre étrangère et de vivre l'un pour l'autre, oubliés et heureux !.. Je vous mènerais dans de beaux pays où le soleil brille comme vous dites que vous le voyez briller dans vos rêves ; je vous conduirais sur la cime des hautes montagnes d'où l'œil découvre un immense horizon. Vous verriez de belles forêts aux mille teintes de verdure, un vent vif et frais vous frapperait au visage, et vous oublieriez ces brouillards, cette terre humide, ces plaines monotones ! Nous nous aimerions dans de belles contrées !

Tandis qu'Herbert parlait, la jeune fille s'animait ; elle croyait voir ce qu'il racontait, son œil ardent regardait l'horizon comme pour le franchir, sa bouche s'ouvrait comme pour respirer l'air de la montagne ; mais elle passa brusquement la main sur ses yeux, et, soupirant profondément : — Non, s'écria-t-elle, non, il faut rester ici !... Herbert, c'est mon pays, pourquoi me fait-il souffrir ? pourquoi est-ce qu'il m'oppresse de tant de tristesse ? En rêve, je me souviens d'un autre ciel... d'une autre terre... mais ce n'est qu'un rêve ! Je suis née ici, et je n'ai pas franchi la clôture de la prairie. C'est ma mère qui a trop chanté auprès de mon berceau les ballades, les boléros de Séville, sa patrie ; elle m'a trop raconté l'Espagne, et j'aime ce pays inconnu comme on aime un ami absent que l'on voudrait revoir !...

La jeune fille laissa tristement errer son regard sur le fleuve, que commençait à couvrir un épais brouillard. Quelques gouttes de pluie vinrent frapper le feuillage ; elle croisa sa mante sur sa poitrine, et, atteinte par le froid, tout son corps frissonna.

— Quittez-moi, Christine, vous souffrez ! retournez à votre demeure, et, puisque vous ne voulez accepter ni mon toit ni mon foyer, allez près de ceux qui peuvent vous abriter et vous réchauffer !

Un doux sourire effleura les lèvres de Christine.

— Mon ami, dit-elle, près de vous j'aime mieux la pluie qui mouille mes cheveux, j'aime mieux cette branche d'arbre, raboteuse et dure, j'aime mieux ce vent qui me fait frissonner que d'être assise au logis, loin de vous, près du feu de la grande cheminée. Ah ! avec quel bonheur, avec quelle confiance, appuyée sur votre bras, je partirais à pied pour traverser le monde, sans autre bien que votre amour, si... si...

— Qu'est-ce qui vous retient, Christine ? Est-ce l'affection de votre père, la tendresse de vos sœurs, le bonheur de la maison paternelle ?

La jeune fille pâlit.

— C'est mal, Herbert, c'est mal de parler ainsi ! Je sais bien que mon père ne m'aime pas, que mes sœurs ne sont pas bonnes pour moi, que ma demeure est triste, je le sais, oh ! oui, je le sais... je sais surtout que je vous aime, et je partirai... si ma mère veut y consentir.

Le jeune homme regarda avec étonnement son amie.

— Enfant ! lui dit-il, jamais un pareil consentement ne sortira de la bouche de votre mère ; ce sont de ces choses dont il faut avoir la volonté et la force dans son cœur... et sur lesquelles il ne faut pas écouter le jugement des autres ; votre mère ne dira jamais oui.

— Peut-être ! répondit Christine d'une voix grave et lente ; ma mère m'aime, je lui ressemble, moi, et son cœur connaît bien le mien. Ma mère sait que l'Evangile dit que la femme quittera son père et sa mère pour suivre son mari ; elle sait mon amour, et, depuis que la porte ne s'ouvre plus pour vous, je n'ai pas versé une larme que ma mère ne l'ait surprise, et qu'une larme bien vite n'ait brillé dans ses yeux, en réponse à la mienne. Vous ne connaissez pas ma mère, Herbert ! Quelque chose me dit qu'elle a souffert, qu'elle sait qu'il faut un peu de bonheur dans la vie, comme il faut de l'air pour respirer. Non, en vérité, je ne serais pas étonnée qu'un jour, en baisant mes cheveux, comme elle fait chaque soir quand nous sommes seules, elle ne me dise : Pars, ma pauvre enfant !

— Je ne le puis croire, Christine, elle vous

dira d'obéir, de vous consoler, d'oublier, et j'en mourrai !

— D'oublier, Herbert ! ma mère n'oublie pas, elle se souvient toute sa vie. L'oubli, c'est la ressource des cœurs lâches. Non, personne ne me dira, à moi, d'oublier.

Et les yeux de Christine brillèrent encore d'un feu sombre ; mais sur ce front de quinze ans, c'était comme le rapide passage d'une lumière qui l'illuminait une seconde et s'éteignait. C'était une révélation de l'avenir de cette femme, bien plus que l'expression du moment présent. Une âme ardente vivait en elle, mais cette âme n'avait pas encore rejeté tous les voiles de l'enfance. Elle luttait pour se faire jour, et par moment, ses efforts arrivant au succès, un mot, un cri révélait sa présence.

— Non, je n'oublierai pas, ajouta Christine, non, car je vous aime, et vous m'aimez, moi qui suis si peu aimée ! Vous ne me trouvez ni folle, ni fantasque, ni bizarre ; vous comprenez mes rêves, les mille pensées qui passent dans mon cœur. Je suis bien jeune, Herbert, et cependant, la main dans la vôtre, je réponds de l'avenir de ma vie entière. Je vous aimerai toujours !... et voyez, je ne pleure pas. Je crois au bonheur de cet amour ; comment ? quand ? je l'ignore, c'est le secret du Dieu qui m'a créée et qui ne peut pas m'avoir mise sur la terre que pour souffrir. Il m'enverra le bonheur quand il voudra, mais il l'enverra ! Oui, je suis jeune, pleine de vie, j'ai besoin d'air et d'espace ; je ne vivrai pas enfermée, étouffée ici. Le monde est grand, je le connaîtrai ; mon cœur est plein d'amour, il aimera toujours. Allons, point de larmes, mon ami, les obstacles se briseront, il le faudra bien, car je veux être heureuse !

— Eh bien ! Christine, mon amie, ma femme ! pourquoi attendre ? l'occasion perdue ne se retrouve plus. Une minute souvent décide de toute l'existence... Peut-être, en ce moment, le bonheur est-il là près de nous ! peut-être en sautant dans cette barque, peut-être avec quelques coups de rames pour quitter le rivage, sommes-nous unis pour toujours !... peut-être, si vous remettez le pied sur la terre, sommes-nous séparés pour jamais. O Christine, venez ; le vent se lève. Là, au fond de mon canot, il y a une voile qui va s'enfler et nous emmener aussi vite que l'aile de cet oiseau traverse l'espace.

Des larmes inondaient les joues brûlantes de Christine. Elle frissonnait, regardait son ami, l'horizon, la liberté ; elle hésitait, une lutte pénible agitait l'âme de cette enfant. Elle cacha sa tête dans les branches des saules, elle entoura de ses bras le tronc de l'arbre qui la soutenait, comme pour résister au désir de se laisser glisser dans la barque, puis, d'une voix étouffée, elle murmura ces mots : « Ma mère ! » Quelques secondes après, Christine, relevant son pâle visage, reprit doucement :

— A qui ma mère parlerait-elle de son cher pays si je partais ? qui pleurerait auprès d'elle quand elle pleure, si je partais ? Elle a d'autres enfants, mais ils sont gais, heureux, ils ne lui ressemblent pas ; il n'y a que ma mère et moi qui soyons tristes dans notre maison. Ma mère mourrait de mon absence. Il me faut son adieu, sa bénédiction, ou bien il me faut rester à ses côtés, comme elle glacée par ce climat, enfermée dans ces murs, maltraitée par ceux qui n'aiment pas. Herbert, je ne fuirai pas, j'attendrai. Au revoir, mon ami !

Elle fit un mouvement pour gagner le rivage.

— Un instant encore ! un instant, Christine, j'ai peur !... je ne sais quel glacial pressentiment me frappe le cœur. Amie ! si nous ne devions plus nous revoir !... oh ! ce saule, cette barque, ce petit coin de terre tout couvert de mousse et de roseaux, vous ! vous ! là, près de moi !... Est-ce la plus belle heure de ma vie qui vient de s'écouler ?

Et le jeune homme fondit en larmes, cachant sa tête dans ses deux mains.

Le cœur de Christine battait avec violence : elle eut du courage. Se laissant glisser sur le tronc d'arbre, ses pieds atteignirent la terre, et, de là, séparée de la barque qui ne pouvait approcher tout-à-fait du rivage ;

— Adieu, Herbert, dit-elle ; je serai un jour votre femme, aimante et fidèle ; je le serai, je le veux ! Prions Dieu tous les deux pour que sa volonté fasse promptement venir ce temps heureux ! Adieu, je vous aime ! adieu et à revoir, car je vous aime !

La haie de roseaux et de saules s'entr'ouvrit pour livrer passage à la jeune fille. On entendit quelques petites branches craquer sous ses pas, un peu de bruit dans l'herbe et dans les buissons,

comme lorsqu'un oiseau s'envole; puis le silence revint. — Herbert pleurait.

Huit heures sonnaient à l'horloge de la maison aux briques rouges. Dans le parloir, qui servait de salon, la famille du négociant Van Amberg se trouvait réunie pour le déjeuner. Une seule personne manquait. Christine n'était pas de retour. Près de la cheminée, le chef de la famille, Karl Van Amberg, se tenait debout, ayant à ses côtés son frère, qui, quoique plus âgé que lui, lui avait cédé les prérogatives du droit d'aînesse et le laissait maître de la communauté. Madame Van Amberg travaillait près d'une fenêtre, et ses deux filles aînées, blanches et blondes Hollandaises, faisaient les apprêts du déjeuner.

Karl Van Amberg, le chef redouté de toute cette famille, était d'une haute stature; il y avait de la raideur dans sa démarche, de l'impassibilité dans sa physionomie. Son visage, dont les traits paraissaient d'abord insignifiants, exprimait le besoin de dominer. Ses manières étaient froides. Il parlait peu, jamais pour louer, quelquefois pour blâmer en termes secs et impérieux. Son regard précédait ses paroles, et les rendait à peu près inutiles, tant cet œil, d'un bleu pâle, enfoncé et petit, pouvait, par moment, se faire énergiquement entendre.

L'ambition et la patience avaient amené Karl Van Amberg à faire seul sa fortune. Ses vaisseaux sillonnaient les mers. Jamais aimé, toujours honoré, il avait partout un grand crédit. Maître absolu chez lui, l'idée ne venait à personne d'hésiter devant une de ses volontés. Tout se taisait et s'inclinait sur son passage. En ce moment, il se tenait appuyé contre la cheminée. Ses vêtements noirs étaient fort simples, mais non dénués d'une austère élégance.

Guillaume Van Amberg, son frère, avait une nature en tous points opposée à celle de Karl; il serait resté pauvre avec le mince héritage de ses pères, si Karl n'avait voulu être riche. Il remit entre les mains de son frère sa modique fortune, en lui disant : « Fais pour moi comme pour toi! » Attaché au coin de terre qui l'avait vu naître, il vivait en paix, fumant, souriant, apprenant de temps à autre que quelques centaines de mille francs lui étaient arrivées. Un jour, on lui fit savoir qu'il possédait un million, et il écrivit simplement. « Merci, Karl, ce sera pour tes enfants. »

Puis il oublia qu'il était riche et ne changea rien à sa manière de vivre. Il garda la forme commune et l'étoffe grossière des habits d'un campagnard qui redoute le voisinage des villes. Quelques cours de théologie avaient été les seules études de sa jeunesse. Son père, catholique fervent, l'avait destiné au service de Dieu; mais il advint que, par suite de l'indécision de son caractère, Guillaume n'entra pas dans les ordres, ne se maria pas, et vécut tranquillement dans la famille de son frère. La lecture réitérée des livres de religion, unique éducation qu'il eût reçue, avait donné à son langage une forme mystique qui contrastait avec la simplicité campagnarde de sa personne. C'était la seule originalité de Guillaume, qui n'avait de remarquable qu'un grand sens et un bon cœur. Il était le type primitif de sa famille; son frère en était le dernier échelon, l'exemple du changement apporté par la fortune nouvellement acquise.

Madame Van Amberg, assise près d'une fenêtre, travaillait en silence. Son visage gardait encore les traces d'une grande beauté. Elle paraissait faible et souffrante. Un regard jeté sur elle suffisait pour faire voir qu'elle était née loin de la Hollande. Ses cheveux noirs et son teint un peu brun révélaient une origine méridionale. Silencieusement soumise à son mari, le caractère de fer de Karl Van Amberg avait sans contrainte pesé sur cette faible créature. Elle n'avait jamais murmuré; peut-être mourait-elle, mais elle mourait sans se plaindre. Son regard était profondément triste; cette femme semblait avoir souffert et du malheur évident de sa destinée, et de malheurs inconnus dont elle gardait le souvenir.

Christine, sa troisième fille, lui ressemblait. Brune comme elle, elle formait un contraste frappant avec les visages rosés de ses sœurs. M. Van Amberg n'aimait pas Christine. Déjà froid et rude quand son cœur cachait de la tendresse, il était sévère jusqu'à la cruauté alors qu'il n'aimait pas. Christine n'avait jamais reçu un seul baiser de lui. Elle ne connaissait que les caresses de sa mère, encore les recevait-elle en secret et mêlées de larmes. Ces deux pauvres femmes se cachaient pour s'aimer.

De temps en temps, madame Van Amberg toussait avec effort. Le climat humide de la Hol-

lande conduisait lentement à la tombe cette femme née sous le ciel ardent de l'Espagne. Ses grands yeux mélancoliques s'arrêtaient machinalement sur l'horizon qui seul, depuis vingt ans, frappait ses regards. Le brouillard et la pluie entouraient la maison. Elle regardait, tressaillait, comme atteinte d'un froid mortel, puis reprenait son ouvrage.

Huit heures donc venaient de sonner, et les deux jeunes Hollandaises, qui, malgré leur fortune, servaient leur père, venaient de mettre sur la table le thé et le bœuf fumé, quand Karl Van Amberg, se tournant vers sa femme, lui dit brusquement :

— Madame, où est votre fille?

C'était Christine que le regard inquiet de madame Van Amberg avait tâché de découvrir dans le jardin à travers le brouillard.

A la question faite par son mari, elle se leva, ouvrit la porte, et, s'appuyant sur la rampe de l'escalier qui conduisait à la chambre de sa fille, elle appela deux fois : — Christine! — puis elle pâlit en voyant que personne ne répondait. Elle regarda encore au loin à travers le brouillard.

— Retirez-vous de là, madame, lui dit avec humeur la vieille servante Gothon, accroupie sur les dalles du vestibule qu'elle avait inondées d'eau de savon et qu'elle frottait avec constance; retirez-vous, madame, le froid augmentera votre toux, et mademoiselle Christine est bien loin! L'oiseau s'est envolé avant le jour.

Madame Van Amberg regarda tristement la prairie où nul pas ne se faisait entendre et le parloir où son mari irrité l'attendait; puis elle rentra, et vint, en silence, s'asseoir à la table près de laquelle le reste de la famille avait déjà pris place.

Personne ne parlait. Tous les yeux lisaient sur le front de M. Van Amberg qu'il était mécontent, et nul n'eût essayé de changer la direction de ses idées. Sa femme restait le regard attaché sur la fenêtre, espérant entrevoir quelque indice du retour de sa fille. Ses lèvres effleuraient à peine le lait qui remplissait sa tasse, et une angoisse visible augmentait la pâleur de son doux et triste visage.

— Annunciata, ma chère, prenez donc un peu de thé, lui dit son beau-frère Guillaume, la journée sera humide et pluvieuse. Vous avez besoin de réchauffer votre poitrine, qui me paraît ce matin en assez mauvais état.

Annunciata sourit tristement à son frère, et, pour toute réponse, porta à ses lèvres le thé qu'il lui donnait; mais l'effort était trop pénible, elle remit la tasse sur la table. M. Van Amberg ne regardait personne; il mangeait, les yeux arrêtés sur son assiette.

— Ma sœur, reprit Guillaume, c'est un devoir de soigner sa santé, et, vous qui remplissez tous vos devoirs, vous devez aussi accomplir celui-là.

Une légère rougeur passa sur le front d'Annunciata. Son regard rencontra celui de son mari, qui s'était lentement tourné vers elle. Tremblante et prête à pleurer, elle n'essaya plus de rien prendre. Et le silence fut complet comme au commencement du déjeuner.

On entendit des pas dans le corridor qui précédait le parloir. La voix de la servante grommela quelques paroles qui n'arrivèrent pas jusqu'au salon. Puis la porte s'ouvrit. Christine entra.

Le brouillard avait mouillé sa robe d'indienne. Le vent avait soulevé quelques mèches de ses cheveux. Son mantelet noir brillait de mille petites gouttes de pluie; elle était rouge d'embarras et de crainte. Sa chaise vide était près de sa mère; elle s'y plaça et baissa sa tête sur sa poitrine. Rien ne fut offert à l'enfant en retard.

Le silence continua.

Madame Van Amberg, entraînée par son inquiétude maternelle, tira de la poche de sa robe un mouchoir dont elle essuya le front et les cheveux mouillés de Christine. Elle prit ses mains pour les réchauffer dans les siennes.

M. Van Amberg, pour la seconde fois depuis le déjeuner, regarda sa femme. Celle-ci quitta aussitôt la main de Christine, remit lentement son mouchoir sur ses genoux, et, la tête baissée comme celle de sa fille, elle demeura immobile. M. Van Amberg se leva de table. Une larme brilla dans les yeux de la mère quand elle vit que son enfant n'avait pas mangé. Elle alla s'asseoir près de la fenêtre, et se mit à travailler.

Christine restait à sa place, dans la même attitude de honte et de crainte. Les deux filles aînées se hâtaient d'ôter le couvert.

— Ne voyez-vous pas que Wilhelmine et Ma-

ria s'occupent des soins du ménage? Ne sauriez-vous faire comme elles?

A la voix de son père, Christine se leva brusquement, et, saisissant les tasses, la théière, elle fit, en courant, plusieurs voyages du parloir à l'office.

— Doucement donc! vous allez tout casser! reprit M. Van Amberg; il faut commencer chaque chose en son temps, pour finir sans se hâter.

Christine s'arrêta, et se tint immobile au milieu de la chambre. Ses deux sœurs passèrent auprès d'elle en souriant, et l'une d'elles murmura, car personne ne parlait haut en présence de M. Van Amberg :

— Christine ne peut pas apprendre les soins du ménage en regardant les étoiles ou en voyant l'eau couler!

— Allons, mademoiselle, vous salissez tout ici! dit la servante qui venait d'entrer. Allez changer cette robe humide qui mouille tous mes meubles.

Christine restait debout au milieu du salon, n'osant bouger sans l'ordre du maître.

— Sortez! lui dit M. Van Amberg.

La jeune fille s'enfuit en courant, monta l'escalier, entra dans sa chambre, et, s'appuyant sur son lit, se mit à pleurer. Madame Van Amberg travaillait en silence, la tête baissée sur son ouvrage.

Quand la nappe fut enlevée, Wilhelmine et Maria apportèrent sur la table d'acajou un grand pot de bière, des verres, de longues pipes et une provision de tabac. Elles approchèrent deux fauteuils : Karl et Guillaume s'y assirent.

— Montez chez vous, madame, dit alors M. Van Amberg avec le son de voix impérieux qui lui était habituel quand il s'adressait à sa femme; j'ai à causer d'affaires qui ne vous intéresseraient pas. Ne vous éloignez pas pourtant; je vous appellerai plus tard : j'ai besoin de vous parler.

Annunciata s'inclina en signe d'obéissance et quitta le parloir. Wilhelmine et Maria s'approchèrent de leur père. Il baisa silencieusement leurs jolies têtes blondes. Les deux frères allumèrent leurs pipes et restèrent seuls.

— Karl! mon frère, dit alors Guillaume en posant ses deux bras sur la table et en regardant en face M. Van Amberg, avant d'en arriver aux affaires, laisse-moi te dire, dussé-je te blesser, quelques pensées qui me pèsent sur le cœur. Tout le monde a peur de toi ici, et le conseil, ce salutaire appui de tous les hommes, te manque.

— Parlez, Guillaume, répondit froidement M. Van Amberg.

— En vérité, Karl, il m'est impossible de ne pas te dire que tu traites durement Annunciata, ta femme. Dieu t'ordonne de la protéger, et tu la laisses souffrir, peut-être mourir sous tes yeux, sans en prendre nul souci. Le plus fort doit soutenir le plus faible. Dans ses foyers, on doit n'avoir que de douces paroles pour l'étranger qui vient de loin. Le mari doit protection à celle qu'il a choisie pour sa femme. A tous ces titres, frère, il me faut te dire que tu traites durement Annunciata.

— Se plaint-elle? répondit M. Van Amberg en remplissant son verre de bière.

— Non, mon frère; mais il n'y a que ceux qui sont forts qui se révoltent ou se plaignent. Un arbre tombe avec fracas, un roseau se courbe à terre sans que nul l'entende. Non, elle ne se plaint pas, si ce n'est pas se plaindre que se taire, être malade et obéir toujours et partout comme une machine sans âme. Tu lui as ôté la vie, à cette pauvre femme!... Elle cessera un jour de remuer, de respirer, mais elle a cessé depuis longtemps de vivre!

— Frère, il est des paroles inconsidérées qu'il faut ne pas prononcer au hasard ; il est des jugements qu'il ne faut pas porter, dans la crainte d'être injuste.

— Ne sais-je pas toute ta vie aussi bien que je connais la mienne, Karl, et ne puis-je donc en parler sainement, en connaissance de cause?

M. Van Amberg huma une bouffée de tabac, se renversa dans son fauteuil et ne répondit pas.

— Mon frère, je te connais comme je me connais moi-même, reprit doucement Guillaume ; quoique Dieu n'ait pas fait nos deux cœurs le même jour et qu'il les ait mis sur la terre pour s'aimer et non pour se ressembler, je lis en toi, mon frère. Quand la simple maison de notre père te parut trop petite, je n'ai rien dit, tu avais de l'ambition; quand on naît avec ce malheur ou ce bonheur-là, il faut faire comme les oiseaux qui ont des ailes pour voler haut : il

faut s'élever. Tu es parti, je t'ai serré la main, et t'ai vu t'éloigner sans te faire de reproche; il faut laisser chacun être heureux à sa façon. Quand tu as gagné beaucoup d'or et que tu m'en as donné plus qu'il ne m'était nécessaire d'en avoir, tu as dit : « Encore! » J'ai dit : « Soit! » C'est une honnête manière de vivre que celle de travailler et de s'enrichir par son travail; cela te convenait, moi j'aimais mieux mon repos, mon pays, mon bien-être sans faste, mais nous étions libres tous deux. Tu revins marié, frère, je n'ai pas approuvé ton mariage. D'abord, il est plus sage de prendre une compagne dans le petit coin de terre où l'on doit finir ses jours; c'est déjà quelque chose que d'aimer ensemble les mêmes lieux, et puis il est généreux de laisser à sa femme une famille, des amis, des objets connus à regarder. C'est bien compter sur soi que de se charger seul de tout son bonheur. Le bonheur quelquefois se compose de tant de choses! C'est souvent un atome imperceptible qui sert de base à son grand édifice; moi, je n'aime pas les expériences orgueilleuses faites sur le cœur des autres. Bref, tu as épousé une étrangère qui meurt de froid ici, et qui, dans nos brouillards, regrette son soleil d'Espagne. Tu as fait une plus grande faute encore... pardon, mon frère; mais, pour ne plus revenir sur ce sujet, je veux parler à mon aise.

— Je vous écoute, Guillaume, vous êtes mon frère aîné.

— Merci de ta patience, Karl. Tu as épousé une femme toute jeune à l'âge où tu avais cessé d'être jeune. Ton commerce t'amène en Espagne. Tu rencontres un seigneur espagnol qui se ruinait, tu lui rends un grand service. Tu as toujours été généreux de ton argent, frère, et la richesse ne t'a pas appris à fermer ta main pour garder ce qu'elle tenait. Cet homme avait une fille, une enfant de quinze ans. Elle était belle. Malgré ton apparente insouciance, sa beauté te frappa. Tu la demandes à son père. Tu n'as pensé qu'à une chose : c'est que tu la faisais riche, de pauvre qu'elle était. Refuser ta demande, c'eût été être ingrat envers un bienfaiteur. On te donna Annunciata, et tu l'as prise, frère, sans la regarder assez attentivement pour voir s'il y avait de la joie sur son visage, sans demander à cette enfant si elle te suivait de son plein gré, sans interroger son cœur. Dans ce pays-là, le cœur s'éveille de bonne heure... peut-être laissait-elle derrière elle quelques rêves de jeunesse... quelque première affection... Pardon, mon frère, c'est un sujet difficile à traiter.

— Quittez-le, Guillaume, interrompit froidement M. Van Amberg. — Soit donc, passons outre. Tu revins ici, et, comme tes affaires exigeaient encore de longs voyages, tu m'as confié Annunciata. Elle est restée bien des années avec moi dans cette maison. Karl, la jeunesse de cette femme a été triste; elle a vécu sans plaisir, sans distraction, isolée et silencieuse. Tes deux filles aînées, maintenant la joie de notre demeure, étaient alors au berceau; elles ne répondaient pas encore à leur mère. Moi, j'étais un sérieux compagnon pour cette femme belle et jeune, et puis, il faut savoir se juger soi-même, rien en moi ne pouvait être une ressource pour elle. Je suis un honnête homme, sensé, loyal, bon et simple, mais je n'ai guère lu, pas du tout rêvé; je ne sais pas grand'chose et je ne devine rien; j'aime le repos, mon fauteuil, mes vieux livres et ma pipe. J'ai cru d'abord tout bonnement, parce que cela m'était commode de le croire, qu'Annunciata me ressemblait, et qu'avec une bonne demeure et de la tranquillité elle serait heureuse à ma façon; mais j'ai fini par comprendre, bien tardivement, je l'avoue, mais enfin j'ai compris, et je crains, frère, que toi, tu n'en aies jamais fait autant, que cette femme n'était pas faite pour être à la tête d'un ménage hollandais. D'abord, le climat lui serrait le cœur : elle me demandait toujours s'il ne viendrait pas de plus beaux étés, des hivers moins rudes, si les brouillards dureraient chaque année aussi longtemps. Je disais : « Non, l'année est mauvaise; » mais je ne disais pas vrai, tous les hivers devaient se ressembler. Elle essaya de chanter des romances, des boléros de Séville, mais bientôt son chant s'arrêtait, et elle fondait en larmes : cela lui rappelait trop son pays. Elle restait assise, immobile, attristée, souhaitant, comme je l'ai lu dans la Bible, « les ailes de la colombe pour voler dans les cieux. »

Frère, c'était triste à voir. Tu n'as pas su, toi, combien les soirées étaient longues ici, l'hiver, dans ce parloir. Le jour finissait à quatre heures, et elle travaillait près de la lampe jusqu'à l'heure du sommeil. Je faisais quelque effort pour causer, mais elle ignorait les choses que je savais, et j'ignorais celles qu'elle connaissait.

J'ai fini par voir que ce qu'il y avait de plus doux pour elle, c'était de la laisser songer à son aise. Elle travaillait ou se reposait, elle pleurait ou était calme : je détournais mes yeux d'elle pour lui donner le seul bien qu'il dépendait de moi de lui donner, un peu de liberté de pensée; mais, c'était triste, mon frère!

Il y eut un instant de silence. M. Van Amberg le rompit le premier, et il dit d'une voix sévère :

—Madame Van Amberg était chez elle, avec ses enfants, sous la protection d'un ami dévoué. Son mari travaillait au loin pour augmenter la fortune de la famille; elle, elle gardait la maison pour veiller au bien-être intérieur et à l'éducation de ses filles; il n'y a rien là que de très simple.

Et il remit du tabac dans sa pipe.

— C'est encore vrai, mon frère, répondit Guillaume, mais il est également vrai qu'elle était malheureuse. Etait-ce un tort de l'être? Dieu le jugera. Laissons-lui, Karl, la justice rigoureuse; nous, ayons un peu de pitié! Pendant ta longue absence, le hasard amena un jour dans ce pays des Espagnols qu'Annunciata avait connus dans son enfance. Parmi eux se trouvait le fils d'un vieil ami de son père. Oh! quel bonheur mêlé d'émotion la chère enfant éprouva en retrouvant ses compatriotes! Que de larmes au milieu de sa joie!... car elle ne savait plus être contente, et elle pleurait de tout ce qu'elle sentait. Mais avec quelle ardeur elle parlait la langue de son pays et l'entendait parler! Elle croyait revoir l'Espagne. Ce furent quelques jours à peu près heureux. Elle avait repris du mouvement et de la vie. Il est si doux de retrouver un ami, et, quand on est jeune, de voir quelqu'un de jeune aussi! Tu revins; tu fus cruel, mon frère; un jour, sans nous en avoir jamais expliqué les motifs, tu as brusquement fermé ta porte aux étrangers. Dis-moi, pourquoi n'as-tu pas voulu que des compatriotes, des amis, un compagnon d'enfance, vinssent parler à ta femme de sa famille? Pourquoi as-tu exigé un isolement complet et une rupture sans retour avec ses amis d'autrefois? Ta femme t'a obéi sans murmurer; mais, vois-tu, Karl, elle a plus souffert que tu ne le crois. Je l'ai bien regardée, moi, son vieil ami. Depuis cette nouvelle preuve de ta rigueur, elle est autrement triste qu'elle ne l'était avant. En vain elle devint mère pour la troisième fois, elle resta malheureuse. Frère, ta main s'est trop lourdement appesantie sur cette faible créature!

M. Van Amberg s'était levé et marchait lentement dans la chambre.

— Avez-vous fini, Guillaume? Cette conversation est pénible, laissons-la, mon frère! n'abusez pas du droit que je vous accorde de me parler librement.

— Non, je n'ai pas encore terminé ce que j'ai à te dire. Ecoute-moi, comme si notre père te parlait. Il n'était qu'un paysan, Karl; mais sa droiture et son cœur auraient eu des conseils à donner à notre science et à nos belles manières. Tu es un mari froid et sévère; ce n'est pas tout : tu es père injuste! Christine, ta troisième fille, n'a pas de toi la part d'affection que tu dois à tes enfans, et, par cette inégalité d'amour paternel, tu frappes encore d'une nouvelle douleur le cœur d'Annunciata. Cette enfant lui ressemble; elle est ce que j'imagine que ta femme était à quinze ans, une vive et charmante Espagnole; elle a tous les goûts de sa mère; elle a de la peine aussi à vivre dans notre climat, et, bien qu'elle y soit née, par une bizarrerie de la nature, elle en souffre comme Annunciata en souffrait. Mon frère, cette enfant n'est pas facile à élever : elle est indépendante, passionnée, violente dans toutes ses impressions; elle a un besoin de mouvement, de liberté qui ne s'accorde guère avec les habitudes réglées de notre vie, mais elle a un bon cœur, et en s'adressant à lui peut-être aurais-tu dompté cette nature sauvage. Tu n'es pour Christine qu'un juge impitoyable. Son enfance ne fut qu'un long chagrin. Aussi, loin de s'apprivoiser, elle aime plus que jamais le grand air, la liberté; elle sort dès qu'il fait jour; elle regarde la maison comme une cage dont les barreaux de fer la blessent, et tes efforts sont impuissants pour la retenir. Mon frère, aime donc un peu ton enfant, afin qu'elle t'obéisse. L'affection c'est la plus grande force à employer, celle qui réussit toujours quand toutes les autres ont échoué. Pourquoi empêches-tu cette jeune fille, qui se hâte tant de vivre, d'épouser l'homme qu'elle aime? Herbert l'étudiant, jadis attaché à ta maison de commerce, n'est pas riche, et son alliance n'a rien de brillant; mais ces enfants s'aiment. A tout prendre, c'est là une convenance comme une autre.

M Van Amberg avait continué à marcher dans la chambre ; il s'arrêta et répondit froidement :

— Christine n'a que quinze ans, et j'accomplis un devoir en mettant un frein aux folles passions qui trop tôt troublent sa raison. Quant à ce que vous appelez mes inégalités d'affection, vous avez pris soin vous-même de les motiver par les inconvénients du caractère de Christine. Mon frère, vous qui reprochez aux autres d'être des juges impitoyables, prenez garde d'être vous-même un juge trop sévère. Chacun agit selon ses lumières intérieures, et toutes les pensées ne sont pas bonnes à dire. Videz votre verre, Guillaume, et cette pipe finie, n'en recommencez pas une autre. Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de nos affaires ; il se fait tard et je suis fatigué. Les souvenirs du passé ne sont pas toujours bons à ramener. Il faut laisser dormir derrière soi ce qui s'est écoulé. Je veux être seul quelques instants, quittez-moi et dites à madame Van Amberg de descendre me parler dans un quart d'heure.

— Pourquoi ne dis-tu pas : Dites à Annunciata? Pourquoi ce joli et bizarre nom ne sort-il plus de tes lèvres, mon frère ?

— Dites à madame Van Amberg que je veux lui parler, et laissez-moi seul, mon frère, reprit avec force M. Van Amberg.

Guillaume, craignant d'avoir atteint les limites de ce qu'il était possible de dire à Karl Van Amberg, se leva et sortit. Au bas du petit escalier de bois qui menait aux chambres d'en haut, Guillaume hésita quelques instants sur le chemin qu'il allait prendre, puis il se décida à monter, et, pour trouver Annunciata, il se dirigea vers la chambre de Christine. C'était une petite demeure bien étroite, bien propre, avec quelques fleurs dans des verres, des chapelets suspendus à un christ en bois, un lit tout blanc ; une guitare (celle de sa mère) était accrochée au mur. De la fenêtre, à cette hauteur, on dominait la prairie, on voyait le fleuve et les saules. Christine était assise sur le pied de son lit ; elle pleurait encore ; sa mère était auprès d'elle, et lui présentait un peu de lait et du pain sur lesquels Christine laissait tomber ses pleurs. Annunciata baisait les yeux de sa fille, puis, en cachette, essuyait ses propres larmes.

Guillaume entra ; il s'arrêta quelques instants sur le seuil de la porte, et regarda avec émotion le tableau qui s'offrait à ses yeux.

Ces deux femmes, l'une déjà belle, l'autre belle encore, toutes deux si semblables de visage, que l'une paraissait être le passé, la jeunesse de l'autre ; l'une pleurant comme il avait vu pleurer l'autre, la fille qui semblait recommencer les douleurs de la mère, et lui, témoin des larmes, mais non confident de la souffrance, il s'attendrissait, cherchant vainement le remède à tant de maux.

— Oh ! s'écria Guillaume en portant sa main à ses yeux, si je m'étais marié, moi, j'aurais voulu voir près de moi des visages heureux, j'aurais voulu voir ma femme joyeuse et parée, avec un beau diadème d'or et de perles sur le front, partir pour les kermesses ; j'aurais voulu entendre ma fille chanter tout le long du jour ; j'aurais voulu que la maison fût une demeure pleine de joie et de rires. Oh ! mes pauvres et chers enfants, voyons, prenez courage ; je viens de travailler pour vous, j'ai parlé longuement de vous à mon frère ; je n'ai guère obtenu de réponse, mais une bonne parole qui arrive jusqu'au cœur y germe comme le grain dans la terre. Demain sera peut-être meilleur qu'aujourd'hui, il faut savoir attendre sa destinée.

— Mon frère, mon bon frère, parlez à mon enfant ! répondit Annunciata, elle ne sait plus ni prier, ni obéir ; son cœur n'est plus soumis, et ses larmes seront sans fruit, car elle menace et murmure. Demandez-lui, mon frère, qui lui a dit que la vie ressemblait au bonheur, que nous ne vivions que pour être heureux ? Enseignez-lui le devoir et donnez-lui la force qui sait l'accomplir.

— Votre mari vous demande, ma sœur ; moi, je vais rester près de Christine, je lui parlerai.

— Je descends, mon frère, répondit Annunciata, et elle s'approcha du miroir de la cheminée, mouilla ses yeux pour que les traces de ses larmes disparussent, posa sa main sur son cœur pour en arrêter l'agitation, et, quand son visage n'exprima plus que calme et silence, elle descendit à pas lents.

La servante Gothon était assise sur les marches de l'escalier.

— Vous la gâtez ! madame, dit-elle brusquement à sa maîtresse ; de folles oreilles ont besoin d'entendre de rudes paroles ; vous la gâtez !

Gothon était dans la maison avant Annunciata, et elle avait vu venir avec grand déplaisir l'étrangère ramenée par son maître. Elle ne reconnut jamais son autorité ; mais, comme elle avait servi la mère des Van Amberg, ce fut sans crainte d'être chassée que son humeur chagrine opprimait à sa manière sa douce maîtresse.

Annunciata entra dans le parloir où son mari se promenait lentement ; elle resta debout auprès de la porte, comme attendant l'ordre qu'on allait lui donner. La physionomie de M. Van Amberg était plus grave, plus sombre que jamais. Il s'arrêta devant sa femme.

— Est-il sûr que personne ne puisse m'entendre, madame? Sommes-nous bien seuls ?

— Nous sommes seuls, monsieur, répondit Annunciata étonnée.

M. Van Amberg se remit à marcher, et resta quelques instants sans rien ajouter. Sa femme, la main appuyée sur le dos d'un fauteuil, attendait en silence qu'il lui convînt de parler ; enfin il s'arrêta en face et dit :

— Vous élevez mal votre fille Christine ; je vous ai abandonné la direction de cette enfant, vous ne la surveillez pas assez. Savez-vous où elle va ? Savez-vous ce qu'elle fait ?

— Depuis son enfance, monsieur, reprit doucement Annunciata en s'arrêtant presque à chaque phrase, Christine aime à vivre en plein air, à courir dans le jardin ; elle est délicate, elle a besoin de soleil et de liberté pour se fortifier. Jusqu'à présent vous avez trouvé bon qu'elle vécût ainsi, j'ai cru pouvoir sans inconvénient laisser cette enfant se livrer au penchant de son caractère ; si vous en jugez autrement, elle obéira, monsieur.

— Vous élevez mal votre fille, reprit froidement M. Van Amberg, elle déshonorera le nom qu'elle porte.

— Monsieur, s'écria Annunciata, tandis que ses joues se coloraient de la plus vive rougeur, et ses yeux brillèrent un instant comme des éclairs.

— Faites-y attention, madame, je veux que mon nom soit respecté, vous le savez. Je suis instruit de tout ce qui se passe chez moi, vous le savez. Votre fille sort en secret de la maison pour aller trouver un homme que j'ai refusé de lui laisser épouser ; ce matin, à six heures, au bas de la prairie, ils étaient ensemble.

— Ma fille, ma fille !... s'écria Annunciata d'une voix désolée. Oh ! ce n'est pas possible ! Non, non, elle est innocente, elle restera innocente ! je me mettrai entre le mal et elle, je sauverai mon enfant ! Elle coupable ! non, je suis là! Je la prendrai dans mes bras, je mettrai mes mains sur ses oreilles pour qu'elle n'entende pas de dangereuses paroles, et je lui crierai : Ma fille, reste innocente, reste honorée, si tu ne veux pas que je meure !

M. Van Amberg regarda d'un œil impassible cette douleur maternelle.

Devant ce regard deglace, la pauvre Annunciata se sentit confuse de son agitation, elle essaya de se calmer, puis, les mains jointes, la poitrine oppressée, les yeux mouillés de larmes qu'elle ne voulait pas laisser couler, elle reprit d'une voix contenue :

— Ce que vous dites est-il vrai à n'en pouvoir douter, monsieur ?

— Cela est vrai, répondit M. Van Amberg ; je n'accuse jamais que je ne sois sûr.

Il y eut un instant de silence.

M. Van Amberg reprit :

— Vous allez enfermer Christine dans sa chambre, et vous m'en descendrez la clé. Elle y restera longtemps ; je souhaite qu'il lui vienne d'utiles réflexions. Elle perdra dans une réclusion prolongée cet amour de mouvement et de liberté qui la conduit à mal ; dans le silence d'une complète solitude, elle calmera le tumulte de ses pensées. Personne n'entrera dans sa chambre. Gothon seule lui portera la nourriture nécessaire ; elle viendra chez moi chercher la clé. Voilà ce que j'ai décidé qu'il était bon de faire.

Madame Van Amberg restait debout à la même place ; plusieurs fois ses lèvres s'entr'ouvrirent pour parler, mais le courage lui manquait ; enfin elle avança de quelques pas.

— Moi, moi, monsieur, dit-elle à demi-voix, moi, je verrai mon enfant !

— J'ai dit personne, répondit M. Van Amberg.

— Mais elle se livrera au désespoir, si aucune parole ne la soutient ! Je lui parlerai un langage sévère ; vous pouvez vous en rapporter à moi ! Seulement une fois par jour, laissez-moi la voir. Elle peut tomber malade de chagrin, qui le saura ? Gothon ne l'aime pas. De grâce, laissez-

moi voir Christine! Je ne resterai qu'une minute, une seule minute!

M Van Amberg s'arrêta, et, fixant sur sa femme un regard qui la fit reculer :

— Ne me faites pas ajouter une parole, répondit-il ; je ne veux pas en dire davantage ; ne discutez pas avec moi, madame : personne n'entrera chez Christine ; m'entendez-vous?

— J'obéirai, répondit Annunciata.

— Montez expliquer mes ordres à votre fille ; ce soir, à dîner, vous m'apporterez la clé de sa chambre ; allez.

Madame Van Amberg fut quelques minutes avant d'être assez forte pour oser marcher : elle craignait de tomber aux pieds de son mari. Enfin, s'appuyant aux meubles qui se trouvaient sur son passage, elle sortit de la chambre. Comme elle allait monter l'escalier, Wilhelmine et Maria descendaient en chantant, courant l'une après l'autre. A la vue de leur mère, elles se turent, et, devant les traces d'une profonde douleur qu'elles ignoraient, elles restèrent immobiles comme deux oiseaux effarouchés. Annunciata les appela à elle, serra ses filles sur son cœur, et laissa tomber ses larmes sur les deux têtes blondes qu'elle tenait embrassées. — Soyez heureuses, mes filles, dit-elle, soyez toujours heureuses ; que Dieu vous laisse rire et chanter longtemps ! — Puis, les éloignant doucement en s'efforçant de sourire, elle monta chez Christine.

Wilhelmine et Maria entrèrent dans le parloir encore toutes tremblantes; elles s'approchèrent de leur père : il était debout contre la cheminée, la tête cachée dans une de ses mains. Cette main pressait son front, il n'entendait ni ne voyait. Les enfants restèrent silencieusement près de lui. Après quelques minutes de profondes réflexions, M. Van Amberg leva la tête, et, passant son bras autour de la taille de Maria, il la baisa au front. Ses lèvres touchèrent les cheveux encore mouillés par les larmes d'Annunciata; il se recula, et son regard interrogea sa fille.

— C'est ma mère qui vient de nous embrasser, répondit-elle.

Madame Van Amberg s'était rendue chez Christine ; elle l'avait trouvée seule, assise sur le pied de son lit, épuisée par toutes les larmes qu'elle avait versées. Son joli visage, quelquefois si énergique, avait alors une expression de profond abattement qu'il était impossible de regarder sans être ému. Ses longs cheveux tombaient en désordre sur ses épaules un peu brunes, sa taille s'affaissait sur elle-même; un chapelet s'était échappé de sa main entr'ouverte; elle avait essayé d'obéir à sa mère et de prier, mais elle n'avait pu que pleurer. Son mantelet noir, encore mouillé de pluie, était posé sur une table; quelques petites branches de saule se cachaient à moitié dans les plis de la soie. Christine les regardait avec amour et tristesse; il lui semblait qu'un siècle s'était écoulé depuis qu'elle avait vu le soleil se lever sur le fleuve, sur les vieux arbres et sur la barque d'Herbert. Sa mère s'approcha lentement.

— Mon enfant, lui dit-elle, où étiez-vous ce matin avant le commencement du jour?

Christine leva les yeux vers sa mère, la regarda et ne répondit pas.

— Mon enfant, reprit Annunciata, où étiez-vous ce matin avant le commencement du jour?

Christine se laissa doucement glisser du lit à terre, et, se mettant à genoux près de sa mère :

— J'étais, dit-elle, assise sur le tronc d'un des saules qui avancent dans la rivière. J'étais auprès de la barque d'Herbert.

— Christine! s'écria madame Van Amberg, ainsi donc, cela est vrai!... O mon enfant, avez-vous pu à ce point enfreindre les ordres qui vous furent donnés? Avez-vous pu ainsi oublier mes leçons, mes conseils? Christine, vous ne pensiez pas à moi quand vous avez commis cette coupable action!

— Herbert me disait : Venez, vous serez ma femme, je vous aimerai toujours, vous serez libre, heureuse; tout est prêt pour notre mariage et notre fuite, venez. J'ai répondu : « Je ne veux pas quitter ma mère! » Ma mère, vous avez été ma sauvegarde; si c'eût été un crime de suivre Herbert, votre souvenir seul m'a empêchée de l'accomplir. Je n'ai pas voulu quitter ma mère!

Le visage d'Annunciata s'illumina d'un éclair de joie. « Merci, mon Dieu! » murmura-t-elle; elle tendit la main à son enfant agenouillée, et, la relevant, elle la fit asseoir; puis, se plaçant à côté d'elle :

— Parle-moi, Christine, lui dit-elle, ouvre-moi ton cœur, dis-moi toutes tes pensées. Re-

grettons ensemble tes fautes, tâchons ensemble d'espérer pour l'avenir. Voyons, ma fille, ne me cache rien, parle.

Christine appuya sa tête sur l'épaule de sa mère, elle mit une de ses petites mains dans les siennes, elle soupira profondément, comme si son cœur eût été trop oppressé pour parler; puis avec fatigue, avec effort, elle dit :

— Mon Dieu ! ma mère, je n'ai rien à avouer que vous ne sachiez déjà. J'aime Herbert. Vous qui avez suivi pas à pas ma vie, vous saviez bien que je devais aimer Herbert. C'est le premier cœur que j'aie trouvé ouvert pour moi. Rappelez-vous donc, ma mère, l'existence que vous m'avez faite ici. Lorsque j'étais enfant, j'ai dit à mes sœurs : Venez avec moi courir dans la prairie, venez chercher des nids d'oiseaux, allons jouer et chanter ensemble. Mes sœurs m'ont répondu : Allez seule, et elles sont restées assises sur le seuil de la porte à faire tourner le rouet. Je n'ai pas joué longtemps, rien ne me plaisait sur la terre; j'ai regardé le ciel, je le trouvais bien beau, surtout quand il se couvrait de toutes ses étoiles; un grand calme semblait descendre d'elles vers moi. Je m'imaginais que le ciel étoilé avait une voix si basse qu'il fallait rester silencieuse et immobile pour l'entendre. Je suis venue vers vous, ma mère, comme autrefois j'avais été chercher mes sœurs; je vous ai dit : Mère, regardons le ciel ensemble, ces étoiles sont-elles des mondes où l'on est triste comme nous le sommes? ou sont-elles des paradis où nos âmes iront se reposer? Et vous m'avez dit : Christine, ne pensez pas à tout cela; tournez le rouet comme vos sœurs. Une seule voix sur la terre m'a dit : Moi, j'irai où vous irez, je rêverai comme vous rêvez; comme vous, je trouve qu'on ne s'aime pas assez sur la terre, et je vous choisis, Christine, pour vous aimer ! Cette voix, ma mère, était celle d'Herbert. Herbert n'est qu'un pauvre étudiant confié à mon père; mais il a un noble cœur, un peu triste comme le mien. Il est savant, et il est doux pour ceux qui ne savent rien. Il est pauvre, et il a de l'orgueil comme un roi. Il aime, et il ne le dit qu'à celle qui le sait. Ma mère, j'aime Herbert..... Herbert est venu loyalement demander ma main à mon père, qui, pour toute réponse, a souri avec dédain. Depuis lors, on a éloigné Herbert, il m'a fallu essayer de vivre sans le voir. Je n'y ai pas réussi. J'ai fait bien des neuvaines sur le rosaire que vous m'avez donné. Je vous avais vue prier en pleurant, mère, et je me suis dit : Voilà que je pleure comme elle, il me faut aussi prier comme elle; mais il arriva qu'aux premiers rayons du jour, je vis une fois de loin une petite barque descendre le fleuve, puis remonter pour descendre encore; de temps à autre, une voile blanche se levait dans l'air, comme on agite un mouchoir en signe d'adieu à ceux qui s'éloignent. Je pensais toujours à Herbert, il fut donc tout simple de penser à lui en regardant la barque; je me mis à courir à travers la prairie; je gagnai le bord de l'eau, ma mère : c'était lui ! qui m'espérait, qui m'attendait!.... Nous nous sommes dit de tristes choses sur le chagrin d'être séparés; je ne pouvais que le voir de loin, sa barque se balançait bien au-dessous de mes pieds. Nous avons beaucoup causé ainsi, perdant quelques-unes de nos paroles par le bruit du vent dans les feuilles; mais il en restait encore assez pour nous bien assurer de nous aimer pendant toute notre vie. Ce matin, Herbert, découragé d'attendre un changement dans notre situation, a voulu m'emmener; j'aurais pu fuir, et je suis restée pour vous, ma mère..... Maintenant vous savez tout, et, si je suis coupable, pardonnez-moi.

Madame Van Amberg avait écouté avec une grande émotion le récit de sa fille. Le front appuyé sur sa main, la tête penchée sur sa poitrine, elle avait caché à Christine tout le mal qu'elle lui faisait; elle craignait d'arrêter par un mot, par un geste, la confiance qui s'échappait des lèvres de son enfant. Quand tout fut dit, Annunciata resta profondément absorbée dans ses réflexions; elle sentait qu'il aurait fallu au cœur souffrant de Christine de douces leçons, des conseils affectueux, et elle lui apportait un arrêt sévère, qui allait aggraver le mal; elle se sentait, auprès de son enfant malade, condamnée à ne pas lui donner les secours qui pouvaient peut-être la sauver. Enfin elle arrêta sur sa fille un long regard plein de tristesse, et, répondant à ses pensées plutôt qu'elle ne songeait à celle qui l'écoutait :

— Tu l'aimes donc bien ? dit-elle.

— O ma mère ! s'écria Christine, je l'aime de toute mon âme! je l'attends, je le vois, puis je me souviens de lui; voilà toute ma vie! Il me

semble que je ne pourrai jamais faire comprendre combien mon cœur lui appartient. Souvent je rêve de mourir pour lui, non pas pour lui sauver la vie, c'est trop simple, trop facile, mais de mourir inutilement parce qu'il m'aurait dit : Mourez.

— Tais-toi ! mon enfant, tais-toi ! tu me fais peur ! s'écria Annunciata en posant ses deux mains sur la bouche de sa fille.

Christine se dégagea brusquement des bras de sa mère.

— Ah ! oui, vous, dit-elle, vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer ainsi ! Mon père ne pouvait pas se laisser aimer ainsi !

— Tais-toi ! mon enfant, tais-toi ! répéta Annunciata avec énergie. O ma fille, comment faire arriver à ton cœur des pensées de paix et de devoir ! Mon Dieu, bénissez donc mes paroles ! qu'elles trouvent le chemin de son âme ! Christine, écoute-moi.

Annunciata prit les deux mains de sa fille et la força à rester debout devant elle.

— Mon enfant, tu ne sais rien de la vie, tu marches au hasard, tu vas perdre la bonne voie. Oui, tu le sens, il y a dans nos cœurs des rêves entraînants, des pensées infinies ; mais, vois-tu, Christine, c'est là la partie de nous-mêmes qu'il faut rapporter à Dieu dans le ciel sans en avoir rien égaré sur la terre ; c'est notre âme immortelle qui étouffe dans ce monde de passage et qui s'agite pour aller vers son but, l'amour éternel de Dieu. Tous les cœurs jeunes, ma fille, ont senti les troubles qui déchirent en ce moment le tien. Les nobles cœurs ont combattu et triomphé, les autres ont succombé ! Mon enfant, la vie n'est pas facile ; elle a des épreuves, des luttes pénibles ; crois-moi, pour nous autres femmes, il n'y a pas de bonheur vrai en dehors du devoir. Quand le bonheur a fait faute à notre destinée, il reste encore de grandes choses dans la vie. Le bien a son élévation, comme l'amour son exaltation. L'honneur, l'estime de tous, ce ne sont pas là des mots vides de sens. Écoute-moi, mon enfant bien-aimée : ce Dieu, dont depuis ton enfance je t'ai enseigné l'amour, ne crains-tu pas de l'offenser ? Ma fille, cherche-le, et, mieux que moi, il te dira les mots qui consolent. Christine, on aime en Dieu ceux dont on s'éloigne sur la terre. Lui qui dans ses lois suprêmes a mis tant de freins au cœur de la femme, il a vu dans l'avenir tous les sacrifices qu'il imposait, et il a sûrement gardé des trésors d'amour pour les cœurs qui se brisent en restant soumis.

Annunciata essuya rapidement les larmes qui inondaient son beau visage ; puis, saisissant le bras de Christine :

— A genoux, mon enfant ! à genoux toutes les deux, s'écria-t-elle, devant le Christ que je t'ai donné ! Le jour est bien avancé, et cependant nous le voyons encore, ses bras semblent s'ouvrir pour nous. Mon Dieu, bénis mon enfant ! sauve mon enfant ! console mon enfant ! Mon Dieu ! apaise son cœur, rends-le humble et obéissant !

Annunciata se releva, et, prenant dans ses bras Christine, qui s'était laissé jeter à genoux et relever, elle l'embrassa avec amour, inonda ses cheveux de larmes, la serra mille fois sur son cœur.

— Ma fille, murmura-t-elle à travers ses baisers, ma fille, parle-moi, dis-moi un mot que je puisse emporter comme un espoir ! Mon enfant, n'as-tu rien à me dire ?

— Ma mère, j'aime Herbert ! répondit Christine.

Annunciata regarda avec désolation sa fille, le christ attaché à la muraille, le ciel que l'on entrevoyait par la fenêtre ouverte, et, se laissant tomber sur une chaise, elle y resta immobile et découragée.

La cloche du dîner se fit entendre. Madame Van Amberg se leva brusquement, et, faisant un grand effort pour rassembler ses idées et pour les exprimer :

— M. Van Amberg, dit-elle d'une voix étouffée, veut que tu sois enfermée dans ta chambre, que je lui en porte la clé, que tu ne voies personne... Voici l'heure, il m'attend.

— Enfermée ! s'écria Christine, enfermée ! Seule tout le jour ! Je me briserai plutôt la tête contre le mur.

Annunciata répéta tristement :

— Il le veut, il faut que j'obéisse, il le veut.

Elle marcha vers la porte, jeta sur Christine un regard si plein d'amour et de douleur, que celle-ci, tout interdite, la laissa faire sans opposer de résistance. La clé tourna dans la serrure,

et Annunciata, se soutenant à la rampe de l'escalier, descendit.

Elle entra dans le parloir, M. Van Amberg était seul.

— Vous êtes restée bien longtemps là-haut, dit-il ; êtes-vous pleinement convaincue que votre fille était ce matin avec Herbert l'étudiant ?

— Elle y était, murmura Annunciata.

— Vous lui avez fait connaître mes ordres ?

— Je l'ai fait.

— Vous l'avez enfermée ?

— J'ai enfermé mon enfant.

— Où est la clé ?

— La voici.

— A table maintenant, ajouta M. Van Amberg en se dirigeant vers la salle à manger ; il passa le premier, Annunciata voulut le suivre : les forces lui manquèrent, elle se laissa tomber sur un fauteuil qui se trouvait près d'elle. — M. Van Amberg se mit seul à table.

— Enfermée ! disait Christine, séparée du reste de la famille ! enfermée ! Oh ! la prairie a donc paru trop grande pour moi, la maison trop vaste ; on a voulu une prison plus étroite, dont les murs fussent plus visibles. Enfermée ! On me retire le peu d'air que je respirais, le peu de liberté que j'avais su me conquérir !

Elle ouvrit la fenêtre autant qu'elle pouvait s'ouvrir, s'appuya sur la balustrade, et regarda le ciel. Il était bien sombre : la nuit était complétement venue ; de gros nuages cachaient toutes les étoiles, aucune lueur ne venait d'en haut sur la terre ; différentes teintes d'obscurité marquaient seules les contours de ces lieux, tant connus de Christine. Les saules si beaux, quand le soleil et Herbert étaient là, n'offraient plus à ses regards qu'une masse noire et immobile ; un grand silence régnait partout ; espérer le bonheur était impossible devant cette nature privée de vie et de lumière. Christine avait la fièvre, elle se sentait écrasée par mille puissances diverses, par l'indifférence des siens, par la volonté d'un maître, même par la nuit, qui se faisait froide et morne comme tout ce qui l'entourait. Le cœur de la jeune fille battait vivement dans sa poitrine et se révoltait. Elle voulait braver la réclusion, elle marchait et se heurtait aux murs. Elle voulait braver l'obscurité, elle voulait voir, et ses yeux se fatiguaient à concentrer leurs regards sur des choses invisibles. Elle voulait braver l'indifférence, elle aimait, elle aimait ardemment devant ces cœurs glacés, et proclamait son amour avec orgueil et bonheur ; mais nul n'était là pour l'entendre, et le vent de la nuit emportait loin de toute oreille humaine les paroles d'amour qui s'échappaient de ses lèvres.

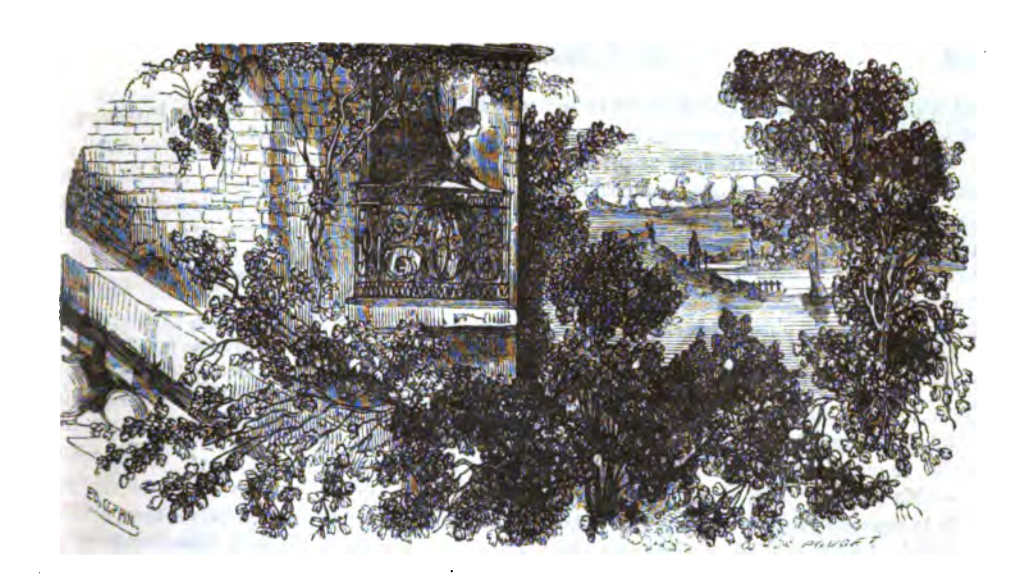
— Eh bien, soit ! disait Christine, qu'ils agissent ainsi ! qu'ils me rendent malheureuse, et je ne me plaindrai pas. En me faisant souffrir pour mon amour, ils font de mon amour une chose sainte : si je n'avais été qu'heureuse, j'aurais peut-être eu honte de tant aimer ; mais on me prive d'air, de liberté, je souffre, je pleure… Ah ! je me sens fière de ce que mon cœur bat encore avec joie au milieu de tant de maux. On respecte tout ce qui fait pleurer. Mes souffrances vont ennoblir mon amour et le faire estimer grand par tous ceux qui souriaient en en parlant. — Herbert, mon cher Herbert, que faites-vous à cette heure ? seriez-vous paisible en songeant au soleil de demain ? visitez-vous la voile pour voir si rien ne l'empêchera de résister au vent et d'entraîner rapidement votre barque ? ou dormez-vous en rêvant aux vieux saules de la prairie, au murmure de l'eau dans leurs branches, à la voix de Christine disant : Je reviendrai ! Oh ! non, Herbert, il n'en est pas ainsi ; on ne saurait être si unis et si différents d'impression dans la même minute. Vous êtes triste, mon ami, et vous ne savez pas pourquoi ; je suis triste en sachant notre malheur, voilà toute la différence que l'éloignement a pu mettre entre nous..... Quand vous reverrai-je, Herbert ? je l'ignore ; mais nous nous reverrons. Si Dieu me laisse vivre, il me laissera vous aimer.

Christine ferma la fenêtre et se jeta tout habillée sur son lit ; le froid l'avait atteinte, elle prit son mantelet noir, s'en enveloppa, puis sa tête s'affaissa doucement sur sa poitrine. Ses mains, d'abord pressées l'une contre l'autre pour retenir les plis de l'étoffe qui la couvrait, s'entr'ouvrirent et tombèrent à ses côtés ; elle s'endormit au milieu de ses larmes.

Les premiers rayons du soleil levant, quoique faibles et bien voilés, éveillèrent Christine, elle se jeta brusquement à bas du lit.

— Herbert m'attend ! s'écria-t-elle.

A son âge, on se souvient mieux du bonheur



que des larmes. Le commencement du jour fut encore pour elle un rendez-vous d'amour; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que la mémoire du passé revint, et sa porte fermée frappa ses yeux. Elle s'avança vers la fenêtre, s'y appuya comme la veille au soir, et regarda tristement. Un des coins du ciel semblait cacher un foyer de lumière dont la clarté n'arrivait qu'éteinte par les nuages qu'elle avait traversés. Le blanchâtre feuillage des arbres frissonnait sous le vent, qui n'avait de force que pour courber une feuille, et non une branche; la prairie ne montrait son herbe fine et élancée qu'à travers le voile de brouillard que l'aube n'avait pas dissipé. Les bruits du réveil de toutes choses n'avaient pas encore commencé. Bientôt une voile blanche effleura la surface du fleuve, elle s'enflait et glissait légèrement comme l'aile ouverte d'un bel oiseau. Elle passa et repassa au bas de la prairie; elle s'abaissa devant les arbres, puis se déploya de nouveau en inclinant vers l'eau la barque qu'elle conduisait. Elle formait mille détours dans un étroit espace, elle semblait attachée à un point du rivage et ne pouvoir s'en éloigner. Quelquefois, à de longs intervalles, le vent apportait des sons presque insaisissables comme les dernières notes d'un chant, puis la petite barque manœuvrait de nouveau, et sa voile s'agitait dans l'air. Les teintes blanches de l'aube firent place à la lumière plus chaude du soleil; le sable et l'eau commencèrent à se colorer; les passants parurent sur le rivage; quelques bateaux de commerce remontèrent le fleuve; toutes les fenêtres de la petite maison rouge s'ouvrirent comme pour recevoir l'air du matin. La barque laissa tomber sa voile et s'éloigna lentement, entraînée par le courant.

Christine regardait et pleurait.

Deux fois dans la journée Gothon ouvrit la porte de la chambre de la jeune fille et lui apporta son frugal repas. Deux fois Gothon sortit sans prononcer une seule parole; le jour entier s'écoula dans le silence et dans l'isolement.

Christine ne savait que faire pour tromper la longueur du temps : elle s'était mise à genoux, par terre, devant son christ, tenant en main son chapelet d'albâtre, et affaissée sur elle-même; la tête levée vers la croix, elle avait prié, mais prié pour Herbert, prié pour le revoir; l'idée ne lui vint pas de prier pour demander de l'oublier; puis, elle avait détaché la guitare suspendue au mur, elle avait passé à son cou le ruban bleu, bien fané, qu'on y avait mis à Séville, et que sa mère n'avait jamais permis qu'on remplaçât; elle avait essayé quelques accords des chants qu'elle aimait, mais sa voix était étouffée, et ses larmes coulaient plus abondantes quand elle essayait de chanter. Elle avait ramassé les petites branches de saule et les avait placées entre

les feuillets d'un livre où elles devaient se sécher et se conserver; mais le jour était bien long, et l'enfant, désolée, s'agitait dans sa prison avec une angoisse qui allait croissant à chaque instant. Sa tête était en feu, l'air manquait à sa poitrine. Le soir vint enfin. Assise près de la fenêtre ouverte, le froid la calma un peu; mais on ne lui donnait pas de lumière, les heures lui parurent s'écouler plus lentement encore.

Pendant que Christine se lamentait, Wilhelmine vint par hasard s'asseoir sur le seuil de la porte, et se mit à chanter à demi-voix, tout en filant. Christine, ravie d'entendre parler près d'elle, se pencha en dehors de la fenêtre.

— Ma sœur, dit-elle, chantez plus haut, que j'aie la consolation de vous entendre! Je suis enfermée, je suis seule depuis bien longtemps; je n'ai pas de lumière pour travailler; chantez, ma bonne sœur, que je vous entende!

— Je vous plains, Christine, répondit Wilhelmine, je ne pense pas que mon père trouve mauvais que je chante dans le jardin; je serai heureuse de pouvoir vous distraire quelques instants.

Wilhelmine chanta un des plus vieux lais de la poésie hollandaise, récit insignifiant et sans couleur, mille fois répété dans toutes les langues du monde; mais la voix de la jeune fille était fraîche et pure; les mots étaient naïfs, la soirée était belle, et Christine écouta.

Voici la vieille chanson :

Dès l'aurore,
Une jeune fille, en chantant,
Sous l'arbre que l'aube colore
Venait attendre son amant,
Dès l'aurore.

Bien en vain,
Pieds nus dans la verte bruyère,
Elle espérait chaque matin...
Larmes tombant de sa paupière
Bien en vain!

« Jeune fille,
Dit un chevalier en passant,
Viens-tu briser sous ta faucille
L'herbe et le bourgeon naissant,
Jeune fille?

Sous ces fleurs,
Mises sur ton front en couronne,
Rêves-tu sceptres et grandeurs?
Te crois-tu reine, douce et bonne
Sous ces fleurs?

Toi si belle,
Vas-tu chercher dans la forêt
Le bois mort qui penche et chancelle?
Ne va pas loin, on te suivrait,
Toi si belle!

— Beau seigneur,
L'herbe au logis point ne rapporte,
Point ne veux couronne de fleur,
Point ne cherche la branche morte,
Beau seigneur!

Mon cœur aime!
De mon ami ne sais le sort,
Amour vaut mieux que diadème,
Mon doux ami n'est-il pas mort?
Mon cœur aime!

— Belle enfant,
J'ai vu l'ingrat dans la Zélande,
Il est riche, heureux, t'oubliant,
Il n'a souci de la Hollande,
Belle enfant.

— Dieu bénisse
Les lieux où s'écoulent ses jours!
Que jamais son cœur ne gémisse!
Celle qu'il nomme ses amours
Dieu bénisse!

Si c'est vrai,
C'est grand bonheur qu'il soit en vie!
Sans murmurer je pleurerai
Moi qui fus sa première amie,
Si c'est vrai!

— Ma mignonne,
Vois-tu briller ma chaîne d'or?
Viens la toucher, je te la donne
Si ton cœur veut aimer encor,
Ma mignonne.

— Chaîne d'or
Des étoiles jusqu'à la terre
Serait longue et plus longue encor,
J'aime mieux ma douleur amère...
Chaîne d'or!

— Douce amie,
Dit tout ému le chevalier,
Sois donc ma femme pour la vie,
Mon cœur ne sut pas oublier,
Douce amie! »

— Avez-vous entendu, ma sœur? dit Wilhelmine en levant la tête vers Christine.

— Oui, Wilhemine, votre voix est douce, et cet air est triste; cela m'a fait du bien de vous écouter. Dites-moi, Wilhelmine, vous êtes-vous promenée ce matin? Avez-vous été loin?

— J'ai été à la ferme avec notre père.

— Oh! que vous êtes heureuse, ma sœur, d'avoir marché dans les champs! Que j'envie ce paysan là-bas, monté sur son cheval! J'envie ce petit oiseau qui s'en va de branche en branche cherchant l'arbre qui lui servira de gîte cette nuit; j'envie cette mouche qui bourdonne et s'envole au hasard; j'envie tout ce qui est libre, ma sœur!

— Ne puis-je rien faire pour vous, Christine? J'ai regret d'avoir ri ce matin de vos larmes, et, s'il y a quelque moyen qui soit en mon pouvoir d'adoucir votre captivité, j'en serai heureuse.

— Que Dieu vous récompense de votre bon cœur, ma chère Wilhelmine. Oui, en vérité, vous pouvez me donner une joie qui ne vous fera courir aucun danger. Quand, en vous promenant, vous passez au bas de la prairie, auprès de l'eau, cueillez quelques-unes des petites fleurs qui poussent en cet endroit, et faites-m'en un bouquet que vous me jetterez par la fenêtre. Sûrement vous serez assez adroite pour viser juste, car c'est une bonne action de donner des fleurs à un prisonnier. Un bon ange conduira vos fleurs et les jettera à mes pieds.

— A demain donc, Christine! Voici que l'on allume la lampe du parloir; mon père y est, il me faut rentrer. Soyez patiente et douce, ayez bon courage, ma sœur.

— Bonne nuit, Wilhelmine; je vous remercie de m'avoir parlé. Embrassez notre mère une fois de plus que de coutume, elle devinera que ce baiser vient de moi.

Christine se coucha; mais, privée de l'exercice et du mouvement auxquels elle était accoutumée, en proie à mille inquiétudes, la pauvre jeune fille ne put s'endormir : elle se leva, marcha dans l'obscurité, se recoucha, et le repos ne vint pas un seul instant alléger ses souffrances; ses yeux, rouges de larmes et fatigués, virent cette fois sans illusion le soleil se lever. Elle n'oublia pas une seconde qu'elle était prisonnière; elle regarda tristement de loin la petite voile blanche, qui, fidèle au rendez-vous, se montrait à l'horizon, chaque matin, comme le soleil.

Tout le jour, elle attendit Wilhelmine; elle espéra le bouquet, mais Gothon seule interrompit le complet isolement de sa journée. Peut-être avait-on su son innocent entretien avec sa sœur, peut-être avait-on défendu à Wilhelmine de revenir. Christine étouffait; tour à tour agitée et accablée, elle marchait, elle s'asseyait, elle pleurait, elle murmurait contre son sort, elle priait. Enfin le soir vint, mais il ne ramena pas les douces chansons de Wilhelmine. Rien ne troubla le silence; toutes les lumières de la maison rouge s'éteignirent l'une après l'autre. La nuit et la plus profonde obscurité régnèrent partout. Christine resta près de sa fenêtre, penchée au dehors, les bras tendus vers l'espace; elle ne sentait pas qu'elle avait froid. Elle faisait comme les oiseaux qui se brisent contre les barreaux d'une cage sans espérance d'en sortir, elle se penchait au risque de tomber. L'air, le vide, avaient pour sa tête exaltée un attrait magnétique; elle avait besoin d'un grand effort de sa raison pour ne pas s'abandonner au désir de se laisser tomber sur cette herbe humide que ses pieds avaient foulée si souvent. Tout à coup Christine tressaillit, il lui sembla avoir entendu murmurer à demi-voix son nom au bas du mur, elle écouta :

— Christine, ma fille! répéta la même voix.

— Oh! c'est vous, ma mère! vous, dehors par ce temps affreux! Rentrez, je vous en conjure!

— Je viens de passer deux jours au lit, mon enfant, j'ai été un peu souffrante; ce soir, je me suis sentie mieux, surtout j'ai senti qu'il m'était impossible de rester plus longtemps sans te voir, car tu es ma vie, ma force, ma santé! Oh! tu as eu raison, mon enfant, de ne pas me quitter, j'en serais morte! Comment es-tu, ma Christine? Te donne-t-on tout ce qui t'est nécessaire? Comment vis-tu loin de mes baisers et de mon amour?

— Ma mère bien-aimée, de grâce, ne laissez pas l'humidité de la nuit tomber sur vos épaules; rentrez, au nom du ciel! rentrez, vous vous tuerez!

— Une parole de toi me réchauffe; ma vie est de t'entendre, mon enfant! C'est loin de toi que

j'ai froid et que je me sens défaillir. Ma fille, je t'envoie mille baisers.

— Ma mère, je les reçois à genoux, les bras tendus vers vous. Quand vous reverrai-je, ma mère?

— Quand ton cœur se sera soumis, quand tu jureras d'obéir, quand tu ne chercheras plus à rencontrer celui qu'on te défend de voir. Mon enfant, c'est ton devoir d'agir ainsi.

— O mon Dieu, que deviendrai-je?... Jamais, jamais je ne promettrai de ne plus l'aimer! Jamais, quand je pourrai le voir, je ne renoncerai au bonheur d'aller vivre un instant près de lui! Ma mère, pardonnez-moi les larmes que je vous fais verser!

— Je te pardonne, mon enfant, je te pardonne. Je ne sens pas mes propres peines, ce sont tes douleurs auxquelles je ne puis me résigner. Ma fille, appelle à toi ton courage et ta raison, essaie d'obéir.

— Oh! ma mère, j'aurais cru que votre cœur savait comprendre même ce qu'il n'a pas senti! J'aurais cru que vous aviez du respect pour les sentiments vrais de l'âme, et que votre bouche jamais ne savait dire d'oublier; mais, si je pouvais oublier, je n'aurais été, je ne serais qu'une folle enfant, capricieuse, indisciplinée, indigne de votre tendresse. Si mon mal est sans remède, je suis une noble femme qui souffre, qui se sacrifie. Comment, mon Dieu! comment ne comprenez-vous pas cela?

— Je comprends, murmura Annunciata, mais si bas qu'elle était sûre que sa fille ne pourrait l'entendre.

— Cessez donc, ma mère, d'attendre la fin de ce qui ne finira qu'avec ma vie. Je ne puis rien ôter de mon cœur.

Et Christine, rêveuse, appuyée sur la balustrade toute mouillée, regarda le ciel noir, qui laissait tomber sur la terre une pluie fine et continue.

— Est-il donc sans exemple, mon Dieu, d'aimer jusqu'à en mourir? Est-il donc sans exemple d'avoir, en ouvrant les yeux, rencontré une image chérie sur laquelle les regards restent fixés jusqu'au moment où ils se ferment pour toujours? Est-il donc sans exemple de conserver dans son cœur un sentiment si grand que toutes les choses de la terre viennent se briser contre lui sans l'ébranler? Je ne sais rien de la vie, mais je m'écoute moi-même, et une voix intérieure me crie : Tu ne peux cesser d'aimer!.... Ma mère, allez trouver mon père; appelez à vous un courage que vous n'avez pas pour ce qui vous est personnel; parlez-lui hardiment, dites-lui ce que je vous dis, réclamez ma liberté, réclamez mon bonheur!

— Moi! ma fille, moi! s'écria Annunciata avec effroi, moi! oser braver M. Van Amberg! aller attaquer sa volonté!

— Non l'attaquer, mais la supplier, mais forcer son cœur à comprendre ce que le mien éprouve, le forcer à voir, à entendre! Qui peut le faire, si ce n'est vous? Moi, je suis enfermée: mes sœurs ignorent, mon oncle Guillaume n'a jamais aimé. Il faut les paroles d'une femme pour bien dire ce qu'une femme éprouve.

— O mon enfant, ma fille! tu ne sais pas ce que tu me demandes! L'effort est au-dessus de mes forces.

— Je demande à ma mère une preuve de son amour, et je sais qu'elle me la donnera.

— Oui, mais j'en mourrai peut-être! M. Van Amberg peut me tuer par ses paroles!

Christine tressaillit.

— Alors, ma mère, n'allez pas le trouver. Pardonnez-moi, je ne songeais qu'à moi. Si mon père a sur vous une si horrible puissance, n'approchez pas de sa colère, attendons, et ne prions que Dieu.

Il y eut un instant de silence.

— Ma fille, reprit madame Van Amberg, puisque je suis ta seule espérance, ton seul appui, puisque tu m'as appelée à ton secours, eh bien! j'irai et je lui parlerai. Le ciel décidera de notre sort à tous.

En ce moment, Annunciata jeta un cri d'effroi : une main avait saisi avec force son bras, et M. Van Amberg, sans dire une parole, entraîna sa femme vers la porte de la maison, la fit rentrer, enleva la clé de la serrure, et, ouvrant le parloir, fit passer devant lui madame Van Amberg.

Une lampe brûlait encore, mais l'huile épuisée ne lui laissait plus jeter qu'une clarté incertaine; elle projetait, par moment, une lueur brillante, puis s'obscurcissait tout à coup. Les angles de la chambre restaient constamment obscurs, les portes et les fenêtres étaient closes, un profond

silence régnait partout; la lampe n'éclairait complétement que la figure de M. Van Amberg. Il était calme, froid, impassible. Sa grande taille, le regard perçant de ses yeux d'un bleu pâle, la régularité austère de ses traits, tout cet ensemble faisait de lui, cette nuit-là, un juge évidemment implacable.

— Vous vouliez me parler, madame, dit-il à Annunciata, me voici, parlez.

Annunciata, en entrant dans le parloir, s'était laissé tomber sur une chaise; l'eau ruisselait sur ses vêtements; ses cheveux, alourdis par la pluie, se dénouaient sur ses épaules, et la pâleur répandue sur son visage lui donnait l'apparence moins d'une créature vivante que d'une ombre. L'effroi lui avait fait perdre la conscience de ce qui s'était passé, ses idées se troublaient, elle sentait seulement qu'elle souffrait horriblement.

La voix de M. Van Amberg fit tressaillir Annunciata; les paroles qu'il prononça renouèrent le fil de ses idées; cette faible femme songea à son enfant, fit un effort violent, rassembla toutes ses forces, et, se levant :

— Eh bien! murmura-t-elle, maintenant donc, puisqu'il le faut!

M. Van Amberg attendait en silence; les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixés sur sa femme, il restait comme une statue, n'aidant, ni d'un geste ni d'une parole, la pauvre créature qui tremblait devant lui.

Annunciata leva sur lui ses yeux baignés de pleurs. Avant de parler, elle le regarda longtemps; il lui semblait que ses larmes appelleraient des larmes dans ce regard arrêté sur elle; il lui semblait qu'ainsi, seule avec lui, à l'aspect de tant de souffrances, M. Van Amberg se souviendrait qu'il l'avait aimée. Elle regarda donc longtemps, mettant toute sa vie dans l'expression de ses yeux; mais pas un muscle du visage de M. Van Amberg ne bougea : il attendait.

— J'ai besoin de votre indulgence, murmura Annunciata; il me faut faire un effort affreux pour vous parler... ordinairement je ne fais que répondre, je ne parle pas la première, j'ai peur. Je redoute votre colère, ayez quelque compassion pour une femme qui hésite, qui tremble, qui voudrait se taire, et qui doit parler. Christine!..... l'avenir de Christine est entre vos mains. Cette malheureuse enfant m'a demandé d'essayer de fléchir votre rigueur... si j'avais refusé, il n'y aurait pas eu sur la terre un être vivant qui pût demander grâce pour elle... Voilà pourquoi je viens vous parler d'elle, monsieur.

Il y eut un instant de silence. Madame Van Amberg essuya, de ses mains tremblantes, les pleurs qui coulaient sur ses joues, et elle reprit avec courage :

— Cette enfant est bien à plaindre, elle a hérité des défauts que vous blâmez en moi, de tous les mauvais côtés de ma nature, elle me ressemble fatalement. Ah! croyez-moi, monsieur, j'ai bien travaillé pour étouffer les germes de cette triste organisation; j'ai bien lutté, j'ai exhorté, puni, je n'ai épargné ni mes conseils ni mes prières : tout a été inutile. Dieu voulait que je souffrisse cette douleur-là! Ce que je n'ai pu faire dans un enfant de quelques années, je le puis encore moins vis-à-vis d'une jeune fille; sa nature ne saurait changer; elle est à blâmer, mais aussi bien à plaindre! Monsieur, Christine aime de toutes ses forces, de toute son âme. On peut mourir d'un pareil amour, et... et... si l'on ne meurt pas, on souffre bien affreusement!... Monsieur, par pitié... laissez-lui épouser celui qu'elle aime!

Annunciata cacha sa figure dans ses deux mains; elle attendit avec angoisse que son mari parlât. M. Van Amberg répondit :

— Votre fille n'est encore qu'un enfant; elle a hérité, comme vous le dites, d'une nature qui a besoin de frein. Je ne veux pas céder au premier caprice qui agite cette tête folle. Herbert n'a que vingt-deux ans, on ne sait rien de son caractère. Il faut à votre fille un protecteur, un guide éclairé; de plus, Herbert est sans nom, sans fortune, sans position... Jamais l'étudiant Herbert n'épousera une femme qui s'appelle Mademoiselle Van Amberg.

— Monsieur! monsieur! reprit Annunciata les mains jointes et avec tant d'émotion qu'elle respirait à peine, monsieur, ce qui guide le mieux une femme dans la vie, c'est d'être unie à l'homme qu'elle aime! C'est là sa meilleure sauvegarde, c'est là ce qui lui donne de la force contre tous les événements de l'avenir... Je vous en conjure, Karl! s'écria Madame Van Amberg en tombant à genoux, faites à ma fille une vie facile! Ne lui rendez pas le devoir pénible; ne lui

demandez pas trop de courage! Nous ne sommes que de faibles créatures... nous avons à la fois besoin d'amour et de vertu! Qu'elle ne soit pas dans l'horrible alternative de faire un choix!... Oh! grâce, grâce pour elle!

— Madame, s'écria M. Van Amberg, et cette fois un léger tremblement nerveux agitait toute sa personne, madame, votre témérité est grande, de me tenir de pareils discours. Vous, vous! oser parler ainsi!... Rentrez dans le silence, apprenez à votre fille à ne pas hésiter dans son choix entre le bien et le mal. Voilà ce qu'il vous faut faire, et non pleurer à mes pieds avec d'inutiles paroles.

— Oui, c'est téméraire, monsieur, de vous parler ainsi. Où puis-je en prendre le courage, sinon dans ma douleur? Je souffre, je suis malade, ma vie n'est plus bonne qu'à être sacrifiée... que mon enfant la prenne, je parlerai pour elle. C'est une pauvre créature dont vous tenez l'existence entre vos mains, ne l'écrasez pas par la rigueur de vos arrêts. Quand on est juge et maître absolu, il faut veiller à toutes ses paroles, à toutes ses actions; il en sera demandé compte. Soyez miséricordieux, épargnez cette enfant.

M. Van Amberg s'avança vers sa femme, lui prit le bras, et, posant son autre main sur sa bouche, il lui dit :

— Taisez-vous, je le veux. Point de scènes pareilles dans ma maison, point de bruit, point de larmes. Vos enfants sont à quelques pas de vous, ne troublez pas leur sommeil. Vos domestiques sont au-dessus de vous, ne les éveillez pas. Silence! que tout rentre dans l'ordre accoutumé. Vous n'auriez pas dû parler; je ne devais pas vous entendre. Ne venez plus jamais, entendez-vous? discuter avec moi les ordres que je trouve sage de donner; c'est à moi que vos enfants doivent obéir, c'est à moi que vous devez obéir. Montez dans votre chambre, et que demain je vous retrouve ce que vous étiez hier.

M. Van Amberg avait repris son calme accoutumé. Il s'éloigna à pas lents.

— Oh! ma fille! s'écria Annunciata avec désespoir, je n'ai donc pu rien faire pour toi? Que devenir, mon Dieu! Entre elle et lui que faire? Inflexibles tous deux!

La lampe, qui avait jusque-là faiblement éclairé cette scène de douleur, s'éteignit tout à fait, une profonde obscurité régna partout; la pluie frappait les vitres au dehors, le vent grondait; quatre heures du matin sonnaient à l'horloge de la petite maison rouge. Madame Van Amberg s'approcha d'une fenêtre qu'elle ouvrit; insouciante de tous soins à prendre d'elle-même, elle alla chercher près de cette fenêtre l'air qui lui arrivait tout imprégné de pluie. Elle regarda, à travers la demi-obscurité des heures qui précèdent le jour, ces lieux sur lesquels si souvent ses yeux s'étaient arrêtés. Sa jeunesse, son âge mûr, toute sa vie s'était écoulée là, en face de cette prairie et de ce fleuve, sous ce ciel nuageux qui ne lui avait donné que si peu de chaleur et de soleil. Elle regardait, le cœur plus brisé que jamais; il lui semblait avoir le pressentiment de sa fin prochaine, et elle se livrait à ce sentiment de mélancolie qui s'empare de notre être lorsque nous croyons voir ce qui nous entoure pour la dernière fois. Elle demandait aux choses la pitié que les hommes lui refusaient. Elle confiait tout bas à cette terre, à cet horizon monotone, l'enfant qu'ils avaient vu naître. Elle leur montrait ses larmes, son amour maternel, ses craintes. Elle demandait à tout ce qu'elle voyait d'aimer, de protéger Christine. Le froid devenait aigu, elle se sentit une douleur violente dans la poitrine, la respiration lui manquait. Accablée de chagrin et de souffrances physiques, elle regagna sa chambre et se jeta sur son lit, qu'elle ne put quitter quand le jour parut.

Christine avait vu son père saisir le bras de sa mère, elle l'avait vu la faire brusquement rentrer; puis, à travers les murs peu épais de la maison, elle avait entendu des larmes, des prières, des reproches. Elle comprit que c'était son sort qui se décidait, que sa pauvre mère s'était dévouée pour elle, et qu'elle était en face du maître dont elle n'osait braver un seul regard.

Christine passa toute la nuit dans une anxiété affreuse, se livrant tour à tour au découragement ou à de joyeuses espérances. A son âge, on ne parvient pas facilement à désespérer de la vie. L'effroi cependant dominait toute autre pensée, et elle aurait donné la moitié de son existence pour qu'on vînt lui parler, pour qu'on lui apprît ce qui s'était passé; mais le jour s'écoula sans que Wilhelmine parût sur le seuil

de la porte, sans que la voix de sa mère se fît entendre : le plus profond silence régnait partout. Gothon entra seule chez elle ; Christine essaya quelques questions : la vieille servante dit qu'elle avait reçu l'ordre de ne pas répondre.

Un autre jour s'écoula, rien ne troubla la solitude de Christine, rien ne vint soulever le voile qui lui cachait l'avenir. La pauvre enfant était épuisée, elle n'avait même plus l'énergie de sa douleur. Elle pleurait doucement sans se plaindre, presque sans murmurer.

La nuit vint ; elle s'endormit le cœur gonflé de larmes, l'esprit rempli de craintes. Christine sommeillait depuis une heure à peine, lorsqu'elle fut éveillée par le bruit d'une clé dans la serrure ; la porte s'ouvrit, et Gothon, une lampe à la main, s'approcha de son lit. — Levez-vous, mademoiselle, lui dit-elle d'une voix grave, et suivez-moi. — Christine, encore comme dans un songe, mit à la hâte quelques vêtements et suivit silencieusement Gothon, qui la conduisit vers la chambre de sa mère. La servante ouvrit la porte, et se recula pour laisser passer Christine. Un spectacle affreux frappa les yeux de la jeune fille.

Annunciata, pâle et presque inanimée, subissait les dernières angoisses de la vie luttant contre la mort. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, une trop vive émotion avait brisé les faibles liens qui la retenaient dans ce monde. La lampe qui éclairait la chambre donnait en plein sur son doux et beau visage, que la souffrance n'avait pu altérer ; son front, blanc comme l'oreiller qui la soutenait, portait l'empreinte de la résignation et du courage ; un peu de joie y brilla lorsque Christine parut. Wilhelmine et Maria pleuraient agenouillées au pied du lit de leur mère. Guillaume, un peu à l'écart, tenait à la main un livre dans lequel il avait voulu lire une prière, mais ses yeux s'étaient détournés du livre pour regarder Annunciata ; deux grosses larmes s'échappaient de ses paupières.

M. Van Amberg, assis au chevet du lit de sa femme, avait la tête baissée sur une de ses mains. Nul ne pouvait voir l'expression de son visage.

Christine poussa un cri déchirant, et, s'élançant vers madame Van Amberg, qui la reçut dans ses bras .

— Ma mère ! lui dit-elle le visage appuyé sur celui d'Annunciata, c'est moi qui vous ai tuée ! Vous avez fait pour l'amour de moi plus que vous ne pouviez faire !

— Non, mon enfant bien-aimée, non, répondit Annunciata en baisant sa fille à chaque parole, je meurs d'un mal bien ancien et depuis longtemps sans remède. Je suis heureuse de te voir une dernière fois.

— Et l'on ne m'a pas appelée pour vous soigner avec mes sœurs ! s'écria Christine en se relevant, et l'on m'a caché votre maladie ! on m'a laissé pleurer pour d'autres douleurs que pour les vôtres, ma mère !

— Chère enfant, reprit doucement Annunciata, cette crise a été bien subite ; il y a deux heures, on ignorait encore le danger qui me menaçait ; moi-même j'ai demandé à accomplir mes devoirs religieux avant qu'on t'appelât. Je voulais être toute à la pensée de Dieu. Maintenant je puis me livrer aux embrassements de mes chers enfants. Et madame Van Amberg serra à la fois sur son cœur ses trois filles, qui la couvraient de leurs larmes.

— Chères filles, leur dit-elle, Dieu est plein de miséricorde pour ceux qui meurent, et il rend saintes toutes les bénédictions des mères pour leurs enfants. Je vous bénis, mes filles ; souvenez-vous de moi et priez toutes pour moi.

Les trois jeunes filles inclinèrent leurs têtes sous la main de leur mère, et leurs larmes seules répondirent à ce suprême adieu.

— Mon bon frère, reprit Annunciata en se penchant vers Guillaume, qui arrêtait sur elle un regard paternel plein de douleur et d'affection, mon bon frère, nous avons longtemps vécu ensemble, et vous avez toujours été pour moi un ami dévoué, indulgent et doux ; je vous remercie, mon frère.

Guillaume tourna la tête pour cacher les efforts qu'il faisait pour contenir ses larmes ; mais ce fut en vain : un sanglot s'échappa de ses lèvres en même temps que sa respiration, et, renonçant alors à l'apparence d'une fermeté qu'il n'avait pas, il dit à Annunciata, en lui montrant sa vénérable figure toute mouillée de pleurs :

— Ne me remerciez pas, ma sœur, j'ai fait peu de chose pour vous. Je n'ai guère égayé votre solitude, mais enfin je vous ai aimée, cela

est sûr ! J'espère, ma sœur, que vous vivrez encore.

Annunciata branla doucement la tête. Après avoir dit adieu à tous, elle chercha du regard son mari pour lui adresser ses dernières paroles, mais les mots expirèrent sur ses lèvres; elle le regarda timidement, tristement, puis ferma les yeux comme pour arrêter une larme qui allait s'échapper de sa paupière.

Madame Van Amberg s'affaiblissait visiblement, une grande oppression l'étouffait, et plus elle sentait la mort venir, plus un trouble intérieur, qui n'était pas le regret de la vie, semblait s'emparer d'elle. Elle était résignée sans être calme. Son âme devait souffrir et s'agiter jusqu'à la fin. Elle regardait ses enfants, puis détournait ses yeux humides de pleurs. L'avenir d'une de ses filles rendait amères les dernières minutes de sa vie; elle n'osait prononcer le nom de Christine, elle n'osait plus implorer pour elle, et cependant mille craintes, mille pensées gonflaient son pauvre cœur. Elle voulait parler, elle voulait se taire. Elle se refusait, à cet instant suprême, la douceur de donner un baiser de plus à la moins heureuse de ses filles; une douloureuse contrainte la suivait jusqu'au tombeau. Elle mourait comme elle avait vécu, en refoulant ses larmes, en cachant ses pensées. De temps à autre, elle se tournait vers son mari, mais il restait la tête baissée sur sa main; elle ne pouvait surprendre un regard qui l'encourageât à pleurer tout haut.

Le spasme qui devait briser cette frêle existence allait toujours croissant. Annunciata agonisante murmurait d'une voix inintelligible : — Adieu! adieu!... — Son regard ne lui obéissait plus; nul n'aurait pu dire sur qui il cherchait à s'arrêter. Guillaume s'approcha de son frère, et, lui posant la main sur l'épaule : — Karl, lui dit-il à l'oreille de façon que lui seul pût l'entendre, elle expire! N'as-tu donc rien à dire à cette pauvre créature qui a vécu près de toi, qui a souffert près de toi, mon frère? Vivante, tu n'avais plus d'amour pour elle; mais elle se meurt, ne la quitte pas ainsi!... Ne crains-tu pas, Karl, que cette femme opprimée, rudoyée par toi, n'emporte, en s'en allant au ciel, un peu de ressentiment au fond de son cœur? Demande-lui donc qu'elle te pardonne avant de partir!

Il y eut un instant de silence; M. Van Amberg resta immobile.

Annunciata, renversée en arrière, semblait déjà ne plus exister. Tout à coup elle fit un mouvement, se souleva péniblement, se pencha vers M. Van Amberg, chercha, en tâtonnant, la main de son mari, et, quand elle l'eut saisie, elle inclina son front sur cette main immobile, la baisa, la baisa de nouveau, et expira dans ce dernier baiser.

— A genoux! s'écria Guillaume, à genoux! Elle est au ciel! demandons-lui de prier pour nous.

Et tous se prosternèrent sur la terre.

De toutes les prières que l'homme adresse à Dieu pendant sa vie d'épreuve, nulle prière n'est plus solennelle que celle qui s'échappe de notre cœur désolé pendant qu'une âme aimée s'envole de la terre vers le ciel, et que pour la première fois elle apparaît devant son Créateur.

M. Van Amberg se releva.

— Quittez cette chambre, dit-il à ses enfants et à son frère; je veux rester seul près de ma femme.

On s'éloigna lentement du lit mortuaire; la porte s'ouvrit et se referma; madame Van Amberg morte et son mari restèrent seuls.

Karl Van Amberg, debout près du lit, regarda fixement ce pâle visage, qui avait retrouvé dans le calme de la mort toute la beauté de la jeunesse. Une larme que les souffrances de la vie avaient encore laissée là, une larme que nulle autre ne suivrait, brillait sur la joue glacée de la morte; un de ses bras était encore penché en dehors du lit, dans le mouvement qu'il fit pour prendre la main de M. Van Amberg; sa tête inclinée était restée là où elle avait baisé cette main sévère. M. Van Amberg regarda, et son cœur, ce cœur qu'une enveloppe de glace semblait entourer, se brisa enfin.

— Annunciata! s'écria-t-il, Annunciata!

Il y avait quinze ans que ce nom n'était sorti de la bouche de M. Van Amberg. Il se jeta sur le corps de sa femme, il la prit dans ses bras, il baisa son front.

— Annunciata! dit-il, n'est-ce pas que tu sens ce baiser de paix que je te donne avec amour? Annunciata, nous avons bien souffert tous les deux! Dieu ne nous a pas donné de bonheur! Annunciata, je t'ai aimée depuis le premier jour

où je te vis joyeuse enfant en Espagne jusqu'à ce jour affreux où je te presse morte sur mon cœur. O Annunciata, que nous avons souffert!

M. Van Amberg pleura.

— Repose en paix, pauvre femme, murmura-t-il, trouve dans le ciel le repos que la terre t'a refusé!

Sa main en tremblant s'approcha des yeux d'Annunciata, il les ferma.

— Maintenant, dit-il, tu ne pleureras plus. Tes yeux sont clos pour le sommeil éternel.

Il prit les mains de sa femme et les rapprocha l'une de l'autre.

— Tes mains, murmura-t-il, se sont souvent jointes pour prier; qu'elles restent jointes pour toujours!

Puis il s'apprêta à voiler la figure d'Annunciata.

— Aucun regard humain, dit-il, ne verra plus ce front auquel Dieu avait donné la beauté; le cercueil va se fermer sur cette tête si belle! Tu retournes à Dieu, Annunciata, ornée encore des dons qu'il t'avait faits; je te vois pour la dernière fois!

Sa main laissa tomber sur Annunciata le drap qui devait l'ensevelir. Karl Van Amberg s'agenouilla.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, moi, j'ai été sévère; vous, soyez miséricordieux!

Quand M. Van Amberg sortit au commencement du jour de la chambre de sa femme, son visage avait repris l'expression qui lui était habituelle; sa nature, un moment ébranlée, s'était domptée elle-même et retrouvait son niveau. Annunciata avait emporté dans la tombe le dernier cri d'amour, la dernière larme de ce cœur d'airain. Il reparut aux yeux de tous comme le maître, comme le père inflexible, comme l'homme sur le front duquel nul chagrin ne laissait de trace. Ses filles s'inclinèrent sur son passage, Guillaume ne lui adressa pas la parole; l'ordre et la régularité revinrent dans la maison. Annunciata fut emportée sans bruit, sans cortége. Elle sortit, pour n'y plus revenir, de cette triste demeure où sa pauvre âme en peine s'était agitée jusqu'à la mort; elle cessa de vivre comme un son cesse de se faire entendre, comme un nuage passe, comme une fleur se fane; rien ne s'arrêta parce qu'elle n'était plus. Si on la pleurait, on la pleurait tout bas; si on pensait à elle, on ne le disait pas : son nom n'était plus prononcé; seulement un peu plus de silence régnait dans l'intérieur de la petite maison rouge, et le regard de M. Van Amberg paraissait à tous plus rigide encore qu'auparavant.

La douleur profonde de Christine obéissait le jour à la volonté de fer qui pesait sur tous les membres de la famille; la pauvre enfant se taisait, travaillait, se mettait à table; elle continuait la vie comme si son cœur n'eût pas été brisé; mais la nuit, quand elle était seule dans cette petite chambre où sa mère si souvent était venue pleurer avec elle, elle gémissait et laissait un libre cours à tout ce qu'elle avait refoulé au fond de son cœur pendant une insupportable journée; elle appelait sa mère, lui parlait, lui tendait les bras; elle eût voulu quitter ce monde pour la suivre au ciel; elle lui disait :

— Venez me prendre, ma mère! Loin de vous, loin de lui, je n'ai que faire de vivre, et je n'ai plus peur de la mort depuis que je vous ai vue mourir.

Elle passait les nuits entières à regarder le ciel; elle y cherchait Annunciata dans la lueur des étoiles, dans les rayons de la lune; elle croyait que sa mère allait lui apparaître, et qu'il n'était pas possible qu'elle l'eût vue pour la dernière fois. Elle prêtait l'oreille quand il se faisait un grand silence, espérant que la douce voix tant aimée d'Annunciata allait se faire entendre. Si une feuille remuait sous le vent, son cœur battait à l'étouffer. « La voilà! » disait-elle; mais non, le ciel gardait l'âme qui s'était envolée vers lui : sa voûte immense s'était refermée sur elle; nulle ombre ne descendait vers la terre, et nulle voix ne venait, comme un chant céleste, suspendre le silence de la nuit.

Depuis la mort d'Annunciata, on laissait Christine libre. Peut-être M. Van Amberg avait-il pensé avec raison que Christine ne ferait rien de sa liberté pendant ces premiers jours de deuil, peut-être devant les cendres chaudes encore de sa femme avait-il hésité à recommencer l'acte qui lui avait fait verser tant de larmes. Quel qu'en fût le motif, Christine était libre, en apparence du moins. Les trois sœurs, en grand deuil, ne songeaient point à franchir le seuil de leur demeure; elles travaillaient tout le jour,

près de la fenêtre basse du parloir, soupaient avec leur oncle et leur père, puis remontaient dans leurs chambres. Mais, pendant les longues heures d'un travail silencieux, Christine songeait à son ami, elle n'osait pas tenter déjà de le revoir, elle eût cru entendre la voix de sa mère murmurer à son oreille : « Ma fille, il est trop tôt pour être heureuse! pleure-moi encore seule et sans consolation. » Elle pensait bien qu'Herbert savait son malheur, et Herbert devait comprendre qu'il est des douleurs qu'il faut garder entières, et autour desquelles tout doit faire silence dans la vie. Christine était donc entièrement soumise à la volonté qui réglait l'emploi de chaque heure de la journée; elle était, comme Wilhelmine et Maria, immobile et appliquée à l'ouvrage. A voir ces trois jeunes filles travaillant, sans parler, avec une infatigable constance, nul n'eût pu se douter que leurs cœurs battaient bien différemment, que mille pensées se cachaient sous un de ces jeunes fronts, qu'une de ces âmes étouffait comme une captive dans cette atmosphère de silence et de froide monotonie.

Un matin, après une nuit de larmes, Christine s'était endormie de fatigue. Des rêves pleins de trouble traversaient ses pensées; tantôt sa mère la prenait dans ses bras, la berçait comme on berce un enfant qui sommeille, et s'envolait avec elle à travers les nuages en lui disant : — Je ne veux pas que tu vives! la vie fait souffrir. J'ai demandé à Dieu de te faire mourir jeune, pour que tu ne pleures pas comme j'ai pleuré! — L'instant d'après, elle se voyait habillée de blanc, couronnée de fleurs, auprès d'Herbert, qui lui disait : — Venez, ma fiancée! la vie est belle, mon amour vous préservera de toutes larmes; venez, nous serons heureux! — Christine s'éveilla brusquement; un bruit sourd avait frappé son oreille, elle regarda autour d'elle; sa fenêtre était ouverte, et par terre, au milieu de la chambre, une lettre était attachée à un caillou, dont le choc contre le plancher avait troublé le léger sommeil de la jeune fille. Le premier mouvement de Christine fut de courir à la fenêtre; elle ne vit personne; un buisson peut-être s'agitait du côté de la rivière, mais ses yeux ne purent rien distinguer. Elle ramassa la lettre, elle devina que c'était l'écriture d'Herbert. Il semble que l'on ne voit jamais pour la première fois l'écriture de celui que l'on aime; le cœur la reconnaît comme si les yeux l'avaient déjà vue. Christine pleura de joie.— O ma mère! — s'écria-t-elle. Elle avait besoin de rapporter à sa mère le premier moment de bonheur dont elle jouissait après ces longs jours de deuil et de contrainte.

Christine se trompait. Si l'âme de sa mère avait pu descendre du ciel, elle serait venue étendre ses ailes sur la lettre que sa fille tenait, afin qu'elle ne pût pas la lire; mais Christine était seule, un rayon du soleil levant éclairait la cime des saules, des souvenirs d'amour se réveillèrent dans le cœur de la jeune fille, et elle lut ce qui suit :

« Christine, je ne puis écrire que quelques lignes, une longue lettre difficile à cacher n'arriverait pas jusqu'à vous. Que votre âme écoute la mienne, qu'elle devine ce que je ne puis dire! Mon amie, vous le savez, ma famille m'a confié à votre père, et lui a donné sur moi toute autorité. Il peut à son gré m'employer selon les exigences de ses maisons de commerce. Christine, je viens de recevoir l'ordre de m'embarquer sur un de ses vaisseaux faisant voile pour Batavia. »

Un cri s'échappa des lèvres de Christine, et son regard étincelant de larmes dévora les lignes suivantes :

« Votre père met l'immensité de la mer entre nous; il nous sépare pour toujours. Ne plus nous voir! Christine, ne plus nous voir! est-ce possible? Votre cœur aurait-il appris à comprendre ces mots-là depuis quelques jours que j'ai cessé d'être près de vous? Non, ma bien-aimée Christine, non, ma fiancée, il nous faut vivre ou mourir ensemble! Votre mère n'est plus; votre présence n'est plus nécessaire au bonheur de personne. On est sans pitié, sans affection pour vous. Votre avenir est affreux. Je suis là, plein d'amour et de dévouement; je vous appelle, venez, nous fuirons ensemble. Dans le port du Helder, il y a de nombreux vaisseaux; ils nous emmèneront tous deux bien loin de ces lieux où nous avons tant souffert. J'ai tout prévu, tout préparé; venez seulement, je vous attends. Christine, du mot que votre main tracera va dépendre ma vie. La vie, je n'en veux pas sans vous! Séparés pour toujours!... si vous en signez l'arrêt, je n'achèverai pas l'existence amère que Dieu me destine. Je dirai : Malheureux est le jour où je vis ma bien-aimée

pour la première fois! ce jour-là a été toute ma vie. Et vous, vous, Christine, loin de moi, recommencerez-vous à aimer? à aimer un autre que moi!... ou vivrez-vous sans amour?... Oh! venez, j'ai tant souffert sans vous! Nous irons en Espagne, à Séville, dans la patrie de votre mère, dans ce pays où l'on aime dès que l'on existe, où l'on ne sait plus vivre quand on ne ne sait plus aimer! Je vous appelle, je vous attends, Christine! ma femme! Ce soir, à minuit, trouvez-vous au bord de la rivière : j'y serai, et tout un avenir de bonheur est à nous. Venez, chère Christine, venez! »

Pendant que Christine lisait, un torrent de larmes avait à son insu inondé la lettre d'Herbert. Elle éprouva un instant de trouble affreux. Elle aimait avec passion, mais elle était jeune, et l'amour n'avait pu donner encore à cette âme pure l'audace qui brave tout. Elle se sentait frémir. Toutes les sages paroles entendues dans la maison paternelle, toutes les pieuses exhortations de l'oncle Guillaume, toutes les saintes prières apprises depuis l'enfance bourdonnèrent à ses oreilles; son christ de bois semblait la regarder; les grains de son chapelet étaient chauds encore de la pression de ses doigts.

— Oh! mon rêve, mon rêve! dit-elle : Herbert qui appelle sa fiancée! ma mère qui appelle sa fille! Lui, la vie et l'amour! elle, la mort et le ciel!... O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Christine en sanglotant.

Un instant elle essaya de regarder l'avenir en se disant qu'elle ne fuirait pas, qu'elle resterait dans cette triste maison, qu'elle vivrait isolée, pleurant Herbert, vieillissant sans lui, sans affection, entre ces murs sombres, où nulle parole venant du cœur ne se ferait plus jamais entendre. Elle détourna les yeux avec horreur, elle sentait que cet avenir était impossible. Elle pleura amèrement; elle baisa son chapelet, son livre de prières, comme si elle avait voulu dire adieu à tout ce qui avait vu l'innocence de ses premières années; puis son cœur se mit à battre violemment. Le feu de son regard sécha ses larmes. Elle contempla la rivière, la voile blanche qui semblait faire de loin un appel à ses serments d'amour; elle poussa un sanglot, comme si elle brisait irrévocablement les liens qui devaient unir son passé à son avenir. Sa mère n'était plus là... Avec elle, toutes les saintes pensées gardiennes de l'innocence s'en étaient retournées au ciel. Christine, livrée à elle-même, suivit l'impulsion de sa nature passionnée; elle pleura, elle trembla, elle hésita, puis elle s'écria : — Ce soir, à minuit, je serai sur les bords du fleuve! — Christine essuya ses larmes, resta quelques instants immobile pour calmer l'horrible agitation qui s'emparait de son âme. Un avenir immense se déployait devant elle; la liberté allait lui être donnée; un autre monde se découvrait à ses yeux; une vie nouvelle commençait pour elle.

Il fallut que Christine passât silencieusement la journée à travailler avec ses sœurs; le fil se brisa maintes fois sous ses doigts; sa main oubliait de tirer son aiguille; ses yeux rêveurs contemplaient l'horizon et ne regardaient qu'à travers des larmes; le temps pour elle semblait s'arrêter; mille pensées confuses se pressaient dans sa tête : Herbert, l'avenir, une douce vie de bonheur...

Pendant ce temps, Wilhelmine à moitié endormie chantait lentement et à demi-voix en faisant tourner son rouet. Christine, presque malgré elle, malgré le trouble de son âme, écouta les bizarres paroles de la chanson. Elles étaient à peine prononcées, on eût dit que Wilhelmine ne faisait que prêter sa voix à quelque être invisible qui parlait par sa bouche, tant elle paraissait insensible à ce qu'elle disait. Wilhelmine chantait cette romance :

Je gémis, je suis triste, et mon âme soupire,
Je veux partir!
C'est un autre pays qu'elle appelle et désire;
Je veux partir!

Mais le monde est bien grand, moi je suis bien petite,
Pourquoi partir?
Le sapin sous le vent se balance et s'agite,
Pourquoi partir?

J'ai besoin du soleil comme les hirondelles,
Je veux partir!
Je chercherai des fleurs aux couleurs éternelles,
Je veux partir!

On s'aveugle en suivant un rayon de lumière;
Pourquoi partir?
Mon cœur n'est-il pas né dans ce coin de la terre?
Pourquoi partir?

Mon âme est comme un arbre agité par l'orage,
Je veux partir!
Il s'incline et ses fleurs tombent sur le rivage;
Je veux partir!

La fleur doit croître en paix dans un étroit espace;
Pourquoi partir?
Les pieds qui vont trop loin ne laissent nulle trace;
Pourquoi partir?

Vers vous, riants pays de la belle espérance,
Pourquoi partir?
Vous fuyez à mesure, hélas! que l'on avance;
Pourquoi partir?

Le bonheur dit toujours: « Je suis plus loin encore! »
Pourquoi partir?
En vain le voyageur court vers lui chaque aurore;
Pourquoi partir?

Quitter son doux pays est chose triste et folle;
Pourquoi partir?
Il faut qu'au même lieu l'âme naisse et s'envole;
Pourquoi partir?

Du toit de ma maison mon cœur veut aimer l'ombre;
Pourquoi partir?
Qu'au gré du ciel, le jour soit radieux ou sombre!...
Pourquoi partir?

Cette voix qui disait de rester pénétra tristement jusqu'au fond de l'âme de Christine. Quelques larmes tombèrent et mouillèrent son ouvrage. Elle regarda ses sœurs. Wilhelmine avait fini par s'endormir, comme si sa propre voix l'eût bercée; Maria défaisait un nœud qui s'était formé dans un écheveau de fil, et toutes ses pensées étaient absorbées par cette occupation, qui se prolongeait sans lui causer ni ennui ni impatience. Le brouillard couvrait la prairie et formait tout près de la fenêtre un voile épais que les yeux ne pouvaient pénétrer. Il n'y avait de vie nulle part, ni dans les êtres ni dans les choses. Christine posa sa main sur son cœur qui battait avec violence, et elle répéta une des phrases de la romance :

J'ai besoin du soleil comme les hirondelles,
Je veux partir!
Je chercherai des fleurs aux couleurs éternelles,
Je veux partir!

— S'il n'y a de soleil, de repos, de bonheur que dans le ciel, murmura la jeune fille, eh bien! après avoir cherché sur la terre, je mourrai, j'irai rejoindre ma mère.

Christine reprit son ouvrage, et compta de nouveau chaque minute qui la séparait de l'heure du départ.

Le soir vint enfin. Une lampe remplaça les dernières lueurs du jour. On se groupa autour d'une table au lieu d'être assis près de la fenêtre. Guillaume et Karl Van Amberg entrèrent. L'un prit un livre et lut tout bas, l'autre ouvrit de grands registres dans lesquels se trouvaient les comptes rendus de ses opérations commerciales. Le silence le plus profond régna dans la chambre. La lampe n'éclairait personne suffisamment. Les yeux étaient tristes comme les cœurs. La jeunesse, la vieillesse, l'insouciance, l'agitation, la douleur, tout se couvrait d'un même voile. Le silence dominait toute chose. L'horloge sonnait lentement les heures qui se succédaient. Quand son marteau frappa dix coups, il se fit quelque mouvement autour de la table; les livres se fermèrent, les ouvrages se plièrent. Karl Van Amberg se leva; ses deux filles aînées s'approchèrent de lui; il les baisa au front sans prononcer une seule parole. Christine, qui, bien que libre, se sentait encore en disgrâce, s'inclina seulement devant son père. L'oncle Guillaume, à moitié endormi par sa lecture, remit lentement ses lunettes dans sa poche en murmurant quelque chose qui pouvait être : « Bonsoir; » mais ces paroles s'arrêtèrent à ses lèvres et n'atteignirent aucune oreille. On sortit du parloir lentement, silencieusement. Les trois sœurs montèrent ensemble l'escalier de bois. Au moment d'entrer dans sa chambre, Christine sentit son cœur se serrer. Elle se retourna et regarda de loin ses sœurs. Le corridor était bien obscur; c'était une étroite galerie où, même en plein jour, les petits carreaux d'une seule fenêtre laissaient à peine pénétrer la lumière. Le flambleau que chacune des jeunes filles tenait à la main n'éclairait que leur personne, et les faisait ressembler à de blanches apparitions traversant les ombres de la nuit.

— Bonsoir, Wilhelmine! bonsoir, Maria! murmura Christine. Les deux sœurs se retournèrent, Christine vit leurs douces figures sourire et leurs mains s'appuyer sur leurs lèvres pour envoyer un baiser; puis elles s'éloignèrent sans avoir rompu le silence.

Christine se trouva seule chez elle; elle ouvrit sa fenêtre; la nuit était calme, des nuages passaient souvent sur la lune et voilaient par moments la clarté de ses rayons. Quelques étoiles brillaient entre chaque nuage. Christine ne fit aucun préparatif de départ; elle prit seulement le chapelet que sa mère lui avait donné et le ruban bleu attaché depuis si longtemps à la guitare; elle se couvrit de son mantelet noir et vint s'asseoir près de la fenêtre; son cœur battait bien fort, mais aucune pensée distincte n'agitait son esprit. Tout son corps tremblait, et elle ne se sentait nulle terreur; ses yeux étaient remplis de larmes, et elle n'éprouvait nul regret. C'était pour elle une nuit plus solennelle que triste; le moment de la lutte était passé. Christine était irrévocablement décidée, elle attendait.

Qu'une heure peut compter différemment dans nos destinées! Pour Wilhelmine et Maria, qui dormaient, l'heure de ce moment-là n'était rien. Pour l'oncle Guillaume, qui était entre la veille et le sommeil, elle avait sa valeur véritable. Pour Karl Van Amberg, qui travaillait, elle était courte. Pour Christine, qui attendait, elle était éternelle. Elle regardait la nuit et s'abîmait dans ses pensées, elle ne comprenait pas le calme des choses en présence de l'agitation de son âme. Elle se disait : — Avec la même impassibilité, la nuit passe donc sur l'univers entier! Rien ne trouble l'aspect de sa voûte immense, qu'elle s'étende sur les heureux de ce monde ou sur les infortunés dont le cœur se déchire! Elle est le silence éternel, le repos éternel! —Et la jeune fille inquiète, effrayée, ajouta à voix basse : — Mon Dieu, que tout est sombre et silencieux autour de moi! Herbert, que j'ai hâte d'entendre votre voix! — Puis Christine pleura comme eût pleuré un enfant.

Enfin le moment vint où l'horloge de la maison rouge sonna lentement minuit; chaque coup retentit dans le cœur de Christine; elle se leva et resta un instant immobile; elle rassembla ses forces, son courage, sa volonté; puis, se tournant vers l'intérieur de la chambre : — Adieu, ma mère! — murmura-t-elle. Bien des êtres vivants reposaient sous ce toit, et Christine croyait ne quitter que celle qui n'y était plus. — Adieu, ma mère! — répéta-t-elle. Alors, ainsi qu'elle en avait arrêté le plan dans sa tête, elle s'approcha de la fenêtre; un treillage destiné à des plantes grimpantes tapissait le mur peu élevé. D'un pied ferme, Christine atteignit le treillage, sa main se cramponna aux branches des espaliers; elle descendit lentement, s'arrêtant chaque fois que son pied ou sa main faisait craquer un peu de bois mort ou de feuillage. Le silence était si grand que le plus léger bruit semblait avoir la puissance de troubler le repos général : le cœur de Christine battait à l'étouffer. Enfin elle atteignit la terre. Là, elle n'osa bouger ; il lui semblait qu'on la voyait, qu'on l'entendait; mais avec les mouvements de Christine le bruit cessa, et le silence, à la fois consolateur et effrayant, régna de nouveau partout.

Christine fit quelques pas, leva la tête, et regarda la maison; la fenêtre de son père était encore éclairée : elle frémit; puis, se sentant plus de courage pour une minute d'audace que pour une demi-heure de précautions, elle se mit à courir à travers la prairie, et arriva, respirant à peine, à la haie de saules; elle se figurait que derrière elle l'herbe craquait sous un autre pas que le sien; la peur l'aveuglait, troublait sa raison. Avant de s'enfoncer dans les arbres, elle se retourna une dernière fois. Tout était solitaire et désert. Elle respira plus librement, et entr'ouvrit les branches des saules pour se frayer un passage; elle reconnut sans peine l'arbre aimé, témoin des rendez-vous d'autrefois; elle s'y pencha encore, et murmura si bas qu'un cœur seul pouvait l'entendre : — Herbert, êtes-vous là?

Une rame effleura l'eau.

— Me voici, Christine! répondit Herbert.

La barque s'approcha du saule; le jeune étudiant se leva, tendit ses bras vers Christine, qui sauta légèrement dans le bateau. Une profonde émotion troublait leurs deux cœurs; mais pas un mot ne fut prononcé. Herbert prit rapidement les rames, et sortit de la petite baie ombragée, brisant les branches qui faisaient obstacle au passage du canot. Il gagna le milieu du fleuve. Alors la voile blanche, ce signal de leurs amours, se leva doucement au milieu de l'obscurité de la nuit; un vent léger l'enfla; la barque glissa sur l'eau, et Herbert, croyant à peine à son bonheur, vint s'asseoir aux pieds de Christine. Sa main chercha la main de la jeune fille;

il entendit qu'elle pleurait; il pleura comme elle. Ils restèrent tous deux silencieux, émus, inquiets, heureux. Mais la nuit était belle, la lune donnait sa plus douce lumière; l'eau avait un murmure qui semblait plus harmonieux que le jour; la brise caressait leur front d'un souffle humide, la voile s'inclinait sur eux comme l'aile d'un être invisible; ils étaient jeunes, ils s'aimaient; il était impossible que la joie ne revînt pas dans leur cœur.

— Merci, merci, Christine! murmura Herbert, merci de tant de dévouement, de confiance et d'amour! Oh! que la vie va être belle maintenant! Nous sommes ensemble pour toujours!

— Ensemble pour toujours! répéta Christine en laissant de nouveau couler ses pleurs.

La jeune fille sentait que les bonheurs trop grands se traduisent, comme la douleur, par les larmes.

— Ma fiancée, ma femme, reprit l'étudiant, il n'y a plus qu'une seule existence pour nous deux! Oh! l'avenir, qu'il soit long! Que cet immense univers ait une retraite bien ignorée où nous oublierons le reste de la terre!

— Herbert, je suis trop heureuse!

— Un jour de cette vie-là, Christine, et mourir vaut mieux, n'est-ce pas? que vieillir sans avoir connu un pareil jour! L'amour, voilà la vie véritable, voilà la seconde âme de notre être, l'âme la meilleure, sans laquelle l'autre n'existe qu'à moitié! Ma bien-aimée, regardez autour de vous, contemplez, admirez avec amour! Aviez-vous rien vu avant cette heure fortunée où nous regardons ensemble?

Christine leva ses grands yeux vers le ciel; elle regarda longtemps tous ces nuages qui passaient, toutes ces étoiles qui brillaient, tous ces rayons qui descendaient vers la terre, et, tandis qu'elle regardait, sa main pressait doucement celle d'Herbert; mais, au milieu de cette douce extase, Christine s'écria :

— Voyez donc, Herbert, la voile tombe le long du mât, la brise a cessé; nous n'avançons plus.

— Qu'importent la voile et la brise? s'écria Herbert, je vais ramer. Le port n'est pas loin, un vaisseau à l'ancre attend notre arrivée pour voler vers l'autre extrémité du monde.

Herbert prit les rames, et, la tête découverte, les cheveux au vent, il fit marcher le bateau avec la rapidité de l'éclair. Christine, assise en face de lui, enveloppée dans sa mante noire, lui souriait, tandis que ses yeux tout humides restaient fixés sur Herbert; elle avait avec effort regardé le ciel et toute sa splendeur : ce qui détournait ses yeux des yeux d'Herbert l'attristait; elle n'avait pas assez vu celui qu'elle aimait; elle l'avait tant aimé dans l'absence qu'elle ne pouvait encore se distraire du bonheur de l'aimer en le voyant.

La barque fuyait; le fleuve, derrière elle, se couvrait d'écume : le jour était bien loin encore; tout souriait aux deux fugitifs, qui se regardaient, se taisaient et se laissaient entraîner au gré de l'onde. L'amour, le silence, la nuit, la rêverie, tous les bonheurs qui rendent la vie trop belle, faisaient battre leur cœur.

Tout à coup Christine s'écria :

— Herbert, cher Herbert, n'avez-vous rien entendu?

Herbert cessa de ramer, se pencha, écouta.

— Je n'entends rien, dit-il, que le bruit de l'eau qui frappe le sable du rivage.

Il reprit les rames; le canot poursuivit rapidement sa course. Christine avait pâli; à moitié levée, la tête tournée en arrière, elle essayait de voir, mais l'obscurité était trop profonde.

— Calmez-vous, ma bien-aimée, dit Herbert en souriant à Christine; l'effroi vous fait entendre des bruits qui ne sont pas; rien n'est changé autour de nous; tout est calme, tranquille; tout semble nous protéger et nous aimer.

— Herbert! s'écria Christine en se levant brusquement toute droite dans le bateau, je ne me trompe pas! Herbert, une rame frappe l'eau derrière nous;... ne vous arrêtez pas pour écouter... Pour l'amour du ciel, ramez, Herbert, ramez!

La terreur de Christine était si grande, elle paraissait si sûre de ce qu'elle disait, qu'Herbert lui obéit en silence, et un sentiment d'alarme lui glaça le cœur. Christine se rapprocha de lui, s'assit à ses pieds et murmura :

— Herbert, nous sommes poursuivis! le bruit de vos propres rames vous a seul empêché d'entendre. Une barque suit la nôtre!

— S'il en est ainsi, s'écria Herbert, qu'importe?... L'autre barque ne porte pas Christine.

elle n'est pas dirigée par un homme qui défend sa vie, son bonheur, sa femme! Mon bras lassera le sien, sa barque n'atteindra pas la mienne!

Et Herbert redoubla d'efforts; les veines de ses bras se gonflèrent à se rompre, son front se couvrit de larges gouttes de sueur.

Le canot fendait l'onde comme s'il avait eu des ailes. Christine restait blottie aux pieds du jeune homme, se pressant contre lui, comme pour chercher un refuge.

— Hélas! dit-elle, je ne puis vous aider, je ne puis rien faire, pas même prier ma mère ou Dieu de nous sauver!..... ni l'un ni l'autre n'écouterait la prière d'un enfant qui s'enfuit de la maison de son père.

Herbert ramait toujours; sa respiration ne s'échappait qu'avec effort de sa poitrine; ses narines gonflées semblaient demander plus d'air qu'il n'en trouvait à respirer. Tout à coup, il s'écria :

— J'entends! oh! moi aussi, j'entends!

Il se courba sur ses rames et fit un effort désespéré. Les larmes qui s'échappaient de ses yeux se mêlaient aux gouttes de sueur qui coulaient de son front.

D'autres rames frappaient l'eau non loin du bateau d'Herbert; une main vigoureuse et ferme les dirigeait. Le jeune étudiant sentait ses forces s'épuiser; il ramait en regardant Christine avec angoisse; personne ne parlait, le bruit seul des rames des deux barques interrompait le silence; le fleuve écumait et formait de longs sillages derrière elles.

Tout était calme et serein comme au départ de Christine, l'âme seule de la jeune fille avait passé de la vie à la mort; ses yeux, pleins d'un feu sombre, suivaient avec terreur chaque mouvement d'Herbert; elle voyait à l'expression de souffrance répandue sur son visage, elle voyait à ses larmes qu'il restait peu d'espérance d'échapper par la fuite. Herbert cependant ramait avec l'énergie du désespoir; mais la barque fatale, que l'on ne voyait pas encore, se rapprochait à chaque instant : son ombre se projetait sur le fleuve, elle se mêlait presque au sillage du canot d'Herbert.

Christine se leva toute droite et regarda derrière elle; en ce moment, la lune, se dégageant d'un nuage, éclaira en plein le pâle et impassible visage de M. Van Amberg. Christine poussa un cri déchirant, et, se précipitant vers Herbert :

— C'est mon père! cria-t-elle; Herbert, c'est mon père!

Herbert aussi venait de voir M. Van Amberg. L'étudiant avait vécu trop longtemps dans la maison de Karl Van Amberg pour n'avoir pas subi, comme tout ce qui l'entourait, l'étrange fascination que cet homme exerçait par un seul regard. L'obscurité semblait s'être entr'ouverte pour montrer aux deux fugitifs le père, le maître, le juge.

— Herbert, arrêtez, s'écria Christine, nous sommes perdus! il n'y a plus de salut possible : n'avez-vous pas vu mon père?

— Laissez-moi ramer, répondit Herbert désespéré en se dégageant de l'étreinte de Christine, qui arrêtait son bras. Il donna un coup d'aviron si violent, que la petite barque bondit sur le fleuve et sembla gagner un peu de distance.

— Herbert, reprit Christine, je vous dis que nous sommes perdus! ne voyez-vous pas mon père?... vous savez bien que toute résistance est maintenant inutile. Dieu ne fera pas un miracle en notre faveur.... Herbert, je ne veux pas retourner dans la maison de mon père. On va nous atteindre et nous séparer! faites chavirer cette barque et mourons ensemble, cher Herbert!

Christine se précipita dans les bras de son ami; les rames s'échappèrent des mains du jeune homme; il poussa un cri d'angoisse et serra convulsivement Christine sur son cœur. Un instant, un seul instant, il eut la pensée d'obéir à Christine et de se laisser avec elle tomber dans le fleuve; mais Herbert avait un noble cœur, il repoussa cette tentation du désespoir.

— Non, dit-il; Dieu t'a donné la vie, lui seul doit te l'ôter! ma main, qui aurait voulu jeter à tes pieds tous les trésors de ce monde, ne te donnera pas la mort!

Et comme Christine sanglotait, la tête appuyée sur son épaule :

— Ma fiancée, mon amie, lui dit-il d'une voix étouffée, soyez bénie! Vous m'avez aimé avec courage; votre dévouement a tenté l'impossible; vous avez osé vous confier à moi, et, malheureux que je suis, je ne puis vous défendre! O ma pauvre Christine, obéissez à votre père, que le

ne sois pas cause de votre éternel malheur!..... Mon Dieu! ne me donnerez-vous aucun moyen de la sauver?

Et Herbert jetait un regard désespéré sur le fleuve, sur les rives; il cherchait une chance de salut, il n'y en avait plus!

— Herbert, Herbert! disait Christine, sans vous rien pour moi sur la terre! Je mourrai de vous avoir aimé!

En ce moment, un choc affreux ébranla la barque; celle qui la poursuivait venait de la heurter avec force, et Van Amberg entrait dans le canot d'Herbert. Herbert, par un mouvement machinal, serra Christine sur son cœur, et recula, comme s'il pouvait par la force l'arracher à son père, comme s'il pouvait dans cette barque reculer assez loin pour n'être pas atteint. D'un bras vigoureux, M. Van Amberg saisit Christine, dont la taille flexible ploya sur l'épaule de son père comme un roseau qui s'incline.

— Monsieur, criait Herbert au désespoir, grâce pour elle! je suis seul coupable. Ne faites peser sur elle aucun châtiment, je promets de m'éloigner, de renoncer à elle. Monsieur, grâce pour Christine!

Herbert parlait à une statue qui n'écoutait ni ne répondait. Dégageant des mains de l'étudiant la main de Christine qu'Herbert retenait encore, M. Van Amberg rentra dans sa barque, et, d'un coup de pied violent, il repoussa le canot d'Herbert. Forcées de céder à cette impulsion, les deux barques se séparèrent : l'une, vigoureusement dirigée, remonta le fleuve; l'autre, livrée à elle-même, fut entraînée en sens contraire par le courant. Debout sur l'avant de sa barque, la tête haute, les bras croisés sur sa poitrine, M. Van Amberg fixa sur le jeune homme un regard terrible, puis il disparut dans l'obscurité. Tout était fini. Le père avait repris sa fille, et nulle puissance humaine ne pouvait désormais l'arracher de ses bras.

Huit jours après cette nuit fatale, les grilles d'un couvent se fermèrent sur Christine Van Amberg.

Sur la frontière de la Belgique, au sommet d'une colline, s'élève un grand bâtiment blanc, sans régularité, amas confus de murailles, de toits, d'angles et de plates-formes. Au bas de la colline, il y a un village, et les habitants ne regardent jamais sans un sentiment de respect l'édifice qui domine leurs humbles demeures, car on y voit le clocher d'une église, on y entend sans cesse le son religieux des cloches, qui disent au loin qu'au sommet de cette montagne on prie Dieu pour tous les hommes. Ce bâtiment est un couvent, les pauvres, les malades connaissent bien le sentier qui, sur le flanc de la colline, conduit vers le seuil hospitalier des sœurs de la Visitation (1). Le pays n'a rien d'agreste; la nature ne s'est pas chargée de charmer la solitude et de faire songer à Dieu par les beautés de l'univers qu'il a créé. C'est un coin de terre que nul ne visite; ceux qui y sont nés ne lui demandent pas d'être beau pour l'aimer; il est paisible sans grande pauvreté, sans grande richesse; il n'est ni très peuplé ni très désert. Le ciel est un peu nuageux, le vent de la mer souffle presque constamment. Dans son élan, la bourasque ne s'arrête pas où finissent les vagues, elle court encore quelque peu sur les terres voisines, et tourbillonne au-dessus des toits de chaume du village. Une rare verdure ne se mêle que de loin en loin aux lignes arides de l'horizon. Ceux qui étaient venus là construire une demeure pour y prier éternellement avaient sans doute cette foi ferme et droite qui sait trouver des prières sans le secours de ce qui exalte l'imagination.

Ce sont les portes de ce couvent qui se refermèrent sur Christine Van Amberg. C'est dans ce lieu austère, séjour du silence et du dépouillement de soi-même, que Christine entra, pleine de jeunesse, de vie et d'amour. Il lui sembla que la pierre d'un tombeau venait de se sceller sur sa tête.

Dans une cellule qui n'avait rien qui la rendît plus commode ou plus ornée que les autres cellules du couvent, la supérieure était assise près d'une fenêtre, et lisait une lettre. C'était une femme de quarante ans, d'une physionomie douce, un peu pâle, un peu délicate, mais calme et pleine de sérénité. On eût dit à la voir qu'elle n'avait jamais senti un rayon du soleil ou entendu le bruit du monde; cela était vrai en effet. La supérieure était entrée toute jeune au cou-

(1) Pour tous les détails cités sur la règle des couvents de la Visitation, voir les constitutions de saint François de Sales, livre VII de ses œuvres.



vent, et y avait passé sa vie ; elle ne savait rien du reste de la terre. La religion n'était pas venue pour elle comme une consolation après des larmes ; elle avait été le commencement et la fin. Dans l'âme de la religieuse, tout était repos ; cette âme était semblable à un arbre dont le feuillage n'aurait jamais été effleuré par le vent. Le calme de la première heure de son existence avait continué durant toute sa vie. Ses yeux n'avaient jamais regardé que les murs du couvent. Ses oreilles n'avaient entendu que les voix douces et basses de ses compagnes, que le chant des prières, que le son des cloches. Son cœur n'avait jamais senti autre chose que de l'indifférence pour le monde et de pieux désirs de s'envoler dans le sein de Dieu. Elle ne savait pas que l'on pût aimer la vie. Elle y passait sans compter les jours, ne se permettant pas d'en souhaiter la sortie, pas plus qu'elle ne permettait à son pied de marcher vite sur les dalles du couvent. Elle était mesurée, retenue de gestes, de mouvements et de pensées, heureuse de ce bonheur toujours égal que donnent une conscience pure et l'amour de Dieu. Avant d'être à la tête de la communauté, elle s'appelait sœur Louise-Marie. En ce moment, elle s'appelait la Supérieure. Après trois années écoulées, elle devait avoir le bonheur de rentrer parmi les sœurs, qui n'ont d'autres soins à prendre que celui de prier.

Voici la lettre que la supérieure lisait :

« Madame la supérieure,

« Je vous envoie votre nièce Christine Van Amberg, et vous demande de vouloir bien me rendre le service de la garder auprès de vous. Mon intention est de lui faire embrasser la vie religieuse ; employez l'influence de vos sages conseils pour y prédisposer son esprit. Des fautes graves commises par cette enfant me forcent à l'éloigner de ma maison, et, dans la vue du repos de sa vie entière, il faut exercer sur elle une surveillance qu'elle ne saurait trouver autre part que dans un couvent. Veuillez, ma chère et vénérée parente, la recevoir sous votre toit ; l'avenir le plus souhaitable pour votre nièce Christine est qu'elle se décide à y rester toujours. Si elle s'informe d'un jeune homme nommé Herbert, vous pouvez lui dire qu'il est parti pour Batavia, et que de là il se rendra à nos autres comptoirs les plus éloignés.

« Je suis avec respect, madame la supérieure, votre parent et ami,

« Karl Van Amberg. »

Cette lettre n'excita chez la supérieure nulle curiosité ; elle n'avait pas encore vu Christine ; elle ne pouvait en ce moment lui parler : c'était l'heure du silence. Après avoir lu ce que lui mandait Karl Van Amberg, qui était un des membres de sa famille, elle détourna ses pen-

sées de ce sujet, et reprit le livre où elle cherchait quelques maximes à méditer. Son âme, ployée depuis longtemps à l'obéissance, se recueillit et revint à de graves pensées. Quand la cloche sonna, la supérieure se rendit au chœur, pria longtemps au milieu des sœurs, oublia l'univers entier, se releva sans savoir si c'étaient des heures ou des minutes qu'elle avait passées agenouillée devant l'autel, donna le signal de la fin du silence en disant à la religieuse qui l'accompagnait : « Dieu nous bénisse, ma très-chère sœur! » Et, rentrée dans sa cellule, la supérieure envoya chercher Christine Van Amberg.

Christine vint; ses yeux étaient pleins de larmes, ses joues étaient marbrées, tant elles avaient été effleurées par le mouchoir qui voulait cacher les pleurs de la pauvre enfant; sa respiration était courte et s'échappait de ses lèvres presque comme un sanglot; ses membres étaient agités d'un tremblement nerveux; elle se soutenait à peine, et semblait affreusement souffrir d'âme et de corps.

La supérieure regarda Christine avec un grand étonnement; jamais elle n'avait vu une créature humaine en proie à une pareille émotion. Son cœur, qui ne s'était pas blasé sur les maux des autres, parce qu'autour d'elle tout était calme, se sentit à l'instant saisi de pitié, et quelques larmes montèrent à ses yeux; mais ces larmes-là ne ressemblaient pas à celles de Christine, elles étaient douces et semblaient tomber du ciel pour consoler les malheureux.

La religieuse se leva, alla chercher Christine, qui restait près de la porte, la fit asseoir à ses côtés, et lui dit doucement :

— Mon enfant, je vois que vous avez grand besoin que Dieu vienne à votre secours; il habite cette maison où on le sert avec amour; vous le prierez avec nous, nous le prierons avec vous.

— Je ne veux pas rester ici, madame! s'écria Christine; je mourrai si je reste enfermée dans ce couvent! Je ne veux pas, je ne peux pas me faire religieuse; rendez-moi ma liberté, madame!

Ces mots furent prononcés avec l'énergie du désespoir, avec un accent que les murailles du couvent n'avaient jamais entendu. La supérieure resta un instant interdite; son regard s'arrêtait sur Christine, comme si elle ne comprenait pas ce qu'elle entendait.

— Oh! laissez-moi partir, madame! reprit la jeune fille en tombant aux genoux de la religieuse et en mouillant de larmes ses mains qu'elle embrassait; par pitié, laissez-moi partir! J'ai été libre toute ma vie; je suis fiancée à un pauvre jeune homme qui mourra si l'on nous retient séparés. Je serai sa femme dévouée et obéissante, je remplirai et chérirai tous mes devoirs. Je n'ai plus de mère, personne n'est plus sur la terre pour avoir pitié de moi! Vous qui ressemblez à un ange, madame, laissez-moi partir!

La supérieure fut émue. Dans son émotion, il y avait de l'étonnement, presque de la terreur : elle frissonnait de voir l'âme, créée par le Seigneur pour le comprendre et l'adorer, se livrer, dans une de ses créatures, à la tempête des passions, comme une feuille que le vent a détachée de l'arbre; mais tout bas, au fond de son cœur, son jugement droit et éclairé reprochait sévèrement à Karl Van Amberg l'usage qu'il faisait de son autorité paternelle. Elle s'approcha de Christine et lui dit avec douceur :

— Appelez-moi votre mère; ici personne ne s'appelle *madame;* nous sommes une grande famille; vous n'avez plus autour de vous que des sœurs, et moi que vous devez nommer votre mère. Ne me parlez pas de votre vie passée, je serais inhabile à en guérir les blessures. Vous trouverez dans cette maison des cœurs, non pas plus touchés que le mien, mais plus éclairés pour vous guider. Vous comprenez, mon enfant, que vous ne pouvez aujourd'hui sortir d'ici; vous m'êtes confiée; je ne puis vous éloigner de ce couvent que pour vous remettre entre les mains de votre père. Puisqu'il croit sage de vous fermer momentanément sa demeure, il me semble, ma fille, qu'après la maison paternelle il n'y a que la maison de Dieu. Essayez de respirer quelque temps l'air de ce séjour de paix; cherchez parmi nous le repos sans aliéner votre liberté; prenez la robe noire des postulantes, robe de bure sous laquelle le cœur apprend vite à ne battre que pour Dieu.

— Moi, moi! s'écria Christine, me dépouiller des vêtements que portent les femmes heureuses et libres! Oh! il me semblerait quitter Herbert pour toujours! il me semblerait mettre entre lui

et moi un obstacle éternel! Oh! non, non, jamais! Ma mère, ne descendras-tu pas du ciel pour venir à mon secours?

— La robe des postulantes n'est pas le vêtement des pieuses femmes qui se sont consacrées à Dieu. Ce vêtement doit être, avant les vœux, changé deux fois encore. La robe que je vous offre est destinée à celles qui veulent essayer la vie du cloître : vous la quitterez et la déposerez au seuil de notre porte, quand cette porte s'ouvrira à votre demande pour vous rendre au monde; mais nul ne saurait demeurer sous le toit de ce couvent sans porter les insignes qui séparent les serviteurs de Dieu du reste des hommes. Ce n'est point ici une maison d'éducation, on ne peut entrer parmi nous que comme postulante, et, ne devriez-vous rester que quelques mois, il faut suivre la règle et prendre les vêtements du couvent. Votre père est irrité, que gagneriez-vous à être ramenée en ce moment près de lui? Essayez de fléchir sa colère par votre soumission; attendez, espérez, restez ici, on priera pour vous; nul n'y souffre longtemps.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Christine, que faire? que devenir? N'ai-je pas de place sur la terre?... n'y a-t-il pas un seul cœur pour me prendre en pitié? Ces grilles fermées sur moi ne veulent s'ouvrir que pour me rendre à mon père! Que faire? grand Dieu, que faire?

— Obéir et prier, mon enfant, répondit la supérieure. Le temps fera le reste. Ne craignez pas, je vous protégerai.

— Je ne puis prier, s'écria Christine. Le désespoir ne sait pas de prières. Je me révolte contre ma destinée. Je veux être libre d'aimer et de vivre au grand air; ici, ici, je ne puis prier.

La supérieure posa sa main sur les lèvres de Christine.

— Nous prierons donc pour vous, lui dit-elle.

— Ah! s'écria Christine, si tous mes efforts sont impuissants pour me faire rendre la liberté, il y a dans le monde un être qui souffre comme moi, et qui, lui, saura délivrer la pauvre prisonnière. Herbert m'a dit que rien n'était impossible pour ceux qui aimaient. Herbert viendra à mon secours.

— Herbert est parti pour Batavia, il y fera un long séjour; de là, il ira plus loin encore : il a quitté la Hollande pour des années sans nombre.

Christine poussa un cri déchirant et resta accablée, puis elle releva vers la supérieure son visage pâle et inondé de larmes.

— Maintenant, dit-elle, tous les lieux me sont indifférents, tous les vêtements sont les mêmes à mes yeux. Herbert m'a abandonnée, il a consenti à notre éternelle séparation!

Huit jours après, Christine prenait l'habit de postulante; elle savait que cet habit n'engageait pas sa liberté, elle pleurait pourtant. Deux sœurs converses l'aidaient à se vêtir. Immobile comme une statue, Christine se laissait faire, mais son cœur protestait avec énergie contre tout ce que cette robe semblait promettre à Dieu. Elle voulait sa liberté à défaut d'autre bonheur, et sa tête exaltée rêvait encore de traverser les mers pour retrouver Herbert. Jamais le pieux vêtement d'une postulante ne couvrit un cœur plus agité, jamais il ne fut mouillé de larmes plus amères.

Comme la toilette s'achevait, une des sœurs prit la main de Christine et voulut en ôter un anneau d'or qui s'y trouvait; ainsi le voulait la règle. Christine retira brusquement sa main.

— C'est Herbert qui me l'a donné! s'écria-t-elle; cet anneau, le seul bien qui me reste, ne me quittera qu'à la mort!

La supérieure entrait.

— Je veux garder cet anneau! répéta Christine en montrant l'anneau qui brillait à son doigt.

La supérieure éloigna les sœurs, fixa sur Christine son regard calme, maternel et sérieux.

— Mon enfant... dit-elle.

Ces paroles rappelèrent à la jeune fille le temps heureux où sa mère lui parlait.

— Mon enfant, ces mots *je veux* ne sont jamais prononcés en ces lieux. Dieu seul *veut*, et nous, nous obéissons. Rassurez-vous, nulle ne s'engage ici que par sa propre volonté; ce n'est en ce moment pour vous qu'une retraite choisie par votre père. Si, après avoir prêté l'oreille aux voix qui vont nous parler de Dieu, vous pleurez encore comme aujourd'hui, les portes s'ouvriront, je vous rendrai à votre père; d'ici-là, obéissez comme toutes nous obéissons.

— Mon anneau, mon pauvre anneau! répét

les actions sans soumettre l'esprit, ne nous atteignent qu'en nous faisant cruellement souffrir. Si Christine marchait, il fallait qu'elle marchât lentement; si elle parlait, il fallait que sa voix fût basse; si la cloche sonnait, il fallait s'agenouiller avec un cœur aride; si l'horloge marquait dix heures, il fallait se coucher sans sommeil; si le jour commençait à poindre, il fallait se lever avec des yeux alourdis par le besoin du repos. Neuf fois par jour, la cloche disait d'aller prier. Pour les religieuses, cette cloche, voix amie descendant du ciel, semblait, en le divisant, rendre le temps plus facile à passer; mais, pour Christine, c'était un supplice d'obéissance qui brisait cette âme, toute aux passions de la terre.

Quand, la nuit, elle était seule dans sa cellule, elle se levait et venait, près de sa petite fenêtre, essayer de découvrir un coin du ciel. La lune, les nuages, lui rappelaient cette dernière nuit d'espérance et d'amour, pendant laquelle elle vogua quelques heures, assise auprès d'Herbert, croyant à une éternelle union de leurs âmes, rêvant la liberté sous le beau ciel de l'Espagne; puis elle appelait Herbert, lui parlait et pleurait. Après ces nuits d'insomnie, elle descendait au chœur avec des yeux encore mouillés de larmes, avec une pâleur mortelle répandue sur son visage, et le regard de la supérieure s'arrêtait sur elle, comme pour lui donner une affectueuse pitié et lui faire de silencieux reproches.

Un jour, la supérieure la fit appeler et lui dit:

— Ma fille, je veux vous parler, je voudrais essayer de vous faire du bien. Vos larmes continuelles attristent mon cœur; je ne croyais pas qu'une créature humaine pût autant pleurer. Les lois de ce couvent, que je relis chaque jour, disent, en parlant de la supérieure : *Elle élèvera avec un amour maternel les sœurs qui, comme les petits enfants, seront encore faibles à la dévotion, se ressouvenant de ce que dit saint Bernard à ceux qui servent les âmes : — La charge des âmes n'est pas des âmes fortes, mais des âmes infirmes.* — Voyons, ma fille malade, la vie vous paraît donc bien dure?

— Oui, répondit Christine, elle est au delà de ce que je puis supporter; je veux être libre.

— Vous avez seize ans, vous dépendez de tous ceux qui vous entourent; nulle part vous ne pouvez être libre.

— Eh bien! alors, je suis malheureuse; qu'on me laisse être malheureuse et pleurer!

— Ma fille, répondit la supérieure, je savais bien tout le prix du bonheur paisible dont j'ai joui; mais vous m'apprenez tous les maux dont j'ai été préservée. Qu'y a-t-il donc ici qui puisse paraître pire que les agitations dont le reste de la terre a rempli votre cœur? Avec les rayons du jour, la cloche, la même depuis notre enfance, nous éveille pour prier. Nous l'aimons; elle nous rappelle les salutaires pensées qui doivent nous suivre en tous lieux. Au chœur, quelques-unes d'entre nous chantent, et leurs chants sont purs et doux. Les prières seraient belles, lues seulement par les yeux; elles sont plus belles encore, chantées par des voix jeunes : un grand calme descend dans nos cœurs, rien ne préoccupe nos pensées, rien de mal ne peut survenir; nous ne pouvons rien perdre, nul malheur ne peut nous atteindre. Les heures ne seront ni longues ni courtes, elles seront occupées et toujours semblables. Nous obéissons strictement aux ordres du saint qui a tracé pour nous le chemin à suivre pour arriver au ciel. Notre travail est pour les pauvres ou pour notre maison. Il y a des heures d'un grand silence; mais quand on a l'habitude du recueillement, on entend Dieu parler quand tout se tait. Nous obéissons, ce n'est pas aux puissances de la terre, c'est à Dieu. Nulle autorité ne dure ici. Dans trois ans je serai à vos côtés. Nous sommes pauvres, mais chaque jour apporte le pain nécessaire et le vêtement qui préserve du froid. Nous n'avons aucun lien, mais nous sommes toutes sœurs, et c'est parce que nous devons aimer tout le monde qu'on nous défend une seule amitié. C'est pour que notre cœur s'ouvre plus large pour tous nos frères qu'on n'y permet pas le choix d'un seul. Si rien ne nous appartient, si nous ne faisons que passer dans nos cellules, si nous quittons nos livres, nos rosaires, pour en prendre d'autres inconnus qui ne nous ont pas encore vues prier, c'est que nous sommes des âmes heureuses cherchant le ciel, et il faut, pour être prêtes au moment du départ, couper d'avance tous les liens qui touchent à la terre. Nous sommes cloîtrées, mais qu'importe l'immensité d'un monde que nous ignorons? Nos âmes savent bien franchir les murs de ce couvent; elles ne cherchent pas à

suivre les chemins de la terre, elles s'élèvent, elles volent, et vont au ciel trouver et adorer Dieu. Enfin nous sommes calmes, et chaque brebis égarée qui arrive de loin pour entrer sous notre toit dit que le repos n'existe qu'ici, et qu'on ne le trouve en nul lieu parmi les hommes. Toutes nos sœurs sont de bonnes et simples personnes, promptes au travail, douces d'esprit, qui savent sourire après avoir prié, qui sauront vous parler pour vous instruire et vous parler encore pour vous égayer. Allons, sœur Van Amberg, ne roidissez pas votre âme contre l'atmosphère de paix qui règne à l'ombre du cloître; ne demandez pas impérieusement au Tout-Puissant, qui vous a créée pour le bonheur éternel, de vous prodiguer encore les terrestres bonheurs d'une vie qui, pour lui, fuit comme une minute. Ouvrez votre âme à la foi. *La foi est une belle aube qui, commençant à poindre, va continuellement croissant en clarté jusques au plein jour* (1).

La supérieure se tut. Christine resta la tête baissée sur sa poitrine; elle avait écouté, mais sans cesser de pleurer; son cœur demeurait fermé pour toutes les voix qui disaient d'oublier celui qu'elle aimait. La supérieure joignit les mains, et pria tout bas auprès d'elle; elle ne dit pas à la jeune fille la démarche qu'elle avait faite auprès de son père : elle renferma dans son cœur l'espérance de la renvoyer un jour à sa famille; mais, pleine d'un saint zèle, elle essayait du moins, par ce séjour momentané au couvent, de dompter cette âme ardente et insoumise.

Un jour, on envoya Christine soigner une sœur qui était malade. Chaque religieuse se relayait auprès de ce lit de douleur. Christine, en entrant dans la cellule de la religieuse, fut étonnée de voir qu'elle avait perdu l'aspect austère et triste de toutes les autres cellules. La fenêtre entr'ouverte laissait venir un rayon de soleil. Sur une petite table posée près du lit, il y avait un verre rempli de fleurs, luxe défendu dans l'intérieur du couvent. Un bouquet blanc ornait une image de la Vierge. Un livre pieux était ouvert auprès de la religieuse. Elle sourit doucement de l'étonnement de Christine.

— Ma sœur, lui dit-elle, venez respirer la bonne odeur répandue dans cette chambre. Saint François de Sales a écrit de sa propre main qu'il fallait rendre agréable la chambre des malades, qu'il fallait y porter des fleurs pour égayer la vue. Ma sœur, les anges du ciel descendent près du lit de ceux qui souffrent, car ceux qui souffrent avec un cœur soumis sont aimés de Dieu. Voyez, notre demeure s'égaie à mesure que nous approchons du moment de la quitter. Elle a l'air de se préparer pour une fête, car n'est-ce pas une fête de s'envoler vers le ciel?

— Ma sœur, lui dit Christine, souffrez-vous beaucoup?

— Oui, je souffre, et je crois que je vais mourir.

— Hélas! mon Dieu, vous êtes bien jeune!

— J'ai confiance dans le Dieu qui m'appelle, je suis prête à aller le trouver.

— Êtes-vous depuis longtemps au couvent?

— Depuis dix ans.

— Dix ans! grand Dieu!

— Ce temps a passé bien vite, il m'a consolée des chagrins que j'avais emportés en fuyant le monde.

— Des chagrins, dites-vous? vous avez pleuré! Oh! parlez-moi, je vous en prie, ma sœur!

— J'ai perdu mon fiancé trois jours avant le jour fixé pour notre mariage. Il est mort sous mes yeux; j'aurais voulu mourir avec lui : Dieu ne l'a pas permis. J'ai fait du moins ce qu'il dépendait de moi de faire, j'ai quitté le monde, je suis venue prier pour lui et attendre le moment de le rejoindre.

— Séparée pour toujours de celui que vous aimiez! Oh! que vous avez dû souffrir, ma sœur!

— Séparée sur la terre, mais non pour toujours, répondit la religieuse; encore, ajouta-t-elle, j'ai vécu auprès de lui : ceux qui ne sont plus ne sont pas bien loin de ceux qui ne vivent que pour prier.

— Et vous n'avez pas pleuré toujours, toujours!

— J'ai pleuré, ma sœur, et vos larmes m'ont fait souvenir de mes larmes d'autrefois; mais je suis restée plus longtemps que vous dans le monde, j'avais déjà appris à le connaître. Tout se sépare sur la terre; on se quitte par la mort, par l'oubli, par les changements même dans les affections; on s'aime moins après s'être aimé beaucoup. Tout est triste, on pleure un peu

(1) Saint François de Sales, *Traité de l'amour divin.*

partout. Eh bien! moi, je suis venue demander aux espérances éternelles de me consoler des espérances brisées de la terre. La vie est courte; les plus heureux sont ceux qui voient au delà. J'ai vécu paisible avec un souvenir, je meurs paisible avec une espérance.

Christine ne questionna plus, mais ses larmes coulaient, et intérieurement son cœur répondait qu'elle, elle pleurerait toujours, et qu'il lui fallait ou vivre avec Herbert ou mourir.

Une nuit, pendant le sommeil des religieuses, le son des cloches retentit dans le couvent. Ces cloches annonçaient qu'une sœur était à l'agonie; c'était la religieuse soignée par Christine quelques jours auparavant qui allait terminer sa courte existence.

Si la vie dans un couvent diffère de toute vie ailleurs, la mort au couvent diffère plus encore de la mort en tout autre lieu. La vraie mort de la religieuse s'est accomplie le jour de sa profession; l'autre n'est plus que le moment du repos et de la récompense. Aussi, dans cette cellule qu'une âme allait quitter pour le ciel, il n'y avait ni sanglots ni larmes; un grand recueillement régnait sur tous les visages, ils étaient graves et calmes. La flamme des cierges apportés pour les dernières cérémonies de la religion éclairait en plein le front serein de la mourante; ses lèvres s'entr'ouvraient pour répondre aux prières de ses compagnes; ses mains touchaient encore les grains du rosaire qu'elle avait chaque jour porté à son côté. Au pied du lit, la supérieure et les sœurs étaient agenouillées; celles des religieuses qui n'avaient pu trouver place dans l'étroite cellule étaient à genoux près de la porte, dans le corridor. Il n'y avait ni douleur, ni trouble, ni effroi; le silence régnait partout; des prières seules l'interrompaient. La mourante était tranquille; l'assistance était recueillie; la mort n'était plus le spectre affreux qui glace d'horreur, mais l'ange consolateur qui vient chercher les enfants de Dieu pour les mener à lui. Là les passions humaines, là tous les liens de la terre étaient oubliés ou vaincus. Nul regret n'attristait le dernier départ; l'hymne de la délivrance se faisait seule entendre. Tous les cœurs qui battaient désiraient le ciel, tous les yeux qui regardaient le voyaient s'entr'ouvrir pour recevoir l'épouse du Christ. L'une ne mourait pas en aimant la vie, les autres ne vivaient pas en craignant la mort : c'était un solennel et imposant spectacle. Comme le voyageur fatigué, après avoir suivi lentement la route longue et droite à l'extrémité de laquelle il entrevoyait un toit hospitalier, arrive le cœur plein d'allégresse au lieu du repos, ainsi la religieuse, après de longs jours tout semblables, arrive avec une sainte joie au jour de la mort qui donne le ciel pour demeure.

Christine s'agenouilla, mais son cœur était plein des troubles de la terre. Elle aimait la vie, et c'était à la vie et non au ciel qu'elle demandait des espérances et du bonheur.

Au milieu d'une prière, l'âme de la religieuse s'envola : elle mourut dans la paix du Seigneur, sans regret, sans crainte. Alors s'accomplirent les cérémonies qui suivent la mort d'une sœur de la Visitation. On fut chercher dans les armoires la couronne de roses blanches conservée avec soin depuis le jour où elle prononça ses vœux, et on la lui posa sur la tête pour la dernière fois. Cette couronne blanche, une religieuse la porte quelques heures le jour de sa profession, puis elle la quitte en sachant que ces fleurs ne toucheront plus son front que lorsqu'il sera glacé par la mort. La religieuse, la couronne sur la tête, est exposée dans sa bière ouverte au milieu du chœur du couvent. — On nomma deux sœurs pour veiller et prier. Christine Van Amberg fut une de celles qui restèrent agenouillées près de la religieuse qui venait de mourir.

La nuit fut longue et solennelle : d'un côté, une femme qui n'était plus; près d'elle, une femme agitée de toutes les passions de la terre; entre elles deux, une religieuse vivante comme l'une, calme comme l'autre.

Avec le jour, la supérieure vint prier près de la morte; puis elle s'éloigna, laissant d'autres sœurs pour veiller comme Christine avait veillé.

— Ma fille, dit-elle doucement à Christine, cette nuit a dû avoir pour vous de salutaires enseignements. Si notre vie vous paraît triste, notre mort doit vous paraître douce.

— Ma mère, répondit Christine, je veux bien mourir!

— Mon enfant, Dieu vous laissera vivre, reprit la supérieure; votre âme n'est pas prête; tâchez qu'elle prie et fasse silence.

Un jour, les portes du couvent s'ouvrirent,

non pour laisser entrer, mais pour laisser sortir. C'était un rare événement, et peut-être était-ce la plus pénible des épreuves imposées aux saintes filles qui vivent dans l'abnégation d'elles-mêmes. Une religieuse de la communauté avait, depuis vingt ans, passé des jours uniformes et tranquilles dans ce cloître dont elle aimait les murs, l'église, le préau; rien ne lui appartenait sur la terre : elle avait chaque année changé de cellule, changé de livres, changé de rosaire; mais les murailles de ce couvent, mais le chœur, mais les dalles sur lesquelles elle s'agenouillait depuis tant d'années, mais les compagnes qu'elle regardait quand elle ne leur parlait pas, tout cela était son bien, ses amis, ses liens. Un ordre émanant de l'autorité supérieure vint dire à la religieuse d'aller au delà des mers, en pays étranger, porter l'appui de son zèle et de sa foi à quelques couvents éloignés, d'y rester toute sa vie, sans songer à revenir sous le toit qu'elle avait choisi. Les murs du cloître n'ont jamais entendu une parole de murmure; bien plus, les âmes n'y ont pas une seule pensée de révolte. La religieuse se prépara à obéir en silence. Si des larmes voulurent mouiller ses yeux, elle les refoula vers son cœur, et ce cœur était si soumis, que c'était sans lutte violente qu'il ne laissait pas paraître au dehors la tristesse qui pesait sur lui. Bien des mains se tendirent vers celle qui s'éloignait, bien des fronts furent graves, bien des bouches s'entr'ouvrirent, mais *Dieu soit avec vous, ma sœur!* furent les seules paroles qui s'échappèrent des lèvres. Le cloître laissa sortir une de ses filles. Celles qui restèrent prièrent; celle qui partait priait. Les cœurs émus n'eurent d'autre expression pour traduire leur émotion que ces douces paroles : « La volonté de Dieu soit faite! » Puis les portes se refermèrent; le calme, l'ordre, le travail, reprirent leur marche accoutumée. On avait obéi avec simplicité et humilité : tout était dit.

— Ma fille, dit la supérieure à Christine, l'exemple de l'abnégation de soi-même, de l'obéissance absolue, n'enseigne-t-il pas à votre âme la résignation?

Christine garda le silence, mais ce silence n'était pas la soumission de son cœur.

La supérieure ne questionna plus; parfois seulement elle appelait Christine dans sa cellule, elle la faisait asseoir près d'elle; elle lui prêtait des livres, puis elle la laissait ou lire ou rêver. Comme dans toutes les cellules, les murs de celle de la supérieure étaient couverts de sentences : c'étaient des voix qui parlaient sans parole. Le petit tabouret de Christine était placé en face d'une muraille sur laquelle on lisait : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et qui souffrez, je vous soulagerai!* Pendant les longues heures du silence, si Christine levait les yeux, elle voyait cet appel fait à tous les malheureux. Si elle regardait d'un autre côté, ses yeux rencontraient le crucifix de bois; si elle tournait encore la tête, elle voyait la supérieure agenouillée; si elle laissait tomber sa tête sur sa poitrine, son livre de prières, ouvert sur ses genoux, frappait ses regards. Parfois, pour se livrer aux pensées de son cœur, Christine fermait les yeux, mais alors la cloche du couvent tintait doucement et disait encore de prier. Quand elle sortait de sa cellule, elle voyait ses compagnes calmes et recueillies la saluer en murmurant : *Dieu soit avec vous, ma sœur!* Quand elle mangeait, une voix douce lui disait de remercier le Seigneur.

En d'autres moments, si la cloche sonnait l'*heure de l'obéissance,* toutes les religieuses quittaient ce qu'elles étaient occupées à faire, et, rangées autour de la supérieure, attendaient les ordres qu'elle allait donner. La supérieure envoyait les sœurs à divers travaux, ainsi qu'elle le jugeait bon : chacune avait sa tâche marquée; nulle ne la choisissait, toutes obéissaient. Les religieuses se répandaient dans les différentes parties du couvent pour vaquer à la besogne qui leur était confiée, et cette heure avait pris le saint nom de l'*heure de l'obéissance*.

Christine vit tout cela, mais personne ne la questionna. Ce qui se passa dans son cœur, nul ne le sut sur la terre.

Les cloches, les chants, les prières, le silence, les saints exemples, les douces paroles, les murs aux pieuses maximes, les tombes qui donnent de graves pensées, toutes ces choses, comme des anges invisibles, entouraient Christine; mais personne ne la questionna. Et ce qui se passa dans son cœur, nul ne le sut sur la terre.

La supérieure ne reçut pas de réponse à la lettre qu'elle avait envoyée à Karl Van Amberg. Elle écrivit une seconde fois, elle parla au père de Christine d'une manière plus ferme encore,

elle ordonna presque qu'on vînt chercher la jeune fille : une seconde fois sa lettre resta sans réponse.

Cinq ans s'étaient écoulés.

Un jour, les portes du couvent s'ouvrirent pour laisser passer un étranger qui demandait à parler à la supérieure. C'était un vieillard; une canne soutenait ses pas chancelants; il regardait autour de lui avec surprise et émotion, tandis qu'il attendait dans le petit parloir; plusieurs fois il passa la main sur ses yeux, comme pour en essuyer les larmes.

— Pauvre, pauvre enfant! murmura-t-il.

Quand la supérieure vint derrière la grille du parloir, le vieillard s'avança vivement vers elle.

— Je suis Guillaume Van Amberg, lui dit-il, le frère de Karl Van Amberg; je viens, madame, chercher Christine Van Amberg, sa fille et ma nièce.

— Vous venez bien tard! répondit la supérieure; la sœur Marthe-Marie est au moment de prononcer ses vœux.

— Marthe-Marie!... je ne connais pas ce nom! reprit Guillaume Van Amberg; c'est Christine que j'appelle, c'est Christine que je demande.

— Christine Van Amberg, maintenant sœur Marthe-Marie, va prononcer ses vœux.

— Christine religieuse!... O mon Dieu, c'est impossible... Madame, on a brisé le cœur de cette enfant; c'est par désespoir qu'elle prendrait le voile : on l'a trop fait souffrir... on a été cruel; mais j'apporte avec sa liberté la certitude du bonheur qu'elle a souhaité toute sa vie, la permission d'épouser celui qu'elle aime. Christine me suivra, si je puis seulement lui parler.

— Parlez-lui donc, et qu'elle parte, si telle est sa volonté!

— Merci, madame, merci! Envoyez-moi mon enfant, envoyez-moi ma Christine, je l'attends avec impatience et bonheur.

La supérieure se retira.

Resté seul, Guillaume, profondément ému, regarda autour de lui; plus il regardait, plus il se sentait le cœur troublé; un poids affreux oppressait sa poitrine; il eût voulu prendre Christine entre ses bras, comme il le faisait quand elle était petite, et s'enfuir avec elle en toute hâte, loin de ces grilles qui lui faisaient peur.

— Pauvre enfant, murmurait-il, quel séjour pour les belles années de ta jeunesse!... Oh! que tu as dû souffrir! Mais console-toi, chère enfant, me voici!

Il se rappelait Christine, la jeune fille sauvage, se plaisant à être libre, à courir en tous lieux, puis Christine, la femme passionnée, pleine de trouble, d'amour et d'indépendance. Un sourire effleura les lèvres du vieillard, tandis qu'il songeait au cri de bonheur que pousserait Christine quand il lui dirait : « Tu es libre, et Herbert t'attend pour te conduire à l'autel! » Son cœur battait comme il n'avait guère battu aux jours de sa jeunesse. A son insu, des larmes s'échappèrent de ses yeux : il ne savait si c'étaient des larmes de tristesse lui venant à l'aspect du lieu austère qui avait été cinq années la demeure de Christine, ou si c'étaient des larmes de joie lui venant du bonheur de la revoir et de la délivrer; il comptait les minutes, et restait les yeux attachés sur la petite porte qui allait s'ouvrir pour laisser entrer Christine. Il ne pourrait la serrer sur son cœur, les grilles étaient là, mais du moins il allait l'entendre et la regarder. Tout à coup, son sang se porta violemment vers son cœur au bruit que fit une porte en tournant sur ses gonds; cette porte s'ouvrit. Une novice vêtue de blanc s'approcha lentement de Guillaume; il regarda, recula, hésita, et s'écria : — O mon Dieu! est-ce Christine?

Guillaume gardait avec amour dans sa mémoire le souvenir d'une brune enfant, vive, alerte, aux yeux brillants, au teint hâlé, aux mouvements brusques, courant plutôt que marchant, un peu comme la chèvre qui aime les flancs escarpés des montagnes. Il voyait devant lui une grande jeune fille, pâle et blanche comme les voiles qui l'entouraient; ses cheveux disparaissaient sous un épais bandeau de lin; sa taille élancée se trahissait à peine sous les plis de ses vêtements de laine blanche; ses mouvements étaient lents; ses yeux noirs étaient voilés par une indicible langueur; un calme profond régnait dans toute sa personne, mais ce calme était si grand, qu'il ressemblait à l'absence de la vie. On eût dit que ses yeux regardaient sans voir, que ses lèvres ne savaient plus s'ouvrir pour parler, que ses oreilles écoutaient sans entendre. La sœur Marthe-Marie était belle, mais d'une beauté inconnue à la terre. C'était un repos in-

fini, c'était un calme immuable qui la rendaient belle.

Le vieillard se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme; les paroles expirèrent sur ses lèvres; i tendit vers Christine des mains qui ne pouvaient l'atteindre. Marthe-Marie essaya de sourire en regardant son oncle; mais elle resta silencieuse et immobile devant lui.

— O mon enfant! s'écria enfin Guillaume; oh! que tu souffres ici!

Marthe-Marie branla doucement la tête, et la tranquillité du regard qu'elle fixa sur son oncle protestait contre les souffrances qu'il supposait.

— Est-il possible que cinq années aient pu ainsi changer ma Christine? C'est mon cœur qui te reconnaît, mon enfant, et non mes yeux! On t'a donc imposé bien des austérités, bien des privations?

— Non.

— On a donc fait peser sur toi un joug bien dur?

— Non.

— Tu as donc été malade?

— Non.

— Alors ton pauvre cœur a trop souffert, il s'est brisé. Tu as beaucoup pleuré?

— Je ne m'en souviens plus.

— Christine, Christine, es-tu vivante? ou est-ce l'ombre d'Annunciata qui est sortie de son tombeau?... O mon enfant, en te voyant, je crois la voir telle que je l'ai vue, étendue sans vie sur son lit de mort!

Marthe-Marie leva ses grands yeux vers le ciel; elle joignit ses mains et murmura : — Ma mère!

— Christine, parle-moi! pleure avec moi! tu m'effraies par ton calme et ton silence... Ah! c'est que, dans le trouble que j'éprouve, je ne t'ai rien expliqué... Écoute-moi : mon frère Karl, par la banqueroute d'un de ses associés d'outre-mer, a vu subitement sa fortune entièrement compromise. Pour empêcher une ruine totale, mon frère a été obligé de s'embarquer immédiatement pour les colonies. Il est parti, croyant revenir au bout de quelques années; mais maintenant il ajourne indéfiniment son retour, ses affaires rendent son absence nécessaire. Il a emmené ses deux filles aînées. Moi, trop vieux pour aller le rejoindre, trop vieux pour rester seul, on m'a donné Christine; mais je n'ai pas voulu de toi, mon enfant, sans la possibilité de te rendre heureuse. J'ai demandé, avec de vives instances, la permission de te marier avec Herbert. Tu n'es plus une riche héritière. Ton père parti, un vieillard comme moi n'était pas un soutien dont la protection pût durer bien longtemps; ton père a consenti à tout ce que je demandais; il t'envoie, comme adieu, ta liberté et la permission d'épouser Herbert... Christine, tu es libre et Herbert attend sa femme...

Les longs voiles de la novice vacillèrent comme si les membres qu'ils cachaient eussent tremblé un peu; elle resta quelques secondes sans parler, puis elle répondit :

— Il est trop tard, je suis la fiancée du Seigneur!

Guillaume jeta un cri de douleur. Il regarda avec effroi l'immobile jeune fille qui se tenait droite devant lui.

— Christine, s'écria-t-il, tu.., tu n'aimes plus Herbert?

— Je suis la fiancée du Seigneur! répéta la novice les mains jointes sur sa poitrine, les yeux levés vers le ciel.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Guillaume en pleurant, mon frère a tué cette enfant! son âme a été *triste jusqu'à la mort!* Pauvre et chère victime de notre sévérité, dis-moi, Christine, dis-moi, que s'est-il donc passé en toi depuis que tu es ici?

— J'ai vu prier, j'ai prié. Il y avait de grands silences, je me suis tue; personne ne pleurait, j'ai essuyé mes larmes; quelque chose de froid d'abord, puis de doux ensuite, a enveloppé mon âme. La voix de Dieu s'est fait entendre, je l'ai écoutée; j'ai aimé le Seigneur, et je me suis donnée à lui.

Puis, comme fatiguée de tant de paroles, Marthe-Marie se tut et retomba dans ce recueillement intérieur qui la rendait insensible à ce qui se passait autour d'elle. En ce moment, le son d'une cloche se fit entendre; la novice tressaillit, et ses yeux brillèrent.

— Dieu m'appelle, dit-elle; je vais prier.

— Eh quoi! Christine, mon enfant, tu vas me quitter ainsi?

— N'entendez-vous pas la cloche? c'est l'heure de la prière.

— Mais, ma fille, mon enfant, je venais pour t'emmener?

— Je ne sortirai plus d'ici. Adieu, mon oncle, répondit Marthe-Marie en s'éloignant lentement. Au moment d'ouvrir la porte pour quitter le parloir, elle se retourna vers Guillaume; son regard se fixa sur lui avec une triste et douce expression; ses lèvres remuèrent comme pour lui envoyer un baiser, puis elle disparut.

Guillaume n'essaya pas de la retenir; il resta la tête appuyée contre la grille, et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues. La cloche tintait toujours, elle lui semblait le glas funèbre de son enfant. Combien de temps resta-t-il ainsi abîmé dans ses réflexions? Guillaume ne s'en rendit pas compte. Un moment vint où il entendit une voix lui parler : c'était la supérieure qui, enveloppée dans ses voiles noirs, venait de s'asseoir de l'autre côté de la grille.

— J'avais prévu votre douleur, lui dit la supérieure, notre sœur Marthe-Marie ne veut pas vous suivre.

Guillaume leva sur la religieuse son regard désolé.

— Hélas! hélas! dit-il, cette enfant que j'ai tant aimée m'a revu sans joie et m'abandonne sans regret!

— Ecoutez, mon fils, reprit la supérieure, écoutez. Il y a cinq ans passés, on a amené ici une jeune fille au désespoir, pleine d'agitation et de trouble; elle a cru descendre dans sa tombe en entrant au couvent. Pendant une année entière, nul n'a vu son visage sans y voir des pleurs. Dieu seul sait le nombre des larmes que les yeux doivent verser avant qu'une âme brisée revienne au calme et à la résignation, les hommes ne sauraient les compter. Cette jeune fille a beaucoup souffert; nous avons vainement demandé grâce pour elle, nous avons vainement appelé sa famille à son secours. Elle pouvait dire, comme il est écrit dans le psaume : *Je me lasse à force de gémir et de soupirer; mes yeux sont ternis de tristesse!*... Que pouvions-nous faire, si ce n'est de prier pour elle, puisque personne en ce monde ne voulait reprendre cette pauvre enfant?...

— Hélas! s'écria Guillaume, vos lettres ne nous sont pas parvenues. Mon frère était au delà des mers, et moi, n'ayant alors nulle espérance de faire changer les décisions de Karl, j'avais quitté sa maison vide et triste.

— Les hommes abandonnaient cette enfant, reprit la supérieure; mais Dieu a regardé sa servante, il a consolé son âme. S'il ne rend pas la force à son corps épuisé par la souffrance, que sa volonté soit faite! Peut-être serait-il sage, serait-il généreux, de laisser maintenant à cette jeune fille l'amour de Dieu qui lui est venu après tant de larmes; peut-être serait-il prudent de lui épargner de nouvelles secousses...

— Non, non! s'écria Guillaume, je ne puis donner à Dieu sans murmure ce dernier débris de ma famille, l'appui de ma vieillesse; je veux tout tenter pour ramener son cœur à ses premiers sentiments. Rendez-moi Christine quelques jours seulement... Laissez-moi lui faire revoir les lieux où elle est née, les lieux où elle a aimé... Mes prières ne sauraient la persuader, mais un ordre de vous la fera obéir; dites-lui de rentrer quelques instants sous le toit de son père. Si elle le veut encore, après cette dernière épreuve, eh bien! je vous la rendrai.

— Emmenez la sœur Marthe-Marie avec vous, mon fils, répondit la supérieure, je vais lui dire de vous suivre. Si Dieu a vraiment parlé à son âme, toutes les voix de ce monde n'arriveront pas jusqu'à elle; s'il en est autrement, qu'elle ne revienne pas au cloître, et qu'elle soit bénie partout où elle ira! Adieu, que la paix du Seigneur soit avec vous, mon fils!

Et la supérieure s'éloigna.

Un peu d'espérance ranima Guillaume Van Amberg; il lui sembla qu'une fois le seuil du cloître franchi, Christine retrouverait sa nature d'autrefois, sa jeunesse et son amour. Il crut qu'il allait emmener pour toujours son enfant loin de ces sombres murs. Agité d'une impatience douloureuse, il attendit. Bientôt un pas léger se fit entendre dans le corridor auprès du parloir; Guillaume se précipita vers la porte; Christine était là, et nulle grille ne la séparait plus de son oncle.

— Ma bien-aimée Christine, s'écria Guillaume, enfin je puis donc t'ouvrir mes bras et te serrer sur mon cœur! Viens, nous allons retourner dans notre pays et revoir la maison où nous avons tous vécu ensemble!

La sœur Marthe-Marie était plus pâle encore qu'à sa première entrevue avec Guillaume: s'il eût été possible de saisir une expression quelconque sur ce calme visage, peut-être eût-on pu y entrevoir un peu de tristesse. La novice se

laissa prendre par la main et conduire vers la porte du couvent; mais quand ces portes se furent ouvertes, et qu'elle en eut franchi le seuil, le jour, l'air, le vent, frappant son visage, elle chancela et s'appuya contre le mur extérieur.

Le soleil en ce moment déchirait les nuages et jetait des rayons d'or sur la plaine et sur la petite montagne; l'air était transparent, et l'horizon, plat et monotone, recevait de la lumière une espèce de beauté.

— Regarde, ma fille, regarde!... dit Guillaume à Christine, qui restait immobile dans une muette contemplation, regarde comme la terre est belle! Que cet air est doux à respirer! qu'il est bon d'être libre et de pouvoir avancer vers cet immense horizon!

— O mon oncle, répondit la novice, que le ciel est beau! Voyez comme le soleil brille au-dessus de nos têtes! c'est dans le ciel qu'il faut admirer ses rayons : ils sont déjà ternes et affaiblis quand ils touchent la terre.

Guillaume entraîna Christine vers la voiture qui l'attendait; il s'y plaça près d'elle, et les chevaux partirent. Les yeux de la novice restèrent longtemps fixés sur les murailles de son couvent; puis, quand les détours de la route les cachèrent à ses regards, elle ferma les yeux et sembla s'endormir. Pendant ce voyage, Guillaume essaya vainement de la faire causer; elle pensait, et ne savait plus dire ses pensées; une grande fatigue l'accablait quand on la forçait à répondre; toute sa vie s'était réfugiée au fond de son âme; elle s'y entourait de mystère et de silence; elle n'avait plus rien à dire au monde extérieur. Parfois seulement elle murmurait : — Comme la journée est longue! rien n'en marque les heures; je n'ai pas entendu une seule cloche d'aujourd'hui!

Pâle, immobile, silencieuse, elle fit le voyage à côté de Guillaume, lui obéissant machinalement; mais, comme si un voile eût été baissé sur ses yeux, elle ne vit ni la tristesse du vieillard, ni le pays qu'elle traversait. Enfin, on atteignit la petite maison aux briques rouges; la voiture roula dans la cour que l'herbe envahissait déjà. Gothon vint au-devant d'eux.

— Soyez la bienvenue, mademoiselle, murmura la vieille servante.

Marthe-Marie, appuyée sur le bras de son oncle, entra dans le parloir où la famille Van Amberg s'était si souvent réunie. Le salon était désert et froid; ni livre ni ouvrage ne lui donnait l'apparence de l'habitation; vide de ses derniers hôtes, il attendait les nouveaux. On dirait que les lieux ont une vie qu'ils prennent ou quittent, selon qu'on vient à eux ou qu'on s'en éloigne. Christine traversa lentement cette salle bien connue, et vint s'asseoir sur la chaise restée près de la fenêtre qui donnait sur la prairie. C'était là que sa mère avait vécu vingt ans, là que son enfance s'était écoulée auprès d'Annunciata.

Guillaume ouvrit la fenêtre, lui montra la pelouse, et plus loin le fleuve et les saules. Christine regarda silencieusement, la tête appuyée sur sa main, les yeux fixés sur l'horizon. Guillaume resta longtemps près d'elle, puis il posa sa main sur l'épaule de Christine, et l'appela doucement; elle se leva. Il lui dit de le suivre, elle le suivit. Ils montèrent l'escalier de bois, traversèrent une petite galerie, et Guillaume ouvrit une porte.

— La chambre de ta mère! dit-il à Christine.

La novice fit quelques pas, puis s'arrêta au milieu de la chambre, des larmes coulèrent de ses yeux; elle joignit les mains et pria.

— Ma fille, lui dit Guillaume, elle a ardemment souhaité ton bonheur.

— Elle l'a obtenu, répondit la novice.

Le vieillard se sentait atteint d'une mortelle tristesse. Il lui semblait presser sur son cœur une morte à laquelle son amour ne rendait ni souffle ni chaleur.

Marthe-Marie s'avança vers le lit de sa mère, se prosterna et posa ses lèvres sur l'oreiller qui soutint la tête mourante d'Annunciata.

— Ma mère, ma mère, à revoir bientôt! murmura-t-elle.

Guillaume tressaillit; il emmena Christine, et la conduisit dans sa petite chambre d'autrefois. Le lit aux rideaux blancs était encore là; la guitare était restée suspendue au mur; les livres que Christine avait aimés remplissaient les rayons de sa petite bibliothèque de bois. La fenêtre était ouverte et laissait apercevoir les saules et le fleuve; mais Marthe-Marie ne regarda rien de tout cela. Le crucifix de bois était encore sur la muraille; d'un pas rapide, Christine se dirigea vers lui, s'agenouilla, s'affaissa sur elle-même, appuya sa tête sur les pieds du Christ, ferma

les yeux et respira, comme lorsque après une longue fatigue on trouve le repos. Elle ne regarda rien, ni cette demeure de ses premières années, ni le jardin qu'elle avait tant parcouru, ni le fleuve témoin de ses amours. Elle resta la tête appuyée sur les pieds du Christ, comme un exilé qui retrouve sa patrie, comme un matelot qui rentre au port.

Debout devant elle, Guillaume, les yeux humides de larmes, la regardait en silence. Gothon, à l'écart, du revers de son tablier essuyait ses yeux. Plusieurs heures s'écoulèrent. L'horloge de la maison paternelle sonna; les oiseaux du jardin chantèrent; le vent fit gémir les arbres; au haut du colombier, les tourterelles roucoulèrent; dans la basse-cour, le coq chanta. Tous ces bruits aimés, qui font partie du lieu qui nous vit naître, ne purent distraire Marthe-Marie de son recueillement.

Guillaume, le cœur navré, s'éloigna et descendit seul dans le parloir. Il y resta longtemps la tête baissée sur sa poitrine, plongé dans de sombres réflexions, songeant aux objets de ses affections éloignés pour toujours, puis à ceux qui, près de lui, étaient plus absents encore. Tout à coup des pas précipités se firent entendre; un jeune homme entra et se jeta dans les bras de Guillaume.

— O Herbert! lui dit le vieillard, je vous attendais.

— Christine! Christine! s'écria Herbert; où est Christine? Monsieur, n'est-ce pas un rêve? M. Van Amberg me donne Christine... Je revois mon pays, et Christine m'est rendue.....

— Karl Van Amberg vous la donne, mais Dieu vous la refuse, répondit tristement Guillaume.

Alors Guillaume raconta à Herbert ce qui s'était passé au couvent, ce qui s'était passé dans la maison rouge; il donna mille détails; il les redit mille fois sans pouvoir faire comprendre à Herbert la triste vérité.

— Ce n'est pas possible! répétait l'étudiant avec énergie; si Christine est vivante, si Christine est ici, au premier mot prononcé par son ami, Christine répondra.

— Dieu le veuille, s'écria Guillaume; je n'ai plus d'espérance qu'en vous; venez, allons la trouver.

Herbert monta rapidement l'escalier; son cœur avait trop d'amour pour avoir beaucoup de crainte. Christine libre, c'était pour lui Christine prête à devenir sa femme. Il s'élança vers sa chambre et ouvrit brusquement la porte; mais le jeune homme, comme frappé de la foudre, demeura immobile sur le seuil de cette porte. Le jour allait finir, et ses dernières lueurs éclairaient Marthe-Marie, qui se détachait comme une ombre blanche au milieu de l'obscurité du reste de la chambre. Elle était encore à genoux, la tête appuyée sur les pieds du Christ, et toute sa frêle personne perdue dans les plis de ses vêtements de novice.

Elle n'entendit pas la porte s'ouvrir.

Herbert la regarda longtemps, et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Guillaume prit la main du jeune homme, et la serra en silence.

— Monsieur, murmura Herbert, oh! j'ai peur! Ce n'est pas là ma Christine!... C'est une ombre sortie de la terre ou un ange venu du ciel qui a pris sa place...

— Non, ce n'est plus là Christine, répondit tristement Guillaume.

Après quelques minutes d'une douloureuse contemplation, Herbert s'écria : — Christine, chère Christine!...

Au son de cette voix, la novice tressaillit; elle se leva toute droite et répondit : — Herbert!...

Comme autrefois, à la voix de son ami qui disait : — Christine! Marthe-Marie avait répondu : Herbert!

Le cœur du jeune homme battit avec force; il s'élança vers la novice, lui prit les mains :

— C'est moi, c'est Herbert! s'écria-t-il en s'agenouillant devant elle.

La novice fixa sur lui ses grands yeux noirs, le regarda longtemps, et une faible rougeur passa sur son front, puis elle redevint pâle, et dit doucement à Herbert :

— Je ne pensais pas vous revoir sur la terre.

— Chère Christine, nous avons bien souffert, bien pleuré; mais des jours heureux se lèvent enfin pour nous! Mon amie, ma fiancée, nous ne nous quitterons plus!

Marthe-Marie, retirant avec effort ses mains des mains d'Herbert, recula vers le Christ :

— Je suis la fiancée du Seigneur, murmura-t-elle d'une voix tremblante, il m'attend.

Herbert poussa un cri de douleur.

— O Christine, chère Christine ! rappelez-vous nos serments, nos promesses, nos amours, nos larmes, nos espérances. Vous m'avez quitté en jurant de m'aimer toujours. Christine, si vous ne voulez pas me faire mourir de désespoir, souvenez-vous du passé !

Marthe-Marie resta les yeux fixés sur le crucifix, ses mains, convulsivement jointes, levées vers lui.

— Seigneur, murmura-t-elle, parlez à son cœur comme vous avez parlé au mien ; c'est un noble cœur digne de vous aimer. Plus fort que moi, Herbert pourra vivre encore, même après avoir beaucoup pleuré..... consolez-le, Seigneur.....

— Christine, mon premier amour ! Christine, aimée avec constance pendant l'absence ! Christine, le seul bien, la seule espérance de ma vie ! m'abandonnerez-vous ainsi ? Ce cœur qui fut tout à moi m'est-il fermé pour toujours ?

Les yeux tournés vers le Christ, les mains toujours jointes, la novice, comme si elle n'eût plus su parler qu'à Dieu, répondit doucement :

— Seigneur, il souffre comme j'ai souffert ! versez donc sur lui le baume dont vous avez guéri mes blessures ! En lui laissant la vie, prenez son âme comme vous avez pris mon âme. Donnez-lui cette immense paix qui descend sur ceux que vous aimez.

— O Christine, ma bien-aimée ! s'écria Herbert en s'emparant encore des mains de Marthe-Marie, regardez-moi donc, tournez vos yeux vers moi, voyez mes larmes ! Amie de mon cœur, il me semble que tu sommeilles... réveille-toi ! ne te souvient-il plus de nos doux rendez-vous ? des saules qui se penchaient vers l'onde ? de ma barque où nous avons vogué toute une nuit en rêvant le bonheur de vivre ensemble ? Regarde, regarde ! La lune se levait comme elle se lève en ce moment. La nuit était belle comme la nuit d'à-présent est belle encore. Nous étions l'un près de l'autre comme je suis ce soir près de toi ; on nous a séparés, et maintenant nous pouvons rester ensemble... Christine, as-tu cessé d'aimer ? as-tu tout oublié ?

Guillaume s'approcha d'elle, et prit une de ses mains.

— Enfant chérie, dit-il, nous te supplions de ne pas nous quitter. Nous attendons de toi notre bonheur ; reste avec nous, Christine.

La novice, une main dans les mains d'Herbert, l'autre dans les mains de Guillaume, murmura lentement :

— Le corps qui repose dans la tombe n'en soulève pas la pierre pour rentrer dans le monde. L'âme qui a vu le ciel n'en descend pas pour revenir sur la terre. La créature à laquelle Dieu a dit : « Sois l'épouse du Christ, » ne quitte pas le Christ pour s'unir à un homme... et celle qui va mourir doit se détourner des affections de la vie...

— Herbert, s'écria Guillaume, taisez-vous ! taisons-nous ! j'ai peur...... Je sens à peine son pouls battre sous mes doigts !... Elle me semble plus pâle encore que lorsqu'elle m'apparut pour la première fois derrière la grille du couvent ; nous lui faisons mal... Assez, Herbert, assez ! Il vaut mieux encore la donner à Dieu sur la terre que de la lui envoyer dans le ciel...

— Ma fille, ajouta Guillaume en posant sur son épaule la tête presque inanimée de Marthe-Marie, ma fille, reviens à toi, ne ferme pas ainsi tes yeux.

Et le vieillard pressait la jeune fille sur son cœur comme une mère embrasse son enfant.

— Reviens à toi, reprit-il ; je te ramènerai dans la maison de Dieu.

Marthe-Marie fixa sur son oncle un triste et doux regard ; sa main serra faiblement la main du vieillard, et, se tournant vers Herbert :

— Vous, Herbert, dit-elle d'une voix qu'on entendait à peine, vous qui vivrez, ne le quittez pas.

— Christine ! s'écria Herbert à genoux devant sa fiancée, Christine, allons-nous nous séparer pour toujours ?

La novice leva les yeux vers le ciel.

— Pas pour toujours ! répondit-elle.

— Silence, Herbert, maintenant silence ! s'écria Guillaume. Laissons cette jeune fille en paix ; que la volonté de Dieu soit faite !... Inclinons nos têtes. O ma chère Christine, tes courtes années ont été cruellement éprouvées ! On dirait que Dieu n'avait pas voulu que tu vinsses sur cette terre, qu'il ne t'y avait pas marqué ta place, et qu'il te rappelle à lui pour ne pas t'y laisser... Quand tous nous t'abandonnions, Dieu seul est venu vers toi ; son amour n'est pas de ceux qui passent. Que Dieu te garde donc !... et fasse sa miséricorde qu'il ne te veille

pas plus près de lui encore !... Adieu, Christine; rentre en paix dans ta sainte demeure, et prie pour nous, ma fille...

Quelques jours après, les portes du couvent s'ouvraient pour recevoir la sœur Marthe-Marie, et cette fois elles devaient se refermer sur elle pour toujours.

La novice se soutenait à peine en traversant les galeries du cloître; elle alla se prosterner sur les marches de l'autel. La supérieure vint encore auprès d'elle à ce moment suprême.

— O ma mère! s'écria Christine, qui retrouvait des larmes et pleurait comme aux jours de son enfance, je l'ai revu et je l'ai quitté!... — Me voici! Seigneur, me voici! Fidèle à mes promesses, j'attends la couronne qui me consacrera comme votre épouse. Votre voix maintenant est la seule qui frappera mes oreilles; je viens chanter vos louanges, prier et vous servir jusqu'à la fin de ma vie... Ma mère, faites préparer la robe de bure, la couronne blanche, la croix d'argent que le prêtre doit me donner au nom du Christ, je suis prête.

— Ma fille, répondit la supérieure, vous êtes bien malade, bien épuisée de tant de secousses; ne voulez-vous pas retarder la cérémonie de votre profession?

— Non, ma mère! non, ne retardez pas, car je veux mourir l'épouse du Seigneur!... .. et le temps presse! répondit la sœur Marthe-Marie.

X.....

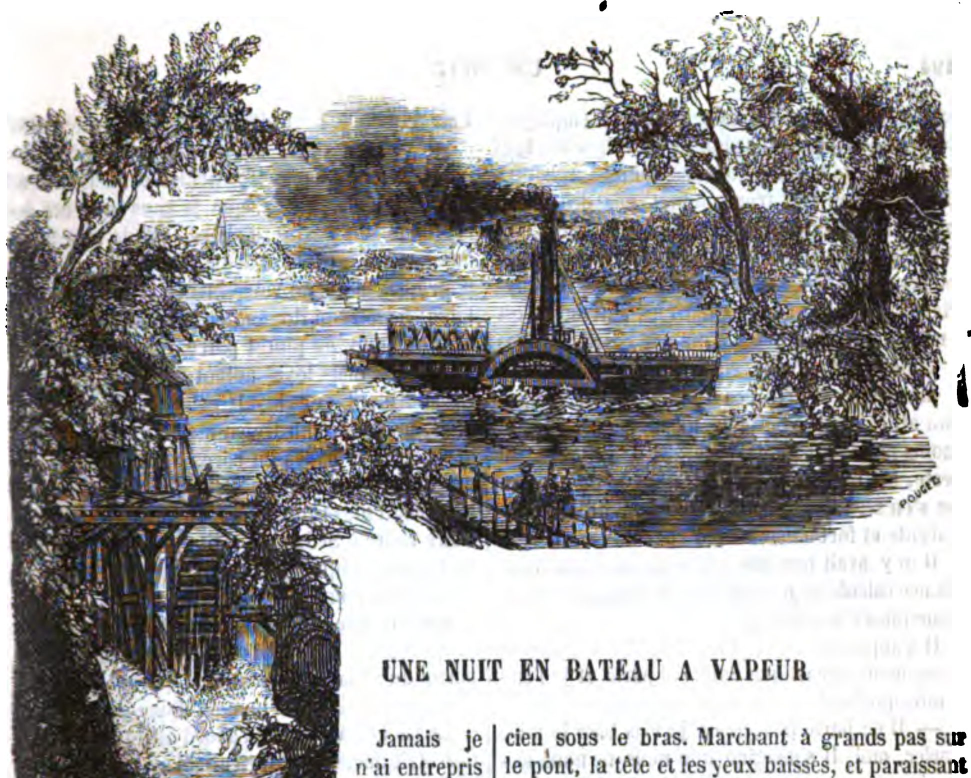
APRÈS DEUX MOIS DE MARIAGE

Qui jamais aurait dit, excepté Dieu lui seul,
Que cette jeune femme, avec sa robe blanche,
S'inclinant à l'autel, d'où le bonheur s'épanche,
Aurait, après deux mois, son voile pour linceul?

Le tombeau! voilà donc où toute chose tombe!
C'est l'éternelle loi, que rien ne peut changer.
Fiancée à la mort, son bouquet d'oranger
Est encore assez frais pour parfumer sa tombe.

Dieu parfois laisse errer, sur le bord du chemin,
Un ange radieux, que l'on croit une femme;
On se prend à l'aimer; puis, quand Dieu le réclame,
On n'a pu, bien souvent, que lui toucher la main.

Alexandre Dumas fils.



UNE NUIT EN BATEAU A VAPEUR

Jamais je n'ai entrepris un voyage de cent lieues seulement (je ne parle pas de voyage en chemin de fer) sans avoir fait les plus étranges rencontres. Pour ne pas remonter plus haut, il y a quelques mois, me rendant à Marseille, je pris à Lyon le bateau à vapeur du Rhône. En m'embarquant, je jetai un coup d'œil sur le pont, pour voir si je n'y rencontrerais pas quelqu'un qui me pût rendre la route moins longue par une échange de bons souvenirs. Je n'y reconnus personne. Alors, je pris le parti de ne converser qu'avec moi-même et d'observer tout le monde.

Cependant, il y avait sur le pont quelques-unes de ces figures que l'on n'est pas absolument sûr d'ignorer, parce qu'elles sont des caractères, parce qu'elles sont des types. Il y avait d'abord un homme d'une soixantaine d'années, que les moindres pierres de la rive du Rhône semblaient vivement préoccuper; on eût dit qu'il fouillait le sol du regard; il était facile de distinguer en lui un vieux chroniqueur, d'autant qu'il tenait un volume d'extérieur assez ancien sous le bras. Marchant à grands pas sur le pont, la tête et les yeux baissés, et paraissant réfléchir, il y avait aussi un homme jeune encore, aux lèvres fines et au sourire quelque peu sardonique; il voyait, il observait tout mieux que moi-même, sans paraître rien regarder. De temps à autre il adressait, en passant, quelques monosyllabes au capitaine du navire, garçon d'esprit fort aimable avec lequel il semblait être de connaissance. Tout cela d'ailleurs était d'un calme parfait, quand voilà que sort de la chambre des voyageurs, comme d'une écoutille, le personnage le plus bizarre, le plus fantastique qui se puisse imaginer. Je n'avais jamais vu homme aussi drôlement costumé si ce n'est le comte de C..., ce spirituel compilateur à qui l'on doit les mémoires de certaine marquise, lorsqu'il s'enfouissait, nouveau malade imaginaire, aux Néothermes, sous deux châles, sous un béguin de vieille mère, et, en vérité, presque sous des jupons. Le personnage dont je parle n'avait pas, il est vrai, de jupon; mais sa tête, qui ne laissait apercevoir que quelques brins de chevelure et de barbe légèrement ardents, s'enveloppait d'un mirage de fagots de soie, qui jaune, qui rouge, qui bleu; la tête se serait perdue sous la draperie, sans je ne sais quel œil d'un bleu clair étincelant, quel rire piquant et curieux. Le corps était au pair de

la tête, tout... je ne sais quel mot employer, tout *emberlificoté* (pardon de la vulgarité), tout *emberlificoté* de vieux burnous blancs, surchargés d'un manteau vert troué autant par des balles que par la vieillesse. Les pieds semblaient être fourrés dans plusieurs mannequins : c'étaient des bottes molles de Maroc, des babouches, des myriades de choses les unes dans les autres. Il est juste de dire qu'il tombait une de ces pluies fines et froides qui percent. Notre personnage était en conséquence très précautionné. Mais, malgré son attirail, il n'en était ni moins dispos, ni moins preste ; il allait, il courait, il voltigeait. Du reste, s'il ne connaissait pas tout le monde, on ne s'en serait pas douté à voir son intimité apparente et fort aimable avec chacun.

Il n'y avait que moi qui le dépitais par mon silence calculé (il ne s'en doutait pas), justement pour mieux le connaître.

Il s'approcha de l'homme à la tête inclinée et doucement sarcastique dont j'ai parlé, et je l'entendis qui lui disait en me désignant :

— Il ne parle pas, mais je vais bien le faire parler, moi. Il s'imagine que nous ne nous ennuyions pas assez par ce temps de chien, pour que tout le monde, lui comme le reste, ne se prête pas à la conversation.

Et comme il disait, il s'approcha, et sans plus de façons :

— Monsieur, dit-il, je suis presque sûr d'avoir le plaisir de vous connaître ; je vous ai certainement vu plusieurs fois, à Paris, au café d'Orçay où allaient ordinairement les officiers de mon régiment. Si vous me regardiez bien, je parie que vous me reconnaîtriez. Qui est-ce qui ne connaît pas le commandant Maroubat, un vieil Africain comme moi qui me suis battu comme un diable, et qui n'en suis guère plus avancé, pour ne pas moins aimer le franc-parler que le bien combattre.

Le nom était dit ; c'eût été plus qu'impoli de paraître ignorer le commandant Maroubat, brave fils d'un brave aide-de-camp de l'empereur. Je ne l'ignorais pas d'ailleurs.

— Je vous ai dit mon nom, reprit-il cordialement ; je vous dirais presque le vôtre tant vous avez un air de famille avec un officier que j'ai connu en Afrique, avec qui j'ai mené la vie de camp dans le plus maudit des camps, à Ghelma.

— Vous ne vous trompez pas, répondis-je ; l'air de famille peut aller jusqu'à la fraternité.

— Vous le voyez bien, s'écria le commandant, nous sommes de vieilles connaissances, de vieux amis. Venez, que je vous présente au capitaine du navire d'abord, un de mes amis aussi, car il est bon d'avoir des amis partout, pour que je puisse vous inviter à manger à sa table ; à mon ami Roufino ensuite, un diplomate fini, quoique, ou plutôt parce que commissaire de marine, mais loyal autant que spirituel, spirituel autant que loyal ; enfin au docteur que voici, un ancien chirurgien-major qui m'a extrait deux ou trois balles du corps dans le temps, et qui vous intéressera en diable, si vous aimez la numismatique et toutes les vieilleries ; avant de s'être retiré à Sédan, il avait essuyé deux coups de feu en Afrique : c'était, à chaque fois, en allant déterrer une médaille.

Voilà ce que c'est qu'un homme expansif. En cinq minutes, j'étais mis au courant de toute la partie du personnel du navire, qui m'avait intéressé. Je savais que l'homme d'une soixantaine d'années qui avait tout d'abord attiré mon attention était ancien chirurgien-major, numismate et antiquaire, retiré à Sédan comme médecin ; je sus bientôt qu'il retournait momentanément en Afrique pour y présider à des fouilles faites sur un terrain qu'il avait acheté dans l'espérance d'y découvrir des antiquités. Je savais que l'homme jeune encore, à la tête penchée et méditative, aux lèvres fines et sarcastiques, était un commissaire de la marine, spirituel et quelque peu diplomate ; je savais que le capitaine du navire était assez aimable pour faire dîner à sa table les gens assez heureux pour être dans les bonnes grâces du commandant Maroubat, son ami ; et enfin je savais que l'homme *emberlificoté* de la tête aux pieds, comme une momie, mais comme une momie de salpêtre qui s'agite sous ses bandelettes, était un militaire brave comme son épée, original comme son aspect, liant comme un cœur sur la main.

Le commandant me présenta sur-le-champ, comme il l'avait dit, à ses trois amis ; je fus de la table du capitaine du navire, et nous poursuivîmes la route dans la conversation la plus cordiale et la plus animée jusqu'à Donzère, où la nuit nous surprit. Tout le monde à peu près descendit à terre pour aller se coucher dans quelque auberge de ce vilain petit endroit, en-

core assez éloigné de la rive. Le capitaine nous ayant avertis que des manteaux étendus dans le salon du navire vaudraient mieux pour nous que les lits du lieu en question, le commandant Maroubat, le docteur, le commissaire de marine et moi nous prîmes le parti de ne pas sortir du bateau à vapeur. Immédiatement, le commandant Maroubat proposa un punch pour prolonger la soirée; mais, pour des hommes qui n'en voulaient pas faire abus, ce n'était pas un passe-temps suffisant. On pria d'abord le docteur d'y ajouter le récit d'une de ces vieilles histoires dont on savait déjà sa mémoire très-riche. A cette proposition, un individu que nous n'avions pas d'abord remarqué, quoiqu'il fût le seul avec nous qui fût resté dans le salon du navire, tout en gardant un silence profond et sombre, sortit sa tête des plis du manteau dans lequel il s'était enveloppé en un coin, et parut se disposer à prêter une oreille attentive au récit qu'allait entamer le docteur. Cette tête nous apparut à tous fatale et stupéfiante. Il était nuit, une pluie constante fouettait et agitait les nombreux vasistas du navire, autour duquel bruissait l'eau du Rhône, et qui faisait entendre un craquement lent et monotone. La fumée ni l'odeur du punch n'empêchaient pas les physionomies de se rembrunir, comme frappées par l'aspect inattendu de l'homme fatal. Le commandant Maroubat lui-même ne riait plus, ou riait d'une autre sorte. Il n'était que la figure du commissaire de la marine qui restait, comme auparavant, placide et un peu ironiquement souriante ; elle souriait même de notre étonnement et de notre changement soudain à la vue de cet inconnu.

Cependant le docteur commença son histoire.

« Il y a trois siècles, nous dit-il, qu'à travers les vitraux garnis de plomb de la galerie vermoulue du château de Sédan, sur le bois de laquelle on distingue encore la trace de peintures sans doute bien riches au temps où elles furent faites, on entrevoyait, errante et pensive, avec des vêtements de deuil et de blonds cheveux se déroulant en longs anneaux sur de blanches épaules, une forme céleste de quatorze ans à peine. C'était la triste et touchante héritière de la principauté de Sédan et du titre seulement — en vertu du traité de Câteau-Cambresis — de duchesse de Bouillon, Charlotte de La Marck, dont vingt princes se disputaient diplomatiquement la main sans consulter son cœur, comme on se dispute une riche dépouille. C'était à qui, de la France ou de l'Empire, jetterait cette proie à dévorer, suivant des intérêts qui oubliaient toujours ceux de la victime, à quelque seigneur dévoué au souverain de l'une ou de l'autre. La France l'emporta, et une injustice, entre cent, du roi Henri IV, se basant sur ce qu'un testament fraternel du dernier souverain du nom de La Marck exigeait que l'héritière de Sédan ne fût alliée qu'à un seigneur du culte réformé, confisqua Charlotte au profit d'un de ses capitaines de fortune, vieillard sexagénaire, du nom, alors de fraîche date, de Turenne de La Tour d'*Olichierge;* — jamais le docteur n'eût consenti à dire de La Tour d'Auvergne, ne tenant, avec Amelot de La Houssaye et bien d'autres, les Turenne que comme d'heureux usurpateurs de ce grand titre d'Auvergne — il fut évident pour tous les bons Sédanais, continua-t-il, que la pauvre enfant était immolée au détriment de leur pays, et, lorsque eut lieu le mariage, nul cri de joie ne s'éleva pour proclamer, suivant l'usage de la principauté, que les époux étaient *bien saudés*. D'ailleurs le nom glorieux et vénéré des La Marck, que les collatéraux eux-mêmes commençaient à perdre dans celui de comtes de Maulevrier, allait faire place à une race nouvelle; il semblait aux habitants que, par ce changement seul, on les forçait d'abdiquer leur nationalité, d'autant plus précieuse pour eux que, dans un territoire étroit, toujours on en sent mieux le prix et l'orgueil. La suite ne prouva que trop qu'ils ne s'étaient pas trompés dans leurs prévisions : ce fut aux jours d'intrigues où, par le fait des imprudences du premier et du second de ces intrus, ils virent leur principauté rayée de la liste des petites puissances neutres et libres, et passèrent corps, biens et croyances à la merci d'un ministre de Louis XIII et de ses successeurs. A cette fière devise, tour à tour menaçante ou heureuse pour plus d'un empereur ou d'un roi. « N'A PAS QUI VEUT LA MARCK », fut substitué auprès de notre sanglier parlant, rejeté du pied d'un chêne ardennéen à la base d'une tour d'origine plus que douteuse : « l'UNDIQUÈ ROBUR » qui se lit encore, on ne sait trop pourquoi, aux armes de la ville. Charlotte fut obligée de quitter le vêtement de deuil

auquel elle s'était vouée depuis la mort de son père et de son frère; mais elle n'en demeura, croit-on, que plus fidèle au deuil de l'âme. On assure que le lendemain même de ses funestes noces. elle fut meurtrie au bras par son époux, qui lui reprochait brutalement de n'avoir pas souri comme une heureuse épouse aux larmes du public groupé, morne et silencieux, sur son passage.

« Peu de jours après, *la Porchaison* étant venue, le nouveau prince souverain est invité à une battue de sangliers dans les bois si renommés du monastère de Saint-Hubert, qui sont l'une des sept anciennes branches de la forêt d'Ardennes et forment la limite du duché de Bouillon. Turenne exigea de Charlotte qu'elle assistât à cette chasse, pour que sa bonne mine et son contentement y démentissent, disait-il, tous les bruits fâcheux qui commençaient à courir sur leur mariage. Un pressentiment troublait sans doute la princesse, car elle essaya maintes heures, employant prières et larmes, d'obtenir de son mari la révocation de cet ordre. Il fut inflexible, et une nouvelle brutalité de lui eut bientôt fait plier à son caprice ce fragile roseau. Charlotte donc, assise sur une haquenée pâle mais moins pâle encore que le visage de sa pâle maîtresse, s'en alla, sous la conduite de son époux, qui pressait méchamment l'amble doux, au grand rendez-vous de Saint-Hubert, où se trouvaient réunis les plus nobles et les plus beaux seigneurs des environs. Cent regards d'un véritable intérêt de cœur se reposèrent, dès la première vue, sur la belle et souffrante figure de la jeune princesse, naguère encore tant enviée et si traîtreusement surprise par la volonté d'un roi, ailleurs et pour lui-même guerroyant ennemi de l'usurpation. Mais nul, entre tous ces regards compatissants, ne fut compatissant et prompt à s'initier aux douleurs les plus intimes de Charlotte comme celui du comte de Monthermé. Le cœur a de mélancoliques et sympathiques rayonnements que l'œil trahit, et qui descendent, pareils à un jour consolateur, jusque dans les plus secrètes profondeurs de la pensée vers laquelle ils se dirigent. Charlotte n'était point assez heureuse ni plainte d'habitude pour qu'elle pût retenir un témoignage innocent de reconnaissance en faveur de celui qui avait si bien deviné d'un coup d'œil sa peine intérieure; et quand le comte de Monthermé lui présenta la paume de sa main pour qu'elle mît pied à terre, elle ne le refusa pas. Par une fatalité terrible dans ses suites, Charlotte était si frêle, qu'en faisant un léger effort pour descendre de sa haquenée sur la main qui s'offrait courtoisement à son pied délicat, elle se courba, comme une tige qui se casse, sur l'épaule du comte, qui sentit alors les blonds cheveux de la princesse onduler parmi les siens et s'enivra un instant de leurs divins parfums.

« Charlotte avait relevé son front et déjà répondait aux prévenances chevaleresques des chasseurs assemblés autour de la seule femme qui fût ici présente, que le comte de Monthermé, retenu par une malheureuse et indéfinissable puissance, était encore un genou à terre, une main tendue, à la même place et dans la même position, semblable à ces corps subitement frappés dans les glaces d'un froid de mort, et qui restent pour jamais dans l'effrayante posture où leurs membres roidirent.

« Un bras osseux et lourd lui tomba soudainement sur l'épaule comme un bloc de plomb, et une voix brève, qui acheva de le tirer de sa léthargie, lui dit d'un accent retentissant, en grimaçant le rire :

— « Eh! pour vos péchés, comte, seriez-vous donc devenu pierre? »

« Le comte retourna fièrement sa tête par-dessus son épaule en signe de dédain, puis se releva, l'œil fixe, et disant à son tour d'un ton non moins terrible, qui fit frissonner Charlotte, déjà cruellement émue :

— « Vous avez, sur ma foi, le bras rude et pesant, monsieur le duc, et jamais, que nous sachions, votre prédécesseur de la très illustre maison de La Marck n'appuya sur ses loyaux voisins de telle façon que vous faites! »

« Ce Turenne était un homme aussi dissimulé qu'ambitieux et cruel. Il se contraignit aussitôt vis-à-vis du comte de Monthermé, duquel il n'avait pas attendu une si altière réponse, et, tendant vers lui une main en apparence affectueuse, il lui exprima qu'il n'avait eu aucunement intention de faire injure à un voisin connu pour si loyal et brave, et qu'au contraire il tenait à honneur de vivre avec lui en franche et cordiale amitié. Cela fut dit d'une voix assez élevée, à dessein, pour que tous les personnages assem-

blés pussent l'entendre et féliciter le comte et le duc de leur parfait accord.

« La battue est commencée, la chasse s'ouvre; une garde est commise à la sûreté de la duchesse par le choix de son époux, qui d'ailleurs, par une feinte courtoisie ou bien encore prétextant de son âge contre la fatigue, ne s'éloigne qu'à peu de distance d'elle, et surveille tous ses regards, toutes ses émotions, toutes les fibres de son visage.

« Jeune et facile à surprendre, le comte de Monthermé, au fort de la poursuite, s'isole imprudemment du gros des chasseurs, et se laisse entraîner à la trace d'un sanglier par quatre gentilshommes attachés au service de Turenne, dont ils ont, en peu de mots, reçu les secrètes instructions. Quelques heures s'étaient à peine écoulées depuis que le comte s'était ainsi abandonné à sa fougue en escorte étrangère, que déjà, la bouche bâillonnée, les mains et les pieds liés, on le jetait sur les terres de la principauté de Sédan.

« Durant ce temps, le duc de Bouillon se plaignait haut et fort de l'absence prolongée de ses quatre gentilshommes, et parfois il déversait le tort de cette absence sur la jeune obstination du comte de Monthermé. Toutes les inquiétudes des autres seigneurs étaient pour l'infortuné qu'ils ne voyaient pas revenir à la tombée du jour. On fit battre de nouveau les bois le plus loin qu'il fut possible; le duc ne fut pas des moins empressés; il déclara même bientôt, avec le masque de l'étonnement et de la tristesse, qu'il commençait à prendre de sérieuses inquiétudes pour ce jeune fou, comme il l'appelait. Personne encore, excepté Charlotte, n'eût osé soupçonner un crime de sa part. Charlotte seule sentait en elle des voix qui palpitaient et lui marquaient le traître. Quand elle osa lever ses yeux timides sur ceux de son époux pour en sonder la pensée, elle les rencontra si froidement atroces, qu'elle essuya de ses doigts deux grosses gouttes de froide sueur qui lui coulèrent des tempes, et qu'elle vacilla comme un corps d'où va s'échapper l'âme.

« Les chasseurs, désespérant enfin de voir revenir, ce soir-là, le comte, et connaissant la franchise de ses manières, finirent par s'imaginer que, s'étant peut-être laissé emporter beaucoup trop loin du côté de son domaine pour qu'il lui fût possible de rejoindre la chasse avant le fort de la nuit, il avait pris le parti de s'acheminer vers quelque demeure dépendant de son château, engageant joyeusement les quatre gentilshommes du duc de Bouillon à venir gîter en sa compagnie jusqu'au lendemain. Ses propres gens d'ailleurs, qui étaient restés avec le gros des chasseurs, citaient à l'appui mille aventures pareilles qui les avaient fort inquiétés jusqu'à ce qu'ils en eussent connu le dénoûment, mais dont le comte s'était toujours égayé à leurs dépens, ce dont le duc se disait un peu rassuré. Il ajouta même, d'un air vraiment très gracieux, que, puisqu'il en était ainsi et qu'on lui avait emmené de ses gens, il entendait n'être pas en reste avec le comte, et que large chair fût faite à ses serviteurs aux dépens de madame de Bouillon, en la ville de Saint-Hubert, ce qui eut lieu. Quant aux seigneurs, ils furent noblement reçus et hébergés, ainsi que le duc et la duchesse, par l'abbé du monastère. Toutefois, deux hommes du comte n'en étaient pas moins incontinent partis pour le domaine de Monthermé, chargés qu'ils étaient d'apporter au plus vite des nouvelles de leur maître à ses amis, plus troublés au fond qu'ils n'osaient se l'avouer.

« Le lendemain, la chasse étant déjà reprise, un de ces hommes revint tout effaré annoncer que l'on n'avait pas ouï parler du comte à son château ni aux environs, depuis son départ pour Saint-Hubert. Il eût été difficile aux seigneurs de donner plus longtemps le change à leur inquiétude; ils se divisèrent en plusieurs bandes pour arpenter une dernière fois les bois en tous les sens; et, la nuit étant revenue sans qu'ils eussent recueilli la moindre indication, ils résolurent, le cœur lourd de tristesse, et chacun à son insu tremblant un peu pour soi, de rompre définitivement la chasse et de se séparer. Le duc de Bouillon seul prétendait qu'un jour encore de persévérance dans les recherches pourrait les tirer de cette cruelle incertitude, et dit que, pour sa part, il ne se tenait point pour battu.

« Trente heures après, environ, en effet, dans un lieu où se voit encore une petite chapelle cintrée et grossièrement construite, aux confins de la principauté de Sédan et du duché de Bouillon, lequel appartenait alors, malgré le titre réservé pour les La Marck, au souverain ecclésiastique et temporel de Liége, — il fut exposé

cinq cadavres dévisagés et méconnaissables par tout autre chose que par leur costume. Quatre étaient vêtus à la façon des officiers du prince de Sédan, le cinquième était percé de coups comme s'il se fût agi d'un homme qui se serait longtemps défendu, et un costume de chasse parfaitement semblable à celui que portait le comte de Monthermé le recouvrait sous de larges plaques de sang déjà figé. Tout auprès de ces cadavres, le prince de Sédan, duc de Bouillon, faisait proclamer incessamment, à son de trompe, « qu'ici étaient les corps de quatre de ses plus fidèles gentilshommes et celui de son très illustre allié le comte de Monthermé, qui s'était imprudemment écarté, en si faible compagnie, de la troupe des chasseurs dans les forêts d'Ardennes, pour l'heure infestées de brigands venus du pays de Liége; engageant tous ses loyaux sujets et ceux des états voisins à courir sus aux assassins, et promettant de grandes récompenses à qui les pourrait joindre, disant en outre, par la voix de son hérault, qu'il demandait aux passants de faire ici halte et prière à Dieu jusqu'à ce que le corps du comte fût rendu à sa famille avec les honneurs qui conviennent entre puissants seigneurs. »

« On n'entendit plus parler des quatre gentilshommes du duc; on a peine à s'imaginer qu'il ait ajouté à sa trahison la barbarie de s'assurer par la mort du silence de ses propres complices; il est plus simple de penser, surtout d'après les suites, qu'il avait expédié à prix d'or, vers quelque lointaine partie de l'Allemagne ou de la France, ces quatre individus de peu de marque, qui malgré leur titre de gentilhomme étaient toujours prêts, comme tant d'autres nobles vagabonds d'alors, à se mettre avec leurs bras au service du dernier et plus rémunérant; le duc aurait donc simplement fait vêtir à leur manière des cadavres de criminels, qu'il aurait aussi pris soin de faire mutiler pour les rendre méconnaissables.

« Toutefois sa véracité ne fut point acceptée par tous ceux qui d'abord n'avaient pas cru pouvoir mettre en doute sa loyauté. Plus d'un le soupçonna du meurtre qu'il faisait publier avec tant d'empressement et d'emphase; mais comme c'était au roi de France de venger un des plus hauts et illustres seigneurs de son empire, victime d'un puissant suzerain qui relevait de son trône, et que d'ailleurs la force déjà réputée de la citadelle de Sédan rendait le duc inattaquable chez lui, on s'en tint à une certitude injurieuse pour sa personne, mais qui ne fut pas même de longue durée, lorsqu'on eut vu les collatéraux du comte de Monthermé, disparu sans postérité directe, étaler sans pudeur la joie que leur donnait un si riche héritage. Le traître sut profiter adroitement de la circonstance pour rejeter, dans l'ombre et par des mots couverts, sur ces héritiers rapaces, les soupçons qui avaient plané sur lui. Du reste, un chariot attelé de six mules pompeusement harnachées par les soins du coupable avait conduit à la chapelle du château des comtes de Monthermé le cinquième, le plus défiguré des cadavres.

« Quelques mois après cet étrange événement, continua le docteur, qui avait repris haleine, les allants et venants de la ville au château, par une soirée bien obscure, aperçurent encore à travers les vitraux illuminés de cette même galerie de bois, leur jeune souveraine qui, cette fois, s'appuyait chancelante et plus qu'à demi morte sur le bras de son époux. Avec l'idée que l'on avait des égards du duc pour elle, on trouvait quelque chose de plus sinistre encore que dans ses mauvais traitements à le voir soutenir ainsi sur son bras, robuste malgré les ans, cette pauvre et souffrante image de la vie qui s'éteint. On comprenait que sans doute il lui sentait un pied dans le cercueil, et qu'il avait un grave intérêt à la ménager dans ces heures dernières. Tout à coup, on crut remarquer que le visage défait de Charlotte s'anima; elle saisit, avec une force toute nerveuse, une des mains du duc, et des paroles furent échangées qui firent rentrer l'un et l'autre dans leur appartement. Il appela un de ses serviteurs, et, au rapport de celui-ci, la duchesse étant présente et étendue sur une chaise longue comme un corps tout à l'heure ressuscité, mais qui retourne à son néant, il ordonna qu'on lui allât chercher sur-le-champ des parchemins et un homme de loi. La duchesse parut insensible à toutes ces démarches.

— « Eh bien! oui, madame, dit le duc dès qu'il crut n'être plus entendu que de Charlotte, vous avez deviné juste; et que ne révèle pas le sentiment aux femmes! ajouta-t-il avec ironie; il n'est pas mort. »

« A cette déclaration, Charlotte de La Marck se releva de nouveau de sa sinistre atonie.

— « Qu'en avez-vous donc fait? demanda-t-elle en se dressant sur son séant.

— « Écoutez, madame, reprit le duc, le comte vous aime, et vous l'aimez...

— « Eh bien! oui, interrompit Charlotte indignée, puisque vous ne craignez pas de me faire injure, monsieur, en vous chargeant de me donner le mot d'un intérêt que je ne me serais jamais avoué avec si peu de déguisement à moi-même, oui, j'aime le comte! mais depuis l'heure fatale seulement où j'ai compris que vous en faisiez votre victime à cause de moi!

— « L'aveu est franc, et je vous en sais gré, madame; mais reprenons, continua flegmatiquement le duc, bien autrement préoccupé à cette heure que par des pensées d'amour; ma juste jalousie m'aurait assez donné le droit de tuer le comte, l'homme indiscret à ce point de demeurer à vos genoux en ma présence, et j'aurais pu l'entendre sans danger pour moi-même, ainsi que vous l'avez vu; mais je savais une vengeance plus douce, car elle était plus lente; je l'ai choisie...

— « Mais achevez donc vite! Qu'avez-vous fait de lui? redemanda avec plus d'anxiété la princesse.

— « Demain, et pas plus tôt, répondit-il sur une note un peu plus élevée, quoique avec le même sang-froid, demain je vous montrerai ce que j'en ai fait, madame; demain, je ferai plus; demain, je vous le rendrai; mais à cela, continua-t-il, je pose une condition unique, irrévocable! Écoutez, Charlotte, vous ne sauriez vous le dissimuler, je ne dis rien qui ne soit connu de vous : il ne reste plus d'aliments à votre santé, votre existence n'est plus qu'un souffle. »

« Charlotte essuya une grosse larme qui, à ce cynique avis, roula le long de sa joue cave et flétrie : car il y a des choses qu'il est moins cruel de savoir en soi que de se les entendre dire.

« Le duc n'y prit garde; il ajouta sans s'interrompre :

— « Or, nous n'avons point d'enfants, et la succession des comtes de La Marck se trouvera, par cette mort prochaine, le sujet de bien des discordes, de bien du sang versé. Le duc de Montpensier, s'appuyant sur de prétendues substitutions de mon prédécesseur Guillaume-Robert; le comte de Maulevrier, qui se dit hautement votre présomptif héritier me la disputeront, et je ne la céderai qu'avec ma vie. Charlotte de La Marck, un testament de vous, en m'assurant cette succession sur laquelle j'avais certes bien le droit de compter en vous épousant et en me revêtant de ces nobles titres qu'il me faudrait honteusement dépouiller; un testament de vous, fait à l'instant même, préviendrait ces calamités, qui retomberont sur vos pauvres Sédanais. Faites-le donc, Charlotte, et demain je vous rendrai le comte. »

« Le duc avait parlé à Charlotte en habile intrigant, de ses pauvres Sédanais, du comte, dont le sort la préoccupait si cruellement. Le vieux général avait emporté la place de Sédan plus sûrement par le cœur qu'il ne l'eût fait par un siége. Charlotte était inondée de pleurs; elle ne trouva qu'un geste affirmatif pour réponse. Il fut accueilli avec un joyeux froncement de lèvres que le duc, malgré la puissance qu'il avait sur lui-même de coutume, ne put retenir dans cette circonstance décisive de sa vie. Ce geste lui suffisait. En ce moment, on annonça l'homme de loi.

« Quoique abasourdie, anéantie plus que jamais par la brusquerie de telles démarches, qui équivalaient à des ordres, la princesse, en entendant annoncer si soudainement cet homme, fut saisie d'un frisson involontaire, et dit toute tremblante à son époux :

— « Mais, monsieur le duc, vous croyez donc que je n'ai plus qu'un quart d'heure à vivre, que vous vous hâtez tant?... »

« Le duc s'approcha de l'oreille de Charlotte, et avec un capricieux regard :

— « Vous savez, lui répondit-il à voix basse, que je n'ai pas dû songer qu'à moi seul... Les heures pèsent à qui souffre..... Le comte!..... Demain, vous m'entendez, dès le lever du jour!... Allons, je savais bien.... »

« Et se retournant vers la porte de l'appartement :

— « Qu'on fasse entrer le conseiller de madame la duchesse de Bouillon! » s'écria-t-il.

« Puis, s'adressant encore à voix basse à celle-ci :

— « Essuyez donc ces larmes, Charlotte, lui dit-il, on croirait que je vous contrains.... »

« Un testament fut bientôt dressé qui léguait au prétendu descendant des La Tour d'Auvergne pour en jouir, lui et sa postérité, en toute propriété, la principauté de Sédan et ses dépendances, et, de plus, le titre, conservé à l'héritier des La Marck, de duc de Bouillon, et le retour, au cas échéant, à la propriété même de ce duché, que les princes de Sédan n'avaient jamais abandonnée sans faire appel à l'avenir. Le légataire lut, relut, retourna en tous sens le parchemin pour s'assurer que rien n'en saurait annuler les clauses. Ensuite il le présenta froidement à Charlotte, qui le signa non sans verser une nouvelle larme, que, la tête baissée, elle eut soin de cacher en la pressant du doigt. Quand le duc sortit, en lui répétant : « à demain ! » et en emportant avec lui le testament auquel il souriait encore, l'infortunée poussa un long soupir; elle allait suffoquer. Puis, demeurée entièrement seule, dans la chambre spacieuse et maintenant, pour elle, remplie de fantômes, où venait de se consommer entièrement la ruine du nom des La Marck, elle jeta sur elle-même un regard d'effroi et appela ses femmes pour s'arracher bien vite à cet horrible isolement. Elle n'eut pas une seconde à attendre : car le duc avait eu soin d'aller, à sa sortie de la chambre, prévenir quelques-unes d'elles, avec charge, payée comptant, de le tenir désormais au courant des moindres mouvements de son épouse.

« Il est dans la vie de ces heures de poignantes inquiétudes où, jamais satisfait de la position que l'on a prise en dernier lieu, le jour, on presse le jour de fuir pour se reposer la nuit; la nuit, on presse la nuit de fuir pour s'agiter le jour. Dès qu'un rayon naissant d'aurore, continua le docteur, vint à éclairer cette fenêtre à quatre lourds compartiments de pierre que vous apercevez à l'angle que forme la tour avec ces galeries, Charlotte qui s'était étendue presque habillée sur son lit, mais qui n'avait pu fermer ses paupières brûlées de larmes, descendit, appuyée sur une de ses femmes, pour fraîchir son haleine desséchée à l'air pur du matin; et, peut-être préoccupée d'une pensée de mort, pour jeter un dernier regard sur cet imposant domaine de ses pères qu'elle avait forcément livré à l'étranger. Quelques minutes elle s'assit là, auprès de ce grand puits, sur une marche de pierre, celle peut-être qui gît encore dans cette herbe, et, sa tête penchée dans ses deux mains, elle pensa un peu et pleura beaucoup. Soudain, comme illuminée dans l'âme d'une imposante image, elle se lève, et, d'un pas un instant redevenu ferme, elle monte vers les hautes terrasses qui dominent, vers l'orient, le château et ses donjons; déjà son regard planait, empreint de quelque orgueil sous son voile de larmes, sur ce beau pays, qui lui avait un jour appartenu à elle et sans partage, quand un homme demi-vêtu, le visage bouleversé comme celui d'un avare dont la fortune entière viendrait de s'engloutir dans un incendie, un horrible vieillard se montre à ses côtés, et, se rassurant bientôt à son aspect, retrouvé comme un trésor, lui dit avec une aspiration de bien-être, résultat d'un affreux tourment qui fuit :

— « Ah ! vous !... c'est vous, madame !...

— « En vérité, répondit la duchesse avec une légère ironie, quand elle fut remise de sa frayeur, en vérité, je vous dois des remercîments pour cette sollicitude inespérée qui vous prend tout à coup, à cette heure, pour moi, monsieur le duc ?

— « Mais, madame, répliqua-t-il un peu déconcerté par le ton inaccoutumé de la princesse et tâchant à se tirer du ridicule de sa position, c'est qu'il faut avouer que cette matinée était, à ce qu'il paraît, bien lente à venir pour vous; et je le comprends....

— « C'est qu'aussi, monsieur le duc, vous avez des façons de presser les sommeils !... repartit Charlotte qu'une sorte de sentiment de sa prochaine destinée relevait de plus en plus.

— « Vous n'avez point à vous plaindre, reprit alors une voix lourde et sombre; j'ai promis, me voilà, venez !... »

« Et, ce disant, il conduisit la duchesse par des escaliers tortueux et sombres, vers la porte basse, étroite et massive, d'une tour plus sombre encore que ses sombres compagnes; à travers une nuée de chauves-souris frémissantes qui se détachaient de la voûte à laquelle elles étaient appendues l'une à l'autre comme de lourdes grappes; ils pénétrèrent dans une obscure et circulaire enceinte que bornait une nouvelle tour, dressée au sein même de la première. On eût cru que c'était de ce labyrinthe que devaient partir, pour se perdre en tous sens, les mille ramifications souterraines de la citadelle et de la ville. Un craquement de clés suivi d'un pénible

mouvement de gonds, avertit Charlotte que la porte de la seconde enceinte était ouverte. Elle ne savait ce que cela signifiait; elle était sans une parole et sans un souffle.

« Tout près de ses pieds, un anneau de fer était scellé à une pierre carrée massive que, sur un ordre du duc, quatre hommes soulevèrent. Au-dessous était un abîme où ne se glissait qu'à grand'peine un rayon d'air horizontal, tout juste ce qu'il fallait pour une respiration comprimée. Une haleine monta, lente, avec un soupir qui semblait vouloir aspirer tous les rayons du ciel. Une échelle de corde fut lancée dans l'abîme, où deux des hommes descendirent; un bruit de chaînes qu'on rive se fit entendre, et, après un long moment qui fut d'une affreuse anxiété pour Charlotte, un visage olivâtre et décharné, avec des regards qui se perdaient, qui se mouraient dans leur orbite aux plus pâles lumières, apparut au bord de l'ouverture.

« Charlotte jeta un cri perçant qui faillit faire retomber le malheureux à la renverse dans la fosse.

— « Ce n'est pas lui! c'est impossible! vous me trompez! articula-t-elle quand elle eut retrouvé la voix.

— « C'est lui, regardez mieux! repartit froidement le duc. »

« En effet, c'était lui, c'était le comte ou plutôt c'était le souvenir du comte de Monthermé.

« Charlotte demandait avec instance qu'on lui ménageât au moins la lumière, la respiration, la vie; mais ce n'était pas ainsi que l'entendait le duc. Il rendit tout à coup à son prisonnier le jour, l'aspiration, les émotions par tous ses sens, par tous ses pores déshabitués; et pour plus vite atteindre son but, il avait, en prononçant ses dernières paroles, poussé Charlotte face à face avec le comte qui n'avait pu encore l'envisager ni le reconnaître, et il ajouta :

— « Eh bien! heureux amants, vous voilà réunis! »

« C'en était trop à la fois pour l'infortuné comte; il ne rencontra sur ses lèvres, blanches et violettes ensemble, que des syllabes sans suite; il défaillit; sa défaillance fut sans pouls, sans haleine, froide : c'était la mort. Le duc l'espérait bien ainsi. Charlotte, de son côté, n'avait pu tenir à ce spectacle qui se jouait à la lueur des flambeaux, dans une tour hideuse, avec la vraie victime. Sa paupière frémit, des vapeurs inconnues passèrent devant ses prunelles divagantes, elle n'entrevit plus qu'à peine le cadavre du comte sur lequel elle tomba inanimée, roide : c'était aussi la mort. »

O justice du ciel! où étais-tu? s'écria le docteur.

« Le duc resta un moment dans la contemplation de ses deux victimes; puis, du pied il en repoussa une dans le fatal précipice qu'il fit sceller de nouveau, en prescrivant sous peine terrible, un silence que la crainte qu'il inspirait dans l'intérieur de son château obtint aisément, tant qu'il vécut; et, ce jour-là même, il fit entourer de parfums et d'oraisons le lit de parade où fut exposé le corps de Charlotte de La Marck, assassinée par lui, de la sorte, à quinze ans. Les bons Sédanais d'alors cachèrent bien des larmes à ce sujet dans le secret de leur maison et de leur cœur. Beaucoup d'entre eux, et c'est encore la tradition la plus répandue, crurent qu'elle avait été empoisonnée. Mais le duc n'avait pas eu besoin de recourir au poison : elle était morte ainsi que je l'ai dit. »

—

Nous étions absorbés de stupeur et d'intérêt. Quand le docteur eut fini, nous le remerciâmes par notre émotion, mieux que nous ne l'aurions fait par des paroles.

« Docteur, vous nous avez donné du tragique, dit le commandant Maroubat, qui était étendu à l'orientale sur son vieux lambeau de manteau en guise de tapis de Turquie; je vais tâcher de vous donner autre chose, car il n'est pas juste de vous laisser faire à vous seul tous les frais de la soirée. »

Et se tournant vers le capitaine du navire :

« Seulement, lui dit-il, voici la consigne : je me connais; quand une fois j'ai commencé à conter, je ne *déraconte* pas, comme qui dirait je ne déparle pas. Or, quand j'aurai raconté une heure, montre en main, vous m'interromprez, fussé-je au plus pathétique de mon récit. Je passerai la parole à un autre, s'il en est toutefois qui en veuille encore. Là-dessus le commandant Maroubat s'arrosa le gosier d'un double verre de punch, et débita ce qui suit sur le ton le plus naturel et le plus dégagé. »

I

« Ah ! mère Auvray, en voilà un homme que votre fils ! c'est lui qui ira loin ! Vous avez eu là une fière idée, allez, de l'aviser dans l'étude de maître Heurteloup. Un fier homme aussi que M. Heurteloup ! En ont-ils eu de la prospérité ces Heurteloup ! depuis le bisaïeul que j'ai connu bedeau de la paroisse Saint-Christophe. Il avait bien un fils qui était gentil comme un archange ! — absolument comme votre enfant quand il était petit, mère Auvray. — Il parlait déjà tout seul, que ceux de son âge ne disaient encore ni *A*, ni *B*. C'était un miracle, quoi ! Et qui avait des attentions auprès de toutes les belles dames de la paroisse, le petit futé ! C'est comme ça que madame de Bec-de-Lièvre, qui passait bien pour la plus grande, la plus puissante et la plus riche dame du pays avant que maître Cotentin, qui faisait ses affaires... — Ah ! mais, un entendu, maître Cotentin, qui faisait déjà les affaires des autres en grand ! Un homme qu'on aurait dit un homme d'à-présent, comme qui penserait à votre fils, mère Auvray... — Je disais donc que madame de Bec-de-Lièvre, dont les fils avaient encore à la révolution droit de pêche et de chasse sur les terres des enfants Cotentin ; laquelle dame passait pour très riche, très riche, — ce qui était un vrai leurre à ce qu'il paraît — avant que le notaire eût débrouillé ses affaires, recommanda tant et si bien le petit du bedeau Heurteloup audit Cotentin, qu'on le prit tout de suite dans l'étude ; d'où vient la fortune des Heurteloup, dont le premier, — je dis le fils du bedeau, — épousa, de clerc en maître, l'étude du patron, à cause de sa grande conduite, comme qui dirait votre fils, mère Ouvray, et continua de même, tant qu'il en resta à gérer les affaires des de Bec-de-Lièvre, dont le dernier, qui était seigneur de la seigneurie de Bonnemare, appartenant pour le présent aux Heurteloup, est mort à l'Hôtel-Dieu de Châteaudun en odeur de sainteté, d'aucuns, qui sont méchants, disent de bêtise. En vertu de quoi on dit Heurteloup-Cotentin. Heurteloup père et Heurteloup fils, qui est le patron du vôtre, mère Auvray. Et des alliances ! en ont-ils fait des alliances avec tout ce qu'il y a de plus huppé dans la bourgeoisie, à prendre par les Arnoulin qui tiennent aux Gachotte, aux Ramponneau, à tout ce qu'il y a de mieux dans le pays, et à finir par les Gobichons qui ne finissent pas, tant ils sont d'une grande famille ! »

« Madame veuve Fritau, qui possédait, comme on en a pu juger, une fort belle teinte de ce galimathias qu'on appelle *la pratique*, ne l'eût pas cédé, comme on voit, aux d'Hozier de Sérigny pour la digestion des généalogies de sa commune. Elle tenait particulièrement ces deux sciences de défunt M. Fritau, qui avait eu de fréquents rapports avec les *grosses* des notaires en qualité d'estimateur de biens ; titre lucratif de cultivateur reconnu émérite, qui s'en va de çà de là, entre le vendeur et l'acheteur, s'occupant beaucoup moins d'indiquer la vraie valeur du terrain que de tirer de son mieux du sac deux moutures, et au besoin, vrai pacha suppléant le notaire, dont jamais il ne cesse d'être le confident, si ce n'est le complice.

« La mère Auvray avait écouté avec une perpétuelle extase madame Fritau, assise avec elle au pas de la porte et qu'elle n'avait eu garde d'interrompre dans sa nomenclature si légèrement entremêlée de délicates flatteries, bien faites pour présager la grandeur d'Auvray fils.

« Madame Fritau reprit, immédiatement après haleine :

« Quand vous avez envoyé votre fils faire des classes à la ville pourtant, mère Auvray, je vous le demande, qu'est-ce qu'on ne disait pas ?.. Qu'il aurait mieux valu le laisser meunier comme feu votre homme ; que c'était vous ruiner en pure perte ; que c'était de l'orgueil qui vous porterait peine ; que vous en feriez un monsieur qui ne vous considérerait plus.

— « Ah ! pour ça, s'écria la mère Auvray, j'a toujours répondu que c'était des bouches de Satan, des langues de vipères, et que je connaissais bien mon Philippe, moi !

— « Et moi aussi, mère Auvray, vous n'en ignorez, je n'ai jamais, dit autrement que vous. Vous pourriez me rendre témoignage que je l'ai deviné un homme avant qu'il soit né. Si bien que j'ai voulu le tenir sur les fonts baptismaux avec votre cousin Biétry, qui (à propos de ça) vient de mourir idiot, Dieu l'ait dans son paradis ! Je leur disais à tous, vous verrez, vous verrez ce que sait faire le père Auvray ! C'est un homme aussi, lui, qui n'a fait que monter, le père Auvray ! Sa terre a fait un moulin ; et je

leur disais : Vous verrez que son moulin fera son fils ! Ça n'a pas menti ; après la mort de votre homme, vous avez vendu le moulin Auvray à défunt Fritau, et avec ça vous avez donné des classes au petit. Ne vous reste-t-il pas la métairie pour la vie et le besoin ?

— « Ah ! ma bonne dame Fritau ! répondit alors au milieu d'un long soupir la mère Auvray, c'est peut-être là que sont le mal et le péché ; car faut-il que je vous le dise, puisque c'est sûr que vous êtes ma meilleure amie, mon meilleur conseil, et, par-dessus tout, une femme entendue : la métairie ne tient à rien, madame Fritau.

— « Comment cela, mère Auvray ? Et vous ne m'en aviez pas parlé !

— « Oh ! mon Dieu, ne me le reprochez pas tant ! Il n'y a pas encore eu une syllabe d'avancée. J'y ai seulement bien souvent pensé en arrière des voisins qui me convoitent, à seule fin d'achever le sort de l'enfant.

— « Mieux vu que vous ne croyez, mère Auvray ! exclama madame Fritau, dont la physionomie rayonna d'une espérance diabolique ; vous ne seriez pas mère à laisser votre fils en si beau chemin. Il n'y a plus qu'à le pousser un peu... Écoutez, je vous veux du bien, vous n'en ignorez ; gardez les bâtiments, les fonds labourables ; vendez seulement les prés et le taillis. Il n'y a que moi au monde pour vous proposer un aussi mauvais marché d'acquéreur que celui-là. Mais j'aime tant mon filleul qu'il n'y a rien que je ne hasarde pour lui, et en particulier pour vous être agréable, mère Auvray. »

« Or, il n'est guère besoin de vous expliquer que les prés et les taillis étaient ce qu'il y avait de mieux dans la propriété de la mère Auvray. La veuve Fritau le savait que de reste. Elle avait souvent vu son mari méditer à cet égard de rudes plans contre les Auvray, et l'avait entendu dire : « J'ai le moulin, et d'une ! Que j'accroche les prés Glaudions et le taillis Brulard pour peu de chose, et, tôt ou tard, j'aurai le reste pour rien. »

« L'estimateur Fritau avait raison : tôt ou tard la propriété qui se démembre est absorbée à vil prix par le voisin.

— « C'est triste tout de même, soupira la mère Auvray, de voir ainsi son pauvre bien, qu'on a amassé à la sueur de son front, s'en aller pièce à pièce ! Jamais défunt Auvray n'y aurait consenti, le cher homme ! »

« Moitié pour son pauvre bien, qui s'en allait pièce à pièce, moitié par souvenir du père Auvray, dont elle avait vu le labeur probe, prudent, lent à acquérir, mais aussi habile à garder, la bonne femme essuya une larme qui lui gagnait le cœur et les yeux.

— « Je dirais comme vous, mère Auvray, absolument comme vous, reprit la veuve de l'estimateur, si ça ne vous profitait pas si bien dans votre fils. Vous avez vendu le moulin, c'est vrai ; mais votre fils a des classes comme pas un. M. le curé disait encore l'autre jour tout haut que si votre Philippe avait eu du goût pour l'ecclésiastique, il serait sûrement devenu évêque portant crosse et mitre.

— « Il disait cela ? » interrogea la mère Auvray avec des yeux ouverts depuis la bouche jusqu'à la nuque.

« D'aise, elle en oublia son moulin.

— « Oui, répondit madame Fritau, il disait cela. Et qui est-ce qui en était fière pour vous et pour votre fils si ce n'est moi qui l'ai tenu sur les fonts baptismaux, avec votre permission, mère Auvray ?

— « N'est-ce pas, madame Fritau ? interrogea de nouveau la bonne femme ; n'est-ce pas, vous qui me voulez tant de bien, que c'est fâcheux tout de même qu'il n'ait pas marqué plus de goût pour l'ecclésiastique, le petit ? J'aurais été si heureuse de le voir à sa première messe en belle chasuble d'or, en belle robe de dentelles ! Il était déjà si avenant quand il répondait la messe à M. le curé ! Et quelle bénédiction pour moi, ma chère dame, si, comme vous le dites, il était devenu, quoi !.... Evêque ! évêque ! Mais vous n'y pensez pas ;... M. le curé n'y pense pas, madame Fritau ! Quoi ! nous l'aurions, tout le monde, le roi l'aurait appelé Monseigneur ! Monseigneur Auvray !... Le cœur m'en *faut* de joie !

— « Mère Auvray, croyez-moi, l'état de notaire est meilleur. Avant que ce fût la révolution, je ne dis pas. Mais à présent, plus de prébendes, plus de bénéfices ! Le bénéfice des uns à présent reste sur l'habit, celui des autres passe dans la poche, c'est mieux.

— « Vous opinez donc pour l'étude ? demanda la mère Auvray. L'état de médecin me paraît

pourtant bien agréable aussi après celui d'évêque. Savez-vous ce qu'on dirait? Hé bien, on dirait : allez voir le docteur Philippe Auvray, c'est lui qui en est un médecin! et qui n'est pas fait pour le bétail, encore! Et puis quand je serais bien vieille, bien vieille, comme ça commence, c'est mon Philippe, le docteur Philippe Auvray, qui m'apprendrait les remèdes. J'en vivrais dix ans de plus, voyez-vous!

— « Je ne vais pas contre; mais le notaire Philippe Auvray, qui fait ses petites affaires, en même temps prend soin des vôtres, mère Auvray; si vous êtes malade, un notaire ne manque pas d'amis qui sont docteurs; vous concevez bien, le notaire qu'on appelle pour le testament et le médecin qu'on appelle pour la mort, ça ne fait qu'un. Et puis, est-ce que vous serez malade quand votre fils sera heureux, riche, notaire enfin! c'est tout dire.

— « Si c'est le bonheur tout de bon, madame Fritau, qu'il le prenne comme ça; c'est toujours mon dernier avis. Son bonheur! Ah! oui, son bonheur! que le mien n'y tienne! »

« En ce moment, un jeune homme d'environ vingt ans, qui essayait une tournure parisienne sous des habits dont l'ampleur provinciale était à dessein ménagée pour les jours où l'on prend du corps, un jeune homme au visage naguère frais et dispos, mais qu'une fièvre d'ambition gagnée au milieu des paperasses d'autrui, à l'aspect éternel des fortunes étrangères, avait rendu méditatif et bilieux, se dirigeait vers les deux commères. Celle qui avait entrevu pour elle-même tout un héritage dans les sacrifices d'une mère pour son fils, se préparant de mieux en mieux à englober l'autre :

— « Tenez, mère Auvray, s'écria-t-elle, le voilà justement, notre chéri! Le voyez-vous venir? En a-t-il l'air, celui-là, de ce qu'il sera!

— « Oui, et que je n'ose déjà plus lui parler, en vérité, tant il m'impose! » dit, avec un regard et un sourire béants de bonheur, la mère Auvray, que l'admiration tenait clouée sur sa chaise, malgré l'envie qu'elle ressentait dans son cœur de courir au-devant de son fils.

« Pour lui, il ne pressait guère son pas; quand il fut arrivé auprès de sa mère, qui attendait avec une sorte d'orgueil que les passants la vissent embrassée publiquement par lui, elle fut obligée de dire : « Viens donc là, mon Philippe, que je t'embrasse! »

« Philippe, qui habitait la petite ville voisine et voyait à peine sa mère une fois par huit jours, ne se serait pas ressouvenu que l'espérance d'un baiser de son fils était l'unique consolation, le soutien de cette vieille femme durant la longue semaine qu'elle passait à l'attendre. Aujourd'hui d'ailleurs il était vivement préoccupé. Ce fut avec une espèce de gêne qu'il embrassa sa mère. La bonne femme n'eut pas l'air de s'en apercevoir ou ne s'en aperçut pas en effet. Ce qui n'échappa point à son cœur maternel, ce fut la préoccupation de Philippe.

— « Tu as quelque chose, Philippe, que tu me caches? N'est-ce pas, madame Fritau, qu'il nous cache quelque chose? Allons, dis-nous ça, ne te gêne pas devant ta marraine, qui t'aime comme les siens. »

« Philippe connaissait la veuve Fritau; il savait que c'était une rusée et dangereuse commère; mais comme il n'ignorait pas non plus que, par un motif ou par un autre, elle soulevait en sa faveur l'amour-propre maternel et secondait ses projets, il agissait comme s'il eût eu une sincère déférence pour ses conseils.

« La commère, de son côté, n'avait garde de ne pas prendre avis du jeune homme, en tant qu'elle entrevoyait au bout, bien entendu, la vente de la terre Auvray, si mal défendue à dessein par celui qui aurait dû la protéger pour sa mère et pour lui-même.

« Oui, c'est vrai, mère Auvray, qu'il a quelque chose dans la tête qui le tourmente, ce pauvre M. Philippe. »

« Observez la jubilation de la bonne mère quand elle ouït madame Fritau appuyant sur cet énorme *monsieur*, planté pour la première fois en sa présence devant le nom de Philippe. De reconnaissance, elle en aurait sur-le-champ abattu et livré pour rien les plus beaux baliveaux du taillis Brulard.

« Hé bien, puisqu'on vous en prie, monsieur Auvray, — c'était un *crescendo!* Monsieur, directement accolé à Auvray, résonna encore plus mélodieusement sur le tympan de la vieille. — He bien donc, puisqu'on vous en prie, monsieur Auvray, ajouta madame Fritau, contez-nous vos peines; avec de bonnes gens, il y a remède à tout, vous n'en ignorez.

— « Pas à cela, madame Fritau ! » répondit Philippe en hochant tristement la tête. »

« Tout de suite, deux grosses larmes coulèrent le long des joues de la pauvre mère, qui se prit à songer que pour la première fois son fils avait au cœur un mal qu'elle ne pouvait guérir.

— « Ne pleurez donc pas, mère Auvray, continua la voisine, quand il aura tout dit, vous verrez qu'il n'y aura eu qu'un jeu. Voyons, ne nous laissez pas languir, monsieur Auvray, vous voyez que ça nous attriste, parlez.

— « Parlez ! Cela vous est facile à dire, à vous qui êtes riche ; mais, moi, tel que vous me voyez, madame Fritau, j'aimerais autant qu'on ne m'eût jamais appris à lire ni à écrire : cela vous donne des idées ; on sent ce que l'on pourrait être et on n'a pas de quoi l'être. »

« Ce reproche d'éducation fit saigner une mère au cœur ; il n'y avait pas loin de là au reproche plus cruel encore d'avoir été porté dans ses flancs. C'était sur cette profonde et irréparable tourmente d'une mère que Philippe avait spéculé. Mais, en vérité, c'était pitié de prendre tant de peine pour enlever son dernier gage de sécurité à une femme qui aurait sacrifié d'elle-même, et sans cette misérable ruse, son dernier morceau de pain, sa dernière goutte de sang à son fils.

— « Tout ce que je possède est à toi ; si je le ménage c'est pour toi ; est-ce que tu ne le sais pas, mon Philippe ? demanda-t-elle d'une voix navrée.

— « Je n'ai pas besoin de tout, et je ne voudrais de rien assurément, si je n'étais certain d'être bientôt à même d'en rendre dix fois autant.

— « En voilà un fils ! s'écria madame Fritau, en voilà un fils qui a du cœur pour ses parents ! C'est qu'il le fera comme il le dit, mère Auvray ; il vous en rendra dix fois autant qu'il en prend : c'est tout gain. Il n'y pas un Heurteloup au monde qui ait droit à plus de prospérité, c'est sûr.

— « Tenez, madame Fritau, puisque vous en parlez, je ne conteste pas la science de maître Heurteloup, tant s'en faut ! dit avec intention, Philippe ; mais, entre nous, il n'a pas fait de grandes études, le patron ; et si on était un peu produit, on sait qu'est-ce qui lui damerait le pion. Croyez-vous donc qu'il serait si difficile, madame Fritau, de faire jurer par maître Philippe Auvray comme on jure par maître Pantaléon Heurteloup ?

— « Foi de femme Fritau, je ne dis pas ça, monsieur Auvray !

— « Vrai ?... s'écria en écarquillant ses yeux, la mère Auvray, pour qui les Heurteloup avaient toujours été le *nec plus ultrà* du génie ; vrai, il damerait le pion aux Heurteloup ? Pas possible ! Et vous n'allez pas contre, madame Fritau ?

— « Qu'est-ce que vous dites donc là, mère Auvray ? Aller contre ! Eh ! mon Dieu ! Après la création, le déluge ; les Heurteloup sont bien venus après les Cotentin ; après les Heurteloup, les Auvray !

— « Ce que vous avancez là, madame Fritau, pourrait bien arriver, dit Philippe ; mais pour cela, je sais le moyen.

— « Hé lequel, mon fils ? demanda sa mère.

— « D'abord, il n'y a plus de notaire sans droit, et ce n'est pas partout qu'on fait son droit.

— « Qu'est-ce que c'est que ça, le droit ? interrogea la bonne femme.

— « Le droit, c'est le procès, mère Auvray, répondit, à la place de Philippe, madame Fritau ; et sans procès, on ne ferait pas d'actes ; vous voyez donc bien que pour être notaire il faut être avocat.

— « Comment mon fils serait notaire !..... Et puis encore avocat ! Mais j'entends qu'il me dise tout de suite ce qu'il lui faut d'argent pour ça !

— « Mère Auvray, votre fils est un garçon rangé, incapable de mauvais conseils ; il ne vous demandera pas plus qu'il ne lui faudra ; ce qu'il vous a demandé jusqu'ici a toujours été pour son bien et pour le vôtre ; vous n'avez plus qu'à l'aider un peu. Quand je vous dis qu'il est tout ce qu'il veut !

— « C'est encore vrai ça, madame Fritau : quand il a voulu être second clerc chez maître Heurteloup, il l'a été, et premier aussi.

— « Comme vous le dites, mère Auvray, aussi sûr que je ne lui donne pas cinq ans pour être notaire royal et même député ; vous savez bien député à Paris pour faire la loi.

— « Oui, royal ! *réputé* à Paris pour faire la loi ! Et même j'espère bien un jour, madame Fritau, maire de notre commune, quand ce ne se-

rait que pour faire niche à Pierre Blivet, l'adjoint, celui-là qui disait toujours que défunt Auvray n'était pas capable de la municipalité. »

« Philippe écoutait tout ce tintamarre d'éloges avec une pitié intérieure, que trahissait souvent le mouvement de ses lèvres sans voix. Ces éloges l'humiliaient, comme venant d'esprits trop grossiers pour pouvoir apprécier ses mérites. Depuis plus d'une année même déjà, l'épanouissement que développait, comme fait un bouton de rose aux regards du soleil, la bourgeoisie marchande de la ville voisine qu'il habitait; cet épanouissement qu'elle développait à l'aspect toujours attendu comme un rayon céleste du premier clerc de maître Heurteloup, ne souriait plus à l'amour-propre de Philippe, tourné maintenant vers un plus vaste horizon. Le premier clerc dédaignait de se rendre aux banquets où naguère encore sa présence enviée était l'objet de toutes les attentions, des grands égards des mamans et des petits soins de leurs filles; à ces banquets différés souvent tout exprès pour le posséder à son heure, où l'on se faisait un devoir de laisser refroidir les mets pour attendre sa venue après l'acte imprévu qui le retenait au sein des grimoires timbrés; à ces banquets enfin où son aimable et toujours jovial couplet, sollicité depuis le rôti, enivrait toutes les oreilles de l'épicerie, de la draperie et de la chapellerie, entre la poire et le fromage du dessert; inexprimable couplet après lequel chacun faisait circuler à l'oreille du voisin: « Est-il gentil, M. Philippe, et comme il est savant! Oui, quand je vous en réponds qu'il est savant! A preuve, que M. Heurteloup ne se gêne pas pour sortir et le laisser sans lui dans l'étude, qui n'en va pas plus mal pour ça, allez! On dirait que c'est déjà lui qui est le notaire! — Et que ce sera un fier honneur, ajoutait un autre, pour ceux qui l'auront dans leur famille, je vous le dis! »

« Le fait est que toutes les mamans engageaient leurs filles à se montrer prévenantes vis-à-vis de M. Philippe Auvray, et que toutes les petites souriaient, baissaient l'œil, le relevaient, puis rougissaient de la plus accorte manière à l'intention de M. le premier clerc, parce qu'elles n'avaient *d'idées* que pour lui. Mais aujourd'hui, c'était à peine s'il eût daigné suivre leurs pas dans la prairie glissante, en fredonnant le fameux air: *Il est plus dangereux de glisser sur le gazon que sur la glace*. Il ne leur dispensait plus ses grâces qu'en grand seigneur, et si le mot de *petites bourgeoises* n'était pas dans sa bouche, il était certainement dans son esprit. Ce n'était pas pour elles qu'il projetait son alliance, et, en passant les contrats de mariage des hauts clients de maître Heurteloup, souvent déjà il s'était dit, en parfait notaire, que la principale clause était que ce fût une affaire.

— « Donc, j'ai dit, reprit-il, que, pour être notaire, il convenait maintenant de faire son droit, et je conclus qu'il n'y a pas d'excellent notaire sans cela: c'est la sécurité des familles, la garantie de la validité des minutes.

— « Parle-t-il! parle-t-il! votre fils! Ça serait M. le procureur du roi qu'il ne parlerait pas mieux.

— « Non, non, dit la mère Auvray en serrant avec effusion la main de sa voisine, ça serait M. le procureur du roi qu'il ne parlerait pas mieux; et maître Bailly, l'avoué, ne m'aurait pas plus désorganisée dans le procès d'Antoine Outrequin avec la femme en concubinage de Joseph Duthot. Pour en revenir aux choses, ce n'est pas moins vrai que Philippe veut être notaire et avocat! Notaire et avocat! C'est que j'ai peur que ça ne me rende trop glorieuse, ma chère dame Fritau.

— « Bah! bah! laissez pialler les jaloux! Marchez, marchez toujours, mère Auvray!

— « Oui, mais combien te faudra-t-il pour cela, Philippe? se prit à réfléchir la bonne femme; tu es un savant: je m'en rapporte à ta judiciaire; tu sais que nous ne sommes pas riches depuis que nous avons perdu le moulin.

— « Ne dites donc pas ça, mère Auvray, vous n'avez rien perdu. Le moulin est à votre disposition, et quand votre fils le voudra, foi de veuve Fritau, je ne suis pas femme à faire un tort à mon filleul; à preuve, je n'en veux que ça: qu'il déclare ce qu'il lui faut pour s'ensemencer dans Paris, et vous verrez ce que je sais faire pour le fils du meilleur ami de défunt Fritau! Allons, ne vous gênez pas, monsieur Auvray, parlez, vous n'avez qu'à ouvrir la bouche?

— « Il y a là-dessous un piége contre ma mère, car la mère Fritau est incapable de me prêter la somme gratis, pensa Philippe, mais qu'importe comment cela me vienne, pourvu que je l'aie!...

— « Eh bien! madame Fritau, puisqu'on me

presse tant, dit-il tout haut, on ne peut vivre à Paris à moins de deux mille francs par an et cela pendant quatre ans. Joachim Chauchat, que vous avez connu, n'a dépensé ni moins d'argent, ni moins de temps pour arriver où vous le savez. Après cela je ferai comme lui, je me tirerai lestement d'affaire.

— « Deux mille francs par an pendant quatre ans, ça fait deux, quatre, six, huit mille francs. Huit mille francs ! c'est bien de l'argent tout de même, monsieur Auvray, eut l'air de répondre en hésitant la veuve de l'estimateur.

— « Oui, bien de l'argent ! murmura malgré elle la pauvre vieille qui avait déjà vendu le moulin Auvray.

— « J'y ai beaucoup réfléchi, il ne faut pourtant pas moins que cela sous peine de végéter et de n'arriver à rien. Il n'y a d'ailleurs qu'à Paris que l'on apprenne à traiter les affaires en grand. Et vous verrez ce que ces gens-là appellent des affaires en grand. — Qu'est-ce qui voudra de moi à Paris, continua-t-il, avec des habits comme ceux-ci, par exemple ? »

« La mère Auvray ouvrit plus que jamais ses yeux.

— « Qu'est-ce que tu me dis là, Philippe ? On ne voudrait pas de toi avec des habits comme ceux-là ! Jamais défunt Auvray ne t'en aurait vu de pareils sans se trouver mal, le pauvre cher homme, dont tu as échangé la pauvre bonne grosse montre d'or à réveille-matin, pour en avoir une autre si chétive qu'on ne la voit pas. Auvray aurait fait son dimanche de la Pâques de ton pire habit, Philippe !

— « Vous n'êtes pas raisonnable, mère Auvray, se chargea de répliquer madame Fritau ; M. Philippe Auvray que voici et feu votre homme sont deux. Oh ! c'est sans faire de mépris du père : mais il ressusciterait que je voudrais qu'il vous le dise comme moi.

— « Je le pense bien, madame Fritau, mais huit mille francs ça ne se trouve pas sous le pas d'une mule.

— « Mère Auvray, exprima madame Fritau, en suspendant son haleine comme si elle allait accoucher d'une immense idée, il me vient une pensée qui vous prouvera si je l'aime, mon filleul, et si c'est son bonheur que je veux. Tenez, aussi vrai que je vous le dis, je vous offre un réméré; et voici ce que c'est qu'un réméré. — Monsieur Philippe est là pour vous dire si je vous abuse ; j'en suis incapable. — Une supposition : vous avez besoin de huit mille francs pour compléter le bonheur de votre fils ici présent et qui accepte, après procuration de vous pour toucher et recevoir, ça va sans dire ; je vous trouve les huit mille francs, et je vous dis : « Mère Auvray, pour cinq années à partir du quinze de ce mois, » — c'est toujours une supposition, nous raisonnons sur hypothèses

— « Oui, sur hypothèques, je vous entends, continuez, interrompit la mère Auvray.

— « Pour cinq années donc, vos prés Glaudions et le taillis Brulard sont à moi, reprit madame Fritau, ou plutôt ils sont à vous : mais j'en jouis pour le cas de vente définitive. Au bout des cinq années, je vous rends les prés Glaudions, le taillis Brulard, et vous me rendez mon argent, y compris les frais et loyaux coûts de la vente, les réparations d'urgence; enfin tout ce que j'aurai entrepris pour faire prospérer votre bien. Est-ce que vous ne trouvez pas cela juste ?

— « Mais les prés Glaudions seuls, madame Fritau, excusez-moi si je vous parle, rapportent plus de deux cents vingt-cinq livres par an.

— « Oui, et ça ne vous fait de tort ni à vous ni à moi, ma mère Auvray; mais vous ne réfléchissez pas qu'au bout de cinq ans tout ça vous rentre, que c'est absolument comme si je vous mettais huit mille francs dans la main à seule fin de vous être agréable à vous et à mon filleul, continua sans se décontenancer la veuve Fritau, encouragée par le silence de Philippe, qui n'attendait que le résultat net, sonnant et immédiat.

— « D'accord, madame Fritau, répondit encore la pauvre mère Auvray, dont le bon sens, quoique grossier, n'aurait eu besoin que d'un mot, d'un signe de son fils pour s'éclairer; mais si au bout des cinq ans tout juste on n'a pas les huit mille francs : à qui les prés Glaudions et le taillis Brulard ?....

— « Ah ! dam ! si vous allez comme ça chercher des choses où il n'y en a pas !. . Est-ce que vous ne venez pas d'entendre tout à l'heure maître Philippe Auvray vous témoigner de sa capacité, que dans quatre ans au plus son affaire ira lestement ? Vous jugez donc bien qu'il aura

encore au moins douze grands mois devant lui, et que d'ici là il aura récupéré les prés Glaudions, le taillis Brulard, et même, si ça lui tient dans le cœur, le moulin Auvray, aux meilleures conditions encore, quoiqu'il soit d'un bon profit, le moulin Auvray.

— « Philippe, qu'est-ce que tu dis de cela, mon garçon? demanda la bonne femme.

— « Mais, ma mère, je trouve que ce que dit là madame est fort sensé et que le marché n'est pas mauvais, puisqu'il est évident que moins on aura reçu, moins j'aurai à rendre.

— « Avec ça que je ne pourrais pas donner un rouge liard de supplément, aussi vrai que je vide mon coffre! et que l'argent est rare l'impossible! ajouta, comme pour avoir l'air de faire une grâce, la veuve Fritau.

— « Puisque c'est ton avis, bien ton avis, répéta la mère Auvray, après une pause durant laquelle elle avait encore jeté un dernier regard de consultation et d'appel sur le visage inaltéré de son fils; puisque c'est ton avis, bien ton avis, tu as ma procuration; passe le réméré à ton loisir.

— « Si cela ne vous dérange pas, madame Fritau, dit sur-le-champ Philippe, les conventions sont arrêtées, nous signerons l'acte demain.

— « Demain! Est-ce que tu veux me quitter si tôt, mon Philippe? demanda toute palpitante et pleine de larmes la pauvre mère au teint hâlé, hâlé par les soleils sans fin qu'elle avait passés à féconder sa terre dans l'espérance trompeuse de la léguer à son fils. C'est que, vois-tu, mon Philippe, quand je n'aurai plus là mon pauvre bien, le bien qu'aimait tant défunt Auvray, j'aurai encore plus besoin de t'embrasser. Et tu seras bien loin, bien loin, et je ne pourrai plus me mirer en toi. Je faisais des jalouses, je n'en ferai plus. Oh! si! si, j'en ferai encore! Tu seras riche, tu seras beau! dis que tu viendras me voir tout de même au moins une fois par an. Un an! que ce sera long! Moi qui me meurs à t'attendre rien qu'une semaine! Si jamais tu es malade, ne te fais pas faute de me le mander toujours, entre nous, point de façon, je vendrai mon reste et j'irai. »

« Philippe promit de revenir tous les ans, il promit tout et quitta sa mère d'un œil sec; vingt-quatre heures après il quitta aussi les champs qui l'avaient vu naître sans détourner la tête pour leur rendre un regret. J'en sais pourtant qui, plus contrariés que lui dans leurs penchants meilleurs et surtout moins cupides, traités avec une faveur plus rebelle par le lieu de leur naissance, cependant n'en retrouvent jamais les aspects, pour si arides qu'ils soient, sans un sourire voilé de pleurs involontaires. »

II

« Le colonel Duferrier faisait partie de cette collection d'officiers supérieurs et généraux dont la nullité vaniteuse autant qu'évidente, même pour les esprits les mieux prévenus, donnerait à douter du génie de celui qui les porta à cette haute fortune militaire, si l'on n'entrevoyait pas que c'était un des secrets du grand homme de guerre de ne vouloir la plupart du temps que des exécuteurs courageux mais passifs de ses puissantes volontés, afin que tous, au moindre de ses signes et sans s'interroger, marchassent comme un seul homme à la victoire ou à la mort. Le colonel, durant cette période de quinze ans qui tint à l'écart tant de vieux débris sans ressource de l'armée impériale, n'avait pas été contraint par l'infortune, comme beaucoup de ses anciens camarades, de mener presque une existence de chevalier d'industrie. Sans songer plus que les autres que ce magnifique éclair de gloire, qu'on nomme l'empire, pouvait être éphémère comme il le devint en effet, il avait eu le bonheur d'épouser une femme riche; il en avait, il est vrai, militairement mangé la dot dans ses jours de jeunesse; mais depuis, — la réflexion, l'avarice même, succédant, comme c'est l'ordinaire, à la prodigalité, — il avait conservé, augmenté les nombreux héritages qui lui étaient survenus par elle. Sa femme venait de mourir. De son mariage, il ne lui restait qu'une charmante enfant de seize à dix-sept ans, que, par un mélange bizarre, inintelligent, et partant très commun chez les vieux soldats, d'amour paternel et de commandement brutal, il désespérait de ses exigences souvent ridicules, fausses en principes et toujours prétextées par un intérêt de cœur. Une telle façon d'aimer serait remplacée par la haine qu'à peine on remarquerait une légère différence dans la forme et quelquefois dans les effets. Une héritière jolie et riche

aurait suffi pour faire aspirer à l'honneur d'être reçu chez le colonel Duferrier un grand nombre de jeunes gens, si d'ailleurs il n'avait eu, comme il le disait lui-même, un grand penchant vers leur société. Il lui semblait que leur présence l'empêchait de vieillir, et le côté faible pour le séduire consistait, après l'histoire de ses campagnes et états de service, dans les flatteries qu'on lui adressait sur ses manières et ses goûts de jeune homme. Effectivement, tous les jeunes gens lui plaisaient, sinon pour sa fille, au moins pour lui-même. Celui-ci, dont l'intellect était hermétiquement bouché, mais dont la richesse était égale à la stupide fatuité, lui plaisait, parce que, disait-il, on le jugeait trop sur les apparences, et qu'au fond il valait son pesant d'or; ce second, qui menait une existence déréglée et souvent cynique, parce que, assurait-il, dans son temps, à lui, il en avait fait bien d'autres; ce troisième, dont l'esprit et les talents étaient toute la fortune, parce qu'il lui semblait être un agréable fou dont il daignait parfois s'amuser. Mais celui qui souriait entre tous à ce brave colonel, comme avenir et bonheur pour sa fille, et quelque peu égoïstement à son insu, pour lui-même, c'était, quoiqu'il ne se l'avouât pas encore hautement, un jeune homme d'un caractère aride, mais déjà tourmenté de pensées de spéculation, et tout farci de discours, qui sentait le clerc de notaire à deux lieues de distance. Il concluait, de l'ensemble de cet individu, qu'il était doté d'un sublime jugement, d'un immense mérite, et qu'il ne pouvait manquer de faire une bonne maison. Non content de le recevoir chez lui une fois au moins par semaine, il allait rendre de fréquentes visites au clerc de notaire, — car c'en était un, — et, sous prétexte de lui causer de ses propres affaires, il le questionnait avec un délicieux commérage de vieil officier retiré du service, et ne sachant à quoi occuper ses longues heures d'ennui, sur les affaires de tout le monde. Le clerc, qui envisageait de loin la dot de la jeune personne, n'avait garde de ne pas tomber dans tous les faibles du colonel. Il lui aurait volontiers fait un cabinet de lecture, une bibliothèque à la hauteur de son intelligence, des cartons à minutes de l'étude. M. Duferrier avait pris un merveilleux penchant pour ce patois inintelligible, embrouillé, plus grossier et non moins arriéré que le bas-breton, qui est demeuré, en dépit de tous les progrès, consacré aux actes des notaires et des avoués. Lui seul ne comprenait pas qu'ils auraient dû avoir la pudeur et le bon goût de le quitter avec leur perruque à marteau des siècles passés; mais que s'ils s'en étaient bien gardés d'un commun et tacite accord, c'est que, à de rares exceptions près, les gens d'affaires, en même temps qu'ils ont besoin de n'être compris de personne, portent et porteront toujours jusqu'au ridicule ce sentiment de rapacité qui découle en si larges et verbeux caractères des *grosses* de leurs *minutes* : deux mots bien dignes de l'amalgame grotesque et impudemment vide de sens et avide d'argent qui compose leur dictionnaire gaulois-normand. Dans une sphère différente, le colonel était, sur le fait de la connaissance des fortunes privées, une véritable répétition de la veuve Fritau. Il ne se faisait pas une entreprise dans Paris, exigeant acte notarié, qu'il n'en sût quelques mots; le clerc prenant le soin délicat de s'instruire, par ses confrères des autres études, de ce qui pouvait aller à la nouvelle tournure d'esprit de M. Duferrier. Il vous aurait dit que feu le père Ladureau, qu'on a vu tant de soirées, jusqu'à neuf heures régulièrement en bonnet de soie et en compagnie d'un si long nez de femme, au foyer de la porte Saint-Martin, avait *ceci* ou *cela* de maisons sur le pavé de Paris, *ceci* ou *cela* de capitaux gagnés *comme ceci* et *comme cela* depuis le jour où il commença par être maçon ou quelque chose approchant; il vous aurait conté une par une toutes les déconfitures des entrepreneurs des quartiers François-Premier ou autres de l'espèce; il vous aurait dit à cinq centimes près, ce que tel pont de fer rapportait jour par jour, heure par heure, sou par sou, à ses actionnaires, et combien il y avait d'actionnaires et quel était le principal de ces actionnaires. Il connaissait la hausse et la baisse de toutes les actions dans toutes les entreprises. Après le récit, qu'il sentait lui-même être un peu usé, de ses services militaires, et la compagnie des jeunes gens, ces choses étaient son bonheur. Je ne confonds pas avec ces bonheurs-là celui que lui procurait sa fille, parce qu'étant d'une nature beaucoup plus profonde, il était par cela même peut-être beaucoup moins limpide, s'obscurcissait souvent de tristesse et d'orages. Quand il voulait oublier les contrariétés d'intérieur qu'il

se donnait au sujet de son enfant unique, il courait vers l'étude du jeune clerc parler actes et formations de sociétés. Souvent même il l'avait pris pour confident des chagrins paternels qu'il éprouvait. Un jour, il lui raconta comment sa fille refusait d'avance de s'associer à ses plans de mariage et d'avenir, à l'aide de ces mots couverts et indiscrets dont les femmes savent si habilement faire usage, dès leur plus grande jeunesse, pour arriver à leurs fins. Lui parlait-il d'un jeune avoué, acquéreur d'une riche clientèle, elle lui trouvait la tournure d'un code civil, et prétendait en riant aux éclats qu'il sentait déjà le vieux parchemin. A cette déclaration du colonel, le clerc ne laissa pas que de faire une certaine grimace, car il comprenait que la moitié de la plaisanterie de la jeune fille à la rigueur pourrait s'adresser à lui. Le colonel parlait-il d'un jeune agent de change ou d'un fils de banquier, marchant dignement sur les traces de son vertueux père, elle trouvait que l'un et l'autre étaient fades à l'odorat et lourds à supporter comme un sac de gros sous.

«—Enfantillage, dit le clerc, mais qu'il faudra pourtant mettre à la raison, en père qui entend le bonheur de sa fille.

— « Oui, reprit M. Duferrier, il faudra bien en finir par là. Mais comment s'y prendre? Savez-vous ce que voudrait pour mari cette jeune folle qui prétend juger par elle-même ce qui lui convient : ce serait quelque bel esprit comme ce fou de Garnier que vous avez rencontré chez moi, un artiste, un homme qui fait des livres ou des tableaux, qui ne fait rien, en un mot, voilà ce qui lui plairait. Mais non pas, ce n'est pas ainsi que j'entends la vie ; il me faut pour gendre un homme qui ait un état, serait-ce un commerçant. Mais un homme qui fait des livres! Voulez-vous me dire, s'il vous plaît, ce que c'est qu'un homme qui passe ses jours à se promener et à faire des livres?

— « Rien, absolument rien, dit le clerc avec un air de négligent dédain.

— « Encore si ces têtes sans cervelle, continua sérieusement M. Duferrier, devenaient toutes des têtes de ministres ou seulement de préfets, comme celles d'un tel et d'un tel, je pourrais voir à la longue à entrer dans les idées de ma fille : mais point! Pour un qui arrive à diriger les conseils du roi, il y en a dix qui passent leur vie à faire des romans.

— « C'est on ne peut plus juste, dit encore le clerc, et je vous demande un peu à quoi servent des romans quand il n'y a d'utile dans la vie, en fait d'écritures, que les actes en bonne et due forme.

— « Certainement, continua le colonel, et, à vous parler franchement, j'ai quelquefois regretté de n'avoir pas travaillé dans ma jeunesse chez le notaire. Je me serais un peu dérouillé à ma sortie du service, et maintenant je serais à la tête d'une belle étude, ce qui seul, selon moi, vaut d'être à la tête d'un régiment.

— « Mais, monsieur le colonel, ce serait un grand honneur pour un notaire d'être votre gendre, et cela reviendrait au même. Que n'y songez-vous?

— « Ah! j'y ai bien songé quelquefois; mais ma fille! ma fille! Vous ne savez pas comme elle est intraitable sur ce chapitre.

— « Colonel, vous avez eu peut-être tort, me permettrez-vous de vous le dire, de recevoir chez vous M. Garnier. C'est lui qui a inspiré à votre fille de fausses et fâcheuses idées sur les gens d'affaires et lui a tourné la tête avec ses folies qu'il appelle ses pensées d'artiste. Si j'avais un bon conseil à vous donner, ce serait de l'éloigner de votre maison le plus tôt possible, et vous verriez qu'alors votre fille reviendrait à la raison.

— « Je l'ai reçu seulement, je vous prie de le croire, pour ce qu'il vaut : pour un jeune homme dont on peut bien égayer ses passe-temps; mais dont on ne fait nullement sa société intime et encore moins son gendre. Cela en définitive ne compte pas, ne tient aucun rang dans la société à ma connaissance. Il est impossible d'ailleurs que cela ait seulement songé à m'avoir pour beau-père! Impossible, mon cher! Ce serait une injure pour moi.

— « Ne vous y fiez pas, colonel.

— « Est-ce que vous pensez?... Allons donc! Mais cependant j'y prendrai garde, et, au premier prétexte, je lui ménagerai une retraite et au besoin je lui ferai défendre ma porte.

— « Ce sera lui défendre le cœur de votre fille ainsi qu'à ses pareils ; vous ne tarderez pas à en juger, colonel. »

« On a compris sans peine quel interlocuteur

de M. Duferrier n'était autre que Philippe Auvray, devenu clerc dans l'étude d'un notaire de Paris. Il n'avait pas été homme, ainsi qu'on l'a vu, même au village, à demeurer longtemps dans l'idylle. Son rôle était en autre lieu; il avait un de ces caractères qui se font route bonne ou mauvaise par tous les sentiers. Moins d'une année lui avait suffi — ce que c'est que d'avoir des dispositions — pour changer à ne s'y plus reconnaître son air et ses façons de province. Il avait pris comme par enchantement, dans sa tournure, dans sa démarche, dans ses moindres mouvements, une aisance que je ne saurais mieux comparer qu'à celle d'un illustre prestidigitateur. Encore quelque usage, quelque peu d'expérience, et cet homme-là devait indubitablement réussir à faire sauter la coupe de la fortune, dans le grand jeu des affaires et le grand maniement des fonds d'autrui, avec une élégance et un charme tout particuliers. Ces gens-là, par des moyens plus ou moins larges, plus ou moins expéditifs, plus ou moins dangereux pour eux-mêmes, deviennent tous riches quand ils ne meurent point à deux pas du bagne. Ayant un esprit sans élévation, mais qui n'était dénué ni d'une certaine fanfaronnade d'expression, ni d'une certaine facilité à englober à son profit la bonne foi publique, Philippe Auvray avait rencontré le moyen de passer pour une intelligence des plus sûres et des plus vastes auprès de cette multitude sans portée et sans seconde vue dont M. Duferrier est un des types, et pour laquelle ce que l'on appelle posséder *la triture* des affaires, c'est-à-dire l'art de les embrouiller, résume toutes les capacités. Maintenant Auvray, comme il l'avait annoncé, s'était mis en quatre ans en état de ne plus avoir besoin de l'aide de sa mère. Il était arrivé au poste de premier clerc, siégeant, en premier aide-de-camp de son patron, dans un cabinet spécial, d'où il dirigeait tous les ressorts de l'étude, où sans cesse il rêvait aux moyens de tenir un jour la place du seul chef qui lui restât, tandis que le fils de la maison s'occupait au bois de Boulogne, à l'Opéra et ailleurs à donner un cours rapide aux fonds que son père avait habilement amassés. Le notaire, d'ailleurs, n'avait aucunement le désir que son fils lui succédât : il ne voulait pour un si riche rejeton que des honneurs, et pourvu qu'il le vît entrer comme auditeur au Conseil d'Etat, il mourrait content. En attendant l'étude qu'il enviait, Philippe, encouragé par les spéculations de toutes sortes dont l'avait rendu témoin son patron, avait eu l'idée d'en faire pour son propre compte de plus étroites et de plus clandestines. D'abord il y avait consacré ce qui lui restait des huit mille francs comptés par madame Fritau. Quelques opérations progressivement usuraires avec les clients de troisième ordre et les plus gênés de l'étude, avaient en peu de mois doublé son petit capital. Je n'ai guère besoin de dire qu'il n'en avait pas profité pour rembourser le réméré de la veuve de l'estimateur. Il savait bien que les prés Glaudions et le taillis Brulard valaient mieux que les uit mille francs, et cela seul eût pu le décider au remboursement, si d'un part il n'eût compté qu'à sa façon de faire valoir, un capital était six fois plus productif en écus qu'en fonds de terre, et si, d'nne autre part, il n'eût réfléchi que les prés Glaudions et le taillis Brulard rachetés ne lui seraient personnellement d'aucun usage jusqu'à la mort de sa mère. Cette bonne femme avait donc vu la plus belle partie de son bien définitivement perdu pour elle. De plus, et c'était là le coup funeste, elle n'avait pas encore embrassé une seule fois son fils depuis quatre ans qu'il était parti. Elle en devint toute ridée, toute chétive, toute blanche. C'eût été à faire pitié même à une femme Fritau, si l'appétit de l'or ou de l'agrandissement de la propriété, n'enlevait pas jusqu'à la moindre parcelle de pitié, comme la passion du vol sur les grands chemins ou au coin des carrefours — une autre espèce d'affaires moins dissemblable qu'on ne veut y croire — étouffe jusqu'aux cris les plus sanglants du malheureux qu'on assassine.

« Les opérations en petit de Philippe Auvray ne pouvaient longtemps convenir à son impatience de fortune. Mais pour sortir de ces spéculations mesquines il fallait une tentative audacieuse ; il le savait, et ce n'était pas sans quelque habileté qu'il la préparait. La fille du colonel Duferrier servait de point de mire.

« Cette jeune personne, bien qu'elle n'eût pas, malgré l'avis de son père, de goût pour les gens d'affaires, était toutefois dans un âge où les impressions contraires ou favorables sont ordinairement promptes à s'affaiblir. Vous vous attendiez peut-être à un conflit entre Garnier, et le premier clerc. Mais non, les choses se passèrent

plus simplement, le drame n'était pas ici ; Garnier comprit le colonel, il lui donna à entendre qu'il le tenait pour un sot, et de lui-même au premier demi-mot, il s'évinça fièrement, en dissimulant ses regrets et en levant les épaules de pitié sur ces pitoyables êtres qui n'accordent de valeur morale et de garanties sociales qu'à de vaines et presque toujours passagères dorures d'habits ou aux apparences, non moins fallacieuses, de quelque état réputé riche et fécond en ressources. Le colonel Duferrier aurait pu se donner pour gendre un jeune homme sans fortune, mais de cœur et de haute espérance intellectuelle, dont il eût fondé le brillant avenir, et qui se fût marié par penchant et non par calcul. Il suivit la règle plus commune de songer, par un égoïsme qui existe bien réellement quoiqu'on ne se l'avoue pas, à marier sa fille d'abord pour lui, selon son goût, ses habitudes, ensuite pour elle, sans la consulter ni dans son goût, ni dans ses habitudes. Que de parents ainsi ne consultant qu'eux-mêmes et abusant de la docile inexpérience de leurs filles, les jettent dans un effrayant lendemain, en l'éternelle présence d'un homme qu'elles ont appris trop tard à connaître et à qui l'honneur et au besoin la loi les attache de gré ou de force comme à un boulet! M. Duferrier, qui n'aurait pas même daigné avoir l'idée d'aliéner la plus mince partie de sa fortune au profit d'un mariage selon les goûts qu'il supposait à son unique enfant, M. Duferrier qui ne doutait pas qu'une dot ainsi placée, ne fût dévorée en un clin d'œil pour si brillante qu'elle fût, était, par contre, persuadé qu'entre les mains d'un négociant, d'un banquier, d'un notaire, la femme et la dot ne pouvaient que prospérer. On ne compte en effet dans ces différents états que ceux qui réussissent. Ceux que des revers subits emportent en Angleterre, au Mexique, ou en prison, ne sont pas compris, même pour mémoire, dans le catalogue des pères qui ont des filles à marier.

« Philippe Auvray n'ayant plus en face le seul concurrent qu'il redoutât, ne négligea aucun moyen pour arriver à le supplanter définitivement dans l'esprit de mademoiselle Duferrier. Assez bien de sa personne, il chercha à s'approprier instantanément au caractère de celle dont il ambitionnait l'argent. Il ne réussit pas trop mal à dissimuler l'homme d'affaires sous quelques formes d'homme du monde. Il se fit même une étude d'abonder dans les idées de la jeune fille. Employant une tournure assez commune aux gens de succès positif et sonnant, quelquefois plus jaloux qu'on ne les suppose des succès de l'esprit, il lui dit : « que les circonstances seules et un haut effort de raison l'avaient pu éloigner de la carrière des lettres, qui lui eût souri autant qu'à un autre, et dont, ajoutait-il, le sacrifice lui avait coûté bien des nuits de larmes. » Dieu me pardonne, il alla jusqu'à fournir à l'appui de son argument une pièce de vers des plus mélancoliques et sentimentales, que lui avait procuré sans doute l'insouciante charité de quelque poétique intelligence. Des nuits de larmes et une élégie! Comment mademoiselle Duferrier ne serait-elle pas revenue sur son chapitre? D'autant que son père se joignait, sans s'en douter, au premier clerc, pour conspirer contre elle. Ce qui l'avait intéressée dans Garnier, ce n'était pas sa personne, c'étaient ses penchants. Du moment qu'elle crut en rencontrer de pareils dans Auvray, il n'y eut pas de raison pour que le premier, qu'elle ne voyait plus, fût oublié pour le dernier, que son père recevait sans cesse.

« Auvray n'hésita pas longtemps ; il se décida à acheter une étude, celle de son patron de Paris; il se décida, spéculant sur une dot à venir comme font presque tous les clercs de notaire d'aujourd'hui, sans s'inquiéter de savoir comment ils rempliront leurs engagements, si, chose que du reste ils prévoient impossible, un riche mariage vient à leur manquer. Mais c'est affaire convenue à présent : achetez toujours; il n'y a que fort peu de parents qui réfléchiront en faveur de leurs filles, que la plupart des jeunes notaires n'ont pas le loisir dans leurs mariages de s'arrêter aux bagatelles du sentiment. Auvray traita donc avec son patron, qui se montra aussi facile sur les moyens de paiement qu'exigeant sur l'énormité de la somme. On convint de cinq cent mille francs.

Deux mois à peine après, il fut grand bruit dans Paris du mariage de mademoiselle Duferrier avec M. Philippe Auvray. Les cinq cent mille francs du prix de l'étude furent payés, dit-on, le lendemain du contrat d'alliance, et l'on assurait en outre qu'après la mort du colonel, le jeune notaire hériterait d'une somme au

moins égale à la dot. Ce qui est positif, c'est que Philippe Auvray, dans cet enivrement de prospérité, ne songea pas à renvoyer à sa mère une somme qui la dédommageât de la perte des prés Glaudions et du taillis Bruiard. Avec un peu de vérité maligne, je pourrais même avancer que le notaire aurait volontiers oublié qu'il avait une mère. Mais peu importe! La bonne femme avait encore eu un beau jour. Elle avait appris, seulement il est vrai lorsqu'on avait été obligé de demander son consentement au mariage, que son fils, que son Philippe, était, depuis deux mois, notaire royal à Paris, notaire dans la capitale!

III

« Le colonel Duferrier est mort subitement. « C'est une attaque d'apoplexie, » disent les uns; « c'est une goutte d'acide prussique, » disent les moins indulgents. Mais, d'une voix générale, on attribue cet événement de quelque manière qu'il soit arrivé, — congestion cérébrale volontaire ou involontaire, — à un grand malheur privé. Sur ce chapitre encore, toutefois, on varie; car on n'a que des données, des bruits. Les uns prétendent que le colonel s'est aperçu, mais trop tard, qu'il avait entraîné sa fille unique à un mariage tout de spéculation de la part de l'époux, et que, par suite, elle ne compte dans la maison que pour l'argent et non pour le cœur de femme et d'amie dont elle a dû faire son plus noble apport dans la communauté de sentiments, non moins que d'intérêts, de ce contrat conjugal, ayant pour premiers mots : notre vie, toute notre vie, tous nos instants jusqu'à la mort; et pour derniers : la vie de nos enfants, des enfants de nos enfants. Les autres insinuent que le colonel s'est engagé, par l'intermédiaire de son gendre, dans un mode de spéculation des plus chanceux, et qu'il y a perdu de sa fortune, naguère si brillante, tout ce qu'il n'avait pas donné en dot à sa fille. Le fait est que Philippe Auvray et sa femme ne firent pas, en apparence au moins, un important héritage. Seulement le notaire fit répandre le bruit que M. Duferrier, ayant réalisé en espèces, depuis peu de mois, toute sa fortune, la leur avait, en quelque sorte, livrée de la main à la main. Chose bizarre, tant est aveugle à notre époque la confiance dans les gens qui font nos affaires, alors que nul de ceux qui n'avaient pas de rapports directs avec Auvray ne croyait à ce prétexte, tous ceux qui lui avaient confié leurs intérêts prirent ses dires pour argent comptant.

« Donc, il y a deuil dans la maison du notaire Auvray; tout est en deuil, jusqu'à la livrée; car Philippe a une domesticité à livrée, non qu'il y tienne beaucoup, à l'exemple de tant d'autres, pour son propre compte, mais parce qu'il sait qu'avec ces oripeaux on coule une glace sur laquelle les rayons des yeux de tout un public viennent se réfléchir, et que, partant, ce public se laisse prendre comme une alouette au miroir. Il y a deuil sur tous les habits. Pour ce qui est du cœur, on sait l'habitude : n'en parlons pas.

« Cependant une seule physionomie a l'aspect de la tristesse : c'est celle de la fille du colonel. La mort d'un père, coupable avant elle et plus qu'elle d'une alliance mal assortie pour les caractères, lui fait encore mieux comprendre l'isolement de son cœur; et il semblerait que, sous ses crêpes funéraires, c'est d'elle-même qu'elle porte le deuil.

« Ce n'est pas que Philippe Auvray se comporte avec sa femme de cette manière que l'on est convenu d'appeler mauvaise. Non : il ne l'injurie jamais de grossières paroles. Encore moins se transformerait-il en bête brute, comme ces êtres, indignes de compter parmi les hommes, qui descendent jusqu'à porter leur lourde main sur une femme. Non! mais il fait pire : vous allez en juger, si vous comprenez la moindre parcelle des sentiments de la femme.

— « Bertrand, attelle les chevaux à la calèche de madame, et conduis-la au bois de Boulogne.

— « Vous ne viendrez donc pas vous promener avec moi une seule fois, mon ami?

— « Toutes mes heures sont prises pour les affaires; vous ne l'ignorez pas, madame.

— « Madame, toujours madame! Soyons donc un peu moins cérémonieux s'il se peut, et aimons-nous davantage.

— « Roman que cela!

— « Vous me répétez toujours ce mot, et pourtant il n'y a pas une année que vous poétisiez toutes vos paroles autour de moi.

— « Il serait mal et cruel à vous, madame, de me reprocher d'avoir étudié vos affections pour obtenir votre main et vous faire oublier un

rival que votre imagination seule me rendait dangereux. Vous paraissiez préférer des fleurs artificielles à la réalité des choses de la vie ; je vous ai prouvé que si je ne faisais pas des façons d'esprit de ce jeune homme de Garnier une habitude de mon existence, c'est que je le dédaignais : j'ai été jeune avec la jeune fille, j'ai compté sur l'époux pour ramener la femme, et bientôt peut-être la mère de famille, à des idées moins vagues et plus raisonnables.

— « C'est donc ceci la raison dans le mariage : ne pas se communiquer un sentiment, ne pas se voir une heure, traiter avec son mari comme avec un étranger?

— « Mais, dites-le moi, que vous manque-t-il pour être heureuse?

— « Vous me le demandez?... Et vous vous étonnez de ma tristesse!

— « Avez-vous jamais eu à souffrir d'une absence d'égards de ma part? Le soir, après mes affaires, refusé-je de vous conduire dans le monde? Est-ce que vous n'y occupez pas, par ma position, un rang que bien des femmes envient? Au bal, n'êtes-vous pas la mieux parée, l'une des plus fêtées? Vous avez une calèche, et vous vous plaignez! Assurément j'ai le droit de dire que cela n'est pas raisonnable. Allons, soyez donc juste, et sachez jouir de votre sort sans vous fatiguer la tête de chagrins chimériques. Tenez, voici positivement Bertrand qui revient vous avertir que vos chevaux sont à votre calèche.

— « Ah! mon Dieu! pour ces hommes-là qu'une femme est peu de chose! » se dit en elle-même la jeune épouse en concentrant son désespoir.

« Erreur en partie! aurait pu lui répondre Auvray ; c'est quelque chose jusqu'à la dot inclusivement; c'est une affaire. »

— « Ah! j'oubliais! Bertrand, Bertrand, avant de conduire madame à la promenade, attelle mon tilbury ; j'irai à la Bourse sans toi. »

« Et moi, je vous le demande avec Philippe Auvray, est-ce que ce n'était pas là une femme bien heureuse?

« Et encore, si son père ne lui avait préparé que ce bonheur-là en lui imposant un mari assez profond raisonneur pour appeler la vie un roman lorsqu'elle contient un sentiment!

« Des promenades de madame au bois de Boulogne, seule, triste et quelque peu poétique encore, et des courses de monsieur en tilbury vers la Bourse, que résultera-t-il?

« Hélas! .. hélas!...

« On ne saurait mieux se résumer que par cette double exclamation

IV

« Le 15 août 1833, il y avait dîner d'étiquette chez le notaire Auvray. Le préfet de la Seine, le maire de l'arrondissement, plusieurs députés et un aide-de-camp même du roi des Français y assistaient.

« Auvray depuis peu de jours avait à la [illegible] nommé colonel de sa légion nationale et chevalier de cette autre légion dite d'honneur, qui renfermera bientôt autant d'enseignes rouges accrochées à des habits qu'il y a d'enseignes de toutes sortes accrochées aux portes des maisons. C'était à qui féliciterait le plus haut le notaire dans ces circonstances ; et chacun, comme conséquence inévitable de ces brillants débuts, lui faisait entrevoir sa prochaine députation. Les hommages ne manquaient pas non plus à la jeune maîtresse du lieu que les femmes du monde, plus ignorantes encore que qui que ce soit des peines qui ne sont pas les leurs, trouvaient à l'envi la plus heureuse et la plus digne d'être jalousée d'entre elles. Il est vrai que dans ce tourbillon d'éloges et de bonheur vaniteux, et par conséquent factice, madame Auvray faisait d'incroyables efforts pour renfoncer en elle-même les larmes, toujours sur le point de voiler le sourire exigé de chacune de ses réponses. Hélas! il en était d'elle comme de tant d'autres : le sourire était sur ses lèvres, l'amertume était dans son cœur. Rien de ce qui l'entourait et qui éblouissait tant de personnes étrangères au deuil intérieur de sa maison n'était désormais capable de l'abuser. Auvray, de minute en minute, n'oubliait pas de chercher à relever d'un de ces regards, comme vous en savez, le courage toujours prêt à chanceler de sa femme. Il n'y avait à ce dîner que deux êtres à la torture : ceux-là même qui se faisaient si pompeusement fêter. Le notaire, pour un œil qui aurait songé à l'observer, eût certainement trahi d'étranges préoccupations. De quelles sources viennent-elles donc, quand son étoile, apparente du moins, resplendit comme un soleil ; lorsque tant de monde suppose que

s'il expirait dans ce moment, ce ne pourrait être que de joie? Ah! c'est là le secret de Dieu, ce sublime hasard, cet infatigable et inattendu contre-poids d'espoir et de désespoir : c'est quand on semble arrivé au dernier degré du bonheur ou de la douleur selon les hommes, qu'il rapproche subitement ces deux extrémités que tant de gens irréfléchis croient si opposées, et qu'il vous renouvelle un lendemain tout rose des rayons d'une brillante aurore, ou plus souvent encore un soir tout obscurci d'un ténébreux crépuscule, présage d'une nuit d'horreur. Pourquoi se plaindre trop néanmoins de cet inévitable changement dans une vie d'épreuve, même pour ceux qui commettent l'imprudent mensonge de se prétendre toujours heureux; pourquoi s'en plaindre, puisque s'il est l'inquiétude de celui qui a présentement le bonheur, il est aussi le soutien de celui dont l'unique consolation est présentement l'espérance?

«Un toast était porté par le préfet à la prospérité du nouveau colonel de la garde nationale, quand une voix se fit entendre au dehors de la salle du banquet :

«—Je le verrai, disait cette voix, j'entrerai, dussent les valets de ce parvenu d'hier être brisés l'un après l'autre ou tous ensemble par moi.»

«A ces paroles, dont les derniers sons lui arrivaient et qui lui paraissaient sortir d'un organe assez connu de lui, Auvray pâlit; il se leva de table et s'élança, la serviette à la main, au-devant de la voix en refermant derrière lui avec force la porte de la salle. Les convives, y compris la femme du notaire, n'avaient pas très clairement entendu; mais il leur était arrivé suffisamment d'éclats, pour qu'un grand froid succédât sur-le-champ à l'enthousiasme de tout à l'heure.

«Auvray entraîna dans son cabinet de travail celui qui était venu troubler sa bienvenue honorifique d'une manière si brutale et inopinée. C'était un personnage plus accoutumé par sa haute position de fortune, à être reçu chez les gens d'affaires avec empressement et même avec une affectation de soins et d'égards, qu'à être empêché dans sa marche quand il daignait venir à eux.

«—Je ne m'étonne pas, continua-t-il, monsieur, que vous soyez maintenant si difficile à voir pour moi : quand on a des comptes aussi sévères a rendre que ceux que j'ai à vous demander, on est visible à toute heure ou on ne l'est jamais. Vous ne m'attendiez pas si tôt, je le comprends, après la lettre au moins surprenante que vous m'avez adressée en réponse à la mienne, à cent lieues d'ici. Parlons sans détours, avouez que vous avez disposé à la Bourse dont je n'ignore plus que vous vous occupez tout autrement que des actes de votre étude, avouez que vous avez disposé des six cent mille francs que je destinais à l'acquisition du domaine d'Apreville, et que j'avais remis entre vos mains, sous votre cachet et sous le mien, comme un dépôt inabordable pour tout autre que pour moi.

—«Monsieur, je... j'ai pu.. j'ai cru... j'ai dû... dans votre intérêt, à vous qui êtes mon client, et nullement dans le mien... chercher à augmenter...

—«Point de mystification possible avec moi, monsieur le notaire! interrompit le sévère personnage; ce dépôt était sacré; aucun motif ne pouvait faire qu'il ne me revînt pas à ma première réquisition; si vous aviez fait prospérer la somme, sans doute les bénéfices m'en eussent dû revenir de droit : mais sans nul doute aussi vous les eussiez gardés,

—«Monsieur!... croyez...

—«En fin de compte je ne croirai que ce que je verrai, je ne revendique rien de ces bénéfices si vous en avez eu, et je vous tiendrai même volontiers quitte de toute continuation de discussions et de rapports entre nous si sur-le-champ ou demain avant dix heures au plus tard, vous me restituez mes fonds. Mais ne vous flattez pas que je vous laisse en paix s'il en est autrement; il importe trop à la société qu'on lui divulgue enfin la déloyale partie que tant de vos confrères, comme vous, jouent aux dépens de leurs clients. Un notaire, monsieur, sachez-le bien, ne doit point avoir d'affaires en dehors des actes de son étude, un notaire ne saurait être exposé à la faillite; tout notaire qui fait faillite ou seulement s'y expose, est pour moi, et devrait être pour tous, plus dangereux que le coupable qui surprend ma bourse au coin d'un bois. Je ne vous en dirai pas davantage; en voilà assez, je pense, pour vous donner à comprendre: car je devine à votre embarras que vous n'êtes pas en mesure à l'instant même, que si demain avant dix heures je ne suis pas satisfait, à dix heures soixante secondes je serai implacable.

— « Je vous attendrai, monsieur, répondit le notaire d'une voix agitée des mille sensations qui le traversaient.

— « J'y compte. A demain donc, avant dix heures. »

« Le personnage sortit avec un air qui indiquait plus de menaces que de salutations. Auvray, cet homme ordinairement si plein de sang-froid, s'il avait obéi à son premier mouvement, se serait presque roulé sur le parquet comme un enfant en s'arrachant les cheveux de honte et de désespoir; mais il ne lui était pas même permis de se donner le nerveux plaisir d'évaporer, d'exaspérer son affreuse tourmente. Il fallait se concentrer, et rentrer avec une figure souriante dans la salle des convives. Il raccommoda son visage du mieux qu'il put; mais malgré lui quand il vint se rasseoir à sa place, il lui sembla que tous les regards épiaient dans ses yeux les convulsions de son cœur. Peut-être n'en était-il rien, mais ainsi fait l'inquiétude. Sa femme surtout parut avoir sondé du premier coup d'œil l'abîme dans lequel sa cupidité l'avait plongé. Il est douteux que la malheureuse en eût seulement sondé l'entrée, elle ne souffrait encore que de l'abîme qui séparait leurs cœurs.

« Pendant la fin du dîner, ainsi que dans les instants qui le suivirent, Auvray eut beau faire, il ne put être aimable avec ses invités; il les aurait même bientôt congédiés s'il eût osé; car il n'avait plus que quelques heures devant lui pour retrouver la somme exigée, et qu'il avait effectivement jouée à la Bourse en tâchant de ressaisir de la sorte sa propre fortune, ou plutôt celle de sa femme, déjà disparue dans ces chances désastreuses. Et comment faire!... comment faire! Encore s'il avait eu le temps, comme avant l'arrivée subite de ce fatal personnage il s'en était flatté, s'il avait eu le temps de mettre à profit les nouveaux honneurs qui venaient de pleuvoir sur lui pour en tirer un immense crédit! Mais non, non, demain avant dix heures, a prononcé, comme un arrêt suprême, cette voix funeste. Oh! si le désir était l'assassinat, oh! comme il étoufferait bien cette voix dans un dernier râlement! Mais heureusement que la crainte de la loi, qui a le pas sur la punition par la loi, existe pour annihiler l'intention, comme la force de la vertu pour refréner le désir. Sans quoi quel homme, quel juge jusque sur son siége ne périrait par l'intention?

V

« Arrêtez! postillon, arrêtez! Au nom de la loi, arrêtez! »

« Six gendarmes qui s'exclamaient ainsi de tout le reste de force de leurs poumons haletants, poursuivaient au grand galop et le sabre nu, une voiture à quatre roues, lancée comme un rayon d'éclair entre la quadruple ligne d'arbres de la route de Neuilly. La voiture, sans précaution apparente, mais en réalité par excès de précaution, et pour éloigner le soupçon par un semblant de parfaite quiétude, avait été découverte. Un seul homme s'y montrait, qui simulait la plus parfaite indifférence, même au milieu de ce déluge de cris et à travers cette foule qui s'ameutait aux bords de la route. Aussi disait-on, en le voyant les bras croisés, qu'il était impossible que cela le regardât et que son postillon seul était coupable, et avait écrasé sans doute quelqu'un dans sa course précipitée. Seulement à chaque cri: « Arrêtez! » proféré par les gendarmes, une voix sourde et inentendue de tout autre que du postillon, à l'oreille duquel le vent l'envoyait directement, partait de la voiture et disait:

« Par chaque coup de fouet, cinquante francs, cent francs de plus, postillon! »

« Dans un moment les chevaux de la force armée gagnaient du terrain; la voix dit:

« Postillon, cinq cents francs de plus! »

« Le postillon fouettait avec une activité sans égale. Une minute après, un des chevaux des gendarmes avait allongé le pas à tel point qu'il courait juste à côté de la voiture et allait bientôt la dépasser pour lui barrer passage. La voix dit toujours avec la même apparence de sang-froid:

« Toi et moi nous ne faisons plus qu'un, postillon; ma fortune est à toi, va! »

« Le postillon asséna sur les naseaux du cheval qui le serrait de si près un violent coup du manche de son fouet; le cheval recula de douleur et de surprise; le cavalier perdit l'équilibre, fut désarçonné et tomba sur la lame de son sabre qui lui blessa le visage et le montra tout sanglant à ses camarades de poursuite. Le postillon profita de l'éblouissement involontaire qui



saisit, à ce coup, tous les limiers attachés après lui; son fouet siffla de plus belle sur les chevaux qu'il dirigeait, et, avant cinq minutes, au milieu des bravos de la foule, qui s'intéresse toujours malgré elle au sort de ceux qui échappent à la police armée, il avait gagné un quart de lieue de terrain sur les gendarmes, qui renoncèrent. L'homme de la voiture découverte gardait son air d'impassibilité; ses bras ne s'étaient pas décroisés un instant. Quand il arriva au premier relai, une sueur froide l'inondait.

« Etes-vous content? » lui demanda le postillon.

— « Pas encore! je ne veux que toi pour me conduire; arrange-toi pour cela. Je te le répète, nous sommes pour la vie l'un à l'autre. Voici ma bourse, puise dedans: mais va, va comme l'éclair, dépiste les gendarmes, dépiste le télégraphe qui va peut-être jouer, pour me faire arrêter à deux pas de la frontière. Prends les traverses, fais ce que tu voudras; mais, va, va! Et une fois le pied mis à l'étranger, je te donne ma vie si tu n'as point assez de mon argent. »

« A chaque relai, le postillon s'arrangea comme il put avec ses camarades à l'insu de leurs maîtres, et continua à conduire.

« Ils n'étaient plus qu'à deux ou trois postes de la frontière, quand un léger accident, qui nécessitait cependant une réparation, arriva à la voiture.

« Nous sommes sauvés ou à peu près, monsieur, dit le postillon; vous pouvez profiter de ce petit moment de réparation pour descendre et manger un morceau.

— « Soit! répondit l'homme de la voiture. Aussi bien je ne serai pas fâché d'écrire sur-le-champ un mot à Paris. »

« Il entra dans la première auberge venue, pendant que le postillon allait chercher un charron, et commença par demander une plume et du papier, avant de songer à se reconforter.

« Le postillon rentra comme il finissait d'écrire; il plia, cacheta sa lettre, et le pria d'aller la lui jeter au plus vite à la boîte de poste de l'endroit.

« Chemin faisant, une tentation funeste à l'auteur de la lettre prit au porteur. Après tout, se dit-il en lui-même, il m'a assuré que lui et moi nous ne ferions qu'un; il n'a donc pas de secret pour moi, j'ai bien le droit de lire sa lettre sans être indiscret. Tout en poursuivant ce beau raisonnement, il leva le cachet encore humide de la missive, et lut ceci:

« Depuis deux ans que vous êtes mon premier
« clerc, vous savez combien a été grande ma
« confiance en vous. Je tiens à vous la conti-
« nuer et vous n'aurez pas, je vous en donne
« ici ma parole d'honneur écrite, lieu de vous

« repentir de me garder votre fidélité malgré « mon malheur. Ce malheur d'ailleurs n'est pas « aussi irremediable que vous pourriez le suppo- « ser. Je suis à quelques lieues de la frontière. « Dans quelques heures je serai à l'étranger avec « mon portefeuille renfermant encore de quoi « satisfaire bien des ambitions. Dites que je suis « au comble de l'infortune, attribuez ma fuite à « une frayeur d'enfant, à un saisissement invo- « lontaire et qui ne saurait me rendre plus cou- « pable. Dites que c'est ce misérable comte « d'Aubervillers qui est venu jeter à dessein le « désordre dans ma position, en exigeant un « remboursement sur lequel je ne comptais pas « sitôt d'après sa propre parole. Dites tout ce « que vous inspirera votre amitié pour votre pa- « tron. Je ne suis pas fâché que pour quelques « jours, ma femme à qui je n'ai eu le temps de « rien laisser, ait l'air d'être dans le plus grand « dénûment; on ne croira pas que j'ai emporté « avec moi beaucoup d'argent, quand on la « verra si au dépourvu. Donnez-lui l'indispen- « sable; dans peu de jours, je vous ferai passer « pour elle une certaine somme que vous ne lui « compterez que parties par parties et selon ses « besoins, toujours dans le but d'apitoyer sur « mon sort par l'évidence du sien. Engagez-la, « dans son intérêt comme dans le mien, à « s'exprimer avec affection et attendrissement « sur mon compte, sur mes malheurs imprévus. « Sa froideur sur ce chapitre me serait perfide. « Vous m'instruirez de toutes les démarches qui « auront été faites contre moi; ne désespérons « de rien. De loin il me sera aisé, je crois, d'a- « mener à composition les plus récalcitrants, et « je ne sache pas qu'il soit impossible que « n'ayant plus la faculté de revenir notaire à « Paris, j'y revienne quelque jour banquier. « Jusqu'à ce moment on a dit que qui pouvait « le plus pouvait le moins; je suis tenté de chan- « ger la maxime et de faire dire que qui ne peut « pas le moins, peut souvent le plus.

« J'emmène avec moi à l'étranger un postillon « qui m'a fait échapper à six gendarmes qui ser- « raient ma voiture de si près que je me croyais « déjà saisi au collet. Je lui ai promis des mon- « ceaux d'or tels que si j'étais l'Etat je ne suffi- « rais pas à m'acquitter envers lui. Mais, une « fois arrivé en lieu sûr, j'en aurai, j'espère, rai- « son à bon marché. Je vous prie de donner « pour moi vingt francs à sa femme qu'il a lais- « sée avec trois enfants à Paris, rue Thibauto- « dé, nº 11, et de la rassurer sur le sort de son « mari, à qui j'ai promis de m'occuper d'elle en « son absence, par votre intermédiaire. Je vous « écrirai de la première ville étrangère.

» Ph. Auvray. »

« Ah! ah! c'est cela, fit le postillon, lorsqu'il eut fini de lire, et bien nous verrons un peu! A nous deux, à présent, camarade! »

« Il ne jeta point la lettre à la boîte de la poste; il la mit dans sa poche, et revint auprès de son généreux protecteur futur.

« Maître, lui exprima-t-il tout d'abord avec assez d'adresse pour ne pas laisser comprendre qu'il avait pris avis de la correspondance, maître, voilà que nous approchons, et j'ai réfléchi que je m'étais mis pour vous dans d'assez vilains draps. Avant-hier je ne vous connaissais pas plus que si vous n'étiez pas au monde: ce qui fait que vous êtes trop raisonnable pour croire que je me sois exposé comme cela pour peu de chose. Si nous comptions un peu, ça me ferait plaisir, d'autant qu'une fois que je vous aurais tiré d'embarras, j'ai envie de m'aller offrir au procureur du roi, pour qu'on me pose cinq à six mois en prison, et que tout soit dit. »

Auvray prêtait à ce discours imprévu une oreille fort étonnée.

— « Mais tu ne veux donc pas me suivre, comme je l'espérais, à l'étranger? J'aurais fait de toi quelque chose.

— « Je ne vous dis pas le contraire, maître; mais j'aime mieux l'arrangement comme je le propose.

— « D'accord, voici ma bourse; comme je te l'ai déjà offerte: puise dedans.

— « Votre bourse? Qu'est-ce qu'il y a dans votre bourse? mille francs? deux mille francs au plus? Ce n'est pas cela qu'il me faut. Vous ne pouvez pas vous en être allé avec si peu. Si je le croyais, je vous prêterais du mien, foi d'honnête homme!

— « Mais, mon brave...

— « N'allez-vous pas marchander? allonc donc, vous ne pouvez pas faire autrement que d'avoir un portefeuille. Ouvrez-le devant moi et le compte sera plus facile.

— « Vois-tu, je n'ai rien que cette bourse

sur moi, mais une fois arrivé hors de France, je ne serai pas quarante-huit heures sans recevoir une bonne somme et nous la partagerons en frères.

— « Ah! c'est là-bas que nous partagerons?... Bien, maître, bien! C'est une affaire entendue. Il n'y a rien à craindre avec les honnêtes gens.

— « Non, sur ma parole d'honneur, mon brave, tu n'as rien à craindre.

— « De vous? Mais de la justice, c'est une autre paire de manches. Cependant dès que vous me garantissez sur votre parole d'honneur.... »

« Il interrompit sa phrase, pour puiser une assez bonne part de louis dans la bourse, et dit: « Je vais voir si la voiture est en état, maître, et nous partons. »

« Puis il sortit.

« Avouez que dans la position d'Auvray, il faut être un homme d'affaires pour ainsi marchander avec un malheureux qui vous a sauvé, à la merci duquel on s'est mis; avouez qu'il faut être un homme d'affaires et de plus un homme d'affaires qui s'échappe avec un bien qui ne lui appartient pas. Le cœur faut à l'homme d'affaires en fait d'argent à donner, jusque dans le crime et le besoin qu'il a d'un complice. Jugez des jours de splendeur et de l'absence de besoin d'autrui!

VI

« Un jour la veuve de l'estimateur Fritau, l'air très affairé et très effaré, entra, tenant un journal à la main, chez la mère Auvray.

« Ma pauvre mère Auvray, lui dit-elle, en allongeant une physionomie pleine de compassion et de calamités; je viens tout exprès pour prendre part à vos peines. Ah! certainement j'y prends part comme pas un. Quoique ce soit depuis ce matin une rumeur dans le pays, une rumeur épouvantable, je n'en ai pas moins défendu à moi toute seule votre fils, mère Auvray, aussi vrai que vous me voyez là devant vous pour vous consoler!

— « Quelles peines?... Quelles rumeurs?... Pour me consoler de quoi? demanda la bonne femme; tout abasourdie des paroles de la veuve, auxquelles elle ne comprenait rien.

— « Comment vous ne savez pas?.... Vous ignorez?... Ah! mon Dieu! mon Dieu! ma pauvre chère femme, en vérité si je sais par où commencer. Pourtant il faut bien toujours que vous finissiez par l'apprendre. Autant tout de suite que plus tard.

— « Mon fils, mon Philippe est mort! madame Fritau, dites-le moi! dites-le moi! » s'écria en tombant presqu'à la renverse la malheureuse mère.

— « Non, non, sur ma parole, répondit la veuve: il n'est point mort et ce n'est pas cela que conte le journal; au contraire, le journal que j'ai là, dit... Tenez, écoutez-moi plutôt lire, quand ce ne serait que pour vous rassurer. »

« La veuve Fritau mit des lunettes sur son nez de fouine et lut ceci à la mère Auvray, qui n'en crut pas ses oreilles, et dont à plusieurs reprises les paupières vacillèrent comme celles d'un moribond qui va trépasser.

« Le notaire Philippe Auvray, de la surpre-« nante disparition duquel tout Paris s'entrete-« nait depuis plusieurs jours, a été arrêté à « quelques lieues de la frontière. Il paraîtrait « qu'une discussion se serait élevée sur la ré-« compense à donner au postillon; et que ce « dernier qui l'avait jusque-là si habilement « fait échapper au télégraphe et à la poursuite « des gendarmes, indigné de ce débat, aurait « prétexté un motif pour quitter un moment « M. Philippe Auvray; et après avoir confessé « sa propre faute, l'aurait dénoncé et livré lui-« même à l'autorité judiciaire du lieu. On a « trouvé sur M. Auvray une somme de deux cent « mille francs en billets de banque. Il a été di-« rigé immédiatement sur Paris. On sait que la « banqueroute de ce notaire ne s'élève pas à « moins de trois millions. On l'accuse surtout « d'avoir enveloppé dans sa catastrophe, qui a « eu le jeu de bourse pour origine, des familles « pauvres qui lui avaient confié leur dernier « morceau de pain. M. Auvray avait eu de son « alliance avec la fille d'un colonel de l'empire, « tant en dot que par héritage, une somme d'en-« viron un million La malheureuse jeune femme « que son mari avait en quelque sorte abandon-« née en fuyant sans elle, et qui a perdu son « père et ses principaux appuis, est plongée « dans le plus affreux désespoir. On cite à ce « propos un fait qui honore trop celui qui en « est l'auteur pour que nous ne nous fassions

« pas un devoir de le divulguer. Un jeune « homme de lettres, qui avait songé, mais vai- « nement, dans des temps plus heureux pour « elle, à épouser mademoiselle Duferrier, au- « jourd'hui femme du notaire Auvray, et qui ne « l'avait pas revue depuis cette époque, à la « nouvelle de son désastre et de la maladie qui « en est la suite et menace ses jours, s'est em- « pressé avec les formes de la plus exquise « délicatesse, du plus généreux désintéressement, « de lui offrir l'aide de la médiocre fortune qu'il « doit tout entière à sa plume. »

« La veuve Fritau n'avait pas fait grâce d'une ligne à la bonne vieille mère, qui, dans sa stupeur profonde, demeura quelques minutes frappée d'un véritable mutisme.

« Quant à la veuve, on aurait deviné à son regard, qui s'allongeait par-dessus le verre de ses lunettes pour épier le visage de l'infortunée, qu'elle attendait, qu'elle espérait quelque chose encore de ce malheur. « Est-ce que je ne rêve point?... Est-ce que vous m'avez bien lu tout cela?... Est-ce que c'est bien vous qui êtes là, madame Fritau? demanda enfin la mère Auvray quand elle eut retrouvé quelques sons sur ses lèvres tremblantes.

— « Oui, c'est moi, c'est toujours bien moi qui suis là, pour vous servir, ma mère Auvray. Qu'est-ce qu'on peut pour vous? Vous n'avez qu'à le dire, et on essaiera de le faire.

— « Hélas! hélas! mon bon seigneur Jésus! Si ce que vous me dites est vrai; je n'ai plus qu'à mourir après avoir embrassé une dernière fois mon fils, que je n'ai pas vu depuis qu'il est parti pour Paris, et à aller porter moi-même à ma pauvre fille, que je n'ai jamais vue, une part de l'argent que j'aurai en vendant mon reste.

— « Ma pauvre mère Auvray!... soupira d'un ton lent et jouant la sympathie à s'y méprendre, la veuve de l'estimateur, qui n'en étudiait que de plus belle, par-dessus ses lunettes, les mouvements de la veuve du meunier.

« Heureusement, dans votre malheur, mère Auvray, reprit-elle, que vous avez encore de bonnes gens qui vous aiment et se sacrifieraient pour vous, et que je serais la première à vous en témoigner, s'il ne fallait qu'emprunter tout de suite pour vous, mère Auvray, sept mille francs, que vaudrait pour moi tout au juste, et encore pour vous obliger, votre petite métairie. Car vous êtes une si bonne femme, qu'en vérité ce serait conscience de ne pas se mettre en morceaux pour vous.

— « Sept mille francs, tout de suite! madame Fritau! Comptez-les moi puisque vous le pouvez; je vous vends ma métairie sept mille francs comptant. Venons passer l'acte, et demain je partirai pour Paris sans faute pour embrasser encore une fois mon fils et donner un peu d'aide à ma fille. Je ne veux pas, moi, qu'un étranger qui ne lui est rien la secoure plus longtemps et soit plus pour elle que mon fils et que moi, entendez-vous, madame Fritau!

— « C'est juste, et je vous reconnais bien là, mère Auvray; seulement, si vous voulez m'en croire, faisons passer l'acte sous seings privés par Me Bailly, l'avoué qui a votre confiance et la mienne. Ça fera pour vous que si, par hasard (le hasard est si grand!), vous revenez avec les sept mille francs, nous déchirerons l'acte, et tout sera dit; vous rentrerez dans votre métairie.

— « O ma bonne dame Fritau! que je vous reconnais bien là! Vous êtes la meilleure des meilleures amies!

— « Avec ça, reprit la veuve, que Me Bailly vous renseignera sur tout ce que vous aurez à faire à Paris.

— « C'est encore vrai ça, ma bonne dame Fritau! ah! que je vous dois grand merci dans mon malheur!

— « Que voulez-vous, mère Auvray, il faut savoir dans l'occasion se mettre de côté pour les gens! On est trop heureux encore de ne pas rendre service à des ingrats. »

« Le soir même Me Bailly l'avoué, rengorgé, épanoui, comme un dindon qui se croit quelque chose et tout bienheureux de la chute subite d'un homme qui était parti du pays pour monter si vite jusque dans Paris au-dessus de lui, qui ne s'était encore élevé, en fait de dignités, qu'aux fonctions d'adjoint au maire de sa petite ville; Me Bailly, l'avoué, le soir même, fit l'acte sous seings privés, en répétant plusieurs fois, sans pitié pour la malheureuse mère :

— « Voilà ce que c'est que d'avoir voulu voler trop haut; si votre fils avait fait comme moi, vous n'en seriez pas là, bonne femme! »

« Le lendemain, madame Fritau, qui avait fait passer l'acte sous seings privés, pour que personne n'eût vent de son acquisition et n'accourût en offrir plus d'argent qu'elle, déposait elle-même la mère Auvray dans la diligence. Elle était devenue propriétaire à vil prix du reste des biens dont elle avait déjà si traîtreusement attrapé les premiers lots, la veuve de l'estimateur, de l'estimateur, cette moitié du notaire de province.

« Plusieurs circonstances m'ont empêché de suivre plus longtemps, avec détails, l'histoire de Philippe Auvray. J'ai seulement su que la prévention, cette douce élucubration de la justice, si flatteuse surtout lorsqu'elle prend son temps sur des innocents, et qui finit par attirer la compassion publique jusque sur les coupables, le tenait depuis plus de deux années en prison. Quand viendra son jugement, dans deux ou trois ans encore peut-être, plus ou moins; selon qu'il conviendra à ces messieurs de plus ou moins s'élucubrer, je ferai en sorte de me tenir au courant pour mes lecteurs de la suite des événements que je leur ai racontés. Je les reprendrai au jour même où je les ai laissés, et n'oublierai ni l'entrevue qui a dû être si déchirante entre la mère et le fils, entre la pauvre belle-mère de campagne et la jeune femme déshéritée du monde par un mariage de spéculation. Je n'oublierai pas non plus Garnier, ce jeune homme si désintéressé, si exquis de délicatesse dans ses services, au dire de l'opinion publique, ordinairement si injuste envers les poétiques âmes; et si, par un effet du sort, il allait devenir le personnage dominant du drame dont je ne connais, comme vous, que les premières scènes, je serais heureux de l'accepter pour tel; ne serait-ce qu'afin de rendre en tout et pour tout, le pas à l'homme de cœur sur l'homme d'argent; noble tâche à laquelle songent en ce moment plusieurs jeunes talents, qui pourront mettre la main à cette œuvre de haute réaction morale avec plus de succès, mais non pas avec plus d'ardeur que moi.

« Toutefois, on pourrait presque annoncer dès aujourd'hui qu'Auvray, n'ayant pas éludé par la fuite ou autrement la prison préventive, aura bien de la peine à se tirer d'affaire, et même, en cas d'acquittement pur et simple, à resurgir dans le monde. Le monde pardonne tout à ceux qui se sauvent, n'importe comment, et leur tend même volontiers la main. Ce qu'il accuse au fond, ce n'est pas votre crime, c'est votre inhabileté à le commettre. Un mois de prison que l'on mérite à peine et que l'on fait, lui paraît plus préjudiciable à l'avenir d'un homme que dix ans de galère que l'on mérite bien et dûment et que l'on ne fait pas. Philippe Auvray, sauvé à l'étranger, aurait peut-être eu la chance, comme il le disait, de revenir dans quelques mois banquier à Paris; mais je doute que maintenant, s'il échappe aux peines les plus sévères, il puisse être autre chose qu'un chevalier d'industrie. C'est d'ailleurs là le revers de la médaille de l'homme d'affaires improbe. La position seule change le nom. »

« Pardon, messieurs, d'avoir tourné un peu court, dit le commandant Maroubat après avoir terminé; mais, depuis un instant, le capitaine me faisait signe que j'allais déborder l'heure convenue d'avance. J'avoue, sans me flatter, que bien des romanciers auraient fait, avec ma courte histoire, de nombreux volumes de roman; mais entre eux et moi il y a cette différence que je me tiens à la vérité toute simple, et qu'ils ont pour l'embellir les trente-six mille écrins de pierreries de leur imagination. »

— Commandant Maroubat, savez-vous que votre diable d'histoire vraie a fini par tourner aussi au tragique, quoique vous eussiez fait espérer que vous resteriez dans le comique, dit le commissaire de marine.

— C'est pourtant vrai, répondit le commandant.

Puis, indiquant l'homme à la physionomie fatale qui, toujours écoutant, se tenait silencieux dans son coin, il ajouta bas à l'oreille du commissaire : — « C'est peut-être ce diable d'homme qui en est cause; ce doit être quelque Méphistophélès endiablé.

Le docteur et le commandant m'avaient mis en veine, et, quand ils me provoquèrent à rendre histoire pour histoire, je ne me fis pas plus prier qu'eux. J'eus soin toutefois de les avertir qu'il y avait des chances pour que je ne fusse pas plus gai qu'eux. Après quoi je me jetai *ex-*

abrupto dans mon récit, à la manière que venait de m'enseigner le commandant Maroubat.

UNE IMPRUDENCE DE JEUNE FEMME.

« Oh ! pour le coup, c'est lui qui a sonné, » dit, avec l'accent d'une malicieuse gaîté, une jeune et folâtre enfant de dix-huit ans au plus.

« Et, en prononçant ces mots, qu'elle adressait à une de ses amies, dont l'âge ne paraissait pas de beaucoup supérieur au sien, elle se précipitait vers un cabinet, qui bientôt ne laissa plus voir par sa porte entrebâillée qu'une partie de sa joyeuse figure. Puis elle ajouta, toujours en se tenant prête à fermer cette porte au moindre bruit de pas :

« En vérité, ce sera charmant, ma chère Émeline, charmant !... surtout pour toi : car moi, j'en vais être réduite à entendre sans parler, sans voir, sans être vue, tandis que toi !... ô mon Dieu, quand serai-je donc aussi mariée, pour jouir de ce privilége de traiter tous les genres de conversation sans qu'on en médise ?... Allons, continua-t-elle, on vient de lui ouvrir, il va monter : soutiens bien ton rôle, Émeline, et nous rirons ! oh ! nous rirons beaucoup !

— « Oui, ma chère Caroline, répondit celle-ci ; mais ne laisse pas les choses se pousser trop loin. Ce n'est pas des charmes de cette espèce de magot que j'ai peur, au moins ; c'est sa colère que je redoute.

— « Sa colère !... Mais pas du tout, il faudra bien qu'il ait l'air de rire aussi du fait, reprit la première interlocutrice. Il aurait même grand tort de ne nous en pas remercier ; car c'est un sujet que nous lui donnons pour son prochain roman. D'ailleurs, je te promets de faire mon entrée aussitôt qu'il fera sa déclaration. Je veux le surprendre un genou en terre, et disant : « Je vous aime, je vous adore !... » Oh ! cela va être délicieux ! une déclaration ! je vais entendre une déclaration. »

« Elle achevait à peine ces dernières paroles, qu'au bruit des pas qui se firent entendre sur les marches de l'escalier, elle s'enferma précipitamment dans le cabinet, laissant sa compagne seule dans sa chambre, et toute préoccupée de mener à joyeuse fin leur projet commun.

« Émeline, passant négligemment sa main potelée dans les frisures crépées de ses cheveux châtain clair, se jeta comme avec abandon sur une causeuse, et, avec un demi-sourire de piquante curiosité que ses lèvres ne pouvaient comprimer, elle posa comme une personne qui appelle à son aide du naturel et du sérieux à la fois.

« Madame Dalbon (c'était le nom de femme d'Émeline) avait à peine préparé de la sorte la réception du visiteur qu'elle attendait, qu'une soubrette, à l'œil intelligent et malin, ouvrit la porte de la chambre et annonça M. Alphonse de La Fresnaie.

« C'était lui, c'était en effet le patient contre lequel nos deux jeunes folles avaient conspiré. A n'en juger que par sa physionomie extérieure et sa construction avortée, madame Dalbon l'avait en vérité bien défini par l'expression de magot qu'elle avait employée en parlant de lui. Une taille courte sur de longues et menues jambes, des épaules plus que hautes, un visage amaigri et déprimé qui laissait une libre saillie aux pommettes de ses joues ; des lèvres inégalement relevées vers leurs extrémités et qui trahissaient les caustiques habitudes de son esprit ; des cheveux d'un blond plus qu'ardent : voilà quelle conformation peu séduisante offrait aux regards d'une femme ce disgracieux personnage, qui, du reste, cachait de la jeunesse sous ses rides amassées avant le temps, et de ses yeux mal assurés dans leur orbite lançait parfois d'étincelants rayons.

« Après les politesses d'usage, la conversation s'engagea sur la littérature, que ce jeune homme cultivait en âme passionnée, et, de la littérature, madame Dalbon fit tourner le dé vers le but auquel elle en voulait venir : vers l'amour, cet éternel sujet d'entretien de toutes les femmes, même de celles qui n'ont pas un cœur pour aimer.

— « A votre âge, n'avoir pas encore connu l'amour ! mais savez-vous, dit Émeline, que vous êtes le premier homme qui m'ait fait un tel aveu ?

— « C'est une amère satire que vous m'adressez là, madame, répondit Alphonse en soulevant malgré lui sa paupière vers une glace qui se trouvait devant ses yeux.

— « Je ne vous comprends pas, reprit en dissimulant la jeune femme.

« Et, glissant rapidement sur la réflexion de son interlocuteur, elle ajouta, toujours en s'étudiant à maîtriser son sourire :

— « Je vous tiendrai pour un artiste incomplet tant que vous n'aurez pas connu cette passion sans laquelle il n'y en a pas d'autres : l'amour.

— « Ah ! voilà bien les femmes ! répondit sérieusement La Fresnaie. Vous croyez qu'il n'y a pas d'autre véritable passion que celle-ci, d'autres joies, d'autres douleurs que celles qui en dérivent !... Erreur ! cette épreuve-là, c'est la dernière. Quand le ciel nous a fatigués de maux de toutes sortes, s'il nous rend un peu de calme après la tempête, c'est seulement pour nous permettre de reprendre haleine. Nous pensions qu'il avait épuisé sur nous tous les genres de tortures; il nous en réservait un encore : cet amour dont vous parlez, et il arrive souvent que de ce dernier coup, il nous brise.

— « Je ne sache guère de femmes, répondit madame Dalbon, qui ne donnassent leur existence pour en juger par elles-mêmes.

— « Prenez-y garde, madame.

— « Mais, dites-moi, comment se fait-il qu'avec votre âme ardente, vous n'ayez pas encore éprouvé une passion aussi commune que l'est celle-ci ?

— « Commune !... je le nie. Beaucoup de gens disent la connaître qui ne s'en doutent même pas; à moins que l'on appelle amour cette fantaisie qui naît et passe dans le mirage de fleurs et de plumes d'un concert ou d'un bal, fantaisie passagère qui vous fait dire négligemment : « Je voudrais, » mais rarement : « Je veux ! » Je veux ! expression intime d'un amour énergique qui ne connaît pas d'obstacles invincibles; car l'amour est absolu; j'ai connu toute son ivresse, toute, moins ce mélange indicible qui vous unit, âme et regard, à l'objet aimé, qui fait qu'on se voit soi-même dans l'objet aimé, qu'on ne voit rien au delà, que l'on oublie pour lui le reste de la terre.

— « Vous l'avez deviné, du moins, pour l'avoir peint si souvent dans vos ouvrages, et pour le décrire comme vous venez de le faire tout à l'heure encore.

— « Oui, j'ai deviné peut-être : c'est comme cela que l'on écrit.

— « En vérité, vous êtes des êtres inexplicables, vous autres gens de lettres. Si l'on ouvre vos livres, vous êtes tout délire et passion. On se dit : je voudrais bien connaître l'auteur de ce passage brûlant. Qu'il doit inspirer... d'intérêt ! Un hasard amène le coupable devant vous; on ferme le livre. C'était sentiment ou folie, ce n'est plus qu'observation et calcul. C'est sans doute que les passions se confondent pour vous dans une seule : celle de la gloire.

— « Dites plutôt qu'il n'a manqué que l'occasion pour les développer toutes, et l'une après l'autre, en nous.

— « Toutes, dites-vous ?

— « Toutes, madame : moins celles, peut-être, que le point d'honneur entrave. Impressionnables comme nous le sommes naturellement, nous nous laissons dominer par les circonstances; et puisque j'en suis à la franchise et aux aveux parfois les plus élevés des hommes, il nous advient souvent de tomber au dessous des plus petits. Traqués par l'ironie et honteux à nos débuts, ployés par la misère, nous sommes contraints de nous ravaler si bas, que le rouge nous en monte au front quand l'isolement et la réflexion nous tiennent posés sur nous-mêmes, et nous nous détournons de peur de voir clair dans notre âme. Heureux quand on n'en a pas pour la vie de ces tracasseries de jeunesse, quand elles ne vous ont pas débordé jusque là qu'on n'en puisse plus sortir, et qu'on en reste à tout jamais flétri. Plus tard, lorsque la richesse et la réputation nous ont enfin souri, l'orgueil nous hausse la tête plus que le cœur, et, sans oser nous l'avouer, nous sommes plus occupés à renverser ceux qui montent après nous qu'à monter nous-mêmes encore. Tel qui peint le ridicule n'a pas besoin d'aller chercher hors de soi son modèle. Je ne sache en effet rien d'aussi ridicule qu'un homme d'esprit que le hasard a placé dans une fausse position. Pour le vice, quand il nous saisit, c'est comme cette fièvre qui travaille d'autant plus forte et plus tenace, qu'elle s'est attaquée à des corps plus vigoureux. Quiconque nous voit de près dit : ce n'est que cela ?

— « Peut-être est-ce vrai, quand on vous voit pour la première fois; mais, à la longue le charme renaît. Il renaît avec l'abandon, avec les confidences, lorsqu'on est assez favorisé pour obtenir de vous qu'on lise dans vos cœurs comme dans vos écrits... Tenez, vous ne m'avez jamais paru plus intéressant que depuis le récit

que vous m'avez fait de vos aventures. Je me les rappelle jusque dans leurs moindres détails. Pour ne pas vous céder en franchise, je consens à présent à dire que ce qui m'a frappé le plus en vous, c'est cette continuelle abnégation d'amour.

— « Ce n'est pas certainement de ma part un reproche, madame, mais je savais bien que vous y reviendriez.

— « Ce que vous me dites-là ressemble presque à de l'amour-propre. A votre tour, prenez garde!

— « Je ne vous comprends pas, madame.

— « Qu'est-ce que j'ai donc dit?.. Ah! je vous parlais de vos aventures... et de cette abnégation... Il faut avouer que la femme qui fera votre conquête sera bien heureusement douée. Et comme vous l'aimerez celle-là, n'est-ce pas?

— « Le ciel me préserve de la connaître, car j'en mourrais; qu'il me laisse ma vie changeante où je n'ai que des fantaisies de quelques mois au plus, des caprices qui se brisent sans déchirer le cœur, si futiles, qu'après eux reste encore une sorte d'amitié. La femme que j'aurais aimée d'amour, et avec laquelle il me faudrait rompre, je la détesterais de toute ma haine, de tout mon fiel, et, je le répète, j'en mourrais.

— « Dût la mort s'ensuivre pour tous deux, que de femmes voudraient de cet amour-là! monsieur.

— « Eh bien! moi, si j'étais femme, je n'en voudrais assurément pas. Il n'est rien d'aussi funeste au monde que cet amour grave et sentimental qui ne vous laisse pas dans le cœur un peu de place pour vos amis, et qui vous ravit la gaîté au profit de je ne sais quelle tristesse que l'on nomme poétique et douce. Est-ce que vous ne vous moquez pas au fond, madame, de cette élégie perpétuelle? Est-ce que vous, par exemple, madame, vous ne vous trouvez pas plus heureuse avec un mari jeune, beau cavalier comme l'est le vôtre, qui vous aime sans frénésie, il est vrai, mais assez cependant pour ne vous point donner de soupçons, pour vous retrouver avec plaisir quand il vous a quittée quelques heures? Est-ce que vous ne vous trouvez pas cent fois plus heureuse avec lui que si vous aviez affaire à un de ces rêveurs passionnés dont la jalousie ferait votre tyran?

— « D'abord, monsieur, je hais les maris qui ne sont pas jaloux. La jalousie est la preuve que l'on est aimée. Toute femme n'obtient pas que l'on soit jaloux d'elle; il faut qu'elle en vaille la peine; il faut qu'elle soit belle ou qu'elle possède un esprit hors ligne. Je paierais cher pour que mon mari perdît de sa froide légèreté, pour qu'il eût quelque chose de ce que vous redoutez si fort... Comme vous me regardez, monsieur! Est-ce que j'aurais commis, sans le vouloir, une inconséquence?.... Vous me la pardonneriez, n'est-ce pas?

« Le regard du jeune homme se tint un moment arrêté sur celui de son interlocutrice; mais à la question qu'elle venait de faire, il l'avait aussitôt baissé avec une sorte d'embarras et de pudeur; au pardon qu'elle avait sollicité de lui, il avait assez gauchement répondu, ou plutôt je crois qu'il n'avait pas répondu du tout. Il semblait abîmé dans sa réflexion, et cherchait à s'expliquer le sens des paroles qu'il avait entendues.

« Il se fit, de part et d'autre, une pose longue et silencieuse.

« Ce fut la jeune femme qui se chargea de la rompre.

« Si nous lisions des vers? dit-elle avec une apparente négligence. J'aime beaucoup la poésie, comme vous savez... depuis que vous me l'avez fait aimer... En vérité, ceux qui se mêlent de critiquer Racine connaissent bien mal le cœur humain... Ne pas aimer *Phèdre*, par exemple! Oh! moi, j'aime Phèdre par-dessus tout... Vous qui lisez avec tant d'âme, lisez-moi donc cette scène... ou plutôt non, approchez-vous de moi, nous lirons tous deux. Je serai Phèdre, vous me répondrez : vous serez Hippolyte, le farouche Hippolyte! ajouta-t-elle avec cette intonation dégagée qui appelle et encourage.

« Mais, c'est une moquerie! pensa d'abord Alphonse à part lui. Et puis il se dit qu'il en était peut-être autrement, que peut-être les qualités du physique étaient pour cette femme d'un faible poids dans la balance, comparées à celle de l'âme. Un instant il espéra que l'ardente passion qui dévorait tout son être pourrait avoir enfin un point de contact sur la terre; il entrevit pour lui dans un cœur de femme, sinon de l'amour, du moins une pitié céleste, un intérêt profond qui approchait de ce sentiment. Il résolut donc de poursuivre d'une façon ou d'une autre cette apparence inattendue de bonne for-

tune, à laquelle sa tournure et son visage l'avaient si peu accoutumé.

« J'y consens, puisque vous le désirez, madame, je serai Hippolyte; mais vous me le permettrez, reprit-il avec l'accent d'une galanterie assez mal appropriée à sa lourde physionomie, je serai Hippolyte un peu moins farouche; et, si j'en obtiens le droit, un peu moins cruel que celui de Racine. »

« Madame Dalbon sourit à cette légère déclaration, mais il eût été difficile de deviner quelle était au fond sa pensée.

— « Gardez le livre à vous seule, continua La Fresnaie : quant à moi, j'ai mon rôle dans ma mémoire... J'allais dire dans mon cœur.

« Avant d'arriver à la scène où Phèdre dévoile son coupable amour au fils de son époux, ils récitèrent ensemble celle qui se passe entre Aricie et Hippolyte.

« Madame Dalbon, se laissant entraîner par la croissante chaleur du personnage qu'elle avait en face, mit dans tous ses gestes et dans toutes ses paroles un extérieur de vérité qui redoublait encore le naturel électrique et passionné qu'Alphonse jetait dans son débit. L'énergie avec laquelle il prononça ces vers :

Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre; il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.

répandit un étrange frisson dans toutes les fibres du cœur d'Émeline, qui, voulant donner un démenti au sentiment nouveau dont elle était saisie à son insu, et qu'elle ne comprenait pas, se fit un point d'honneur et d'amour-propre de tenir bon jusqu'au bout, quitte à renverser au besoin son adversaire sur la brèche. D'ailleurs, elle ne le trouvait pas bien redoutable encore, quoiqu'elle commençât à s'avouer que la passion quelquefois peut réellement occuper avec avantage la place de la beauté.

« Elle rouvrit donc le livre qu'elle avait presque laissé fuir de ses mains.

« Pour Caroline, toujours renfermée dans le cabinet voisin, elle se tenait immobile et maîtrisait sa respiration, de peur qu'Alphonse ne soupçonnât la présence d'un tiers, de peur aussi de perdre une syllabe de la conversation dans laquelle était engagée son amie, d'une manière qui lui semblait de plus en plus joyeuse et piquante. Elle eût donné tout au monde pour contempler l'œil oblique de La Fresnaie quand Emeline récita ces vers :

J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les (larmes:
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader....
Si tes yeux, un moment, pouvaient me regarder.

« La position lui semblait de plus en plus plaisante, et elle attendait avec délices le moment d'éclater. Depuis quelques minutes, madame Dalbon traînait, agitait son fauteuil sur le parquet, comme pour avertir Caroline qu'il était heure de se montrer et de la tirer d'embarras; mais la malicieuse fille ne trouvait pas encore que les choses en fussent venues au gré de son caprice, et que la déclaration eût encore été assez nettement formulée. Enfin, le moment arriva.

« Dans l'excès de son entraînement poétique, Alphonse se laissa glisser de son fauteuil aux pieds d'Émeline, et déposa sur sa main un ardent baiser. Madame Dalbon avait elle-même alimenté le foyer, mais elle n'avait osé encore s'attendre à cet aveu sans détour; sa poitrine en fut oppressée, sa bouche en demeura muette, et des larmes la gagnèrent malgré elle, larmes tardives et inutiles, qui contrastèrent étrangement avec le cri perçant de gaîté que jeta Caroline en sortant tout à coup de sa cachette.

« La Fresnaie était encore aux pieds de madame Dalbon, qui ressemblait elle-même à une accusée demandant grâce et pitié pour une folie de jeunesse.

« La Fresnaie, surpris et presque épouvanté, comme s'il eût craint un instant l'entrée du mari d'Émeline, lança vers elle et son amie un regard de dédaigneuse indignation. Mais ne doutant plus de l'effet que ses paroles, à défaut de son visage, avaient produit sur madame Dalbon, il se retira morne et silencieux, jurant dans son cœur ulcéré de se venger sur elle et sur son amie de cet infâme sarcasme adressé sans doute à son malheur.

« Ah! voilà donc les femmes! se dit-il en lui-même, elles vous harcèlent du regard et de la voix, et quand vous prenez de l'audace en raison des encouragements qu'elles vous prodiguent, elles tentent de vous briser d'un long éclat de

rire. Mais non pas, non pas! il faut leur démontrer qu'on n'insulte pas ainsi à un cœur qui se sent et se respecte. Honte à qui recule devant ce rire de folle ou de démon! Il faut que vous la dominiez à votre tour de toute votre puissance, cette femme qui croit que l'on se joue avec des passions d'homme comme avec un hochet d'enfant. Il faut que, les cheveux épars, elle languisse à vos genoux, dans vos bras, cette insensée qui vous raillait si bien; et quand elle aura failli, si vous ne la méprisez pas, il faut qu'elle sache du moins, que quiconque ne fuit pas l'heure de faillir, faillira, quel que soit le maître, épouvantable ou beau! Puis il sera temps d'avoir pitié : car ces yeux naguère si hardis n'oseront plus se lever, car deux ruisseaux de larmes viendront voiler ces lèvres naguère si insultantes et rieuses! »

« Soulevé par ces réflexions qui volcanisaient son âme, Alphonse sortit, marcha d'un pas rapide, et quand il fut arrivé chez lui, il se jeta sur son lit avec une espèce de frénétique convulsion, passant et repassant ses doigts sur son front, dans ses cheveux hérissés, se frappant du poing la tête et criant : « Mon Dieu! mon Dieu! ne trouverai-je point là, dans ma tête enfiévrée, un crime pour punir sans qu'on me tue ensuite, un crime mérité dont je puisse jouir sans craindre que rien en trouble les délices! »

« Ces coupables inspirations, suscitées dans le cœur généreux d'Alphonse par la cuisante blessure de son amour-propre, obscurcirent sa raison et ne lui permirent que bien tard de se livrer à un sommeil fiévreux et agité.

II.

« Le lendemain, quand il se réveilla, et qu'il eut enfin attiédi son imagination à la lenteur de l'horloge dont son oreille avait pu compter pendant de longues heures jusques aux moindres tintements, Alphonse retourna dans son cerveau un projet de vengeance qui, pour avoir une violence moins apparente, n'en devait pas être moins terrible dans ses effets. Après avoir un moment peut-être rêvé la mort, l'assassinat physique il s'était arrêté à l'assassinat mental, comme étant plus sûr et moins dangereux pour l'exécuteur; et après encore s'être pris à sourire de l'insuffisance du code humain qui mène à l'échafaud celui qui tue la pensée par le corps, et n'a pas même de flétrissure d'un jour pour qui tue le corps par la pensée, il écrivit à froid et avec un calcul presque géométrique la lettre suivante, qu'il conçut à l'aide de souvenirs à demi usés dans son cœur.

« Madame,

« Ah! par grâce, dites-le-moi, que vous avais-
« je donc fait, à vous et à votre amie, pour que
« je me sois vu traité par vous comme un enfant
« qu'on méprise, comme un idiot qui ne com-
« prend pas, comme un pauvre fou que les pas-
« sants se montrent du doigt avec un rire af-
« freux que le cœur désavoue... n'est-ce pas?
« qu'il désavoue?... Que vous avais-je donc fait,
« à vous surtout, madame, si ce n'est d'avoir re-
« culé à vingt reprises devant le sentiment que
« votre présence m'avait toujours su inspirer,
« d'avoir tenté de le refouler en moi-même par
« l'idée déchirante de mon indignité physique,
« si ce n'est de m'être étudié à détruire les rai-
« sonnements perfides que vous adressiez à mon
« âme impressionnable, pour l'enflammer d'a-
« bord, et vous donner ensuite, comme un spec-
« tacle, le plaisir de la torturer? Car, vous ne
« le savez que trop à présent, madame, quand
« je vous parlais de l'amour comme d'une pas-
« sion qui m'était inconnue, je mentais, je men-
« tais; et le frissonnement nerveux de mon
« corps, et les gouttes de sueur qui roulaient
« sur mon front vous disaient assez que mon
« cœur n'était pas complice du mensonge de mes
« lèvres. Ah! madame, j'en suis certain, j'en ai
« pour garant l'angélique douceur de vos yeux,
« qui, sans doute, sont le reflet de votre âme,
« si vous aviez pu savoir ce qui s'agitait en moi
« de céleste et pur amour, d'amour qui n'implo-
« rait qu'un regard, qui se fût embelli, satisfait
« d'un sourire, enivré d'une larme, n'eût-elle
« été que de pitié, non, jamais vous ne vous fus-
« siez fait un jeu d'insulter à mon malheur par
« un aussi poignant et injuste sarcasme. Est-ce
« donc ma faute à moi si Dieu inflige aux uns
« la difformité de l'âme, aux autres la difformité
« du corps, et s'il m'a jeté parmi ceux-ci, moi
« qui pourtant suis tout sentiment et poésie, moi
« qui comprends de l'amour jusqu'au silence

« plein de pensées qui lui fait son extase, jus-« qu'au regard plein de langueur qui lui donne « une éloquence inconnue et supérieure à celle « des plus sublimes sons ; moi qui sais de l'a-« mour jusqu'aux pleurs dont il se voile. Et ce « n'était pas assez, mon Dieu! que moi, pauvre « poëte, tout rêve et tout délire, je me fusse dix « ans appris à n'aimer, à n'adorer les femmes « que par la pensée, ces femmes que je voyais « passer devant mes yeux ardents comme une « fantastique illusion, comme un ciel qui ne s'é-« tait pas levé pour moi! Il fallait qu'il s'en « trouvât une parmi elles, une que j'avais rêvée « plus belle, plus ange que les autres; et que « celle-là même, sur les mains de qui j'aurais « voulu déposer mes pleurs à mon dernier sou-« pir, plaçât devant moi l'ironie comme un mi-« roir désespérant, qui bientôt, et c'est mon « reste de consolation, n'aura plus à refléter « qu'une image de mort. Madame, avant que ce « jour arrive, qui ne sera pas loin, laissez-moi « vous entendre une fois encore, une fois encore « que j'entende votre voix, une seule fois!... et « que ce soit pour emporter dans la tombe le « témoignage de votre tardive pitié; de votre « pitié, madame, car je sens que je n'ai droit à « rien de plus. Et vous ne me la refuserez pas : « car, dès hier, j'ai cru voir que votre physio-« nomie céleste trahissait un regret à l'heure où « vos paroles et vos dédains m'accablaient, me « donnaient le coup fatal, le coup de mort..... « oui, le coup de mort!... car vous m'aurez « tué.

« Alphonse La Fresnaie. »

Il ajouta en forme de post-scriptum :

« Je sais que votre mari est absent ; présent, « je ne le redouterais pas, madame ; je ne crain-« drais pas qu'il fût témoin de ma prière, sur-« tout s'il connaissait votre action. Il ne m'en « voudrait pas, car je lui serais peu dangereux. « Je suivrai donc, sans scrupule aucun, ma « lettre, à une heure près. A onze heures, je « serai devant vous si vous me le permettez, et « déjà mon espérance se tourne vers le seuil de « votre porte, mais comme celle d'un mourant « se tourne vers le prêtre qui se place, pour « cons..er, entre l'agonie et le cercueil. »

« Cette lettre ainsi arrangée, Alphonse la remit à l'instant même entre les mains d'un porteur; et puis, revenant à son secrétaire, il chercha à grand'peine, dans une liasse de manuscrits depuis longtemps mis au rebut, une de ces pièces de vers telles qu'il en jaillit d'un premier élan poétique, à la sortie du collége, quand les passions se pressent dans l'âme qui s'ouvre à elles toute fraîche et neuve encore, quand on n'est pas encore soumis à l'arithmétique de l'existence, en un mot quand on possède encore un cœur tout entier; car plus tard, on n'en a plus que l'écorce ridée comme un vieux tronc sans sève. Ce qu'il avait jadis composé avec transport et frénésie, il le répéta maintes fois du bout des lèvres, et quand il l'eut gravé dans sa mémoire absolument comme un enfant fait sa leçon, il se jeta de nouveau sur son lit, le regard tendu sur l'aiguille de sa pendule, avec l'impatience d'un meurtrier qui épie l'heure où va passer sa victime.

« De son côté aussi, Mme Dalbon avait pu nombrer les minutes et les secondes durant une longue nuit : car ses paupières ne s'étaient parfois fermées un instant que pour se rouvrir incessamment et plus brûlantes que jamais; et dans l'inquiétude qu'elle avait ressentie par toute son âme, par tous ses membres, elle s'était à plusieurs reprises jetée en bas de son lit en désordre, pour aller, de son haleine desséchée, humer par la fenêtre la fraîcheur de l'air nocturne; et poser sa tête fiévreuse sur la pierre humide de son balcon.

« Quand le jour fut enfin revenu, chaque mouvement de pas tremblait dans sa poitrine et ses oreilles qui tintaient comme celles d'un homme effrayé à l'approche du canon ; chaque murmure lointain la remplissait de sons étranges, qui la faisaient bondir.

« Lorsqu'on lui apporta la lettre, elle se dressa sur son séant, la prit d'une main agitée, et en leva le cachet avec un pressentiment de malheur.

« La lettre avidement parcourue des yeux, Mme Dalbon essuya de ses doigts une larme qui vint à trembler au bord de sa paupière. Puis elle sonna sa femme de chambre.

« Charlotte arriva

« Qu'a donc madame? » fut la première question de celle-ci.

« En effet, Emeline avait le visage pâle, défait, et çà et là marqueté de couleurs maladives.

« J'ai froid : oh! j'ai bien froid, Charlotte

répondit-elle ; jette sur moi cet édredon que j'avais peine à supporter tout à l'heure. »

« Charlotte n'eut pas plutôt fait ce qu'on lui demandait, que sa maîtresse ajouta :

« Mais mon Dieu! je ne sais ce que j'éprouve, je ne sais ce que je veux; voilà que j'étouffe maintenant, je brûle!... Charlotte, ouvre cette fenêtre, retire ces couvertures qui me pèsent. »

« Et en disant cela, Mme Dalbon les poussait une à une en bas de son lit.

— « C'était réellement une infamie, un crime, continua Emeline à part elle, et certainement j'en aurai pitié. Il n'est pas défendu d'avoir pitié, n'est-ce pas, Charlotte, dit-elle d'une voix mourante, et surtout de quelqu'un qu'on a humilié?

— « C'est même un devoir que la pitié, dans ce cas, répondit Charlotte, qui ne voyait pas clair encore dans l'âme de sa maîtresse.

— « Oui, tu as raison, un devoir; c'est un devoir, reprit Mme Dalbon. C'est pourquoi tu ne refuseras pas ma porte à ce pauvre M. La Fresnaie quand il s'y présentera, et je crois que cela ne va pas tarder. Donne-moi cette robe, aide-moi promptement à m'habiller, car je l'attends d'un instant à l'autre, et je lui permets du fond de mon cœur de venir recevoir réparation de la scène insultante qui le rend si malheureux depuis hier.

— « Mais ayez bien soin de vous en tenir à la pitié, madame, dit Charlotte en agrafant la robe d'Emeline.

— « Eh! que voudrais-tu qu'on éprouvât de plus pour M. Alphonse? demanda Mme Dalbon, avec un demi-sourire.

— « Eh! madame, on ne sait pas, c'est un si grand caprice que l'amour!

— « Eh! de l'amour! fi donc! quel mot prononces-tu là, Charlotte? répliqua Emeline. Est-ce que je pourrais aimer une autre personne que mon mari? D'ailleurs mon mari est bien, très bien, quoiqu'un peu froid; et ce M. Alphonse est si laid! N'est-ce pas qu'il est affreusement laid, Charlotte? continua-t-elle avec des yeux qui démentaient ses paroles et semblaient demander grâce pour lui.

— « C'est selon, madame, répondit la femme de chambre, qui commençait à plonger dans le cœur d'Emeline.

— « Tu ne le trouves donc pas mal, toi?

— « Oh! pour moi, madame, j'aimerais mieux votre mari.

— « Et cela fait honneur à ton bon goût, Charlotte... Pourtant M. Dalbon a moins d'esprit, beaucoup moins d'esprit que M. Alphonse... Mais je perds la tête, qu'est-ce que cela te fait à toi l'esprit!

— « En revanche, votre mari n'a pas comme lui des cheveux presque rouges.

— « Tu fais bien de dire presque, car il ne les a que d'un blond un peu vif.

— « Oui, un peu, madame... Et ses yeux!... L'autre jour, il vous parlait en face, mais il regardait si droit que j'ai cru que c'était à moi qu'il en avait, et je vous assure que j'en avais déjà grand'peur.

— « Charlotte, il n'est pas donné à tout le monde de comprendre ce qu'il y a dans ces yeux-là. D'ailleurs Caroline le disait l'autre jour : il y a des figures auxquelles il ne sied pas mal de loucher; celle de M. Alphonse est peut-être du nombre.

— « Et son front tout ridé! Des rides à vingt-cinq ans!... Ah! je ne voudrais pas d'un vieillard de cette espèce! Parlez-moi de votre mari, à la bonne heure! Son teint est rose et frais. Il est toujours gai, lui, et n'a pas l'air renfrogné de cet autre.

— « C'est que cet autre pense, Charlotte... et que mon mari... Mais à quoi sert...? Tu ne me comprendrais pas.

— « Mais, madame, comme vous rarrangez là M. Alphonse, il ne vous semble donc pas si laid que vous le disiez tout à l'heure?

— « Si fait, si fait! Mais tu vas trop loin; tu es injuste à son égard. Et puis il est si malheureux, que j'ai regret de m'être jouée de lui comme je l'ai fait. Ah! c'est bien mal d'être coquette! bien mal!... Car c'était pure coquetterie et simple passe-temps, vois-tu, tout ce que j'en disais. Si je l'attirais vers moi, c'est que je savais bien que je serais assez forte pour l'éloigner à jamais au moment du danger.

— « Qui court au feu s'y brûle, disait ma vieille mère, reprit la femme de chambre... Mais qu'est-ce que je répète là, murmura-t-elle en s'interrompant elle-même. Pardon, madame, pardon!

— « Oh! tu peux continuer, Charlotte, dit

Mme Dalbon : cela ne m'atteint pas, je sens que j'ai de la force assez pour tenir tête à l'orage.

» Bientôt un coup de sonnette se fit entendre qui retentit jusque dans son cœur. Un frémissement involontaire glissa sur tout son corps. Charlotte voyant sa maîtresse ainsi, balança encore, et lui demanda s'il fallait recevoir. Emeline, moins confiante dans ses propres forces, répondit tour à tour oui et non, avec un accent suffoqué ; puis, tâchant de reprendre le dessus sur une crainte dont elle ne voulait pas jusqu'ici comprendre le véritable motif, elle s'en tint définitivement au mot oui.

« C'est donc oui, bien oui ? demanda Charlotte.

— « Bien oui » répondit Emeline.

« Elle ajouta ensuite d'une voix chevrotante :

« D'ailleurs, il est impossible que j'agisse autrement, impossible ! »

« La femme de chambre, à cette réflexion, hésita pour la dernière fois ; mais sur le signe impératif que lui fit madame Dalbon, piquée enfin qu'on la crût si peu sûre d'elle-même, elle pirouetta sur ses talons, et d'un seul bond s'élança vers la porte qu'elle ouvrit.

« Chaque seconde, durant cette hésitation, avait été pour La Fresnaie plus d'une heure d'attente. Il avait tremblé de perdre une si belle occasion de vengeance, et une froide sueur en coulait déjà sur son visage. Mais quand la porte lui fut ouverte, quand à ces mots : « Madame Dalbon est-elle visible ? » on lui eut répondu « Oui, » alors son regard s'électrisa comme celui d'un triomphateur, et il franchit les marches de l'escalier avec une rapidité pareille à celle de l'épervier qui s'abat sur le frêle oiseau qu'il a longtemps couvé de l'œil. Toutefois ce fut une impression défavorable qu'à son entrée dans la chambre, Alphonse fit éprouver à madame Dalbon, et un instant il craignit d'avoir perdu par sa présence tout le terrain qu'il avait pu gagner en son absence.

« Charlotte, moins rassurée que sa maîtresse, était revenue vers elle, et ne la quittait pas, sous prétexte de ranger un fauteuil, d'épousseter un meuble et de porter et reporter un objet d'une place à une autre Alphonse, qui n'attendait rien que d'une conversation animée par l'accent d'une passion réelle ou feinte, témoignait par tous ses gestes le dépit que lui inspirait la vue de ce tiers importun ; mais un nouveau signe de commandement d'Émeline l'en délivra bientôt. Charlotte sortit en jetant un coup d'œil involontaire de compassion sur celle-ci ; et dès lors la victoire fut assurée à La Fresnaie, victoire facile et qui ne coûta au vainqueur qu'une effusion de paroles ardentes sur les lèvres, mais glacées dans le fond de son âme.

— « Oh ! madame ! s'écria-t-il, que je suis heureux cette fois de vous parler sans témoins (car nous sommes sans témoins, ajouta-t-il en se levant et en allant de son chef, et sans qu'on l'arrêtât, visiter le cabinet où Caroline s'était tenue cachée la veille). Oh ! madame, reprit-il, que vous étiez coupable de me traiter si cruellement, moi qui serais venu me réfugier auprès de vous pour échapper aux sarcasmes de la foule, moi qui vous aurais nommée mon bon génie ! mon ange !... Ah ! madame, vous ne saviez donc pas que vos dédains sont la mort ? vous ne le saviez pas, car vous auriez eu pitié...

« Émeline ne répondait pas ; mais une source de larmes se grossissait et brillait sous sa paupière.

« Vous auriez été plus coupable encore, madame, continua La Fresnaie, que l'on vous pardonnerait en faveur des larmes que vous versez ; que dis-je ? Pardonner !... on s'estimerait heureux d'avoir été offensé par vous, pour s'enivrer ensuite du bonheur de vous voir ainsi, belle de vos regrets et de vos pleurs.

« Et en prononçant ces mots, il prenait la main d'Émeline comme pour l'approcher de son front qui s'échauffait, mais à force de travail, et nullement par amour.

« Madame Dalbon la retira, mais si mollement, mais d'une telle manière, que c'était assez dire à La Fresnaie qu'il pouvait reprendre sa conversation dans des termes non moins énergiques et passionnés.

« Il le comprit et continua ainsi :

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brûle pour vous, Émeline...

— « Monsieur !... interrompit celle-ci avec un geste qui essayait un reste de dignité.

— « Oui, Emeline ! que je brûle pour vous ;

n'en continua pas moins La Fresnaie; mais, comme je vous l'ai donné à entendre dans ma lettre...

— « Dans cette lettre, vous ne me demandiez qu'un peu de pitié, Alphonse, interrompit de nouveau madame Dalbon, comme si elle implorait grâce et pitié pour elle-même

— « Alphonse! elle a dit : Alphonse! » pensa La Fresnaie à part lui; elle est perdue!

— « Eh! qui songe encore à vous demander autre chose que cette pitié? continua-t-il à voix haute. Pitié donc, pitié pour moi, à qui vous avez présenté la coupe enivrante à laquelle je ne voulais pas croire; et j'avais raison, car vous ne l'approchiez de mes lèvres que pour la briser sur mes dents.

— « Mais ne m'aviez-vous pas dit que vous n'aviez jamais aimé, que vous ne voudriez jamais aimer d'amour? » demanda Émeline en proie à un malaise qui la conduisait à sa perte par des sentiers jusqu'alors inconnus de son cœur.

— « Faut-il donc que je le répète? répondit La Fresnaie, je mentais, je mentais à vous comme à moi-même, Émeline. Écoutez, écoutez ces stances que je délirais pour vous, tandis que vous tramiez contre moi, avec votre amie, le complot qui m'a fait comprendre si bien, si cruellement tout mon malheur : écoutez-les ces vers que j'ai tenus deux ans renfermés dans le secret de mon amour, et que je ne vous aurais jamais confiés si vous n'aviez pas décidé que ce jour était le dernier de ma vie.

— « Le dernier!.... pourquoi donc? » murmura Émeline. »

« Alors, rappelant à sa mémoire la pièce de vers qu'il avait retrouvée le matin dans ses papiers, La Fresnaie la débita comme un acteur qui fait de la passion avec les nerfs à défaut de sentiment; et, quand il eut récité cette dernière stance :

A toi, toujours à toi ces paroles de l'âme,
Que cent fois on reprend et qu'on ne peut finir,
Et ce frisson qui n'est ni le froid ni la flamme,
Et mes vœux, et mon être, et tout mon avenir!

« Quand il eut, dis-je, récité cette dernière stance, Emeline s'écria :

— « Quoi! vous avez fait ces vers, et vous les avez faits pour moi?... »

« Et, en adressant cette question à La Fresnaie, loin de lui refuser comme auparavant sa main, elle la lui présenta en signe de remercîment et de satisfaction.

« De ce moment, c'en était fait, et sans espoir de retour, du cœur de madame Dalbon. Alphonse avait d'abord imploré la pitié; de la pitié il en était venu à remuer les fibres de l'amour sentimental, et, en homme habile et calculateur, il avait fini par livrer bataille à l'amour-propre. Décidément, la victoire était à lui, la victoire tout entière.

« Mais l'illusion ne devait pas être de longue durée pour Émeline.

« Le réveil fut affreux. Le prestige du langage et de la passion avait disparu.

« Horreur! s'écria madame Dalbon en retrouvant sous sa paupière la tête de La Fresnaie; mais plus hideuse que jamais, avec des cheveux roux, son regard louche, ses joues creusées comme celles d'un spectre, avec ses dents flétries et ses lèvres épaisses et retroussées, sur lesquelles venait de passer subitement une expression infernale.

— « Horreur!... je vous fais horreur maintenant? répéta La Fresnaie, c'est justice, madame, car je vous hais, je vous méprise. »

« Il achevait à peine ces paroles de malédiction, qu'il prit son chapeau avec sang-froid, et sortit, laissant madame Dalbon seule, livrée à son désespoir, à ses remords.. et bientôt après évanouie!...

III

« Le malheur d'Émeline était de ceux que l'imagination même de qui les supporte peut nier par intervalles, comme un rêve, tant ils sont terribles et profonds. Elle avait presque fini par croire que tout ce qui s'était passé la veille entre elle et La Fresnaie n'était qu'un mensonge, composé à dessein par son mauvais génie pour la tourmenter pendant le sommeil. Elle alla jusqu'à penser qu'elle dormait, et se débattit tout éveillée sur elle-même, comme pour chasser ce qu'elle prenait pour un horrible rêve. Elle appela son bon ange à l'aide; mais son bon ange ne vint pas. Ce fut la réalité qui parut de nouveau, avec une lettre infâme écrite encore par La Fresnaie, et dans laquelle celui-ci demandait à Émeline le sacrifice de son amie, de Caroline, pour prix de son silence.

« Émeline, désespérée, suffoquée par ce comble d'horreur, mais indignée jusqu'au fond des entrailles, écrivit à la hâte sur un lambeau de papier : « Après-demain, à dix heures du matin, « le sacrifice s'accomplira comme vous l'ordon- « nez. On vous attendra, venez. »

« On remit de sa part cette courte missive à La Fresnaie.

« A dix heures! J'y serai, » fit-il répondre.

« Madame Dalbon, couvrant d'une enveloppe la lettre qu'elle venait de recevoir, l'adressa sur-le-champ à son amie, sans autre commentaire que ce mot : « Adieu!... »

« Vers dix heures, le surlendemain, deux voitures se dirigeaient à peu de distance l'une de l'autre et dans un but bien différent, vers la porte de l'hôtel de madame Dalbon. Dans l'une de ces voitures était le mari d'Emeline, revenant d'un voyage de quelques jours, n'ayant pas même pris la peine de décacheter une lettre qu'on lui avait adressée la veille, et se disant en lui-même, sans doute : « A quoi bon, puisque j'y vais? » Il arrivait frais et joyeux comme de coutume; mais sa surprise et son effroi furent grands lorsqu'il vit la tenture noire bordée de blanc qui se drapait à sa porte.

« Qui donc est mort chez moi? » demanda-t-il en hésitant. »

« Charlotte, la pauvre et naïve femme de chambre, était là, qui ne répondait que par des larmes.

« M. Dalbon comprit; et pour la première fois, peut-être, des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux.

« Ce qu'il n'avait pas compris, c'est que toute catastrophe, depuis la honte jusqu'à la mort, est imminente, lorsqu'on se fait époux indifférent et qu'il faut du moins avoir la philosophie de passer à l'amiable son bail avec les inattendus, lorsqu'on s'oublie soi-même loin de qui vous attendit un jour, mais ne vous attend plus.

« On devine aisément quel personnage était dans l'autre voiture. Celui-ci en apercevant la tenture funèbre, ne demanda pas, lui, qui était mort dans cet hôtel; sa vengeance le lui disait assez. Il ordonna à son cocher de tourner court et de rebrousser chemin.

« Comme il passait dans une rue prochaine, il remarqua un flacre qui s'arrêtait à la porte d'un cloître d'hospitalières.

« Soit curiosité, soit instinct, La Fresnaie voulut voir qui sortait du flacre, et, descendant lui-même aussi de la voiture qui l'emportait, il s'approcha du seuil de la porte de la maison pieuse. Il crut reconnaître à la délicatesse et à la légèreté des formes, quelle était cette femme qui allait s'engloutir dans le saint lieu. Mais peu satisfait encore, il osa s'approcher d'elle et soulever le voile qui couvrait son visage.

« C'était une enfant de dix-huit ans au plus. Elle poussa un grand cri à l'aspect de La Fresnaie, et se précipita dans les bras des sœurs qui la reçurent et jetèrent promptement sur elle la porte du cloître.

« On ne la vit plus; elle était morte pour le monde.

« C'est bien, put se dire Alphonse, resté sur la marche première; c'est bien : l'une au cimetière, l'autre au couvent : je suis vengé! »

« Infâme vengeance! justifiée pourtant, si le crime pouvait se justifier, par un acte d'imprudence et de légèreté! »

A peine avais-je fini de raconter que l'inconnu, l'homme à la physionomie sombre, se leva et, rejetant en arrière les plis de son épais manteau à l'espagnole, s'approcha de nous et me dit, à moi personnellement, d'un ton bref et en quelque sorte funeste :

— « La vengeance dont vous venez de parler n'en vaut pas une autre que j'ai connue. Ecoutez-la moi redire d'abord, puis comparez. »

Nous restâmes tous abasourdis, moins encore de la soudaineté de l'apostrophe que de l'attente presque horrible dans laquelle cet interlocuteur étrange et mystérieux nous jetait. Nous gardions le silence; il parla, nous fûmes tout oreilles.

I

« Je connais, dit-il, deux caractères, l'un dans l'homme, l'autre dans la femme, qui ont entre eux de singuliers rapports : le caractère du spadassin et celui de la coquette. Mêmes dispositions, mêmes mœurs les rapprochent. Ils mettent dans l'attaque une égale confiance, une égale vivacité, parce que, si l'un est sûr de son adresse, l'autre est sûre de ses attraits; et, pour tout dire, le spadassin est moins dange-

reux, moins coupable encore que la coquette, parce que, dans le grand nombre des combats qu'il livre à ses adversaires, il s'expose à des dangers semblables aux leurs, parce qu'il peut rencontrer en face de son épée un homme dont l'habileté sera au pair de la sienne, parce qu'enfin il a dans sa poitrine un cœur dont le sang peut jaillir à grands flots sous une lame ennemie... Mais où trouver le cœur d'une coquette ?

« Qui aurait habité le Cours de la ville d'Aix, en Provence, vers l'an 1760, eût été à même d'apprécier la justesse de ma comparaison.

« En effet, c'est là que vivait une dame à qui le hasard capricieux et souvent mauvais distributeur, avait départi tous les avantages qui font la beauté la plus brillante et la plus dangereuse à la fois. Jeune encore, son destin l'avait rendue veuve, pour que, sans doute, elle possédât plus de liberté; il l'avait rendue riche, pour que, sans doute, elle exerçât plus d'influence et s'inspirât de plus d'audace. Elle était belle à tel point qu'on l'admirait seulement d'en entendre parler. Elle n'avait pas été heureuse pendant le mariage disproportionné qu'elle avait d'abord contracté; elle en avait toujours éprouvé du désagrément et de l'ennui. Aussi, par un esprit de vengeance, goûtait-elle un plaisir de femme sans âme, à troubler la tranquillité de ceux qu'elle croyait plus heureux qu'elle; vive, légère et changeante comme un feu follet, elle était invulnérable comme l'acier, et rien au monde n'avait de droits à l'émouvoir, à lui faire comprendre la sensibilité. Parmi ses conquêtes, aussitôt rejetées qu'obtenues, elle comptait déjà un pauvre jeune homme qui, désertant tous ses devoirs, toutes ses occupations sérieuses, avait été contraint de se mettre comédien; un officier qui, à la suite d'une escapade faite pour elle, avait été dépouillé de son grade; un autre jeune homme qui avait malheureusement perdu la vie dans un duel, plusieurs autres encore qui avaient abandonné, toujours pour elle, leurs amantes, leurs parents et leurs épouses. Quelques-uns pourtant s'étaient courageusement consolés des rigueurs de l'inhumaine, et avaient en un instant soufflé sur leurs espérances d'entière séduction pour les éteindre à tout jamais dans leur cœur. Il y en avait qui s'étaient pris tout à coup à noyer leur tristesse et l'amertume de leurs regrets dans le vin; mais beaucoup dans le combat, avaient perdu la paix, le bonheur, et quelques-uns la vie.

« Elle vint à imaginer un divertissement d'un genre qui lui parut original. Elle entraîna vers elle un enfant de dix-sept ans à peine, né avec une funeste exaltation d'esprit et une telle ingénuité de caractère, qu'il ne savait rien dissimuler de son fol enthousiasme.

« Madame de Saint-Estève (c'était le nom de cette femme) prenait un malin plaisir à exciter chez le jeune Paul de Foresta cette disposition aux émotions vives qu'elle avait remarquée en lui. Les transports de sentiment qu'elle savait lui inspirer par sa coquetterie, lui semblaient un ravissant spectacle, un inépuisable sujet de moqueries, qu'elle étalait avec délices devant les rivaux de l'insensé, non moins insensés que lui de penser que peut-être un jour ils en seraient moins indignement traités.

« Par un reste de bonne ou de mauvaise fortune, que sais-je ? Paul de Foresta avait une sœur nouvellement mariée, dont il était fort aimé. Elle fréquentait assez le monde et ses sociétés pour être au courant de toutes les aventures qui faisaient le sujet des conversations. Pauvre jeune femme ! qui ne se doutait pas des fatalités qui l'attendaient, elle n'avait pas encore vu de nuages se replier sur son front rayonnant, pas de larmes creuser goutte à goutte ses joues fraîches et charmantes comme celles d'un enfant heureux. Son premier sujet de tristesse, comme la source de tous ses tourments à venir, fut son frère, entraîné avant l'âge dans ces inextricables sentiers, où le perdait infailliblement la coquetterie de madame de Saint-Estève.

« Louise de Longueil avertit Paul que son inutile passion le couvrait de ridicule en même temps qu'elle faisait son malheur. Longtemps il fut sourd à cette voix de sœur, qui lui montrait le précipice où il allait s'engloutir. Le hasard voulut enfin qu'une lettre de madame de Sainte-Estève tombât entre les mains de Louise. Elle contenait tant d'amères méchancetés contre Paul de Foresta, qu'il était impossible que celui-ci restât davantage la dupe de son aveuglement.

« D'abord, à la vue de cette épître, que madame de Longueil mit sous les yeux de son frère



comme un miroir réparateur, ce furent des larmes et des éclats de rage. Il voulait appeler la mort sur celle qui l'avait ainsi joué, se menaçant de se frapper lui-même ensuite. Quand il eut donné un libre cours à ses premiers transports, Louise lui inspira un moyen de vengeance plus facile et plus sûr. Elle se chargea de lui dicter elle-même une lettre empreinte de la plus poignante ironie, certaine qu'elle était du coup terrible qu'elle devait porter de la sorte à l'amour-propre d'une femme jusqu'à ce jour bercée, endormie par les propos flatteurs. La missive envoyée à son adresse, madame de Longueil conseilla à Paul d'aller chercher fortune sur un autre continent, où ils avaient tous deux un frère qui prospérait, et d'effacer peu à peu par l'absence et l'éloignement, jusqu'au souvenir d'un si perfide amour.

« La lettre n'avait pas manqué son effet : madame de Saint-Estève avait été frappée dans ce qu'elle avait de plus cher au monde, dans son amour-propre, dans sa coquetterie, par cette dure et première leçon que lui imposait un jeune homme imberbe, dont elle avait cru pouvoir abuser comme d'un jouet sans défense; et ce qui la désolait le plus, c'était le rapide éloignement de Paul, qui la laissait de cette manière, sans possibilité de vengeance. C'était la première fois que la lutte s'était ainsi tournée à son désavantage. Elle chercha qui pouvait avoir été le conseil de Paul de Foresta dans l'occasion; elle crut enfin l'avoir deviné. De ce jour, rien ne fut épargné par elle pour atteindre le but de sa haine longtemps mûrie et calculée.

« Le mari de madame de Longueil était un homme à l'aspect sévère, d'un caractère plein de réserve, et qui, comprenant l'étendue de ses devoirs, au moment surtout où il allait devenir père, rendait sa femme heureuse et la laissait par sa conduite, sans crainte comme sans jalousie. Ce fut dans cet intérieur, où régnait le calme et la confiance, que madame de Saint-Estève résolut de jeter le feu fascinateur de son regard, et avec lui, la discorde et peut-être la mort. Ici elle n'eut point recours à de vulgaires moyens; ce ne fut point par des égards trop marqués et trop directs, qu'elle essaya de s'introduire dans le cœur du mari de Louise; les lenteurs mêmes lui semblèrent un moyen aussi puissant que tout autre. Elle espéra mieux du temps pour atteindre son but; et sa haine n'eut garde de se trop hâter dans sa course, de peur d'être brisée subitement en chemin. Madame de Saint-Estève commença par suivre les mêmes sociétés, par fréquenter les mêmes salons que M. de Longueil; et partout où elle se rencontrait avec lui, elle avait soin de s'entourer de plus de grâces, de s'animer d'une expression plus vive et plus séduisante, ou de voiler ses beaux yeux de plus de langueur, et d'inspirer à ses lèvres un sourire plus céleste. Elle cherchait en sa présence à recueillir plus de suffrages, et, d'un regard long et mélancolique, elle semblait négligemment reporter sa pensée vers lui; si, dans

ces épanchements, que la physionomie seule encore pouvait trahir, les yeux de M. de Longueil se levaient avec un amour involontaire et secret, sur ceux de la trompeuse Armide, alors elle baissait sa paupière avec un feint embarras, et laissait à peine briller sa prunelle humide au travers de ses cils noirs.

« Longtemps il crut pouvoir résister; longtemps il se détourna de ce visage qui prenait chaque jour plus d'empire sur ses sens; mais cet œil de serpent, qui se relevait incessamment sur lui, finit par le vaincre et l'attacher à soi; et la vue comme la pensée de M. de Longueil n'eut plus désormais qu'un point de contemplation, qu'un objet de désir : madame de Saint-Estève!

« Jusqu'alors cependant ils ne s'étaient rien dit que du regard, et pas une parole directement portée n'était venue en aide à leur pensée intime. Mais enfin, dans une fête où madame de Saint-Estève avait été la reine recherchée et admirée de tous, où elle avait fait oublier pour elle seule toutes ses timides rivales, elle engagea la conversation avec plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvaient les deux époux. Le jour qui commençait à poindre, la fatigue qui commençait à naître, jetaient leur douteuse pâleur et leur mélancolie sur les toilettes, et les guirlandes fanées, couvertes de poussière, et les pas incertains qui ne se traînaient plus qu'à peine sur le carreau glissant du salon, et les accords mourants de l'orchestre, tout annonçait que le bal allait finir. Bientôt, en effet, la danse se rompit entièrement; et la maîtresse du logis, pour ne pas permettre à la société d'aller respirer la dangereuse fraîcheur du matin avant que se fût complétement éteinte la chaleur de la fête, proposa quelques-uns de ces jeux dont la naïve innocence n'était bien souvent qu'un prétexte pour arriver à de plus sérieux passe-temps.

« Or, dans celui de ces jeux qui fut accepté par la compagnie, on demandait à chacun, sans espoir, bien entendu, d'arriver à une franche réponse, quelle était sa plus secrète pensée.

« Quand le tour de madame de Saint-Estève fut venu, elle se leva, fit un mouvement comme si elle se disposait à sortir, et feignant de ne pas trouver son éventail, elle pria M. de Longueil de le lui chercher.

« Votre plus secrète pensée, à vous, madame, était sans doute la crainte d'avoir perdu votre éventail? » dit de Longueil en le rapportant.

« La physionomie de madame de Saint-Estève changea tout à coup d'expression; un regard, aussi prompt dans ses effets que peut l'être un brûlot appliqué sur la proue d'un navire, rencontra les yeux de Longueil.

« Ma plus secrète pensée, lui répondit tout bas une voix de femme, ma plus secrète pensée... je n'ose à peine l'exprimer... car c'est une pensée de remords, monsieur, ajouta cette voix; quand on s'est fait soi-même un jeu de la paix d'autrui, on n'a pas droit de se plaindre s'il arrive qu'un jour on perde la sienne; voilà pourquoi je ne me plains pas de vous, monsieur... mais je me tais, continua madame de Saint-Estève; il est juste encore que vous me jugiez trop peu favorablement pour me comprendre. »

« Elle achevait à peine, qu'elle disparut comme un éclair, laissant Longueil ébloui de ce qu'il venait d'entendre. »

« Le lendemain il parut triste et préoccupé; il ne donna pas un seul baiser à son fils; il trouva sa femme sans grâce et sans esprit, et sa présence l'importunait; il ne put songer sans un frémissement d'espoir et d'orgueil, que peut-être il était aimé de cette femme, l'idole adorée par tant de soupirants malheureux. En vain la raison lui crie de ne pas succomber dans une lutte qui doit être si fatale au vaincu : la raison est sans force et n'a que d'inutiles arguments à opposer à l'ardente soif de la vanité.

« Louise de Longueil, inquiète et tremblante, cherchait, mais sans la deviner encore bien nettement, quelle était la cause de ce cruel changement dans son mari; elle s'en prit un instant à elle-même, elle en accusa sa propre froideur, et le pressa dans ses bras, sur son cœur; elle s'attacha à lui comme le naufragé s'attache encore aux écueils du rivage; mais c'était vainement : les bras dans lesquels s'enlaçaient les siens restaient immobiles, le cœur que le sien pressait restait impassible, et les écueils du rivage rejetaient impitoyablement les efforts du naufragé.

« Une seconde fête eut lieu, à laquelle assistèrent les deux époux et madame de Saint-Estève; mais ni l'un ni l'autre n'y restèrent longtemps.

« Le jour suivant un ami de Longueil donna

une collation, et pendant tout le repas, celui-ci n'osa prononcer le nom de madame de Saint-Estève.

« Ce fut Louise qui, la première, laissa échapper de ses lèvres ce nom fatal.

— « Et la belle madame de Saint-Estève, dit-elle avec abandon, a-t-elle fait hier, comme de coutume, sa moisson de conquêtes ?

— « Elle avait l'air bien triste, répondit le maître de la maison. D'abord, continua-t-il, on avait attribué ce changement à l'absence du comte de Sézieu, qui paraissait avoir obtenu depuis quelque temps l'avantage de toucher son cœur ; mais il est revenu, et elle n'a rien perdu de sa mélancolie, ce retour ne l'a pas empêchée de se retirer une heure à peine après le commencement de la fête ; ce qui a rendu la soirée monotone et languissante » ajouta le même interlocuteur.

« On se sépara.

« M. de Longueil, arrivé chez lui, n'embrassa point encore son fils, et fut avec sa femme d'une exacte et froide politesse.

« Madame de Longueil, s'imaginant alors que son mari avait besoin de distractions, le conduisit au spectacle. Durant toute la soirée, il eut les yeux fixés sur une seule place : celle qu'occupait d'ordinaire madame de Saint-Estève. La place était vide ce soir-là, et madame de Saint-Estève n'y reparut pas durant plus d'un mois ; elle affecta même de se cacher à tous les regards, jusque dans son intérieur.

II.

« Un soir que M. de Longueil revenait chez lui, il crut apercevoir une femme voilée qui le suivait à distance ; mais ne pouvant abandonner le bras de son épouse, il fut obligé de rentrer sans avoir pu éclaircir les doutes qu'avait fait naître en lui cette mystérieuse apparition.

« Un autre soir encore qu'il était seul, il vit de nouveau la même femme, toujours voilée, qui le suivait, mais de plus près. Il se retourne subitement.

— « Qui donc êtes-vous ? Pourquoi me suivez-vous ainsi, madame ? demanda-t-il.

— « Laissez-moi, répondit cette femme d'une voix étouffée ; et en même temps elle saisissait d'une main tremblante la main de M. de Longueil, et lui passait une bague au doigt.

« Puis elle s'échappa au détour d'une rue prochaine, laissant de Longueil muet et immobile d'étonnement.

« Celui-ci reconnut dans la bague qui venait de lui être donnée d'une si singulière façon, celle qu'il avait admirée naguère à la main de madame de Saint-Estève.

« Le lendemain de grand matin, la femme voilée reçut de lui le billet suivant, en retour de son anneau :

« Pourquoi m'avez-vous suivi hier ? que vou-
« lez-vous de moi ? parlez : est-ce haine ?... est-
« ce amour ?... est-ce l'un et l'autre ? Parlez,
« rendez-moi le repos que vous m'avez ravi....
« M'aimez-vous ? »

« Une heure après, de Longueil reçut une réponse écrite d'une main tremblante et sans signature :

« Vous me demandez si je vous aime, et vous
« ne me dites pas si vous m'aimez. Eh ! comment
« voulez-vous que je vous réponde ? Ce serait
« vraiment une chose charmante, que je vous ai-
« masse ! A quoi cela me servirait-il ? n'avez-
« vous pas des devoirs à remplir ? pouvez-vous...
« voulez-vous les oublier ? Je ne vous demande
« rien ! que vous importent les motifs qui m'ont
« engagée à vous suivre ? Je puis bien vous voir,
« mais de loin, de loin seulement. Ne cherchez
« pas à obtenir d'autre réponse à votre lettre ;
« je ne le veux pas. Je ne vous connaîtrai pas
« davantage, je m'ôterais plutôt la vie. »

« Une heure s'était à peine écoulée que M. de Longueil était aux pieds de madame de Saint-Estève. La conséquence découlait de la réponse.

« Un mois se passa durant lequel Longueil oublia l'univers entier auprès de cette femme perfide, qu'il voyait chaque jour, et qui avait l'art de donner l'apparence du scrupule et du remords à sa résistance calculée. Ce fut en ce moment qu'un véritable abîme s'ouvrit devant les yeux de madame de Longueil ; elle avait enfin compris : les chagrins de la jalousie la rongeaient ; et, de dépit et de haine, elle divulgua partout la conduite de son mari, et quels en étaient les résultats. Elle étala aux regards du public une famille sans chef, une femme délaissée, réduite à dévorer son affront dans les larmes, et malheureuse de ne pas trouver, comme l'homme, des lois pour la défendre, des armes pour la venger.

Elle ne put s'accoutumer à la pensée de sa disgrâce ; elle en pâlit ; ses yeux devinrent caves, sa santé s'altéra ; sa raison même en fut atteinte. Longueil, de son côté, avait besoin de s'étourdir pour calmer ses remords ; il appelait à son aide toute la vigueur, toute la souplesse de son amour pour inventer quelque stratagème qui, tôt ou tard, bon gré mal gré, pût l'amener à satisfaire sa folle passion.

« Un jour, madame de Saint-Estève lui dit :

— « Ami, si vous m'aimez, il faut que vous me fassiez un grand sacrifice.

— « Lequel ? répondit-il.

— « Je ne puis vous adorer ici, aux yeux de toute ma ville natale ; si vous voulez que nous nous appartenions l'un à l'autre, il faut fuir ensemble et vers l'asile où il me plaira de vous guider.

« Longueil frémit à cette proposition inattendue ; car il savait que si l'homme compromet sa réputation en commettant une faute, il en aggrave de beaucoup les conséquences par la publicité.

— « Et vous hésitez ?... demanda madame de Saint-Estève.

« Le malheureux n'hésitait pas ; seulement il frissonnait à l'idée du crime dont il allait se rendre coupable.

— « Il faut vous décider, dit sa complice ; je suis déjà descendue assez bas pour vous dans l'opinion publique. En retardant notre départ, vous me perdez tout à fait : et, du moins, je ne veux pas courir à ma perte sans en retirer quelques fruits. Ce n'est point à moi seule qu'il appartient de faire tous les sacrifices, il est bien temps que vous daigniez en faire quelques-uns de votre côté.

« Épouvanté à la pensée de faire une veuve de son épouse, un orphelin de son fils, Longueil essaya un moment de changer les projets de sa dominatrice ; mais voyant que sa résistance était inutile, il s'abandonna en désespéré à la passion qui l'entraînait.

« On convint d'une nuit pour le départ, et de Longueil acheva de se mettre tout à fait à la discrétion de madame de Saint-Estève. Elle exigea, pour lui enlever toute occasion de repentir, qu'il écrivît à sa femme une lettre d'adieu, et le força de la signer. Après quoi, elle sortit comme pour envoyer cette lettre, en promettant à de Longueil de revenir le prendre pour partir.

« La première demi-heure qui s'écoula depuis cette sortie, qu'il croyait devoir être si courte, parut un siècle à ce malheureux, qui avait un remords de plus sur la poitrine.

« Une heure entière !... une heure ! mon Dieu ! et personne !... » Enfin, impatienté, il sort aussi, et le premier individu qu'il rencontre, c'est un domestique de madame de Saint-Estève qui lui remet ce billet :

« Il est inutile que vous m'attendiez plus longtemps, monsieur ; je suis partie seule pour « passer l'été dans une ville que vous ne connaîtrez pas, et qu'il est inutile que vous cherchiez « à découvrir. Je n'aurais rien fait de tout cela « si je n'avais voulu donner une leçon à votre « épouse, dont j'ai eu à souffrir un affront mortel, et à qui j'ai voulu prouver qu'à moi seule « tenait de poursuivre sur elle et sur vous une « vengeance que maintenant je dédaigne. Retournez près de votre femme ; en prolongeant « votre absence, vous pourriez occasionner quelque disgrâce. Estimez-vous heureux que cette « affaire en reste là, et oubliez-moi comme je « vous ai déjà oublié. »

« Celui qui, après quelques heures d'absence, retrouve sa maison réduite en cendres par la foudre et tombée en ruines sur les cadavres de sa famille, ne peut être en proie à un plus violent désespoir que ne le fut M. de Longueil. Deux mouvements subits, l'un de vengeance, l'autre de remords, se disputaient son âme : le premier l'entraînait à la poursuite de madame de Saint-Estève, le second le poussait vers une épouse désolée. Enfin, le dernier mouvement prévalut : il se précipita vers sa demeure, il courut avec la promptitude de l'éclair vers la chambre de sa femme ; mais, ô terreur !... elle était vide. Deux lettres décachetées étaient sur la table : l'une des deux était de Louise ; il fut obligé de la relire par trois fois avant de croire que c'était elle qui avait pu l'écrire.

« Alors le crime qu'il avait commis lui apparut dans tout son jour.

« L'autre lettre venait d'Amérique ; elle était de ce frère aîné de Louise de Longueil auprès de qui elle avait envoyé jadis Paul de Foresta, son second frère. On y donnait la nouvelle de la

mort de ce jeune homme, arrivée à la suite d'un chagrin longtemps concentré.

« M. de Longueil visita toute la maison, il ne trouva que son fils qui pleurait et appelait sa mère.

« Alors une idée effrayante illumina son cerveau: il se rappela qu'il y avait un puits dans ses jardins. Il ne se trompait pas : en effet, on en retira bientôt le cadavre d'une femme, le cadavre de Louise.

« Longueil ne la reconnut point ; à cette heure, il avait la tête égarée; sa raison s'était enfuie, enfuie pour jamais.

« Cette aventure fit grand bruit; et quelque haute que pût être l'influence de la beauté de madame de Saint-Estève sur l'opinion publique, le résultat ne tourna pas en son honneur. Elle jugea convenable de ne pas revenir dans Aix, et elle abandonna l'administration de sa fortune à un banquier, nommé Grétry, qui habitait Marseille.

« Plusieurs personnes, avec lesquelles elle était demeurée en correspondance, l'avertirent que ce banquier s'exposait à perdre au jeu des sommes considérables ; mais madame de Saint-Estève, confiante dans la probité et principalement dans la grande richesse de Grétry, ne tint pas compte de ces avertissements.

« Quelque temps après, arriva dans une terre avoisinant la maison de campagne où elle vivait retirée un Provençal d'origine, qui un jour se fit annoncer chez elle sous le nom de comte de Macnémara. C'était un homme au teint olivâtre, à la physionomie étrangère, mais qui avait des manières élégantes et françaises. Il portait dans ses traits quelque chose qui ne semblait pas totalement inconnu à madame de Saint-Estève, et cependant ils étaient certains l'un et l'autre de ne s'être jamais rencontrés en aucun autre lieu.

« Le comte était récemment venu de pays éloignés, et tout annonçait en lui qu'il devait être possesseur d'une grande fortune.

« Il sembla frappé de la beauté de madame de Saint-Estève; mais elle, constante dans ses habitudes, parut inaccessible aux attentions du comte. Et pourtant jamais on n'avait vu amant plus soumis, plus attentif en apparence. Le comte ne put garder en son âme l'aveu de l'amour dont il semblait atteint. Il écrivit une lettre à madame de Saint-Estève, et, dans cette lettre palpitante d'expressions énergiques et sentimentales, il allait jusqu'à demander sa main.

« A la réception de la lettre, ce fut d'abord un long éclat de rire que poussa la jeune femme; puis elle jeta rapidement, et dans un style piquant, sur le papier, l'aveu de son refus en réponse à cet aveu d'amour. Elle se disposait à envoyer le tout à son adresse en forme de billet galant, pour plus d'ironie encore, lorsqu'un vague sentiment, un souvenir de ce dont lui avait plusieurs fois parlé le comte dans leurs causeries intimes, la tint tout à coup en suspens. Elle déchira son sarcasme avec sa lettre, et, la tête appuyée sur sa main, elle s'assit et médita profondément.

III.

« Depuis plusieurs jours, les personnes qui habitaient sous le même toit que madame de Saint-Estève l'observaient avec un silence étudié, dont elle ne devinait pas la véritable cause. Il y avait dans tout ce qui l'entourait, et, pour ainsi dire, jusque dans l'air qu'elle respirait, comme un secret, comme un mystère qu'elle ne pouvait percer.

« Une fois, comme elle était plus profondément absorbée que de coutume par ses recherches et ses inquiétudes, on proposa un jeu de cartes pour distraire son imagination. Elle prit les cartes, et se trouva à une table face à face avec le comte.

— « J'ai perdu avec vous, dit celui-ci après la première partie ; mais je me flatte que vous voudrez bien m'accorder ma revanche. »

« Et, en prononçant ces mots, il tire de sa bourse et jette sur la table quelques pièces d'or, parmi lesquelles il s'en trouvait plusieurs qui étaient étrangères et avaient une forme ainsi qu'une effigie singulières. Madame de Saint-Estève les remarqua.

— « Elles sont curieuses, dit-elle en observant plus particulièrement l'une d'elles du regard et de la main; et j'en avais d'absolument semblables dans la somme que j'ai envoyée à mon banquier Grétry de Marseille. »

— « Grétry de Marseille? reprit le comte; mais c'est à lui que je les ai gagnées au jeu.

— « Lui avez-vous gagné de la sorte beaucoup d'argent? demanda madame de Saint-Estève.

— « Quatre cent mille livres, répond le comte sans s'émouvoir; et, avant moi, quelqu'un lui avait déjà gagné une égale somme.

— « Ce qui fait huit cent mille livres!... huit cent mille livres! répondit par deux fois l'interlocutrice; mais cette somme outrepasse ses capitaux connus, et il est impossible qu'il l'ait perdue sans faire banqueroute, ajouta-t-elle.

« Puis il vint dans la pensée de madame de Saint-Estève que depuis plusieurs jours on cherchait dans la maison à lui cacher une nouvelle défavorable, et que nulle lettre ne lui avait été remise depuis l'arrivée d'un assez grand nombre de courriers. Un petit froid lui parcourut les veines; elle se leva tremblante et pâle d'attente :

— « Mes lettres! s'écria-t-elle, mes lettres! il me les faut. Je veux qu'on me dise tout! Je veux tout savoir!

« Tout lui fut découvert en effet. Elle avait deviné juste : Grétry avait fait banqueroute.

« A cette nouvelle, madame de Saint-Estève tombe à la renverse sur un siége.

— « C'est peut-être moi, lui glissa alors le comte, qui suis l'auteur de votre ruine; mais d'un mot, madame, vous pourriez tout réparer. Daignez seulement, dans la réponse que vous accorderez sans doute à la lettre que je vous ai écrite, me faire connaître votre décision.

« Ceci prouva à madame de Saint-Estève qu'elle avait eu raison de ne point se presser d'envoyer au comte sa première épître. Cependant sa position présente lui imposa quelques amères réflexions, parce qu'elle savait bien qu'en se mariant elle faisait le sacrifice de sa liberté; mais le comte mettait tant de grâce, tant de bonté, tant de générosité, tant d'ardeur dans ses offres, et il était si doux, surtout pour une coquette, de ressaisir au passage une fortune si rapidement éclipsée, qu'elle résolut d'en passer par la perte de son indépendance pour retrouver ce qu'elle avait perdu. La richesse, l'or et un noble titre sont d'ailleurs des moyens si concluants d'attraction! Elle céda.

— « J'accepte, dit-elle bas à l'oreille du comte.

— « Soit! et j'en dis cent fois merci au ciel et à vous, madame! Ma fortune est désormais la vôtre, repartit avec une indicible joie d'enfant le comte, qui la couvait des yeux; oh! oui, ma fortune entière est à vous, elle est à vous comme vous êtes à moi; hâtons l'heure, hâtons l'heure, je brûle d'y toucher.

— « Vous êtes jeune, dit en souriant madame de Saint-Estève.

— « Amoureux comme un enfant! reprit le comte.

« Quinze jours après, grâce à l'empressement et à la sollicitude de M. de Macnémara, le mariage avait lieu dans la chapelle du château.

« La cérémonie achevée, le comte dit à son épouse qu'il lui paraissait peu convenable qu'elle restât plus longtemps ensevelie dans une campagne, et il proposa de partir dès le soir; mais cela d'un ton qui ressemblait bien moins à une prière qu'à un ordre. La voix, naguère si mielleuse du comte, s'était soudain raffermie : il commandait en maître là où hier il suppliait en esclave.

« Toutefois le plaisir involontaire de retourner comtesse et la tête haute, au sein d'une ville où la société l'avait couverte d'un blâme mérité, sourit à l'orgueil de la nouvelle épouse, et son consentement au départ fut obtenu sans trop de peine. Ils montèrent donc en voiture.

« Sous prétexte d'interrompre les rayons du soleil qui blessaient sa vue et celle de son épouse, le comte leva les glaces et les voiles : mais le jour étant sur son déclin, madame de Macnémara, naguère madame de Saint-Estève, éprouva le besoin de respirer l'air embaumé du soir, sous ce beau ciel de Provence, et les glaces furent de nouveau baissées et les rideaux retirés.

« Comment! s'écria la comtesse, nous ne sommes pas sur la route d'Aix; où donc nous conduit-on?

— « N'ayez aucune crainte, répliqua le comte, qui n'avait pas encore proféré une syllabe depuis l'heure du départ; mon cocher a pris un chemin de traverse qui doit nous conduire plus promptement à la ville... Hé bien! pour charmer la route, ajouta-t-il subitement, voulez-vous, chère comtesse, voulez-vous que je vous redise une histoire? Le voulez-vous?

« En proie à une vague inquiétude, elle ne répondit pas.

« Le comte n'en raconta pas moins son histoire.

« Il y avait dernièrement à Bastia, dans la Corse, dit-il, un spadassin qui était la terreur de toute l'île. Il abattait en plein jour, à lui seul, plus de jeunes gens beaux et pleins d'espérance, que n'auraient pu le faire, la nuit, les poignards des brigands et des amants jaloux. Elle était si grande la crainte que l'on avait de lui, que personne n'osait avouer publiquement la haine qu'il inspirait.

« La comtesse paraissait distraite.

« Ecoutez donc, madame, reprit le comte, j'arrive au point intéressant, écoutez!...

« Et il continua ainsi :

« A la fin, ce misérable tua, ou plutôt assassina un jeune homme de grande espérance, qu'il avait insulté sans en avoir le moindre motif. Ce jeune homme avait deux frères, qui résolurent de le venger ou de mourir pour lui; ils creusèrent une fosse à l'endroit où ils se proposaient de recevoir leur adversaire, et ils lui envoyèrent leur défi pour le lendemain.

« Le lendemain donc (écoutez bien ceci, madame, interrompit le comte), ils se trouvèrent au rendez-vous, munis chacun d'une épée, et ils trouvèrent le spadassin armé de la sienne, seul et confiant dans son adresse.

« S'il vous plaît de vous y mettre à deux, leur dit celui-ci, j'y consens.

— « Oui, à deux; mais l'un après l'autre, répondirent-ils. Cette fosse que nous avons creusée vous prouve assez quelles sont nos intentions : elle est destinée aux vaincus quels qu'ils soient; car elle est large, et il y a de la place pour tous.

« L'aîné se mit en garde, et, au premier coup qui lui fut porté par son adversaire, il fut traversé de part en part : il était mort! Son frère le prit par un bras et le traîna dans la fosse sans verser une larme; puis il se mit en garde à son tour, et, soit hasard, soit l'effet d'un effort désespéré, il blessa le spadassin mortellement. Alors il le tire également par un bras et le traîne vers la fosse, où il le jette, encore vivant, auprès du frère tué.

— « Vivant?... s'écria la comtesse.... Horreur!

— « Oui vivant, reprend le comte; et il jeta sur lui de la terre jusqu'à ce qu'il en fût entièrement couvert.... Ne trouvez-vous pas cela juste?

« La comtesse, sans répondre, regarde son mari avec des yeux épouvantés. On était à la chute du jour.

« Pourquoi me regardez-vous ainsi? demanda le comte; est-ce que par hasard vous trouveriez que je ressemble à quelqu'un?

— « Oui, répond alors la comtesse; mais je ne saurais... je n'ose vous dire à qui.

— « A une de vos victimes, madame, mais vous en avez fait tant!... Il n'est pas présumable toutefois que vous ayez perdu le souvenir de Louise de Longueil.

— « Louise de Longueil! s'écrie la comtesse...

— « C'était ma sœur! s'écria aussi le comte, mais avec une voix de tonnerre, ma sœur que vous avez tuée. Paul de Foresta, qui est mort pour vous sur un sol étranger, c'était mon frère! De Longueil, à qui vous avez ravi la raison, c'était mon beau-frère. Ainsi tous mes parents ont été vos victimes. Le spadassin qui sème la disgrâce et la terreur dans les familles, c'est vous! le vengeur, c'est moi! moi qui ai supporté tant de malheurs sans en mourir, moi qui ai ruiné votre banquier, au risque de me ruiner moi-même, pour vous obliger ensuite à vous jeter dans mes bras! C'est moi qui ai sacrifié, pour vous obtenir, le titre que j'ai acheté avec ma fortune; mais je vous tiens enfin, vous êtes à moi corps et âme; et je suis bien décidé à vous rendre mort pour mort, à vous précipiter dans l'abîme!

— « Mais où me conduisez-vous donc? demanda encore la malheureuse.

— « Au tombeau de mon beau-frère, qui est encore vivant!

— « Grâce! grâce! je vous en supplie!

— » Point de grâce, répliqua l'implacable comte; nous sommes arrivés.

« La voiture s'arrêta en effet, et le comte poussa avec violence son épouse, qui se débattait en vain pour ne pas descendre; puis il la fit entrer avec lui dans une maison isolée. La comtesse, en montant malgré elle les marches des escaliers, entendait la voix d'un fou, qui proférait des mots

sans suite, mêlés à des cris et à des rires bizarres.

— « Où me conduisez-vous donc? s'écria-t-elle pour la troisième fois.

— « Devant le tombeau de mon beau-frère, répond le comte. Que craignez-vous? n'êtes-vous pas avec votre époux?

— « Mais c'est horrible!... Il est fou, votre beau-frère, répondit-elle.

— « Vous le guérirez, madame, reprit l'époux.

« Et, en parlant ainsi, il ouvre la porte d'une chambre qui était éclairée par une pâle lueur; il y pousse la comtesse, qui voit le spectre de Longueil avec ses yeux hagards, avec ses cheveux gris et sa barbe en désordre. Le spectre recule d'étonnement, puis revient, et fait un bond comme un tigre à l'aspect de sa victime.

« La comtesse veut fuir, elle tombe: on la relève... elle était folle...

— « Vous donnerez à madame les mêmes soins qu'à mon malheureux parent, dit froidement, avant de sortir, le comte à un médecin qu'il fit appeler. C'est un mal de famille; ils se sont reconnus. »

— Eh bien! messieurs, trouvez-vous que ma vengeance vaille celle de monsieur? demanda l'inconnu aussitôt après son récit, qu'il comparait avec le mien.

Nous ne répondîmes pas à cette question, tant notre stupeur s'était augmentée encore, tant la physionomie, le ton, l'aspect flegmatiquement terrible de cet homme semblaient nous dire que c'était lui, bien lui, qui avait consommé cette vengeance, que nous avions devant nous le comte. Toutefois, il ne nous dit rien de plus, se retira silencieux et sombre dans son coin comme auparavant. Nous ne l'interrogeâmes pas; il ne nous aurait d'ailleurs présumablement pas répondu.

Quand nous fûmes un peu remis de la terreur que l'histoire de l'inconnu avait fait courir dans nos veines, « Ah çà, dit le commissaire de la marine après un silence, on nous a assez donné de mélodrames, de grandes pièces; permettez-moi, messieurs, de vous servir la petite pièce pour clore notre soirée, ou plutôt notre nuit; car je vois bien que, de récits en récits, nous sommes près d'atteindre le jour sans avoir dormi. De sorte qu'à l'heure où nous sommes, si mon histoire est un soporifique, elle sera encore la bienvenue.

« A quelques lieues du château de Sedan, dont nous parlait le docteur, reprit-il, se trouvent les restes de celui de Bouillon, qui appartenait à la même famille. Non loin de ces restes, on voit encore une petite maison qui, dégagée aujourd'hui encore de tout obstacle extérieur, possède une vue charmante sur les côtes prochaines, et laisse incessamment courir ou se balancer son ombre dans les eaux de la Vemoy, qui coulent à ses pieds. La pièce principale de cette demeure, datant déjà de plusieurs siècles, est aujourd'hui encore assombrie par une de ces tapisseries massives, à couleurs vertes et jaunes, à grands arbres obscurs et à personnages de taille plus que naturelle, parures que l'imagination se représente toujours lorsqu'elle veut s'initier aux mystères des appartements de nos aïeux. Un fauteuil à pieds de chêne cirés et tournés en spirales, à siége carré, large, profond et bas, à dossier droit et long, y est resté devant une table du même style, auprès d'une grande cheminée de bois moulé, dont le manteau, plat comme un cadre, touchait presque au plancher.

« Eh bien! il y a deux cents ans environ que, dans ce fauteuil, vers la mi-octobre, un homme était assis dont on parlera tant qu'il y aura pour se jouer des peuples d'habiles égoïstes, d'adroits ambitieux : c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde. Cet homme en pourrait être le type si le modèle n'avait été trouvé du jour où il y eut des intérêts d'état à conduire, des cœurs naïfs à duper : c'est-à-dire depuis qu'une société existe. Le personnage en question approchait de la cinquantaine; son front était large et haut sous des cheveux très noirs; ses lèvres minces et serrées décelaient à la fois la réserve et la ruse; son souris léger, quand il voulait sourire, n'était pas sans charmes quoique tombant de côté et quelque peu moqueur; coquet par nature pour son visage, il laissait pousser et sacrifiait tour à tour, selon que son goût lui disait que cela lui seyait mieux ou moins bien, une étroite moustache noire comme geai et découpée avec art, et une longue et touffue mouche de barbe se dessinait en pointe au creux de son menton; son regard, ordinairement expressif et

saisissant, pour l'heure, s'était fait morne et languissant. Les jambes étendues et croisées devant le feu, sa tête se laissant aller et n'atteignant pas à la moitié de la hauteur du dossier, il se noyait mollement dans un flot d'oreillers, tandis que sept jeunes filles, plus jolies et plus agaçantes l'une que l'autre, et qu'il appelait d'un ton mielleux, en langue étrangère, ses nièces, ses chères petites nièces, l'entouraient et suivaient de l'œil, pour les aider, pour les servir, ses moindres caprices, ses moindres mouvements.

— « *Certamentè*, leur dit-il, — dans un patois moitié italien, moitié français, qu'il s'était fait à lui-même et dans lequel il nommait si plaisamment le fameux parlement d'union le parlement d'*Ougnon*, langage risible que pourtant, en dépit de la satire, il avait bien fallu finir par accepter au sérieux, et que je ne reproduirai un instant, d'après quelques mémoires, que pour en donner une idée — *certamentè, mie carine, si la santé nous mi manquait pouint, jou sarais ben houreux dé vivre toutours ici, et dé mi délasser entre voi, carine mie, del la fatigue dé gouberner les hommes, qué nou méritent pas qué on s'ouse à lour servize. Ah! jou nou connouissais pouint encore ces coqouins dé Français! si jou les avais connous!....* » ajouta-t-il en fronçant les lèvres et en agitant les mains de haut en bas en signe d'abnégation dédaigneuse.

« Puis, après un léger silence que n'interrompit personne, il reprit, avec l'accent de la plus persuasive compatissance pour lui-même :

— « *Ah! ditte lé ben partout, carine mie, qué cé sont lours malizzes à ces coqouins qué m'ont rédouit en cet état, dont certamentè jou nou reviendrai jamais. Ditte lé ben encore partout qué pour les ben pounir j'aurais accepté déjà les offres dell' imperatore pour gouberner ses soujets, si je n'étais malade et n'aimais par beaucoup cette si bonne royne. Ditte lé ben partout qué cé n'est pouint oun conto, voi nou mentirez pas, mie nipotine.* »

« En achevant ces mots, il laissa retomber sa tête plus languissamment que jamais, comme un mourant épuisé par un dernier effort. Ses chères petites nièces promirent de ne rien oublier de la comédie, que du reste on avait pris l'habitude de jouer aussi sérieusement, et par calcul, devant elles que devant des étrangers, et présentèrent à l'envi à leur bon oncle des juleps que toujours il prenait délicats.

« En ce moment, deux hommes qui semblaient à la fois ses familiers et ses serviteurs secrets entrèrent, sans se faire précéder, dans la chambre de ce pauvre malade persécuté. L'un lui remit une missive qu'il prit et ouvrit d'une main défaillante, mais qui, à peine l'eut-il parcourue, ranima son œil et redressa son front. L'autre lui dit deux mots bas à l'oreille qui le chatouillèrent doucement à ce qu'il paraît; car il n'en fallut pas davantage pour le replacer tout d'une pièce sur ses deux jambes.

— « C'est singulier, dit-il d'une voix maintenant ferme et rassurante pour sa santé, c'est singulier l'effet que produit une bonne nouvelle sur les organes de l'homme le plus affaibli. On se retrouve, on se retrempe, on se refait jeune et gaillard! Allons, mes petites nièces, ce bon monsieur de Fabert qui vous aime tant, et cette bonne madame de Fabert; — une véritable amie, qui vous a choyées à Sédan comme si vous eussiez été ses enfants; — sa sœur, sa charmante sœur, — une tante pour vous! — tout cela se porte bien et vous embrasse de tout son cœur. Allons, allons, mes petites nièces, réjouissez-vous, riez, folâtrez! Cela est de votre âge, et j'y prendrai plaisir. Et vous, mes amis, donnez-moi des cartes à jouer et amenez-moi quelques-uns de ces bons habitants de Bouillon pour que je leur rende un peu de leur argent.

— « Monseigneur, répondit sans se gêner un des deux hommes auxquels il s'adressait, ils ne veulent plus venir, les habitants de Bouillon, ils disent que vous les trichez.

— « Eh bien! qui est-ce qui dit le contraire? Ils ne savent donc pas, les marauds, que je ne joue ainsi qu'avec mes amis, et que, pour eux aussi bien que pour moi, la carte est libre pourvu qu'elle soit adroite. Ah! très certainement je tiendrais à scrupule d'avoir sur ma conscience ceci de leur monnaie, continua-t-il en faisant craquer l'extrémité de son ongle, s'ils m'avaient seulement pris une fois sur le fait. Mais au surplus, nous nous passerons volontiers d'eux, n'est-ce pas, mes bons amis? Allons, d'Artaignan, mon mousquetaire à bonnes for-

tunes, mets-toi ici et jouons ensemble : ça te vaudra du bien.

— « Il faudra donc que votre Éminence me fournisse la monnaie, répondit celui-ci, pour que je tienne contre elle; car, tel que je l'affirme, j'ai usé mon dernier louis à son service.

— « Ah! d'Artaignan, mon ami, mon fidèle, reprit l'éminence appelant ses larmes à l'œil, ne dis pas de ces choses qui me font de la peine! Tu sais bien que ces coquins m'ont dépossédé, ruiné, que je suis pauvre à m'en faire honte à moi-même ; tu sais bien que je t'aime, que je t'ai promis, avec l'aide de Dieu, un beau poste de capitaine-lieutenant aux mousquetaires du roi! D'Artaignan, mon ami, ne me boude pas, voyons; emprunte quelques louis à de Lionne qui en a toujours sur lui, et jouons.

— « Mais, dit l'autre homme que l'on avait nommé de Lionne, votre Éminence sait bien au contraire que je n'ai sou ni maille depuis les derniers voyages secrets qu'elle m'a ordonné de faire pour arrêter, en son absence, les progrès de M. le coadjuteur et pour sonder les intentions de M. le Prince après sa prison du Havre-de-Grâce.

— « Et toi aussi, de Lionne? reprit l'éminence sur le même ton. Vous verrez que tous mes amis me manqueront à la fois; c'est toujours comme cela dans le malheur. De Lionne, je t'ai pourtant dit que j'ai imaginé, pour mon retour aux affaires, une jolie petite monnaie rouge (1) à l'usage du peuple, et qu'il y aura sur la refonte qu'elle nécessitera deux cent mille écus à gagner, dont dix mille pour tes loyaux services, de Lionne! Et tu te plains!... Ah! coquin, continua-t-il en souriant, tu ne me montrerais pas le fond de tes poches?... Montre-le!... Et prête un peu quelque chose, voyons, à ce pauvre d'Artaignan, qui bien vraiment, lui, est gueux comme un mousquetaire; car ces gens-là ne savent rien économiser... Ou bien, si tu l'aimes mieux, de Lionne, joue toi-même avec moi.

— « Monseigneur, il me vient une idée, interrompit d'Artaignan, si votre Éminence voulait seulement m'avancer une année de mon traitement sur la place de capitaine-lieutenant qu'elle a la bonté de me promettre depuis si longtemps, je pourrais jouer tout de suite avec elle sans l'aide de M. de Lionne.

— « Sans doute, ajouta ce dernier; ou bien si son Éminence voulait pareillement me compter par avance mille écus sur les bénéfices de la petite monnaie du peuple, je m'offrirais de grand cœur à lui tenir respectueusement tête.

— « Ah! vraiment, ce n'est pas du tout bien ni d'un bon cœur de plaisanter si cruellement avec mon infortune présente, et vous feriez beaucoup mieux d'essayer à égayer mes tristes passe-temps. Mais tenez, marauds, qui voulez me dépouiller, ajouta le personnage en relevant soudain son organe retombé dans le larmoyant, je consens à vous prêter à tous deux de quoi jouer avec moi quelques parties; mais vous me le rendrez, foi de cardinal! car je le ferai retenir sur vos plus prochains gages. Et tenez-vous bien! car je me fâche si je vois qu'on triche. »

« Sur ce, notre joueur au mieux trichant alla vers une armoire qu'il ouvrit avec une double clef et qui découvrit sur toutes ses cases de gros sacs de cuir pleins d'or, volé sans aucun doute avec bien d'autre encore à notre pauvre France; l'éminentissime avare, par un mouvement qui chez lui était d'habitude et d'instinct, flaira quelques-uns de ces sacs avec son nez romain; puis, en soupesant un d'une main flatteuse, il se tourna vers d'Artaignan et lui dit, en le lui faisant voir :

— « Quand tu m'en auras seulement apporté un gros comme cela, garni comme cela, tu n'attendras plus longtemps la compagnie que tu sais; car j'ai beau vouloir, vois-tu, l'intérêt du roi entend que l'on commence par ceux qui paient, et je ne puis que te donner la préférence à deux mille écus près.

— « C'est donc toujours là votre condition, monseigneur, demanda d'Artaignan. Alors, je ne risque rien de me résigner à attendre jusqu'à mon dernier jour.

— « Mais non, mais non, simple que tu es; je te ferai épouser quelque duègne bien riche qui sera enchantée de faire blanc de son épée d'un beau capitaine comme toi; et tu me paieras sur la dot : ce n'est pas plus difficile que cela; j'ai déjà ton affaire.

— « Mais la duègne, Monseigneur? dit piteusement le futur capitaine.

— « Oh! la duègne! la duègne! si tu t'embar-

(1) Les liards.

rasses de si peu, tu ne feras jamais ton chemin. Allons, dit l'éminence, en ramenant la conversation à son but et en refermant soigneusement sacs et armoire, prenez chacun ces *septante* louis, et mettez-vous tous deux contre moi : ce ne sera pas trop »

« Ils jouèrent ; l'éminence sans désemparer, et de Lionne et d'Artaignan alternativement. L'éminence gagnait toujours, quoique ses adversaires, avec un sang-froid pareil au sien, ne se fissent pas faute d'essayer à lui attraper son or de la même manière dont il réussissait à attraper le leur. Quand d'Artaignan et de Lionne eurent perdu leur dernier louis :

— « Il est impossible que votre Eminence ne nous ait pas trichés d'un bout à l'autre de la partie! »s'écrièrent-ils ensemble avec mauvaise humeur, nous n'avons pas gagné un seul coup!

— « Eh bien! qui est-ce qui dit le contraire? Vous êtes des mal habiles et des mal appris qui vous plaignez sottement que je vous aie battus avec vos propres armes. Les *septante* louis que j'ai gagnés à chacun de vous retournent au sac comme de raison, et j'aurai soin de ne pas oublier le prêt que je vous ai fait pour m'en rembourser sur vos gages prochains : comptez-y. »

« Mais remarquant que la mauvaise humeur des deux perdants rembrunissait de plus en plus leur visage, et que cela pouvait finir par les indisposer contre lui, monseigneur se ravisa, et, sans cependant y perdre un denier de ses gains, au contraire en les augmentant, son esprit fécond en ressources, toujours aux dépens des pauvres imposés, trouva moyen de faire reverdir la face attristée de ses dignes acolytes.

— « Six mille écus! je parie six mille écus avec toi, d'Artaignan, que, d'ici à février prochain, pas plus tard, il sera établi pour que tu en disposes comme tu l'entendras, et tu comprends, trois charges de *contrôleurs des fagots de la ville de Paris,* bonnes charges, sur ma parole, et valant bien ensemble sept mille écus par an; et avec toi, huit mille écus, de Lionne, qu'il sera créé, avant qu'il soit six mois, quatre bonnes charges aussi de *conseillers du roi crieurs de vin,* valant bien l'une dans l'autre neuf mille écus par an, pour que tu les dispenses comme bon te semblera. Ce sont là des idées de ce coquin de Particelli (1), que je serais charmé de voir mettre en pratique, et qui vraiment ne tiennent qu'à mon retour à Paris. Si donc vous croyez que le vent y soit, parions!

— « Cela va! » répondirent d'une seule voix les deux apôtres.

« Ils se crurent, et avec raison, plus assurés au moyen de ces paris que par toutes les promesses du monde, sachant que l'éminence, qui ne pouvait pas s'abaisser à traiter elle-même directement de certains impôts ou emplois de ce genre qu'elle inventait, avait l'habitude de trouver ainsi à ramasser quelque peu, même en perdant.

« Les sept jeunes filles étaient sorties dès qu'elles avaient vu leur oncle, subitement revenu à la santé, se distraire en la compagnie de ses affidés. L'une d'elles, qui n'était pas la plus jolie, mais que distinguaient des manières, un sourire, un regard plein de charmes, avec la physionomie la plus gracieusement enjouée, rentra tenant dans sa main petite et potelée une nouvelle missive qu'on venait de lui donner pour son éminence.

« Dès que l'oncle empressé eut rompu le cachet et qu'il sut le contenu de la dépêche, sa physionomie retourna du joyeux au mélancolique aussi rapidement qu'elle avait passé tout à l'heure du mélancolique au joyeux.

— « Ah! de Lionne! de Lionne! dit-il en retombant tout d'un morceau sur son fauteuil, tu n'étais pas bien instruit. Le coadjuteur maudit a suivi la cour jusqu'au camp d'Amblemont, à deux lieues de Sédan. C'est Fabert qui me l'écrit et qui ajoute qu'il tient de bonne source que, malgré la reine Anne, mon ennemi gagne de plus en plus dans l'esprit du jeune roi qu'il abuse. Nous étions en beau chemin pourtant pour revenir triompher à la barbe du parlement! »

« Puis Mazarin, — car vous avez vu que c'était lui, — les deux mains ballantes, à partir du poignet, sur les bras de son siége, resta un moment la tête inclinée et comme absorbé par une

(1) L'italien Particelli d'Emery, surintendant des finances, fut l'inventeur de toutes ces ridicules charges publiques que l'on vendait au profit des créatures du ministre.

pensée décisive pour son avenir. Insensiblement il se dérida, il sourit du coin de la lèvre et de l'œil, et regardant complaisamment celle de ses nièces qui lui avait donné la lettre, il la pria de demeurer, et dit à de Lionne et à d'Artaignan de sortir, que tout n'était pas perdu, qu'ils en verraient plus tard les glorieux effets. Quand il fut seul avec sa nièce, il prit la petite main de celle-ci dans ses deux mains, et souriant avec une effusion croissante :

— « Maria, ma nièce prédilectionnée entre les cinq Mancini, que j'ai toujours et malgré moi préférées, comme tu le sais trop, aux deux Martinozzi, Maria, la nièce de mon cœur, dit-il, j'en reviens à ce projet si beau que je n'ai jamais abandonné qu'à regret : Maria, si je te faisais la reine de France, dis, tu n'oublierais pas que c'est à ton oncle chéri que tu devrais ton rang, ton royal pouvoir ?....

— « Mais, mon oncle adoré, répondit Maria, vous savez bien que ce mariage est impossible, que les princes s'y opposeront toujours, et que la reine Anne elle-même, malgré l'amitié qu'elle vous garde, ne fera jamais plier sa fierté jusqu'à y souscrire.

« Maria, nous avons dans Sédan, grâce à ce bon gouverneur, M. de Fabert, qui nous les protége, des trésors qui abaisseraient bien des orgueils, qui paieraient bien des couronnes ; et si je n'ai pas pris davantage à cœur de t'obtenir une part de celle d'Angleterre, c'est que les chances sont encore trop pour cet *heureux fou* de Cromwell (1). Ma chère petite nièce, laisse-toi seulement guider par ton oncle que tu aimes, et nous réussirons. Le jeune roi Louis est plus épris que jamais de tes charmes, et ce n'est pas sans raison, ma toute belle nièce ; il a fait demander de tes nouvelles à M. de Fabert qui m'en donne avis, l'excellent homme ! Allons, Maria, tu ne saurais faire autrement que de remercier le roi : écris-lui une de ces lettres comme les femmes en trouvent toujours dans leur cœur pour leur souverain bien-aimé ; n'oublie pas le bonheur que tu aurais à revoir, ne fût-ce qu'un instant, ses traits nobles et chéris ; et pense, en terminant, à ton bon oncle, Maria ! Dis que, ne pouvant faire mieux à présent, il prie nuit et jour le ciel pour qu'il fasse triompher Sa Majesté des ennemis du dehors et de ceux mille fois plus dangereux qui l'entourent au dedans et trompent son grand cœur. N'y manque pas, Maria, et touche-moi le front de tes charmantes lèvres.

« La docile Mancini, après avoir déposé sur le front de son oncle le baiser demandé, se mit sur le champ en devoir d'écrire, et quand la lettre fut terminée, elle la présenta tout ouverte encore à Mazarin, en s'appuyant d'une main au dossier de son siége et en suivant du regard avec un sourire de satisfaction ses yeux rayonnants.

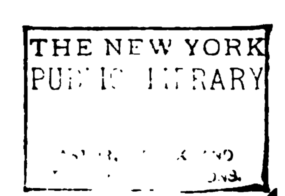
— « Mais, sais-tu, ma divine, dit l'oncle émerveillé quand il eut fini de lire, sais-tu que tu rendrais fous tous les souverains du monde ?

« Deux jours après que le cardinal eut fait parvenir par d'Artaignan, sous de grandes apparences de mystère et comme si elle avait été écrite à son insu, la lettre de sa nièce au camp d'Amblemont et dans les mains du jeune roi lui-même ; je vous dirai ce qu'il advint, continua le docteur ; mais comme je veux rester fidèle à mon habitude de ne raconter les choses que sur le lieu qui leur servit de scène, sortons d'abord de cette maison et repassons ce pont. »

Nous tournâmes, sur l'autre bord de la Semoy, le roc à pic sur lequel s'élève le château dans une presqu'île, et nous nous trouvâmes dans un second vallon que partage la rivière et qui s'ombrage d'un côté du revers des mêmes hauteurs et de l'autre de la longue et prédominante côte boisée qui fait face au vieux fort. Le docteur reprit :

« Donc, deux jours après, un jeune homme de superbe prestance, de noble visage, se glissait, sous un déguisement qui n'était pas sans grâces, quoique des plus champêtres (c'était au temps des Tircis et des Céladons), le long de ces petites haies que vous voyez là sur la droite de l'eau. Il était suivi d'un gentilhomme qui ressemblait fort à ce d'Artaignan que j'ai souvent nommé. Sur un signe qui lui fut fait par l'autre, ce dernier se tint à distance. Bientôt une jeune et jolie fille montra sa tête incertaine et coquette entre deux touffes d'arbrisseaux ; puis, soulevant ses pas légers, regardant autour d'elle comme une enfant craintive, elle s'avança un peu, suivie d'une personne qui, sur un signe

(1) Mazarin appelait Cromwell un heureux fou.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY



Imp. de Lmdieres r. St Jacques 171 Paris

UNE NUIT

[illegible]

avait averti de tout

d'elle, se tint également à distance. Un double petit cri, aussitôt comprimé, fut à peine entendu, et une scène comme on en voit dans les romans de la Scudéry ou dans la *Bérénice* de Racine se passa ici entre deux amans qui se retrouvaient après trois mois d'absence.

« C'était de grand matin que cela avait lieu. Deux amants seuls et leurs complices pouvaient être sur pied à une heure aussi fraîche; et cependant un homme en juste-au-corps gris, qui ne paraissait nullement préposé à la garde du château, déjà, du haut de la tour d'Autriche, jetait sur le vallon un regard inquiet. N'y voyant pas d'assez près sans doute, ou peut-être craignant qu'on ne le remarquât, l'homme au juste-au-corps gris descendit par les *pas-de-souris* de cette espèce d'escarpe qui forme la jonction de ces deux arches suspendues, et il plongea sans danger d'être aperçu son œil vif et profond, par ce perpendiculaire mâchicoulis, dans toutes les obscurités de ce vallon, jusqu'au pied du rocher. Après quoi il releva subitement son front incliné, partit comme un éclair, descendit je ne sais comment du château, et tomba comme la foudre à six pas des deux amants.

— « Hé bien! hé bien! s'écria-t-il en joignant les mains, l'aurait-on jamais supposé, qu'une fille de l'illustre baron romain Lorentio Mancini, une petite-fille de l'illustrissime seigneur Paolo Mancini, une nièce, la plus chérie des nièces de l'éminentissime cardinal Mazzarini, ternirait à ce point l'honneur de sa maison, qu'un inconnu, un vil archer, un reître, un de ces misérables frondeurs, peut-être, qui persécutent la jeunesse de notre auguste roi...

« Tout beau! éminent cardinal! interrompit le jeune homme, dont l'orgueil ne put dévorer ces insultes étudiées.

« Le cardinal, — car c'était encore le Mazarin, — qui avait amené à dessein ce superbe tout beau! joua soudain, en acteur consommé, l'ébahissement, la confusion, le plus profond respect, tandis que sa nièce retenait de son mieux un léger souris prêt à se trahir sur ses lèvres.

— « Ah! sire! Mon roi! mon auguste souverain! balbutia-t-il, que Votre Majesté me pardonne si... Mais, reprit-il comme en se rassurant, et Votre Majesté elle-même ne pourrait vouloir que la nièce chérie entre toutes de son plus affectionné sujet, de son plus zélé serviteur, de son dévoué ministre, d'un prince éminent de l'Eglise catholique et romaine, s'oubliât à ce point.....

— « D'être la maîtresse d'un roi de France, acheva, mais sans colère ni dédain, Louis XIV. Pourtant Diane de Poitiers l'était bien de notre aïeul François de chevaleresque mémoire! Mais, rassurez-vous, monsieur le cardinal, ajouta-t-il en tendant une main affectueuse à Mazarin, je destine mieux que cela à la nièce de mon plus dévoué ami.

« Les yeux du cardinal éclairèrent de joie et d'esperance.

« Louis XIV continua

— « J'ai donné mon cœur à votre nièce : faites le reste en obtenant pour elle, de ma mère, la moitié de la couronne du roi de France et de Navarre; je vous aiderai.

« Mazarin n'y tenait plus, il était halluciné, il avait le vertige, l'orgueil faillit l'étouffer : car l'orgueil était son faible, et plus d'une fois fut sur le point de renverser tout l'échafaudage de sa prodigieuse fortune. Dans son enivrement, il adressa au jeune monarque ce mot devenu historique :

— « Ah! grand prince, vous avez en vous l'étoffe de quatre rois sublimes et d'un honnête homme!

« Il faut avouer que, dans la circonstance, Sa Majesté avait été effectivement fort honnête. Sensible dès ce temps à la flatterie, elle serra plus affectueusement encore, à ce mot, la main du cardinal.

« Les choses avaient été habilement conduites, comme vous voyez. La passion du jeune prince, son amour-propre aussi adroitement caressé avaient été surexcités par la lettre de Maria. La tête encore folle de Louis s'était échauffée à la seule pensée du chevaleresque d'une aventure de ce genre; et, sous un incognito vraiment pastoral, guidé par d'Artaignan, le porteur de l'amoureuse missive, il avait déserté pour une matinée le camp d'Amblemont, ne confiant sa sortie qu'aux gardes de sa tente. Un rendez-vous avait été assigné dès la veille à la Mancini, qui n'avait eu garde d'y manquer le lendemain, et qui, en nièce scrupuleuse et bien élevée, avait averti de tout

son bon oncle pour qu'il en profitât. L'homme au juste-au-corps gris n'avait pas manqué l'heure. La nièce jusqu'au bout avait bien joué son rôle; elle avait tour à tour éprouvé tous les frémissements de l'amour : le saisissement, l'extase, et, en dernier lieu, l'effroi et la reconnaissance.

« Comment Mazarin et sa famille de féminins collatéraux se trouvaient-ils à Bouillon? C'est que le cardinal-ministre s'y était réfugié dans une de ses disgrâces apparentes et calculées; son bon ami l'archevêque de Cologne, prince de Liége, lui avait donné cet asile, placé à deux pas de la France, sur laquelle sans cesse ses yeux étaient ouverts comme sur la plus riche proie qu'il y eût à plumer dans le monde chrétien. Il avait annoncé, pour qu'on le rappelât au plus vite sans doute, qu'il irait beaucoup plus loin; jusqu'à Vienne, peut-être, où l'empereur, selon lui, mendiait ses services : mais voyant que Paris, qu'il avait cru laisser, faute de sa personne, dans un grand embarras, prenait avec plaisir ses menaces au bon, le matois était fort à propos tombé malade en route, et s'était arrêté par hasard près de son cher Fabert, près de ses chers trésors et près du camp du roi.

« Son zèle et sa prudence ne permirent pas au jeune monarque de retourner seul à sa tente. Louis lui dit alors gracieusement « qu'il pourrait, s'il voulait, l'y ramener lui-même : car ils n'y seraient pas arrivés que, sur un ordre écrit qui les précéderait, le coadjuteur de Paris, dont il n'avait jamais eu grand souci, assurait-il, serait mis en lieu sûr. »

« Le cardinal sourit avec humilité, accepta le lieu sûr pour le coadjuteur, dans l'intérêt du roi; mais il ne pensa pas, malgré tout son désir, qu'il fût heure encore de remettre son pied en France. Il eut soin seulement, comme à son ordinaire, de faire diriger ses fourgons armoriés et vides sur Paris, pour connaître l'accueil que l'on accorderait à ses nobles insignes et juger, d'après ce, des égards ou des insultes que lui réservait le peuple. Il prit d'ailleurs, vis-à-vis de Louis, l'engagement d'être de retour avant que huit jours se fussent écoulés, et, en attendant, de l'aider de ses conseils.

« Une réflexion vint encore au cardinal avant de quitter le roi.

— « Sire, lui dit-il en levant ses yeux vers le château de Bouillon, ne trouvez-vous pas, — et Dieu garde toutefois de mal, dans cette vie et dans l'autre, mon digne et généreux ami l'archevêque de Cologne, — ne trouvez-vous pas, sire, que cet imprenable château est véritablement le pied gauche de votre bonne citadelle de Sédan, dont a fait don la famille des Turenne, un peu malgré elle peut-être, à votre glorieux prédécesseur Louis-le-Juste? Je ne veux pas de mal, je le répète, à cet excellent archevêque de Cologne; mais dans sa succession, qui ne peut tarder, car il est vieux, il entre naturellement une part des anciennes conquêtes des vaillants comtes de La Marck, injustement tolérée au prince de Liége par les traités de Câteau-Cambrésis, part qui revient de droit aux héritiers des princes de Sédan, toujours en titre ducs de Bouillon, et conséquemment à Votre Majesté.

« A la paix de Nimègue, Louis XIV n'oublia point les observations de son ministre. Bouillon passa à la France, que sans doute il n'aurait jamais quittée depuis sans les conquêtes si coûteuses en résumé de l'empire de Napoléon-le-Grand.

« Ce dont Louis ne se souvint pas si bien, ce fut de la promesse d'amoureux jeune et transit qu'il avait faite, dans un beau mouvement d'idylle, à la Mancini en présence de son oncle : car s'il continua quelque temps encore son amour à une maîtresse, il se révolta bientôt lui-même, avec sa mère, des exigences peu circonspectes d'une Italienne de race douteuse qui prétendait s'asseoir à côté de lui sur le plus beau trône du monde. Il fallait bien que politiquement l'éminence se résignât à faire abandon d'une partie de ses plans orgueilleux à l'amour-propre d'Anne d'Autriche, pour conserver du moins le pouvoir sans égal qu'il avait reconquis. Il se serait volontiers alors retourné vers le trône d'Angleterre : mais, à son tour, Charles II dédaigna. On devait désormais s'en tenir à quelque duc ou prince sérénissime. En attendant, Maria Mancini fut contrainte de s'éloigner de la cour, et, en se séparant du roi, à qui le souvenir arrachait encore des larmes d'attendrissement, elle lui jeta comme un réseau dernier, mais inutile, pour le ressaisir s'il était possible à cette heure suprême, ces paroles célèbres, pensées avec la tête plus qu'avec le cœur : « Vous êtes roi, Louis; vous pleurez!.... et je pars! »

Il ne fallait pas moins que cette histoire, racontée avec le sel qu'y mettait le spirituel ami du commissaire de marine, pour dérider un peu nos fronts assombris par les précédents récits et par la pluie qui n'avait pas cessé de battre nos vitres. Le jour commençait à poindre quand le docteur cessa de parler. En somme, nous avions passé une nuit très animée et très variée, et peut-être que notre manière d'occuper le temps en bateau à vapeur tentera quelques autres qui, s'ils sont plus heureux dans leurs récits, ne le seront certainement pas plus que moi dans leurs rencontres.

LÉON GUERIN.

APRÈS SOUPER.

J'ai bien soupé; j'ai bu d'excellent vin d'Espagne;
Je suis en train, ma foi, de battre la campagne.
Or, comme je ne puis aller à l'Opéra,
Avec le plus grand soin ayant poussé ma chaise
Au coin du feu, je vais, les deux pieds dans la braise,
Déraisonner, ce soir, autant qu'il me plaira ;
Et nul, ami lecteur, ne me critiquera :
Car qui ne déraisonne, hélas! sur cette terre?
Le soldat espérant devenir colonel,
L'amant jurant d'aimer d'un amour éternel,
Et le poëte, aux bras d'une folle chimère,
De la vie oubliant le côté tout réel.
Tous, depuis monsieur D*** qu'un rien toujours froisse,
Jusqu'au simple bedeau de l'obscure paroisse;
Tous, comme a dit Boileau, pour de bonnes raisons,
Méritent une place aux Petites-Maisons.
Oui, nous sommes tous fous; et puisque la folie,
Quoi qu'en disent certains, est notre commun lot,
Comme mulets d'Espagne ou bouffons d'Italie,
Agitons, plus ou moins, chacun notre grelot.
Qu'importe... Mais j'entends, — est-ce une rêverie? —
J'entends gémir en bas l'orgue de Barbarie...
Le vent à mon oreille apporte le même air
Dont, aux jours envolés de mon heureuse enfance,
On me berçait souvent dans les longs soirs d'hiver.
Combien des souvenirs est grande la puissance!...
Je pleure, en écoutant la naïve romance,
La romance, mon Dieu! que de sa jeune voix,
Nourrice de vingt ans me chantait tant de fois

O bonheur! — Je revois le gracieux village,
Eclos, comme une fleur, au versant d'un coteau;
Au détour du vallon, je revois l'ermitage
Où priait, à genoux, la dame du château.
Avançons ; c'est ici que coule la fontaine
Où viennent les agneaux laver leur blanche laine,
Où les filles des champs, aux longs propos moqueurs,
Sous leur bras arrondi portant l'urne d'argile,
A l'ombre des noyers au feuillage mobile,
Agacent, du regard, les timides pasteurs.
Ici, c'est le grand mail ; ici, le presbytère
Bâti des vieux débris d'un sombre monastère;
Plus loin, c'est la chapelle et son clocher bénit ;
Puis, le champ du repos,—la borne où tout finit,
Tout, hors du cœur chrétien la sublime espérance! —
Mais entrons sous ce toit de modeste apparence ;
On parle... Dieu! j'entends... mon cœur est en émoi,...
Ouvrez, bonne nourrice, ouvrez, ouvrez, c'est moi!
C'est moi qui viens chauffer à la tourbe enflammée
Mes petits pieds... ouvrez, nourrice bien-aimée.

Mais tout a disparu ; l'orgue part : avec lui,
Comme joyeux oiseaux, s'envolent aujourd'hui
Mes souvenirs; leur voix était douce à mon âme,
Douce comme la brise aux beaux jours de printemps,
Comme le doux baiser de la première femme
Qu'on aime d'amour chaste, alors qu'on a vingt ans.
Et cette voix chérie en ce moment est morte!
Mais dans mon cœur, pourtant, j'en ai gardé le son,
Comme la jeune fille, assise à son balcon,
Retient un tendre mot de la folle chanson
Que l'amant désolé chante devant sa porte.

Je voulais être gai ; je vous l'avais promis
Au début ; mais voilà que la mélancolie
M'a pris en écoutant l'orgue de Barbarie.
Et si vous me grondez, sachez qu'il m'est permis,
—Que j'aie ou non, parbleu! le bonheur de vous plaire,—
De passer, à mon gré, du plaisant au sévère,
Ainsi que de tout temps, un auteur, aujourd'hui,
Peut se permettre tout ; tout, excepté l'ennui!

AUGUSTE FABRE (d'Agde).



TRISTAN DE BEAUREGARD

A une lieue et demie de la ville d'Autun, à l'extrémité nord du magnifique bassin de l'Arroux, une cinquantaine de maisons, groupées autour d'une petite église et bâties à proximité de la route qui conduit à Dijon en passant par Arnay-le-Duc, sont adossées à une colline boisée, derrière laquelle s'élèvent d'autres collines plus hautes et d'un aspect plus agreste, appuyées elles-mêmes contre des pentes plus rapides, et dominées comme elles dominent. Ce petit village se nomme Beauregard; ces collines terminent l'Autunois et commencent le Morvan. Les trois ou quatre cents individus qui habitent le village sont modérés dans leurs désirs, droits dans leurs jugements, inventifs à force d'expérience, moraux et pieux par instinct et par tradition.

Un étroit chemin, qui serpente gracieusement entre deux haies d'arbustes épineux de diverses espèces, conduit de la grande route au petit village que nous venons de décrire, et, après l'avoir traversé, aboutit, cinq ou six cents toises plus loin, à une grille de modeste apparence, habituellement ouverte. Cette grille franchie, on arrive dans une enceinte circulaire à laquelle on peut donner indifféremment le nom de cour ou celui de parterre, car on y trouve du pavé et de la verdure, des plantations régulières et de grands espaces pour la circulation, des clôtures de bois façonné et des bordures de buis, taillées avec une régularité et un soin qui témoignent d'une grande ignorance ou d'un profond mépris du goût moderne. A droite et à gauche de cette espèce de préau, s'étendent des constructions qu'on reconnaîtrait à leur forme pour les dépendances d'une habitation, alors même qu'elles ne seraient pas terminées par un petit château qui les lie tout en les séparant.

Tout cela est vieux, mais solide, et négligé sans que cette négligence aille jusqu'à avoir produit le délabrement. Si quelques portions des murs du château sont couvertes d'une mousse verdâtre ou dénudées de l'enduit qui les couvrait jadis, on remarque dans le toit un certain nombre de tuiles d'un rouge vif qui annonce une réparation récente; si la peinture des portes et des volets extérieurs a perdu son éclat et sa nuance primitive, ces objets eux-mêmes ont conservé leur solidité d'autrefois. Ce château se nomme comme le village, et il appartient depuis deux siècles à la famille de Beauregard, qui l'a acquis par une alliance.

Nous sommes au milieu d'avril 1840. Deux hommes sortent du château, et, lorsqu'ils sont arrivés au bas du perron, ils se mettent à causer à voix basse pendant qu'ils traversent la cour.

— Vous pensez donc, docteur, dit l'un de ces deux hommes à son compagnon, que votre malade ne passera pas la journée. — La journée, c'est peut-être trop dire, mon cher curé, répondit le médecin en tirant sa montre, car il est déjà trois heures; mais mon expérience me tromperait bien s'il passait la nuit. — Il n'y a donc plus de ressource? reprit le curé d'un ton profondément triste. — Aucune pour la science; mais Dieu peut faire un miracle. — Quel malheur pour ses enfants! quelle irréparable perte pour les pauvres! — Et pour nous qui sommes ses amis, interrompit vivement le médecin avec un égoïsme naïf et presque touchant. — Pour tout le monde enfin, continua le curé. Les hommes de cette espèce ne devraient jamais mourir. — Heureusement pour le pays que M. Tristan est bien digne de succéder à son père. — Je suis de votre avis, docteur; mais il n'a que vingt-deux ans, et toutes ses vertus ne sont encore que de l'espérance. — Sa confiance en vous est grande; puis il aime tendrement sa sœur, dont cette mort va le rendre l'unique soutien. — Hélas! oui! Ces chers enfants! que Dieu les protége! Docteur, à quelle heure reviendrez-vous ce soir? continua le curé après avoir essuyé une larme qui tremblait au bord de sa paupière. — Aussitôt après mon dîner, car je n'ai, Dieu merci, aucun autre malade à voir dans le pays. — Nous nous retrouverons donc bientôt.

Les deux amis cheminèrent l'un à côté de l'autre pendant quelques moments encore; puis, arrivés dans le village, ils se séparèrent, le médecin pour aller dîner, le prêtre pour entrer dans son église. La conversation que nous venons de rapporter a dû mettre le lecteur au fait de ce qui se passait au château. Le vieux comte de Beauregard se mourait, son fils et sa fille étaient auprès de lui : depuis que son état ne laissait plus d'espérance, ils ne l'avaient pas quitté.

Ils sont tous trois dans la chambre à coucher du malade, vaste pièce où tout annonce le respect du maître pour les habitudes et les idées de ses ancêtres. Une vieille tapisserie couvre les murailles; de vieux meubles sont rangés avec un ordre qui a quelque chose d'imposant; des portraits de famille montrent çà et là leurs visages austères et leurs costumes graves et nobles.

Le vieillard ne peut ou n'a pas voulu rester dans son lit. Il est assis dans un grand fauteuil, près d'une fenêtre ouverte. Un doux soleil de printemps éclaire cette scène : une brise tiède apporte sur ses ailes légères de vagues parfums et des sons ou plutôt des murmures plus vagues encore.

Tristan de Beauregard est debout, à côté de son père, dont il presse la main dans les siennes; Alliette, sa sœur, est agenouillée, et sa tête repose sur le dossier du fauteuil du mourant.

— Tu me promets donc, mon fils, dit celui-ci, comme s'il continuait une conversation commencée, que tu ne quitteras pas ta sœur et que tu ne vendras jamais ce domaine. — Mon père, je vous le jure! répondit le jeune homme avec une douloureuse impétuosité. — Et toi, Alliette, consentiras-tu à vivre près de ton frère et à ne jamais séparer tes intérêts des siens?

La jeune fille garda le silence, mais elle releva lentement la tête, et elle attacha sur son père un regard voilé de larmes qui exprimait la plus éloquente promesse de faire tout ce qu'on lui demandait.

Le vieillard ferma les yeux comme pour se recueillir, et un doux sourire erra sur ses lèvres qui semblèrent aussi murmurer une prière. Bientôt il reprit :

— Unis, vous ne serez pas riches, mes enfants; mais séparés, vous seriez presque pauvres, et vous ne pourriez d'ailleurs partager mon héritage sans vendre cette terre que la Providence m'a conservée, malgré tous les événements qui ont agité la France depuis cinquante ans. Enfin, vous ne voulez pas me faire ce chagrin à mon heure suprême... J'espère que Dieu vous en récompensera en veillant sur vous.

Alliette saisit la main de son père qui était libre et la porta à ses lèvres; Tristan pressa celle qu'il tenait contre son cœur.

Il y eut un moment de silence, interrompu seulement par les sanglots de la jeune fille.

— Mon fils, dit le vieillard en faisant un effort pour parler, car ses forces diminuaient visiblement, M. le curé m'a promis de revenir bientôt : je voudrais que lorsqu'il sera là tous nos gens y fussent aussi. Allez donc les avertir de ce désir de leur vieux maître, et revenez bien vite pour ne plus me quitter.

Tristan sortit de la chambre. Le bruit de ses pas retentissait encore dans la pièce voisine que son père reprenait déjà :

— Alliette, puisque nous sommes seuls, il faut que je vous confie une crainte dont je n'ai pas voulu vous parler devant votre frère. J'ai peur, continua le comte avec une hésitation marquée, que lorsque vous serez tous deux mariés, vous ne puissiez pas continuer d'habiter ensemble, et alors vous comprenez... — Je désire ne me marier jamais, murmura doucement la jeune fille ; ainsi, mon père, la séparation que vous redoutez n'arrivera pas, car moi je pourrai toujours vivre avec la compagne que mon frère choisira. — Tu ne te marieras jamais, ma fille ! reprit le vieillard d'une voix qui redevint subitement forte. Mais pourras-tu être heureuse, mon enfant ? As-tu pesé cette résolution avant de la prendre, ou n'est-elle qu'une inspiration soudaine de ton tendre et noble cœur pour me rassurer ? — Ne parlez pas de bonheur pour moi dans un moment aussi cruel, mon père, répondit Alliette, en appuyant de nouveau son visage désolé contre le dossier du fauteuil.

La tête du vieillard s'inclina comme pour chercher celle de son enfant, et quand elle eut rencontré cet appui, elle s'y reposa.

— Oh ! tu es bien bonne ! lui dit-il tendrement, et je t'aurai dû ma première joie dans ce monde.

Ils restèrent ainsi pendant quelques instants immobiles et silencieux ; et sans la pâleur mortelle qui couvrait le visage du vieillard, on eût dit qu'ils reposaient tous deux, car Alliette avait cessé de gémir et de soupirer.

Tristan rentra : le curé l'accompagnait.

Bientôt la chambre se remplit de monde..... C'étaient les domestiques du mourant, ses fermiers, les gens du pays qu'il avait obligés, c'est-à-dire presque tout le village.

Ce spectacle émut profondément M. de Beauregard et l'attendrissement qu'il éprouva eut peut-être hâté sa fin, si son regard n'eût rencontré celui du vieux prêtre son ami qui venait l'aider à mourir.

Il éleva la voix, et sa parole ferme et vibrante fit croire un instant qu'une crise heureuse se manifestait dans son état qui, depuis longtemps, ne laissait plus d'espérance. Mais les mots d'adieu qui sortirent de sa bouche ou plutôt de son cœur, le détachement des choses de la terre qui se mêlait dans toutes ses pensées à l'expression de ses regrets ne tardèrent pas à détruire l'illusion passagère que sa force morale avait fait naître, et il n'y eut plus que des pleurs et des prières pour lui répondre.

Le prêtre n'eut point d'exhortations à adresser à un malade si ferme et si résigné ; il se borna à donner en exemple aux assistants cette noble vie qui allait s'éteindre.

Quand son émotion toujours croissante l'eut contraint au silence, il se rapprocha du mourant et il déposa sur ses lèvres souriantes l'hostie sainte qui l'avait souvent consolé de vivre et qui allait le consoler de mourir.

Puis la foule se retira, désespérée et recueillie, et il ne resta plus dans la chambre du comte de Beauregard que ses deux enfants, le prêtre et le médecin.

Quand le soleil se coucha, le malade s'était endormi depuis une heure environ ; plus tard, quand on apporta de la lumière, un cri déchirant d'Alliette apprit à son frère qu'ils étaient orphelins.

Depuis plusieurs mois l'état de M. de Beauregard ne laissait pas d'espérance ; ce jour-là, les personnes qui entouraient le malade savaient que le dernier moment était prochain, et cependant, au cri déchirant poussé par Alliette, on ne crut pas immédiatement que tout était consommé sans retour. Ces mains étaient immobiles, mais elles gardaient un reste de chaleur ; ces yeux étaient clos, mais peu d'heures auparavant le sommeil les avait fermés ; le sourire errait encore sur cette bouche, la pensée vivait encore sur ce front : la mort venait de frapper un juste ; Dieu permettait qu'elle ressemblât à l'immortalité.

Alliette garda longtemps cette tête chérie appuyée contre son cœur désolé. Quoique la pauvre enfant ne pût croire encore à toute l'étendue de son malheur, elle sentait cependant qu'une nouvelle vie commençait pour elle, et elle pleurait amèrement, mais en silence par respect pour la sainteté de cette âme qui venait de briser sa chaîne sans bruit et sans effort.

Quant à Tristan, le premier moment de sa douleur avait été terrible. Répondant au cri déchirant d'Alliette par un hurlement de désespoir, il s'était précipité sur son père, avait avec

sa bouche cherché son souffle, avec sa main cherché son cœur, puis il avait été du médecin au prêtre, demandant à l'un des conseils et des soins, à l'autre des prières et de l'espérance, et disant à tous : « N'est-ce pas, n'est-ce, qu'il n'est pas encore mort ? »

Sans vouloir lui ravir brusquement cette dernière illusion, on n'avait rien fait pour la prolonger, et on s'était borné à essayer toutes ces tentatives infructueuses qu'on risque sur les morts, sans perdre un seul instant le navrant sentiment de leur inutilité. Ainsi le docteur, aidé par une vieille femme de charge, avait successivement employé les sels les plus pénétrants, les liqueurs les plus énergiques; des épingles rougies à la flamme d'une lampe avaient été appliquées sous les pieds de M. de Beauregard, tout avait été sans résultat; alors le prêtre, qui avait gardé sur Tristan l'autorité imposante et douce d'un instituteur sur son élève, s'était décidé à l'emmener en lui faisant entendre que la violence de sa douleur troublait les personnes qui cherchaient à ranimer son père.

Après son départ, tous les soins avaient cessé; c'était en ce moment qu'Alliette avait saisi respectueusement la tête du mort pour l'appuyer sur son cœur. Ce fut encore le prêtre qui vint l'arracher à cette douloureuse jouissance. D'abord elle n'entendit pas les paroles suppliantes qu'il lui adressa pour l'engager à consommer le sacrifice que les décrets de la Providence avaient prescrit; car il n'invoquait que l'intérêt de sa santé, que la prolongation de cette scène déchirante pouvait compromettre; elle ne prêta ensuite qu'une vague attention à tout ce que le saint homme lui dit sur la soumission qu'on devait à la volonté de Dieu; mais, quand il lui parla du désespoir de son frère, de la nécessité de donner à cette âme, extrême dans tous ses sentiments, l'exemple de la résignation, elle eut presque honte de l'égoïsme de sa douleur, et, avant même que sa résolution fût arrêtée dans son esprit, ses mains déposèrent doucement la tête qu'elles pressaient sur les oreillers qui garnissaient le dossier du fauteuil mortuaire; en même temps ses genoux fléchirent, et elle se trouva prosternée et en prières devant ce corps chéri qui n'était plus qu'un cadavre.

Quelques minutes après, elle se releva, posa ses lèvres tremblantes sur ce front qui ne devait plus réjouir son regard, et elle s'élança hors de la chambre avec une impétuosité qui témoignait à la fois de la force de sa volonté et de la faiblesse de son cœur.

En arrivant dans le salon où le curé avait laissé son frère, elle se jeta dans ses bras, et elle prononça, avec l'accent d'une intraduisible douleur, ce mot, qui résumait leur situation nouvelle :

— Orphelins ! — Seuls au monde ! répondit Tristan d'une voix sombre.

Puis ce ne fut de part et d'autre que sanglots amers, soupirs et gémissements, paroles sans suite, consolations expirant sur les lèvres qui essayaient de les donner, promesses commencées par la bouche et achevées par le cœur, caresses chastes comme les enlacements des anges de pierre qui ornent et protégent les tombeaux, vœux secrets de dévouement sans bornes, et enfin douceur et paix au milieu des plus cruelles souffrances que ces âmes tendres et candides eussent encore senties.

— Maintenant, mon frère, dit Alliette, nous avons des devoirs à remplir... j'espère que je n'y faillirai pas plus que vous. Mais vous, Tristan, continua-t-elle en donnant à sa voix une inflexion plus caressante, j'ai une demande à vous faire, je pourrais presque dire une prière à vous adresser. — Parlez, Alliette : vous savez... — Oh ! oui, je sais que vous êtes excellent... Eh bien ! je voudrais que vous allassiez prendre quelques heures de repos. Vous devez être brisé, mon ami; et que deviendrais-je si vous tombiez malade ? Je n'ai plus que vous au monde ! — Ce que vous deviendriez, Alliette, si je tombais malade, si j'allais rejoindre mon pauvre père ? Ce serait le plus grand bonheur qui pourrait vous arriver. — Ah ! Tristan ! s'écria mademoiselle de Beauregard avec un horrible déchirement de cœur, je ne m'attendais pas à souffrir plus encore que je n'ai souffert depuis une heure. — Pardon ! mille fois pardon, ma sœur, mon Alliette ! reprit vivement le pauvre jeune homme en joignant les mains avec désespoir. N'êtes-vous pas mon guide, mon ange gardien, ma seule amie dans ce monde, depuis que je n'ai plus mon père ? Parlez ! parlez ! et je vous obéirai en toutes choses ! — Je n'ai plus rien à vous demander

aujourd'hui, répondit Alliette en s'efforçant de sourire... plus rien, puisque vous avez la bonté de vous soumettre à mes premières exigences. — Mais vous, vous vous reposerez aussi, ma sœur? dit Tristan avec tendresse. — Ne venez-vous pas de m'assurer que j'étais votre seule amie dans ce monde? Je dois alors me devenir bien chère à moi-même. — A demain, Alliette, continua Tristan en déposant un chaste baiser sur le front de sa sœur... à demain... et à toujours!

Puis il sortit du salon, et il se dirigea d'un pas ferme vers sa chambre à coucher.

— Dieu le protége! dit Alliette à voix basse en joignant les mains et en levant les yeux vers le ciel.

Et elle prit aussi le chemin qui conduisait à son appartement. En passant devant la chambre de son père, elle s'agenouilla près de la porte, et elle promit à celui qu'elle pleurait de subir sa destinée sans se décourager ni se plaindre.

Pendant que les deux orphelins cherchaient à se fortifier contre le malheur qui venait de les atteindre, comme deux arbrisseaux cherchent à entrelacer leurs branches pour résister à la tempête qui les rapproche avant de les briser, le curé et le médecin causaient à voix basse dans la chambre mortuaire.

— Savez-vous, disait le docteur, si monsieur le comte a fait un testament? — Je le présume; mais je n'ai aucune certitude à cet égard. — Pensez-vous, dans ce cas, qu'il ait avantagé son fils? Cela devait être dans ses idées. — Ce que vous appelez ses idées ne l'a jamais empêché d'être juste, mon cher docteur. Vous savez d'ailleurs, comme moi, qu'il aimait ses deux enfants avec une égale tendresse. — C'est vrai; mais il tenait tant à son nom. — Pour qu'il fût toujours pur et honoré, mon ami; ce qui fait qu'il n'aura pas voulu commettre une injustice — Dans tous les cas, cette terre doit être vendue, ce qui sera un grand malheur pour tout le pays. — A moins que monsieur Tristan ne fasse un riche mariage qui lui permette de désintéresser sa sœur. Malheureusement, il est encore trop jeune pour chercher à s'établir avant deux ou trois ans d'ici. — Sans compter, interrompit vivement le médecin, qu'il a tous les préjugés de son père. Si ce n'était cela, j'aurais une bien belle affaire à lui proposer. — Le moment ne serait pas opportun, dit doucement le prêtre. — — On pourrait parler de la chose à présent, et la faire plus tard si elle convenait. Qu'en pensez-vous? — Je pense que je ne dois donner un avis que lorsqu'on me le demande. — Vous étiez cependant, comme moi, l'ami du défunt; de plus, vous avez élevé son fils. — J'ai donc encore une raison de plus que vous pour ne pas me mêler de ses affaires, repartit le prêtre avec une fermeté douce et modeste. — Ma foi! mon cher curé, dit le docteur, vous avez une singulière manière de pratiquer l'amitié. — Je la pratique selon les devoirs de mon état et les inspirations de ma conscience; mais, docteur, ne pensez-vous pas que cette conversation dans un lieu pareil est peu convenable? Je suis resté ici pour prier; je n'y dois pas faire autre chose. — Je vous laisse donc; mais nous reprendrons cette conversation plus tard, et je suis sûr que vous finirez par vous ranger à mon opinion. — C'est déjà fait; seulement, je ne veux pas, je ne dois pas intervenir, et, sur ce point, vous me trouverez toujours le même.

Et le prêtre s'agenouilla près du lit sur lequel on avait déjà transporté le corps de M. de Beauregard. Le docteur manifesta son improbation et son mécontentement par un imperceptible mouvement d'épaules; puis il se retira sur la pointe du pied, et regagna son logis, situé au milieu du village, dont il était la plus belle maison.

Faisons connaître les deux personnages que nous venons d'entendre parler. M. Vialard, qui remplissait, depuis 1809, les fonctions de desservant à Beauregard, était, au moment où commence notre histoire, un vieillard de soixante et douze ans. Sa constitution était frêle, sa santé toujours chancelante; mais il avait une force d'âme et une fermeté de caractère à l'aide desquelles il pouvait supporter sans faiblir toutes les épreuves de son état, et en remplir sans relâchement tous les devoirs délicats et laborieux. C'était lui qui avait marié le comte de Beauregard, baptisé ses deux enfants, élevé son fils, initié sa fille aux devoirs et aux douceurs de la religion, et fermé les yeux de sa compagne. Tant de services rendus, tant de liens ne l'avaient point fait sortir de sa réserve habituelle : les

cœurs aimants et pieux jouissent si vivement des affections qu'ils éprouvent, qu'ils veulent souvent expier ce bonheur par le silence.

Le docteur Briant n'avait aucune ressemblance avec l'homme dont nous venons d'esquisser le caractère, et il serait difficile d'expliquer l'intimité qui existait entre eux autrement que par leur mutuel désir d'être agréables au comte de Beauregard, qui paraissait les aimer également. Ce n'est pas que Briant n'eût quelques-unes de ces qualités que le monde, dans ces jours de bienveillance, appelle des vertus; mais il était égoïste, fin, plus habile qu'il eût fallu pour plaire à un esprit simple et droit; de plus, il était sceptique par nature, bien qu'il se montrât quelquefois croyant par condesendance ou par versatilité. Aide-chirurgien dans le régiment où Beauregard servait avant la Révolution, ils avaient émigré ensemble, et, à leur retour, Briant, devenu riche par un héritage inattendu, s'était fixé près de son compagnon d'infortune, à l'intervention duquel il avait dû le bonheur de faire un bon mariage dans le pays.

On se souvient que le docteur, en quittant la maison mortuaire, s'était rendu chez lui : bien que la soirée fût déjà avancée, sa femme l'attendait. — C'est donc fini, lui dit-elle quand il entra? — Hélas! oui.... c'était une amitié de cinquante ans! Ce coup est rude! — Et le docteur essuya son front baigné de sueur, car il était venu vite, et ses yeux un peu humides de larmes, car en cheminant, le souvenir de sa longue intimité avec le comte s'était éveillé plus vif dans son cœur, et il s'était dit avec un profond sentiment de chagrin, qu'il ne serrerait plus la main loyale de son vieil ami. — Tu aurais dû rester au château pour le veiller et aider de tes conseils ces pauvres enfants, qui vont se trouver bien abandonnés, dit madame Briant avec une sécheresse de voix peu en harmonie avec les sentimait qu'elle exprimait. — Le curé m'a dit qu'il passerait la nuit auprès du corps, ce qui m'a semblé bien plus convenable que si c'était moi; quant à M. Tristan et à sa sœur, je les ai engagés à prendre un peu de repos : ils en ont bien besoin tous les deux. — Surtout la petite, interrompit madame Briant. Mais, du reste, quoi qu'elle fasse, la pauvre enfant ne vivra pas : elle a la santé de sa mère. — Qu'est-ce que tu dis donc là! elle n'est jamais malade, et sa mère est morte en couches en la mettant au monde. — Tu ne crois jamais le mal que lorsqu'il est arrivé. Mais ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit, et, puisque te voilà, je te dirai que je veux retirer ma fille de pension. Le temps me paraît trop long sans elle. — Eh bien! elle viendra en vacances au mois d'août, et alors nous la garderons, répondit le docteur qui, comme beaucoup de caractères faibles, n'aimait pas les partis décisifs. — Elle sera ici dans quatre jours, car je pars demain pour aller la chercher. — A la bonne heure! dit le docteur. Après tout, tu as peut-être raison ; une jeune fille n'est nulle part aussi bien qu'auprès de sa mère. Veux-tu que je donne des ordres pour que le cheval soit attelé demain à huit heures. — C'est déjà fait, répondit madame Briant, qui ne parut pas étonnée de trouver aussi peu de résistance à ses volontés. Maintenant, allons dormir; tu as une figure de l'autre monde.

La douleur causée par la mort d'un être cher est sans contredit la plus cruelle de toutes celles qui brisent le cœur de l'homme, et cependant au milieu même de sa plus grande violence elle a quelquefois de fugitifs instants de douceur pour les âmes tendres et croyantes.

Telle fut l'impression que ressentit Alliette de Beauregard, le lendemain de la mort de son père. Pendant la nuit, les courts instants de repos qu'elle avait pris, ne lui avaient point ôté le récent souvenir de son malheur, et elle l'avait retrouvé vivant dans le vague même de son réveil. Elle se leva, brisée de corps, mais forte par le cœur, et prête à toutes les épreuves de son avenir comme à toutes les émotions de cette première journée. Elle écrivit quelques lettres', pour faire part de son malheur à des parents avec lesquels 'son père avait conservé des relations qu'elle connaissait, et à quelques familles du voisinage qu'ils voyaient habituellement, et dont elle avait reçu de nombreux témoignages d'intérêt pendant la longue maladie de M. de Beauregard. Quand ces premiers devoirs furent accomplis, elle sortit de sa chambre et elle se dirigea vers celle de son frère.

Quoique la matinée fût déjà avancée, un profond silence régnait encore dans le château.

Elle évita de passer à proximité de l'appartement de son père, et dans le détour qu'elle fut obligée de faire pour épargner cette inutile épreuve à son courage, elle dut traverser l'office où tous leurs serviteurs étaient rassemblés. Des larmes et des protestations de dévouement l'accueillirent, et parmi ces dernières, elle crut entendre des paroles qui lui firent supposer que ces braves gens n'étaient pas sans inquiétudes sur leur avenir. Aussi, en les remerciant des larmes qu'ils donnaient à leur maître, elle eut soin de glisser quelques mots dans lesquels ils purent entrevoir l'espérance que rien ne serait, pour le présent du moins, changé à leur sort : de nouveaux sanglots répondirent à ce délicat témoignage de sa sollicitude; et elle put se rendre près de Tristan, forte d'une douce émotion de plus. Elle le trouva assis devant son secrétaire, la tête plongée dans ses deux mains. Au bruit qu'elle fit en entrant, il se leva, vint à elle, prit la main qu'elle lui tendait, et la porta à ses lèvres. Son visage était profondément altéré ; mais l'expression en était ferme sans hauteur. Alliette fit cette remarque avec une secrète satisfaction.

— J'ai fait ce que vous avez voulu, ma sœur. J'ai pris quelques heures de repos. — Merci, mon bon Tristan, répondit la jeune fille avec un sourire qui s'éteignit bientôt dans les larmes. Mais du reste, continua-t-elle, votre courage ne m'étonne pas; vous m'aviez promis d'en avoir. — Vous êtes bien bonne, Alliette, d'appeler cela du courage; c'est de la tendresse pour vous. — Tant mieux, mon frère, car ce sera plus durable. Tristan détourna la tête et garda le silence. — Mon ami, pourquoi ne me dites-vous pas que j'ai raison d'avoir cette douce pensée, demanda Alliette d'une voix affectueuse et inquiète? — Parce que je ne suis pas sûr de moi, ma sœur, murmura Tristan avec un douloureux embarras. — Pas sûr de m'aimer, s'écria Alliette! — Pas sûr de vous le prouver toujours, répondit Tristan en se cachant le visage. — Le malheur vous aurait donc bien changé, dit tendrement la jeune fille. — Il va me rendre mon maître, Alliette ; et cette liberté sera aussi funeste pour vous que pour moi.

Une expression qui participait à la fois de l'étonnement et de l'incrédulité, passa rapidement sur le visage d'Alliette. Elle saisit la main que son frère avait posée sur ses yeux, parvint, non sans effort, à la déranger, et dit : — Tristan, je ne croirai jamais qu'un homme qui a été si bon fils ne sera pas bon frère. — Bon fils, Alliette! ne dites pas cela ; j'ai fait le malheur de mon père; et ce sont les chagrins que je lui ai causés qui ont avancé ses jours.

La voix de Tristan était si terrible, et l'expression de sa physionomie était si sombre, pendant qu'il prononçait ces paroles qui renfermaient une si grave accusation contre lui-même, que la pauvre Alliette se sentit subitement terrifiée; néanmoins elle eut la force de répondre : — Vous êtes bien cruel, mon frère, de vous jouer ainsi de ma crédulité dans un semblable moment.

Tristan allait peut-être répondre, et il avait déja pris la main de sa sœur, comme pour lui indiquer qu'elle devait accorder toute son attention à ses paroles, lorsque madame Berny, la vieille femme de charge du comte de Beauregard, entra dans l'appartement pour supplier ses jeunes maîtres, ce fut l'expression dont elle se servit, de venir prendre un peu de nourriture. Elle annonça aussi que le juge de paix et le notaire étaient arrivés d'Autun, et qu'ils désiraient parler à monsieur le comte. Les deux orphelins sortirent.

Quand Alliette se retrouva seule, elle repassa dans son esprit sa conversation avec son frère. Elle savait bien que Tristan était sombre, bizarre, violent quelquefois; mais elle le savait aussi généreux, fier et sensible. Elle rassembla tous ses souvenirs, à partir de l'époque où son frère était sorti de l'enfance, et elle n'y trouva rien qui justifiât les inquiétants aveux qu'il lui avait faits. Que s'était-il donc passé de mystérieux et de terrible, qui lui eût échappé dans une intimité de tous les instants? Evidemment, il y avait dans tout cela quelque chose de triste qu'elle ignorait; et, en faisant la part de l'exagération du caractère de Tristan, elle reconnut avec désespoir l'existence d'un malheur dont elle n'avait pas même eu le pressentiment.

On la fit appeler plusieurs fois pendant la matinée, mais comme elle vit toujours son frère en présence du notaire, elle ne put lui demander aucun éclaircissement. Dans tous les préliminaires qui devaient être des affaires plus tard, Tristan se montra d'une noblesse et d'un désintéressement au-dessus même de ce que sa sœur

attendait de lui, et il n'y eut d'autres débats entre eux que ceux qui résultèrent d'un mutuel besoin de délicate générosité. Cette première journée s'avançait; tous les douloureux soins dont on doit s'occuper après la mort d'un chef de famille avaient été pris ou réglés, et vers la fin de la matinée Alliette et Tristan furent libres de laisser couler leurs larmes. Le corps de M. de Beauregard, déposé dans sa bière, avait été porté dans la chapelle du château où il devait rester exposé jusqu'au lendemain. Cette chapelle était située au milieu de la futaie de châtaigniers dont nous avons parlé; ce fut là qu'Alliette se rendit, après que son frère lui eut promis d'aller la rejoindre dans peu d'instants. Il y avait à peine quelques minutes qu'elle était prosternée près du cercueil de son père qu'elle crut entendre un léger bruit à la porte de la chapelle. Convaincue que c'était son frère qui venait la joindre, ou un de leurs serviteurs qu'une pieuse pensée amenait à son côté, elle ne tourna pas la tête pour fixer sa fugitive incertitude à cet égard. Mais bientôt frappée de la lenteur de ce mouvement qui se rapprochait d'elle, elle voulut savoir avec qui elle allait se trouver en communauté de prière et de regrets. Sa surprise fut aussi grande que son émotion fut profonde, lorsqu'en se retournant, elle aperçut, debout sur le seuil de la chapelle, une vieille femme paralytique, qui, depuis bien des années, ne quittait plus l'asile qu'elle devait à la charité du comte de Beauregard. Appuyée d'un côté sur une béquille grossière, et de l'autre sur un bâton, elle contemplait douloureusement le cercueil et la jeune fille agenouillée. Son grand œil bleu était désolé mais sec, ses joues creuses étaient couvertes de la pâleur de la souffrance morale, ses lèvres qui ne pouvaient plus former aucun son, s'agitaient péniblement pour formuler une muette prière.

Alliette se leva, prit une chaise et la porta près de la paralytique, qu'elle pria à voix basse de s'asseoir. Celle-ci refusa par un signe de tête négatif; puis elle fit entendre, en montrant tour à tour le pavé de la chapelle et ses membres raidis, que, ne pouvant s'agenouiller, elle voulait rester debout. Alliette se prosterna de nouveau à côté d'elle, et pendant quelques instants elles prièrent ensemble. Au bout d'un quart d'heure environ, la vieille femme toucha respectueusement du bout de son bâton mademoiselle de Beauregard, et lui indiquant la porte d'un geste, elle sembla l'inviter à sortir de la chapelle.

La présence de cette femme condamnée depuis des années à l'immobilité, était quelque chose de si extraordinaire, qu'Alliette n'hésita pas à la suivre; elle lui offrit même son bras pour l'aider à gagner le jardin. La paralytique refusa ce secours comme elle avait refusé la chaise; et Alliette, avec une indicible surprise, la vit glisser à côté d'elle comme une ombre qu'une puissance surnaturelle eût fait mouvoir. Bientôt elles se trouvèrent toutes deux sur une petite plate-forme qui terminait le perron de la chapelle. De la place où elles s'arrêtèrent, on voyait d'un côté le cercueil où reposait le corps de M. de Beauregard, de l'autre le château où sa vie s'était écoulée. La paralytique se tourna de manière à ce que les dernières lueurs du couchant éclairassent son visage. Elle voulait parler, et elle n'avait pas d'autre voix que l'expression de son regard! pour l'entendre, il fallait la voir. Comme le bras droit avait conservé un peu de mouvement, elle posa sa main sèche et tremblante sur l'épaule d'Alliette, comme pour lui dire : Ecoutez-moi.

Cette pauvre femme était la veuve d'un des métayers du comte défunt. Après la mort de son mari, elle avait été recueillie au château où le soin de la basse-cour lui était confié. Frappée, jeune encore, de paralysie, elle était restée complétement incapable de rendre aucun service, et pendant plusieurs mois sa vie avait été en danger. L'habileté du docteur Briant, aidée des soins intelligents d'Alliette, encore enfant à cette époque, avait empêché la mère Leclerc de mourir, mais n'était pas parvenue à lui rendre la parole et le mouvement. Toutefois, comme il restait un peu d'espoir de guérison, M. de Beauregard avait fait un arrangement à l'année avec M. Briant, et la paralytique avait été mise en pension chez le docteur, qui pouvait, par ce moyen, la traiter et peut-être la guérir, sans sortir de sa maison.

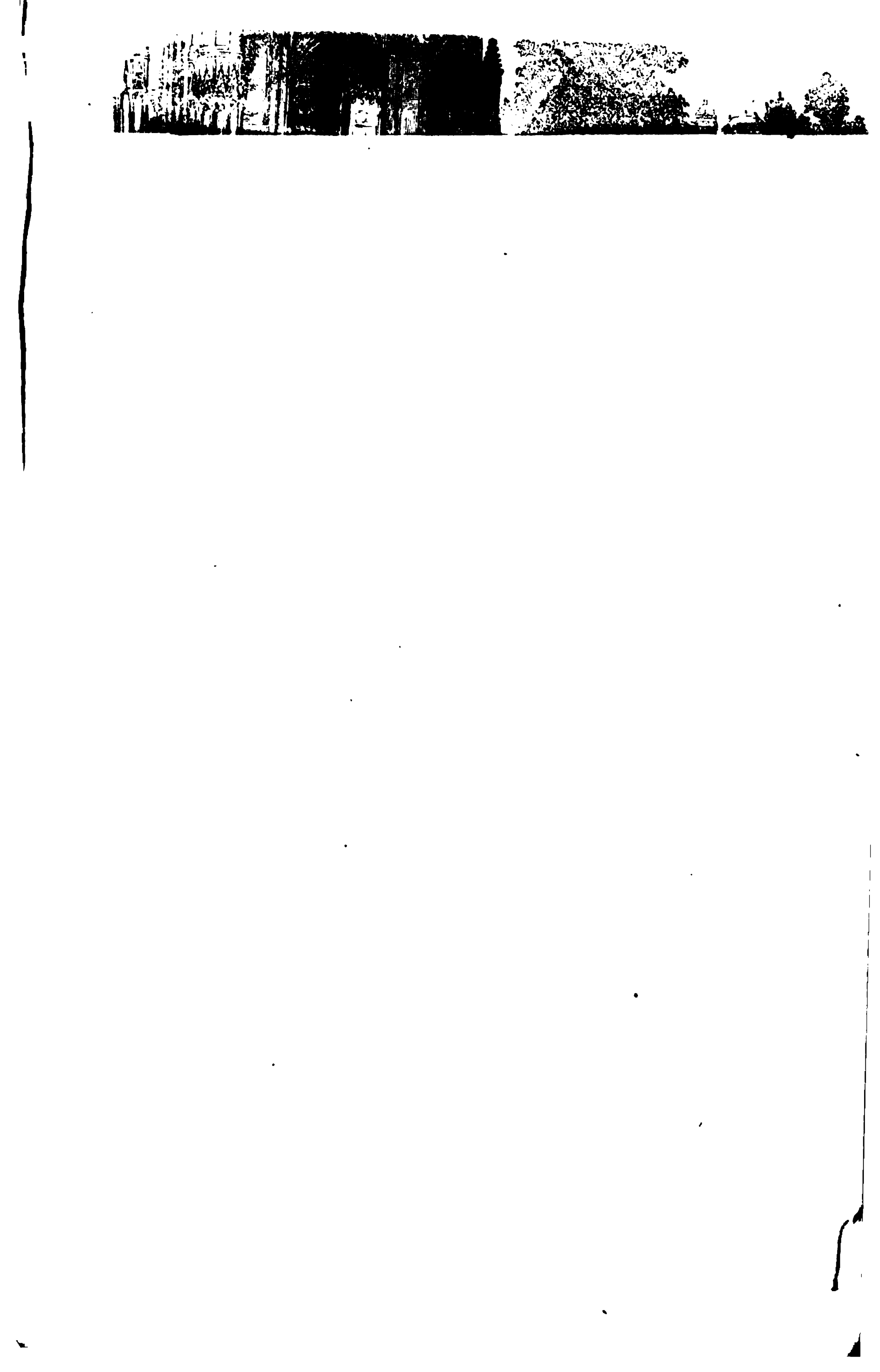
La mère Leclerc avait cinquante ans; elle était grande et se tenait fort droite, car la paralysie l'avait frappée debout. Son visage était flétri et triste, mais doux dans sa tristesse, et agréable encore dans sa destruction. Ses grand

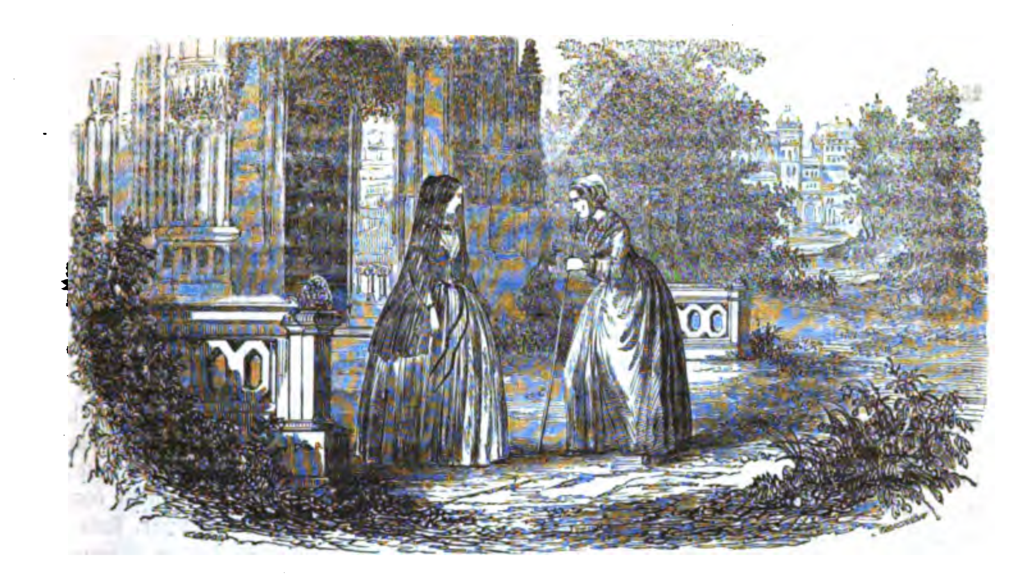


F. Ph. lippoteaux del. Eug. Leguay Sc.

Imp. de Ludures r. S.t Jacques 171 Paris

TRISTAN DE BEAUREGARD.





yeux, d'un bleu clair, dans lesquels la maladie avait tari la source des larmes, étaient toujours intelligents, et devenaient tendres quand leurs regards s'arrêtaient sur des personnes qui lui étaient chères ; ils étaient presque radieux lorsqu'ils contemplaient Alliette.

Elles sont seules, comme nous l'avons dit ; le silence règne autour d'elles ; une vive clarté illumine le visage intelligent et désolé de la paralytique. Elle lève son bâton, et, avec un geste que l'expression de son regard rend douloureux, elle montre à Alliette le cercueil exposé dans la chapelle. — Hélas ! ce n'est que trop vrai, dit mademoiselle de Beauregard en sanglotant, nous ne le verrons plus ! Mais soyez tranquille, ma bonne mère Leclerc, ajouta-t-elle, mon frère et moi nous continuerons ce que mon père faisait pour vous...

Un sentiment si douloureux se peignit sur la physionomie de la paralytique, qu'Alliette n'osa pas achever sa phrase. — Je vous comprends, se hâta-t-elle de reprendre, vous avez voulu venir prier avec nous, et Dieu vous en a donné la force. S'il pouvait donc maintenant vous guérir !

Le visage de la paralytique perdit un peu de son expression douloureuse, mais il garda celle d'une vive anxiété. — Nous avons fait une perte immense, irréparable, dit la jeune fille. Vous le savez bien, n'est-ce pas ?

Le regard qui répondit à ces paroles fut si expressif, qu'il sembla dire : Je connais mieux que vous toute l'étendue de votre malheur.

Un secret instinct, dont Alliette ne se rendit pas compte dans le moment, la détermina à parler de Tristan, et elle reprit : — Mon pauvre frère est au désespoir ! — La paralytique leva les yeux au ciel d'un air désolé, comme pour faire comprendre que le jeune Beauregard avait bien raison d'être désespéré de la mort de son père. — Enfin, continua Alliette, lui et moi nous ne nous séparerons jamais : ce sera du moins une consolation pour tous deux.

La mère Leclerc laissa échapper son bâton, et sa main valide, rendue à la liberté, se posa sur le bras d'Alliette, qu'elle étreignit avec une vigueur extraordinaire. Alliette se sentit frémir de la tête aux pieds. Les paroles alarmantes de son frère lui revinrent à l'esprit, et il lui sembla que cette étreinte convulsive lui disait d'y croire. — Pourquoi me pressez-vous ainsi le bras ? demanda-t-elle en faisant un appel à toutes les forces de son âme pour paraître plus tranquille. N'est-il pas naturel que deux pauvres orphelins ne veuillent pas se séparer ? Qui les aimerait comme ils s'aimeront ?

La face de la paralytique s'empourpra, ses yeux lancèrent des éclairs, sa main sèche et glacée se cramponna au bras d'Alliette, enfin un cri rauque et étouffé comme le râle d'un mourant sortit de sa bouche : la pauvre femme avait employé tout ce que Dieu lui avait laissé de facultés pour exprimer les craintes qui semblaient la torturer. — Vous m'effrayez, ma bonne amie, lui dit Alliette en s'efforçant de sourire. L'étreinte de la paralytique, de violente et convul-

sive qu'elle était, devint subitement douce et volontaire : elle n'exprimait plus que l'affection et une tendre sollicitude.

— Écoutez-moi, ma chère Leclerc, reprit mademoiselle de Beauregard, si je ne me suis pas trompée, vous avez voulu me faire entendre que quelque grand malheur m'est réservé ; il m'a semblé aussi, continua-t-elle en baissant la voix, que vous redoutez de me voir habiter avec mon frère.:. Ce n'est pas de lui, je pense, que j'ai quelque chose à craindre. Un signe de tête affirmatif répondit à cette question indirecte. Alliette tourna ses regards vers le cercueil de son père : implorer cette protection, dans un semblable moment, c'était avouer qu'elle se sentait en péril, sans comprendre encore ce qui la menaçait, car dans sa pensée elle demandait à la fois à l'ombre de son protecteur des éclaircissements et des inspirations.

Elle s'aperçut que la paralytique semblait écouter avec attention quelque bruit vague ou lointain. Elle prêta aussi l'oreille : quelqu'un s'avançait sous la futaie, depuis quelques instants enveloppée des ombres du crépuscule : bientôt elle reconnut le pas de son frère. Machinalement, elle ramassa le bâton de la mère Leclerc, et elle le lui rendit, afin qu'elle pût s'éloigner si elle ne voulait pas se rencontrer avec Tristan ; mais la mère Leclerc resta immobile à sa place : loin de redouter une entrevue, elle semblait l'attendre et la désirer.

Le jeune comte monta le perron. — Je me suis fait attendre, ma sœur, dit-il. C'est malgré moi, croyez-le bien. Mais vous n'êtes pas seule, Alliette ! qui donc est là près de vous ? — La mère Leclerc, mon frère : l'excellente femme a voulu venir prier près du cercueil de mon père ; remercions-la de cette preuve d'attachement et de reconnaissance. — La mère Leclerc ! s'écria Tristan d'une voix qui exprimait tout à la fois la surprise et l'inquietude mêlées à un mécontentement mal dissimulé. La mère Leclerc ! elle peut donc marcher maintenant ? — C'est son cœur qui l'a amenée jusqu'ici, répondit Alliette douloureusement étonnée. Hélas ! elle est à peu près toujours dans le même état. — Je vais appeler un domestique pour la faire reconduire chez le docteur, dit Tristan, comme s'il n'avait pas entendu la touchante explication de sa sœur ; et je recommanderai à Briant de la faire garder à vue.

La paralytique frappa du bout de son bâton le pavé retentissant de la plate-forme ; puis elle se mit en mouvement, et quoique Tristan reculât de quelques pas, elle se trouva bientôt à son côté. Malgré l'obscurité, Alliette remarqua que le visage de son frère se couvrait d'une pâleur mortelle. — Que me voulez-vous ? s'écria-t-il avec hauteur et rudesse. Auriez-vous aussi retrouvé la parole. La paralytique étendit le bras dans la direction du cercueil, et après l'avoir laissée pendant quelques instants dans cette position, elle le ramena du côté d'Alliette comme si elle voulait la bénir ou la protéger. Puis elle descendit le perron avec une lenteur solennelle, désespérante pour Tristan que cette scène mettait visiblement mal à l'aise, et elle disparut sous la futaie de châtaigniers. Alliette courut se prosterner dans la chapelle ; elle avait bien besoin de prier. Son frère s'agenouilla près d'elle. Elle l'entendit bientôt prier avec ferveur et sangloter avec désespoir. L'abîme de ses doutes se creusait de plus en plus.

La soirée s'écoula triste et paisible. L'abbé Vialard était venu pleurer avec eux. Le lendemain, dès l'aube du jour, la cloche de l'église de Beauregard rappelait aux habitants du village qu'ils avaient perdu un protecteur et un ami. Ses lugubres tintements, au milieu desquels semblait gémir la voix des pauvres, trouvèrent Alliette et Tristan déjà debout et réunis. Tous leurs voisins des campagnes environnantes, toutes leurs connaissances de la ville, des gens dont ils ne savaient pas les noms, mais qui savaient les vertus de leur père, les habitants du village, depuis les vieillards jusqu'aux enfants, étaient là réunis. Cette scène fut déchirante, mais elle leur fit du bien, car ils y trouvèrent une nouvelle preuve de la légitimité de leur douleur.

Enfin on vint dire que tout était prêt... Tristan offrit le bras à sa sœur, et tout le monde se dirigea vers la chapelle. Dix-huit prêtres, en tête desquels était l'abbé Vialard, entouraient le cercueil. Quand les orphelins parurent, les chants commencèrent ; quatre paysans, vêtus de deuil, soulevèrent la bière, et le cortège s'achemina lentement vers l'église du village. Le ciel était radieux, l'atmosphère douce et parfumée. La

procession mortuaire se déroulait entre des haies fleuries autour desquelles bourdonnaient de brillants insectes, d'où s'échappaient des oiseaux au vol rapide comme la pensée, au chant joyeux comme l'espérance. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne découvrait personne dans la campagne, on ne voyait aucun char soulever la poussière des chemins, on n'entendait ni le bêlement des agneaux, ni le beuglement des génisses; car toute la population était là pour escorter la dépouille mortelle d'un homme de bien. La cérémonie fut longue et solennelle dans sa simplicité rustique. Quand elle fut terminée, on se rendit au cimetière qui était voisin de l'église. Les derniers chants retentirent; la première pelletée de terre tomba lourdement sur le cercueil; le prêtre prononça d'une voix brisée le *requiescat in pace* : tout était consommé.

Tristan tomba évanoui sur le bord de la fosse. On se précipita pour le secourir : dans le mouvement que la foule fit pour se rapprocher, on aperçut la mère Leclerc immobile et debout de l'autre côté de la fosse.

II.

Nous ne raconterons pas, jour par jour, heure par heure, tout ce qui se passa après la mort de M. de Beauregard; nous ne ferons pas assister nos lecteurs à l'ouverture du testament qui renfermait ses dernières volontés; nous ne montrerons pas ses deux enfants, rentrant, après la cérémonie des funérailles, dans ce château que l'absence d'un seul être semblait avoir dépeuplé : chacun s'est trouvé dans des circonstances analogues, et tout le monde sait que le douloureux étonnement qui suit la disparition d'un chef de famille, cause une stupeur plus ou moins longue pendant laquelle ceux qui survivent n'ont ni l'énergie, ni la volonté de rien résoudre.

Près d'un mois s'était écoulé dans cette pieuse indifférence. Les jours passaient uniformes et tristes, sans que Tristan et Alliette eussent une fois abordé, même indirectement, la grave et délicate question de leur avenir. Leurs voisins, leurs amis y songeaient pour eux; mais comme, à l'exception de M. Vialard, les orphelins n'avaient encore reçu personne, aucun avertissement ne leur avait été donné. Briant, qui s'était inutilement présenté plusieurs fois, gémissait de cette obstination et il en parlait avec amertume. Son attachement pour les enfants de son vieil ami était sincère; puis il avait un irrésistible penchant à se mêler des affaires d'autrui, sans compter que sa femme lui reprochait aigrement, du matin au soir, la préférence qu'on accordait au curé, comme s'il avait dépendu du pauvre docteur de l'obtenir à sa place.

— Tu ne sais pas t'y prendre, lui disait-elle un jour, après une discussion plus animée que de coutume; à ta place, j'écrirais à M. Tristan que tu as des droits plus anciens que ceux de M. le curé, et s'il a un peu de cœur, il t'engagerait à venir le voir.—Mais, ma chère amie, je ne sais pas jusqu'à quel point cette manière d'agir serait délicate, répondit le docteur : les convenances, la dignité!... — Les convenances! la dignité! Voilà de belles raisons! On est ami ou on ne l'est pas. Si on l'est, il faut le prouver. Eh bien, je sais que tout est à l'abandon au château. Personne n'y donne des ordres : les partages ne sont pas faits; et un beau jour ces pauvres enfants se réveilleront ruinés. —D'où diable sais-tu cela?— Du notaire à qui je l'ai demandé hier à Autun. — Ah! tu as demandé cela au notaire! Au fait c'est une bonne idée que tu as eue là. — Si je n'en avais pas des idées, qui en aurait ici?

Le docteur se mit à siffler un air entre ses dents : c'était son habitude, chaque fois qu'il ne voulait ni approuver ni contredire sa femme.

—Vous êtes vraiment d'un égoïsme révoltant, reprit celle-ci avec un redoublement d'aigreur. Vous devez tout à ce pauvre M. de Beauregard, puisque sans lui vous ne m'auriez pas épousée; mais comme il faudrait vous remuer un peu pour rendre service à ses enfants, vous cherchez à me persuader que cela ne serait pas convenable. C'est absolument comme votre fille Corinne : depuis son retour, je la tourmente pour qu'elle écrive à mademoiselle Alliette afin de lui demander la permission d'aller la voir, elle me répond que ce serait indiscret; elle a le cœur aussi sec que vous. — Ah! madame Briant, respect à Corinne, dit le docteur avec un sérieux jovial mais décidé : c'est une excellente enfant; et je ne permettrai à personne, pas

même à vous, d'en mal parler. — Vous direz ce que vous voudrez, elle est égoïste et elle a des goûts vulgaires.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Corinne entra. C'était une jeune fille de seize à dix-sept ans, blonde, fraîche et rieuse. Elle portait un panier rempli d'œufs dans sa main gauche; un immense chapeau de paille était passé dans son bras droit.

— Encore tête nue, mademoiselle! s'écria madame Briant. Vous êtes incorrigible. Je ne cesse de vous dire que le soleil de mai est mortel pour le teint, vous ne tenez aucun compte de mes avertissements. Votre visage ne sera bientôt qu'une tache de rousseur. — Ne me grondez pas, maman. J'ai toujours marché à l'ombre. — L'ombre! l'ombre! il n'y a rien de plus mauvais quand on a chaud. Vous vous enrhumerez, et ce sera un prétexte pour ne plus étudier votre chant. Et qu'avez-vous là dans votre panier? — Ce sont des œufs frais, ma mère. Vous vous êtes plainte, hier, que ceux qu'on vous avait servis n'étaient pas bons, et j'ai été en demander à la fermière des Ravrias. —La cuisinière vous saura bien bon gré de faire sa besogne, reprit sèchement madame Briant, en repoussant sa fille qui voulait l'embrasser; quant à moi, j'aurais préféré que vous *travaillassiez* votre piano.

Madame Briant appuya sur cet imparfait du subjonctif pendant que son mari fronçait le sourcil comme si un bruit discordant eût frappé son oreille.

— Ta mère a raison, Corinne, dit doucement le docteur; tu négliges un peu tes talents, et tu as tort de sortir sans chapeau. — Mais, mon père, je vous entends toujours dire que les femmes ne cultivent plus leurs talents quand elles sont mariées, répondit Corinne en se suspendant au cou du docteur avec un abandon enfantin; pourquoi dès lors prendre tant de peine pour les acquérir? — Pourquoi! pourquoi! Voilà le fruit de vos sots discours, Monsieur, s'écria madame Briant. Grâce à eux, votre fille, pour l'éducation de laquelle j'ai dépensé dix mille francs, ne sera jamais qu'une paysanne.

Le docteur aurait bien voulu que sa fille lui eût épargné cette algarade; mais l'aimable enfant était toujours suspendue à son cou; il sentait contre sa joue le contact de son doux et frais visage, et il ne se trouva pas la force de la gronder pour avoir la paix : il chercha donc à obtenir ce résultat par un autre moyen.

— Ma petite Corinne, lui dit-il, veux-tu me faire un plaisir? — Si je veux vous faire un plaisir, mon père! mais dix, mais cent, si j'en suis capable, répondit-elle en bondissant de joie. — Eh bien! tu vas écrire une petite lettre, gentille comme toi, à mademoiselle Alliette, pour lui demander la permission d'aller la voir. — Que voulez-vous que je lui dise? il y a si longtemps que je ne l'ai vue.

Madame Briant haussa les épaules. Sa figure avait la lividité à la fois ardente et sombre d'un nuage qui va éclater.

— Tu lui diras, se hâta de reprendre le docteur, que tu prends bien part à ses chagrins, et que tu la pries de te permettre d'aller pleurer avec elle. — Cela fera une belle lettre, ma foi, ajouta dédaigneusement sa femme. Avez-vous donc passé huit ans en pension, Mademoiselle, pour ne pas savoir ce qu'on doit dire en pareille circonstance? — Je ferai de mon mieux, maman; et si je suis embarrassée, j'espère que vous aurez la bonté de m'aider. — Interroge ton cœur, ma fille, interrompit vivement M. Briant; je suis sûr qu'il t'inspirera bien!

Corinne sortit en courant.

— A merveille, monsieur, flattez-la! dites-lui qu'elle a plus d'esprit, plus de tact que sa mère, et vous en ferez une sotte orgueilleuse au lieu d'une sotte étourdie qu'elle est. En vérité, pour un peu je la renverrais dans sa pension, d'où elle ne sortirait plus que pour se marier.

Le docteur ne répondit rien à cette nouvelle sortie de sa femme; mais il arrêta sur elle un regard si profondément sardonique, qu'elle comprit bien que sa menace n'était pas prise au sérieux. Ce petit échec la calma, du moins en apparence, et lorsque Corinne, quelques instants après, rentra tenant à la main le billet qu'elle venait d'écrire, elle trouva sa mère dans des dispositions beaucoup plus pacifiques. Elle fut même facile jusqu'à donner une muette approbation aux naïves inspirations de sa fille que nous transcrivons ici :

« Nous nous aimions autrefois; je vous aime

» toujours : vous seriez donc bien bonne de me
» permettre d'aller pleurer avec vous.

» CORINNE. »

— C'est bien, ma fille, dit le docteur avec une certaine émotion dans la voix ; c'est même très bien. Viens m'embrasser. — Il faut envoyer ce billet par le domestique, ajouta madame Briant. Où est Lazare ? — A la sablière, ma chère amie, répondit le mari du ton d'un homme qui sait d'avance que sa réponse sera mal accueillie. — Eh bien ! puisque Lazare n'est pas là, vous porterez cette lettre vous-même, et vous aurez soin de demander la réponse.

Entre toutes les exigences de sa femme, le docteur avait une prédilection particulière pour celles qui l'envoyaient hors de la maison. Il appelait cela ses bons moments. Aussi, prenant allègrement sa canne et son chapeau, il s'empressa de sortir. Madame Briant mit à profit l'absence de son mari pour aller visiter sa sablière ; dans cette excursion, elle se fit accompagner de sa fille, à laquelle elle n'oublia pas de faire prendre un chapeau. Quand, au bout d'une heure, elles rentrèrent dans le salon, elles y trouvèrent le docteur. Il remit à Corinne un billet aussi laconique et aussi tendre que le sien. Voici ce qu'il contenait :

« Puisque vous partagez nos chagrins, ma
» bonne amie, venez : je vous désirais, et main-
» tenant je vous attends. »

Pendant le dîner, madame Briant dit à sa fille :

— La soirée est magnifique, Corinne. Tu devrais en profiter pour aller voir mademoiselle Alliette. Autant nous avons montré de réserve jusqu'à ce jour, autant nous devons montrer d'empressement à présent. Qu'en penses-tu, mon mari ?

Tutoyer sa fille, consulter son mari, c'était, de la part de madame Briant, prouver qu'elle voyait le ciel ouvert.

— Je suis tout à fait de cet avis, dit le docteur. Je conduirai donc Corinne au château tout à l'heure. — A merveille ! mon ami ; mais il faudra la laisser à la grille, puisque le billet ne fait pas mention de nous.

Une demi-heure plus tard, Corinne, ayant fait un peu de toilette, prit le bras de son père, et ils s'acheminèrent vers le château.

Madame Briant les suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put les voir, puis elle rentra en murmurant tout bas :

— Elle sera comtesse.

Docile aux ordres qu'il avait reçus, Briant laissa sa fille à la grille du château, mais avant de la quitter, il plongea son regard dans la cour, espérant qu'il y verrait Tristan, et que celui-ci l'engagerait à entrer.

Corinne traversa le vestibule et la salle à manger sans rencontrer un domestique pour l'annoncer ; elle entra dans le salon, il était désert ; elle frappa à la porte de la chambre d'Alliette, on ne l'invita pas à ouvrir ; enfin elle eut l'idée de s'approcher d'une fenêtre, et elle aperçut mademoiselle de Beauregard assise dans le jardin sur le banc favori de son père. Alliette l'avait reconnue, et peu d'instants après elle se jetait dans ses bras en sanglotant. Corinne n'avait jamais souffert ni vu souffrir ; mais elle était aimante et vraie, et en sentant les larmes de son amie d'enfance inonder son visage, les siennes coulèrent avec abondance. Elle s'était dit qu'elle chercherait à la consoler ; en la voyant si malheureuse, elle ne s'en sentit plus le pouvoir, elle ne s'en trouva plus la volonté ; et son émotion fut si vive, sa sympathie si profonde, qu'il fallut qu'Alliette rompît la première le silence.

— J'ai été bien touchée de votre billet, ma bonne Corinne, lui dit-elle en la ramenant vers le banc qu'elle avait quitté pour venir à sa rencontre, et en la faisant asseoir à son côté. Bien touchée, je vous jure, répéta-t-elle ; et maintenant je vous remercie de votre présence..., elle me fait du bien. — Je vous aime tant ! reprit doucement Corinne en pressant les mains de son amie ; et depuis mon retour ici j'ai été vraiment malheureuse de ne pas vous voir. — J'avais peur de souffrir de votre gaîté, dont j'avais gardé le souvenir : pardonnez-moi ce mauvais sentiment, continua Alliette en attirant Corinne sur son cœur.

Madame Briant avait bien recommandé à sa fille de ne pas prononcer devant Alliette le nom de M. de Beauregard, et d'éviter tout ce qui pourrait réveiller ce souvenir. Corinne, subitement initiée à la souffrance morale, comprit instinctivement que cette réserve manquerait de dé-

licatesse, et elle la rompit brusquement en disant à Alliette :

— Votre pauvre père! que je suis malheureuse en songeant que je ne le reverrai plus ! Il était si bon, si affectueux pour moi! J'ai toujours devant les yeux son beau visage si calme! j'entends constamment sa voix! Ah! laissez-moi revenir souvent près de vous, afin que nous puissions parler de lui. Je l'aimais tant!

Ces tendres paroles firent couler avec plus d'abondance les pleurs d'Alliette, mais un sourire brilla au milieu de ses larmes, et prouva à Corinne que son cœur ne l'avait pas trompée.

— Merci! merci! ma bonne amie! s'écria mademoiselle de Beauregard, car pour la première fois, depuis qu'il est mort, j'entends prononcer son nom chéri. Oh! oui, revenez près de moi! parlons de lui! que je sache bien que son souvenir est encore vivant! Ici je vois des visages désolés comme le mien, mais leur douleur est muette comme la tombe qui me le cache! je sais qu'on pense toujours à lui, mais on ne me le dit pas! on croit ménager mon désespoir, et on l'irrite! on veut épargner mon cœur et on le brise! Vous n'aurez pas de ces cruelles timidités, ma bonne Corinne, n'est-ce pas? Vous serez l'écho de mes plaintes, la confidente de mes angoisses; ma sœur enfin, puisque vous le pleurez! Ah! pourquoi n'ai-je pas eu plus tôt la pensée de vous appeler à mon secours? — Voulez-vous que nous allions prier sur sa tombe? demanda Corinne d'une voix dont la douceur pénétrante causa un mouvement de pieuse joie à l'âme d'Alliette. — Oh! oui, je le veux! Venez! venez!

Elles se levèrent et elles se mirent en marche en se tenant enlacées. Les sentiers du village qu'elles parcoururent étaient déserts, car la nuit était venue, et elles arrivèrent au cimetière sans avoir rencontré personne. Au moment où elles allaient s'agenouiller près de la pierre qui marquait l'endroit où M. de Beauregard avait été enterré, elles virent qu'elles n'étaient pas seules. Un homme vêtu de noir était prosterné et priait. — O mon père! m'avez-vous pardonné? disait une voix entrecoupée de sanglots, qu'Alliette reconnut pour celle de son frère. — Tristan, vous êtes ici? dit-elle tendrement. Pourquoi y êtes-vous venu sans moi?

Tristan poussa un cri qui exprimait à la fois la terreur et la colère; puis il se releva, et il vint se placer devant sa sœur dans l'attitude d'un fantôme menaçant.

La pauvre orpheline, glacée d'effroi, se serrait contre sa compagne, elle-même un peu étonnée et tremblante d'une rencontre qui paraissait devoir donner lieu à des explications pénibles.

Il y eut un assez long intervalle de silence, pendant lequel les deux jeunes filles ne se rassurèrent pas, car en même temps que les dernières lueurs du crépuscule leur montraient le visage pâle et irrité de Tristan, le silence qui régnait autour d'elles, à cette heure et dans ce lieu, leur permettait d'entendre sa respiration bruyante et saccadée comme celle d'un homme en proie à la plus violente émotion.

—Encore une fois, mon frère, murmura Alliette d'une voix qui ne disait que trop à quel point son cœur était douloureusement affecté, pourquoi êtes-vous venu sans moi ici? — Et vous-même, pourquoi y venez-vous sans ma permission? repartit Tristan avec l'empressement d'un homme qui interroge pour se soustraire à l'embarras de répondre. — Pourquoi, Tristan? reprit Alliette avec plus de fermeté, parce que je ne croyais pas qu'une fille eût besoin de la permission de qui que ce soit pour aller prier sur la tombe de son père. Ma mère vivrait que je ne la lui demanderais pas. — Eh bien! vous manqueriez à vos devoirs envers elle, comme vous manquez à vos devoirs envers moi; avez-vous oublié que je suis maintenant le chef de la famille? — Si j'étais capable de l'oublier, mon frère, cette pierre me le rappellerait, répondit Alliette en cherchant à retenir les sanglots qui entrecoupaient ses paroles, et en indiquant par un geste respectueux et digne la tombe de son père. — Je vous défends de venir ici quand j'y suis, s'écria Tristan avec une violence toujours croissante ou moins contenue. Je vous le défends, et vous m'obéirez si vous tenez à vivre en paix avec moi. — Alors, mon frère, soyez assez bon pour me prévenir chaque fois que vos pas se dirigeront de ce côté, répondit la pauvre enfant avec un affreux brisement de cœur, mais aussi avec la douceur la plus angélique. Oui, prévenez-moi, continua-t-elle en faisant un mouvement pour se rapprocher de Tristan et lui

prendre la main : prévenez-moi, afin qu'à la douleur de ne pouvoir prier avec vous sur cette chère tombe ne se joignent pas le chagrin de vous déplaire et la crainte de vous gêner.

Tristan se recula de quelques pas, comme s'il voulait se soustraire à la touchante démonstration de sa sœur, puis il lui dit avec un accent qui, cette fois, exprimait plus de désespoir que de colère :

— Quand je viens ici, je veux, je dois y être seul, car ce que je sens, personne ne le peut sentir; ce que je demande, personne ne le peut demander. Retirez-vous donc, fille de mon père! ajouta Tristan avec un geste impérieux. A vous la prière à la clarté du soleil, à moi la méditation dans l'ombre et le silence de la nuit. Retirez-vous seule, votre venue eût été une imprudence; accompagnée, elle est presqu'un crime.

Sans la présence de Corinne, il est probable que rien n'eût empêché Alliette d'interroger son frère sur les singulières paroles qu'il venait de lui adresser; mais un sentiment facile à comprendre lui donna la force de surmonter les tortures de son inquiète curiosité, et elle se résigna à les supporter jusqu'au moment où elle pourrait demander convenablement une explication. Elle se borna donc à dire :

— Je me retire, mon frère; et je jure par cette tombe que je vous obéirai, quelque cruelle que me paraisse une défense qui me condamne à pleurer et à prier sans vous.

Puis elle suivit Corinne, qui, tremblante, cherchait à l'entraîner depuis quelques instants déjà.

Elles s'éloignèrent lentement, mais sans tourner la tête, sans prêter l'oreille pour savoir ce qui se passait derrière elles. Alliette, abîmée de douleur et dévorée d'inquiétudes, avait à peine la force de marcher, et sans l'appui du bras de sa jeune compagne, elle serait tombée évanouie avant d'avoir pu quitter l'enceinte du cimetière. Les pensées les plus lugubres, les craintes les plus poignantes se heurtaient dans son cerveau, et comme elle ne pouvait s'arrêter à aucune, elle souffrait de toutes à la fois. Quel secret si terrible pesait sur le cœur de son frère, qu'il ne pût le confier à la tendresse indulgente d'une sœur si dévouée? Comment l'aborderait-il après une séparation semblable? Quel serait leur avenir, si la barrière élevée entre eux ne s'abaissait plus? Affreuses perplexités, dont une seule eût été suffisante pour jeter le trouble dans une âme plus forte que cette d'Alliette, et qui semblaient se réunir pour l'accabler.

Les deux jeunes filles errèrent pendant quelques instants dans les sentiers du village, sans songer à prendre une direction, sans prononcer une parole, sans paraître même communiquer par la pensée. De temps en temps seulement, Corinne qui tenait le bras d'Alliette passé sous le sien, le pressait convulsivement contre son cœur, et alors un sanglot douloureux répondait à cette muette étreinte. Mademoiselle de Beauregard sentait cependant qu'elle aurait dû se hâter de donner une explication convenable à la conduite de son frère, mais ne s'en étant pas d'abord trouvé le pouvoir, de moment en moment, elle en reconnaissait davantage l'impossibilité, et c'était une souffrance de plus à ajouter à toutes les autres.

A force d'errer à droite et à gauche sans avoir la conscience de ce qu'elles faisaient, elles se trouvèrent par hasard devant la maison du docteur. Ce fut Alliette qui s'en aperçut la première, sans doute parce qu'elle avait besoin d'être seule, au lieu que son amie eût voulu ne pas la quitter encore.

— Adieu, Corinne, lui dit-elle tendrement et d'une voix brisée. Puissiez-vous être toujours heureuse!

Ce mot d'adieu, ce vœu, retentirent douloureusement dans le cœur de Corinne qui se hâta d'ajouter :

— Pourquoi ne me dites-vous pas à bientôt?

— Pourquoi? hélas! Ne venez-vous pas d'entendre que je ne suis maîtresse d'aucune de mes actions? — J'ai entendu que votre frère vous priait de ne pas aller la nuit au cimetière; mais j'ai compris que c'était par intérêt pour votre santé.

L'ingénieuse délicatesse de cette interprétation fut un soulagement pour Alliette, et sans la regarder comme sincère, elle crut qu'il était de son devoir de paraître l'accepter, car c'était ce moyen de justification qu'elle avait cherché sans pouvoir le découvrir dans le trouble de son esprit.

— Vous avez raison, reprit-elle en s'efforçant de donner du calme et de la fermeté à sa voix; mon excellent frère n'a pu avoir qu'un motif de cette nature pour me priver de la con-

solation de prier avec lui, et j'ose espérer qu'il ne m'enlèvera pas celle de vous revoir. — Ne voulez-vous pas entrer pour vous reposer un instant? mes parents seraient si heureux de vous voir, dit Corinne. — Un autre jour, ma bonne amie. Ainsi à bientôt.

Ce dernier mot sortit si faible de la bouche d'Alliette que Corinne le devina plutôt qu'elle ne l'entendit.

— Permettez-moi du moins, reprit-elle, d'appeler mon père pour vous reconduire jusqu'au château. — Oh! non, non, repartit Alliette avec vivacité. Il y a si peu de chemin à faire, et voyez comme la lune est belle. Adieu, Corinne... à bientôt.

Et mademoiselle de Beauregard, qui semblait avoir retrouvé des forces, s'éloigna d'un pas rapide. La pauvre enfant avait un projet qui lui faisait désirer d'être seule. Corinne la suivit du regard, et quand elle eut cessé de la voir, elle écouta le bruit toujours plus faible de ses pas : puis elle rentra dans la maison de son père.

Le bon docteur était couché, conformément à l'ordre qu'il avait reçu de sa digne moitié; quant à celle-ci, comme elle devait avoir plusieurs personnes à dîner le lendemain, elle se livrait à quelques soins de ménage dans sa cuisine. En pareille circonstance, elle était ordinairement dans toute la vérité de son caractère. Le bruit de la porte lui ayant annoncé le retour de sa fille, elle l'appela d'un ton à la fois impérieux et caressant. Elle avait hâte de la voir, et elle voulait la disposer à la confiance. — Allez vous coucher, Toussine, dit-elle à sa servante, lorsqu'elle vit entrer Corinne. Maintenant que *mademoiselle* est de retour, je n'ai plus besoin de vous. Toussine, qui dormait debout depuis une demi-heure, obéit sans réplique, de sorte qu'il ne resta plus dans la cuisine que madame Briant, sa fille et la mère Leclerc, qui filait dans son coin près de la cheminée, sans paraître s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle. La pièce était vaste, et comme elle n'était éclairée que par un petite lampe à capuchon de cuivre, il y régnait une demi-obscurité qui empêcha madame Briant de remarquer l'altération du visage de sa fille.

— Comment as-tu été reçue? lui dit-elle. — Aussi bien que mon cœur pouvait le désirer, maman; c'est-à-dire comme une amie d'enfance. — Eh bien! quels sont leurs projets? — Je n'ai fait aucune question à cet égard, et je n'ai reçu aucune confidence. — Et à quoi donc avez-vous passé votre temps? — A parler de ce pauvre M. de Beauregard et à le pleurer. — Tu as pleuré! toi! Quel conte me fais-tu là? — Je vous dis la vérité, maman.

En cet instant, madame Briant crut remarquer que la voix de sa fille était altérée, et comme elle voulait connaître tous les détails de sa visite, elle enleva brusquement le capuchon de sa petite lampe, et elle attacha un regard scrutateur sur sa fille.

Elle fut frappée de la pâleur et de la tristesse qui couvrait son visage, ordinairement si joyeux et si frais. — Ma fille, s'écria-t-elle, je suis sûre que cette petite orgueilleuse vous aura reçue du haut de sa grandeur, et vous n'osez pas me le dire. — Je vous jure que non, ma mère, dit Corinne en posant la main sur son cœur. Et la pauvre enfant dont les nerfs étaient encore ébranlés, se mit à sangloter. — Il s'est certainement passé quelque chose, interrompit madame Briant, et je veux tout savoir; tout, entendez-vous bien? — Ce sera bientôt fait, maman : Alliette est allée avec moi visiter le tombeau de son père, et sa douleur m'a profondément émue.

Depuis quelques moments, la mère Leclerc, à laquelle madame Briant et sa fille tournaient le dos, avait paru s'intéresser vivement à leur conversation. Sa tête était haute, son regard fixe et perçant, et au bout de ses doigts osseux et crispés, son fuseau pendait immobile. Cette explication de Corinne, si elle ne satisfit pas sa mère, la calma un peu, car la découverte d'un outrage aurait achevé de détruire ses espérances déjà fort incertaines. — Mademoiselle Alliette vous a fait là une singulière réception, dit-elle avec dépit. A-t-on idée de conduire une visite qu'on reçoit dans un cimetière. Ces nobles ne font rien comme les autres. J'espère du moins que M. Tristan vous aura accompagnées? — Il n'était pas au château, maman, répondit Corinne avec un embarras qui n'échappa point à sa mère. — De sorte que vous ne l'avez pas vu. — Nous l'avons trouvé auprès du tombeau de son père. — A la bonne heure! celui-là sait vivre; il va au cimetière, mais il n'y mène personne. Que vous a-t-il dit? — Rien, maman : je

crois même qu'il ne m'a pas reconnue. — Tu me caches quelque chose, ma petite Corinne, dit madame Briant, en reprenant sa voix insinuante et son tutoiement caressant.

Corinne garda le silence.

— Pourquoi M. Tristan qui était, dis-tu, au cimetière, n'est-il pas venu jusqu'ici avec vous? — Maman, au nom du ciel, ne me questionnez pas davantage, s'écria naïvement Corinne en joignant les mains d'un air suppliant. Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire; permettez-moi de me retirer, car je me sens brisée de fatigue.

Madame Briant aurait bien voulu continuer son interrogatoire, mais quoiqu'elle ne fût pas très sensible, le malaise de sa fille la toucha; elle pensa d'ailleurs qu'il lui serait plus facile de la faire parler le lendemain, lorsque son émotion serait un peu calmée. Elle dissimula donc le mieux qu'elle put son mécontentement, et ce fut avec des paroles assez gracieuses qu'elle donna à Corinne la permission d'aller prendre du repos. Quand elle se retourna du côte de la mère Leclerc pour l'engager aussi à regagner son gîte, elle la retrouva dans sa position habituelle. Sa tête était inclinée sur sa poitrine, et son fuseau tournait lentement dans sa main droite.

III

Il est facile de se rendre compte de ce qui se passait dans le cœur d'Alliette lorsqu'elle eut quitté Corinne. Moins effrayée de son propre avenir que de celui de son frère, moins blessée de sa rudesse presque sauvage, que désolée du mal qu'il pouvait se faire à lui-même par son caractère violent, elle avait promptement oublié ce qui lui était personnel, pour ne chercher uniquement que le moyen de guérir, ou du moins de soulager cette âme si visiblement torturée. Sans point de départ pour pénétrer la cause de ses souffrances, elle en appelait à ses inspirations, dans l'espoir qu'elles l'aideraient à la deviner. Dans l'impossibilité d'arriver par elle-même à l'éclaircissement de ses doutes, Alliette prit la résolution énergique et peut-être périlleuse, après ce qui venait de se passer, de s'adresser à Tristan lui-même pour connaître la vérité. Fidèle à ses engagements, désireuse, d'ailleurs, de ne pas irriter ce frère dont elle songeait à obtenir la confiance, elle ne voulut pas retourner au cimetière où il pouvait être encore, et dans cette pensée, elle se détermina à aller l'attendre sur le chemin qu'il lui fallait suivre pour revenir au château.

La nuit était belle et calme, le ciel brillant d'étoiles, la terre mélancoliquement éclairée par les doux rayons de la lune. Alliette, fortifiée par sa résolution, se dirigeait d'un pas léger vers l'endroit où elle espérait rencontrer Tristan, et, tout en marchant, elle se disait que ce ciel si pur et cette terre si tranquille, disposeraient à la confiance et à l'affection le cœur de son frère. Elle allait dépasser les dernières maisons du village sans avoir rencontré un seul être vivant qui pût l'inquiéter sur le désir de solitude et de mystère qu'elle éprouvait, lorsqu'en longeant les murs du presbytère, elle crut voir une faible clarté briller à travers les fentes d'un volet. A l'instant, et par une de ces inspirations qui restent un mystère même pour les âmes qui les ressentent, la pauvre orpheline ralentit son pas et se sentit chanceler dans sa résolution. Il lui sembla d'abord qu'elle aurait dû prendre conseil avant de se résoudre au parti qu'elle avait arrêté; puis, dans cette lumière qui scintillait à une heure aussi avancée de la soirée, elle voulut découvrir un avertissement et prévoir une salutaire direction. Cette chambre doucement éclairée comme un sanctuaire, était celle du respectable M. Vialard. Là, le bon vieux pasteur veillait sans doute pieusement absorbé par la pensée de quelque œuvre de charité, ou par la composition d'un de ces touchants discours qu'il prononçait chaque dimanche depuis trente et un ans. Qui pouvait mieux que lui guider Alliette? Il connaissait et aimait Tristan; il avait été le confident et l'ami de M. de Beauregard; s'adresser à lui n'était donc pas seulement un devoir, c'était aussi, dans une circonstance de cette gravité, une mesure de prudence et de sagesse. Toutes ces réflexions se présentèrent à la fois à la pensée d'Alliette, et le résultat fut qu'elle souleva le marteau de la porte et qu'elle le laissa retomber sans hésitation.

Une vieille servante vint ouvrir.

— M. le curé est-il encore visible? demanda

mademoiselle de Beauregard. — Certainement, ma chère demoiselle, il ne se couche jamais avant onze heures, ce qui ne l'empêche pas de se lever avec le jour. — Conduisez-moi près de lui, madame Marthe. Il faut absolument que je lui parle. — Venez, venez. Ça se trouve joliment bien. Et Marthe précéda Alliette le long d'un corridor auquel aboutissait l'escalier qui conduisait à la chambre de M. Vialard, dont elle ouvrit la porte.

Alliette s'arrêta brusquement, une pâleur mortelle couvrit son visage. Tristan était avec le curé, qui se leva précipitamment pour venir à la rencontre de la pauvre orpheline. Il lui prit la main pour la faire entrer; elle le suivit machinalement. — Pardon, mon frère, murmura-t-elle d'une voix brisée... je vous dérange encore; mais, cette fois comme la première, je ne savais pas vous rencontrer. Pardon, car si je suis maladroite, je vous jure.... — C'est Dieu qui l'envoie! s'écria Tristan en se rapprochant de sa sœur. Vous aviez raison, monsieur le curé, il ne s'est pas tout à fait éloigné de moi. — Puisse-t-il vous bénir toujours! reprit doucement M. Vialard. — Alliette, continua Tristan, je suis venu ici pour parler de vous. Je vous ai fait de la peine! j'ai été dur, cruel même, et maintenant je suis bien malheureux! Ne me haïssez pas, ma sœur! je vous le demande à genoux. Et le pauvre jeune homme, joignant l'action à la parole, contraignit avec douceur Alliette qui était restée debout à s'asseoir, et il se prosterna devant elle. — Vous haïr; mon frère! vous haïr, quand l'affection que j'ai pour vous est mon seul bonheur dans ce monde! ah! vous ne pouvez le croire! — Je vous ai fait tant de mal! — Je n'ai souffert que de celui que vous vous faites à vous-même..., et je venais ici prendre conseil pour savoir comment je pourrais obtenir votre confiance, et plus tard vous consoler.

Tristan tourna ses regards vers le prêtre comme pour lui demander s'il pouvait parler. — Il m'a tout avoué, Mademoiselle, dit vivement M Vialard sans paraître remarquer la muette interrogation de Tristan; et quand il vous assure qu'il est malheureux de vous avoir affligée, vous ne devez pas douter un seul instant de la sincérité de ses paroles. Il a un noble cœur, continua-t-il en prenant la main de Tristan pour le relever: et s'il le veut bien, il pourra être heureux un jour, et contribuer ainsi à votre bonheur. — Heureux, dit Tristan en secouant mélancoliquement la tête; contribuer au bonheur de qui que ce soit dans ce monde; ah! je n'ai pas tant d'espérance! que je puisse seulement ne pas faire souffrir les seuls êtres qui m'aiment sur cette terre, c'est-à-dire ma sœur et vous; que j'aie la force de régler mon imagination et de dompter mon cœur; que je parvienne à renoncer à des chimères dont la vaine poursuite m'irrite et me torture; que je me résigne enfin à accepter, comme mon père l'avait fait, l'obscurité de ma destinée et la médiocrité de ma fortune, et je vous jure à tous deux, que si je souffre encore, je ne me plaindrai plus, car je regarderai cette existence comme une expiation. — Une expiation, mon frère...

— Mais tout cela, vous le pouvez, mon ami, interrompit vivement M. Vialard; et tout à l'heure vous en étiez presque convaincu. Ces rêves ambitieux, donnez leur un corps en leur donnant une utilité pour vos semblables! Cette ardeur de votre imagination, calmez-la par des travaux dans lesquels vous verserez tous les trésors enfouis de votre intelligence! Cette destinée, que vous appelez obscure, rendez-la brillante par la vertu! Cette fortune que vous trouvez médiocre, partagez-la avec les pauvres, et elle vous semblera immense! Encore une fois, tout cela vous le pouvez. — Mais, mon frère, vous êtes riche, dit tendrement Alliette; bien plus riche que vous ne croyez. — Etre utile à ses semblables, poursuivit Tristan, soulager leurs infortunes, mettre au grand jour les facultés qu'on a reçues, qu'est-ce autre chose que s'exposer follement à rencontrer des ingrats et des envieux? Maintenant, ma sœur, vous savez presque tout ce qui me fait souffrir. Je suis un ambitieux sans énergie; et quand je pèse sur vous comme je le fais si souvent, c'est que je suis insupportable à moi-même. Et Tristan laissa tomber sa tête dans ses deux mains avec tous les signes d'un accablement douloureux.

L'âme simple d'Alliette ne put embrasser dans un premier examen toute la portée de ces aveux, mais elle n'avait pas besoin de comprendre pour compâtir, et ses craintes avaient été si grandes qu'elle aurait souri de leur exagération si elle n'eût pensé que ceux qu'elle aimait souffraient

toujours trop. — Mais, mon frère, dit-elle, rien ne vous oblige à rester dans la position où vous êtes, si vous avez vraiment la volonté et le pouvoir de vous en créer une autre. Allez à Paris, faites-vous connaître, montrez ces facultés dont l'inaction vous rend malheureux, cherchez cette gloire que vous avez rêvée, devenez célèbre enfin puisque vous désirez l'être. N'êtes-vous pas libre de vos actions, de votre fortune? qui peut vous retenir? — Mais que deviendrez-vous, Alliette, si je vous abandonne, car c'est là ce que vous me conseillez? — Ce que je deviendrai, Tristan? je veillerai ici à vos intérêts, je soignerai ce vieux manoir où vous voudrez peut-être venir quelquefois vous reposer, j'écouterai le bruit lointain de votre renommée, et si vous m'écrivez de temps en temps que vous êtes heureux, je crois, sans trop présumer de mes forces, pouvoir vous assurer que je bénirai mon sort, et que je ne désirerai en changer que si vous le voulez. — Songez que vous n'avez que seize ans. A cet âge une fille de votre rang ne peut vivre seule... Le blâme de tout le pays me suivrait partout si j'avais la lâcheté d'accepter vos offres généreuses. Je resterai avec vous, ma sœur, et Dieu permettra peut-être que cette communauté vous semble plus douce qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour. Pardonnez-moi, Alliette, et aimons-nous comme lorsque j'étais enfant et que je n'avais pas encore... — Vous êtes un noble jeune homme, interrompit M. Vialard d'une voix émue. Ah! oui, restez dans ce pays où votre nom est vénéré, où vous êtes aimé comme votre père l'était! Continuez à vivre dans ce vieux château où tant de bons exemples, où tant de bénédictions furent donnés et reçus par vos ancêtres! Ne croyez pas que la paix soit l'obscurité, que la gloire puisse être le bonheur, que l'ambition parvienne à satisfaire une âme comme la vôtre. Agrandissez le cercle de vos affections et la sphère de vos devoirs, Tristan; et en ne considérant que le présent, voyez ce que la Providence vous a laissé en vous enlevant le meilleur des pères. Embrassez-vous, mes enfants, et remerciez Dieu qui vous a réunis ce soir sous l'humble toit de votre vieux pasteur.

Alliette se leva après avoir entendu ces touchantes paroles, et elle courut se précipiter dans les bras de son frère qui la pressa tendrement contre son cœur. Son doux visage n'exprimait pas la joie, parce qu'elle savait qu'elle acceptait un sacrifice, mais il était baigné de ces larmes qu'on ne retient jamais, et dont la vue fait tant de bien à ceux qui les font répandre.

Peu de moments après, ils sortaient du presbytère, tendrement appuyés l'un sur l'autre. Ils ne prirent pas le chemin du château. — Où me conduisez-vous, mon frère? demanda Alliette. — Ne le devinez-vous pas, ma sœur? reprit Tristan d'un ton de doux reproche, en entraînant Alliette dans le sentier qui conduisait au cimetière. Ils s'agenouillèrent sans désunir leurs bras entrelacés, et, s'ils ne confondirent pas leur prière, c'est que chacun d'eux priait pour l'autre. A quelques pas de là, un rossignol, caché dans le feuillage d'un rosier blanc, jetait dans les airs les plus douces et les plus mélancoliques notes de sa voix.

Le lendemain de bonne heure, madame Briant, qui n'avait pas renoncé à atteindre le résultat qu'elle avait vainement poursuivi la veille, entra dans la chambre de Corinne, sous prétexte de lui demander comment elle avait passé la nuit, mais, en réalité, pour chercher à surprendre sa confiance au milieu du naïf abandon d'un premier réveil. Elle la trouva, en effet, profondément endormie, et pendant quelques instants tous les petits calculs ambitieux de la bourgeoise se turent en présence du légitime orgueil de la mère. Corinne, qui était rentrée dans la vérité de sa douce et paisible nature, en perdant le souvenir de ses émotions de la veille, dormait la joie sur le front et le sourire sur les lèvres. Un de ses bras, rejeté en arrière, soutenait sa tête; l'autre, gracieusement pendant hors du lit, semblait chercher à ressaisir un bouquet de fleurs des champs tombé sur le parquet. Ses magnifiques cheveux blonds, dispersés en auréole autour de son radieux visage, scintillaient, éclairés par les vifs rayons du matin, comme s'ils eussent été des rayons eux-mêmes. Sa respiration suave et tranquille soulevait à peine son sein chastement couvert, preuve certaine du calme de sa pensée et de la pureté de ses rêves. Une atmosphère de paix, un ordre qui n'avait pas la froideur de la symétrie, un repos et un silence dans lesquels la vie se révélait, régnaient autour d'elle, et s'harmoniaient délicieusement avec sa personne charmante. Un peintre comme Greuze eût rencontré dans ce spectacle un mo-

dèle pour le plus ravissant tableau ; un poète, quel qu'il fût, y eût trouvé des inspirations pour tout le reste de sa vie.

Madame Briant le contempla, immobile et muette, et comme si elle eût oublié le motif qui l'amenait. Peut-être même se serait-elle retirée sans arracher sa fille à son doux sommeil, si deux oiseaux, encouragés par sa présence, et jusqu'à ce moment silencieux, ne se fussent mis à chanter. Corinne s'éveilla, car c'était le signal qu'elle attendait tous les jours pour recommencer à vivre. Elle tendit les bras à sa mère, qui prit place sur son lit après l'avoir embrassée tendrement. Madame Briant, redevenue elle-même, engagea la conversation abandonnée la veille, mais ce fut sans plus de succès. Elle essaya tour à tour les moyens qu'elle employait ordinairement. Elle fut d'abord tendre et presque passionnée dans ses expressions, puis souple, adroite et rusée, enfin amère et grondeuse ; rien ne put ébranler la résolution que Corinne avait prise de renfermer dans son cœur le secret dont elle ne devait cependant la révélation qu'au hasard. Elle fut affectueuse, soumise, mais inflexible, et la victoire lui resta parce qu'elle se mit à pleurer. En voyant couler ses larmes, madame Briant fit la réflexion qu'elle avait du monde à dîner, et qu'il serait très-fâcheux que sa fille montrât à ses convives des yeux rouges et un visage boursouflé. Elle poussa donc la bonté jusqu'à chercher à consoler Corinne, et elle y parvint assez facilement.

Pendant que ceci se passait dans la maison du docteur, les résultats des événements de la veille se faisaient aussi sentir aux habitants du château. Tristan s'était levé de grand matin, et, ce qu'il n'avait pas fait encore depuis la mort de son père, il avait voulu s'assurer par lui-même que chacun était à son poste. Son abattement était devenu de l'activité, son inattention de la vigilance, son silence hautain une bienveillance communicative. Un observateur attentif eût peut-être remarqué dans ces différents changements une certaine ardeur fiévreuse, inquiétante pour leur durée, ses gens que son indifférence désolait, n'y virent que l'espérance de la fin de son sombre désespoir. Ils lui montrèrent donc une soumission affectueuse et empressée qui fut pour son cœur une satisfaction passagère. L'accueil qu'Alliette, quand elle descendit, fit à son frère dut le convaincre qu'elle n'avait conservé de tous les souvenirs de la soirée précédente que celui de leur dernière explication. — Ma sœur, lui dit-il, j'ai décidé beaucoup de choses depuis ce matin, sauf votre approbation, bien entendu, ajouta-t-il en souriant. — Mon approbation, mon frère ! Vous voulez vous moquer de moi, je pense. N'êtes-vous pas le maître ici ? — C'est que plusieurs de mes projets de restauration du château coûteront de l'argent, ma bonne Alliette ; et comme nos intérêts sont encore confondus, il me semble que je ne devrais faire aucune dépense sans vous consulter. — Je vous accorde mon consentement une fois pour toutes, mon ami, répondit gracieusement Alliette. Je suis si heureuse, continua-t-elle avec un tendre sourire, de voir que vous voulez vous établir définitivement dans ce pays, qu'aucun sacrifice ne me coûtera pour que vous puissiez y être agréablement. — Il ne s'agit pas de sacrifice, Alliette, interrompit Tristan avec une vivacité un peu inquiète. Dieu merci, mon père nous a laissé une fortune en bon état, et en établissant de l'ordre dans nos dépenses, nous pourrons réaliser tous mes projets sans nous imposer de ces privations auxquelles vous n'êtes pas habituée Je désire aussi que nous mettions un peu plus de suite et d'empressement dans nos relations avec nos voisins ; et pour commencer, je vous proposerai d'aller demander à déjeuner à la famille Briant.

Cette offre inonda de la plus douce joie le cœur d'Alliette, car elle crut y voir la preuve que son frère désirait détruire l'impression fâcheuse qui devait rester à Corinne de la scène de la veille. — Comme vous êtes bon, mon frère ! dit-elle avec un sourire rayonnant. Mais quoique vous ne me demandiez pas mon avis cette fois, je me permettrai de vous le donner : déjeunons ici avant d'aller voir nos voisins. Madame Briant n'aime pas qu'on la surprenne, et si nous arrivions chez elle à l'improviste, la joie qu'elle aurait de nous revoir ne serait pas sans mélange.

Tristan convint de la meilleure grâce du monde que sa sœur avait raison, et en attendant que le déjeuner fût servi, il lui proposa de descendre dans la cour afin qu'il pût lui expliquer tous ses projets d'améliorations sur le lieu même.

Une heure après environ, ils sortirent du château pour se diriger vers la maison du docteur.

Madame Briant, occupée à préparer son dessert dans la salle à manger, fut la première à les apercevoir. — Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est M. de Beauregard et sa sœur ! Quel bonheur qu'ils ne soient pas venus nous demander à déjeuner ! J'aurais été obligée d'entamer mon pâté ! Corinne, jetez vite votre tablier, et allez les recevoir. Moi, je cours ôter mes papillotes. Corinne dénoua son tablier de taffetas ; mais elle le garda à la main, et elle se précipita à la rencontre d'Alliette, qui avait aussi quitté son frère pour venir au devant d'elle.

Tristan eut un moment d'embarras, qui se dissipa promptement quand il eut remarqué la naïve assurance de la joie de Corinne. Celle-ci les introduisit dans le salon. — Que vous êtes aimable, Alliette ! s'écria la gracieuse enfant, en se baissant pour présenter de nouveau son front candide à mademoiselle de Beauregard. Mais ne faut-il pas que je remercie aussi M. Tristan ? ajouta-t-elle en rougissant et en faisant une révérence. — Vous pouvez le remercier, dit Alliette, car c'est lui qui a eu la bonne pensée de m'amener ici ce matin. Tristan ajouta quelques paroles affectueuses et simples. Madame Briant entra. Alliette ne l'avait pas vue depuis la mort de son père. Elle se jeta dans ses bras en fondant en larmes.

Madame Briant supporta assez convenablement cette épreuve. Bonne femme au fond, elle trouva dans son cœur une phrase qui, bien que préparée à l'avance, ne manquait pas d'une certaine sensibilité, et qui fut d'ailleurs chaleureusement complétée par le docteur qui arrivait en ce moment. — Mais pourquoi n'êtes-vous pas venus nous demander à déjeuner ? reprit sa femme d'un ton d'aimable reproche. — J'ai été très occupé toute la matinée, répondit Tristan avec une gravité douce ; mais une autre fois nous viendrons de meilleure heure. Maintenant que je vous fasse mon compliment, docteur, sur le retour de mademoiselle Corinne. Je croyais que vous ne deviez la retirer de pension qu'à l'époque des vacances. — C'était bien notre projet, répondit madame Briant en coupant la parole à son mari qui avait déjà la bouche ouverte pour répondre ; mais son éducation est complète aujourd'hui, et nous avons d'ailleurs pensé qu'il serait agréable à mademoiselle votre sœur d'avoir une compagne de son âge en ce moment. — En ce moment et toujours, interrompit Alliette en passant son bras autour de la taille souple de Corinne. — L'auriez-vous reconnue ? demanda madame Briant au jeune comte, en même temps qu'elle faisait signe à sa fille de se tenir plus droite. — D'autant plus facilement que j'avais deviné tout ce qu'elle devait être un jour, dit Tristan du ton le plus aimable.

Le visage de madame Briant devint rayonnant, et sa pensée, plus rapide qu'une flèche, voyageait dans l'avenir et lui montra sa fille châtelaine et comtesse. — Elle a beaucoup grandi, c'est la vérité, reprit le docteur avec bonhomie ; et puis c'est une excellente enfant, je ne crains pas de le dire devant elle. — On croirait à t'entendre, monsieur Briant, interrompit sa femme, qu'il n'y a pas autre chose à en dire. Ces pères sont singuliers avec leur modestie. Je suis sûre, monsieur de Beauregard, que lorsque vous aurez des enfants vous n'en parlerez pas avec ce sans-façon. — J'ignore ce que je ferai alors, madame ; mais ce que je sais dès à présent, c'est... Tristan s'interrompit brusquement. La porte du salon qui était en face de lui venait de s'ouvrir, et la mère Leclerc avait paru sur le seuil.

A l'aspect de la paralytique, le sang d'Alliette avait reflué vers son cœur et son visage s'était couvert d'une pâleur effrayante. Quant à Tristan, il paraissait frappé de stupeur, et on eût dit qu'il était plus paralysé que la paralytique elle-même, car il restait immobile à sa place, tandis que la mère Leclerc s'avançait lentement dans le salon. Madame Briant, brusquement interrompue par cette arrivée au milieu d'une conversation qui commençait à devenir intéressante pour ses projets (elle le croyait du moins), madame Briant, disons-nous, avait pris une figure massacrante. Le docteur aurait voulu être n'importe où, pourvu qu'il ne fût pas là, une artère piquée par lui, sa jument Fanchon emportée, un chemin creux, à deux heures du matin par une nuit sombre et dans une année de disette, lui eussent semblé moins terrifiants que la mine de sa femme. Corinne seule resta ce qu'elle était toujours, c'est-à-dire affectueuse et souriante ; et sans remarquer les changements

qui s'étaient opérés autour d'elle, elle s'empressa de préparer un fauteuil pour la paralytique, déjà parvenue au milieu du petit cercle. — Ne sauriez-vous vous défaire de ces façons bourgeoises, lui dit sa mère à voix basse, avec une fureur concentrée.

Le docteur prit la parole avec la précipitation que met un homme surpris par la tempête à ouvrir son parapluie au moment où le nuage vient de crever au-dessus de lui. — A quoi pensez-vous donc, mère Leclerc? dit-il. Vous savez bien que vous ne devez pas quitter la cuisine sans ma permission. Ce que vous faites là est indiscret. Prenez garde! ce parquet est uni et glissant comme un miroir : vous allez tomber! — Ne la grondez pas, mon cher docteur, interrompit alors Tristan, avec un visible effort, mais cependant avec une voix dont l'émotion était assez douce, malgré sa contrainte. Ne la grondez pas, reprit-il d'un ton plus ferme. Je suis sûr qu'elle vient ici pour remercier son bienfaiteur, dans la personne de ses pauvres enfants. — C'est justement ce que j'allais dire, ajouta vivement la femme du docteur de l'air le plus gracieux. Monsieur Briant, tu n'en fais jamais d'autre! reprendre cette brave femme, parce qu'elle s'expose à tomber pour remplir un devoir sacré! Corinne, aidez-la donc à s'asseoir et débarrassez-la de sa canne et de sa béquille.

La chose était déjà faite, et la mère Leclerc, établie dans le plus beau fauteuil du salon, promenait son regard intelligent et limpide sur toute l'assistance. L'effroi d'Alliette, privé de sa cause par le calme courageux de son frère, commençait à se dissiper. Elle s'était rapprochée de Tristan, et elle s'appuyait familièrement sur son bras, comme pour montrer la parfaite intelligence qui régnait entre eux, et la douce confiance qu'elle avait en lui. Un pâle sourire effleura les lèvres de la paralytique quand ses yeux s'arrêtèrent sur les orphelins ainsi réunis; mais ce fut un éclair, et son visage reprit bientôt l'expression de curiosité inquiète qui lui était habituelle.

Il y eut un assez long moment de silence, pendant lequel chacun s'abandonna à ses préoccupations personnelles.

Ce fut Tristan qui, le premier, prit la parole, peut-être parce qu'il était le plus inquiet de tous. — Je vous remercie d'être venue nous voir, ma bonne mère Leclerc, dit-il; mais si vous ne l'aviez pas fait, je serais allé vous chercher avec ma sœur. C'était notre projet, n'est-ce pas, Alliette? Mademoiselle de Beauregard inclina la tête en arrêtant un affectueux regard sur la paralytique. — Il paraît que vous êtes mieux, continua Tristan, puisque vous pouvez un peu marcher. Docteur, pensez-vous qu'il n'y aurait pas d'inconvénient pour elle à revenir au château, et, dans ce cas, voudriez-vous lui continuer vos soins? — Pour de l'inconvénient, il n'y en a aucun; quant aux soins, je serai toujours à vos ordres, monsieur le comte, répondit le docteur. — Cette séparation sera un grand chagrin pour Corinne, reprit madame Briant d'une voix caressante. N'est-ce pas, ma fille, que tu seras bien affligée si la mère Leclerc nous quitte? — Je me consolerai, répondit naïvement Corinne, en pensant qu'elle sera mieux au château qu'ici. — D'ailleurs, ajouta Tristan, vous pourrez venir la voir, et j'espère que vous le désirerez souvent. Voyons, mère Leclerc, ce projet vous sourit-il? Faites-nous librement connaître votre pensée : vous n'avez ici que des amis. — Oh! c'est bien vrai! s'écria madame Briant, dont le cœur s'était épanoui à l'idée que sa fille aurait toujours un prétexte pour aller au château, et qui, en outre, n'avait jamais pu prendre son parti de voir sa maison transformée en hospice d'incurables, bien que le feu comte de Beauregard payât une petite rente au docteur pour donner des soins à sa protégée.

Lorsque Tristan avait interpellé directement la mère Leclerc, tous les regards s'étaient tournés vers elle. D'abord, sa physionomie avait exprimé une surprise qui allait presque jusqu'à l'égarement. Ses yeux étincelaient, sa bouche s'ouvrait et se fermait convulsivement, comme si la pauvre femme éprouvait plus de douleur que jamais de ne pouvoir parler. Son corps, frappé d'immobilité, était agité par un tremblement nerveux; puis ses traits s'étaient adoucis, son regard ardent et fixe s'était voilé, et sa paupière, depuis tant d'années tarie, avait paru humide; bientôt, enfin, son visage avait pris une expression si évidente de bonheur et de gratitude, que personne ne put plus conserver de doutes sur les sentiments que la proposition de Tristan avait

fait naître dans son cœur. — Alliette, puisqu'elle consent à accepter mes offres, c'est à vous que je la confie, dit Beauregard. J'enverrai tout à l'heure une voiture pour la chercher. La paralytique releva la tête, et sa main droite, étendue vers l'endroit où Corinne avait déposé la béquille et le bâton, sembla indiquer qu'elle les demandait. On les lui donna; aussitôt qu'elle les eut, elle fit voir qu'elle pourrait marcher, en indiquant la porte par un signe de tête. — Eh bien! mon frère et moi nous vous emmènerons, dit Alliette.

— Mais vous n'allez pas nous quitter encore! s'écria madame Briant, après avoir toutefois jeté à la dérobée un regard sur la pendule pour s'assurer qu'il s'écoulerait au moins deux heures avant l'arrivée des plus empressés de ses convives. Cette visite est trop courte, reprit-elle, vous n'avez pas seulement vu les aquarelles de ma fille, ni pu juger de ses progrès sur le piano. Corinne, cours vite nous chercher ton dernier paysage, et quand tu seras de retour, tu nous joueras ta fantaisie brillante. — Grâce, maman, dit Corinne en joignant les mains; je suis si heureuse, ne troublez pas ma joie. Au lieu de répondre, madame Briant alla ouvrir le piano, et elle posa la fantaisie sur le pupitre. Corinne se résigna de bonne grâce, et elle sortit pour aller chercher ses aquarelles. Pendant ce petit débat entre la mère et la fille, la physionomie de Tristan était devenue sombre, et celle de la paralytique avait repris son expression de vague inquiétude. Corinne rentra tenant à la main une aquarelle qu'elle avait saisie au hasard dans un des tiroirs de sa commode, puis elle se mit au piano, et comme elle avait hâte d'avoir fini, elle exécuta sa fantaisie avec une prestesse qui rendit son jeu presque brillant; sa mère était au troisième ciel.

Tristan, qui avait ce sentiment inné des arts, heureux privilége des intelligences supérieures, regarda et écouta avec bienveillance, mais il ne loua pas quand il remercia Corinne de sa complaisance. — Quel malheur, dit madame Briant, que vous ne puissiez pas rester à dîner avec nous; car nous avons quelques personnes, et, dans votre position, je n'ose pas vous retenir. Cependant vous connaissez tous nos convives. Ce sont les du Cantel, les Fourcy, le chevalier d'Artimon, enfin, ce qu'il y a de mieux dans le pays. — Maman, interrompit Corinne, vous oubliez mon vieil ami, M. Ragonneau, c'est bien mal à vous; et, s'il savait cela, il ne m'apporterait plus de bonbons. En ce moment madame Briant aurait bien voulu que la langue paralysée de la mère Leclerc fût dans la bouche de sa fille. cependant elle se contint, et elle ne s'en repentit pas, car Tristan prit immédiatement la parole pour faire l'éloge de M. Ragonneau et féliciter Corinne du goût qu'elle avait pour lui. — Il est certain, se hâta de reprendre madame Briant, que c'est un homme excellent. Oh! ma fille choisit bien ses préférences. — Alliette, quand vous voudrez nous retournerons au château. J'ai envoyé ce matin à Autun pour avoir un architecte, et, s'il est arrivé, je ne voudrais pas le faire attendre.

A ce mot d'architecte, madame Briant, qui avait tressailli comme un chien de chasse dont le maître prend son fusil, dit avec une précipitation pleine d'intérêt : — Ah! vous allez faire des embellissements au château? Tant mieux, c'est une preuve que vous ne songez pas à nous quitter. « Et que vous voulez sans doute vous marier, » se dit-elle à elle-même, pour achever sa pensée. — Il faut embellir sa prison pour avoir moins le désir de la quitter, dit Tristan. Puis, s'apercevant que sa réponse ramenait la tristesse sur le visage de sa sœur, il ajouta : « J'aurais dû employer un autre mot que celui de prison : celui de nid, par exemple; qu'en pensez-vous, Alliette? — Le premier ne m'a pas fait peur, répondit mademoiselle de Beauregard en souriant; mais j'aime mieux le second. — Et moi aussi! s'écria madame Briant. Un nid! c'est délicieux! n'est-ce pas, Corinne? Toi qui les aimes tant, tu dois être de mon avis?

Cette phrase se perdit dans le mouvement que firent les visiteurs pour se retirer. Tristan et sa sœur s'approchèrent de la paralytique pour l'aider à se lever de son fauteuil et la soutenir en marchant à ses côtés. Le docteur alla ouvrir la porte, et tout le monde sortit du salon. Madame Briant, son mari et sa fille reconduisirent leurs voisins jusqu'à la grille de leur enclos, puis ils rentrèrent chez eux. Corinne courut se renfermer dans sa chambre; elle n'était pas fâchée d'être seule pour penser à Alliette et à son frère;

d'ailleurs, sa mère lui avait ordonné d'aller s'habiller. Le docteur aurait bien voulu en faire autant, mais sa femme lui signifia de la suivre dans la salle à manger où elle allait reprendre ses préparatifs. — Eh bien! monsieur Briant, j'espère que vous êtes content de cette journée, dit-elle. — Enchanté, répondit-il. — Et vous ne vous êtes pas donné beaucoup de peine pour me seconder. — Vous seconder en quoi? ma femme? — Comment! vous n'avez pas vu tout ce que j'ai fait pour mettre votre fille en valeur. En vérité, vous êtes distrait comme un savant, et cela ne vous va pas, mon cher; je vous en avertis amicalement. — Corinne a été gentille comme toujours; mais je ne me rappelle pas ce que vous avez fait pour cela, si ce n'est que vous l'avez obligée à montrer un horrible barbouillage qu'il eût beaucoup mieux valu cacher. — C'est vous qu'il faudrait cacher quand il vient du monde, car vous n'êtes bon à rien, à rien, entendez-vous? qu'à tenir une place énorme dans un salon. — Voyons, ma chère amie, ne vous fâchez pas, dit le docteur, et apprenez-moi de quoi vous êtes si satisfaite. — De ce que votre fille sera comtesse, puisqu'il faut vous mettre les points sur les *i*. —Et où diable avez-vous vu cela? demanda le docteur, qui partageait les ambitions de sa femme, mais l'esprit plus calme se laissait aller moins facilement à l'espérance. — Tenez, ma femme, vous me faites de la peine, dit le docteur, qui était toujours moins facile quand il n'avait pas peur de donner sa moitié en spectacle : vous voyez des certitudes là où il n'y a pas même des espérances encore. Aussi, si notre ami Ragonnau nous demande la main de Corinne pour son fils, qui vient de terminer son stage à Paris, je vous engage à y regarder à deux fois avant de refuser. L'espérance est une très bonne chose, mais la réalité est une chose excellente. Là-dessus, je vais faire ma barbe.

Il serait difficile de peindre la fureur de madame Briant pendant la tirade de son mari. Elle ouvrait et fermait les poings, trépignait des pieds, s'agitait sur sa chaise, et elle avait fêlé un compotier de porcelaine en le repoussant loin d'elle. — Ma fille épouser M. Ragonneau! s'écria-t-elle en prenant le docteur par le bras pour l'empêcher de se retirer. J'aimerais mieux dix fois être veuve, ou plutôt n'avoir jamais été mariée. — Par Dieu! vous n'êtes pas dégoûtée, dit le docteur gaîment, car vous seriez une vieille fille fort agréable. Mais lâchez-moi, madame Briant, et tâchez de rarranger votre visage pour recevoir vos convives; vous êtes rouge comme ces framboises. Le bruit d'une voiture qui roulait lourdement sur le gravier de la cour anglaise du docteur mit fin à une querelle qui commençait à tourner au tragique. — C'est Ragonneau! s'écria Briant. Mon amour, n'allez pas le battre.

La conversation du docteur avec sa femme n'avait pas disposé cette dernière à faire une bonne réception à M. Ragonneau, lequel avait, en outre, le tort grave d'arriver dans un moment inopportun; la toilette de madame Briant n'était qu'à moitié faite, ses préparatifs avaient besoin d'une dernière inspection, et elle aurait préféré, pour les allées fraîchement ratissées de sa cour anglaise, le brusque désordre occasionné par le passage de la lourde berline des du Cantel ou du rapide phaëton des Fourcy, à l'humble sillon creusé par la modeste patache qui amenait lentement le bon M. Ragonneau. Toutefois, comme elle avait une grande prétention au savoir-vivre, et qu'elle se serait reproché de dépenser le moindre froncement de sourcil autre part que dans son intimité, madame Briant se prépara, par le seul secours de cette petite fausseté que toutes les femmes ont à leur disposition, à faire un accueil gracieux au vieil ami de son mari. — Monsieur Ragonneau! s'écria-t-elle; mais comme c'est aimable d'arriver d'aussi bonne heure! Je ne suis pas encore habillée, mais vous me pardonnerez, j'espère, quand vous saurez que le comte de Beauregard et sa sœur ont passé une partie de la matinée avec nous. Je vous laisse donc, en vous promettant de vous envoyer bientôt Corinne pour vous tenir compagnie. Vous savez qu'elle a une passion pour...

La parole expira sur les lèvres de madame Briant, car elle venait d'apercevoir un second personnage qui arrivait dans le vestibule, et elle l'avait reconnu, bien qu'elle ne l'eût pas vu depuis plusieurs de ces années qui font un homme grave d'un écolier étourdi. — Permettez-moi, madame, de vous présenter mon fils, dit M. Ragonneau en prenant le nouveau venu par la main, et en faisant avec lui quelques pas en avant. Il est de retour depuis hier, et j'ai pensé que je pouvais prendre la liberté de vous l'amener sans



vous en demander d'avance la permission. — Et vous avez bien fait, répondit madame Briant avec un empressement un peu trop vif pour être sincère. Entrez au salon, messieurs; j'irai vous y rejoindre le plus tôt qu'il me sera possible. « Mais, quant à vous envoyer Corinne pour vous aider à passer le temps, n'y comptez pas, mes camarades, » continua madame Briant, comme se parlant à elle-même.

Ils obéirent donc à l'invitation qui leur avait été faite d'entrer dans le salon, et madame Briant, après leur avoir fait une belle révérence et grimacé un délicieux sourire. alla s'habiller. Elle trouva son mari, qui achevait sa toilette dans la chambre conjugale, et il va sans dire qu'elle débuta par lui faire une scène. Il savait, prétendit-elle, le retour du jeune Ragonneau, et il avait écrit à son père de l'amener avec lui. Tout cela était une machination infernale pour arriver à un mariage dont elle ne voulait plus entendre parler, bien qu'on lui en eût à peine dit un mot. — Vous n'en viendrez à bout ni par ruse ni par violence, s'écria-t-elle avec une *mâle* énergie. J'ai été jusqu'à présent l'esclave de vos volontés; mais, comme il s'agit du bonheur de ma fille, je n'en ferai désormais qu'à ma tête; vous voilà bien averti.

Briant se défendit avec vigueur, et cela lui fut d'autant plus facile qu'il était parfaitement innocent. On doit conclure, de tout ce qui précède, que le pauvre docteur n'eut pas la permission de descendre au salon avant son aimable compagne.

Quand celle-ci fut prête, l'heureux couple, après avoir rallié Corinne sur son chemin, regagna le rez-de-chaussée, où tous les convives se réunirent successivement. Ils étaient au nombre de sept : les deux Ragonneau, dont nous avons parlé, M. et madame du Cantel, M. et madame de Fourcy et le chevalier d'Artimon.

M. du Cantel était un receveur général qui venait d'obtenir la permission de céder sa place à son fils. C'était un gros homme frisant la soixantaine, fort soigné dans sa mise, très sans gêne dans ses manières, et prodigieusement confiant en son mérite, parce que le hasard l'ayant placé sur le chemin de la fortune, il avait eu le vulgaire bon sens de ne pas chercher à s'en écarter. Il parlait beaucoup et riait bruyamment de ce qu'il disait, répétait de prétendus bons mots dont il faisait des balourdises, dénaturait les proverbes les plus connus et citait l'histoire de la façon la plus grotesque. Du reste, fort bon diable, il était très aimé dans le pays, et plusieurs fois déjà il avait été question de le nommer député. C'eût été ce qu'on appelle communément un excellent choix.

Madame du Cantel pouvait être au milieu de cette période équivoque et rapide de la vie, pendant laquelle les femmes parlent de leur vieillesse avec un empressement qui pourrait faire croire qu'elles cherchent à accréditer un mensonge, pour empêcher de remarquer un fait certain, qui est leur maturité. Madame du Cantel avait été

fort belle de vingt à quarante-cinq ans, et elle défendait énergiquement les restes de sa beauté contre les insolences du temps. Elle parlait peu, comme toute femme qui a un mari bavard; mais elle minaudait beaucoup en souvenir du passé : voilà pour le physique. Quant au moral, madame du Cantel valsait encore quand on était en petit comité, et elle aimait prodigieusement le demi-jour, les boutons de rose, le velours, les plumes, les dentelles et les romans de MM. de Balzac et Paul de Kock.

M. Aldonce de Fourcy était le spécimen parfait, le type accompli du gentilhomme campagnard d'aujourd'hui. En 1830, il avait, comme disaient les journaux du temps, noblement brisé son épée, ce qui signifie qu'il s'était tranquillement retiré chez lui, chose qu'il avait envie de faire depuis longtemps. C'était un de ces petits nobles hargneux et envieux, dont le royalisme et la vanité étaient constamment en lutte pendant la Restauration, parce qu'ils prétendaient que tout était accordé aux gens de cour par prédilection et aux libéraux par faiblesse. Fourcy avait quarante ans; il était petit, mais vigoureusement bâti, et il n'aurait pas manqué d'une certaine distinction s'il ne s'était pas fait un système de se vulgariser à plaisir. Il aimait l'agriculture avec passion et la chasse avec frénésie; il élevait des chevaux, engraissait des bœufs, courait les foires pour se populariser, faisait de l'opposition par taquinerie plus que par conviction, et était abonné aux journaux qui ne défendaient pas son opinion, parce qu'ils ne coûtaient que quarante francs. Sa femme était belle et distinguée, mais silencieuse et mélancolique. Quoi qu'elle eût à peine trente ans, sa santé paraissait minée par une souffrance intérieure. On disait dans le pays qu'elle n'était pas heureuse; peut-être partageait-elle cette opinion sans pouvoir s'en rendre compte.

Le chevalier d'Artimon se donnait modestement cinquante-cinq ans : c'était un vieux garçon, individualité presque aussi rare aujourd'hui qu'elle était commune jadis. Ce type, qui a disparu avec les culottes courtes et les carlins, était représenté dans la personne de M. d'Artimon, par un petit homme rond et frais, les mains toujours embarrassées de bouquets qu'il offrait *aux dames*, les poches toujours farcies de bonbons qu'il se laissait voler par *les demoiselles*, et la mémoire meublée de calembours, de rébus, de couplets et autres richesses de cette espèce qui ont un prodigieux succès dans les départements; il aimait la bonne chère, avait le propos vif et galant, et savait par cœur la gastronomie de Berchoux et l'art de dîner en ville de feu Colnet.

M. Ragonneau était l'expression parfaite de la bonne bourgeoisie d'autrefois, dans ce qu'elle avait de digne et de respectable. Il avait traversé sans reproche et sans peur la périlleuse époque de la première révolution, acceptant des fonctions publiques pour être à même de rendre des services privés, se servant de sa popularité pour enfreindre des lois iniques, parlant beaucoup de la liberté, mais prouvant surtout qu'il la comprenait, enfin restant ostensiblement homme de bien, quand il y avait tant de dangers à laisser seulement soupçonner qu'on l'était. Il avait vingt bonnes mille livres de rente, revenu toujours croissant d'un patrimoine sagement administré par plusieurs générations. Ses manières étaient dignes, simples et respectueuses, son ton parfait, son langage un peu solennel. Il portait de la poudre, et on pouvait juger, par la date des événements dans lesquels il avait joué un rôle actif, mais honnête, qu'il devait avoir au moins soixante-quinze ans.

Son fils Simon n'en avait que vingt-cinq, et on aurait difficilement trouvé un plus aimable jeune homme. Son enfance avait été pure, et sa jeunesse était studieuse. Envoyé à dix-neuf ans à Paris pour y faire son droit, il y avait, sauf le temps des vacances, passé cinq années pendant lesquelles il n'avait pas causé une heure d'inquiétude à son père. Il était beau, calme et sérieux; simple et modeste, il ignorait les richesses natives de son cœur, et les trésors lentement amassés de son intelligence. Son front élevé avait la gravité de la méditation sans la tristesse qu'elle produit quand elle est une fatigue au lieu d'être un besoin. M. Ragonneau adorait Simon, qui aimait son père avec cette tendresse respectueuse dont la jeunesse d'aujourd'hui a quelque peu oublié les bonnes traditions.

Telles étaient les personnes que réunissait, pour le moment, le salon de la famille Briant.

La matinée s'écoula en causeries de province jusqu'à l'heure où Lazare, affublé d'une livrée beaucoup trop longue et prodigieusement trop

large pour sa taille, vint annoncer que le dîner était servi.

Pendant cette importante cérémonie, rien ne troubla la joie de madame Briant. D'abord M. Ragonneau se dirigea de lui-même vers une place modeste, de sorte que la droite et la gauche de la maîtresse de la maison purent être occupées par du Cantel et Fourcy; puis Corinne fut convenablement encadrée entre d'Artimon et madame du Cantel, de façon que Simon ne pût causer avec elle; ensuite le dîner fut bon, le second service ne se fit pas attendre; quelqu'un remarqua que les petits pois étaient encore rares; enfin le dessert arriva sur la table comme une armée de vétérans habitués de longue main à la manœuvre. A huit heures, les équipages des convives, moins la patache que M. Ragonneau avait eu l'attention délicate d'envoyer en avant, se rangèrent au bas du perron. Derrière eux, Lazare tenait la petite jument morvandelle de d'Artimon. On monta en voiture. Du Cantel était déjà dans le fond de sa berline, quand le chevalier passa près de lui au petit galop. — Regardez donc, Briant, s'écria-t-il, ce diable de d'Artimon, il monte à cheval comme un Bucéphale.

IV.

Ce serait faire injure à la pénétration de nos lecteurs que de leur demander s'ils ont deviné l'empressement de madame Briant à répondre par une visite aux gracieuses quoique tardives avances de Tristan et d'Alliette. Nous les tenons donc pour parfaitement informés de cette circonstance, et nous sommes sûrs qu'il est également superflu de les mettre au courant de toutes les petites manœuvres de la digne compagne du docteur, pour établir une intimité de tous les jours et de tous les instants entre sa fille et les jeunes habitants du château; mais ce qu'il n'est peut-être pas inutile de dire, c'est la facilité avec laquelle Tristan se prêta à tout, soit qu'il y mît de l'indifférence, du goût ou de la complaisance pour sa sœur. Ce qu'il y a de certain, c'est que moins d'une semaine après le dîner dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, la liaison des deux jeunes filles était assez grande pour satisfaire non-seulement leurs cœurs, mais encore l'ambition de la personne qui l'avait tant souhaitée. Tantôt Corinne allait passer la journée entière au château; le lendemain, Alliette en faisait autant chez le docteur; quelquefois, les deux Beauregard venaient déjeuner ou dîner avec les Briant; une autre fois, c'étaient les Briant qui allaient s'asseoir à la table des Beauregard. Alliette montait à cheval avec son frère; il fut décidé que Corinne avait besoin de cet exercice, et sa mère s'y prit si bien que Tristan se crut obligé de lui offrir de donner des leçons d'équitation à sa fille. Tout cela favorisait les projets de madame Briant, et cependant rien n'était venu encore fortifier ses espérances. Une seule chose paraissait occuper, absorber même la pensée de Tristan, c'étaient les embellissements qu'il faisait dans son château, rendu provisoirement presque inhabitable. L'intérieur était rempli de peintres, de plâtriers, de menuisiers et autres rongeurs de cette espèce; la cour était livrée aux démolisseurs, en attendant les maçons qui devaient construire plus loin les dépendances. Dès l'aube du jour, Tristan était sur pied, surveillant tout, rectifiant ici, ajoutant là, trouvant toujours quelque chose de nouveau à faire, et ne manquant jamais de bonnes raisons pour présenter une fantaisie comme une nécessité. Quand le soir était venu, et qu'il n'y avait plus d'ouvriers à talonner, le jeune comte, à moins que sa sœur ne voulût monter à cheval ou faire une promenade à pied, se retirait dans sa chambre pour élaborer de nouveaux plans, chercher d'autres combinaisons, rêver à l'ameublement d'une pièce, dessiner vingt fois la courbe d'une allée ou la forme d'une pelouse, passer du parfait architecte au bon jardinier, s'abandonner enfin à tout l'entraînement d'un goût qui devenait une passion en attendant qu'il fût une folie.

Intérieurement Alliette s'alarmait de cette ardeur, et elle en aurait sans doute parlé à son frère, si elle n'eût craint de paraître inquiète pour elle, tandis qu'elle ne l'était que pour lui. D'ailleurs, Tristan semblait si calme, il était si bon pour tout le monde, qu'il y aurait eu de l'imprudence et de la cruauté à le déranger dans des occupations auxquelles il devait peut-être l'oubli des chagrins qui avaient troublé sa vie et dénaturé son caractère. Néanmoins, quelques observations avaient été faites avec timidité et tendresse, et reçues, sinon avec soumission, du moins sans colère. Par exemple, Alliette aurait

voulu qu'on laissât au château son apparence antique, qu'on respectât une distribution qui rappelait de chers souvenirs; qu'on ne remplaçât pas par des tentures neuves, les vieilles tapisseries, objet des naïves admirations de son enfance; qu'on ne reléguât pas dans un grenier, en attendant une galerie projetée, tous ces portraits dont son pauvre père lui avait si souvent raconté l'histoire pleine de bons enseignements. La pauvre enfant voulait faire du passé une sauvegarde pour l'avenir, et cet avenir, Tristan n'y songeait pas, et ce passé, on eût dit qu'il aurait voulu l'effacer.

De leur côté, les Briant ne suivaient pas ces métamorphoses avec une complète tranquillité. Rangés par goût, ils comprenaient bien ces embellissements prudents et successifs qui mettent d'accord l'ordre et la vanité; mais ils ne pouvaient admettre cet aventureux besoin de tout créer à la fois pour jouir plus vite. Le docteur surtout s'en expliquait vivement avec sa femme, et sa témérité était devenue si grande, qu'il avait osé remettre un jour sur le tapis le projet de marier sa fille au jeune Ragonneau. On l'avait écouté avec colère, pour n'en pas perdre la bonne habitude, mais le lendemain, madame Briant avait engagé, par un billet fort aimable, MM. Ragonneau à venir dîner chez elle avec les Beauregard. Cette journée s'était, en apparence du moins, passée à la satisfaction de tout le monde; en réalité, les résultats n'avaient pas répondu à l'attente de la maîtresse du logis, car le jeune Simon, en revenant le soir avec son père, lui avait confié que s'il trouvait Corinne une très aimable enfant, Alliette paraissait une jeune personne remplie de grâces et de mérite. M. Ragonneau avait été de son avis.

Les choses en étaient là; l'été s'avançait, les travaux de Tristan marchaient toujours, lorsqu'un soir l'abbé Vialard se présenta au château pendant qu'Alliette était chez le docteur. Le visage du bon vieux curé était triste, et, quand il entra dans la chambre du jeune comte, ce fut avec une voix émue qu'il lui demanda si sa présence ne lui était pas importune. — Vous n'y pensez pas, lui répondit affectueusement Tristan. M'importuner! vous, mon vieil ami! je ne reconnais pas là votre confiance habituelle en ma tendresse pour vous. — Elle est toujours la même, mon enfant, dit le curé avec affection... mais la vôtre, pouvez-vous également m'assurer qu'elle est encore entière? — Comme par le passé, reprit vivement Tristan. — Vous ne prendrez donc pas en mauvaise part ce que je vais vous dire? — En aucune façon. — Vous êtes bien convaincu qu'il faut toute ma tendresse pour vous pour me décider à faire une chose qui n'est pas dans mes habitudes? — Certainement. — Eh bien! continua le curé avec un visible effort, je viens vous avertir d'un bruit fâcheux qui court dans le pays.

— Un bruit fâcheux sur moi! s'écria Tristan, dont le visage perdit subitement sa tranquillité. — Sur vos affaires, mon ami, se hâta de reprendre M. Vialard, on dit que vous vous ruinez. — N'est-ce que cela? repartit Tristan avec un grand soulagement. Et pourquoi le dit-on? — Parce que malheureusement la chose n'est pas sans probabilité. Tout le monde connaît votre fortune; on sait que monsieur votre père n'a pas laissé de capitaux, et on trouve que vos travaux sont hors de proportion avec vos ressources. — De quoi se mêle-t-on? dit fièrement Tristan. — Vous avez raison en principe, mon ami; mais ce ne sont pas seulement, je me hâte de vous le dire, les oisifs et les fâcheux qui parlent de vous : vous avez des amis dans le pays; ces amis ne se sont pas mêlés aux propos de ces gens qui blâment à tort et à travers; mais ils sont venus me confier leurs inquiétudes, et ils m'ont prié de vous les faire connaître. — Serait-ce ma sœur? demanda Tristan; elle m'a tenu quelquefois un langage à peu près semblable. — C'est si peu elle, répondit M. Vialard avec fermeté, que je viens ici à son insu. Si elle eût été avertie de mon projet, elle aurait certainement fait tout au monde pour m'en détourner. — Alors, ce sont les Briant? — Pas davantage : je crois bien qu'ils partagent l'opinion commune, mais ils ne se sont jamais expliqués avec moi. — Je ne me connais pas d'autres amis, car je ne donne pas ce nom à M. de Fourcy et au baron d'Igornay.

— Ne cherchez pas plus longtemps, dit M. Vialard : c'est M. Ragonneau qui est venu aujourd'hui même pour me supplier de vous confier ses craintes. Comme il ne m'a pas défendu de le nommer, je vous le nomme. — Je ne lui en veux pas, mais il se trompe. — N'est-ce pas

plutôt vous qui vous trompez? — Je vais vous prouver le contraire : cette terre rapporte vingt-cinq mille livres de rentes; ma sœur et moi nous n'en dépensons que quatre à présent; en persévérant pendant cinq ans dans cette économie, mes travaux, qui coûteront cent mille francs, se trouveront payés. Est-ce clair? — Oui; mais vous faites tout cela en six mois; et, pour le payer immédiatement, ce que vous devez faire, vous serez obligé de recourir aux emprunts, et Dieu sait à quelle espèce de condition vous pourrez le faire. Puis, vous voudrez jouir des embellissements que vous aurez faits; vous augmenterez votre dépense pour voir du monde; vous vous laisserez entraîner par ceux qui vous blâment et qui se feront un jeu de vous perdre; et, quand vous ouvrirez les yeux, il sera trop tard, rien ne pourra plus combler l'abîme que vous aurez creusé. — Je suis sûr de moi, dit fièrement Tristan. Avez-vous oublié avec quel courage j'ai renoncé à mes rêves? — Je n'ai rien oublié, mon enfant, interrompit le prêtre avec douceur; mais vous croyez-vous sage parce que vous avez remplacé une folie par une autre? Ce que je vous avais demandé, ce que vous m'aviez promis, c'était d'imiter la vie obscure et modeste de votre père; c'était de faire le bonheur de votre sœur, en attendant que vous puissiez faire celui d'une compagne digne de vous; c'était, en un mot, mon ami.... — De retomber dans l'inaction, repartit Tristan, de reprendre le fardeau de mes souvenirs; de rester oisif en présence des idées qui m'ont tourmenté depuis que je ne suis plus enfant. C'était l'impossible que vous exigiez de moi! Je l'ai compris, et, comme je voulais être fidèle à mes promesses, j'ai adopté le seul moyen qui fût à ma portée pour les remplir. Si j'y renonce, je ne réponds plus de rien. — Mais votre pauvre sœur? — Quand j'aurai dissipé ma fortune, il lui restera encore la sienne. — Elle voudra toujours la partager avec vous. — Je refuserai. — Saurez-vous vous arrêter à temps? — Ceci me regarde. Je ne suis pas un malhonnête homme, vous le savez bien. — Enfin, j'aurai rempli mon devoir! murmura M. Vialard, comme s'il se parlait à lui-même. Puis, élevant la voix, il ajouta : — J'ai encore quelque chose à vous dire, Tristan. Il s'agit d'une offre... Vous me promettez, n'est-ce pas, que vous ne vous en offenserez point? — Ne vous ai-je pas prouvé que je savais tout entendre? — J'ai quelques économies, reprit timidement le bon curé; elles sont à votre service. Je puis même dire qu'elles vous appartiennent, car je n'aurais pas pu les réunir si votre pauvre père m'avait laissé une seule charité à faire dans le pays.

L'émotion de M. Vialard était si profonde, son dévouement se manifestait sous une forme si délicate, que Tristan fut un moment attendri. Les sentiments généreux qui sommeillaient dans son cœur parurent sortir de leur engourdissement, et dominèrent passagèrement l'orgueil dont il avait fait jusqu'à ce jour sa seule vertu. Il saisit avec vivacité les mains de son vieil ami, les pressa chaleureusement dans les siennes; il allait peut-être lui abandonner la conduite de sa vie, quand on vint annoncer que le baron d'Igornay faisait demander si M. le comte de Beauregard pouvait le recevoir. — Dites que j'en serai charmé. Mon ami, continua-t-il en se levant pour reconduire le prêtre, qui s'était levé lui-même pour se retirer avec sa discrétion habituelle : nous reprendrons cet entretien, qui a été pour moi une nouvelle preuve de votre affection, et, en attendant, je vous remercie de votre franchise et de votre dévouement. Il n'en put dire davantage, mais c'était beaucoup pour lui, car d'Igornay entrait. D'Igornay portait des bottes à la prussienne, un habit bleu barbeau, un immense jabot; seulement il avait, par égard pour la canicule, une culotte courte de nankin, et un vêtement de même espèce en piqué blanc. Son maintien était grotesquement solennel quand il salua le jeune comte, et ce fut avec une gravité cérémonieuse qu'il lui serra la main; puis, lorsqu'il fut assis, il regarda autour de lui d'un air mystérieux, comme pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, et il dit à Tristan avec une émotion qui faisait frémir son jabot sur sa poitrine : — Monsieur le comte, je voudrais avoir un entretien confidentiel avec vous. — Je suis à vos ordres, monsieur, répondit Tristan.

D'Igornay avait déjà la bouche ouverte, et il est permis de supposer qu'il allait parler, quand un coup discret frappé à la porte le fit tressaillir sur son siége. Il roula autour de lui des yeux hagards à force d'être ronds, et il dit à voix basse à Tristan : — Monsieur le comte, nous aurait-on entendus? — Je ne le crois pas, ré-

pondit Tristan en souriant; d'ailleurs, nous avons très peu causé encore.

La figure de d'Igornay se rasséréna : il crut, en effet, se souvenir qu'il était encore maître du secret qu'il venait confier au fils de son ancien ami. — Entrez, reprit Tristan. Ah! c'est vous; madame Berny, continua-t-il en voyant la femme de charge avancer la tête dans l'appartement. Je suis en affaires : si quelqu'un a à me parler, qu'il revienne plus tard. — Monsieur le comte, répondit madame Berny, c'est mademoiselle qui vient de rentrer; elle voudrait parler à monsieur, et elle n'a qu'un mot à lui dire, assure-t-elle. — Vous permettez, monsieur le baron? demanda Beauregard en se levant pour sortir. Il s'agit probablement de quelques ordres à donner à mes ouvriers pour demain, et ma sœur voudrait me consulter. — Les dames avant tout, s'écria d'Igornay avec un galant enthousiasme. — Mademoiselle est dans sa chambre, dit madame de Berny à Tristan, quand ils se trouvèrent tous les deux dans le corridor. — Elle n'est pas malade, j'espère? — Non, monsieur; mais elle paraît bien inquiète, car elle n'avait pas sa voix ordinaire.

Tristan doubla le pas. Lui aussi éprouvait un vague sentiment dont il ne pouvait se rendre compte.

Une profonde obscurité régnait dans la chambre d'Alliette; mais elle n'empêcha pas Tristan de voir sa sœur dès qu'il fut entré. Elle était debout dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, et son profil se dessinait sur l'azur étoilé du ciel comme sur le fond d'un tableau.—Pardon, mon frère, lui dit-elle tendrement; mais j'avais absolument besoin de vous parler. M. d'Igornay est chez vous, n'est-ce pas? — Oui; et même il m'y attend.—Que vous a-t-il dit? demanda Alliette d'une voix tremblante. — Rien encore : vous savez qu'il n'est pas expéditif. — Ah! Dieu soit loué! s'écria Alliette. Eh bien, mon frère, je vous apprends qu'il vient pour vous demander ma main. — Pour lui? dit Tristan en éclatant de rire. — Non : pour son fils César. — Et c'est ce qui vous trouble ainsi? — Convenez qu'il y a bien de quoi. — Il y a de quoi rire, et rien de plus. D'abord, n'êtes-vous pas votre maîtresse? Ensuite, me supposez-vous assez dépourvu de jugement et d'affection pour vous, pour vouloir vous unir à ce pauvre César? — Il est riche, bien né, c'est un brave jeune homme : tous ces avantages m'ont fait frémir. — Rassurez-vous, ma bien-aimée petite sœur, répondit Tristan avec un mélange de gaîté et de mélancolie. Vous ne ferez jamais que le mariage que vous voudrez faire, et, si vous prenez conseil de moi, je serai difficile pour vous, je vous en avertis. — Ainsi, vous remercierez poliment, mais positivement, M. d'Igornay. — Je vous le promets. — Bien vrai? — Je vous le jure, Alliette! interrompit Tristan avec une vivacité qui ressemblait un peu à de l'impatience. — Je vous crois, mon ami. Seulement, pour me remettre de mes sottes terreurs, je vous demanderai de me venir dire comment les choses se seront passées. Vous me retrouverez au salon. Soyez bien aimable, au moins, tout en étant bien positif : vous savez que mon père l'aimait beaucoup, quoiqu'il eût la bonté de nous permettre de rire quelquefois à ses dépens. — Soyez tranquille, ma sœur. A tout à l'heure donc, au salon.

Tristan, ayant baisé tendrement la main d'Alliette, se hâta d'aller retrouver d'Igornay. Après quelques mots d'excuses auxquels il ajouta, par une délicate précaution, l'assurance que leur entretien ne serait plus troublé, Beauregard dit au baron qu'il était prêt à l'entendre. — J'étais l'ami du feu comte votre père, articula lentement d'Igornay. — Tristan s'inclina. — Nous nous étions connus de l'autre côté, continua le baron (c'était ainsi que le baron désignait les camps de l'émigration); il y a de cela quarante-huit ans, et depuis nous n'avons jamais cessé d'être ensemble dans les meilleurs termes, ainsi qu'il convient à des gentilshommes. Tristan s'inclina de nouveau. — Il avait toute confiance en moi, reprit d'Igornay. Toute confiance, monsieur : sentez-vous la force de cette expression? — Où voulez-vous en venir, monsieur le baron? demanda avec inquiétude Tristan, dont la figure calme jusqu'alors exprima subitement une vive anxiété. — A vous faire comprendre, monsieur, que puisque votre père avait toute confiance en moi, il a dû me confier bien des choses pendant sa vie.

Ce raisonnement, qui eût ajouté un excellent couplet à l'immortelle complainte de M. de La Palisse, ne frappa pas Beauregard par son côté ridicule, et il y répondit comme à une chose

très sérieuse : — Monsieur, dit-il, je suis convaincu que si mon père a eu en vous une confiance sans bornes, comme vous me faites l'honneur de me l'apprendre, vous êtes incapable de vous en servir pour nuire à ses enfants. Ce fut au tour du baron de s'incliner, et il le fit avec une gravité qui parut sévère à Tristan.

Il y eut un moment de silence : d'Igornay avait perdu le fil de son discours ; Beauregard était glacé de terreur en songeant à ce qu'on allait lui révéler, de sorte qu'il n'osait plus adresser une question à son interlocuteur. — Je me suis, ce me semble, exprimé assez clairement, reprit d'Igornay. Maintenant, je puis aller droit au fait : J'ai un fils, comme vous savez. C'est un brave jeune homme, monsieur le comte ; élevé dans les principes d'autrefois, incapable de manquer de respect à son père. Que diriez-vous, si je vous demandais pour lui la main de mademoiselle votre sœur ? — Je me regarderais comme fort honoré, monsieur, balbutia Tristan. — Mais que feriez-vous ? — Je consulterais Alliette, qui serait, je n'en doute pas, aussi touchée que je le suis ; mais je ne vous cache pas qu'elle m'a montré jusqu'à ce jour un grand éloignement pour le mariage. Cependant il serait possible qu'un parti aussi avantageux que César la décidât.

— Ma terre d'Igornay vaut six cent mille francs, reprit le baron, et je la lui ai déjà cédée par acte entre vifs, ne me réservant qu'une pension et mon hôtel de la place du Champ, à Autun. — Ma sœur n'aura guère que la moitié de cette somme, dit Tristan ; et monsieur votre fils pourrait faire un meilleur mariage. — Je ne tiens pas à l'argent ; je crois l'avoir bien prouvé dans mes arrangements avec César. Croiriez-vous, monsieur, que hors les objets dont je vous parlais tout à l'heure, je ne me suis rien réservé. — C'est fort noble, repartit gravement Tristan troublé. — Oh ! nous sommes comme cela, nous autres gens de l'ancienne roche. Ainsi, vous acceptez. — Je voudrais que cela ne dépendît que de moi, murmura Tristan avec embarras. — N'êtes-vous pas le chef de la famille ? — Mais je n'ai que vingt-deux ans, et ma sœur en a bientôt dix-huit… — C'est que feu le comte votre père me disait, me confiait que vous étiez le maître, même de son vivant. Entre nous, il vous craignait fort. — Comment le savez-vous ? demanda Tristan avec une précipitation qui aurait trahi le trouble de son esprit, alors même que l'altération de ses traits ne l'eût pas déjà laissé soupçonner.

— Comment je le sais ? Mais, pardieu ! il me l'a dit lui-même, et bien d'autres choses encore, ma foi ! Je vous le répète, monsieur, sa confiance en moi était sans bornes : voulez-vous que je vous en donne la preuve ? — C'est inutile, monsieur, interrompit Tristan avec un mélange de fierté et de crainte : les hommes tels que vous doivent être crus sur parole. Je ferai part de votre demande à ma sœur ce soir même, et je vous promets que je ne négligerai rien pour lui en faire comprendre les avantages. Vous ne devrez donc pas m'en vouloir si sa réponse n'est pas conforme à notre commun désir de mener cette affaire à bonne fin. — C'est à merveille : provisoirement, voulez-vous autoriser César à venir faire sa cour, ainsi que cela se pratiquait autrefois. — Ma maison lui sera ouverte comme par le passé, répondit Tristan, à qui il tardait de voir finir cet entretien, et qui cédait sur tout, dans la crainte de le prolonger. — Attendez-vous donc à nous revoir bientôt, souvent ; demain peut-être. À présent je vous quitte, mon cher comte. J'ai trois grandes lieues à faire, beaucoup de bois à traverser, et nous vivons dans un temps, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai ? Bonsoir.

Le baron sortit en faisant force saluts, habitude qu'il avait prise, disait-il, de l'autre côté, parce qu'on y rencontrait à chaque pas bon nombre d'excellents gentilshommes sous l'habit de simple soldat. Tristan le reconduisit jusque dans la cour, où était son cheval, et ils se séparèrent en se serrant la main. — C'est horrible ! dit Tristan en se frappant le front ; ce bavard sait tout : si je le contrarie dans ses projets, il me perdra. Et, au lieu de rentrer immédiatement au château, il se mit à marcher en long et en large dans la cour pour chercher à se remettre avant de paraître en présence de sa sœur.

Le hasard le conduisit devant les fenêtres du salon qui était situé au rez-de-chaussée. Les volets n'étaient pas fermés, et il aperçut Alliette qui travaillait assise près d'une petite table à ouvrage. Une lampe éclairait le visage de la jeune fille, qui était calme et presque souriant,

Mademoiselle de Beauregard se fiait à la promesse de son frère. Ce spectacle ne contribua pas à rendre à Tristan la tranquillité dont il avait besoin pour envisager sa situation. Il aimait tendrement sa sœur, et il allait être obligé de l'affliger en lui montrant qu'il avait trahi la confiance qu'elle avait mise en lui. Que lui dirait-il pour expliquer le brusque changement qui s'était fait en lui? Que ferait-il pour la déterminer à consentir à ce mariage, qu'il avait blâmé peu d'instants auparavant! Telles étaient les questions qu'il s'adressait sans pouvoir leur trouver une réponse satisfaisante. Une seule chose lui paraissait fatalement précise, c'était la dépendance dans laquelle il était tombé vis-à-vis de d'Igornay. Blesser cet homme par un refus, c'était s'en faire un ennemi, et un ennemi dangereux, il fallait le reconnaître, puisqu'il avait laissé passer la pointe de l'arme avec laquelle il pouvait se venger. Évidemment, le baron était maître de ce secret qui troublait la vie de Tristan; et qui le retiendrait lorsqu'il n'aurait plus d'intérêt à se taire, et qu'il en aurait au contraire un à parler? Perplexité affreuse, dont la conclusion fut, après une courte lutte : il faut que ce mariage se fasse, et il se fera!

Quelques minutes après, Tristan s'asseyait dans le salon à côté de sa sœur. Alliette posa son ouvrage sur sa petite table, et elle arrêta sur son frère un regard doux et fin, rempli de la plus aimable quiétude, qui semblait dire : je suis tranquille, mais contez-moi ce qui s'est passé. — Eh bien! nous en sommes quittes pour ce soir, répondit Tristan à cette question muette, mais parfaitement claire. — Vous ne lui avez donc pas ôté toute espérance, mon ami? — C'était bien difficile. Il m'a parlé de notre pauvre père avec tant d'affection! et puis vraiment, ma chère Alliette, César est un parti superbe. Six cent mille francs de fortune, un nom honorable, un beau château, et, à défaut d'agréments personnels, beaucoup de vertus. Je vous engage à peser sérieusement ces avantages, qui sont réels. — Ne saviez-vous donc pas tout cela tout à l'heure, mon frère, que vous m'en parlez comme si vous veniez seulement de l'apprendre? Ce brusque changement, je vous l'avoue, m'étonne.

— Jusqu'à présent, reprit Tristan avec embarras, je n'avais été frappé que des ridicules du baron; mais il m'a montré le fond de son âme, et j'y ai vu tant de loyauté, de noblesse et surtout d'affection et de respect pour la mémoire de notre père, que, je vous l'avoue, à mon tour je me suis senti ébranlé. Encore une fois, réfléchissez, Alliette; la chose en vaut la peine. Nous ne sommes pas riches; vous vivez fort retirée; une aussi bonne occasion peut ne pas se représenter une seconde fois. — Le mal ne serait pas grand, mon ami, dit Alliette avec douceur. Jusqu'à présent, je n'ai pas encore songé à me marier, et, si vous voulez que je vous dise toute ma pensée, je ne crois pas que l'envie m'en vienne jamais. Je me trouve heureuse, ajouta-t-elle avec un affectueux sourire et en tendant la main à son frère. — D'accord; mais, moi, je ne suis pas égoïste, et je passerais pour l'être si je repoussais l'occasion qui se présente de vous faire contracter un établissement avantageux. Tenez, ma sœur, continua Tristan, si vous m'en croyez, vous consentirez à recevoir d'abord ce que le baron appelle la cour de son fils.

— Parlez-vous sérieusement, mon frère? demanda Alliette, dont le visage commença à perdre de sa sérénité. Je ne puis le croire, tant vos expressions sont différentes de vos paroles de tout à l'heure. — J'avais peu réfléchi, et je ne songeais probablement qu'à vous délivrer d'une inquiétude. — Si c'était pour me préparer un malheur, je vous en sais peu de gré. Au surplus, mon frère, j'aime à croire que vous ne me contraindrez pas. Vous avez promis à mon père de me protéger, et je ne vous fais pas l'injure de supposer que vous l'avez oublié. — Vous contraindre? Non, dit Tristan avec l'impatience et la sécheresse des gens qui ont un parti pris. Cependant, si vous étiez aveugle sur vos propres intérêts; si, par caprice ou par inexpérience, vous vous obstiniez dans une résolution que je pourrais regarder comme un enfantillage, il serait de mon devoir, après avoir cherché à vous éclairer, de vous faire sentir mon autorité, en invoquant ces mêmes promesses que vous me rappeliez tout à l'heure. En m'engageant vis à vis de mon père à vous protéger, j'ai dû comprendre qu'il s'agissait de l'imiter dans sa sollicitude, et de le remplacer dans son autorité. Eh bien! j'ai la conviction qu'il aurait vu cette union avec joie. — Vous êtes dans l'erreur, mon frère, repartit vivement Alliette; et Dieu veuille que vous

n'y soyez pas volontairement, quoique je ne voie pas dans quel but. — Ainsi vous me supposez un intérêt personnel! — Je ne suppose rien, mais je me souviens que, dans l'espace d'une demi-heure, vous avez montré deux manières de voir différentes. — Alliette, vous savez que je ne suis pas patient! s'écria Tristan avec une colère concentrée. — Mais vous savez, mon frère, que moi je suis patiente. — Est-ce un reproche? et seriez-vous déjà lasse de la paix de notre intérieur? — Je vous dirai à mon tour : est-ce une menace? — Ce sera ce que vous voudrez. — Je vous aime trop pour vous craindre. Voyons, mon ami, parlons avec calme comme de pauvres orphelins qui n'ont pas d'autre bonheur que leur mutuelle tendresse; de quoi s'agit-il? d'une bonne affaire, dites-vous, qui ne concerne que moi : eh bien! franchement, n'ai-je pas le droit de la refuser si je ne l'envisage pas du même œil que vous? Erreur ou caprice, si ce mariage doit me rendre malheureuse, pourquoi le ferais-je? J'en appelle à votre cœur, à votre raison même : répondez, Tristan.

Il y avait tant de justesse et de douceur dans ces paroles que Beauregard se sentit un moment ébranlé. Il était droit et généreux; il savait mieux qu'un autre que sa sœur était sa seule affection, mais la fatalité pesait sur lui, et elle l'empêcha d'obéir à la voix de sa conscience.— Subtilités! répondit-il en rougissant de son évidente mauvaise foi. Mais eussiez-vous mille fois raison, ma sœur, j'ai donné ma parole, et vous ne m'y ferez pas manquer, à moins que vous ne vouliez renoncer sans retour à mon amitié. — Vous avez donné votre parole, mon frère! s'écria Alliette en se levant brusquement pour retomber presque aussitôt comme brisée sur son fauteuil. Vous avez donné votre parole! murmura-t-elle d'une voix plus faible... Mais si ce n'est pas un mensonge, c'est une infâme trahison!

— Trahison ou mensonge! s'écria à son tour Tristan qui savait bien qu'en ce moment il était traître et menteur. N'avez-vous pas senti votre sang se glacer dans vos veines, et votre voix expirer sur vos lèvres, quand ces terribles paroles se sont présentées à votre esprit? Eh bien! puisque vous êtes à ce point ingrate et insensée, ne voyez plus en moi un frère indulgent, mais un maître absolu. — Je puis perdre mon frère sans trouver un maître, dit Alliette en sanglotant. — J'ai promis que ce mariage se ferait, et il se fera. — Vous avez promis sans me consulter, vous êtes donc libre et moi aussi. Rejetez tout sur ma résistance, mon frère. Dites, si vous le voulez, et je le dirai avec vous, que je ne veux jamais me marier; que je suis absurde, fantasque, que je ne mérite que pitié pour ma déraison. Mais pas de violence, mon bon frère! continua-t-elle en joignant les mains et en arrêtant sur Tristan un regard tendre et suppliant. Vous me ferez mourir, je le sens! — Et vous, vous me déshonorez! Ainsi, nous serons quittes, puisque l'honneur est plus que la vie. César viendra demain, j'entends que vous le receviez convenablement. — Je serai pour lui comme toujours, mon ami; mais quand il me demandera si je veux l'épouser, je lui répondrai franchement, comme il convient à celle qui est votre sœur, que je ne le veux pas. — Gardez-vous d'une semblable imprudence! s'écria Tristan dont la fureur ne connut plus de bornes. Mais vous ne me connaissez donc pas? Vous ne savez donc pas de quoi je suis capable, quand on s'oppose à mes volontés? Tenez, je frémis pour vous de votre aveuglement! Il nous perdra tous les deux. — Au nom de mon père! murmura Alliette. — N'invoquez pas ce souvenir, au nom de Dieu! ma sœur! — Grâce! grâce! mon frère! dit Alliette en tombant à genoux. — Vous voulez donc que je sois une seconde fois criminel, malheureuse enfant!

Tristan se leva pour se rapprocher d'Alliette. Son visage était effrayant, tant les passions qu'il exprimait paraissaient violentes.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit avec une lenteur solennelle, et la mère Leclerc parut. Elle seule avec les deux orphelins veillait peut-être au château.

Tristan ne s'aperçut pas d'abord de la présence de la paralytique, car il tournait le dos à la porte par laquelle elle était entrée. Quant à Alliette, bien qu'elle fût en face de cette porte, elle était tellement abîmée dans sa douleur, qu'elle n'avait rien vu, rien entendu. — Vous céderez, s'écria Tristan, en saisissant les deux mains tremblantes et suppliantes que sa sœur

avait tendues vers lui, et en les pressant à faire croire que le sang en allait jaillir par l'extrémité des ongles. Vous céderez, répéta-t-il, avec une rage dont la violence semblait parvenue à ses dernières limites : ou ce sera entre nous une guerre à mort! Maintenant ce n'est plus de la perte de mon amitié que je vous menace, c'est de ma haine et de ma vengeance. — C'est moins cruel, mon frère, répondit Alliette, avec une voix dont la douceur était céleste : je vous remercie. — Vous avez l'obstination calme des brutes, reprit Tristan avec dédain, c'est celle que j'ai le plus en horreur. Alliette, je vous interroge pour la dernière fois : Voulez-vous ou ne voulez-vous pas remplir les engagements que j'ai pris en votre nom?

La voix de Tristan faiblit en terminant sa phrase : il savait qu'il blessait la vérité en affirmant qu'il avait pris des engagements, et son orgueil souffrait plus de ce mensonge que de sa colère. Alliette courba la tête. — M'avez-vous entendu? ajouta Tristan, en secouant les bras d'Alliette comme s'il voulait la réveiller par une souffrance physique. — J'ai entendu, mon frère. J'ai fait plus encore... car j'ai compris. Eh bien! mon cœur repousse la pensée de faire par frayeur ce que j'ai refusé de faire pour conserver votre tendresse. Vous avez dit votre dernier mot... et moi aussi.

Tristan lâcha violemment les mains de sa sœur comme s'il voulait les jeter loin de lui, et il leva le bras comme pour la maudire ou la frapper. Mais son intention quelle qu'elle fût resta le secret de Dieu, car avant qu'il eût pu la faire connaître par une parole ou par un acte, un bruit sourd retentit sur le parquet du salon. Alliette releva la tête et poussa un cri. Tristan se retourna, et son bras retomba sans force le long de son corps. La mère Leclerc, car c'était elle qui avait frappé le parquet du bout de son bâton, comme pour avertir de sa présence, se dirigeait lentement vers les deux orphelins; et selon qu'en marchant son regard cherchait Alliette ou son frère, il exprimait tour à tour la tendre pitié d'une protectrice et l'indignation calme mais hautaine d'une puissance vengeresse.

Elle s'avança ainsi jusqu'à ce qu'elle fût auprès d'eux, et elle se plaça de manière à les séparer : puis son grand œil bleu se tourna vers un panneau du salon, au milieu duquel était suspendu un portrait du comte de Beauregard, et ayant levé son bâton dans cette direction, elle fit signe à Tristan de regarder ce portrait. Il obéit machinalement; mais presque aussitôt il se couvrit le visage de ses deux mains, et quoique la mère Leclerc lui touchât le bras pour lui faire recommencer l'épreuve qu'il venait de subir, il resta dans la même position. Sa respiration était bruyante et pénible comme celle d'un agonisant; et au-dessus de ses deux mains tremblantes et comme incrustées dans sa face, on voyait son front pâle, traversé par deux veines saillantes comme des muscles en travail, qui se couvrait rapidement d'une sueur froide.

Alliette regarda la paralytique d'un air suppliant : il semblait qu'elle lui demandât grâce pour son frère. Elle était toujours à genoux.

Enfin elle se remit debout. Il était évident qu'elle souffrait plus de sa délivrance qu'elle n'avait souffert de son supplice et de ses craintes. — Pourquoi êtes-vous venue nous troubler, ma bonne Leclerc? dit-elle d'un ton de doux reproche. C'est mal à vous d'être indiscrète comme cela. Vous le voyez, votre présence est pénible à mon frère qui avait à me parler. Retirez-vous, si vous tenez à m'être agréable; demain, je vous le promets, j'irai vous voir dès que je serai levée.

La mère Leclerc resta immobile, comme si elle n'avait rien entendu, ou comme si elle n'avait d'autre pensée que de contenir Tristan sous la fascination de son regard qui ne le quittait plus. — Je vous ai fait une prière, reprit Alliette; vous ne m'écoutez pas; il faut donc que je vous ordonne de nous laisser seuls, mon frère et moi. Venez, Tristan, continua-t-elle, en voyant que la paralytique ne tenait aucun compte de ses paroles; venez, et pardonnez-moi d'avoir été la cause involontaire de tout ceci. Tristan découvrit à moitié son visage et il tendit la main à sa sœur. — Je ne vous ferai plus de chagrin, murmura-t-il, je vous le jure, ma sœur! Mais au nom du ciel! éloignez cette femme... Sa présence me cause une souffrance horrible! — Vous l'entendez! s'écria Alliette. Encore une fois, retirez-vous, ou je croirai que vous êtes ingrate, ce qui ne m'étais pas venu à l'esprit jusqu'à ce jour.

La mère Leclerc regarda Alliette avec une

admiration douloureuse, puis elle leva les yeux au ciel, et elle se dirigea lentement vers la porte. Arrivée sur le seuil, elle montra encore à Tristan le portrait de son père, et elle disparut. — Maintenant, mon frère, calmez-vous, dit Alliette. Cette femme avait quelque chose à nous demander, seulement elle a mal pris son temps.—Non, ma sœur, elle n'avait rien à nous demander, reprit Tristan d'une voix sombre. Elle m'a entendu vous menacer, et comme elle me connaît mieux que vous, elle a eu peur, et elle est venue à votre secours. Alliette, je suis pour elle un monstre, et elle a raison de me le rappeler à certains moments. — Ses facultés sont bien incomplètes, interrompit doucement mademoiselle de Beauregard, en contraignant son frère à se rasseoir auprès d'elle. N'attachons donc aucune importance à sa pantomime, que nous comprenons tout de travers peut-être. — Vous ne la comprenez pas, ma sœur; mais moi, hélas! je la comprends. Vous êtes un ange de bonté, Alliette, ajouta Tristan. Ah! dites-moi ce que je pourrais faire pour effacer mes torts de votre souvenir! pour les réparer! Si vous saviez comme je suis malheureux! — Je ne sais qu'une chose en ce moment, mon ami, c'est que j'aurais dû comprendre que mon obstination seule a causé votre vivacité. — Mais je vous ai trompée, Alliette! interrompit Tristan avec impétuosité. Indignement trompée, ma pauvre sœur! Sachez donc que je n'ai pris aucun engagement avec M. d'Igornay! que nous sommes libres tous les deux! Seulement, j'ai cru qu'il y aurait péril pour moi si ce mariage ne se faisait pas, et j'ai voulu vous forcer la main en vous laissant croire que je m'étais lié par une de ces paroles auxquelles les hommes comme moi ne peuvent manquer sans déshonneur. Vous voyez bien que je suis un misérable. — Péril pour vous! mon frère, si ce mariage ne se fait pas! pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite? Je crois que si vous me l'eussiez avoué franchement, j'aurais eu le courage de me résigner. Mais il en est temps encore, mon ami. Voyons, dites-moi, ce que vous redoutez, ce que vous voulez que je fasse. Il me semble que tout me paraîtra doux en comparaison du malheur de savoir votre existence troublée par ma faute. — Je ne puis rien vous dire, Alliette, et je n'exigerai plus rien de vous. Je subirai ma destinée sans vous envelopper dans mon infortune. — Vous ne le pouvez pas, mon frère, quand même vous le voudriez : tout ce qui vous frappe m'atteint; ainsi si mon mariage vous sauve d'un danger, il me sauvera avec vous. — Vous ne devez pas porter le poids de mes fautes. Ah! j'aurais dû plus tôt le comprendre! — Tristan, me prenez-vous pour une de ces âmes égoïstes et lâches qui n'acceptent que les joies d'une affection, et qui en repoussent les épreuves? mais je suis votre sœur, votre amie.

— Cependant, ma sœur, interrompit Tristan, votre conscience est calme, tandis que la mienne est dévorée de remords! Vous êtes toujours en paix, et moi toujours en révolte! Aimez-moi! aimez-moi, Alliette; mais tâchez de séparer votre destinée de la mienne. — Jamais tant que vous souffrirez! s'écria mademoiselle de Beauregard avec la plus énergique tendresse. C'est le plus cher besoin de mon cœur, et d'ailleurs je l'ai promis à mon père. Je ne vous interrogerai plus sur vos motifs, Tristan; mais si vous croyez nécessaire à votre repos que ce mariage se fasse, dites-moi seulement que vous en avez le désir, cela me suffira. — Bornons-nous à gagner du temps, ma bonne sœur, répondit Tristan, qui ne se sentait pas la force d'être tout à fait généreux. Je dirai à M. d'Igornay que vous ne rejetez pas sa demande, mais que vous voulez réfléchir, connaître mieux son fils; que, d'ailleurs, notre deuil récent encore ne rend pas possible une décision prompte. Faisons cela · Dieu nous viendra peut-être en aide; vous le méritez si bien. — Mais enfin...—Assez! assez! interrompit Beauregard avec l'accent de la plus profonde sensibilité. Ne me faites pas trop rougir de ma conduite, Alliette. Épargnez votre pauvre frère qui voudrait tant devenir un jour digne de votre affection. Ah! le pourra-t-il jamais? — Je suis déjà heureuse que vous le souhaitiez, mon ami. Redevenez vous-même, mon excellent frère : c'est mon bonheur que je vous demande.

Tristan saisit sa main et la porta respectueusement à ses lèvres. — Ainsi, reprit-elle avec une douce gaîté, MM. d'Igornay viendront demain? Je serai très aimable pour eux j'écouterai les histoires du baron, je ne dirai rien à

M. César pour ne pas l'obliger à me répondre, et le soir nous monterons à cheval, et nous les accompagnerons une partie du chemin. Il faudra faire demander à Corinne si elle veut venir avec nous.

Beauregard essaya de sourire, mais il n'en eut pas la force, et deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux. — Je vous avais demandé de m'épargner, ma sœur. Vous ne le voulez donc pas? — Vous avez raison, mon ami, répondit Alliette. Eh bien! à demain, continua-t-elle en se levant. Puis elle se dressa sur la pointe des pieds pour mettre son front au niveau de la bouche de son frère, et, quand elle eut reçu la chaste caresse qu'elle sollicitait, elle s'éloigna à pas lents, comme s'il lui en coûtait de quitter un lieu où elle venait cependant de passer des instants bien pénibles.

Tristan resta encore dans le salon. Debout devant le portrait de son père, il paraissait abîmé dans une contemplation douloureuse. La lampe, qui ne répandait plus qu'une clarté douteuse, semblait respecter cependant le beau visage du comte de Beauregard, car il ressortait encore sur le fond sombre de la toile, que déjà les objets environnants se confondaient dans l'ombre toujours croissante. — Image chère et sacrée! s'écria Tristan, ne peux-tu donc t'animer un instant pour me dire que tu me pardonnes!

V.

Ce fut avec tous les signes d'un douloureux embarras que Tristan se présenta le lendemain devant sa sœur, et l'aimable accueil de celle-ci, en lui rendant un peu d'assurance, ne lui rendit pas sa tranquillité. Son esprit roulait mille projets, tous possibles au premier examen, tous impraticables dans l'exécution. Un refus net et poli le laisserait dans le doute, une explication pourrait révolter la susceptibilité du baron. Il n'y avait donc de sensé, de rassurant que d'accepter le sacrifice d'Alliette; ce fut à ce parti que Beauregard s'arrêta provisoirement. — Ma sœur, dit-il, j'ai écrit ce matin aux Briant pour les engager à venir dîner avec nous. Leur présence neutralisera un peu l'ennui de la visite des d'Igornay. — Vous avez bien fait d'inviter nos voisins; c'est un moyen de me faire passer une matinée avec ma petite amie Corinne, ce qui est toujours une grande joie pour mon cœur. Avez-vous prié son père de lui dire de venir en habit de cheval? — Je n'ai eu garde de l'oublier, c'était votre désir. — Merci, mon bon frère. Eh bien! je vous affirme, sans arrière-pensée, que la perspective de cette journée n'a rien de désagréable pour moi. D'abord, ajouta Alliette en souriant, elle ne décidera rien encore pour mon mariage, je l'espère du moins; puis cette promenade de ce soir me ravit! Le temps est magnifique, la fraîcheur des bois sera délicieuse après cette matinée brûlante; enfin nous reviendrons seuls après avoir reconduit nos voisins : convenez que c'est charmant.

— Ce qui est charmant, Alliette, c'est votre caractère; ce qui est délicieux, c'est votre cœur. Maintenant, ajouta Tristan, en promenant ses regards autour de lui, je suis désolé du désordre de ce château. Ces ouvriers n'en finissent pas, et, grâce à leur lenteur, je suis dégoûté de mes travaux qui ne sont pas encore terminés. Voyez, la cour a l'air d'un bois en friche, et notre salon ressemble à la salle de danse du village. Adieu, ma chère Alliette, ajouta tristement Beauregard en se levant pour sortir; je vais donner quelques ordres afin que mes hôtes, comme vous les appelez, ne trouvent sur leur chemin ni un sac de plâtre ni un pot de couleur. Je vous rejoindrai dès que je le pourrai.

Dès que Tristan eut quitté la salle à manger, Alliette monta dans sa chambre, d'où elle redescendit peu de moments après. Un immense chapeau de paille jetait une ombre protectrice sur son charmant visage, un grand panier était suspendu à son bras gauche, un *sécateur* d'acier brillait dans sa main droite : ainsi défendue et armée, elle se rendit dans le jardin. Il était fort négligé depuis que les grands travaux qu'on exécutait au château absorbaient tous les soins de Tristan; mais il conservait cependant des richesses dont Alliette allait tirer parti. Les rosiers ployaient sous le poids de leurs fleurs nombreuses et brillantes, les catalpas étaient dans toute leur splendeur passagère, les jasmins qui tapissaient les murailles dans plusieurs endroits scintillaient d'étoiles parfumées, et quelques plantes vivaces, se jouant de l'oubli dans lequel on les avait laissées, se montraient plus belles

et plus fécondes que jamais. Alliette, avec autant d'activité que de grâce, fit main basse sur tous ces trésors, et son panier trois fois rempli vint trois fois disperser ses douces conquêtes sur le parquet du salon.

Alors l'aimable enfant s'abandonna courageusement à la difficile entreprise de parer cette pièce presque entièrement nue. Elle posa sur la cheminée deux grands vases de cristal dans lesquels elle arrangea avec un art infini des iris, des glaïeuls et quelques autres plantes aquatiques; sur une console placée entre deux fenêtres, elle mit deux autres vases de roses mousseuses, et elle les sépara par une large coupe en porcelaine de Japon, sur les bords de laquelle elle dispersa négligemment des fleurs à grappes de nuances variées. Mais ce fut pour sa table à ouvrage, qui occupait le milieu du salon, qu'elle garda ses inspirations les plus gracieuses. Elle n'avait cependant qu'une corbeille grossière pour l'embellir; il lui fallut donc faire des prodiges. Le fond de la corbeille fut garni de quelques soucoupes pleines d'eau, et, dans ces soucoupes, Alliette fit baigner les tiges de ses plus belles fleurs qu'elle avait tenues en réserve. Toutes les couleurs, depuis les plus éclatantes jusqu'aux plus douces, tous les parfums depuis les plus suaves jusqu'aux plus pénétrants, se confondaient là, non seulement sans se nuire, mais encore en se prêtant mutuellement le secours de la beauté et des charmes qui étaient particuliers à chacun d'eux. Ce dernier soin terminé, Alliette regarda autour d'elle, et elle fut contente; la tendre pureté de son intention s'était reproduite, à son insu, dans son ouvrage, et sa première récompense, d'avoir voulu faire éprouver un plaisir à son frère, fut d'en éprouver un elle-même. Quand Tristan entra dans le salon, sa sœur n'y était plus; elle avait été s'habiller. En voyant le miracle qu'Alliette avait accompli en si peu de temps, l'attendrissement de Beauregard fut profond et douloureux, parce qu'il s'y mêlait le souvenir de ses torts de la veille et le sentiment de sa faiblesse du moment. Cet être qu'il avait affligé, qu'il n'osait pas rassurer tout à fait, dont il abandonnait en quelque sorte la destinée au hasard, oubliait tout pour lui faire oublier à lui-même le mal qu'il lui avait fait. Ce salon, dans lequel elle allait avoir une entrevue sans doute pénible, elle le parait comme si elle devait y recevoir un fiancé que son cœur eût choisi. Elle effaçait ainsi, par les prodiges de son ingénieuse bonté, les traces récentes de ces entreprises d'embellissement qu'on blâmait. Il était plongé dans une contemplation muette, lorsque sa sœur rentra au salon, de sorte qu'il ne s'aperçut pas d'abord de sa présence. — Qu'elle est bonne! murmura-t-il à voix basse, et que je suis coupable! C'est impossible!... Je n'accepterai pas son sacrifice... Ce serait trop lâche! Mieux vaut mille fois... — Eh bien! mon ami, êtes-vous content? demanda Alliette, qui se sentait frémir à la pensée d'en entendre davantage, car les paroles de son frère étaient arrivées à son oreille. — Content!... ma sœur; ce n'est pas le mot qu'il faut employer pour exprimer ce que je suis. Je suis touché, Alliette, profondément touché; et je voudrais, n'importe à quel prix, vous en donner la preuve. — Je ne vous comprends pas. Vous autres hommes, répondit en souriant mademoiselle de Beauregard, vous remerciez toujours quand on vous fait plaisir; vous avez donc bien mauvaise opinion de nous? Apprenez, monsieur, que je ne suis heureuse que lorsque vous êtes content. Mais, n'est-ce pas, ajouta-t-elle en voyant une pensée triste errer sur le front de son frère, n'est-ce pas que notre salon est charmant ainsi? — Il ne le sera jamais autant à mon avis, Alliette, dit Tristan; vous êtes une fée bien plus habile que tous les tapissiers les plus célèbres.

Le tête-à-tête des deux orphelins ne dura pas longtemps, car la famille Briant débouchait dans la cour du château, précédée par Corinne qui avait voulu prendre les devants pour être plus tôt auprès de sa chère Alliette. Jamais la charmante fille du docteur n'avait été plus ravissante que ce jour-là, et, quand elle entra en courant dans le salon, Alliette et Tristan ne purent retenir un cri de surprise dont l'intention n'était pas équivoque. Corinne portait un costume de cheval, d'une étoffe tout à la fois ferme et légère, et d'une coupe leste, favorable à sa taille. Ses pieds n'étaient pas embarrassés dans une immense queue d'amazone, et, bien que sa jupe fût plus longue et plus ample que celle d'une robe ordinaire, elle ne gênait aucun de ses mouvements, toujours vifs et gracieux. Corinne avait aussi supprimé cet horrible chapeau rond, que les femmes s'obstinent à conserver par suite

d'une inconcevable erreur de leur coquetterie, et elle l'avait remplacé par un feutre gris, de forme haute et conique, dont les bords larges et souples, pouvant se plier à volonté, devaient la garantir de l'ardeur du soleil, chose à laquelle madame Briant tenait, comme on sait, excessivement. Une petite plume bleue, posée sur le côté gauche de cette coiffure, retombait en arrière, et achevait de donner à l'ensemble de ce costume une certaine analogie avec celui que les femmes à la mode avaient adopté dans le commencement du xviie siècle.

Aussitôt que les deux amies se furent embrassées, Corinne ôta son feutre qu'elle jeta sur une chaise, et, ayant secoué la tête avec une grâce inimitable, elle fit ondoyer autour de son doux et joyeux visage les belles boucles de sa blonde chevelure. En ce moment, M. et madame Briant faisaient aussi leur entrée dans le salon; leurs physionomies étaient si radieuses, qu'on pouvait facilement juger qu'il y avait au moins une heure qu'ils ne s'étaient querellés. — Vous êtes de bien aimables voisins, leur dit Alliette en tendant une de ses mains au docteur et l'autre à sa femme. J'avais bien peur que vous n'eussiez déjà quelque engagement pour votre journée. — Nous l'aurions certainement rompu, s'écria madame Briant, dont la figure s'épanouissait de plus en plus. — C'est qu'il n'y a rien de plus charmant que la campagne quand on est lié comme nous le sommes; on se voit d'abord sans cérémonie, et on finit par se considérer comme ne faisant qu'une seule famille. — Je trouve que votre salon est bien joli, reprit madame Briant en changeant d'idée. — Grâce à ma sœur, dit Tristan, c'est elle qui a arrangé ces fleurs aussi délicieusement. Elle sait que je les aime beaucoup, et elle a voulu me faire cette aimable surprise. — Corinne, repartit madame Briant, puisque tu aimes tant les fleurs aussi, il faudra prier mademoiselle Alliette d'avoir la bonté de t'apprendre comment elle s'y prend pour faire d'aussi jolis vases, d'aussi ravissantes corbeilles. — Ce sera avec bien du plaisir, madame, dit Alliette. Corinne, j'irai vous donner des leçons. — Elle viendra en prendre chez vous, mademoiselle; ce sera beaucoup plus convenable, ajouta vivement madame Briant. Ah! voilà MM. d'Igornay, continua-t-elle en jetant un regard sur la cour, où un bruit de chevaux venait de se faire entendre.

Peu de moments après, le baron et César faisaient leur entrée dans le salon. Le fils marchait sur les talons du père; tous deux avaient le maintien plus solennel encore que de coutume. Jamais les bottes à la prussienne de d'Igornay n'avaient été mieux vernies; jamais non plus son jabot ne s'était épanoui avec autant de majesté sur sa poitrine. Il y avait dans tout cela une intention qui n'échappa point à la sagacité toujours en éveil de madame Briant. — Il se trame certainement quelque chose, pensa-t-elle pendant que les deux nouveaux venus faisaient leurs saluts multipliés à la compagnie. — Bonjour, monsieur le baron, continua-t-elle à haute voix. Je suis bien heureuse de vous voir. Comment cela va-t-il, monsieur César? — Madame, je vous présente mon hommage ainsi qu'à mademoiselle Corinne. Magnifique journée, mon cher docteur. Nous n'avions pas un temps comme cela de l'autre côté, n'est-il pas vrai? Il y faisait quelquefois très chaud cependant, vous m'entendez bien. — Nous avons vingt-huit degrés à mon thermomètre, reprit le docteur. — Aussi les mouches piquaient furieusement ce matin, ajouta avec précipitation César; Rognolet est tout en sang; je ne pouvais pas le tenir pendant la route.

Le baron regarda Tristan d'un air qui semblait dire : Quel gaillard que mon fils! que vous en semble? « Il n'en a jamais tant débité de sa vie, pensa madame Briant, il est à coup sûr amoureux. » Le baron se rapprocha de Tristan et lui dit à voix basse : — Je suis bien fâché que les Briant soient ici, nous ne pourrons pas parler de nos projets. — Je les ai, au contraire, engagés à venir pour faire diversion à l'embarras inséparable d'une entrevue de cette nature, car ma sœur est avertie. Il sera du reste facile de nous absenter un moment sous un prétexte quelconque pour causer de l'affaire qui nous occupe.

D'Igornay, qui avait un penchant décidé pour les mystères maladroits, parut enchanté de cet arrangement, et il en témoigna sa satisfaction par quelques-unes de ses phrases les plus embrouillées. Puis il revint, suivi de Beauregard, auprès de la table à ouvrage, autour de laquelle madame Briant, Alliette et Corinne s'étaient établies. La conversation se prolongea, insignifiante et cependant non interrompue, jusqu'au

moment où l'on vint annoncer que le dîner était servi. Tristan, Alliette et Corinne étaient pourtant spirituels et instruits, mais leur esprit et leur instruction ne pouvaient pas leur servir avec des gens pour lesquels la causerie n'était jamais qu'un commérage plus ou moins médisant.

Le dîner fut assez gai; Beauregard et Alliette en firent les honneurs avec une simplicité délicate qui charma leurs convives. A sept heures précises, Lazare parut dans la cour, suivi de Fanchon; on amena la Biche et Rognolet, ainsi que les chevaux de Tristan et d'Alliette, et la cavalcade, ayant pris congé des Briant, se dirigea vers les bois qu'il fallait traverser pour retourner chez les d'Igornay. Comme Tristan avait aidé Corinne à se mettre en selle, madame Briant ne douta pas qu'il ne la demandât promptement en mariage, et son mari fut un peu de cet avis : il trouvait sa fille assez jolie pour justifier cette espérance.

— Eh bien! monsieur le comte, dit le baron à Beauregard, dans un moment où ils étaient tous un peu en arrière de leurs compagnons. — Eh bien! j'ai parlé à ma sœur, et, comme je le prévoyais, je l'ai trouvée fort touchée de votre désir de l'avoir pour belle-fille. Son accueil a dû aussi vous le prouver. La seule objection qu'elle m'ait faite est notre grand deuil; je pense que vous trouverez qu'elle est toute naturelle. — En ne faisant pas de noce, cette objection tombe d'elle-même, dit le baron. — Il faudrait au moins laisser s'écouler les six premiers mois, reprit Tristan. Ce délai aurait d'ailleurs l'avantage de mettre ma sœur et César à même de se connaître et de s'apprécier,

Le baron ne répondit rien, mais sa physionomie exprima un si prodigieux étonnement qu'il n'eût tenu qu'à Beauregard de croire qu'il avait dit la chose la plus absurde du monde. Alors Tristan se résigna malgré lui à recourir au moyen que l'obligeante insinuation habituelle à madame Briant lui avait suggéré. La rougeur sur le front, la honte et la douleur dans l'âme, il se rapprocha de d'Igornay, et bien qu'il ne pût être entendu de sa sœur qui galopait en avant avec Corinne et César, il dit à voix basse. — J'ai un secret à confier à votre loyauté. — — Il me semble que j'entends le comte votre père; parlez, mon jeune ami, je vous écoute. — Ce que je vais vous dire restera entre nous, demanda Tristan, fortifié dans sa coupable résolution par les paroles qu'il venait d'entendre. — Foi de gentilhomme, s'écria d'Igornay en mettant la main sur son cœur. — La santé de ma sœur me donne les plus vives inquiétudes, dit Tristan avec une précipitation qui eût trahi son trouble s'il avait eu affaire à un auditeur plus avisé. — Je le sais, répondit froidement d'Igornay. — Eh bien! dans cette situation, croyez-vous qu'il soit bien loyal à moi de laisser ma sœur se marier? — J'ai été veuf de très bonne heure, dit le baron, et je ne m'en suis pas plus mal trouvé. Pourvu que César ait un fils, je n'en demande pas davantage.

Le visage du malheureux Tristan se contracta sous l'effort qu'il fit pour dissimuler sa douleur et son indignation. Jamais il n'avait autant souffert, quoiqu'il eût bien souffert déjà. — Je réfléchirai encore, dit-il en essayant de paraître calme. Pour le moment, je me bornerai à vous dire que ma sœur ne cédera pas sur la question du grand deuil; il serait même imprudent de lui en parler. — Nous attendrons donc, reprit d'Igornay un peu contrarié. Cela nous remet à l'automne; mais il faut savoir entendre raison, n'est-il pas vrai? Touchez là, mon cher comte : ce sera le gage de notre mutuelle parole. Tristan tendit, en frémissant de rage, sa main à d'Igornay; puis il piqua des deux pour rejoindre César et les deux jeunes filles.

Quand Tristan, sur les traces duquel le baron s'était élancé avec toute la vitesse dont la Biche était susceptible, eut rejoint César et les deux jeunes filles, il n'eut rien de plus pressé que d'interroger, par un regard douloureusement inquiet, le visage de sa sœur. Il s'attendait à y trouver les traces de l'anxiété qui était dans son propre cœur; en le voyant calme et presque souriant, sa surprise fut extrême, et il ressentit aussitôt un vague bien-être, à l'aide duquel il put maîtriser ses poignantes émotions, sans perdre toutefois l'accablant souvenir de la mauvaise action qu'il venait de commettre à l'instant même. La cavalcade se trouvait de nouveau réunie comme au moment du départ, et, sous la voûte de feuillage du sentier qu'elle suivait, elle offrait un tableau vraiment pittoresque. Alliette et Co-

rinne marchaient côte à côte en avant, et il eût été difficile à l'imagination la plus poétiquement riche, de rêver quelque chose de plus délicieux que ces deux jeunes filles également ravissantes et cependant si différentes l'une de l'autre. Alliette, avec son intelligent et mélancolique regard, son sourire rêveur et doux, ses magnifiques cheveux à la couleur sombre et la pâleur animée de son teint, pouvait donner l'idée d'une de ces créations fantastiques du génie, dont la nature n'a jamais pu fournir le modèle. Souple et mignonne comme Fénella, gouvernant son cheval avec l'aisance distraite et la grâce téméraire de Diana Vernon, elle semblait la réalité de ces deux rêves immortels du plus grand des romanciers. Son costume, parfaitement semblable à celui de sa compagne, mais tout à fait noir, faisait ressortir la finesse de sa taille, en même temps que la hauteur de son feutre la faisait paraître plus élevée. Lente et peu expansive dans l'habitude de la vie, le mouvement et la vivacité de l'air l'avaient rendue alerte et causante : on eût dit qu'en se sentant emportée par une course rapide, elle croyait fuir pour jamais ses souffrances de tous les jours.

La vue de Corinne n'aurait pas fait naître une semblable pensée, car la gaîté qui resplendissait sur son charmant visage, n'avait pas la vague apparence d'une impression fugitive, et son joyeux regard pouvait s'arrêter sùr l'avenir ou se retourner vers le passé, sans perdre un instant sa radieuse sérénité. La bouche à demi ouverte, comme pour aspirer à la fois toutes les vivifiantes émanations que la brise du soir lui apportait, l'oreille attentive à tous les murmures, l'œil ouvert sur toutes les fleurs qui brillaient dans l'herbe et sur tous les rayons qui se glissaient à travers le feuillage, elle était la vivante image du bonheur confiant, ou de l'illusion croyante en sa durée. Chacune de ses paroles renfermait une espérance, et son silence lui-même n'indiquait jamais le rapide passage d'une triste pensée : c'était comme sa belle chevelure blonde, d'où jaillissaient des étincelles quand le soleil la caressait, et qui brillait encore quand l'ombre passait sur elle.

Quant à César, dont la jeunesse était en quelque sorte pétrifiée par l'éducation qu'il avait reçue, il galopait tantôt aux côtés, tantôt à la suite des deux amies, sans paraître accorder la moindre attention à leur merveilleuse beauté. Il aurait cependant voulu leur plaire, parce que son père lui avait donné quelques notions vagues de galanterie : mais pour atteindre ce but, il n'avait trouvé rien de mieux, dans sa stérile innocence, que d'exploiter la vigueur de Rognolet. A chaque instant il enfonçait ses éperons dans les flancs du pauvre animal, qui faisait alors des bonds furieux mais inutiles, car César tenait à sa selle comme sa selle tenait à son cheval. Nous ne saurions nombrer tous les fossés que sauta le candide séducteur, toutes les haies qu'il franchit. Une fois cependant, il eut une délicate inspiration : Corinne avait poussé un cri d'admiration à la vue d'un papillon magnifique qui fuyait sous l'ombrage ; César s'élança à sa poursuite, au risque de se crever les yeux, et il revint triomphant quelques instants après, tenant le papillon écrasé dans sa main. Il avait dépassé le but, comme tous les sots depuis le commencement du monde ; mais pour cette fois, ce ne fut pas un échec, car au moment où il présentait sa conquête, Corinne s'extasiait naïvement devant une branche de chèvrefeuille que Tristan venait de cueillir pour elle sans en faire tomber une seule fleur, et elle n'accorda aucune attention au papillon meurtri et défiguré.

La soirée s'avançait ; on était déjà loin du château de Beauregard et juste à moitié chemin de celui d'Igornay ; Tristan donna le signal du retour. — Nous nous reverrons bientôt, baron, j'espère ? César, je compte sur vous pour l'ouverture de la chasse à la fin du mois prochain. Il y avait dans la bienveillance de ces paroles une espèce d'insinuation de ne pas multiplier leurs visites, qui, bien entendu, échappa à l'intelligence des deux d'Igornay. — Nous avons le temps de parler de la chasse, voisin, reprit le baron ; car nous nous réunirons plus d'une fois avant l'ouverture dont vous parlez. — J'y compte bien, murmura Beauregard. — Si je ne viens pas moi-même, continua d'Igornay, je vous enverrai César. Il est temps qu'il commence à voler de ses propres ailes. Qu'en pense mademoiselle Alliette ? — Je suis tout à fait de cet avis, monsieur. Cependant je désire que vous puissiez accompagner M. César, quand il nous fera l'honneur de venir nous voir. Le baron sa-



tua, César en fit autant, et ils se disposèrent à s'éloigner. — Avez-vous des armes? demanda d'Igornay, en rassemblant la Biche pour partir. — Des armes! répondit Tristan, et pourquoi faire, voisin, je vous prie? — Pour traverser ces grands vilains bois que nous venons de parcourir. Avant un quart d'heure il fera tout à fait nuit. — Mais le pays est si sûr, reprit Tristan; et puis la lune va se lever, continua-t-il avec un sourire. — Jeune homme, vous ne connaissez pas le monde, dit gravement d'Igornay, autrement vous feriez ce que je fais depuis mon retour dans ce pays de révolutions. Tenez, regardez. Et, en prononçant ces mots, le baron montra du doigt les fontes attachées sur le devant de sa selle, d'où sortaient les crosses de deux pistolets d'arçon. Puis il fouilla dans une des poches de son habit bleu barbeau, et il en tira un petit poignard. — Vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai? Voilà comme il faut voyager en France. Il salua de nouveau *les dames*, et ils partirent tous deux, au grand contentement de Rognolet, à qui un dernier coup d'éperon plus formidable que tous les autres, fit faire un bond magnifique. — Enfin, nous en sommes quittes, dit Tristan, comme si son cœur eût été soulagé d'un poids énorme. — Oh! ne vous plaignez pas, mon frère, reprit doucement Alliette; cette journée s'est mieux passée que je ne l'avais espéré. N'est-ce pas, Corinne, qu'ils n'ont pas été trop ennuyeux? — Comment puis-je le savoir, ma chère? vous étiez là. Les deux amies échangèrent un tendre serrement de main, et l'on se remit en route pour retourner à Beauregard.

La nuit s'avançait, mais elle était si belle, si calme, et elle annonçait devoir être si lumineuse qu'on pouvait la considérer, en quelque sorte, comme une continuation affaiblie du jour. Le soleil avait disparu à l'extrémité d'un horizon sans nuages, et à l'horizon opposé, la lune se levait brillante et pure, précédée d'un cortége d'étoiles, à chaque instant plus nombreux et plus splendide. Le vent, qui apportait de lointaines rumeurs, toujours plus harmonieuses à mesure qu'elles devenaient plus faibles, était doux et parfumé et s'il faisait frémir le feuillage, ce frémissement était d'une mélancolie presque joyeuse qui ne jetait aucune tristesse dans les âmes. Le chemin que suivaient les deux jeunes filles et leur compagnon, assez large pour que trois cavaliers y pussent marcher de front, traversait une futaie de hêtres, et côtoyait un ruisseau coulant au niveau du sol sur des cailloux étincelants. Tantôt la lune en montant dans le ciel envoyait de grands jets de lumières à travers la voûte formée par la cime des hêtres de la futaie, tantôt ses rayons glissaient légèrement sur les ondes paisibles du ruisseau qui s'illuminaient subitement. Quelquefois le feuillage était si serré que l'obscurité devenait tout à coup profonde,

dit que si Corinne l'aimait, il pourrait peut-être trouver moins lourd pour un moment l'insupportable fardeau de ses souffrances morales. Là s'était arrêté sa pensée, car elle l'eût fait rougir et reculer, s'il eût vu toutes les conséquences de sa coupable inspiration; puis, comme tous les hommes impressionnables et mobiles, une fois entré dans cette voie, un premier remords avait été impuissant à l'en faire sortir. En voyant le changement de Corinne, il se flatta qu'il ne serait pas durable, et comme il durait, il en éprouva de la satisfaction. D'illusion en illusion, il en vint à se persuader qu'il aimait lui-même, et il prit la résolution, hélas! bien stérile, de renfermer honorablement cet amour dans les limites étroites du devoir. Ainsi rassuré, il abandonna les choses à leur pente naturelle, et il fut tranquille, parce qu'il se crut irréprochable.

Si madame Briant eût été moins ambitieuse, et par conséquent plus clairvoyante, au lieu de se féliciter du changement fâcheux survenu dans le caractère de sa fille, elle aurait dû chercher à s'assurer s'il devait avoir une heureuse issue pour son bonheur à venir. Sans doute il n'était ni facile, ni convenable de s'adresser pour cela à Tristan lui-même, mais on pouvait se confier à Alliette, qui aurait interrogé son frère, si elle n'eût pas déjà connu ses intentions. Malheureusement, la vanité de madame Briant était si grande et son erreur si complète, qu'elle s'attendait à chaque instant à voir le jeune comte de Beauregard venir se jeter à ses pieds pour lui demander la main de sa fille. Quel plaisir alors de pouvoir conter aux amis et aux envieux, à ceux-ci surtout, ce qui s'était passé! Quelle jouissance aussi, de pouvoir se dire à soi-même : Je n'aime pas la noblesse, mais un noble est venu me supplier de lui donner ma fille pour en faire une comtesse! Puis, une fois le mariage fait, ne serait-il pas facile de dominer Tristan jusqu'à lui faire comprendre que sa sœur devait rester fille pour laisser toute la fortune au dernier descendant de sa famille? Enfin, le jeune comte avait d'incontestables qualités, et il rendrait certainement Corinne heureuse : cette dernière considération n'était pas non plus à dédaigner.

Il y avait à peu près quinze jours que cette situation durait, sans qu'aucun événement fût venu la simplifier ou la compliquer. Un soir les époux Briant causaient dans le salon de leur habitation d'une voix basse et animée. Le changement qui s'était opéré dans les habitudes de leur fille commençait sans doute à leur causer une inquiétude sur laquelle ils n'étaient pas d'accord, car le docteur s'écria en élevant un peu la voix : — Je n'écrirai pas cela! — Eh bien! je le ferai, moi; et nous verrons s'il aura le cœur de jeter le trouble dans un ménage si uni jusqu'à ce jour. — D'abord, ma chère, notre ménage n'a jamais été beaucoup plus uni qu'en ce moment; ensuite vous ferez une chose qui vous couvrira de ridicule dans ce pays où vous jouissez d'une grande considération. Réfléchissez à tout cela, et comme vous avez un tact exquis, vous comprendrez qu'il faut mener cette affaire plus doucement. Nous consulterons Corinne; si elle aime, comme vous l'espérez et comme je le crains maintenant, M. de Beauregard, je m'adresserai personnellement à lui, et comme ami, comme père, je le supplierai de s'expliquer. Ce parti est sage, cette marche est loyale, vous me tromperiez bien si vous vous refusiez à les adopter. Il n'y avait rien à répondre à une déclaration à la fois aussi ferme et aussi bienveillante. Elle entrait dans les vues de madame Briant, mais elle avait le tort immense de venir de son mari : elle allait donc la combattre, lorsque Corinne parut à la grille du jardin : Tristan l'accompagnait. — Ouvrirez-vous enfin les yeux, dit madame Briant à son mari en lui montrant les deux jeunes gens qui se séparaient, car Tristan reprit le chemin du château. — Oui, ma femme, je les ouvre, reprit avec inquiétude le docteur, et Dieu veuille que ce ne soit pas trop tard! Puis, quand Corinne fut près de la fenêtre du salon qui était ouverte, il lui fit signe de venir les trouver.

Le signe que M. Briant avait fait à sa fille pour l'engager à venir le trouver au salon, était affectueux, et cependant le cœur de la pauvre enfant se serra douloureusement quand elle l'aperçut, car un secret instinct lui dit aussitôt que c'était bien sûrement d'elle qu'on s'occupait, et qu'elle allait, sans aucun doute, avoir un interrogatoire à soutenir. La tendresse pleine d'émotion avec laquelle le bon docteur la reçut, lorsqu'elle parut pâle et tremblante sur le seuil de l'appartement, n'eut pas le pouvoir de la rassu-

rer. Sa mère était là, le visage irrité, le regard investigateur : c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour détruire le peu d'énergie qui restait encore dans cette âme déjà si brisée. — Nous nous occupions de vous, ma fille, dit-elle d'une voix qu'elle chercha vainement à rendre bienveillante ; — et vous venez on ne peut plus à propos.

Corinne garda le silence, et comme ses genoux fléchissaient sous elle, elle se hâta de poser sa main tremblante sur le dossier du premier fauteuil qui se trouva à sa portée : sans cet appui, il lui eût été impossible de se soutenir. — Oui, ma chère enfant, justement quand nous t'avons aperçue, nous nous occupions de toi, de ton bonheur, reprit le docteur tendrement, — et si tu n'étais pas rentrée, je crois que, dans mon impatience, je serais allé te chercher au château. « Ils vont me parler de M. de Beauregard, pensa Corinne avec une anxiété impossible à décrire. Mon Dieu! que je suis malheureuse! » — Nous songeons à te marier, continua le docteur en souriant, dans l'espoir que ce sourire ramènerait un peu de tranquillité sur le visage désolé de sa fille ; — et nous parlions de cette grande affaire, ta mère et moi. — Ajoutez, monsieur Briant, que nous n'étions nullement d'accord ; je tiens à ce que Corinne le sache d'avance, interrompit vivement sa mère, qui pouvait à peine contenir son impatience d'en venir au fait. — Rien ne presse encore, murmura faiblement Corinne, que l'expression sèche et dure du visage de sa mère faisait frissonner de la tête aux pieds. Je n'ai que dix-sept ans... je ne les ai même pas tout à fait encore ; et n'est-ce pas de bien bonne heure pour... — Les jeunes filles sont de fort mauvais juges de ces sortes de choses, repartit madame Briant avec une aigreur qui eût passé pour de la colère chez une autre personne ; et celles qui, comme vous, ont le bonheur de vivre sous une direction tendre et éclairée, doivent se soumettre à ce qu'on a décidé pour elles. Toutefois, mon enfant, comme j'ai la plus grande confiance en votre excellent jugement, je vous laisse pleine et entière liberté d'opter entre l'avis de votre père et le mien. Je compte, monsieur Briant, que vous ne me démentirez pas.

Madame Briant, en préparant ainsi les voies, voulait que Corinne crût bien qu'elle avait plus de sollicitude pour son bonheur que son mari. - Mais, ma femme, riposta celui-ci avec fermeté, car il vit où elle voulait en venir, je ne suis pas d'un avis opposé au vôtre. En vérité, on croirait, à vous entendre, que je ne tiens pas tout autant que vous à voir ma fille heureuse. Tu sais le contraire, n'est-ce pas, ma petite Corinne ? Écoute donc le récit de ce qui se passe, mon amour, ajouta-t-il : un parti, qui me paraît fort convenable, s'est présenté pour toi ce matin même. Ta mère prétend que tu peux en trouver un beaucoup plus avantageux : je suis à mille lieues de la contredire ; je souhaite même que la chose arrive ; mais, avant de refuser définitivement ce premier parti, je voudrais avoir quelques certitudes, ou du moins quelques espérances qu'il y a des chances pour le second. Cela ne te semble-t-il pas tout-à-fait raisonnable ? Parle franchement ; je ne prendrai en mauvaise part rien de ce que tu me diras, je t'en donne ma parole d'honneur : non, pour te rassurer davantage, j'en jure par ma tendresse pour toi ! Tu sais qu'elle ne s'est jamais démentie. — Oh ! je vous crois, mon bon père, répondit Corinne : mais d'une voix si faible, que ses parents ne l'auraient pas entendue s'ils n'avaient pas eu les yeux fixés sur elle. — La personne qui vous a demandée en mariage est M. Ragonneau, pour son fils Simon, dit résolûment madame Briant, et celle que je vous destine est M. le comte de Beauregard : maintenant, choisissez. — Mais, ma mère, je ne saurais choisir, repartit Corinne avec un peu plus de force. — — Et pourquoi cela, s'il vous plaît ? demanda madame Briant. Il me semble que la question est bien nettement posée : M. le comte Tristan de Beauregard ou M. Simon Ragonneau. — De ces deux personnes, maman, il y en a une qui n'a pas fait connaître jusqu'à ce jour ses intentions... et... — Si vous êtes sûre de ses sentiments, ma fille, répliqua madame Briant, c'est absolument la même chose. — Pas tout à fait, repartit à son tour le docteur ; cependant je suis trop juste pour ne pas convenir que ce serait déjà une forte présomption ; ainsi, ma bonne petite Corinne, si tu sais quelque chose de plus que nous, il est de ton intérêt, je dirai plus, de ton devoir, de nous l'avouer sans détour. Nous n'avons, ta mère et moi, qu'un but, qu'un désir, c'est que tu sois heureuse comme tu mérites de l'être. — Oh ! je le sais ! je le sais ! s'écria Corinne ; mais je n'ai rien à vous appren-

dre... Rien, continua-t-elle plus bas, et comme si elle n'avait plus la force d'articuler un seul mot. — Vraiment, monsieur, vous êtes de la plus révoltante indélicatesse, reprit madame Briant avec colère et mépris. Le cœur des femmes a toujours été un livre fermé pour vous, et vous me donnez une nouvelle preuve de votre grossière ignorance, en interrogeant votre fille avec la même brutalité que vous mettiez autrefois à couper des jambes et des bras sur les champs de bataille. Corinne, je vous défends de répondre à aucune question en ce moment; quand nous serons seules, ce sera différent, vous pourrez alors me parler à cœur ouvert. — Hélas! ma mère, alors, comme en ce moment, je n'aurai rien à dire, balbutia la pauvre Corinne; rien, si ce n'est que je suis bien malheureuse!

Des sanglots étouffés avaient précédé ces douloureuses paroles, un torrent de larmes leur succéda immédiatement : toutes les craintes tardives du docteur furent en un instant confirmées. — Vous l'entendez, monsieur! s'écria madame Briant hors d'elle-même. Maintenant contemplez votre ouvrage, et félicitez-vous de votre sollicitude paternelle, de votre pénétration surtout; elles sont grandes toutes deux. — Ah! vous m'accusez de tout ceci, madame! mais ce que vous faites là est infâme, savez-vous bien! il ne vous suffit donc pas d'avoir, par votre coupable aveuglement et votre sotte vanité, désolé le cœur de mon enfant, vous voulez encore me l'aliéner, et nous priver de la consolation de pleurer ensemble, elle et moi. Corinne, ma fille bien-aimée, continua le docteur, dis-moi ce qui te fait souffrir! explique-toi sur ce que tu désires qu'on fasse pour te rendre la tranquillité, rien ne paraîtra difficile à ton pauvre vieux père, aucune démarche ne lui coûtera quand il s'agira pour lui de te servir, de te prouver qu'il t'aime au delà de toute expression. Tu as de l'amour pour M. de Beauregard, n'est-ce pas? Eh bien! j'irai le trouver; je lui dirai que j'étais le plus ancien ami de son loyal père; je lui montrerai mes cheveux blancs, et je le supplierai de s'expliquer sans détour. S'il partage tes sentiments, comme je n'en doute pas; s'il a cherché à faire naître les tiens, il est trop homme d'honneur pour ne pas me demander ta main, et, s'il ne le faisait pas, je te crois trop fière pour continuer à l'aimer encore. Alors tu l'oublieras, ma fille; et tu uniras ta destinée à celle d'un brave garçon qui te rendra heureuse, et que tu chériras bientôt, parce qu'il est digne de l'affection d'une fille pure comme toi. Faisons cela, mon enfant! — Corinne, on vous conseille là des imprudences et des lâchetés, dit madame Briant.

— Silence, madame! s'écria le docteur. Silence! car je suis le maître ici. J'ai pu jusqu'à présent paraître votre esclave, en vous laissant gouverner ma maison à votre fantaisie; mais il s'agit maintenant du bonheur de ma fille, je n'en ferai qu'à ma tête. Il faut que cette situation fausse cesse, et elle cessera, j'en prends l'engagement devant Dieu! Mais parle donc, Corinne! dis-moi donc que j'ai raison de vouloir dissiper tes doutes; car tu en as, ma pauvre enfant! je ne le vois que trop à la pâleur de ton visage, à ta tristesse, chaque jour plus grande. Un seul mot, ma fille... Aimes-tu M. de Beauregard? — Je le crois, mon père. — Et lui, t'aime-t-il? — Je n'en sais rien. — As-tu, du moins, quelque soupçon, quelque espérance à cet égard? — Non, il est toujours le même avec moi. — Eh bien! il faudra qu'il se décide à s'expliquer, car je vais de ce pas... — Vous perdrez tout, mon père, articula péniblement la pauvre Corinne; M. de Beauregard est bon, mais il est fier, et si vous essayez de faire violence à ses sentiments, il me prendra en haine, et alors je n'aurai plus qu'à mourir! — Ce n'est pas moi qui le lui fais dire, monsieur, s'écria madame Briant d'un air de triomphe. Nous autres femmes, nous avons des délicatesses que vous ne pouvez pas comprendre, et...

— Vous avez des délicatesses, interrompit le docteur, soit; mais, moi, j'ai des devoirs à remplir, et pour cela je n'attendrai pas que le mal que je redoute soit irréparable... — Il l'est déjà, mon père, murmura Corinne. Au nom du ciel, ne l'aggravez pas! — Que faire, mon Dieu? dit Briant en se couvrant le visage de ses deux mains. — Ce que je vous disais, mon mari; attendre. — Attendre! répéta le docteur, en attachant un douloureux regard sur le visage déjà profondément altéré de sa fille. Et si, en attendant, les choses ne changent pas? — C'est impossible, répondit doucement madame Briant. Mais enfin, si cela arrivait, il serait toujours temps de demander une explication à M. de Beauregard. Aujourd'hui, vous n'en auriez pas

le droit, et cela n'aurait d'autre résultat que de lui faire connaître les sentiments de Corinne, qu'il ignore sûrement encore. Réfléchissez de sang-froid aux conséquences d'une pareille démarche, mon ami, et vous verrez que votre fille a raison.

Il y avait un côté spécieux dans ce résumé de la situation, et le docteur en fut frappé; il était d'ailleurs parvenu à l'apogée de la force morale qu'il pouvait déployer en une seule fois, et il sentait instinctivement que plus de violence n'aboutirait qu'à plus de faiblesse. — Je veux bien consentir à temporiser encore, dit-il, mais c'est à deux conditions : la première, que Corinne m'affirmera n'avoir reçu aucun aveu coupable de M. de Beauregard ; la seconde, qu'elle viendra m'avertir à l'instant même si elle en reçoit un. — Je vous jure, mon père, s'écria Corinne, qu'il ne m'a jamais rien dit qui fût de nature à me faire croire qu'il eût pour moi d'autres sentiments que ceux qu'il avait quand nous étions tous deux enfants! Si je l'aime, c'est malgré lui, car lorsque nous sommes ensemble, ce n'est jamais de lui qu'il me parle. — Ah! fit le docteur, et de quoi t'entretient-il donc? — D'Alliette, qu'il aime tendrement et qu'il craint de ne pas rendre heureuse; puis de ses chagrins, car il paraît qu'il en a beaucoup. — Noble jeune homme! interrompit vivement madame Briant. Ah! nous serions bien coupables de nous défier de lui! il est si pur.

Le docteur ouvrit la bouche pour répondre, mais il se contint, et il se borna à adresser à sa femme un regard qui exprimait toute sa pensée. Il ne trouvait pas Beauregard si innocent, pour n'entretenir Corinne que de ses chagrins. — S'il t'en dit davantage, ma fille, tu me promets donc que tu viendras sans retard me l'avouer. — Mon père, je vous le jure! répondit Corinne avec une vivacité qui prouvait qu'elle était sincère en prenant l'engagement qu'on exigeait d'elle. — Il y a encore une chose à faire, mon enfant, continua le docteur, c'est d'aller moins souvent au château. En tout état de cause, cela ne serait pas convenable; dans la situation présente, ce serait une chose très grave. Il ne s'agit pas d'une rupture, mais uniquement de régler des rapports qui étaient devenus un peu trop fréquents : cette précaution est même nécessaire pour assurer leur durée. — Vous allez blesser ces pauvres enfants, mon cher, dit madame Briant à voix basse. — Si cela est indispensable, je m'en expliquerai avec mademoiselle Alliette, répondit le docteur du même ton. — Eh bien! à quoi nous résumons-nous? demanda madame Briant. Quel parti prendrez-vous à l'égard de la proposition de mariage de M. Ragonneau? — Je lui dirai que je ne veux marier ma fille que quand elle aura dix-huit ans, répondit M. Briant un peu honteux d'avoir, en définitive, cédé sur tous les points à sa femme. — Ne vaudrait-il pas mieux lui ôter toute espérance dès à présent? repartit madame Briant. — Non, madame, cela ne vaudrait pas mieux, riposta le docteur avec humeur. Que savons-nous si nous ne serons pas dans le cas de changer d'avis? Madame Briant céda; mais elle prit en elle-même la résolution d'arranger les choses de telle sorte que M. Ragonneau ne reviendrait plus à la charge. Chez elle, le calme était encore moins rassurant que la tempête. — Maintenant, puis-je me retirer? demanda timidement Corinne. Je me sens fatiguée, souffrante, et je voudrais me jeter un instant sur mon lit. — Fais ce que tu voudras, mon amour, dit le docteur en passant à plusieurs reprises la main sur la joue pâle et encore humide de larmes de sa fille. Je vais, de mon côté, te préparer une potion calmante que je te porterai tout à l'heure. Voyons, madame Briant, après la guerre, la paix : embrassons-nous. — Vous êtes charmant quand on fait vos quatre volontés, répondit madame Briant en se laissant embrasser d'assez bonne grâce; mais, si on ne vous cédait pas, vous finiriez par devenir féroce : je n'ai jamais vu un lion de votre espèce. — Ah! si j'en avais seulement la peau! marmotta le pauvre docteur, qui venait d'apercevoir sa face débonnaire dans une glace.

VI

Tristan, après avoir, comme on doit s'en souvenir, quitté Corinne à la grille de la maison du docteur, était retourné au château, près d'Alliette, qu'il avait laissée en compagnie de César d'Igornay. Ce dernier, émancipé par son père jusqu'à pouvoir venir, tout seul, visiter mademoiselle de Beauregard, et admis par Tristan, à titre de prétendu, était un véritable futur *in par-*

tibus. Jamais le mot d'amour ni de mariage ne sortait de sa bouche, et, en présence de celle qu'il pouvait, en quelque sorte, considérer comme sa fiancée, il ne faisait jamais aucune allusion à leur situation réciproque. Il était amoureux cependant; mais son amour, bien différent de celui qui, suivant l'opinion reçue, donne de l'esprit aux plus simples, n'avait eu d'autre résultat pour lui que de développer fabuleusement un appétit déjà formidable et proverbial dans le pays. Quand César venait au château, il s'arrangeait toujours de manière à arriver pour l'heure du déjeuner, et il n'en repartait jamais qu'après le dîner. Ce qu'il consommait de vivres à ces deux repas était prodigieux, ce qui ne l'empêchait pas de se réconforter, dans l'après-midi, avec quelques débris de viande froide arrosés de trois ou quatre grands verres du meilleur vin de la cave du feu comte de Beauregard. Le cœur d'un homme dont l'estomac était si occupé ne devait pas être plus gênant pour lui que pour les autres; aussi César n'était-il jamais ni mélancolique ni jaloux, et la pauvre Alliette, qui frémissait souvent à l'idée du sort qui lui était réservé, pouvait-elle du moins l'oublier quelquefois, même en présence de celui dont elle attendait son malheur. Il était résulté de cela un grand calme pour tout le monde, et, quoique l'union projetée fût toujours à peu près certaine pour chacun, on ne s'en occupait pas plus que si elle ne devait plus avoir lieu, ou qu'il n'en eût jamais été question : de temps en temps seulement, le baron accompagnait son fils, et dans la journée il trouvait le moyen de dire à Tristan, toujours avec une intention de mystère, mais toujours maladroitement : « Mon cher voisin, vous savez ce qui est convenu; j'ai confiance en vous comme votre excellent père avait confiance en moi. » Sans s'en douter, d'Igornay avait rencontré là le meilleur moyen d'arriver à la conclusion de l'affaire qu'il souhaitait. Les quelques paroles que nous venons de rapporter étaient un talisman parfait que le hasard, cette providence des sots, lui avait fourni; et, comme le baron revenait souvent à la même idée par difficulté d'en trouver une autre, il assurait bien mieux le succès de ses plans que ne l'eût fait un homme adroit qui aurait multiplié ses combinaisons à l'infini. Oh! le monde n'appartient pas autant aux habiles qu'on le croit communément.

La victoire que madame Briant avait remportée sur son mari, tout en laissant croire à ce dernier qu'il restait maître du champ de bataille, et une explication amicale de Tristan et d'Alliette, au sujet de Corinne, avaient amené, pour les principaux personnages de cette histoire, une de ces phases paisibles qui se produisent quelquefois au milieu des situations tristes, comme pour donner une apparence de repos et une ombre d'espérance aux êtres qui souffrent de ces situations. Ainsi le docteur, satisfait d'avoir montré du caractère, avait écrit à son ami Ragonneau pour lui faire connaître son désir de ne marier Corinne que lorsqu'elle aurait dix-huit ans accomplis, et le père de Simon avait accepté cette excuse sans arrière-pensée, et répondu qu'il attendrait patiemment, toutes choses restant comme elles étaient, ce qui n'offrait aucune difficulté, puisque Simon n'avait pas encore eu connaissance de la démarche de son père. D'un autre côté, madame Briant avait achevé de reconquérir sa domination un moment compromise, en promettant à son mari qu'elle ne permettrait plus à sa fille d'aller seule au château; et Corinne était redevenue un peu plus calme depuis que, son secret ayant été deviné, elle n'avait plus, à chaque instant, la crainte de le voir découvert.

Il en était de même de Tristan : l'affection qu'il inspirait avait un moment inquiété sa conscience, mais elle s'était promptement rassurée, grâce aux généreux et délicats conseils de sa sœur, qu'il avait fini par prendre pour ses propres inspirations. Sans avoir fait une seule démarche, sans avoir prononcé, même indirectement, le mot de mariage, il en était venu à se faire une complète illusion sur la pureté de ses vues, et il se croyait loyal parce que sa sœur lui avait dit qu'il fallait l'être.

Une semaine s'était écoulée sans que la situation que nous venons d'esquisser eût subi le moindre changement. Tristan, qui, en licenciant son armée de plâtriers et de peintres, l'avait remplacée par une légion de tapissiers, mettait la dernière main à la restauration de son manoir, et semblait attendre avec une vive impatience qu'elle fût complète. Non seulement il allait moins souvent chez le docteur, mais encore, quand Corinne et sa mère venaient au château, il se bornait à paraître au salon pendant quel-

ques minutes, et, après s'y être montré parfaitement aimable et plus qu'autrefois affectueux, il laissait à sa sœur la tâche de faire les honneurs de sa maison à leurs charmantes voisines, car c'est ainsi qu'il s'était mis à les appeler : « J'ai hâte d'en finir, leur disait-il, et je vous le prouve bien, puisque je me prive du bonheur de vous voir pour être tout à mes travaux; vous me pardonnez, n'est-ce pas? » Ces paroles étaient toujours prononcées avec une intention si évidente, et il y avait dans le son de voix de Tristan quelque chose de si confiant et même de si mystérieux, que madame Briant était obligée de se tenir à quatre pour ne pas répondre au jeune comte : « A votre aise, mon gendre; il ne faut pas se gêner en famille. » Puis, quand elle était de retour chez elle, elle n'avait rien de plus pressé que de répéter au docteur ce qu'elle avait entendu, et surtout ce qu'elle avait cru comprendre, car elle possédait au plus haut degré le génie des interprétations favorables à ses espérances et à ses projets. — Tout cela est bel et bon, ma femme, disait Briant; mais, en attendant, on ne vous demande pas la main de notre fille, et la pauvre enfant change à vue d'œil. — Illusion de médecin, reprenait madame Briant. — Inquiétude de père, grommelait le docteur. Et il quittait le salon pour se réfugier dans sa chambre ou dans le jardin, car il avait formé un plan à lui tout seul, et il craignait de le laisser deviner s'il se mettait en opposition directe avec sa femme, comme il l'avait fait quelques jours auparavant.

Ce plan était d'une grande simplicité, parfaitement raisonnable, et le moment que le docteur avait marqué pour le mettre à exécution était venu. Madame Briant était partie de bonne heure pour aller à la ville, où elle devait commander le trousseau de sa fille. Elle avait pris subitement cette résolution, la veille au soir, en entendant Tristan dire à Alliette qu'il venait de régler le compte de son dernier ouvrier, et que désormais il ne leur restait plus qu'à jouir des embellissements qu'il avait faits.

Corinne et son père avaient déjeuné tête à tête. Pendant le repas, qui fut triste et silencieux, le docteur avait encore été plus frappé que de coutume du changement de sa fille, et il n'en avait obtenu que des larmes en réponse aux questions qu'il lui avait adressées. « Je ne dois pas différer plus longtemps, se dit-il intérieurement; et puisque ma femme est absente, je profiterai de la liberté de cette journée pour sortir d'incertitude. » Et, continuant à haute voix, il ajouta en s'adressant à sa fille : — Quels sont tes projets pour aujourd'hui, ma petite Corinne? — Je n'en ai aucun, mon père. — Tu n'as pas promis d'aller passer la matinée chez nos voisins du château? Corinne fit un signe de tête négatif. — Et sais-tu s'ils doivent venir nous voir? — Je l'ignore, mon père; mais je ne le crois pas... — Puisqu'il en est ainsi, reprit Briant, je puis te laisser seule pour quelques instants. Une affaire importante m'appelle au dehors. — S'il s'agit d'un malade, je pourrais vous accompagner comme je l'ai fait si souvent, répondit Corinne en regardant son père avec inquiétude. Cette maison me semble mortellement triste quand vous n'y êtes pas avec moi. — Je reviendrai bientôt, mon amour, s'écria le docteur attendri, et je t'apporterai peut-être quelque bonne nouvelle, car c'est de toi que je vais m'occuper, pourquoi te le cacherais-je? — Vous n'allez pas au château, j'espère? demanda Corinne, dont le visage se couvrit subitement d'une rougeur ardente, pour redevenir presque aussitôt plus pâle qu'auparavant. — Il n'est pas question du château, ma fille. Ce serait une inconvenance, un oubli de dignité, et, pour toi comme pour moi, je ne voudrais pas m'en rendre coupable. — Faites donc ce que vous avez résolu, mon père, murmura la pauvre Corinne; aussi bien tout m'est indifférent. — Même la tendresse de ton père? dit le docteur d'un ton d'affectueux reproche. — Oh! non! non! repartit vivement Corinne, car elle est ma seule consolation dans ce monde. — *Tu l'aimes* donc bien, pauvre enfant!

Corinne se couvrit le visage de ses deux mains, et elle se mit à sangloter. Le docteur se leva brusquement, et il sortit de la salle à manger avec la précipitation d'un homme qui vient de prendre une résolution subite, ou auquel une réflexion a démontré la nécessité d'accomplir sans plus de retard une résolution déjà ancienne. Sans même songer à garantir par un chapeau son front chauve, sur lequel tombaient à plomb les rayons brûlants d'un soleil d'août, Briant franchit avec une rapidité juvénile la distance qui séparait sa maison du presbytère. La porte d'entrée de celui-ci était ouverte comme d'habitude; le doc-

teur put donc entrer sans ralentir sa course. Il aperçut M. Vialard qui disait son bréviaire, assis sous un berceau de clématite et de chèvrefeuille. A l'aspect du docteur, un barbet noir et blanc s'élança au berceau en aboyant de la façon la plus amicale. — Paix, Catulus! ici, mon chien! s'écria le curé; ne voyez-vous pas que c'est un ami qui vient nous visiter? Souhaitez-vous que nous rentrions à la maison? demanda le curé à Briant, après qu'ils se furent serré la main avec cordialité. — Il me semble, répondit le docteur, que nous serons plus à notre aise ici pour causer.

En ce moment, M. Vialard regarda son visiteur avec attention, et il fut frappé de l'altération de sa physionomie habituellement joviale. — Personne n'est malade chez vous, j'espère, docteur? lui dit-il pendant qu'ils s'établissaient sous le berceau. — Je suis fort inquiet de ma fille, mon cher curé, répondit Briant en passant à plusieurs reprises la main sur son front ruisselant de sueur. — Inquiet de votre fille, mon ami! repartit vivement le prêtre dont le visage exprima aussitôt le plus tendre intérêt. Toutefois ce n'est pas de mon ministère que vous pouvez avoir besoin? ajouta-t-il d'une voix profondément émue. — Non, Dieu merci! mais c'est de votre amitié... de votre amitié d'autrefois. — Pourquoi ne pas invoquer celle d'aujourd'hui! je vous assure qu'il n'existe aucune différence entre elles. Mais voyons, mon vieil ami, de quoi s'agit-il? Vous savez que je suis tout à vous dans les étroites limites de mon pouvoir. — Il s'agit du bonheur et de la vie de mon enfant, dit le docteur à voix basse, mais en serrant fortement le bras du curé, comme s'il voulait lui faire comprendre qu'il fallait accorder la plus grande attention à ses paroles. — Je prierai pour elle, mon cher Briant : c'est tout ce que peut faire un pauvre prêtre. — Dans votre position, vous pouvez plus encore. Vous êtes l'ami du jeune comte de Beauregard? — Si, par ce mot d'ami, vous entendez que je lui suis fort attaché, vous avez raison, Briant, de parler ainsi; mais si vous entendez autre chose, vous êtes dans l'erreur. Celui que vous venez de nommer ne comprend pas l'amitié comme son pauvre père savait la comprendre. — Ma fille l'aime! reprit aussitôt le docteur qui avait hâte de savoir ce qu'il pouvait attendre de l'appui qu'il était venu chercher.

— C'est un affreux malheur, dit M. Vialard en levant les yeux au ciel. Mais que puis-je y faire si ce n'est de pleurer et de prier avec vous? — Parler à votre ancien élève. — Je n'en ai pas le droit, mon ami, repartit le curé avec une fermeté douloureuse; et si je le fais, il me répondra que je sors du cercle de mes attributions; que son choix doit être libre comme ses volontés; que sa position sociale lui impose certains devoirs dont il ne peut s'affranchir; et, quand il m'aura répondu cela, il ne me restera plus qu'à courber la tête, car j'aurai commis une indiscrétion sans résultat utile pour vous.

— Mais il a cherché à se faire aimer de ma fille, monsieur le curé, s'écria Briant en se tordant les mains avec désespoir. Les devoirs de sa position, auxquels vous venez de faire allusion, il s'en est affranchi pour jeter le trouble et la désolation dans le cœur de mon enfant! Dieu m'est témoin que je n'avais jamais espéré sérieusement une union aussi disproportionnée pour ma fille; mais j'ai dû me considérer comme l'égal de M. Beauregard à dater du jour où il n'a pas cru déroger en essayant d'inspirer de l'amour à Corinne. Vous êtes son ami, vous étiez celui de son père; à quel autre que vous pouvais-je m'adresser dans cette douloureuse circonstance? j'en appelle à votre cœur et à votre conscience? — Est-ce bien la vôtre qui m'a parlé, Briant? demanda M. Vialard profondément ému de la douleur du docteur. — Je ne vous comprends pas, répondit celui-ci. — Je veux dire : est-il bien vrai, êtes-vous bien sûr que M. de Beauregard ait cherché à inspirer à votre pauvre enfant les sentiments dont vous venez de me parler? et, s'il l'a fait, est-il seul coupable? — Hélas! je vous comprends maintenant, mon ami! Les folies de ma femme l'ont encouragé, je suis bien obligé d'en convenir avec vous. — Ce qui ne l'excuse pas à mes yeux! s'écria M. Vialard. Écoutez-moi, Briant, continua le curé en saisissant vivement la main du docteur, qu'il garda pressée dans les siennes : écoutez-moi, mon ami, et pardonnez-moi, car, lorsque j'ai reçu votre confidence, j'ai cru que vous vouliez faire de moi l'instrument de votre ambition. La suite de vos tristes aveux m'a ouvert les yeux, et elle met au néant la résolution que j'avais prise de m'abstenir dans cette affaire, que je regretterai peut-être si elle se termine à votre satisfaction,

mais que je déplorerai à coup sûr si elle ne se conclut pas maintenant. Vous avez raison, si M. de Beauregard a sciemment voulu se faire aimer de votre fille, il a détruit de sa propre volonté l'inégalité de vos conditions sociales. S'il l'ignore, il faut que quelqu'un le lui dise, et je me chargerai de ce soin, dussé-je perdre ce qu'il a encore d'affection pour moi dans le cœur.

Il y avait tant de chaleur et de franchise dans les paroles que nous venons de rapporter, M. Vialard avait l'air si ému en les prononçant, que le docteur se sentit attendri et consolé, et qu'il le laissa voir avec la plus naïve et la plus touchante effusion. — Vous me rendez un peu d'espérance, mon cher curé, dit-il; et j'en avais grand besoin, car, lorsque je suis venu près de vous, j'étais bien abattu. — Que ne puis-je faire plus encore! Enfin Dieu le permettra peut-être. Encore un mot, docteur : madame Briant est-elle instruite de la démarche que vous avez faite près de moi? — Je me suis bien gardé de la lui apprendre. — Il vaut mieux en effet qu'elle l'ignore, car elle pourrait être blessée de l'intervention d'un tiers dans une affaire qui ne regarde qu'elle et vous. Je voudrais, si M. de Beauregard, comme je l'espère, vous demande la main de votre fille, que madame Briant pût croire qu'il n'obéit qu'à une inspiration de son cœur. — Comme vous êtes bon, mon ami! dit le docteur avec un étonnement rempli de bonhomie. — Ne m'en sachez aucun gré, c'est mon état, répondit le prêtre en souriant doucement. Les deux amis se levèrent alors et quittèrent le berceau. M. Vialard accompagna le docteur jusqu'à la porte de la maison qui ouvrait sur la rue du village.

Pendant que le docteur retournait chez lui avec plus de hâte encore qu'il n'était venu, l'abbé Vialard réfléchissait à la confidence qu'on lui avait faite et aux engagements qu'il avait pris : le tout était pour lui un sujet de tristesse et d'inquiétude, car, de quelque façon qu'il envisageât les choses, il lui était impossible de leur trouver une issue conforme à ses vœux pour l'avenir de son ancien élève, et à ses sentiments particuliers; il était en outre profondément affligé de se sentir dans l'obligation d'intervenir dans une affaire complétement en dehors du cercle de ses devoirs. Mais déjà fixé sur la ligne de conduite qu'il devait suivre, M. Vialard n'avait plus qu'à songer au moyen qu'il emploierait pour faire connaître la communication qu'il avait reçue et le concours qu'il avait promis. Une explication verbale était plus directe, plus courageuse aussi, peut-être; mais le caractère violent du jeune Beauregard la rendait hasardeuse, car si Tristan s'engageait une fois dans une mauvaise voie, son orgueil, ou si l'on veut son indépendance, l'empêcherait d'en sortir. Une lettre n'avait pas cet inconvénient : elle serait lue jusqu'au bout, et, si elle causait d'abord de l'impatience et de la colère, la réflexion la ferait envisager avec plus de calme, et, comme il n'y aurait pas eu de témoin des premières impressions qu'elle aurait causées, on pourrait, sans honte et sans sacrifice d'amour-propre, revenir à des sentiments plus raisonnables. M. Vialard se détermina donc à écrire la lettre que nous transcrivons ici :

« Si, depuis la mort de votre noble père, quelqu'un me connaît encore dans ce pays, à coup sûr ce doit être vous, mon cher Tristan. Je ne vous dirai donc pas ce que je suis, je ne vous rappellerai pas ce que j'ai toujours été : ma vie et mon affection pour vous suffiront à vous expliquer la démarche que je fais; si, contre mon attente, elles n'y suffisaient pas, je devrais renoncer à être compris par vous, car mes paroles trouveraient encore moins le chemin de votre cœur que le souvenir de mes actions. Vous savez, mon ami, que j'ai toujours compté au nombre de mes devoirs les plus impérieux la discrétion pour tout ce qui regarde la conduite des personnes qui me sont le plus chères. Quand on me demande mon avis, je le donne; quand on croit pouvoir s'en passer, je ne l'offre jamais. Si, dans une circonstance récente, j'ai cru devoir vous avertir du blâme de l'opinion au sujet de vos travaux pour embellir la demeure de vos pères, je ne l'ai fait qu'après une longue et douloureuse hésitation. Vous ne m'en avez pas su mauvais gré, mon ami; je vous en remercie encore, et j'en ai souvent béni Dieu qui m'avait sans doute inspiré. Aujourd'hui, j'ai à vous entretenir d'une chose bien autrement grave, si grave que je n'ai pas balancé un moment à vous en parler. On n'accuse pas encore la délicatesse de votre cœur, la loyauté de votre caractère; mais on craint d'avoir à les accuser plus tard, ce qui arrivera infailliblement si vous ne réalisez

pas certaines espérances que votre conduite a fait concevoir. Votre âge, mon ami, ne vous excuserait pas, car, si vous êtes jeune, vous avez toujours été sérieux, et ce qui passerait pour légèreté chez un autre serait plus sévèrement qualifié chez vous : ne vous en plaignez pas, c'est un hommage qu'on vous rend. M. Briant sort de chez moi, et c'est pour lui que je vous écris ; il m'a confié que sa fille vous aimait plus qu'il ne faudrait pour son bonheur et son repos, et il m'a assuré que cette affection vous aviez cherché à la faire naître. Est-il dans l'erreur ? vous seul, Tristan, pouvez le savoir ; mais, ce dont je puis répondre, c'est qu'il est de bonne foi. Avec une noble et douloureuse franchise, il m'a dit que s'il avait rêvé quelquefois l'honneur de s'allier à vous, il avait plus souvent encore compris le néant de cette ambition ; mais il a ajouté qu'il lui était permis de la concevoir, maintenant que vous n'aviez pas dédaigné de l'encourager. Descendez dans votre conscience, mon enfant : oubliez un instant ce que vous êtes, pour ne songer qu'à ce que vous avez fait ; et, si vous remplissez avec sincérité ce premier devoir, ma tâche sera finie, car vous comprendrez sans peine ce qu'on attend de vous.

» Réfléchissez donc, mon ami, et, quand vous l'aurez fait, ne prenez conseil que de ces hauts principes de morale et d'honneur qui doivent être la règle de conduite de tous les hommes, dans quelque condition que le sort les ait placés.

» M'avez-vous bien compris, mon enfant ? Êtes-vous profondément convaincu que cette lettre ne m'est inspirée que par le désir désintéressé de vous éclairer sur votre situation ? Lisez-vous dans ma pensée combien il m'en coûte de vous adresser des paroles qui blesseront peut-être votre âme indépendante et fière ? Hélas ! mon ami, comme vous maintenant, je n'ai pas eu le choix sur la conduite que je devais tenir, ou plutôt je n'ai eu à choisir qu'entre la crainte de vous déplaire en vous disant la vérité, et le malheur de vous laisser dans l'erreur en ne vous la disant pas : ma préférence a été déterminée par mon dévouement.

» VIALARD. »

Aussitôt que cette lettre fut écrite, le bon curé appela madame Marthe, sa servante, et lui ordonna de la porter au château et de demander s'il y avait une réponse. Puis il retourna dans son petit jardin ; mais il lui fut impossible de rester sous son berceau de chèvrefeuille, et il se mit à marcher avec une précipitation qui témoignait de l'anxiété de son esprit et de la tristesse de son cœur. Une heure qui lui parut un siècle s'écoula ainsi : madame Marthe ne revenait pas, et, comme il ne fallait que vingt minutes pour parcourir deux fois la distance qui séparait le presbytère du château, il était présumable que Tristan s'était décidé à répondre à l'instant même. Déjà M. Vialard énumérait dans sa pensée les avantages et les inconvénients d'une réponse immédiate qui annonçait un parti pris à l'avance, lorsqu'au détour d'une allée ombragée par deux hautes charmilles, il se trouva en présence du jeune comte, venant à lui sa lettre à la main.

Le curé jeta un coup d'œil rapide sur le visage de son ancien élève, et, comme ils se rejoignaient en ce moment, il lui tendit la main. — Me pardonnez-vous, mon enfant ? lui dit-il. — Je venais vous remercier, répondit Tristan ; car je sens qu'il a dû vous en coûter beaucoup de me conseiller une chose que vous regardez comme fâcheuse. — Vous êtes-vous mis dans le cas de la rendre indispensable ? Toute la question est là, mon ami. — Je le crains, et cependant je n'ai eu aucune intention coupable. — Mais si les résultats sont les mêmes ? interrompit vivement M. Vialard. — C'est un grand malheur dont je porterai la peine de façon ou d'autre. — Que voulez-vous dire ? — Que je serai également à plaindre si je l'épouse ou si je ne l'épouse pas. — Mais vous n'avez donc pas pour elle l'affection qu'elle a pour vous ? — Je ne connais ni son cœur ni le mien. — Vous ne connaissez pas votre cœur, Tristan ! s'écria M. Vialard ; vous ne l'avez donc point interrogé avant de chercher à intéresser celui qui souffre pour vous maintenant ? — Il m'a semblé qu'il souffrait lui-même, et j'ai pensé qu'une douce sympathie le consolerait. — Et aujourd'hui ? — Aujourd'hui je reconnais que je m'étais trompé, car le mal qui me tourmentait est toujours aussi profond. — Faites-vous consolateur à votre tour : c'est souvent un moyen de ne pas sentir les douleurs qu'on éprouve. — C'est justement ce que je venais vous proposer, répondit Tristan avec un abattement qui se manifestait dans le son de sa

voix et dans l'expression de sa physionomie. J'épouserai mademoiselle Briant... Je vous autorise à le dire à son père, en attendant que je m'adresse à lui directement. — Ce sera donc un engagement que je prendrai en votre nom, mon ami. Est-ce bien cela que vous entendez? — Positivement. — Et quand le ratifierez-vous par une démarche positive, c'est-à-dire personnelle? — Bientôt! bientôt! murmura Tristan avec impatience. Et ensuite, que me demandera-t-on encore? ajouta-t-il après un silence de quelques secondes. — Est-ce déjà un reproche que vous me faites? repartit le prêtre avec une angélique douceur. Il me semble cependant que je ne le mérite pas, car votre intérêt seul...

— C'est ce qu'on dit toujours, interrompit Tristan; et, avec cette excuse, on trouble les malheureux dans tous leurs efforts pour s'arracher à la tyrannie de leurs douloureuses pensées. J'avais cherché le repos dans une vie active et occupée, on est venu sans pitié me faire entendre que je me ruinais; la douce et pure affection d'une jeune fille consolait mon cœur, on m'apprend que je serai le plus coupable des hommes si je ne paie pas cette affection par le sacrifice de ma liberté. Vous voyez bien que j'ai le droit de m'enquérir de ce qu'on me demandera encore quand je serai marié et économe. — Et vous, mon ami, vous voyez que j'avais raison de penser que ce reproche s'adressait à moi, puisque ces avertissements, c'est moi qui vous les ai donnés. Celui qui concerne votre fortune, c'est l'intérêt de votre sœur qui me l'a inspiré, je ne crains pas d'en convenir aujourd'hui; quant à l'autre, ma lettre vous a dit le fond de ma pensée, j'étais en souci pour la renommée de ce nom sans tache que votre noble père vous a laissé. — Et c'est pour cela que vous voulez que ce nom?... — Je ne veux rien, Tristan, et je souhaiterais que vous n'eussiez rien voulu vous-même qui ne fût en rapport avec votre position. Vous en avez décidé autrement; vous vous êtes fait de votre propre mouvement une nécessité que je déplore; le tort ne saurait m'en être imputé. Soyez juste, mon ami, et reconnaissez qu'il dépendait de vous d'éviter ce dernier malheur.

— La vie est odieuse, s'il faut toujours se sacrifier ainsi pour les autres. — Mais les autres doivent-ils se sacrifier à nous? avez-vous le droit de vous dire : J'ai une âme inquiète; pour la distraire, je ruinerai ma sœur et je jetterai la désolation dans une famille? — Il fallait me laisser quitter ce pays où j'étouffe, ce château où mon existence n'est qu'une longue torture; me permettre enfin de déployer mes ailes et de monter si haut que je puisse perdre de vue jusqu'à mes souvenirs. Vous ne l'avez pas voulu. — Vous auriez donc abandonné votre sœur, mon pauvre enfant? Tristan courba la tête. — Vous avez raison, dit-il après avoir passé plusieurs fois la main sur son front douloureusement contracté. Mais que devenir si je lutte toujours vainement contre la fatalité qui me poursuit depuis que je ne suis plus enfant? Je fais ce que je peux pour me vaincre, s'écria-t-il avec l'accent d'un profond désespoir; et vous voyez où cela m'a conduit. — Rétrempez vos forces à des sources plus pures, mon ami, dit M. Vialard en pressant tendrement les mains de son élève. Priez comme lorsque vous n'étiez pas encore homme; attachez-vous d'un cœur simple et soumis à ceux que vous devez aimer; consacrez-vous à leur bonheur au lieu de vouloir qu'ils se sacrifient à un repos que vous ne devez trouver que dans l'abnégation : faites cela, mon enfant, et un avenir heureux commencera bientôt pour vous. — Mais le passé? — Dieu permettra que vous l'oubliiez quand vous aurez fait assez pour le réparer. — Vous parlerez donc à M. Briant de mes intentions, dit Tristan avec un peu plus de calme. — Aujourd'hui même si vous le souhaitez. — Quand vous voudrez : ma résolution est inébranlable. — Le ciel vous en récompensera, mon ami, le devoir est comme ces plantes amères dont les fruits sont doux; j'en ai fait souvent l'expérience depuis que je suis au monde. Tristan allait répondre à cette consolante et ingénieuse parole, lorsqu'un de ses domestiques vint, en toute hâte, lui dire que le baron d'Igornay était au château et manifestait une grande impatience de voir son jeune voisin.

La présence de d'Igornay n'était jamais bien agréable à Tristan depuis qu'il voyait en lui l'auteur d'une détermination que sa conscience lui reprochait; et la nécessité de dissimuler, sous un accueil affectueux et empressé, le malaise qu'il éprouvait, n'était pas une des moindres souffrances de cette âme si ingénieuse à se tourmenter elle-même. En arrivant chez lui, il trouva, ainsi qu'on le lui avait dit, le baron installé au

salon, et il lui parut souffrant et fatigué. — Arrivez donc, voisin, s'écria d'Igornay. Je n'en puis plus. Et il montra à Tristan sa jambe droite, dont la botte à la prussienne, réduite à sa tige, était terminée par un pied volumineux chaussé d'une vaste pantoufle en peau de castor. — Pourquoi être venu dans cet état? répondit Tristan d'un ton d'affectueux reproche. En vérité, monsieur, cela n'est pas sage. — Pourquoi, mon jeune ami? repartit d'Igornay; parce que, pour nous autres gens de l'ancienne roche, la sagesse ne passe qu'après le devoir; et vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai? J'avais absolument besoin de vous parler. — Il fallait m'envoyer un exprès avec quatre lignes, et j'aurais été vous trouver à l'instant même. — Allées et venues, perte de temps, incertitude, toutes choses qui ne me vont pas, voisin; j'ai mieux aimé faire la grimace en mettant mes bottes, et me voilà. J'ai à vous parler sérieusement sur un sujet fort délicat. — Je suis prêt comme toujours à vous entendre, dit Tristan avec embarras. — Comme toujours! comme toujours! repartit d'Igornay, j'aimerais mieux que ce fût comme jamais; car, entre nous, mon cher, vous n'êtes ni accessible ni communicatif. Ah! quelle différence avec le feu comte votre père! en voilà un qui écoutait tout, qui disait tout! enfin il était de son temps et vous êtes du vôtre.

Tristan, qui était resté debout jusqu'à ce moment, prit un siége pour indiquer au baron qu'il lui donnerait tout le temps qu'il voudrait, et lui prêterait toute l'attention possible. — A la bonne heure! s'écria d'Igornay avec satisfaction. Maintenant, voisin, vous comprenez que c'est de notre mariage que je viens vous parler, ajouta-t-il d'un air de mystère. — Parfaitement, répondit Beauregard. — Il me revient de tous les côtés que vous avez commencé à déranger votre fortune; que les intérêts de mademoiselle votre sœur, qui ne sont point encore séparés des vôtres, sont compromis; enfin un tas de choses qu'on dit toujours, qu'elles soient fausses ou qu'elles soient vraies. — Il vous sera facile, monsieur, de vérifier si elles sont vraies cette fois, dit Tristan avec une simplicité fière. — Fi donc, jeune homme, répondit vivement d'Igornay : me prenez-vous pour un de ces bourgeois avides qui s'enquièrent au bureau des hypothèques si leurs enfants seront heureux en ménage? Entre gentilshommes, les choses doivent se passer autrement. Vous me direz sans arrière-pensée quelle est votre position, et quand ce sera fait, je serai aussi tranquille que si tous les notaires de la province s'en étaient mêlés.

Ces paroles, prononcées avec une noble franchise causèrent une profonde émotion à Tristan, qui se sentit pris d'une respectueuse estime pour cet homme dont il n'avait vu jusqu'alors que les ridicules. — Je vous remercie de votre noble confiance, baron, dit-il à d'Igornay en lui tendant la main : mais pour y répondre dignement, j'ai besoin de quelques jours de reflexion, afin de ne vous rien affirmer qui ne soit de la plus rigoureuse exactitude. — Vous me direz les choses à peu près, mon cher. Dans tout ce qu'on bavarde autour de moi, il y a du plus ou du moins, n'est-il pas vrai? Eh bien! vous ferez de même, le reste sera mon affaire.

Ce ton dégagé, en parlant d'un sujet aussi grave, fit croire à Tristan que le baron, s'il avait accueilli les bruits qui couraient, voulait offrir au jeune comte un prétexte honnête de rompre une union pour laquelle ce dernier n'avait pas dissimulé son éloignement. C'était présumer trop de bien de l'intelligence de d'Igornay et penser trop de mal de son cœur. Cette réflexion rapide suggéra à Tristan la pensée d'un expédient pour se tirer d'embarras. Il crut sincèrement que s'il montrait sa position comme mauvaise, le baron chercherait un moyen honnête de lui faire entendre qu'il lui rendait sa parole. Alliette ne serait donc plus sacrifiée au repos de son frère, car, en supposant que d'Igornay fût maître d'un secret fâcheux, il ne le trahirait pas si le mariage de son fils était rompu par une cause étrangère à la volonté de Tristan. C'était presque un prétexte honnête. Voilà où l'orgueil descend quand il n'a pas le courage de la franchise. — Eh bien! fit d'Igornay, que sa goutte rendait plus impatient encore que de coutume. — Eh bien! répondit Tristan, il y a beaucoup de vrai dans ce qu'on vous a dit : les intérêts de ma sœur ne sont pas séparés des miens, et notre fortune est fort embarrassée. — Fort embarrassée me semble bien vague : je souhaiterais quelque chose de plus précis. — Nous ne pouvons faire nos partages sans vendre cette terre, et en la vendant, il nous restera à peine de quoi vivre dans la plus grande médiocrité. — Êtes-

vous parfaitement sûr de ce que vous me confiez là? demanda d'Igornay. — Malheureusement, répondit Tristan avec un embarras que le baron prit pour de la tristesse. — Il n'y a pas de honte à être pauvre, reprit-il vivement : au temps où nous vivons, c'est même quelquefois plus honorable que d'être riche ; vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai, mon jeune ami? — Si j'étais seul au monde, je me résignerais facilement à ma pauvreté; mais ma sœur... — Je suis certain qu'elle pense comme vous à ce sujet, s'écria le baron avec chaleur. — Me pardonnez-vous de ne pas vous avoir parlé plus tôt de notre position? — Si je vous le pardonne! mais de tout mon cœur! — Il ne me reste plus maintenant qu'à vous rendre votre parole, baron, balbutia Tristan.

— Me rendre ma parole! s'écria d'Igornay, d'une voix où le reproche se mêlait à la colère. Avez-vous donc l'intention de m'insulter, monsieur le comte? apprenez, jeune homme, que, malgré ma goutte, mes soixante-huit ans et la longue amitié de nos deux familles, je ne supporterais pas plus une injure de vous que de quelque étranger que ce soit. Parce que j'ai été ménager de mon bien, me croyez-vous avide du bien des autres? et quand je vous ai demandé pour mon fils unique, le baron César d'Igornay, la main de mademoiselle Alliette de Beauregard, pensez-vous que j'aie voulu faire une spéculation indigne d'un homme qui a toujours regardé une noblesse sans tache comme le premier des biens? Si j'avais deux enfants, je serais bien obligé de leur partager ma fortune; n'en ayant qu'un, j'ai cherché ce qui pouvait honorer mon nom sans m'inquiéter du reste. Et en venant vous trouver ce matin, tout impotent que je suis, je n'avais qu'un but, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai? c'était de vous rassurer sur mes résolutions, que vous auriez pu croire ébranlées, si vous aviez su que les bruits qui circulent étaient venus jusqu'à moi. Monsieur de Beauregard, si vous n'avez pas connu jusqu'à ce jour le baron d'Igornay, vous devez le connaître à présent.

Tristan possédait une intelligence peu commune; Dieu l'avait en outre doué d'une âme fière et sensible qui était restée noble, et jusqu'à un certain degré pure, malgré les imperfections de son caractère et les misères de son orgueil, et cependant il dut courber la tête devant l'honnêteté droite et simple de ce vieil homme dont il n'avait jamais aperçu que la surface grotesque. Quelle était donc la puissance de la loyauté, si elle pouvait rendre éloquente cette parole toujours obscure et quelquefois embarrassée? Comme la foule, qui ne songe jamais à découvrir les vertus qu'on lui cache, Tristan n'avait pas jusqu'alors pensé à percer l'enveloppe de ridicules qui recouvrait l'âme de d'Igornay, et il avait fallu que cette âme s'épanchât avec violence pour qu'il en vînt à découvrir sa supériorité morale sur la sienne. Rendons-lui la justice de dire qu'il le fit avec une admirable bonne foi.

— J'ai eu tort, monsieur le baron, dit-il avec une dignité respectueuse; et je vous supplie de me pardonner, au nom de l'amitié que mon pauvre père avait pour vous. — N'en parlons plus, jeune homme, répondit avec une émotion sévère d'Igornay, en lui tendant la main. Vous avez été maladroit, et moi j'ai peut-être été un peu vif : nous sommes donc quittes ; la première fois nous jouerons la belle, continua-t-il, afin de montrer par une plaisanterie que sa colère était calmée. — Mais, reprit Tristan, je ne me suis pas borné à vous blesser par une proposition indigne de vous... — Qu'avez-vous fait encore? interrompit le baron. — Je vous avais d'abord trompé, murmura Tristan. — Voulez-vous dire par là que vous seriez encore plus ruiné que vous n'en êtes convenu? demanda le baron dont la physionomie se rembrunit tout à coup une seconde fois. — Je veux dire le contraire. — Ah çà! morbleu! vous aviez donc l'intention de me tâter? Par l'ombre de M. de Mirabeau qui, par parenthèse, doit tenir une grande place dans l'autre monde, je ne comprends rien à votre conduite. — Je le conçois : la vôtre est si noble.

— Voyons, mon ami, expliquons-nous tranquillement, dit le baron avec bonhomie. Vous m'avez d'abord appris que vous étiez ruiné ou peu s'en faut, et vous êtes parti de là pour me faire cette sotte proposition, passez-moi le terme, de me rendre ma parole ; maintenant vous semblez vouloir me donner à entendre que le dérangement de vos affaires est une pure invention, il y a dans tout ceci une confusion qui passe mon intelligence. — La vérité est (à un homme tel que vous on ne doit pas la cacher),

que ma sœur n'aime pas votre fils. — Vous me l'avez déjà dit, et je crois vous avoir répondu que ce n'était pas une raison pour ne pas s'épouser. — Alliette et moi, nous pensons autrement. Elle veut que son mari lui plaise, et jusqu'à présent César... — Ne lui plaît pas, tranchons le mot. Je conviens avec vous que jusqu'à présent il n'a rien de ce qu'il faut pour séduire; mais savez-vous ce qui me rassure, ce qui me rend tout à fait confiant? C'est qu'à l'âge de mon fils, j'étais exactement comme lui, ce qui ne m'a pas empêché, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai, de rendre madame d'Igornay parfaitement heureuse pendant les dix mois qu'elle a vécu après notre mariage. — Je voudrais que ma sœur eût été témoin de tout ce qui s'est passé entre nous, dit Tristan qui, en toute autre circonstance, n'eût pu s'empêcher de sourire des causes de la confiance du baron, elle changerait d'avis, j'en suis sûr. — Il ne tient qu'à vous de la mettre au fait; maintenant dites-moi pourquoi, les choses étant ainsi, vous ne m'avez pas franchement refusé la main de votre sœur quand je vous l'ai demandée? — J'ai craint de blesser en vous l'homme que mon père aimait le mieux, en qui il avait toute confiance, m'avez-vous dit. — Il fallait, avant tout, être sincère. Aujourd'hui, c'est un peu tard : j'ai confié ce mariage à mes amis, on en parle dans le public; s'il ne se faisait pas, la longue intimité de nos deux familles serait nécessairement rompue, et, ma foi, ce serait fâcheux pour tout le monde. — Je pense comme vous, répondit Tristan, qui ne comprit pas qu'une rupture avec un homme du caractère dont d'Igornay venait de faire preuve ne pouvait pas avoir les conséquences funestes qu'il redoutait. — Résumons-nous, dit le baron : si vous êtes ruiné, cela m'est égal; si vous ne l'êtes pas, cela m'est indifférent; nous vous épousons riche ou pauvre, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai. — Alors, rien n'est changé? reprit Tristan en cherchant à donner de la fermeté à sa voix. — Rien absolument, si ce n'est toutefois que si votre sœur se trouvait trop malheureuse, nous nous regarderions comme mutuellement dégagés, et alors, me foi, vous m'entendez bien... — Alliette m'a donné sa parole, et elle est incapable de la retirer. — Pas de violence au moins! s'écria d'Igornay avec une gravité qui jeta le trouble dans l'esprit de Tristan. — Me croiriez-vous capable d'en employer? demanda-t-il avec embarras. — Qui sait? répondit d'Igornay. Vous étiez vif dans votre jeunesse, et j'ai appris par expérience que cela ne se passe jamais tout à fait. — Ma jeunesse! mais elle est à peine commencée. — C'est votre enfance que j'ai voulu dire. Maintenant, mon ami, aidez-moi à me rendre auprès de la Biche : ma jambe s'est furieusement engourdie depuis que je suis ici. — J'espère cependant qu'elle ne vous empêchera pas de vous réunir à nous la semaine prochaine. J'ai quelques personnes pour l'ouverture de la chasse, et j'avais prié César de vous le dire. — Ce qu'il a fait avec la plus grande exactitude. Il est convenu entre nous que nous venons coucher ici dimanche soir.

Le baron s'était levé en prononçant ces mots, et, appuyé sur le bras de Tristan, il se dirigea vers la porte du salon. Ils paraissaient ainsi dans la plus grande intimité. Comme ils traversaient le vestibule, ils aperçurent la mère Leclerc assise sur une banquette et paraissant attendre. — Ainsi nous sommes parfaitement d'accord, dit le baron en passant. — Il ne pouvait en être autrement avec un homme tel que vous, répondit Tristan. Puis ils sortirent, et quelques minutes après, d'Igornay hissé, non sans peine, sur la Biche, s'acheminait vers son manoir.

Quand Tristan rentra, il trouva la mère Leclerc à la place où il l'avait laissée. En l'apercevant, il fit un geste d'impatience dont elle ne tint aucun compte, car si elle se leva ce fut pour le suivre dans le salon. Il voulut alors s'éloigner; mais elle lui fit comprendre qu'elle voulait lui parler, et le signe dont elle se servit fut tellement impératif, que Tristan se résigna à subir cette troisième épreuve. Ramené au sentiment du devoir par la parole persuasive de M. Vialard, et vaincu par la noble délicatesse de d'Igornay, Beauregard se demandait avec terreur si le troisième assaut qu'il allait avoir à soutenir ne l'obligerait pas à rétracter l'engagement qu'il avait pris et celui qu'il venait de renouveler. Il se demandait aussi si le moment n'était pas arrivé de secouer cette dernière tyrannie, plus facile, selon lui, à briser que les autres. En effet, de quoi s'agissait-il? de neutraliser l'intervention dans ses affaires, d'une pauvre femme, qu'il gardait chez lui par charité, et que ses infirmités avaient privée du mouvement et de



la parole. Ne pouvait-on pas, sans renoncer à venir en aide à ses infortunes, la reléguer dans quelque domaine éloigné où il lui serait impossible d'entrer en communication avec les personnes aux soins desquelles on la confierait? Si ce parti était trop violent et trouvait de l'opposition chez Alliette, ne resterait-il pas la ressource de s'obstiner à ne jamais comprendre les signes de la mère Leclerc, et de la laisser ainsi se consumer impitoyablement en inutiles tentatives, dont elle finirait sans doute par se lasser : ce fut à ce dernier parti que Tristan s'arrêta pour le moment, sauf à revenir à l'autre plus tard.

Il fit donc un violent effort sur lui-même, et prenant une figure souriante et un maintien dégagé qui contrastaient tous deux avec la répugnance qu'il venait de montrer pour l'entrevue à laquelle il s'était résigné, il demanda à la mère Leclerc ce qu'elle désirait de lui. D'abord, elle parut n'avoir pas entendu sa question, car elle continua à promener ses regards autour d'elle, ce qu'elle avait fait depuis son entrée dans le salon. — Vous examinez tous ces changements, reprit Tristan : comment les trouvez-vous? Aucun signe ne vint prouver que cette question avait été mieux comprise que la première. La mère Leclerc laissait toujours errer ses regards dans toutes les directions; on eût dit qu'elle cherchait quelque chose qu'elle ne trouvait pas.

— Cette boiserie ainsi repeinte est bien plus gaie, reprit encore Tristan; ces grands carreaux de vitre donnent plus de clarté; ces rideaux, cette pendule, ce parquet, tout cela est nouveau pour vous, ma bonne mère Leclerc : dites-moi donc que vous pensez que c'est mieux ainsi?

Cette fois, la paralytique parut avoir compris à peu près, car elle leva son bâton et elle désigna le panneau de la boiserie où se trouvait autrefois le portrait du comte de Beauregard, mais où il n'était plus. — Il faut maintenant, si vos forces vous le permettent, dit Tristan, que vous alliez voir la salle à manger, le billard, la bibliothèque : toutes ces pièces sont aussi changées que celle-ci. Le bâton ne s'abaissa pas, il resta même immobile comme s'il eût été dans la main d'une statue. Tristan se sentit frémir d'impatience. — Si vous ne m'écoutez pas avec plus d'attention, continua-t-il, je vous engage à vous retirer. Voyons, donnez-moi le bras, je vous reconduirai chez vous. Et en prononçant ces mots, il s'avança vers la paralytique, puis, quand il fut près d'elle, joignant l'action à la parole, il saisit d'une main ferme ce bras toujours levé et menaçant. Mais sans en venir toutefois jusqu'à la violence, il ne put réussir à le faire fléchir; et, sentant ses doigts se glacer au contact de ce membre froid et dur comme une barre d'acier, Tristan lâcha prise, et reculant de quelques pas, il se dirigea vers la porte avec l'intention et l'es-

pérance de mettre, par sa retraite, un terme à cette scène pénible.

Il allait sortir lorsqu'il fit la réflexion que pareille chose pourrait recommencer le lendemain, et qu'en conséquence, il était peut-être préférable d'en finir à l'instant même. A cette résolution se joignit nécessairement celle d'éloigner la mère Leclerc le plus tôt possible, ainsi qu'il en avait déjà eu la pensée quelques instants auparavant. — Je vous comprends, lui dit-il en se rapprochant d'elle une seconde fois : vous êtes fâchée que le portrait de mon père ne soit plus là. La paralytique baissa son bâton : c'était répondre qu'elle se trouvait satisfaite pour le moment. — Je l'ai fait mettre dans la chambre de ma sœur, continua Tristan : c'est sa véritable place.

Un sourire d'incrédulité erra sur les lèvres de la mère Leclerc, et, de son regard fixe et indigné, qui enveloppait Tristan de ses rayons, sembla jaillir le mot : mensonge. — C'en est trop, murmura-t-il à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même, il faut que tout cela finisse aujourd'hui, à l'instant. — Mère Leclerc, continua-t-il plus haut et en cessant de se contraindre : je vous ai engagée tout à l'heure à vous retirer; maintenant, je vous supplie de le faire; avant qu'il s'écoule une minute, je vous l'ordonnerai. De quel droit, d'ailleurs, venez-vous dans cette pièce dont je vous ai déjà interdit l'entrée? Voulez-vous donc nous payer en importunités ce que nous faisons pour vous? Vous êtes déjà indiscrète, désobéissante; si vous ne changez pas de manière d'être, vous deviendrez ingrate.

— Ingrate! dit lentement la paralytique.

Une pâleur mortelle couvrit subitement le visage irrité de Tristan; son regard se voila; sa main défaillante chercha avec hésitation un appui; enfin il se traîna jusqu'à un fauteuil et il y tomba anéanti. Cependant il n'était pas encore bien assuré que cette parole qu'il avait entendue était sortie de cette bouche muette depuis tant d'années; mais il la prenait pour le cri de sa conscience. — Eloignez-vous, ma bonne Leclerc! dit-il d'une voix suppliante. Votre présence me fait un mal affreux, et puisqu'elle est inutile, importune... — Importune, peut-être; inutile, non, articula la paralytique avec la même lenteur qu'elle avait mise à répéter le mot : ingrate. — Grand Dieu! c'est donc vous qui avez parlé s'écria Tristan. — C'est moi! Il l'a bien fallu puisque vous ne savez plus me comprendre, ou que vous ne le voulez plus.

— Alors je suis perdu! murmura Tristan d'une voix sourde et brisée. — Perdu! parce qu'une pauvre [illegible] peut articuler quelques paroles... — Mais par quel funeste prodige, interrompit Tristan avec une sorte d'égarement, pouvez-vous tout à coup vous faire entendre? Mais non! reprit-il avec force [illegible] de [illegible], vous ne le pouvez pas! vous êtes muette! muette pour toujours! Merci, merci, mon Dieu! je suis fou! vous avez donc eu enfin pitié de moi! — Il n'y a pas de prodige, monsieur Tristan : je parle aujourd'hui parce que j'aurais pu parler hier, parce que depuis trois années mon silence a été volontaire Me croyez-vous encore ingrate, fils de mon vieux maître? Répondez, est-elle ingrate celle qui s'est condamnée au silence pour vous sauver du malheur de toujours trembler devant elle? Vous savez mon secret maintenant, et vous êtes seul à le savoir. Dieu m'est témoin que sans votre obstination à ne pas me comprendre, j'aurais continué à me taire. — Est-ce possible? — C'est la vérité.

— Mais enfin que voulez-vous de moi? balbutia le malheureux Tristan, qui commençait à comprendre l'héroïque stratagème de la vieille servante des Beauregard. — Ce que voudrait votre père, s'il était encore de ce monde : que vous ne forciez pas votre pauvre sœur à épouser un homme qu'elle n'aime pas; que vous lui donniez loyalement sa part d'héritage; que vous ne dissipiez pas la vôtre; enfin que vous ne fassiez pas porter le nom de Beauregard à la fille de madame Briant. — Mais de ces quatre choses il y en a deux pour lesquelles j'ai pris des engagements : puisque vous savez tout, vous devez savoir aussi que je ne suis plus libre. Ma situation est horrible! — Je vous avais averti pour M. d'Igornay. — Je n'ai pas été le maître de lui résister. Ce que vous savez, il le sait. —

— C'est impossible, dit vivement la mère Leclerc. — Seule j'ai été témoin... — Mais mon père a pu tout lui confier, interrompit Tristan... — C'est plus impossible encore. — Il me l'a donné à entendre. — Il vous a trompé, ou vous

vous êtes trompé vous-même... — Enfin, j'ai promis, dit Tristan avec consternation.

— Je le sais, puisque j'ai tout entendu il n'y a qu'un instant. Mais je sais aussi qu'on vous a dit que si votre sœur résistait, tout engagement était rompu. Pourquoi ne vous êtes-vous pas emparé de cette parole pour vous dégager au moment même? Parce qu'on y a ajouté une vague menace qui vous a fait frémir, votre conscience s'est alarmée, votre orgueil s'est révolté, et, pour les calmer tous deux, vous leur avez jeté en pâture le bonheur de la pauvre orpheline que vous devriez protéger. Vous n'avez rien à craindre de M. d'Igornay, qui ne sait rien, rien, entendez-vous? et quand il saurait quelque chose, quand il pourrait vous perdre, ce ne serait pas encore une raison pour lui céder. Un horrible souvenir pèse sur votre âme; espérez-vous donc l'effacer par une action aussi coupable au fond que celle que vous vous reprochez? Couvrez votre faute par des actions honorables et courageuses, et les hommes eux-mêmes vous la pardonneraient s'ils venaient à la connaître. Cherchez le repos dans un humble repentir, mais ne le demandez pas à des exigences criminelles et à des agitations égoïstes. Voilà ce que la pauvre mendiante voulait faire entendre lorsque vous l'avez obligée à vous le dire. Maintenant, je reprends mon vœu de silence; il dépendra de vous que je ne le rompe plus que pour vous bénir avant de rendre à la terre ce corps qui est déjà un cadavre, et qui ne s'anime que quand il s'agit de vous servir.

Si la stupéfaction de Tristan avait été immense en découvrant que le long silence de la mère Leclerc était le résultat de sa volonté, elle dépassa toutes les limites du possible quand il entendit cette femme, qu'il avait crue ignorante et grossière, s'exprimer avec autant de force et de lucidité. Cette impression fut si vive, qu'elle l'arracha un moment à ses préoccupations personnelles. — Qui vous a donc enseigné ce langage? lui demanda-t-il. — Le silence. Il n'existe pas de secrets pour l'âme qui se replie sur elle-même : celle qui pense toujours apprend tout. — Mon père connaissait-il votre résolution? — Non : il avait autant besoin que vous d'être rassuré. Il vous aimait tant que, quoiqu'il fût bien bon, bien compâtissant, j'ai surpris un rayon de joie dans ses yeux le jour où il a pu croire que la paralysie qui a frappé mon corps ne m'avait laissé que les douloureuses facultés de voir et d'entendre. Le témoin importun n'était plus qu'une pauvre infirme, et l'on a pu en prendre pitié sans arrière-pensée. — Quel courage! s'écria Tristan avec une respectueuse terreur. — Il m'en a fallu beaucoup pour persévérer. Se taire est peu de chose; ce qui est affreux dans le silence, c'est qu'il laisse tout entendre et qu'il condamne à tout deviner.

Tristan courba la tête : cette parole venait de le rappeler au sentiment de sa situation. — Puisque vous m'avez fait tant de mal, dit-il après être resté pendant quelques instants sous le coup de cette nouvelle émotion, ne me donnerez-vous pas le moyen de réparer mes fautes? — Je vous ai montré vos devoirs, le reste vous regarde. — Ce qui dépend de moi, comme, par exemple, la séparation des intérêts de ma sœur d'avec les miens, je puis le faire à l'instant même, c'est-à-dire dès demain. Je ferai plus encore, je lui abandonnerai tout. — O homme orgueilleux! vous voulez être généreux parce que vous ne vous sentez pas assez fort pour être juste! Que deviendra le nom de Beauregard, si vous ne possédez rien pour vous aider à le soutenir? — Je me créerai un sort par moi-même, répondit fièrement Tristan. — Un sort par vous-même, enfant! avec votre caractère changeant, votre susceptibilité, vos inquiétudes sans cesse renaissantes! Autant vaudrait dire que le roseau est un chêne, que le torrent qui fuit est aussi immobile que les roches qui bordent ses rives. Un sort par vous-même, quand vous en avez reçu un tout fait de la main de Dieu! Hélas! hélas! il a déjà oublié que ce fut à la première manifestation de ce vœu insensé, impie, qu'il a dû...

La paralytique s'arrêta subitement; son oreille, douée d'une finesse merveilleuse, venait de reconnaître le pas léger d'Alliette effleurant les dalles du vestibule qui servait d'antichambre au salon. A l'instant même sa physionomie, passagèrement animée par l'exercice de cette faculté si longtemps suspendue d'exprimer ses pensées par des paroles, reprit son immobilité douce et mélancolique, son regard dominateur redevint errant, et un vague sourire se posa sur ses lèvres comme pour dire : Nous sommes closes, ne craignez rien. En ce moment Alliette entra.

— Qui donc parlait avec vous, mon frère? demanda-t-elle; serait-ce vous, ma bonne Leclerc? ajouta-t-elle gracieusement. La paralytique leva les yeux au ciel. Alliette remarqua seulement alors que le visage de Tristan était pâle et défait comme celui d'un homme qui relève d'une longue maladie. — Grand Dieu! mon frère, qu'avez-vous? s'écria-t-elle avec la plus tendre et la plus douloureuse anxiété. De grâce, mon ami, répondez-moi, reprit Alliette après avoir attendu, pendant quelques minutes, une parole de Tristan. Encore une fois, mon bon frère, que vous est-il arrivé? Je dois, je veux le savoir. — Il m'est arrivé, ma sœur, que j'ai cru entendre, comme vous, une voix étrangère, et que cela m'a fait bien mal! mais je suis mieux maintenant, grâce à votre présence. Ne me quittez pas, Alliette, je vous en supplie! — Vous me cachez quelque chose, mon ami! interrompit vivement mademoiselle de Beauregard en regardant alternativement son frère et la paralytique. Ah! que vous êtes coupable, Tristan, de vous défier ainsi de celle qui n'est occupée que de vous! — Il est vrai que je suis bien coupable... mais je réparerai mes torts. Je les réparerai tous, Alliette : tous, entendez-vous bien? — Je ne vous reproche que celui de me cacher vos peines, mon ami; il est grave, mais il est unique, et la réparation en est facile. Mère Leclerc, retirez-vous, continua-t-elle en s'adressant avec une fermeté douce à la paralytique, je désire rester seule avec mon frère.

Tristan ne fut pas assez maître de lui pour cacher le soulagement que cet ordre lui faisait éprouver, et la satisfaction que sa physionomie éprouva tout à coup confirma Alliette dans la pensée que la paralytique n'était pas étrangère à ce qui venait de se passer. Celle-ci ne se fit pas répéter l'invitation de s'éloigner, et elle se dirigea lentement vers la porte, après avoir adressé à Alliette un sourire vague et affectueux qui semblait dire : Voyez comme je suis soumise.

Tristan resta immobile tant qu'il entendit le pas lourd de la mère Leclerc retentir sur les dalles du vestibule; puis, dès que ce bruit eut cessé, un soupir profond s'échappa de sa poitrine, et il s'écria : — Enfin! ma sœur, je vous remercie! Vous m'avez délivré de sa présence! Plus tard, ous n'eussiez plus trouvé ici qu'un pauvre insensé. Vous voyez bien que vous êtes mon ange gardien. — Eh bien! puisque vous le reconnaissez, mon ami, ouvrez-lui votre cœur; cela est indispensable si vous voulez qu'il continue à veiller sur vous. — Que je vous ouvre mon cœur, Alliette? certainement rien au monde ne pourrait m'être plus doux; ce serait sans doute accomplir un devoir... mais, ma bonne sœur, c'est impossible... j'ai besoin de votre affection... et je la perdrais si vous saviez ce qui me fait souffrir. — Ah! Tristan, quelle idée avez-vous donc de la tendresse de votre sœur, si vous pouvez penser qu'il y ait au monde une raison capable de l'affaiblir? — Il y en a une, Alliette, balbutia Tristan. — Défaite, mon pauvre frère! Vous vous taisez parce que vous n'avez pas confiance en moi. — Connaissez-moi mieux, mon bon Tristan! je puis tout entendre, tout savoir! continua-t-elle en baissant la voix et en attachant sur son frère un regard où brillait l'affection la plus profonde et la plus passionnée.

— Si je vous parlais de mes chagrins, ce serait me consoler, et je ne le dois pas, ma sœur. — Mais m'en parler, ce n'est pas les confier! s'écria Alliette. Ne suis-je pas un autre toi-même, mon frère? Si tu as commis quelque faute qui tourmente ta conscience, ne dois-je pas l'expier avec toi? Tu veux donc que je ne vive qu'à moitié, puisque tu refuses de m'associer à ta vie? Je ne suis qu'une emme, qu'un enfant peut-être, mais j'ai de la force dans l'âme, et cette force me tuera si je ne l'emploie à porter ma part du fardeau de ton existence! — Tu la portes depuis longtemps sans t'en douter, ma pauvre sœur! répondit Tristan attendri, et c'est pour que tu ne succombes pas sous ta charge que je refuse de t'associer aux horribles tortures de mon cœur. Je veux croire que tu me pardonnerais si tu savais tout, et cependant je ne me sens pas le courage de parler, car si je suis repentant, je n'ai pas encore eu l'énergie de fouler aux pieds la pensée qui m'a rendu coupable. Que ma destinée s'accomplisse, Alliette. Si elle est telle que je l'ai rêvée, elle sera peut-être mon excuse, dans le cas contraire, elle suffira à coup sûr à mon expiation. Ne m'en demandez pas davantage aujourd'hui : le temps vous apprendra le reste. — Le temps! mon frère! ce sera alors l'œuvre de Dieu, et non le fait de votre amitié. Mais quoi que vous tentiez,

vous ne parviendrez pas à me rendre indifférente à votre sort. Qui sait d'ailleurs si cette voix que vous avez cru entendre tout à l'heure ne retentira pas aussi à mon oreille, et ne me révélera pas la cause de vos mystérieuses douleurs !

Tristan se frappa le front avec désespoir ; un nouveau danger venait de lui apparaître. — On veut me rendre fou, dit-il à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même. On y parviendra. — Tristan, murmura tendrement Alliette. Pardonnez-moi, mon ami, continua-t-elle après un court silence ; je vous ai pressé de questions, j'ai eu tort, bien tort ! Mais désormais je ne vous dirai plus rien, j'en jure par la mémoire de notre bien-aimé père. — Mais si vous cherchez à savoir... — Je ne le ferai pas non plus... j'attendrai.

— Cependant j'ai besoin de vous. Mes refus ne vous empêcheront-ils pas de m'aider à sortir de la position fausse dans laquelle je me suis mis ? — Mon dévouement est sans conditions ! N'en doutez pas, malgré ce qui vient de se passer. — Le baron d'Igornay sort d'ici ; je lui ai de nouveau promis votre main pour César. — Je vous ai, de mon côté, promis d'obéir. — Il faut vous rétracter. — Ne peut-il résulter de cette rétractation rien de fâcheux pour vous ? demanda Alliette, dont le cœur était trop brisé pour se réjouir, même intérieurement, d'une chose qui l'eût ravie en toute autre circonstance. — J'espère que non. Ce n'est pas encore tout, ma sœur. M. Vialard m'a écrit ce matin pour m'apprendre que le docteur Briant était venu lui confier que votre amie Corinne m'aimait. Il ajoute que ma conduite n'est pas exempte de reproche, et il me dit qu'il est de mon devoir de demander sans retard mademoiselle Briant en mariage. — Eh bien ! qu'avez-vous fait, mon ami ? interrompit vivement Alliette. — J'ai été trouver sur-le-champ M. Vialard, et je l'ai prié de faire cette première démarche en mon nom. — Mon frère, vous avez un noble cœur ! s'écria Alliette ; et Dieu lui rendra le repos pour le récompenser. — Hélas ! je n'en serai pas digne, car il faut que j'aille sans retard chez notre vieil ami le curé pour lui dire que j'ai changé de résolution. Je ne dois plus épouser Corinne ! — Vous ne devez plus l'épouser. — Non, ma sœur. Si mon père vivait, il désapprouverait ce mariage, balbutia Tristan. — Qui vous l'a dit ? — Ma sœur, vous m'avez promis de ne plus m'adresser de questions : le moment est déjà venu d'être fidèle à cet engagement.

Alliette porta vivement les mains à son front et le comprima avec force. — Votre raison n'est pas seule en danger, mon frère, dit-elle péniblement ; je sens aussi la mienne qui s'égare. Vous voyez bien, ajouta-t-elle avec une douloureuse expression de tendresse, qu'il y a en toutes choses solidarité entre nous. En ce moment une généreuse pensée s'éleva tout à coup dans le cœur de Tristan, et s'il resta silencieux pendant quelques secondes, ce fut bien plus pour se recueillir que pour hésiter. Il pensa que s'il disait tout à Alliette, sa position serait immédiatement moins fausse, et qu'il atténuerait ainsi, par le mérite de sa franchise ce qu'il pouvait y avoir de pénible dans ses aveux. Qui sait même si sa bonté n'irait pas jusqu'à chercher à le consoler ? Si cela arrivait, la mère Leclerc était bien moins à craindre, car Alliette obtiendrait d'elle ce que nul ne pouvait espérer d'en obtenir. — Que voulez-vous que je fasse, mon ami ? demanda Alliette après avoir vainement attendu le résultat de la préoccupation évidente de son frère. Il est impossible que nous ne prenions pas une décision à l'instant même ; songez qu'il s'agit de rompre un engagement pris, et d'empêcher qu'on en prenne un autre en votre nom, il n'y a pas une minute à perdre. — Je verrai M. Vialard après notre dîner ; quant à M. d'Igornay... Grand Dieu ! s'écria tout à coup Tristan en s'interrompant, voilà le docteur et sa femme ! Que devenir si M. Vialard leur a déjà parlé ? Effectivement, M. et madame Briant entraient dans le jardin et se dirigeaient vers le perron du château. Leurs visages étaient rayonnants d'une douce émotion. Il était probable que le curé avait parlé.

VII

Quelques lignes suffiront pour expliquer la brusque arrivée du ménage Briant dans un moment où sa présence devait être si pénible aux deux orphelins. Quand le docteur était venu confier à M. Vialard ses douleurs paternelles, il lui avait dit aussi que sa femme était absente ce jour-là. On se rappelle la lettre que le curé écri-

vit alors à Tristan, la réponse que ce dernier y fit en venant lui-même le prier de demander en son nom la main de Corinne, et l'engagement que prit le bon instituteur de s'occuper sans retard de cette affaire, qu'il ne fallait pas laisser languir, puisqu'on était décidé à la conclure.

Quand Tristan, mandé au château par le baron d'Igornay, eut quitté le presbytère, M. Vialard fit la réflexion fort sensée que, madame Briant étant absente pour le moment, il trouverait difficilement une occasion plus favorable de parler à son mari. D'ailleurs, ce pauvre père était si malheureux, qu'il y aurait de la cruauté à le laisser dans l'incertitude quand on était en position de le rassurer. Cette dernière considération avait déterminé M. Vialard à aller trouver le docteur à l'instant même. Il alla donc joindre Briant, et il l'avait trouvé seul encore, toujours mortellement inquiet, plus inquiet que jamais peut-être, car il pensait que le sort de son enfant pouvait se décider en ce moment. Quelques mots du curé changèrent ses inquiétudes en joie sans mélange, en ravissement sans bornes.

Pendant qu'il exprimait avec la plus touchante effusion les nouveaux sentiments qui remplissaient son cœur, brusquement arraché à l'étreinte des plus cruelles angoisses, madame Briant était revenue sans bruit de la ville, et elle avait appris par Toussine que son mari était en conférence secrète, dans le salon, avec M. le curé. « Je suis sûre, avait-elle pensé, que ce vieux radoteur vient plaider en faveur des Ragonneau. Ces prêtres n'en font jamais d'autres : ils s'imaginent négliger leurs affaires quand ils ne se mêlent pas de celles du voisin. » Et madame Briant, en digne fille d'Ève, avait été écouter à la porte du salon. La première phrase qui frappa son oreille lui avait démontré son erreur. Alors, sans perdre une minute, elle s'était empressée d'aller à la recherche de Corinne et de lui apprendre ce qui se passait, événement qu'elle prévoyait, du reste, depuis longtemps, avait-elle ajouté. Il serait à la fois téméraire et superflu d'analyser tout ce qu'éprouva le cœur de la pauvre enfant à la nouvelle de ce changement inespéré : Corinne se jeta d'abord au cou de sa mère en sanglotant. Puis elle tomba à genoux, et elle se mit à prier. Ensuite elle demanda à madame Briant si elle était bien certaine de ce qu'elle lui annonçait. Enfin elle finit par se dire à elle-même que l'espérance était un mot bien doux qui exprimait une chose bien triste, car c'était encore le doute avec un peu moins d'obscurité. Elle se trouva donc moins malheureuse, mais elle resta aussi mélancolique : peut-être aurait-elle voulu apprendre son bonheur de la bouche même de Tristan.

Il va sans dire que madame Briant ne vit rien de ce qui se passait dans le cœur de sa fille. D'abord, elle était franchement et maternellement satisfaite, puis elle admirait sa prévoyance, qui l'avait justement conduite à la ville pour y acheter le trousseau de Corinne, le jour même où le comte de Beauregard faisait demander sa main. « Mon mari doit être un peu honteux, avait-elle pensé en allant joindre le docteur aussitôt qu'elle avait entendu le curé s'éloigner. »

Briant se laissa dire qu'il était un niais, qu'il ne savait rien prévoir, que si on l'eût laissé faire, sa fille serait madame Ragonneau au lieu d'être la comtesse de Beauregard; qu'en un mot il devait, à l'avenir, renoncer à se mêler de quoi que ce fût, s'il voulait que tout allât bien; sa femme l'aurait battu qu'il ne l'eût pas senti, tant le bonheur de Corinne le rendait insensible à tout ce qui ne touchait que lui. Madame Briant, séance tenante, avait décidé qu'il fallait aller au château à l'instant même; M. de Beauregard ayant fait la première démarche, il était *juste, convenable, indispensable,* qu'ils fissent la seconde. Quel est le mari un peu discipliné qui résiste à trois adjectifs aussi ingénieusement disposés? Briant avait donc cédé, tout en disant, dans le plus profond de son for intérieur, que cette démarche lui semblait un peu prompte pour être parfaitement digne.

Bref, l'heureux couple s'était mis en route pour le château, où nous savons qu'il était arrivé. Madame Briant avait préparé, chemin faisant, une phrase magnifique pour son entrée; son mari ne lui laissa pas le temps de la prononcer, car à peine la porte du salon eut-elle été ouverte par le domestique qui les précédait, qu'il courut se jeter dans les bras de Tristan.—Vous devinez ce qui m'amène, s'écria-t-il, notre bon ami le curé m'a tout dit!

Alliette dirigea un regard douloureusement suppliant sur son frère dont la position était vraiment cruelle. — Je ne pensais pas, balbutia-

-il en cherchant à se soustraire doucement à l'accolade du docteur, que M. Vialard serait aussi prompt à vous faire connaître un désir que j'ai effectivement eu, que j'ai encore, mais dont l'accomplissement est cependant subordonné à certaines circonstances indépendantes de ma volonté. Je vous remercie, toutefois, voisin, de la démarche que vous voulez bien faire en ce moment, car elle me prouve qu'il nous sera facile de nous entendre quand le moment d'examiner sérieusement cette grande affaire sera venu.

Le docteur, au premier mot de Tristan, s'était rejeté vivement en arrière ; et il l'écoutait parler avec un étonnement dans lequel l'indignation remplaçait peu à peu la surprise. — Je ne vous comprends pas bien, monsieur le comte, dit-il enfin, en faisant un visible effort pour s'exprimer avec calme. M. l'abbé Vialard n'est pas venu me confier un désir vague, que vous auriez eu de faire à ma fille l'honneur de l'épouser ; il m'a adressé en votre nom une demande en mariage si claire, si positive, que nous n'avons pas hésité, ma femme et moi, à accourir pour vous dire que nous étions heureux et fiers de cet événement. Maintenant votre accueil ne répond pas à cette première démarche, que devons-nous penser ? — Mon Dieu, voisin, je ne me rétracte pas, répondit Tristan toujours plus embarrassé ; mais votre brusque arrivée m'a surpris, et j'aurais souhaité avoir le temps de m'assurer des sentiments particuliers de mademoiselle Corinne, avant de m'adresser directement à vous.

— Voilà l'affaire ! s'écria madame Briant que cette explication peu loyale satisfaisait complètement. Tu n'as idée de rien, monsieur Briant. Je t'avais bien dit qu'il s'agissait d'un mariage d'inclination et qu'il fallait laisser les choses s'arranger tout doucement entre les parties intéressées. Qu'en pensez-vous, mademoiselle Alliette ? Alliette avait les yeux baissés depuis le commencement de cette scène, elle ne jugea pas qu'il fût convenable de les lever en ce moment.

Le docteur fit un imperceptible mouvement d'épaules qui prouva à sa femme qu'il regardait comme absurde l'interprétation qu'elle venait de donner à l'inexplicable conduite de Tristan. — Monsieur le comte, dit-il avec une noble franchise, et une dignité qui effaçait passagèrement la vulgarité de sa personne, s'il y a eu un malentendu dans tout ceci, il ne doit pas se prolonger au delà de cette entrevue. Êtes-vous, oui ou non, dans l'intention d'épouser ma fille ? — Je vous ai dit, monsieur, que je ne rétractais rien de ce qui a été fait en mon nom. — C'est tout ce que nous demandons, se hâta de dire madame Briant. — Silence ! ma femme, interrompit le docteur. Ainsi vous ne rétractez rien ? C'est déjà quelque chose ; mais êtes-vous disposé à ratifier ? — Je ne vous demande que le temps et l'occasion d'avoir un entretien avec mademoiselle Corinne. — Est-ce pour connaître ses sentiments ? demanda le docteur avec fermeté. — Sans aucun doute, murmura Tristan.

— Eh bien ! je puis vous éclairer à ce sujet, monsieur le comte ; ma fille vous aime, je ne rougis pas de l'avouer, aujourd'hui que vous êtes dans l'intention d'en faire votre femme. Elle vous aime ! répéta Briant avec douleur, et ce matin encore, c'était une honte et un désespoir pour son pauvre vieux père ! Aussi quand on est venu me demander sa main de votre part, je vous ai béni de m'envoyer tant de consolation, et je n'ai pas su résister au désir de faire partager mon bonheur à mon enfant, déjà instruite par sa mère. Maintenant vous semblez hésiter ! en vous-même peut-être vous avez changé d'avis, et il faudra en sortant d'ici que j'aille porter l'incertitude à ce cœur désolé auquel j'avais laissé l'espérance ! Ah ! ne me condamnez pas à cette affreuse nécessité, monsieur Tristan ! ayez pitié du meilleur ami de votre père. Ma fille est toute ma joie ! quand elle est triste il n'y a plus de bonheur dans ma maison, et elle l'est toujours depuis qu'elle vous aime ! que faut-il que je fasse pour vous raffermir dans vos résolutions ? Parlez ! parlez ! je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher, et par tout ce qu'il y a de plus sacré !

— Mon frère ! s'écria Alliette ; mon frère, conduisez-vous en honnête homme, et ne vous inquiétez de rien, Dieu vous prendra sous sa protection. — Encore une fois, dit Tristan d'une voix sombre, je n'ai pas dit que je me rétractais ; mais si on veut ainsi me faire violence, si on me regarde comme irrévocablement lié, si, pour un instant d'hésitation bien naturelle dans une circonstance aussi grave, on en vient déjà à suspecter mon honneur, à accuser ma loyauté, alors

je comprendrai qu'il y a eu un complot organisé contre ma liberté et l'indépendance de mes choix, et je me croirai le droit de sauver ma dignité en retirant une parole qui ne serait plus qu'un acte d'imprudence et de faiblesse. J'aime votre fille, monsieur; mais, pour la rendre heureuse un jour, j'ai besoin de me dire, dès à présent, que personne ne m'a contraint à unir ma destinée à la sienne. Chacun est juge de sa situation, et la mienne me commande de réfléchir avant de m'engager irrévocablement. Si vous souhaitez sincèrement ce mariage, docteur, vous avez tout à gagner, croyez-moi, à ne point agir comme vous venez de le faire. Ma sœur, je vous en dis autant; vous qui me connaissez, vous devez savoir que toute sujétion me pousse à la révolte. — Ma pauvre fille! dit Briant en levant les yeux au ciel.

—C'est aussi trop longtemps me taire! s'écria madame Briant qui voulut profiter de l'abattement de son mari pour sortir de la nullité de son rôle. Permettez-moi de vous dire à tous que vous êtes parfaitement d'accord sans vous en douter. Toi, monsieur Briant, tu devrais te souvenir que pas plus loin qu'hier tu me disais encore que Corinne n'épouserait jamais M. de Beauregard, et voilà M. de Beauregard lui-même qui te la demande en mariage, avec la seule restriction de réfléchir un peu sur cette grave affaire; vous, monsieur le comte, vous ne souhaitez qu'une chose, c'est qu'on ne vous fasse pas de violence: mais qui songe à vous en faire? avec un homme tel que vous, une seule conduite est sensée, honorable, c'est une confiance absolue. Vous aimez ma fille, ma fille vous aime; tout cela ne peut aboutir qu'à un mariage. — Ma pauvre fille! répéta Briant, peu rassuré par l'éloquence diffuse de sa femme.

— Ecoutez, docteur, reprit à son tour Tristan dont la souffrance morale était visible; quoi que vous pensiez de tout ceci, je ne suis pas un malhonnête homme, croyez-le bien. — Je ne demande qu'à le croire. — Mais que dirai-je à ma fille? demanda le docteur avec un accablement toujours plus grand. — Qu'après ma sœur elle est ce que je chéris le plus au monde, et que je n'ai qu'une crainte, c'est de n'être pas digne d'elle. — Pas digne d'elle! tu l'entends, mon mari, M. le comte de Beauregard pas digne de ma fille! Mais que te faut-il donc de plus, homme aveugle et ambitieux? — Monsieur Briant, interrompit doucement Alliette, vous direz aussi à Corinne que j'ai pour elle l'affection d'une sœur tendre et dévouée.

— Monsieur de Beauregard, reprit Briant, si vous êtes sincère en ce moment, j'ai été bien injuste et bien coupable envers vous, et je vous supplie de me pardonner. Cela vous sera facile, n'est-ce pas? puisque vous aimez mon enfant, et que c'est ma tendresse pour elle qui est cause que je vous ai offensé en vous accusant. — Ne me dites pas de vous pardonner, docteur, répliqua vivement Tristan, dont la noble nature, rendue à la liberté, put obéir à ses instincts généreux. Tout m'accuse, mon vieil ami, et vous n'avez été que juste en m'accusant vous-même. C'est donc à moi de vous demander grâce pour toutes mes irrésolutions, pardon pour tout le mal que je vous ai fait. N'emportez pas de haine en quittant cette maison où nous avons passé tant de jours paisibles, où je voudrais être sûr de pouvoir vivre avec celle que vous venez d'appeler si douloureusement devant moi votre pauvre fille! Dites-vous, au contraire, que j'emploierai tout ce que Dieu m'a donné d'énergie à faire tomber les obstacles qui s'opposent encore à l'accomplissement d'un vœu qui est aussi cher à mon cœur qu'au vôtre. A dater de ce moment, je n'aurai pas d'autre occupation, pas d'autre pensée; et si cette tâche était au-dessus de mes forces, plaignez-moi, car je serais encore plus malheureux que vous! — J'aurais peut-être le droit de vous demander de quelle nature sont ces obstacles dont vous parlez, monsieur de Beauregard, reprit le docteur avec attendrissement; mais je veux vous donner une dernière preuve de ma confiance en ne vous interrogeant pas. Faites-moi seulement une promesse en retour de cette confiance qui sera peut-être un jour un affreux remords pour moi.

— Demandez, exigez, reprit Tristan en mettant la main sur son cœur comme pour attester sa sincérité. — Engagez-vous à vous éloigner pour quelques mois de ce pays, si cela devenait nécessaire au repos de celle dont vous ne pourriez pas faire le bonheur. — J'atteste sur l'honneur que je le ferai! s'écria Tristan; mais je vous jure aussi que je déplorerai cette cruelle nécessité si la destinée me l'impose.

Si le docteur eût jeté les yeux sur Alliette en

ce moment, il n'eût peut-être pas été aussi rassuré qu'il le fut par la promesse de son frère, car le visage de la pauvre enfant avait subitement perdu le peu de quiétude qu'il avait pris depuis quelques instants. — Je vous remercie dit-il affectueusement. Maintenant, je vais tâcher de dissimuler toutes mes craintes à Corinne. J'espère que Dieu m'en donnera la force. — Comment! tu as encore des craintes, monsieur Briant? mais que te faut-il donc pour te rassurer? Je vous le dirai tout à l'heure, ma femme. Mademoiselle Alliette, vous m'avez promis que vous ne l'abandonneriez... — Jamais! s'écria Alliette. — Elle est perdue! ajouta-t-elle en tombant accablée sur un fauteuil, pendant que le docteur et sa femme s'éloignaient, accompagnés par Tristan.

VIII

Si Corinne eût été mue par un sentiment de vanité comme madame Briant, ou si elle n'eût ressenti qu'un de ces vagues attachements de jeune fille où tout ce qui n'est pas joie est espérance, elle se serait à coup sûr trouvée satisfaite d'un événement qui ne laissait, en apparence du moins, rien à désirer. Mais son ambition, pure et élevée comme sa tendresse, était d'une autre nature. Que lui importait d'être comtesse de Beauregard, si l'homme qui lui donnerait ce titre ne sentait pas le bonheur de la rendre heureuse? Quelle serait sa vie, si, unie à l'homme qu'elle chérissait d'une affection sans bornes, elle le voyait mécontent de sa destinée? Souffrir pour souffrir, ne valait-il pas mieux rester dans une situation qui lui permettait de dissimuler ses douleurs à celui qui les causait sans s'en douter peut-être? « Il m'offre sa main, pensait-elle; mais je n'aurai pas son cœur: hélas! ce n'est pas assez pour moi; et s'il vient à découvrir cette ambition, il ne me la pardonnera jamais! »

Ce fut donc sans joie, et avec plus d'inquiétude que d'impatience, que Corinne attendit le retour de ses parents. Ce fut avec le même sentiment de tristesse inquiète qu'elle apprit d'eux que si son mariage avec Tristan était une chose probable jusqu'à la certitude, l'époque n'en était pas encore fixée. Elle ne vit pas que son père était plus triste et sa mère moins triomphante qu'au moment de leur départ : tout lui paraissait repos et contentement auprès de sa désolation. Il résulta de là que la soirée se passa sans qu'on revînt sur un sujet dont personne ne se souciait de parler : chacun pensait peut-être qu'il ne faudrait que trop tôt y revenir.

Au château, la situation était la même, à peu de chose près. Alliette sentait que son frère devait avoir usé ses forces morales dans les différentes épreuves par lesquelles il avait passé depuis le matin; Tristan, honteux du rôle qu'il avait joué en présence de sa sœur, ne demandait qu'à le faire oublier. Il était retiré dans son appartement, lorsqu'un paysan du village vint, avec une sorte de mystère, lui apporter une lettre de madame Briant. Cet homme réclamait une réponse. Voici ce que cette lettre contenait :

« Vendredi soir.

« J'éprouve, monsieur et cher voisin, le besoin de vous exprimer mes regrets de la conduite de M. Briant. Gênée par sa présence, je n'ai pas pu vous dire ce matin que j'étais tout à fait étrangère à ses exigences. Mon mari, vous le savez, est un excellent homme; mais sa vivacité l'entraîne quelquefois plus loin qu'il ne le voudrait : c'est ce qui est arrivé cette après-midi, à ma grande désolation. Il a vu un refus dans une hésitation que je comprends et que j'approuve, et il n'a pas su se contraindre; de là des torts que je vous supplie d'excuser. Ne pensez-vous pas qu'une explication entre vous et moi est devenue maintenant nécessaire? Je la désire vivement, et vous, mon cher voisin, vous ne devez pas la redouter, car vous me trouverez entièrement de votre avis. M. Briant doit s'absenter demain une partie de la journée pour aller dîner chez son vieil ami M. Ragonneau. A dater de cinq heures et jusqu'à la fin de la soirée vous me trouverez seule. Mille compliments affectueux. »

Ce billet ne portait pas d'autre signature que la lettre initiale du nom de baptême de madame Briant. C'était à la fois plus jeune, plus intime et plus aristocratique.

Après tant d'agitation et de contrainte, cette communication toute bienveillante parut à Tristan d'un augure heureux. Madame Briant était de son avis, donc elle n'avait aucune hâte de

presser la conclusion du mariage de sa fille ; en outre, elle exerçait un grand empire sur son mari ; il serait donc facile de la déterminer à lui communiquer sa patience ; et, dans la position compliquée du malheureux Beauregard, gagner du temps, c'était peut-être sortir d'embarras : triste calcul, à l'usage des âmes faibles, qu'on ne fait guère que dans les cas désespérés.

Sa réponse à madame Briant laissa percer le soulagement qu'il lui devait. La voici :

« Je suis bien touché et bien heureux de votre bonté, madame et chère voisine. Vous avez deviné que je devais être triste d'avoir été si mal compris, et vous cherchez à me consoler. J'accepte avec joie et reconnaissance le rendez-vous que vous voulez bien me donner. Demain soir, aussitôt après mon dîner, j'irai vous remercier de votre confiance, et j'espère vous prouver que j'en suis digne. En attendant, madame et chère voisine, je dépose à vos pieds l'humble hommage d'une affection qui, quoique déjà bien tendre, trouvera doux d'acquérir le droit de le devenir plus encore. TRISTAN. »

Nous n'essaierons pas de peindre la joie de madame Briant en recevant ce billet. D'abord, elle y vit le succès d'une petite trame qu'elle avait ourdie sans la communiquer, bien entendu, à personne ; puis elle eut la tête tournée de cet humble hommage qu'on déposait à ses pieds ; enfin, dans la dernière phrase de Tristan, elle crut voir une nouvelle promesse de devenir son gendre : sa vanité et son cœur se trouvaient donc également satisfaits.

La matinée du lendemain s'écoula paisible pour les habitants du château. C'était la veille du jour où Tristan attendait toutes les personnes qu'il avait invitées à son ouverture de chasse, de sorte qu'Alliette et lui avaient mille préparatifs à faire pour recevoir leurs hôtes d'une manière conforme aux désirs du jeune comte. Le château, nouvellement restauré, devait être inauguré dans cette circonstance, et Tristan mettait un grand prix à donner une haute idée de son hospitalité. Le pauvre jeune homme se flattait qu'il allait traiter des amis, et sa haute intelligence ne l'avertissait pas que ceux qu'on appelle des amis étaient presque toujours des juges : il y a des natures qui ne soupçonnent jamais l'envie ; peut-être est-ce parce qu'elles sont trop orgueilleuses pour la sentir.

Comme sept heures sonnaient, Tristan, suivi d'un domestique, sortit du château à cheval ; il avait dit à Alliette qu'il était fatigué de tous ses tracas de la matinée, et qu'il allait faire une promenade de quelques heures pendant qu'elle mettrait la dernière main à leurs dispositions pour la réception du jour suivant. On devine que la promenade de Tristan ne s'étendit pas plus loin que la grille de la maison du docteur. On était à la fin d'août, et le jour commençait à baisser ; on eût même dit que la nuit était déjà venue, car le ciel, couvert de nuages épais et noirs, n'envoyait à travers ce voile qu'une lumière douteuse, semblable à un crépuscule d'hiver. De temps en temps seulement, un éclair brillait à l'horizon et illuminait passagèrement les objets, qui retombaient bientôt dans une demi-obscurité pleine de mélancolie. L'atmosphère était chaude et accablante, et, quoiqu'on vît dans l'éloignement des nuages de poussière soulevés par le vent, autour de la maison du docteur tout était si calme que les feuilles les plus légères, les fleurs les plus délicates, ne frémissaient pas sur leurs tiges.

Ce spectacle avait une grandeur triste qui saisit l'âme du jeune Beauregard, et ce fut sous cette impression qu'il entra dans le jardin des Briant, après avoir donné l'ordre à son domestique de l'attendre avec ses chevaux à quelque distance. La porte de la maison était ouverte, et, dans la première pièce que Tristan traversa, il ne trouva personne pour le recevoir. Convaincu que le docteur avait emmené sa fille chez M. Ragonneau, et que madame Briant l'attendait dans le salon, cette solitude ne l'étonna pas, car rien n'était plus naturel que, dans l'attente d'une conférence secrète, la maîtresse de la maison eût pris ses précautions pour n'être pas dérangée. Tristan entra donc dans le salon sans hésiter. Au milieu de la demi-obscurité qui y régnait, il crut distinguer la forme incertaine d'une femme assise sur un canapé à l'autre extrémité de l'appartement. — Vous voyez, madame, que je suis exact, dit-il en se dirigeant de ce côté. — Monsieur de Beauregard ! s'écria une voix que Tristan reconnut à l'instant même pour celle de Corinne. — Pardon, mademoiselle, dit-il en s'ar-

rêtant brusquement; c'est madame votre mère que je cherche. — Ma mère! monsieur; mais elle est absente. Mon père et elle sont allés dîner chez un de nos amis. Je les attends d'un moment à l'autre.

A cette parole, Tristan crut d'abord de bonne foi que le docteur avait exigé que sa femme l'accompagnât, et que cette dernière n'avait pas eu le temps de l'avertir de cette circonstance, qui était cependant d'une certaine gravité. Puis il réfléchit presque aussitôt qu'il ne serait pas impossible que madame Briant eût voulu lui ménager une entrevue avec sa fille, dans un but qui échappait à sa pénétration, prise au dépourvu. Cette inspiration, à laquelle se joignit bientôt la pensée que ce serait une accusation contre lui si, au point où en étaient les choses, il semblait redouter une entrevue avec Corinne, le détermina à rester quelques instants, sauf à éviter tout ce qui pourrait entraîner la conversation sur un sujet embarrassant. Mais cette réserve ne serait-elle pas aussi accusatrice que sa retraite? Telle fut la seconde pensée de Tristan. Il y avait d'ailleurs dans cette rencontre fortuite, dans le mystère de l'heure, dans la mélancolie de la situation, quelque chose qui frappa si vivement l'imagination du jeune comte, que sa volonté, un moment incertaine, devint à l'instant même inébranlable. Il se rapprocha de Corinne, et, sans attendre qu'elle l'y invitât, il prit un siége et il s'assit en face d'elle.

—Ce n'est pas vous que je cherchais, lui dit-il d'une voix affectueuse et triste, mais puisque je vous ai rencontrée, je ne laisserai pas échapper cette occasion de vous ouvrir mon cœur. — Je le connais, monsieur de Beauregard, répondit Corinne, et puisque je n'ai plus rien à apprendre, vous me feriez plaisir de vous retirer. — On m'a donc calomnié près de vous? demanda Tristan avec plus de vivacité que de prudence. — En aucune façon. — Alors pourquoi cet accueil? Que vous a-t-on dit de moi? — On m'a dit que vous aviez demandé ma main. Cela me semble suffisant pour désirer que, jusqu'à ce que les choses soient plus avancées qu'elles ne le sont, nos entrevues n'aient lieu qu'en présence de ma famille.—Mais vous ne m'aimez donc pas? — C'est une question à laquelle je répondrai, peut-être, quand vous m'aurez prouvé que vous m'aimez vous-même. Mais, encore une fois, monsieur de Beauregard, retirez-vous, je vous le demande en grâce! — Autrefois, vous étiez moins sévère pour moi.

Corinne garda le silence : elle sentit que l'explication de ce changement de conduite serait un aveu de l'affection qu'elle voulait cacher encore. — Cependant, reprit Tristan, si je vous demande positivement si vous consentez à unir ma destinée à la vôtre, il faudra bien que vous me répondiez avec franchise. — Eh bien! me le demandez-vous?—Sans aucune hésitation, murmura Tristan. — Sans hésitation, monsieur de Beauregard! et votre voix est si incertaine qu'elle arrive à peine à mon oreille, malgré le silence profond qui nous environne... N'importe, je veux croire que votre cœur est plus ferme que votre parole, et je vous répondrai que ma main vous appartiendra le jour où je serai convaincue que votre affection pour moi est assez vraie pour que je puisse espérer qu'elle sera durable. — Si elle ne l'était pas, pourquoi vous aurais-je demandée en mariage? — Il est certain que rien ne vous y obligeait; mais si vous me demandez pourquoi vous l'avez fait, je vous répondrai que ma pénétration ne va pas jusqu'à deviner les motifs des choses que je vois. Rien ne vous force à m'épouser, et cependant c'est malgré vous que vous vous êtes déterminé à ce parti... — Qui a pu vous dire?... interrompit Tristan. — On ne m'a rien dit, et on ne pouvait rien m'apprendre. Mais j'ai tout vu. — Alors, vous m'aimez, car le cœur seul...

— Eh bien! oui, je vous aime, monsieur de Beauregard! répondit Corinne avec une dignité qui éleva cet aveu à la hauteur d'un refus; mais je vous aime avec douleur, sans espérance, sans illusion, parce que vous, vous ne m'aimerez jamais. J'en suis si sûre, ajouta-t-elle, que je serai encore plus malheureuse si je deviens votre femme que si je reste la pauvre fille du docteur Briant. — Croyez... — Oui, je crois que vous êtes noble, généreux, fier; je fais plus, je crois aussi que vous voudriez payer d'un sincère retour l'affection que vous m'avez inspirée, mais je sais que vous ne le pouvez pas, que vous ne le pourrez jamais : et quand je dis que je le sais, je me trompe, je ne le sais pas, je le sens, ce qui fait que je n'en doute plus. — Je vous jure que vous vous trompez! s'écria Tristan avec l'accent d'une sensibilité profonde et vraie. —

En ce moment, peut-être... Mais demain, monsieur de Beauregard, mais tout à l'heure, quand l'émotion que vous éprouvez sera passée, vous direz-vous encore à vous-même ce que vous m'affirmez avec une sincérité dont je ne suspecte que la durée? Mettez la main sur votre cœur, et répondez-moi avec toute la franchise que j'ai le droit d'attendre d'un homme tel que vous.

Tristan tomba à genoux. — Eh bien! puisque vous me connaissez, dit-il, ayez pitié de moi, et ne me haïssez pas. Laissez-moi croire que je ne suis pas maudit! C'est vrai, mille fois vrai, je suis indigne de vous, et pourtant je prends Dieu à témoin que je donnerais ma vie pour avoir le droit de vous aimer un jour. Ne vous découragez pas, Corinne! Je guérirai peut-être de ce mal affreux qui me dévore, et alors je viendrai vous supplier de me pardonner et de me faire oublier les douleurs auxquelles je vous ai condamnée. Ah! vous n'êtes pas seule à souffrir de ma fatale organisation! Ma sœur, ma pauvre sœur! est aussi ma victime. Ne soyez pas plus cruelle que ma sœur, je vous en supplie!

— Relevez-vous, monsieur, reprit Corinne avec une angélique douceur, et écoutez-moi. Les paroles que vous venez de prononcer m'ont fait du bien, et elles me donnent un peu d'espérance parce que le sentiment qui les a dictées me paraît sincère. Mais si vous voulez que cet espoir devienne de la confiance, ne cherchez plus à abuser personne. Vous me dites de ne pas me décourager, cela dépend de vous. Soyez vrai, Tristan, ajouta-t-elle avec émotion; soyez vrai, et moi je serai patiente. Nous ne sommes encore que des enfants, l'avenir est donc à nous. L'avenir! comprenez-vous tout ce que ce mot a de douceur et de promesses pour le cœur qui est sûr de soi? mais comprenez-vous aussi tout ce qu'il a d'affreux quand... — N'achevez pas, Corinne, et dites-moi ce que vous voulez que je fasse? — Que vous n'abusiez personne, je vous l'ai déjà dit; que vous ne retiriez pas d'une main ce que vous donnez de l'autre; que vous ne sortiez pas d'une agitation par un trouble; en un mot, que vous fixiez votre volonté, dussiez-vous briser mon cœur en la fixant. — Mais les engagements que j'ai pris. — Si par ces mots vous entendez la demande que vous avez faite à mes parents, je vous dirai que ce ne doit pas être un obstacle à entrer dans la voie que mon affection vous conseille. D'abord, pour rien au monde je ne consentirai à vous épouser dans l'état où vous êtes. Votre amie peut se résigner à douter de votre cœur, votre femme en mourrait, parce qu'elle aurait le droit d'en mourir. — Ah! Corinne!... Mais que dire à votre père? car enfin, il est impossible que je ne lui parle pas prochainement de tout ce qui s'est passé entre nous hier. — Il va revenir tout à l'heure; en lui avouant notre entrevue, j'aurai soin d'ajouter que je suis contente de vous... Je crois que je le pourrai. En ce moment, un éclair plus lumineux que tous ceux qui l'avaient précédé, rayonna dans l'appartement, et Tristan aperçut le pâle visage de Corinne, et son doux regard, qui était attaché sur lui avec l'expression de la plus douloureuse sympathie. — Adieu, monsieur de Beauregard, dit-elle; souvenez-vous que vous sortez de cette maison entièrement libre. N'est-ce pas là ce que nous voulions tous deux?

IX

Le lendemain de l'entrevue que nous avons racontée dans le chapitre précédent, l'habitation des deux orphelins offrait aux regards de leurs rustiques voisins un spectacle si différent de celui auquel ils étaient accoutumés, que les plus anciens d'entre eux ne se souvenaient pas d'en avoir jamais vu un semblable. La grande cour convertie, comme on sait, en annexe du jardin, de manière à ce que le tout réuni fît une espèce de parc, la grande cour, disons-nous, était sillonnée en tout sens et à chaque instant, tantôt par des voitures conduisant leurs maîtres au bas du perron du château et revenant ensuite lentement vers les communs où étaient situées les nouvelles remises; tantôt par les cavaliers qui arrivaient au galop, après être venus peut-être au pas pour ménager leurs montures; tantôt aussi par des domestiques chargés de malles, de valises et de cartons. Enfin il y avait là tout le mouvement qui annonce, en pareille circonstance, une grande et large hospitalité : la majorité de nos lecteurs sait par la pratique ce que nous voulons dire

Dans l'éloignement, du côté des dépendances du château, on entendait les hurlements confus, mais cependant harmonieux pour certaines oreilles, d'une meute impatiente et nombreuse. « C'est M. le comte qui plante la crémaillère aujourd'hui, » se racontaient les paysans réunis sur la petite place du village à la sortie des vêpres, car c'était un dimanche que ces choses se passaient. « C'est ce pauvre Beauregard qui est en bon train de se ruiner, » disaient à leur femme ou à leurs domestiques les invités du jeune comte, pendant qu'ils franchissaient à cheval ou en voiture la grille de ce manoir, beaucoup trop bien restauré au gré de la prudence des uns et de l'envie des autres.

A l'heure du dîner, la réunion avait été complétée par l'arrivée successive de tous les personnages attendus. Elle était nombreuse, et composée dans le but d'une ouverture de chasse qui devait avoir lieu le lendemain. Quelques personnes, avec lesquelles la famille Beauregard n'avait jamais eu que de rares et cérémonieuses relations, n'avaient été invitées que pour cette première solennité, et, après leur départ, il ne devait plus rester au château, mais ceux-là pour une semaine, que le baron d'Igornay et son fils César; M. et madame Aldonce de Fourcy, le ménage du Cantel, les deux Ragonneau et le chevalier d'Artimon, en un mot ceux qui composaient la phalange soigneusement triée que madame Briant, dans ses jours de soleil, appelait sa société intime. Ce choix était une galanterie ingénieuse de Tristan, et une attention délicate d'Alliette pour la famille du docteur, qui devait naturellement participer chaque jour à tous les plaisirs réglés par le programme des deux orphelins, et compatibles avec leur deuil bien récent encore.

Beauregard et sa sœur reçurent leurs convives avec une aisance noble et gracieuse qui était bien plus le fruit de leurs instincts de race que le résultat de leur éducation simple et presque sauvage. Tristan surtout, que sa qualité d'homme et sa position de maître de maison mettaient plus à son aise, déploya, dans cette circonstance toute nouvelle pour lui, des qualités et des agréments qu'Alliette elle-même n'avait jamais soupçonnés. Toutes les aspérités de son caractère, si saillantes dans l'intimité quand il était dominé par son imagination ardente et mélancolique, avaient disparu pour faire place à des manières affectueusement et dignement polies, et à un langage spirituel et mesuré. Peut-être n'était-il si parfaitement bien que parce que son orgueil se trouvait passagèrement satisfait. Quant à Alliette, il n'y eut qu'une voix pour déclarer qu'elle offrait le type le plus accompli de la maîtresse de maison. Rien ne lui avait été appris touchant les soins qu'elle remplissait pour la première fois, mais elle avait tout deviné, et elle s'abandonnait à ses nouveaux devoirs avec une grâce facile qui avait le charme d'une longue habitude. Sa réserve était attirante, son empressement calme, son désir d'être agréable à chacun si naturellement général, que tout le monde en pouvait jouir sans que personne se crût en particulier le droit de penser qu'il l'inspirait : chaste et captivante banalité dont nul ne se trouvait blessé, car on sentait qu'elle prenait sa source dans ce sentiment délicieux qui est le plus grand charme de la femme et peut-être sa première vertu.

Nous ne saurions entrer dans le détail des journées consacrées aux plaisirs de la chasse et aux réunions dans le grand salon du château. Un fait seulement mérite la peine d'être constaté, et nous nous y arrêterons quelques instants pour en approfondir les causes. Simon Ragonneau et Tristan, qui n'avaient jamais eu l'occasion de se voir aussi longtemps de suite, se découvrirent l'un pour l'autre, au bout de peu de jours et presque au même moment, un grand attrait, une vive sympathie. Ce que nous avons dit du premier, en traçant son portrait au commencement de cet ouvrage; ce qu'on a appris du second par les événements racontés, prouve suffisamment qu'aucun rapport n'existait entre leurs deux caractères : ce fut peut-être ce qui les lia. Pour une affection passagère et frivole, on choisit l'être qui vous ressemble plus ou moins; pour un sentiment profond et durable, on veut quelque chose de mieux que soi-même, car on cherche de bonne foi à se compléter : c'est là le mystère des grandes et saintes amitiés, et la raison pour laquelle les âmes médiocres, qui se croient parfaites, sont impuissantes à les sentir et inhabiles à les inspirer.

Ce que Tristan aima dans Simon, ce fut la sagesse de ses goûts, la modération de ses désirs, le calme réfléchi de ses penchants, son respect joyeux et tendre pour toutes les volontés

de son père qu'il savait deviner sans qu'elles lui fussent exprimées. Certes, le jeune Beauregard ne découvrit pas toutes ces vertus dans le cœur de celui qui allait devenir son ami, sans faire un douloureux retour sur lui-même; mais il n'en persista pas moins, avec un louable courage, à vouloir s'abreuver à cette source à la fois amère et salutaire. D'un autre côté, ce que Simon aima avec une inquiète pitié dans Tristan, ce fut l'ensemble de ses instincts élevés jusqu'à l'orgueil, ses rêves ambitieux jusqu'à la folie, sa passion ardente et sombre pour acquérir une célébrité personnelle qui lui permît d'être franchement fier de son nom. Simon comprit, en sondant les abîmes de cette âme malade de repos en attendant qu'elle le fût d'action, qu'il aurait à souffrir bien souvent pour elle; mais, à côté de ce pressentiment, il trouva la conviction consolante qu'il pourrait lui être utile un jour, et il se voua à cette tâche sans savoir cependant encore comment il la remplirait. Il est peut-être superflu d'ajouter qu'Alliette, qui vit naître des deux côtés ces sentiments, en fut heureuse; et nous apprendrons plus tard pourquoi elle ne se sentit pas jalouse de l'amitié que Tristan éprouva pour Simon.

Les choses en étaient à ce point à la fin de la semaine qui avait vu arriver les convives du château. Le samedi, on devait clore cette première réunion (car nous dirons, en passant, qu'on en avait projeté d'autres) par une chasse au sanglier dans des bois assez éloignés du château de Beauregard. A neuf heures précises du matin, toute la compagnie arriva au rendez-vous, où les meutes réunies de Tristan et de Fourcy étaient déjà depuis quelques moments. Le baron d'Igornay, guéri de sa goutte, marchait en tête de la bande avec une ardeur juvénile qu'augmentait peut-être la satisfaction assez modeste d'avoir été choisi par Fourcy pour être le chevalier de sa femme, car celle-ci avait voulu, comme Alliette et Corinne, assister à cette dernière chasse; César suivait son père et paraissait ravi de n'être le chevalier de personne, parce qu'il pourrait s'occuper des chiens tout à son aise; derrière lui venaient Alliette et Simon; derrière eux s'avançait Corinne, escortée par Tristan. Fourcy allait des uns aux autres pour se faire remarquer de chacun : tout était donc pour le mieux. Nous dirons, en passant, que ce n'avait pas été sans de grandes hésitations du docteur et sans une forte résistance de sa fille, qu'il avait été décidé que celle-ci serait de cette partie. Madame Briant avait échoué dans toutes ses tentatives pour les déterminer tous deux, et il n'avait fallu rien moins que l'intervention d'Alliette pour vaincre une répugnance dont la pauvre enfant comprenait et approuvait avec douleur le motif. Corinne et elle s'étaient tout confié pendant l'agitation qui régnait depuis quelques jours au château.

Le temps était de cette parfaite beauté qui est particulière aux premiers jours de l'automne. L'air était vif et pur, l'atmosphère chaude sans être énervante, et le ciel, encore un peu couvert en certaines parties de l'horizon, annonçait, par de larges éclaircies, qu'il serait bientôt sans nuages. D'immenses flocons de brouillards, semblables à des lambeaux de gaze, glissaient rapidement sur le flanc des collines, ou restaient suspendus à la cime des grands arbres, attendant qu'un rayon de soleil vînt les déchirer, ou qu'un souffle plus vif de la brise les emportât. Les arbustes étaient couverts de baies éblouissantes, autour desquelles voltigeaient des troupes d'oiseaux joyeux et des myriades de brillants insectes; enfin, sur la lisière des bois resplendissaient encore les pyramides empourprées de la digitale, tandis que dans les prés qui tapissaient le fond des vallées, scintillaient déjà modestement les premiers calices ouverts du colchique, cette douce et pâle fleur où nous lisons avec tristesse l'adieu des beaux jours.

Pendant que Tristan faisait remarquer ce tableau à Corinne qui l'écoutait avec une admiration rêveuse, on aperçut, à l'extrémité d'une allée, un point blanc, et derrière ce point blanc un objet de couleur sombre. C'était le garde envoyé à la découverte; il revenait précédé du limier qu'on lui avait confié. Tous les regards se dirigèrent vers lui, toutes les oreilles attendirent avec impatience ses premières paroles. — Eh bien! père Charly, que nous direz-vous de bon? cria Fourcy dès que le garde fut à portée de l'entendre. — Ma foi, monsieur, j'ai eu de la chance aujourd'hui, car je suis tombé sur le plus rude sanglier qui soit venu depuis longtemps par ici; il est remis à la queue du grand

étang de la Vesvre. — Ces dames n'auront-elles pas peur? reprit avec une suffisance vulgaire Fourcy en se tournant vers Alliette, Corinne et sa femme, en ce moment réunies en un seul groupe. — Peur! monsieur, repartit vivement Alliette : nous prenez-vous donc pour des petites maîtresses? — Les femmes de ce temps-ci valent presque les hommes d'autrefois, dit galamment d'Igornay, et certes ce n'est pas en faire un mince éloge, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai? — Vous avez raison, baron, ajouta avec vivacité Tristan, en regardant alternativement et avec une égale affection sa sœur et Corinne. — Trève de fadeurs, messieurs, interrompit Fourcy qui eut peur que sa femme ne prît sa part de l'approbation délicate de Tristan. Le ciel s'éclaircit, la journée sera chaude, il faut nous hâter d'aller *frapper aux brisées,* si nous ne voulons pas clore nos chasses par un échec.

Comme cet avis était l'expression de toutes les volontés, personne ne songea à le contredire, et la troupe se mit immédiatement en marche pour le canton de bois où le sanglier avait été remis, et où on espérait bien qu'il était encore. Cette attente ne fut pas trompée : à peine la meute eut-elle été découplée sur la trace de l'animal, qu'elle fit entendre, par l'unanimité et l'ardeur de ses cris, que le vieux Charly ne s'était pas décidé légèrement à dire qu'il était sûr de son fait. Effectivement, un énorme solitaire, haut, noir et velu comme un ours, sortit du fort et traversa une large clairière à la vue de toute l'assistance encore réunie. D'abord, avec une témérité et une impudence que justifiait sa vigueur, le sanglier se fit battre dans un espace resserré, donnant ainsi aux chasseurs l'occasion de le revoir plusieurs fois et de le saluer par des cris et des fanfares; puis, après une heure environ de cette manœuvre, il prit son parti et il débucha franchement.

Alors ce fut un magnifique et émouvant spectacle que de voir les chasseurs, qui jusqu'à ce moment avaient marché à une allure assez paisible, s'élancer à la poursuite de l'animal déjà fatigué, mais cependant toujours intrépide. Les hurlements incessants de la meute, les cris des cavaliers, les fanfares répétées par les échos, le retentissement du galop des chevaux sur les cailloux de la plaine ou sur les roches des montagnes, formaient le plus délicieux concert. Tantôt la chasse traversait des fourrés épais, et alors elle était moins vive et moins bruyante; tantôt elle passait comme l'éclair sous des voûtes de futaies, et l'on eût dit que la meute avait été subitement doublée tant ses voix devenaient retentissantes. Tout le monde suivait encore; mais, chacun ayant tiré de son côté au gré de ses inspirations, la troupe était divisée par petits groupes qui ne se rencontraient plus, bien qu'ils se dirigeassent vers le même but.

Tristan n'avait pas quitté Corinne. Maintenant toujours son cheval à la hauteur de Fanchon, le jeune comte ne pouvait détacher son regard de la charmante enfant qui s'était abandonnée à sa conduite. Il la dirigeait avec une mâle prudence au milieu de tous les obstacles, et il ne se refusait pas l'enivrant plaisir de la mettre à même de lui faire admirer une intrépidité qui avait peut-être sa source dans les souffrances de son cœur. Depuis bien des jours Corinne n'avait pas été aussi souriante qu'elle l'était pendant cette course dangereuse et rapide. Son teint avait repris sa fraîcheur, ses yeux leur éclat, son front ne s'inclinait plus, comme entraîné par le poids accablant de ses pensées. Ils arrivèrent ainsi tous deux, et toujours seuls, jusqu'à une prairie humide et basse, à l'extrémité de laquelle le sanglier, sur ses fins, tenait tête à la meute qu'il traitait fort rudement. Au même moment, un cavalier s'avançait au grand galop du côté opposé : ce cavalier était César d'Igornay. L'intrépide jeune homme fit franchir à son cheval une haie et un fossé bourbeux et il se trouva au milieu des chiens. Alors il mit pied à terre, tira son couteau de chasse, et s'élança bravement à la rencontre du sanglier qui s'était jeté sur lui aussitôt qu'il l'avait aperçu. César plongea son arme au défaut de l'épaule de l'animal et fit un bond de côté pour éviter le choc. Dans ce mouvement, son couteau de chasse lui échappa, et avant qu'il eût pu le ressaisir, le sanglier était sur lui. Son père arrivait en ce moment. Il vit le danger, poussa un cri et s'élança à son tour; mais son cheval s'abattit sous lui, et quand il voulut se relever, il sentit qu'il était pris sous sa monture. — Mon fils, s'écria-t-il d'une voix déchirante en tendant ses bras devenus inutiles.

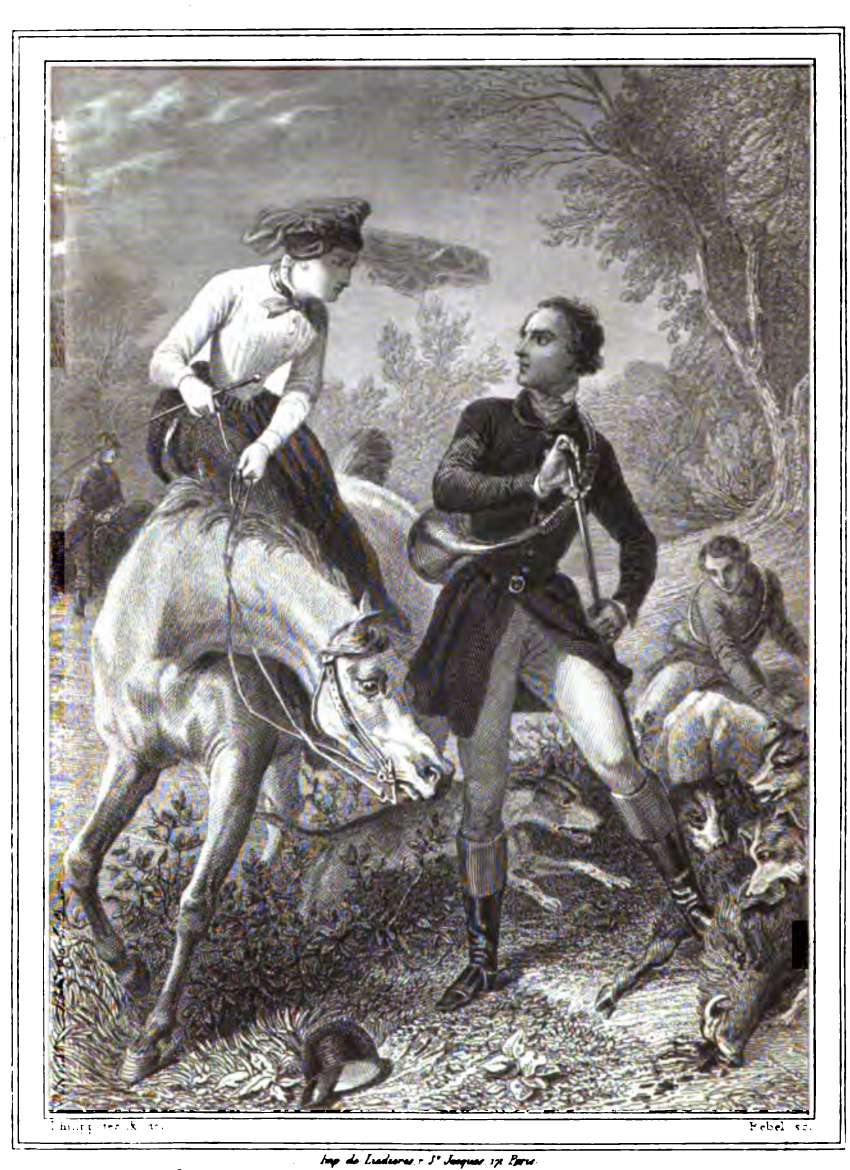
Tristan n'avait pas attendu cet appel pour voler au secours de César. Fier, intrépide, il accourait à son tour, et ayant attaqué le sanglier par derrière, il força l'animal à tourner sa rage contre lui. La lutte fut terrible, mais courte : le sanglier, déjà épuisé par le sang qu'il avait perdu, omba mort aux pieds de Tristan. — Mon Dieu! n'êtes-vous pas blessé ? dit une voix qui fit tressaillir Tristan. Il se retourna et il vit Corinne. Elle l'avait suivi, bien qu'il l'eût suppliée de ne pas quitter la place où il l'avait laissée.

Le danger était passé, car le sanglier, étendu sur le sol, rendait par la gueule des flots d'un sang noir mêlé d'une écume épaisse, dernier témoignage de sa rage expirante; Tristan put donc remercier, par un tendre regard, Corinne de n'avoir pas tenu compte de sa recommandation. — N'êtes-vous pas blessé ? répéta une seconde fois l'aimable et courageuse jeune fille. — Non, Corinne, répondit Tristan à voix basse et d'un ton pénétré qui exprimait une vive et profonde affection. César s'était relevé ; d'Igornay avait pu aussi se dégager de l'étreinte des flancs de la Biche ; tous deux accouraient près de leur libérateur aussi vite que le permettaient leurs membres un peu endoloris. — Superbe animal ! s'écria César en s'arrêtant devant le sanglier qui se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie. Le baron sauta au cou de Tristan. — Merci ! merci, voisin ! dit-il : sur mon honneur, si vous aviez seulement hésité une seconde, il n'y avait plus de d'Igornay, car vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai ? si César eût été tué, vous auriez bien pu assister à deux enterrements le même jour. Et le vieux gentilhomme se détourna pour cacher une larme qui descendait lentement sur sa joue, pâle encore de la terrible émotion qu'il venait d'éprouver. — Je suis bien heureux d'avoir pu vous rendre ce service, baron, répondit Tristan en attachant un tendre regard sur Corinne, qui contemplait le sanglier avec un sourire qui peignait tout à la fois sa terreur passée et sa satisfaction présente. — C'est égal, reprit le baron, vous pouvez vous flatter de m'avoir tiré une rude épine du cœur; aussi, c'est désormais entre nous à la vie à la mort, voisin. — N'était-ce pas déjà comme cela ? dit Tristan sans cesser de regarder Corinne, comme si c'eût été à elle qu'il adressait sa réponse. — Quel vigoureux coup de pointe ! s'écria d'Igornay en se rapprochant à son tour du sanglier. Allons, allons, l'espèce humaine n'est pas encore aussi dégénérée que je le croyais. Mais à propos, César, à quoi penses-tu de ne pas sonner l'hallali ? — J'y pense, mon père ; et je le sonnerai quand vous m'aurez aidé à dégager ma trompe : je crois que j'ai quelque chose comme l'épaule droite démise.

Le baron lança un coup d'œil à Tristan et à Corinne, comme pour leur dire : « Quel gaillard que mon fils ! qu'en pensez-vous ? — Une épaule de démise, dit-il; c'est en être quitte à bon marché : tu pouvais attraper mieux. Le voisin Briant aura la bonté de t'arranger cela ; en attendant, je vais sonner pour toi. En prononçant ces mots, d'Igornay détacha avec précaution la trompe de son fils, et il entonna un hallali que n'eût pas désavoué le meilleur élève de Baptiste. A ce signal, accoururent bientôt Fourcy et sa femme, Alliette et Simon. D'Igornay, avec une éloquence un peu diffuse, mais chaleureuse, leur raconta ce qui s'était passé.

Alliette était radieuse en l'écoutant vanter le sang-froid et l'intrépidité de son frère; un regard furtif jeté sur Corinne lui avait aussi appris que son amie était contente. Rien ne manquait donc à son bonheur pour le moment. — Je crois, baron, dit Fourcy, que ces messieurs n'ont pas couru un danger aussi grand que vous croyez : cet animal devait être exténué ! — Tout exténué qu'il était, grommela d'Igornay, vous n'avez cependant pas pu, mon cher Fourcy, arriver assez vite pour prendre part à la danse. — Et vous y auriez pourtant dignement figuré, se hâta d'ajouter Tristan, qui vit que le visage de Fourcy se rembrunissait.

Pendant cette petite altercation, Alliette et Corinne s'étaient rapprochées de César, et, malgré sa résistance, elles l'avaient obligé à recevoir leurs soins. Le bras du moderne Hippolyte, doucement soulevé par elles, avait été délicatement posé sur un mouchoir plié en écharpe : quand cette opération fut terminée, le baron aida son fils à remonter à cheval, et tout le monde reprit le chemin du château. Malgré cet accident et la perspective d'une séparation prochaine, le retour fut gai. La chasse avait été belle, le succès com-



Imp de Lradecres r. St Jacques 171 Paris.

TRISTAN DE BÉAUREGARD.

... avec embarras, et il me reste donc plus qu'à vous dire que, puisque



plet, le dénoûment heureux quoique dramatique; enfin chacun était satisfait de soi et des autres, sans excepter Fourcy à qui Tristan avait eu l'art de persuader que le bon résultat de la journée était dû à l'intelligence avec laquelle il avait dirigé la chasse. Fourcy put donc prendre un air modeste, ce qui est la plus grande jouissance des vaniteux.

On avait parcouru à peu près les deux tiers de la distance, et déjà on apercevait dans l'éloignement les toits du village de Beauregard, lorsque le baron, qui avait jusqu'à ce moment marché en tête de la petite troupe, ralentit l'allure de son cheval, et fit signe à Tristan qu'il désirait rester en arrière pour lui parler en particulier. Tristan s'empressa de se conformer à ce désir, et, quand ils furent tous deux assez loin de leurs compagnons pour n'avoir rien à craindre des oreilles indiscrètes, d'Igornay s'exprima ainsi : — Je crois, mon cher comte, vous avoir dit, il y a quelques jours, que nous étions quittes, et que la première fois nous jouerions la belle. — Je me le rappelle en effet, répondit Tristan, dont la pensée se reporta aussitôt à la pénible explication qu'il avait eue avec le baron. — Eh bien! cette belle est jouée, et vous l'avez noblement gagnée; il ne vous reste plus qu'à en fixer le prix. — Mais, baron, c'était une plaisanterie, repartit Tristan avec embarras; et d'ailleurs je n'ai rien à vous demander, si ce n'est la continuation de votre bonne amitié.

— D'abord, interrompit d'Igornay, je ne plaisante jamais. Quant à mon amitié, vous êtes bien sûr qu'elle ne vous fera pas défaut, quoi qu'il arrive; mais si vous me dites que vous n'avez rien de plus à me demander, je vous répondrai franchement, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai? que vous n'êtes pas sincère avec moi. Oh! ne me regardez pas ainsi, continua-t-il en remarquant que la physionomie de Tristan s'assombrissait : j'ai vu clair dans nos affaires pendant les huit jours que j'ai passés chez vous, et je suis certain maintenant que mademoiselle votre sœur ne se soucie que fort médiocrement de devenir madame la baronne d'Igornay. — Il me semble cependant, balbutia Tristan, que la conduite de ma sœur ne vous a pas donné le droit de faire cette supposition. — Si vous entendez par là que mademoiselle Alliette a été charmante pour nous comme pour tout le monde, je serai à coup sûr de votre avis; mais si vous voulez me flatter de quelque chose de mieux, je serai obligé de douter de votre pénétration ou de votre loyauté : choisissez. — J'étais fort absorbé par mes devoirs de maître de maison, et... — A la bonne heure, interrompit d'Igornay, et je n'ai rien à répondre à cette explication; il ne me reste donc plus qu'à vous dire que, puisque

j'ai mieux vu que vous ce qui se passait, je me regarderais maintenant comme un malhonnête homme si je persistais, après le service que vous m'avez rendu, à considérer certains engagements, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai? comme définitifs. Vous ne voulez pas que je vous rende votre parole, n'est-ce pas? Eh bien! je retire la mienne, et je vous tends la main d'aussi bon cœur que lorsque je vous l'ai donnée. Voilà comme je suis et comme nous étions tous de l'autre côté.

Et d'Igornay, dont la main gauche était occupée à diriger son cheval, déganta sa main droite à l'aide de ses dents, et présenta cette main au jeune comte.

— Ah! monsieur, que vous êtes bon d'avoir ainsi pitié de moi! s'écria Beauregard avec attendrissement. Mais ne m'en voudrez-vous pas d'avoir été si peu sincère avec vous? Cette confiance que mon père vous témoignait, j'aurais dû l'imiter; ne l'ayant pas fait, m'accorderez-vous encore votre amitié, votre estime? — Puisque je vous tends la main, jeune homme, pourquoi toutes ces questions? Tenez, voulez-vous que je vous dise tout, pour couler à fond cette affaire de manière à n'avoir plus besoin d'y revenir? Je vous ai demandé la main de votre sœur pour mon fils quand j'ai entendu dire que vous vous ruiniez, et j'ai insisté pour l'obtenir lorsque j'ai cru que ces bruits étaient fondés. Entre gentilshommes, ces choses-là se font sans que celui qui les offre doive s'en enorgueillir, et sans que celui qui les accepte puisse s'en trouver blessé. Je ne suis qu'un pauvre vieux soldat retiré du monde, mais si je n'ai pas appris grand chose dans ma solitude, je n'ai du moins oublié aucune des leçons que j'ai reçues dans ma jeunesse. La noblesse s'en va tous les jours, Beauregard! continua le baron avec dignité et mélancolie : que du moins ceux de ses membres qui restent encore debout se soutiennent entre eux, pour résister à la tempête qui les bat depuis soixante ans. Maintenant, au galop, mon ami! nous approchons du village; il ne faut pas que nous y rentrions les uns après les autres commme des troupes qui viennent d'essuyer une défaite. Point de remercîment, point d'étonnement. Ne m'avez-vous pas prouvé, en sauvant la vie de mon fils au péril de la vôtre, que nous comprenions nos devoirs de la même manière?

Le premier sentiment que ces généreuses paroles firent naître dans le cœur de Tristan fut celui d'une profonde et vive gratitude, et il l'eût certainement exprimé à l'instant même, si le baron, chez lequel l'action suivait toujours de près la parole, n'eût mis son cheval au galop pour rejoindre la compagnie : « Je le remercierai, pensa Tristan. Quel digne homme! »

Ce tête-à-tête à l'arrière-garde de la petite troupe ne s'était pas passé sans inquiétude de la part d'Alliette; aussi, quand son frère revint près d'elle, elle interrogea sa physionomie par un furtif regard. Elle lui sembla émue, mais assez calme, de sorte qu'il lui fut impossible d'en rien augurer de précisément favorable ou de positivement fâcheux. Peu de moments après, on entrait dans la cour du château.

Le docteur arriva, empressé, mais tranquille; Alliette, en l'envoyant chercher, avait eu soin de lui faire savoir qu'on ne le demandait pas pour quelque chose de bien fâcheux. Il embrassa Corinne, dont le visage, animé par l'exercice qu'elle venait de prendre, lui réjouit le cœur, puis il alla examiner l'épaule de César. Elle était bien réellement démise, mais sans complication fâcheuse. Un bon appareil fut posé, et le baron ayant demandé s'il pourrait retourner chez lui le soir même sans inconvénient pour le blessé, il donna des ordres pour le départ, après avoir reçu une réponse affirmative du docteur. Après le dîner, tout le monde se réunit une dernière fois au salon, et les adieux commencèrent. Tristan et Alliette répondirent à tout avec la grâce qui avait présidé à leurs moindres actions depuis huit jours; mais ils furent surtout aimables et affectueux pour le baron et son fils : ils l'avaient déjà été beaucoup pour M. Ragonneau et Simon, qui les avaient quittés avant le dîner.

Enfin, ils se trouvèrent seuls. — Ma sœur! s'écria Tristan, j'adore Corinne, et vous êtes libre de ne pas épouser César! Alliette poussa un cri de joie, et elle se jeta au cou de son frère.

X

Le lendemain du jour dont nous venons de raconter les événements, madame Berny, la femme de charge, sortait furtivement du châ-

teau et se dirigeait à grands pas vers la maison du docteur. Elle portait un petit billet dont voici le contenu :

Samedi soir, 10 heures.

« Corinne, vous êtes déjà ma meilleure amie, et bientôt je pourrai vous donner le doux nom de sœur. Demain mon frère doit aller prier vos parents de consentir à votre mariage avec lui.

« Mon cœur bat bien vite; ma main tremble; mes yeux sont remplis de ces larmes qui font tant de bien! Ah! Corinne, que je suis heureuse! ALLIETTE. »

C'est qu'un entretien plein d'épanchement et de franchise avait eu lieu entre Tristan et sa sœur, où les intérêts de Corinne avaient été plaidés par son amie avec une conviction passionnée. Néanmoins, quand le jeune comte se fut retiré dans son appartement, il lui sembla qu'il avait été trop vite et trop loin. Les doutes perpétuels de son orgueil assiégèrent de nouveau sa pensée. Les mauvaises pensées ne se présentent pas toutes ensemble à l'imagination. Elles viennent une à une, et ce sont les moins coupables avec lesquelles on a à lutter d'abord; puis, quand on est affaibli par ce premier combat, quand on méprise les adversaires contre lesquels on l'a soutenu, de nouveaux ennemis se montrent, et le succès devient douteux.

Ce fut ainsi que Tristan se défendit d'abord avec courage contre les scrupules de son orgueil; il les avait même réduits au néant, lorsque le souvenir de la mère Leclerc se dressa comme un spectre dans son esprit. « Elle a exigé de moi quatre choses, pensa-t-il, et je n'en ai fait qu'une encore! Que dira-t-elle, quand elle saura que j'épouse mademoiselle Briant? Elle m'avertira, elle me menacera, et si je persiste, elle parlera! Alliette pense comme moi, puisqu'elle m'a proposé de l'éloigner. Se douterait-elle déjà de quelque chose? L'autre jour, aurait-elle entendu ces prières que je dois considérer comme des ordres? Ce château est ce soir d'une tristesse mortelle! C'est donc ainsi qu'il me faudra passer ma vie, avec des craintes pour me consoler de mes beaux rêves évanouis! Que Corinne est belle, cependant! Comme elle a été courageuse, et comme elle semblait fière de mon affection! Oh! je l'aime! je l'aime! je l'épouserai! Seulement! Seulement, j'attendrai quelques jours encore pour parler à sa famille. » Ce fut sur cette dernière pensée que Tristan s'endormit : ce fut la première qu'il retrouva à son réveil le lendemain. Elle lui démontra la nécessité de parler à Alliette pour la prier de ne rien dire encore à Corinne, et, dès qu'il fut habillé, il se hâta de sortir pour faire part de ce désir à sa sœur.

Alliette n'était déjà plus dans sa chambre; elle s'était levée de bonne heure pour faire remettre sous ses yeux tout en ordre dans le château. La fatalité voulut que, lorsque Tristan la rencontra, ce fut dans le vestibule, où se trouvait aussi la mère Leclerc. Il sembla à Tristan que sa sœur était troublée d'avoir été surprise par lui en conférence avec la paralytique. Sans doute, elles s'occupaient de lui, et, puisqu'elles s'en occupaient, ne lui était-il pas permis d'en concevoir une vive inquiétude? « Qui sait, pensa Tristan, si, pour faire comprendre tout ce qu'elle avait à dire, elle ne se sera pas décidée à faire usage de sa voix? Dans ce cas, il faudra bien qu'elle explique pourquoi elle s'est tue pendant tant d'années : horreur! et voilà pourtant à quoi je serai exposé tous les jours si je reste confiné toute ma vie dans ce château! »

La mère Leclerc adressa un sourire affectueux et reconnaissant à Tristan : il crut ou voulut y voir un sourire sardonique qui lui disait : Souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Cependant la paralytique se retira, à l'évidente satisfaction d'Alliette, ce qui fut encore un nouveau sujet d'inquiétude pour son frère. — Que voulait donc cette femme, ma sœur? dit-il dès que la mère Leclerc eut quitté le vestibule. — Elle me faisait comprendre qu'elle regrettait que le portrait de mon père ne fût plus au salon, parce qu'il lui était impossible de monter jusqu'à ma chambre pour le voir. « Je ne me trompais pas, pensa Tristan; c'est odieux! » — Au fait, reprit Alliette, pourquoi ne remettrions-nous pas ce cher portrait au salon? C'est la pièce où nous nous tenons le plus; là-haut, j'en jouis en égoïste, ce que je n'aime pas. — Faites comme vous voudrez, ma sœur, répondit brusquement Tristan; n'êtes-vous pas la maîtresse ici? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment, Alliette; je venais, je vous cherchais, continua-t-il, pour reprendre notre conversation d'hier. — Ah! tant mieux! s'écria Alliette; elle m'a rendue si heureuse! — Vous pensez bien, re-

prit Tristan avec une précipitation qui trahissait plus d'embarras que d'empressement, que je suis toujours dans les mêmes idées!

Alliette ne répondit à cette espèce de question que par un doux et radieux sourire qui semblait dire : « Je suis pour toujours tranquille. » — Cependant, ajouta Tristan, je ne voudrais rien dire encore aux Briant... de quelques jours du moins. — Ah! mon frère, que m'apprenez-vous là? s'écria Alliette avec consternation et en reprenant subitement l'expression désolée qui se peignait sur son visage pendant ses jours d'inquiétude. — Rien qui doive vous alarmer, ma sœur, répondit Tristan; quelques dispositions à prendre, quelques réflexions.... — Si vous réfléchissez, Tristan, interrompit vivement Alliette, tout est perdu. — C'est donc une folie que je fais? vous m'inquiétez ma sœur. — Pauvre Corinne! et moi qui lui ai écrit pour qu'elle se préparât à son bonheur. — Vous lui avez écrit ma sœur! et de quel droit? qui vous en avait priée? Je commence à comprendre pourquoi vous craignez que je réfléchisse : vous avez peur que je ne vienne à découvrir que c'est votre volonté et non la mienne que je fais en cette circonstance. — Mon frère, je vous en supplie, ne vous abandonnez pas à de semblables pensées! Vous aimez Corinne; vous l'avez dit du moins hier sans que je vous l'eusse demandé. — Je ne disconviens pas de ces faits; mais qui me répondra qu'il n'y a pas eu un complot pour les faire naître. Complot de vous, de madame Briant, de Corinne elle-même...— Ah! mon frère, vous avez menti quand vous m'avez dit que vous l'aimiez, puisque vous avez du mépris pour elle.

— Voilà maintenant que je suis un menteur, murmura Tristan en parcourant le vestibule à grands pas. Et quand je pense que c'est là la vie qui m'attend! toutes mes actions espionnées et critiquées, toutes mes pensées analysées, mes moindres paroles opposées les unes aux autres... Ah! je n'y résisterais pas! je souffrirais trop... peut-être aussi ferais-je trop souffrir les autres... je ne suis pas fait pour une semblable existence: elle est trop étroite, j'y étoufferais. Alliette, continua-t-il en s'adressant à sa sœur, mais sans cesser de marcher: Alliette, vous avez eu tort d'écrire; c'était une imprudence, une indiscrétion : vous tâcherez de les réparer. Ma dernière résolution est la seule qui soit ferme... — Quelle est-elle, mon frère? demanda Alliette d'un voix brisée. — D'attendre quelques jours... quelques semaines... quelques mois peut-être; le temps en un mot de savoir si je n'ai pas été dupe d'un bon sentiment en me déterminant à ce mariage, qui, après tout, est une mésalliance. — Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Alliette en se tordant les mains avec désespoir, que devenir? comment oser me présenter devant elle? — Je vous disais bien que vous aviez eu tort d'écrire, interrompit Tristan avec humeur. — Vous avez raison, mon frère, j'ai eu bien tort... — Est-ce à dire qu'il ne faut pas prendre mes paroles au sérieux? — Je m'en rapporte à vous, Tristan, est-il bien sage de les croire? — Quel enfer que cette maison! dit Tristan d'une voix sombre. — Oh! ne la quittez pas, cependant, mon ami! — Oui, pour que j'y subisse les reproches de M. et madame Briant, les sermons de l'abbé Vialard; pour que j'y voie vos airs désolés pour me récréer la vue quand j'aurai de la tristesse dans l'âme. Je suis gêné, ici, je respire mal... Il faut que je parte! Alliette... il le faut! entendez-vous? Vous direz ce que vous voudrez pour expliquer ce départ... moi, je ne veux voir personne. Votre imprudent billet à Corinne me condamne à ce parti. — C'est donc bien vrai! vous allez vous éloigner! Et quand partez-vous? mon frère. — Je ne sais, bientôt. — Malheur! malheur! murmura la pauvre Alliette en se couvrant le visage.

Deux heures après cette conversation, Tristan partait pour Autun. — Corinne, qui le vit passer en voiture, crut qu'il allait descendre chez ses parents; et comme la voiture continuait sa route, elle pensa qu'il se rendait à la ville pour ses affaires. Le soir, la voiture revint à vide. Tristan était parti pour Paris, par la première diligence dans laquelle il avait trouvé une place vacante.

XI

Il y avait environ trois mois que Tristan était arrivé à Paris, après avoir quitté son pays et sa sœur avec une brusquerie de résolution qui ajoutait encore à la culpabilité de cet inexcusable départ. Pendant les premiers jours de ce

qu'il appelait sa liberté, et avant d'avoir reçu des nouvelles d'Alliette, le jeune fugitif s'était sinon complètement étourdi, du moins suffisamment abusé sur la gravité de ses torts, pour pouvoir trouver un certain charme dans sa nouvelle existence. D'abord il avait voyagé par un temps magnifique, parcouru et admiré de belles et riches contrées, puis, et avant toutpeut-être, il avait le sentiment de son indépendance. L'horizon, jusqu'alors étroit de sa vie, s'ouvrait devant lui, et il lui semblait sans bornes comme ses désirs. C'était à Paris qu'il allait ! à Paris, où toutes les ambitions avaient leurs places, où toutes les renommées trouvaient des voix pour les proclamer, où toutes les intelligences rencontraient des admirations ! à Paris, où il pourrait employer son temps comme il le voudrait, sans qu'aucun obstacle vînt jamais s'opposer à sa volonté qu'elle qu'elle fût ! Les douces images de Corinne et d'Alliette venaient bien quelquefois se placer au milieu de ses rêves comme des ombres plaintives, mais alors il se disait qu'elles lui pardonneraient quand le bruit de ses succès arriverait jusqu'à elles. « Elles m'aiment, pensait-il; pourraient-elles m'en vouloir de chercher à me rendre digne de leur affection ? » Egoïsme naïf, moins coupable peut-être que tous les autres, mais à coup sûr plus dangereux, car il est une des illusions des âmes vraiment supérieures.

Après une semaine de séjour dans la capitale, Tristan, qui avait peut-être un peu abusé de son immense faculté d'admiration, commença à entrevoir les difficultés de ses projets, le vague de ses espérances, la réalité de ses torts; et à ces premiers aperçus de sa situation se joignit bientôt le sentiment profond de son isolement. Personne ne l'obligeait à faire ce qui lui répugnait; il n'avait aucun contrôle à redouter pour ses actions, mais il éprouvait presque autant de fatigue de sa liberté qu'il avait senti d'impatience de son soi-disant esclavage. Toutes les merveilles qu'il avait d'abord admirées lui semblèrent, mieux examinées, au-dessous de l'idée qu'il s'était faite de leur splendeur. Restait donc ce monde qu'il portait en lui-même, et qu'il ne s'agissait plus que de tirer du chaos; chose facile de loin, entreprise gigantesque quand on l'examine de la limite extrême qui sépare la pensée de l'exécution. A qui s'adresser pour nouer les premières relations indispensables aux génies les plus brillants qui veulent se révéler à la foule ? Par où commencer pour essayer de se faire connaître ? Questions terrifiantes quand on les aborde avec la conviction de la nécessité de les résoudre sans retard, et qui le deviennent plus encore quand on a, comme Tristan, tout sacrifié pour triompher des difficultés qui les environnent.

Un poëte, le vicomte d'Orizy, était allié à la famille de Beauregard, et à ce titre, rien n'était plus naturel que Tristan s'adressât à lui et lui confiât ses projets. Le vicomte avait en outre un nom assez marquant dans les lettres, et il passait pour accueillir avec une parfaite bonne grâce les jeunes gens qui lui témoignaient le désir de se placer sous son patronage : malheureusement il était absent de Paris, où il ne devait revenir que dans quinze jours. Comment employer ces deux semaines, quand déjà les heures paraissaient si longues ? Visiter les monuments de Paris ? Tristan les connaissait déjà presque tous; parcourir les environs ? il avait vu Versailles, et il en était revenu le cœur dévoré de tristesse de la jeune décrépitude de ce palais, qui avait autrefois des habitants et qui a à peine des maîtres aujourd'hui. Que faire donc ? exprimer dans la langue qu'il parlait depuis longtemps, dans le silence de son cœur, des sentiments qui ne fussent pas sans quelque rapport avec la situation de son esprit. Tristan s'attacha à cette inspiration, et en la méditant, il pensa qu'en même temps qu'elle serait une plainte qui soulagerait son âme, elle pourrait devenir une œuvre utile à sa renommée.

En vingt-quatre heures, il arrêta le plan d'une vaste conception poétique, qui devait peindre toutes les souffrances qu'il avait devinées ou senties. Sans expérience de cette sorte de travail, sans antécédents pour en comprendre les exigences et les difficultés, poëte seulement par le désir et la pensée jusqu'alors, il se mit au travail avec cette volonté forte et douloureuse, qui produit de grandes choses quand elle ne brise pas les âmes qui la renferment. Tristan voulait d'abord s'essayer pour lui-même; il voulait ensuite, quand le vicomte d'Orizy arriverait à Paris, pouvoir lui prouver qu'il avait des droits à

ses sympathies ; un autre désir plus noble l'aiguillonnait encore : c'était d'envoyer à Alliette un essai qui excusât ses torts en justifiant son ambition. — Deux jours après, le courrier portait à la pauvre recluse du château de Beauregard, un fragment, début poétique de Tristan, et introduction de l'œuvre qu'il avait conçue. Ce devait être aussi le premier morceau qu'il comptait soumettre au jugement du vicomte d'Orizy.

L'émotion d'Alliette fut vive et profonde en recevant ces pages où une tristesse immense se cachait imparfaitement sous le voile transparent d'une douce mélancolie. Son imagination, digne sœur de celle de Tristan, lui fit comprendre que l'âme dans laquelle s'agitaient de telles pensées, n'était effectivement pas faite pour la vie que le destin avait imposée à son pauvre frère. Elle commença donc d'abord par le plaindre, et elle en vint insensiblement jusqu'à l'excuser, sans toutefois moins souffrir de son absence et de ses torts, que ses amis ne pouvaient pas lui pardonner comme elle. Jusqu'à l'arrivée de la lettre qui renfermait ces vers, Alliette n'avait reçu que quelques laconiques billets qui prouvaient l'embarras que Tristan ressentait en les écrivant. Il n'en fut pas de même quand elle eut lu cette première inspiration d'un cœur dont elle croyait avoir perdu la confiance sans retour. Son affection y vit des aveux et des regrets ; elle ne fut pas maîtresse d'empêcher son orgueil d'y voir quelque chose encore : elle était de ces sœurs qui jouissent des succès de leurs frères.

De son côté, Tristan avait continué à travailler avec une ardeur qui croissait à mesure qu'il croyait remarquer qu'il réussissait dans son entreprise. Ne pouvant se confier à personne, puisqu'il n'avait encore aucune relation à Paris, il ne devait prendre qu'en lui-même ses encouragements, et pour une âme comme la sienne, cet isolement et ce silence furent d'abord un secours. Tristan, dans les naïves illusions de son orgueil, se comparait à ces génies abandonnés à leurs propres forces dès leurs débuts, et qui puisent dans la lutte une vigueur qui ne faiblit plus. Malheureusement pour lui, le vicomte d'Orizy revint, et les louanges exagérées et pourtant restrictives de ce premier guide commencèrent à faire déchoir Tristan du rang où il s'était placé lui-même. D'Orizy n'eut pas l'air de le prendre au sérieux comme poëte. Il lui dit que c'était une chimère que de vouloir arriver sans le secours d'autrui, et que le monde des salons était le seul qui dispensât la gloire et assurât la célébrité. Tristan l'avait cru parce qu'il lui supposait de l'expérience, et il s'était laissé présenter par lui chez madame de Rosemont où il avait fait la connaissance, avec une des notabilités du monde élégant, M. Christian de Sauvagny.

Christian s'était empressé de se mettre à la disposition du jeune poëte ; il l'avait conduit au café de Paris, engagé de relations avec les hommes les plus à la mode de l'époque, et initié à tous les mystères de ce qu'on appelle la vie élégante. Il venait en outre de lui faire retenir un logement convenable et il devait l'aider par ses conseils à le meubler avec goût. Tristan était venu à Paris pour se faire un nom : il était déjà membre du jockey-club.

Un jour qu'il était rentré chez lui pour s'habiller, à quatre heures de l'après-midi, son portier lui dit qu'un monsieur, qui paraissait fort impatient de le voir et très contrarié de ne pas le rencontrer, était venu, et qu'il avait annoncé qu'il reviendrait sur les sept heures. Il suppliait M. le comte de Beauregard de l'attendre, mais n'avait pas laissé sa carte. Quoique Tristan ne pût deviner qui pouvait être le visiteur annoncé, il n'en voulut pas moins être exact au rendez-vous qu'on lui donnait. Il habitait encore le logement où le hasard l'avait conduit lors de son arrivée à Paris. Ce logement, situé au deuxième étage d'un modeste hôtel de la rue du Helder, se composait de trois petites pièces très simplement meublées, et était d'un prix fort raisonnable. Il y avait un restaurateur établi au rez-de-chaussée de l'hôtel, voisinage fort commode pour Tristan les jours où il ne voulait pas sortir de chez lui. On lui montait son dîner ; une demi-heure après, on venait desservir sa table, et ses travaux étaient ainsi à peine interrompus par cette nécessité, que les désœuvrés subissent avec tant de plaisir.

Ce jour-là, bien qu'il n'eût pas l'intention de travailler, Tristan fit de même, de sorte qu'à sept heures moins un quart, il était libre de recevoir le grand monsieur à la redingote noire ou bleue, car c'était ainsi que le concierge avait dépeint l'inconnu. Tristan avait déjà assez de relations à Paris pour ne point s'étonner de

l'annonce d'une visite, et cependant c'était avec une certaine émotion qu'il écoutait chaque roulement de voiture dans la rue, chaque bruit de pas sur l'escalier de l'hôtel. Il se demandait qui pouvait avoir un intérêt assez puissant à le rencontrer pour venir ainsi le chercher deux fois dans un jour. Il était inquiet, agité, et quand la pendule de son petit salon sonna sept heures, il tressaillit comme si un bruit sinistre eût brusquement retentit à son oreille.

Quelques minutes après, il entendit le pas vif et ferme d'un homme jeune, et presque aussitôt on frappa à sa porte. — Entrez, dit Tristan en se levant de son siége. Puis il se précipita à la rencontre du visiteur, car il avait reconnu Simon Ragonneau. — Simon ! Tristan ! s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens en se jetant dans les bras l'un de l'autre. — Quel heureux hasard ! — Vous ne m'attendiez pas. Je viens passer l'hiver à Paris. Telles furent les premières phrases qu'échangèrent ou plutôt que prononcèrent en même temps les deux amis. — Donnez-moi des nouvelles de ma sœur, dit ensuite Tristan en faisant asseoir Simon sur une causeuse, et en s'y plaçant à son côté. — Je vous apporte une lettre d'elle : la voici. — Mais sa santé ? — Elle est bonne. — Parlez-moi aussi de tous mes amis : monsieur votre père, le bon abbé Vialard, les d'Igornay, les Briant. — Toutes ces personnes vont bien et me chargent de les rappeler à votre souvenir. Je n'ai cependant pas vu les Briant, mais je sais par mademoiselle de Beauregard qu'ils ne vous oublient pas. Oh ! quand vous reviendrez, vous serez bien reçu. Maintenant, mon ami, parlez-moi de vos travaux, de vos espérances ; car vous saurez qu'on s'entretient de vous là-bas, et que le pays est déjà fier de vous compter au nombre de ses enfants.

— Comment, ma sœur aurait été indiscrète au point de laisser connaître mes premiers essais ? Je lui en ferai certainement des reproches. — Et vous aurez tort : elle ne s'est confiée qu'à nous et aux Briant, et je vous assure qu'elle l'a fait dans une excellente intention. Mais vous ne m'avez pas répondu : Quand allez-vous publier votre premier ouvrage ? — Il n'est point achevé encore, et je ne sais pas si je le publierai jamais : on dit que c'est fort difficile, fort cher... enfin, mon cher Simon, vous me voyez dans un moment de découragement. — Dont vous sortirez, j'espère ; et je vous y aiderai. Je compte venir m'établir dans cet hôtel pour être plus près de vous. — Vous en serez effectivement fort près ; mais pas autant que vous le croyez, mon ami, répondit Tristan avec embarras. — Comment cela ? — Je quitte ce logement dans quelques jours, pour aller en occuper un autre que j'ai loué près d'ici, rue du Houssaie. Mais je pourrai peut-être vous recevoir chez moi ; j'aurai beaucoup plus de place qu'il ne m'en faut. — Nous verrons cela, dit Simon ; et si la chose peut s'arranger, j'en serai bien heureux.

— Simon, reprit Tristan, dites-moi franchement ce qu'on pense dans notre pays de la résolution que j'ai prise. — On a trouvé en général fort naturel qu'à votre âge et dans votre position vous ayez voulu connaître Paris ; et maintenant qu'on sait comment vous y employez votre temps, tout le monde vous approuve. — Tout le monde, Simon. — A l'exception de M. de Fourcy ; mais vous savez qu'il blâme toujours. — Mais le docteur ? — Le docteur, je ne l'ai pas vu depuis votre départ. Il a d'abord été fort souffrant pendant quelques semaines, puis il a eu beaucoup de malades, de sorte que chaque fois que je me suis présenté chez lui il était absent. — Et sa femme ? — Je ne l'ai pas vue non plus. — Simon, interrompit vivement Tristan, vous me cachez quelque chose ! c'est bien mal à vous. — Je ne vous cache qu'une circonstance fort insignifiante : mon père souhaitait, il y a quelques mois, que j'épousasse mademoiselle Corinne Briant ; le docteur consentait au mariage, mais sa femme s'y est opposée, et depuis ce temps-là ils ont moins de plaisir à nous voir. — Aimiez-vous leur fille ? demanda Tristan — Pas précisément encore ; mais je crois que je l'aurais aimée, car elle a tout ce qui plaît et tout ce qui attache. — Pourquoi ne cherchez-vous pas à renouer ce mariage, puisque vous pensez que vous y trouveriez le bonheur ? — Je ne le désire plus, répondit Simon avec une hésitation qui pouvait faire supposer que ce sujet de conversation lui était désagréable. Voyons, Tristan, continua-t-il, puisque vous êtes fâché que mademoiselle votre sœur nous ait fait connaître vos premiers essais, vous pouvez réparer la faute qu'elle a commise en me confiant les seconds. — Une autre fois, mon ami, ne troublez pas aujourd'hui le bonheur que j'ai éprouvé en

vous voyant, et cela arriverait, si je ne justifiais pas la bonne opinion que vous avez bien voulu prendre de mon talent. — Donnez-moi cette preuve d'amitié, reprit Simon d'une voix affectueusement suppliante. — Vous le voulez absolument? Eh bien! je cède; mais si ma condescendance à votre désir vous enlève une illusion, vous vous souviendrez de mon refus, et vous ne m'en voudrez pas de ma faiblesse.

En prononçant ces mots, Tristan alla prendre sur une table un manuscrit; puis il revint s'asseoir à côté de Simon. Ce manuscrit était l'ouvrage presque achevé dont le jeune poëte avait envoyé l'introduction à sa sœur. Il en commença la lecture à partir de l'endroit où cette introduction finissait. D'abord, son débit fut froid et monotone comme celui d'un homme qui n'est pas impressionné par ce qu'il lit, et qui ne croit pas à la sympathie de son auditoire. Mais Tristan ayant levé les yeux vers Simon, et lui voyant le visage inondé de larmes, sa voix devint tout à coup émue et vibrante, et toute sa physionomie rayonna de la plus touchante expression. A la pâleur de son front, au feu de ses regards, il était facile de juger que chez lui la poésie n'était pas seulement la faculté vulgaire d'assembler des mots vides et sonores. Son œuvre, plus parfaite à mesure qu'elle avançait, ne semblait pas l'inspiration du même génie qui avait enfanté le pâle essai que Simon connaissait déjà. Chaque vers renfermait une pensée, chaque mot était une image; tout était simple, grand et sévère. Tantôt cette poésie apparaissait à l'imagination comme un lac paisible qui réfléchit un ciel sans nuages, tantôt elle se précipitait impétueuse et sombre comme un torrent grossi par les tempêtes. Elle ne racontait cependant que la vie d'un homme et les souffrances d'une âme, mais avec cette âme et dans cette vie on voyait passer l'humanité tout entière, avec ses folies sans nombre, ses misères sans fin, et les rares et courtes joies de ses passions incomplètes et impuissantes. Quand Tristan peignait la nature champêtre au milieu de laquelle son enfance et les premières années de sa jeunesse s'étaient écoulées, on croyait voir le plus ravissant paysage et entendre ces mille bruits des campagnes dont la réalité est si harmonieuse, dont le souvenir est si doux. Quand il peignait, au contraire, le tumulte des cités et les agitations des grandes foules, on pouvait s'étonner qu'il eût déjà deviné et senti tant de choses, lui qui avait à peine quitté depuis trois mois le paisible manoir de ses pères. Qui lui avait appris tout ce qu'il savait sur l'amour, puisqu'il n'avait connu que l'ombre de ce sentiment? Qui lui avait dit que tous les hommes étaient ingrats, puisqu'il n'avait encore rencontré que des cœurs dévoués? Qui lui avait révélé que toutes les ambitions étaient implacables et égoïstes, presque toutes les amitiés lâches, et les amitiés les plus pures toujours intéressées? D'où lui venait cet amer désenchantement de toutes choses, lui qui devait avoir si peu souffert? Simon s'adressa successivement toutes ces questions, et il ne leur trouva qu'une solution raisonnable, c'est que Tristan était un homme de génie.

Aussi, quand son ami s'arrêta pour le prier de lui permettre de se reposer, Simon se jeta à son cou et s'écria : — Ah! Tristan, que c'est beau, et que je suis fier de vous aimer! — Vous êtes donc content? — Au-delà de toute expression! — Eh bien! mon ami, moi, je ne le suis pas. Tant que j'ai travaillé à cette œuvre, elle m'a paru belle; maintenant, qu'elle est presque achevée, je n'en vois que les imperfections, si bien que le courage me manque pour la finir. Nos grands poëtes ont fait mieux, et si je ne puis les égaler, à quoi bon user ma vie à suivre leurs traces? — Mais vous êtes déjà supérieur aux plus célèbres, reprit Simon avec l'accent d'une conviction profonde. Quand j'ai lu votre premier essai, j'ai pensé comme vous que vous n'arriveriez que difficilement au premier rang; aujourd'hui que je connais l'ensemble de votre travail, je vous crois appelé au plus bel avenir auquel un homme puisse prétendre.

— Qui sait si je n'ai pas dit mon dernier mot? reprit Tristan avec découragement. Mon imagination me semble usée, la fatigue de mon âme est extrême. Cette gloire que j'ai rêvée, à laquelle j'ai fait des sacrifices qui déchirent mon cœur et pèsent sur ma conscience, cette gloire, dis-je, je ne la touche pas encore, et déjà j'en sens le néant et le dégoût. Vous trouvez mon poëme beau; eh bien! j'ai consulté sur son mérite un homme de talent, je l'ai trouvé bienveillant, mais froid. Votre amitié pour moi a égaré votre jugement, Simon. — Comment! vous avez dit de si admirables choses sur l'envie, et vous

ne croyez pas aux envieux, repartit vivement Simon. Qui vous affirme que l'homme de talent que vous avez consulté n'a pas cherché à vous décourager? — Je ne l'en crois pas capable. — N'importe, Tristan, ne vous adressez plus à lui, je vous le demande en grâce! J'admets qu'il y ait dans mon admiration un peu de partialité causée par mon affection pour vous; eh bien! récusez-moi aussi et appelez-en au vrai public. Mettez au jour cette œuvre dont vous n'êtes pas satisfait, et, si le monde l'admire, ne vous laissez plus décourager. Vous êtes déjà grand pour moi, vous le deviendrez aussi pour la foule.

— La foule, Simon! je lui dis trop de vérités pour qu'elle m'adopte. Je défends tout ce qui est noble et saint, et elle n'aime que ce qui est vil et pervers. Ma poésie est chaste, et ses mœurs sont dissolues; je suis croyant, et elle est sceptique; je respecte les rois, et elle les exile depuis qu'elle n'a plus assez d'énergie pour les faire égorger par le bourreau! La foule! la foule! masse inerte et grossière qui ne reconnaît de maîtres que ceux qui ont consenti à se faire d'abord les esclaves de ses haines aveugles et de ses préjugés stupides. Oh! je sais que si je voulais consentir à lui jeter en pâture ma foi religieuse, mon amour de la vérité, ma vénération pour les trônes, elle battrait des mains à mon apostasie, parce que je serais encore plus méprisable qu'elle. Simon, je n'achèterai pas la gloire à ce prix : j'aime mieux rester toujours obscur comme je le suis. — Vous êtes injuste, Tristan : il y a chez tous les peuples, et surtout dans notre beau pays de France, au milieu de cette masse injuste et grossière dont vous parlez, un public équitable et éclairé, qui juge avec calme et admire avec conscience : eh bien! c'est ce public que vous aurez pour vous, sans que vous soyez obligé pour le conquérir de lui sacrifier un seul de vos nobles penchants. Ce public ne fait pas les réputations, il les accepte. Il n'en sera pas de même dans notre province : là, j'en suis sûr, votre renommée sera promptement incontestable, et si vous voulez un jour participer aux affaires du pays, notre arrondissement... — Prendra de préférence à moi, interrompit Tristan avec vivacité, le premier gentilhomme borné, qui s'ennuiera de vivre à la campagne, ou quelque industriel qui passera pour habile, parce qu'il aura eu le talent de s'enrichir aux dépens d'autrui. Moi, je ne serai qu'un poëte, c'est-à-dire un de ces êtres qui savent trop de choses pour n'en faire qu'une bien. Car, vous ne l'ignorez pas, Simon, quand on a dit d'un homme : c'est un poëte! il semble qu'il ne soit pas nécessaire d'ajouter qu'il n'est bon à quoi que ce soit au monde.

Simon allait combattre cette opinion, dont il n'avait pas eu encore l'occasion de reconnaître la vérité, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre dans l'antichambre. Presque au même instant on frappa rudement à la porte du salon.

Christian de Sauvagny et Adalbert Bourrachon, les deux oracles du Jockey-Club, se précipitèrent dans le salon avec une vivacité et un fracas qui pouvaient donner bien plus l'idée d'une invasion d'agents de police que d'une visite d'amis. — Ah! c'est comme cela que vous nous *flouez!* s'écria Sauvagny avec jovialité. Vous nous dites que vous ne voulez pas venir dîner au club parce que vous avez un engagement, et à huit heures nous voyons de la lumière chez vous, nous montons, et nous vous trouvons au coin de votre feu, en robe de chambre et en pantoufles! — C'est une trahison, continua Bourrachon; une félonie, reprit-il, comme si cette seconde expression lui semblait préférable à la première. — Messieurs, interrompit Tristan avec gravité, permettez qu'avant de me justifier j'aie l'honneur de vous présenter un de mes compatriotes et mon meilleur ami, M. Simon Ragonneau.

Les deux nouveaux venus se décidèrent alors à ôter leurs chapeaux pour saluer Simon, qui leur rendit cette politesse tardive avec autant de bonne grâce que de dignité. — Ragonneau! dit à voix basse Bourrachon à Sauvagny. Quel nom vulgaire! — Heureusement, répondit Christian du même ton, qu'il est un peu relevé par le prénom de Simon. — Maintenant, messieurs, reprit Tristan, je veux bien vous avouer que mon engagement n'était qu'un rendez-vous. Monsieur, ajouta-t-il en désignant Simon, était venu chez moi ce matin, et, ne me trouvant pas, il avait annoncé qu'il reviendrait ce soir à sept heures; je suis rentré ici pour l'attendre, sans savoir cependant qui il était. — Vous aurez cru à quelque mystérieuse aventure, dit Bourrachon : nous sommes sujets à cela, nous autres

viveurs. — Je ne sais ce que j'ai imaginé, répliqua vivement Tristan : mais ce dont je suis sûr, c'est que l'événement a surpassé mon attente.

— Mon cher, on vous a, du reste, fort regretté au club, dit Sauvagny; tous ces messieurs voulaient vous faire leur compliment de votre admission. — Même ceux qui m'ont gratifié d'une boule noire? demanda Tristan, dont le visage venait de se couvrir d'une subite rougeur. — Ils n'auraient pas été les moins empressés, répondit Bourrachon; nous sommes tous si bons garçons! — Parlons un peu de votre appartement, repartit Sauvagny. Je vous ai fait ce matin d'excellentes affaires. — Ah! fit Tristan avec un embarras visible. — D'abord, continua Sauvagny, j'ai découvert une magnifique tenture en cuir de Cordoue, que je destine à votre salle à manger; cette tenture a besoin d'être redorée, il sera nécessaire aussi d'y ajouter deux panneaux neufs, parce qu'elle n'est pas assez grande pour l'emplacement; mais, quand ce sera fait, vous n'aurez rien à désirer : avec des rideaux et des portières de vieux lampas rouge, et quelques trophées d'anciennes armures, votre salle à manger aura beaucoup de caractère.

Tristan garda le silence : il était évidemment fort mal à son aise. — Je vous ai aussi acheté, continua impitoyablement Sauvagny, qui, d'ailleurs ne soupçonnait pas que ce sujet de conversation était désagréable à Tristan, deux admirables meubles de Boule qui ont appartenu à *la Dubarry*, et deux cent cinquante aunes de pékin gris-perle, à dessin Pompadour. Cette étoffe est *du temps*, et servira à tendre votre salon. Je l'ai *soufflée* à Hope qui en avait grande envie. C'est une véritable trouvaille.

— Mais cette tenture, dit Beauregard avec tristesse, exigera un ameublement que ma fortune ne me permet pas d'acheter. — Erreur, mon cher Beauregard. Si vous faisiez cela vous-même, je ne dis pas, parce que vous n'avez pas encore une grande expérience de ces sortes de choses; mais avec mon aide, nous vous ferons un appartement qui aura du *chic*, et pour lequel vous ne dépenserez pas plus d'argent que si vous preniez un tapissier du faubourg Saint-Denis. A propos, j'ai aussi pensé à l'écurie, car vous savez que je n'oublie rien, et là encore vous reconnaîtrez mes idées d'économie. Cette écurie était beaucoup trop grande pour vous; je la fais diviser en deux : d'un côté, vous aurez trois stalles, de l'autre une sellerie fort convenable : ce sera à merveille. — Mais, dit Tristan, je n'ai pas de chevaux et je ne compte pas en avoir. — La fantaisie d'en acheter peut vous prendre, et, d'ailleurs, ne l'eussiez-vous jamais, une écurie est toujours une fort agréable chose à avoir. — On peut, dans l'occasion, obliger un ami en la lui prêtant, dit Simon, qui n'avait pas encore trouvé l'occasion de placer un mot dans la conversation. — Monsieur raisonne à miracle! interrompit vivement Bourrachon avec une admiration impertinente.

Ne songez-vous pas aussi à commander une argenterie? reprit Sauvagny en revenant à son sujet favori. Je vous adresserai alors à l'homme qui vient d'en faire une pour Pembroke. Il est fort habile et très accommodant : vous ne le paierez qu'en dix ans si vous voulez. — Je crois ces sortes d'accommodements fort coûteux, répondit Tristan avec humeur. Mais, messieurs, parlons donc d'autre chose que de mon logement. Je finirai par le prendre en dégoût avant d'y entrer. — Vous avez raison, mon cher comte, répondit Bourrachon, Sauvagny est bien monotone ce soir. Donnons donc une meilleure opinion de nous à monsieur qui vient peut-être à Paris pour la première fois, ajouta Adalbert en se tournant du côté de Simon. — J'y ai déjà passé trois années, répondit Simon avec un fin et doux sourire. — Comptez-vous y rester tout l'hiver? demanda alors Christian. — Je le crois. — J'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir. Beauregard, voulez-vous prendre jour avec votre ami pour venir déjeuner chez moi en compagnie de quelques bons garçons?

Tristan consulta Simon du regard, et Simon répondit gracieusement qu'il était parfaitement libre, et que le jour choisi par ces messieurs lui convenait d'avance. — Je tâcherai, reprit Sauvagny, d'avoir Alexandre Dumas et Roger de Beauvoir. Ces quelques mots firent un bien extrême à Simon, que le commencement de cette conversation avait vivement inquiété. En attendant Sauvagny nommer deux hommes qui occupent un rang éminent dans la littérature moderne, il s'expliqua, ce qu'il n'avait pu faire

encore, comment Tristan se trouvait en relation avec lui. Le membre du Jochey-Club pouvait être un confrère en poésie, dont les goûts de luxe venaient plutôt peut-être de cette imprévoyance si commune aux hommes d'indulgence, que de cette vanité stupide de la sottise qui veut faire parler d'elle, n'importe à quel prix. Simon s'étonna donc moins de la liaison de son ami avec Sauvagny et Bourrachon, qu'il prenait aussi pour une célébrité littéraire, et son illusion fut si complète qu'il ne craignit pas de la montrer en disant à Christian : — Je serai fort heureux, monsieur, de rencontrer chez vous les deux personnages que vous venez de nommer : d'abord, je fais beaucoup de cas de leur talent, et ensuite je serai fort curieux de connaitre leur opinion sur les ouvrages de M. de Beauregard.

Bourrachon ouvrit les yeux d'un air prodigieusement étonné ; il allait même exprimer par des paroles la stupéfaction qui se peignait sur son visage, lorsque Sauvagny le prévint. — Ah ça ! c'est donc vrai, mon cher Beauregard, c'est donc vrai que vous écrivez ? je croyais que c'était une calomnie. — Ce n'est qu'une médisance, messieurs, répondit Tristan d'une voix calme, tandis qu'un amer sourire errait sur ses lèvres. J'écris, puisque c'est ainsi que vous exprimez l'action de penser. — Et quand connaîtrons-nous vos œuvres, mon cher ? demanda Bourrachon. — Probablement jamais. — A la bonne heure ! poursuivit Bourrachon en se levant pour allumer un cigare à la flamme d'une bougie. Vous êtes trop élégant pour vous faire auteur : il faut laisser cela aux pauvres diables qui n'ont pas assez d'esprit pour se tirer d'affaires autrement. — Tu es trop sévère pour les hommes de lettres, interrompit Sauvagny ; moi je les goûte beaucoup, car ils sont fort aimables dans les déjeuners de garçons. Voilà par exemple Eugène Sue, il a le plus joli appartement de Paris; et même si M. Ragonneau veut le visiter, je pourrai lui en faciliter les moyens. Sa salle à manger est une merveille ; il a aussi de fort beaux chevaux.

Et en prononçant ces mots, Sauvagny se leva et se dirigea vers la porte, suivi de Bourrachon qui était déjà debout depuis quelques instants ; tous deux serrèrent la main à Tristan, saluèrent Simon, et bientôt le bruit de leurs pas dans l'escalier, en annonçant à Beauregard qu'ils s'éloignaient, lui permit de s'affranchir de la contrainte qu'il s'imposait depuis leur arrivée. — Voilà pourtant ceux qui me jugeraient ! s'écria-t-il avec un mélancolique dédain. Vous voyez, Simon, que j'avais bien raison de vous parler comme je l'ai fait tout à l'heure. — Eux vous juger, mon ami ! ils ne vous liront même pas ! — Qu'importe ! ils empêcheront qu'on me lise. Si j'avais la faiblesse de mettre mes œuvres au grand jour, ils feraient cinquante visites pour répéter partout qu'elles ne méritent pas qu'on s'en occupe. — Mais on ne les croirait pas, et d'ailleurs, ils paraissent avoir de l'amitié pour vous. — C'est justement parce qu'ils se regardent comme mes amis qu'ils ne voudront pas me rendre une justice qui me montrerait supérieur à eux. — Alors pourquoi vous être lié avec eux ? — Vous parlez sagement, Simon ; mais ils m'ont fait des avances ; je leur ai cru de la bonhomie, de la franchise ; puis vous avouerai-je tout ? Je m'ennuyais de mon isolement au milieu de cette ville immense où j'étais venu avec le fol espoir de trouver des sympathies, sans les chercher. Eh bien ! jusqu'à présent, je n'ai rencontré qu'un homme de talent qui me décourage, et des sots qui se moquent de moi. — Il faut rompre avec eux. — Je m'en ferais des ennemis. — Mais si leur amitié est nuisible, vous y gagnerez. — Ils diront que je suis ingrat. — Vos succès les réduiront au silence, et, encore une fois, Tristan, il dépend de vous d'en avoir de grands.

— Simon, vous ne connaissez pas comme moi cette ville égoïste et frivole, ce monde à la fois étourdi comme l'enfance et blasé comme la vieillesse, cette jeunesse qui se croit des passions ardentes et profondes, et qui a à peine des goûts insignifiants et éphémères ; vous ne connaissez pas non plus ces femmes qui n'admettent que les réputations qu'elles ont faites, et qui ne tolèrent pas qu'on s'élève si on n'est pas parti de leurs pieds. Il faudrait pour les réduire au silence, suivant votre expression, devenir tout d'un coup si grand qu'il ne fût plus en leur pouvoir de vous amoindrir, de vous écraser... mais qui le peut ? — Vous, mon ami, répondit Simon avec énergie ; vous, si vous voulez vous faire un caractère à la hauteur de vos admirables facultés. Rompez avec ce monde que vous peignez sous des couleurs si sombres ; ne réclamez pas sa protection puisqu'elle est un escla-

vage; et quand il vous aura oublié, réveillez-le brusquement par le bruit de votre renommée : montrez-lui le génie et cachez-lui l'homme; ç'a été de tout temps le secret des royautés puissantes et durables. Paris est le grand centre du mouvement des intelligences, aussi je ne vous dis pas de le quitter, mais je vous conseille d'y vivre dans la solitude, d'y recueillir votre pensée dans la retraite, de prouver à tous, enfin, que vous pouvez vous suffire à vous-même. Moi, je resterai près de vous; vous me retrouverez dans vos heures de repos, je vous soutiendrai dans vos jours de découragement, je jugerai vos œuvres avec calme, et je les admirerai avec une passion sincère : puis, quand vous serez fatigué de travail et de célébrité, nous retournerons dans notre cher pays où des cœurs aimants et vrais vous attendent avec impatience sans vous garder rancune de votre éloignement. Oh! pensez combien alors la tranquillité vous paraîtra douce, avec quel bonheur et quelle paix vous jouirez de vos travaux achevés! Ici vous dites qu'il n'y a pas d'amis, je vous apprends qu'il en existe là-bas qui ne changeront jamais. Tristan, ne l'oubliez pas.

Lorsque Simon avait commencé à parler, le visage de Tristan gardait encore l'expression sombre que lui avait laissée la visite de Bourrachon et de Sauvagny; mais peu à peu sa physionomie s'était éclaircie, son regard avait perdu sa tristesse hautaine et farouche, et, quand Simon s'arrêta, deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux et descendirent lentement le long de ses joues, passagèrement empourprées par sa colère contenue. — Oh! que vous me faites de bien, Simon! s'écria-t-il. Vous me dites la vérité, et vous me la dites avec tant de douceur, qu'il me semble l'entendre pour la première fois. Oui, mon ami, vous avez raison, mille fois raison : et ce que vous me dites, je le ferai. J'aurai des difficultés à vaincre; mais je les vaincrai, car vous serez là, Simon; vous ne me quitterez plus, je suis sauvé!

Et Tristan s'étant levé se mit à parcourir le salon à grands pas; puis, après quelques instants de silence, il reprit tout en marchant : — Il a raison, je puis me passer d'eux! arriver seul à mon but! voler de mes propres ailes! Que me font leurs louanges, leurs critiques ou leurs dédains? Quelle autorité ont les femmes qui ne savent plus inspirer l'amour, et qui n'ont pas encore appris à commander le respect? Quelle influence ont ces hommes abâtardis par des jouissances vulgaires, et des vices qui tiennent le milieu entre le crime et la bassesse? Les unes veulent que je relève d'elles, les autres espèrent que je m'abrutirai avec eux. Je les abandonnerai tous, et s'ils me demandent compte de ce changement, je leur dirai : je vous connais! Et quel bonheur de grandir sans eux, malgré eux peut-être! de les voir me rechercher, et moi de continuer à les fuir... Les fuir! non, ce sera inutile, je n'aurai besoin que de les dédaigner. Simon, continua-t-il, en s'arrêtant devant son ami auquel il prit la main qu'il tint pressée contre son cœur; Simon, mon frère, vos conseils régleront désormais ma vie. Dès demain, j'arrangerai mon existence de telle sorte que nul que vous n'exercera d'influence sur mes actions. Je vous devrai tout, mon ami; le repos que je n'espérais plus, et la gloire que je croyais rêver en vain. Ah! Simon, que vous serez heureux!

Cette dernière parole, qui était le cri d'une âme généreuse et sensible, combla de joie le cœur aimant et simple de Simon, car elle lui sembla la preuve la plus forte de la fermeté des résolutions de son ami. — N'écrirez vous pas tout cela à mademoiselle votre sœur? lui demanda-t-il. — Ce soir même, répondit Tristan sans hésiter. Hélas! c'est peut-être bien nécessaire! — Ce l'eût été, il y a quelques semaines; mais aujourd'hui je crois pouvoir vous répondre que mademoiselle de Beauregard est plus tranquille. — Sa lettre me le dira, sans doute. — Je le pense, et je vais vous quitter pour vous laisser la liberté de la lire. A demain, Tristan.

Les deux amis se séparèrent après s'être tendrement embrassés. Tristan ouvrit alors la lettre de sa sœur. Les nobles et intelligentes paroles de Simon avaient exercé sur le malheureux caractère de Tristan une influence salutaire qui fut encore fortifiée par la lecture de la lettre d'Alliette. Cette lettre renfermait les mêmes conseils, exprimés avec encore plus d'affection et de délicatesse. Que Simon les eût donnés à Tristan qui venait de lui montrer les plaies de son âme, il n'y avait rien de bien étonnant à cela; mais que mademoiselle de Beauregard, à qui son frère n'a

vait rien confié, eût rencontré si juste, c'est ce que Tristan avait de la peine à s'expliquer. Plus passionné qu'aimant, et plus impressionnable que profondément sensible, il n'avait aucune idée de ces mystérieuses révélations par lesquelles les cœurs vraiment tendres arrivent à la parfaite connaissance des destinées qui les préoccupent sans cesse. Cette naïve et pure jeune fille, qui n'avait jamais quitté son village, parlait du monde avec une sagacité solide et une raison élevée et calme, que tout autre que son frère eût considérées comme le résultat de l'expérience. Sa longue lettre n'était pas triste parce que cette tristesse eût pu avoir l'air d'un reproche indirect, mais elle respirait à chaque mot une grave sérénité d'esprit, et un dévouement qui n'avait aucune prétention au sacrifice. Alliette ne s'exagérait pas les espérances que Tristan lui avait confiées, mais elle les discutait avec un calme plus persuasif que ne l'eût été un grand enthousiasme irréfléchi. Elle ne voulait ni exalter ni décourager, encore moins laisser croire qu'elle était satisfaite ou malheureuse de son sort. Elle n'avait qu'un but, c'est que son frère se crût parfaitement libre de persister dans ses projets ou de les abandonner, et ce but fut atteint.

Les dernières lignes de sa lettre furent aussi d'un grand intérêt pour Tristan, en même temps qu'elles contribuèrent encore à lui mettre un peu de tranquillité dans l'âme. Ces liges parlaient de la famille Briant, et surtout de Corinne. Point de reproches non plus de ce côté, mais des assurances d'affection et des vœux pour la réussite de projets qu'on approuvait. Alliette, à la vérité, disait peu de chose du docteur, et cela pouvait faire supposer qu'il était moins satisfait que sa femme et sa fille ; cependant, comme rien n'indiquait une disposition contraire, il était permis de croire qu'elle n'existait pas. Le paragraphe concernant cette famille se terminait ainsi : « Ils vont tous bien, car je ne saurais regarder comme sérieuse une petite toux d'irritation que ma chère Corinne a depuis quelques jours ; elle se soigne, et ses joues sont toujours roses ; n'ayez donc aucune inquiétude, mon ami. Quant à M. Vialard, il me charge de vous dire qu'il a reçu toutes vos lettres exactement, et qu'il vous répondra longuement à l'occasion de la nouvelle année. En attendant, il vous embrasse de tout son cœur. Les d'Igornay sont charmants pour moi et très bien pour vous.

« *P. S.* J'oubliais de vous dire que, depuis la Saint-Martin, la bonne mère Leclerc est établie au domaine de la Chesnaye chez les Ponel : elle s'y trouve à merveille. »

Tout était donc satisfaisant dans ces nouvelles : Tristan le jugea ainsi, et son cœur en ressentit une douce joie et une vive reconnaissance, car il comprit que rien n'eût été plus facile à sa sœur que de l'inquiéter si elle l'eût voulu. Cette modération généreuse le toucha, et il se promit de nouveau à lui-même de remplir tous les engagements qu'il avait pris vis-à-vis de Simon. Ne voulant point en retarder l'exécution en ce qui dépendait de lui pour le moment, il écrivit sans retard à Sauvagny le billet suivant :

« Mon cher Christian, depuis que vous m'avez quitté, j'ai fait de sérieuses réflexions sur mes projets d'établissement, et je viens vous prier de vouloir bien suspendre tous les achats que vous aviez la bonté de faire en mon nom. Je garderai, bien entendu, ce qui est déjà acheté, mais je m'en tiendrai là pour le moment, mon intention étant de chercher à sous-louer l'appartement que j'ai pris, si je ne parviens pas à déterminer le propriétaire à le reprendre moyennant un sacrifice. Je n'en resterai pas moins reconnaissant de tous vos bons soins, et je vous renouvelle l'assurance de mes sentimens affectueux. Le comte de Beauregard. »

Quoique la soirée fut déjà avancée, Tristan appela son portier et lui ordonna d'aller porter ce billet à l'instant même. Cette démarche était décisive ; Tristan le sentit et il en éprouva une vive satisfaction. D'abord Simon serait content le lendemain, puis il se trouvait lui-même relevé à ses propres yeux par cette fermeté et cette promptitude. Comme tous les hommes susceptibles d'entraînement, il prit pour un triomphe de sa volonté ce qui n'était en réalité qu'une généreuse inspiration de son imagination mobile. Dans la profondeur de son orgueil s'agitait la secrète satisfaction de s'élever sans le concours d'autrui, mais à la surface de sa raison il trouvait un mobile plus noble, et sa pénétration n'alla pas au-delà. Il repassa dans son esprit tous les noms de ces génies austères qui avaient grandi dans la solitude, et qui ne s'é-

taient mêlés à la foule que lorsqu'ils n'avaient plus eu à recueillir que ses applaudissements. Que diront, pensait Tristan, ces hommes qui souhaitaient que je fusse leur ouvrage, quand ils verront que je me suis retiré d'eux? Ils croiront que je me suis découragé, et ils regretteront l'aumône de louanges qu'ils m'ont faite. Insensé que j'étais! de prendre leur désœuvrement pour de l'intérêt et leurs éloges distraits pour des sympathies. Que veulent-ils? qu'on les amuse. Aux uns ils demandent des scandales pour avoir l'occasion d'étaler leur fausse indignation; aux autres ils demandent des efforts d'intelligence, pour faire preuve de goût ou d'enthousiasme en dénigrant ou en louant. Oh! que je les avais bien jugés, et que je sais bon gré à Simon de m'avoir donné la force de les braver en m'éloignant d'eux! Demain je commencerai une vie nouvelle. Et Alliette qui ne me fait aucun reproche! et Corinne qui me pardonne sans doute mon départ, puisque ma sœur ne me parle pas de tristesse et de ressentiment en me donnant de ses nouvelles! Ah! je leur dois bien à toutes deux de me rendre digne de leur affection et de leur indulgence!

Tristan s'oublia pendant quelques instants encore dans des pensées aussi douces que celles que nous venons d'analyser; puis il se mit à réfléchir plus sérieusement à ses résolutions, et il arrêta, dans son esprit, la marche qu'il suivrait, à dater du lendemain, pour arriver à changer complètement sa vie. Le lendemain, à son réveil, il retrouva vivant dans son cœur son nouveau plan de vie, et, en attendant qu'il pût le mettre à exécution, il écrivit une longue lettre à Alliette. Il commença d'abord par la remercier de celle qu'il avait reçue d'elle; puis il lui exprima la joie que lui causait l'arrivée de Simon. Une fois qu'il eut abordé ce sujet, il s'abandonna sans contrainte au bonheur de parler avec effusion du service que lui avait rendu son ami en lui inspirant la pensée de prendre un autre genre d'existence. Avec une noble franchise, il avoua qu'il était entré dans une déplorable voie, et il affirma, sans arrière-pensée, qu'il l'avait quittée sans retour et qu'il s'en trouvait heureux. Toute son ambition, disait-il, consistait maintenant à justifier, par un éclatant succès, son brusque départ, après quoi il n'éprouverait plus d'autre besoin de revoir son cher pays et sa bien-aimée sœur. Un passage délicatement tendre, et qui s'adressait à Corinne, sans la nommer, terminait cette lettre, qui était tout à la fois profondément sentie et éloquemment écrite.

Tristan ne voulut confier à personne le soin de la mettre à la poste, et il s'en chargea lui-même en se rendant chez son propriétaire de la rue du Houssaie. Ce dernier ne fit aucune difficulté quand Tristan lui eut manifesté l'intention de le dédommager par une indemnité convenable. Il promit donc qu'il verrait le jour même le notaire qui avait fait le bail, et qu'il s'entendrait avec lui sur la manière d'en opérer la résiliation. Tristan le quitta fort satisfait de sa facilité, et il courut en toute hâte chez Simon pour lui annoncer l'heureux résultat de cette première démarche. — Je vous attendais, mon ami, lui dit Simon, et j'étais sûr que vous auriez déjà quelque bonne nouvelle à m'apprendre. Maintenant, que comptez-vous faire? — Vous prier de venir avec moi à la recherche de la petite retraite que nous devons habiter ensemble. — Ne pensez-vous pas qu'il serait sage d'attendre l'effet des promesses qu'on vient de vous faire? Ce monsieur n'a qu'à élever des prétentions exorbitantes au sujet de l'indemnité qui lui est due... Vous vous trouveriez peut-être embarrassé? — Rien ne serait fâcheux en comparaison de la nécessité d'occuper cette maison où je n'aurais pas une minute de liberté. Je suis décidé à l'abandonner n'importe à quel prix. Croyez-moi, Simon, j'y gagnerai encore. — Eh bien! partons: je vois que vous vous défiez de vous: C'est le commencement de la sagesse.

Les deux amis se rendirent d'abord à une place de fiacres, et ayant pris une citadine ils commencèrent leur tournée par le Marais où ils ne trouvèrent rien qui leur convînt. Dans le quartier du Luxembourg ils ne furent pas plus heureux, alors ils se dirigèrent vers les Champs-Elysées. Aux Champs-Elysées, les deux amis furent plus heureux dans leurs recherches qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. Ils trouvèrent, à l'extrémité de la grande rue de Chaillot, du côté de Passy, une maison semblable à celles que Tristan avait vues dans les rêves de son imagination. C'était un petit pavillon à deux étages, avec une terrasse plantée d'une douzaine

de tilleuls, et dominant tout Paris. L'habitation était en bon état, et suffisamment meublée pour mériter le nom souvent trompeur de maison garnie. En raison de son exiguïté, elle ne pouvait convenir qu'à un seul ménage, ainsi il n'y avait point à craindre qu'on y eût plus tard des voisins. Le prix de location était modéré, les portiers paraissaient honnêtes, un rayon de soleil se jouait sur le seuil quand Tristan le franchit : Le pavillon fut loué à l'instant même pour six mois, et les deux amis réglèrent d'avance la manière dont ils en partageraient la jouissance. Puis ils revinrent ensemble jusqu'à la place Louis XV où ils se séparèrent.

XII

Nous pensons que le lecteur nous saura gré de ne point laisser dans un complet oubli les habitants du village de Beauregard. Lors du brusque départ du jeune comte, la douleur et l'indignation avaient été grandes dans les cœurs dévoués qui l'aimaient avec tant de tendresse et d'abnégation. Alliette surtout, qu'aucune considération n'obligeait à feindre de la dignité, s'était sentie prête à devenir folle de désespoir en se rappelant ces terribles paroles de son frère : « *Vous direz ce que vous voudrez pour excuser mon départ.* » Ce qui signifiait : « *C'est à vous de prévenir les Briant.* » La première soirée et la nuit qui suivirent ce malheur si inattendu peu d'heures auparavant, s'écoulèrent donc pour la pauvre enfant dans d'inexprimables angoisses. Elle fit d'abord prévenir l'abbé Vialard, afin d'avoir près d'elle quelqu'un avec qui elle pût pleurer, en attendant qu'elle eût la force de lui demander des conseils : puis quand le lendemain fut venu, elle courut chez Corinne, et en entrant dans sa chambre elle se précipita à ses pieds. Il y eut alors entre ces deux jeunes filles une de ces scènes sublimes et touchantes qu'aucune parole, quelque élégante qu'elle soit, ne peut peindre fidèlement. Corinne, brisée par ce coup qui surpassait toutes ses craintes, eut cependant le courage d'essayer de consoler son amie, et ce fut elle qui ouvrit le généreux avis de ne rien négliger pour excuser la conduite coupable de son fiancé aux yeux de ses parents. La première elle essuya ses larmes; et quand Alliette, tremblante et navrée, se rendit auprès de M. et de madame Briant pour les prévenir de ce que le bruit public leur apprendrait bientôt, ce fut encore Corinne qui la soutint dans cette épreuve, la plus rude qu'elle eût jamais subie. Ainsi que cela avait été convenu entre elles, Alliette s'était bornée à dire d'une voix brisée, qu'une affaire de la plus grande importance et tout-à-fait imprévue avait obligé son frère à partir la veille au soir pour Paris, d'où il reviendrait bientôt, espérait-elle.

Cette nouvelle avait été un coup de foudre pour le docteur; mais il avait jeté les yeux sur sa fille, et l'ayant vue souriante, il s'était résigné à renfermer sa douleur et son indignation dans son cœur. Quant à madame Briant, il n'avait pas été difficile de lui faire prendre le change, car il lui était venu sur-le-champ une idée lumineuse, c'est que son futur gendre avait voulu aller *dans la capitale* pour y faire emplette de la corbeille du mariage. On peut supposer quel coup de poignard ce fut pour Alliette, si droite et si noble, que d'accepter par son silence la complicité de cette illusion.

Cependant les jours, les semaines et les mois même s'écoulèrent, et Tristan ne parlait pas encore de retour. Insensiblement on en était venu à ne plus prononcer son nom dans la famille Briant. Le docteur en voyant sa fille calme et presque gaie, se figurait qu'elle était en bon train de se guérir de son amour, il ne voulait donc pas dire un mot capable d'amener une crise qui pourrait retarder cette cure. Sa femme espérait encore, mais elle n'osait plus montrer ses espérances, et, par précaution, elle faisait des avances aux d'Igornay, car elle ne voyait qu'une consolation à ce que sa petite Corinne ne fût pas comtesse, c'est qu'elle devînt baronne : en province, les vrais barons sont aussi rares que les faux sont communs à Paris. Alliette ne cessait pas de pleurer : elle pleurait quand elle était seule; elle pleurait quand elle voyait l'abbé Vialard et le baron d'Igornay; elle pleurait quand elle se réunissait à Corinne. Il n'y avait qu'en présence des Briant qu'elle avait la force de se contenir, aussi les évitait-elle le plus qu'elle pouvait.

Les choses en étaient à ce point, lorsque Tristan avait envoyé à sa sœur la preuve qu'il

employait noblement et utilement son temps. Ce jour-là fut moins triste que les précédents pour les deux jeunes filles. Quelques semaines s'écoulèrent encore dans des alternatives de craintes et d'espérances. Les sombres jours de l'automne étaient venus, apportant sur leurs lourdes ailes cette tristesse des objets extérieurs qui ajoute une douloureuse mélancolie à toutes les pensées. Alliette, qui voyait souvent le bon M. Ragonneau, s'était décidée à lui confier ses inquiétudes sur le sort de son frère, et le digne homme lui avait proposé d'envoyer Simon passer l'hiver à Paris près de lui. On connaît les résultats de cette généreuse résolution, et on se souvient que Tristan, ramené dans une voie meilleure par le seul fait de la présence de son ami, avait écrit à Alliette une lettre qui devait la dédommager de tous ses malheurs. Effectivement, l'arrivée de cette lettre à Beauregard avait été un véritable événement. Dès les premières lignes, Alliette s'était précipitée à genoux pour remercier Dieu, et elle ne s'était relevée que longtemps après que sa lecture était achevée. Le soir même, la lettre avait été communiquée à M. Vialard et à Corinne, et l'espérance était rentrée dans des âmes qui ne croyaient plus que rien au monde pût jamais les consoler. Alliette avait répondu dès le lendemain, et depuis huit jours les deux amies étaient heureuses : c'est au milieu de cette paix si chèrement achetée que nous les retrouvons.

L'hiver est venu : la bise mugit dans les bois dépouillés de leurs dernières feuilles, une neige épaisse couvre la terre, des aiguilles de glace pendent de tous les toits, des troupes d'oiseaux voyageurs disposées en triangles passent lentement sous un ciel chargé de brume et de frimats. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne voit que plaines nues, sentiers déserts, collines monotones. Les chars et les piétons circulent sans bruit sur les chemins rendus muets par le linceuil qui les recouvre, la fumée des chaumières monte lourdement dans les airs et se confond bientôt avec les nuages, à chaque instant plus bas et plus sombres. Le seuil des maisons est abandonné, et quand la porte s'entr'ouvre pour se refermer aussitôt, on aperçoit des enfants qui se pressent autour d'un foyer qu'on a allumé tard et qui s'éteindra de bonne heure. Ce ne sont plus des chants joyeux que répètent les échos, mais le croassement lugubre des corneilles et les coups sourds de la coignée des bûcherons. Les génisses qui mugissaient dans les vallées fleuries grondent tristement au fond des étables, et les jeunes filles qui dansaient sur l'herbe, filent au coin du feu en murmurant quelque mélancolique refrain où l'amour n'est déjà plus qu'un souvenir et n'est pas encore une espérance.

Alliette et Corinne sont assises dans le salon du château, et travaillent auprès d'une table au milieu de laquelle est tout ouverte la longue et consolante lettre de Tristan. Alliette est complètement heureuse ; Corinne le serait tout-à-fait aussi si une horrible inquiétude ne projetait son ombre sur le bonheur qu'elle espère après en avoir longtemps douté. Depuis trois mois la pauvre enfant craignait de vivre, depuis huit jours elle craint de mourir. Cependant comme elle souriait à cette première crainte, elle sourit encore à la seconde ; il lui remble même que ce dernier effort de son courage ne lui soit pas aussi pénible. — Vous êtes moins pâle aujourd'hui, ma bonne amie, lui dit Alliette, je trouve aussi que votre oppression diminue, et que votre toux est moins fréquente. — Oh ! je suis réellement mieux, répondit Corinne. Si je pouvais dormir, j'aurais retrouvé ma santé d'autrefois. — Ne pensez-vous pas aussi qu'une lettre semblable à celle que voici vous ferait du bien ? reprit Alliette, en montrant avec un sourire tendrement malicieux la lettre de Tristan. — Vous me demandez là une chose que vous savez aussi bien que moi, Alliette ; alors je ne prendrai pas la peine de vous répondre, pour vous punir de votre petite méchanceté. — Je suis si heureuse quand je vous oblige à me dire que vous aimez mon frère. — C'est ce que je fais plus souvent peut-être que je ne devrais, interrompit Corinne en rougissant. Etes-vous au moins bien discrète ? — Je me demande quelquefois si je ne le suis pas trop ; car enfin *il a* sans doute aussi besoin d'être consolé. Voyez donc ce *qu'il dit* de vous. Et Alliette prit la lettre de son frère et se disposa à en relire, pour la centième fois, la dernière page. Corinne savait cette page par cœur, cependant elle posa son ouvrage pour écouter avec plus d'attention. —Vous croyez donc, dit-elle, quand Alliette eut fini, que c'est de moi *qu'il* veut parler ? — A



mon tour, ma chère, je vous répondrai que vous me demandez des choses que vous savez parfaitement. — Enfin, il ne me nomme pas — Il me semble, ma chère, que nous en faisons tout autant quand nous nous entretenons de *lui*.

Corinne ne répondit pas; mais elle se rapprocha d'Alliette, et, après l'avoir tendrement embrassée, elle appuya sa tête sur son épaule, et elle resta dans cette position. — Quel beau jour ce sera pour moi que celui de son retour, ma sœur! Que je serai heureuse, quand je pourrai prendre son bras pour le conduire à vos pieds! Comme je foulerai avec joie cette neige dont la vue seule me glace en ce moment!... — Oh! il n'y aura plus de neige quand il reviendra, murmura mélancoliquement Corinne. — Peut-être. — Si vous voulez me promettre de ne pas vous moquer de moi, Alliette, je vous conterai un rêve. — Que vous avez fait cette nuit? demanda vivement mademoiselle de Beauregard. — Que je fais chaque fois que je m'endors. — Oh! dites bien vite. — Vous ne rirez pas? — C'est donc un bien joyeux rêve? — Oui. — Alors, je pleurerai de bonheur.

— Eh bien! reprit Corinne, quand je *le* vois revenir, c'est par un beau jour de printemps. Vous êtes assise près de moi, et vous pleurez sans doute de joie, comme vous me le disiez tout-à-l'heure. Nous sommes dans votre chambre, dont les fenêtres sont ouvertes J'aperçois les plus hautes branches des lilas en fleurs, et sur ces branches et parmi ces fleurs, des milliers d'oiseaux s'ébattent en chantant L'air est embeaumé, le ciel n'a pas un nuage, cette campagne, si sombre et si muette aujourd'hui, est resplendissante de lumière et toute murmurante de doux bruits. Mon père est accoudé sur la cheminée, et ses mains me cachent son visage. Ma mère va et vient dans la chambre, et, debout près de moi, est votre vieil ami M. Vialard, qui me dit des paroles d'espérance qui me font sourire. Tout à coup on entend le claquement d'un fouet, puis le roulement d'une voiture, puis des pas pressés dans l'escalier... enfin la porte s'ouvre, *il* entre, *il* se précipite à mes pieds, et vous, ma bonne Alliette, vous m'appelez votre sœur, et vous mettez *sa* main dans la mienne. Dans ce moment, je me réveille toujours, mais je ne le regrette pas, car que pourrais-je apprendre encore? N'est-ce pas, Alliette, que c'est un bien beau rêve, et que Dieu est quelquefois bien bon pour ceux qui dorment? Et Corinne se serra contre son amie et ferma les yeux en souriant : elle venait de dire son rêve; on eût cru qu'elle voulait le retrouver pour s'assurer qu'elle n'en avait oublié aucune circonstance. — Vous avez raison, ma sœur, dit Alliette en essuyant furtivement une larme, ce songe est délicieux; seulement, je trouve que c'est bien long d'attendre jusqu'au printemps. Corinne, vous pa-

raissez fatiguée; votre respiration est moins égale : ne voulez-vous pas vous étendre un peu sur cette chaise longue, comme vous le faites quelquefois ? Vous savez que votre père ne consent à vous laisser venir ici qu'à la condition que je vous soignerai aussi bien qu'il vous soigne lui-même. — Je suis si bien là, Alliette !... — Ma sœur, je vous en conjure en son nom ! — Vous faites de moi tout ce que vous voulez, répondit Corinne en se dirigeant vers la chaise longue, sur laquelle elle se coucha. — Mettez-vous là, Alliette, reprit-elle ; ce sera absolument comme dans mon rêve. Dites-moi *ses* vers, maintenant, ma bonne amie.

Alliette prit la main de Corinne, et, après s'être recueillie pendant quelques instants, elle commença l'introduction du poème de Tristan. Elle en avait dit à peu près la moitié lorsque la porte du salon s'ouvrit brusquement. Les deux jeunes filles tressaillirent en même temps. — C'est M. de Fourcy qui demande si mademoiselle veut le recevoir, dit un domestique. — Certainement, répondit Alliette avec une vivacité joyeuse. Corinne, continua-t-elle à voix basse, il arrive de Paris, où il aura sans doute vu... Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage. Fourcy entrait.

Il était vêtu avec la confortable négligence d'un voyageur; et son ample et chaude redingote toute couverte de flocons de neige convertis en gouttes d'eau brillantes, annonçait qu'il était venu à cheval ou en voiture découverte. — Excusez-moi, mademoiselle, de paraître devant vous dans une semblable tenue, dit-il en s'approchant des deux amies ; mais j'ai quitté la diligence à Lucenay, où j'avais demandé mes chevaux de selle, et je me suis détourné de mon chemin pour venir vous donner des nouvelles de votre frère. — Ah ! monsieur, que c'est bon à vous ! s'écria Alliette en tendant la main à Fourcy avec le plus touchant abandon. M'apportez-vous une lettre ? — Une lettre ! vraiment, le cher comte a bien le temps d'écrire, répondit Fourcy. Vous ne savez donc pas que c'est l'homme le plus occupé de tout Paris ? — Oh ! nous ne l'ignorons point, reprit Alliette avec une douce et rayonnante fierté. Mais dites-moi, monsieur, quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? — Il y a deux jours seulement : nous nous sommes rencontrés au bal à l'ambassade d'Angleterre, et la veille de ce jour j'avais déjeuné chez lui en fort brillante compagnie. — Des hommes de lettres probablement ? dit Alliette d'une voix moins assurée ? — Des *lions* du Jockey-Club, mademoiselle ! charmants jeunes gens, sur mon honneur ! Ils ont voulu me griser ; mais je leur ai montré que les têtes bourguignonnes sont solides... — La santé de mon frère est-elle bonne ? demanda Alliette, dans l'espoir que cette question mettrait un terme aux fâcheuses indiscrétions de Fourcy. — Le pauvre garçon n'a pas plus le temps d'être malade que celui d'écrire : jamais on n'a vu vie plus occupée que la sienne, ni homme plus recherché que lui. Au bal de l'ambassade, il donnait le bras à la duchesse de Lavardac, ravissante femme qu'il n'a pas quittée de la nuit, et qui semblait bien fière d'avoir un aussi brillant chevalier. Je pourrais vous dire beaucoup de choses encore, continua Fourcy en jetant un coup d'œil sur la pendule ; mais la matinée s'avance, la neige a l'air de vouloir se tourner en verglas, j'ai quatre lieues à faire par des chemins atroces, il faut donc que je vous quitte, mademoiselle : dans quelques jours je reviendrai pour causer plus longuement avec vous. — J'espère, monsieur, avoir d'ici là des nouvelles directes de mon frère, répondit Alliette en se levant pour accompagner Fourcy, qui se dirigeait vers la porte ; je regrette bien que vous vous soyez détourné de votre chemin, ajouta-t-elle en le saluant ; adieu, monsieur. — Grand Dieu ! ma sœur, qu'avez-vous ? s'écria Alliette en retournant vers la chaise longue. Corinne ne répondit pas ; elle était évanouie, et une pâleur de mort couvrait son visage.

Dès que la malade fut revenue à la connaissance, on la transporta avec de grands soins dans la maison de son père. Quant à Alliette, aussitôt qu'elle eut retrouvé un peu de calme, ou du moins dès qu'elle se sentit la force d'en montrer, elle se mit aussi en chemin pour la maison du docteur. Elle avait hâte de revoir Corinne, et cependant elle frémissait à la seule pensée de l'explication qui lui serait sans doute demandée au sujet des indiscrétions de Fourcy, car elle en savait trop maintenant pour pouvoir loyalement chercher à révoquer en doute des faits dont elle venait d'acquérir la certitude.

Elle fut reçue par madame Briant, qui lui déchira le cœur en lui parlant de son frère. A l'en-

tendre, il devait revenir d'un moment à l'autre, et le mariage pourrait se faire les premiers jours de l'année dans laquelle on allait entrer. Le trousseau de sa fille était fait, et elle n'y avait rien épargné, afin qu'il fût digne de la corbeille, qui serait sans doute magnifique. Elle montra aussi à Alliette la liste, préparée d'avance, des personnes *notables* qui seraient invitées à la noce. On eût dit le nobiliaire de la province. Toutefois, l'impression pénible qu'Alliette reçut de cette conversation fut promptement effacée par celle qui l'attendait dans la chambre de Corinne. La pauvre petite était dans son lit avec une fièvre ardente et en proie à un délire, qui, pour être doux dans les paroles qu'il inspirait, n'en était pas moins douloureux pour celui qui en était témoin, c'est-à-dire pour le docteur assis au chevet de la malade, et dans le cœur duquel la désolante science du médecin détruisait une à une toutes les espérances du père.

XIII

Le lendemain de ce jour où Alliette, les pieds glacés par la neige et le visage coupé par la bise, se rendait auprès de Corinne, nous retrouvons Tristan assis dans la pièce de son appartement que Sauvagny a baptisée du nom d'oratoire. Il fallait bien que Tristan eût un oratoire, puisque tous les jeunes gens à la mode en avaient Le lieu est sombre pour plusieurs raisons : d'abord le jour est brumeux; puis l'unique fenêtre de ce mystérieux réduit donne sur une petite cour; ensuite les murs sont recouverts d'une tenture en velours grenat foncé; enfin, au lieu de vitres ordinaires, le châssis de la croisée a reçu des débris de vitraux anciens fort artistement réunis, mais dont l'assemblage ne laisse pas d'être bizarre, puisqu'il offre d'un côté la visite de la sainte Vierge à Élisabeth et l'enlèvement de Déjanire, et de l'autre le Christ devant Pilate, servant de pendant à l'institution de la Toison-d'Or par un duc de Bourgogne quelconque fort amoureux. C'est ce que Sauvagny appelle du *chic*. Le reste de l'ameublement est un mélange confus de siéges incommodes, de tables sur lesquelles on ne peut rien mettre, de bahuts dans lesquels on ne peut rien renfermer, d'armures dont il serait impossible de se servir : de tou [illegible] pendent ou sont collés à la muraille des masses d'armes, des épées de Tolède, des dagues de Venise, des arquebuses à mèches, des rosaires turcs, des chapelets catholiques, et mille autres objets orthodoxes et hétérodoxes. — C'est ce que Sauvagny appelle du caractère.

Tristan vient d'écrire à Alliette : nous transcrivons son épître.

« Je vais vous affliger, ma sœur, vous étonner peut-être, car j'ai à vous apprendre des choses bien différentes de celles que je vous mandais il y a huit jours. Je n'entreprendrai point de me justifier de ce changement : nul n'est maître de sa destinée, et chacun est seul juge de sa position. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour me résigner à une vie modeste et paisible près de vous, l'expérience m'a appris que ce genre de bonheur n'était pas fait pour moi. Je ne m'en vante ni ne m'en réjouis, mais je m'en accuse et je m'en affecte. Les facultés que Dieu m'a données ne sont pas de celles dont on peut user librement dans la sphère étroite d'une existence régulière. J'ai besoin du contact des hommes, du tumulte de leurs passions, du spectacle de leurs faiblesses : je veux tout connaître pour pouvoir tout analyser : près de vous je n'aurais appris que les exceptions de la vertu, et je n'aurais vu le monde qu'à travers un prisme trompeur qui eût laissé mon intelligence incomplète. Alliette, c'est pour cela que je me suis séparé de vous, et que plus tard j'ai reconnu aussi l'impossibilité de tirer parti de ce sacrifice, plus grand que vous ne croyez, en vivant dans la retraite ici, comme je l'avais décidé il y a peu de jours. J'ai donc rompu mes engagements avec Simon, qui reste toujours mon ami, et j'ai arrangé ma vie d'une façon conforme aux besoins de mon âme et aux dispositions de mon caractère. Je n'entre aujourd'hui dans aucun détail, mais je n'ai pas voulu différer plus longtemps à vous faire connaître l'ensemble de la vérité. Je m'attends à votre blâme, parce que je le mérite; je suis décidé à n'en tenir aucun compte, parce qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Si vous me demandiez si je suis heureux du parti que j'ai pris, je vous répondrais, avec la même sincérité qui a dicté toute cette lettre, que je n'en sais rien encore. J'ai de grandes ambitions et quelques espérances : il n'y a que le temps qui puisse décider si les unes

et les autres sont les rêves débiles d'un enfant ou les vigoureuses inspirations d'un homme. J'ignore quand je vous reverrai : un succès me retiendrait ici, un échec me disposerait mal à revenir près de vous. *Ne le dites pas encore, mais laissez le déjà pressentir, afin de ne pas tromper ceux qui comptent peut-être sur un prochain retour.* Mon cœur se brise en traçant ces dernières lignes, et s'il se console un peu, c'est par la pensée que je suis indigne du bonheur qui m'était promis.

« Adieu, Alliette, ne me jugez pas trop sévèrement, car je mérite un peu d'indulgence. Un souvenir cruel pèse sur ma vie. A Beauregard, il était toujours présent à mon esprit comme un fantôme menaçant, ici je puis l'oublier quelquefois dans les agitations d'une vie où rien ne me le retrace. Adieu encore ma pauvre et aimée sœur. Je vous embrasse avec autant de douleur que de tendresse.

« TRISTAN. »

« *P. S.* D'ici peu de jours, j'adresserai à notre notaire à Autun, un pouvoir régulier, afin de procéder, en mon absence, à nos partages. Je vous engage à consulter pour cet objet M. Ragonneau. Son fils m'a assuré qu'il s'estimerait fort heureux de vous aider de ses avis.— Adressez-moi vos lettres rue du Houssaie, n° 5. »

Tristan relut plusieurs fois cette lettre; il en pesa chaque mot, et il conclut qu'il n'y avait rien à y changer. Elle contenait, selon lui, l'expression de toutes ses volontés et l'aveu de tous ses torts. Il la trouvait suffisamment franche parce qu'elle était rude; elle lui semblait assez digne parce qu'elle était prodigieusement orgueilleuse. Il y étalait toutes ses faiblesses, et il croyait y montrer toutes ses forces : le cœur humain est rempli de ses illusions, et c'est le dernier degré de la droiture que de trouver des mobiles nobles à des actions coupables : tous les hommes ont quelques vertus infirmes, don funeste, puisque sans elles leurs défauts seraient impuissants.

Tristan était plongé dans de profondes réflexions, quand son ami Simon, fidèle à l'habitude qu'il avait conservée de venir chez lui tous les matins, arriva. Il était profondément triste, mais toujours affectueux et calme. Tristan le reçut avec un empressement distrait qui participait à la fois de son affection pour lui et des préoccupations de son amour. — Je ne vous gêne pas, mon ami? lui dit Simon avant de s'asseoir. — Vous ne me gênez jamais, et d'ailleurs je ne travaille pas aujourd'hui : j'ai consacré ma matinée à écrire à ma sœur.

Simon garda le silence. — Si vous étiez venu plus tôt, continua Tristan, je vous aurais communiqué ma lettre; mais c'est impossible maintenant, car je viens de l'envoyer à la poste. Simon inclina la tête sans proférer une seule parole qui pût montrer ce qui se passait dans son âme. — J'ai pris un grand parti, dit Tristan, après avoir attendu pendant quelques secondes la réponse de son ami. — Lequel? demanda Simon qui ne voulait ni provoquer, ni repousser la confiance de Tristan. — Celui d'apprendre à Alliette que je me fixais définitivement à Paris. Je lui ai donné mes raisons, et je pense que je ne devais pas la laisser plus longtemps dans l'incertitude à cet égard. — Je vous approuve, et cependant cette nouvelle affligera vivement mademoiselle de Beauregard. — Il en serait autrement si elle me connaissait mieux, Simon; je ne suis pas fait pour le bonheur paisible que j'aurais trouvé près d'elle. Pour mes goûts, pour mes projets, c'est Paris qu'il me faut. — Chacun est juge de sa position... — C'est justement ce que j'ai mandé à ma sœur, interrompit vivement Tristan. Puis, mon ami, car je veux tout vous dire, j'avais là-bas certains engagements que je ne pouvais rompre qu'en m'éloignant, sinon pour toujours, du moins pour longtemps du pays; je devais épouser mademoiselle Briant. — Je l'avais entendu dire vaguement, mais je ne croyais pas que ce fût vrai. — Et pourquoi ce doute? demanda Tristan avec une promptitude dans laquelle on pouvait entrevoir un peu de trouble. — Pourquoi, mon ami? n'exigez pas que je vous le dise. — Je n'exige rien; mais l'amitié qui admet ces réserves n'est pas de l'amitié.

Beauregard savait bien qu'il sollicitait l'aveu d'un blâme, mais ce blâme il voulait le braver, afin d'en finir une bonne fois avec le passé, de telle sorte qu'il ne fût plus possible d'y revenir. — Eh bien! reprit Simon avec une douloureuse fermeté, j'ai cessé de croire que ce mariage eût jamais été une chose convenue quand j'ai vu que

vous partiez pour Paris. — Maintenant, vous savez le contraire. — J'aimerais mieux l'ignorer. — Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que chacun était juge de sa position? — C'est pour cela, Tristan, qu'il ne faudrait jamais prendre des engagements qu'on ne pût pas tenir plus tard, car plus on a été libre de choisir, moins on doit l'être de se rétracter quand une fois on a choisi.— Ainsi, à votre sens, j'aurai commis une action fort coupable? — Oui, Tristan ; et je vous estime trop pour n'en pas convenir, puisque vous m'interrogez. Toutefois, mon ami, vous seriez excusable de renoncer à ce mariage, si, après l'avoir désiré, vous aviez appris des choses qui fussent de nature à vous déterminer à le rompre. — Je ne me ferai pas calomniateur pour m'excuser ; je n'ai rien appris.

— Ah! Tristan, s'écria Simon, pourquoi faut-il qu'avec de si nobles qualités... — J'aie un caractère aussi changeant, n'est-ce pas? Vous avez raison peut-être ; cependant dans cette circonstance, j'ai eu des motifs qui trouveront grâce devant vous : je n'aurais pas pu rendre mademoiselle Briant heureuse. — Toujours la même crainte! Permettez-moi de vous dire que je ne la partage point, et qu'en fût-il autrement, elle ne vous excuserait pas, car vous auriez dû l'avoir beaucoup plus tôt. — Qui vous prouve que je ne l'ai pas eue? — Tristan, dit Simon d'une voix suppliante, ne parlez donc pas ainsi de vous! — Il faut que ceux qui m'aiment me connaissent. —Vous calomnier, ce n'est pas les instruire. — Je ne me calomnie pas, Simon. Mon existence à Beauregard m'était insupportable ; j'ai pensé que l'affection de Corinne me la rendrait plus douce, et j'ai cherché à l'obtenir. On m'a dit alors qu'il était de mon devoir de l'épouser; j'y ai consenti, puis, quand j'ai reconnu que ce n'était pas là le bonheur que j'avais rêvé, je suis parti.

Simon se couvrit le visage de ses deux mains. — Pauvre M. Briant! murmura-t-il douloureusement. — Eût-il été plus loyal, reprit Tristan avec impatience, d'épouser sa fille pour la rendre malheureuse et finir par l'abandonner? — Il fallait partir dès que vous vous êtes aperçu qu'elle vous aimait : voilà, Tristan, ce que vous commandait la délicatesse, qui est l'honneur pour un homme tel que vous. — A vous entendre, je suis donc déshonoré? — Aux yeux de M. Briant et de sa fille, vous devez être compromis. — Seriez vous chargé par eux de me le faire entendre? demanda Tristan avec hauteur — Ils n'ont jamais prononcé votre nom devant moi depuis votre départ. — Alors, pourquoi cet intérêt que vous leur portez? — Cet intérêt n'est pas pour eux, Tristan; il est pour vous. — Je vous en dispense, s'il doit se manifester avec aussi peu de ménagements. — Vous m'avez demandé la vérité, je vous la dis; de plus, quand je suis venu à Paris, mademoiselle votre sœur a daigné me dire qu'elle comptait sur mon affection pour vous.

— Je m'en doutais! s'écria Tristan en se levant avec colère. Je croyais avoir un ami, et j'avais un surveillant. Monsieur Ragonneau, ce rôle est indigne de vous, et si vous consentez à le remplir, il ne me convient pas à moi d'en accepter la sujétion. J'entends être indépendant de mes amis comme je l'ai été de ma sœur, car je ne suis plus, Dieu merci, un enfant qu'il faille conduire par la lisière. — Tristan, vous oubliez quelle a été ma conduite depuis que je vous ai retrouvé?— Je n'oublie rien, mais en me souvenant j'observe. — Vous ai-je fait le plus petit reproche quand vous avez rompu les engagements que vous aviez contractés envers moi?— Ces projets de retraite étaient absurdes. — Ils ne venaient pas de moi, répondit Simon avec douceur : je m'étais borné à les approuver, parce qu'ils me rendaient heureux. Aujourd'hui vous me punissez cruellement de cette pensée d'égoïsme. Adieu, Tristan.

— Je rends justice à vos bonnes intentions, Simon, dit Tristan avec embarras; mais que la faute en soit à moi ou à vous, nous ne nous comprenons plus. — Voulez-vous me faire entendre par là que nous ne devons plus nous voir? — A quoi bon se voir quand on ne parle pas la même langue? Cependant ma porte vous sera toujours ouverte. — Que m'importe, Tristan, si votre cœur m'est fermé? Adieu encore, mon ami. Si vous désirez jamais ma présence, un mot suffira pour vous la rendre. — Je ne rappelle pas ceux qui s'éloignent. — Mais ceux que vous éloignez? Tristan garda le silence, et Simon, après avoir attendu sa réponse pendant quelques instants, se retira le cœur navré.

XII.

Une semaine s'était écoulée : nous sommes au château d'Igornay, par une des matinées les plus rudes d'un hiver rigoureux. Le baron est seul dans une petite salle basse contiguë à sa cuisine. Il est assis dans un grand fauteuil en bois de chêne noirci qui n'a aucunement ressemblance avec les moelleux siéges du jour, car il n'est pas même rembourré en étoupes. Une immense houppelande de molleton d'un blanc un peu problématique l'enveloppe depuis la nuque jusqu'au-dessous des mollets. Ses pieds sont enfoncés dans de vastes chaussons de lisière, et reposent sur une bûche posée en travers de l'ouverture d'un poêle en fonte, rouge à force d'être chauffé du matin au soir. Un gros chat est couché sur le dossier du fauteuil, auprès duquel est étendu un magnifique épagneul. Le poêle ronfle, le baron ronfle, le chat ronfle, l'épagneul ronfle; au dehors, la bise mugit avec violence.

D'Igornay a depuis quinze jours un formidable accès de goutte, mais comme il dort en ce moment, il ne songe pas à ses souffrances : qui sait même s'il ne rêve pas qu'il défile, le sabre au poing, avec la légion de Mirabeau. Ce qui est certain, c'est qu'il a le visage calme et souriant, comme cela arrive aux hommes dont la conscience est tranquille. « Celui qui dort le sourire sur les lèvres n'a jamais fait pleurer personne, » dit une sentence arabe.

Tout-à-coup l'épagneul se lève et aboie; le chat ouvre ses grands yeux verts, et les tourne dans la direction d'une porte opposée à celle qui conduit dans la cuisine. D'Igornay se réveille en faisant la grimace, car il vient de retrouver sa goutte en perdant son rêve. — Ici, Vulcain! Silence! mon vieux compagnon, dit le baron. Ne sais-tu pas qu'il ne vient jamais dans cette maison que des pauvres et des amis? Vulcain se recoucha en grondant sourdement, et la porte lorgnée par le chat s'ouvrit avec lenteur. — Ah! c'est vous, Ragonneau, reprit d'Igornay, quand la personne qui venait d'entrer se fut débarrassée d'un cache-nez et d'un manteau. Enchanté de vous voir, mon vieil ami. Quel bon vent vous amène? Avez-vous des nouvelles satisfaisantes de votre excellent fils? — Je vous apporte justement une lettre de lui, voisin, répondit M. Ragonneau en secouant cordialement la main que lui tendait le baron. — Une lettre pour moi? demanda celui-ci avec étonnement. — Non, elle m'est adressée, mais je viens tout exprès pour vous la communiquer. — Voyons, voyons, repartit d'Igornay avec jovialité; quelque mariage sans doute; mais où diable ai-je mis mes lunettes? continua-t-il en visitant toutes ses poches; je les aurai laissées dans ma chambre à coucher. René! Simonne! qu'on me cherche mes lunettes.

René et Simonne, que le baron croyait dans la cuisine, ne venaient pas. — N'appelez pas davantage, voisin, dit M. Ragonneau en prenant place près du poêle : je vous ferai lecture de cette lettre. — Eh bien! à la bonne heure! je vous écoute. — Elle est datée d'avant-hier, reprit M. Ragonneau. Puis il se mit à lire.

« J'ai une triste nouvelle à vous apprendre, mon cher père; et vous aurez à remplir le douloureux devoir de la transmettre à mademoiselle de Beauregard, qui doit, je le pense du moins, être instruite de ce qui se passe. Je vous ai déjà mandé, il y a quelques jours, que je ne voyais plus Tristan depuis une explication pénible que nous avons eue ensemble. J'espérais toujours qu'il reviendrait à moi, ou que du moins il me mettrait à même de pouvoir revenir à lui : il n'en a rien été, et nous vivons encore comme si nous étions étrangers l'un à l'autre. Hier soir, j'étais au Théâtre-Italien près de deux jeunes gens que je connaissais pour être en relation avec mon malheureux ami. Ils parlaient de lui, et ils en parlaient en termes qui m'ont brisé le cœur. Il paraîtrait que le pauvre garçon a joué, et qu'il a perdu sur parole une somme de vingt-cinq mille francs. Un de ces jeunes gens, qui se nomme M. Adalbert Bourrachon, prétendait que l'honneur de Tristan était gravement compromis par le retard qu'il met à s'acquitter, ces sortes de dettes se payant toujours dans les vingt-quatre heures, disaient ces messieurs. Je ne vous répéterai pas tout ce que j'ai entendu, mais j'ai cruellement souffert, et il m'en a beaucoup coûté de me contenir. Si j'avais eu la somme perdue à ma disposition, je serais allé ce matin même la jeter à la face de ces insolents qui n'avaient pas honte de qualifier d'intrigant mon infortuné et loyal ami. Dans mon impuissance, j'ai pensé qu'il était de mon devoir d'avertir sa sœur, et

c'est pour cela, mon cher père, que je vous écris. Voyez donc ce qu'il convient de faire, et voyez-le sans retard. Adieu : je vous embrasse avec autant de respect que de tendresse. Votre fils soumis et dévoué.

SIMON RAGONNEAU. »

— Ce *M. Childebert Cravachon* a raison, dit le baron, le soleil ne doit pas se coucher deux fois sur une dette de jeu, c'était du moins comme cela que les choses se passaient quand j'étais de l'autre côté. Fâcheuse affaire, voisin. Eh bien! qu'avez-vous fait? — J'arrive de Beauregard, mais le cœur m'a manqué pour faire ce nouveau chagrin à mademoiselle Alliette La pauvre enfant est déjà au désespoir, et je vous dirai en outre que sa santé me donne les plus grandes inquiètudes. Je l'ai trouvée cruellement changée. Vous savez qu'elle n'est plus au château? — Je l'ignorais tout à fait. Et où est-elle? — Chez les Briant, où elle passe les journées et les nuits au chevet de son amie Corinne, qui est, comme vous l'avez sans doute entendu dire, dans l'état le plus alarmant. — Oui, oui, je sais cela, grommela d'Igornay : et vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai? Si Beauregard mettait la main sur sa conscience, il y pourrait bien trouver cette maladie de la petite Briant à côté du changement de sa sœur. — Hélas! je le crois comme vous, reprit Ragonneau avec un profond sentiment de douleur. Comment tout cela finira-t-il?

— Dieu seul le sait, Ragonneau. Mais en attendant que la fin arrive, occupons-nous du présent : Vous aviez sans doute une intention en venant ici. — J'avais mieux que cela, voisin. Je voulais vous dire que je puis mettre aujourd'hui même à la disposition du comte de Beauregard la moitié de la somme qu'il a perdue. — Et vous avez pensé que je la complèterais sur l'heure? — C'est la vérité, murmura Ragonneau avec inquiétude. — Touchez là, morbleu, s'écria d'Igornay, car vous connaissez votre monde. J'ai là quelques vieux louis, mon camarade; ils sont tout prêts à faire le voyage de Paris avec les vôtres : je ne vous demande que le temps de consulter César, parce que cet argent est à lui autant qu'à moi. — Et pensez-vous qu'il consente... — Je ne l'ai jamais mis à semblable épreuve, mais je l'ai bien élevé, interrompit vivement le baron. René! Simonne! ajouta-t-il en élevant la voix pour être entendu de la cuisine. Simonne arriva. — Qu'on me cherche monsieur César, lui dit d'Igornay.

Simonne sortit. — Il n'y a pas d'illusion à se faire, reprit d'Igornay, ce pauvre Tristan se ruinera et ruinera sa sœur avec lui. — Vous devriez lui écrire, mon cher baron. Vous étiez le meilleur ami de son père, vous appartenez tous deux aux plus anciennes familles de la contrée; personne n'a donc plus que vous le droit de lui faire entendre le langage de la vérité. — S'il était ici, à la bonne heure; mais il ne fera aucun cas de ma lettre : il dira que je suis un vieux radoteur, et vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai? je ne puis pas en même temps lui rendre un service et lui faire un sermon; il croirait que j'ai peur de perdre l'argent que je lui prête. — Vous avez raison, et c'est aussi ce qui va me gêner vis à vis de lui. — Je ruminerai tout cela dans ma tête. Ah! si je n'avais pas cette maudite goutte! Mais j'entends le pas de César : nous reprendrons cette conversation tout à l'heure.

César arrivait effectivement en ce moment Ragonneau, en le voyant entrer, se sentit le cœur serré : jamais il n'avait autant remarqué la physionomie terne, insensible et dépourvue d'intelligence du fils de son vieil ami. « Il n'y a rien dans cette tête, pensa-t-il, et probablement rien non plus dans ce cœur! » — Que me voulez-vous, mon père? demanda César, après avoir échangé un serrement de main avec Ragonneau. — Obtenir votre approbation pour l'emploi d'une somme assez considérable. — Si c'est pour un placement, je n'ai rien à dire, pourvu que l'emprunteur soit bon. « Tout est perdu, pensa Ragonneau. » — Je crois qu'il l'est, reprit le baron. J'en suis même sûr : c'est pour votre ami Tristan. — Alors, il faudra bien prendre vos sûretés, car tout le monde dit qu'il sera ruiné avant six mois. — C'est qu'il serait important que la somme dont il a besoin lui fût envoyée aujourd'hui même. Il a contracté une dette d'honneur, et il ne peut pas la payer.

Le visage impassible de César s'anima soudainement, son regard terne étincela, et il s'écria avec une volubilité extraordinaire : — Que ne me disiez-vous cela tout de suite, mon père? Tristan a une dette d'honneur et il ne peut la payer! mais c'est à nous de le faire, vous avez raison; et si vos ressources n'y suffisent pas,

j'ai mille écus d'économies sur ma pension, et vous pouvez en disposer, sans une minute de retard. Voici la clé de mon secrétaire. — Je n'aurai pas besoin de ton argent, mon fils, reprit le baron en se détournant pour cacher une émotion qui se trahissait par une larme. — En tout cas, il est à votre service. Adieu monsieur Ragonneau, je retourne dans le jardin épier un tiercelet qui fait, depuis ce matin, la chasse à nos pigeons. J'espère que vous resterez à dîner avec nous. — Noble cœur! dit M. Ragonneau avec attendrissement. — César n'est pas un garçon brillant, voisin, mais il est solide, et si cela n'eût dépendu que de moi, il serait, à l'heure qu'il est, le mari d'Alliette de Beauregard. Enfin; que la volonté de Dieu soit faite! Comment comptez-vous envoyer cet argent à Paris? — Je prendrai un mandat chez un banquier de notre ville. — Cela n'est jamais tout à fait sûr, et puis ce sera encore du retard. — Eh bien! nous avons les messageries... — Qui ne répondent pas des évènements de force majeure, interrompit d'Igornay. — Je ne vois que ces deux moyens. — Au fait c'est vrai. Je vais donc vous remettre mes douze mille cinq cents *livres*, et vous arrangerez l'affaire comme vous l'entendrez. — J'ai aussi mon argent dans ma voiture, répondit Ragonneau, mais j'aurais bien voulu pouvoir me dispenser d'aller à Autun ce soir, car j'ai laissé du monde chez moi. — J'enverrai César, ne vous inquiétez de rien; vous avez vu que dans les circonstances graves, il ne boudait pas; l'adresse de votre fils, car je pense qu'il vaut mieux lui envoyer cet argent, parce que, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai? ce sera peut-être un moyen de le rapprocher de Tristan. — Vous n'avez que d'excellentes idées. Simon demeure Grande rue de Chaillot, n. 4. — C'est bien. Ah! chienne de goutte! sans toi... — Vous souffrez beaucoup? — Comme un damné, mon cher.

M. Ragonneau sortit, et quelques minutes après, il revint suivi de son domestique qui portait une énorme sacoche double en cuir, dans laquelle étaient les douze mille cinq cents francs que le digne homme avait apportés, convaincu que d'Igornay voudrait être de moitié dans sa généreuse action. Les deux vieux amis se séparèrent, et le baron se retrouva seul comme quelques instants auparavant. Il essayait de se lever de son fauteuil pour aller chercher son argent dans sa chambre à coucher, lorsqu'il entendit marcher derrière lui.

Il se retourna, et se trouva face à face avec la mère Leclerc, placée depuis quelques semaines par les soins d'Alliette chez le fermier du domaine de la Chesnaye, ainsi qu'on peut se le rappeler. Ce domaine, fort éloigné du château de Beauregard, était à une très petite distance de celui d Igornay. — Ah! c'est vous, ma bonne mère Leclerc, dit le baron. Vous venez par un temps bien rigoureux. La paralytique leva les yeux au ciel avec la plus douloureuse anxiété. — Souhaiteriez-vous quelque chose de moi, reprit d'Igornay. La mère Leclerc fit un signe de tête pour indiquer qu'elle avait effectivement quelque chose à demander, puis elle leva son bâton, et elle en dirigea le bout vers une fenêtre située au midi. — Vous voulez dire que le froid est terrible, n'est-ce pas? Eh bien! je vous ferai envoyer quelques *bourrées* demain matin. La paralytique secoua négativement la tête. — Est-ce du blé qu'il vous faut? Même mouvement de tête. — Est-ce un peu de vin vieux pour vous réconforter l'estomac et vous réjouir le cœur? Troisième signe de tête avec une marque d'impatience et presque de colère; en même temps le bâton reprit la direction de la fenêtre. — Si vous ne parlez pas plus clairement, ma chère amie, nous ne parviendrons jamais à nous entendre. Je ne suis pas au fait de votre télégraphe comme mademoiselle de Beauregard.

A ce nom, le visage de la paralytique s'illumina, et un cri rauque sortit de sa bouche. — Ah! je comprends. Vous voulez des nouvelles de là-bas! Ma foi, voilà près de huit jours que je n'ai pu y aller, et je ne sais pas ce qui s'y passe. — Vous le savez, articula lentement mais distinctement la mère Leclerc. — Qu'est-ce à dire! s'écria le baron. Voilà que vous parlez maintenant. — Il le faut bien, puisque personne ne veut me comprendre, ou puisqu'on me cache la vérité quand on me comprend. La fille de mon vieux maître est malade. — Qui vous l'a dit? — Et son fils se ruine. — Qui vous l'a dit? — J'étais là, répondit la paralytique en montrant la porte encore ouverte de la cuisine, et j'ai tout entendu. Sauvez-les, monsieur d'Igornay! je vous le demande au nom de la mémoire de votre vieil ami.

— Si vous avez tout entendu, vous devez savoir que je m'occupe d'eux. Cet argent que vous voyez là est pour lui. — Je le sais, et je vous bénis... mais ce n'est pas assez encore. — Que dois-je faire ? — Le ramener ici, n'importe à quel prix. — Il ne m'écoutera pas. — Il vous écoutera, si vous lui dites que c'est moi qui vous ai supplié d'aller le chercher. N'employez pas ce moyen d'abord ; mais s'il vous résiste, s'il ne comprend pas que sa conduite est coupable, s'il persiste à vouloir aggraver ses torts au lieu de chercher à les réparer, apprenez-lui que vous savez que je peux parler, et que mon silence est au prix de sa docilité.

— Je ne puis me mettre en route dans l'état où je suis, dit le baron en soulevant avec peine un de ses pieds. — Est-ce le baron d'Igornay qui tient ce langage? — Il faudrait au moins, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai? être sûr qu'il y a urgence. — Cet argent est là, et vous le demandez! — Elle a pardieu raison, s'écria d'Igornay. Je crèverai peut-être en route comme un vieux mousquet, mais c'est égal, il ne sera pas dit que j'aurai manqué à ce que je dois aux enfants de mon vieux compagnon d'armes. Mère Leclerc, retournez chez vous tranquille; avant deux heures, je serai sur le chemin de Paris. — Que personne ne sache que je vous ai parlé, personne, si ce n'est lui, et encore quand vous aurez épuisé tous les autres moyens de le convaincre. — M'expliquerez-vous du moins la cause de ce mystère? — Je n'en ai pas le droit... Mais sauvez-le! sauvez-le!

D'Igornay se dirigea d'un pas plus ferme qu'on n'aurait pu l'attendre de l'état de ses pieds jusque vers une sonnette qu'il agita violemment. Simonne, René et César accoururent successivement. — Qu'on graisse ma chaise de poste, qu'on fasse mon porte-manteau, qu'on m'aide à m'habiller, je pars pour Paris! s'écria d'Igornay. César et les deux domestiques restèrent immobiles et ébahis. — M'avez-vous entendu? répéta le baron d'une voix de tonnerre. Je pars pour Paris : qu'on obéisse à l'instant même.

Deux heures après cet ordre donné d'une manière si péremptoire, une chaise de poste qui avait conduit à leur régiment trois générations de d'Igornay depuis un siècle, sortait de la cour du château. Elle cahotait côte à côte le baron et René, son valet de chambre.

Pendant qu'il roule vers Paris, où il n'a pas mis les pieds depuis cinquante ans, et où personne ne l'attend, la mère Leclerc, un peu rassurée sur le compte de Tristan, auquel elle vient d'envoyer un puissant secours, reporte toutes ses inquiétudes sur Alliette. La pauvre petite est malade, et cependant, au lieu de s'occuper de sa santé, elle passe les jours et les nuits à soigner Corinne. Qui l'avertira que ce dévouement peut la tuer ? Ce ne sera pas monsieur ou madame Briant, puisque c'est à leur fille qu'Alliette consacre tout son temps. Ce ne sera pas non plus le curé Vialard, puisqu'il est charitable par nature et dévoué par état. « Mon Dieu! mon Dieu! comment faire ? pensait avec désespoir la paralytique pendant qu'elle retournait chez ses patrons les Ponel au domaine de la Chesnaye. S'il n'y avait pas si loin! si les chemins n'étaient pas mauvais! si le temps n'était pas si rigoureux! si les jours étaient un peu plus longs! »

Comme la mère Leclerc en était là de ses réflexions, elle fut croisée par un petit char attelé de deux bœufs qui suivait la grande route. Le bouvier, assis sur son char, les jambes pendantes, chantait un refrain mélancolique suivant l'usage de son pays. A l'aspect de la paralytique, il arrêta son attelage, posa son aiguillon debout entre les deux jougs de ses bêtes, et se mit à crier : — Tiens, la mère Leclerc, c'est vous? Qu'est-ce que vous faites donc par ici, *à ces heures-là?* La mère Leclerc reconnut alors le plus jeune fils d'un petit fermier qui demeurait dans un hameau qui n'était pas beaucoup plus éloigné du village de Beauregard que la métairie de la Chesnaye ne l'était du château d'Igornay, d'où elle sortait. « Je pourrais me faire conduire par lui, pensa-t-elle aussitôt. » Dans cette espérance, elle fit un gracieux sourire au jeune bouvier. Celui-ci, qui ignorait que la paralytique eût quitté le château de ses protecteurs, reprit : — Vous ne pourrez jamais vous *rentourner à* ce soir, la mère; il n'y a plus guère que deux heures de jour; à une demi-lieue d'ici, c'est tout verglas; les loups ont pris hier, à la brune, la bourrique à Jean-Louis, et ce matin, au grand jour, la bique à Bornier ; il vous arrivera malheur, bien sûr.

La mère Leclerc fit un geste qui pouvait se traduire ainsi : « Que la volonté de Dieu soit faite ; mais il faut que je continue mon chemin. » Et elle eut l'air de prendre la grande route comme si elle allait effectivement à Beauregard. — Est-elle obstinée ! est-elle obstinée ! dit le bouvier. Eh bien ! montez donc au moins sur ma charrette, ça vous fera toujours une avance. Vous coucherez chez nous *à c'te nuit, et si vous voulez pas*, vous n'aurez plus qu'une petite heure de chemin à faire pour rentrer au château ; mon frère vous conduira pendant la traversée du *paturail*, parce que c'est là *ousque* se tiennent les loups.

La mère Leclerc ne se le fit pas dire une seconde fois, et après avoir remercié, par une prière mentale, le ciel du secours qu'il lui envoyait, elle se prêta de bon cœur à tous les efforts que fit le jeune bouvier pour la hisser jusque sur la charrette, qui se remit aussitôt en mouvement.

En attendant quelle arrive à sa destination, nous nous transporterons chez le docteur Briant. Une grande perturbation règne dans cette maison, ordinairement paisible dans sa tristesse. Toussine monte et descend les escaliers avec une promptitude qui ne lui est pas habituelle ; Lazare court à l'écurie pour seller en toute hâte Fanchon, qui va le porter à la ville, où le docteur l'envoie chercher un de ses confrères. Madame Briant déroge à sa dignité en confectionnant de ses augustes mains et dans la cuisine une potion calmante. Les deux jeunes filles et le docteur sont dans le salon. A la suite d'une longue et violente crise nerveuse, Alliette est tombée dans un évanouissement qui ressemble à la mort. Elle est étendue sur deux matelas qu'on a jetés au milieu de l'appartement ; Corinne est agenouillée auprès d'elle et pleure amèrement. Le docteur n'est plus que l'ombre de lui-même. Ses yeux sont enfoncés dans leur orbite, ses paupières sont enflammées, ses joues creuses sont sillonnées de larmes, un tremblement convulsif agite tout son corps, qui n'a plus conservé qu'une sorte d'énergie machinale pénible à voir.

Voici ce qui s'était passé : Quelques heures auparavant, Alliette, qui ne quittait presque jamais la chambre de Corinne, était descendue au salon pour recevoir M. Ragonneau. Elle était déjà souffrante depuis quelques jours, et on se souvient que le père de Simon avait dit à d'Igornay qu'il était fort effrayé de son changement. M. Ragonneau parti, Alliette remontait chez son amie, lorsqu'en passant devant une pièce qui servait de cabinet de travail et de pharmacie au docteur, elle avait entendu des paroles sinistres entrecoupées par des sanglots déchirants. Briant disait à sa femme : « Notre enfant est perdue, et c'est ce misérable M. de Beauregard qui l'a tuée. » Alliette n'en avait pas entendu davantage : elle était tombée immédiatement dans d'horribles convulsions.

Au bruit de sa chute, à ses cris effrayants, le lecteur avait deviné ce qui s'était passé, et, sortant précipitamment de son cabinet, il avait, aidé de sa femme, transporté Alliette dans le salon, afin que Corinne ne se doutât pas, si c'était possible, de ce qui se passait. Mais la crise nerveuse d'Alliette avait été si longue que Corinne, inquiète, avait fini par comprendre qu'il y avait une cause fâcheuse à l'absence de son amie ; alors elle avait quitté son lit, et elle était venue écouter en haut de l'escalier qui conduisait aux appartements du rez-de-chaussée. Les cris étouffés d'Alliette, le mouvement qui se faisait autour d'elle pour la secourir, avaient averti Corinne, qui s'était alors hâtée de descendre à son tour. Vainement le docteur l'avait suppliée de retourner dans son appartement, lui promettant d'aller, de minute en minute, l'avertir de ce qui arriverait, Corinne n'avait pas paru l'entendre, et elle était restée agenouillée auprès d'Alliette, à laquelle elle adressait les paroles les plus tendres sans pouvoir obtenir d'elle le moindre signe de connaissance.

Au bout de quatre heures, tous les efforts de M. Briant n'avaient encore abouti qu'à convertir la crise nerveuse en une sorte de catalepsie peut-être plus effrayante que l'état convulsif. Ce fut alors qu'il s'était décidé à envoyer chercher un de ses confrères. — Ma petite Corinne, disait-il, je t'en supplie, ne reste pas ici. Ta présence me distrait, et je t'assure que si tu n'étais pas là, je saurais beaucoup mieux ce que j'ai à faire. — Mais elle est morte, mon père ! s'écriait Corinne en se tordant les mains avec désespoir. — Je te jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'elle

vit, et même que cette crise, toute violente qu'elle est, n'aura pas de suites fâcheuses. — Alliette, ma bien-aimée Alliette! reprenait Corinne, écoutez-moi donc! Souriez-moi si vous m'entendez! que votre main, que je presse, presse aussi la mienne. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

Et la pauvre Corinne, brisée par la souffrance physique, s'affaissait sur elle-même, ses joues se couvraient d'une rougeur ardente, et une petite toux sèche sortait de sa poitrine enfoncée entre ses deux épaules amaigries. — Mais pourquoi est-elle dans cet état? qu'a-t-elle vu? que lui a-t-on dit ou écrit? Quand elle m'a quittée, elle était calme, avant de refermer ma porte, elle m'a adressé un sourire.

En ce moment, madame Briant revint avec la potion qu'elle avait préparée : rendons-lui cette justice qu'elle paraissait profondément affectée de l'état d'Alliette. Elle commençait à douter un peu du mariage de sa fille avec Tristan, et elle tenait moins par conséquent à ce que ce dernier fût fils unique. Après quelques tentatives inutiles pour desserrer les dents d'Alliette, on parvint enfin à lui introduire quelques gouttes de liquide dans la bouche. Le résultat qu'on obtint de ce premier succès fut que, la mâchoire de la malade ayant perdu de sa rigidité, l'on put se servir d'une cuillère à café pour lui faire prendre sa potion.

Corinne, qui tenait toujours sa main, poussa un léger cri; elle avait senti une imperceptible pression. Quelques minutes après, Alliette ouvrit les yeux, mais elle les referma presque aussitôt, quoique son regard eût rencontré le visage de Corinne penchée sur elle. Enfin ses lèvres s'agitèrent, quelques sons inarticulés sortirent de sa bouche, et, après quelques instants d'attente et d'anxiété, elle murmura ces mots : — Ainsi plus d'espérance! — Corinne, mon enfant, je t'en conjure à mains jointes, dit le docteur d'une voix suppliante, remonte chez toi! Elle est mieux; ta présence pourrait lui causer une émotion fâcheuse... — Elle va encore parler, mon père, je veux savoir ce qu'elle dira, interrompit Corinne; mais soyez en repos, j'aurai du courage. — Pauvre Corinne! murmura encore Alliette. — Vous voyez, mon père, c'est de moi qu'elle est occupée, je ne dois pas m'éloigner.

Le docteur leva les yeux au ciel comme s'il voulait dire : Faites, dites et pensez tout ce que vous voudrez, je n'ai plus la force de m'opposer à rien. — Pauvre Corinne! répéta Alliette. Condamnée, et condamnée par son malheureux père!

Un gémissement sourd s'échappa de la poitrine du docteur; des sanglots de sa femme y répondirent. — Est-ce là ce que vous vouliez m'empêcher d'entendre? dit doucement Corinne en se tournant vers son père. — Oui, ma fille, répondit le docteur avec consternation. — Vous êtes sûr qu'elle n'a rien appris de plus triste que ce qu'elle vient de nous dire? — Je crois pouvoir en répondre. — Mon Dieu, soyez loué! s'écria Corinne en levant ses mains jointes vers le ciel. Ce n'est que de moi qu'il s'agit. — Ah! Corinne! dirent en même temps M. et madame Briant. Puis un silence de mort régna dans le salon. Le pauvre docteur et sa femme s'essayaient, en pleurant sur l'affection de leur unique enfant, à pleurer un jour sur son tombeau.

Peu à peu Alliette reprit connaissance; mais sa faiblesse était extrême, et si elle paraissait comprendre tout ce qu'on lui disait, elle ne répondait à rien autrement que par des regards tendres, des sourires tristes et des serrements de main qui montraient à quel point ses forces étaient anéanties, car la pression de ses doigts était presque insensible.

Il était nuit depuis deux heures lorsque le médecin de la ville arriva. Il examina attentivement Alliette, pendant que le malheureux Briant lui racontait tout ce qu'elle avait éprouvé depuis qu'une émotion douloureuse l'avait brusquement privée de ses facultés. — La première chose à faire, dit le médecin, c'est d'enlever mademoiselle du lieu où elle a ressenti cette émotion. — C'est aussi mon avis, dit le docteur. Cela n'offrira, du reste, aucune difficulté : le château n'est qu'à dix minutes d'ici.

Les deux médecins se retirèrent alors à l'écart et se mirent à causer à voix basse. Puis ils rédigèrent, en commun, une consultation que Briant se chargea de faire observer, après quoi celui-ci se rapprocha du lit improvisé sur lequel Alliette était étendue. — Mademoiselle, lui dit-

il en lui serrant affectueusement la main, nous sommes d'accord, monsieur et moi, sur la nécessité de votre retour chez vous. Je vais faire disposer un brancard sur lequel on placera ces matelas, et on vous transportera sans que vous vous en aperceviez. — Ce sera très aisé, dit le médecin de la ville.

Alliette fit un signe de tête qui équivalait à un consentement; toutefois elle paraissait vivement affligée de cette décision. Soudain Corinne, qui était toujours agenouillée près du lit de son amie, se leva brusquement et dit : — Je vous préviens, mon père, que je ne veux pas la quitter. — Mais, mon enfant, c'est impossible! — — Monsieur Briant, je vous en supplie aussi, murmura à son tour Alliette. Les deux médecins se consultèrent du regard.

Il y eut un assez long moment de silence pendant lequel Corinne, qui s'était remise à genoux auprès du lit, avait passé ses deux bras autour du corps d'Alliette, qu'elle pressait énergiquement contre sa poitrine, comme si elle voulait faire comprendre qu'aucune puissance humaine ne serait assez ferme pour la séparer de son amie. Briant était consterné. — Que pensez-vous de cette volonté de ma fille? demanda-t-il à son confrère. Celui-ci regarda Corinne avec attention pendant quelques secondes, puis il ramena sur Briant son regard, qui avait subitement pris une expression douloureusement sympathique. Briant lui saisit la main à la dérobée, la serra convulsivement, et lui dit à voix basse: — Vous pouvez me parler avec la plus grande franchise... il ne me reste plus l'ombre d'une espérance. — C'est voir les choses sous un aspect bien sinistre, mon ami : votre fille est jeune, la nature est bien puissante, nous marchons vers les beaux jours.... — Réservez ces consolantes paroles pour vos malades, interrompit le malheureux Briant. Hélas! j'en ai trop souvent prononcé de semblables contre ma propre conviction pour n'avoir pas appris leur valeur réelle et la véritable signification qu'il convient de leur donner. — Dieu aura peut-être pitié de vous, reprit le médecin de la ville. — Que sa volonté soit faite, repartit Briant en levant vers le ciel un regard qui exprimait à la fois le désespoir le plus profond et la résignation la plus sublime.

— Eh bien! mon cher Briant, puisque vous en êtes là, je vous dirai qu'à mon sens, vous commettriez une grave imprudence si vous résistiez au désir de votre fille. Ces deux jeunes personnes paraissent s'aimer tendrement : séparées, elles seront sans cesse inquiètes l'une de l'autre; réunies, elles se soutiendront, se soigneront, se consoleront mutuellement, sans compter que pour vous ce sera aussi infiniment plus commode. Réfléchissez à cet avis, mon cher confrère, je vous assure qu'il mérite qu'on y pense. — Je ne puis cependant pas aller m'établir avec ma fille malade chez une personne qui n'est pas ma parente : il y aurait là un oubli de dignité... — Remarquez, mon cher, qu'en agissant ainsi, vous rendrez plutôt un service que vous n'en recevrez un. Mademoiselle de Beauregard a l'air de désirer cette communauté tout aussi vivement que votre fille. J'oubliais encore une considération d'un grand poids : votre maison est située dans un fond et exposée au nord; le château est sur la hauteur, ou du moins à mi-côte, et sa façade est tournée vers le midi : vous savez comme moi à quel point la chaleur est indispensable pour aider le traitement de certaines affections. A votre place, médecin et père, je n'hésiterais pas une minute. — Je vais consulter ma femme, reprit le docteur du ton d'un homme qui veut étayer sa faiblesse contre une volonté plus forte que la sienne.

Madame Briant, suivant son habitude, avait l'oreille à tout : elle se rapprocha au premier signe que lui fit son mari. Nous délibérons sur le désir exprimé par ma fille, lui dit celui-ci. — Eh bien! qu'avez-vous décidé? Il me semble cependant qu'il n'y a pas là matière à hésiter bien longtemps. — Vous pensez, ma femme.... — Qu'en refusant, nous ferions à la fois une imprudence et une mauvaise action : une imprudence parce que notre refus causerait un violent chagrin à Corinne; une mauvaise action, parce que nous sommes trop liés avec la famille de Beauregard pour abandonner mademoiselle Alliette dans l'état où elle est. Voilà mon opinion, messieurs.

Briant ne répondit pas; son hésitation était de plus en plus visible; elle prenait même l'apparence d'une répugnance à chaque instant plus prononcée. Sa femme le tira à part dans l'embrasure d'une fenêtre. — Tu veux donc tuer notre enfant sur le coup? lui dit-elle à voix

basse. — Je voudrais qu'elle en vînt à oublier, et le pourra-t-elle dans ce funeste château où tout lui rappellera... — S'en souviendra-t-elle moins quand elle se désolera sans cesse de n'y pas être? — Eh! mon Dieu! je le sais bien, et c'est justement ce qui me met au désespoir!

— Mon père, qu'avez-vous résolu? demanda Corinne, inquiète de la longueur de cette conversation. — Que je voudrais ne pas t'affliger, mon amour; mais que je désirerais bien que tu fusses plus raisonnable dans tes souhaits.

En ce moment Alliette fit signe au docteur de venir auprès d'elle. — Ne refusez pas la grâce qu'elle vous demande, monsieur, dit-elle à Briant de manière à n'être entendue que de lui, autrement je croirais que vous voulez vous venger sur la sœur des torts du frère. — Ma femme, s'écria aussitôt Briant, tu devrais aller immédiatement faire tout préparer au château, pendant que je veillerai ici à l'arrangement de la litière qui doit transporter nos deux enfants. Vous me pardonnez, n'est-ce pas, de parler ainsi, mademoiselle Alliette? Pour toute réponse, Alliette prit la main du docteur et la porta à ses lèvres.

Madame Briant ne se fit pas répéter l'invitation de son mari; elle jeta un capuchon sur sa tête, un immense manteau sur ses épaules, et, précédée de Toussine qui portait une lanterne, elle se dirigea à grands pas vers le château. Le docteur, aidé de son confrère et de Lazare, procéda à la confection de la litière. Quand elle fut achevée, on y plaça Alliette. Corinne s'étendit à côté d'elle, toutes deux furent entourées d'édredons et de couvertures, et la litière, enlevée par deux vigoureux paysans du voisinage, qu'on avait fait appeler, quitta la demeure de la famille Briant.

L'obscurité était profonde, une bise glaciale faisait entendre des gémissements lugubres, l'unique rue du village était déserte, et aucune lumière ne brillait aux fenêtres des maisons qui paraissaient abandonnées. Le cortége était sinistre comme le convoi de la victime de quelque grand crime. Au château, une seule piece était éclairée, c'était la chambre d'Alliette. Par les soins de madame Briant et de madame Berny, la femme de charge, un second lit avait été dressé dans cette chambre : ce fut là qu'on établit les deux jeunes filles. Elles semblaient heureuses d'être ensemble, et quand on leur demanda si le trajet ne les avait pas fatiguées, elles répondirent négativement avec un doux sourire qu'on eût dit provoqué par une même pensée.

Il fut décidé que madame Briant coucherait dans une pièce contigüe à celle occupée par les deux amies, et que le docteur passerait provisoirement toutes ses journées au château. Madame Berny et la femme de chambre d'Alliette devaient veiller tour à tour si cela était nécessaire. Pour l'instant, les malades n'avaient besoin que de repos; on les laissa seules à leur grande satisfaction. L'appartement est éclairé par la flamme vacillante du foyer, et par la pâle lueur d'une petite lampe posée derrière un paravent. Corinne regarde avec une tendresse passionnée Alliette qui la contemple avec affection et douleur, car la pauvre petite, en revenant à elle, a retrouvé dans sa mémoire les terribles paroles par lesquelles le docteur avait prononcé sur le sort de son enfant. — Puisque nous sommes réunies, pourquoi êtes-vous encore aussi triste? lui dit Corinne. — Parce que je pense que ce n'était pas ainsi que vous deviez entrer dans cette maison, répondit Alliette qui croyait que son amie ignorait la véritable cause de son désespoir. — Je n'ai jamais espéré mieux, repartit doucement Corinne; je crois même que mon ambition ne s'est pas élevée jusque-là. Pourvu maintenant que monsieur votre frère ne m'en veuille pas de la liberté que j'ai prise de venir m'établir chez lui; j'ai cette crainte depuis quelques instants. — Tristan ne verra là qu'une preuve de votre amitié pour moi, et je suis sûre qu'il en sera bien touché. — Touché, Alliette! Hélas! rien ne touche un cœur que remplit la noble passion de la gloire.

La pauvre Alliette garda le silence, car il ne lui restait plus même l'illusion que la coupable conduite de son frère avait pour excuse l'honorable ambition qui avait d'abord servi de prétexte à son départ. — Nous devons entendre parler bientôt de ses succès, reprit Corinne. Ah! que je serais malheureuse s'ils se faisaient trop attendre! — Je crois qu'il faut beaucoup de temps pour qu'un ouvrage soit connu, dit Alliette. — Pas quand l'auteur est célèbre, et monsieur Tristan l'est déjà. — Comment le savez-vous, demanda vivement Alliette. — C'est ma mère qui me l'a dit. Elle le tenait de M. du Cantel père, à qui son fils l'a mandé. Comment

M. Simon ne l'a-t-il pas écrit aussi, puisqu'il demeure avec son ami? M. Ragonneau ne vous en a-t-il rien dit ce matin? — Il est sans nouvelles de son fils depuis quelques jours, murmura avec embarras Alliette qui se sentait frissonner de terreur à l'idée que Corinne, à force de la questionner, arriverait à la découverte de la vérité.

— Comme c'est beau, ce qu'a fait là M. Simon, reprit Corinne, tout quitter pour suivre un ami! Alliette, je suis bien convaincue qu'il vous aime. — Quel enfantillage! Moi je suis certaine que sa conduite, que j'admire comme vous, a eu un plus noble mobile. — Vous l'aimez aussi! dit vivement Corinne en se soulevant sur son séant pour mieux lire sur la physionomie d'Alliette; comme c'est mal de me l'avoir caché! continua-t-elle, après avoir reconnu au trouble d'Alliette qu'elle ne s'était pas trompée dans ses conjectures. — Je ne vous ai rien caché, ma sœur, parce que je n'ai pu moi-même me rendre compte de rien encore. Depuis bien des jours, je ne pense qu'à vous, et ce ne sera que quand votre bonheur aura été assuré que je songerai au mien. — Il vaudrait mieux nous arranger de manière à être heureuses le même jour. *Puisqu'ils* demeurent ensemble, ce sera peut-être ensemble qu'ils reviendront. — C'est possible, dit Alliette d'une voix faible. — Non, non, répartit Corinne en retombant sur son oreiller, monsieur Simon reviendra avant votre frère, car dans mon rêve, vous savez, votre frère est toujours seul. — Vous parlez de rêve, Corinne: ne voudriez-vous pas essayer de dormir? Je suis très fatiguée, et je crois que quelques heures de sommeil me feraient du bien. Corinne, comme le vent souffle avec violence, et qu'il est triste de penser qu'il y a des malheureux dehors à cette heure! Prions pour eux, ma bien-aimée sœur. — Oui, prions pour tous ceux qui souffrent, Alliette... et aussi, et d'abord pour ceux qui font souffrir, continua Corinne en achevant sa pensée à voix basse.

Quelques minutes après un silence interrompu par les raffales du vent qui soufflait au dehors, et par la respiration pénible de Corinne, régnait dans la chambre des deux amies; le foyer ne jetait plus que des lueurs incertaines et passagères, la petite lampe ne révélait sa présence que par un disque lumineux qui occupait la partie du plafond située au-dessus d'elle.

Le baron d'Igornay courait toujours la poste sans penser à sa goutte, dont il souffrait cruellement cependant; et la pauvre mère Leclerc arrivait transie de froid au hameau qu'habitait la famille du jeune bouvier qui lui avait offert son assistance. A peine descendue du char à bœufs, elle manifesta par des gestes énergiques sa volonté de continuer sa route à pied. Le métayer, sa femme et ses enfants réunirent leurs efforts pour la détourner de sa résolution. Ils lui dirent que tout le monde serait couché au château, qu'elle ne pourrait se faire entendre, et qu'il lui faudrait peut-être passer la nuit à la belle étoile; ils lui offrirent un lit, une part de leur souper, la meilleure place au coin de leur foyer, rien ne put la convaincre ou la séduire; elle ne voulut pas même s'asseoir.

Alors le métayer ordonna à son fils aîné, grand gaillard de vingt ans, d'accompagner la paralytique jusqu'à la sortie du bois et même jusqu'à l'entrée du village de Beauregard. Le jeune homme fit la grimace, et s'il se décida à obéir à l'ordre qu'on lui donnait, ce fut avec l'intention de quitter la mère Leclerc aussitôt qu'il l'aurait mise dans son chemin, et d'aller finir la veillée chez un voisin dont il courtisait la fille. — Vous vous en irez bien toute seule à présent, lui dit-il quand ils eurent marché pendant quelques instants l'un à côté de l'autre dans le bois; c'est tout droit, après ça vous prendrez le premier chemin sur votre gauche.

Sur ces mots, le jeune gars prit un petit sentier sur sa droite, et bientôt le bruit de ses pas se perdit dans l'éloignement. La mère Leclerc entra dans le bois. Sa marche habituellement lente était encore gênée par la nature du sol, qui était à la fois glissant et raboteux. Cependant elle n'avait pas encore éprouvé aucun accident, quand elle crut tout à coup entendre courir légèrement derrière elle. Convaincue que c'était son guide que lui ramenait le remords de l'avoir abandonnée, elle s'arrêta pour l'attendre; mais le bruit cessant aussitôt, elle se remit en mouvement. Il lui sembla alors qu'on marchait aussi devant elle, et même qu'on ne suivait pas toujours le chemin frayé, car de temps en temps elle entendait quelque chose qui ressemblait au frôlement d'un corps contre les

branches. Le bruit continuait toujours, ou s'il cessait par intervalle, c'était pour recommencer presque immédiatement, tantôt s'éloignant et tantôt se rapprochant. Quelquefois on eût dit le galop joyeux d'un jeune chien, puis le moment d'après le pas hypocrite et discret d'un chat. Une fois la mère Leclerc crut sentir sur la main qui portait son bâton la chaleur humide d'une haleine brûlante. Ce fut ainsi escortée qu'elle arriva jusqu'à une petite lande qui se trouvait à la sortie du bois, et au travers de laquelle serpentait le sentier conduisant à Beauregard. Là, le mystère lui fut expliqué : la lune parut entre deux nuages, et lui montra un énorme loup marchant sur ses talons, et un autre cheminant devant elle, la tête tournée de son côté.

Elle ne craignait pas la mort comme elle arrive à tout le monde ; mais l'idée d'être dévorée par ces vilaines bêtes glaça son sang dans ses veines, et ajouta la paralysie de la terreur à celle de la maladie. Elle essaya cependant de continuer sa route, persuadée que si elle pouvait gagner les premières maisons du village, sa terrifiante escorte se déciderait à la quitter ; mais ses jambes fléchissaient sous elle, et comme si elle savait que si elle tombait elle serait perdue sans ressource, elle ne faisait pas un mouvement sans se dire : Tout est fini ! Une petite barrière de branches sèches, connue sous le nom d'échalier, se présenta. En toute autre circonstance, c'eût été une grande affaire pour la paralytique que le passage de cet obstacle ; dans la situation où elle était, c'était presque une impossibilité.

Un des loups franchit l'échalier devant elle, et resta en embuscade de l'autre côté ; son compagnon attendit l'événement derrière la pauvre voyageuse, qui comprit qu'elle n'avait plus besoin de tomber pour n'avoir plus rien à espérer. Elle posa son pied raide et tremblant sur le premier échelon de la barrière, et elle recommanda son âme à Dieu. Les deux loups se rejoignirent sur les épaules de la mère Leclerc. Elle n'était plus à craindre pour Tristan.

XIII.

Comment s'était-il fait que Tristan, qui nous a donné tant de preuves de son orgueil, se fût mis dans le cas de laisser dire de lui ce que Simon avait écrit à son père après l'avoir recueilli de la bouche d'Adalbert Bourrachon ? L'orgueil de Tristan, comme celui de presque tous les hommes, était tour à tour aveugle et clairvoyant. C'est ainsi, par exemple, que le jeune comte avait préféré, à la gêne momentanée qu'il eût ressentie de s'expliquer franchement avec le docteur Briant quand il en était temps encore, la responsabilité si grave de s'être soustrait par la fuite à des engagements sacrés. Dans sa conduite avec d'Igornay, il avait montré le même aveuglement, toujours par suite de cette déplorable disposition qui le portait à moins redouter une action mauvaise à commettre qu'une parole embarrassante à prononcer. Lors de sa perte considérable au jeu, il avait encore agi d'après le même système. Pour se tirer d'affaire honorablement, il ne fallait qu'écrire à Alliette, dont le dévouement et l'indulgence n'étaient pas douteux . l'idée en vint à Tristan, mais son orgueil se révolta aussitôt ; car la demande d'un secours devait être accompagnée de l'aveu de tous ses torts, et cet aveu lui semblait une impardonnable faiblesse. Il espérait d'ailleurs qu'il sortirait d'embarras sans le secours de personne. Il comptait sur le hasard, qui est la divinité des orgueilleux et des faibles, parce qu'il est aveugle comme eux et imprévu comme ils sont imprévoyants.

Trente-six heures après les événements que nous venons de rapporter, le baron d'Igornay descendait de sa chaise de poste devant la maison occupée, rue de Chaillot, par Simon Ragonneau. Le digne gentilhomme n'avait pas pris une heure de repos pendant son voyage, et telle était son énergie morale, qu'il se trouvait plus solide sur ses jambes à l'arrivée qu'au moment du départ. Simon, en le voyant entrer, devina à peu près pourquoi il était venu : quelques mots d'explication suffirent pour le mettre au fait de tout. Il ne s'étonna de rien, car depuis le jour où il supposait que son père avait dû recevoir sa lettre, il était convaincu qu'on songeait à tirer Tristan d'affaire, et il attendait, triste, mais confiant. Sûr maintenant de pouvoir aider son ami, il engagea d'Igornay à se reposer pendant quelques heures. On aviserait ensuite, lui dit-il, à ce qu'il y aurait de mieux à faire pour arranger les choses convenablement.

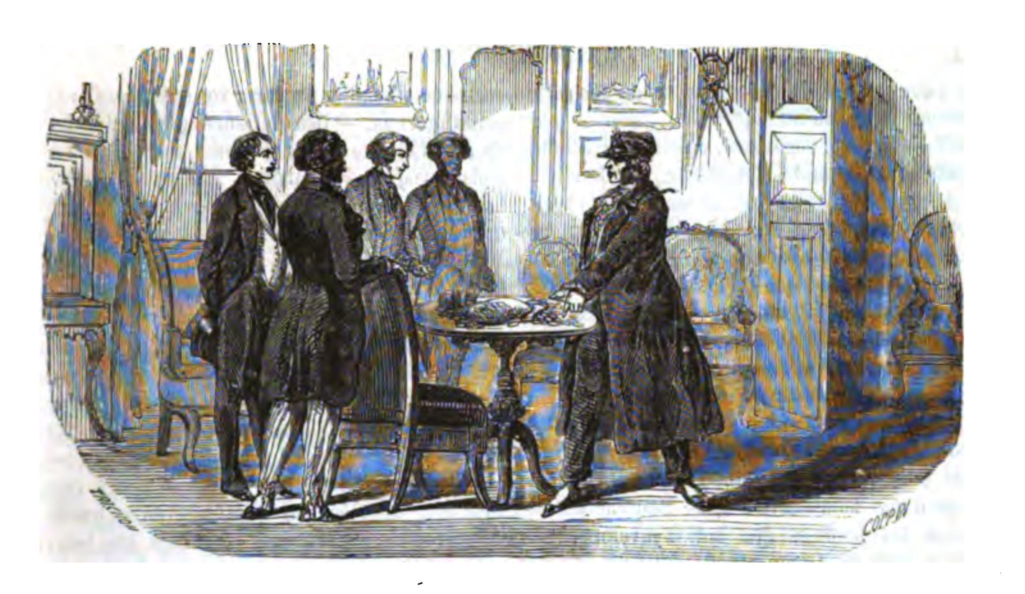
— Mon cher ami, je n'ai pas fait soixante et dix lieues, par un froid de douze degrés, pour me coucher en arrivant comme un soldat du Pape. Je ne compte pas d'ailleurs moisir dans cette Babylone, et l'on n'a déjà que trop différé le paiement de cette dette de jeu. L'argent est là, il faut qu'il soit remis aujourd'hui même à qui de droit. Je ne déjeunerai pas que ce ne soit fait : donnez-moi l'adresse de ce monsieur *Childebert Cravachon*. — Adalbert Bourrachon, reprit Simon en souriant. Il demeure rue Lepelletier, nº 4 ; mais ce n'est pas lui qui est le créancier de Tristan. — Peu importe, pourvu qu'il puisse me donner des renseignements. — Au fait, vous avez raison, monsieur le baron : eh bien ! je suis prêt à vous accompagner. Ce serait une maladresse, mon cher. Ce *Dagobert Patachon* vous connaît, et il devinerait que ce n'est pas le comte de Beauregard qui s'acquitte lui-même. Moi je me présenterai comme un homme d'affaires, et dussé-je mentir un peu, l'honneur de notre ami sera sauf.

L'intelligence de ce dévouemet toucha vivement Simon, qui témoigna son émotion et sa joie de la manière la plus chaleureuse. — Allons donc, jeune homme, vous vous moquez avec vos admirations : nous étions tous comme cela de l'autre côté. Faites-moi chercher un fiacre, si toutefois vos révolutions ont laissé subsister cette institution si recommandable et si utile. Simon s'empressa de rassurer le vieil émigré, et en attendant que le véhicule qu'il envoya chercher par son portier arrivât, il proposa encore au baron de s'étendre sur une chaise longue et de changer de chaussures pour reposer ses pieds endoloris. — Je m'en garderai bien ! Si je m'étends je deviendrai raide comme une barre de fer, et si j'ôte mes bottes, mes jambes prendront la dimension d'une pièce de canon de trente-six. — Ne voulez-vous pas du moins remplacer cette casquette de peau de renard par un chapeau, et cette immense houppelande par un vêtement... plus convenable ? dit Simon avec hésitation.—Vous craignez qu'on ne me trouve pas assez élégant, n'est-il pas vrai ?

Simon fit une réponse polie, mais la vérité est qu'il avait peur que la tenue grotesque du baron ne donnât lieu à quelque scène désagréable chez Bourrachon qui possédait au suprême degré l'insolence des parvenus sans esprit. On vint annoncer que le fiacre était là. D'Igornay y fit porter par son valet de chambre René, la sacoche de M. Ragonneau ; il s'assura que ses douze mille cinq cents *livres* en or étaient encore dans ses poches ; puis il prit congé de Simon après lui avoir promis qu'il le rejoindrait aussitôt qu'il aurait arrangé l'affaire de leur jeune ami.

Le portier de la maison de Bourrachon fit d'abord quelques difficultés pour le laisser monter, et il fallut que d'Igornay emporta d'assaut cette première position. Mais à la porte de l'antichambre du jeune et brillant membre du Jochey-Club, les obstacles furent plus sérieux. Un grand diable de domestique toisa le baron de la tête aux pieds, et lui dit que *monsieur* ne recevait jamais le matin. — Vous lui direz que c'est pour affaires importantes, répondit d'Igornay. — Monsieur n'a pas d'affaires qu'il traite lui-même. Passez chez son notaire, — Mon cher, vous êtes un maraud, reprit le baron ; et je vous ordonne d'aller, à l'instant même, dire à votre maître que je veux lui parler de la part d'un de ses amis. — Impossible. — C'est de l'argent que j'apporte, drôle ! Vois plutôt. Et le baron enfonçant sa main dans son gousset la ramena remplie de pièces d'or. — Attendez dans cette pièce, dit le valet de chambre en démasquant la porte, je vais prévenir mon maître. Qui annoncerai-je ? — Je n'ai pas de nom pour vous, faquin. J'apporte de l'argent, cela doit suffire.

Le domestique souleva une portière, et à l'instant même des éclats de voix arrivèrent à l'oreille du baron ; puis il y eut un moment de silence pendant lequel d'Igornay entendit qu'on l'annonçait et qu'on répondait d'attendre, qu'on irait tout à l'heure. Le domestique fit connaître cette réponse, et il s'en alla à sa besogne en engageant le visiteur à s'armer de patience. Le baron prit place sur une banquette, et la conversation recommença dans la pièce à côté. — Je laisserai encore passer vingt-quatre heures, disait une voix d'homme, et si je ne reçois rien de lui, je lui écrirai que ce n'est pas ainsi que les choses se passent entre gentils-hommes. — Eh bien ! reprit une autre voix, je suivrai votre exemple. — Et moi aussi, ajouta une troisième — Le fait est, messieurs, qu'il mérite une



une leçon, interrompit une personne que d'Igornay reconnut pour celle qui avait répondu au valet de chambre. — C'est cependant vous qui l'avez présenté au club, mon cher Adalbert. — Grâce à Sauvagny qui s'était engoué de lui et qui en est bien honteux maintenant. — S'est-il fait rembourser du prix de tous les achats qu'il a risqués pous ce soi-disant comte de Beauregard ?

D'Igornay bondit sur sa banquette comme s'il eût obéi à l'impulsion d'un ressort, puis il posa la main sur la portière pour être prêt à la soulever. — Oh! Sauvagny est fin, repartit Bourrachon; il a fait des emplettes importantes pour le soi-disant comte de Beauregard, comme vous l'appelez fort justement, je crois; mais il n'a ni payé, ni répondu pour lui. — Et il a, par Dieu, bien fait! s'écrièrent trois ou quatre voix ensemble. Puis les voix cessèrent de parler en chœur, pour faire chacune sa partie séparément de la manière suivante : — Ce Beauregard est un intrigant! — Un grippe-sou! — Que personne ne connaissait, il y a trois mois. — Qui donc pourrait nous renseigner sur son compte?

— Moi, messieurs! répondit le baron en partageant brusquement la portière, et en se présentant aux yeux des quatre interlocuteurs ébahis de l'apparition de cette grotesque figure. — Vous êtes son père? demanda le premier des jeunes gens qui put revenir de sa surprise. — Je n'ai pas cet honneur, jeune homme; mais s'il me fallait choisir entre vous et lui pour avoir un fils de plus, ce ne serait pas vous que je prendrais. — Qui êtes-vous, Monsieur? dit avec une hauteur qui ne manquait pas d'une certaine politesse, Bourrachon à d'Igornay. — Mon nom ne fait rien à l'affaire qui m'amène. — On me l'avait déjà dit, et c'est pour cela que j'avais ordonné à mon domestique de vous inviter à rester dans l'antichambre. Pourquoi ne vous êtes-vous pas conformé à cette invitation? — Je suis venu ici, Monsieur, parce que j'ai entendu qu'on y calomniait un homme honorable... — Nous n'avons dit que la vérité, interrompirent les trois créanciers de Tristan, car c'était bien eux qui se trouvaient chez Bourrachon. — Vous ne l'avez pas dite, répliqua d'Igornay, car je venais justement pour terminer l'affaire dont vous parliez. — Elle aurait dû l'être plus tôt, marmotta Bourrachon entre ses dents.

— Nous savons cela aussi bien que vous, jeune homme; mais quand on habite la province et qu'on a des terres au soleil, comme un gentilhomme du bon vieux temps, au lieu d'avoir des capitaux à l'ombre, comme un usurier, on ne trouve pas vingt-cinq mille francs du soir au lendemain. Apprenez aussi que si le comte de Beauregard vous en devait encore dix fois, vingt fois autant, il serait capable de vous les payer. Et maintenant finissons-en, car ce n'est

pas pour mon plaisir que je suis venu dans cette maison, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai ? — Voyons, messieurs, reprit Bourrachon, établissez vos comptes ; Monsieur, continua-t-il en désignant d'Igornay de la main, me paraît partager l'impatience que nous avons de nous séparer de lui. — Monsieur *Rigobert Bravachon*, vous oubliez que l'homme bien élevé doit être poli pour les gens qu'il reçoit : permettez-moi de vous dire que j'en conclus que votre éducation a été moins élégante que votre appartement ne voudrait nous le faire croire.

Il y avait dans l'attitude de d'Igornay, pendant qu'il prononçait ces mots, une dignité qui n'eût pas manqué de frapper toute personne douée d'une âme élevée ; mais Bourrachon ne jugeait les hommes que sur l'enveloppe, et comme celle du baron n'avait, en ce moment, rien de respectable, Bourrachon lui répondit insolemment. — Je ne vous ai pas reçu, Monsieur, je ne vous ai même pas laissé entrer ; vous avez forcé ma porte, et il n'y a que les amis ou les mendiants qui prennent de ces libertés. — Prenez que je suis un mendiant, jeune homme, dit le baron en se dressant de toute sa hauteur : j'aime mieux cela que si j'étais entré ici comme votre ami. — Vos comptes ! vos comptes ! messieurs, s'écria Bourrachon. Cela devient insupportable. — Dix mille francs. — Huit mille. — Sept mille.

D'Igornay s'approcha d'une table sur laquelle il déposa par poignées l'or qu'il avait dans ses poches : les témoins de cette scène le contemplaient dans un ébahissement qui approchait de la stupeur. — Il n'y a là que la moitié de la somme, dit-il, quand il eut laissé tomber le dernier Napoléon. — Si vous voulez du temps pour payer le reste, dirent les trois joueurs, nous serons trop heureux de donner au comte de Beauregard une nouvelle preuve... — De votre désir de jouer encore avec lui, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai ? interrompit d'Igornay d'un ton goguenard. Quant à du temps, messieurs, je vous demande effectivement celui d'envoyer jusqu'à mon fiacre, chercher une sacoche contenant une somme de douze mille cinq cents livres, laquelle, réunie à ce qui est là, fera votre compte, si Barême n'est pas faux.

Bourrachon sonna pour ordonner à son domestique d'apporter la sacoche. — Maintenant, messieurs, veuillez préparer vos quittances, reprit d'Igornay. — Des quittances pour des dettes de jeu ! Cela ne se fait jamais ! s'écrièrent les trois joueurs. — Du moins, pas entre gentilshommes, ajouta Bourrachon avec un aplomb qui pouvait passer pour de l'impudence. — Monsieur... monsieur... ma foi j'ai oublié le nom, parle à merveille : ces choses-là ne se font jamais entre gentilshommes ; mais, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai ? c'est pour cela que je vous les demande.

La sacoche arriva. D'Igornay compta séparément l'or et l'argent pour s'assurer que la somme était complète, puis il dit dédaigneusement : — Arrangez-vous, messieurs, car je pense que vous êtes associés : les vingt-cinq mille francs y sont ; mais auparavant, et encore une fois, vos quittances ! — Débarrassez-moi de sa présence, je vous en conjure, dit Bourrachon. Faites-lui ses quittances et qu'il s'en aille à l'instant même. Les quittances furent faites, l'argent fut compté ; quand la dernière pile d'écus retomba sur la table, d'Igornay dit : — Maintenant, messieurs, il vous est interdit de prononcer une seule parole qui soit de nature à porter atteinte à l'honneur du comte de Beauregard, car si vous le faites hors de ma présence, vous pourrez vous dire que le baron César d'Igornay, ancien officier dans Mirabeau, et aussi bon gentilhomme que pas un, vous tient pour des lâches et des calomniateurs. Je suis pour quinze jours à Paris, et je demeure rue de Chaillot, nº 4.

D'Igornay promena son regard sur les quatre jeunes gens stupéfaits, et comme il vit que personne n'était disposé à répondre à son défi pour le moment, il se dirigea vers la portière, se retourna fièrement encore une fois avant de la soulever, et disparut.

XIV

Frappé dans son orgueil, obsédé par le souvenir de cette fatale dette de jeu, Tristan croyait n'avoir jamais été aussi malheureux. A cette conviction qui lui faisait éprouver une vive souffrance, se joignit le sentiment de tous ses torts, passagèrement effacé par l'espèce d'ivresse sous l'influence de laquelle il vivait depuis quelques semaines, il put voir alors le côté réel de

sa situation et comprendre le néant et la folie des espérances auxquelles il avait immolé tant de devoirs sacrés et d'affections saintes. Sa sœur abandonnée, Corinne trahie et son père outragé; Simon, cet ami d'un dévoûment si grand et d'une résignation si douce, délaissé comme la plus indifférente de ces relations qu'on brise aussi facilement qu'on les noue, tels étaient les êtres auxquels il avait préféré des femmes insensibles et frivoles, tels étaient aussi les actes coupables sur lesquels il lui était impossible de s'étourdir maintenant qu'il avait cette lucidité de jugement qui succède à l'évanouissement de certains rêves. Il serait téméraire de vouloir analyser toutes les sensations qui fesaient vibrer l'âme de Tristan, toutes les résolutions qui traversaient son cerveau. On connaît son orgueil, son irrésolution, ses volontés subites, ses changements rapides de projets et d'idées; les partis les plus extrêmes furent tour à tour pris, abandonnés, adoptés comme bons et rejetés comme mauvais. Il fut ainsi le jouet de son indécision jusqu'à ce qu'une idée lumineuse, selon lui, vint subitement illuminer son intelligence et fixer ses projets incertains.

« Mon ouvrage paraît demain, pensa-t-il, ce sera à la fois ma justification et ma vengeance ! » Je serai célèbre quoiqu'on ait tout fait pour me décourager. Je serai célèbre ! Alliette, Corinne et Simon me pardonneront ! « Je serai célèbre ! et avec la célébrité viendra la fortune ; je pourrai donc acquitter ma dette sans entamer de nouveau une fortune dont la moitié est à ma sœur. « Je serai célèbre ! ainsi je serai le maître de recueillir, au gré de ma volonté, l'admiration de la foule en restant à Paris, ou de la dédaigner en lui préférant la pure affection de ceux qui n'ont jamais cessé de m'aimer. « Je serai célèbre ! ! ! Tristan, ranimé par cette nouvelle espérance, se rendit le lendemain chez son éditeur, pour s'assurer que son poëme avait paru. Le libraire lui en donna la preuve palpable en lui montrant une masse d'exemplaires qui venaient d'arriver tout frais du brochage.

Tristan passa une partie de la matinée du lendemain à aller chez les libraires les plus achalandés de Paris pour savoir si son ouvrage s'enlevait rapidement; personne ne l'avait encore demandé à trois heures de l'après-midi. Le soir il recommença ce douloureux pèlerinage, et il apprit chez Dentu, au Palais-Royal, que deux exemplaires avaient été vendus à deux messieurs qui étaient venus ensemble pour les acheter. Au signalement de ces deux personnes, Tristan reconnut Simon pour l'une d'elles, l'autre ressemblait à d'Igornay, ce qui lui parut si extraordinaire qu'il crut qu'il y avait erreur de la part du commis de la librairie auquel il s'était adressé. Il rentra chez lui brisé de fatigue, abîmé de honte et de douleur, et convaincu de l'impuissance de son talent et de l'impossibilité de ses espérances. Trois jours après, dix exemplaires de son livre avaient été vendus à des bibliomanes qui faisaient collection d'ouvrages morts-nés. Le seul triomphe que Tristan eût obtenu, il l'ignorait : le baron d'Igornay et Simon avaient pleuré en lisant ses vers.

Les grandes épreuves de la vie ont donc commencé pour le pauvre Tristan. Il s'est confié aux inspirations de son orgueil, et c'est dans son orgueil qu'il est frappé. Il a prêté une oreille complaisante aux murmures de son égoïsme, et il s'est encore plus sacrifié lui-même qu'il n'a sacrifié ceux qu'il aimait, parce que ceux-là, du moins, se consolent par la pensée qu'ils n'ont pas manqué de cœur vis-à-vis de lui. Il a voulu être indépendant des siens, et il a vainement recherché l'appui de sympathies étrangères. Il a préféré aux saintes et durables joies du bonheur vrai, les joies éphémères de la vanité satisfaite, et chez lui la vanité de l'homme du monde a été aussi rudement atteinte que l'orgueil du poète. Il n'a fallu ainsi que quelques heures pour détuire l'œuvre de bien des jours, élevée au prix de bien des actions coupables.

Occupons-nous, pendant quelques instants, de Simon et du baron d'Igornay. Celui-ci, qui n'aimait que les choses faites, et qui, d'ailleurs, ne se souciait pas de s'éterniser à Paris, ainsi qu'il l'avait dit, avait voulu aller chez Tristan aussitôt après sa visite à Bourrachon. C'était Simon qui l'en avait empêché, en lui disant qu'il ne fallait pas jeter de trouble dans l'esprit du jeune poète au moment de la publication de son œuvre. D'Igornay, quoique peu lettré, s'était rendu à cette raison : chez lui le cœur suppléait toujours à l'intelligence Il avait donc attendu, et pour prendre patience, Simon et lui, après avoir lu et relu avec une admiration toujours

croissante le poème de Tristan, avaient consacré tout leur temps à tâcher de s'enquérir de l'effet qu'il produisait dans le public. A cet égard leurs illusions étaient telles, qu'en allant dans la matinée du jour de la publication acheter leurs deux exemplaires chez le libraire Dentu, ils craignaient d'apprendre que la première édition était déjà épuisée. A la seconde question qu'ils firent, on leur répondit que personne n'avait encore demandé l'ouvrage, ce qui n'était pas étonnant, attendu que l'auteur ne portait pas un nom connu et aimé du public. « Il se fera connaître, avait dit le baron. « Personne ne lit plus de vers, repartit le commis de la libraire, et les cabinets de lecture n'en achètent pas. « S'ils étaient tous comme ceux-là, les acheteurs viendraient en foule, » avait grommelé d'Igornay en s'éloignant furieux contre l'individu qui jugeait si mal l'intelligence et le goût du public. Quant au commis, il se borna à trouver tout simple qu'un monsieur qui avait un jabot et un habit bleu barbeau ne fût pas très au courant de ce qui se passait dans le commerce de la littérature. Simon et d'Igornay avaient été dans un cabinet de lecture en quittant le magasin de Dentu. Ils voulaient savoir ce que pensaient les journaux de la publication nouvelle. Ils virent d'assez belles annonces et les réclames dues à la plume du pauvre Tristan. Ils trouvèrent que c'était bien peu de chose que ces quelques lignes d'éloges, toutefois ils se consolèrent en pensant qu'il était difficile de parler mieux d'un livre qu'on n'avait pas encore eu le temps d'apprécier. « Nous verrons demain, dirent-ils en terminant cette première tournée, pendant laquelle le hasard n'avait pas permis qu'ils rencontrassent Tristan qui la faisait aussi. Le lendemain, plus d'annonces, plus de réclames, pas d'acheteurs. L'ouvrage ne vivait plus que par quelques affiches collées aux vitrages des libraires. Le jour suivant, les affiches elles-mêmes avaient tout à fait disparu, et dans deux ou trois magasins où d'Igornay et Simon allèrent demander le livre, on fut obligé pour le leur présenter, de le chercher longtemps sous des piles de chefs-d'œuvre oubliés ou inconnus. Les deux amis revinrent chez eux désespérés.

— Nous serions-nous trompés sur le mérite de notre ami ? dit le baron. Cette indifférence du public est inconcevable. — Je ne sais que penser, et je suis au désespoir, reprit Simon. — Maintenant, mon jeune ami, il doit voir qu'il s'est trompé ; et vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai ? je ne peux plus hésiter à lui montrer le reste de la vérité. Demain matin, à dix heures, je serai chez lui, et, s'il veut me croire, dans trois jours nous nous mettrons en route pour la Bourgogne. Ce voyage lui aura coûté cher ; mais s'il profite de la leçon, ce ne sera pas encore trop payé. — Puissiez-vous réussir, monsieur! moi, je ne l'espère pas ! il voudra lutter contre le sort, reprendre sa revanche, mais surtout il ne voudra pas avouer qu'il a fait fausse route. — Il le faudra bien, je lui mettrai le doigt sur toutes ses fautes. D'ailleurs, j'ai malheureusement un motif bien puissant à faire valoir : Une lettre que j'ai reçue de César, ce matin, m'apprend que Mademoiselle Alliette est très souffrante. Quand son frère saura cela, il ne voudra pas l'affliger plus longtemps. Simon garda le silence, mais son visage s'altéra si subitement, que d'Igornay comprit que ce n'était pas par indifférence qu'il se taisait. — Je m'en doutais ! s'écria-t-il : vous l'aimez et elle vous aime ! jeune homme, votre conduite vis-à-vis de son frère vous rend digne de son affection, et vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai ? Si cela dépend de moi..... — De grâce, monsieur le baron, ne parlez pas ainsi ! je ne veux pas, je ne dois pas espérer, interrompit Simon d'une voix profondément émue. — Et pourquoi n'espéreriez-vous pas ?

— Parlons de Tristan, monsieur, je vous en snpplie ! lui seul doit nous occuper en ce moment. — N'est-ce donc pas à lui que je songe en désirant que sa sœur soit heureuse ? Écoutez-moi, Simon, poursuivit le baron avec la plus noble franchise, je suis fier comme un autre, plus qu'un autre peut-être ; j'ai souvent blâmé des mésalliances qu'un méprisable amour de la fortune avait conseillées, eh bien ! je vous déclare que si j'avais une fille, et que vous eussiez fait pour César ce que vous avez fait pour Tristan, je ne me croirais quitte envers vous qu'en vous priant de devenir mon gendre : voilà comme nous étions tous de l'autre côté. — Ah ! monsieur, que de bonté ! s'écria Simon avec attendrissement. Vous parlerez à Tristan avec

douceur, n'est-ce pas? dit-il ensuite en prenant la main du baron. — Je n'ai pas le droit de faire plus; mais je ne lui dissimulerai rien, car j'espère qu'il ignore encore que je lui ai rendu un service, et cela me mettra à mon aise. — Ah! que je voudrais être à demain! — Vous m'accompagnerez, j'espère. — Je ferai, à cet égard, ce que vous désirerez, répondit Simon; néanmoins, je crois qu'il vaut mieux que vous soyez seul avec lui pendant cette première entrevue. Je le connais, l'idée d'une chose convenue d'avance le révoltera. Il verra là un complot, et nous n'en obtiendrons rien. — Vous avez peut-être raison; mais si vous ne venez pas avec moi, restez ici, afin que je sache où vous prendre si j'avais besoin de vous. — Je ferai mieux : j'irai m'établir au café Tortoni qui est à cinq minutes de chez lui, et à votre premier signal, j'accourrai. — C'est à merveille, reprit le baron en se levant pour se retirer. Bonsoir donc, mon ami. Je vous permets de rêver que vous êtes le mari de Mademoiselle de Beauregard.

Le lendemain, à dix heures moins quelques minutes, une voiture de place descendait sur le boulevard des Italiens, au coin de la rue Taitbout, le baron d'Igornay et Simon. Le premier se dirigea immédiatement vers la rue du Houssaie; l'autre monta le perron de Tortoni, et ayant trouvé le rez-de-chaussée envahi par les habitués de la Bourse, il s'installa dans un des salons du premier étage où il n'y avait encore personne. Une heure, qui parut un siècle à Simon, s'écoula, aucun message ne lui vint de la part de d'Igornay. « Que se passe-t-il là-bas? pensait-il. Ce long silence d'un homme si expéditif est-il d'un heureux augure? Ah! s'il allait ne pas réussir! » Et Simon ne pouvait détacher ses regards de la porte d'entrée, s'attendant à chaque instant à voir paraître un commissionnaire ou le valet de chambre de Tristan, ce qui lui eût semblé bien plus rassurant encore. A onze heures un quart, des pas pressés se firent entendre dans l'escalier. Simon se leva, convaincu qu'il allait voir entrer le baron et son ami. Il retomba consterné sur sa chaise. Il avait reconnu Bourrachon qu'accompagnaient trois inconnus.

Ces quatre personnages vinrent se placer à une table voisine de celle devant laquelle il était assis, et demandèrent bruyamment à déjeuner. Simon ne remarqua pas que Bourrachon ne lui rendit pas le salut qu'il se crut obligé de lui faire : il ne pensait qu'à Tristan. Tout à coup le nom de celui-ci, prononcé plusieurs fois à haute voix par les nouveaux venus, l'arracha à sa préoccupation : il prêta l'oreille. — J'avais prédit ce qui arrive, disait Bourrachon : c'est un fiasco complet, une chute à ne jamais se relever. Il ne lui manquait en vérité plus que cela. Du reste, j'en suis ravi, car je n'ai jamais vu de morgue plus insolente que la sienne. —A-t-il enfin payé sa dette de jeu? reprenait un autre. Quelques personnes en doutaient encore hier. — Sa dette a été payée, répondit Bourrachon; mais ce n'est pas par lui. — Ah! contez-nous cela, mon cher Adalbert, dirent à la fois les compagnons du célèbre *sportsman.*

Bourrachon ne se fit pas prier, et il donna immédiatement et à sa manière tous les détails de la visite que d'Igornay lui avait faite, entremêlant son récit de plaisanteries d'estaminet sur le digne gentilhomme, et de réflexions plus ou moins outrageantes pour l'honneur de Tristan. — Tout cela, mon cher, reprirent les trois auditeurs, ne prouve pas que cet original ne venait pas de la part du comte de Beauregard. — Attendez la fin de l'aventure, poursuivit Bourrachon. — Pas plus tard qu'hier dans la soirée, reprit-il, les trois adversaires du comte de Beauregard, comme vous l'appelez, ont reçu une lettre de lui, qui les prie de l'excuser s'il ne s'est pas encore acquitté envers eux. Il leur annonce, en outre, qu'il s'en occupe sérieusement. Douterez-vous encore? — C'est bizarre. — C'est incompréhensible. — Je voudrais bien avoir un ami comme ce monsieur à casquette en peau de renard. — Je parie que c'est son père, ajouta Bourrachon. Il est insolent comme lui. Du reste, si jamais je le rencontre, je lui apprendrai que quand on a un fils comme le sien, on ne doit pas porter la tête si haute.

— Et ne craindriez-vous pas, monsieur, de passer pour un lâche, en vous adressant à un vieillard lorsqu'il s'agit d'un jeune homme plus capable de vous répondre comme vous le méritez? A cette interpellation, faite d'une voix énergique et cependant calme par Simon, les quatre jeunes gens se tournèrent de son côté. — Êtes-vous chargé d'acquitter les dettes de M. de Beauregard? demanda Bourrachon. — Il est bon pour payer celles de son honneur comme toutes les

autres, repartit vivement Simon. — Toujours par procuration, et la preuve, c'est que vous intervenez dans une affaire qui ne regarde que lui. — C'est ce qui vous trompe, monsieur; elle me regarde d'abord. Vous saviez parfaitement que j'étais l'ami du comte de Beauregard; et en parlant de lui devant moi comme vous venez de le faire, il est évident que vous avez eu l'intention de m'insulter. — Ce n'est pas si mal raisonné pour un provincial, riposta Bourrachon avec le sang-froid le plus insultant. — Insolent! s'écria Simon en se levant. Bourrachon se leva aussi; les trois jeunes gens se jetèrent entre eux. — Pas d'éclat! messieurs, dit le plus raisonnable de la bande. — J'y consens, repartit Bourrachon, pourvu que nous en finissions à l'instant même. — C'est aussi mon désir, se hâta de reprendre Simon, qui craignait autant de voir arriver le baron et Tristan qu'il le désirait peu d'instants auparavant. — Un de ces messieurs voudra-t-il bien me servir de témoin? ajouta Simon. Ce sera encore un moyen d'en finir plus vite. — Je suis à vos ordres, monsieur, dit un des trois jeunes gens. — Garçon, allez nous chercher deux fiacres, et si vous pouvez tenir votre langue, ne soufflez mot de ce qui vient de se passer.

Le garçon obéit à cet ordre de Bourrachon, qui lui enjoignit en outre d'envoyer les deux fiacres à la porte de l'armurier Devismes, chez lequel on allait se procurer des épées et des pistolets. Dix minutes après cette scène, d'Igornay et Tristan arrivaient au café Tortoni. Le baron était radieux : il avait obtenu tout ce qu'il désirait, car Tristan s'était engagé à quitter Paris avec lui le surlendemain. Le pauvre poëte, désabusé et repentant, venait se jeter dans les bras de son ami pour le prier de lui pardonner et le nommer son frère. Ils parcoururent d'abord toutes les salles sans questionner personne, mais ne trouvant pas celui qu'ils cherchaient, ils demandèrent si on l'avait vu. On leur répondit affirmativement, mais avec un embarras qui commença à leur donner de vives inquiétudes. Ils furent alors plus pressants, et le garçon leur avoua la vérité, en leur recommandant le secret.

Tristan ne fit qu'un saut jusqu'au boulevart. D'Igornay le suivit avec plus d'agilité qu'on n'aurait dû en attendre de son âge et de sa goutte. Tous deux montèrent dans un cabriolet afin de voir devant eux, et ils promirent au cocher une magnifique récompense s'il parvenait à joindre deux fiacres qui se dirigeaient vers le bois de Boulogne, avait dit l'armurier Devismes, qu'on interrogea en passant. Tristan était fou de désespoir, et cependant il ne savait encore que la moitié des raisons qu'il avait de se désespérer, car il ignorait qu'il fût la cause du duel de Simon.

Quand ils furent à l'entrée des Champs-Élysées, ils aperçurent deux fiacres qui se suivaient à la hauteur du Rond-Point. Arrivés au Rond-Point, ils virent les deux mêmes fiacres qui tournaient l'Arc-de-Triomphe. Parvenus à la descente de l'avenue de Neuilly, ils gagnèrent un peu de terrain; mais quand ils eurent dépassé la porte Maillot, les deux voitures avaient disparu dans une des nombreuses allées qui aboutissent à cet endroit. Il fallut prendre des renseignements, ce qui occasionna une perte de temps assez considérable. Tristan était hors de lui. D'Igornay ne savait plus comment s'y prendre pour le calmer. Enfin, un cavalier arrivant de l'intérieur du bois leur dit qu'il venait de voir, à l'instant même, quatre personnes entrer dans un fourré qu'il leur indiqua de la manière la plus exacte.

— Remettez-vous et marchons, dit d'une voix ferme le baron au malheureux Beauregard; dans une circonstance comme celle-ci, un gentilhomme ne doit pas avoir l'air d'un échappé de Charenton. Cette parole remit un peu Tristan, qui, d'ailleurs, reprit courage en voyant deux fiacres arrêtés près de l'endroit indiqué. — Baron, s'écria-t-il au moment où ils mettaient le pied dans le fourré, il me vient une idée horrible : c'est que c'est pour moi que Simon se bat.

Au même instant deux coups de pistolet retentirent.

Tristan et le baron n'eurent besoin que de faire quelques pas pour se trouver en face du plus douloureux spectacle. Dans une de ces petites clairières comme il s'en trouve tant au bois de Boulogne, deux hommes étaient étendus sur le sol. L'un, atteint d'une balle au-dessus de l'œil et totalement privé de mouvement, paraissait tout à fait mort : c'était Bourrachon. L'autre, qui avait eu la poitrine traversée de part en part, cherchait à se remettre sur son séant; mais la

pâleur livide de l'agonie couvrait son visage, le sang lui sortait par la bouche et les narines : c'était Simon. Son témoin, qui était l'ami d'Adalbert, ne songeait pas à lui porter secours, et le pauvre jeune homme allait expirer faute de quelqu'un pour l'aider à quitter la position horizontale dans laquelle il étouffait.

Tristan se précipita vers lui. — Mon ami, mon frère! s'écria-t-il d'une voix déchirante, qu'avez-vous fait? Simon, trouvant un appui, put alors se soulever, et, apercevant d'Igornay qui suivait Tristan, un doux sourire erra sur sa bouche ensanglantée, car il comprit que le baron avait réussi dans son entreprise. — Simon! mon frère, reprit Tristan avec un désespoir qui allait jusqu'à l'égarement, parlez-moi donc! dites-moi donc quel est le misérable qui vous a mis dans cet état? Simon voulut articuler quelques mots, mais un sifflement rauque sortit de sa poitrine perforée, et il fut obligé d'indiquer par un geste qu'il lui était impossible de parler. En ce moment une voix s'éleva derrière Tristan, et dit : — Respect aux morts, messieurs! son adversaire n'existe plus.

Tristan ne tourna même pas la tête : que lui importait de savoir qui avait blessé son ami, puisqu'il ne pouvait plus le venger! D'Igornay jeta un rapide coup d'œil sur le cadavre, et, reconnaissant Bourrachon, il ne douta plus un seul instant que Simon ne fût victime de son amitié et de son dévouement pour Tristan. — Messieurs, dit-il aux témoins, vous n'avez malheureusement pas besoin de notre secours, permettez donc que nous ne nous occupions pas de ce que vous avez à faire, et que nous ne songions qu'à notre ami. Les témoins répondirent que rien n'était plus naturel, et affirmèrent sur l'honneur que tout s'était loyalement passé.

— Maintenant, ajouta le baron en s'adressant à Tristan, dont le violent désespoir s'était changé en morne stupeur, il faut regagner Paris et nous procurer sans retard un chirurgien. Beauregard, je vais chercher un des cochers de ces deux fiacres, et nous transporterons Simon dans sa voiture. Du courage, mon ami; j'ai eu trois balles dans la poitrine, et, vous le voyez, j'en suis revenu. Tristan garda le silence, et d'Igornay alla à la recherche du cocher. Bien que les témoins aient paru, peu d'instants auparavant, s'intéresser à ce que Bourrachon racontait du comte de Beauregard, ils ne connaissaient pas ce dernier de vue, de sorte qu'ils n'eurent aucun soupçon qu'ils se trouvaient en sa présence, aussi, quand d'Igornay se fut éloigné, l'un d'eux dit à l'autre: —La cause de cette affaire est aussi absurde que le résultat en est déplorable. Ce pauvre Bourrachon pouvait bien laisser monsieur de Beauregard tranquille, puisqu'après tout il n'avait pas à se plaindre personnellement de lui : mais il n'a jamais su gouverner sa langue, et, grâce à elle, nous sommes maintenant dans l'embarras.

Ces paroles arrivèrent aux oreilles de Tristan, et elles le confirmèrent dans le douloureux soupçon qu'il avait exprimé au baron au moment même où les deux coups de pistolet s'étaient fait entendre. Un gémissement sourd sortit de sa poitrine. Il était agenouillé auprès de Simon; en apprenant qu'il était la cause de l'état où il le voyait, il s'affaissa sur lui-même, et son front s'incrusta dans le sol ensanglanté de la clairière. Ce fut dans cet état que d'Igornay le retrouva. Le baron eut besoin d'employer toutes les ressources de son éloquence pour lui persuader qu'il était de son devoir de s'arracher à sa douleur, quelque légitime qu'elle fût, pour donner à son ami les soins que réclamait sa position. — Mais c'est moi qui l'ai tué! murmura Tristan d'une voix sombre et avec un regard désolé. — Raison de plus pour essayer de le sauver.

Tristan se releva, et ses mains tremblantes et crispées soulevèrent le corps de Simon; ce dernier était évanoui depuis quelques instants. Quand le lugubre cortége entra dans la petite maison de la rue de Chaillot, Beauregard se souvint de tous les sages et doux projets qu'il avait formés la première fois qu'il était venu dans ce lieu, et il put se dire avec raison que, s'il n'y avait pas renoncé, il aurait évité tout ce qu'il avait déjà souffert et tout ce qu'il devait peut-être souffrir encore. Un chirurgien arriva. Il saigna Simon, qui reprit alors connaissance et put prononcer quelques paroles. — Dites-moi, demanda-t-il à Tristan, si vous êtes enfin décidé à retourner dans notre cher pays? — Je partirai dès que je pourrai vous emmener avec moi, répondit Tristan avec chaleur. Je sais tout, mon ami, continua-t-il, et je ne veux me présenter devant ma sœur qu'en lui disant : Alliette, voilà mon frère! — Et vous ne nous quitterez plus?

reprit Simon en s'efforçant de sourire à cette douce promesse de son ami. — Jamais, je vous le jure! — Et si vous ne pouviez pas m'emmener avec vous, vous partiriez de même?... — Messieurs, messieurs, dit, en se rapprochant des deux amis, le chirurgien qui était resté quelques instants à l'écart avec le baron, je me permettrai de vous interdire toute conversation jusqu'à nouvel avis de ma part. L'état de monsieur demande les plus grands ménagements, et la plus petite émotion, fût-elle causée par une circonstance heureuse, pourrait avoir les conséquences le plus fâcheuses. — Nous n'avons plus rien à nous apprendre, dit Simon en attachant cependant son regard sur Tristan comme pour lui demander une réponse à la dernière question qu'il lui avait faite.

— Mon cher Beauregard, interrompit d'Igornay, je pense qu'il serait sage que vous allassiez faire un tour chez vous, ne fût-ce que pour annoncer que vous allez passer quelques jours ici. Peut-être même feriez-vous bien de commencer à mettre un peu d'ordre dans vos affaires, car, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai? il est fort possible que nous soyons bientôt dans le cas de partir pour la Bourgogne, et, quand ce moment sera venu, il serait fort désagréable que vous n'eussiez pas votre complète liberté. Qu'en pensez-vous? Bien entendu que je ne quitterai pas Simon jusqu'à votre retour. — Je ferai tout ce que vous voudrez, répondit Tristan. Cependant j'aurais bien voulu ne pas me séparer de lui encore.

Le chirurgien intervint une seconde fois. — Suivez le conseil qu'on vous donne, monsieur, dit-il. Votre ami a surtout besoin de calme, et, moins il aura de monde autour de lui pendant les premières heures, et plus nous serons sûrs que rien ne troublera le repos qui lui est indispensable..... — Simon, interrompit à son tour Tristan, tout ce que je vous ai dit, tout ce que vous m'avez demandé, je le ferai, et c'est pour vous donner une première preuve de ma sincérité que je m'éloigne de vous : je vais m'occuper de notre départ. A bientôt, mon frère. Simon sourit en levant les yeux au ciel, et Tristan sortit de sa chambre un peu consolé par la pensée qu'il allait commencer à réparer ses torts. Tristan prépara tout pour son départ. La vente de son mobilier, l'acquittement de quelques dettes qui lui restaient avaient employé le reste de sa journée. Il se mit en route pour Chaillot. Son cœur était joyeux, car il pouvait prouver par des faits la sincérité de ses promesses. Il pensait au bonheur d'Alliette lorsqu'elle le verrait venir avec Simon, et qu'elle pourrait le conduire aux pieds de Corinne. Pendant qu'il suivait la grande avenue des Champs-Élysées, lentement cahoté dans une citadine, il repassait dans son esprit les quatre mois qui venaient de s'écouler, et il comptait avec un douloureux courage toutes les fautes qu'il avait commises, toutes les déceptions qu'il avait subies. Ceux qu'il avait sacrifiés à son ambition, à son inquiétude, à son égoïste besoin de célébrité, il les savait dévoués et fidèles, et il s'était vu abandonné par ce monde pour lequel il avait tout fait. Alliette et Corinne, désolées par lui, ne lui avaient jamais reproché son abandon! D'Igornay, envers lequel il s'était mal conduit, l'avait secouru avec zèle et générosité! Enfin Simon, pour lequel il s'était montré si ingrat et si dur, venait d'exposer ses jours pour lui, après avoir renoncé, pour chercher à lui être utile, au bonheur de voir celle qu'il aimait! — Que suis-je auprès de ces êtres si parfaits? s'écria-t-il avec remords et désespoir.

Quand la voiture qui le conduisait fut engagée dans la rue de Chaillot, une mortelle inquiétude, un moment suspendue par tous les soins auxquels il s'était livré, s'empara de nouveau de son cœur. La rue était sombre et déserte, la citadine n'avançait qu'avec une désespérante lenteur sur le pavé couvert d'une légère couche de verglas. Arrivé devant l'église, le cheval s'arrêta court, et le cocher déclara qu'il lui serait impossible de monter le haut de la rue. Tristan descendit et chercha dans sa poche une pièce de monnaie pour payer son conducteur, puis il continua sa route à pied. Deux hommes venaient de sortir de l'église et marchaient devant lui. Ces deux hommes, qu'il dépassa bientôt, le rejoignirent à la porte de la maison occupée par Simon, où ils entrèrent sur ses pas. Tristan reconnut alors, avec une indicible terreur, que l'un de ces hommes était un prêtre et qu'il portait sous son manteau un surplis et une étole. Au même instant, d'Igornay parut en haut de l'escalier. Un bougeoir qu'il tenait à la main éclairait en plein son visage, dont tous les traits étaient bouleversés. — Si c'est le prêtre, dit-il

d'une voix étouffée par les sanglots, qu'il vienne vite, il n'y a pas une minute à perdre. Puis, reconnaissant Tristan, il ajouta : « La mort est là-haut, mais Dieu vient avec vous. Tristan, soyez homme une fois dans votre vie. » Simon avait encore sa connaissance ; il accueillit Tristan avec un doux regard, et le prêtre avec un rayonnant sourire. Quelques minutes après, le regard était éteint, mais le sourire rayonnait toujours : Simon était mort.

XV

Près de quatre mois se sont écoulés : le printemps est revenu, et à la suite d'une journée tout à la fois humide et chaude, un magnifique clair de lune illumine la verdure naissante du parc de Beauregard. A sa douce et sereine clarté, on aperçoit les grappes des lilas en fleur, et, dans le silence d'une nuit à peine commencée, on entend le murmure continu et mélancolique d'une source, et le chant plaintif et parfois interrompu du rossignol. Aucun bruit ne sort du château, qu'on croirait désert si une faible lumière ne brillait à une fenêtre, et si on ne voyait de temps en temps passer et repasser derrière un rideau, des formes humaines semblables à des ombres. Jamais le ciel ne fut plus radieux, la brise plus parfumée, la soirée plus provocante, et cependant, devant les maisons du village comme aux alentours du manoir, on ne voit ni groupes joyeux et bruyants, ni promeneur solitaire et recueilli.

Tout à coup, le roulement d'une voiture qui s'avance avec rapidité, se fait entendre dans l'éloignement. Le bruit se rapproche, la voiture franchit la grille du château et se dirige vers le perron ; un homme en descend, c'est d'Igornay ; une femme vient à sa rencontre dans le vestibule, c'est Alliette. Ils échangent avec une précipitation douloureuse quelques paroles entrecoupées, puis ils entrent dans le salon. Alliette pose sur la table un flambeau qu'elle a apporté, et elle tombe anéantie dans un fauteuil.

Sa maigreur est effrayante, un tremblement convulsif agite tous ses membres, sa respiration est bruyante et saccadée, ses yeux étincellent d'une ardeur fébrile qui jette un éclat sinistre sur la pâleur de son visage, que la douleur a flétri jusqu'à effacer même le souvenir de sa beauté.

— Ma pauvre enfant ! s'écria d'Igornay en lui prenant les mains ; quand donc vos malheurs finiront-ils ? — Jamais ! répondit Alliette d'une voix étouffée. — Quand avez-vous reçu cette affreuse nouvelle ? — Ce matin. — Mais enfin que vous dit-on ? — Qu'il était mieux depuis quelques jours ; qu'on commençait même à espérer sa guérison puisque la douceur, une sorte de taciturnité morne avait succédé aux premiers transports de violence. Alors un peu de liberté lui a été accordée. Mon malheureux frère en a profité pour s'échapper en emportant le peu d'argent qui restait à sa disposition. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées, monsieur, quand on s'est décidé à me faire part de cette affreuse nouvelle, et l'on n'avait encore rien pu découvrir sur la direction qu'il avait prise : il se sera tué ! poursuivit Alliette en sanglotant, et quel affreux malheur si Dieu ne lui avait rendu la raison que pour lui faire commettre ce crime !

D'Igornay garda le silence : — S'il n'a pas attenté à ses jours, reprit celle-ci, il aura commis quelqu'autre crime : vous savez qu'il ne parlait que de duel, de meurtre et de vengeance. Peut-être aussi est-il errant dans les bois, mourant de fatigue et de besoin, m'appelant dans son désespoir. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel horrible malheur, monsieur d'Igornay. — Voulez-vous que je retourne à Paris, mon enfant ? Vous savez que je suis tout à fait à vos ordres. — Je voudrais que vous eussiez la bonté de m'y accompagner dans quelque temps, quand... — Le moment fatal est-il donc arrivé ? interrompit d'Igornay avec la plus tendre sollicitude. — Nous ne comptons plus par jours, mais par heures, et bientôt nous en serons réduits à compter par minutes. C'est si vrai que, pendant que je vous parle de mon désespoir, j'écoute si on ne m'appelle pas pour recevoir son dernier soupir. — Quelle épreuve vous allez avoir encore à supporter là ! — Affreuse, monsieur ! ses parents se contiennent devant elle, mais une fois que leur pauvre enfant aura rendu le dernier soupir, leur douleur, leurs regards, leurs paroles même me rappelleront que c'est mon frère qui l'a tuée, et je sens que je ne pourrai supporter une telle accusation, un si affreux souvenir. — Corinne

sait-elle que votre frère est privé de sa raison ? — Elle ignore tout, et elle l'attend toujours. Quand elle parle de lui, monsieur, c'est comme si elle s'enfonçait un poignard dans le cœur. — Qui est auprès d'elle en ce moment ? — Son père et sa mère, notre bon curé M. Vialard et enfin, continua Alliette, avec un redoublement d'altération dans la voix, ce pauvre M. Ragonneau, qui est venu pour apprendre à son vieil ami comment on supporte l'irréparable malheur de perdre un unique enfant. Mais ne voulez-vous pas aussi monter ? Tout à l'heure j'ai dit à Corinne que je vous attendais, et elle m'a répondu qu'elle serait bien heureuse de vous voir. « Il a été si bon pour votre frère ! » a-t-elle ajouté à voix basse, de manière à n'être entendue que de moi. — Je suis prêt à vous suivre. — Faites en sorte de ne pas sangloter quand elle vous sourira ; car nous croyons qu'elle ignore encore toute la gravité de son état. — Qui n'aurait du courage en vous contemplant ! repartit le baron, en arrêtant sur Alliette un regard où se peignait la plus tendre et la plus douloureuse admiration. — Montons, reprit Alliette en se levant résolument.

Le baron la suivit. — Corinne, c'est notre ami, monsieur d'Igornay, dit-elle, quelques secondes après, en ouvrant la porte de la chambre occupée par la malade. L'aspect de cette chambre était d'une désolation profonde, bien que rien n'y annonçât précisément la mort et le désespoir. Madame Briant travaillait devant une petite table à ouvrage sur laquelle une lampe était posée ; le docteur et M. Ragonneau causaient à demi-voix auprès de la cheminée, dont l'intérieur était garni d'une corbeille immense remplie des plus belles fleurs de la saison ; l'abbé Vialard était debout, au pied du lit, et parlait à la malade qui l'écoutait en souriant.

Le visage de Corinne ne paraît pas aussi profondément altéré que celui d'Alliette ; l'éclat de ses yeux est voilé par une douce langueur qui annoncerait plutôt la fatigue que la maladie si on ne savait pas que la pauvre enfant est mourante. Son front, le tour de sa bouche et ses mains étendues devant elle ont la blancheur lustrée et transparente de l'albâtre poli, mais ses joues, depuis l'oreille jusqu'aux tempes, sont couvertes d'une rougeur ardente dont la signification n'est que trop connue du pauvre docteur. Tout révèle, autour de la malade, les soins tendres et délicats de ceux qui veillent sur ses jours ; les vêtements de lit qui l'enveloppent sont d'une blancheur éblouissante et d'une élégante et merveilleuse finesse ; un léger bonnet de dentelle est posé sur sa belle chevelure blonde, disposée en bandeaux comme une auréole d'or autour de la figure d'une madone ; un édredon de moire blanche, présent d'Alliette, est jeté sur ses pieds, et un bouquet de marguerites des champs repose sous une de ses mains : ainsi parée on la prendrait pour une fiancée, si tous les regards qui la contemplent n'étaient pas si profondément désolés, malgré la sérénité courageuse qu'ils affectent.

— Comme vous êtes bon de venir me voir ! dit Corinne en tendant la main au baron. — Ne parle pas, mon enfant, reprit aussitôt le docteur en se levant pour venir au devant de d'Igornay.

Corinne sourit avec une douce résignation, et elle fit signe à son père de rester à côté d'elle. D'Igornay alla prendre la place du docteur auprès de M. Ragonneau : les deux vieillards échangèrent en silence un serrement de mains dont la muette étreinte révélait tout ce qui se passait dans leurs cœurs. — Mon père, dit Corinne à voix basse. — Que veux-tu, ma fille bien-aimée ? répondit le docteur en se penchant sur la malade pour l'empêcher de parler haut. — Qu'on ouvre la fenêtre, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. — Il n'y en a aucun, mon enfant, car il m'a semblé avoir entendu dire que la journée avait été chaude et que la soirée était très belle. Et le docteur alla lui-même tirer le rideau et ouvrir les deux battants de la fenêtre.

On vit alors, à la clarté de la lune, frissonner le feuillage des plus hautes branches d'un massif de lilas, et le vent apporta jusque dans la chambre l'enivrant parfum de leurs fleurs. Briant revint tâter le pouls de sa fille, puis il alla s'accouder sur la cheminée de manière à cacher son visage navré à sa chère malade. — Je voudrais parler à Alliette, dit doucement Corinne. — Tu le peux, mon enfant, répondit le docteur sans tourner la tête. Alliette qui était restée auprès de madame Briant, se dirigea vers le lit. — Prenez une chaise et restez là, ma bonne amie, ma sœur, murmura Corinne à voix basse

Alliette s'empara d'une de ses mains, et elles restèrent toutes deux immobiles et silencieuses,

les regards attachés l'une sur l'autre. Les brises tièdes du printemps caressaient mollement le front des deux jeunes filles et cet échange éloquent et muet de leurs plus intimes pensées se prolongea longtemps. Madame Briant qui avait compris que la stupeur dans laquelle son mari était plongé, annonçait l'aggravation de l'état de sa fille, quitta sa petite table, et se mit à aller et venir dans l'appartement, espérant que le mouvement l'aiderait à dissimuler l'inquiétude qui la dévore. Corinne promena tour à tour son regard sur son père accoudé à la cheminée, sur les grappes de lilas frémissantes à la fenêtre, sur sa mère errante dans l'appartement, et le ramenant ensuite sur Alliette, elle lui glissa ces mots à l'oreille : — C'est comme dans mon rêve !

La dernière de ces paroles était à peine prononcée, qu'un coup de fouet résonna dans l'éloignement. Alliette se sentit frissonner de la tête aux pieds ; Corinne se dressa sur son séant comme une personne bien portante. On entendit un second coup de fouet, immédiatement suivi d'un bruit de grelots et d'un roulement de voiture. — Alliette ! Alliette ! c'est lui ! dit Corinne.

Et sa tête retomba sur l'oreiller, pâle d'émotion, mais plutôt avec l'abandon de la joie qu'avec l'accablement de la souffrance. La voiture entra dans la cour ; tout le monde se leva comme frappé par une commotion électrique, mais chacun resta immobile. La voiture s'était arrêtée, et déjà quelqu'un montait l'escalier d'un pas rapide. — Monsieur Briant, s'écria Alliette en tombant à genoux, c'est lui ! au nom de mon père, pardonnez-lui, ne le maudissez pas !

La porte s'ouvrit, et Tristan parut sur le seuil. En voyant réunis tous les êtres qu'il avait désolés, lui qui s'attendait à trouver sa sœur toute seule, il crut que sa raison l'abandonnait une seconde fois, et il posa sa main sur ses yeux pour essayer de se soustraire à ce terrible spectacle. Une pâleur livide s'étendit sur son front et il s'appuya contre la porte d'entrée pour ne pas tomber. M. Violard courut à lui et l'entoura de ses bras.

L'aspect du malheureux Tristan était à la fois si étrange et si douloureux que le bras de M. Briant, levé pour maudire le bourreau de sa fille, retomba sans force le long de son corps. M. Ragonneau, dont le visage s'était un moment détourné du meurtrier involontaire de son fils, ne put lui refuser un regard de profonde pitié. Tristan immobile, l'œil fixe, animé d'un feu sombre, les cheveux en désordre retombant sur ses joues amaigries, couvait d'une contemplation silencieuse et désespérée la pâle image de sa fiancée qui lui souriait : — Monsieur de Beauregard, je vous attendais, dit alors Corinne avec une tendre et céleste bonté ; et je vous remercie de n'avoir pas tardé plus longtemps à venir. Approchez-vous. Tristan se traîna sur ses genoux jusqu'auprès du lit, au pied duquel il resta prosterné à côté de sa sœur. Le silence qui régnait dans la chambre n'est interrompu que par des gémissements étouffés. — Mon bon père, pardonnez-lui ! reprit Corinne. C'est votre fille mourante qui vous en supplie ; ne lui refusez pas cette dernière joie.

M. Briant resta immobile ; mais on put suivre sur son visage les différentes phases de la lutte violente qu'il soutenait dans le fond de son cœur. Corinne n'avait presque plus la force de parler. Elle joignit les mains en attachant un suppliant regard sur son père. — Puisse-t-il se pardonner à lui-même comme je lui pardonne, dit alors le docteur avec une lenteur solennelle. M. le comte de Beauregard, donnez la main à votre fiancée, afin qu'en la bénissant je puisse aussi vous bénir. Tristan se releva. — Mon pauvre frère, murmura Alliette en levant les yeux au ciel. — Vous ne l'abandonnerez jamais, reprit Corinne? Alliette, pour toute réponse, se jeta au cou de Tristan. — Ma fille ! s'écria le docteur. — Vous avez pardonné, mon père, répondit Corinne d'une voix expirante. Je puis donc mourir. Elle ferma les yeux. Sa main, crispée par la dernière convulsion de l'agonie, étreignit celle de Tristan ; un doux sourire se posa sur ses lèvres : son immortalité venait de commencer. — Un ange est au ciel, dit l'abbé Vialard, les yeux pleins de larmes. Mais si déchirante que fut en un tel moment la préoccupation des hôtes du manoir, leur attention dut se détourner de la morte pour se porter sur l'infortuné Tristan. Depuis qu'il s'est relevé, muet, consterné, il a suivi, dans une attitude d'une fixité dévorante, les progrès de l'agonie sur le front décoloré de sa victime Quand l'instant fatal est arrivé, les traits de ce malheureux jeune homme, déjà méconnaissables, semblent tout à fait décomposés, puis un tremblement convulsif agite ses lèvres qui murmu-

rent sourdement des paroles qui révèlent la terrible agitation de son âme : — Morte! morte aussi... par moi! Ah! mon père, je suis maudit!

Tristan, en prononçant ces mots, presse à deux mains son front, comme pour en arracher une pensée qui l'obsède. Le bon prêtre, témoin de ce funeste combat, s'élance de nouveau vers son élève, lui prend les mains et cherche à le calmer par de tendres paroles ; mais celui-ci le repousse. Étranger désormais à tout ce qui l'entoure, le pauvre insensé, sur le point de perdre les dernières lueurs de la raison, poursuit du geste et de la voix les phases diverses d'un événement étrange dont le souvenir envahit et absorbe tout son être :

— Oh! le 23 mars, s'écrie-t-il, c'est aujourd'hui!... oui, j'ai vingt ans... Beaux rêves de ma solitude, vous ne serez plus une fiction. Je vais donc voir Paris, ce séjour de toutes les gloires, de toutes les joies... Mon père, vous y consentez, sans doute? Avec ce qui me revient de ma mère, je suis assez riche... vous me compterez sa dot, n'est-ce pas? Vous refusez!... Que parlez-vous de bonheur tranquille, de la vie de famille? .. J'étouffe ici, je meurs, ne le voyez-vous pas?... Toujours inflexible!... Oh! il me faut la vie... j'étouffe ici, je meurs... Fatalité! Tout dort à Beauregard... Que cette journée a été longue!... C'est en vain que mon dessein m'épouvante, il s'accomplira... Mes pas résonnent sur ces marches de pierre... Quelqu'un! quelqu'un de ce côté!... Non, je m'étais trompé... Vingt mille francs dans l'armoire de cette chambre... hâtons-nous. Ce poignard engagé dans la serrure crie... Oh! le vertige s'empare de moi; suis-je donc insensé, mon Dieu!... La porte cède enfin... A moi, cet or! je le tiens!... Ciel! une main, dans l'ombre, m'étreint et me renverse... — Infâme! infâme! — Mon père! oh! laissez-moi! laissez-moi, vous dis-je!... Cette lutte est horrible... ayez pitié de vous, ayez pitié de moi, mon père! — Misérable! l'on vient, grâce au ciel, pour t'épargner le plus affreux des crimes!... — Oui, je me souviens... une femme, un flambeau à la main... elle se jette sur moi, m'arrache ce fer, instrument de ma honte... Mon père! grâce, pitié pour moi! .. Il est évanoui... Simon! Corinne! Leclerc! Alliette! pitié, je suis maudit!...

Le malheureux, à ces mots, pousse un rugissement sourd, et tombe sur le parquet en proie à d'horribles convulsions : l'intelligence du premier n'a pu le préserver de rien ; le dévouement des autres a résisté à tout.

Marquis de FOUDRAS.

LES CHIENS DE SAINT-MALO

Saint-Malo a été célébré par les historiens et chanté par les poëtes; un refrain populaire transmettra son nom à la postérité la plus reculée; sa position est pittoresque; sa plage est recherchée par les baigneurs; — peu de petites villes possèdent d'aussi beaux avantages. C'est dans cette ville que se trouvèrent, au commencement du mois dernier, deux jeunes peintres de marine venus à Saint-Malo pour faire des provisions d'études et de croquis d'après nature.

La table d'hôte et le casino leur offraient de nombreux modèles et de piquants sujets, fournis surtout par la prodigieuse quantité d'Anglais que possède Saint-Malo. C'est un véritable envahissement, et il est assez singulier de voir la bonne intelligence qui règne entre ces étrangers et les Malouins. Jadis, en effet, les Anglais ont quelque peu bombardé Saint-Malo. Voulant anéantir la ville d'un seul coup, ils construisi-

sirent une machine infernale, un navire ingénieusement disposé, richement garni de boulets, de grenades et de barils de poudre, qui fut dirigé vers les remparts dans une nuit profonde; heureusement ce formidable vaisseau toucha un rocher qui l'entr'ouvrit; l'explosion échoua, et Saint-Malo en fut quitte pour des vitres cassées, des toitures enlevées et une maison démolie. A différentes époques, les flottes anglaises assiégèrent la ville, mais toujours vainement. De leur côté, les Malouins n'étaient pas en reste avec leurs ennemis. Dans l'espace de neuf ans, les corsaires de Saint-Malo prirent aux Anglais près de deux cents navires de guerre et plus de trois mille bâtiments marchands. Toutes les fois que des hostilités se sont déclarées entre les deux nations, ces corsaires ont fait au pavillon britannique une guerre terrible. — Mais aujourd'hui, tout est oublié, et les Anglais, n'ayant pu conquérir Saint-Malo de vive force, s'en sont emparés doucement, à la faveur de la paix et sous la protection de l'hospitalité. A Saint-Servan, l'invasion est encore plus complète.

Quand ils eurent enrichi leur album de quelques notes et de quelques profils excentriques; — bravant l'inclémence du ciel avec le courage que donne un imperméable paletot de caoutchouc, les deux artistes commencèrent leurs excursions maritimes. Parmi les nombreux bateliers qui se pressaient aux abords du quai, ils choisirent un vieux marin qui leur plut par sa physionomie ouverte et riante, et ils n'eurent pas à se repentir de ce choix. Le père Jérôme était un habile et robuste navigateur, un guide intelligent et sûr, sachant éviter les écueils et connaissant les endroits dignes d'être visités. Chemin faisant, il causait volontiers avec les passagers, et nos deux peintres eurent bientôt gagné sa confiance et ses bonnes grâces, à tel point qu'ils osèrent risquer quelques plaisanteries sur une vieille chronique dont le souvenir excite presque toujours la mauvaise humeur d'un Malouin. — Ils lui parlèrent de ces fameux chiens qui passaient autrefois pour faire une guerre acharnée aux mollets des voyageurs.

— Vous avez assez vécu pour avoir été témoin de leurs ravages, dit l'un des peintres au batelier. — Vous croyez donc à ces histoires-là? demanda le marin. — Le moyen de ne pas y croire, lorsque le fait est constaté par des chansons? — J'en sais plus que bien d'autres sur ce chapitre, reprit le batelier.... Mais voici le vent qui devient bon, nous allons mettre à la voile.

Cette opération achevée, les deux voyageurs, qui étaient passablement curieux, reprirent l'entretien où ils l'avaient laissé.

— Ce que je sais là-dessus, continua Jérôme, m'a été appris par mon père, qui est mort bien vieux, savez-vous? A quatre-vingt-seize ans! Moi, qui n'en ai que soixante, je lui ai fermé les yeux l'an dernier. C'était un brave marin qui avait vu bien du pays; on l'avait pris tout jeune pour l'embarquer sur un vaisseau de la marine, et puis, un beau jour, lorsque ses blessures l'eurent rendu incapable de continuer son service, on le descendit à terre en lui disant: Grand merci! arrange-toi comme tu pourras!... Mon pauvre père serait peut-être mort de faim et de misère sans une bonne rencontre qui le sauva.

Il était revenu à Saint-Malo, son pays, et un jour qu'il se promenait tristement sur la jetée, il sentit une lourde main le frapper amicalement sur l'épaule, tandis qu'une grosse voix bien connue lui disait: — C'est toi, Jérôme? — Bertrand! s'écria mon père en reconnaissant un de ses anciens camarades d'enfance.

Ce nom de Bertrand était alors fameux à Saint-Malo. Celui qui le portait venait de se rendre célèbre en faisant la chasse aux Anglais. Bertrand était un enfant du peuple; après avoir recueilli un petit héritage, il s'était fait marchand: son commerce prospérait, ses affaires allaient à merveille et lui arrondissaient une jolie fortune, lorsque tout à coup, par une fantaisie inconcevable, le marchand vendit sa boutique et sa maison, reprit ses économies placées chez un banquier et acheta de cet argent un mauvais petit navire qu'il arma bravement et avec lequel il se mit en course. — « Le pauvre diable, disait-on, n'ira pas loin sur cette coquille de noix! » Mais bientôt on eut de ses nouvelles. Le corsaire Bertrand revint sur un brick qu'il avait pris aux Anglais, et il traînait à sa suite quatre bâtiments marchands capturés dans l'espace de quinze jours.

— Tu as entendu parler de moi, dit le corsaire à Jérôme; tu sais quel métier je fais... Et toi, où en es-tu?

Mon père dit quelques mots de ses malheurs à son ancien compagnon, qui l'interrompit :

— Je ne suis pas fâché de te trouver pauvre, puisque cela me donne le plaisir de faire quelque chose pour toi. Cependant j'aurais mieux aimé te voir alerte et solide, pour t'emmener avec moi dans ma prochaine expédition; j'aurais eu là un bon matelot de plus!... Mais, puisqu'il n'y a pas moyen, parle, que veux-tu? Je suis riche, ne te gêne pas.

Touché jusqu'aux larmes, Jérôme répondit :

— Il me reste assez de force pour conduire une petite embarcation. Mon ambition serait d'avoir un bateau à moi, pour aller à la pêche et transporter les passagers de Saint-Malo à Saint-Servan.

— Tu l'auras, reprit Bertrand, et, en attendant, voici une bourse qui t'appartient. Quand je fais une prise, je réserve toujours une part pour mes amis qui sont dans le besoin. Cet argent te revient donc de droit; c'est une dette que j'acquitte.

Deux jours après, Jérôme avait un bateau tout neuf, parfaitement équipé, et le corsaire Bertrand se remettait en course.

Le batelier s'arrêta, comme si son histoire était achevée. Ses deux auditeurs, qui s'attendaient à un tout autre récit, le ramenèrent à la question.

— J'entends bien, reprit-il; vous voulez l'histoire des chiens de Saint-Malo, la véritable histoire que nul ne sait, excepté moi?... Mais non; je ne l'ai jamais racontée à personne. — Ce n'est pas une raison. Personne non plus n'a jamais donné une pièce d'or pour une promenade d'une heure? Eh bien! voici une pièce de vingt francs pour la course et l'histoire. Pourquoi hésiter? Est-ce une indiscrétion qui pourrait nuire à quelqu'un? — Non, car tous les héros de l'aventure sont morts. — En ce cas, rien n'empêche de gagner les vingt francs. — Vous avez raison, reprit le batelier, et ce récit est une justice que je dois à des innocents calomniés. Oui, messieurs, la postérité a été injuste envers les chiens de Saint-Malo; on les a injustement accusés de méfaits qu'ils n'ont jamais commis; on a gratuitement flétri leur mémoire. Voici d'où sont venus tous ces bruits fâcheux:

Il y a bien longtemps, je pourrais même dire il y a plusieurs siècles, un certain nombre de boule-dogues fut enrégimenté pour veiller la nuit dans le port. C'était une bonne idée et une excellente institution; car les hommes ne suffisaient pas à cette garde difficile. La nuit, quand la marée était basse et que les bâtiments se couchaient sur le sable, les voleurs se glissaient dans l'ombre et se livraient au pillage des marchandises. Les chiens mirent bon ordre à ce trafic criminel; s'ils mordirent des jambes, ce fut celles des bandits, qui n'osèrent pas se plaindre ouvertement, mais qui, voulant se débarrasser d'une surveillance incommode, répandirent de sourdes calomnies sur le compte de leurs honnêtes ennemis, en disant qu'ils s'attaquaient aux passants inoffensifs, et que les étrangers surtout avaient à souffrir de leurs mauvais procédés. Malgré ces rumeurs, qui faisaient quelque tort à la réputation de Saint-Malo, les chiens furent maintenus dans leur poste, et ils s'y trouvaient encore à l'époque où mon père quitta le service de la marine royale.

En ce temps-là, Saint-Malo était une ville bien plus florissante qu'aujourd'hui; les grosses fortunes s'y trouvaient en grand nombre. Un jour, qu'il avait besoin d'argent, le roi Louis XIV était venu frapper à la porte d'un de nos armateurs, et l'armateur, sans vider sa caisse, lui avait prêté 30 millions en écus de six livres. Cette opulence régnait encore dans la ville où Duguay-Trouin avait versé les richesses de Rio-Janeiro. Aussi fallait-il voir quelle vie on menait, quel luxe on étalait! Saint-Malo rivalisait avec Versailles, avec Paris. C'était le diamant de la Bretagne. Notre petite ville aurait pu acheter Rennes et Nantes sans se ruiner. On venait de toutes parts s'amuser chez nous. Les régiments demandaient comme une faveur d'être mis en garnison à Saint-Malo, qui serait devenue une des plus vastes cités de France si la mer, qui l'environne de toutes parts, ne s'y était opposée. C'est à cet obstacle que Saint-Servan doit son existence et son développement.

Alors déjà Saint-Servan commençait à compter; on y construisait de jolies habitations; les armateurs et les étrangers s'y établissaient, et les deux villes si étroitement unies par leur voisinage, entretenaient un commerce de bonnes relations, de plaisirs et de fêtes continuelles. —

Tout à coup, dans une de ces fêtes, on vit apparaître une jeune femme d'une beauté merveilleuse. Quel était son nom? D'où venait-elle? Voila ce que personne ne sut dire. On apprit seulement qu'elle habitait depuis peu à Saint-Servan une petite maison charmante et isolée. On disait cette maison meublée et décorée avec un luxe inouï par des ouvriers venus de Paris. Du reste personne n'y était entré; l'étrangère ne recevait aucune visite et ne répondait à aucune question. Ses domestiques, une vieille gouvernante et un nègre, observaient la même réserve. La curiosité, vivement piquée, en fut pour ses frais et ses peines. Dès qu'elle se vit suivie, épiée, interrogée, entourée par un flot de curieux et d'adorateurs aussi indiscrets les uns que les autres, l'étrangère cessa de se montrer dans le monde, elle refusa toutes les invitations et repoussa toutes les avances. On ne l'aperçut plus que de temps en temps à la promenade, où elle allait toujours très élégamment et magnifiquement vêtue, toujours accompagnée de sa duègne, et escortée de son nègre. Les téméraires qui tentèrent de l'aborder furent repoussés avec une hauteur dédaigneuse et superbe. Il fallut se contenter de l'admirer de loin.

Cependant, la belle inconnue, — c'est ainsi qu'on l'avait surnommée, n'était pas fière et dédaigneuse pour tout le monde. Le mystère dont elle s'enveloppait avec tant de soin cachait une tendre faiblesse. Chaque soir, un jeune officier de marine sortait de Saint-Malo et se dirigeait vers Saint-Servan. Enveloppé dans un manteau à la Richelieu, il se glissait sans être vu jusqu'à la petite porte d'un jardin. Une clé qu'il avait dans sa poche ouvrait cette porte, et l'heureux jeune homme était reçu à bras ouverts. Personne ne se doutait de son bonheur, qui est toujours resté secret pour tous, excepté mon père, mêlé plus tard à cette intrigue. Vous allez voir comment.

Un jour, la maison de la belle inconnue s'ouvrit pour un mauvais visiteur. Celui-ci entra en plein soleil et par la grande porte. C'était un homme d'un âge mûr, de haute taille, les cheveux grisonnants, le teint bronzé, les traits fortement accentués. Deux larges cicatrices coupaient son visage. La manche droite de son habit était vide et agrafée sur sa poitrine. A son aspect, la jeune femme pâlit et chancela; lui, au contraire, manifesta la joie la plus vive en la voyant; deux grosses larmes mouillèrent ses yeux, et, quand il se fut rendu maître de sa profonde émotion, il dit :

— Ne me reconnaissez-vous pas? C'est moi! Bertrand! Bien changé, n'est-ce pas, Cécile, bien mutilé, mais pour vous, et voilà ce qui me console!... Tout ce que vous m'avez demandé, tout ce que je vous ai promis, je l'ai tenu, je vous l'apporte : vous voyez à quel prix! Un nom glorieux, la fortune d'une reine, voilà ce que vous vouliez, voilà ce que je vous donne aujourd'hui... Oui, Cécile, mon nom est la terreur des Anglais et l'amour des Bretons; je l'ai rendu célèbre, je puis le faire noble, et je le ferai si vous tenez à un vain titre. Que ne ferai-je pas pour vous! N'ai-je pas déjà changé ma vie, mon humeur et mon âme pour vous plaire? N'ai-je pas renoncé à une douce existence, à une paisible fortune? N'ai-je pas couru les hasards, les périls, et affronté mille fois la mort qui me faisait peur? Vous n'aviez voulu de moi qu'à cette condition, et il fallait satisfaire vos adorables caprices. Je m'y étais engagé et je suis homme de parole; vous n'aurez pas à vous repentir d'avoir compté sur ma loyauté, le jour où vous avez daigné accepter ma main... cette main que je ne puis plus vous tendre, hélas! C'est la chance de la guerre : un bras de moins, et l'autre ne vaut guère mieux! Je ne me suis pas épargné, car je voulais faire dignement les choses. Et je ne me plains pas, puisque la Providence m'a laissé les yeux pour vous voir, le cœur pour vous aimer, la vie pour être heureux près de vous. Je vous l'ai dit, Cécile, tous vos rêves d'ambition sont accomplis; parlez, ordonnez; vous avez un esclave pour vous servir, et des millions à prodiguer selon vos fantaisies. Voulez-vous rester? voulez-vous partir? Dans quel palais voulez-vous que je vous conduise? Quels lieux vous plaît-il d'éblouir? Vous avez désiré venir ici, il y a un an, lors de mon dernier voyage; j'y ai consenti, en ne vous demandant qu'une seule chose : c'était de vivre ignorée et cachée, car j'ai toutes les faiblesses de l'amour, et la jalousie en est une. Vous avez fait ce que je vous demandais, n'est-ce pas? Et maintenant le luxe, l'éclat, les triomphes!... car je serai là pour vous protéger et pour veiller sur mon bonheur!

Le charme de cette entrevue fut refroidi par la contrainte de Cécile, et, malgré l'aveuglement de la passion, Bertrand s'aperçut qu'il était seul à se réjouir de son arrivée.

Un soupçon terrible s'empara de son esprit, et il s'efforçait de le repousser, lorsque, de la fenêtre du salon où Cécile l'avait laissé, il vit la jeune femme remettre furtivement au d mestique nègre un papier plié en forme de lettre.

Cinq minutes après, Bertrand lisait les deux lignes suivantes, écrites sur ce papier par la main de Cécile :

« Ne viens pas ce soir, mon ami. Il est revenu. Attends. Il repartira, ou bien nous fuirons ensemble. »

Sur l'adresse on lisait : — Au chevalier de B... »

— Tu diras à ta maîtresse que tu as fait sa commission, dit Bertrand à l'esclave. Ta vie me répond de ton obéissance !

Puis le cspitaine, dévorant sa douleur, se mit à réfléchir sur sa position. Qu'avait-il à faire? Devait-il provoquer le chevalier ? Mais le bras qui lui restait était trop faible pour manier une arme. Le duel, c'était la mort pour lui ; et sa mort livrait Cécile à son séducteur.

— L'honneur ne peut exiger cela de moi, dit Bertrand. D'ailleurs il ne s'agit pas d'honneur ici ; c'est une vengeance qu'il me faut !

Tout en songeant, il se dirigea vers la porte de Saint-Malo, et il alla au café où se réunissaient les officiers de marine. On lui désigna le chevalier, et il le regarda de manière à le reconnaître dans la nuit la plus profonde. Cela fait, il revint chez lui, et y resta jusqu'au soir. En sortant, il dit à Cécile qu'il ne s'absentait que pour quelques minutes ; puis il ordonna secrètement à un matelot qui le servait de faire sentinelle près de la maison et de mettre en fuite quiconque se présenterait.

Huit heures sonnaient ; mon père, que le capitaine avait fait prévenir, se tenait avec sa barque au rivage de Saint-Servan. Bertrand lui serra la main et entra dans le bateau.

Pendant la courte traversée, ils échangèrent quelques paroles.

— Vous avez là un beau chien ! dit Jérome au capitaine.

— Oui, répondit Bertrand, en flattant de la main l'animal qui avait bondi avec lui dans le bateau ; un beau chien que j'ai ramené d'Afrique ; je l'ai pris tout petit, je l'ai élevé ; c'est un ami sur lequel je puis compter. Je l'ai appelé *Fidelio*, il est digne de ce nom.

A sa grande surprise, Jérôme entendit le chien du capitaine pousser un rugissement de tigre.

Quand le chevalier se présenta comme à l'ordinaire à la petite porte du jardin, il la trouva fermée. Le matelot qui faisait sentinelle le força de s'éloigner. Il rôda quelque temps autour de la maison ; puis, voyant que tout accès lui était interdit, il s'éloigna.

Au moment où il mettait le pied sur le rivage de Saint-Malo, Bertrand n'eut qu'à étendre la main et à dire deux mots :

— Va, Fidelio !

Le tigre s'élança et saisit à la gorge le chevalier qu'il terrassa. Le malheureux jeune homme n'eut pas le temps de pousser un cri.

— Assez, dit le capitaine.

Fidélio revint, et l'aurore commençait à poindre lorsque Jérôme repassa dans sa barque Bertrand et son compagnon. Alors il vit bien que c'était un tigre, et le capitaine lui apprit ce que je viens de vous raconter, et ce qu'il m'a répété peu de temps avant de mourir.

Le lendemain, on trouva sur le rivage le corps du chevalier horriblement déchiré. Les chiens de garde furent accusés de ce meurtre : accusation que confirmait les calomnies répandues sur eux. On les condamna donc à mort, et ils furent exécutés à coups de pistolet par les camarades de l'infortuné chevalier de B...

La belle inconnue disparut le même jour et on n'entendit plus parler du brave corsaire Bertrand.

Eugène GUINOT.



HENRI IV ET LE LANSQUENET

I.

LES LIGUEURS ET L'ARMÉE ROYALE.

Le 20 mars 1574, au moment où dix heures sonnaient à l'horloge du prieuré de Montmorency, une berline attelée de deux andalous de race, courait à fond de train sur la route de Saint-Denis à Paris. Les stores étaient soigneusement baissés, et le cocher, dont la figure disparaissait sous un large feutre, portait une sorte de houppelande sous les vastes plis de laquelle un observateur attentif pouvait discerner la forme d'armes cachées. Les chevaux, fatigués sans doute d'une longue course, laissaient bruyamment échapper leur haleine qui s'exhalait en nuages de vapeur, et se mêlait aux tourbillons de poussière soulevés par la rapidité de l'équipage. — Halte! cria bientôt une voix de l'intérieur ; laissons un peu souffler ces pauvres bêtes. Le postillon obéit avec un empressement respectueux, et la voiture s'arrêta devant la grille d'un parc qui dépendait du château de La Vrillère.

En ce moment, deux personnes parurent derrière cette grille ; un vieillard et une jeune fille. Le vieillard, dont la tête découverte, dépouillée de cheveux, avait cette apparence d'ascétisme qui commande à tous le respect, se tenait avec déférence auprès de la jeune fille. Cette dernière doit jouer un rôle assez important dans le cours de notre récit pour que nous demandions au lecteur la permission de tracer hâtivement son portrait. Agée d'environ dix-sept ans, elle possédait cette beauté qui fait naître l'enthousiasme de l'admiration. Elle était petite de taille, blonde, délicate comme ces fleurs d'Orient qu'un souffle d'air emporte, mais avec des allures souples, des yeux d'un noir profond dont la cornée limpide s'irisait de mille reflets, des lèvres dont le sourire, emprunté aux vierges de Léonard, avait cette suprême douceur qui n'exclut pourtant pas la fermeté. Il y avait en un mot, sur ses traits, cette expression de suave candeur qui fait invinciblement baisser des regards trop hardis. Il était aisé de comprendre à la voir, à la fois si timide et si déterminée, si chaste et si remplie de

tendres promesses, que, chez elle, l'âme absorbait le corps, et que, de même qu'il faut un rayon de soleil à la fleur, il lui fallait, à elle, un rayon d'amour, ce soleil du cœur que Dieu envoie aux uns comme un martyre, aux autres comme un avant-goût des joies du ciel.

Ce fut le vieillard qui prit le premier la parole : — Voyons, dit-il à la seule inspection des panneaux, à quelle maison cette équipage appartient. Et, se faisant un garde-vue de ses mains, il dirigea toute son attention vers les armoiries de la portière. — Eh bien ! monsieur Magdebourg, questionna la jeune fille, que voyez-vous? — Hélas ! mademoiselle Marie, je ne vois rien ; car mes yeux s'affaiblissent ; regardez vous-même. — Je vous préviens, répondit la jeune fille, que je ne suis pas très versée dans la noble science héraldique ; je vais néanmoins essayer de faire parler ces chiffres, mais si je me trompe, vous serez, j'espère, indulgent. — Lisez, je vous prie, mademoiselle ; lisez. — Il y a, dit-elle enfin, un écu d'or à deux fasces de gueules, accompagnées de neuf merlettes de même, quatre en chef, deux en face et trois en pointes, mises en écartelée d'argent au sautoir d'azur. — Oh ! oh ! fit le vieillard, le blason des Mornay. Et, ne pouvant regarder dans l'intérieur du carrosse, il reporta son examen sur celui qui le conduisait. Tout à coup il s'anima, et dit avec une certaine exaltation : — Saluez ! mademoiselle de La Vrillère ; saluez M. Duplessis-Mornay, cet homme de bronze attaché depuis vingt ans à la fortune d'Henri de Navarre ; voyez, c'est lui, c'est bien lui qui mène... je le reconnais malgré son travestissement ; il s'agit là sans doute d'une affaire qui importe aux intérêts du roi... Le comte Mornay est d'ailleurs un ami de monsieur votre père... Saluez, saluez bien bas ! Et lui-même s'inclina si profondément, sans toutefois rien compromettre de sa dignité, que l'on eût dit d'un homme de cour chez lequel les démonstrations de la politesse sont la parfaite mesure de la valeur personnelle.

Quant à Marie, qui avait été souvent endormie au récit des exploits chevaleresques du Béarnais, elle se sentait disposée à reporter sur Mornay une partie de cette admiration naïve qu'elle avait vouée à son aventureux souverain. Aussi y eut-il à la fois, dans la révérence gracieuse qu'elle lui adressa, une nuance de respect, de dévouement et d'enthousiasme. Le rideau de soie de la voiture venait de s'entrebâiller légèrement, et un œil animé de l'éclat le plus ardent se montra par cette étroite ouverture ; Puis, sur un ordre du personnage mystérieux auquel cet œil appartenait, les deux andalous repartirent avec une incroyable vitesse. Il y avait à peine vingt minutes que la voiture roulait ainsi, lorsque trois hommes, simplement vêtus en bourgeois, se posèrent carrément au milieu du chemin. — Place ! place ! leur cria Mornay. Pour toute réponse, un des trois hommes alla ramasser une arquebuse dans le fossé — Arrête ! dit-il ensuite au comte en le couchant en joue ; arrête, ou tu es mort !

Le visage de Mornay devint aussi blanc que le point de Bruxelles qui s'échappait, sous son manteau, des manches de son justaucorps. Il se hâta d'obéir à l'avis qui lui était si impérieusement donné. — Qui êtes-vous ? demanda-t-il ensuite en cherçant en secret la garde damasquinée de son épée. — Qui nous sommes? des ligueurs, échappés par miracle de Paris! — Bien ! fit le comte en affectant un grand calme ; et que voulez-vous ? — Deux choses ! — Dites vite, fit le comte ; je suis pressé. — D'abord, reprit le soldat de Mayenne, si nous sommes sortis de la ville, malgré les dangers qui nous enveloppaient, c'est que nous avions faim ; or si, par aventure, tu portais des vivres aux assiégeants, elles conviendraient certes mieux à des estomacs d'assiégés. As-tu des vivres? — Non, certes. — Alors, continua le ligueur, il ne nous reste plus qu'à nous en assurer en visitant ta voiture, qui, Dieu me damne ! paraît avoir quelque chose de suspect.

Cette nouvelle prétention du ligueur ne parut pas sans doute rassurante à Mornay, car son émotion menaça un moment de le trahir. — Eh! oui, poursuivit l'homme à l'arquebuse, nous sommes tout simplement envoyés pour nous assurer si votre maudit Bourbon est à l'épreuve d'une bonne lame ; or, à défaut de vivres, le Bourbon est-il là ? Le comte promena autour de lui des yeux inquiets, comme pour chercher un appui, un aide, un défenseur. Il ne vit rien ; tout était désert dans la plaine. — Tiens ! tiens ! fit le ligueur avec le ton du sarcasme, te voilà tout surpris, comme si je te demandais de partager

avec nous la responsabilité d'une mauvaise action. Cependant, tu vas en convenir, nous sommes logiques : puisque c'est votre Béarnais maudit qui nous affame, en faisant ainsi le siége de sa future capitale, dans laquelle, crois-le bien, il n'entrera jamais, c'est à lui, n'est-ce pas, de payer en une minute les douleurs que subissent, depuis trois mois, les cinq cent mille âmes qui, par lui, souffrent les horribles tortures de la faim? N'est-ce pas juste? — Pour cela, non! s'écria avec assurance le comte, dont l'intention évidente était de gagner du temps. Mais le ligueur haussa les épaules et fit un pas vers la portière du carrosse.

Le comte, d'un geste rapide, lança son manteau à dix pas, se redressa sur son marche-pied, l'épée haute, et se précipita d'un bond sur la route. — Ventre-Saint-Gris! cria l'inconnu de la voiture en se jetant, à son tour, au dehors l'épée au poing. Alors commença une terrible mêlée, dans laquelle l'acier se choqua en renvoyant des bruits multipliés à l'oreille et des éclairs scintillants aux regards. Ces cinq hommes, qui se battaient en gens de guerre, ne poussaient pas un cri, pas une exclamation, pas un soupir. Leurs bras s'abaissaient ou se relevaient, selon qu'il fallait parer un coup porté en pleine poitrine, faire soi-même une riposte ou tenter une feinte, selon les règles de l'art.

Il eût été difficile de prévoir, d'après la vigueur du début, quel pourrait être le résultat de la lutte. Cependant une voix douloureuse ne tarda pas à dominer ce cliquetis sourd : — A moi! à moi! appelait un ligueur serré de près, et dont le sang s'échappait, comme le vin jaillit d'une outre, par deux ouvertures que lui avait faites au milieu du corps l'épée de l'inconnu. Ainsi percé de part en part, il vint tomber sur le revers du fossé. — Ouf! fit-il encore. Et sa vie s'échappa parmi le sang qui, avec ce dernier mot, remonta jusqu'à ses lèvres.

Mornay venait d'atteindre un second ligueur entre la cinquième et la sixième côte. Celui-ci ne dit rien et s'affaissa doucement sur lui-même, car la lame avait pénétré aux trois quarts dans sa poitrine. Il était mort. Le troisième, déjà touché sous l'épaule, et se voyant seul, voulut chercher son salut dans la fuite; il fit à peine quelques pas. A bout de douleur, il se baissa, mit une main à terre, puis un genou, puis le corps entier. Il était allé rejoindre ses camarades dans l'éternité.

Philippe de Mornay, que l'exaltation de la lutte paraissait avoir rajeuni de trente ans, se tourna vers le voyageur mystérieux, auquel il envoya un sourire empreint d'affection plus encore que de l'orgueil du triomphe. Ce dernier lui rendit son sourire et remonta silencieusement dans la voiture, qui, sous la conduite du comte, repartit au galop dans la direction de Paris.

Paris, depuis trois mois, ressemblait plutôt à une nécropole qu'à la capitale du monde civilisé. Dans l'intérieur de ses murs, on rencontrait partout des gens à face morne que la famine dévorait. Au dehors, campait l'armée royale, gorgée de vivres et de vin; mais pieds nus, cuirasses trouées, étendards en lambeaux. De temps en temps, les Parisiens et l'armée royale échangeaient quelques arquebusades; mais quand les premiers tentaient une sortie pour aller au devant d'un chariot de farines envoyé par le duc de Parme, sous l'escorte de quelques reîtres prudemment déguisés en paysans, les seconds les repoussaient avec de grandes pertes et s'emparaient des farines, qu'ils se faisaient un jeu cruel de semer au vent. Quant aux reîtres, si on leur laissait la vie sauve, ce n'était pas du moins sans leur faire subir une humiliation qui se traduisait invariablement pour eux en quelques chiquenaudes sur le nez. Ils recevaient les chiquenaudes en maugréant et en jurant; toute leur protestation se bornait là.

Telle était à peu près la triste physionomie des choses quand le carrosse que nous suivons s'arrêta à cinq cents toises environ de la porte Saint-Denis. L'inconnu en descendit pour s'avancer seul et à pied vers les travaux de siége commencés, depuis le matin, sous la conduite de Turenne. — On ne passe pas! lui cria la première sentinelle, en croisant sa hallebarde. — France et Navarre! répondit l'étranger.

La sentinelle, fidèle au mot d'ordre, se remit aussitôt au port d'arme et continua sa faction avec la flegmatique insouciance caractéristique du soldat. Ce fut alors le tour de Turenne à inquiéter le nouveau venu, dont un œil était couvert d'un large bandeau de soie noire, et dont le costume singulier moitié de cour, moitié de ville, faisait naître de vagues soupçons. A cet

effet, il détacha vers cet étrange personnage son plus jeune officier. — Qui êtes-vous? lui demanda l'officier. — Un envoyé du roi. — Avez-vous un ordre écrit? — Tenez, monsieur, répondit le voyageur en remettant un papier sur lequel s'étalait complaisamment un sceau aux armes de France.

L'officier prit le sauf-conduit, qu'il alla remettre immédiatement à Turenne. — Diable! diable! disait en ce moment Turenne, ce personnage-là me paraît assez louche, avec son feutre sans diamant ni plume, son taffetas sur l'œil, et surtout l'obstination qu'il met à me tourner le dos. — C'est pour vous prouver sans doute, monsieur le vicomte, répondit son interlocuteur, que s'il a la vue mauvaise, il n'est du moins ni tors ni bossu.

Turenne prit le laissez-passer et lut à haute voix :

« Nous, par la grâce de Dieu, donnons ordre
» de toujours répondre au porteur du présent
» comme on le ferait à nous-même. De plus,
» enjoignons à tous chefs ou soldats de lui ac-
» corder, sur sa demande, compagnie, aide ou
» protection. C'est là notre bon plaisir (1).
» Donné au château de Vic, le 19 mars 1594.
» (Signé) : HENRI DE BOURBON. »

— Vous avez entendu, messieurs? s'écria Turenne. L'ordre est formel. Que l'un de vous reporte, chapeau bas, cet écrit à l'envoyé de Sa Majesté, et, afin qu'il ne soit plus inquiété, que dix ordonnances partent immédiatement au galop avec la mission expresse d'avertir de sa présence tous nos chefs de corps.

L'inconnu, qui s'était jusque là tenu modestement à l'écart, remit assez négligemment dans sa poche le précieux talisman auquel il était redevable d'une réception si respectueuse, et s'avança seul dans l'intérieur du camp. Il poussa droit à un jeune commandant de hallebardiers dont la tenue était d'assez bonne compagnie, mais dont l'œil gris, presque toujours baissé, avait une expression d'hypocrisie et de malice haineuse bien plus que de noblesse et de loyauté. — Vos hommes sont-ils sûrs? lui demanda-t-il après l'avoir salué. — Oui, monsieur, répondit le commandant; seulement, depuis hier, ils commencent à dire que les droits d'Henri de Navarre à la couronne de France ne leur paraissent plus aussi bien fondés. — Oh! oh! fit l'envoyé avec une grande hauteur, j'avais cru jusqu'à présent qu'un soldat se battait et ne discutait pas. — C'est vrai, monsieur, quand il rencontre des poitrines étrangères au bout de son mousquet.

Cette réponse péremptoire parut calmer les chatouilleuses susceptibilités de l'inconnu : — En ce cas, dit-il, faites venir, s'il vous plaît, vos compagnies. Sur un geste du commandant, un clairon sonna l'appel. Les pelotons, ainsi convoqués, vinrent aussitôt se grouper autour de leur chef. — On vient de me dire, fit l'inconnu, que vous teniez le roi pour un usurpateur. Est-ce vrai?

Les fronts se courbèrent devant l'irrésistible ascendant de cette parole qui recélait plus d'interrogation que de menace. — Vous savez certainement tous, reprit-il, que la branche des Valois est éteinte?... — Oui, oui! interrompirent deux cents voix. — Vous savez aussi que Robert, comte de Clermont, est le dernier fils de saint Louis, lequel représente de droit la nouvelle branche des Bourbons? L'auditoire, peu lettré, flatté que l'on ne mît pas en doute la profondeur de son savoir historique, répondit avec unanimité : — C'est juste. — En ce cas, messieurs, acheva l'étranger en se découvrant pour en donner lui-même le signal, proclamez donc l'héritier légitime du trône! — Vive Henri IV! riposta la foule prête désormais à se faire tuer pour une cause qu'elle avouait bonne par un mouvement de pur entraînement. L'inconnu, profondément touché, remit son feutre, et dit au commandant : — J'attends maintenant, monsieur, que vous me communiquiez vos observations particulières sur la fidélité de vos inférieurs.

Le commandant répondit avec une animation qu'un témoin inattentif eût prise volontiers pour un attachement exagéré à ses devoirs : — Il y a, près d'ici, un jeune lieutenant de lansquenets dont il est surtout, je crois, nécessaire de se défier. Tous les soirs il déserte, et l'on dit, tout bas, qu'il a des intelligences avec M. de Mayenne; ses hommes eux-mêmes sont atteints par la contagion et répètent partout qu'un roi qui prend son peuple par la famine est un mauvais roi. — Le nom, ventre-saint-gris! le nom! demanda

(1) Cet écrit est consigné, tout au long, dans les Mémoires de Duplessis-Mornay, tome II, page 107

l'envoyé royal avec pétulance. — Il s'appelle Saint-Rieul-Beautreillis, et j'ajouterai, pour légitimer ma dénonciation, toute dans l'intérêt de Sa Majesté, que je suis le comte François Grammont de La Tour. — Merci, monsieur de La Tour, fit l'inconnu, qui, dans son ardeur, ne remarqua pas l'air triomphant du comte. Merci; le roi, je l'espère, vous tiendra compte de vos bons offices. Puis il fit un nouveau salut au comte Grammont de La Tour et s'éloigna pour aller immédiatement aborder le lieutenant des lansquenets, contre lequel, pendant le trajet, s'était amassée toute sa colère.

Le lansquenet, un des principaux personnages de notre histoire, avait une de ces têtes toute d'expression et de sentiment dont Van Dyck empruntait le caractère pour ses figures les plus idéalement poétiques. Tout dans sa personne concourait à lui gagner des sympathies : il était mince et nerveux avec des allures vives, délicat avec des mains patriciennes, et, sans le feu qui jaillissait de son regard, on eût aisément pu croire que le hasard avait dû seul faire de lui un homme de guerre. Il résumait en un mot ce type de modestie, de loyauté, de bravoure que l'on voit s'effacer le siècle suivant pour ne reparaître qu'à la cour du grand roi, dans ces admirables salons de Versailles où tous les talents, toutes les beautés, toutes les gloires, un moment cachés, semblaient s'être assigné rendez-vous. La colère de l'inconnu tomba devant ce regard qui semblait une vitre à travers laquelle on pouvait arriver jusqu'à l'âme. Toutefois, malgré cette impression favorable, il jugea à propos de pousser à bout l'interrogatoire. Après deux secondes de mûr examen, il dit au lieutenant d'un ton sec, où perçait, malgré lui, beaucoup d'indulgence : — Monsieur, de nombreux rapports établissent vos fréquentes absences du camp. — Cela est vrai, monsieur, répondit spontanément le lansquenet. Dans mes compagnies, grâce à ma juste sévérité, chacun est rigoureusement esclave de la discipline, excepté moi pourtant, qui sais si bien la faire respecter chez les autres. — Ces rapports ajoutent même, continua l'envoyé royal avec quelque effort, que ces absences se rattachent à un système dans lequel, pour ma part, je veux bien voir plus de légèreté que de véritable calcul... — Monsieur, interrompit avec chaleur le lansquenet, formulez, je vous prie, votre accusation. — Eh! eh! fit l'inconnu en parlant vite, de crainte de manquer de courage dans la tâche que son devoir lui imposait, mon accusation pourtant est précise. On vous reproche d'entretenir des intelligences avec M. de Mayenne, l'ennemi personnel du roi. La nuit, en effet, vous disparaissez mystérieusement pour ne revenir que le matin assez tôt pour qu'on ne vous voie pas, et assez tard pour avoir pu, pendant ce temps, trahir peut-être des intérêts sacrés.

Jean Saint-Rieul-Beautreillis fit un bond de surprise. Il eut dans la bouche une exclamation, dans l'œil un éclair, et dans la main une crispation. — Oh! dit-il ensuite d'une voix altérée par l'émotion, et en laissant retomber vers sa poitrine son visage plein d'un sentiment d'amère tristesse; oh! monsieur, sans le savoir et sans le vouloir aussi, sans doute, vous m'avez fait bien du mal! Cette parole émue avait un accent si vrai de généreuse douleur et de légitime orgueil froissé, qu'elle devait éveiller un écho dans toute âme sincère. L'envoyé royal en fut frappé. Il tendit, dans un élan spontané de sympathie naturelle, sa main à Beautreillis. — Croyez-le bien, monsieur, dit le lansquenet touché de cette marque de regret de la part d'un homme dont l'aspect lui imposait à son insu, si mon secret était de ceux qu'on peut confier à une autre personne qu'à son meilleur ami, vos paroles et votre noble démarche me l'eussent certainement arraché du cœur, si profondément qu'il y fût caché. — Gardez-le! dit l'inconnu; à votre âge, on se laisse aller aux égarements des passions bien plus qu'aux tentations du crime. Le jeune lieutenant, pénétré jusqu'aux larmes de cette délicate générosité, se rapprocha vivement de celui qui, cinq minutes avant, l'avait humilié dans son orgueil : — Eh bien! monsieur, dit-il avec cette grace communicative particulière aux âmes aimantes, puisque vous me traitez en ami, il ne sera pas dit que j'aurai été vaincu dans ce combat de loyauté. Ce secret, que ni la menace ni le feu ne m'eussent tiré du cœur, je vais vous le dire de mon plein gré, non point pour détourner un soupçon, mais pour légitimer votre confiance et mériter votre estime, à laquelle j'attache maintenant un haut prix.

— Oh! c'est parfaitement inutile, fit l'inconnu avec un bienveillant sourire où perçait une nuance de malicieuse bonhomie, je sais mainte-

nant qu'il ne s'agit plus de conspiration. Il y a là-dessous, je suppose, moins de politique que d'amour. Vous êtes amoureux, n'est-ce pas, monsieur Beautreillis? — Oui, monsieur, dit avec explosion le lansquenet, dont une rougeur naïve couvrait le front; oui, j'aime avec passion, avec délire, j'aime de toutes les forces de mon âme, j'aime étourdiment, follement, éperdûment une jeune fille, un ange, qui demeure non loin de Saint-Denis. Il n'est pas un battement de son cœur qui n'ait de l'écho dans le mien; je voudrais pouvoir lui donner toutes les joies du ciel au prix de mon propre malheur. Ici, ma vie est sans parfum, triste, décolorée; près d'elle, au contraire, je vis, je renais, je respire, parce que ses émanations constituent la partie la plus vitale de mon être, parce que sa voix fait vibrer au fond de moi-même mille cordes harmonieuses, parce qu'elle est enfin toute ma religion, toute ma foi, tout mon fanatisme! Ces paroles chaleureuses, prononcées avec le feu de l'entraînement, paraissaient ranimer dans le cœur de l'inconnu un foyer de sympathiques élans. — Eh bien! monsieur, acheva le lansquenet, voilà le secret de ma faute; voilà l'explication d'une conduite en apparence extraordinaire. Tous les soirs, une fois mon service fini, j'abandonne mon régiment pour courir à mes amours bien chastes, monsieur, je vous assure. Marie m'est aussi sacrée qu'une sœur; oh! si vous saviez comme je suis heureux d'avoir pu entrevoir l'ombre seule de son front à travers les franges d'or de ses rideaux! comme l'air qu'elle a respiré est doux à ma poitrine! Voilà, monsieur, je le répète, la seule cause de ces absences qui m'ont rendu suspect à la jalousie envieuse de quelques-uns. Ceci, je le sais, est contre la règle; mais je ne puis me défendre de cette attraction mystérieuse qui agit sur moi comme l'aimant sur le fer. Si je suis coupable, punissez-moi. — Le roi, monsieur, répondit doucement l'envoyé, le roi vous fera, sur ma demande, la remise d'une permission d'absence, afin de régulariser votre position et éviter, par là, tout prétexte d'accusation à vos ennemis. Et, en disant cela, il songeait à cette jeune personne qu'il avait, le matin même, entrevue à travers la grille du château de La Vrillère, situé, comme on le sait, à une courte distance de Saint-Denis. Le lansquenet remercia l'envoyé royal avec effusion. Celui-ci, pour se soustraire aux élans d'une reconnaissance gênante sans doute pour sa modestie, dit ces seuls mots à Beautreillis: — Le temps me presse, nous nous reverrons. Veuillez seulement, je vous prie, faire avancer votre bataillon.

Cette demande satisfaite, l'envoyé royal se plaça de façon à ce que pas une de ses paroles ne pût échapper aux lansquenets : — Vous prétendez, messieurs, leur dit-il, qu'un roi qui prend son peuple par la famine est un mauvais roi. Cette accusation est fondée s'il le fait froidement, par orgueil, vengeance ou ambition; mais s'il agit au contraire dans l'intérêt seul du pays auquel il se croit utile... si toutes les souffrances des assiégés lui font une morsure profonde au cœur; s'il passe ses nuits, sans sommeil, à pleurer, avec des larmes de sang, les cruelles nécessités de sa position... oh! je vous en supplie, alors, avouez-le, celui-là n'est pas indigne de la couronne; et, je le répète, s'il vous était donné de pouvoir lire en son âme, vous y verriez tant de grandeur, tant de générosité, tant d'amour que, j'en jure, vous en seriez touchés! Cette courte harangue, prononcée avec une conviction entraînante, électrisa tellement l'auditoire, que les plus incrédules eux-mêmes se mirent à leur tour à crier : — Vive Henri IV! vive le roi! — Merci, mes amis, merci! fit l'envoyé, dont l'œil s'humecta. Vive Dieu! ajouta-t-il comme se parlant à lui-même; heureusement que ce maudit blocus touche à sa fin. Et, après avoir pris congé de Saint-Rieul-Beautreillis, il fit encore une centaine de pas et vint aborder un vieux capitaine tout labouré de cicatrices glorieusement reçues, et qui commandait un corps d'arbalétriers : — Je sais, monsieur, lui dit-il avec une déférence mélangée de bonté, que vos soldats commencent à murmurer; faites-les donc approcher, je vous prie, que nous causions un peu, pour réchauffer, par quelques franches paroles, leur zèle qui se refroidit.

Cette demande était prévue. Les soldats sortirent de derrière un massif : — De tous les écarts de quelques-uns de l'armée, leur dit sévèrement l'envoyé, celui que le roi pardonne le moins, à coup sûr, c'est le vôtre; car vous allez, criant partout que l'arriéré de votre solde ne vous sera jamais payé. Voici ce que je suis, à cet égard, chargé de vous transmettre : Dans deux

jours, nous entrerons dans Paris; au nom de votre souverain, je vous en donne ma parole de gentilhomme. Le lendemain, pour reconnaître dignement vos services passés, l'arriéré de votre solde sera doublé. Vive le roi! — Vive Henri IV! crièrent les arbaletiers tout d'une voix. L'envoyé congédia les troupes d'un geste dans lequel perçait l'habitude du commandement, et, se tournant vers le vieux capitaine : — Votre nom, monsieur, s'il vous plaît, lui demanda-t-il de son même ton bienveillant. — Ramond, duc de La Vrillère. — Eh bien! monsieur de La Vrillère! reprit l'inconnu, je ferai part à Sa Majesté de vos bons services, et je ne doute pas qu'elle ne s'empresse, en échange du simple titre de chevalier que vous portez si dignement, de vous envoyer le grade de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. — Vous ajouterez, monsieur, appuya le capitaine, pour donner plus de poids à mes faibles mérites, que je laisse, pour me dévouer plus exclusivement à mon souverain, une fille unique à la garde d'un seul intendant, cela à une courte distance de Saint-Denis, c'est-à-dire exposée aux surprises ou tout au moins aux dangers de l'isolement.

L'étranger ne put réprimer un sourire qui effleura ses lèvres, car il venait de se rappeler le jeune lansquenet dont la confession se rapportait à merveille aux indications du vieux capitaine.

Après avoir pris congé des officiers qui l'entouraient, il revint sur ses pas pour rejoindre sa voiture. Mais Turenne, qui l'épiait, se trouva comme par hasard sur sa route. Après avoir examiné de nouveau ses traits avec attention, il prit à deux mains son feutre et s'inclina profondément. — Chut! Turenne, chut! fit l'inconnu en plaçant un doigt sur sa bouche. Et, tout souriant, il ajouta : Or ça, comment trouvez-vous que me va ce bandeau? Heureusement que des hommes seuls m'ont vu dans cette équipée! J'étais ainsi bien déguisé, n'est-ce pas? Mes moustaches, habituellement relevées, pendent comme les cordages d'un mât, ou si vous aimez mieux, ce qui est plus juste, comme les cheveux de ce pauvre Bussy, qu'on a, l'autre jour, retiré de l'eau devant Lagny. Il n'y a donc que mon nez, le premier de ma race, qui m'aurait pu trahir; mais je n'ai pas encore trouvé le moyen de le supprimer. — Moi, Sire, répondit Turenne, je vous reconnaîtrais partout et toujours. — Même avec mon nez dans ma poche? — Oui, sire. — Croiriez-vous, Turenne, que j'ai eu la force, pour ne point qu'on me devinât, de ne jurer qu'une fois? Ventre-saint-gris! c'est pourtant bon de jurer; mais voyons, vicomte, accompagnez-moi jusqu'à mon carrosse, et abstenez-vous, je vous en conjure, d'aucune démonstration qui me puisse faire connaître; couvrez-vous et appelez-moi tout simplement monsieur. Cinq minutes plus tard, la voiture du comte de Mornay, lancée à toute volée, faisait jaillir un éclair de chaque pavé sur la route de Paris à Saint-Denis.

II

OU NOTRE HISTOIRE COMMENCE.

Une sorte de brouillard, plutôt un crépuscule qu'une vapeur, commençait à envelopper la terre. Le soleil, depuis un moment couché, avait cessé de colorer d'un reflet de flamme les flèches aériennes du vieux Paris, dont les toitures d'ardoises, semblables aux minarets d'une ville orientale, avaient conservé ce reflet bleuâtre qui fait rêver longtemps les poètes. Le carrosse qui emportait la fortune de la France, en la personne de Henri de Navarre, courait toujours comme un ouragan. Mais, aussi vite qu'il marchât, il fut pourtant bientôt rejoint par un cavalier qui, penché sur le pommeau de sa selle, lutta d'abord de vitesse avec lui, puis finit par le dépasser, pareil à un météore. — Ventre-saint-gris! murmura le roi, qui, à cette apparition, avait présenté sa tête à la portière; voilà, si je ne me trompe, notre déserteur Beautreillis; il ne va pas trop mal pour un lansquenet! c'est même à désespérer notre cousin de Guise, lequel se prétend, avec cette fatuité qui le distingue, le meilleur écuyer de la chrétienté.

Saint-Rieul-Beautreillis, emporté par son arabe, criait parfois de sa voix la plus impérieuse :— Plus vite, Djinn, plus vite!.. Djinn, en digne cheval de sang maure, mit à peine douze minutes pour faire deux lieues. Parvenu à la grille du château de La Vrillère, où nous avons déjà vu le roi, un moment le matin, l'intelligent animal se raidit sur ses jarrets d'acier et s'arrêta court. Saint-Rieul sauta lestement à terre et conduisit son cheval, par la bride, dans un bois voisin où il l'attacha. Puis il revint sur ses pas,

appuya les deux mains sur sa poitrine comme s'il eût voulu comprimer les battements de son cœur, et se mit ensuite à escalader lestement un petit mur qui clôturait le parc de La Vrillère. Une fois de l'autre côté du mur, il s'avança avec précaution, en retenant son haleine, vers un bosquet construit sur un monticule qui, à gauche de l'avenue, faisait terrasse sur la route.

Plus il approchait et plus sa marche paraissait timide et circonspecte. On eût dit, à le voir à la fois si ému et si inquiet, qu'il craignait de troubler le sommeil d'une personne qui lui était chère, ou peut-être même de ne pas la trouver à la place où il s'attendait à la rencontrer. Cependant une forme blanche et vaporeuse était là, assise, dans l'attitude du recueillement ou de la prière. Beautreillis s'approcha d'elle, et lui dit avec un accent de voix douce et vibrante : — Oh! merci, mademoiselle Marie, merci d'être aujourd'hui venue.

— Oui, fit Marie, je suis encore venue malgré les reproches énergiques de ma conscience, qui me dit chaque fois qu'une pareille démarche de ma part est une double faute, envers mon père et envers Dieu... Je vous assure, mon ami, que ce sentiment de mon tort altère d'une façon bien cruelle le bonheur que j'éprouve à vous voir. — Je vous en prie, mademoiselle, interrompit Saint-Rieul, dont la voix était partagée entre des larmes et des sourires, ne troublez pas, par une semblable impression de regret, tout le charme que votre présence m'inspire. Pour éviter d'ailleurs un prétexte de reproche à votre conscience, je me suis toujours efforcé (rendez-moi cette justice) de faire taire en moi les cris trop impérieux de la passion, en ayant soin de ne vous parler qu'avec une extrême réserve, en refoulant courageusement au dedans de ma poitrine les expressions trop chaleureuses que l'admiration me dictait. Voilà, convenez-en, ce qui m'a rendu digne de votre estime, et ce qui doit tempérer un peu le blâme sévère de votre conscience. — C'est vrai, répondit Marie : vous avez toutes les délicatesses de l'âme. Sans cela, croyez-le bien, mon ami, je ne serais point à cette heure à vos côtés. Et, avec un ineffable abandon, elle lui prit une main qu'elle serra doucement entre les siennes. Beautreillis, plongé dans une douce rêverie, voyait s'entr'ouvrir devant sa pensée ce monde enchanteur de l'espérance, où de lumineux horizons se déroulent dans un avenir indéfini de joies ineffables et d'éternelle jeunesse; heures d'extase dont le souvenir, après de longues années, fait battre encore le cœur du vieillard et ramène un sourire sur ses lèvres flétries par le doute et les déceptions! — Voulez-vous, Saint-Rieul, lui demanda Marie, que nous passions en revue notre passé? nous parlerons après de notre avenir! — Tout ce qui vient de vos lèvres m'est doux, répondit Beautreillis.

Le lansquenet et la jeune fille s'assirent avec un joyeux abandon sur un banc de roche mousse, caressés par un dernier rayon de jour que tamisaient les branches noueuses de la charmille. — Il y a des moments, reprit Marie, où, comme je vous le disais, j'ai dans le cœur quelque chose qui ressemble à un remords. Mon père, avec cette exquise bonté que lui reconnaissent tous ceux qui l'approchent, n'a jamais eu pour moi qu'une tendresse constante et des procédés affectueux ; et cependant, je le trompe en me cachant de lui pour vous recevoir; aussi, chaque soir, en vous quittant, je fais de bien longues prières pour tâcher d'obtenir que Dieu éclaire enfin ma situation... mais, le lendemain, à peine la nuit venue, je m'achemine, toute rêveuse, vers ce bosquet qui doit nous voir réunis, sans pouvoir me défendre du sentiment inexplicable qui me pousse. Cela vient sans doute de ce que je mêle trop votre nom à mes prières et de ce que votre souvenir, sans cesse présent à ma mémoire, vient toujours troubler mon recueillement.

Beautreillis concentrait sur mademoiselle de La Vrillère ses facultés les plus aimantes. — Aussi, reprit Marie avec une hardiesse enfantine, ce n'est pas ma faute si vous vous êtes ainsi révélé à moi avec le prestige que l'on prête ordinairement aux seuls rêves de l'imagination. Marie s'arrêta, confuse, comme si, dans sa franchise, elle avait été entraînée au-delà du but. — Vous rappelez-vous, Saint-Rieul, poursuivit-elle, tous les incidents de notre première entrevue? — Oh! oui, répondit le lansquenet avec une émotion si puissante que sa voix semblait exhaler son dernier mot; il me serait donné de vivre plusieurs siècles, que je me les retracerais dans leurs moindres détails. Monsieur votre père, le jour de sa fête, avait réuni les officiers de son corps d'armée. Quand je vous vis, je ne sais ce qui se passa en moi; j'éprouvai des sen-

sations inconnues; je me sentis transformé. J'avais toujours à lutter, avant de vous voir, contre cette vague tristesse de l'orphelin qui n'a jamais connu les joies fortifiantes de la famille... Je vous le dis à vous, le bonheur des autres m'était insupportable. Je m'en retournai le cœur gonflé, la tête en fermentation. J'avais soif désormais d'une émanation de vos yeux comme l'homme du désert a soif d'une goutte d'eau; pour moi, comme pour lui, c'était une indispensable condition d'existence. Le lendemain, acheva Beautreillis en changeant le ton de sa voix par gradations de nuances, je vins, avec un mensonge à la bouche, faire une visite à M. de La Vrillère... et c'est en me retirant qu'il me fut donné de vous rendre un léger service, trop souvent exagéré depuis, mais auquel je dois l'inexprimable satisfaction de vous voir ainsi quelquefois... — Chut! interrompit Marie, en mettant, avec une vivacité charmante, un doigt en travers de ses lèvres; Avant d'aller plus loin, je dois réparer une erreur: Voilà déjà plusieurs fois, Saint-Rieul, que vous appelez exagérées les expressions chaleureuses que m'arrache le souvenir de votre belle action; Eh bien! comme je ne veux pas vous voir amoindri, même par vous, je vais rappeler une dernière fois le passé. — Oh! je le connais, fit Beautreillis. — C'est dans notre programme, insista Marie; ainsi, j'en ai le droit.

Depuis un moment, un homme se glissait, avec des précautions intraduisibles, à travers les allées sinueuses du parc. Parvenu près du pavillon dont l'entrée servait de cadre aux figures expressives de mademoiselle de La Vrillère et de Saint-Rieul, il redoubla d'efforts pour que rien ne trahît sa présence, et il se cacha derrière un massif, à portée de tout voir et de tout entendre.

— Je vais donc, reprit Marie, remplir la lacune de votre récit. Quand vous vous retiriez, le soir de votre seconde visite, je montais un cheval neuf que mon père venait de recevoir pour moi du Limousin. Vous-même, déjà en selle, vous me fîtes un salut profond devant lequel, pour y répondre, j'oubliai toute prudence. Mon cheval, naturellement ombrageux, profitant de ce que je lui lâchais la bride, partit aussitôt en glissant comme le vent à travers les arbres. Je tournai la tête pour adresser à mon père le regard du suprême adieu : je vous vis alors derrière moi, me suivant avec une expression de terreur si navrante que je compris, malgré le danger, que le sentiment qui vous entraînait ne pouvait pas être un sentiment vulgaire. A partir de ce moment, je ne distinguai plus rien. il me sembla que je rêvais, et qu'entraînée par une force invisible, je courais éperdue vers un monde nouveau. Bientôt l'air qui me fouettait les yeux et le front me donna une sorte de vertige. La terre, pareille à un torrent, me paraissait avoir un courant d'une effrayante rapidité; les haies vives et les murs disparaissaient au-dessous de moi comme des fantômes n'ayant aucune forme précise. Je fermai l'œil en poussant un cri déchirant. Mais vous étiez là, veillant sur moi; votre cheval venait de joindre le mien, à la tête duquel vous vous précipitâtes d'un bond, avec cette sublime énergie que Dieu dispense aux hommes seuls de son choix. Ce nouveau poids, au lieu de le fatiguer, parut donner à mon cheval un redoublement d'ardeur. Vous lui enfonçâtes alors votre poignard dans la gorge, puis vous vous suspendîtes à son col pour épuiser plus tôt ses forces, sans réfléchir que vous seriez sûrement écrasé s'il venait par malheur à s'abattre. Mais l'animal, exaspéré par la douleur, s'allongea davantage encore, et donna tant de frénésie à son allure, que j'étouffais à force d'air comme si l'air m'eût manqué. Il arriva tout écumant devant la Seine et s'y précipita. Cinq minutes après, j'étais sauvée d'un danger terrible, grâce à votre courageux dévouement, pour lequel, afin de ne recevoir ni félicitations, ni remercîments, vous vous dérobâtes à nos expressions de légitime gratitude.

— Lorsqu'on accomplit un devoir, fit simplement Beautreillis, les remercîments sont inutiles et les félicitations superflues. — Le lendemain, reprit Marie, mon père et M. Magdebourg se rendirent au camp pour vous rappeler qu'ils vous devaient, l'un une fille, l'autre une amie et vous ramener au château où j'essayai de payer à mon tour ma dette, en vous disant tout ce que le cœur d'une femme peut en pareil cas lui dicter. Et depuis, acheva-t-elle avec un sourire brillant de candeur, nous nous sommes vus ici tous les soirs. Voilà pour le passé!

Beautreillis, subjugué par la grâce toute-puissante de Marie, avait dans l'âme des rayonne-

ments de bonheur. Ses yeux venaient de rencontrer un de ces regards, à l'éclat velouté, qui resplendissent d'avenir. — Voulez-vous maintenant, reprit Marie d'un air joyeusement distrait, que je vous dise pourquoi, malgré le cri de ma conscience, je n'ai pas une seule fois manqué nos rendez-vous ? — Dites, dites, répondit Saint-Rieul.

Marie rejeta, par un mouvement gracieux, ses cheveux en arrière et sa voix vibra avec des modulations célestes : — Parce que, dit-elle, mon père avait engagé déjà sa parole ; parce que je ne pouvais pas brusquer la promesse qu'il avait donnée à M. Grammont de La Tour, son protégé ; parce que j'étais assurée qu'il n'eût pas consenti à nos fréquentes entrevues et que, moi, dans un entraînement que je ne puis maîtriser, j'avais besoin de vous voir quelquefois. — Oh ! merci, merci, dit Saint-Rieul ému. — Vous m'avez souvent demandé, mon ami, continua Marie, comment il se faisait que M. de La Tour ne vînt plus au château. — Oui ; et vous avez toujours refusé avec une fermeté contre laquelle je n'ai pas voulu lutter, de m'en expliquer nettement les motifs. — Eh bien ! Saint-Rieul, cette fois je serai franche et je vous ferai, quoiqu'il m'en coûte, des aveux complets. M. de La Tour ne m'inspirait, avant de vous connaître, ni amitié ni répulsion ; si je ne me sentais pas, auprès de lui, si naturellement heureuse que je le suis maintenant auprès de vous, rien du moins ne m'annonçait que je ne le deviendrais pas, lorsque je serais sa femme...

Un petit bruit semblable à un frôlement se produisit derrière la charmille. Marie, pour écouter, s'interrompit vivement avec une gracieuse ondulation de tête et de corps. — C'est le vent ! dit Beautreillis ; mais, continuez, mademoiselle, continuez, je vous prie. — Un jour, poursuivit Marie, il y aura de cela demain deux mois, je me trouvais seule ici avec M. de La Tour. Mon père, avec cette confiante sécurité que donne un caractère loyal, se promenait là-bas sous les tilleuls.

Marie, dont les accents perdaient insensiblement de leur fermeté, saisit tout à coup le bras de Saint-Rieul : — Oh ! tenez, s'écria-t-elle avec une sorte d'égarement, je n'aurai pas la force d'aller plus loin... M. de La Tour est un infâme ! — Après, après ? questionna Beautreillis avec une impatience pleine d'anxiété. — C'est tout ! fit Marie. — Non, ce n'est pas tout ! s'écria à son tour le lansquenet. Marie, au nom de votre mère morte, au nom de vos plus saintes croyances, au nom de ce que le monde a de plus sacré, je vous en conjure, achevez, achevez... je veux la vérité tout entière ! — Alors, Saint-Rieul, interrogez-moi. — Vous a-t-il approchée sans réserve ou seulement saluée sans respect ? — Il m'a d'abord enlacée d'un de ses bras. — Et puis, fit Beautreillis, en jetant sur Marie un regard qui, dans sa fixité dévorante, parut l'envelopper comme une flamme. — Et puis, il m'a couvert la bouche de sa main pour m'empêcher d'appeler. — Et puis ? dit encore Saint-Rieul dont la voix s'étranglait. — Et puis, je l'ai repoussé si violemment, qu'il a prononcé dans sa rage une parole que je n'ai pas comprise et qu'il s'est enfui en me menaçant.

Beautreillis qui, depuis le début, souffrait de poignantes angoisses, laissa éclater un cri de joie immense qui s'échappa de sa poitrine, en supprimant à la fois la respiration et la parole. — En me quittant, acheva Marie, il laissa tomber une lettre. Cette lettre, adressée à M. de Mayenne, promettait de lui livrer l'armée royale sous deux mois. Il y était même dit, en terminant, que le signataire, François Grammont de La Tour, était le chef d'une conspiration dont chaque affidé, selon la chance du tirage au sort, devait, pour désorganiser les troupes, assassiner Turenne, Brissac, Givry, tout, jusqu'au dernier capitaine ! moins M. de La Vrillère auquel, en l'honneur de ses cheveux blancs, on promettait de faire grâce. Beautreillis, dans sa stupéfaction, eût peine à maîtriser un mouvement légitime d'horreur. — Comprenez-vous maintenant, mon ami, demanda Marie avec une sorte de lassitude dans la voix, pourquoi je suis si souvent triste, et pourquoi j'apporte dans nos entretiens cette vague inquiétude que vous me reprochez si souvent ? — Je ne devrais vous parler qu'à genoux ! répondit Saint-Rieul ; mais, dites-moi comment se fait-il que M. votre père encourage encore ce misérable dans ses projets d'autrefois ; quoiqu'ils ne viennent plus ensemble au château, je sais qu'ils se voient souvent. Cette erreur de M. de La Vrillère me confond. — Cela vient, dit Marie, de ce que M. de La Tour, revenant sur ses pas, au moment dont je vous ai parlé, m'arracha

des mains sa lettre avec épouvante, en me faisant jurer de lui garder le secret d'un projet, à l'exécution duquel il renonçait. Cependant, pour me taire jusque-là, j'ai souffert mille morts! — Et quand, demanda Saint-Rieul, devait expirer le délai primitivement fixé? — Demain. — Rassurez-vous maintenant, fit Beautreillis qui venait de prendre une subite détermination.je saurai, soyez en sûre, si par hasard il y revenait, empêcher la réalisation de ses desseins. Marie bondit comme une gazelle. — Non, Saint-Rieul! lui dit-elle; non, vous ne ferez rien ouvertement contre lui; je vous le demande à mains jointes : Un tel homme doit être capable de tout et vous succomberiez dans une lutte disproportionnée où les armes loyales ne suffisent pas; restez en observation mais nè vous montrez point.... Il vous tuerait ou vous ferait tuer... n'est-ce pas, mon ami, vous ferez ainsi? Vous me le jurez, tu me le jures, Saint-Rieul !!!

Beautreillis allait répondre lorsqu'un carrosse s'arrêta subitement à la grille. La voix du postillon appela : —Holà, hé! quelqu'un! Il se fit à cet appel un bruit distinct dans le massif, et le personnage qui s'y trouvait caché se montra. — L'intendant! s'écria Saint-Rieul. — Monsieur Magdebourg! fit à son tour Marie. Heureusement, ajouta-t-elle en se redressant avec une noblesse qui donna quelque chose de majestueux à sa pose, nous n'avons point à rougir devant lui; il n'est rien, dans ce que nous avons dit qui ne se puisse avouer. D'ailleurs, il est bon; il nous aidera près de mon père. Il faut l'attendre ici tous les deux!

Pendant ce temps, Honoré Magdebourg s'était respectueusement approché de la voiture. — Quels sont les ordres de monseigneur? demanda-t-il au cocher. — Monseigneur! répéta le cocher en feignant admirablement la surprise, il n'y a pas ici de monseigneur; Vous ne voyez qu'un pauvre diable de postillon dont le haut-de-chausses est percé aux genoux, et dont le manteau troué laisse passer à travers ses mailles l'eau du ciel quand il pleut et le froid de la terre quand il gèle. — On prétend, répondit Magdebourg en redoublant ses salutations, que M. le comte Duplessis-Mornay possède dans le Périgord un château et dans l'Armagnac deux seigneuries, sans compter ses suzerainetés du Perche et son palatinat de la Gascogne; Or, je croyais (à tort sans doute), qu'en réunissant tous ses revenus, monseigneur le comte Philippe de Mornay pouvait acheter un manteau neuf qui ne laissât passer ni le froid ni la pluie, et remplacer par une culotte neuve son haut-de-chausses trop fripé.— Allons, monsieur Magdebourg fit le comte en souriant, puisque je suis reconnu, je ne me renierai pas moi-même plus longtemps.Jé vais donc vous dire, sans plus tarder, le motif qui m'amène : il me faudrait un homme de talent pour panser le bras du voyageur que je conduis. — Le roi est blessé? s'écria Magdebourg avec effroi. — Qui vous parle du roi? ventre-saint-gris! répondit une voix de l'intérieur de la voiture. — Sire, dit Magdebourg en s'élançant vers la portière qu'il ouvrit avec une vigueur toute juvénile, j'étais médecin avant d'entrer comme homme d'affaires au service de M. le duc de La Vrillère, et je bénirai le jour où mes faibles services auront pu être agréés par Votre Majesté.

Henri de Navarre, qui s'était débarrassé de son bandeau, mit lestement pied à terre.— Souvenez-vous bien, monsieur, dit-il bas au vieillard, qué le roi était hier à Senlis. — Je comprends, sire, vous voyagez en secret, pour mieux connaître les dispositions de votre armée et éviter plus sûrement aussi les embûches de vos ennemis. — Plus sûrement, plus sûrement, appuya le roi qui se dirigeait vers la charmille; c'est selon. Et il raconta sa lutte du matin avec les ligueurs. —Oui, acheva-t-il, j'en ai reçu une taillade à mon pourpoint, là, vers la saignée.

— Je vois, sire, je vois! fit l'intendant. — Or, reprit le roi, comme mon pourpoint ne recouvrait pas un haubergeon et n'était fait lui-même ni de pierre ni de bronze, il en est résulté qu'après avoir mordu au pourpoint, l'épée est allée faire une trouée dans la chair vive. — Ah! sire, quelle imprudence! — Eh! monsieur, dit Henri avec cette brusquerie franche qui lui était familière, ne me grondez pas trop ou, ventre-saint-gris! je croirai que vous ne tenez pas à gloire de me guérir! — Il ne m'appartient pas, sire, à moi, le plus humble de vos sujets, de vous blâmer ni de vous approuver. Seulement, au nom de votre peuple, j'ose me permettre de trouver imprudente toute action qui compromet votre personne sacrée. Votre Majesté appartient à la

France, sire. — Bien dit ! monsieur Magdebourg, mais ce qui est fait est fait, et toutes vos raisons d'état, aussi justes qu'elles soient, ne m'empêchent pas de souffrir du bras. — Ce que je ne comprends pas, sire, c'est que vous ayez eu la force de supporter si longtemps cette douleur sans y faire apporter de prompts remèdes. — Ah ! oui, répondit le roi, il fallait agir à tort et à travers et appeler, n'est-ce pas, le médecin en chef de mon armée pour qu'il aille ensuite faire manquer, par une indiscrétion, le but secret que je me proposais? — Permettez-moi, sire, répondit Magdebourg, de vous faire observer (toujours dans l'intérêt d'une santé précieuse) qu'il n'eût pas été difficile d'obtenir la discrétion de M. Lusignan qui, si je ne me trompe, a récemment obtenu, pour ses soins à Votre Majesté, après la bataille d'Ivry, le brevet de médecin en chef de toutes vos armées de terre et de mer. — C'est vrai, monsieur, dit le roi, que cette observation embarrassait visiblement ; je n'y ai pas seulement pensé, tant j'avais hâte de revenir à Saint-Denis, où nous devons tenir ce soir un conseil. — Diable, diable ! pensa le vieillard ; ceci me paraît louche.

Le roi, qui dirigeait la marche, était parvenu jusqu'au pavillon de verdure, sous l'ombre duquel paraissaient Beautreillis et Marie. — Ah ! ah ! s'écria-t-il en jouant l'étonnement ; bonsoir, monsieur le lieutenant. Saint-Rieul, qui venait de reconnaître l'envoyé royal, fit un salut que l'on eût pris volontiers pour un congé adressé à l'importun qui le venait déranger dans ses amours. Henri de Navarre se courba vers mademoiselle de La Vrillère, sans pour cela que son œil, petillant d'ardeur méridionale, la perdît un seul instant de vue. Marie se sentit rougir sous le feu dévorant de ce regard. — Ventre-saint-gris ! pensa le roi, ce Beautreillis n'est pas un pleutre. Puis tout haut : — Quand vous voudrez, monsieur le docteur, je suis prêt. Le vieil intendant mit d'abord à nu le bras royal : c'était à peine si l'on y voyait une égratignure. Or, le roi passait justement pour dur au mal. Il avait fait déjà ses preuves à Moncontour, à Arques, à Lagny, et montré surtout ce qu'il valait dans ses chasses périlleuses à travers les fières montagnes des Pyrénées où les ours alors étaient aussi communs que les chamois. Cela surprit donc Magdebourg et éveilla de nouveau toutes ses défiances. — Evidemment, se dit-il, la blessure du roi lui sert de prétexte pour s'arrêter à La Vrillère : Il pouvait tout aussi bien la faire panser à Saint-Denis ; en conséquence, comme je ne vois rien au château qui puisse attirer Sa Majesté, je vais me tenir sur la défensive ; car j'ai à garder un diamant qui vaut mieux que ceux réunis des couronnes de France et de Navarre. C'est cela, veillons sur Marie !

En ce moment, mademoiselle de La Vrillère fit un pas pour s'éloigner durant l'opération du pansement. — Restez, mademoiselle, restez ! fit l'intendant qui prit à cette occasion l'offensive ; la présence du roi me paraît un si grand honneur pour votre maison que vous ne pourriez trop faire pour le reconnaître. Henri se mordit la lèvre. — Je croyais, monsieur, dit-il au vieillard, vous avoir déjà prévenu que le roi se trouvait à Senlis ? — C'est vrai, sire ; Votre Majesté m'a fait l'honneur de me dire qu'elle était hier à Senlis; mais aujourd'hui, grâce au dévouement et aux chevaux de M. le comte Mornay qui a oublié, par parenthèse, de faire gratter les armoiries de ses panneaux, le roi est au château de La Vrillère qui prend de ce moment toute l'importance d'un château historique.

Malgré le compliment, Henri ne put dissimuler un imperceptible mouvement de contrariété ; car nous devons avouer qu'il espérait, à la faveur de son incognito, étudier de près l'amour de Beautreillis et de Marie et leur ménager plus tard une surprise, le jour où, comme il n'en doutait pas, il aurait acquis la preuve que cet amour était digne de sa haute protection. Ses projets ainsi renversés, grâce à la défiance maladroitement perspicace du vieil intendant, le roi reprit son caractère de ronde franchise, et se rapprocha de Marie qui déjà, sans le connaître, avait déchiré, pour en faire des compresses, son mouchoir de fine batiste. — Mademoiselle, lui dit-il, je me souviendrai de votre empressement à venir en aide à ceux qui souffrent ; et j'espère pouvoir vous fournir avant peu un témoignage de ma profonde gratitude.

Quant à Beautreillis, tout confus de la révélation qui venait d'être faite, il ôta sa toque à plume et dit au roi d'une voix altérée par l'émotion : — Sire, dois-je espérer que le roi me pardonne jamais la familiarité de mes expressions, quand, ce matin, par suite d'une erreur

Philippoteaux del. Eug. Leguay Sc.

Imp. de Lemercier, r. S.t Jacques, 17 Paris

HENRY IV ET LE LANSQUENET.

Cinq minutes environ après cette scène, la voiture du comte Mornay touchait au perron de

d'un lion; des bras qui lui pendaient aux genoux et des pieds plats. Sous sa peau jaunâtre, on aper-

que Sa Majesté avait elle-même propagée, j'ai osé lui faire des confidences que les distances qui nous séparent devaient rendre naturellement impossibles ? — Je n'ai rien à pardonner ! répondit Henri ; je ne vois point là d'offense, et je m'estime d'ailleurs toujours très heureux lorsqu'on me fournit l'occasion de concourir au bonheur d'autrui : comptez donc sur moi, monsieur Beautreillis. Quant à votre faute militaire, je lui trouve une excuse bien légitime, acheva-t-il, en se tournant de nouveau vers Marie.

Le lansquenet, touché jusqu'aux larmes de cette générosité à laquelle s'alliait tant de grandeur, reprit d'un ton où respirait cette fois une grande fermeté : — Pour moi, sire, je n'excuserai cette méprise que lorsqu'il me sera donné de mériter mon pardon, par une action d'éclat dont la Providence, toujours généreuse dans ses desseins, me fournira, je l'espère, bientôt l'occasion.

Ce fut le tour de Marie à fléchir un genou devant le roi. — Debout ! debout ! mademoiselle, fit Henri ; si je suis roi par le sang, vous êtes certainement reine par la beauté : traitons, je vous prie, sinon d'égal à égal, du moins de puissance à puissance. — Sire, dit Marie avec d'inexprimables difficultés de parole, je regrette que M. le duc mon père, ne soit pas là pour rendre son hommage à Votre Majesté. — Je vous assure, mademoiselle, répondit avec empressement le roi, que le nom de La Vrillère est de ceux qu'un Bourbon n'oublie pas. Il rappelle une de nos plus vieilles gloires, et j'aimerais mieux, je l'avoue, compter les étoiles du ciel que les hauts faits attachés à ce nom, un des plus brillants du royaume.

Puis se tournant vers Madgebourg : — Mon cher docteur, lui dit-il, vous venez, par l'habileté de vos soins, d'acquérir aussi des droits à ma reconnaissance ; car, depuis un moment, je ne souffre plus. Madgebourg, auquel une longue expérience de la vie donnait une assurance qui n'excluait pourtant pas le respect, répondit au roi avec un de ces accents de belle humeur que leur franchise fait pardonner : — Sire, cette cure-là, quoique la moins merveilleuse de toutes celles que j'ai eu le bonheur d'opérer, sera pourtant celle qui me laissera le meilleur souvenir.

Cinq minutes environ après cette scène, la voiture du comte Mornay touchait au perron de l'hôtel de M. de Vic, gouverneur de Saint-Denis. Beautreillis, ivre de joie et bercé par l'espérance, rentrait au camp sans se presser, parce que chaque bond de Djinn l'éloignait de celle qu'il aimait avec une sainte adoration. Le vieil intendant, lui, se dirigea sans bruit vers les écuries, choisit le cheval qui convenait le mieux à son âge, et se mit discrètement à la suite du lansquenet, en mesurant son pas sur le sien.

III

LE MANGEUR D'ÉTOUPES, L'ÉCONOME ET LE PRÉVÔT

Le comte François Grammont de La Tour, comme tous les officiers supérieurs de l'armée royale, s'était logé en dehors des remparts où il avait pu, c'est-à-dire qu'il avait expulsé, pour se mettre à sa place, le propriétaire de l'habitation qui convenait le mieux à son service. En conséquence, il occupait une délicieuse maisonnette blanche, bâtie entre deux jardins. Le bruit courait même qu'il avait dépossédé deux pauvres vieillards, dont la fille retenue par lui de force, était allée le lendemain sans qu'on osât dire pourquoi, demander à la Seine le repos éternel et peut-être aussi le secret de son déshonneur.

Une sentinelle armée d'une pertuisane gardait, nuit et jour, l'entrée principale de la petite maison, et en défendait rigoureusement les abords. Cependant, le soir même du jour rempli par les événements qui précèdent, au moment où les patrouilles parcouraient le camp pour protéger le sommeil des troupes, Saint-Rieul Beautreillis se présentait au domicile du comte. — Où allez-vous ? demanda le factionnaire. — Besoin du service, France et Navarre ! répondit Beautreillis en soulevant d'une main décidée le marteau de la porte.

Le soldat se remit à arpenter le sol, sans mettre plus longtemps obstacle aux projets du lansquenet, qui portait d'ailleurs, casque en tête et visière baissée, tous les insignes de son grade. La porte s'ouvrit et se referma sur lui.

Le domestique du comte qui l'avait introduit s'appelait Mahon. Il était haut d'environ sept pieds et velu comme un ours. Il avait une face osseuse, des cheveux drus, pareils à la crinière d'un lion ; des bras qui lui pendaient aux genoux et des pieds plats. Sous sa peau jaunâtre, on aper-

cevait d'abondantes veines s'enchevêtrer de même que les mailles d'un filet. Sa force était prodigieuse. Ainsi, pour en citer deux exemples, une fois qu'il était à cheval, et que l'animal rétif refusait de passer un fossé que les eaux de pluie avaient creusé sur la route, on l'avait vu descendre sans s'émouvoir, charger sa monture sur ses épaules, et traverser sans le moindre effort la petite fondrière. Une autre fois, que deux miquelets, pris de vin, se querellaient en sa présence, il avait d'abord cherché, par toute sorte de moyens oratoires, à les réconcilier : — Voyons, avait-il dit à celui qui se trouvait à sa droite, vous avez tort tous les deux ; donne ta main à ton compère. — Non, de par le diable ! avait répondu le Bohémien ; j'aimerais mieux, plutôt que faire cela, être exposé nu au soleil, frotté de miel, pour être piqué par les mouches ; aussi, tant que j'aurai la force de me tenir debout, rien ne m'empêchera de le haïr. — Et toi, Nécroman, reprit Mahon en se tournant vers celui de gauche, refuses-tu d'avancer également ta main ? — Oui, ventre-Dieu ! tant que mes pieds toucheront la terre, j'éprouverai, malgré moi, l'irrésistible besoin de l'écraser comme une bête venimeuse qu'il est. Alors Mahon, pour se tenir dans leur programme, saisit les deux miquelets à la chute des reins, par la bretelle de cuir de leur haut-de-chausses, et, les soulevant du sol sans les consulter, il les tint bouche à bouche à dix pieds en l'air. — Vous ne touchez plus la terre, leur dit-il, et vos jambes ne vous tiennent plus debout ; Ainsi donc, sans vous parjurer, vous pouvez vous donner devant moi le baiser de la réconciliation. Les deux bandits s'embrassèrent. Mahon les reposa doucement à leur place respective en leur montrant ses trente-deux dents au milieu d'un rire olympien. Maintenant, l'avenir nous apprendra s'il se servait bien ou mal de sa force, et si (ce qui arrive souvent en pareil cas) toute son intelligence était dans ses bras.

Mais revenons à Beautreillis. — Ton maître ? demanda-t-il en entrant à cet étrange personnage. — Monseigneur est sorti, répondit le géant avec une certaine hésitation. — C'est bien ! je l'attendrai, fit Saint-Rieul en se jetant résolument sur une escabelle.

Le géant le laissa seul, et passa dans un pièce adjacente où se trouvait le comte. — Monseigneur, lui dit-il, le lansquenet, auquel j'ai répondu que vous étiez absent, s'est assis de l'autre côté pour vous attendre : Que dois-je faire ? — Laisse-le, par la mort-Dieu ! Et, sans ajouter un mot de plus, le comte se dévêtit pièce à pièce de son armure pour prendre un costume pareil à celui de Beautreillis. — Suis-je bien comme lui, Mahon ? demanda-t-il ensuite au géant. — Exactement, monseigneur ; seulement il porte ce soir un cimier. — De quelle couleur ? — Blanc. Le comte ouvrit un bahut dans lequel il choisit une aigrette blanche qu'il plaça lui-même sur son casque. — Et maintenant ? — C'est à s'y méprendre, monseigneur.

Un sourire de satisfaction haineuse se dessina sur les lèvres du comte, lequel sortit sans bruit, après avoir fait, à voix basse, quelques recommandations à Mahon. Il marcha pendant environ une heure, évitant avec soin les postes et les patrouilles, jusqu'à ce qu'il eût atteint un petit bois qui faisait face à la porte Saint-Antoine. Là, il s'arrêta pour plonger ses regards dans l'obscurité. — Bon ! murmura-t-il, je ne vois rien. Il se coucha à plat ventre, et appliqua son oreille contre terre. — Pas un bruit ! fit-il. Et, se relevant, il s'avança vers les fossés de la ville, à un endroit où se dressait une pierre surmontée d'une croix. Il s'assit sur la pierre et appuya le dos au fût de la croix.

Cette manœuvre était sans doute un signal, car on entendit aussitôt un rampement dans le fossé. Alors un homme, se glissant entre les herbes comme un reptile, s'approcha du comte et lui dit : — Béarn ! — Au bois ! répondit Grammont. L'homme se coula dans le massif d'arbres que nous avons signalé. Après celui-là en parut un autre, se glissant avec les mêmes précautions, prononçant le même mot, obtenant la même réplique, et allant à son tour rejoindre le premier. Il en passa, de la sorte, vingt-deux. Le comte suivit le dernier. Tous l'attendaient, réunis dans une clairière.

Sur ces vingt-deux hommes, il y en avait trois qui paraissaient avoir sur leurs camarades toute l'influence que donne l'habitude du commandement. Ils disposèrent leurs dix-neuf aides comme une ceinture vivante autour du bois, le poignard à la main ; puis eux-mêmes, une fois ces dispositions prises, ils revinrent dans l'éclaircie où les attendait le comte. Grammont leur dit, d'une

voix assourdie par la visière d'acier qui étouffait ses paroles : — Quoique ce soit la première fois, messieurs, que je me présente à vous, pour vous donner un gage de ma loyauté, je vais tout d'abord vous dire mon nom, puisque je sais les vôtres; je suis bien aise de nous rendre ainsi solidaires : nous marcherons alors plus sûrement au but que l'association se propose. Je m'appelle Jean Saint-Rieul Beautreillis, et je suis, comme vous le voyez, lieutenant de lansquenets. — Très bien ! très bien !... Le comte Grammont reprit : — Vous le savez, puisque ce n'est un mystère pour personne, après-demain matin, à quatre heures, le traître Brissac doit, si je ne me trompe, en l'absence de Mayenne, livrer au Béarnais les clés de la ville ? — Oui, oui. — Eh bien ! il faut que d'ici là le Béarnais, ce petit roi de hasard, ait laissé par sa mort une succession au trône de Navarre qu'il possède, et une vacance au trône de France qu'il convoite.

Un silence embarrassé accueillit cette singulière ouverture. — Vous avez peur ? fit le comte, que ce silence inquiétait. — Non ! dirent trois voix. — C'est moi, d'ailleurs, poursuivit le comte, c'est moi Jean Saint-Rieul Beautreillis, qui me charge d'ouvrir cette succession et cette vacance. Mon bras est assez sûr pour une telle entreprise, et je sais quelque part sous ma cotte-de-mailles une lame de Damas qui sait toujours, même entre les tresses d'un haubergeon, trouver sûrement le chemin du cœur. Voilà ma part.

Un murmure vague et intraduisible s'échappa de la gorge des auditeurs. — Maintenant, continua le comte, fixons la vôtre. Toi, Jacques Lépée, tu jures de frapper, demain soir, à neuf heures, partout où il sera, le principal chef de l'armée : j'ai nommé M. de Turenne. — Je le jure! fit Jacques Lépée. — Toi, Pierre Bateleur, reprit le comte, comme ta main tremble en ce moment, je t'abandonne un vieillard qui ne se défendra pas; tu abattras au même moment, d'un coup de ton arquebuse, l'orgueil de ton capitaine, M. de La Vrillère. — Je le jure! prononça Pierre Bateleur. — Toi, Jean Ménager, acheva le comte en touchant ce dernier du doigt, tu enverras, toujours à la même heure, une flèche de ton arbalète dans la poitrine d'Anne d'Anglure, comte de Givry. — Je le jure ! dit à son tour Jean Ménager.

— Quant aux dix-neuf hommes qui nous gardent, ils auront, eux aussi, leur besogne, secondaire il est vrai, mais pourtant utile ; ils se répandront à travers le camp en y semant l'alarme, le trouble et la confusion. Alors il arrivera ceci qu'à un instant donné, l'armée, dépourvue de commandement, sera complètement démoralisée; M. de Brissac lui-même sera mort, et les assiégés, qui souffrent, qui se tordent dans les horribles angoisses de la faim, se relèveront terribles, et viendront, dans une sortie triomphante, écraser à leur tour leurs indignes oppresseurs ! — Oui, sans doute, hasarda le plus timoré de la bande ; mais nous, qui serons du côté de ces oppresseurs, on nous écrasera comme les autres ? — Du tout ! nous serons passés du côté des assiégés. Mais encore un mot : avant de vous donner à chacun les trois marcs d'or promis, vous allez me signer cet engagement, qui vous lie... — Moi, d'abord, interrompit Pierre Bateleur, je ne sais pas tenir décemment une plume. — Ni moi ! fit Jean Ménager. — Ni moi ! appuya Jacques Lépée. — Oh ! oh ! mes maîtres ! s'écria le comte, le mensonge est cousin-germain de la trahison. Raisonnons un peu, je vous prie ; il y a parmi vous un prévôt, un économe et un saltimbanque : or, un économe doit écrire tous les jours son mémoire ; un saltimbanque noter ses recettes, et un prévôt étudier d'abord dans les livres l'escrime qu'il veut ensuite enseigner. Vous voyez donc bien que vous mentez.

Pierre Bateleur prit le premier la parole : — J'avoue, dit-il avec componction, que les statuts de notre corporation me faisaient un devoir du calcul ; mais cela ne prouve pas que je sois en mesure de signer. — Moi, fit Jacques Lépée, je confesse avoir consulté souvent les doctes ouvrages de mon maître d'armes *il signor* Cafarelli ; mais cela ne prouve pas que je sache apposer mon nom lisiblement au bas d'un acte — Moi, s'écria Jean Ménager, je n'ai jamais su, je l'avoue à ma honte, tracer le plus petit mot ; Doué d'une mémoire prodigieuse, mes notes se gravaient dans ma tête avec tant de netteté que, quand mon maître me demandait un renseignement ou une simple vérification, je fouillais dans la case de mon cerveau sur les parois de laquelle les chiffres étaient burinés, et il était bien rare, en fermant l'œil, que le susdit chiffre ne m'apparût pas en caractères lumineux.

M. de La Tour, qui avait tout prévu avec

fermeté : — Il y aura demain deux mois qu'abusant de la généreuse hospitalité de M. le duc de La Vrillère, vous avez osé faire à sa fille des menaces, après avoir préalablement essayé de lui faire violence... — Après? interrompit le comte. — Ceci, monsieur, est doublement lâche, parce qu'une femme sans défense s'épouvante des menaces et ne peut vous payer la violence que de son mépris. — Ensuite? — Ensuite, reprit Beautreillis en s'animant par degrés, ne vous contentant pas d'avoir ainsi manqué aux plus sacrés devoirs d'un galant homme, vous avez encore manqué à vos obligations de soldat en trahissant le roi, dont vous avez livré les secrets de guerre à M. de Mayenne, son ennemi! — Allez toujours! — Ceci, monsieur, n'est plus de la lâcheté, mais de l'infamie... infamie d'autant plus honteuse que vous n'avez pas l'excuse d'un traître vulgaire qui se vend pour un peu de pain! — Allez encore, allez! — N'est-ce point assez? dit Saint-Rieul d'une voix tonnante. — — Concluez! fit le comte avec cette lenteur affectée de paroles qui prouve que l'on désire terminer un entretien.

— La conclusion, la voilà : avec mon double titre de protecteur de la femme que vous avez si grossièrement insultée et de lieutenant de l'armée royale, je vous répète, monsieur, que vous êtes un lâche et un infâme; et, je vous somme, si vous avez encore dans le sang une parcelle d'énergie, je vous somme de ramasser la parole que je vous jette à la face comme une injure ou un défi. — Est-ce tout? — C'est tout. — Alors, à mon tour! fit le comte. Beautreillis crispa, d'impatience, ses poings enfermés dans des gantelets, et se mordit la lèvre jusqu'au sang.

— D'abord, dit Grammont avec l'inflexion du sarcasme, les menaces que, selon vous, j'aurais faites à une femme ne sont pas prouvées. Quant à la trahison dont vous m'accusez, elle est complètement illusoire et prouve seulement en faveur de votre prodigieuse imagination. Mais, supposant d'ailleurs que trahison et menaces fussent vraies, je vous demanderai simplement, monsieur, de quel droit vous vous déclarez le champion de mademoiselle de La Vrillère. Etes-vous, par hasard, son frère? — Continuez! dit Beautreillis. — Je vous demanderai ensuite si, pour relever ainsi mes torts de soldat, vous appartenez à la prévôté, ou si vous ne seriez pas par hasard un espion?

Deux jets lumineux, semblables aux reflets d'un diamant, s'échappèrent des yeux du lansquenet. — Mon Dieu! acheva le comte, je vous accorde tout cela; j'admets que vous soyez à la fois espion du roi et frère de mademoiselle de La Vrillère; il n'en restera pas moins que je suis votre supérieur par le grade et que les ordonnances du parlement vous défendent de me parler autrement qu'avec respect. Or, vous m'avez insulté, et pour cela je vous livre. — Misérable! hurla Beautreillis hors de lui. — Ce mot part de trop bas pour m'atteindre, monsieur; je suis gentilhomme! — Vous n'avez d'un gentilhomme que la livrée, s'écria fougueusement Saint-Rieul. Maintenant, vous battrez-vous? Le comte se mit à rire d'un rire nerveux : — Je croyais, dit-il, vous avoir déjà répondu. — En ce cas, reprit Beautreillis, demain, en plein soleil, en présence de toute l'armée, je vous tuerai comme un chien!

Le comte, pour toute réplique, appela : — Mahon! Le géant se présenta. — Accompagne monsieur jusqu'à la porte. Mahon s'inclina devant le lansquenet en lui jetant, à la dérobée, un regard de prière et d'intérêt. Beautreillis comprit cet appel suppliant et se dirigea vers la porte. Le géant eut le temps, avant son départ, de lui glisser un billet soigneusement cacheté.

Saint-Rieul, une fois dehors, s'empressa de lire, à la lueur d'une torche voisine, l'adresse, écrite au crayon, sur l'enveloppe. Il y avait : « A messieu, messieu Onoré Mag-de-bour, intanden du chato de la Veriyair, prai é par cinq deni. » Beautreillis, après avoir lu, n'eut pas le temps de faire dix pas, sans remarquer une ombre qui le suivait. L'ombre prit bientôt une voix pour crier : — Monsieur Beautreillis, monsieur Beautreillis! Le lansquenet s'arrêta court et se trouva bientôt, à sa grande surprise, en face de l'intendant de M. de La Vrillère.

Ce dernier, après avoir préalablement expliqué comment il se trouvait à pareille heure au milieu du camp, se fit raconter par Beautreillis tous les incidents de la soirée. — Diable! diable, dit-il une fois ce récit achevé, vous vous êtes tout simplement perdu. — Bah! fit Beautreillis, avec cette magnifique assurance de la jeunesse; Dieu est avec moi! A propos, acheva-t-il, voilà

ce que le domestique de cet exécrable comte m'a remis en sortant pour vous.

Honoré Magdebourg, se rapprochant d'un fanal, ouvrit immédiatement le pli qu'on venait de lui donner. A mesure qu'il le parcourait des yeux sa pâleur augmentait visiblement. S'interrompant tout à coup, il dit au lansquenet en lui serrant le bras : — Mon ami, un épouvantable malheur vous menace. Partez de suite pour La Vrillère. Vous m'y attendrez jusqu'à demain. Je me fie, vous le voyez, en votre loyauté pour ne rien craindre de vous, relativement à ma jeune maîtresse. Restez là-bas caché, sans quoi, si l'on vous y soupçonne, vous serez bientôt arrêté, jugé, condamné, avant que je n'aie pu recueillir les preuves de votre innocence... Cette lettre me les promet. Allez, mon ami, allez, et que la Providence vous protége ! — Mais enfin, essaya de dire Beautreillis, fort de sa conscience, qu'ai-je donc fait ? — Rien, répondit le vieillard. Je m'en expliquerai plus tard avec vous, quand j'aurai triomphé de votre ennemi. Courez, courez, et ne prenez pas votre cheval pour ne point vous trahir. Je me charge, moi, de fournir une excuse à vos chefs pour légitimer suffisamment votre absence. Puis, se ravisant : — Eh ! fit-il, moi qui oubliais le plus important. Voilà la clé de la grille ; elle ouvre aussi la porte de l'escalier de service que vous trouverez à gauche du perron. Une fois en haut des degrés, vous suivrez le petit corridor de face, au fond duquel, en cherchant bien, vous rencontrerez sur le mur un bouton ; poussez le bouton, qui fera jouer une cloison, et vous donnera entrée dans une chambre secrète, où vous devrez vous enfermer. Vous trouverez des vivres dans un buffet.

Beautreillis, tout stupéfait des paroles du vieillard et surtout du ton incohérent qui les accompagnait, se demandait tout bas si les facultés du digne homme n'auraient pas, par hasard, subi quelque altération. Toutefois, comme ces dispositions le rapprochaient de Marie, abandonnée à la seule garde de deux valets, il prit la clé qui lui était offerte et dit au moment de s'éloigner : — Je ferai aveuglément selon vos conseils, monsieur ; car vous m'inspirez un sentiment de respect mêlé d'affection, contre lequel j'essaierais vainement de lutter. Le vieillard lui pressa la main. — J'y mets pourtant une condition, reprit Saint-Rieul. — Laquelle ? — C'est que je serai libre avant vingt-quatre heures. — Je le pense ou du moins je l'espère. — Oh ! il faut en être sûr, car vous n'avez pas oublié, monsieur Magdebourg, que l'assaut de Paris se livre après-demain matin au lever du soleil. — Permettez, avant de répondre, fit le vieillard, que j'achève ma lecture. Peut-être la fin de la lettre me donnera-t-elle pour vous une assurance de prochaine liberté. Et il plongea ses yeux dans les dernières lignes.

Tout à coup sa physionomie prit une grande animation et exprima bientôt le ravissement. Il ouvrit alors ses deux bras dans lesquels Beautreillis se précipita comme s'il y eût été invinciblement attiré par une puissance supérieure à sa volonté. Le cœur de l'intendant bondissait, prêt à se rompre dans son étroite enveloppe. Magdebourg se dégagea pourtant lui-même de cette puissante étreinte, et s'écria, en élevant au ciel ses yeux que les larmes noyaient : — Fuis ! fuis ! et à demain !

A peine Beautreillis se fut-il effacé dans l'ombre, que le vieillard, la poitrine dilatée, le visage épanoui, s'écria dans un transport de gratitude : — O mon Dieu, merci ! J'ai donc enfin retrouvé le fils de ma sœur !

V

MONSIEUR DE TURENNE.

Le lendemain, au point du jour, Jacques Lépée, Pierre Bateleur et Jean Ménager, qui avaient à se venger et peut-être aussi à prévenir une trahison, se présentaient humblement chez M. de Turenne, auquel ils avaient, disaient-ils, à faire une communication de la plus haute importance. Ils furent introduits sans éprouver une trop grande opposition de la part des gens de service. Ce fut toujours le mangeur d'étoupes, auquel l'habitude des planches rendait la parole plus facile, qui commença le premier ; il arrondit pour cela quelques débuts de phrases adroites, selon les principes de la rhétorique et de la déclamation bohémiennes. — Monseigneur, dit-il à Turenne, il y a parmi vos soldats un homme qui déshonore le costume qu'il porte ; nous venons vous le livrer pour purger ainsi nos rangs d'un traître. — Oh ! oh ! fit Turenne ; parlez, messieurs, parlez !

Pierre Bateleur continua : — Nous sommes bien obscurs, monseigneur, pour une aussi importante dénonciation. — L'accusé est donc bien haut placé? — Très haut, monseigneur. — Tant mieux! dit Turenne, il fera plus de bruit en tombant. — Et comme nous sommes si bas, reprit le mangeur d'étoupes, nous venons couvrir par le nombre la vérité de nos aveux. Nous sommes vingt-deux accusateurs; voici nos noms. Et il remit à Turenne une liste sur laquelle figuraient les noms, prénoms, âges et lieux de naissance des personnages que nous avons entrevus la nuit précédente auprès de la porte Saint-Antoine. — Poursuivez, dit Turenne avec intérêt.

Ici Pierre Bateleur céda la parole à Jean Ménager. — Monseigneur! s'écria l'économe avec une colère admirablement simulée, on a osé nous faire d'odieuses propositions. Afin de connaître jusqu'au bout ce qu'elles avaient d'horrible, nous nous sommes tous prêtés à cette comédie. — Voyons, de quoi s'agissait-il? — Il s'agissait de tuer aujourd'hui même Henri de Navarre, notre bien-aimé roi. — Peste! exclama Turenne. — Ce n'est pas tout, monseigneur. — Devait-on encore assassiner quelqu'un? — Vous-même, monseigneur. — Oh! oh! — Puis, après vous, tous les principaux chefs de l'armée. — Et quel est l'âme du complot, s'il vous plaît; car je suppose que vous deviez en être les bras? — L'âme du complot, monseigneur, devait abattre lui-même la plus haute tête... — Le nom, le nom? vive Dieu! — Jean Saint-Rieul Beautreillis. — Le lieutenant de lansquenets? — Lui-même, monseigneur.

Turenne se recueillit un instant. Il réfléchissait aux fréquentes absences de Beautreillis, contre lequel, plusieurs fois déjà, lui étaient venues des accusations anonymes. — Où sont vos camarades? demanda-t-il ensuite aux trois hommes. Jacques Lépée, qui n'avait encore rien dit, se dirigea vers la porte et appela : — Béarn!

Aussitôt les dix-neuf soldats se présentèrent. — Qu'avez-vous à dire? fit M. de Turenne. — Nous avons à dire, monseigneur, répondit l'un d'eux pour tous, que Jean Saint-Rieul Beautreillis, qui nous voulait enrôler, mérite le bûcher, la corde ou la roue. Nous avons à dire que nous jurons, devant Dieu et devant les hommes, qu'il est coupable du fait de haute trahison, duquel nous nous portons tous garants. — — Très bien! dit Turenne; mais des preuves, des preuves! car il niera. Le mangeur d'étoupes se redressa, et répondit avec une apparence de dignité majestueuse : — Des preuves? Oh! monseigneur, j'avais cru jusqu'alors que le témoignage d'un seul homme d'honneur suffisait à l'accusation. Or, nous sommes ici vingt-deux témoins.... je me trompe, vingt-deux braves ayant souffert et prêts encore à souffrir le froid et la faim, ayant déjà bravé et encore prêts à braver le feu et l'eau pour notre vénéré roi, dont nous avons juré la légitimation... Nous ne venons donc pas, vous le voyez, satisfaire une vengeance ni assouvir une haine (nous pourrions nous venger nous-mêmes); mais tout simplement sauver l'armée royale, menacée par les projets d'un infâme.

Pierre Bateleur était presque beau, avec son animation de parade, son œil hautain et ses gestes savamment étudiés. Jacques Lépée et Jean Ménager le contemplaient avec une sorte d'admiration. Quant aux dix-neuf autres, ils le trouvaient tout bonnement sublime.

— Je vous crois, messieurs, je vous crois, dit Turenne; mais j'eusse préféré, je l'avoue, joindre une preuve à toutes vos voix. La justice a toujours peur de s'égarer, quand surtout, pour obéir aux dernières ordonnances en vigueur, elle doit juger sans débat contradictoire en l'absence de l'accusé.

Jean Ménager, qui depuis le commencement de ce dialogue se réservait, aussi lui, quelques mots à effet, tira d'abord de sa poche une lettre et dit ensuite à Turenne, avant de la lui montrer : — Eh bien! monseigneur, puisque nos affirmations loyales ne suffisent pas, je vais, pour concilier vos légitimes susceptibilités avec les exigences de notre position, vous fournir, moi, cette preuve que vous réclamez. Et il tendit à Turenne le billet que le comte de La Tour avait volontairement égaré la veille. Ce billet, soi-disant adressé par un de ses amis à Beautreillis, n'avait pu certainement être égaré que par le lansquenet. — Voilà, dit l'économe, ce qu'il a laissé tomber en nous parlant, et ce qui démontre suffisamment son identité.

— Maintenant, messieurs, fit Turenne, il ne me reste plus aucun doute. Permettez-moi de vous remercier d'avoir accompli de la sorte un

devoir, et de vous prier d'attendre, chacun dans votre corps respectif, que le conseil suprême vous fasse appeler. Les vingt-deux hommes s'inclinèrent profondément et s'éloignèrent. A peine partis, Turenne envoya prendre individuellement des renseignements sur chacun d'eux. Les éloges furent unanimes : Jean Ménager faisait on ne peut mieux son service; Pierre Bateleur était rangé comme un carme; Jacques Lépée se battait bien. Quant aux autres, on s'accordait généralement à leur reconnaître un amour outré pour le cabaret; mais cette passion de bas étage ne les empêchait pourtant pas d'être de vaillants soldats, déterminés dans l'action et ne marchandant pas leur vie. En conséquence, comme on était pressé par l'urgence en face de la gravité des faits, Turenne assembla vers midi son tribunal secret, et là, jugeant sans entendre, l'accusé fut immédiatement décrété d'arrestation et condamné, pour l'exemple, à être pendu haut et court, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Six archers, munis de la décision souveraine, furent aussitôt expédiés au domicile de Saint-Rieul Beautreillis, pour mettre la fatale sentence à exécution; mais le lansquenet était absent depuis la veille. Le silence fut expressément recommandé aux archers, afin que le coupable ne pût leur échapper et vînt, dans une complète sécurité, se livrer lui-même à ses bourreaux.

Cependant, si clandestinement que cela se fût fait, le comte Grammont de La Tour, qui en avait été prévenu par Mahon, lequel n'ignorait rien de ce qui se passait au dehors, le comte, disons-nous, se frotta les mains l'une contre l'autre en murmurant d'une voix étouffée par ce rire étrange que nous lui connaissons : — Oh! cette fois, je la tiens!!!

VI.

UNE ARRESTATION POLITIQUE.

Le soir de ce même jour, tout était calme, silencieux, reposé, au château de La Vrillère. Dans les allées ombreuses et solitaires du parc, on n'entendait pas un bruit, pas un soupir du vent. Les insectes dormaient dans l'herbe, et les derniers chants des oiseaux venaient de s'éteindre dans les profondeurs du feuillage. Toutefois, dans le coin le plus isolé, si un observateur eût laissé pénétrer son regard, il eût entrevu une de ces fées mignonnes comme nous les peignent les contes arabes. Elle marchait, effleurant à peine le sable des plis ondoyants de sa robe, s'avançant avec tant de légèreté que l'oreille ne distinguait rien, pas même un frôlement.

Cette fée était Marie. Lorsque parfois, entre deux nuages, la lune jetait par l'atmosphère sa clarté d'argent mat, l'observateur eût pu remarquer des larmes ou plutôt des perles diamantées descendre le long de ses joues et aller se perdre dans la fraise de son collet. C'est qu'elle pensait à Beautreillis, qu'elle avait depuis une heure vainement attendu; et elle se demandait, le cœur serré si, en ces temps de luttes civiles, la vie d'un homme de guerre, fragile comme une armure de cristal, n'était pas aussi exposée que ces fleurs que son pied froissait dans le gazon. Elle marchait à pas pressés, pour étourdir par la lassitude du corps l'inquiétude secrète de l'âme. Bientôt, sans même comprendre comment elle y était venue, elle se trouva dans le milieu du jardin.

Peu à peu, ses vagues terreurs se calmèrent. A force de volonté, elle en vint à se persuader à elle-même que les rigueurs du service avaient dû seules retenir Saint-Rieul; et de loin, à travers l'espace, elle sourit délicieusement au généreux ami sur la tête duquel se concentraient les délices mystérieuses de sa pensée.

—Oh! pourtant, murmura-t-elle, ces fleurs, ce soleil, ces oiseaux que j'aimais me sont indifférents aujourd'hui quand il n'est pas là, lui, pour les admirer avec moi. Tous mes bonheurs de jeune fille se fondent en un seul, celui de le voir ou de l'entendre lorsque sa voix, qui ne résonne pas à mon oreille, mais dans mon cœur, me dit de ces mots que je recueille précieusement et que je savoure goutte à goutte, comme un pauvre convalescent se pénètre d'un tiède rayon de soleil. O mon Dieu ! acheva-t-elle en levant au ciel ses yeux empreints d'une inexprimable mélancolie, faites qu'il m'aime toujours et que mon âme se conserve assez pure pour qu'il me soit donné de toujours comprendre la sienne ! Et Marie, écartant quelques branches, s'arrêta pensive, poétiquement belle au milieu des vapeurs harmonieuses du soir, comme une vierge fantasti-

que d'Ossian. Mais son regard, jusques là perdu sur tout ce qui l'entourait, vient se poser sur les croisées du château. Elle porta tout à coup les mains à ses yeux : elle venait de voir, derrière une vitre, un regard fascinateur qui l'attirait comme un aimant. Etait-ce une hallucination?

Marie se dirigea d'instinct vers l'escalier de service, dont elle franchit les montées et en haut desquelles, toujours dominée par une volonté supérieure, elle chercha sur le mur un bouton dont le secret lui avait été révélé dans son enfance. Une porte masquée s'ouvrit d'elle-même, et Marie s'arrêta sur le seuil d'une pièce oblongue à laquelle cette porte donnait entrée. Quelle ne fut pas son ivresse, quand elle put se convaincre que c'était bien Beautreillis, Beautreillis à genoux et tendant vers elle des bras suppliants comme devant une vision!

Mais le lansquenet avait promis à Honoré Magdebourg de ne point chercher à voir mademoiselle de La Vrillère, et il se trouvait en face d'elle, sans force pour la prier de s'éloigner, sans courage pour résister au charme dont l'enivrait sa présence. Cet oubli d'une promesse sacrée lui pesait. Dans sa franchise d'enfant, il raconta tout à Marie, sans rien omettre; Marie lui sourit d'un sourire d'ange. Elle-même, rappelée par la voix sévère de la raison, n'osa pas rester plus longtemps auprès de cet homme, contre lequel elle ne sentait pas d'abri assez puissant pour la défendre. Elle disparut donc sans répondre; et Beautreillis, amant généreux et timide, la laissa partir en silence, mais en l'accompagnant d'un regard à la fois chaste et passionné.

Il n'y avait pas dix minutes que Marie avait emporté dans l'âme ce regard enivrant, que Saint-Rieul entendit au dehors un grand cri. Une terreur subite et mystérieuse envahit son âme; il se précipita vers la fenêtre. Au-dessous de lui, un homme d'une taille colossale paraissait faire le guet. Plus loin, un autre homme fuyait, tenant entre ses bras une femme.

Beautreillis, semblable au lion qu'un danger menace, poussa un rugissement sourd mêlé d'épouvante et de rage. Il s'élança d'un bond sur l'appui de la croisée, s'abandonna dans l'espace, et vint tomber comme une masse aux pieds du géant. — Je vous savais là, monsieur, lui dit ce dernier en continuant toujours sa faction.

Saint-Rieul n'avait pas affaire au géant : il se mit à la poursuite de son complice, qui venait de se perdre dans les brumes du parc. Guidé par son instinct, il l'eut bientôt rejoint : il allait se jeter sur lui; mais il s'aperçut, à sa grande surprise, qu'il avait été déjà prévenu. Deux poignets de fer avaient saisi le ravisseur à la gorge. Deux autres bras s'étaient ouverts pour recevoir le précieux fardeau que la douleur lui avait fait abandonner. Les deux poignets de fer appartenaient au duc Ramond de La Vrillère; les deux bras ouverts étaient ceux du vieil intendant Honoré Magdebourg.

En ce moment, le géant arriva. — A moi! Mahon, à moi! vociféra l'homme que le duc étranglait. — Oh! dit Mahon, vous m'aviez promis, monsieur de La Vrillère, en échange de ma dénonciation, de ne faire aucun mal à mon bon maître, monseigneur le comte François Grammont de La Tour. — C'est vrai! fit le duc, sans pour cela lâcher prise. — Eh bien! monsieur, reprit Mahon, je ne crois pas avoir besoin de vous rappeler que la parole d'un gentilhomme est sacrée? Le duc, sommé de tenir sa parole, lâcha prise à regret.

Grammont, se voyant libre, promena d'abord autour de lui ce brusque coup d'œil de la bête fauve qui, pressée par une meute, cherche quelque part un passage, une trouée; puis, comme ce vide existait entre le duc et son intendant, il s'y lança tête baissée, échappant ainsi par la fuite au sort terrible qui le menaçait. — Messieurs, dit Mahon, conduisez mademoiselle au château; je vous y aurai bientôt rejoint. Et, prenant la même direction que le comte, il fut aisé de comprendre, à l'agilité de sa course, qu'avant trois secondes il l'aurait rejoint. — Les misérables nous échappent! s'écria Beautreillis en voulant les poursuivre.

L'intendant l'arrêta : — Oh! ne crains rien, mon ami, lui dit-il; notre vengeance est assurée : laisse faire Mahon. — Je vous en supplie, messieurs, dit le duc, aidez-moi! Le vieillard venait de s'assurer que son émotion lui rendait impossible de transporter seul sa fille au château. Beautreillis eut un moment d'hésitation; cependant, enhardi par un geste de Magdebourg, il prit Marie dans ses bras et se dirigea avec son précieux fardeau vers la salle basse du rez-de-chaussée; puis doucement, comme s'il eût craint

de la blesser, il la déposa sur une chaise longue.

Les deux domestiques, qui avaient été précédemment enfermés dans une pièce adjacente, reçurent leur liberté et s'empressèrent autour de leur jeune maîtresse, qui ne tarda pas, ainsi secourue, à revenir promptement au sentiment de la vie. Lorsque Magdebourg la vit hors de danger, il l'abandonna aux soins paternels et se retrancha dans une embrasure où il attira Beautreillis : — Embrasse-moi d'abord, Saint-Rieul ; embrasse-moi, lui dit-il.

Le lansquenet, sans se rendre distinctement compte du sentiment inexplicable qui l'entraînait à son insu vers ce vieillard, l'étreignit entre ses bras. Les battements de leurs cœurs se confondirent. Alors, Magdebourg s'écria en se dégageant à regret de cette chaude étreinte : — Où es-tu né ? — A Lasnier, petite principauté d'Allemagne. — Et ta mère, n'est-ce pas, une digne et sainte femme, est morte en te mettant au monde ? — Oui, le 14 juin 1569. — Ton père, le bourgmestre Fortunati, s'est fait tuer un an plus tard en se défendant dans un duel contre un imposteur du nom de Jérôme Bastiat, lequel, par ses calomnies, voulait faire une tache à l'honneur de ta mère morte ? — Oui, oui... mais d'où savez-vous ?...

—Toi, poursuivit le vieillard, abandonné, sans famille, tu fus élevé par une personne charitable ; puis, quand tu te sentis la force de porter une épée, tu vins en France prendre du service dans l'armée du roi de Navarre ? — C'est encore vrai. — Si tu fuyais ainsi tes bienfaiteurs, c'était uniquement, n'est-ce pas, pour ne les point trop charger ? — Ils s'imposaient mille privations pour moi. — Tu disparus, sans laisser seulement un mot d'écrit qui dévoilât ta retraite, et tu pris ce nom de Beautreillis que tu as déjà su ennoblir ? — Le commencement de cette phrase est juste, je nie seulement la fin. — Mais tu oubliais, mon ami, qu'il te restait encore un oncle, médecin en Espagne, lequel devait, à son retour, te chercher vainement ? — Je le croyais mort ; il nous avait laissé dix ans sans nouvelles de lui.

— Il était prisonnier de guerre, mon ami, et son cœur se fondait au souvenir des siens.

— Mais comment savez-vous tout cela ? demanda Beautreillis avec stupéfaction. — Je le tiens d'un domestique qui t'aimait, qui t'avait vu grandir dans la maison de tes bienfaiteurs et qui t'a reconnu l'autre jour, par le plus grand des hasards, chez cet infâme contre lequel notre mutuelle colère se soulève. — Quoi ! ce Mahon ? — Lui-même, mon ami. — Mais, vous, monsieur, vous, apprenez-moi donc qui vous êtes ? — Je suis Frédéric Rochebrune, que d'impérieuses nécessités ont transformé en Honoré Magdebourg... le frère de ta mère... ton oncle. Saint-Rieul... ton oncle ! Et de nouveau le lansquenet et l'intendant s'embrassèrent avec une tendresse mélangée de piété.

— Ah ! soupira le vieillard maintenant soulagé du secret qu'il portait depuis vingt-quatre heures, ah ! mon ami, ce Mahon est un digne homme, pour lequel ni l'un ni l'autre, nous ne pourrons jamais avoir assez de reconnaissance. — Cependant, hasarda Beautreillis auquel nous conserverons son nom d'emprunt, comment se fait-il que ce Mahon, dont maintenant je reconnais les traits, se trouve au service du comte ? — Le comte ! s'écria Magdebourg avec un éclat de voix strident. Il n'est pas comte, mon ami. Ce Grammont est un imposteur, le fils d'un imposteur... celui-là même qui a tué ton père !

Beautreillis se dressa brusquement comme si un fer rouge eût touché en lui le vif d'une plaie saignante. Ses yeux se chargèrent d'une haine si implacable que le vieillard crut devoir lui dire pour le calmer : — Oh ! ne crains rien, va ; Mahon s'est chargé de t'éviter un remords et une tache de sang. Mahon l'a déjà rejoint... Mahon te venge... Mahon nous a vengés !

Et oppressé par cet excès d'émotion, le vieillard attira vers lui Beautreillis, avec lequel il échangea encore un de ces baisers dont une mère se montrerait parfois jalouse. — Oui, reprit-il ensuite, Mahon entré chez ce comte de contrebande, a pu pénétrer peu à peu ses secrets, et tout son espoir était d'arriver au jour où il pourrait enfin en acquérir des preuves irréfutables. Il épiait soigneusement ses démarches, l'y aidait, l'y poussait même pour le mieux compromettre, tout en gagnant ainsi sa confiance. Il tient en ce moment un portefeuille où tous les crimes de cet homme sont évidemment démontrés. — Mon oncle ! dit Beautreillis enthousiasmé, promettez-moi que Mahon ne nous quittera plus, qu'il sera notre confident intime, notre ami, et qu'il y aura toujours, à notre foyer une place pour lui ?

Ici, le duc Ramond de La Vrillère qui, de même que sa fille, n'avait pas perdu un mot de cet entretien, s'avança vers l'intendant et Beautreillis en leur offrant à chacun une main :

— Et moi, mes amis, leur demanda-t-il, n'aurai-je pas aussi ma place au foyer? Honoré Magdebourg pour toute réponse pressa fortement la main du duc. Beautreillis approcha l'autre main de sa lèvre. — Et Marie, reprit M. de La Vrillère, l'exclurons-nous? Saint-Rieul eut un éblouissement. Il allait ouvrir la bouche pour formuler une de ces paroles que le cœur dicte aux lèvres, lorsque deux coups secs furent frappés à la porte : — Ouvrez, cria-t-on du dehors, ouvrez de par le roi!

Comme chacun ignorait au château l'événement qui était suspendu sur la tête du lansquenet, Marie, elle-même, fit signe au valet de faire entrer. Cinq exempts se présentèrent. — Monsieur le lieutenant, dit l'un d'eux à Beautreillis, au nom du roi, je vous arrête! votre épée, s'il vous plaît! Beautreillis anéanti, rendit d'abord son épée; puis, ajouta d'un ton calme, malgré l'émotion à laquelle il était en proie : — Pourriez-vous me dire, messieurs, quel est mon crime?— Nous devons être muets, répondit l'exempt, veuillez nous suivre!

Saint-Rieul se livra. Marie poussa un cri déchirant et tomba de toute sa hauteur sur le sol. Les exempts avec cette impassibilité mécanique qui devait distinguer, cent ans plus tard, l'honorable corps des mousquetaires, firent monter Beautreillis dans une voiture découverte, précédée d'un piquet de lansquenets.

Un des lansquenets, dans un élan de généreuse confraternité, dit à son lieutenant : — Nous sommes cinquante contre cinq : voulez-vous la liberté! — Merci, mon ami, merci! ma conscience est pure. Il y a méprise... je ne crains rien! — Mais la potence, la potence! reprit avec émotion le soldat. Beautreillis sourit; il n'y croyait pas. Le soldat poursuivit : — Elle est déjà dressée cependant. En arrivant, on vous pendra!

Saint-Rieul prit cela pour une facétie : — Eh bien! mon brave, répondit-il en continuant son accès de rire un peu forcé : je verrai si un collier de chanvre est aussi commode à supporter qu'une épaulière.

Le soldat d'un air morne alla rapporter à ses camarades la réponse de Beautreillis. — Ma foi! dit l'un d'eux, tant pis pour lui; il nous oblige beaucoup en refusant. — Qui sait! fit un autre; nous eussions peut-être été pendus tous à sa place. — Hum! appuya un troisième; ça s'est vu!

VII

LA CHASSE A COURRE.

Cependant, Mahon, dont les jambes grêles et longues arpentaient le terrain avec une vélocité méritoire, courait toujours devant lui, sans rien entendre qui trahît son ennemi et sans rien voir qui pût le guider; car la lune ne donnait point. Il s'arrêta tout essoufflé. — Oh! grommela-t-il, s'il allait m'échapper! Pour se venger, il serait capable de tout. Et il essuya la sueur qui dégouttait de son front brûlant. — Mais, non, reprit-il à haute voix; Dieu ne le permettra pas! Il s'interrompit de nouveau pour écouter.

La nature dormait de son sommeil profond. Rien n'accusait la présence d'un être animé, excepté pourtant une grande chauve-souris dont les ailes membraneuses battaient sourdement l'air autour de lui. — Oh! continua-t-il, il me le faut pourtant... Je l'aurai, dussé-je fouiller un à un pour cela, tous les fossés, toutes les broussailles, tous les angles de mur!

A peine ces mots étaient-ils prononcés avec cet éclat strident que donne la haine, qu'un mouvement se fit à quelques pas de lui. Mahon concentra ses facultés dans une seule. ses sens passèrent tous dans l'ouïe. Il comprit bientôt, à n'en pouvoir douter, que celui à la recherche duquel il s'était mis, venait d'abandonner une retraite dans laquelle il ne se trouvait pas suffisamment caché.

— Ah! respira Mahon, le voilà! le voilà!

Et se lançant dans une course fiévreuse, il dévora l'espace, malgré les haies vives, les barrières, les obstacles de toute sorte que l'obscurité rendait encore plus redoutables. Le fuyard, lui, pareil à un renard traqué, se vit à son grand regret forcé d'abandonner le sol boisé et de prendre à travers champs. Il pressentait que cette lutte était impitoyable. Aussi, allait-il comme un fou dont un délire échevelé donne aux muscles une vigueur surhumaine.

Lorsque Mahon eut à son tour gagné le champ de trèfles dans lequel s'était imprudemment jeté le comte, la scène prit un caractère plus étrange. La taille monumentale du géant apparaissait d'autant plus menaçante qu'elle se détachait dans l'obscurité moins profonde d'une plaine découverte. On ne voyait de lui qu'une ombre noire penchée en avant, que ne trahissait ni le souffle ni la voix. On l'eût pris volontiers, à cette heure, pour un de ces guerriers infatigables que les antiques légendes du Nord nous montrent, lancés sans repos ni trêve à la poursuite des méchants.

Cette chasse à l'homme avait quelque chose à la fois de curieux et de terrible. Celui qui eût vu passer ainsi ces deux êtres, rapides fantômes, dont l'un, le premier, n'avait que de la terreur sur les traits, et dont l'autre, le second, faisait peser sur lui son regard d'une acuité dévorante... Oh! celui-là eût, en frémissant, détourné la tête pour se soustraire à la vue du spectacle qui se préparait.

Le comte sentait ses forces diminuer. Sa respiration, sèche et brève, s'échappait de sa gorge comme le sifflement d'une couleuvre. Ses membres, brisés, perdaient leur élasticité. Il s'arrêta pour reprendre haleine. Il lui restait encore un espoir: Peut-être Mahon était-il loin. Il eut le courage de jeter un coup d'œil en arrière. Malédiction! Mahon était là, séparé seulement de lui, par dix longueurs de bras. Le comte poussa un cri étranglé qui ressemblait au râle d'un mourant, et reprit vers l'horizon, cette course fougueuse pour laquelle il eût voulu pouvoir échanger ses pieds alourdis contre des ailes. Mais sans le savoir, il s'était mal engagé. La Seine lui barrait le chemin, béante, sombre, profonde, renvoyant dans l'air les mille bruits gémissants qui composaient une symphonie étrange que dominait par moments pour lui le retentissement de sa respiration et le battement de ses artères. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Son sang se figea. Il ne savait pas nager.

Mahon approchait..... approchait toujours comme un spectre vengeur. On voyait déjà sa silhouette se découper, pareille à une haute colonne, sur le gris foncé du ciel. Le comte, anéanti, tomba sur ses deux genoux. — Lâche! lui cria Mahon, qui venait enfin de le rejoindre.

Comme cela arrive souvent, dans les circonstances décisives, une réaction violente s'opéra chez le comte. Il se redressa de toute sa hauteur comme s'il eût reçu, par la figure, un coup de fouet. Le poltron se révoltait. Il arracha son épée du fourreau. Mais Mahon, d'un geste aussi rapide que la pensée, se lança sur l'épée de Grammont, la saisit par la lame; puis, sans efforts, il la brisa. Le comte en jeta les tronçons et glissant sa main sous ses vêtements, il en tira son poignard. Le géant frappa le poignet du comte d'un coup de son poing fermé. Le bras qui reçut le choc s'appesantit, pantelant, et le poignard tomba à terre en rendant un son métallique.

Le comte deux fois désarmé, convaincu que toute résistance était désormais impossible, mais poussé par l'instinct de la conservation, voulut tenter de parlementer: — Que voulez-vous de moi? essaya-t-il de demander à Mahon. — Rien! fit le géant; rien que te dire pourquoi je te hais et ce que j'exige de toi. Le comte se rassura et reprit haleine; un sourire de dédain effleura sa lèvre.

Mahon reprit après un moment de silence: — J'étais, il y a trois mois à peine, au service de bons maîtres. Tu vins un soir, avec un cynisme de taverne et une bravoure de parade, les chasser honteusement de la petite maison qu'ils occupaient, parce que cette maison convenait à ton service. Jusque là, sauf la rudesse de tes formes et la dureté de ton cœur, je n'avais rien à reprendre... — C'était le droit de la guerre, interrompit le comte. — Je l'avoue; mais ce qui n'était plus ton droit, c'était de retenir ma jeune maîtresse de force, de la vaincre, de la réduire par la violence, et de l'obliger, pour ne pas survivre à son déshonneur, à s'aller jeter le lendemain dans ce fleuve que tu vois là, derrière toi, ce gouffre qui reçoit tout indistinctement, l'assassin et la victime, l'innocent et le coupable! — C'est vrai! fit le comte, dont le regard inquiet errait autour de lui, j'ai eu tort. — Moi, continua Mahon, sais-tu ce que j'ai fait pour venger ma jeune maîtresse que j'aimais avec respect? Je me suis offert pour te servir; alors toute ma vie s'est concentrée en toi. Il s'agissait de pénétrer un à un tes secrets. Oh! vois-tu, je marchais vers mon but avec la patience du nègre, et la prudence du serpent; je t'aidais, je

te poussais, quand la vie d'un de mes semblables n'y était pas toutefois engagée, et aujourd'hui, grâce à un secours inespéré de la Providence, j'ai là, dans ma poche, de quoi te faire rouer, écarteler, brûler! A cette révélation inattendue La Tour sentit ses dents se choquer entre ses lèvres décolorées par la peur. — Aujourd'hui, continua le géant, je puis démontrer jusqu'à l'évidence que tu es l'espion de M. de Mayenne et que tu es seul coupable de la trahison infâme dont tu as chargé Saint-Rieul Beautreillis, placé heureusement en lieu sûr.

Les cheveux du comte se hérissèrent sur son front comme le poil de l'hyène qui voit surgir, dans l'ombre, un ennemi. — Aujourd'hui! reprit Mahon, je puis prouver aux plus incrédules que tu es tout simplement Amédée Bastiat, fils de Jérôme Bastiat, dont les lois de l'Allemagne ont fait depuis longtemps justice, et que ce titre de comte, dont tu te pares, tu ne le dois encore qu'à un crime!

— Écoute... hasarda le parvenu, naguère si hautain en face du serviteur, je te demande grâce; fixe toi-même le prix de ton silence. — Ah! tu le vois, acheva Mahon, le valet s'insurge contre le maître. C'est encore moi qui ai conduit ce soir M. de La Vrillère et son intendant au château... je voulais que la mesure fût comble... J'ai réussi; ton heure a sonné... Amédée Bastiat! tu n'as plus sur terre aucun espoir! Et, ramassant le poignard du misérable qu'il venait ainsi d'accabler : — Tiens, lui dit-il, frappe-toi, et que Dieu te pardonne!

Bastiat s'empara de l'arme qui lui était offerte, et, profitant d'un moment où Mahon détournait ses regards pour ne pas assister à sa mort, il se précipita sur lui et lui en porta, en pleine poitrine, un coup furieux; mais la lame, détournée par la charpente de fer du géant, glissa sur ses côtes et fit à peine une entaille à la peau.

Mahon rugit. Dans un accès de fureur légitime, il tira sa lourde rapière, la fit d'abord tournoyer rapidement, puis la lança avec une force prodigieuse sur la tête de son déloyal antagoniste. Amédée Bastiat, pour ne pas être accablé du coup, voulut faire promptement un pas en arrière. Mais un cri déchirant, un cri de suprême angoisse, s'échappa, comme un son de cloche funèbre, de sa poitrine haletante. Il avait rencontré du vide sous son pied. La Seine s'ouvrit pour le recevoir; puis elle se referma silencieusement sur son corps et reprit son cours, un moment interrompu, pour aller rendre, le lendemain, un cadavre de plus aux filets de Saint-Cloud.

VIII.

LES EXHORTATIONS D'UN SAINT HOMME

Pendant que ces événements s'accomplissaient, Saint-Rieul Beautreillis, dans une misérable voiture traînée au pas par deux haridelles dont la maigreur tournait au squelette, arrivait enfin dans le camp de l'armée royale. Il ne recueillit dès lors sur son passage que des injures : c'était à qui le menacerait d'un horion et montrerait le poing au traître qu'un châtiment exemplaire attendait.

Un aumônier, le christ à la main, prit place à ses côtés, et tenta, par ses exhortations, de l'amener à l'aveu complet de son crime. Le malheureux Saint-Rieul se débattait de son mieux contre les pressantes sollicitations de son vénérable compagnon, mais il lui devint bientôt facile de se convaincre de l'affreuse vérité. — Vous n'avez plus rien à attendre des hommes, mon fils, dit le prêtre d'une voix solennelle; pensez à Dieu, dont la miséricorde est infinie et auquel le pardon est facile envers le coupable qui se repent. Beautreillis laissa tomber sa tête sur sa poitrine, épouvanté de l'abîme insurmontable dans lequel il était si soudainement tombé.

Devant lui et faisant face à la porte Saint-Denis, se dressait une potence que dix fanaux circulaires éclairaient d'une lueur rougeâtre. A ce sinistre aspect, Beautreillis tressaillit, et, se tournant vers les exempts : — Messieurs, leur dit-il avec une exaltation pleine de dignité et cette contenance ferme qui ne descend pas jusqu'à la faiblesse, faites, je vous en conjure, que je parle à M. de Turenne. Il y a là-dessous une erreur qu'un mot de moi pourra bientôt expliquer. — Nous avons ordre, répondit l'exempt d'un ton bref, de vous conduire au supplice, et nous vous y conduisons; notre mission, messire, ne va pas au delà.

L'aumônier s'empara alors des mains de Saint-Rieul, entre lesquelles, moitié de gré, moitié de force, il s'empressa de mettre le christ, en disant d'une voix que la charité faisait vibrer : — A celui qui a beaucoup péché, il sera beaucoup pardonné, » dit un Dieu qui est mort pour nous. Confesse tes égarements, mon fils, pour mieux t'aider à mourir. Oh! je voudrais avoir en ce moment assez d'éloquence pour t'exprimer d'une manière touchante tout ce que ta position m'inspire de pitié, de regrets, de douleur, de craintes pour ton salut éternel! Oh! mon fils, au nom de la divine Marie, mère des affligés, au nom du Christ, ce grand rédempteur auprès duquel les fautes les plus graves trouvent rémission, repens-toi, repens-toi!

Beautreillis enfonçait ses ongles dans sa chair pour s'assurer qu'il n'était pas, comme il devait raisonnablement le croire, le jouet d'un rêve, d'une hallucination, d'un cauchemar. Mais ses yeux étaient bien ouverts, et il était bien réellement en face d'une mort ignominieuse. — Je jure, cria-t-il à la foule qui l'entourait, je jure à la face du ciel, devant Dieu, que je suis innocent du crime, quel qu'il soit, dont on veut me charger. On se trompe... on se trompe! Je suis Jean Saint-Rieul Beautreillis, lieutenant des lansquenets. — A la corde! à la corde! hurla la foule. — Mon fils! s'écria l'aumônier en se laissant glisser aux genoux de Beautreillis, as-tu une mère? — Morte! répondit machinalement Saint-Rieul. — Un père? — Mort aussi! — Eh bien! sur leur tombe où j'irai prier à ton défaut, sur leur tombe où je déposerai, après toi, des larmes et des fleurs, oh! mon fils, je t'en supplie, humilie-toi!

Beautreillis se redressa sur la banquette de la voiture, et là, d'une voix éclatante qui retentit jusqu'aux dernières profondeurs de la foule, il s'écria : — Je suis innocent! Cette parole échappée de l'âme domina un moment ce concert d'imprécations et de colères, ce murmure étrange, effrayant, qui fait toujours frémir ceux contre lesquels il est poussé, et porta çà et là l'ébranlement dans la conscience de quelques-uns des spectateurs.

— A la corde! à la corde! répondit la masse stupide qui pressait les rangs des soldats. La funèbre voiture avançait toujours vers le lieu où la potence, avec son poteau perpendiculaire surmonté d'un bras horizontal, apparaissait hideuse, terrible, menaçante. L'armée royale, massée au tour de l'instrument fatal, se taisait pour mieux voir.

Beautreillis montait, en ce moment, les degrés de la plate-forme sur laquelle le bourreau, escorté de ses trois aides, se tenait raide, silencieux, glacial. Plus loin, de l'autre côté des murs, les assiégés, faisant trêve à leurs hostilités, s'étaient assemblés sur les remparts, afin d'assister aussi, eux, au spectacle qui leur allait devenir commun avec les assiégeants.

Il y avait, parmi eux, un groupe composé d'une femme et de plusieurs gens de guerre, qui, assis sur un bastion, les jambes pendantes dans les fossés, pérorait bruyamment sans perdre pour cela de vue l'endroit où devait se faire l'exécution. — Tiens! disait la femme, quel malheur! c'est un joli garçon, ma foi! — Tu trouves, Guillemette? répondit son voisin d'un air piqué. — Tête-Dieu! dit un autre, nous allons voir bientôt si les grimaces lui vont bien. — Voyez.... voyez! fit un troisième, le voilà qui s'avance auprès de la rampe; il demande à parler... il parle. Guillemette, touchée sans doute secrètement de l'assurance et de l'air noble du condamné, imposa d'un geste silence à la ronde. — Hé! vous autres, s'écria-t-elle, écoutez-moi. — Chut! paix partout! cria le voisin. — Vous avez tous appris comme moi, reprit Guillemette, par la voix du héraut d'armes, le motif de la condamnation? — Oui. — Alors vous savez que cet homme conspirait pour nous? est-ce vrai? — Oui, oui. — Donc, continua Guillemette, il est victime, le pauvre garçon, de son dévouement à notre cause. — C'est juste! appuya toujours le voisin. Guillemette, qui se passionnait en parlant, acheva de la sorte la traduction naïve de sa pensée : — Il y a trois mois que ce *Béarnais* maudit nous affame; il y a trois mois que ces troupes, là-bas, en face de nous, regorgent de vivres et de vin. Et si, par hasard, parmi tous ces cœurs endurcis, il se trouve un cœur qui nous plaigne, qui souffre de nos souffrances, qui ne craigne pas, en un mot, de s'exposer pour nous, ils appellent cela, eux, de la trahison... J'appelle cela, moi, du dévouement, de l'humanité, de la grandeur d'âme. Est-ce encore vrai?

Un murmure approbateur vint encourager

Guillemette, qui poursuivit : — Eh bien! puisque cet homme qui va mourir meurt pour nous, et que nous ne pouvons rien pour le sauver, il faut le soustraire au moins, par une mort prompte, au supplice atroce qui l'attend; nous aurons ainsi payé notre dette de reconnaissance.

Les ligueurs, excités par cette voix vibrante, se dressèrent sur le bastion. Une volée de flèches, de projectiles et de balles alla tout renverser sur la plate-forme du gibet, tout, hormis Beautreillis et le bourreau. — Maladroits! cria Guillemette; lui, vous dis-je, lui! Mais, avant que les ligueurs eussent épaulé de nouveau leurs arquebuses, les assiégeants ripostèrent, et les premiers, ainsi prévenus, tombèrent dans le fossé en poussant des gémissements, des cris, des imprécations. Il ne resta debout que la femme. Guillemette, éclairée par une torche qui pendait, au-dessous d'elle, à la meurtrière d'un créneau, se jeta sur ses genoux, joignit les mains, et pria pour l'âme de ceux dont elle avait, sans le vouloir, causé la mort.

Nous avons dit que tout était tombé sur l'échafaud, hormis Beautreillis et l'exécuteur suprême. Le prêtre, frappé le premier, avait porté vivement une main à son front pour en essuyer le sang qui l'aveuglait. Les trois aides, eux, s'étaient abattus sans pousser un gémissement. C'étaient les fils du bourreau. Celui-ci les regarda d'abord d'un œil sec, puis il pâlit, et ce fut tout.

Cependant l'homme de Dieu, après avoir un moment chancelé, recueillit ses forces dans un élan de volonté surhumaine, et, pareil à ces martyrs chrétiens que l'histoire des premiers siècles présente à l'admiration de tous les âges, il saisit son crucifix qu'il éleva vers le ciel, et dit à Beautreillis d'un accent que la douleur et la foi rendaient sublime : — Tu le vois, mon fils, Dieu n'a pas voulu que je meure avant d'avoir recueilli ta confession, et il m'a laissé dans le cœur assez de charité pour t'embrasser, et dans les bras assez de force pour t'absoudre. Oui, mon fils, acheva-t-il, voilà le moment suprême du repentir ou de la réprobation... choisis! — Ma conscience est pure! mon père, s'écria Beautreillis en se jetant dans ses bras; je n'ai point de remords. — Si, si, insista le prêtre en le contemplant, pour l'encourager, avec une tendresse ineffable et les yeux remplis de pieuses larmes. J'abandonne ma vie sans regret; mais il faut que mon dernier souffle te serve et te rachète, il faut que je te ramène à Dieu repentant et sauvé; il faut que le Christ, qui nous contemple du haut de sa croix, m'envoie un sourire divin en ouvrant tout à l'heure, pour toi, les portes du ciel!... Mais le prêtre, trop faible pour la tâche, sentit tout à coup ses forces s'épuiser. L'homme succombait. Ses yeux, frappés d'atonie, devinrent fixes et vitreux; ses lèvres s'entr'ouvrirent sans pouvoir prononcer le mot qu'elles murmuraient, et il se laissa glisser, épuisé, dans les bras de Saint-Rieul. Quelques soldats s'approchèrent, et, après avoir improvisé un brancard avec leurs pertuisanes, ils y étendirent l'aumônier évanoui; puis, chargés de leur pieux fardeau, ils se mirent en marche dans la direction d'une hôtellerie. Pendant ce temps, le bourreau, dont le visage respirait un sang-froid farouche, pour se conformer à l'usage, demanda des hommes de bonne volonté pour remplacer ses fils morts sur la brèche. Trois soldats sortirent des rangs pour venir se ranger auprès de lui. Le premier qui passa près de Beautreillis lui dit tout bas ces mots : — Et les trois marcs d'or? monseigneur! Le second en dit autant. Le dernier, à son tour, répéta ces paroles mystérieuses auxquelles, on le conçoit, Beautreillis ne pouvait attacher aucun sens. Ces dignes personnages étaient nos anciennes connaissances : le mangeur d'étoupes, l'économe et le prévôt.

Saint-Rieul, pour tenter un dernier effort, se retourna vers le peuple : — Puisque le roi lui-même, dit-il, refuse de m'entendre, c'est que sans doute je suis coupable d'un crime que j'ignore; seulement, je jure sur la tête de ce saint homme, qui était là tout à l'heure étendu, victime de son dévouement religieux, je jure que ce crime, si je l'ai commis, l'a du moins été sans la participation de ma volonté, de mon libre arbitre, de ma conscience, et que je vais fermer ma paupière sans tache, sans reproche, sans remords....

Ici, le mangeur d'étoupes, l'économe et le prévôt l'interrompirent pour lui répéter leur formule de reproche. — Oh! décidément, murmura le patient, j'ai la fièvre, et la fièvre, dans sa plus haute intensité, me donne le délire.

Le bourreau s'approcha, lui mit une main sur

l'épaule et lui dit : — Auriez-vous besoin, messire, qu'on vous soutienne? — Me soutenir! fit Saint-Rieul, et pourquoi? — Parce que nous allons, mes aides et moi, vous ajuster ce collier. Et il montrait une corde solidement tressée, dont l'extrémité supérieure, passée dans une poulie, venait se nouer au poteau. — Faites, faites! dit Beautreillis.

Tout à coup il se fit une grande rumeur dans le camp. Le bourreau s'arrêta court dans sa besogne. Tous les regards se tournèrent vers l'endroit d'où venait le bruit, et où l'on voyait les rangs s'écarter avec promptitude, comme font dans un champ de blé les épis que couche le vent du soir. Henri IV, monté sur son cheval de bataille, arrivait avec impétuosité, suivi de Turenne, du duc de La Vrillère et de Magdebourg. Plus loin venait Mahon, grimpé à poil sur une jument pelée qui faisait du reste des efforts surnaturels, gourmandée par celui qu'elle portait, pour prendre une allure moins pacifique que celle qui lui paraissait habituelle. La pauvre bête, dont les flancs amaigris parlaient assez éloquemment, allongeait démesurément la tête et le col, mais ne pouvait réussir à quitter le trot. Mahon, à bout de patience, lui frappa la tête avec le poing. L'animal se mit à ruer. Mahon lui laboura le ventre avec les pieds. La jument ne trouva rien de mieux à faire que de protester, par une reculade, contre les mauvais procédés de son cavalier. Mahon jurait, criait, frappait plus vite et plus fort. La pauvre bête, poussive depuis dix ans, fut violemment prise d'une quinte de toux — Que la peste soit du cheval! grommela Mahon, dont les grandes jambes osseuses traînaient à terre, et qui voyait, avec un souverain déplaisir, qu'il perdait de plus en plus de terrain. Et, abandonnant son impuissante monture, il se mit à courir, ce qui excita la verve des hallebardiers auprès desquels il se trouvait. — Oh! oh! dit l'un, ce gaillard-là, taillé comme un levrier d'Écosse, n'a qu'à fuir ainsi quand le diable le voudra prendre, et, j'en jure, le diable ne le joindra pas. — A moins, dit un second, que ce ne soit le diable lui-même. — Ou son cousin, hasarda un troisième. Et les rires, à cette innocente saillie, partirent avec tant d'homogénéité, que l'air en vibra.

Le roi, parvenu au pied du gibet, sauta lestement à terre en criant : — Ventre-saint-gris! il était temps. Puis, reprenant cette dignité simple qui lui était naturelle, il ajouta : — J'ordonne, en vertu de mon autorité, que l'on détache immédiatement M. Saint-Rieul Beautreillis, que je fais baron et que je prie de reprendre son commandement, non plus comme lieutenant, mais en qualité de capitaine.

Le bourreau dégagea sur-le-champ Beautreillis, qui se jeta aux genoux du roi. — Du tout, du tout! fit Henri; debout, monsieur, et donnez-moi la main en présence de l'armée, afin que chacun sache que le roi, quand il reconnaît une méprise, ne peut jamais assez faire pour la réparer. Beautreillis s'empara de la main royale, sur laquelle il déposa respectueusement un baiser. En ce moment, Turenne interrompit cette scène touchante en disant au généreux prince : — Sire, vous ne pouvez rester ici plus longtemps. — Et pourquoi, monsieur? — Parce que, sire, nous sommes trop près des murs d'enceinte, et que, si vous étiez reconnu, mille balles viendraient bientôt vous frapper. Le roi réfléchit un moment : — Vous faites erreur, monsieur de Turenne, dit-il ensuite avec un grand calme, et la preuve, c'est que je vais m'aller promener le long des fossés avec ce panache blanc que j'ai seul le droit de porter. Et sans attendre les objections des siens, il s'avança seul pour aller saluer de près les assiégés.

Ceux-ci, que les souffrances physiques avaient affaiblis et qui ne demandaient pas mieux, peut-être, que de mettre fin, par une manifestation publique, aux innombrables tortures qu'ils subissaient, rendirent ce salut en se découvrant. — Voyez-vous, Turenne, voyez-vous? s'écria le roi enchanté; les Parisiens me demandent. Demain nous irons à eux, et, ventre-saint-gris! s'ils me reçoivent sans arquebusades ni canon, je jure de leur revaloir en dévouement ce que, dans leur intérêt et pour les réduire, je leur ai fait subir jusque là de douleurs et d'humiliations.

Pendant ce temps, Beautreillis et son oncle échangeaient de ces mots qui débordent du cœur après de grandes souffrances. Le duc de La Vrillère eut son tour après l'intendant; il félicita Beautreillis de ses nouveaux titres de capitaine et de baron. — Mais enfin, demanda Saint-Rieul qui venait d'apprendre le crime qui lui était imputé, à qui suis-je redevable de ma délivrance?

Le vieil intendant chercha de l'œil autour de lui. Mahon arrivait, en ce moment, essoufflé, brisé, accablé. — A cet homme! répondit Magdebourg en le montrant du doigt. — Encore! fit Beautreillis. Et se jetant dans les bras de Mahon : — Oh! dit-il au géant attendri, tu ne seras plus seulement mon ami, mon camarade, mon confident; mieux que cela, tu seras mon frère.

Le roi, qui s'était rapproché de ce petit groupe, s'adressa de nouveau à Beautreillis : — Ventre-saint-gris! lui dit-il, savez-vous, baron, que vous l'avez échappé belle? Sans ce bon compère que voilà, continua-t-il en désignant Mahon, nous eussions eu, Turenne et moi, de graves reproches à nous faire à votre sujet. Aussi, dans ma joie d'avoir empêché une erreur semblable, j'ai encore une grâce à vous accorder; voyons, que me demandez-vous? — Sire, répondit Beautreillis avec une émotion indicible, ma position exceptionnelle me donne le courage d'oser dire à Votre Majesté que mon ambition est immense. — Eh! eh! voyons cela. — L'insigne honneur que je vais réclamer de Votre Majesté me fera, Sire, bien des envieux, et peut-être aussi bien des ennemis. — Vos envieux, fit le roi, nous les mépriserons; quant à vos ennemis, nous chercherons tout bonnement à les réduire. Parlez, baron. — Eh bien! Sire, puisque vous voulez bien encourager ma vanité, je voudrais réclamer de votre bonté le droit d'être placé demain, quand vous ferez votre entrée dans Paris, en tête de votre armée, avec mes lansquenets. — Et pourquoi cela? — Parce que, sire, si vous devez être inquiété, ce ne sera jamais que dans votre avant-garde, et que nous avons besoin, mes lansquenets et moi, de relever notre drapeau qu'une suspicion injuste a flétri. — Je refuse! fit le roi. Le poste est trop périlleux; je ne veux pas vous voir exposé deux fois en vingt-quatre heures à une mort presque assurée. D'ailleurs, que me parlez-vous de tache faite à votre drapeau? il me semble que je l'ai moi-même lavée, et, ventre-saint-gris! celui qui ne tiendrait pas mes lansquenets en honneur, celui-là, quel qu'il fût, deviendrait mon ennemi personnel; dites-le bien à tout le monde, messieurs! acheva le roi s'adressant à la foule.

Beautreillis insista : — Sire, reprit-il, vos paroles, en temps ordinaire, sont pour moi des ordres; mais aujourd'hui, par exception, je vous demande humblement la permission d'y résister. — Diable! diable! pensa le roi, qui se connaissait en hommes, il y a là-dessous de la chaleur d'âme; ce garçon ira loin. — Je vous demande la permission d'y résister, sire, insista Beautreillis, parce que j'ai besoin de gagner les deux grades dont Votre Majesté a daigné tout à l'heure m'honorer. — Vous me mettez dans l'embarras, monsieur de Beautreillis, interrompit le roi; car si demain vous vous tirez de là, j'aurai deux dettes à payer au lieu d'une. Et voyez-vous, mon cher baron, moi, je suis un roi tout à fait exceptionnel : je n'aime pas les dettes. — Vous ne me devrez rien, sire; vos bontés d'aujourd'hui me paient au centuple les services que je pourrais rendre encore à Votre Majesté, dussé-je vivre pour cela cent ans. — Allons, allons! dit le roi, je vois que vous êtes tenace, monsieur de Beautreillis; c'est comme cela qu'était mon père. Qu'il soit donc fait comme vous voulez!

Le bourreau, durant les scènes diverses qui précèdent, avait su contenir si bien sa douleur, qu'on eût aisément pu croire que la mort de ses fils n'avait rien fait mouvoir en lui. Cependant, une fois que le roi se fut éloigné, comme les fonctions de son ministère étaient achevées, il se jeta sur ses enfants à corps perdu, les étreignit tous à la fois sur sa poitrine avec des sanglots déchirants, et lança vers le ciel un cri de douleur si terrible, que l'on eût dit une de ces plaintes sinistres que fait entendre la lionne au plus profond des forêts, lorsqu'un imprudent chasseur vient de ravir ses lionceaux; puis il en mit un sur ses puissantes épaules, prit les deux autres chacun sous un bras, et, l'œil inondé de larmes, suffoqué par les déchirements de son âme, il se précipita au travers des rangs pour aller porter chez lui les trois cadavres sur lesquels il n'avait pas encore assez pleuré.

Après son départ, les soldats se rapprochèrent du gibet pour en étudier de près l'ingénieux mécanisme, faire jouer les ressorts secrets du plancher et surtout couper, pour s'en faire des amulettes, quelques bribes de cette vieille corde entre les nœuds de laquelle avaient déjà passé les derniers soupirs de tant de condamnés. — Ah! s'écria joyeusement l'un d'entre eux, j'en tiens donc enfin de cette fameuse corde de pendu!

Le mangeur d'étoupes était resté seul sur la plate-forme. Quand il vit, en regardant autour de lui, que la foule était devenue assez compacte, il monta comme un écureuil, en s'aidant des pieds et des ongles, sur la traverse horizontale de la potence, releva gravement et avec grâce les manches de son justaucorps pour qu'on ne pût soupçonner aucune fraude et fit, avec ses bras, un signe qui voulait dire : — Chut! L'armée devenue immobile le contemplait avec un respect superstitieux.

Pierre Bateleur salua d'abord les masses; puis, sans parler, il porta ses doigts vers sa bouche dont il fit sortir une mèche, on ne sait de quoi, qu'il conduisit jusqu'à terre. Il continua ce manége en faisant successivement passer ses mains l'une sur l'autre pour activer la sortie, jusqu'à ce qu'il eût produit au-dessous de lui une boule égale au moins en volume à la besace d'un truand. Un rire immense, un rire à ébranler les voûtes d'un édifice taillé dans le roc, éclata, pareil à un tonnerre, à l'aspect du prodige. Alors, pour varier, le jongleur sortit du fourreau son épée dont il fit disparaître, en se penchant, toute la lame dans son gosier. La foule se mit à trépigner d'aise. Cette fois, les talents de Pierre Bateleur étaient à bout; il descendit sans fierté de son piédestal, mit tranquillement dans son mouchoir le paquet de coton, de lin ou de chanvre dont nous avons fait l'historique, et tira son casque dans lequel il fit une quête. Il ramassa, disent les chroniqueurs, 970 livres 8 sols 10 deniers, juste le double de ce qu'on passait alors à un maréchal de France.

IX

TRAHISON.

L'horizon prenait déjà cette teinte grisâtre, argentine, premier salut du matin. L'armée royale, qui n'avait pas reposé de la nuit, était prête à marcher sur Paris. Il était à peine quatre heures, qu'hommes et chevaux, rangés en ordre de bataille, attendaient un simple geste pour jeter au besoin les fascines dans les fossés; tenter, s'il le fallait, l'escalade des bastions, et placer des pétards contre les portes Saint-Denis et Saint-Antoine.

Le roi, monté sur un arabe de sang, s'entretenait ainsi avec M. de Turenne : — Croyez-vous, Turenne, disait-il, à la parole de Brissac? — Oui, sire, parce que M. de Cossé, comte de Brissac, est un gentilhomme de trop bon lieu pour violer jamais ses engagements. — Tant mieux, tant mieux! fit le roi. Je préfère entrer sans résistance dans ma capitale que d'avoir à livrer un assaut meurtrier, dans lequel beaucoup de sang serait versé. Ce serait encore du sang français; et, ventre-saint-gris! ce sang-là fait tache à mon écu! — Tenez, sire, tenez! s'écria Turenne; la porte s'ouvre en face de nous.

Le roi poussa un soupir; ses yeux, ordinairement assez actifs, parurent rayonnants.—Voyez, sire, continua Turenne; voilà d'abord le prévôt des marchands Lhuillier qui passe le pont-levis et vient à nous; à sa droite marche le gouverneur par intérim, portant les clés de la ville sur un plateau d'argent. Le roi saisit le bras de son capitaine : — Brissac sera fait maréchal de France! n'est-ce pas, Turenne? s'écria-t-il dans un transport d'enthousiasme. Turenne poursuivit, sans répondre à l'apostrophe royale : — Derrière eux suivent les échevins, archers, huissiers et massiers, et pas un ligueur!

Henri fit un bond sur sa selle. — Oh! alors, dit il la poitrine élargie, la France, à partir de ce jour, va quitter enfin le deuil. Nous allons la faire grande, enviée, glorieuse, et nous élèverons si haut la race que je fonde, que devant elle tous les fronts se courberont sans fausse honte, comme les satellites pâlissent naturellement devant le soleil. Alors, j'aurai réalisé le vœu de toute ma vie en créant, pour le premier peuple de l'univers, un gouvernement à la fois simple et splendide, dont je serai la vivante personnification; et de la sorte, quand les vieux partis seront annihilés, quand la Ligue elle-même m'aura proclamé, quand, enfin, à force de persévérance, j'aurai pu obtenir l'unité du commandement, oh! alors, Turenne, sois-en bien sûr, ma dynastie ne mourra pas.

Pendant que le roi faisait ainsi, par intuition, l'historique de son règne futur, que le poignard de Ravaillac devait si fatalement abréger, le comte de Brissac était parvenu jusqu'à lui, tenant toujours, sur ses mains tendues, le plateau dans lequel les clés de la ville renvoyaient, aux premiers

rayons du soleil, leurs reflets chatoyants.— Sire, dit-il, vos bien-aimés sujets sont prêts à vous recevoir, et déposent avec respect leur cœur aux pieds de Votre Majesté.— Merci, Brissac, merci! répondit le roi, dont l'émotion se trahissait malgré lui. Nous leur dirons bientôt nous-même, de notre propre bouche, toute la reconnaissance que nous leur vouons et tout l'amour qu'ils nous inspirent. — Vive Henri IV! cria Brissac. Des houras, des salves, des trépignements de joie répondirent, dans l'armée royale, à ce noble cri, le premier légitime, en ce qu'il perdait en passant par les lèvres du gouverneur son apparence de cri séditieux.

Le roi s'apprêtait à commander la marche, lorsque Saint-Rieul Beautreillis se présenta, suivi de ses lansquenets : — Sire, dit-il, je viens rappeler à Votre Majesté la parole qu'elle m'a donnée hier.— J'en suis confus, baron, répondit le roi; mais, pour la première et dernière fois de ma vie, je veux et je dois y manquer. — Cependant, sire... — M. de Brissac est venu seul, interrompit Henri, sans garde d'honneur, sans troupe; il faut que j'entre dans Paris comme il en est sorti.

Beautreillis répondit sans hésiter: — Quoique je ne veuille point amoindrir M. de Brissac, je rappellerai à Votre Majesté que M. de Brissac n'était, lui, que simple gouverneur de Paris, tandis que vous, sire, vous êtes maintenant roi de France et de Navarre. — Cela veut dire? — Cela veut dire que vous avez droit, à ce titre, à une escorte de mille hommes. Nous ne sommes que trois cents. — Impossible! — S'il le faut, sire, nous poserons bas nos mousquets, et nous vous précéderons comme les jours de fête, visière baissée, épée au fourreau.—A cette condition, soit!

Beautreillis, pour se conformer à sa promesse, fit immédiatement disposer les armes en faisceaux et prit ensuite avec ses lansquenets la tête de la colonne qui se dirigea vers la porte par laquelle était lui-même venu M. de Brissac. L'armée entière s'ébranla et l'on entendit bientôt ce pas lourd et grave composé de cent mille pas et ce souffle large et puissant échappé, comme d'une seule, de toutes ces poitrines. Saint-Rieul, avec sa poignée d'hommes, venait à peine de mettre les pieds dans Paris, que le pont-levis fut violemment relevé pour lui couper la retraite. A son panache de capitaine, brillant et tout neuf, les ligueurs l'avaient sans doute pris pour le roi. — Trahison! trahison! cria l'armée royale en se voyant ainsi séparée de ses avant-postes.

Henri IV qui marchait lui-même à la suite des lansquenets, s'arrêta court et se tourna tout surpris vers Brissac :—Monsieur le comte, lui dit-il en attachant sur lui son regard le plus sévère, ceci me paraît grave. Ces mots étaient à peine prononcés sans avoir encore obtenu leur réponse, que le bruit de la mousqueterie éclata de l'autre côté du rempart. Il venait évidemment de s'engager une lutte terrible, dans laquelle les lansquenets, munis seulement de leurs épées, et écrasés par le nombre, devaient nécessairement succomber.

Le roi frémit. — Ventre-saint-gris! jura-t-il; on m'a fermé, je crois, la porte au nez. Et se précipitant à bas de son cheval, il cria d'une voix tonnante, de façon à être entendu des assiégés. — Ouvrez, messieurs; ouvrez au roi! Brissac était atterré. — Oh! murmura-t-il, c'est, j'en suis sûr, ce corps d'armée espagnol, envoyé récemment par le pape, qui m'ose ainsi faire obstacle. Et un soupir qui ne présageait rien de bon pour les soldats de Sa Sainteté Clément VIII, s'échappa de sa gorge en sifflant. — Ouvrez, ouvrez! dit-il à son tour. Tangis... Ravanel... Mareilhac... Ouvrez, de par Dieu!

— Eh! répondit insolemment quelqu'un dans un idiome moitié Français, moitié Espagnol, ouvrez vous-même, monsieur; car vous avez les clés. Et toujours, derrière la porte massive, on entendait le fracas sourd d'un combat à l'arme blanche, qui avait succédé aux coups de feu. Les lansquenets se battaient aux cris de : Vive Navarre! auquel les Espagnols répondaient : A bas le roi!

Les mille incidents de la mêlée, échappant à l'armée royale, qui n'entendait que le bruit sourd du combat, jetaient une frémissante agitation dans ses rangs. M. de La Vrillère, malgré ses soixante ans, pétillant d'ardeur guerrière, s'approcha le premier du roi : — Sire, dit-il, ordonnez... et mes arbalétriers vont faire tout tomber : murailles, bastions, pont-levis. — Il vous faudrait trois heures, capitaine, fit le roi qui se mit à marcher comme un jeune lion qui, derrière les barreaux de sa cage, menace l'étranger qu'il ne peut atteindre. Le duc baissa

la tête, essuya silencieusement une larme et s'éloigna.

Tout à coup Beautreillis apparut, debout sur un créneau, une hache à la main. Auprès de lui vinrent successivement se ranger ses lansquenets, pareils, dans leur fièvre belliqueuse, à des démons implacables et irrités. Ce spectacle menaçait de devenir atroce pour l'armée royale qui ne pouvait qu'assister, l'arme au bras, à ce glorieux massacre. Plus d'un soldat, entraîné trop loin par sa colère bouillante, voulut tenter d'aider à la délivrance des siens ; mais il était impossible, dans le désordre et la confusion, de distinguer un ami d'un ennemi.

Les Espagnols, au nombre d'environ huit cents, serraient de près les lansquenets qui, se voyant ainsi accablés par des forces trois fois supérieures, avaient résolu de venir tous mourir sur les fortifications, là, en face du roi et de l'armée qui les verraient tomber. Le roi, ne pouvant se résoudre qu'à regret à son rôle de spectateur impassible, se frappait le front, fou de rage et d'impuissance, comme pour en faire jaillir une idée. Cette idée lui vint, sans doute ; car il se redressa grand et fier et dit à M. de Turenne qui, depuis la veille, ne le quittait pas. — Vite un crayon et du papier ! Turenne lui donna les deux objets demandés. Alors Henri, se baissant, écrivit ces lignes sur son genou :

« Que les Parisiens dégagent promptement mes » lansquenets, au lieu de se tenir neutres, et » je leurs promets amnistie. J'accorde mille » livres à celui qui, le premier, prendra l'initia- » tive.

» Signé : Henri de Bourbon. »

Puis, ramassant une pierre, il l'enveloppa du papier sur lequel il venait de tracer hâtivement ces mots et jeta le tout, d'un puissant revers de bras, de l'autre côté de la muraille.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées, que la pierre fut retournée au roi. Sur le revers de la même feuille, une main ferme avait écrit :

« Les Parisiens ne peuvent rien faire. Ils se » méfient de la garnison. Une fois le roi parmi » nous, sous la protection de son armée, nous » lui jurons réception cordiale.

» Signé : Raoul Bougy. » (1).

Le dernier espoir du roi lui échappait ; il prit sa tête dans ses mains et se mit à réfléchir profondément.

Pendant ce temps Beautreillis accomplissait des prodiges. Semblable à ces héros de l'antiquité dont l'histoire, dans ses pages les plus éloquentes, nous a fidèlement transmis les noms, il frappait partout et toujours, entassant autour de lui victimes sur victimes. Admirablement secondé par ses vaillants soutiens, le nombre de ses ennemis s'éclaircissait sensiblement. Pour un des siens qui tombait sans rien dire, cinq Espagnols se couchaient pour ne plus se relever en poussant ce juron suprême : — Demonio !

L'intrépide Beautreillis, nous le répétons, attirait sur lui les regards. Le roi qui avait secoué sa torpeur, ne le perdait pas un seul instant de vue ; il retenait sa respiration chaque fois qu'un danger nouveau menaçait la tête du valeureux capitaine, et il ne reprenait haleine que lorsque le danger s'était effacé pour faire bientôt place à un autre plus redoutable et plus pressant.

Le duc Ramond de La Vrillère, malgré sa trempe énergique, avait dans la poitrine de ces mouvements saccadés qui résultent parfois d'une secousse violente lorsque les larmes, ne pouvant se faire jour, retombent goutte à goutte sur le cœur. Quant à l'intendant, Honoré Magdebourg, il ne prononçait pas une parole. Il contemplait Beautreillis avec une fiévreuse ténacité, comme si toute sa vie lui venait de là. Ses voisins les plus rapprochés se faisaient un signe en se le montrant, et se disaient tout bas : — Quand l'autre tombera, pour sûr celui-là sera mort ! — Pauvre homme ! — C'est peut-être son père. — Voyez, voyez ! fit un dernier, comme se bat vaillamment le capitaine ! Oh ! je donnerais un doigt de ma main pour lui pouvoir venir en aide.

Dans cette lutte, il y eut un moment... moment d'anxiété profonde, où Beautreillis, enveloppé par dix Espagnols à la fois et se voyant

(1) Ce double manuscrit, écrit au crayon, a été religieusement conservé dans les cartons de la Bibliothèque nationale sous le numéro 44,967.

perdu, se mit à frapper des deux mains, de la masse d'armes et de la hache, rendant et recevant des coups dont le seul retentissement donnait le frisson. Mais tout à coup un bruit terrible se fit entendre, et capitaine, lansquenets, Espagnols, tout disparut dans un nuage de poudre enflammée. Puis, quand la fumée, emportée par le vent, se fut complètement dissipée, il ne restait plus rien sur le mur, rien que des cadavres étendus pêle-mêle, sans distinction de parti ni de nation. L'égalité commençait pour eux. Toutes les respirations étaient de nouveau suspendues dans l'armée royale, et plus d'un vieux brave, brûlé aux feux du Midi, ne pouvant retenir ses larmes, les laissait librement couler sans prendre souci des remarques d'un voisin sans âme. Honoré Magdebourg se raidit pour ne pas succomber encore, et, s'emparant du bras du duc de La Vrillère, il fit cette simple question : — Est-il mort? — Non, répondit le duc avec effort. Un cri de joie s'échappa de la poitrine du vieil intendant. Un nouveau bruit se fit entendre : le pont-levis venait de s'abaisser pesamment.

A peine son extrémité supérieure eut-elle touché le bord du fossé, qu'un homme s'avança, chancelant, l'armure en lambeaux. Il tenait d'un côté une hache ensanglantée, et de l'autre une masse d'armes.

Le roi ne fit qu'un bond jusqu'à lui; puis, dans un transport d'enthousiasme, il lui sauta au cou. L'armée entière battit des mains. Derrière Beautreillis, se montrèrent bientôt les débris de sa noble phalange; ils n'étaient plus que trente-cinq. Le roi leur dit à chacun un mot flatteur, et les embrassa.

Magdebourg, depuis un moment, tenait Beautreillis embrassé avec tant de puissance, qu'on eut pu croire qu'il le voulait étouffer. — Oh! disait-il avec des larmes dans la voix, je ne pensais pas que le cœur de l'homme pût éprouver tant de terreurs sans se briser! Mais explique-moi donc, mon ami, si tu la connais, la cause de cette terrible explosion qui a tout fait sauter si près de toi? — C'est bien simple! répondit Saint-Rieul. J'avais donné l'ordre à l'un de mes fidèles de se tenir caché; puis, quand personne n'aurait l'œil sur lui, de traîner jusqu'au poste ennemi certain baril de poudre que j'avais en passant remarqué... — Justice de Dieu! interrompit Magdebourg, tu m'épouvantes, mon ami! — Il devait, mèche allumée, ne pas me perdre de vue; de telle sorte que, sur un signe de moi, quand je verrais notre position compromise, il mettrait le feu aux poudres pour anéantir ce poste espagnol. Or, mes hommes disparaissaient un à un; moi-même, enlacé par une ceinture vivante, je me voyais près d'être tué, alors, j'ai fait le signe convenu... Voilà, fit avec une grande simplicité Beautreillis, la cause de cette formidable explosion dont vous me demandiez tout à l'heure l'explication.

X

LE TRÔNE DE FRANCE VAUT-IL UNE MESSE?

Le roi, pressé par M. de Brissac, fit enfin son entrée dans Paris, précédé de Beautreillis et de ses trente-quatre lansquenets. Le peuple, qui s'était avidement porté sur son passage pour voir enfin de près cette royauté naissante, le peuple, disons-nous, l'accompagna jusqu'aux abords du parvis Notre-Dame, où se devait chanter le *Te Deum*.

— Le trône de France, avait dit Henri, vaut bien une messe. Et, à ceux qui lui montraient cette mer mouvante de têtes et voulaient écarter les gens en haillons qui se pressaient jusque sous les pieds des chevaux, il répondait : — — Laissez-les, laissez-les! ils sont affamés de voir un roi!

La cérémonie religieuse achevée, Henri IV se rendit au Louvre, dans la salle du trône, où, par les soins du gouverneur, avait été préparé « *le plus somptueux dîner* (disent les chroniqueurs) *que jamais homme ne vict.* » A onze heures, le roi quitta ses convives pour passer dans son cabinet, où il fit appeler Beautreillis.

Quand Saint-Rieul pénétra dans le cabinet où allaient se débattre, le jour suivant, les destinées du monde, il s'inclina respectueusement devant son souverain et salua de la tête, comme on ferait à des égaux, les ducs d'Epernon et de Montbazon, les maréchaux de Lavardin et de Roquelaure, Turenne, Brissac et le marquis de Mirebeu. — Monsieur, lui dit le roi, je veux inaugurer mon règne par un acte de justice. Je vous dois beaucoup; et, je vous l'ai dit, je crois, les dettes me sont sacrées. Encore une fois, que me demandez-vous? — Sire, répondit modeste-

ment Beautreillis, vous m'avez déjà fait capitaine et baron : c'est certainement plus que je ne méritais; mais puisque cette double faveur, tombée de votre main royale, m'est venue, c'est à moi de la ramasser et de tâcher, à force de dévouement, de m'élever jusqu'à elle. — Et ne voulez-vous rien de plus? — Pardon, sire, encore une grâce. — Dites, dites! — Maintenant, sire, que vos regards sont descendus jusqu'à moi, je me crois aussi élevé que les plus grands du royaume...

D'Epernon, Lavardin, Roquelaure, Montbazon, Turenne, Brissac et Mirebeu interrompirent à la fois Saint-Rieul : — Monsieur, lui dirent-ils en lui pressant successivement les deux mains, votre noblesse est acquise; elle vaut mieux que celle du sang. Beautreillis remercia les nobles seigneurs de leurs paroles flatteuses, et se retourna vers le roi : — Eh bien! sire, acheva-t-il avec cette humilité qui n'exclut pas la distinction, si vous vous rappelez les confidences que je vous ai faites quand, il y a deux jours, je vous prenais pour un simple envoyé du roi, vous comprendrez ce que j'ose encore attendre de Votre Majesté. — J'en étais sûr, baron, j'en étais sûr; si sûr, même, que je vous ai prévenu. Et, appelant aussitôt un huissier, il lui dit ces seuls mots : — Faites entrer!

Alors les deux battants de la porte s'ouvrirent, et le duc de La Vrillère, donnant la main à sa fille, fut introduit auprès du roi. De l'autre côté, à la gauche du duc, se tenait l'intendant, qui pouvait à peine maîtriser l'émotion qu'il ressentait.

Derrière eux venait Mahon, lequel, malgré la hauteur des ouvertures, se baissait instinctivement pour passer; Mahon, dont les pieds glissaient sur le parquet; Mahon qui, en dépit de sa taille, se trouvait tout petit auprès de ces grands seigneurs, habillés de soie et de velours; Mahon, enfin, laissant errer son œil du roi aux laquais, des laquais au roi, et se demandant tout bas si les laquais, avec leurs costumes étincelants, ne seraient pas par hasard les ministres de Sa Majesté.

Et ses courbettes se multipliaient à l'infini, et Mahon saluait tout, draperies, tentures, lambris dorés, tout, jusqu'à sa propre image dix fois répétée dans les glaces. Le pauvre géant n'y était plus. Sa tête, perdue, lui montrait des figures là où il n'y en avait pas, et, après s'être incliné révérencieusement devant les chaises, les divans, les fauteuils, en un mot devant tous les corps opaques qui se rencontrèrent sur son chemin, il alla se heurter le front à la muraille; cela si étourdiment, que le roi lui cria : — Hé! monsieur, le mur est de pierre; gare à vous!

Cette apostrophe, prononcée d'un ton bienveillant, ramena Mahon au sentiment de sa situation. — Pardon, sire, dit-il; mais je ne vois pas devant moi, tant votre soleil m'éblouit. — Ce garçon aurait-il de l'esprit? murmura le roi. — Pas si bête! sire, répondit Mahon, dont les oreilles avaient une grande subtilité. Je n'ai, moi, qu'un peu de courage et beaucoup de dévouement; je suis comme le chien, qui s'attache au maître sans calcul, et se fait tuer à l'occasion pour lui. — Les hommes comme toi sont rares, lui dit Henri. Veux-tu me servir? — Impossible! sire; j'appartiens, du haut en bas, à M. le baron de Beautreillis.

Durant ce dialogue, Marie, appuyée au bras de son père, auquel elle se suspendait pour ne pas tomber, avait une de ces expressions d'idéale beauté devant lesquelles un peintre passe et s'incline sans essayer de les reproduire.

Son maintien modeste avait quelque chose de touchant, et cette auréole de joie contenue qui rayonnait à son front lui donnait un caractère indéfinissable qu'une plume inexpérimentée comme la nôtre tenterait vainement de détailler.

Le roi, son dialogue avec Mahon terminé, contempla Marie avec une admiration qu'il eût inutilement essayé de dissimuler. Cette jeune fille avec son amour à la fois naïf, sincère et profond, l'intéressait puissamment. Il eût alors voulu, à mesure que son exaltation grandissait, pouvoir lui offrir un monde, rien que pour s'attirer un de ses regards de flamme ou mériter un de ses chastes sourires. Henri IV, chacun le sait, avait été doué d'une de ces natures éminemment impressionnables pour lesquelles tout se résume dans la sensation du moment. M. de La Vrillère, heureux du bonheur vrai de sa fille, promenait sur elle son regard empreint d'une ineffable expression d'amour paternel. Quant à Beautreillis, on eût pu croire, à le voir ainsi radieux, que le Saint-Jérôme de la chapelle Sixtine lui avait prêté son extase.

— Allons, allons! dit le roi; j'espère que tout

sera prêt avant la nuit. Ce que Dieu et vous avez commencé, notre chapelain (votre confesseur, Saint-Rieul, l'aumônier des prisons, qui n'est pas mort!) le finira ce soir, en notre présence, sous la grande nef de Saint-Germain-l'Auxerrois. N'est-ce pas, duc? n'est-ce pas, M. Magdebourg? acheva-t-il en s'adressant à La Vrillère et à son intendant. — Vos volontés sont pour nous sacrées, sire, répondirent à la fois l'intendant et le duc. — De telle sorte, reprit le roi, que cette journée, commencée dans la douleur, finira dans la joie : il faut du soleil après la pluie ; n'est-ce pas, Mahon?

Le géant, qui ne s'attendait pas à cette nouvelle apostrophe, eut un mouvement de corps nerveux comme un rêveur qu'on secoue. — Oui, sire, répliqua-t-il en prenant un air solennel pour se mettre à la hauteur de cette grande situation. — Maintenant, poursuivit le roi, j'ai encore un désir à manifester; il dépend de vous, M. de Beautreillis. Saint-Rieul, dont le cœur était chargé de reconnaissance, attendit silencieusement l'aveu royal pour s'y soumettre. Le roi reprit, en se tournant vers Marie : — Il dépend aussi de vous, mademoiselle. Marie s'inclina. — Vous resterez à la cour, n'est-ce pas? acheva le roi.

Marie, à cette demande inattendue, pencha sa tête en arrière avec une ondulation si ravissante; son front parut s'illuminer d'un si suave rayon; ses yeux, fixés sur Beautreillis, brillèrent de tant d'éclat, qu'il parut, à la voir si séduisante, que Dieu venait de lui en ajouter encore un de plus. Seulement, Mahon ne put dissimuler un sourire qu'on eût pu prendre pour une grimace. — Vous acceptez, n'est-ce pas? fit le roi, qui se méprit sur l'expression que reflétait le visage divin de Marie. Marie choisit dans le clavier de sa voix les notes les plus veloutées, et répondit : — Oh! sire, pour nous faire préférer le bruit à la retraite, les salons du Louvre aux frais ombrages de La Vrillère, il faudrait, soyez-en sûr, un ordre formel sorti de la bouche même de Votre Majesté. — Eh bien! s'écria le roi d'un ton d'affectueuse autorité, Ventre-Saint-Gris! je vous l'ordonne.

GUSTAVE CHADEUIL.

SOUVENIRS DE L'EMPIRE

Ce qui prouve que le courage ne se mesure pas à la taille

C'était en Prusse, au commencement de février 1807. La saison était des plus rigoureuses. Napoléon s'attendait à être attaqué (comme il le fut, en effet, le 8 du même mois) par l'armée russe, rassemblée dans la vaste plaine en deçà du village de Preush-Eylau. La veille, c'est-à-dire le 7 février au matin, avant qu'il fît jour, Napoléon réveilla lui-même l'aide-de-camp de service, qui dormait sur une botte de paille placée en travers de la porte de la chaumière qui lui servait d'abri, et, après lui avoir légèrement secoué le bras :

— Allons, allons, Savary, lui dit-il, tout le monde debout; nous allons faire notre tournée.

Et tandis que celui-ci va prévenir les officiers d'état-major qui doivent escorter l'empereur, ce dernier sort de la chaumière pour consulter le temps : il faisait encore plus froid que la veille, mais le clair de lune était magnifique. Il aperçoit à quelques pas un grenadier en faction, vieux grognard qui, sachant bien que les honneurs militaires ne sont dus à personne entre la retraite battue et la diane, s'était mis à l'aise, le fusil entre les jambes, et continuait tranquillement de charger une pipe qui n'avait jamais eu de tuyau.

— Dis donc, lui cria Napoléon, ne croirait-on pas qu'il fait froid ce matin?

— Mon empereur, il est sûr et certain qu'hier, à pareille heure, il faisait un peu plus chaud, répondit le grenadier, voulant par ces paroles,

faire allusion à l'engagement meurtrier qui avait eu lieu, la veille, entre le corps du maréchal Davoust et une division russe.

— Bah! bah! répliqua Napoléon en souriant, c'est une idée que tu as.

— C'est plutôt vous, mon empereur, qui avez eu une fameuse idée en attirant les *Russiens* dans le trou glacé qui est là-bas pour leur chauffer bientôt un bain à grrrands coups de canon.

— Tu crois donc que cela pourrait mal finir pour eux?

— Mon empereur, je crois que ça finira, pour eux, par un dégel soigné qui leur donnera une leçon de politesse française au grand complet.

— Sire, dit Savary, qui avait rejoint Napoléon pendant ce court dialogue, quoiqu'en plaisantant, ce soldat a dit la vérité. Jamais Votre Majesté ne fut si bien inspirée; jamais sa valeureuse armée ne montra plus d'ardeur et d'espérance dans le succès.

— Mon cher, ils ont voulu la guerre, reprit Napoléon en continuant de se promener les mains croisées sur le dos : je la leur sers bonne; mais, jusqu'au bout, il nous faut la faire en braves gens, et tâcher surtout d'épargner le sang de nos soldats... N'est-ce pas, ajouta-t-il en s'adressant au grenadier.

— Mon empereur, c'est indubitable! répondit celui-ci en présentant vivement les armes, car le soleil commençait à s'élever sur l'horizon; mais, pour parler à mots couverts, ajouta le grognard, on ne peut pas faire d'omelette sans casser des œufs.

A ce propos, Napoléon, qui avait déjà le pied dans l'étrier pour monter à cheval, sourit amèrement; puis, faisant un petit signe de la main au vieux soldat, qui était demeuré immobile comme une statue, il partit au galop pour faire l'inspection de ses lignes, suivi de tous les officiers de son état-major, accourus successivement.

Arrivé à la tête du 4e régiment d'artillerie à pied, dans lequel il avait été capitaine quinze ans auparavant, Napoléon remarque un petit tambour âgé tout au plus de dix à douze ans. Surpris de la taille exiguë de cet enfant, qui semble porter sa caisse avec peine, il met pied à terre, s'approche, puis d'un geste caressant lui prenant le menton pour lui relever la tête, lui demande d'un ton presque paternel :

— Quel âge as-tu donc, petit lapin?

— Bientôt douze ans, mon empereur, répond celui-ci, dont le cœur bat avec violence.

— Eh bien! ceux qui t'ont amené ici ont eu tort : ils auraient dû attendre encore trois ou quatre ans.

— Mon empereur, c'est maman qui l'a voulu.

— Alors tu diras de ma part à ta maman qu'elle n'a pas le sens commun; au reste, elles sont toutes de même. Comment s'appelle ta mère?

— Marie-Françoise Siébert, mon empereur; elle est cantinière au 20e de ligne..... elle vous connaît bien, allez!..... et mon frère François aussi.

— Siébert!.... fit l'empereur en fronçant le sourcil; il me semble que j'ai entendu ce nom-là quelque part. Que fait ton père?

— Il ne fait plus rien, puisqu'il a été tué à Marengo.

— Ah! ah! dit encore Napoléon en reculant d'un pas. C'est glorieux pour lui, reprit-il d'une voix grave; mais c'est malheureux pour toi.

Et, voulant éloigner de sa pensée comme de celle de l'enfant ce triste souvenir, il reprit :

— Et tu dis que tu as un frère!.... il est sans doute avec ta mère?

— Oui, mon empereur; mais lui est fifre, et bien plus grand que moi, puisque...

— N'importe! interrompit brusquement Napoléon en appuyant sur chacune de ses paroles : tu diras à ta mère, quand tu la verras, que je t'ai trouvé beaucoup trop jeune pour faire cette campagne, et, je le répète, qu'elle n'a pas le sens commun.

— Oh! mon empereur, je n'oserai pas, balbutia le petit tambour, qui avait baissé les yeux.

— Et pourquoi, monsieur?

— Dame, mon empereur, parce qu'on ne dit pas cela à sa mère quand on l'aime bien.

A ces mots, Napoléon fit un mouvement involontaire; puis, hochant la tête, il dit à voix basse à Berthier, placé près de lui :

— Le petit bonhomme a raison; il n'est pas sot. Ce n'est pas à moi à prêcher aux enfants l'oubli du respect qu'ils doivent, dans tous les cas, à leurs parents; mais cela n'empêche pas que la mère n'ait eu tort. Voyez donc, messieurs, reprit-il ensuite, en montrant du doigt à ses of-

Sievers le jeune tambour qui faisait rouler ses petites mains : n'est-ce pas là de beaux soldats à opposer aux cuirassiers de Wittgenstein!

— Mais, mon empereur, reprit Siébert en se haussant sur la pointe des pieds, je n'ai pas peur, moi! et puis je connais déjà toutes mes batteries. M. Romeuf, notre tambour-maître, me donne des leçons particulières les jours où il ne fait pas la théorie à mes camarades.

Et, après avoir légèrement tiré l'oreille du jeune Siébert, Napoléon sourit, remonta à cheval et passa outre.

— Il est bien gentil, ce petit bonhomme, dit-il à Savary tout en passant l'inspection du régiment; s'il lui arrivait quelque malheur, je ne le pardonnerais pas à sa mère.

La bataille d'Austerlitz fut *un coup de foudre,* au dire de Napoléon; mais celle d'Eylau, que les Russes prétendirent avoir gagnée, bien que nous ne l'ayons jamais perdue, peut être comparée à un *tremblement de terre,* car cette bataille fut une des plus terribles que la grande armée ait jamais livré. La matinée entière se passa en *pourparlers de mort,* selon l'expression de Murat, qui, là comme partout ailleurs, fit des prodiges de valeur. Vers les trois heures de l'après-midi, l'engagement était devenu si sanglant que les plus déterminés en eurent horreur. Une batterie de la garde, composée de huit pièces de 12, sous les ordres du général Lariboisière, tira à mitraille sur les Russes pendant plus de deux heures et les broya. La nuit seule mit fin au carnage, et notre armée bivouaqua sur le champ de bataille dans les mêmes positions où elle avait combattu toute la journée.

Le lendemain, 9 février, dès le point du jour, Napoléon, comme de coutume, était à cheval. Il parcourt successivement tous les lieux que les Français et les Russes avaient occupés tour à tour pendant l'action. La terre était couverte d'une couche de neige que perçaient çà et là les cadavres des mourants et les débris de toutes sortes; partout de larges traces de sang souillaient la blancheur passagère du sol. Des détachements de prisonniers parcouraient dans toutes les directions ce vaste champ de carnage et enlevaient les blessés pour les porter à l'ambulance; ce spectacle était affreux. En revenant par la plaine de Preush-Eylau, Napoléon passa sur le terrain où la vieille garde et le corps du maréchal Davoust avaient tenu tête à toute l'armée ennemie. Là, gisaient seize de nos généraux parmi lesquels les braves d'Hautpoult, Dalhmann et Corbineau, qui commandaient les divisions de la garde impériale. En voyant cette horrible mosaïque, Napoléon dit d'une voix sourde :

— Oh ! comme la mort a passé par ici !

Au même instant une longue file de charrettes, de brancards et de tombereaux chargés de cadavres russes déboucha dans la plaine et se dirigea vers lui. Dès que ce funeste cortége approcha, l'empereur arrêta court son cheval et tourna la tête avec vivacité.

— Halte! fit-il en s'adressant à son état-major. Messieurs!... chapeau bas!... reprit-il d'une voix émue.

Et se découvrant lui-même avec une sorte de recueillement dès que la première charrette fut arrivée à sa hauteur :

— Honneur au courage malheureux! dit-il en faisant un salut.

Le dernier tombereau passé devant lui, il tourna bride et s'éloigna; mais à peine avait-il fait deux cents pas qu'il aperçut au loin comme une masse informe qu'un homme vêtu d'une espèce de blouse portait sur ses épaules.

— Savary, dit-il à son aide-de-camp, allez voir ce que c'est que cela.

Celui-ci pique des deux et revient aussitôt :

— Sire, c'est un jeune tambour que l'on dirige vers l'ambulance; il a les deux jambes emportées.

— Pauvre petit! fit l'empereur en baissant tristement la tête.

Mais tout à coup, faisant un mouvement brusque sur son cheval, et fixant ses yeux au ciel comme si un souvenir pénible fût venu traverser sa pensée, il reprit :

— Un jeune tambour, dites-vous?... Courez, monsieur, pour savoir son nom et le numéro de son régiment.

L'aide-de-camp partit comme un trait. Pendant le peu de temps qu'il fut absent, Napoléon sembla agité d'une émotion qu'il tâcha vainement de maîtriser, car elle n'échappa à aucun de ceux qui étaient présents. Savary revint.

— Eh bien! qui est-il? demanda Napoléon avec vivacité.

— Sire, il appartient au 4e régiment d'artillerie à pied. J'ai essayé de l'interroger ; mais dans l'état où est le pauvre petit, tout ce que j'ai pu apprendre c'est qu'il se nomme Siébert, et...

— Ah! mon Dieu! je m'en doutais ! s'écria l'empereur en interrompant son aide-de-camp. Assez, assez, je n'en veux pas savoir davantage.

Et, laissant tomber les rênes de son cheval, il porta ses deux mains à son visage en disant d'une voix entrecoupée :

— Pauvre enfant!.... malheureuse mère!.... Oh! la guerre, la guerre!...

Puis il continua tristement sa route ; ses officiers gardaient un morne silence.

Cette lugubre visite du champ de bataille et surtout la rencontre du petit Siébert avaient profondément attristé l'empereur. Le major général tâcha de le consoler en lui faisant valoir la gloire nouvelle que la journée d'Eylau ajoutait à ses triomphes.

— Berthier, répondit Napoléon, en de telles circonstances, le cœur parle plus haut que la politique.

E. Marco de Saint-Hilaire.

POLICHINELLE ET DON JUAN

Qui ne s'est arrêté dans les Champs-Elysées devant un de ces petits théâtres en plein vent que surmonte, comme un talisman éternel, le nom populaire de Guignol! Et nous ne parlons pas seulement ici des enfants qui viennent assister avec bonheur aux aventures et aux ébats de Polichinelle, des bonnes qui les conduisent, et prennent leur part du spectacle, des gamins, des flâneurs et des militaires qui font cercle autour de la baraque de toile, que l'acteur émerite anime de ses lazzis et de ses bons mots; nous voulons parler encore des hommes graves, des observateurs, des philosophes, qui, eux aussi, s'arrêtent l'oreille tendue, l'œil attentif, pour suivre les péripéties du drame immuable dont Polichinelle est l'acteur principal.

On nous a dit bien souvent, et nous le croyons sans peine que Charles Nodier, ce penseur profond, cet écrivain élégant et pur, se rendait dans ses jours d'oisiveté aux Champs-Elysées, et qu'il restait des heures entières en contemplation devant le théâtre de Guignol. Qu'y a-t-il là d'étonnant? Nodier n'est pas le premier esprit réfléchi et élevé qui se soit récréé des expédiens de Polichinelle. Ecoutez plutôt, à ce propos, une anecdote dont on nous a garanti l'authenticité.

En 1670, les bateleurs, les escamoteurs et les empiriques n'étaient pas encore en possession de cette vaste et admirable promenade, maintenant rendez-vous de la fashion, de la mode, de l'insouciance et de la richesse, qu'on appelle les Champs-Elysées. C'était le Pont-Neuf, ce bon vieux Pont-Neuf, qui sera toujours neuf, malgré les années qui passent sur lui aussi vite que l'eau sous ses arches, c'était le Pont-Neuf qui était le rendez-vous ordinaire et autorisé des industriels, montreurs de chiens, de chats et de singes savants, dont la profession était d'exploiter en plein vent la crédulité et la bourse des honnêtes curieux de la capitale. Tabarin, le Savoyard, Fagottin et ses marionnettes, illustrèrent le Pont-Neuf de leurs *coqs-à-l'âne, rencontres, fantaisies et gaillardises*, et conquirent assez de vogue pour être enviés de Turlupin, de Gros-Guillaume et de Gauthier-Garguille, de l'hôtel de Bourgogne. Aujourd'hui tout est changé dans la forme ; ce sont des salons confortables et élégants qui sont devenus le théâtre des industriels saltimbanques, sauteurs de corde, et autres gens habiles de notre temps. C'est l'annonce qui a succédé à la trompette du paillasse pour appeler les innocents et les dupes. Hélas ! rien n'est changé quant au fond.

Mais revenons au Pont-Neuf.

Or donc, un beau jour du mois de juin 1670 un homme d'une mise simple, mais décente, se tenait arrêté au milieu d'une troupe d'enfants et de badauds devant un théâtre analogue à celui de Guignol, de nos Champs-Elysées d'a-pré-

sent. La physionomie de ce personnage avait une expression de bonhomie et de simplicité s'effaçant à de rares intervalles pour faire place à un sourire fin et ironique, qui éclairait alors ses yeux et tout son visage d'un rayon d'intelligence extrême.

Le spectacle venait de commencer, et la voix enrouée et nasillarde de Polichinelle entonnait le premier couplet d'un chanson satirique de l'époque, qui provoquait l'hilarité de toute l'assistance.

Le drame à la fois naïf, profond et burlesque qui compose encore maintenant tout le répertoire de Polichinelle marchait rapidement. Le mauvais garnement battait l'un, battait l'autre, en assaisonnant ses coups de bâton de mots plus ou moins heureux, qui tous cependant avaient l'heureux privilége d'égayer et de satisfaire les spectateurs. Il étalait au grand jour ses vices, ses désordres, faisait grand bruit, grand scandale, en couronnant chacune de ses fredaines de ce sublime cri de satisfaction intérieure qu'il pousse si bien en s'appuyant et se roulant la tête sur son classique bâtonnet.

Cependant le dénoûment approchait. Une potence se dressa menaçante au-dessus de la tête du coupable, et le commissaire l'engagea poliment à y passer la tête. Polichinelle, vous savez, ne comprend pas ou feint de ne pas comprendre, et le trop crédule officier public passe lui-même le cou dans la corde pour lui montrer l'exemple.

Un éclat de rire unanime accueillit cette nouvelle violence de Polichinelle; mais bientôt une tête cornue et effrayante à voir, une tête avec des yeux rouges et étincelants, vint à son tour saisir le meurtrier, et l'emporta malgré ses cris.

C'était la justice du diable qui vengeait la justice des hommes.

La toile s'abaissa, et l'homme qui prêtait à sa poupée à double bosse et son esprit et sa voix, vint implorer de la foule l'obole qui le faisait vivre.

Il arriva au personnage que nous avons essayé de vous dépeindre, et qui était toujours là, debout, les yeux fixés sur la baraque, comme si le drame n'eût pas eu encore son dénoûment, et comme si la toile ne fût pas tombée sur la dernière et suprême disgrâce du héros. Le saltimbanque agita sa sébille; mais le spectateur entêté ne parut pas l'entendre. Enfin, ennuyé de ne pas obtenir même un mouvement de tête ou un regard négatif, celui-ci, pour appeler l'attention du rêveur à qui il s'adressait, remit sa *pratique* dans sa bouche, et dit avec la même voix qu'il prêtait à Polichinelle : « Une obole, s'il vous plaît, mon maître, pour payer mon passage à Caron. »

Le son strident qui partit près l'oreille de l'homme au sourire fin, au regard profond, le rappela à lui, et il vit le bateleur. Tirant un écu de sa poche, il le lui mit dans la main et s'éloigna rapidement jusqu'à la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois.

Arrivé là, l'inconnu tira de son pourpoint un carnet et un crayon, et, s'appuyant sur une borne, il écrivit pendant près d'un quart d'heure aussi rapidement que s'il eût suivi la dictée de quelqu'un.

Cela fait, il remit carnet et crayon dans sa poche.

Puis relevant la tête, et portant vers le ciel un regard inspiré et animé d'un feu qui semblait être une étincelle de génie :

— Oui, c'est cela, s'écria-t-il; Polichinelle s'appellera don Juan... le diable... ce sera la justice de Dieu!...

Le spectateur attentif du théâtre Guignol s'appelait... Poquelin dit Molière.

Polichinelle lui avait inspiré le plan de don Juan.

Quelle analogie n'y a-t-il pas en effet entre cette parade vulgaire de Polichinelle et de don Juan, ce chef-d'œuvre de Molière? Don Juan, comme Polichinelle, n'est-il pas un aimable mauvais sujet, qui se fait aimer même en commettant des crimes, qui se rit de la justice des hommes, mais que celle de Dieu vient surprendre et punir; et cette justice-là, nul ne peut s'y soustraire!

Vous voyez bien que les gens sérieux peuvent s'arrêter et profiter au théâtre de Guignol.

G. de La Fournière.



LE CHEVALIER DE CHAVILLE

I

Paris, 18 janvier 1794.

« Madame la comtesse et respectable amie,

« Permettez-moi de ne pas accéder à vos désirs en ce qui concerne les détails que vous attendez de moi et que je serais fort en peine de vous donner, lors même que je voudrais le faire : vous me demandez, à moi, bon Dieu ! une narration circonstanciée des évènements de chaque jour ! Il faudrait, pour contenter votre insatiable curiosité, que je me transportasse à la fois dans dix endroits différents, et que j'employasse cent yeux à tout voir, cent oreilles à tout entendre et cent mains à tout écrire ; n'est-ce pas, avouez-le, la chose est impossible ? Ne comptez donc pas sur moi pour avoir la moindre nouvelle politique et pour connaître les manœuvres secrètes des royalistes. Votre fils aîné, qui est toujours, malgré mes prudents conseils, un des plus remuants et des plus audacieux agents de la contre-révolution, ne doit pas vous laisser manquer de renseignements certains que j'ignore et que je veux ignorer, pour mon repos, pour ma sécurité. Oui, je suis chagrin de l'imprudence et de l'obstination d'Ernest ; je le voudrais plus docile à mes avis, et pourtant je ne puis rien pour l'empêcher de s'exposer continuellement à être incarcéré, traduit au tribunal révolutionnaire et mis hors la loi.

» Pardonnez-moi, chère comtesse, de vous affliger en vous disant la vérité au sujet de votre fils, qui joue un jeu à se perdre et à nous perdre avec lui. Sur ma parole, je tremble qu'il ne soit déjà en prison, puisque nous ne l'avons pas vu depuis un mois. Louise prétend qu'elle l'a reconnu dans un fiacre ces jours derniers ; mais elle dit peut-être cela pour me tranquilliser. Dans tous les cas, je ne suis pas tranquille, et je me réjouirais d'apprendre que notre comte de Chaville a fait hier ses quatre repas. A propos, vous savez qu'il persiste à se faire donner du *comte*, et qu'il promet de corriger quiconque le nommerait *citoyen* ? Il fait bien, dans ces périlleuses dispositions, de ne sortir que la nuit et

de ne fréquenter que de véritables royalistes : autrement, votre second fils deviendrait bientôt l'aîné du nom. Parlez-moi, je vous prie, dans votre prochaine lettre, de ce mauvais sujet de chevalier? Est-il encore possédé de la fureur du jeu?

« Je n'ose pas espérer vous voir bientôt, ma respectable amie : Vous ne sauriez revenir ici sans courir de gros risques, et moi, je ne songe guère à sortir de France. Le temps prouvera qui de nous deux a choisi le plus prudent parti. Je fais des vœux pour que nous ayons à nous louer l'un et l'autre d'avoir agi différemment dans un but qui est le même des deux côtés. A l'exception de cette lettre, qui vous sera remise par des mains sûres, je ne me suis pas beaucoup compromis depuis le commencement de la révolution : je ne vois personne, hors ma fille et quelques amis, dont le nombre diminue tous les jours. On assure que les prisons de Paris sont remplies de six mille détenus, la plupart arrêtés comme suspects. C'est un vilain moment à passer, j'en conviens, mais nous devons nous féliciter de n'être pas sous les verrous et de n'avoir pas à comparaître devant l'accusateur public. Je me félicite d'être si bien partagé, quand je viens à songer qu'à l'heure où j'écris, j'ai peut-être à regretter la plupart de mes amis et de mes connaissances! Louise a la précaution de me cacher les victimes dont le sort pourrait m'intéresser personnellement, et elle fait bien de ménager ma susceptibilité.

« Je renvoie toujours le mariage de nos enfants à cette heureuse époque où vous pourrez revenir sans crainte dans votre hôtel, qui n'est pas encore confisqué, m'a-t-on dit, grâce à l'adresse de votre vieux valet de chambre. Ce brave Philippe s'est fait jacobin et chef de section pour avoir le droit de vous conserver cet hôtel, sur la porte duquel on avait déjà écrit *propriété nationale* en grandes lettres rouges. Pourvu qu'il vous rende plus tard ce qu'il garde maintenant sous son nom?

» Quelques mots encore au sujet du mariage de Louise avec notre comte de Chaville : je désire que vous teniez ce projet-là secret jusqu'à ce qu'il nous soit permis de le réaliser, et ce terme est peut-être éloigné, puisqu'il reste subordonné aux circonstances. En attendant, je laisserai Louise dans l'ignorance de nos arrangements; votre fils, qui les connaît, a eu la discrétion de les lui taire. Je suis bien certain, toutefois, que ma chère Louise, dont la soumission et l'attachement ne m'ont jamais manqué, apprendra de bon cœur que j'ai disposé de sa main sans lui demander son avis : elle est d'ailleurs en parfaite intelligence avec votre fils, si ce n'est qu'elle lui donne des conseils de modération et de sagesse qu'il ne se pique pas d'observer. Elle s'informe souvent de vos nouvelles et aussi de celles de votre chevalier, qui vous a causé tant de chagrin quand il jouait au Palais-Royal et perdait de grosses sommes que vous étiez forcée de payer.

« Je m'arrête malgré moi, car c'est un bonheur de babiller avec vous, et je me dédommage ainsi de ne pas dire deux mots par jour à un visage humain, excepté à ma fille, qui ne me décide pas souvent à ouvrir la bouche. Il me semble que les murs ont des yeux et des oreilles! Ne m'écrivez donc qu'autant que vous auriez une occasion de me faire remettre la lettre par l'entremise d'une personne connue, et soyez néanmoins très réservée sur ce que vous m'écrirez : évitez d'entamer le chapitre de la politique, dans lequel je n'aurais garde de vous suivre. Je me reproche même d'être allé un peu loin dans cette longue épître, que je termine en vous embrassant : c'est une signature que vous reconnaîtrez, et que je vous invite à imiter sans façon avec moi. Votre ami de 1775. »

Cette lettre du marquis d'Auton, qui était partie de Paris sous le cachet du comité de Sûreté générale, fut apportée à Coblentz par une espèce de colporteur chargé d'une balle de marchandises de peu de valeur, et remises en mains propres à la comtesse de Chaville, qui le connaissait pour un des messagers les plus actifs et les plus fidèles de l'émigration française.

— Eh bien! Canut, est-ce une lettre de mon fils? s'écria la comtesse, qui s'était levée précipitamment, sans prendre le temps de se vêtir, à l'arrivée du messager qu'elle fit entrer dans sa chambre à coucher avant qu'il se fût débarrassé de sa balle. Non, c'est du marquis, ajouta-t-elle avec un soupir, en brisant le cachet de cette lettre, qu'elle parcourut à la hâte, sans y trouver les nouvelles qu'elle cherchait. — Je n'en ai pas d'autre pour vous, madame la comtesse, dit le colporteur en cachant dans sa poitrine un

sac de peau d'où il avait tiré la lettre du marquis? Ce sera sans doute pour la prochaine fois, madame la comtesse, reprit-il avec son flegme habituel, en roulant dans ses doigts la courroie de son bâton ferré. — Il y a quinze jours que je n'ai reçu de lettre de lui..... Quinze jours! et le marquis me mande qu'il ne l'avait pas vu depuis un mois! Le marquis est, en vérité, un étrange homme! au lieu d'envoyer chez mon fils, de lui écrire, de s'informer lui-même à l'hôtel, il s'amuse à faire des phrases et à dire des riens! au lieu de me rassurer, il me donne des inquiétudes : il craint que mon fils ne soit incarcéré!... — On a fait beaucoup d'arrestations à Paris, et l'on en prépare beaucoup encore, à ce que racontent les correspondances que j'ai distribuées ce matin. Voilà pourquoi tant de lettres ont manqué. Ce n'est pas ma faute, madame la comtesse, car je passerais dans le feu pour les aller quérir. — Si je n'ai pas de nouvelles demain, oui, demain, je rentrerai en France et je m'en irai jusqu'à Paris pour savoir ce que devient mon fils! — Oh! madame la comtesse, vous ne feriez pas six lieues en France sans être arrêtée et emprisonnée comme suspecte ou comme émigrée. — Qu'importe, si mon fils aîné est en prison! On nous permettra peut-être bien d'y rester ensemble. — On ne reste pas longtemps en prison à Paris, madame la comtesse, dit le porte-balle en hochant la tête : on en sort bientôt pour... — Ah! s'écria madame de Chaville, qui tressaillit d'horreur au geste expressif par lequel Canut compléta sa pensée. La mort! — Je vous prédis, madame la comtesse, que les exécutions vont marcher grand train : il y aura bien des têtes à bas avant la fin de l'année.

— O mon Dieu! plus le péril est grand, plus je dois me hâter de venir au secours de mon fils. — Vous m'avez dit, Canut, que vous seriez à même de me procurer un passeport? Eh bien! si je n'ai pas de nouvelles demain, je vous demanderai ce passeport... — Vous n'aurez pas de nouvelles demain, madame la comtesse, mais seulement dans six jours, si vous devez en recevoir. — Six jours! attendre six jours dans cette anxiété! ne pas savoir si mon fils est mort ou vivant!... Je voudrais avoir ce passeport, je partirais à l'instant, j'irais chercher mon fils et le ramènerais ici!... Depuis plus d'un an que nous sommes séparés, j'ai trop souffert! — Mais vous avez ici avec vous votre autre fils, madame la comtesse? c'est une consolation, du moins... — Robert, dit-elle en soupirant et en levant les yeux au ciel. Le chevalier, il est vrai, a également des droits à mon affection; je lui reconnais de belles et nobles qualités, quoiqu'il soit bien léger; mais je ne puis le comparer à son frère... — Je n'ai pas l'honneur de connaître M. le comte de Chaville, madame la comtesse; quant à M. le chevalier, que tout le monde aime et apprécie, je vous le donne pour le plus brave, le plus généreux, le plus digne... — Oui, sans doute, interrompit froidement madame de Chaville; mais ce n'est pas lui qui irait porter les armes en Vendée ou bien dans les rangs de l'armée prussienne! il tirerait plutôt l'épée pour les anarchistes et les terroristes...

— Fi donc! s'écria Canut, qui ne fut pas maître d'un mouvement d'indignation : ce n'est pas pour cela qu'il a émigré, je pense? — Il a émigré parce que j'émigrais, parce que son frère voulait rester à Paris et continuer d'agir dans les intérêts des royalistes. — Et vous dites, madame la comtesse, que M. le chevalier n'est pas de notre opinion, et qu'il serait capable de servir la République? — Je ne dis pas positivement cela, Canut, reprit madame de Chaville, qui se repentit de s'être exprimée indiscrètement sur le compte de son second fils, et il faut bien vous garder, entendez-vous, de répéter ce que j'ai pu dire sans y attacher d'ailleurs de conséquence... — Je ne répète rien de ce qu'on veut bien me confier, madame la comtesse, répliqua Canut, qui avait paru très préoccupé pendant que madame de Chaville lui parlait, et qui se frappa le front en signe de dépit ou d'hésitation. Vous me faites trembler sur les suites de mon imprudence, mais par bonheur il est encore temps d'y remédier. Dieu me pardonne! si j'avais prêté les mains à seconder les projets d'un républicain, je me tuerais tout à l'heure pour m'en punir!

— Que voulez-vous dire, Canut? reprit la comtesse, étonnée du trouble et de l'agitation qu'elle remarquait sur le visage et dans les paroles du colporteur, qu'elle avait toujours vu si calme et si respectueux. Le chevalier est-il pour quelque chose dans ce qui vous tourmente et vous met presque hors de vous? Mon fils aurait-il commis un de ces actes de légèreté... — Non,

madame la comtesse, il n'y a pas de mal, et vous m'avez éclairé à propos sur les opinions de votre fils. Je vous en remercie, et vous vous en remercierez aussi vous-même en apprenant que j'allais remettre à M. le chevalier un passeport pour la France. — Un passeport? à mon fils, au chevalier de Chaville? c'est impossible, c'est une erreur, un malentendu. — L'erreur, de quelle part viendrait-elle, puisqu'il m'a demandé ce passeport avec instance, et qu'il en a lui-même fixé les termes avec moi? Le voici, madame la comtesse, et sans cet heureux avertissement, que j'ai reçu de vous par hasard, M. le chevalier aurait tenu de ma main les moyens de retourner en France et de faire un ennemi de plus aux royalistes. — Ce passeport n'est pas pour mon fils, dit dédaigneusement la comtesse, qui le parcourait des yeux et le froissait avec colère : *citoyen Robert, artiste peintre*... avec un certificat de civisme délivré par le comité révolutionnaire de Strasbourg! — Croyez-vous, madame la comtesse, que M. le chevalier puisse rentrer en France avec son nom, son titre, et tout ce qui contribuerait à le faire guillotiner? Ce passeport est bien en règle, et, avec cette pièce, il ne faudrait qu'un peu d'adresse pour visiter les quatre-vingt trois départements. — Mon fils se propose de me quitter, de rentrer en France! murmurait la comtesse, qui avait passé du doute et de la colère à la certitude et à l'accablement. Il serait parti sans me prévenir, sans solliciter ma permission, sans m'informer du motif de ce voyage! — Il ne partira pas, madame la comtesse; je garde le passeport, et, quoique je l'aie bel et bien payé en bons louis d'or, et non en chiffons de papier, j'aime mieux faire ce sacrifice que d'envoyer en France un républicain de plus! Je vais le déchirer devant vous! — Confiez-moi le plutôt, Canut; vous êtes sûr que je n'en abuserai pas, et je vous rembourserai ce qu'il vous coûte. — Ce n'est pas l'argent qui me décidera jamais à me conduire en faux-frère, madame la comtesse : on me paie mes services, et même on le fait généreusement d'ordinaire, mais tous les républicains du monde ne seraient point assez riches pour acheter un seul de mes pas. M. le chevalier m'a remis cinquante louis que j'ai presque dépensés en divers frais : je vais vous les rendre... — Gardez-les, Canut : vous les avez gagnés! dit la comtesse stupéfaite et affligée. Cinquante louis! malheureux! où les a-t-il pris? — Ce passeport, je vous en avertis, madame la comtesse, ne convient qu'à la personne pour laquelle il est fait; car on exige une minutieuse exactitude dans les signalements. Je vous conseille donc de l'anéantir. Si vous persistez à en vouloir un pour vous, je me fais fort de l'obtenir, et dans le cas où vous retarderiez d'un mois votre départ, j'offrirais de vous accompagner.

— Merci, mon ami! répondit madame de Chaville en lui tendant la main, que le porte-balle baisa respectueusement. Je compterai sur vous si j'ai besoin d'aller défendre mon fils aîné contre des bourreaux! Mais attendre un mois! Demain, dans peu de jours, je saurai ce qu'il faut faire, car les nouvelles m'arriveront d'un côté ou de l'autre. Plaise à Dieu qu'elles soient bonnes! — Vous aurez peut-être une lettre par la voie de la poste? Tenez, voici la cloche qui annonce la distribution des lettres que le courrier a apportées ce matin avec les gazettes. Désirez-vous que j'aille voir s'il y en a pour vous? — C'est inutile, Canut! reprit la comtesse, qui s'était assise, abîmée dans ses sombres réflexions, et qui ne cessait de relire le passeport destiné au chevalier de Chaville. Vous savez que je ne reçois jamais rien par la poste; mais j'espère avoir des nouvelles indirectement, dans les lettres des autres, ou bien.. Voilà quinze jours que j'espère ainsi!

La plupart des émigrés français qui résidaient alors à Coblentz s'étaient rassemblés sur la grande place pour attendre la distribution des lettres arrivées par le courrier du matin. Cette foule mobile et bruyante présentait une physionomie étrange, que n'offrait la population d'aucune ville du monde, et qui contrastait davantage avec le caractère grave et silencieux des Allemands.

Chacun demandait avec empressement s'il y avait des lettres à son adresse, et ceux qui recevaient des nouvelles de leurs correspondants de Paris, des départements ou de la frontière, les communiquaient tout haut en les exagérant ou en les commentant. On s'arrachait les gazettes, les pamphlets, les affiches, ces innombrables feuilles volantes de polémique, de dénonciation et de satire que la presse lançait continuellement sur tous les points de la République; on

fisait, on déclamait, on s'écriait : l'étonnement, la terreur, l'indignation, la curiosité, la colère, se succédaient rapidement dans les différents groupes formés aux abords du bureau de poste.

— Nous sommes bien heureux d'être ici, je vous assure, dit un trembleur : On m'écrit que Robespierre fait établir une guillotine pyramidale qui coupera cent têtes à la fois. On aura ainsi vidé bientôt les prisons, qui renferment plus de quarante mille victimes.

— Et la liste des exécutions? demanda une voix qui fut couverte par des murmures et des paroles de désapprobation éclatante. — Messieurs, je vous annonce le décès de mon frère, mort pour la bonne cause, dit en pleurant un chevalier de Saint-Louis qui avait un crêpe au bras.

— Chevalier! cria un jeune écervelé remarquable par la recherche de son habillement et par l'insolence de ses manières, en faisant signe à Robert de Chaville qu'il aperçut de loin marchant d'un pas hâtif, la tête baissée, son chapeau sur les yeux. — Que me voulez-vous, vicomte? répondit froidement Robert de Chaville, qui s'avança de quelques pas, à cet appel qu'il prenait pour un défi. Une autre fois, je vous prie, ne me huchez pas comme un piqueur qui appelle ses chiens. — Ne me pardonnez-vous pas de vous avoir gagné cette nuit, chevalier? reprit le vicomte en ricanant; parole d'honneur! vous avez eu la chance un peu trop rebelle; mais ce n'est pas là ce dont il s'agit pour le quart d'heure : savez-vous que votre frère... — Mon frère? interrompit le chevalier; eh bien, qu'a-t-il fait? que lui est-il arrivé? — Quoi! chevalier, vous n'avez donc pas reçu de lettre par le courrier d'aujourd'hui? Vous ignorez donc que votre frère est arrêté? — Mon frère arrêté! le malheureux! s'écria Robert consterné, qui se reprochait son indifférence; c'est aujourd'hui jour de courrier, et je l'oubliais!... Oh! je deviens fou! dit-il en se frappant le front : le jeu, l'abominable jeu!... Chère Louise, pardonne-moi!... Et mon frère?...

Le chevalier de Chaville, tourmenté des plus sinistres pressentiments et indigné contre lui-même, se hâta d'échapper aux questions et aux consolations qu'on lui adressait de toutes parts; et fendant la presse qui l'entourait, il courut au bureau de poste, écarta de vive force les personnes rassemblées autour du guichet où l'on distribuait les lettres, et demanda d'une voix émue si *M. Robert* n'en avait pas; on lui en donna une sous une enveloppe grossière, dont l'écriture contrefaite lui fit battre le cœur; il la cacha dans le gousset de sa veste et s'éloigna sans en avoir payé le port : un employé de la poste le rappela, et ensuite courut après lui pour obtenir ce paiement. Robert de Chaville mit la main à sa poche et la trouva vide; il rougit, hésita un instant, et, plutôt que de rendre la lettre, il fit appel à la bourse du vicomte de Chatelux, qui ne lui refusa pas ce léger service, mais qui l'accompagna de ricanements sardoniques. — Parole d'honneur! mon pauvre chevalier, je ne vous croyais pas si bas percé! dit-il d'un air railleur; j'ai presque envie de vous tenir quitte de votre dette. — Attendez que je l'aie acquittée, vicomte, reprit fièrement Robert : ce sera ce soir ou demain, et j'y ajouterai les intérêts de la somme depuis cinq heures du matin.

Le chevalier de Chaville, après cette verte réplique qui mit les rieurs de son côté, tourna le dos au vicomte et alla ouvrir sa lettre dans la rue voisine. C'était un jeune homme de haute taille, que relevait encore davantage le port fier et assuré de sa tête, qui ne se penchait tristement vers la terre que pendant ses poignantes et amères réflexions à la suite d'une perte au jeu. Sa figure le recommandait, à la première vue, par une expression de franchise, de noblesse et de bienveillance répandue sur ses traits, lorsque la passion du jeu ne les altérait pas : une physionomie douce, spirituelle, animée, prévenait mieux en sa faveur que la beauté la plus régulière et la plus parfaite. Il avait presque renoncé au costume que les émigrés conservaient religieusement hors de France, et il s'habillait de préférence selon les modes républicaines, qui, sans lui, eussent été encore inconnues à Coblentz.

La lettre que Robert de Chaville avait reçue en contenait deux sous le même pli. La première offrait les lignes suivantes, écrites d'une main hâtée et tremblante, çà et là effacées par des larmes : « Cher ami, si vous m'aimez comme vous le dites et comme je veux continuer à le croire, vous abandonnerez votre dangereux projet qui n'aboutirait qu'à nous exposer tous à des dangers terribles et à vous aliéner davantage mon

père que j'ai tant de peine à ramener sur votre compte. Ne venez pas, je vous en prie! Oh! je vous en supplie, ne venez pas! ce serait la prison, ce serait la mort! On n'est pas sûr un seul jour d'être libre et vivant le lendemain. Dans quel temps sommes-nous, hélas! des dénonciations! des condamnations! des exécutions! Tous les jours, à quatre heures, j'entends passer la charrette fatale, parmi des cris atroces qui glacent mon sang dans mes veines! La voici qui passe!... O mon Dieu! mon père ne veut pas quitter Paris; il résiste à mes représentations, à mes prières, à mes larmes! Ne venez pas, Robert, pour me mettre au désespoir! attendez-moi plutôt; je recommencerai à conjurer mon père de partir, et je finirai peut-être par l'arracher d'ici... La plume me tombe des mains; je n'ai pas le courage d'ajouter un mot à la lettre qui m'arrive au moment même, et que je vous fais passer : vous y verrez la trace des pleurs que je répands en vous adjurant une dernière fois de ne pas venir... On bat la générale! il y a sans doute encore quelque émeute... Robert, je voudrais être votre mère pour avoir l'autorité de vous défendre de venir: je ne puis que vous prier à genoux. LOUISE. »

La lettre qui se trouvait jointe à celle-ci était écrite sur une feuille de papier portant, imprimé en tête, le nom de la *section Lepelletier* avec l'attribut révolutionnaire du bonnet phrygien au bout d'une pique; le style et l'orthographe convenaient rigoureusement à cet emblême; mais les sentiments qu'on y entrevoyait, à travers le langage trivial des sections de Paris, n'étaient pas de ceux qu'on devait s'attendre à rencontrer sous cette forme grossière, beaucoup trop indépendante des tyrannies de la grammaire et du bon goût.

« Citoyenne, c'est à l'effet de te prévenir que le citoyen Chaville a été mis en arrestation ce matin, au retour d'une campagne de trois semaines hors de Paris; j'en suis fâché, car ce citoyen, qu'on accuse d'avoir conspiré contre l'unité et l'indivisibilité de la République, est un bon enfant. Depuis qu'il loge dans ma maison, qui était la sienne avant que je l'eusse achetée et payée en assignats, je n'ai pas suspecté son civisme et son patriotisme. Il faudrait avertir ses parents que la chose presse, et que le tribunal révolutionnaire jugera notre homme pour les prochaines fournées. Les conspirateurs sont punis de mort, ce qui les défrise un peu. Mais nous aurions bien du malheur si le citoyen Chaville était condamné à la danser. Je te salue, citoyenne, au nom de la loi, avec la liberté, la fraternité ou la mort.

» PHILIPPE, dit *Coriolan*. »

Le chevalier, en parcourant le billet, reconnut l'écriture du valet de chambre de sa mère déguisé sous un nom romain, et comprit l'intention de ce fidèle serviteur, qui s'était empressé d'avertir mademoiselle d'Auton de l'arrestation du comte de Chaville, pour qu'elle en fît part aussitôt à la comtesse et qu'on pût travailler efficacement à la délivrance du prisonnier. Il ne balança pas à porter cette triste nouvelle à madame de Chaville, et le désir de sauver son frère l'emporta sur la crainte de causer un grand chagrin à sa mère, qu'il aimait tendrement, et à laquelle il eût voulu, au prix de son propre repos, épargner la moindre inquiétude. En apprenant que la vie de son frère était en péril, tout à coup il se sentit comme réconcilié avec lui. Dès qu'il entra précipitamment, la lettre de Philippe à la main, dans la chambre de la comtesse, sans avoir attendu qu'elle lui permît d'ouvrir la porte, il demeura immobile et muet au regard courroucé que lui lançait sa mère, qui avait abondamment pleuré depuis le départ du colporteur, en relisant le passe-port qu'on lui laissait comme la preuve d'un mauvais dessein de son fils.

Madame de Chaville, qui, dès le commencement de la Révolution, s'était jetée avec ardeur dans ce qu'on appelait alors le *parti de la cour*, n'avait émigré qu'après la journée du 10 août, lorsque son nom fut inscrit sur les listes de proscription où figuraient ceux des *complices de Marie-Antoinette et instigatrices du comité autrichien*. Elle avait assisté aux premières scènes de la Terreur; elle avait vu les Tuileries assiégées, prises, pillées et incendiées par le peuple; Louis XVI et sa famille enfermés au Temple, les prisons vidées par les massacres de Septembre; elle avait cherché un asile à l'étranger, lorsqu'elle fut décrétée d'accusation, après avoir failli partager le sort de la princesse de Lamballe son amie.

Elle donnait presque tous ses moments à la dévotion, qui était pour elle la grande affaire,

comme la toilette auparavant; quand elle n'allait pas à l'église ou ne restait pas absorbée dans une méditation pieuse, elle s'occupait de travaux d'aiguille et se créait d'immenses tâches en broderie ou en tapisserie. Durant ces longues journées solitaires, elle reportait sans cesse ses pensées vers son fils aîné, qu'elle aimait avec idolâtrie, et dont l'absence lui était bien pénible, quoiqu'elle offrît ce sacrifice à Dieu, au roi, et à la cause qu'elle lui avait appris à servir. Sa prédilection pour son fils aîné était aveugle et fanatique, au point de la rendre injuste à l'égard de son second fils, Robert, qui, malgré des défauts et même des vices réels, méritait sous tous les rapports la préférence; car il avait un de ces excellents cœurs auxquels sont naturelles toutes les inspirations du bien, et qui vibrent d'intelligence à l'écho de tous les sentiments nobles, élevés et généreux; mais Robert de Chaville, qui portait une tendre et respectueuse affection à sa mère, ne savait pas s'en faire aimer ni seulement apprécier : elle se défiait de lui et de son avenir, parce qu'elle le considérait comme un libertin et comme un jacobin. Robert, en effet, était joueur, et ce fatal amour du jeu qui le dominait, en dépit de tout ce que pouvait lui conseiller sa raison et son honneur, avait tristement marqué divers épisodes de sa jeunesse. Il s'était repenti, il s'efforçait constamment de se corriger; mais plus il se faisait violence pour renoncer au jeu, plus il s'y sentait entraîné avec frénésie. Les conseils, les reproches de sa mère n'avaient pas plus d'empire sur sa déplorable passion que ses propres résolutions, cent fois renouvelées avec de nouveaux serments, qui ne résistaient jamais au son de l'or et à la vue des cartes.

Ce défaut irremédiable n'était pourtant pas le principal grief de madame de Chaville contre son second fils : elle lui eût peut-être pardonné son penchant pour le jeu, qui trouvait d'ailleurs de nombreux exemples parmi la jeune noblesse, s'il s'était piqué davantage de ressembler à cette noblesse, pour laquelle il se sentait peu de sympathie, quoiqu'il fût un des membres de ce corps privilégié: il avait, au contraire, manifesté des opinions contraires à celles que semblaient devoir lui imposer sa naissance, son rang social et son éducation; il s'était prononcé, tout enfant, pour les idées des philosophes qu'il ne lisait pas encore, mais qu'il comprenait déjà, et il applaudit avec enthousiasme au mouvement populaire qui fit tomber la Bastille et en même temps l'édifice de l'ancienne monarchie. Il aurait parfois voulu servir les principes qu'il professait au fond du cœur, autrement que par des acclamations inutiles; il fut retenu par la crainte de désoler sa mère, de nuire à son frère aîné et de perdre tout espoir d'union avec Louise d'Auton, qu'il aimait depuis leur enfance. Il s'abstint donc de prendre la moindre part aux événements politiques de la Révolution, et il resta neutre en apparence plutôt que de se mettre dans le parti des royalistes contre sa conscience, et dans le parti des patriotes contre sa famille et contre son bonheur. Mais il ne sut pas si bien dissimuler sa façon de penser, au milieu des épreuves saisissantes de chaque jour, que son frère aîné ne la devinât, ne la condamnât en vingt occasions, et cette lutte d'opinions qui s'établit entre eux acheva de les aigrir, de les irriter et de les soulever l'un vis à vis de l'autre. La comtesse de Chaville se rangea du côté de son fils aîné pour accabler le cadet, et ces deux frères, qui n'avaient jamais eu d'intimité, étaient presque ennemis lorsque l'émigration les sépara. Ce fut donc, de la part de Robert, un acte de déférence à l'autorité de sa mère que de la suivre à Coblentz et d'y séjourner avec elle.

— Vous voilà, monsieur! dit la comtesse de Chaville avec plus de dureté qu'elle n'en mettait habituellement et dans son regard et dans sa voix. — M'attendiez-vous, madame? M'avez-vous fait demander? répondit avec soumission le chevalier de Chaville qui craignit que sa mère ne fût instruite qu'il avait joué et perdu cette nuit là. Je n'ai pas l'usage de me présenter si matin devant vous... — Ne venez-vous pas pour que je vous remette ce papier? dit-elle vivement en lui montrant le passeport déployé. — Madame! reprit-il confus et rougissant, madame, vous ne trouverez pas mauvais si j'ai voulu vous épargner un chagrin... — Vous avouez donc connaître ce M. Robert, peintre? Fi donc! monsieur, n'avez-vous pas honte! — Eh! qu'importe! madame! tous les noms ne se valent-ils pas! Mais ne vous fâchez point, madame, je vous conjure... — Je devrais vous laisser partir, ingrat, je devrais vous abandonner à tous les périls que vous brûlez de braver, et je le fe-

rais, oui, je vous permettrais de retourner en France, si vous n'étiez pas un révolutionnaire... — Je partirai, ma mère, dit le chevalier avec un accent mélancolique, et j'emporterai votre bénédiction, j'en suis sûr. — Tu veux partir, tu persistes à partir, malheureux! s'écria la comtesse étonné et irritée de rencontrer cette opiniâtreté chez son fils. Quoi! sans ma permission! malgré ma volonté! Vous croyez donc, monsieur que je vais vous rendre ce passeport... — Au nom du ciel, madame, ne le déchirez pas! dit Robert qui, prévenant son dessein, l'arrêta par le bras, au moment où elle allait mettre en pièces ce passeport. Nous en aurons besoin aujourd'hui même, pour sauver mon frère!

— Sauver votre frère! murmura madame de Chaville que ces mots révélateurs frappèrent d'un vague effroi. Votre frère? Ernest? grand Dieu! — J'aurais voulu vous annoncer ce malheur avec plus de ménagements,.. mais le temps marche et mon frère est en prison. — En prison! en prison! répliqua la comtesse saisie d'un tremblement universel. Mon fils en prison, ah! quel coup affreux! — Lisez cette lettre, madame, reprit tristement le chevalier qui ne lui donna que le billet écrit par Philippe à mademoiselle Louise d'Auton : je viens de la recevoir et je n'ai pris que le temps de la parcourir, avant de vous l'apporter... — Quelle nouvelle foudroyante! disait madame de Chaville, en s'interrompant à chaque ligne dans cette lecture pour essuyer ses yeux obscurcis de larmes On va le traduire au tribunal révolutionnaire; oh! j'en mourrai! je voudrais être morte! — Si vous le permettez, madame, je me rendrai à Paris et je travaillerai avec tant de zèle à la délivrance de mon frère .. — Bien, mon enfant! lui dit la mère eu lui prenant les mains, avec une effusion de tendresse et de reconnaissance qui le toucha d'autant plus qu'il n'y était pas accoutumé : tu iras à Paris, nous irons ensemble et nous ferons sortir de prison ton pauvre frère. — Vous ne viendrez pas à Paris, non, ma mère, je m'y oppose de toute mon affection pour vous. Ce serait vous exposer, ce serait vous perdre inévitablement, ce serait nous perdre avec vous : laissez-moi le soin de défendre et de sauver mon frère.

— De la lumière! s'écria madame de Chaville en tressaillant, après avoir examiné de nouveau la lettre de son ancien valet de chambre. Voici le chiffre d'Ernest au bas de ce billet : il y a donc quelque chose d'écrit en encre sympathique. Vite, vite, une bougie allumée! — En effet, les caractères reparaissent, dit le chevalier qui tenait le flambeau, à la flamme duquel la comtesse présentait le papier qui se couvrit d'écriture. — C'est mon fils qui m'écrit! dit avec émotion madame de Chaville qui lut à demi-voix la lettre suivante, tracée entre les lignes de celle de Philippe :

« Madame, j'ai le chagrin de vous annoncer que j'ai été arrêté ce matin dans mon hôtel, malgré les louables efforts de Philippe pour me soustraire aux recherches du commissaire de police et de ses gens : on m'a conduit aussitôt à la prison du Luxembourg, dans laquelle je dois attendre l'instruction de mon procès. J'attendrai peut-être quelques semaines, parce que l'on n'a pu encore mettre la main sur Pereira, Proly, Desfieux et autres royalistes qu'on me donne pour complices. On a saisi chez cet imbécile de Desfieux beaucoup de lettres d'émigrés qui nous compromettent, et l'on a trouvé, dit-on, parmi nos amis un malhonnête homme qui vend nos têtes au tribunal révolutionnaire. La conspiration était vraiment admirable, et je fais des vœux ardents pour qu'elle suive son cours en dépit de ces nouveaux obstacles. J'ai trouvé bien des personnes de connaissance qui sont ici dans la même position que moi, le prince de Rohan-Rochefort, le duc de Laval-Montmorency, le marquis de la Guiche... Philippe, que j'avais envoyé à la découverte, vient m'avertir que je suis accusé d'avoir voulu renverser le gouvernement révolutionnaire et rétablir sur le trône Louis XVII; le comité de Sureté générale m'a si bien recommandé à l'accusateur public, que je suis sûr d'avance de mon affaire : condamné à mort. Mais je compte me tirer de ce mauvais pas, avec votre secours, madame : n'allez pas revenir à Paris et vous montrer! ce serait tout perdre, et loin de me sauver, vous rendriez ma délivrance impossible; bien plus, vous me laisseriez en mourant le regret de vous entraîner peut-être avec moi... »

— Je vous le disais aussi, ma mère! interrompit le chevalier : il ne faut pas que vous songiez à partir, je partirai seul.

« Voici comment vous me sauverez, lut la

comtesse dont la voix tremblait et s'affaiblissait de plus en plus : moyennant cent mille livres en or, un des plus puissants coquins de la Chose-Publique offre de me faire évader et conduire à la frontière avec un bon passeport appuyé des meilleurs certificats de civisme et de républicanisme. Je me refuserais à cette comédie, si je n'y étais forcé sous peine de mort. Il ne me faut donc plus que cent mille livres pour aller vous rejoindre, madame, et je vous avoue que je quitterais volontiers cette odieuse ville qui accepte lâchement le règne sanglant de la Terreur. Il faudrait avoir des millions à répandre pour soulever le peuple contre ses idoles ! Depuis quatre ans que je sers ici la cause du roi, qui est celle de la justice et de la raison, j'ai dépensé la moitié de mon patrimoine, j'ai vu confisquer le reste, j'ai vu sans cesse en jeu ma vie et ma liberté, et aujourd'hui je suis ruiné, incarcéré, accusé, presque condamné, tout cela pour rien ! oh ! madame, comprenez-vous le découragement qui me saisit à cette idée, et pourtant, si j'étais libre à l'heure où je viens d'écrire ceci, je recommencerais sans doute à faire mon devoir, les résultats ne fussent-ils pas plus favorables que ceux déjà obtenus. Ainsi, madame, avisez s'il se peut à me procurer la somme qu'on me demande pour ma rançon, et faites-la tenir en mains sûres à ma disposition. Une fois hors de prison, je passerai probablement en Vendée où je trouverai du moins des hommes de cœur et de vrais royalistes. Adieu, madame, ne vous tourmentez cependant pas trop de ces cent mille livres. Croyez, tant que je vivrai, à ma reconnaissance, à mon respect et à ma tendresse.

Votre fils aîné,
Comte Ernest de Chaville.

— Pas un mot pour son frère ! murmura Robert à qui cet oubli eût été moins sensible dans une autre circonstance. — Chevalier, lui dit madame de Chaville avec un accent ému et solennel, vous allez partir, vous allez vous dévouer pour porter aide et secours à votre frère. — Je suis prêt, ma mère, répondit le jeune homme en relevant la tête et en fixant ses yeux remplis de larmes sur la comtesse. — Je n'ai pas de conseils à vous donner, vous les prendrez de vous-même, et le désir de bien faire, de me contenter, vous les inspirera. — Je pardonne à Canut d'avoir trahi mon secret et de vous avoir remis ce passeport qui m'était destiné, il est vrai, puisque maintenant vous consentez à mon départ, puisque vous m'y encouragez, puisque vous m'accompagnerez de votre bénédiction. — Oui, Robert, ma bénédiction vous suivra, dit la comtesse en poussant un profond soupir, et j'espère que vous me ramènerez mon fils.

— Mais... ? reprit le chevalier avec un embarras qui ressemblait à un remords et qui lui ôta la parole avant qu'il eût exprimé sa pensée. — Quand partez-vous, chevalier ? interrompit vivement madame de Chaville qui ne remarqua pas le trouble de son fils. — A l'instant, madame, et je ne m'arrêterai qu'à Paris ; mais, une fois arrivé dans cette ville, où trouver la somme nécessaire ?... — Oui, ces cent mille livres ? dit la comtesse qui réfléchit un moment : vous les trouverez et au delà, dans mon hôtel de la rue Lepelletier. Dès le commencement de la Révolution, j'ai caché cent trente mille livres en or dans le mur de la cave, vis-à-vis du premier soupirail, à partir du bas de l'escalier : vous y descendrez seul, la nuit, et en détachant de la muraille trois pierres marquées chacune avec du charbon, vous découvrirez la cachette que personne au monde ne soupçonne, et vous y prendrez l'argent qu'il faudra pour tirer de prison votre frère... — Et le reste de la somme ? répliqua le chevalier qui répondait à sa propre pensée en adressant cette question à sa mère. — Le reste ! dit la comtesse, qui n'attacha point à cette question l'importance que son fils mettait; il serait imprudent et peut-être impossible de faire sortir de France cet argent ; ne l'essayez donc pas, et contentez-vous de laisser sous la garde du hasard ce qui vous restera de la somme de 130,000 livres : on ne sait pas dans quelle position nous pourrons nous retrouver à Paris. — Adieu, ma mère; je vais monter à cheval et partir. N'avez-vous pas d'autre ordre à me donner ? — Je ne vous en donne qu'un seul, Robert : Sauvez votre frère et revenez bientôt avec lui dans mes bras.

— Ah ! j'oubliais une précaution indispensable, ajouta le chevalier en balbutiant : j'ai besoin de peu de chose pour le voyage... — N'auriez-vous plus d'argent, chevalier ? Je vous ai remis hier soixante louis : vous ne les avez pas

dépensés? — Ce passeport!... dit Robert de Chaville, qui ne savait pas mentir, à sa mère, et qui n'osait pourtant lui avouer la vérité. — Oui, je tiens de Canut que vous l'avez payé, et même un peu cher. Je rembourserai ce qu'il vous a coûté : voici tout ce que j'ai... — C'est trop, ma mère, dit le chevalier avec un accent étouffé; quelques louis me suffisent pour les frais de poste, et même il est dangereux, en France, d'avoir de l'or... Adieu, ma bonne mère! priez Dieu pour que mon voyage soit heureux dans ses résultats, et pour que je revienne... — Avec votre frère aîné, Robert. Je prierai Dieu tous les jours, à toute heure, et vous aussi, mon fils, priez-le en pensant à votre pauvre mère.

Deux heures après cet adieu plus triste que tendre, le chevalier de Chaville avait passé le Rhin. Le soir de ce jour-là, le vicomte de Chatelux se présenta chez la comtesse de Chaville, qui, toute absorbée par ses inquiétudes, ne voulait voir personne; mais l'insistance du vicomte, qui n'avait qu'un mot à lui dire sur un sujet important, la décida enfin à permettre qu'on l'introduisît. Elle essuya ses larmes pour le recevoir, et elle attendit avec anxiété qu'il lui annonçât l'objet de cette visite. — Madame la comtesse, lui demanda le vicomte avec une grimace de dépit, est-il vrai que M. le chevalier ait quitté Coblentz? — Auriez-vous affaire à lui? répondit la comtesse indécise et troublée : en effet, il est parti pour la chasse... — Pour la chasse? reprit M. de Chatelux, que cette réponse faite avec embarras ne satisfit point. Le bruit court en ville qu'il va en France? — Non, monsieur... murmura madame de Chaville, qui, se reprochant aussitôt de faire un mensonge, même nécessaire, préféra reconnaître la vérité. Eh bien! monsieur le vicomte, je ne le nierai pas, puisque vous le savez; mais je vous conjure de n'en rien dire... — Quoi! le chevalier est parti! s'écria M. de Chatelux en haussant les épaules et en souriant d'un air de mépris; parti sans payer ses dettes! — Quelles dettes, vicomte? interrompit la comtesse avec un ton sévère; le chevalier ne fera tort à personne, tant que sa mère répondra pour lui. — Oh! madame, répondit le vicomte un peu honteux de sa défiance; le chevalier est bon pour y faire honneur. — Le chevalier ne reviendra peut-être jamais, dit la comtesse toute tremblante; mais il m'a chargée, en partant, d'acquitter ce qu'il doit. — Il a perdu cette nuit, madame la comtesse, deux cents louis avec moi et cent avec le baron de Grouvelle; mais nous lui donnerons sa revanche. — Je vous en dispense, monsieur, et demain je vous enverrai la somme, que je croyais plus considérable. — C'est une bagatelle, madame la comtesse, et je ne me pardonnerais pas de vous avoir importunée à ce sujet, si je n'avais pour excuse... — Bonsoir, monsieur; demain vous ne pourrez plus dire que mon fils part sans acquitter ses dettes.. Le malheureux! se dit-elle en joignant les mains et en les levant au ciel, lorsque le créancier de Robert eut pris congé d'elle, il n'est pas corrigé de sa fatale passion! Il joue encore, il jouera toujours!

II

Le chevalier de Chaville n'avait pas eu besoin de se déguiser pour rentrer en France, son costume calqué sur les modes révolutionnaires de Paris, s'accordait bien avec le brevet de civisme qui accompagnait son passe port; et la qualité d'artiste, qu'il s'était attribuée, expliquait ce que l'élégance de sa toilette pouvait avoir de trop aristocratique; car, à cette époque, c'étaient les artistes de l'école de David qui donnaient à la fois les préceptes et les exemples du costume national. Il traversa donc la Lorraine et la Champagne sans inspirer le moindre soupçon et sans courir le moindre danger. Trois jours après avoir quitté Coblentz, il était à Paris.

Ce fut l'amour qui l'emporta d'abord sur le devoir, et il n'eut pas de peine à se persuader qu'il agirait avec prudence et dans l'intérêt de son frère, en allant chercher des nouvelles auprès de Louise, à l'hôtel d'Auton, plutôt qu'auprès de Philippe, à l'hôtel de Chaville; mais ce n'était pas seulement pour connaître le sort de son frère qu'il éprouvait l'impatience de revoir Louise, sans prendre même le temps de faire disparaître les traces du voyage qu'il venait d'achever. Il se rendit sur-le-champ dans le quartier du Marais, où le marquis d'Auton vivait retiré avec sa fille, et il ne s'arrêta que rue Beautreillis, vis à vis de l'hôtel du marquis, pour se recueillir un instant et se préparer à une en-

revue qu'il désirait depuis plus d'une année. Son émotion fut assez vive pour qu'il s'appuyât au mur, en cherchant des yeux, à travers les larmes qui les remplissaient, s'il ne découvrirait pas à quelque fenêtre la jolie tête blonde de sa bien-aimée.

Toutes les fenêtres étaient closes, et les volets rembourrés, qui les fermaient, ne semblaient pas avoir été ouverts depuis longtemps; l'hôtel avait un aspect sinistre, et l'on pouvait croire qu'il était inhabité comme tant de maisons abandonnées alors par leurs légitimes propriétaires et offertes à l'encan sous la garantie de la confiscation nationale. A côté de la porte-cochère existait une petite porte batarde, ce devait être la seule entrée accessible, et ce fut à cette porte que Robert de Chaville alla frapper avec un violent battement de cœur. Il frappa plusieurs fois sans qu'aucun bruit à l'intérieur lui annonçât qu'on l'avait entendu; il attendit en silence, avant de faire retomber le marteau qu'il n'avait pas quitté; il se décida enfin à frapper de nouveau et plus fort. Un vitrier, qui l'observait de la boutique voisine s'approcha, en l'examinant avec une sorte d'inquisition, et lui dit d'un air goguenard : — Citoyen, est-ce que tu arrives du Congo ou de la lune ? Ne sais-tu pas qu'on n'entre là-dedans qu'avec un mot d'ordre ? — Le seul mot d'ordre que je connaisse, citoyen, répondit le chevalier de Chaville, c'est le nom du marquis... du citoyen Auton que je veux voir. — Voir le ci-devant marquis! s'écria le vitrier en riant; tu verras plutôt, citoyen, les étoiles en plein midi. — Le citoyen Auton n'habite-t-il plus cet hôtel ? demanda d'un air inquiet le jeune homme qui leva les yeux vers les fenêtres fermées du premier étage. — Oui-dà, le ci-devant marquis est toujours là-dedans comme dans une forteresse, mais il s'obstine à ne voir personne, pas même moi qui suis son locataire depuis quinze ans et qui lui paie exactement les termes du loyer de ma boutique, en assignats. Il n'a pas mis le pied ni le nez dehors depuis plus d'un an. C'est au point que je supposerais qu'il est décédé, si la jeune citoyenne, sa fille, ne me donnait des nouvelles du vieux trembleur... — Puisque tu es sûr qu'il y a du monde dans la maison, il faudra bien que j'y entre, interrompit Robert qui jugea peu prudent de causer ainsi en pleine rue. — Voyons ça, citoyen; je suis curieux de savoir comment tu entreras par le trou de la serrure : il n'en coûte rien d'essayer. — Tu ferais mieux, citoyen, de m'aider d'un bon conseil, en me disant ce que tu imaginerais à ma place pour entrer. — Moi ? je ne m'échinerais pas à frapper à cette porte qui restera close, à moins qu'on ne l'enfonce, et j'attendrais, en fumant ma pipe, le retour de mademoiselle Louise.

— Mademoiselle d'Auton est sortie ? répliqua vivement le chevalier étonné de cette absence matinale; c'est impossible, il fait à peine jour. — Bon! elle est sortie depuis quatre heures du matin, pour aller acheter du pain chez le boulanger. Je n'ai pas besoin de te rappeler que le pain est cher et qu'on n'en a pas autant qu'on peut en acheter. Tous les jours il devient plus rare, et nous serons bientôt obligés de nous nourrir de pommes de terre. Il y avait foule à la porte du boulanger avant trois heures... — Merci de ces renseignements, citoyen. Dis-moi encore quel est le boulanger chez qui la citoyenne Louise doit-être allée. — Est-ce que je le sais! les boulangers ne cuisent qu'autant qu'ils ont de la farine, et le pain leur manque de très bonne heure, à telle enseigne qu'on court chercher du pain en dix endroits différents et que bien souvent on n'en trouve nulle part. Vous ignorez cela, vous qui avez l'air d'être aussi un ci-devant, et vous ne vous inquiétez pas de ce que vaut le pain que vous mangez... — Il est vrai que je suis depuis peu à Paris et que je n'ai pas eu le temps de faire queue à la porte du boulanger... Tu prétends donc, citoyen, que mademoiselle Louise d'Auton s'acquitte elle-même de ce pénible devoir domestique ?... Pauvre amie, comme elle doit souffrir ! — La citoyenne Louise ? oh! l'excellente femme que ça fait! Il n'y a qu'un cri dans la section pour son éloge : tout le monde l'aime, parce qu'elle est bonne avec tout le monde. Pas fière surtout! et charitable! c'est la mère aux pauvres; elle distribue des aumônes, soigne les malades, fait du bien tant qu'elle peut... Aussi entre nous, citoyen, son marquis de père lui doit une fameuse chandelle! — Mais s'il y a tant de gens qui se pressent pour avoir du pain, s'écria Robert qui entendait une grande rumeur dans la rue voisine, Louise peut courir quelque danger ? — Le danger d'être écrasée ou de recevoir un

bon coup! Dam! c'est qu'on se bat pour entrer, et après, pour sortir, malgré les sentinelles qui font la police et qui empêchent le pillage. Tiens, ces cris-là en viennent : je gagerais qu'il y a du tapage et des gens étouffés. — Ah! mon Dieu! peut-être Louise est-elle dans cette foule! elle est seule, exposée aux injures, aux mauvais traitements! Allons la défendre, la protéger!...

— Robert! c'est vous! dit d'une voix tremblante d'émotion mademoiselle d'Auton qui arrivait du côté de la rue opposé à celui par lequel le jeune homme s'éloignait à grands pas.— Louise! répondit-il avec un cri de joie en s'arrêtant tout à coup à cet accent connu et en revenant vers elle, les bras ouverts. — Ce sont deux amants, sinon le frère et la sœur, dit le vitrier qui les regardait s'embrasser : on tirerait le canon d'alarme qu'ils n'y prendraient pas garde! — Robert! tout le monde nous voit! dit Louise qui se repentit de n'avoir pas mieux dissimulé sa surprise et son bonheur en revoyant le chevalier de Chaville. Nous sommes bien imprudents, ajouta-t-elle en baissant la tête pour cacher sa rougeur et son trouble : on nous a vus! que pensera-t-on de vous, de moi? — Chère Louise, est-ce que la République a proscrit l'amour? Depuis quand devient-on suspect parce que l'on s'embrasse! — On nous observe, reprit-elle à voix basse : entrez vite avec moi! Si vous saviez, mon ami, en quel temps nous sommes! J'étais sans cesse dans les transes à cause de mon père, mais à présent que vous êtes à Paris malgré mon avis, contre ma volonté, je n'aurai plus un moment de repos! — Louise, il le fallait; il fallait que je vous visse, il fallait que je sauvasse mon frère; c'était un devoir sacré, c'était un besoin de mon cœur!

Mademoiselle d'Auton ouvrit la petite porte de l'hôtel, avec une clé qu'elle portait dans sa poche, et elle la ferma soigneusement à double tour, après avoir introduit son amant devant elle. Ils se trouvèrent seuls dans un vestibule obscur, et avant de pénétrer dans la maison qui semblait déserte, ils tombèrent encore dans les bras l'un de l'autre, sans pouvoir traduire en paroles les sentiments réciproques qu'ils éprouvaient. Leurs larmes se mêlèrent, et ils comprirent d'intelligence tout ce que ce muet embrassement renfermait de promesses pour l'avenir. Ils passèrent du vestibule dans une autre pièce qui était un petit salon éclairé par une haute fenêtre donnant sur le jardin; là, ils s'assirent sur un canapé, vis à vis de la croisée, et ils se regardèrent silencieusement en se pressant les mains avec les mêmes pensées : ils se reprochaient de s'être séparés si longtemps, ils se juraient de ne plus renouveler cette douloureuse absence.

Louise d'Auton était une charmante enfant, plutôt qu'une jeune personne complètement formée, quoiqu'elle eût déjà vingt ans : sa taille exiguë, ses proportions mignonnes, ses traits peu caractérisés, son air naïf et timide, n'annonçaient pas que la nature eût pris tout le développement qu'elle devait atteindre, et cet extérieur, si peu conforme à son âge véritable, paraissait d'autant plus enfantin que sa voix manquait de force et de vibration, sans être moins agréable à entendre, lors même qu'une émotion la rendait sourde et voilée. L'expression de sa figure avait une candeur et une finesse, à la fois, qui charmaient à la première vue, et l'on ne pouvait rencontrer indifféremment le regard mélancolique de ses yeux noirs qui restaient presque toujours cachés sous leurs longs cils ou fixés vers la terre. C'était dans ce regard plein de pensée et de rêverie, que se révélait l'âme d'une jeune fille qui avait aimé, qui avait souffert, qui souffrait et qui aimait encore. L'enfance, chez Louise, ne semblait avoir laissé son caractère au physique, à travers lequel on devinait la femme faite, que pour mieux déguiser combien l'esprit et le cœur avaient anticipé sur la jeunesse. En effet, mademoiselle d'Auton, malgré ces apparences frêles et chétives, possédait une capacité intellectuelle, une instruction étendue, une énergie morale, une chaleur et une activité de sentiments que l'homme le plus distingué aurait dû lui envier. Sa modestie et sa douceur contribuaient à faire valoir tout ce qui étonnait, tout ce qui séduisait, tout ce qui attachait en elle. On sentait d'abord de la bienveillance pour cette aimable enfant; on éprouvait bientôt de l'intérêt, de la sympathie, de l'admiration pour cette femme supérieure.

Louise revenait, comme le vitrier l'avait dit, de quêter et d'arracher un pain à la porte d'un boulanger : elle déposa sur un guéridon ce pain

à demi-brisé où l'on voyait comme des traces de sang encore humides.

— La joie que j'ai ressentie en vous voyant, dit-elle à Robert de Chaville, cède la place à l'inquiétude, à l'effroi... — De plus grands dangers ne m'eussent point arrêté, ma Louise ! répondit-il avec tendresse en lui baisant les mains. — Les dangers sont bien grands, Robert : ils augmentent d'heure en heure, et ils ont peut-être doublé depuis que je vous écrivais de renoncer à ce fatal projet de voyage... Tenez, je m'en veux d'avoir encore du plaisir, du bonheur à vous voir, en présence de ce qui peut arriver. — Et moi, chère amie, je suis si plein, si pénétré de ce bonheur, que j'oublie tout le reste, ma mère, mon frère... Parlez-moi de mon frère?... — Il est toujours en prison, dit-elle en soupirant : je suis allé deux fois, à l'insu de mon père, au Luxembourg, et je l'ai vu.

— Oh! je vous retrouve la même, bonne, compatissante, dévouée pour ceux qui le méritent le moins... Rassurez-vous sur le sort du comte de Chaville, chère Louise; dans tous les cas, nous aurons les moyens de le faire sortir de France sain et sauf. — Plaise à Dieu que vous l'accompagniez et que je vous suive avec mon père! Vous ne savez pas ce qui se passe ici depuis un an que vous nous avez quittés! Vous n'avez pas été témoin des arrestations, des massacres, des exécutions.... — Hélas! je ne sais que trop quels sont les excès de la Révolution! je les déplore, je les condamne; mais, pour être juste, il faut reconnaître que la plupart de ces excès proviennent de la folie des royalistes...

— Taisez-vous, Robert; au nom du ciel, taisez-vous! Mon père n'aurait qu'à vous entendre... — Je ne parlerais pas ainsi en sa présence : j'ai appris dans l'émigration à dissimuler ma façon de penser, par respect pour ma mère; mais devant vous, Louise, je dois me montrer tel que je suis, et ne pas déguiser des opinions qui sont celles d'un honnête homme, puisqu'elles existent au fond de mon cœur, puisque je n'en rougis pas vis-à-vis de ma conscience... Que dis-je? pardonnez-moi cette ridicule profession de foi, chère Louise; raisonner politique, quand je vous revois après une année d'absence... une année, grand Dieu!... c'est vouloir être plus républicain que Brutus. Que m'importent la République et tous ces hommes de sang qu'elle a vomis pour les dévorer ensuite! Ce qui m'importe, c'est de vous aimer, c'est d'être aimé de vous, c'est de devenir votre mari... Eh quoi! n'est-ce pas là aussi votre espérance? — C'est là mon plus vif désir, vous le savez bien, Robert, répondit-elle en soupirant; mais ma volonté ne suffit pas... — Voilà un étrange langage dans votre bouche, et vous me le tenez pour la première fois! N'est-il pas convenu que nous serons unis? — Convenu! reprit-elle tristement. Vous ne doutez pas, mon ami, de mes sentiments pour vous; je ne vous les ai pas cachés... — Eh bien! que voulez-vous dire? qu'avez-vous à m'apprendre? Vous m'effrayez, vous m'affligez, Louise... — Oh! je n'ai pas changé de pensée, et notre union est toujours le but de mes vœux les plus ardents; je ne crois pas qu'on pourrait m'y faire renoncer, et je vous jure bien, Robert, que je ne me marierai jamais, plutôt que d'en épouser un autre.... — En épouser un autre! s'écria le chevalier de Chaville, qui ne fut pas maître de son émotion. Un autre! grand Dieu! un autre!

— Calmez-vous, mon ami, ne donnez pas à mes paroles une portée qu'elles n'ont pas. Sans doute mon père, que je chéris et que je respecte, est capable de s'opposer d'abord à ce mariage, qu'il n'a pas projeté; mais il finira par céder à nos prières, à nos larmes...

— Louise, interrompit Robert en la regardant fixement avec mélancolie, votre père s'opposera à notre bonheur? Oh! dites-moi tout, chère Louise, je préfère savoir ce que nous devons craindre ou espérer, et certainement vous avez quelque confidence à me faire. — En effet, mon père, qui ne soupçonne pas mon intelligence de cœur, avait un projet de mariage... — Quel est-il? un aîné de famille, assurément, qui vous apporterait le nom et la fortune d'une grande maison? Je connais les idées de votre père à cet égard, ce sont celles de ma mère, et je suis sûr qu'ils se sont entendus pour vous choisir une alliance digne d'eux! — Madame de Chaville vous a-t-elle fait part de ses intentions? objecta Louise, qui pâlit en voyant Robert pâlir et trembler de colère. — Et vous, Louise, êtes-vous instruite des intentions de votre père? vous a-t-il nommé l'époux qu'il vous destine? — J'ai répondu ce que je devais répondre, sans l'offenser; je lui ai dit que je ne songeais pas à me

marier encore, et je le priais de n'y pas songer davantage. — Ce n'est pas ce que vous deviez répondre : il fallait lui dire que vous étiez prête à vous marier, pourvu que ce fût avec moi. — A quoi bon l'irriter, le blesser, le chagriner? Le mariage qu'il projette n'est pas tellement proche. — Mais, enfin, interrompit le chevalier, on vous a désigné l'heureux époux?... Nommez-le! s'écria-t-il avec emportement, et je me fais fort de vous apporter bientôt son désistement; sinon, malheur à lui! — Robert, n'ayez pas de ces sinistres pensées! Croyez-moi, attendez... — Attendre! que fais-je donc depuis deux ans? Ç'a été pour vous obéir, Louise, que j'ai gardé le silence, au lieu de déclarer à ma mère que je vous aimais, que vous m'aimiez, et que nous nous étions juré de ne jamais consentir à une séparation... — Vous ai-je donné un mauvais conseil dont vous puissiez vous repentir? Que serait-il résulté d'un aveu à votre mère et à mon père, dans le temps même où vous veniez d'encourir leurs reproches par suite de cette déplorable affaire de jeu? — Vous seule, ma bonne Louise, m'avez alors plaint et pardonné! reprit-il en s'abandonnant aux poignantes réflexions que fit naître ce souvenir. J'ai le malheur d'avoir la passion du jeu!... Cela est vrai, et pourtant je sais combien cette passion est fatale! — Hélas! oui, mon ami, elle nous a causé bien des peines, lorsqu'elle vous exposait sans cesse aux plaintes de votre pauvre mère, lorsque j'entendais chaque jour les malédictions de mon père contre vous, lorsque j'étais instruite de vos querelles avec votre frère... — Mon frère m'a fait bien du mal, dit-il avec amertume : il voulait m'aliéner le cœur de ma mère, et il y a presque réussi; mais je lui pardonne... — Sans doute, puisqu'il est malheureux, et la plus belle vengeance à exercer aujourd'hui, c'est de le secourir, c'est de le sauver! — Oui, j'oublierai tout, j'oublierai qu'il m'a calomnié auprès de vous, qu'il m'a lâchement desservi auprès de ma mère, qu'il a plusieurs fois refusé de m'aider à cacher, à réparer une faute... Je sens que j'ai déjà tout oublié et que je lui tendrais volontiers la main. — Je vous reconnais là, Robert, et cette générosité, cette grandeur d'âme rachètent bien des fautes. D'ailleurs, mon ami, vous ne jouez plus... — Je devrais être corrigé! répondit-il en rougissant : j'ai reçu de cruelles leçons qui ne m'ont pas encore rendu sage... — Vous jouez donc encore? reprit Louise avec un air de surprise et de doute chagrin. — Oh! dites-moi que vous ne jouez pas! — J'ai joué, j'ai perdu, répliqua le chevalier de Chaville, et même, ajouta-t-il en hésitant, je suis parti de Coblentz sans acquitter mes dettes de jeu! — Quoi! Robert, malgré vos promesses! dit-elle d'un ton de réprimande. Il ne faut pas que je vous gronde trop, continua-t-elle en affectant une insouciance que cimentaient des larmes roulant au bord de ses paupières : j'étais loin de vous, et vous n'avez joué que par ennui. — Vous avez raison, chère Louise, j'ai joué par désœuvrement, je me suis laissé entraîner; vous n'étiez pas là pour me retenir. — Ne jouez plus, je vous en conjure, Robert; si mon père savait que vous n'êtes pas corrigé, il ne consentirait jamais... Silence! le voici qui regarde et qui écoute à la fenêtre... Surtout ne lui parlez pas des affaires présentes, et feignez d'ignorer ce qui se passe... Ne le contrariez en rien, dites comme lui, et approuvez tout ce qu'il dira... Il ne vous a pas reconnu d'abord... C'est lui, mon père, s'écria-t-elle, c'est Robert de Chaville.

— Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une jolie peur, citoyen Robert, dit-il en se rassurant par degrés. — Moi! dit le chevalier de Chaville, ne m'avez-vous pas reconnu tout de suite? Je suis donc bien changé depuis un an, monsieur le marquis? — Chut! ne m'appelez pas *monsieur le marquis!* interrompit le père de Louise en lui mettant la main sur la bouche: il n'y a plus de marquis, jeune homme; nous sommes tous citoyens. Appelez-moi *citoyen* tant qu'il vous plaira : cela ne fait pas de mal et c'est plus sûr. — Mais, enfin, quelle peur ai-je pu vous faire? J'arrive ce matin même de Coblentz, et vous êtes la première personne que j'ai vue à Paris... — Ah! malheureux, vous arrivez de Coblentz! Ne prononcez pas ce nom-là; on n'aurait qu'à l'entendre, nous serions perdus. — Je vois avec plaisir, monsieur, que votre santé doit être satisfaisante; c'est une nouvelle que je m'empresserai de transmettre à ma mère. — Non, n'en faites rien, je vous prie; j'ai écrit moi-même à la citoyenne Chaville il y a peu de jours, et je ne souhaite pas que mon nom figure dans une correspondance avec les émigrés.... Mais j'y songe, s'écria-t-il en reculant avec ef-

froi, vous êtes émigré, vous? — Émigré? reprit Robert, qui ne comprit pas d'abord le motif de cette question : vous le savez bien, puisque je viens de Cobl.... — Je ne sais rien, je ne veux rien savoir, interrompit le marquis d'Auton, qui s'imaginait déjà être porté sur les listes des suspects. Un émigré chez moi! — Personne, mon père, ne l'a vu entrer ici, dit Louise, qui se repentit de n'avoir pas éloigné des yeux de son père le chevalier de Chaville. — Personne? tu me l'assures? répartit le marquis agité et mécontent. Oui, mais qui me répond qu'on ne le verra pas sortir? — Je vous en réponds, mon père, car nous le garderons, si vous voulez, dans l'hôtel, jusqu'à ce qu'il reparte. — Dans l'hôtel? es-tu folle? Tu as donc juré de me faire guillotiner? — Imprudente, tu seras cause de la mort de ton père! — N'ayez pas de crainte, monsieur, répliqua fièrement Robert; je n'ai pas l'intention de loger dans votre hôtel, et je n'y suis venu que pour... vous voir, ainsi que votre chère fille, conformément aux ordres de madame de Chaville...

— La digne femme! comment va-t-elle? la reverrons-nous bientôt? Je ne me console pas de son absence, et je donnerais beaucoup pour l'aller rejoindre; mais il est impossible de passer la frontière, ni même d'aller au-delà des barrières de Paris, sans être pris, et, malgré l'envie que j'aurais d'entreprendre un petit voyage, je me trouve forcé de demeurer. Vous nous resterez au moins jusqu'à la nuit?... — Si je ne consultais que mon cœur, j'accepterais cette invitation avec reconnaissance, dit le chevalier, qui regardait Louise avec le regret d'un prochain adieu; mais je dois sacrifier ma joie, mon bonheur, à ce qui est un devoir impérieux : mon frère... — C'est vrai, notre ami Ernest a eu la maladresse de se faire mettre en jugement. J'espère bien qu'il n'est pas encore jugé, le pauvre diable? — Il ne le sera pas avant six jours, reprit Louise, dont les yeux étaient pleins de larmes; mais il compte bien ne pas attendre le jugement en prison. — Plaise à Dieu qu'il ne compte pas sans son hôte! Je fais des vœux sincères pour qu'il se tire de ce mauvais pas. Si j'avais le bras assez long, je le lui tendrais volontiers; mais hélas!.... Vous lui direz de ma part combien je m'intéresse à sa désagréable position... Mais non, ne lui dites rien, ne me nommez pas · les murs ont des oreilles, dans ces prisons-là...— Tranquillisez-vous, mon père, répliqua mademoiselle d'Auton, qui se reprocha sur-le-champ d'avoir parlé; je lui ai bien recommandé de ne pas vous nommer... — Tu lui as recommandé! s'écria le marquis avec épouvante : tu l'as donc vu? Tu l'as vu dans sa prison, malheureuse? — Je ne me suis pas fait connaître, mon père, répondit Louise en hésitant : c'est Philippe qui m'a introduite... il m'a certifié que cette démarche d'humanité ne pourrait être préjudiciable à personne... C'était lui qui me conduisait, et il ne m'a pas quittée. — Oui, oui, tu seras cause de ma mort! murmurait le marquis d'Auton, qui s'était croisé les bras comme s'il se fut préparé à monter déjà sur l'échafaud. Ingrate, tu veux donc me faire guillotiner!... Aller voir un détenu au Luxembourg! causer avec lui sans témoins! correspondre, peut-être! Oh! je frémis d'y penser : il y avait des espions apostés qui t'ont suivie, qui t'ont dénoncée... Les voici!

— On frappe? dit le chevalier de Chaville, indigné autant que surpris des terreurs imaginaires du marquis. Je vais ouvrir, Louise... — Ouvrir! s'écria le marquis saisissant Robert au collet, vous n'irez pas, morbleu! Êtes-vous d'intelligence avec les gens qui frappent? avez-vous le projet de me trahir, de me perdre? avez-vous oublié que je suis le meilleur ami de votre mère? — Eh! mon père, vous vous méprenez, dit à voix basse mademoiselle d'Auton; M. Robert vous aime et vous est dévoué comme un fils. — Vous êtes l'ami de ma mère, monsieur, ajouta Robert avec un accent de compassion; vous êtes plus encore à mes yeux, puisque vous êtes le père de Louise.

— Pardonnez-moi, mon ami, de vous avoir soupçonné, dit le marquis un peu confus de s'être montré aussi défiant : c'est la faute du temps et non la mienne; il faut se défier de tout le monde aujourd'hui. — Robert, interrompit Louise en l'entraînant avec le marquis dans une autre pièce, cachez-vous, pendant que j'irai savoir pourquoi l'on frappe ainsi à la porte de la rue... C'est un ami, mon père : vous reconnaissez bien le signal? — Un ami, un ami, répétait le marquis en hochant la tête : voilà comme ils s'intitulent tous, et ces amis-là vous dénoncent pour vous faire guillotiner. — Comment restez-

vous seul avec votre fille, sans un domestique, sans un portier? dit le chevalier à l'oreille du vieillard qui écoutait en tremblant le colloque entamé à travers la porte entre sa fille et un inconnu. Si vous preniez au moins un gendre... — Vous avez raison, chevalier, répartit le marquis avec un soupir; aussi, je compte marier Louise aussitôt que votre frère sera libre. — Mon frère! murmura Robert, qui tressaillit comme frappé d'un vague pressentiment. Oui, je comprends, vous ne voudriez pas vous réjouir lorsque vos amis sont dans la peine; mais je vous assure que mon frère n'a pas longtemps à séjourner en prison... — Ciel! une cocarde tricolore! s'écria le marquis, ne reconnaissant pas d'abord la personne que Louise venait de faire entrer. On va m'arrêter.

— Vous aviez beau vous nommer, Philippe, je craignais que ce fût un autre que vous, disait Louise, qui conduisait vers son père l'ancien valet de chambre de madame de Chaville; vous teniez un si effroyable langage, que j'hésitais à reconnaître votre voix. — Hélas! mademoiselle, il faut bien hurler avec les loups, répondit Philippe : hors d'ici, j'ai le malheur d'être un furieux chef de section, un insolent républicain; mais, près de vous, je redeviens ce que je serai toujours, votre respectueux et dévoué serviteur, et je suis heureux de pouvoir vous rendre quelques services. — Je compte sur toi, mon cher Philippe, et tu peux également compter sur moi. Que te faut-il aujourd'hui? de l'argent? — Non, monsieur le marquis, répliqua le vieux domestique avec dignité; je ne fais pas ce que je fais pour de l'argent... Hier, vous avez été dénoncé comme aristocrate dans votre section; j'ai eu le bonheur d'en être averti ce matin par mademoiselle Louise, et je viens de faire déchirer un mandat d'arrêt... Ne me remerciez pas; je me sens tout joyeux d'avoir réussi, et c'est là ma récompense... — Ah! tu es un digne homme! s'écria le marquis en lui pressant les mains. Un mandat d'arrêt! est-il bien déchiré? ne peut-on plus s'en servir?... Ainsi donc, sans vous, mon excellent Philippe, j'étais mené en prison, jugé et guillotiné? — Dormez en paix, monsieur le marquis, nous veillerons pour vous... Mais, permettez-moi de demander à mademoiselle Louise si elle a des nouvelles de Coblentz? — De Coblentz! interrompit le marquis en levant les bras et les yeux au plafond. Est-ce pour nous tendre un piége?... — Mademoiselle, avez-vous envoyé ma lettre à madame la comtesse? dit Philippe à Louise, qui lui faisait inutilement signe de se taire. Avez-vous eu réponse? savez-vous ce que madame la comtesse a résolu? C'est que la chose est urgente : M. le comte paraîtra demain devant le tribunal révolutionnaire.

— Est-il possible? demain! secria le chevalier, qui sortit du salon où il se tenait à l'écart. — M. le chevalier! répéta Philippe, qui ne s'attendait guère à cette apparition, et qui faillit s'évanouir de surprise et de joie. Vous ici! monsieur le chevalier! disait-il en s'efforçant de lui baiser les mains qu'il baignait de larmes. Vous venez au secours de votre pauvre frère! Oh! que je vous retrouve bien là, vous, si généreux, si bon, si noble!... Et votre mère? parlez-moi de madame la comtesse? — Chut! chut! il n'y a plus de comtesse, songez-y, interrompit le marquis d'Auton : Philippe, vous parlez comme un aristocrate! — Eh! monsieur le marquis, répartit vivement le valet de chambre, il y aura toujours pour moi une comtesse de Chaville que je respecterai et pour laquelle je suis prêt à verser tout mon sang... Madame la comtesse n'est point venue? demanda-t-il avec anxiété; c'eût été courir des dangers inutiles... — Ma mère est restée, répondit Robert; elle m'a envoyé seul pour travailler avec toi à la délivrance de mon frère. — Venez, monsieur le chevalier, je vais vous conduire auprès de lui, et vous aviserez ensemble au parti qu'il faut prendre, hélas! — Pourquoi ces soupirs, Philippe? que se passe-t-il donc? N'est-on pas sûr, avec de l'argent, de sauver mon frère? — Je l'espère bien, monsieur le chevalier, et si j'en étais moins sûr, vous me verriez plus troublé; mais l'argent ne suffit pas, et d'ailleurs on en veut beaucoup. — Soit, on en donnera beaucoup. Que demande-t-on encore? N'est-ce point assez de cent mille livres? — Cent mille livres! s'écria le marquis; on ne les trouverait pas dans les coffres de la République! où les trouver? — Ce qu'il faut, dit Philippe en souriant tristement, c'est de la chance, et nous n'en avons guère!... Venez, monsieur le chevalier, j'ai besoin de reprendre courage. — Robert, je vous en conjure, dit à demi-voix Louise d'Auton, qui avait les yeux en pleurs, souvenez-vous de moi, ne vous

exposez pas ! — Bientôt je reviendrai, lui disait tout bas Robert, qui oubliait de prendre congé du marquis. Songeons d'abord à défendre la tête de mon frère ; ensuite nous n'aurons plus qu'à nous occuper de notre bonheur, de cette union que rien au monde ne saurait empêcher. — J'aime à vous voir cette confiance, Robert, et je prie Dieu qu'elle ne vous abandonne pas. A demain, ou plutôt à ce soir !... Philippe, ne le quittez pas, ajouta-t-elle au moment où la porte allait se refermer sur eux : vous me répondez de lui, n'est-ce pas ?

— Louise, mon enfant, dit sévèrement le marquis d'Auton à sa fille, qui retournait vers lui en s'essuyant les yeux, tu ne voudrais pas être cause de la mort de ton père ? Cependant tu vas visiter un détenu dans sa prison, et tu fais entrer ici un émigré ! Imprudente ! ne sais-tu pas qu'un émigré peut faire guillotiner une famille entière ? Prends-y garde, Louise, tu joues ta vie et la mienne !... Du sang ! quel est ce sang ? s'écria-t-il tout effaré en lui saisissant la main qu'elle avait ensanglantée ; tu es blessée, ma fille ? — Ce n'est rien, mon père, répliqua-t-elle avec indifférence ; ce matin, pendant que j'attendais à la porte d'un boulanger pour avoir du pain, un homme, ivre sans doute, m'a porté un coup de couteau que j'ai eu le bonheur de parer ; ma main seule a été égratignée. — Pauvre Louise, dit le marquis d'Auton, qui parut attendri et qui l'embrassa brusquement, tu es une courageuse fille !... Ah çà ! tu te rappelleras mes ordres : n'ouvre à personne, et si Robert de Chaville revient, comme il nous l'a annoncé, laisse-le dans la rue, dût-il s'y morfondre toute la nuit. Un émigré, bon Dieu ! je préférerais recevoir le diable ou Robespierre !

III

Dans le trajet de la rue Beautreillis au Luxembourg, Philippe apprit au chevalier de Chaville quelle était l'urgence du péril qui menaçait son frère. Le comte Ernest de Chaville, décrété d'accusation depuis plusieurs mois, avait toujours échappé aux poursuites des Comités de Salut public et de Sûreté générale, grâce à l'adresse et à l'héroïque dévouement de son valet de chambre ; mais enfin la trahison d'un des agents du parti royaliste le fit arrêter dans son hôtel, en livrant toutes les preuves d'une vaste conspiration tramée par ses complices, le baron de Batz, Proly, Desfieux et d'autres, appartenant la plupart à de grandes familles nobles, lesquels furent successivement découverts, incarcérés et condamnés. On transmit, en conséquence, à Fouquier-Tinville l'ordre de faire juger l'ex-comte de Chaville dans les quarante-huit heures. A peine cet ordre était-il reçu, que déjà les pièces de l'accusation étaient réunies et l'accusé cité pour comparaître le surlendemain devant le tribunal révolutionnaire. Ce tribunal n'avait pas encore, à cette époque, l'effrayante activité que Robespierre lui donna dans les derniers mois de la Terreur, et ses jugements qui envoyaient tous les jours (excepté les *décadis*) six ou sept victimes à l'échafaud, conservaient du moins une apparence de justice dans les formes.

Peu d'instants avant que Philippe et le chevalier arrivassent au palais du Luxembourg, metamorphosé en maison de détention, où plus de quinze cents prisonniers voyaient leur nombre augmenter sans cesse, le comte de Chaville était en conférence mystérieuse dans sa chambre avec un commissaire des prisons, nommé Publicola par tous ceux qui ne connaissaient pas son véritable nom de *Rousteau*.

C'était un petit homme, d'extérieur chétif et malade, pâle, maigre, toussant et crachant à chaque mot qu'il prononçait, comme s'il fût près de rendre l'âme avec ses poumons. Tous les vices les plus bas et les plus odieux étaient peints sur son visage grimaçant : son regard, d'accord avec son sourire railleur, joignait à la férocité du chacal la malice du singe, et l'on devinait, à ses froncements de sourcils, ainsi qu'à ses mouvements de lèvres, combien de pensées cruelles, perfides, atroces roulaient sans cesse dans son esprit. Il avait pourtant la voix douce et harmonieuse, la parole mielleuse et polie, le geste gracieux et caressant, les manières élégantes et même recherchées. Sa mise soignée, remarquable surtout par la finesse et la blancheur du linge qu'il portait, aurait encore prévenu en sa faveur, si l'on ne s'était senti, au premier abord, une répulsion, une défiance invincible, qui allaient souvent jusqu'à l'horreur et l'effroi.

Le comte de Chaville n'avait pas un aspect beaucoup plus prévenant, quoique sa figure, seulement dure et sombre, ne révélât aucune passion vile, aucun penchant criminel : sa physionomie, qui manquait de noblesse, de franchise et d'intelligence, annonçait un caractère opiniâtre, inflexible, brutal, contre lequel l'éducation avait échoué ; ses yeux enfoncés dans leurs orbites et ombragés de sourcils épais, sa bouche rentrée dont la lèvre inférieure couvrait souvent celle du haut, ses cheveux noirs hérissés et désordonnés contribuaient à lui faire un air sauvage et méchant, que ne tempérait pas une voix rauque et chevrotante. Il affectait un superbe mépris pour la toilette et même pour la simple propreté.

— Rousteau, disait le comte en mesurant d'un regard de pitié la taille exiguë et affaissée de son interlocuteur, je t'avais bien prédit que tu ne serais qu'un scélérat ; mais il me semble que tu surpasses encore ma prédiction. — A votre aise ! plaisantez là-dessus, monsieur le comte, répondait Rousteau avec un ricanement assez semblable au cri d'amour d'une hyène : plaisantera bien qui plaisantera le dernier. Parole d'honneur, faute de cent mille livres, vous serez guillotiné demain. — Où veux-tu que je les prenne tes cent mille livres, animal ? On ne m'a pas mis ici pour battre monnaie, j'imagine ! — Allons, vous vous faites plus pauvre que vous n'êtes : avec quoi payez-vous donc les chouans de la Vendée, les accapareurs de blé et de farine, les gazetiers aristocrates et contre-révolutionnaires, les conspirateurs royalistes ?... — Tais-toi, coquin, s'écria Ernest de Chaville en levant la main comme pour le frapper. Tu ne seras jamais qu'un fils de laquais. — Mieux vaut être fils de laquais avec sa tête sur les épaules que fils de comte sans tête : que vous en semble, monsieur de Chaville ? — Te voilà bien fier, brigand, parce que ce n'est pas encore ton heure ! Patience, tu seras traité comme tu nous traites.

— Tenez, monsieur Ernest, vous êtes peu reconnaissant de ce qu'on fait pour vous : je suis le fils d'un ancien laquais de votre père, c'est vrai et je n'en rougis pas, puisque je me suis élevé par mon seul mérite et mon seul savoir-faire au dessus de vous... — Au dessus de moi, infâme ! interrompit le comte qui lui saisit le bras et le secoua avec emportement. Tu as raison, malheureux, reprit-il ironiquement, tu es au dessus de moi, puisque tu peux m'insulter sans que je te passe mon épée au travers du corps. — Votre épée, monsieur Ernest ? dit Rousteau en riant et en toussant à perdre haleine. Votre épée ne servirait plus qu'à faire un tourne-broche. — Va-t-en, laquais ; va-t-en coiffeur ! s'écria Ernest de Chaville qui le poussa rudement vers la porte : fais-moi guillotiner, mais ne m'insulte pas ! — Eh ! mon cher monsieur, vous vous méprenez sur mes dispositions : je ne veux pas qu'on vous guillotine ; au contraire, je veux vous sauver... — Et pour cela tu demandes cent mille livres, comme si je les avais en poche ? — Ce n'est pas moi qui les demande, car si j'avais le pouvoir de vous sauver gratuitement, vous savez... — Oui, je sais que tu me ferais exécuter vingt-quatre heures plutôt. Mais enfin, drôle, qu'est-ce qui demande cette somme si ce n'est pas toi ? A qui faut-il la remettre ou la promettre, si tu t'en laves les mains ? — Cherchez, devinez, je ne vous vends pas mon secret : j'ai consenti à servir d'intermédiaire à cette négociation, et ce que j'en ai fait, n'a guère été que par intérêt pour vous, car vous avez toujours eu tant de bonté pour moi ! ajouta-t-il avec un ressentiment déguisé qu'il traduisait en sourire féroce : le moyen d'oublier tout ce que je vous dois !

— Ne raille pas, méchant sujet, et dis-moi tout net que tu m'en veux à la mort. Je me souviens de mes bontés pour toi : je te battais, je te rossais quand nous étions enfants. — Oh ! c'était un jeu ! répliqua Rousteau qui avait peine à contenir sa haine et sa colère. Comme nous avons joué ensemble ! — Fi donc ! est-ce que le fils du comte de Chaville jouait avec le fils de Jacques Rousteau le laquais ? Tu aurais mieux fait de suivre l'état de ton père, plutôt que de te déshonorer ; car il y a d'honnêtes laquais ou du moins il y en avait jadis. — Tout comme il y avait d'honnêtes comtes. Mais croyez-moi, contentons-nous d'être chacun ce que nous sommes : mon père est mort au service du vôtre, et vous m'avez laissé, moi, orphelin et malade, sortir de votre hôtel sans ressources. Que dis-je, vous m'avez chassé en m'injuriant, en me menaçant ! — En vérité, fallait-il te récompenser et te complimenter, pour avoir perverti mon frère,

pour lui avoir inspiré le goût du jeu? — Ah! ne me parlez pas de votre frère, monsieur Ernest? Vous lui avez fait encore plus de mal qu'à moi, vous l'avez calomnié, vous lui avez tendu des piéges, vous l'avez brouillé avec votre mère, avec sa famille, avec les amis de son père!... — Vas-tu faire maintenant le capucin, maître Rousteau, et me sermonner sur le chapitre de mon frère! Je te renvoie à tes perruques et à tes coiffures, maraud : tu pourras revenir, si je suis destiné à passer par la guillotine, et je te chargerai de ma toilette. — Monsieur le comte, je ne suis plus coiffeur, répliqua fièrement Rousteau; j'ai l'honneur d'être commissaire-inspecteur des prisons... — Commissaire-inspecteur des prisons, malepeste! tu as là bien des barbes à faire, bien des têtes à accommoder! — Vous voyez, monsieur, que je n'ai que faire de votre argent et que je suis seulement disposé à vous être utile. — Je comprends, un commissaire des prisons en a les clés dans sa poche, et cent mille livres se gagnent ainsi plus facilement qu'à coups de peignes. Quelle pitié, quel abominable temps.

— Or donc, monsieur, pas d'affaire? j'en suis désespéré, car je n'ai formé le projet de vous tirer du mauvais pas où vous êtes qu'en souvenir de votre frère, que j'aime et que j'estime depuis notre enfance... — Tu l'aimes, misérable, parce que tu l'as dépouillé au jeu; tu l'estimes parce qu'il ne t'a pas fait arrêter comme escroc. — Je me retire, citoyen, repartit Rousteau, qui ne se sentait plus la patience de supporter ces injures en face. La partie n'est pas égale entre nous : vous êtes détenu et tu vas paraître devant le tribunal révolutionnaire... — Dieu me damne! il m'a tutoyé! Ah! tu tutoyes le comte de Chaville, jacobin? A genoux! dit-il d'un accent irrité et d'un air indigné, en le poussant d'une telle violence qu'il l'envoya tomber sur le carreau : demande pardon au comte de Chaville! — Que je meure, si vous ne me payez les frais de ce nouvel outrage! s'écria Rousteau en essayant de se relever. — A genoux, gredin! à genoux, canaille! disait le comte, qui le maintenait à terre, immobile et courbé sous une robuste main. Demande-moi pardon de m'avoir tutoyé, sinon je t'assomme? Me tutoieras-tu encore, dis, jacobin? — Non, mais je me vengerai, murmura Rousteau, qui écumait de rage: comte de Chaville, vous êtes un homme mort,

Le bruit de cette lutte avait attiré le geôlier, qui vint au secours du commissaire et le retira des mains d'Ernest de Chaville, en adressant à celui-ci des reproches sur son imprudence, et à Rousteau des condoléances sur sa mésaventure. Le prisonnier ne daigna pas répondre au geôlier, et lui tourna le dos avec un geste de dédaigneuse pitié, pendant que Publicola-Rousteau, rouge de honte et tremblant de colère, se hâtait de s'éloigner, la tête basse, sans songer à faire disparaître les traces de poussière qui témoignaient de la posture humiliante qu'il avait subie. Le geôlier, qu'on avait surnommé par sobriquet *Saint-Pierre,* était un bonhomme qui faisait son devoir avec autant d'humanité que sa charge de porte-clés en était susceptible : dès qu'il fut certain que le commissaire ne pouvait plus l'entendre, il se rapprocha du comte, et, le considérant d'un air peiné, il lui dit à voix basse, après avoir fait claquer sa langue contre son palais, en signe de contrariété : — Diable, diable, diable! voilà un commissaire des prisons bien arrangé! Je ne vous en fais pas mon compliment, citoyen.... — Appelez-moi comte, je vous prie, interrompit brutalement le jeune homme, car je suis comte et ne veux pas être citoyen de votre République. — Impossible de vous satisfaire sans me compromettre; je voudrais vous donner ce petit plaisir jusqu'à demain, puisque demain c'est votre jour; mais je risquerais de perdre ma place et de prendre la vôtre... Çà, entre nous, vous jouez de votre reste en battant le citoyen Publicola... — Voilà un louis si tu veux m'appeler *monsieur le comte.* — Ah! mon Dieu! que me demandez-vous là, monsieur le comte! murmura le geôlier en serrant la pièce d'or dans son gousset.

— Saint-Pierre! cria-t-on dans le corridor : où donc est-il, ce portier des bienheureux? A-t-il égaré ses clés, ou bien s'est-il enfermé lui-même? — Diable, diable, diable! répondit le geôlier, qui sortit précipitamment de la chambre du comte de Chaville. Est-ce un élu qu'on m'amène? — Bonjour, Saint-Pierre! c'est encore moi, plus républicain et plus patriote que tantôt, dit Philippe, qui amenait avec lui le chevalier de Chaville. — Oui-dà, citoyen, m'as-tu recruté ce joli garçon pour en faire un de mes paroissiens? Voyons à qui nous avons affaire : l'écrou... —

Je t'en souhaite de pareils, mon compère, si tu veux repeupler ton paradis! Est-ce que tu nous prends pour des suspects, vilain païen? — Allons, citoyen, ne nous fais pas languir, et ne te moques pas de Saint-Pierre comme de Saint-Crépin. Viens-tu pour voir le comte.... l'ex-comte? — Justement, mon enfant, dit Philippe en montrant sa carte de chef de section. Tu sais ce que je suis : chef de la section Le Pelletier et capitaine de la garde nationale? Dépêche-toi de nous ouvrir la cage du détenu Chaville et d'y faire entrer mon camarade.

— Qu'est-ce que c'est que ton camarade? reprit le geôlier, qui examinait le chevalier avec plus de curiosité que de défiance. Diable, diable, diable! — C'est un bon jacobin, je t'assure, qui mangerait les aristocrates sans sel et sans vinaigre, en se léchant les doigts après. — Bien, pourvu qu'il nous en laisse un peu. Mais enfin, pour voir les détenus, il faut une permission du comité de Sûreté générale? — Pardieu! mon ami Saint-Pierre, on ne veut pas t'en faire banqueroute, répliqua Philippe en lui glissant deux louis dans la main. — Diable, diable, diable! tu m'en diras tant, citoyen!... C'est un ami du comte, du détenu, que nous guillotinons demain? — Demain! s'écria avec horreur le chevalier de Chaville, qui n'avait pas jeté un seul mot dans cette conversation triviale. — Demain ou après-demain, la chose ne peut tarder. J'en suis fâché, vraiment, car je perdrai un de mes meilleurs prisonniers.

— On va vous enfermer avec votre... ami, dit Philippe au chevalier, que le porte-clés se préparait à introduire dans la prison. Pendant ce temps-là, j'irai goûter le vin de la maison, à condition que Saint-Pierre viendra boire aussi à notre santé. Que t'en semble, mon petit saint? — Diable, diable, diable! citoyen, tu m'as déjà versé cinq ou six rasades ce matin!... C'était aussi une amie de l'ex-comte, cette gentille fillette? Est-ce sa femme? sa sœur? sa maîtresse? Gageons que j'ai deviné?... Il doit enrager de dire adieu à sa maîtresse, qui sera veuve demain... — C'est moi! dit à haute voix Philippe, qui avança la tête dans la cellule où le comte de Chaville attendait avec anxiété l'apparition de cet ami inconnu que nul pressentiment ne lui avait annoncé. Je vous amène la personne que vous désiriez voir.

A ces mots, Philippe poussa le chevalier de Chaville dans l'intérieur de la prison et ferma la porte sur lui, de manière à empêcher le porte-clés d'être témoin de l'entrevue des deux frères. Il se hâta d'entraîner Saint-Pierre à la cantine, et de lui donner un exemple que cet intrépide buveur eut bientôt surpassé sans que le vin altérât la lucidité de son bon sens. Philippe faisait semblant de boire, pour ne pas succomber dans une lutte inégale : il craignait que le geôlier oubliât de délivrer Robert de Chaville avant l'heure où l'on viendrait chercher, pour les transférer à la Conciergerie, les détenus qui devaient être jugés le lendemain.

Celui-ci avait été reçu par son frère plus tendrement qu'il ne l'espérait : le comte, en le reconnaissant, s'était élancé à sa rencontre et l'avait tenu longtemps embrassé sans proférer une parole. Robert ne fut pas maître de retenir ses larmes, et il pleura en silence dans ce long embrassement qui ressemblait à une réconciliation d'autant plus solennelle qu'elle était spontanée et imprévue. Mais le comte de Chaville se reprocha presque aussitôt de s'être abandonné à un mouvement de sensibilité qui n'avait été inspiré que par la conscience de sa périlleuse situation, et il regretta d'avoir compromis, dans une réception aussi familière, la dignité de son droit d'aînesse : il se dégagea donc des étreintes redoublées qui répondaient à l'accueil trop affectueux qu'il avait fait à son jeune frère, et il lui montra un visage glacial qu'animait à peine un sourire protecteur. Robert s'aperçut que son aîné n'était pas changé pour lui, et que le malheur même n'avait pu assouplir l'orgueil de ce caractère indomptable : il sentit renaître l'aversion qui le séparait naguère d'Ernest de Chaville, et il comprit que la fraternité ne serait jamais entre eux qu'une occasion de se haïr davantage. Cette réflexion lui causa une douloureuse tristesse qui se peignit sur ses traits.

— Mon frère, lui dit-il d'une voix émue, il faut absolument que vous sortiez d'ici et que je vous ramène auprès de notre mère qui se désole. — Pourquoi se désole-t-elle, quand, moi, je ne me désole pas? répondit-il sèchement. Et vous, Robert, que venez-vous faire à Paris? — Ce que je viens faire, vous le demandez! Je viens vous aider à sortir de prison, je viens vous sauver. — Me sauver? reprit le comte de Chaville avec un

rai et avec un ton ironiques. En vérité! comment comptez-vous vous y prendre? — Qu'importe, pourvu que je réussisse : tous les moyens sont bons. D'ailleurs, n'avez-vous pas écrit qu'avec de l'argent... — J'ai écrit à madame de Chaville une lettre confidentielle qui n'était pas faite pour vous, et je me plains de ce que vous l'avez lue; j'en adresserai de vifs reproches à madame de Chaville, et je vous invite à effacer de votre mémoire... — Je vous jure sur l'honneur, mon frère, que je ne sais plus un mot de ce que vous avez écrit, si ce n'est de votre arrestation, de votre incarcération, de votre prochaine comparution devant le tribunal révolutionnaire. Hélas! que vouliez-vous qui me frappât, qui me laissât une pensée, un souvenir, auprès de cette terrible nouvelle? Aussi je me suis écrié : « Il faut partir! » et je partis sur-le-champ, avec l'agrément de ma mère, qui serait venue elle-même si vous ne l'eussiez pas sollicitée de rester à Coblentz.

— Je vous remercie de votre empressement, Robert, répliqua froidement le comte de Chaville. Asseyez-vous, et parlons de nos amis de Coblentz? — Parlons d'abord, s'il vous plaît, mon frère, de vous qui êtes détenu et qui allez être jugé; parlons des moyens de vous sauver... — Nous y songerons quand il en sera temps, répondit le comte, que ce sujet d'entretien semblait blesser ou embarrasser. Vous avez de l'argent, dites-vous? — Je ne l'ai pas encore, mais je l'aurai, je l'aurai tout à l'heure, s'il le faut...

— Ne nous pressons pas, bon Dieu! On me demande cent mille francs, je n'en donnerai que quarante mille. Où est cet argent? — Quarante mille, ou cent mille, ou davantage, ce n'est pas un point à débattre, pourvu que l'on vous tire de là et qu'on vous mène en sûreté jusqu'à la frontière. — Je ne suis pas décidé à m'éloigner: les événements vont marcher; une révolution se prépare, et il est nécessaire de se trouver là pendant qu'elle éclatera.

— Quoi! mon frère, votre aveuglement est-il encore tel! s'écria Robert, stupéfait de l'air de conviction et d'enthousiasme avec lequel le comte de Chaville s'abandonnait à ses illusions royalistes. — Avez-vous le front, chevalier, de vous avouer républicain devant moi! interrompit le comte indigné. C'est m'insulter, c'est insulter votre mère, la mémoire de votre père... Malheureux, vous avez donc juré de nous déshonorer tous! — Vous déshonorer! s'écria le chevalier de Chaville, qui devint pâle et tremblant à ce mot, et qui se leva indécis et furieux. — Oui, nous déshonorer par vos principes révolutionnaires. — Assez, assez, mon frère, repartit vivement Robert, qui lui saisit le bras et y imprima ses doigts comme des tenailles. Vous me traitez odieusement, et si c'était un autre que vous qui m'eût parlé ainsi!... Mais vous êtes mon aîné, et je vous pardonne. — Je suis votre aîné, monsieur, répliqua le comte avec l'insolence d'un défi, et je dois vous parler comme je vous parle, car je ne vous parle plus du moment que vous fraternisez avec les terroristes. Sans doute vous me connaissez bien mal, si vous pensez que je puisse avoir de la sympathie ou même de la tolérance pour vos juges, pour vos bourreaux! Pourquoi suis-je venu à Paris? n'est-ce pas seulement pour vous, ingrat... — Je n'avais pas besoin que vous vinssiez : il suffisait que madame de Chaville m'envoyât la somme que je lui demandais. — Vous l'envoyât? eh! par quelles mains? qui aurait-on chargé de vous l'apporter, de vous la remettre? Philippe, il est vrai, aurait pu la trouver, cette somme que je vais remettre à la personne que vous me désignerez, pour vous rendre libre; car elle est cachée dans l'hôtel de Chaville, et notre mère m'a indiqué l'endroit où je la découvrirai dans la cave...

— Robert, je vous défends de toucher à cette cachette avant que je vous y autorise, dit sévèrement le comte de Chaville. — Mais, mon frère, vous pensez donc que nous avons tout le temps nécessaire pour agir? Ne songez-vous pas que demain... — Je sais que demain, sans doute, je paraîtrai devant le tribunal révolutionnaire; mais je ne suis pas encore condamné... — Quoi! vous voulez entendre prononcer votre condamnation? Sera-t-il possible alors de vous faire évader?... Mon frère, je vous conjure, au nom de notre mère, qui m'a confié cette mission délicate et difficile, je vous conjure de ne pas tarder d'une heure... — Je vous répète que je veux courir la chance de ce procès, et déclarer hautement ce que je suis, ce que j'ai fait, ce que je veux... — Autant dire que vous êtes résolu à la mort. Après l'éclat de ce procès, lorsque tous les regards seront fixés sur vous, qui aura la témérité de

vous dérober à l'exécution de l'arrêt que je crois inévitable? Vous offririez un million, au lieu de cent mille francs...

— Ma volonté est fixée, interrompit froidement le comte de Chaville, qui tira de sa poitrine une médaille d'argent à l'effigie de Louis XVII et qui la baisa respectueusement. J'ai promis de verser tout mon sang au service du roi et pour venger le martyre de son auguste père : je suis prêt à mourir sur l'échafaud avec autant d'honneur que sur le champ de bataille. — A quoi bon un sacrifice inutile, Ernest? répliqua Robert, qui se sentait attendri par cet élan d'héroïsme fanatique. Réservez ce dévouement, réservez ce courage pour des temps où ils pourront ne pas se dépenser en pure perte! Je vous approuve d'être fidèle à ce que vous nommez vos devoirs envers votre roi et votre pays; mais il est aussi des devoirs que vous ne devez pas négliger, celui de consoler votre mère, qui gémit de votre absence; celui d'obéir à ses ordres, et elle vous ordonne de revenir près d'elle.

— Certes, il est des devoirs en dehors de ceux que m'impose mon titre de royaliste ou de Français, dit le comte avec mélancolie; il en est surtout que je regrette de n'avoir pas accomplis, et mes regrets sont plus vifs encore dans la situation où je me trouve; car je puis être mort demain... — Non, Ernest, vous vivrez pour fermer les yeux de votre mère, qui n'aime que vous au monde! — J'aurais dû me marier, afin de perpétuer mon nom, reprit-il en soupirant, et si je ne l'ai pas fait, si j'ai manqué à ce devoir de gentilhomme, c'est que j'espérais toujours que la Révolution finirait un jour ou l'autre, et que j'épouserais mademoiselle d'Auton quand notre pauvre France serait redevenue catholique et monarchique... — Mademoiselle d'Auton? murmura d'une voix sourde le chevalier de Chaville, qui, atterré par ce nom, se persuadait l'avoir mal entendu. Vous vous seriez marié avec Louise! s'écria Robert, qui n'en croyait pas ses oreilles : avec la fille du marquis d'Auton? — Est-il deux familles du même nom? C'est bien la fille de l'ami de madame de Chaville, de cet excellent marquis d'Auton, que je compte épouser, si l'on ne me guillotine pas, ajouta-t-il en riant : ce mariage est arrêté depuis des années. — Depuis des années! répéta le chevalier, dont l'étonnement et la douleur étaient au comble. D'où vient que je l'ignorais? — Vous l'ignoriez? — Vraiment, ai-je l'habitude de vous demander votre avis, mon frère? Je me repens même de vous avoir parlé de ceci, quoique ce soit une affaire décidée; mais comme le mariage peut être encore ajourné... — Il n'aura jamais lieu! s'écria Robert avec véhémence en croisant les bras et en regardant d'un œil enflammé son frère, qui ne comprenait rien à ce démenti. — Jamais lieu? reprit-il tout surpris. Et pourquoi? — Pourquoi? parce que je l'aime! dit le jeune homme, dont l'énergie s'augmentait à l'idée d'une séparation entre Louise et lui. — Vous l'aimez? que m'importe! répliqua dédaigneusemennt le comte de Chaville. — Que vous importe? Ah! sans doute, il vous importe peu de causer ma mort, de faire le malheur d'une femme qui ne vous aime pas! — Que m'importe, vous dis-je! s'écria le comte, dont l'emportement ne connaissait déjà plus de bornes. — Il vous importera, sans doute, si je vous menace de toute ma haine, de tout mon ressentiment, de toute ma vengeance? — Quoi que vous puissiez dire ou faire, monsieur, j'épouserai cette femme, de qui le nom, la naissance et la fortune me conviennent, je l'épouserai avec le consentement de son père, qui m'a choisi pour gendre, avec le consentement de ma mère... — Vous ne l'épouserez pas, monsieur, puisque je vous tuerai plutôt auparavant! interrompit Robert de Chaville hors d'haleine. — — Toi, misérable! s'écria le comte de Chaville écumant de rage; mais, avant d'être fratricide, reçois cette punition de la main de ton frère aîné, qui représente ton père, et qui te maudit comme un vil et lâche révolutionnaire!

En achevant ces mots, Ernest de Chaville, qui avait le bras levé, le fit tomber sur son frère auquel il supposait des projets de meurtre ou du moins de violence, et un vigoureux soufflet retentit dans la prison. Robert, en recevant le coup, faillit se jeter à la gorge de son adversaire, et il porta les mains en avant comme pour l'étrangler; mais le respect qu'un aîné inspirait alors à ses frères, ce respect que la qualité de tuteur naturel attribuait doublement au comte de Chaville, beaucoup plus avancé en âge que le chevalier, ce respect arrêta la main du jeune homme, qui poussa une espèce de rugissement et se déchira la poitrine avec ses ongles, en fai-

sant tourner sa fureur contre lui-même : il resta immobile, foudroyé, pleurant, gémissant.

Le bruit de l'altercation avait averti le geôlier qui accourut pour s'opposer à une lutte qu'il croyait déjà engagée comme celle qui avait eu lieu entre le comte de Chaville et le commissaire des prisons ; il ouvrit la porte de la chambre où les deux antagonistes s'observaient l'un l'autre en silence : le comte, honteux et fâché de s'être emporté à cette extrémité contre son frère ; celui-ci, désespéré, incertain, en délire. Philippe seul devina ce qui s'était passé et se signa, par une distraction peu républicaine, en songeant qu'un frère (il n'osait demander lequel) avait frappé son frère.

— Holà ! citoyens, dit Saint-Pierre en essuyant avec sa manche ses lèvres bleues de vin, les batailles ne sont pas permises en paradis. — Saint-Pierre ! cria-t-on dans les corridors où se fit aussitôt une sinistre agitation : voilà qu'on vient chercher la fournée de demain. — Sortez, sortez d'ici ! dit Philippe à Robert de Chaville qu'il poussa hors de la prison avec une précipitation que le geôlier prit pour de la brutalité. C'est l'huissier du tribunal révolutionnaire : on va emmener votre ami à la Conciergerie. — Mon ami ! reprit le chevalier avec un ricanement lugubre : mon ami ! murmura-t-il en fixant sur son frère un regard d'amer reproche. — Jusqu'au revoir, citoyen, lui dit le geôlier en se donnant des airs agréables : voici une place qui sera vide tout à l'heure ; à votre service !

Pendant qu'il refermait la prison du comte de Chaville, chez qui la honte et le chagrin de l'affront qu'il dévorait avaient provoqué une sorte de vertige, Robert s'éloigna d'un pas hâté et se trouva séparé de Philippe qui voulait s'assurer si son maître serait transféré ce jour-là à la Conciergerie et qui se mit à la suite de l'huissier porteur des ordres de Fouquier-Tinville. Le nom de l'ex-comte de Chaville fut le troisième de ceux des détenus cités pour comparaître le lendemain au tribunal de mort.

Robert, absorbé dans sa douloureuse préoccupation et baissant la tête comme pour cacher la marque du soufflet sur son visage meurtri, suivit au hasard les détours du corridor et monta machinalement à l'étage supérieur : il n'avait pas d'autre idée que d'éviter les regards qui auraient lu l'outrage que la main d'un frère venait d'imprimer sur sa joue ; le bruit des voix et des pas le faisait fuir comme un criminel ; enfin il se trouva parvenu au bout d'une galerie qui ne lui présentait aucune issue, et les gens, qui semblaient le suivre de loin, allaient le rencontrer infailliblement ; il remarqua une porte fermée, dont la clé s'offrait à la serrure, et il l'avait ouverte, avant d'avoir réfléchi aux conséquences de cette action. Il entra dans un bureau entouré de cartons et encombré de papiers : un homme qui feuilletait des registres et qui prenait des notes demanda, d'un ton sec et impérieux, ce qu'on lui voulait ; mais, Robert ne lui ayant pas répondu, il fit entendre un grognement de mauvaise humeur accompagné d'une toux caverneuse et frappa du poing sur la table sans lever les yeux de dessus ses papiers.

— Que le diable te guillotine, citoyen huissier ! dit-il entre ses dents. Ne t'ai-je pas demandé un quart d'heure pour vérifier tous les écrous. — Rousteau ! s'écria Robert de Chaville qui reconnut sa voix et qui fit quelques pas vers lui, malgré un pressentiment qui lui conseillait de fuir. — C'est toi, reprit Rousteau qui repoussa son siége en arrière, renversa plusieurs registres, et, dans sa précipitation à courir au devant du chevalier de Chaville, éparpilla une liasse de papiers sur le carreau. Mon cher chevalier, lui disait-il en l'embrassant. — Que fais-tu ici ? lui demanda Robert de Chaville. Es-tu prisonnier comme mon frère, pauvre Rousteau ? — Moi ! répondit Rousteau en se redressant avec un air de satisfaction goguenarde : je fais des prisonniers et je les tiens sous les verroux. — Que veux-tu dire ? Quels prisonniers ? Sont-ce des louis d'or que tu gagnes et que tu entasses dans quelque coffre-fort ? — Non, reprit solennellement Rousteau, ce qui vient du jeu doit retourner au jeu, et je ne suis pas encore avare, probablement parce que je perds toujours le lendemain mon gain de la veille. Mais, depuis ton départ, j'ai pris le nom de Publicola et me voilà commissaire-inspecteur des prisons du département, fort divertissante place qui me rapporte deux ou trois cent mille livres.

— Deux ou trois cent mille livres ! répéta Robert qui attribua l'élévation du chiffre à une erreur de langue ; tu parles des émoluments... — Et des bénéfices de la place ; mais silence ! la République n'a rien à voir là-dedans. Aussi, je

joue un jeu d'enfer. — Un jeu d'enfer! reprit le chevalier de Chaville, dont les regards brillèrent et qui fit sonner dans sa poche une vingtaine de louis qu'il y avait mis à tout hasard.— Oh! mon cher chevalier, un jeu à faire dresser les cheveux sur la tête, à faire battre le cœur d'un mort! — En vérité? répliqua Robert qui devenait pensif et soucieux. Mais que joue-t-on aujourd'hui? Il n'y a plus d'or en France. — Il n'y a plus d'or! se récria Rousteau en éclatant de rire et en tirant de son gousset une poignée de louis. Qu'est-ce que c'est que ça? — Ce ne sont pas des assignats à coup sûr, dit le chevalier qui tira aussi les louis qu'il portait sur lui : je jouerais bien ceci, moi. — Je suis ton homme; mais je t'avertis que tu n'iras pas bien loin avec si peu de chose : vingt louis! c'est une bouchée de biribi. — Si la bouchée est pour moi, ce sera quarante louis au lieu de vingt... Je ne veux pas jouer, d'ailleurs, dit-il en soupirant; je veux voir seulement si j'ai encore de la chance.. J'ai été presque toujours malheureux avec les joueurs de Coblentz. — Est-ce que l'on joue à Coblentz? objecta ironiquement le commissaire des prisons : ces déplorables émigrés jouent leur dernière chemise et leur dernière espérance? Quant à nous autres républicains, nous jouons comme des grands seigneurs. — Avec l'argent des grands seigneurs, dit Robert qui crut que son ancien compagnon de tripot lui adressait une épigramme. — N'importe d'où vient l'argent, pourvu qu'il vienne. Toutes les nuits, mon cher chevalier, nous perdons ou gagnons quelques milliers de louis. — Oh! ce doit être un curieux spectacle! répartit Robert que le démon du jeu exaltait comme pour étourdir le cri de son ressentiment contre son frère. Il faut me conduire où l'on joue, Rousteau? Je ne jouerai pas, oh! non, je n'ai pas d'ailleurs les moyens de tenter la fortune, mais je te verrai jouer. — Tu risqueras bien quelques louis pour ton compte? Reste avec moi, pendant que j'achève cette assommante besogne. Il vaudrait mieux peut-être que j'allasse te rejoindre ce soir, car le jeu ne commence pas de si bonne heure. — Le jeu ne commence jamais, puisqu'il ne finit pas; les joueurs changent et se succèdent du matin au soir et du soir au matin. — Je crois rêver et j'imagine que tu plaisantes. Quoi! ajouta-t-il avec des yeux enflammés, on joue là jour et nuit? — Nous sommes de beaux joueurs, va! et les marquis du ci-devant régime seraient forcés de nous admirer. — Viens! interrompit le chevalier de Chaville qui, animé tout à coup de la fureur du jeu, essaya de l'entraîner. — Un moment, chevalier : je n'ai pas terminé mon travail; ce sont les écrous de douze aristocrates que nous jugeons demain.

A ces paroles, Robert de Chaville sentit un frisson partout son corps et il se rappela que son frère était du nombre de ces aristocrates; mais l'indigne traitement qu'il avait reçu de ce frère dénaturé avait comme endurci son cœur, et il voyait presque avec indifférence les suites les plus tragiques du procès que le comte de Chaville prétendait affronter. Néanmoins, il pensa qu'il n'oserait jamais reparaître seul devant sa mère, et des larmes roulèrent au bord de ses paupières. — Ne t'impatiente pas, chevalier, dit Rousteau qui se hâtait dans son travail de vérification : je n'ai plus que quelques signatures à jeter par-ci par-là... Corbleu! allons-nous jouer! grommelait-il en toussant et en râlant comme un moribond. — Rousteau, je vous ai dit que je ne jouerais pas, repartit Robert qui s'était fait cette résolution vis à vis de lui-même. — Soit! mon ami, personne ne t'oblige à jouer, mais la vue n'en coûte rien... Est-il possible que tu ne joues plus, toi? s'écria-t-il en le regardant avec malice : tu ne crains pourtant pas d'être surpris par ton animal de frère qui ne nous dérangera pas! — Ne me parlez jamais de lui, ne prononcez pas même son nom! je n'ai plus de frère! — Tu fais bien d'y renoncer, chevalier : c'est un brutal, un orgueilleux, un insolent, et ce ne sera pas grande perte! — Tu crois donc, Rousteau, répliqua Robert avec l'accent d'une véritable tristesse, tu crois donc qu'il sera condamné... — Condamné? s'écria le commissaire des prisons en accompagnant sa voix d'un éclat de rire : tu peux dire guillotiné!

Le chevalier de Chaville fit un mouvement d'horreur; mais un signe de Rousteau lui imposa silence. L'huissier du tribunal révolutionnaire venait d'entrer, aussi rouge de colère que l'était le bonnet de son greffier. — Citoyen, bégaya-t-il en gesticulant, le nommé Ernest de Chaville nie son identité et refuse de recevoir la citation du tribunal, sous prétexte que, dans cette citation, il n'est pas qualifié de *comte*. —



Cela signifie, reprit gaiement Rousteau, qu'il se plaint de n'avoir pas été guillotiné un an plus tôt : on fera droit à sa réclamation.

IV

Le fidèle Philippe avait accompagné le comte de Chaville jusqu'à la Conciergerie, où l'on transférait les détenus, la veille ou l'avant-veille de leur citation au tribunal révolutionnaire : il obtint de le voir dans sa nouvelle prison et le trouva encore plus irrité contre son frère, qu'au moment de la déplorable collision qui avait éclaté entre eux. Il voulut sans se départir de la discrétion respectueuse qu'il gardait toujours dans ses rapports avec son maître, entamer la question des cent mille livres demandées par Rousteau pour assurer la mise en liberté du comte ; mais celui-ci accueillit cette ouverture, en jurant qu'il aimait mieux mourir que de devoir la vie à un pareil marché contracté avec un misérable qu'il méprisait et qu'il avait chassé honteusement de sa présence. Philippe, inquiet et désolé de ce que l'obstination du comte pouvait avoir de fatal, comprit qu'on devait aviser à le sauver à son insu et même malgré lui : il le quitta donc tristement, bien décidé à ne plus attendre son avis ni son approbation pour entreprendre ce qui serait nécessaire à son salut, et il retourna au Luxembourg dans l'espoir de s'aboucher directement avec *Publicola* Rousteau.

Arrivé au Luxembourg, il apprit que le commissaire des prisons en était sorti aussitôt après le départ des détenus qu'on avait transférés à la Conciergerie ; il interrogea le concierge pour avoir des renseignements plus précis, et on lui dit que le citoyen Publicola était suivi d'un jeune homme de bonne mine, qu'on aurait pris volontiers, à son air et à son costume, pour un représentant du peuple : la femme du concierge, qui s'était mêlée quelquefois aux *tricoteuses* de la Convention, ajouta que ce jeune homme était certainement Saint-Just. Philippe reconnut Robert et se retira un peu rassuré, en pensant que le chevalier de Chaville traiterait de la délivrance de son frère avec Rousteau qu'il avait naguère connu et fréquenté. Il crut donc que le plus sage parti serait de revenir à l'hôtel de Chaville où le chevalier ne manquerait pas de se rendre tôt ou tard, et il se repentit de n'y être pas déjà revenu, dans la crainte d'avoir été devancé, ce qui le préoccupait d'autant plus que, l'hôtel étant tout à fait inhabité, Robert eût en vain heurté et sonné à la porte.

A son retour il s'enquit aux voisins si personne n'était venu le demander en son absence et il s'assura que Robert n'avait point paru ; il fut donc forcé de l'attendre, mais Robert ne parut pas de toute la journée. Le soir, son inquiétude, qui s'augmentait à chaque instant, lui con-

seilla d'aller au Marais chez le marquis d'Auton, pour y chercher des nouvelles du chevalier qui était peut-être retourné dans cette maison et n'osait plus la quitter · telles furent ses suppositions les moins sinistres, afin d'expliquer l'étrange disparition de Robert de Chaville, dans des circonstances si graves et si pressantes, il eut soin d'inviter un de ses voisins à le remplacer et à se tenir dans une petite chambre qu'il habitait au rez-de-chaussée de l'hôtel, bien qu'il en fût propriétaire par suite d'une vente simulée ; il confia à ce voisin qu'il attendait un ami de province, avec lequel il venait d'acheter des bois du domaine national et qui passerait quelques jours à Paris pour terminer cette importante affaire. Le voisin promit de recevoir cet ami, comme Philippe *Coriolan* le priait de le faire, et pour prendre patience, il s'attabla vis-à-vis de trois bouteilles de vin cachetées qui avaient été montées de la cave exprès pour lui.

Philippe alla, en courant, jusqu'à la rue Beautreillis, depuis la rue Lepelletier où était l'hôtel de Chaville à l'angle du boulevard. Il arriva, tout essoufflé et couvert de sueur ; mais il resta longtemps à la porte du marquis d'Auton qui empêchait sa fille d'ouvrir et même de se montrer à la fenêtre de la rue ; enfin elle désobéit presque à son père qui la retenait, en introduisant Philippe qu'elle interrogea tout d'abord au sujet du chevalier de Chaville : elle changea de couleur et chancela, quand on lui dit que le chevalier avait disparu après sa visite au Luxembourg. L'imagination de Louise lui présenta les plus sombres images, les plus noirs pressentiments ; Robert avait été sans doute dénoncé, arrêté, incarcéré comme son frère, et comme son frère il serait jugé le lendemain et condamné ! Elle répondit à peine aux questions du valet de chambre qui persistait à croire que son maître avait dû demander un asile au marquis d'Auton. Celui-ci, qui survint et qui entendit les explications de Philippe, s'écria qu'on avait le projet de le compromettre, de le perdre, tempêta, menaça, supplia et finit par déclarer tout net qu'il ne voulait plus avoir aucune communication avec les gens du dehors, qu'il aimait mieux être mort pour tout le monde que de s'exposer à mourir guillotiné, enfin qu'il ferait murer l'entrée de son hôtel.

— Que faut-il faire, Philippe ? dit en pleurant Louise qui n'écoutait pas les lamentations de son père. Où peut-il être ? — Il n'y a pas encore lieu de se désespérer, mademoiselle !... répondit Philippe cachant ses craintes, qui, pour être vagues, n'en étaient pas moins vives. — Sa mère lui avait peut-être donné des lettres à distribuer dans Paris ? objecta la jeune fille. — Il ne m'en a rien dit, mademoiselle ; non, je présume plutôt qu'il fait des démarches pour M. le comte qu'on juge demain. — Ah ! demain ? s'écria le marquis en s'agitant avec anxiété. Demain ! c'en est fait de nous, Louise ; il dira que nous le connaissons, que je suis le meilleur ami de sa mère ! il dira, grand Dieu ! que je l'avais choisi pour mon gendre ! — Avez-vous bien le courage, mon père, repartit amèrement mademoiselle d'Auton, avez-vous le courage de vous troubler de vaines terreurs, lorsque vous nous voyez en proie à des inquiétudes malheureusement trop réelles ? On ne sait pas ce que Robert est devenu ! — Eh bien ! que veux-tu que j'y fasse ? Certainement, ce serait fâcheux, pour sa mère surtout, car lui, je ne le plains pas ; c'est un mauvais sujet, un joueur, ah ! je ne suis pas en peine de lui continua le marquis mécontent de l'intérêt que sa fille témoignait pour ce jeune homme : je sais bien, moi, où il est... — Vous le savez ? s'écria Louise joignant les mains. — Sans doute ; un joueur ! il est au jeu !

Louise d'Auton jeta un cri et Philippe se signa par un mouvement machinal, tous deux également frappés de cette supposition, à laquelle ils n'avaient pensé ni l'un ni l'autre et qui ne manquait pas de vraisemblance, tant la passion du jeu était effrénée chez Robert de Chaville ; ils échangèrent ensuite un triste regard pour se faire confidence de leurs soupçons et ils levèrent simultanément les yeux au ciel. Elle congédia le vieux domestique, en le priant avec instances de lui faire savoir des nouvelles de Robert le lendemain matin. Après le départ de Philippe, elle suivit, la tête baissée et les yeux en pleurs, le marquis d'Auton, qui ne se couchait jamais avant d'avoir parcouru la maison, de la cave au grenier, visité tous les recoins, et vérifié la clôture des portes et des fenêtres ; durant cette longue et minutieuse enquête, le marquis dit à sa fille qu'il préférait la voir épouser un jacobin plutôt qu'un joueur. Louise pleurait à sanglots, et lorsqu'elle fut enfermée dans sa chambre, elle

relut les lettres de Robert qui s'accusait, dans la plupart, de sentir toujours la tentation de jouer et d'y succomber quelquefois.

— S'il m'aimait véritablement, pensait-elle en pleurant plus fort, s'il voulait m'épouser, il ne jouerait pas, et il joue ! il joue peut-être en ce moment même, quand son frère attend une condamnation à mort, quand sa mère est dans les larmes, quand je meurs d'inquiétude ! il joue ! Il n'a donc pas de cœur ! Il ne m'aime donc pas !... Oh ! non, non, c'est impossible ! tout le monde l'accuse, le calomnie ; je dois le défendre, puisque je l'aime ! non, il ne joue pas, il n'oserait pas jouer !

Vers minuit, la porte cochère de l'hôtel de Chaville retentit sous les coups du marteau qu'une main hâtée et impatiente fesait retomber sans interruption ; on ne se pressait pas d'ouvrir cependant, car le citoyen Maclou, que Philippe avait prié de veiller à sa place, s'était profondément endormi en achevant de vider sa troisième bouteille. On frappait toujours avec la même opiniâtreté, et des exclamations de colère alternaient avec le son du heurtoir. La personne qui heurtait, et qui appelait de toutes ses forces, ne se décourageait pas et redoublait de cris et de coups, sans s'inquiéter de l'heure avancée et des réglements de police. Le bruit devint si violent, que le gardien de l'hôtel finit par l'entendre et se leva tout dormant, pour aller à la porte, dont il chercha longuement la clé et la serrure, avant d'introduire le chevalier qu'il accueillit familièrement, comme un ami de Philippe. Robert de Chaville voulut passer outre, sans répondre à cet accueil et aux questions qui l'accompagnaient.

— Halte-là, camarade ! lui dit Maclou, en le retenant et lui barrant le passage : il faut d'abord lier connaissance comme de bons enfants de la patrie ; assieds-toi et buvons ! — Qui es-tu ? lui demanda Robert d'un ton impératif et sévère qui surprit ce grossier personnage, sans l'obliger à être plus circonspect. — Qui je suis ? répliqua-t-il en poussant des éclats de rire. Est-ce que tu n'as pas eu des nouvelles du citoyen Maclou, jacobin et tripier, pour te servir, le même qui a été imprimé dans les gazettes et les affiches, pour avoir, au 10 août, coupé soixante oreilles de Suisses , au 3 septembre, *travaillé* à l'Abbaye ; au 21 janvier, offert gratis ses services à l'exécuteur... — Que fais-tu ici ? interrompit brusquement le chevalier que ce témoin gênait et qui avait hâte de s'en débarrasser. Va-t-en ! — Que je m'en aille ? dit le tripier, se méprenant sur la nature de cette injonction. Ah ! j'entends ! que j'aille à la cave... — A la cave ! répéta Robert avec une voix sourde et menaçante, en fixant un regard scrutateur sur la face rubiconde et joviale de Maclou. — Sans doute, reprit gaiement celui-ci ; il n'y a plus une goutte dans les bouteilles, et quoique tu aies la mine d'un fameux aristocrate, je ne te condamnerai pas à crever de soif. Je vais donc à la cave et je n'en remonterai pas les mains vides, nom d'un chien ! — Cet homme a des projets dangereux ! se dit à lui-même le chevalier qui observait tous les mouvements de Maclou et s'éloignait de lui, dans la crainte d'une agression subite. Il m'épie ou bien il se dispose à voler le trésor... S'il n'était pas seul ? s'il avait tué Philippe... — Tope-là, citoyen, s'écria le tripier, en lui présentant une main sale, tachée de sang, de boue et de vin. — Misérable ! si tu bouges, tu es mort ! dit à demi-voix Robert qui tira de sa poche un pistolet et le tourna contre cet inconnu qu'il prenait pour un espion ou pour un voleur. — Je suis mort ! murmura Maclou épouvanté qui se laissa glisser par terre. — Pas un mouvement, pas un cri, où je te casse la tête ! Réponds-moi et dis la vérité, si tu veux vivre : es-tu seul dans l'hôtel ? qu'as-tu fait de Philippe ? où l'as-tu enfermé ? l'as-tu assassiné, scélérat ?

Mais à chacune de ces interrogations, faites d'un accent terrible, Maclou ne répondait que par des gémissements et des prières inarticulées ; il se cachait le visage entre ses mains et la tête dans sa poitrine, il avait essayé de se mettre à genoux, mais la vue du pistolet toujours braqué sur lui le fit retomber à plat ventre, et il resta immobile dans cette position, comme s'il avait perdu la faculté de sentir, d'entendre et de se mouvoir. Le chevalier de Chaville eut beau le questionner, tantôt en le menaçant, et tantôt en lui parlant avec douceur, il n'en obtint pas une seule parole, et il dut renoncer à tirer de ce muet le moindre éclaircissement.

— Ecoute, lui dit-il en lui touchant le front avec le canon du pistolet : je ne te ferai pas de mal, si tu demeures à cette place sans remuer,

sans souffler ; autrement, je te fais sauter la cervelle comme à un brigand que tu es !

Maclou témoigna par une plainte étouffée qu'il acceptait cette condition, et se tut. Le chevalier de Chaville se mit aussitôt en devoir d'exécuter le dessein qui l'avait conduit à l'hôtel de sa mère. Il était pâle ; il avait les yeux brillants et hagards, les lèvres blanches et frémissantes, les gestes brusques et fréquents. Il prêta l'oreille pour se convaincre que personne dans la maison ne s'opposerait à son projet; il attendit encore, en hésitant, dans les dernières angoisses d'une lutte intérieure ; puis, tout à coup, il parut décidé et il s'arma d'une résolution irrévocable : saisir le chandelier allumé sur la table, décrocher un trousseau de clés suspendu à la muraille au-dessous d'un affreux portrait de Marat couronné de roses, ramasser dans un coin de la chambre un merlin qui servait à fendre le bois, enlever une serviette qui couvrait un pot à l'eau ébrêché, tout cela fut fait sans que Maclou, qui se croyait plus qu'à demi-mort, prît garde à ces apprêts, dans lesquels il aurait vu sans doute son arrêt définitif. Robert était loin, que Maclou s'imaginait encore avoir le bout d'un pistolet appuyé sur son front : son agonie dura plus d'une heure : il n'ouvrit les yeux qu'en reconnaissant la voix de Philippe, qui avait trouvé la porte de l'hôtel entrebâillée, et qui, en arrivant à tâtons dans la chambre où il avait laissé Maclou, s'empressait de battre le briquet pour se procurer de la lumière et pour découvrir la cause des coups réitérés qu'on frappait dans la cave.

— Qu'y a-t-il? demanda Philippe au tripier, qui regardait en frémissant s'il n'apercevait pas l'homme au pistolet. — Est-il parti? répliqua Maclou, à qui le courage revint, et qui se remit sur ses jambes, le cerveau un peu dégagé des fumées du vin. — Qui donc? reprit violemment le valet de chambre, qui ne comprenait pas comment la porte cochère était restée ouverte, et qui craignit quelque fatale imprudence de la part du malencontreux gardien. La personne que j'attendais est-elle venue? — Nom d'une pipe! je ne sais pas qui tu attendais : moi, je n'ai vu qu'un voleur, un assassin, qui voulait me casser la tête, rien que ça!... — Un jeune homme? de bonne mine, de belle tournure? un air de maître, enfin? Dieu soit loué! c'est lui. Puisque tu l'as vu, Maclou, interrompit Philippe, qui se tranquillisait sur le sort du chevalier, il est dans l'hôtel? — Je ne l'ai que trop vu, le gredin d'aristocrate! Pendant plus d'une heure, il m'a caressé le front avec la gueule de son pistolet! — Tu l'auras peut-être traité... comme un autre? J'avais oublié de te recommander... Mais où donc est-il maintenant? — Je m'en fiche, pourvu qu'il soit à tous les diables avec son pistolet! La vilaine commission que tu m'avais donnée là, Coriolan? C'est un aristocrate, un modéré, un ci-devant, que ce mauvais coucheur? Nom d'un chien! faut que je le dénonce à la section! — Le malheureux le ferait comme il le dit! pensa Philippe, qui l'arrêta par la main. Mon ami Maclou, lui objecta-t-il d'un ton insinuant et d'un air conciliateur, garde-toi de t'adresser à plus fort que toi! Le citoyen que tu appelles aristocrate est cousin-germain de Marat et de Fouquier-Tinville, neveu de Robespierre... — Neveu du grand Robespierre! s'écria le tripier, dont les terreurs recommencèrent, malgré la disparition de l'inconnu et du pistolet. Cousin du bon Marat et de l'incorruptible Fouquier-Tinville! nom d'un nom!

— Silence! lui dit Philippe, qui écoutait le bruit souterrain qu'il avait remarqué à son retour dans l'hôtel. Entends-tu? — Quoi? est-ce que tu fais travailler des maçons pendant la nuit? On les entend piocher, comme s'ils démolissaient la maison. — On n'entend plus rien, reprit Philippe. — On ne cogne pas là-dessous comme tout-à-l'heure, mais on entend tout de même quelque chose qui ressemble à un son de ferraille... — Ou d'or, murmura entre ses dents le vieux valet de chambre, gêné par la présence d'un témoin qu'il n'osait pas renvoyer sans précautions. — Si ce n'était pas le neveu du grand Robespierre, je dirais que mon homme au pistolet ne s'amuse pas à compter des vieux clous... — Il est une heure du matin, sans te commander, Maclou, interrompit amicalement Philippe: tu dois avoir besoin de dormir... — Dormir! fi donc! on ne se couche que quand les bouteilles sont vides, Coriolan, et je vais te réveiller en remplissant ton verre... — Merci! répliqua Philippe, qui le congédiait chargé de ses trois bouteilles; je ne demande que mon lit et du repos. Bonsoir et fraternité!

Il avait conduit Maclou jusqu'à la porte de la

rue, malgré la répugnance que celui-ci manifestait pour boire seul, et tandis que le tripier essayait encore de l'entraîner chez lui par la promesse d'un monstrueux saucisson à l'ail, Philippe acheva de le mettre dehors avec toutes sortes d'égards et d'amitiés. Aussitôt qu'il se vit seul et libre, il courut à l'entrée de la cave et descendit les premières marches de l'escalier, guidé par la clarté faible et mobile qui lui arrivait d'en bas; puis, un scrupule lui traversa l'esprit, et il n'alla pas plus avant.

Philippe savait, quoique la comtesse de Chaville ne lui eût fait aucune confidence, qu'une somme considérable en or était cachée dans la muraille de la cave depuis les commencements de la Révolution; il avait lui-même aidé la comtesse à réunir une partie de cet or, qu'elle supposait vouloir employer à une opération de banque en Allemagne. Il ne trouva donc pas étrange que la comtesse eût indiqué au chevalier l'endroit où il prendrait la somme nécessaire à la délivrance de son frère; mais tout à coup, venant à se rappeler comment le marquis d'Auton avait interprété la disparition de Robert, il fut assailli par les plus fâcheux pressentiments : il remarqua, en frémissant, que la porte de la cave avait été brisée en éclats et jetée en dedans; l'escalier était couvert de débris de bois et de fragments de plâtre qui témoignaient de cette effraction. Il eut beau se répéter que le chevalier avait été dans la nécessité d'agir ainsi, pressé par le temps et ignorant si l'hôtel, livré à un étranger, ne serait pas pillé par le peuple; il eut beau mettre en présence, pour excuser, pour justifier Robert, l'arrêt de mort et l'échafaud qui menaçaient le comte, il ne réussit pas à éloigner la fatale impression qui le dominait, et il continua d'associer des idées de jeu à la démarche nocturne du chevalier et aux conjectures accablantes qu'il en tirait. Il écoutait toujours, et il distinguait un tintement métallique qui ne permettait pas de douter de la réalité de ce trésor qu'il avait soupçonné : on remuait de l'or à pleines mains. Il ne pouvait rien voir, parce que la cave était profonde et qu'elle ne se prolongeait pas en ligne droite à partir du bas de l'escalier; mais il apercevait une ombre qui se mouvait, se baissait, se relevait, dans le reflet lumineux projeté sur les voûtes. Il retenait son haleine, pour ne pas perdre le plus léger bruit qu'il interrogeait avec angoisse. — Si ce n'était pas M. le chevalier! se disait-il à lui-même, en regardant autour de lui quelle arme il aurait à sa portée.

Enfin la lumière courut le long de la muraille et annonça l'approche de la personne qui la portait. Philippe vit venir Robert chargé d'un objet pesant contenu dans une serviette, avant que Robert pût le voir : ce jeune homme marchait lentement, la tête baissée, et semblait absorbé dans une pénible méditation; il tourna les yeux du côté de Philippe, qui descendait vers lui, tressaillit et recula en le reconnaissant; mais il se remit aussitôt de cette émotion et reprit en silence le chemin de l'escalier, au pied duquel il arriva en même temps que Philippe : il était d'une extrême pâleur, et ses yeux évitèrent de rencontrer ceux du vieux domestique.

— Monsieur le chevalier, lui dit celui-ci d'une voix altérée et néanmoins respectueuse, vous m'avez longtemps attendu? — Je n'avais que faire de toi, Philippe! répliqua Robert, qui ne cherchait pas à dérober aux regards le paquet qu'il avait à la main. — J'étais, moi, bien en peine de vous, monsieur le chevalier, et, ne vous voyant pas revenir, je craignais qu'un malheur ne fût arrivé. — Dieu merci! non; j'ai retrouvé des amis qui m'ont fait accueil et avec qui j'ai passé la journée, je vais les rejoindre. — A présent? demanda timidement le vieillard que le fantôme du jeu vint de nouveau épouvanter. Il est plus d'une heure du matin! — N'importe, j'ai promis de revenir... d'ailleurs, on m'attend... pour souper... Et toi, Philippe, pourquoi n'es-tu pas couché? — J'étais allé savoir chez M. le marquis d'Auton si par hasard vous n'étiez pas logé dans son hôtel... — Ah! tu es allé rue Beautreillis! s'écria le chevalier qui apprit cette particularité avec un dépit visible et qui devint pensif. — Songez donc, monsieur le chevalier, que depuis neuf heures du matin je n'avais pas de nouvelles?

— As-tu vu, mademoiselle Louise? interrompit tristement Robert : lui as-tu dit que tu me cherchais? l'as-tu rassurée? — Il eût fallu qu'elle vous vît pour être rassurée, la pauvre demoiselle. Croiriez-vous qu'elle voulait revenir ici avec moi! — Oh! demain, dès le point du jour, j'irai... Philippe, ajouta-t-il d'un ton mélangé de prière et d'autorité, je te défends de rendre

compte de tout ce que tu vois : tu diras à mademoiselle Louise, si plus tard elle te questionne, que j'étais rentré à ton insu, que je dormais... — Elle ne le croira pas, monsieur ; elle ne croira jamais que j'aie pu me tromper à ce point. Il vaut mieux lui dire ce que vous m'avez dit : que des amis vous ont rencontré... — Voilà justement ce que je te défends de dire, et je ne te pardonnerais pas, entends-tu, de me désobéir là-dessus... Adieu, mon ami !

— Monsieur le chevalier, reprit Philippe en joignant les mains et en le regardant avec des yeux pleins de larmes, où allez-vous ainsi ? — Ne te l'ai-je pas dit tout à l'heure ? repartit Robert dont les joues se colorèrent d'un rouge vif qu'il sentit brûler son visage. — C'est demain qu'on juge M. le comte, répondit le vieux serviteur en raffermissant sa voix : vous avez besoin demain de toutes vos forces, de tout votre courage ; car votre frère sera condamné, et si l'on ne parvient pas à le sauver avec de l'argent, demain vous n'aurez plus de frère ! — Philippe, demain ne sera-t-il plus temps ? répliqua le chevalier qui était en proie à une terrible agitation. — Cet argent, l'aurez-vous, l'avez-vous, monsieur le chevalier ? lui dit, en hésitant, Philippe qui le préparait ainsi à une confidence qu'il aurait pu lui épargner, en allant au devant. Il faut une grosse somme, cent mille livres en or... — Je l'ai, je l'aurai ! murmura Robert luttant contre des remords et de poignantes incertitudes, oui, demain... — Mais, monsieur le chevalier, vous vous fatiguerez, en passant la nuit dehors, insista Philippe qui s'était avancé jusqu'à lui prendre le bras : il serait plus sage de vous reposer, de dormir, et demain de bonne heure nous serons debout l'un et l'autre pour une bien pénible journée. — Ne me retiens plus ! s'écria Robert que la passion du jeu rendait sourd à toutes les représentations : j'ai donné ma parole, il le faut ! — Au nom de votre mère, au nom de votre frère qui va mourir, au nom de votre honneur, Robert, je vous supplie !... — C'est mon honneur qui l'ordonne ; il faut que j'y aille ! autrement je serais déshonoré... Mais je reviendrai, dès que j'aurai dégagé ma parole... — Quelle parole ? reprit le vieillard qui devinait que c'était une parole de joueur. Vous avez joué, Robert, vous avez perdu ! — Eh bien ! oui, j'ai perdu, répliqua vivement le jeune homme dont l'imagination s'exaltait au souvenir de sa perte. Les cartes étaient toujours contre moi ! j'ai perdu, c'est vrai et j'en suis bien aise car du moins je ne jouerai plus, oh ! jamais, jamais ! — Restez, restez, je vous en conjure ! s'écria Philippe en s'attachant aux vêtements de Robert qui s'éloignait. — Philippe, laissez-moi ! dit d'un ton impératif et pourtant troublé le chevalier impatient d'échapper à ces prières et aux reproches de sa conscience. — Je ne vous quitte pas, monsieur Robert, je vous suis ! Je vous parlerai de votre frère ! — Mon frère ! murmura le jeune homme dont l'hésitation devenait plus douloureuse à ce nom. Mon frère, grand Dieu ! — Je vous parlerai de votre mère ! continua Philippe avec énergie. Vous m'entendrez, Robert, je vous sauverai de vous-même ! — Il y a trop longtemps que tu me retiens ici, reprit Robert avec égarement : il est là qui m'attend ! il viendrait me rappeler ma parole d'honneur ! les dettes du jeu sont sacrées !... Je reviens tout à l'heure et alors je ne penserai plus qu'à sauver mon frère ! — Plaise à Dieu qu'il ne soit pas trop tard ; dit d'une voix profonde le fidèle valet de chambre. — Trop tard ! répéta en écho le chevalier qui s'arrêta un moment sur le seuil de la porte et qui faillit revenir sur ses pas.

Mais, comme il venait d'ouvrir la porte cochère, il aperçut, à quelque distance sur le boulevard, un homme qui se promenait en sifflant l'air de la *Carmagnole* et qui fit un geste d'appel en le voyant paraître ; le chevalier ne lui donna pas le temps de s'approcher et le rejoignit avec tant de précipitation, que la serviette qu'il tenait rendit un son clair et argentin. — Est-ce que tu faisais de l'or ? lui demanda la personne qui l'attendait et qui fut prise d'une forte toux excitée par le froid de la nuit. Sans rancune, voilà plus d'une heure que je suis à me morfondre !... Diable ! il y a là-dedans de quoi jouer pendant huit jours ! — Tu m'avais promis de ne pas t'avancer jusqu'ici, répartit Robert avec humeur, tu devais m'attendre sur le boulevard des Capucines ? — Je ne saurais te prouver combien de temps je t'y ai attendu, dit Rousteau en toussant : j'y ai attrapé une pleurésie... Quelle somme nous apportes-tu ? — Viens, dépêchons-nous, répliqua le chevalier

possédé du démon du jeu : il faut que je prenne ma revanche, il faut que je gagne !

Philippe entendit ces derniers mots prononcés avec une sorte de cri de rage, et il fut sur le point de faire encore une tentative pour empêcher son maître de retourner au jeu · mais il n'eut pas la force de courir après lui et il sentit que ses jambes se refusaient à le porter ; il resta, lors même qu'il ne pouvait plus le voir ni l'entendre, il resta sans mouvement, à la même place, appuyé contre un des battants de la porte entr'ouverte : il espérait qu'un remords parlerait au cœur du chevalier de Chaville et le ramènerait, d'un instant à l'autre, honteux et repentant ; mais le chevalier ne retourna point sur ses pas. Philippe, à qui une voix secrète annonçait de grands malheurs pour le jour suivant, rentra lentement dans l'hôtel et en ferma la porte avec soin ; il descendit dans la cave avec la douloureuse prévision de ce qu'il y verrait, et il trouva, en effet, que le mur, vis à vis du premier soupirail, avait été fouillé à l'endroit même où il se souvenait d'avoir, sous les yeux de la comtesse, rescellé plusieurs pierres détachées de manière à fermer les excavations, au fond desquelles devait être le trésor. Il ramassa sur le sol les restes d'un sac de toile à moitié pourri par l'humidité, et çà et là quelques pièces d'or qui s'en étaient échappées sans doute ; il reconnut le merlin, à l'aide duquel Robert avait démoli un pan de mur dont les débris s'élevaient en monceaux et obstruaient le passage : il ne douta plus, il était anéanti !

Il fut tiré de cette accablante rêverie par le bruit du marteau de la porte cochère, il tressaillit de joie, croyant que ce ne pouvait être que le chevalier ; puis, cette joie fit place à un sentiment de terreur et de tristesse ; il comprit que le retour du joueur était impossible, avant qu'il eût réparé ou comblé ses pertes. Qui frappait ainsi, à cette heure avancée de la nuit ? Il sortit de la cave avec précaution et vint à la porte cochère écouter ce qui se passait au dehors pour se rendre compte de ce qu'il avait à faire et juger s'il devait ouvrir ou non : sa surprise éclata par un cri d'attendrissement, quand il reconnut la voix de la comtesse de Chaville, et il se hâta, d'une main tremblante, de tourner la clé dans la serrure et d'en appeler au témoignage de ses yeux.

— Ah ! madame la comtesse, vous ici ! s'écria-t-il en sanglotant d'émotion. Que je suis heureux de vous revoir avant de mourir ! — Remercions ce brave homme ! dit-elle en montrant le colporteur Canut qui l'accompagnait, vêtu de la carmagnole, coiffé du bonnet rouge, chaussé de sabots et portant un bâton noueux à la main : c'est lui qui m'a protégée pendant ce long et rapide voyage ; sans lui je ne serais jamais arrivée à Paris, j'aurais été arrêtée vingt fois en route ; mais son adresse, son sang-froid et son courage nous ont fait échapper à bien des périls... Enfin, Dieu soit béni, je suis à Paris, je vais voir mon fils ! — M. le comte ? reprit Philippe étonné et effrayé de l'intention manifestée par la comtesse qui voulait se hasarder à communiquer avec un accusé. — Où est-il ? est-il déjà hors de prison ? ajouta-t-elle, redoublant de questions, d'autant plus que Philippe tardait à lui répondre et pleurait en lui baisant les mains. Ne pleure pas, calme-toi, mon ami, puisque je suis arrivée saine et sauve, puisque je ne cours plus de danger... — Hélas ! madame la comtesse, pourquoi êtes-vous revenue ! s'écria le vieillard accablé de sombres pressentiments, je donnerais ma vie pour que vous fussiez encore à Coblentz ! — Quoi ! n'est-ce pas à une mère de défendre, de sauver son fils ! répondit-elle noblement. Parle-moi du comte...

— Plus bas, je vous en supplie, interrompit Philippe qui l'entraîna dans la cour de l'hôtel avec Canut et ferma soigneusement la porte derrière eux. Si l'on vous entendait, si l'on vous voyait, nous serions tous perdus : vous êtes sur la liste des émigrés ! — Je vous recommande, madame la comtesse, ajouta Canut, de vous tenir cachée ; car il y aura de nombreuses visites domiciliaires ces jours-ci. — Réponds-moi, ne me fais pas languir, Philippe, reprit-elle : le comte est-il libre ? — Non, madame la comtesse, répondit le valet de chambre qui baissa la tête pour qu'elle ne lût pas sa pensée sur son visage. — Et le chevalier, est-il arrivé ? l'as-tu vu ? a-t-il promis, donné les cent mille livres qu'on demandait pour son frère ? — Je l'ai vu, madame la comtesse !... répondit Philippe qui n'eut pas la force d'en dire davantage. — Il est ici ? Va-t-en l'avertir, éveille-le et dis-lui de se rendre auprès de moi ?... Hâte-toi ! continua-t-elle, en voyant que le valet de chambre ne bou-

geait pas ; je veux savoir ce qu'il a fait pour sauver le comte? Nous le sauverons, n'est-ce pas? — Madame la comtesse, répliqua le vieillard avec amertume, je l'espère, je le souhaite!... M. le chevalier est absent... — Absent? dit-elle frappée de cette absence : absent au milieu de la nuit? où peut-il être, ô ciel! — Il s'occupe de la delivrance de M. le comte, répartit Philippe à qui ce mensonge coûta beaucoup d'effort. Il faut prendre du repos, madame... — Du repos, lorsque mon fils est emprisonné, accusé, que sais-je? Ah! mon ami, depuis soixante heures, je n'ai pas dormi! — Dormez au moins jusqu'au jour, madame la comtesse : demain, vous aurez besoin de toute votre force, de tout votre courage... — Veux-tu me conduire chez le marquis d'Auton? il saura peut-être quelque chose, il aura vu le chevalier... — Chez le marquis d'Auton! répéta Philippe avec anxiété : traverser tout Paris! vous exposer, la nuit, dans les rues que parcourent les agents du comité de Sûreté générale! Fatiguée comme vous l'êtes, madame la comtesse, pourrez-vous faire à pied une si longue course?...

— Le marquis d'Auton est un royaliste? demanda Canut qui ne mit aucune ostentation dans l'offre d'un nouveau service. Je veux bien l'aller avertir : dites-moi seulement où il demeure? J'ai du temps de reste, puisque je ne distribuerai pas avant le jour les lettres que j'apporte de Coblentz; et encore, ajouta-t-il en soupirant, il n'y en aura pas la moitié de remises en mains propres, car on a arrêté bien du monde! — C'est inutile que vous vous chargiez de cette commission, reprit Philippe piqué d'avoir été devancé dans cette offre. — Eh! pourquoi? répliqua madame de Chaville : je vais écrire au marquis, que je l'attends, et Canut ira remettre mon billet. — C'est inutile, lui ai-je dit tout à l'heure, madame la comtesse, parce que M. le marquis d'Auton refusera de recevoir le message et le messager. — Il est pourtant indispensable que je le voie, et je ne quitterai point Paris sans l'avoir vu ; or, si mon fils est libre, je repars demain soir avec lui et je voudrais alors proposer au marquis de m'accompagner. Pourquoi le chevalier n'est-il point ici? Je l'y enverrais. — M. le chevalier est sorti pour l'affaire de M. le comte, mais il ne saurait tarder... Vous plaît-il, madame la comtesse, d'écrire? je porterai moi-même votre lettre, et jusqu'à mon retour, ce brave homme saura bien vous garder... — Vous me promettez d'être bientôt de retour, monsieur l'intendant? dit Canut, car, j'ai bien des affaires aujourd'hui, surtout si nous repartons demain soir. On prétendait à Coblentz que la Terreur ne tarderait pas à finir, murmura-t-il en secouant la tête; mais on se trompe, il y en a encore pour longtemps! — Philippe, dit la comtesse avec dépit, si tu rencontres le chevalier, fais-lui savoir que je suis ici... Son absence à deux heures du matin ne m'étonnerait pas, si la révolution avait laissé subsister dans Paris une seule maison de jeu!

V

Philippe, qui avait fait aussi rapidement que le lui permettaient son âge et sa lassitude le trajet de la rue Lepelletier à la rue Beautreillis, ne voulut pas effrayer le marquis d'Auton, en frappant à la porte et en attendant qu'on l'introduisît ; il ramassa une petite pierre et la lança dans les volets d'une fenêtre du premier étage. C'était la chambre où couchait Louise : un moment après, cette fenêtre s'ouvrit avec précaution, et mademoiselle D'Auton entrebâilla les volets, pour savoir qui avait jeté la pierre ; elle croyait, elle espérait que ce serait le chevalier de Chaville : l'obscurité l'empêcha d'abord de reconnaître Philippe.

— Mademoiselle, lui dit à voix basse le vieux valet de chambre, c'est une lettre que j'apporte pour monsieur votre père. — Est-ce vous, Philippe? demanda-t-elle toute troublée de ne pas voir Robert avec lui. Cette lettre, qui l'a écrite? —Madame la....! répondit Philippe qui n'acheva pas de prononcer un nom. Comment faut-il vous la faire passer?... — Et le chevalier? interrompit-elle vivement. A-t-on de ses nouvelles? Est-il enfin de retour à l'hôtel de Chaville! — Oui, mademoiselle, qui ne se fit aucun scrupule de mentir pour excuser son maître. Il est revenu en bonne santé.... La lettre... — Lui-avez-vous fait part de mes inquiétudes? Vous a-t-il expliqué les motifs de cette longue absence? Cette lettre n'est pas de lui? — Elle est... de sa mère! dit le domestique en baissant la voix, après avoir regardé autour de lui s'il ne voyait personne. — Madame la comtesse!

s'écria Louise qui sur-le-champ quitta la croisée et descendit à la porte qu'elle essaya vainement d'ouvrir. — Ah ! mademoiselle, lui disait Philippe en approchant sa bouche de la serrure, si l'on vous avait entendue ! Prenez la lettre et hâtez-vous de la donner à M. votre père que l'on attend : s'il souffrait que je l'accompagnasse.. — Vous savez bien, Philippe, que mon père ne sortira de sa maison sous aucun prétexte : il a même craint que je profitasse de son sommeil pour m'échapper, comme j'en avais l'intention hier soir, et il a emporté la clé dans sa chambre où il est enfermé. — Tenez, mademoiselle, voici la lettre que je glisse par dessous la porte : je vous supplie de la remettre sans délai... — Je le veux bien, répondit-elle tristement, mais je prévois d'avance que ma démarche n'aura pas de succès et que mon père la prendra en très mauvais gré.

Louise avait bien prévu l'effet de la lettre, et elle n'alla qu'avec répugnance la porter à son père qui était éveillé et qui entendait en frissonnant le murmure indistinct d'une conversation, dans laquelle il n'avait pas reconnu la voix de sa fille. Le marquis d'Auton reçut cette lettre d'une main tremblante et la lut tout bas, avec un air consterné, à la lumière du flambeau que tenait Louise ; puis, il poussa un long soupir, pencha la tête sur sa poitrine comme une victime qu'on va immoler, se frappa le front afin de s'encourager à prendre un parti et se remit à relire cette lettre qui lui semblait son arrêt de mort.

— C'est là, en vérité, abuser des droits de l'amitié, dit-il avec amertume : condamne-t-on ses amis, de gaîté de cœur, à se faire guillotiner ! — Madame la comtesse de Chaville vous demande sans doute de venir la trouver ? reprit Louise feignant d'ignorer l'objet de cette lettre. — Dans son hôtel, rue Lepelletier ! s'écria le marquis en se rejetant sur son lit et en tirant ses rideaux : je n'irai pas. — Voulez-vous, mon père, que j'y aille à votre place ? dit timidement la jeune personne. — Toi ! repartit le marquis d'Auton qui se redressa sur son séant et regarda sa fille avec surprise et indignation. — Une femme court moins de dangers...! continua-t-elle, émue de ce regard qu'elle sentait jusqu'au fond de l'âme. D'ailleurs, ne suis-je point accoutumée à sortir ? depuis un an surtout que vous avez congédié votre dernier domestique, tous les jours je sors... — Tais-toi ! interrompit le marquis scandalisé de cette insistance. Je t'ai prédit que tu serais la cause de la mort de ton malheureux père ! — Oh ! vous savez, mon père, que je verserais la dernière goutte de mon sang pour vous empêcher de verser une larme ! La proposition que je vous fais, ajouta-t-elle en cachant mal son embarras, m'a été dictée par le désir de vous être agréable : madame la comtesse de Chaville, votre meilleure amie, est arrivée à Paris ; elle y trouve son fils aîné mis en jugement...

— Te tairas-tu, méchante enfant ! interrompit encore le marquis qui s'agitait dans son lit et faisait le geste de repousser une image pénible et importune. Est-ce le moment de parler de ces horribles choses ? Je ne pourrai jamais me rendormir à présent. — Il faut donc répondre, dit-elle en hésitant, que vous ne pouvez vous rendre à l'invitation de Madame de Chaville ? que vous êtes malade... — A merveille ! malade, très malade ; et pour la dissuader de venir elle-même on peut lui dire que j'ai la rougeole... — La rougeole ! répéta Louise qui n'eût pas voulu tremper dans un mensonge aussi manifeste ; mais on ne le croira pas, mon père... — Peu m'importe, j'aime mieux n'être pas cru, que d'être guillotiné... Je suis cependant fâché de ne pas voir ma pauvre amie ! dit-il en roulant la lettre entre ses doigts ; mais cela est impossible ! Pourquoi aussi venir à Paris, où l'on arrête tout le monde ! je suis sûr qu'elle est venue exprès pour moi... — Ah ! Elle est venue sans doute aussi pour son fils qui est à la Conciergerie et qu'on jugera demain. — Je ne veux voir personne, absolument personne, s'écria le marquis chez qui la peur l'emporta sur l'amitié et même sur le respect humain. Dis que je suis malade, que je me meurs de la rougeole, dis que je suis mort et que je prie cette excellente comtesse de m'oublier... Encore un mot ! dis à Philippe de ne plus errer devant ma porte, comme un espion, car il a été remarqué par les voisins et dénoncé, je l'en avertis : il serait pris, incarcéré et guillotiné aussi bien que moi.

Louise d'Auton communiqua la réponse de son père au vieux valet de chambre qui l'attendait assis sur une borne, et qui la reçut avec un profond sentiment de pitié. Le vieillard s'éloigna tout chagrin du mauvais succès de sa mission, non sans emporter de tendres reproches

et de douces paroles qu'il se chargeait de transmettre au chevalier de Chaville.

Le marquis d'Auton n'avait pu se rendormir, troublé qu'il était par un remords de conscience : il eut beau se répéter que sortir de sa maison et se rendre dans la section Lepelletier, ce serait signer son arret de mort, il ne réussit point à se tranquilliser l'esprit et ne se sentit pas le courage de supporter le ressentiment et le mépris de la comtesse. Enfin, après avoir vu en imagination les patrouilles de garde civique, les émeutes de la populace, les embuscades des agents de police et tous les obstacles qu'il créait d'avance sur son chemin, il finit par se décider à se rendre à l'appel de la comtesse de Chaville. Ce fut dans les alternatives de cette lutte entre l'égoisme, la peur et le devoir, qu'il passa le reste de la nuit, se levant, se recouchant, se promenant, s'habillant, changeant d'avis vingt fois par quart d'heure et implorant quelque bienheureux hasard qui pût lui permettre d'échapper à cette effrayante nécessité, sans se déshonorer aux yeux de la comtesse.

Il n'attendit pas le jour cependant pour annoncer sa chancelante détermination à sa fille, dans l'espoir peut-être de trouver de la résistance de la part de Louise ; mais celle-ci, au contraire, applaudit avec reconnaissance à un projet, dans lequel son père était moins intéressé qu'elle, car l'un faisait un sacrifice à l'amitié et l'autre ne croyait pas en faire un à l'amour. Loin de dissuader le marquis, elle s'empressa de l'aider à se mettre en état de descendre dans la rue et de se montrer en public.

Le marquis d'Auton se vit forcé, quoiqu'à regret, de fouiller dans sa garde-robe et d'y choisir des habits qui ne fussent pas trop en désaccord avec les modes révolutionnaires, il donna la préférence à un habillement complet de drap noir, qu'il portait naguère dans les deuils de cour et de cérémonie, et il s'en revêtit lentement, l'esprit frappé de la couleur sinistre de ce costume. Il crut s'apercevoir que les boutons d'acier brunis à facettes jetaient comme un reflet de marquis sur son incognito, quoiqu'il laissât de côté l'épée, les manchettes et le jabot de dentelles, qui lui semblaient faits pour le trahir ; mais le désir de paraître honorablement devant son ancienne amie, le fit tomber dans des imprudences qu'il devait bientôt déplorer.

Sa fille le pressait sans relâche de partir ; car pour elle, l'idée même du danger s'effaçait devant l'espérance de voir Robert : elle alla dix fois ouvrir la porte de la chambre, avant que le marquis eût achevé de s'habiller, et quand il annonça, en hésitant de nouveau, qu'il était prêt à sortir de l'hôtel, Louise s'élança la première et courut jusqu'à la porte de la rue ; aussitôt qu'elle fût ouverte, il ne sut pas résister davantage, il se vit entraîné hors de la maison et il n'eut plus le pouvoir de reculer : la porte venait de retomber derrière lui, et il était au milieu de la rue. Son voisin, le vitrier, qui s'avança sur le seuil de la boutique, au bruit de la porte qu'on fermait, reconnut le marquis et l'apostropha en éclatant de rire de façon que le pauvre trembleur n'eut pas la pensée de rentrer dans son hôtel pour se soustraire à ces provocations goguenardes, et s'empressa de mettre le plus d'intervalle possible entre le rieur et lui.

— Bonjour marquis ! lui criait le vitrier qui élevait la voix à mesure qu'il s'éloignait. Te voilà donc ressuscité ! — Ce scélérat veut boire mon sang ! disait le marquis d'Auton en doublant le pas et en baissant la tête pour n'être pas reconnu. Tu l'as voulu, Louise, ajouta-t-il d'un ton gémissant, tu m'as poussé à cette fatale démarche qui me coûtera cher ! — N'ayez pas peur, mon père, répondit-elle pour le rassurer : c'est un homme sans éducation, je l'avoue, mais incapable d'une méchanceté contre nous ; ne faites pas seulement attention à ses grossières plaisanteries. — Ohé ! citoyen-marquis ! criait plus fort le vitrier, piqué du peu de succès de ses allocutions que le marquis n'avait pas l'air d'entendre. Gare à toi, monseigneur ! tu pourrais bien rencontrer sur ton chemin madame Guillotine. — L'abominable homme ! murmurait le marquis que le détour d'une rue déroba enfin aux rires et aux interpellations du vitrier. Il s'était placé là en embuscade pour nous voir passer. Comment rentrerons-nous maintenant ? — Nous resterons jusqu'au soir à l'hôtel de Chaville, mon père, et personne du moins ne nous verra revenir. — Jusqu'au soir à l'hôtel de Chaville ! mieux vaudrait traverser deux fois Paris ! Si nous sommes arrêtés avec des émigrés qui arrivent de Coblentz, nous partagerons leur sort.... Ah ! si je pouvais rentrer chez moi !... — Il est si matin, mon père, que


Philippoteaux del. Rebel sc.

SCÈNES RÉVOLUTIONNAIRES.

nous ne trouverons pas une âme sur la ligne rouge, vêtus de blouses bleues. chaussée de
des [illegible]

nous ne trouverons pas une âme sur la ligne des boulevards, j'en réponds. — Ce septembriseur, qui m injuriait tout à l'heure, n'aurait qu'à envoyer deux ou trois bandits armés de piques! — Il n'y pense pas, je vous assure : il s'est diverti à nos dépens, parceque nous l'avons évité; car, si vous m'aviez permis de le joindre, il vous eût salué très honnêtement, à quelques vilains jurons près... et d'ailleurs il n'est pas plus de sept heures, et vous voyez que les boulevards sont aussi déserts, aussi silencieux qu'en pleine nuit!... -- Ecoute! ne nous poursuit-on pas? on entend des cris? C'est ce misérable qui court après nous pour m'assassiner! — Mais non, disait Louise qui regardait autour d'eux et se retournait à chaque instant, il n'y a personne... Ce sont les cris des marchands qui commencent à descendre des Halles: écoutez encore, vous distinguerez ces cris qui n'ont rien d'effrayant, je vous assure. — Tu as beau dire, tu ne me feras pas croire que cette démarche soit prudente et raisonnable; mais puisque tu l'as voulu!... — Moi, mon père! repartit Louise effrayée de la responsabilité qui pesait sur elle: je ne veux que ce que vous voulez. — N'est-ce pas toi qui m'as sollicité, pressé, forcé presque d'accéder au désir de la comtesse? Sans toi, sans tes conseils, sans tes prières, je serais resté chez moi et je n'aurais pas comme à présent, le pied sur les marches de l'échafaud! — Mon père, tranquillisez-vous: il ne vous arrivera aucun accident, et ce soir je vous ramènerai heureusement chez vous. — Ah! cette fois, tu ne diras plus que je ne suis pas poursuivi! s'écria le marquis tournant la tête avec un geste de désespoir. — Ce sont des enfants qui jouent, répondit Louise qui remarqua pourtant que cette bande d'enfants se dirigeait vers eux en criant. — O mon Dieu! où allons-nous chercher un asile? disait le marquis désolé. Je l'avais pressenti: ton entêtement causera ma mort!

Ce n'était en effet, qu'un groupe d'enfants qui accouraient avec des cris confus; mais ces cris avaient quelque chose de menaçant et de sinistre. Ces enfants semblaient aussi plus animés qu'ils n'eussent été à jouer, et ils mettaient, dans leurs clameurs, dans leurs gestes et dans leurs mouvements, une passion, une ardeur, une fougue, que n'eût pas comporté un jeu de leur âge. Ils étaient tous coiffés de bonnets de coton rouge, vêtus de blouses bleues, chaussés de sabots et armés de bâtons en guise de piques. Le marquis et sa fille doublèrent le pas et côtoyèrent de plus près les arbres des boulevards, pour n'être pas aperçus ni rejoints par ces petits républicains qui avaient évidemment le projet de les atteindre. Louise, qui entendait le nom de son père parmi les cris de cette troupe hostile, ne doutait plus qu'ils ne fussent poursuivis, sans toutefois se rendre compte d'une pareille poursuite, qu'elle jugeait peu formidable, eu égard au caractère de ceux qui la faisaient; néanmoins, elle avait à cœur d'y échapper avec son père, qui ne se rassurait pas en pensant qu'il n'aurait à faire qu'à des enfants. Il tremblait de tous ses membres, il soufflait, il suffoquait, il défaillait: sa fille ne lui permettait pas de reprendre haleine et l'entraînait, en le soutenant chaque fois qu'il chancelait, en l'encourageant chaque fois qu'il parlait de s'arrêter et de tendre sa tête aux bourreaux. Mais ils se lassèrent de marcher à grands pas, avant que les enfants fussent las de courir, et ceux-ci eurent bientôt franchi la distance qui les séparait des deux fugitifs, qu'ils atteignirent à la porte Saint-Martin. Le marquis se crut perdu quand il se vit entouré d'une vingtaine de marmots criant à tue-tête :

— A bas le ci-devant! à bas l'aristocrate, l'aristocruche, l'aristochien! mort au marquis! le marquis à la lanterne! — Je le disais bien, Louise! murmura le marquis d'Auton qui fermait les yeux, comme s'il dût recevoir le coup mortel : c'est fini! — Mes amis, dit Louise à ces vauriens qui manœuvraient autour d'eux sans oser rien entreprendre, que demandez-vous? — Nous demandons, répliqua effrontément le plus âgé, qui n'avait pas treize ans, que les aristocrates périssent! — Tu vois bien, malheureuse enfant, qu'ils veulent notre mort! dit à demi-voix le marquis, s'imaginant toucher à sa dernière heure. — Mes bons amis, reprit Louise qui s'inquiétait surtout de l'effroi de son père, laissez-nous, je vous en prie; nous ne sommes pas des aristocrates, sachez-le, mais d'excellents citoyens, fidèlement attachés à la République comme vous... — Ça pue l'aristocrate! interrompit un enfant de huit ou neuf ans : c'est là un habit de marquis ou je ne m'y connais pas. — D'ailleurs, le vitrier l'a dit. ajouta un autre qui n'annonçait pas une férocité moins

précoce : ça s'appelle le marquis d'Auton. — Je suis vendu ! s'écria le vieux gentilhomme prêt à se livrer sans résistance à ces méchants enfants : me voici, guillotinez-moi ! — Mon père, je vous en conjure, lui dit tout bas sa fille, éloignons-nous d'ici à la hâte, car ces cris peuvent attirer du monde. — Arrêtons-les ! criaient les enfants en agitant leurs bâtons : les marquis ont été mis hors la loi ! menons-les à la section, ces aristocrates ! — Notre patience est à bout, dit à haute voix Louise qui comprit que le seul moyen de se délivrer des persécutions de ces petits drôles était de les effrayer : mon père, ne balancez plus à faire usage de vos armes contre eux et tirez sur le premier qui s'avancera ?

Les agresseurs, qui se préparaient à conduire de vive force le marquis à la section la plus proche, n'eurent pas plutôt entendu le conseil de la jeune demoiselle à son père, qu'ils s'enfuirent et se dispersèrent dans toutes les directions, croyant déjà voir le vieillard armer des pistolets et en presser la détente. Louise, satisfaite de son stratagème, invita son père à reprendre courage et à se remettre en marche, pour gagner l'hôtel de Chaville, sans attendre que leurs ennemis revinssent à la charge. Le marquis, trouvant le passage libre et n'entendant plus les cris furieux qui le glaçaient d'effroi, se sentit capable de continuer sa route : son pas était plus léger et plus prompt, quoique les cris eussent recommencé derrière lui plus faibles et moins opiniâtres. Les enfants, que la crainte d'un pistolet imaginaire avait mis en déroute, se rallièrent presque aussitôt et s'excitèrent mutuellement à braver l'objet de leur terreur panique : ils se formèrent en ordre de bataille, et, brandissant leurs bâtons, ils suivirent de loin, avec des cris perçants et de joyeux éclats de rire, les deux victimes qu'ils avaient choisies pour en faire un jouet ; mais ils n'osèrent pas s'approcher comme la première fois, de peur de s'exposer à recevoir une balle de pistolet, et même ils s'arrêtaient ou reculaient, prêts à rompre leurs rangs et à s'enfuir de nouveau, quand Louise essayait de leur imposer silence et de les disperser encore en les menaçant de l'œil et de la main. Ils s'enhardissaient à chaque instant et gagnaient toujours du terrain, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent à quelques pas du marquis. Celui-ci était pâle et frissonnait de tout le corps. — Courage, mon père ! lui disait Louise qui tremblait aussi, malgré ses efforts pour paraître calme : nous arrivons !

Ils descendaient le boulevard Montmartre, escortés de cette troupe d'enfants qui les provoquaient et les injuriaient, quand, aux abords de la rue Grange-Batelière, ils furent rencontrés par dix ou douze réquisitionnaires, à moitié ivres, qui avaient passé la nuit à boire dans les cabarets de la Courtille. Ceux qui se présentèrent au devant du marquis et de sa fille, virent du premier coup-d'œil qu'ils pouvaient profiter de cette rencontre pour remplir leur bourse vide ; car ils ne se faisaient aucun scrupule de dévaliser les gens sous prétexte de servir la République et de vexer les aristocrates.

— Qu'est-ce qu'il y a gamins ? dit le moins ivre de ces réquisitionnaires, en s'appuyant sur la poignée de son grand sabre. — Citoyens, s'empressa de répondre Louise qui serrait fortement le bras de son père pour le soutenir, je vous prie de nous délivrer de ces méchants enfants qui nous tourmentent et qui n'ont pas pitié de mon pauvre père, que leurs cris effraient. — Ohé ! le marquis d'Auton ! s'écrièrent les enfants qui avaient recruté en route une vingtaine de garnements de leur espèce. C'est un marquis ! un ci-devant ! un suspect ! un aristocrate ! un noble ! un émigré ! En prison, à la lanterne, le marquis ! — Ah ! c'est un marquis ! reprit un des ivrognes en lui envoyant la fumée de sa pipe au visage. Le marquis va la danser ! — Il faut le pendre ! dit aussitôt un autre de ces brigands avec une pantomine atroce. Voilà justement un bout de corde, et les arbres ne manquent pas ici, mille tonnerres ! il y en aurait pour tous les chouans et pour tous les émigrés. Allons, la main à la pâte ! — Curtius à raison, répliqua un de ses compagnons : tout marquis mérite la mort et ça se tue comme un chien enragé ! — Bravo, bravo ! criaient les enfants qui se prirent par la main et qui dansèrent la carmagnole autour du marquis déjà plus mort que vif. Vive la République ! à bas les nobles ! à la lanterne les marquis ! à la guillotine les modérés et les trembleurs ! — Vous tairez-vous. vous autres ? dit celui des réquisitionnaires, qu'on écoutait comme un oracle et à qui l'on obéissait comme à un chef. Si c'est un marquis, c'est un gueux digne de mille morts ; mais est-ce ou n'est-ce

pas un marquis? — C'est un marquis! répliquèrent quelques uns des enfants; le vitrier nous l'a dit, pendant que nous faisions l'exercice de la pique : « Jeunes citoyens, nous a-t-il crié, venez donner une chasse à un ci-devant qui fouine là-bàs; c'est l'ex-marquis d'Auton, rien que ça... »

— Vous êtes tous des braves, mes enfants interrompit le personnage qui s'était chargé de terminer lestement l'affaire et qui jugeait, à voir les doigts du marquis ornés de bagues, qu'il portait sur lui de quoi payer les frais de l'interrogatoire. Mais procédons régulièrement comme au tribunal révolutionnaire; que l'accusé réponde lui-même : a-t-il la scélératesse d'être marquis? — Citoyens, dit Louise qui se hâta de répondre à la place du vieillard frappé de stupeur et de mutisme : mon père... — On ne te demande rien à toi, la belle, s'écria le terrible interrogateur : ne te presse pas, ton tour viendra! — Mon père est malade, continua-t-elle avec énergie : voyez, il peut à peine se soutenir et je le conduis chez le médecin... — Qu'est-ce que ça prouve? Les marquis ont-ils le privilège de n'être pas malades? Puisqu'il ne veut pas répondre qu'on le fouille!

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, avec un soin minutieux, quoique brutal de forme, sans que le marquis d'Auton essayât de s'y opposer : les soldats qui le fouillaient, ne se bornèrent pas à enlever de ses poches la tabatière, la bourse et les papiers qu'ils y trouvèrent; ils lui ôtèrent les bagues de ses doigts et les boucles de ses souliers, qu'ils se partagèrent entr'eux, ainsi que le contenu de la bourse qui était assez bien garnie. Ils remirent la tabatière et les papiers, dans les mains de son juge improvisé, qui les examina en sifflant l'air funèbre que le peuple avait nationalisé : *Ah! ça ira, ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne!* Louise comprit que son père était perdu, en reconnaissant parmi les papiers saisis sur lui plusieurs lettres de la comtesse de Chaville. Les enfants recommencèrent à sauter autour du marquis et à répéter l'horrible *ça ira*, qui réveilla aussi la gaîté des réquisitionnaires et qui les mit en humeur de tirer leurs sabres. Le marquis d'Auton crut qu'on allait lui trancher la tête, et poussa un cri.

— Le tribunal va rendre son arrêt, dit celui qui usurpait les fonctions du juge : il est dûment prouvé que l'accusé, ci présent, est un marquis, un aristocrate, un royaliste, lequel correspond avec les émigrés de Coblentz; or donc, à la lanterne! — A la lanterne! s'écrièrent à la fois les enfants qui chantaient et les réquisitionnaires qui juraient, en faisant étinceler leurs sabres. — Grâce, messieurs citoyens, grâce! s'écria le marquis d'Auton, tiraillé par les uns et par les autres; la vie, la vie! la vie! — Citoyens, grâce pour mon père! s'écria Louise qui se jeta dans les bras du marquis et le protégea contre les assaillants. Oh! grâce! — Pendez-moi ce gredin d'aristocrate qui a de l'or dans ses poches et des armes sur sa tabatière! dit l'auteur de l'arrêt de mort. — Dépêche, Caïus-Gracchus, dit un des plus forcenés à celui qui avait une corde toute prête; ficèle-nous un joli nœud coulant! — Grâce! au nom du ciel! répétait Louise, luttant avec désespoir pour défendre son père : il est innocent! ne l'assassinez pas! prenez tout ce qu'il possède, nous vous l'abandonnons, mais laissez-lui la vie, je vous en conjure! je... Ah! mon père, mon père! criait-elle, en se débattant avec une fureur qui ne connaissait plus rien et s'épuisait en efforts inutiles. Au secours! au meurtre! n'y a-t-il pas un homme de cœur qui m'entende?... O mon Dieu, mon Dieu! ils vont l'égorger!

Tout-à-coup un jeune honme paraît, se précipite au milieu du groupe, renverse à coups de poings les réquisitionnaires qui empêchent Louise de courir à son père; repousse, écarte ceux qui tiennent le marquis et qui achèvent les apprêts du supplice; puis, il arrache le sabre à un de ces misérables et les menace tous, sans qu'ils osent d'abord profiter de l'avantage du nombre contre cet unique agresseur. C'est le chevalier de Chaville qui revenait à pas lents le long des boulevards : il a entendu des cris, il a reconnu la voix de Louise, il est accouru. Louise le remercie d'un regard et le montre avec une sorte d'orgueil à son père, qui ne sait pas encore quel est ce libérateur inespéré et qui attribue sa délivrance à la magie du nom de la République Mais Robert, le sabre levé, se dispose à recevoir les assaillants, quels qu'ils soient, et à leur faire payer cher une attaque inégale : il comprend toute l'étendue des dangers qu'il n'a fait qu'éloigner un moment de la tête de Louise et de

celle du marquis : il voit les soldats qui se consultent et qui se rapprochent. De nouvelles clameurs, plus furieuses et plus éclatantes, succèdent au silence, que son intervention imprévue avait fait planer sur cette étrange scène : les enfants et les soldats demandent sa mort

— Au premier qui s'avance ! s'écrie le chevalier avec cet air de résolution qui impose, en brandissant son sabre. — Comment, ce gueux-là vous fait la loi ! dit celui qui avait livré à ses camarades le marquis d'Auton, empoignez-le, ce joli garçon, et coupez-lui la tête pour voir ce qu'il dira. — Louise, mettez-vous à l'abri derrière moi ? disait Robert, déterminé à une sanglante résistance ; je parerai leurs coups ! — On va lui couper la tête ? répétaient les enfants, que cette espérance enivrait d'une horrible joie ; ça sera beau ! — Eh bien, canailles ! dit le réquisitionnaire, qui dégaina et vint droit au chevalier, le sabre au poing : vous êtes dix contre un et vous restez à le regarder au lieu de le sabrer à mort ! Ce sont deux aristocrates que je vais mettre en pièces... — Tiens, scélérat, tu ne feras plus de mal à personne ! reprit Robert en lui présentant la pointe du sabre où l'agresseur s'enferra lui-même. Vous êtes témoins, vous autres, dit-il aux assistants que la curiosité avait rassemblés, vous êtes témoins que je n'ai agi que dans le cas de légitime défense contre des lâches qui voulaient m'assassiner. — Mille noms d'une pique ! s'écria un des spectateurs qui n'était autre que le tripier Maclou, accouru au bruit et encore plus ivre que pendant la nuit, ces traîneurs de sabre se font une vilaine affaire en s'adressant au neveu de Marat, au cousin de Robespierre ! le voilà, je le connais bien, c'est le propre cousin de Marat, le propre fils de Fouquier-Tinville, le propre neveu de Robespierre !

Cette formidable qualification passa de bouche en bouche et répandit parmi les acteurs et les spectateurs un tel sentiment d'effroi, que les uns et les autres commencèrent à s'esquiver ; les réquisitionnaires furent les premiers à disparaître, abandonnant leur camarade étendu dans son sang. Les enfants s'enfuirent plus vite que tout le monde, dès qu'ils virent que chacun s'enfuyait dans la crainte d'être en butte aux représailles d'un neveu de Marat, d'un fils de Fouquier-Tinville, d'un cousin de Robespierre. Robert resta seul avec le marquis, Louise et le tripier, qui les avait sauvés tous les trois sans le savoir.

— Venez, venez vite ! dit le chevalier entraînant Louise et son père loin du blessé qui les accusait par ses gémissements. — Nom d'une pique ! grommelait Maclou trébuchant autour du blessé et touchant sa blessure, le neveu de Marat, le cousin de Robespierre est un solide gaillard ! comme il découpe son homme ! on voit qu'il a travaillé aux prisons en septembre. — Robert ! mon ami ! disait le marquis d'Auton, à qui la rapidité de sa course redonnait l'intelligence de sa situation et qui comprit enfin que le chevalier de Chaville l'avait arraché à une mort certaine. C'est vous qui m'avez sauvé ! — Et moi qui croyais, répondit Robert se parlant à lui-même, que je n'avais plus rien à attendre du sort ! Ah ! je ne suis pas si malheureux, je ne dois plus me plaindre : j'ai sauvé Louise !... Il faut bénir le ciel de ce que j'ai perdu !... Qu'importe ! je n'ai pas tout perdu, puisque je l'ai sauvée !... Jeu fatal ! horrible jeu ! je te déteste, je te maudis !

VI

La porte de l'hôtel de Chaville était heureusement ouverte. Canut, qui avait encore consenti à veiller sur la comtesse jusqu'au retour de Philippe, qu'elle envoyait à la Conciergerie porter une lettre à son fils aîné, entendit un grand tumulte sur le boulevard et voulut en savoir la cause ; il eut donc le bonheur de recueillir le chevalier avec le marquis et sa fille avant qu'une escouade de garde civique fût arrivée sur le théâtre de l'événement, où elle n'obtint que des renseignements vagues ou faux en relevant le corps du réquisitionnaire et en arrêtant le tripier Maclou, qu'on prit pour l'assassin. Robert, qui ne répondit pas aux questions du colporteur, sinon par l'ordre réitéré de barricader la porte cochère et de ne l'ouvrir à personne, entra précipitamment dans la maison pour y faire cacher les deux victimes qu'il venait de sauver et qu'il ne croyait pas encore en sûreté. Il faillit, dans son empressement, renverser sa mère qui accourait, toute tremblante, à sa rencontre, et qui s'évanouit presque de joie

de le revoir sain et sauf en le recevant dans ses bras.

— Ma mère ! s'écria le chevalier avec un accent plein d'effroi et de désespoir; vous ici, madame !... Ah ! malheureux, malheureux ! ajouta-t-il en se frappant le front. Pourquoi êtes-vous venue ? pourquoi m'avez-vous confié cette funeste mission ? — Je suis venue, Robert, répondit-elle sans avoir démêlé le sentiment de honte et de douleur qui animait les paroles de son fils, je suis venue aussi travailler à la délivrance de votre frère.... Eh bien! qu'avez-vous à m'apprendre? est-il libre ? vais-je le voir? — Vous le verrez... sans doute !... reprit le chevalier, à qui un mensonge de cette nature paraissait un crime contre l'amour maternel; mais il n'est point en liberté .. — Il faut qu'il sorte aujourd'hui de prison, puisque c'est aujourd'hui qu'on le juge. Vous l'avez vu, Robert ? vous lui avez dit que je mettais à sa disposition la somme qu'il demande et au delà? vous l'avez rassuré, enfin ? — Oui, ma mère! balbutiait le jeune homme, qui n'osait soutenir le regard de la comtesse et qui eût souhaité tomber mort pour échapper à l'affreuse nécessité de mentir, peut-être au prix du sang d'un frère. Mais je reviendrai bientôt... avec lui... — Eh quoi ! vous pensez à me quitter déjà, Robert ? Où voulez-vous aller encore ?...

— Je vous laissais dire, ingrate amie! interrompit le marquis d'Auton, qui s'était tenu à l'écart en silence pendant les premiers épanchements de la mère et du fils, et qui avait eu le temps de se remettre un peu de son émotion violente. — Ah! c'est vous, marquis ! s'écria-t-elle en l'embrassant. — On vous a dit que j'étais malade ?... reprit le marquis allant au devant d'un reproche; oh ! bien malade !... la rougeole... — La rougeole! répéta madame de Chaville, qui avait reculé avec une sorte d'effroi au seul nom de cette maladie contagieuse — C'était une fausse peur, chère comtesse, repartit le marquis en s'efforçant de rire; j'ai été suspect de rougeole, voilà tout. — Je vous sais un gré infini de venir me consoler. mon vieil ami, ou plutôt de venir pleurer avec moi ! Cependant, si vous étiez malade ? .. — Bon ! ma santé, je m'en soucie bien, auprès de l'amitié, de l'attachement, de la tendresse que j'ai pour vous ! — Mais voilà votre fille ? cette chère Louise ! dit-elle en lui prenant la main et en la baisant au front : elle est encore embellie ! — Madame la comtesse, dit Louise avec une ingénieuse intention qui triompha de sa timidité, votre fils, M. le chevalier, nous a rendu un immense service : sans lui, sans le généreux secours qu'il nous a prêté, c'en était fait de nous ! — Le chevalier ? répéta la comtesse, qui ne soupçonnait pas comment Robert avait pu mériter ces remerciments et ces éloges. — C'est plus qu'un service, cela ! reprit le marquis d'Auton, dont la reconnaissance était exaltée par le souvenir récent du danger qu'il avait vu de si près. Il faut appeler les choses par leur nom : nous devons la vie à ce cher chevalier ! — J'ai agi comme tout homme de cœur aurait fait en pareille circonstance, répliqua Robert, qui semblait impatient de s'éloigner et tournait souvent les yeux vers l'entrée de la cave. Des infâmes portaient les mains sur Louise et sur son père; ils préparaient je ne sais quelle atrocité !... j'étais seul, mais j'avais à faire à des lâches, et je les ai mis en fuite. — Excepté un, dit à voix basse le marquis, en observant s'il ne pouvait être entendu par d'autres oreilles que celles auxquelles il s'adressait; le coquin est resté sur le carreau baigné dans son sang. Je suis sûr du moins qu'il n'assassinera plus personne.

— Si vous aviez été témoin de cette scène, madame la comtesse! ajouta Louise, qui avait à cœur de faire ressortir l'intrépidité de son amant : des hommes hideux, ivres, des espèces de soldats armés de grands sabres, nous avaient arrêtés au coin de la rue Grange-Batelière; après avoir vidé les poches de mon père et lui avoir pris bagues, tabatière, argent, ils formèrent l'abominable projet de le pendre à un arbre, et déjà ils lui avaient passé une corde autour du cou...

— Quelle horreur ! s'écria madame de Chaville vivement impressionnée par ce récit. On a voulu vous pendre, marquis ? — A ce qu'il paraît, ma chère comtesse, reprit-il en soupirant; pour moi, je ne m'en suis pas aperçu tant j'étais bouleversé. — Et c'est le chevalier qui vous a sauvés ! repartit la comtesse, qui tendit la main à son fils en signe d'approbation et la lui laissa baiser respectueusement. Chevalier, je vous félicite de cette belle action, et je remercie le ciel de vous l'avoir inspirée. — Oh ! le chevalier est un brave jeune homme ! dit avec une chaleur

inaccoutumée le marquis d'Auton, qui lui tendit aussi la main. Je n'oublierai pas ce que nous lui devons, et, si nous avons le malheur de perdre son frère, c'est lui qui sera mon gendre... — Que dites-vous? ô ciel! s'écria la comtesse, qui ne s'était pas encore sentie le courage de prévoir le malheur auquel son ami semblait déjà se préparer. Perdre mon fils aîné! cela est-il possible? Avez-vous bien cette affreuse idée? Ah! marquis, je ne lui survivrais pas! — Cependant, ma pauvre comtesse, répliqua impitoyablement le marquis, il faut s'y attendre un jour ou l'autre. — Non! Dieu ne me frappera pas d'un pareil coup : il a vu mes larmes, il a entendu mes prières, il aura pitié de moi, il me rendra mon fils! — Je le souhaite, et je donnerais beaucoup pour tirer d'affaire ce malheureux comte; mais il est en prison, et l'on va le juger. — Aujourd'hui même! murmura mademoiselle d'Auton, qui s'arrêtait à cette triste pensée avec une sorte de résignation, comme en présence d'un fait accompli et irrévocable. Vous l'avez vu, Robert, et vous pouvez apprécier si nos craintes sont fondées... — Dieu merci! ces craintes ne sont pas fondées, interrompit la comtesse qui frémissait en affectant de paraître tranquille : il y a un homme qui a promis, moyennant cent mille livres, de mettre en liberté notre cher prisonnier, et de le faire sortir de France sain et sauf. Mais parlez donc, Robert, s'écria la comtesse étonnée et chagrine du silence que gardait le chevalier; répétez-nous que votre frère sera hors de prison aujourd'hui?.... Je n'ai pas de secret pour le marquis, et je vous autorise à tout dire... Vous avez vu le comte? vous êtes allé de sa part trouver la personne qui doit le faire évader? avez-vous remis à cette personne les cent mille livres en or? répondez, répondez-moi! — Ma mère, répondit le jeune homme en baissant les yeux, il suffit que mon frère vous soit rendu, et quand je devrais donner ma tête au lieu de la sienne!... — Votre tête nous est aussi précieuse! repartit Louise, qui lui prit doucement la main et le regarda d'un air suppliant. — Vous entendez, marquis, les assurances que Robert nous apporte? dit la comtesse qui n'était pas moins facile à calmer qu'à émouvoir. — Je vous demande pardon de vous quitter, dit le chevalier qui méditait une retraite prompte et mystérieuse : il faut...— Où allez-vous encore? répliqua Louise, qui eut l'âme traversée d'un douloureux pressentiment; pourquoi nous quitter? — Il faut bien qu'il s'occupe de la délivrance de son frère, répondit la comtesse. Allez, Robert, et que la Providence veille sur vos démarches!

Le chevalier de Chaville éprouva un tel remords en voyant la confiance de sa mère et en s'accusant de la tromper indignement, qu'il n'eut pas la force de s'éloigner : il resta immobile, livré au trouble de sa conscience et aux anxiétés d'une honorable indécision, n'osant lever les yeux sur Louise, qui lui adressait de touchantes questions et qui essayait timidement de le retenir. Il fut sur le point de se jeter aux pieds de la comtesse et de lui avouer combien il était coupable : la présence de Louise l'empêcha de céder à ce mouvement de repentir, et il se représenta qu'il devait d'abord mériter le pardon de sa mère en sauvant son frère.

— Pensez-vous bien, ma chère comtesse, que vous courez risque d'être arrêtée d'un moment à l'autre? dit le marquis, dont la peur se réveillait. Vous êtes sur la liste des émigrés, hélas! et si l'on vous trouvait en France, vous n'auriez pas trois jours à vivre. — J'espère que l'on ne m'y trouvera pas, mon ami, et je n'attendrai pas même jusqu'à demain pour repartir, dans le cas où mon fils serait libre aujourd'hui. Tenez, marquis, vous devriez profiter de cette occasion, et venir avec nous? — A Coblentz, répliqua le marquis, à qui la sécurité de son amie parut inconsidérée. Il y a loin d'ici-là! — Je vous réponds que vous y arriverez sans le moindre accident : Canut m'a dit que nous n'avions rien à craindre au retour. Eh bien! mon cher marquis êtes-vous décidé? Que faites-vous à Paris? vous tremblez, vous vous consumez, vous y mourez:... — Ma foi! chère comtesse, vous me ferez faire encore des folies, car vous possédez l'art de persuader, quoi qu'on en ait... Je vais donc émigrer avec vous; j'emmène ma fille, vous, votre fils, et nous partons la nuit prochaine, sous la protection de votre bon Canut... J'accepte, à ces conditions. — Retournez donc chez vous pour faire vos préparatifs de départ : je vous ferai avertir de l'heure et du lieu où vous nous rejoindrez... — Non, chère comtesse; je reste dans votre hôtel jusqu'à ce que nous partions. Je me garderai bien de rentrer dans le mien! J'ai failli être pendu ce matin en venant



vous voir ; je le serais certainement si je m'avisais de remettre le pied dehors.

Le chevalier de Chaville s'était éloigné, et Louise l'avait suivi. Quand il fut à la porte de la cave, il balança sur ce qu'il avait à faire, et regarda timidement la jeune fille, qui ne le perdait pas de vue, et qui, les traits altérés, le sein palpitant, semblait deviner un secret terrible qu'on lui cachait. Robert sentait la parole expirer dans sa bouche, et il ne trouva pas la force de mentir pour échapper à son amante, qui l'épiait et le côtoyait en silence : il lui fit signe d'attendre à l'entrée de la cave, et il descendit à tâtons dans les ténèbres. Il n'eut pas de peine à se diriger, à travers les décombres, jusqu'à un vieux tonneau vide sous lequel il avait caché ce qu'il n'emportait pas du trésor quand il s'était chargé d'or pour retourner au jeu. Il remplit son chapeau rond avec les sacs de louis, qui formaient encore une somme de soixante-quinze mille livres, et il remonta lentement, souhaitant tout bas ne plus rencontrer Louise à l'endroit où il l'avait laissée. Elle était toujours là, et ne de bougeait pas plus qu'un marbre, écoutant le son de l'or qui arrivait par intervalles à ses oreilles : elle vint au-devant de Robert et lui barra le passage ; le chevalier la prit doucement par le bras et voulut éviter une explication verbale.

— Robert, où allez-vous ainsi? murmura-t-elle d'une voix sourde et tremblante · je ne vous quitte pas! — Chère Louise, ne me retenez pas davantage, répondit-il ^vec effort : i s'agit de la vie de mon frère! — Sans doute, il est noble et généreux de se dévouer pour un frère, dit-elle toute en larmes, mais vous ne vous appartenez plus... — Ma Louise! reprit-il en lui baisant les mains pour leur faire lâcher prise et pour se délivrer de leurs étreintes. — Permettez-moi, Robert, de vous accompagner! Je serai à vos côtés pour veiller sur vous, comme votre bon ange. — M'accompagner, Louise! c'est impossible... Je vais... ne vous l'ai-je pas dit? je vais racheter la tête de mon frère. — En ne me séparant pas de vous, je vous porterais bonheur!... Mais puisque cela est impossible, adieu, adieu, Robert! — Ce mot *adieu* fait mal à entendre... Je ne serai pas longtemps absent; je me hâterai de revenir, puisque vous m'attendez! — Je vous attends!... Robert, cher Robert! s'écria-t-elle avec un cri de douleur, si je ne devais plus vous revoir!

Le chevalier frissonna et fut sur le point de retarder les démarches qu'il se proposait de tenter pour le salut de son frère; mais il se rappela que les minutes étaient comptées, et qu'il n'avait pas le droit d'en perdre une; il se tourna donc vers Louise, qui lui tendait les bras et qui

répétait avec un solennel pressentiment : *Si je ne devais plus vous revoir!* il mit la main sur son cœur et leva les yeux au ciel, en signe de confiance dans les décrets de la Providence; puis, pressant le pas et baissant le front comme un coupable, il sortit de l'hôtel. Canut, qui lui avait ouvert la porte, et qui remarqua son chapeau plein d'or, eut l'intention de le suivre, avec la pensée des services qu'il pourrait lui rendre et de l'appui qu'il lui prêterait dans une circonstance difficile : il avait entendu l'écho mélancolique de la jeune personne, et il s'était senti ému du même pressentiment funeste qui évoquait cet adieu.

— Monsieur le chevalier, lui dit Canut, vous avez là une grosse somme qui peut vous faire assassiner à deux pas d'ici. Voulez-vous que je la porte dans ma balle, pour plus de sûreté? A chaque mouvement que vous faites, le son de l'or vous trahit. — Merci de ton offre, mon bon Canut, reprit Robert, personne ne soupçonnera ce que je porte; et, d'ailleurs, je vais monter dans le premier fiacre que je rencontrerai... Adieu! je vous confie ma mère, je vous confie mademoiselle d'Auton!

Robert de Chaville s'empressa d'échapper à cet entretien, et doubla le pas pour regagner le temps qu'il avait perdu : il retrouva, en longeant le boulevard, une voiture de place qui l'attendait; mais, lorsqu'il appelait le cocher endormi sur son siége, il se sentit arrêté brusquement par le bras, avant qu'il eût vu la personne qui l'abordait ainsi. La secousse faillit renverser le contenu de son chapeau, dans lequel l'or résonna : il se retourna, furieux et inquiet à la fois, et reconnut Philippe, qui, le voyant de loin, avait couru pour le rejoindre. Philippe était pâle et défait : ses yeux débordaient de larmes. — Eh bien! Philippe, qu'y a-t-il? lui demanda le chevalier, à qui ce nouveau retard fit bouillonner le sang dans les veines. — Je viens de voir M. le comte, dit le vieux domestique; on le juge à dix heures; il sera exécuté à cinq! — Oui, si nous ne donnons pas la somme qu'on exige pour le sauver, reprit Robert, atterré par cette nouvelle, qu'il aurait dû prévoir. — Je crains qu'il ne soit plus temps! M. le comte n'a pas revu cet infâme Rousteau depuis hier... — Rousteau! s'écria le chevalier, pour qui ce nom prononcé dans un pareil sujet fut un trait de lumière : moi, je l'ai vu! — Vous l'avez vu, monsieur le chevalier? tout n'est donc pas désespéré, accepte-t-il la somme? sauvera-t-il votre frère? — Quoi! c'est Rousteau qui doit le sauver? reprit vivement Robert, dont l'espoir se ranima; c'est à Rousteau qu'il faut payer les cent mille livres en or?... Malheureux, que ne le disais-tu? mon frère serait sauvé maintenant! — Je pensais que M. le comte vous avait tout dit; je pensais que vous aviez fait ou du moins commencé les démarches nécessaires... — On le juge à dix heures? J'ai encore deux heures devant moi! disait Robert, se parlant à lui-même. — Où trouver à présent ce Rousteau? Je suis allé chez lui hier : on m'a répondu, à son domicile, qu'il n'y couche jamais, et qu'il reste souvent plusieurs jours sans y reparaître... M. le comte, qui ne voulait rien entendre et préférait mourir plutôt que de devoir la vie à ce misérable, consent maintenant à tout ce que l'on fera pour le sauver : il n'a cédé qu'aux prières de madame la comtesse et à la crainte de la voir se compromettre pour lui... A qui donc portiez-vous tant d'or cette nuit? — Si le salut de mon frère dépend de Rousteau, il est sauvé! reprit le chevalier, qui n'eut garde de répondre à la question de Philippe. — Vous portez là le reste de la somme? demanda le valet de chambre, à qui la gravité de la situation donna le courage d'interroger le chevalier. — Je le sauverai ou je périrai avec lui! murmura Robert, qui rougissait devant ce vieux serviteur. — Pas d'imprudence, monsieur le chevalier! il ne faut qu'un mot pour vous perdre! si l'on savait seulement que vous êtes frère de M. le comte... — Écoute, Philippe, retourne auprès de ma mère, et ne t'éloigne pas d'elle un moment; dis-lui qu'elle compte sur moi, qu'elle se rassure, que je lui rendrai son fils! dis-lui tout ce qui sera nécessaire pour l'empêcher de sortir de l'hôtel jusqu'à ce que j'y sois revenu... j'y reviendrai bientôt avec mon frère!... Veille aussi sur mademoiselle d'Auton, que j'aime comme une sœur... — Revenez bientôt, je vous conjure, monsieur le chevalier, s'écria Philippe, dont les larmes coulaient en abondance; revenez tous les deux!...

Robert s'élança dans la voiture, et le valet de chambre acheva d'éveiller le cocher, qui fouetta les chevaux sans s'informer du chemin qu'il devait suivre : il se dirigea vers la barrière d

Bons-Hommes par les Champs-Élysées. Le chevalier gourmandait la lenteur des rosses qui le traînaient, et qui avaient parcouru trois fois le même trajet pendant la nuit : ce trajet lui parut durer un siècle. En arrivant à la barrière, les gardes civiques, qui étaient de service à ce poste, ouvrirent la portière et demandèrent à Robert l'exhibition de sa carte de civisme : il tira de sa poche celle de Rousteau, qui la lui avait confiée, et la présenta en silence. Le trouble répandu sur son visage, le désordre de ses vêtements, l'agitation à laquelle il était en proie, frappèrent ces gens, qui l'observaient avec défiance et qui cherchaient un prétexte pour l'arrêter et l'interroger : aucun d'eux ne savait lire, et ils se passaient la carte de main en main, comme s'ils l'eussent vérifiée l'un après l'autre. — Nous voulons bien croire que tu n'es pas un aristocrate ni un émigré, dit un des porteurs de piques ; mais chante-nous *Ça ira*. — Citoyens, ne me retenez pas, je vous prie, répondit froidement Robert : je suis attendu, et je me trouve en retard. — Ce n'est pas si long de chanter *Ça ira*, reprit un autre : chante un peu, pour voir si tu as la voix d'un patriote ? — S'il ne veut pas chanter, c'est un aristocrate, ajouta un troisième en secouant sa pique : chante donc, modéré ! — Citoyens, laissez-moi aller où l'on m'attend ? dit le chevalier, qui comprit tout le danger de sa situation. — Ah ! tu ne veux pas chanter ! s'écria le chef du poste, qui fit ranger ses hommes en haie, la pique baissée.

Le chevalier, qui voyait bien que son refus lui serait imputé à crime par ces fanatiques à moitié ivres, fit un violent effort sur lui-même et sacrifia sa propre dignité à l'impérieux besoin de se rendre libre pour le salut de son frère : il avança donc la tête à la portière et entonna d'une voix tremblante l'horrible *Ça ira*, que toute la troupe accompagna de cris joyeux et de battements de mains. Robert de Chaville eut de la peine à continuer ce chant de mort, qui semblait insulter à la malheureuse destinée de son frère : de grosses larmes roulaient au bord de ses paupières. — Bravo, citoyen rossignol ! s'écria le chef du poste : tu chantes comme on ne chante plus à Notre-Dame. C'est une belle chanson tout de même, que le *Ça ira* . les aristocrates ne l'entendent jamais sans avoir une drôle de venette, mille noms d'un nom ! — Tu peux filer à présent, dit un des moins forcenés de la bande : quand tu repasseras, tu nous chanteras la *Carmagnole*.

Robert de Chaville subit encore une douzaine de poignées de mains patriotiques avant de pouvoir poursuivre sa route. Enfin, on le laissa partir, et le cocher fouetta ses chevaux, qui s'étonnaient eux-mêmes de cette allure inusitée. La voiture s'arrêta devant une maison de modeste apparence, qui paraissait inhabitée, toutes les fenêtres étant closes du côté de la rue. La porte s'ouvrit, et Rousteau vint au-devant du chevalier, qui l'entraîna sous le vestibule avec tant de précipitation, que l'or rendit un son éclatant sous le mouchoir qui couvrait le chapeau : les yeux de Rousteau étincelèrent de malice et de cupidité. — Tu ne reviens pas les mains vides ! dit-il avec une étrange expression de physionomie, nous ne t'attendions plus, et l'on partait — Rousteau, je ne reviens pas pour jouer, répondit le chevalier en fixant sur lui un regard de feu : je reviens pour que tu sauves mon frère. — Moi ! reprit Rousteau, qui conservait tant de ressentiment contre Ernest de Chaville qu'il ne se souvint plus d'abord de la proposition qu'il lui avait faite encore la veille. Laisse-donc là ton frère, et dépêche-toi de rentrer au salon avec ton trésor. — Rousteau, je ne jouerai plus, te dis-je ; mais je te somme de tenir ta promesse : sauve mon frère, voici de l'or ! — Diable ! combien as-tu là-dedans ? demanda-t-il en soupesant le chapeau que Robert ne lui abandonna pas entièrement. — Soixante-dix à quatre-vingt mille livres, je ne sais pas au juste : je te les remettrai aussitôt que mon frère sera libre. — Il est bien tard ! murmura Rousteau, qui convoitait cette fortune et songeait aux moyens de se l'approprier sans l'avoir gagnée. Il y a là, dis-tu, soixante-dix à quatre-vingt mille livres ? nous étions convenus de cent mille. — Cent mille ? reprit le chevalier, qui ne pensa pas que cette différence pût faire une difficulté sérieuse : je donne ce que j'ai. — Je sais bien que tu ne veux pas économiser, répondit en toussaillant l'inspecteur des prisons, enchanté d'avoir un prétexte de se dédire ; mais il faut cent mille livres, ni plus ni moins : on n'en accepterait pas même quatre-vingt dix-neuf mille.

— C'est toi, Rousteau, qui me marchande ainsi la vie de mon frère ! s'écria Robert avec

une profonde indignation. — Ce n'est pas moi, mon cher, c'est la personne qui fait l'affaire : je ne suis, moi, que l'intermédiaire, et je ne retirerai de ma négociation que le plaisir de t'obliger et d'épargner un mauvais moment à ton animal de frère. — Mais puisque je n'ai pas davantage, je puis m'engager pour le reste, j'offre ma parole, ma signature... — Bah ! mon pauvre chevalier, est-ce qu'il y a des signatures et des paroles en temps de révolution ? De l'or, on ne connaît que ça. — Eh bien ! prête-moi mille louis pour parfaire la somme ? tu me les as gagnés cette nuit, pour ta part, sur les deux mille louis que j'ai perdus. — Ah ! mon cher ami, je suis désolé : pendant ton absence, je les ai reperdus jusqu'au dernier, et je n'en ai pas cinquante à ton service. — Mène-moi donc chez ce loup-cervier qui a taxé la tête de mon frère à cent mille livres ? dit Robert avec une colère sourde. — Impossible, chevalier, impossible ! c'est un des gros bonnets du tribunal révolutionnaire, et s'il croyait que j'ai disposé de son secret, il m'enverrait guillotiner pour me faire taire à l'avenir. Je ne confierais pas ce secret à mon propre frère ! — Rousteau, je t'adjure, si tu es mon ami, ou si tu prétends le devenir, je t'adjure de sauver mon frère ! — Certes, je suis ton ami et je m'en fais gloire ; mais je ne puis absolument rien sans les cent mille livres qu'on exige. — Où veux-tu que je les prenne ? s'écria Robert, dont la tête s'exaltait de désespoir. Est-il quelqu'un là-haut qui consente à me prêter ! — Tu oublies, mon cher, en quel temps nous sommes : on ne prêterait plus un décime sur la parole d'un roi. — Je ne laisserai pourtant pas périr mon frère ! oh ! ce serait un fratricide ! je me regarderais comme son bourreau ! — Tu le prends au tragique, chevalier ? Le grand malheur, quand il mourrait révolutionnairement !... Mon Dieu ! ne t'effarouche pas pour si peu de chose... Hem ! hem ! Je tousse à rendre l'âme... Tu n'entends pas tes intérêts, Robert ; car, le comte à bas, tu hérites de tout son patrimoine, et tu trouveras encore de quoi alimenter le jeu... — Le jeu, l'exécrable jeu ! disait le chevalier en se frappant le front avec rage ; c'est lui qui me fait l'assassin de mon frere ! — Allons chevalier, ne fais pas l'enfant, reprit Rousteau qui l'attirait vers l'escalier : nous te devons une revanche ! — Une revanche ! répéta Robert, que la passion du jeu venait de ressaisir ; le sort m'a été bien cruel ? — Oui, mais le sort change, et si tu avais eu de quoi continuer le jeu, mon cher, je suis sûr que tu aurais tout regagné. — Je le crois aussi !... Mais non, je ne jouerai plus, tant que j'aurai des craintes pour la vie de mon frère. — D'où te vient cette tendresse subite pour ton croquemitaine de frère qui t'a toujours traité en ennemi, et qui t'aurait fait enfermer à la Bastille, si la Bastille avait attendu son bon plaisir ? Ne t'embarrasse pas de ce qui arrivera, et lave-toi les mains... — Rousteau, tu me fais horreur, lorsque tu parles ainsi !... Conseille-moi plutôt, aide-moi. — Tu as raison, chevalier : je te conseille de compléter les cent mille livres avec lesquelles tu pourras racheter cette fichue tête... — N'achève pas, malheureux ! s'écria Robert, qui avait eu, en même temps que lui, l'idée de demander au hasard du jeu le complément de la somme nécessaire : si j'allais perdre encore ! si, au lieu de sortir d'ici avec ces trois ou quatre mille louis... — Trouve donc un autre expédient pour avoir la somme ; fais de l'or, bats monnaie, vends ton âme : il te manque mille louis. — Mille louis ! reprit avec angoisse le chevalier de Chaville, qui entendait dans les salons rouler l'or sur les tapis verts. Mille louis ! — Un quart-d'heure de fortune, et tu les auras ! repartit Rousteau qui l'entraînait toujours vers l'étage supérieur. Il ne faut qu'une carte ! Parole d'honneur ! je voudrais être de moitié dans ton jeu, car je prévois que nous ferions sauter la banque. C'est une bagatelle que mille louis ; je t'en promets trois mille. — Il est impossible que le sort me soit contraire ! disait Robert, qui n'opposait presque plus de résistance à ses hésitations et à ses remords : le ciel doit protéger un frère qui veut sauver son frère !... Mille louis ! il ne faut que mille louis, et le comte sera libre ? Mille louis ! et ma pauvre mère ne pleurera pas son fils aîné ! Mille louis ! ah ! ce n'est point assez, pour que ma revanche soit compléte... Rousteau viens !

VII

Le chevalier de Chaville n'avait pas quitté le jeu depuis le matin. Il était en proie à une sorte de frénésie qui le privait presque de sa raison,

et qui lui ôtait même, par intervalles, la faculté de voir et d'entendre : il perdait toujours, mais toujours il s'acharnait à jouer, avec l'espoir de combler le gouffre de sa perte, qu'il agrandissait de plus en plus en y jetant l'or à pleines mains. Les joueurs, qu'il avait pour adversaires, étaient d'intelligence pour le dépouiller, et procédaient fort adroitement à l'exécution de leur plan abominable, inspirés et dirigés par l'infâme Rousteau, qui s'esquiva le premier, dès qu'il vit l'enjeu de Robert à peu près épuisé ; mais celui-ci ne s'en aperçut pas d'abord et continua sans un moment de répit, à poursuivre la fortune qui l'avait tout à fait abandonné; il ne prononçait pas une parole, et ne levait pas les yeux de dessus le tapis vert où il voyait disparaître ses dernières espérances ; il exhalait de profonds soupirs, des gémissements étouffés ; il versait des larmes silencieuses qui coulaient jusque sur les cartes ; il se déchirait la poitrine avec ses ongles, en affectant de rester calme ; il s'arrachait les cheveux et se meurtrissait le visage en feignant de se recueillir la tête dans ses mains : il avait tout oublié, hormis le jeu.

Deux heures sonnèrent à la pendule du salon : le chevalier tressaillit et sembla se réveiller d'un long et pesant sommeil ; car, à l'instant même, où le timbre marqua l'heure, il avait allongé la main dans son chapeau qui lui servait de cassette, et il n'y trouva plus qu'une cinquantaine de louis ; c'était là tout ce qui restait du trésor destiné à payer la rançon de son frère ! Alors seulement il se rappela l'usage qu'il avait promis de faire de la somme mise à sa disposition par la comtesse de Chaville : il crut rêver ; il se sentit glacé d'horreur et d'effroi, comme au sortir d'un cauchemar. Quand il commença enfin à rassembler ses idées et ses souvenirs, quand il put se rendre compte de sa situation personnelle, quand il recouvra le sentiment de la vue et de l'ouïe, il reconnut qu'il était seul dans le salon, et que les quatre personnes qui avaient été ses adversaires après la retraite des autres, venaient de sortir ensemble, avant qu'il eût songé à les retenir. Il poussa un cri de désespoir, et demeura comme anéanti, en s'assurant d'un coup-d'œil que deux heures avaient sonné. Deux heures ! et son frère avait été jugé à dix ! Deux heures ! et ce jugement serait exécuté à cinq !

Il était trop tard pour donner une minute aux regrets, aux remords, à l'incertitude ; le chevalier de Chaville avait pris son parti, lorsqu'il s'éloigna de cette fatale table de jeu qui avait été le théâtre de sa ruine. La pensée du suicide ne lui revint que quand il rencontra, en serrant dans sa poche les quelques louis qu'il n'avait pas perdus, un flacon d'opium dont il s'était muni à tout hasard lors de son départ de Coblentz ; il tira ce flacon, le déboucha et l'approcha de sa bouche pour avaler le poison, sur lequel il comptait pour se procurer une mort douce et tranquille ; mais il s'arrêta et changea de dessein, honteux qu'il fut d'avoir voulu échapper ainsi aux reproches de sa conscience. D'ailleurs, il n'était pas encore fratricide, et il avait devant lui deux heures au moins pour aviser à sauver son frère, en cas que le comte fût condamné par le tribunal révolutionnaire. Il chercha d'abord Rousteau par toute la maison, qui était déserte ; les joueurs avaient disparu, et le concierge, que Robert interrogea, lui répondit, avec des formes brutalement républicaines, qu'il n'avait rien de mieux à faire que de déguerpir au plus vite. Robert ne voulut pas se commettre avec cet homme, qui pouvait le faire arrêter, et il sortit de ce coupe-gorge en maudissant l'heure où il y avait mis le pied.

Une fois dans Paris, il retrouva, sinon de l'espoir, du moins un peu de courage ; il n'avait qu'une seule idée : le salut de son frère, et, rempli de cette idée qui lui apparaissait comme un devoir sacré et inévitable, il oubliait tout, il s'oubliait lui-même, il oubliait Louise ! Il suivit à grands pas l'avenue des Champs-Élysées, puis la ligne des quais jusqu'au Pont-au-Change qu'il traversa. Trois heures allaient sonner à l'horloge du Palais-de-Justice, lorsqu'il arriva, couvert de sueur et hors d'haleine, à la grille de la Conciergerie. Canut était là qui le guettait et qui l'aborda en l'examinant d'un air sévère et irrité ; Robert ne le reconnut pas, tant il avait l'âme navrée et l'esprit troublé. — Madame la comtesse m'envoie vous chercher, lui dit Canut, qui n'augurait rien de bon de l'agitation intérieure du chevalier ; voilà quatre heures que je vous attends ! ..Eh bien ! qu'avez-vous fait ? sauvera-t-on M. le comte de Chaville ? — Ma mère t'envoie me chercher ? reprit Robert avec une espèce de stupeur. Et mon frère ? — Votre frère ? répliqua Canut en le regardant fixement. Ne

savez-vous pas qu'il doit être guillotiné à cinq heures? — Ah! fit le chevalier, qui porta la main à son front et qui s'accusa tout bas d'être l'assassin de son frère. — Hâtez-vous d'aller consoler ou rassurer madame la comtesse, car, ne vous voyant pas venir, elle est femme à vous rejoindre ici. — Empêche-la de se perdre, mon cher Canut, au nom du ciel! Retenez-la, toi et Philippe! gardez-la, veillez sur elle! — Que lui dire de son fils aîné? Ne venez-vous pas vous-même lui porter quelque bonne nouvelle? — Non, j'ai besoin de demeurer ici! reprit solennellement le chevalier. Retourne seul et dis de ma part à cette pauvre mère que ce soir elle saura ce que j'ai fait pour sauver mon frère! dis-lui qu'elle espère, dis-lui que j'ai confiance et que bientôt... — N'avez-vous pas d'ordre à me donner? répartit Canut, qui s'attendrissait en remarquant l'émotion croissante du chevalier. — Canut, je te remets en garde ma mère et Louise, mademoiselle d'Auton, tout ce que j'aime, tout ce que je laisse! — N'ayez pas peur, monsieur le chevalier, je ne m'éloignerai pas d'elles avant votre retour, et cette nuit nous partirons tous ensemble... — Tous ensemble! murmura Robert avec un serrement de cœur. Adieu, mon brave Canut! ajouta-t-il en lui serrant la main.

Le chevalier de Chaville lui serra de nouveau la main et sonna fortement à la grille de la Conciergerie. Le guichetier qui vint ouvrir lui demanda ce qu'il voulait; le chevalier répondit en tirant de sa poche deux louis qu'il remit au guichetier, étonné de ce généreux exorde que la rareté du numéraire rendait plus éloquent que tout autre. En même temps, Robert, qui trouva sous sa main la carte de civisme que Rousteau lui avait confiée, la présenta, sans mot dire, au guichetier, qui par bonheur ne connaissait pas l'inspecteur des prisons. — J'ai besoin de parler à l'ex-comte de Chaville, qui a été condamné ce matin et sera exécuté ce soir, dit Robert.

Le guichetier s'inclina en signe de soumission et alla prévenir un des porte-clés, auquel il dit quelques mots à l'oreille qui produisirent un merveilleux effet. Ce porte-clés, de brutal et d'insolent qu'il était, devint empressé, poli et presque obligeant; il conduisit, à travers les sombres corridors de la Conciergerie, le personnage qu'on lui avait conseillé de traiter avec déférence et considération. Robert, en arrivant à la porte de la cellule de son frère, demanda du vin et mit deux louis dans la main de son introducteur; celui-ci se hâta de refermer la porte, après l'avoir fait entrer, pour s'épargner des remerciments qui eussent été dangereux et embarrassants pour l'un et l'autre. Le comte de Chaville écrivait en face de la porte, et il ne se retourna pas pour voir qui entrait ainsi dans sa prison.

— Est-ce qu'on vient me chercher? dit-il sans lever la tête de dessus le papier où sa plume courait à la hâte. Je croyais que nous ne partirions pas avant quatre heures? Par grâce, un moment, que j'achève cette lettre! ensuite je serai tout à votre disposition. — C'est moi, mon frère, reprit à voix basse le chevalier, qui s'était approché sans faire de bruit : on va venir, ne me nommez pas! — Ah! c'est vous, chevalier! s'écria le comte, affectant de cacher, sous des dehors froids et sévères, l'émotion profonde que lui causait l'arrivée de son frère. Je ne vous attendais plus! — Ne vous avais-je pas promis de vous sauver?... Mais silence, voici quelqu'un. Détournez-vous pour qu'on ne vous voie pas. — Quoi! me sauver! murmura Ernest de Chaville qui avait fait d'avance le sacrifice de sa vie. Eh! comment y parviendrez-vous? — Mon frère, pas une parole! lui dit vivement Robert, qui le saisit à bras-le-corps et l'entraîna malgré lui vers l'angle le plus obscur de la prison. Restez ainsi, ne vous montrez pas : qu'on ne remarque ni votre figure, ni votre son de voix. — Robert, je vous avais pardonné, dit tout bas le comte de Chaville, touché du dévoûment de son frère : embrassez-moi. — Et moi, Ernest, je suis venu vous demander pardon! répliqua le chevalier en le serrant convulsivement contre lui-même.

— Citoyen, ne faut-il pas autre chose? grommela le porte-clés en déposant sur la table boiteuse une bouteille et deux verres. — Courage! citoyen, dit le chevalier, en déguisant sa voix et en cachant son visage qu'il collait à celui du comte : je t'apprendrai à mourir! — Vous savez, citoyens, que c'est pour quatre heures? répliqua le geôlier, qui les laissa seuls en se faisant scrupule de troubler ces derniers adieux. — Mon frère, j'ai eu des torts graves envers vous, et je me les reproche! dit, le premier, Robert, aussitôt que ce sinistre témoin les eut

quittés. — J'en ai eu aussi, mon frère, et puisque vous avouez les vôtres, je dois reconnaître les miens : j'ai été peut-être injuste, dur... — Vous m'aviez pourtant donné de bons avis, que j'eusse bien fait de suivre, hélas!.. Ainsi, cette déplorable passion du jeu... — N'en parlons plus, Robert, puisque vous vous êtes corrigé. C'est un horrible et fatal défaut qui peut conduire au crime... — Au crime! répéta le chevalier, accablé de remords et de honte. Oui; mais je me fais justice, ajouta-t-il d'un air sombre.

— Ce n'est pas votre amour du jeu que j'ai surtout déploré, chevalier, c'est votre penchant pour les idées philosophiques... — Mon frère, nous reprendrons sans doute cet entretien dans un autre lieu et dans un autre moment : ici le temps nous presse. — Ce que j'ai blâmé, ce que je blâmerai toujours, chevalier, c'est l'éloignement que vous montrez pour les royalistes... — Je vous conjure, mon frère, de ne penser qu'au sujet qui m'amène auprès de vous : il faut que je vous sauve. — Vous êtes républicain, chevalier, continuait le comte avec amertume, et tout ce que j'ai pu faire ou dire pour vous rattacher à la bonne cause n'a servi qu'à vous en écarter davantage. Vous, républicain! vous, le frère du comte de Chaville! vous, qui portez un nom si honorable, si noble, si glorieux, pouvez-vous bien vous commettre avec des jacobins, des terroristes, des brigands!... — Je ne vous contredirai pas, mon frère, et j'en passerai par où vous voudrez, mais nous n'avons pas une heure devant nous... — Je vous ai pardonné, interrompit le comte, qui se repentait d'avoir abdiqué l'air et le ton d'autorité que lui donnait son droit d'aînesse, mais sous la condition expresse que vous rentrerez dans le parti des honnêtes gens. — Mon frère, interrompit à son tour le chevalier, qui avait à cœur de couper court à ces inutiles et irritantes explications, je suis venu pour vous sauver, et vous n'êtes pas encore hors de prison! Ne mettez donc pas d'entraves à mon dessein : asseyez-vous, écoutez-moi! — Voici d'ailleurs de quoi vous empêcher d'être plus longtemps républicain, dit le comte de Chaville en choisissant sur la table un des papiers qui s'y trouvaient. Je me réjouirai du bonheur qui vous arrive, Robert, si la cause du roi acquiert un défenseur de plus... — Le bonheur qui m'arrive? répartit le chevalier, que ces étranges félicitations troublèrent et offensèrent, comme si elles eussent caché une atroce épigramme. Ah! monsieur, poursuivit-il tristement, est-ce un instant bien choisi pour vous railler de la victime expiatoire! — Il est impossible, vous dis-je, que vous restiez républicain, chevalier, en héritant de plus d'un million et du titre de vicomte! — Moi! s'écria Robert, qui ne voyait qu'une odieuse raillerie dans cet héritage chimérique; vous aurez beau faire, vous ne me dissuaderez pas de mon projet, vous ne me détournerez pas de mon devoir; il me coûtera davantage, voilà tout! — Je vous remets le testament olographe du vicomte de Chalenois, nôtre oncle, qui vous institue son légataire universel. — Moi! dit le chevalier, dont la surprise fut accompagnée d'un douloureux déchirement de cœur. Moi, légataire du vicomte de Chalenois! — Il m'a confié hier lui-même ce testament, lorsque je le trouvai dans le préau de la Conciergerie : il était condamné à mort et je l'ai vu monter dans la charrette, aussi calme que je le serais, si mon arrêt devait s'exécuter. « Je désire, m'a-t-il dit en déposant dans mes mains l'acte de ses dernières volontés, que mon neveu prenne le nom de vicomte de Chalenois et soit le continuateur de ma race; je lui recommande de continuer aussi les services que mes ancêtres et moi nous avons rendus à la royauté. »

—A présent je suis donc aussi riche qu'un aîné de famille? dit Robert avec un sourire où se peignait autant de désespoir que de dédain. — Oui, mon frère, vous êtes riche, vous êtes vicomte de Chalenois, et comme tel, vous voilà digne d'épouser la fille du marquis d'Auton. — Est-ce pour m'insulter? s'écria le chevalier, qui se leva, pâle et tremblant de colère ainsi que de douleur, mon frère, si vous saviez! — Je sais que vous l'aimez, je sais qu'elle vous aime, Robert, et je n'ai plus à prétendre à sa main; j'y renonce, chevalier. — Ah! par pitié, ne rendez pas mon dévoûment impossible!... Je suis bien coupable, mais je suis encore plus malheureux. — Eh! quoi! Louise ne vous a-t-elle pas dit que je l'avais vue? Elle m'a déclaré qu'elle vous aime... — Louise? vous l'avez vue? elle vous a dit que je l'aimais, et vous lui avez promis?... — De ne pas persister dans un projet de mariage que son père avait conçu et arrêté, sans

la consulter d'abord... — Vous lui avez promis de ne pas donner les mains à ce projet et de n'être pas un obstacle à notre union? — Eh! pouvais-je, chevalier, vous disputer une femme qui vous aime, lorsque vous avez tant fait pour me sauver la vie! — Ne dites pas cela, grand Dieu! murmura Robert, honteux d'une reconnaissance qui ne lui était pas due. — Elle m'a raconté ce que vous aviez fait, ce que vous alliez faire encore dans mon intérêt : pouvais-je ne pas être touché de tant de zèle, de tant de persévérance? Il paraît que vos démarches ont continué sans interruption pendant toute la journée d'hier, pendant toute cette nuit, et sans doute jusqu'à présent... Votre conduite a été d'autant plus belle et généreuse, que nous nous étions quittés fort mal... après une vive altercation... Oubliez-la, comme je l'ai oubliée, et ne vous souvenez que des conseils que je vous donne. — Ne m'avez-vous pas dit, mon frère, reprit Robert indécis et découragé, que vous consentiez à mon mariage? — Sous cette seule condition, chevalier, que vous abjurerez vos doctrines philosophiques et républicaines. — Ainsi, j'épouserais Louise! s'écria-t-il en se tordant les mains et en les mordant avec rage; ainsi, je pourrais être le plus heureux des hommes! — Je vous cède de bon cœur tous mes droits et je rends au marquis sa parole : il ne s'opposera certainement pas à ce que sa fille soit vicomtesse de Chalenois, et notre mère ne vous refusera pas son agrément pour une alliance digne de nous.

— Mon frère, nous n'avons que peu d'instants! interrompit Robert dont les traits avaient subi une effrayante altération et qui se faisait violence pour renfermer la douleur à laquelle son âme était en proie. Voici ce qui arrivera : tout à l'heure on va venir chercher les condamnés à mort; votre nom est sur la liste, mais vous ne paraîtrez pas à l'appel et les charrettes partiront sans vous; le porte-clés n'ouvrira pas même votre prison... — Aujourd'hui, mais demain, mais les jours suivants, il faudra bien qu'on remplisse les charrettes? — Tout est prévu, tout est convenu, continua le chevalier qui sentait ses forces morales s'anéantir en présence du sacrifice qu'il méditait : ce soir, après l'heure de l'exécution, le porte-clés vous avertira de sortir, et vous sortirez promptement, sans lui adresser un seul mot, sans répondre aux questions qu'on pourrait vous faire...

— Et vous, Robert, ne m'accompagnerez-vous pas, ou bien êtes-vous forcé de me précéder? — Dans quelques minutes, nous serons séparés, dit avec angoisse le chevalier, qui s'affermissait dans sa terrible résolution. — Séparés! répéta le comte, frappé du sens définitif de ce mot. J'aurais préféré que nous reparussions ensemble devant notre mère? — Observez avec un soin scrupuleux mes recommandations, mon cher frère; car il y va de la vie!... Mais d'abord prenez mes habits et couvrez-vous-en, tandis que je me vêtirai des vôtres... — Quoi! vous voulez que je rougisse de moi sous ce costume républicain que j'ai gémi de vous voir porter? Jamais! oh! jamais! — Vous ne le garderez qu'un moment, et, une fois dans la rue, je vous rendrai vos habits; mais ce déguisement est indispensable, puisque vous devez passer pour moi... — Et vous, Robert, vous passerez donc pour moi? répartit le comte qui eut l'esprit traversé d'un doute. — Ne vous occupez pas de moi, mon frère, dit Robert, qui se dépouillait de ses habits, avant que le comte fît mine de se prêter à cet échange. Je suis sûr qu'on ne me retiendra pas à la Conciergerie!

— Avez-vous le courage de vous montrer ainsi vêtu? disait le comte, examinant les vêtements que son frère le pressait d'échanger contre les siens : c'est ainsi que s'habillent Saint-Just et Robespierre! — Qu'importe! ces habits, je les bénirai s'ils vous aident à recouvrer la liberté. D'ailleurs, vous ne les aurez pas longtemps sur le corps et vous les foulerez aux pieds dès qu'ils ne pourront plus servir. Ernest, je vous en prie, au nom de notre mère, habillez-vous à la hâte, afin d'être prêts l'un et l'autre? — J'éprouve une invincible répugnance à prendre cette livrée républicaine, disait Ernest de Chaville en cédant à regret aux instances de Robert et en se laissant habiller comme celui-ci le voulait. N'ai-je pas l'air d'un infâme représentant du peuple? Je me fais horreur à moi-même et j'aimerais mieux me vêtir de sales haillons!

— Nous approchons de l'instant décisif, frère, dit le chevalier qui versait du vin dans les deux verres : n'allez pas faiblir et manquer de pré-

sence d'esprit ou de volonté?... Ernest! ajouta-t-il en jetant adroitement quelques gouttes d'opium dans le verre qu'il destinait au comte de Chaville, ce vin-là nous donnera de la force et de l'espoir. — Buvons au triomphe de la bonne cause, dit le comte en vidant son verre et en le remplissant de nouveau. — Mon frère, vous avez bien retenu les instructions que vous devrez suivre pour sortir d'ici? répliqua Robert, qui épiait avec anxiété l'effet de l'opium dans les yeux encore brillants et animés de son frère. — Je ferai de mon mieux, et le reste à la grâce de la Providence. Mais n'acceptez-vous pas mon toast? — Le porte-clés vous éveillera et vous invitera à vous retirer; vous ne répondrez rien et sortirez en évitant de vous montrer. — Faut-il répéter mon toast, Robert? dit le comte, qui soupçonnait son frère d'éluder cette espèce d'engagement. — Ah! j'oubliais! s'écria le chevalier, qui fouilla dans la poche de sa veste, qu'il avait fait prendre au comte sans en ôter l'or qui s'y trouvait, j'ai besoin d'une vingtaine de louis... Il vous en reste assez pour parer à un obstacle que je ne suppose pas; ayez recours à la séduction, si vous étiez arrêté ou interrogé par un guichetier, une sentinelle... — — Buvez avec moi à la bonne cause, insista le comte, à moitié endormi, en élevant son verre. — A la bonne cause! répéta Robert, qui attendait avec impatience le moment où le comte s'endormirait et qui écoutait en frissonnant rouler les charrettes dans la cour du Palais-de-Justice. Mon frère, entendez-vous?

— Robert, embrassez-moi, reprit le comte avec un élan de joie qui retarda l'invasion du sommeil contre lequel il luttait : nous sommes frères maintenant, puisque vous êtes rallié à la bonne cause, puisque vous êtes royaliste?

— Il ne s'endormira pas, pensa le chevalier, qui voyait les yeux de son frère se fermer et se rouvrir alternativement. — Nous irons en Vendée, n'est-ce pas, combattre pour Dieu et le roi! reprit Ernest de Chaville exalté par cette réconciliation qui avait eu lieu sous les auspices d'un ardent royalisme. — Silence! dit le chevalier qui lui mit une main sur la bouche, et qui étendit l'autre vers la porte avec terreur. On vient. — Embrassez-moi encore, Robert, répliqua le comte, à qui l'influence narcotique de l'opium enlevait par degrés l'usage de ses sens. C'est une réconciliation complète entre nous... C'est l'oubli du passé... c'est un pacte pour l'avenir... — Ernest, je vous recommande Louise, dit le chevalier en se penchant à l'oreille du comte, qui succombait au sommeil; protégez-la, aimez-la comme une sœur, en souvenir de moi. Et ma mère, ma bonne mère! faites qu'elle me pardonne en faveur de cette sanglante expiation. Racontez-lui comment je vous ai sauvé la vie, et à quel prix!... O mon frère! adieu, je vous abandonne sous la garde de la Providence, et j'espère qu'il suffira d'une tête à la guillotine!

Le comte de Chaville était tombé endormi, la tête sur la table : le chevalier, qui distinguait dans la prison une rumeur et un mouvement inusités, que l'arrivée des charrettes de l'exécution avait causés sans doute parmi les détenus et les geôliers, s'empressa d'achever ses fatales dispositions ; il écrivit au bas du testament qui l'établissait légataire universel du vicomte de Chalenois :

« Moi, Robert de Chaville, héritier ci-dessus qualifié, transmets tous mes droits de succession à mademoiselle Louise d'Auton, en témoignage de mon affection pour elle, et comme dédommagement de la douleur qu'elle éprouvera en apprenant ma mort qui pouvait seule empêcher notre union : je la prie seulement de rendre à madame la comtesse de Chaville une somme de cent trente mille livres que je devais employer à la rançon de mon frère et que j'ai perdue au jeu. Cejourd'hui, 2 février 1794 (vieux style) ; fait à la Conciergerie, au moment de mourir à la place de mon frère.

« Robert de Chaville. »

Il plia ce papier, sur lequel ses larmes avaient coulé en écrivant, et il le glissa dans la poche du comte qui dormait profondément. On commençait au greffe l'appel des vingt-cinq victimes qui devaient périr ce jour-là : c'était, suivant le langage des fournisseurs ordinaires de l'échafaud, la plus forte fournée qu'on eût encore offerte en spectacle au peuple du faubourg Saint-Antoine.

— Grand Dieu ! pourvu qu'il s'éveille ! se dit Robert avec une poignante inquiétude : pourvu que je ne meure pas inutilement !

On appela dans les corridors *Ernest Chaville*, et ce nom, répété de voûte en voûte par des

voix lugubres ou plaintives, retentit comme une sentence de mort dans le cœur de Robert : il chancela et resta incapable de faire un pas en avant, quoiqu'il entendît les verroux de la porte gémir et les clés tourner à grand bruit dans la serrure. Un frisson glacial courait par tous ses membres, et il sentait comme un bras de fer qui le tenait enchaîné. Le sacrifice qu'il allait accomplir lui paraissait sous des couleurs effrayantes, et l'image de Louise se dressait devant lui pour lui défendre de passer outre. Il se leva pourtant d'un bond et s'élança vers la porte qui s'ouvrait.

— On demande Ernest Chaville ! dit le guichetier, ôtant son bonnet en l'honneur des deux louis qu'il avait reçus pour une bouteille de vin. Condamné ! ajouta-t-il d'un air goguenard, en se trouvant face à face avec Robert, qui lui indiquait du geste la personne endormie et assise devant la table : est-ce que tu nous laisses ton ami en ôtage? tu comptes peut-être revenir ici et retrouver ce citoyen qui n'est pas venu chez nous pour dormir? — Ne le réveille pas, citoyen ! reprit à voix basse Robert de Chaville, qui mit tout ce qu'il avait d'or dans la main du porte-clés : c'est un ami chaud et dévoué ; il ne veut pas absolument qu'on m'emmène, et s'il ne dormait pas, il ferait quelque esclandre qui tournerait mal pour lui, tout républicain qu'il soit : tu comprends que je ne me soucie pas d'être troublé. dérangé dans mon dernier quart-d'heure? j'ai besoin de toutes mes forces pour mourir ! — Je ne puis le laisser là-dedans que jusqu'à sept heures, repondit le porte-clés émerveillé et joyeux du prix considérable qu'on attachait à un si léger service : nous attendons, de la Force et des Madelonnettes, une charretée de nouvelles têtes. — Soit ! jusqu'à sept heures : tu l'éveilleras alors avec quelque ménagement et tu le conduiras toi-même au premier guichet ; car il a bu plus que de raison pour se consoler, et son vin ne sera pas cuvé après ce sommeil-là. — Oh ! c'est un petit coquin de vin qui fait des siennes, mais si mon vin est fort le citoyen a la tête faible... — Ainsi je compte sur toi et je voudrais te mieux payer ; mais tu as eu mon reste, le reste de cinq mille louis ! ajouta-t-il en serrant les poings avec rage : j'ai tout perdu, tout, malheureux ! — Cinq mille louis ! répéta le geôlier qui venait de refermer la porte sur le comte de Chaville : combien ça fait-il en francs ? — Citoyen, reprit vivement le chevalier en se rendant au greffe, garde-toi de lui dire où je vais !

Après les formalités ordinaires de la sortie des condamnés hors de la Conciergerie, formalités qui durèrent un siècle au gré de Robert de Chaville, on l'appela encore, sous le nom de son frère pour monter dans la charrette : au moment où il passait du guichet dans la cour du Palais, qui était pleine de peuple, il aperçut, parmi la foule, Canut qui leva les yeux au ciel et joignit les mains en poussant une exclamation de surprise et de douleur ; Robert lui répondit en posant l'index sur la bouche, pour lui ordonner de se taire, et en lui adressant un adieu noble et solennel, avec la main. Canut s'approcha et s'empara de cette main qu'il baisa en pleurant : les gendarmes le repoussèrent à coups de crosses de fusil.

— A ma mère ! s'écria le chevalier en mettant la main sur son cœur ; à mon frère ! à Louise !

Les charrettes, qui étaient remplies, s'ébranlèrent aux cris et aux applaudissements d'une hideuse populace.

Pendant le trajet du Palais à la barrière du Trône, Robert de Chaville resta sans mouvement, la tête cachée entre ses mains ; lorsque la charrette s'arrêta au pied de l'échafaud, il entendit, à côté de lui, une toux sèche et redoublée qui le fit tressaillir, en évoquant dans sa mémoire les terribles souvenirs de la nuit précédente ; il recula d'horreur, avant d'avoir reconnu le condamné assis près de lui.

— Robert ! s'écria ce condamné qui venait de l'envisager pour la première fois. — Rousteau ! reprit le chevalier de Chaville en lui tournant le dos avec mépris : misérable !... — C'est ton or qui m'a mené là, répliqua Rousteau que les aides de l'exécuteur faisaient descendre le premier. je t'avais dépouillé, on m'a dépouillé à mon tour ; mais un jugement du tribunal révolutionnaire est plus expéditif que le jeu... Hem ! hem ! il y a à de quoi guérir ma toux !... Et toi chevalier, que viens-tu faire ici? tu n'as pas été jugé ni condamné? as-tu pris la place de ton frère? ah ! — Tu le sauras en enfer ! interrompit Robert qui lui appliqua la main sur les lèvres, comme un bâillon, et qui l'empêcha de faire aucune révélation, pendant qu'il le forçait à monter devant

lui les dégrès de la guillotine. Citoyen exécuteur? dit-il au bourreau, en continuant de fermer la bouche de Rousteau : voici un brigand qui veut parler au peuple et qui se flatte de le soulever contre la Convention : hâte-toi de le réduire au silence, avant qu'il ait insulté la République et la loi. — Il vous trompe ! il vous trompe ! criait Rousteau entre les mains des aides et jusque sous le couperet, ce n'est pas l'ex-comte de Chaville, l'aristocrate, le conspirateur, le royaliste, c'est son frère !...

CONCLUSION.

La comtesse de Chaville, le marquis d'Auton et Louise étaient réunis, attendant le retour de Canut et de Philippe, qu'on avait envoyés, depuis quatre heures de l'après-dînée, à la Conciergerie, pour connaître le sort du comte de Chaville. Huit heures sonnèrent : la comtesse poussa un gémissement, le marquis fit un geste désespéré, Louise fondit en larmes. On criait dans la rue, sous les fenêtres de l'hôtel, la liste des guillotinés du jour.

— Sans-culottes, mes amis ! disait le crieur facétieux qui cherchait à exciter la curiosité des passants : vous verrez la belle besogne que madame Guillotine a faite aujourd'hui ! elle a gentiment carressé la nuque des aristocrates, qui ne se plaindront plus d'être enrhumés dû cerveau Voici les noms de ces particuliers, très connus dans Paris en qualité de conspirateurs, de suspects ou d'émigrès, gens sans têtes, domiciliés présentement à Clamart : le ci-devant marquis de la Guiche, le ci-devant comte de Chaville etc...

La comtesse s'évanouit. En ce moment, Canut arrivait avec Philippe, soutenant, portant presque dans leurs bras le comte de Chaville, qui n'était pas encore tout-à-fait éveillé et qui ne se souvenait de rien.

— Robert ! s'écria mademoiselle d'Auton qui comprit tout : il est mort !...

— Guillotiné ! murmura Canut.

PAUL LACROIX.
(Bibliophile Jacob).

LA FAMILLE DE FRÊNES

Les anciens élèves du collège Charlemagne, durant la période universitaire 1820-1828, se souviennent encore, sans doute, de deux collégiens qui se nommaient Henri de Frênes et Georges Philips ; Henri appartenait à une des maisons les plus honorables de la noblesse française ; Georges était le fils unique d'un riche baronnet d'Ecosse, membre de la chambre des communes. On avait adressé, on avait recommandé le jeune Philips, en l'envoyant dans un collége de Paris, à la surveillance officieuse, à l'amitié, aux soins paternels de M. le comte de Frênes : il n'y eut qu'un enfant gâté de plus dans l'intimité d'une noble famille.

Au collége Charlemagne, où ils entrèrent le même jour, pour s'asseoir sur les bancs de la même classe, Georges et Henri devinrent aussitôt les deux meilleurs camarades, et les camarades les plus heureux du monde ; tous les petits collégiens enviaient le bonheur de ces nouveaux condisciples fêtés, choyés, caressés, l'un par un ami qui était son père, l'autre par un ami qui était son protecteur.

Lorsque M. de Frênes se promenait dans le jardin du collége, bras dessus bras dessous avec ces deux aimables enfants, tous les espiègles de la récréation saluaient le bienveillant visiteur, qui avait toujours des friandises ou des sourires ; lorsque madame de Frênes se glissait dans le parloir du collége, les vauriens innocents, qui en étaient déjà à leurs humanités, ne manquaient jamais de la suivre des yeux et de la trouver bien jolie, bien belle !

Les anciens élèves de Charlemagne se rappellent aussi, j'en suis sûr, les triomphes universitaires de Georges et de Henri à la distribution des prix de l'année 1828 : ils obtinrent, en se les partageant, toutes les couronnes du concours de philosophie ; leurs noms couronnés furent accueillis par des applaudissements, par des

hurras d'enthousiasme qui étaient un dernier hommage et un dernier adieu de leurs camarades. Les deux lauréats s'en allèrent embrasser madame de Frênes : ils déposèrent à ses pieds le double poids de leur gloire, gloire charmante qui ne coûtait rien à personne; la comtesse détacha les plus belles fleurs de son bouquet pour les offrir, en pleurant à force d'orgueil, aux deux amis, aux deux collégiens, que l'on applaudissait encore... En ce moment, les bravos retentirent avec un nouvel éclat dans la glorieuse enceinte de la Sorbonne : cette fois, je l'imagine, ils s'adressaient à la bienheureuse mère qui prodiguait à deux enfants des baisers, des larmes de joie et des fleurs.

Georges Philips fut rappelé à Londres, où l'attendaient le dernier embrassement et le dernier soupir de son père; il revint à Paris, l'année suivante, libre, riche, millionnaire, et l'affection de nos deux amis continua chaque jour de plus belle : avec eux, du moins, l'amitié de collége n'était pas un mensonge ridicule; à vingt ans, ils se sentaient bien heureux de retrouver dans le monde un dévoûment mutuel qui avait commencé sur les bancs de l'école.

Georges Philips n'était content de lui et des autres que dans l'intimité de la famille de Frênes : il se plaisait, du matin au soir, aux causeries brillantes et sérieuses du vieux gentilhomme; il raffolait du caractère loyal, du cœur excellent et de l'ardente imagination de Henri; il adorait l'esprit distingué de madame de Frênes, ses manières grandes, simples et affables, sa vertu toujours modeste, sa beauté noble et tranquille, quelquefois un peu triste, un visage qui rappelait à merveille la royale figure de Marie-Antoinette; Georges disait souvent à madame de Frênes, qui avait eu pour lui une tendresse presque maternelle :

— S'il m'était possible d'oublier, en vous voyant, le respect que l'on doit à une mère, je trouverais encore pour vous, au fond de mon âme, l'affection si vive, l'amitié si tendre que l'on doit à une sœur.

— Grand merci! mon jeune frère, lui répondait en souriant la comtesse.

Entre nous, madame de Frênes, à l'âge de trente-cinq ans environ, ressemblait, dans toute sa gracieuse personne, bien moins à la mère qu'à la jolie sœur de son enfant, j'allais dire de ses deux enfants.

L'orage politique de 1830 passa d'abord, sur la maison calme et silencieuse de M. le comte de Frênes, sans trop se faire sentir dans la vie privée de ce paisible royaliste; il n'avait accepté aucune place durant la restauration; il n'avait joui d'aucune faveur officielle; il n'avait jamais frappé à la porte des antichambres de la cour; il plaçait depuis vingt ans toute sa gloire, tout son bonheur, dans les joies intimes de son ménage : une révolution n'avait rien à toucher, rien à déranger, rien à gâter dans le logis d'un honnête homme; un peu plus tard cependant, le ricochet d'argent de la crise financière de 1830 atteignit et brisa le coffrefort de M. le comte de Frênes; le gentilhomme s'exécuta de la meilleure grâce; il perdait en un jour, en un clin d'œil, sa fortune tout entière : il n'osa se plaindre de la pauvreté, qu'en songeant à son fils et à sa femme.

Les amis de la veille devinrent, pour la famille de Frênes, les indifférens du lendemain, c'est vrai; mais Georges Philips demeura là, toujours empressé, toujours dévoué, toujours à l'épreuve; la volière n'était plus brillante et dorée : quelques ingrats, de vilains oiseaux de passage, s'envolèrent bien vite; mais Georges les vit disparaître sans penser à les suivre; seul, dans la volière abandonnée, Georges s'y trouva plus libre, plus content, plus heureux qu'il ne l'avait jamais été peut-être, et l'oiseau fidèle y resta.

La famille de Frênes était à peu près ruinée : Georges Philips chercha, dans les ressources les plus délicates de son esprit, une secrète façon de l'enrichir à la hâte, du soir au lendemain, à grands frais de dévoûment et d'amitié; le moyen qu'il cherchait dans le génie de son cœur, n'était pas facile : comment offrir quelque chose à ceux qui ne veulent rien recevoir? Comment s'y prendre pour prêter une nouvelle fortune à des amis malheureux qui ne daignent pas l'emprunter? Comment faire, pour obliger à être riches des pauvres qui se drappent orgueilleusement dans leur pauvreté?

Un matin, madame de Frênes reçut par la poste, sous une enveloppe cachetée de noir, une somme de cent mille francs en billets au porteur de la ville de Paris; un anonyme écrivait à la comtesse, à propos de cet envoi magnifique :

« Je vais mourir, et j'ai besoin de me récon-

ciller avec Dieu : veuillez m'aider à réparer une grande faute, madame, en acceptant les misérables chiffons de papier que je vous adresse ; votre père, que j'ai volé autrefois, me pardonnera dans le ciel ! »

La comtesse ne se laissa prendre ni à la mort prochaine de ce mystérieux voleur, ni à la restitution de cet argent volé à son père ; seule avec Georges Philips, qui venait lui faire sa première visite de chaque jour, la comtesse lui dit, d'une voix tremblante et les yeux mouillés de larmes :

— Je vous parle, enfin, Georges... Vous vivez encore, et j'en suis toute ravie, quoique je pleure en vous revoyant ! Tenez, Philips, reprenez ces *chiffons de papier* qui valent une fortune, et qui vous appartiennent, j'en suis sûre...

— Madame...

— Qui vous appartiennent, monsieur !... répéta la comtesse du ton le plus sévère. — Georges, reprit-elle bientôt en lui souriant, je n'en dirai rien à mon mari : je ne veux point l'affliger par la tristesse d'une humiliation ; Georges, ayez pitié de nous, désormais : nous avons été riches... à quoi bon nous apprendre sans cesse que nous ne le sommes plus ?...

Georges Philips en fut encore pour ses frais d'invention, et pour l'horrible douleur d'avoir vu pleurer madame de Frênes !

Georges s'avisa plus tard d'une pensée bien simple, bien naturelle : il dit à son ami de collége, à son frère, en lui reprochant l'obstination et la fierté de sa famille :

— Henri !... l'orgueil a essayé de faire de nous des amis véritablement ridicules, des amis selon le monde, selon l'égoïsme... des amis qui ne s'aiment pas ; je suis furieux !...

— Pourquoi ?

— Parce que je suis riche, et parce que tu es pauvre !

— Est-ce ma faute ? Georges.

— Est-ce donc la mienne ?

— C'est la faute du hasard.

— Le hasard se corrige, et je me suis promis de le corriger, coûte que coûte, dans l'intérêt de ton avenir... dans l'intérêt de ta mère, que tu aimes tant ! Henri, je ne songe plus à t'enrichir de la moitié de ma richesse ; je t'aiderai seulement à devenir riche... Le veux-tu ?

— Non !

— Ah ! malheureux... si tu avais dans ton esprit la raison d'un homme, et dans ton cœur le dévoûment d'un ami, notre discussion ne serait pas longue : en pareil cas, l'un apporte sa richesse dans la communauté amicale, et l'autre se hâte d'y mettre sa pauvreté ; ils mêlent tout ensemble, le bien et le mal, les rentes et les dettes, la fortune et l'indigence, et ils partagent à la façon fraternelle des amitiés d'autrefois !...

— Et si mes dépenses deviennent considérables, grâce à ton dévoûment prodigue ; si, connaissant mes véritables ressources, le monde me demande un compte public de ma richesse apparente, que répondrai-je à ses questions ?

— Tu lui répondras sans hésiter : Je n'ai rien... c'est vrai ; mais Georges Philips a quelque chose, et j'en use.

— Singulière réponse !

— Réponse sublime, mon cher, dans la bouche d'un honnête homme !

— N'en parlons plus, Georges...

— Adieu donc, Henri, et que le ciel te pardonne les plaintes secrètes, les regrets du cœur de ta mère ! Adieu.

— Où vas-tu, Georges ?

— Je pars... je quitte Paris dans une heure, et la France bientôt, je l'espère ! Je voyagerai à travers le monde, en maudissant la sottise et la vanité de mes meilleurs amis !

Ce qui se dit encore, ce qui se passa dans cette discussion d'Oreste avec Pylade, Dieu le sait ; mais Georges Philips ne songea plus à voyager à travers le monde, en maudissant la faiblesse orgueilleuse de ses amis : il continua de vivre dans l'intimité de la famille de Frênes, et, chose étrange ! Henri consentit à ramener la fortune dans l'humble maison de son père.

Grâce à des affaires fabuleuses, à des opérations de bourse fantastiques, imaginées par la discrète amitié de Georges, au profit de son pauvre ami de collége, Henri ne tarda point à devenir riche : il se crut le droit de rendre à son père les habitudes de son ancienne opulence ; il rendit à sa mère les brillantes superfluités qu'elle avait perdues sans se plaindre ; il racheta, au prix d'un sacrifice énorme, une terre patrimoniale, le théâtre des jeux de sa première jeunesse, la plus jolie maison de plaisance du jardin de Ville-d'Avray, Georges n'avait rien oublié de ce qui plaisait autrefois à la comtesse.

et ses fidèles souvenirs rappelaient à la mémoire de Henri tout ce qui devait plaire encore aux yeux, aux idées, aux sentiments, aux moindres caprices de madame de Frênes.

Un malheur n'arrive jamais seul; mais, en revanche, il n'y a guère que le premier bonheur qui coûte! En 1831, le comte de Frênes fut mandé, à sa grande surprise, dans le cabinet du ministre des affaires étrangères : il lui fallut entendre, à bout portant de flatteries, l'éloge de son nom, de son patriotisme et de son talent; le ministre lui parla des intérêts de la France, de l'avenir d'une dynastie nationale qui avait besoin de tous les honnêtes gens de bonne volonté; enfin, il lui proposa une mission diplomatique en Allemagne, une mission honorable et difficile : le comte de Frênes, pressé, entraîné par les paroles ministérielles, accepta l'honneur de se dévouer encore à son pays; le nouveau diplomate quitta le ministère, sans avoir deviné que les puissantes amitiés de Georges Philips avaient passé par là pour le servir.

Le voyage politique de M. de Frênes devait durer cinq ou six mois : la comtesse exprima dès ce moment le singulier désir de se retirer, durant l'absence de son mari, dans le château d'une vieille parente, au fond de la Touraine; le blâme et la contradiction ne manquèrent pas à ce vilain projet de madame de Frênes.

— Vraiment! lui disait Georges, il vous plaît donc de me séparer de mon ami, de mon frère, dont le devoir est de vous suivre?

— Maman, disait Henri, si nous abandonnons ce pauvre Philips, il redeviendra tout à fait Anglais... il mourra d'ennui! Maman, je te demande grâce pour Georges... restons à Paris.

— J'approuve notre fils, madame, lui disait M. de Frênes; à quoi bon se reléguer dans un cloître de verdure?... C'est un véritable couvent que le château de notre vieille et dévote parente! S'il vous sied de vivre à la campagne, vous passerez la belle saison sous les ombrages de Ville-d'Avray avec Henri, avec Georges... n'est-il pas pas vrai, mes enfants? — Allons! c'est convenu, continua le gentilhomme en baisant la main de sa femme; madame la comtesse, qui est bien la personne la plus capricieuse du monde, consent à nous pardonner... son caprice.

Quinze jours après le départ de M. de Frênes pour l'Allemagne, la comtesse, Henri et Philips s'installèrent dans la maison de plaisance de Ville-d'Avray.

Cette habitation était admirable : elle avait tout ce qu'il faut, selon moi, pour plaire aux gens heureux, quand ils se contentent de ce que l'on appelle le bonheur ignoré. La semaine tout entière appartenait à la comtesse et à nos deux amis; le dimanche seulement, les riches Parisiens du voisinage accouraient dans les salons de madame de Frênes; ce jour-là, par extraordinaire, les passants et les bruits du monde venaient troubler le vaste silence de cette délicieuse solitude.

Je vous l'ai déjà dit, madame de Frênes, en dépit de son âge, trouvait le moyen d'être jolie et charmante; dans le monde parisien, sur le théâtre de la mode, la comtesse ne manquait ni de frivolité, ni de coquetterie, et malgré sa vertu modeste, elle avait paru s'enorgueillir, plus d'une fois, du dernier éclat, des derniers beaux jours de sa brillante jeunesse.

Il n'en fut point ainsi dans la solitude de Ville-d'Avray : madame de Frênes oublia qu'elle était jeune encore, et bien gracieuse, et bien belle; elle essaya de se montrer grave, tout à fait raisonnable, dans ses propos, dans son maintien, et jusque dans les futiles ajustements de sa toilette; elle s'efforça de se vieillir, afin de n'être plus une jolie femme... afin de n'être plus qu'une mère!

Dans les scènes de la vie privée que je raconte, les personnages ne faisaient que babiller quand ils étaient trois; ils ne savaient que se contraindre et que se taire quand ils étaient *deux*, ces deux personnes, toujours embarrassées, toujours silencieuses, étaient madame de Frênes et Georges Philips; en tête à tête dans le salon, dans le jardin, dans le parc, Georges et la comtesse échangeaient un triste sourire, et un regard plus triste encore; ils se parlaient peut-être, mais bouche close, avec la pensée, avec le cœur, et ils attendaient, pour donner des paroles à leurs lèvres, la présence et le premier mot de Henri.

Un soir, Henri sortit précipitamment du salon, pour aller gronder la gentille femme de chambre de sa mère, mademoiselle Justine, qui avait eu l'impertinence de tuer, en la cueillant, une fleur destinée à ne mourir que le lendemain.

— Georges Philips resta seul avec madame de Frênes et tout près d'elle sur un canapé; suivant leur mystérieuse habitude, ils cessèrent de parler aussitôt, mais non pas sans doute de sentir et de penser : leur silence, qui disait assurément quelque chose, avait je ne sais quoi de profond et de solennel; à la fin, pourtant, les deux voix amies se firent entendre :

— Monsieur Georges demanda la comtesse, quel est ce joyau, cette médaille en or que vous appliquez tout doucement sur votre oreille?

— C'est une montre, madame.

— Une montre qui ressemble à une pièce de monnaie?

— Vous souvient-il des triomphes universitaires de votre fils Henri en 1828, à la distribution des prix de la Sorbonne? Ce jour-là, nous reçumes de vous, madame, des fleurs d'abord, puis des baisers, et puis un doublon d'Espagne pour les premiers menus-plaisirs de notre indépendance : j'ai dédoublé cette pièce de monnaie, madame; j'en ai fait faire une jolie montre, que je conserve comme une relique précieuse; depuis trois ans, oui, depuis trois ans!... lorsque je souffre, lorsque je me sens mourir, j'approche ce talisman de mon oreille : j'écoute marcher les heures... Dans chaque mouvement de cette montre, il me semble surprendre chaque battement de mon cœur... et alors, malgré moi, je me sens revivre!... Quelle sotte idée, n'est-il pas vrai, madame, quelle folie!

Henri de Frênes reparut au même instant dans le salon.

Un jour de la semaine suivante, Henri, qui était un chasseur infatigable, obligea ce vilain paresseux de Georges à l'accompagner à la chasse : Philips essaya, bon gré mal gré, d'armer son fusil, et soudain l'éclat d'une capsule effleura son visage... Il prit un mouchoir dans la poche de sa veste, et ce mouchoir, bien fin, bien coquet, bien riche, brodé comme le mouchoir d'une femme à la mode, portait les armes et les initiales de madame la comtesse de Frênes...

— Ce mouchoir est à toi, Georges? lui demanda Henri... Non, car voilà notre chiffre et notre couronne!

— Je me suis donc trompé, hier au soir, dans le salon, dans le jardin... répondit Philips en rougissant.

— Donne-le moi, Georges, et prends le mien... Il sera toujours assez bon pour essuyer une goutte de sang!

De retour au château, à l'heure du dîner, Henri se mit à dire à sa mère, le plus naïvement du monde :

— Maman, voici un de tes beaux mouchoirs que tu as oublié dans le jardin, sans doute, et que Georges vient de me rendre.

Dans la soirée, Georges Philips parla, pour la première fois, d'une affaire importante qui le condamnait à passer quelques jours à Paris; il avait résolu, disait-il, de partir dès le lendemain, pas plus tard...

Le lendemain, à quatre heures, au lever du soleil, Henri de Frênes entra vivement dans la chambre de Georges : il n'y trouva personne... et certes! Philips n'avait pas dormi dans cette chambre.

Henri descendit au salon : une des issues de cette salle conduisait à l'appartement de madame de Frênes; il s'assit dans un fauteuil contre le battant de la porte, et il me semble qu'il avait une épée à la main.

Bientôt un léger bruit se fit entendre : on marchait bien lentement, à petits pas, sur la pointe des pieds... Celui qui marchait ainsi, comme un voleur ou comme un amant, se hasarda jusque sur le seuil du salon, et Henri, pâle, blême, furieux, se releva de son siége les bras croisés sur sa poitrine, et les regards fixés sur les yeux de Georges Philips!...

— D'où sortez-vous? balbutia Henri.

— Je sors... répondit en tressaillant le malheureux Georges, je sors... de la chambre de Justine!....

— Je le sais!... Vous ne pouvez sortir que de la chambre de cette femme... Eh bien! moi aussi, je l'aime!... Justine a été ma maîtresse... Je suis encore amoureux de cette fille... Vous me l'avez enlevée... Elle m'a trahi, et je vous hais!... Me comprenez-vous?

Georges Philips comprit aisément le mensonge sublime du fils de madame de Frênes.

— Vous êtes un lâche! continua Henri en saisissant la main de son ami de collége.

Georges n'eut pas la force de lui répondre.

— Vous êtes un misérable... et votre châtiment commence!

Henri souffleta la figure de Georges, et le patient ne répondit pas davantage.

— Vous êtes un infâme... A genoux devant moi!

Georges s'agenouilla sans mot dire.

— Maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous battre... Il faut que je vous tue, et Dieu m'est témoin que je vous tuerai!

Cette fois, Georges eut le courage de lui répondre; il dit à son ami, qu'il aimait encore :

— Tuez-moi, Henri!...

Les apprêts du combat ne furent pas longs; on se glissa dans le parc, et les deux adversaires se mirent en garde.

— Henri! s'écria tout à coup Georges Philips, nos armes ne sont point égales... Votre épée ne vaut pas la mienne... Votre défense est impossible!

— Mon épée saura bien vous attaquer et me défendre! répondit Henri; c'est une arme qui doit me porter bonheur.

— Pourquoi? lui demanda Georges.

— Parce que c'est l'épée de mon père!

Il y avait, dans ces paroles de Henri, un secret et cruel reproche pour l'amant mystérieux de la comtesse. Quoiqu'il eût affaire à son ami de collége en personne, à la distance d'une épée, Georges Philips s'imagina qu'il allait se battre contre M. de Frênes lui-même.

Georges était brave, et pourtant il se prit à trembler; il était amoureux, il était aimé sans doute, et il se prit à pleurer en se souvenant d'une femme; il était le plus adroit, le plus habile tireur de l'école de Grisier, et l'on eût dit, en un pareil moment, qu'il avait oublié la première, la plus simple leçon de son maître; le trouble, l'émotion, la maladresse et les larmes de Georges semblaient ajouter quelque chose de terrible à l'ardeur de son adversaire : l'épée du comte de Frênes fut inexorable, aux mains de son enfant, et le pauvre Georges fut tué.

Au même instant, je ne sais quel bruit, quel cri étouffé, quel tressaillement douloureux se fit entendre, au fond d'un massif de verdure... Oui, le duel avait eu peut-être un témoin!

— Mon Dieu! murmura l'innocent meurtrier de Philips, en rejetant bien loin son épée; mon Dieu! pardonnez-moi... J'avais tout oublié... Je n'ai plus songé qu'à l'honneur de mon père, et je l'ai vengé!

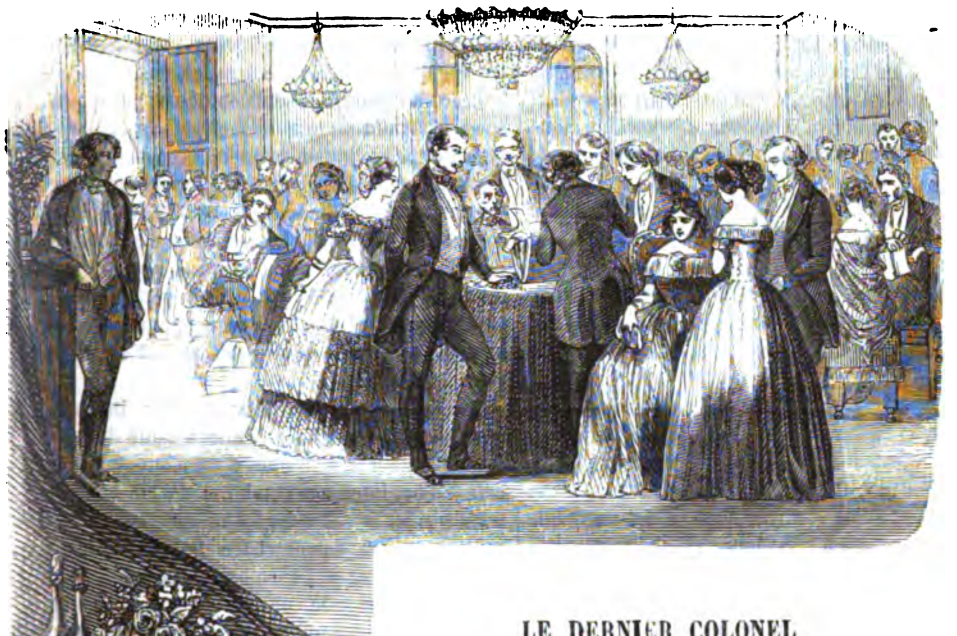
— Et votre mère?... cria soudain une voix désespérée; Henri, avez-vous songé à votre mère?

— Non! répondit Henri...

Et le malheureux vengeur s'agenouilla, comme un coupable, aux pieds de madame de Frênes.

Quelques heures plus tard, il y avait deux morts dans le salon de la comtesse, à Ville-d'Avray : un jeune homme qui venait de perdre la vie dans un duel, et une femme qui venait de perdre la raison dans un regret, dans une horrible douleur; je disais bien : deux morts.

Louis Lurine.



LE DERNIER COLONEL

AVANT-PROPOS.

Ceux qui, dans le courant des années 1836 et 1837, fréquentaient un certain monde qu'il serait peut-être dangereux de fréquenter longtemps, se souviennent d'avoir rencontré un personnage assez extraordinaire dans sa manière de vivre et dont les aventures n'ont pas manqué d'éclat. On le nommait le colonel Florimond. Évidemment il s'était donné ce nom de guerre; on le pensait ainsi alors, et la suite de ce récit prouve qu'on avait deviné juste.

Quant à moi, étant mêlé accidentellement à un épisode de la vie du colonel et ayant obtenu de lui la permission de raconter ce que j'appellerai le dénouement de son drame, je crois devoir établir mes réserves auprès du lecteur. Ma déclaration de principes n'aura que deux lignes. N'est-ce pas déjà trop? et quoi de plus ennuyeux qu'une déclaration pareille? Mais il est question, et beaucoup question de JEU dans ce récit; je m'adresse donc au bon esprit des gens qui en ont, en protestant de mon profond éloignement pour le jeu en général et les joueurs en particulier. Ceci posé, il me sera permis de commencer un récit qui aurait peut-être éveillé tout d'abord quelque défiance chez les âmes délicates. Si ce préambule est inutile, il est du moins poli, et en bonne compagnie il est encore d'usage de saluer en entrant.

I

Au mois de janvier 1837, une des plus *dangereuses* maisons de Paris était, je suis loin d'en disconvenir, cet hôtel Frascati, situé à l'extrémité de la rue Richelieu; maison *rouge* et *noire* comme l'appelait un de mes amis, et dont on sortait toujours avec la résolution bien prise... d'y revenir.

Par une froide nuit de janvier, me trouvant donc à Frascati, je ne sais trop comment, entre minuit et une heure du matin, j'allai m'établir pour sommeiller dans un large fauteuil près de

la cheminée du petit salon vert. Un homme passa et me heurta assez rudement. Je m'éveillai et me mis sur mes jambes, très en colère, comme cela arrive à propos de rien. Le monsieur inconnu vint à moi et me dit d'un air très posé :

— Je suis vraiment fâché de vous avoir heurté.

Que repondre à cela ? *Prenez garde à ce que vous faites !* mais la chose est faite, il n'y a pas pris garde. *Exiger des excuses* ? et pourquoi ? pour une maladresse dont *il* est tout fâché et presque honteux ? cela n'aurait pas le sens commun.

Je pensai donc qu'il était convenable de répondre à l'inconnu par un de ces signes de la main qui équivalent à ces mots : Ce n'est rien ; reprenez votre chemin. Il passa dans une salle voisine. J'avais cru entrevoir en lui un jeune homme distingué. Sa figure régulière, un peu pâle, ses habits de bon goût et sans recherche de dandysme, prévenaient en sa faveur. Je retombai dans mon demi-sommeil et l'apparition disparut Au bout d'un quart-d'heure environ je fus éveillé par ces paroles prononcées d'une voix très douce, tout près de moi :

— Colonel, vous êtes bien maussade, ce soir ?

Je tournai la tête et je vis une fort belle personne, ma foi ! qui parlait à mon homme de tout à l'heure.

— Vous perdez beaucoup ? ajouta la nymphe. — Au contraire, dit le colonel, je gagne comme un *crevé*.

Expression qu'il faut accepter bon gré malgré, attendu qu'elle est technique, empruntée au dictionnaire des savants dans les *joyeusetés* de la vie, comme disait Montaigne. La belle personne se prit à sourire franchement, sans songer à cacher une petite brèche qu'elle avait à une dent, au coin de la bouche ; ce qui était vraiment regrettable, car ses dents étaient des perles. Passez-moi la comparaison ; je n'y reviendrai plus.

— Vous n'aimez donc pas le gain ? reprit-elle ? — Je le méprise, dit le colonel. — Vous aimez à perdre ? — J'ai horreur de perdre. — Et vous aimez le jeu ?... — Beaucoup, passionnément, mademoiselle.

Comme il prononça ce dernier mot en souriant, la *demoiselle* crut à une ironie sans doute ; elle lui tourna de belles épaules et s'éloigna. Le colonel laissa tomber sur moi un de ces regards de côté et du haut en bas qui décèlent de la curiosité. J'étais toujours prodigieusement étendu dans mon fauteuil. Je crus que mon homme allait m'adresser la parole. J'en avais presque du chagrin. Je fermai les yeux. Il continua sans doute à se chauffer les jambes à la cheminée. Tout à coup un cri magique me tira de ma léthargie : la *Banque a sauté* ! Le cri venait du grand salon ; il fut répété par deux ou trois cents voix dans le vaste appartement de Frascati. La foule se pressait autour de l'immense table verte.

— Qui a fait sauter la banque ?... De combien a-t-elle sauté !... — Elle a sauté de cinquante mille francs, répondit un monsieur à lunettes d'or, interrogé par un monsieur à lunettes d'écaille. — Et c'est le colonel qui l'a fait sauter ! dit une femme charmante en se frappant les mains. — Le colonel ! (dis-je à mon tour, comme si je le connaissais), mais il était avec moi, il n'y a qu'un instant, dans le salon vert. — Eh bien ! il a fait sauter la banque. — A cette distance ? sans jouer ?... — Il joue toujours de loin et de près, reprit la joyeuse fille ; il joue sans en avoir l'air. Il est charmant.

Il n'y avait pas moyen de s'approcher du colonel, qui se trouvait en ce moment accoudé sur la grande table et occupé à vérifier le nombre des billets de banque qu'on lui comptait. Un escadron de femmes, vives, folles, étourdissantes, l'entouraient d'un double rang comme le meilleur des rois. Cependant il se leva, mit son portefeuille dans sa poche, boutonna son habit, et écartant doucement des deux mains la foule des nymphes.

— Permettez, dit-il.

Et regagnant le coin du feu dans le salon vert, je le vis s'allonger dans un fauteuil, bâiller deux ou trois fois avec de grands bras étendus, pencher la tête à droite sur le dossier, fermer les yeux et s'endormir. Le jeu, un moment interrompu par ce rare accident survenu à la caisse, reprit son train naturel. On continua à payer d'un côté, à rateler des pièces d'or et d'argent de l'autre, à battre des cartes, à les tirer, à les nombrer et à recommencer trente fois en un quart d'heure ce que l'on avait fait toutes les nuits à Frascati pendant quarante ans de suite. Le colonel dormait avec cinquante mille

francs sur son cœur, ce qui ne devait pas lui donner le cauchemar; les femmes, par discrétion ou par dissimulation, ne l'entouraient plus. Les joueurs reprenaient leur *tâche* habituelle ; je crus la comédie finie et je me disposais à quitter cette mauvaise maison où vraiment je n'avais rien vu ni de trop mauvais ni de trop vertueux. Au moment de m'éloigner de la cheminée, je vis tomber de la poche du pantalon du colonel un fort beau porte-cigare qui alla rouler jusqu'au foyer. Je ramassai cette boîte, elle était en or, avec des incrustations d'émaux. Je la plaçai sur l'angle de la cheminée. Le colonel dormait si bien ! il y aurait eu de la cruauté à l'éveiller. Oui, mais la boîte aux cigares paraissait être d'un grand prix, et qui me répondait de la moralité de tous les habitués de Frascati ? Laisser dormir le colonel dans un fauteuil, déposer le porte-cigare sur la cheminée et les laisser tous les deux à la garde des dieux hospitaliers eût été au moins imprudent. Je me constituai donc le gardien du bijou autant par une secrète attraction vers l'amitié du dormeur que par mesure de sûreté. Le colonel ne tarda pas à s'éveiller. Je lui indiquai du doigt la boîte d'or placée sur le marbre ; il la saisit avec vivacité et me remercia par une légère inclinaison de tête. Je remarquai que ses joues, naturellement un peu pâles se colorèrent un moment.

— Je vous remercie, monsieur, finit-il par me dire après une minute de réflexion. Cette boîte m'est précieuse, non parce qu'elle vaut vingt-cinq louis, mais à cause d'un *fixé* qui est dessus.

Il me tendit le porte-cigare. Je m'attendais à voir le portrait en mignature d'une femme belle et sentimentale. Le *fixé* représentait un très beau cheval.

— Ah ! je comprends, lui dis-je, un de vos chevaux de bataille.

Il soupira, et laissant toujours la boîte d'or entre mes mains.

— Non pas un cheval de bataille, mais ma pauvre, ma belle jument ; une gredine que j'adorais et qui a failli me rompre les reins dix fois. L'étonnante bête ! bonne et terrible ! Enfin elle est morte. N'y pensons plus. — Vous avez pourtant l'air d'y penser beaucoup, répondis-je, en lui rendant la boîte — Cela est vrai, monsieur, il y a des souvenirs... Essayez de les fuir, ils galopent après vous. — Et celui-ci paraît avoir de bonnes jambes, dis-je à mon tour. — Des jambes ! dites des ailes. *Elle* volait, monsieur, j'aurais défié toutes ces terribles locomotives qui sillonnent aujourd'hui notre noble territoire de France.

Je pressentais une de ces histoires de braves comme il en est tant ; je la redoutais. Mais j'avais à faire à l'homme le moins bavard ; il me dit avec un tact admirable :

— Je suis assez votre obligé, monsieur, pour ne pas abuser plus longtemps de votre obligeance. Je n'ai rien à raconter. — Ah ! diable ! dis-je en moi-même, pas même une campagne ! c'est le seul de son espèce.

Deux heures du matin sonnaient à la pendule. Il était temps de sortir. Une idée me retint. Le colonel avait au moins cinquante mille francs dans sa poche. S'il allait se remettre au jeu !... Cette prévision me faisait mal, je ne sais trop pourquoi, car enfin je ne connaissais pas du tout ce personnage et sa destinée devait peu m'importer. Comprit-il mon inquiétude ? Je l'ignore, mais il me dit ces mots :

— Vous vous retirez. Je vais partir aussi.

Et il quitta le salon. Je voulais sortir après lui ; j'avais à son sujet une inquiétude vague, indéfinissable ; ma sympathie resssemblait à de l'enfantillage ; je me disais cela et pourtant je restais. Mais le colonel avait disparu et ne le trouvant plus, je quittai Frascati, ses jeux, ses ris et ses amours.

II

En ce temps-là, 1837, un homme qui sortait d'une maison de jeu à deux ou trois heures de la nuit, allait souper, avait-il gagné ou non. Il soupait d'autant mieux qu'il avait vidé ses poches, pour peu qu'il fût connu, au café Anglais ou au café de Paris, honorables et excellents établissements dignes de toute la reconnaissance d'un cœur ami de l'estomac. La première personne que je vis en entrant dans un salon du café Anglais, vous le devinez bien, ce fut le colonel, très dignement assis devant une table et mangeant comme s'il avait perdu. Je me plaçai à l'angle opposé. En province, deux personnes dans la condition où nous étions, se seraient exclamées en se retrouvant ; à Paris,

on peut vivre dix ans avec un voisin sans qu'il lui tombe dans la tête de vous demander seulement l'heure qu'il est. Je veux parler d'un voisin qui sait vivre. Le colonel soupait et ma fourchette faisait écho à la sienne de l'autre côté. Il buvait très franchement du vin de Champagne, gardant pour la virginité de la carafe, placée sur sa table, une honorable continence. Je me mis à boire aussi très résolument, ayant les mêmes principes de respect et d'abstinence à l'égard de la vertu des carafes. Notre souper dura bien une heure ; nous n'échangeâmes pas un mot, mais il paraît cependant que nous nous comprîmes à merveille. Au moment du thé, le mystérieux colonel m'envoya son porte-cigares sur une assiette par un garçon. Je pris un cigare et je remerciai avec un égal mutisme en lui envoyant par la même assiette qui lui rapportait sa boîte d'or, de magnifiques cigares de *contrebande* dont un chef de division à l'administration des douanes voulait bien me pourvoir quelquefois.

— Oh ! oh ! dit le colonel en les voyant ; je les reconnais ; espagnols ! pur sang !

Je crus encore à une histoire. Je me trompais comme un sot. Nos intelligences ne se parlaient qu'à travers les méandres vaporeux de la fumée de nos cigares. C'était donc entre nous deux à qui ne commencerait pas la conversation. Bonne habitude, et que beaucoup de gens qui passent pour très discrets devraient prendre, dans l'intérêt de nos plaisirs et de la raison. Cependant il y a de ces occasions où la parole éclate pour ainsi dire sur les lèvres. Le colonel en eut une très plausible. Un domestique en livrée entra dans le salon et dit à haute voix :

— La voiture de Monsieur est arrivée.

Le colonel cassa un verre d'impatience. La phrase paraissait pourtant bien innocente, même elle eût donné lieu à bien des convives de se rengorger et de faire la roue. Le colonel, reprenant son aplomb, répondit tout bonnement.

— Tu es un sot, tu aurais mieux fait de m'envoyer un garçon qui m'aurait parlé tout bas.

Vraiment je commençais à aimer ce caractère simple, loyal, bon enfant dans la naïveté du mot.

— Monsieur, me dit mon *partner*, à ma grande surprise, voulez-vous me permettre de vous ramener chez vous ? j'ai là deux chevaux qui aiment à courir. — Monsieur, lui répondis-je, la proposition est fort aimable. Je l'accepte. — Bien, monsieur ! Nous voilà presque de vieilles connaissances. — J'en suis fier et ravi, monsieur.

Les politesses étaient lâchées. Après l'échange des cigares, l'échange des compliments : après le feu et la fumée, les félicitations et les joies de la victoire ; c'était dans l'ordre. Cependant le colonel ne se levait pas et je restais à ma place.

— Que dites-vous de ce vin ? me demanda-t-il. — Généreux et loyal, lui dis-je, comme la fortune pour vous ce soir. — Ah ! reprit-il, la fortune, une vraie coquine ! — Même cette nuit, monsieur ? — Toujours. Elle donne et reprend : à moi ce soir, à vous demain, à un autre ensuite ; elle est à tout le monde. — Vous la tenez, jouissez-en longtemps. — Moi ? dit-il, je me moque d'elle. Je l'ai réduite, elle me sert. — M'apprendrez-vous votre secret ? — Mon Dieu, il est bien simple, répondit l'honnête colonel Ne la redoutez pas, insultez-là, maltraitez-là ; elle tourne le dos aux poltrons. — Ainsi, monsieur, pour gagner beaucoup... — Il faut beaucoup le vouloir. — Mais qui ne le veut pas ? — Vous, monsieur, dit-il en riant, vous et tous ceux qui affrontent le jeu. Il y a dans l'homme, croyez-moi, un instinct divin, c'est la volonté ; mais nous le comprimons presque toujours. — M'expliquerez-vous cela une autre fois, monsieur le colonel ? La nuit... — La nuit est avancée, n'est-ce pas ? Vous dormez donc beaucoup ? — Peu, mais bien. — Et moi, bien mal et peu, reprit-il.

Il se leva. Je l'imitai. Nous regagnâmes le perron où nous attendait sa voiture.

Arrivés à ma porte, le colonel me dit ces mots :

— Nous nous retrouverons probablement où vous savez. Dans tous les cas si vous teniez à me voir à mon logis, ce qui ne serait pas pour vous fort amusant peut-être, je suis toujours chez moi, monsieur, de trois à cinq heures du matin.

Et il me donna sa carte.

III

Evidemment j'avais rencontré un original. C'était une raison excellente pour chercher l'occasion de le revoir. Les originaux sont rares; tant de mauvaises copies courent le monde! bien des gens prennent l'originalité pour une sorte de folie. Je conviens qu'il y a des excentricités qui, poussées à une extrême limite, touchent à la manie, à la monomanie, à l'aliénation. Mais l'originalité franche, typique, contenue dans la sphère de l'esprit et du goût, n'est autre chose qu'une nature hors ligne, souvent grande, presque toujours noble et élevée. — Nous raisonnons beaucoup trop; revenons.

En rentrant chez moi, je me hâtai de lire le nom de l'inconnu. Sa carte, fort simple et fort belle, ne contenait que ce nom: Florimond; et plus bas: Rue du Faubourg Saint-Honoré, xxx. Je pensais qu'il était mieux de ne pas brusquer une visite dès le lendemain. Une carte déposée suffisait. Dans la nuit du surlendemain, j'étais à Frascati pour y rencontrer Florimond, puisqu'il ne voulait s'habiller que de ce nom-là. Il y était. Je le vis occupé à lire très attentivement un petit papier imprimé, le coude sur une table et le front dans la main. Il m'aperçut et, sans me dire un mot, il me tendit le papier qu'il avait lu. C'était une affiche de propriétés à vendre autour de Paris.

— Que voulez-vous que je fasse de cela? lui dis-je. — Rendez-moi un service; choisissez-moi, parmi ces petits châteaux, une résidence à votre goût. Déterminez mon choix; je suis bête ce soir comme un administrateur. — Mais, colonel, choisir sans avoir vu, visité... — D'après le nom, monsieur, d'après le nom. Les noms sont les êtres et les choses.

Je lui indiquai un nom du bout du doigt, au hasard.

— A deux petites lieues de Paris! dit-il; c'est bien près.. n'importe Voulez-vous venir avec moi visiter la propriété? — A cette heure-ci! lui dis-je; à onze heures du soir? — Eh bien! monsieur, ne dois-je pas vivre dans cette habitation, si je l'achète, la nuit comme le jour? Allons voir ce qu'elle est à minuit, sauf à voir ensuite ce qu'elle est à midi. J'ai là-bas mes chevaux. Vous savez s'ils vont grand train.

J'acceptai. Avant de sortir du grand salon le colonel ouvrit son portefeuille, en tira dix billets de banque, et s'approchant de l'inspecteur des jeux il l'amena au grand tapis vert.

— Monsieur, lui dit-il, voici dix mille francs. Je les joue sur le coup qui va être *taillé*. Si je gagne je joue encore dix mille francs sur la *masse* et ainsi de suite pendant cinq fois. Après cinq coups, retirez mon argent et rendez-le moi à mon retour. Je serai ici à deux heures du matin. Je m'en rapporte à votre honneur... M'avez-vous compris? — Parfaitement, dit l'employé aux jeux, un peu surpris de ce mot *honneur* jeté à son nez.

Les dix mille francs placés sur la table, le colonel sortit sans jeter un coup-d'œil en arrière. On *taillait* le coup cependant. Le coupé du colonel était fort bon et attelé de deux chevaux gris-pommelé les plus généreux du monde. La nuit était froide, mais éclairée par un magnifique clair de lune. Nous allions grand train sur la route de Versailles; nous commençâmes par sommeiller. Voyant que je ne dormais plus, le colonel me dit:

— J'essaie aujourd'hui un nouveau cocher. Je sens que sa main est sûre, prudente, exercée; il mène vite et *régulier*; nous arriverons avant trois quarts d'heure. A quoi pensez-vous? — A vos dix mille francs. — Ah! par exemple, vous avez de la bonté. — Quelle hardiesse! quelle force de caractère! — Vous vous moquez de moi; c'est un jeu d'imbécile que je joue ce soir. J'ai vu que ce niais d'inspecteur aux cartes n'avait rien à faire, et j'ai voulu l'occuper à quelque chose. Je l'ai dressé à cela quelquefois. Vous verrez avec quelle grimace contractée il me comptera de l'argent. Ces gens-là sont, à mes yeux, comme des entonnoirs qu'on forcerait à dégorger. — Regardez la campagne éclairée par la lune, le jour vaut-il cela? A cette heure tout repose dans un sommeil bienfaisant. Je m'exprime mal, n'est-ce pas? Je sens mieux que je ne dis. Il y a des gens qui disent à merveille et ne sentent rien du tout. — Vous êtes, je crois, un grand poète en action, mon colonel, lui dis-je. — Cela est peut-être vrai; mais ne m'appelez pas mon colonel. — Et pourquoi cela vous déplairait-il?...

Il hésita un moment, puis il reprit avec bonhomie.

— C'est que je suis colonel sans l'être. — Encore un mystère ! lui dis-je. — J'ai horreur de raconter, répondit-il. Je hais le narrateur et le discoureur. Cependant je ne veux pas que vous me croyiez plus mauvais que je ne suis. Je n'ai pas plus de prétention au vice qu'à la vertu. Vous saurez en quatre mots qui je suis. J'ai déjà trop parlé. — Eh bien, lui dis-je, je ferai les questions si vous le permettez. Vous ne raconterez pas ; vous n'aurez pas l'air d'un monsieur à la cheminée, entretenant le salon par le *charme de sa conversation*... — Le bourreau ! dit-il en se tordant les mains, le l'ai rencontré quelquefois, ce monsieur, et je ne lui ai pas cassé les reins ; je suis un grand misérable ! — Voyons, colonel, monsieur votre père ?... — Etait général, répondit-il la tête appuyée contre le reps de la voiture. — Sous l'empire ! — Oui. — Aimé de l'empereur, je n'en doute pas. — Vous avez raison. — Il fut fidèle et mis à la retraite ? — Oui. — A Waterloo... — Il y était et moi aussi à dix ans, j'en ai trente-deux aujourd'hui, comptez. — Vous à Waterloo, à dix ans ! alors vous avez suivi le général à Charleroi et contre sa volonté... — Oui. J'avais suivi mon père avec les bagages. — Et vous allâtes à lui au moment de la bataille... — Aux Quatre-Bras, près de la butte de Belle-Alliance. — Et il vous força à vous retirer. Il vous fit enlever de force, il vous confia à des ordonnances... — Qui m'amenèrent aux fourgons, sur les dernières lignes, en arrière. On m'attacha à un caisson. — Et le général votre père ne fut pas tué ? — Non ; ni moi non plus, probablement ! — Après la déroute, le général suivit l'empereur ?... — Jusqu'à Rochefort, et moi aussi. — Et là il reçut vos adieux et ceux de beaucoup de braves ? — De beaucoup, non ; on ne l'aurait pas permis. — Il embrassa le général ?... — Oui, et moi aussi, sur l'escalier du port, au moment de monter dans l'embarcation qui devait le conduire au navire en rade. — Et vous fûtes ému, vous colonel... — Violemment. L'empereur m'enleva de terre, je lui sautai au cou, l'embrassant sur les joues et le serrant dans mes deux bras. Je pleurais. — Et il vous dit ? — Comme il savait ce que j'avais fait à Waterloo, il me dit : Mon pauvre garçon, je n'ai rien à te laisser. Je te nomme colonel. Adieu ! — Et il s'embarqua... les larmes aux yeux. Nous pleurions tous. — Et le général votre père ? — Fut mis à la retraite. Il le désirait. Du reste, ni lui ni moi n'avons eu à nous plaindre de la Restauration. — C'est bien colonel, et depuis lors ?... — Mon père mourut quatre ans après. j'avais perdu ma mère depuis longtemps. On m'éleva chez une tante à Paris ; mon père m'avait laissé cent mille écus environ. — Que vous avez bien sextuplés ? — Au contraire, que j'ai mangés à ma majorité ; ce fut l'affaire de quatre ou cinq ans. — Et depuis lors... — Ah ! depuis il y eut bien des choses que je ne dirai pas. Vous savez pourquoi, maintenant le titre de colonel m'est resté. La parole de l'empereur équivaut bien au meilleur brevet. Le titre sans le grade, colonel sans régiment et sans avoir jamais servi, me voilà. — C'est fort singulier. Et pourquoi n'avoir pas pris du service ?... — Par la raison toute simple que la Restauration m'offrait une épaulette de lieutenant, que la Révolution de 1830 m'a offert deux épaulettes de capitaine, tandis que l'Empire m'avait fait colonel. Je n'ai jamais voulu en démordre. Cependant un jour, en 1826, m'ennuyant beaucoup chez ma tante et voulant gagner mon grade par le feu du canon, je m'échappai de Paris et j'allai jusqu'en Romalie, pour me battre avec les Turcs contre les Russes. C'était encore une manière de servir l'empereur. Je m'enrôlai en qualité de volontaire dans l'artillerie ottomane, la plus lourde et la plus grotesque de l'univers. Mais cette guerre d'esclaves contre serfs me déplut bientôt. D'ailleurs, on fit la paix. Je gagnai Belgrade, je suivis les rives du Danube ; je traversai Vienne ; je franchis la Suisse, et je rentrai en France, très étonné en arrivant à Paris, d'avoir eu la folie d'aller risquer mes bras et mes jambes pour des Turcs qui n'en sont plus, et qui se battent pour un fantôme appelé le sultan. — Vous aviez alors vingt ans ; lui dis-je, il y a bien du chemin jusqu'à trente deux. — Oh ! ma foi, ces douze années-là furent bien remplies. D'abord, j'avais ma fortune à manger et je me sentais des appétits formidables. Les premiers coups de dents des passions sont affreux... — — Vous viviez alors sans devenir amoureux ? — Je l'étais de tout Paris. — Et, à la révolution ?... Vous prîtes votre fusil contre les ordonnances ? — J'ordonnai à mes armes une stoïque immobilité. Je n'aurais jamais consenti à tirer sur un

soldat de la garde ou sur tout autre soldat français. — Comment, colonel, vous regrettiez la branche aînée ? — Je regrettais ces vieux soldats de Friedland, d'Iéna et de Waterloo (car il y en avait beaucoup dans la garde royale), je regrettais avec larmes de les voir tomber dans les rues de la bonne ville de Paris. — Nous marchons avec les événements et nous arrivons à votre vingt-sixième année ; point d'amour encore ? — Rien. Le vide. — Vos vingt-sept ans viennent de sonner. Rien dans le cœur ? — Rien. Tout dans la tête. — Ah ! la tête est prise. C'est un commencement. — Ce n'est rien du tout. Ivresse, vapeur bachique. On dort là-dessus ; le lendemain on n'y pense plus. — Diable ! nous voici à vos vingt-huit ans. Le cœur dort-il encore ? — Comme une brute. — Vingt-neuf ans, bon Dieu ! mais nous voilà presque un patriarche, et vous n'avez pas aimé ! — Si fait. — A la bonne heure ! et qui donc aimiez-vous à cet âge ? — Tout le corps de ballet des jolies femmes de l'Europe. — Allons, colonel lui dis-je, nous voici à vos trente ans ; c'est triste. Si on n'a pas été amoureux avant cet âge, le cœur se pétrifie ; c'est fini. — Qui dit cela, monsieur ? reprit-il avec animation et en me serrant le bras rudement. Qui ose dire cela ? A trente ans, au contraire, une divine et terrible passion vint me brûler tout à coup. J'avais comme un soleil dans la poitrine. — Consentirez-vous à me raconter cela ? — Oui sans doute, et en quatre minutes. Voyez comme nos chevaux vont vite. Que le récit vole et surtout le récit d'un amour heureux ou malheureux, compris ou non, partagé ou non.

IV

Voilà deux ans, me trouvant dans une honorable maison que je ne nommerai pas, un soir d'hiver, je vis dans un angle du salon la plus gracieuse femme du monde, très voluptueusement assise, presque couchée dans un immense fauteuil. Elle me parut avoir vingt ans, elle en avait vingt-quatre. Elle était fort belle, vous n'en doutez pas, bien qu'elle n'eût à mes yeux ni les épaules d'ivoire, ni les cheveux d'ébène, ni les lèvres de corail, ni les bras d'albâtre, ni les dents de perle ni les pieds d'enfant, ni la taille d'abeille, ni les yeux de jais ou de turquoise, ni rien enfin de toute cette marquetterie dont les abominables poètes et romanciers fabriquent leur manequin idéal. J'ai un mot à moi pour exprimer d'un seul coup mon enthousiasme. Elle était d'une beauté royale. L'expression n'a peut-être pas le sens commun, mais elle me plaît. Je restai bien dix minutes à regarder cette femme, si attrayante que six ou sept fats ne pouvaient sortir du cercle de son attraction. Elle répondait à peine aux niaiseries sentimentales qu'on roucoulait autour d'elle. L'encens lui était familier et odieux, par conséquent. J'ai toujours plaint sincèrement les belles statues d'ange et de vierge devant lesquelles on fait perpétuellement fumer des cassolettes de parfums ; je ne plains pas moins sincèrement les femmes *enivrées* de compliments *quintessencieux* (le mot est-il français ? je n'en sais rien ; mais je l'adopte). Je vis cette femme charmante se lever et regarder de droite et de gauche d'un air à peu près inquiet. Cherchait-elle son mari pour sortir ? j'en avais une peur horrible. Cependant elle portait une robe d'étoffe noire, des dentelles noires... j'espérais. Elle était veuve ! mon voisin venait de me l'apprendre. J'aurais payé cette certitude de tout un royaume. La noble femme, grande et fière, avec une expression de bonté indéfinissable, fit quelques pas dans le salon ; sourit à deux ou trois femmes, tendit la main à un vieux duc tout bardé de cordons, passa devant moi et sortit seule du salon. Je la suivis des yeux. Elle gagna l'antichambre, reçut des mains de son valet un manteau de fourrure qu'elle mit sur ses épaules.

— Et vous étiez déjà amoureux fou ? Le coup de foudre, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur, reprit-il sérieusement.

Et comme les grosses lanternes du coupé éclairaient aussi l'intérieur de la voiture, je vis le visage du colonel prendre une expression étrange de tristesse et de colère en même temps.

— Allons, lui dis-je, belle et terrible ! comme vous avez dit à propos du médaillon de votre porte-cigarre. — La comparaison est juste, répondit-il ; dignité à part, belle et terrible comme cette jument que j'ai pleurée l'an mil huit cent trente-cinq. — L'année de vos amours ? — Précisément. Cette magnifique bète fut bien

pour quelque chose dans tout cela. — Voyons, colonel. Trois mois après nous nous aimions avec fureur. — Qui *nous*, bon Dieu ! m'écriai-je. — Ah ! parbleu, reprit-il en souriant, je vous conseille d'en douter ; la femme et moi. — Vous avez enjambé bien des préambules ! — Fâchez-vous de cela. Ne vouliez-vous pas que je fisse passer devant vous cette longue et insipide procession d'espérances et de craintes, de ravissements et de désespoirs, de triomphes et de regrets, de serments, d'enivrements dont un scélérat de narrateur amoureux ne vous fait jamais grâce ? Remerciez-moi, monsieur, et sautons d'un seul bond en pleine victoire : j'étais au comble du bonheur.

Un jour, en entrant chez Harmance (qu'importe de savoir le titre et le nom que lui avait donné son mari trépassé ?) je la trouvai fort triste, préoccupée... elle avait pleuré. Je hasardai quelques questions. Elle sonna, fit venir sa fille (enfant de quatre ans, seul enfant qu'elle eût et elle l'adorait) et me prenant par la main :

— Tenez, me dit-elle, c'est la pensée de l'avenir de cette enfant qui me brise le cœur. — Comment, madame ! répondis-je, est-ce que je ne serai pas un père pour elle ? Est-ce qu'à nous deux nous ne suffisons pas pour la protéger ? — Oh ! oui, reprit-elle, vous êtes bon, grand, généreux, d'un si bon caractère ! — Allons donc, lui dis-je, gardez vos larmes pour des douleurs ou des malheurs ; il y en a assez dans la vie.

Et prenant la jolie petite fille dans mes bras, je la portai à la fenêtre pour lui montrer les oiseaux et les arbres du jardin. Quand je la rendis à sa mère, Harmance pleurait encore. J'avais le cœur très ému.

Ma chère âme, lui dis-je, vous avez quelque peine secrète... On vous a dit quelque chose qui vous a fait du mal. Cependant, je crois n'avoir fait aucune imprudence qui puisse vous compromettre... Votre famille, très noble et très fière, ne me voit pas d'un œil mauvais. Il est vrai qu'elle est loin de se douter... — Oui, oui, dit-elle, votre conduite est loyale, admirable... — Ne m'aimeriez-vous plus, Harmance ? — Ingrat ! — Est-ce que vous voulez que je vous quitte ? — Eh ! qui vous met cela dans la tête !... — Est-ce que vous souffrez d'une trop longue contrainte? le monde est méchant, prenez garde... — C'est bien lui qui me chagrine, mais pas dans ce sens-là... — Alors qu'avez-vous ? renoncez-vous au projet de notre mariage ? madame il sera plus digne de légitimer notre amour. Pour votre enfant, surtout il le faut.

Harmance tressaillit à ces mots. Je lui pris les mains, je la suppliai de s'expliquer. Elle pâlissait et rougissait coup sur coup ; elle tremblait, elle me faisait pitié. Enfin, après un quart d'heure d'angoisses, elle me dit ces mots avec une incroyable émotion.

— Vous savez si je vous aime ! je vous aimerai toute la vie... mais cette enfant !... (et elle me montrait sa fille) je ne suis pas riche... je suis forcée d'accepter un mariage... Vous n'avez pas de fortune.

Je me souviens que, lâchant la main d'Harmance, je me mis à rire aux éclats et que je sortis en courant comme un fou. Je traversai tout Paris sans trop savoir comment, et le soir je me trouvai chez moi, étendu sur mon lit, avec un médecin et un de mes amis près de moi. On m'avait appliqué quarante sangsues. Il me parut que je sortais d'un rêve pénible et que je respirais plus librement. Mon excellent tempérament et ma volonté congédièrent bientôt la maladie et le médecin. Huit jours après j'étais sur pied. J'avais pris l'énergique résolution de ne plus revoir Harmance avant un mois et je tenais parole, malgré les lettres les plus pressantes et les plus tendres que je recevais d'elle. Dans mes rêves, à mon réveil, le soir, le jour, chez moi, dehors, partout à toute heure, cette phrase terrible retentissait à mes oreilles comme un cri de détresse : « Vous n'avez pas de fortune ! » Je sentais que je devenais fou. Dans une soirée de mars, me promenant seul au milieu de la foule, sur le boulevard des Italiens, et toujours poursuivi par la phrase maudite, une idée soudaine vint m'éblouir. Je m'arrêtai comme frappé d'immobilité. Tout Paris me coudoyait ; j'étais comme un pieu planté. Tout-à-coup, il me prit un rire convulsif, et marchant d'un pas raide et saccadé, un pas de statue, si les statues marchaient, je criais aux passants : « J'en aurai de la fortune ! » Si on me crut ivre, fiévreux ou aliéné, peu m'importe ! je me souviens qu'un gros monsieur, trop fortement heurté par mon coude, alla rebondir sur son ventre à six pas de

là, que quelques femmmes crièrent que je leur marchais sur les pieds, que d'autres, à qui j'avais tourné le chapeau en passant ou déchiré le mantelet, s'enfuyaient toutes effarées; enfin je me rappelle confusément que je dus un moment me ruer au milieu de cette foule comme un taureau échappé. Rentrer chez moi, garnir mes poches de cent louis environ qui se rouillaient dans un tiroir et courir au jeu, ce fut l'affaire de trois quarts-d'heure. Vous devinez le reste, n'est-ce pas ?

— Oui et non, lui dis-je. Vous gagnâtes, vous fîtes fortune. — Au contraire, je perdis, répliqua le colonel, je n'avais jamais joué sérieusement, je perdis. — Ah ! diable ! — J'avais si peur, reprit-il, que je révoltai la fortune. Elle est méchante et brutale pour les poltrons ; je vous l'ai déjà dit. Mais je ne tardai pas à deviner ses instincts énergiques, dangereux ; instincts élevés cependant ; je me raidis contre elle ; j'osai la regarder en face avec insolence, et un jour je lui crachai aux yeux en jetant dix mille francs sur la table, à peu près tout ce qui me restait de mon patrimoine. — Eh bien! colonel. — Monsieur, reprit-il, je ne donne pas mon exemple à suivre. Malheur aux joueurs ! malheur à ceux qui rêvent un Eldorado acquis par une carte ou par une bille d'ivoire tournant dans un cylindre, mais j'étais, moi, dans le paroxysme d'une fièvre ardente appelée l'amour désespéré. Je ne veux même pas justifier l'action de jouer par l'état violent, presque aliéné de mon âme ce jour-là ; non, malheur au joueur ! et quoique cela puisse vous paraître bien étrange, je vous prouverai en son lieu que je ne le suis pas, bien que je joue avec assez d'audace comme vous avez dû le voir. — Revenons, colonel, revenons. Je croirai tout ce que vous voudrez. Votre coup de tête... — Ce fut magnifique ! quarante mille francs dans la soirée. Le lendemain autant, je crois. En huit jours j'avais amassé cinq cent mille francs. Eh ! bien, j'étais devenu tout à coup économe, prévoyant, avare ! Je plaçais mon argent tous les jours avec un soin vigilant. J'achetais des rentes sur l'état ; je m'enrichissais d'inscriptions sur le grand-livre, n'osant pas me hasarder ailleurs me méfiant de tout le monde, de toute affaire, de tout placement, et ne trouvant pas même que l'état tout entier, la caisse du trésor public, la France et ses milliards, ne trouvant pas, vous dis-je, que toute cette puissance-là m'offrît assez de garantie pour ces pauvres cinq cent mille francs si miraculeusement gagnés. C'est que j'aimais, c'est qu'en même temps je me vengeais ; c'est que je voulais amener à mes genoux et enlever dans mes bras la femme de mon adoration, lui donner mon nom, l'épouser devant tous, la protéger elle et son enfant ; c'est ce que je voulais à tout prix acquérir, posséder, et, le trésor obtenu, le conserver avec des précautions inouïes ; en un mot, c'est que je voulais *avoir de la fortune*. J'étais donc devenu avare, affreusement avide, altéré d'or, allant l'enfouir aux caisses de l'état ; veillant aux formalités des inscriptions comme le plus tenace procureur. Audacieux toutes les nuits avec la fortune sur le terrain brûlant du jeu ; mais dans la journée, prudent, inquiet, minutieux, dissimulé, besogneux, effrayé même dans l'œuvre du placement... *Je voulais avoir de la fortune*. Phrase électrique qui tantôt retentissait autour de moi comme un coup de tonnerre, tantôt comme un accord angélique. »

Le colonel s'interrompit. Il mit la tête à la portière et me dit :

— Je crois que nous approchons. Si nous remettions la suite de ce récit à notre retour...

V

Nous arrivions, en effet, dans l'avenue de l'habitation que nous allions visiter. Il était près de minuit. Je ne savais trop comment nous serions reçus par les gens du logis, tous probablement endormis d'un profond sommeil en ce moment. Le colonel ne témoignait pas la moindre inquiétude à ce sujet. Il regardait déjà de droite et de gauche les bois et les terrains de la propriété, avec la curiosité d'un homme qui a fort envie d'acheter.

— Voilà qui s'annonce bien, me dit-il, essence de chêne de ce côté-ci, futaie et bois taillis ; de ce côté-là, prairies artificielles, terres arabes et même un petit lac dans le fond. Nous verrons la maison.

Nous arrivions à la grille d'un petit château dont l'architecture était parfaitement en harmonie avec le paysage romantique. Mais quelle ne fut pas notre surprise en voyant les deux grands fanaux de la porte d'entrée éclairés tous les deux

et, dans la cour, les lumières des lanternes de vingt ou trente voitures rangées en bataille sur plusieurs lignes.

— Eh ! mais, dis-je au colonel, il y a une fête ici ! — J'en suis ravi, reprit-il, je craignais de manquer de clarté pour visiter la maison tout à mon aise.

Il regarda mon costume et le sien.

— Nous sommes en habit tous les deux, reprit-il, et assez proprement équipés pour ne pas blesser l'amour-propre du maître de la maison. — Mais, colonel, sans être invités, ni connus... — Si j'étais l'un et l'autre, dit-il, on ne me verrait pas ici, je vous en réponds.

Il fallut bien le suivre. Le concierge et les gens nous prirent pour des invités et nous firent les premiers honneurs de la maison. Arrivés dans un grand péristyle, chauffé comme une serre chaude et tout rayonnant de fleurs et de lumières, on nous demanda qui il fallait annoncer. Le colonel dit à son tour :

— Veuillez prier le maître de la maison de venir jusqu'ici. — Je crois que milord est bien occupé en ce moment, répondit un domestique ; on a servi le souper... — Ah ! diable, me dit à demi-voix le colonel, nous sommes chez des Anglais.

Cependant le domestique était allé jusqu'au maître du logis, qui s'empressa de venir à nous cinq minutes après. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, d'une honnête physionomie, le visage un peu enflammé, la poitrine large, l'abdomen proéminant et rond, sous un vaste gilet blanc qui descendait très bas ; du reste ayant de fort bonnes manières, et parlant haut et franc.

— Messieurs, nous dit-il avec un accent fort peu suspect, votre voiture a sans doute cassé près d'ici, je suis ravi de vous recevoir... J'ai quelques personnes de Paris et des environs. Nous fêtons l'anniversaire de mon jour de naissance... — Milord, dit le colonel, recevez nos remercîments. Je joins mes vœux à ceux de vos amis ; mais je suis trop franc pour vous cacher le but de ma visite. Cette propriété est à vendre... — Oui, monsieur, dit l'Anglais un peu surpris, je vais m'établir en Italie... — Je viens donc visiter votre château et ses dépendances avant de faire des offres. — Oh ! dit l'Anglais d'un accent guttural, visiter à minuit... Est-ce que vous avez engagé un pari, monsieur ? — Non, milord, non, dit le colonel, je n'ai pas l'habitude de me moquer des gens et encore moins d'un homme honorable comme vous ; mais, dussé-je vous paraître extraordinaire, je vous déclare que je dors toute la journée et que je ne fais mes affaires que la nuit. Vous devez comprendre cela mieux que personne, vous, milord : le parlement, en Angleterre, ne tient séance qu'aux flambeaux. — Ah ! reprit l'Anglais, chacun a sa manière de vivre. Soit, messieurs, entrez et soyez des nôtres. Je me nomme le colonel Frorimond, dit mon compagnon extraordinaire.

Je me nommai à mon tour et nous suivîmes le noble Anglais dans le brillant appartement où on célébrait le joyeux anniversaire de sa naissance, heureux événement pour le monde ! La fête nous parut tout d'abord charmante et du meilleur goût. On soupait dans une galerie gothique à vitraux coloriés et toute tapissée d'armures. Il y avait là dix ou douze petites tables élégamment servies. Le maître de la maison nous précédait et nous amenait à sa femme assise à une table à l'extrémité de la galerie. Il y avait dans tout cet appartement un parfum de bonne compagnie très enivrant.

— Milady, dit l'Anglais à sa femme, je vous présente...

Il n'eut pas la peine de prononcer le nom du colonel ni le mien ; un cri retentit ; la belle lady se trouvait mal : elle venait d'être mordue au pied par un épagneul, un petit Charles II, placé sous la table. Ce fut un brouhaha extraordinaire. Dans tout ce pêle mêle, le colonel trouva moyen de me dire à l'oreille.

— Regagnons notre voiture, mais le plus tranquillement possible. La femme du maître de la maison n'a pas été mordue au pied, mais bien au cœur. Elle m'a reconnu, quelle fatalité !

Nous quittâmes la maison sans qu'on fît la moindre attention à nous. Nous montâmes dans la voiture et le colonel dit à ses gens :

— Rue Richelieu, au coin du boulevard.

VI

Les chevaux lancés au grand trot dans l'avenue reprirent la route de Paris. Nous étions l'un et l'autre assez étourdis de ce qui venait de se

passer pour qu'il nous fût impossible de dire un mot. Au bout de quelques minutes, le colonel me regarda avec un sourire étrange :

— Eh bien! finit-il par me dire, vous l'avez vue! Comment la trouvez-vous ? — Admirable! colonel. Mais quelle présence d'esprit! — Quand je pense, reprit le colonel, que dans ce moment-ci l'Anglais fouette son chien à grands coups de cravache, il me prend un fou rire... Mais ce rire n'est pas gai, ajouta-t-il. Quelle fatalité! Moi qui l'avais perdue de vue depuis plus d'un an jusqu'à ignorer même son existence... C'est vous qui m'avez indiqué cette habitation, et bien au hasard, n'est-ce pas ?

Je lui protestai de ma parfaite innocence dans tout ce qui venait de se passer.

— Oh ! je n'en doute pas, dit-il; je connais trop bien les influences malignes de mon étoile pour me méprendre sur ce qui m'arrive. C'est fatal! c'est fatal! reprenait-il en se frappant le front. — Il me semble, lui dis-je, que si votre émotion vous le permet, il ne serait pas hors de propos ici de reprendre, toujours aussi brièvement que vous voudrez, la suite de votre récit. — Oui, dit-il, oui. En vérité, le moment est bien choisi; et pour vous prouver que j'ai du caractère, revenons à ce drame intime, joué entre Harmance et moi, drame qui ne fut que trop vrai. Que signifie tout ce que l'on écrit, tout ce que l'on représente au théâtre, auprès de la réalité ? Tenez, si vous ou moi écrivons jamais l'aventure de cette nuit, qui donc y croira ? Revenons cependant. La nuit est toujours calme, la lune belle et sereine ; nos chevaux lancés, et la voiture est solide et fort bonne. Tout est bien : je plaçais, je crois, cinq cent mille francs sur l'État ? — Oui, colonel: — Plus la fortune vient vite et plus elle s'écoule vite. C'est un peu l'histoire d'un torrent. Aussi vous avez vu comme je cherchais à établir des barrages pour retenir les magnifiques et fécondes prodigalités du jeu en ma faveur. Au bout de trois semaines j'avais bien trente mille livres de rentes très solidement constituées. Ce n'est pas que dans le cours de ces nuits de lutte terrible je n'eusse éprouvé d'affreuses méchancetés de la part du sort. Il avait fallu souvent me résigner à de cruelles morsures, mais mon opiniâtre résistance mon calme stoïque, ma volonté de fer finissaient toujours par forcer un retour de chances heureuses. Il y avait près d'un mois que je n'avais vu Harmance. A tous ces billets tendres, amers, doux, passionnés, j'avais répondu par des lettres d'une extrême politesse, comme un homme qui veut se représenter sous d'autres formes et avec un autre costume, moralement parlant. Un billet d'un style moins chaleureux que les autres m'engageait à un rendez-vous. Je crus devoir accepter ; le refroidissement du billet m'avait un peu effrayé. Le rendez-vous était donné pour le lendemain à Ermenonville, à un point désigné dans les bois. A l'heure convenue, j'étais là, à cheval, et bien pourvu d'armes en cas d'accident. Du fond d'une grande allée, je vis accourir deux beaux chevaux ; je reconnus Harmance à sa manière hardie de monter. Elle était suivie d'un domestique. Je mis pied à terre et le chapeau à la main.

— Ah ! mon Dieu, dit-elle en me voyant, comme vous êtes pâle et maigre! — Madame, répondis-je, j'ai beaucoup voyagé depuis un mois. — En vérité, dit-elle, je ne vous comprends pas. Quelle amère ingratitude ! qu'elle dureté de cœur !

Elle fit signe à son domestique de se tenir à distance et s'avança au pas, toujours à cheval, moi à pied tenant la bride.

— Oh! reprit-elle, que j'ai souffert cruellement ! Mais enfin, qu'êtes-vous devenu ? vous n'avez pas quitté Paris, puisque mes lettres vous arrivaient et avaient une réponse immédiate. — J'avais de grandes affaires à traiter, Madame. — Quel abominable ton de cérémonie prenez-vous là ? — Je sais tout le respect que je vous dois. — Vous voulez vous venger, me faire souffrir... eh ! bien soyez content ; vous me brisez le cœur.

Je vis en effet quelques larmes rouler sur ses joues. Oh! elle était bien belle, dans ce moment là. Tout-à-coup jetant un coup d'œil sur le cheval que je conduisais par la bride :

— Grand Dieu ! Quelle magnifique bête ! s'écria-t-elle. — Oui, repris-je tranquillement, c'est une jument de sang anglais et arabe. Si elle est belle, elle est quelquefois difficile à gouverner. Du reste, jamais meilleur cheval. — Mais cette bête est à vous ? — Et à qui donc, Madame ? On ne prête ni n'emprunte un cheval de ce prix. — Quelle folie avez-vous faite là ! — Moi ? point. J'ai acheté ce que je pouvais acheter. — M'expliquerez-vous ce mystère ? Au fait, je re-

marque en vous un changement... — Ne vous perdez pas en vaines conjectures, Madame : j'ai de la fortune — Depuis un mois ? s'écria-t-elle. — Depuis un mois. — Me jugez-vous assez indifférente ou assez indiscrète pour me refuser toute explication ?

Et je voyais ses yeux qui brillaient de joie. Son sein était agité, sa main tremblait.

— Je vous crois au contraire, Madame, très fort de mes amies. Mais si j'ai un secret à garder encore, vous n'exigerez pas que je vous le livre, n'est-ce pas ? Je vous sais très généreuse. — Ah ! tenez, reprit-elle en s'arrêtant, remontez à cheval. J'ai besoin d'aller vite, je ne sais où, à travers la campagne ; il me faut le grand air... J'étoufferais ici sous ces arbres.

Je m'élançai à cheval et ma jument fit un bond si violent que la pauvre Harmance jeta un cri.

— Ce n'est rien, lui dis-je. Nous sommes colère et d'une fierté indomptable, mais le fond est bon, généreux ; par exemple, si nous tuons quelqu'un tant pis pour lui ; pouquoi ne pas se souvenir que nous sommes *belle et terrible*. — Que dites-vous là ? reprit Harmance ; quelles méchantes allusions ! et puis, comment gardez-vous une bête pareille ? — Je la garde, Madame, parce qu'elle est d'une nature de la plus haute distinction, et qu'avec du courage et de la patience je puis parvenir à dompter ses défauts. D'ailleurs, elle fait l'admiration de tout le monde, et on aime à jouir de l'éclat de la fortune.

Harmance lâcha la bride à son cheval qui partit au galop sous un coup de cravache assez violent. Nous fendions l'air avec la rapidité de l'oiseau. Nous perdîmes bientôt le domestique dans je ne sais quel fourré. Personne ne montait avec plus de hardiesse et de grâce que la femme que j'accompagnais dans ce moment-là. L'enivrement de sa tête me gagnait aussi et dans cette course insensée mon âme s'ouvrait à des brises nouvelles, aux enchantements d'une vie toute de passion et d'enthousiasme. La campagne se déroulait devant nous comme un océan de verdure. Le mois d'avril avait jeté partout, cette année-là, des fleurs et des arômes à pleines mains. Jamais je n'ai respiré un air plus empreint de volupté que dans cette belle demi-heure de ma vie où, emporté avec Harmance, et oubliant l'univers, nous allions à tout hasard et à toute volée. Cependant, il n'est pas de cheval si généreux, qui ne se fatigue ; les nôtres, couverts d'écume et les naseaux fumans, finirent par modérer leur galop. Bientôt nous les calmâmes à tel point qu'ils prirent l'allure du pas tout le long des champs de trèfles, dans un chemin de gazon et dont nous ignorions l'issue. Harmance, la tête inclinée et ne guidant plus son cheval qui marchait libre et d'un pas assuré, la fière et noble Harmance me dit ces paroles :

— Je vois avec chagrin que vous m'avez mal jugée. Je ne mérite pas votre colère et je ne veux pas de votre pitié. Vous ne voulez donc pas vous convaincre de l'impérieuse, de l'affreuse nécessité où je me suis trouvée de refuser votre main ? Vous ne voulez pas non plus reconnaître la sincérité de ma tendresse ? Je suis bien malheureuse ! Je vous ai parlé de mon enfant... Le cœur d'une mère a des prévisions et des frayeurs que vous ne comprenez pas, vous autres hommes. Eh bien ! voyez cependant si je vous aime, j'ai ajourné indéfiniment, j'ai refusé, disons le mot, le mariage honorable et riche que tous les miens me suppliaient d'accepter... Vous m'aviez brisé le cœur. — Madame, lui dis-je, j'ai donc des remercîments à vous adresser. Recevez-les, ils sont sincères. — Vous m'assurez que votre position est changée, reprit-elle. Bien que je ne comprenne rien à ce revirement de fortune, je vous crois sur parole ; vous êtes si loyal, si vrai... Dites-moi donc maintenant ce qu'il faut décider ; l'intérêt de ma fille, son avenir, son bonheur... — Je vous propose encore, Madame, d'y pourvoir. Je ne suis pas millionnaire, mais j'ai de quoi doubler votre existence, peut-être même au-delà. Je puis satisfaire aux exigences atroces que vous impose le monde. Me ferez-vous l'injure encore de refuser ma main ? J'ai de la fortune. — Oh ! de grâce, reprit-elle, oubliez cette phrase d'une ironie sanglante ; n'insultez pas à une pauvre femme qui n'a eu d'autre tort qu'une trop grande préoccupation de l'avenir de sa fille. Eh bien ! puisque cette fortune que vous n'aviez pas, puisque cette fortune nécessaire et méprisable cependant, vous est acquise, que tout soit oublié. Revenons à des sentiments meilleurs, et puisque vous voulez encore de ma main... Mais, au nom du ciel, croyez-bien que mon cœur était à vous avant ce qui est arrivé d'heureux dans votre position.

— Vous m'aimez donc bien sincèrement Harmance ? lui dis-je en lui serrant la main.

Elle me permit d'ôter son gant et de prendre un anneau qui lui était cher. C'était une bague fort simple, quoique fort belle, sur laquelle cette devise était gravée : Aimer c'est souffrir.

— La bague ment quelquefois, reprit-elle. Une de mes amies qui avait un grand chagrin me la donna. Mais aujourd'hui, dans ce moment-ci, la bague ne dit pas la vérité : Aimer, c'est être heureux. — Que Dieu vous entende, lui dis-je, et soyez donc heureuse, car vous êtes bien aimée.

VII

Cependant la nuit était venue. Au crépuscule du soir, si coloré au couchant, se mêlaient les lueurs argentées de la lune ; ces admirables tons de lumière, combinés dans un ciel pur, formaient des théories étranges et ravissantes. L'iris, le vert, le jaune, le pourpre et le blanc limpide diapraient richement le paysage. Nous arrivâmes à une grande ferme, entourée de très beaux peupliers. On vint à nous, et nous apprîmes avec quelque surprise que nous étions à *****, c'est à dire à sept lieues de Paris.

— Ah ! mon Dieu ! dit Harmance, et que devenir ? Voilà la nuit. — Madame, lui dis-je, ceci est l'épisode d'Herminie chez les bergers. Je vous conseille de quitter votre armure et de prendre place au banquet rustique. Nous trouverons peut-être ici quelque *divin vieillard* qui nous parlera de Clorinde et de Tancrède. Quant à moi, je ne serai, si vous l'ordonnez, que votre très humble écuyer. — Passer la nuit ici ! dit Harmance à demi-voix ; et que dira-t-on... — Il est certain que le monde pourra dire beaucoup de choses ; puis il se taira, très confus, un jour, de notre bonheur légitimé.

VIII

Harmance avait sauté de cheval et j'avais confié nos montures aux valets de ferme avec des recommandations infinies. Ces bonnes gens en prenaient soin, non sans quelque effroi. Harmance, qui passait pour ma femme, bien entendu, me proposa de nous asseoir sur un large banc de pierre placé devant la porte sous de grands châtaigniers, et là, elle se prit à me parler encore de ses craintes et de ses ennuis au sujet de ce terrible *qu'en dira-t-on*, l'éternel croquemitaine des femmes de la société. A nos yeux, l'aventure était d'un imprévu charmant ; mais pour Harmance il y avait de la tristesse mêlée à cette aventure. La pensée de son enfant lui revenait de moment en moment, et j'avoue que je lui savais gré de cette inquiétude qui ne prouvait réellement qu'un sentiment délicat et tendre.

— Votre chère enfant, lui dis-je, est du reste en fort bonnes mains ; elle a toute votre maison pour la servir.

Ce n'était pas de ces préoccupations-là que souffrait Harmance.

— Oui, reprit-elle ; je ne doute pas de tous les soins qu'on aura de ma fille. Mais qui me répond qu'un jour (eh ! mon Dieu, prochainement peut-être) elle n'apprendra pas le petit *scandale* auquel aura donné lieu notre disparition de cette nuit ? — Très bien, madame, lui dis-je. A merveille, je comprends cela autant que personne, c'est de la délicatesse maternelle au plus haut degré. Eh bien ! laissez un moment nos chevaux se reposer, et je vous réponds de vous ramener à Paris avant qu'il soit dix heures du soir, c'est une heure de bon aloi pour une réputation ; l'heure de la vertu regagnant son logis. J'ai connu des saintes qui rentraient même beaucoup plus tard. — Vous raillez toujours, reprenait-elle, mais je vous sais bon gré de votre docilité. Je compte sur votre parole... A dix heures du soir... — A Paris, madame, et chez vous.

Une jolie fille de la ferme vint nous prévenir que le souper était servi.

— Ma chère amie, dis-je à Harmance, le lait et le miel vous attendent, et le divin vieillard est déjà placé au milieu des siens. — Allons, et pour Dieu, continuez à m'appeler ma chère amie, afin de n'éveiller aucun soupçon. — C'est cela, repris-je en lui serrant le bras, jouons la comédie au rebours : *ma bonne amie* tout haut, *madame* tout bas. — Mais, dit-elle avec un sourire adorable, c'est bien vous qui tenez à ce *madame* dit tout bas... — Ah ! lui répondis-je, qu'il soit donc à tout jamais oublié ce mot abominablement froid et cérémonieux.

IX

Comme je l'avais prévu, il y avait un aïeul assis à la longue table de la ferme, et un aïeul conteur. Les bonnes gens nous reçurent avec une cordialité mêlée d'un peu d'embarras. Har-

mance avait l'air très grande dame, et elle l'était réellement. En général, les gens de la campagne ont le tact très fin quand il s'agit de savoir à qui ils ont à faire. D'ailleurs, ceux de la ferme où nous étions paraissaient appartenir à quelque puissante maison dont les habitants les venaient visiter quelquefois. Le grand-père, assis au bout de la table, n'était pas, si vous voulez, un divin vieillard de la Jérusalem, mais il buvait comme un dieu olympien, et par conséquent il rentrait plus naturellement dans la famille des vieillards homériques. Il voulut bien nous questionner fort peu, apparemment pour l'être beaucoup lui-même. Nous étions fort discrets, lui fort poli, mais désappointé, on le voyait. Entouré de sa famille et de ses valets, il se prélassait dans sa gloire, souriait avec majesté, et, dans l'occasion, mêlait à ses *discours* ce sel un peu commun de proverbes et d'aphorismes dont tout vieillard est prodigue.

— Monsieur, finit-il par me dire, vous allez peut-être m'accuser de curiosité... — Nous y voilà, dis-je tout bas à Harmance qui tremblait. Mais laissez-moi faire. — De la curiosité, répondis-je au majestueux campagnard, et qui n'en a pas? Par exemple, moi qui vous parle, je brûle de savoir qui vous êtes, à qui appartient cette belle ferme, et une foule de détails sur cette famille de braves gens qui a eu le bonheur de vous avoir pour son digne chef.

Le coup électrique était reçu; mon homme ôta son large feutre et me salua; il avait du champ pour sa narration, il se prépara à s'y précipiter bride abattue, sauf à se rompre le cou comme un vieux cheval qu'il était.

— Monsieur, dit-il, je me nomme monsieur Cuvier... — Il y a eu un homme assez savant portant ce nom-là, lui dis-je. — Il n'était pas mon parent, reprit-il imperturbablement, attendu que je suis le seul homme de ma famille et de mon nom. Ces *messieurs* sont mes gendres.

Et il me montrait quatre campagnards très dévotement occupés à voir la fin d'une épaule de mouton et d'un jarret de cochon à la purée de pommes de terre.

— Mon père, reprit M. Cuvier... — Eut un fils qui lui fit honneur, lui dis-je, bien résolu à le faire marcher vite en l'interrompant à chaque pas.

Il se rengorgea et but un verre de vin.

— Et moi, fils d'un si brave homme, répliqua-t-il, j'ai eu des filles... — Charmantes, monsieur Cuvier, et qui vous ont donné des petits-fils... — Non, dit-il, mais bien des consolations. — Cela revient au même, monsieur Cuvier, vous êtes fermier de cette belle ferme depuis... — Attendez... depuis 1789. — Oh! oh! la grande époque! Par conséquent, monsieur Cuvier, vous habitez cette maison depuis quarante-cinq ou quarante-six ans. Oui, monsieur. La révolution... — Fut suivie du consulat et de l'empire... — Oui, Monsieur (dit Cuvier pressé au flanc et rouge d'émotion), et sous l'empire... — Nous marchions à la restauration, repris-je. — Diable! Monsieur, vous allez vite! me dit-il. — Comme les événemens, monsieur Cuvier. Les détails de famille que vous me donnez sont très intéressans. Aurez-vous la bonté de me dire maintenant à qui appartient cette magnifique ferme? — A une dame bien respectable, dit-il. — Mais encore; il en est beaucoup comme cela, en France, où on respecte beaucoup les dames. — C'est la vertu sur la terre, reprit Cuvier en s'humectant les lèvres par le contact de son verre. — Un ange, sans doute, moins les ailes. — Mieux que cela, Monsieur; un ange de femme. — Et vous la nommez? — Une jeune dame charmante, belle et charitable, pas fière quoique de grande maison; car il ne faut pas vous y tromper, Monsieur, il y a de grandes maisons en Angleterre... — Qui diable en doute, monsieur Cuvier, lui dis-je. Votre ferme appartient donc à des Anglais? — Non pas, mais à une dame anglaise qui a épousé un Français, un comte... — Qui se nomme? — Madame la comtesse de Bellegarde.

Je vis Harmance pâlir; on venait de nommer sa meilleure amie.

— Et tenez, reprit l'impertubable vieillard, je ne serai pas étonné que Madame la comtesse vint nous voir ce soir à la veillée, comme elle a la bonté de le faire quelquefois; elle habite le château en ce moment, à dix minutes d'ici.

X

Harmance voulait se lever et partir sur-le-champ. Mon regard la rassura un peu. D'ailleurs, elle comprit bien vite qu'il eût été maladroit de s'enfuir dès que ce nom avait été pro-

noncé. Tandis que le vieux fermier parlait des vertus de sa maîtresse avec autant d'à-propos qu'un aveugle des couleurs, je glissai un gros *pour-boire* dans la main d'un jeune *valet* qui passait derrière moi en le priant d'amener nos chevaux dans l'allée des peupliers, ce qu'il se mit en devoir d'exécuter sur-le-champ, lui et un de ses camarades. M. Cuvier était tellement lancé dans la pleine eau des mérites de madame la comtesse et des nobles possesseurs de cette terre dont il avait toujours été fermier de *père en fils*, selon son expression, qu'il ne s'aperçut pas de l'embarras de ma pauvre compagne. Il en était, je crois, à la dixième vertu théologale de Mme de Bellegarde, lorsque je me levai, le verre en main, portant la santé de l'illustre dame, celle d'un Cuvier (qui ne voulait avoir rien de commun avec l'autre) et celle de tous les braves gens de la ferme. Le toast fut accepté avec acclamation. Comme nous étions tous debout, l'occasion était belle pour sortir. Harmance en profita. Je la suivis, non sans avoir accablé de remercîments infinis mes honnêtes campagnards. Un jeune homme de la ferme portant une grosse lanterne allumée nous précédait, lorsque sur le seuil de la porte parut la belle figure et toute la noble personne de la dame du château. Fort heureusement Harmance avait déjà rabattu sur son visage la voilette de dentelle noire attachée à son chapeau rond. D'ailleurs, en costume d'amazone, une femme est presque toujours méconnaissable aux yeux même de ses amis, quand on n'est pas prévenu. Mais la comtesse de Bellegarde, que j'avais rencontrée fort souvent dans le monde, me reconnut parfaitement et sa surprise fut extrême d'abord et ensuite mêlée d'un peu de dédain, par réflexion et à cause de la femme inconnue avec qui j'étais. Cependant Harmance, déjà dans la cour, rejoignait nos chevaux à pas lents, sans détourner la tête. Je ne pouvais éviter de saluer Madame de Bellegarde chez qui j'étais.

— Madame, lui dis-je, un heureux hasard... et après nous être égarés...

J'étais embarrassé comme un sot, je l'avoue. La sévère comtesse (puritaine par esprit de conduite) sourit très ironiquement à ces derniers mots.

— Je ne doute pas, monsieur, que vous ne vous soyez égaré... et si le hasard vous mène chez moi en pareille compagnie, dois-je appeler cela un hasard heureux ? — Madame, lui dis-je, on peut être en bonne compagnie sans avoir l'air d'y être. — Jamais, monsieur. Se cacher, c'est avoir honte ou peur. L'un et l'autre sont méprisables à mes yeux. Et vous aspirez à épouser Harmance, ma noble amie, vous?

Je fus tenté d'aller prendre par la main la personne que j'escortais et de l'amener à l'altière madame de Bellegarde. Soit dédain, soit discrétion pour l'incognito qu'Harmance voulait garder, je passais mon chemin lorsque le comte de Bellegarde survint et me *toisa* des pieds à la tête. Je lui lâchai sous le nez une longue bouffée de cigarre qui faillit le suffoquer. Je m'élançai à cheval, et, me plaçant à la droite de ma belle amazone, je donnai le signal d'une retraite au galop. Le clair de lune était resplendissant comme celui d'aujourd'hui. La route qu'on m'avait indiquée était belle et sûre. Avant dix heures du soir, Harmance était à sa porte avec toutes les terreurs d'une femme qui se croit compromise aux yeux des honnêtes gens *ad honores* dans la véritable acception du mot. Le lendemain, dans la matinée, la comtesse de Bellegarde (miss Pénélope Clarendon) était au chevet du lit d'Harmance, un peu souffrante d'une nuit agitée, et lui racontait avec les circonstances les plus accablantes l'aventure de la veille, avec commentaires et variantes sur mes vices, mes énormités, et sur la grotesque et ignoble personne qui m'accompagnait ou que j'escortais. La comtesse Pénélope de Bellegarde, femme vertueuse et dame de charité, était sœur de lord Humphry Clarendon, dont nous venons de visiter la charmante maison de campagne.

XI

Le colonel cessa de parler. La voiture entrait dans la cour de Frascati; il était deux heures du matin. Notre arrivée dans le grand salon produisit une certaine sensation. On se souvenait des énergiques instructions que le colonel avait laissées au sujet de ses dix mille francs à l'inspecteur des jeux. Celui-ci s'avança vers nous et dit à demi-voix à mon compagnon de voyage :

— J'en suis désolé, monsieur.... la chance....

— Ce n'est pas possible, reprit le colonel: vous voulez railler, monsieur l'inspecteur. Remettez-moi mon argent, cinq fois dix cinquante, et ma

mise, en tout soixante mille francs.

L'inspecteur s'inclina. Il n'y avait pas moyen de tenir tête à l'incroyable aplomb du colonel. L'inspecteur tira donc de sa poche un paquet cacheté, et le donnant à l'étonnant joueur :

— Comptez, monsieur, dit-il. Nous sommes encore heureux que vous n'ayez pas joué gain sur gain. Vous nous auriez fait sauter de trois cent vingt mille francs; car doublez cinq fois dix mille... — Et que diable aurais-je fait de cela? dit le colonel en recevant le rouleau de billets de banque. On a tant de peine aujourd'hui à placer son argent! à moins de fonder un hôpital de fous pour la majorité des esprits sérieux de l'époque.

L'argent reçu et compté, mon compagnon extraordinaire tourna le dos au jeu, à l'inspecteur, aux femmes, et, selon son habitude, alla dormir pendant une demi-heure dans un fauteuil du petit salon vert, près de la cheminée. Je voulais la suite de son roman avec Harmance; je me déterminai donc à attendre son réveil, et d'ailleurs j'étais moi-même tellement étourdi de l'aventure de la nuit, qu'il m'eût été impossible d'aller m'enfermer chez moi et de reposer. Le colonel dormit bien trois quarts d'heure au bout desquels, se levant avec précipitation, il me chercha dans les salles, et me prenant les mains :

— J'avais peur que vous eussiez quitté Frascati, dit-il. Vous ne jouez pas, vous, n'est-ce pas? — Je joue des yeux des sommes énormes, et je ne perds jamais, pas plus que vous, lui dis-je. — A merveille, reprit-il. Votre imagination fait ce que je réalise, moi, pauvre animal condamné au métier de suivre la roue de la fortune. Or ça, reprit-il, je vous attends à déjeuner demain matin. Il faut bien que je vous parle encore d'Harmance, puisque vous l'avez vue... — Colonel, lui dis-je, quelle est l'heure de votre déjeuner?

Il sourit de ma question.

— Tenez, me dit-il, je vivrai demain, en votre faveur, comme un homme; je vous attends à onze heures du matin.

XII

J'étais très curieux de voir le logis de l'être presque fantastique que le hasard m'avait fait rencontrer. Le lendemain, à l'heure dite, j'étais à la porte de l'hôtel que le colonel habitait rue du Faubourg-Saint-Honoré. Il était logé comme une créature raisonnable, comme un homme qui déjeune à onze heures, qui dine à six heures et qui dort à minuit. Le vestibule, la salle à manger, le salon, le petit salon donnant sur le jardin, et le jardin lui-même, tout était du meilleur goût, mais d'une simplicité et surtout d'une *rationalité* désespérante. Le costume du maître de la maison n'avait rien d'étrange; je remarquai cependant qu'il portait sous sa robe de chambre de grandes bottes à l'écuyère, armées d'éperons. Cette découverte me satisfaisait beaucoup. Je voulais à tout prix de l'excentricité chez cet homme.

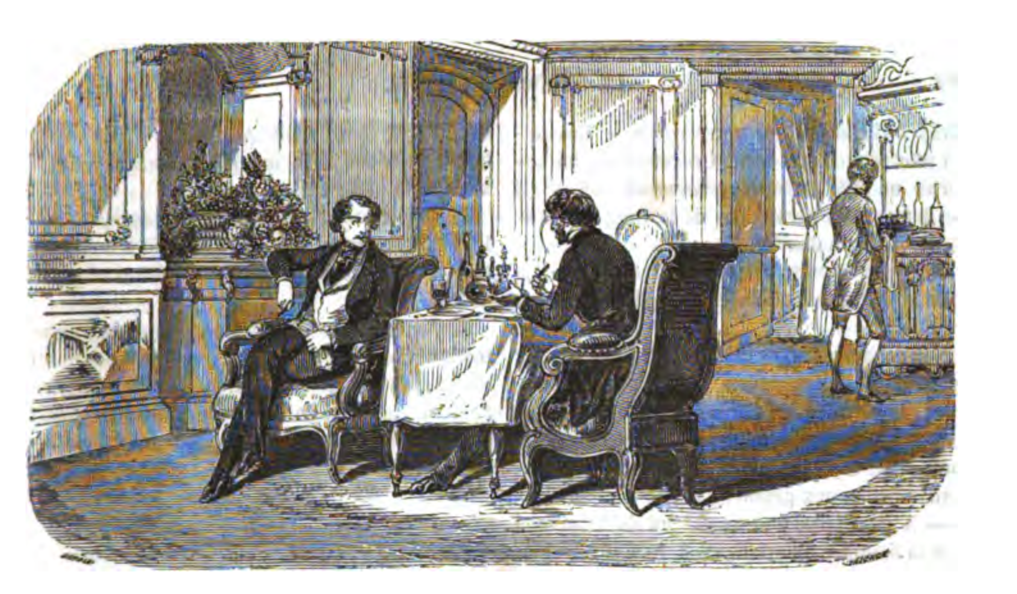
— Vous remarquez mes bottes, me dit-il. Cela doit vous paraître ridicule. C'est qu'on va m'amener tout à l'heure un jeune cheval, et je veux l'essayer dans mon jardin; deux ou trois tours de manége suffiront.

Il n'y avait pas moyen de rencontrer une surprise, quelque chose de prodigieux, de fantastique. J'espérais que le déjeuner aurait un caractère tout particulier et que nous y verrions paraître au moins quelque oiseau fabuleux. On nous servit une très belle et très bonne volaille. Arriva le moment du thé et les porcelaines n'étaient pas même chinoises ou japonaises quoique de fort bon goût.

— Mon cher compagnon, me dit le colonel, fumez et écoutez-moi puisque vous paraissez prendre intérêt à un récit que, du reste, je n'ai fait à personne.

XIII

« La santé d'Harmance, légèrement altérée par la course à cheval très longue et très fatigante dont je vous parlais hier, reprit bientôt son état normal. Notre mariage était décidé et irrévocablement fixé à trois mois de là, c'est-à-dire au mois d'août suivant. Les femmes ont toujours d'incroyables embarras quand il s'agit de prendre un parti qui fixe à jamais leur bonheur. Cependant nous gardions un secret rigoureux au sujet de cette union prochaine. La famille d'Harmance aurait jeté feu et flammes en apprenant cette nouvelle. Madame de Bellegarde, l'amie du cœur, redoublait d'assiduité et de tendresse auprès de ma future femme; elle avait pris l'inébranlable résolution de marier sa meil-



leure amie avec son frère à elle, bon gentleman, le noble lord Humphry Clarendon, que nous avons déjà nommé, n'est-ce pas? Projet très vertueux sans doute, mais qui souriait aussi peu à Harmance qu'il comblait de joie la belle Pénélope et le superbe Humphry. Les obsessions du frère et de la sœur commençaient à devenir suffocantes. Je proposai à Harmance, que je voyais en secret, de la débarrasser d'un seul coup de ce cauchemar britannique en tuant en duel le poursuivant amené par Pénélope. On n'y consentit jamais, ce qui me chagrinait étrangement. L'Anglais, au ventre élégamment arrondi, aurait été embroché par mon épée comme un oison; et, en vérité, sans être réellement méchant, je prenais un singulier plaisir à cette idée en perspective. Si j'avais suivi mon instinct, je serais probablement aujourd'hui l'époux heureux ou malheureux d'Harmance, et le noble lord Clarendon dormirait paisiblement sous un riche mausolée dans la chapelle seigneuriale d'un de ses châteaux.

Nous étions en plein été; je proposai à Harmance d'aller passer quelques mois en Suisse ou dans tout autre beau pays de montagnes. Elle eut été là à l'abri de bien des persécutions au moment de notre mariage. Le mois d'août approchait; je m'occupais en secret de toutes les formalités nécessaires à la célébration de notre union. Harmance, je dois le dire à sa louange, prenait de jour en jour plus de courage; elle commençait à comprendre qu'une femme parfaitement indépendante par position, peut, à la rigueur, et sans offenser Dieu et les hommes, consulter un peu son cœur en se mariant, surtout pour la seconde fois, pourvu que son choix fût digne, honorable, élevé. Elle me faisait l'honneur de me croire un homme distingué. Passons là-dessus. Quant à moi, après avoir arrêté le chiffre de ma fortune à trente mille livres de rentes bien consolidées, j'en avais fini avec le jeu irrévocablement. Le jeu n'avait été pour moi qu'un moyen prompt, ardent, secret, terrible, mais commode, d'arriver à mes fins. Je m'étais fait joueur instantanément, par inspiration, et dans un but déterminé; le but pleinement atteint, la fortune saisie, enlevée, que me restait-il à faire? A me retirer, chargé de mes trésors conquis. J'avais assez de caractère pour vouloir et pouvoir cela. La magnifique récompense de ma modération, de ma sagesse après la victoire, c'était Harmance, la belle, la noble femme que j'aimais. Or, je tenais parole à ma vertu. Seulement, j'étais résolu à garder le secret sur l'origine de cette fortune, non pas que je ne la crusse légalement acquise, puisque j'avais mis pour enjeu mon pauvre argent d'abord et probablement ma vie si j'avais perdu, mais parce qu'il est convenu dans le monde que l'argent du jeu s'en va tôt ou tard par le jeu, et que je ne voulais pas

effrayer Harmance sur notre avenir. » Le colonel interrompit son récit. On venait de lui apporter un billet très soigneusement cacheté. Il me demanda la permission de le lire ; puis s'adressant à son domestique :

— Qui a apporté cette lettre ? dit-il. — Un homme en livrée, Monsieur. — Faites entrer cet homme

Nous vîmes paraître la joyeuse et respectable figure d'un de ces domestiques anglais d'une tenue admirablement *soignée*, portant les cheveux poudrés et enroulés sur les tempes, les guêtres grises et larges, le gilet de couleur descendant jusqu'aux genoux.

— A qui appartenez-vous ? lui dit le colonel sans la moindre émotion. — A lord Clarendon, sir. — Comment se porte le noble lord ? — *Very well thank you, sir*, répondit l'imperturbable domestique. — Êtes-vous son homme de confiance ? — Mais. Monsieur, je l'espère, dit-il un peu étonné. — Je vais donc vous remettre ma réponse.

Pendant que le colonel écrivait sur le coin de la table, le domestique anglais, droit, immobile, la tête un peu inclinée et le regard fixe, ne bougeait pas plus qu'une statue de pierre. Le colonel me passa le billet qu'il venait de répondre, il contenait ces mots :

« Milord, vous voulez vous battre avec moi ; c'est bien de l'honneur que vous voulez me faire, mais je refuse votre cartel. Le hasard seul m'a amené chez vous l'autre jour, recevez-en ma parole. Je suis désolé d'avoir troublé votre fête. Je prendrai mieux mon temps et mes informations une autre fois. Veuillez protester à milady de mon profond respect, et ne vous privez pas vous-même, milord, d'un bon acquéreur pour votre terre et d'un bon défenseur dans l'occasion. »

En remettant ce billet cacheté au domestique anglais, le colonel lui dit :

— Comment avez-vous découvert mon adresse ? — Par le bureau de police, dit cet homme sans hésiter. — Et comment avez-vous su que je me nomme aujourd'hui Florimond, sans autre nom que celui-là ? — Par le bureau de police. — Toujours la police ! la bonne, complaisante et spirituelle personne ! elle sait tout ; c'est une manière de Providence. — Tenez, mon ami, voilà cinq louis pour boire à la santé de la police, à celle de la vieille Angleterre et un peu à la mienne aussi, bien que je n'aime ni l'Angleterre ni la police.

Le laquais sortit dans un état de ravissement. Il ne douta pas que le colonel ne fût le meilleur ami de son maître, malgré une telle profession de foi.

— Voilà, dis-je à Florimond, une singulière interruption à votre récit. Quand on parle du loup... — Oui, répondit-il. Nous racontons les premiers actes d'un drame dont probablement nous jouons la fin maintenant sans nous en douter. Revenons au mois d'août 1835.

XIV.

Il est un temps déterminé en été où tout le monde fuit Paris ; tout le monde, c'est-à-dire cette classe privilégiée de la société française ou étrangère qui ne tient aux affaires d'aucun genre, si ce n'est aux affaires, les meilleures à mes yeux, qui dépendent de la fantaisie. Fantaisie ! dixième muse, la plus brillante et la plus charmante assurément ! On fuit Paris aux mois de juillet et d'août ; a-t-on bien raison ? A moins d'avoir des forêts royales à habiter, la ville en été est plus fraîche que la campagne. Paris, dans les jours de chaleur, est arrosé par dix mille bornes-fontaines et ombragé par cent mille maisons dont les pénombres sont bien autrement compactes que les ombres crevassées de quelques arbres abritant des maisons de campagne. D'ailleurs n'avez-vous pas le bois des Tuileries, sombre et frais comme une caverne de verdure, et le soir, n'avez-vous pas le mont Tortoni et ses glaciers ? Je ne parle pas de la prodigieuse variété de fleurs qui resplendit et parfume la joyeuse ville. J'ai vu plus d'un galant amoureux venir chercher chez les fleuristes de Paris d'admirables bouquets pour de belles dames habitant la campagne. Mais il est de bon ton de crier partout qu'on étouffe à Paris au cœur de l'été, et on se hâte donc d'aller se rôtir au soleil de la province. Harmance, cette année-là, avait défié le préjugé, ou plutôt elle avait laissé partir tout son monde pour avoir plus de liberté. La plus terrible de ses amies était restée cependant. Madame de Bellegarde... (est-il permis de jouer sur un mot, une fois et sans conséquence ?) Pénélope faisait la plus belle garde

autour de la maison de ma chère Harmance. Nul n'en pouvait plus approcher sans la permission de la vertueuse Anglaise. Quant à moi, l'entrée m'en était absolument interdite. Je me soumettais en rugissant, mais Harmance (de quoi vais-je me plaindre?) avait toute la ville de Paris pour me rencontrer, et le hasard, ce dieu si spirituel, nous réunissait souvent. Monsieur, ne vous mariez jamais, ou si vous tombez dans ce piège, donnez un coffre plein d'or à votre fiancee, mais ne vous engagez pas à lui donner une *corbeille*. Une corbeille est la boîte de Pandore; tous les troubles, toutes les discordes sont au fond. Quant à moi, je faillis devenir fou en voulant réunir tous les éléments de cette futile et terrible Babel de dentelles, de cachemires, de bijoux, d'ornements de toutes les sortes nécessaires à parer une femme dont on est l'esclave la veille, dont on sera le maître le lendemain. Rien d'assez cher, passe encore; mais rien d'assez bon goût! rien d'assez nouveau et selon les caprices miroitans de la mode! voilà l'écueil, voilà le supplice. Ce n'est pas qu'aux yeux d'Harmance, tout ne fût à merveille; mais aux yeux des femmes qui devaient enfin apprendre notre mariage et inspecter mes prodigalités!.... Les marchands et mes amis intimes me faisaient à plaisir une horrible frayeur de ces bonnes amies de ma fiancée qui devaient tenir une cour suprême, des états-généraux, une sorte de lit de justice sur la question des cadeaux de noces. Cependant, je parvins à force de soins et de précautions à rassembler dans la divine corbeille tout ce qui pouvait séduire et éblouir, et le moment étant fixé, les formalités civiles et religieuses étant remplies, je fis apporter triomphalement les trésors de ma galanterie aux pieds d'Harmance. A ce coup de tête, Harmance répondit par une déclaration énergique : elle annonça son mariage dont la célébration devait avoir lieu huit jours après. Je n'entreprendrai pas de vous dépeindre la colère et la surprise de Madame de Bellegarde. Quant à lord Clarendon, je n'eus même pas la joie de l'entrevoir un moment; il partit comme un furieux, très résolu à aller se faire sauter la cervelle sur un pont de la Tamise ou dans les brouillards d'une vallée de Northumberland où il avait un château. Ici le colonel s'interrompit un moment, buvant du thé par petites gorgées, comme s'il cherchait des souvenirs au fond de sa tasse de porcelaine.

— Monsieur, reprit-il, je crus un moment que j'allais avoir à soutenir dix cartels avec les gentilshommes jeunes et vieux qui composaient la partie belliqueuse de la famille d'Harmance. Je reçus des lettres extraordinaires d'outrecuidance, et chez ma chère et adorable fiancée je fus toisé des pieds à la tête et de la tête aux pieds par les plus fougueux de ses parents. Mon parti était pris; je préparais déjà mes armes et je classais sur le papier mes rendez-vous par ordre alphabétique. C'était une vraie Thébaïde que nous allions renouveler des Grecs, au grand divertissement des désœuvrés et des esprits malins. Harmance, très effarée, mais très digne cependant, vint me trouver un jour dans une allée des Tuileries où nous nous rendions quelquefois.

— J'exige de vous, dit-elle, l'immense sacrifice d'un amour-propre écrasé, anéanti. Jurez-moi que vous ne vous battrez avec personne avant notre mariage. — Madame, lui répondis-je, c'est beaucoup demander! Vaudrait-il pas mieux me battre après? Je ne le crois pas. — Ni avant, ni après. — Ah! Madame, c'est trop en vérité. Vous n'aurez pas la barbarie d'exiger cela. — Si je le demandais à genoux au nom de notre amour et de mon enfant.

— Tenez, Madame, lui dis-je, voici sept à huit lettres dont vous ferez ce que vous voudrez. Elle prit toutes ces lettres de défi avec une joie si touchante que je fus ravi, moi, du sacrifice que je lui faisais et que je sentis ma colère se fondre comme la rosée.

— Vraiment, dit-elle, vous vouliez donc tuer tous mes pauvres parens! — Mon Dieu, Madame, lui répondis-je tout naturellement, j'aurais cherché à les égratigner, à les pincer, à les tatouer de mon mieux. Cependant, si ces messieurs s'étaient montrés un peu trop méchans sur le terrain, il aurait bien fallu leur tirer un peu de sang pour les calmer ou leur mettre un peu de plomb dans la tête. — Oh! mon ami, dit-elle, soyez grand et généreux jusqu'au bout. Si l'amour le plus dévoué, le plus ardent peut être une compensation... — Oui, m'écriai-je, oui, ma belle, ma noble Harmance! paix et oubli. Que les boudeurs triomphent entre eux, mais qu'ils m'épargnent en face, c'est tout ce que je demande. — Tout le monde sera conve-

nable, répondit-elle. J'en prends l'engagement pour tout le monde.

XV.

Un soir, c'était le 15 août, jour anniversaire de la fête de l'empereur, j'étais assis au balcon de ma fenêtre, donnant sur le boulevart, et je regardais ce beau Paris, où les tons de lumière sont si merveilleux au déclin du jour, au moment où les derniers rayons colorent de pourpre les corniches des édifices, tandis que la clarté blanche du gaz inonde les rues. Le souvenir de ce glorieux 15 août me revenait sans cesse, mais avec des redoublements de regrets inexplicables. Je me figurais Paris moins beau alors sans doute, mais plus sévère, Paris fêtant vingt-deux ou vingt-trois ans auparavant l'anniversaire de la naissance du grand empereur. Quelle agitation parmi la foule, et quel tumulte joyeux aux armées ce jour-là! Mais le temps refroidit l'enthousiasme comme il éteint les volcans, et Paris, le soir dont nous parlons, n'avait d'autre préoccupation que celle de ses plaisirs. J'étais presque de mauvaise humeur de cet oubli, et volontiers j'aurais très énergiquement harangué la foule du haut de mon balcon et de mon orgueil, lorsqu'on frappa à ma porte. Une femme en longue robe blanche entra dans mon appartement; c'était une suave apparition. Il y avait une ondulation radieuse autour d'elle, et, dans ce moment là, je crus sincèrement aux anges visitant la terre.

— Vous, Madame! m'écriai-je. Quel bonheur inattendu!

Harmance, c'était bien elle, avait une expression étrange, quelque chose d'indéfinissable dans le regard et dans le sourire. Elle était cependant, et comme toujours, d'une beauté irrésistible. Elle s'assit dans un grand fauteuil en face du balcon chargé de fleurs, posant ses pieds élégants sur un tabouret de tapisserie où venait expirer le dernier rayon de soleil.

— Mon ami, dit-elle, j'ai voulu venir vous parler moi-même...

Elle s'arrêtait à chaque parole et paraissait trembler.

— Me parler de quoi, ma noble amie? de notre mariage fixé à trois jours d'ici, ou de quelque parent encore de mauvaise humeur? — Pénélope, reprit-elle avec émotion. — Ah! la sage Pénélope! mais calmez-vous, et tâchez de vous expliquer.— Mes deux oncles, ma grand'-tante, ma cousine... — Et vos petits cousins, Madame, les oublierez-vous? — Ah! grand Dieu! s'écria-t-elle tout-à-coup en fondant en larmes, je suis la plus malheureuse des femmes. — Vous, malheureuse?...

Et je tombai à ses pieds la conjurant de me parler à cœur ouvert, de ne rien me cacher, dussé-je en mourir de désespoir. Ma vive émotion calma un peu la sienne comme cela arrive d'ordinaire par une sorte de réaction en sens inverse. Une plus grande colère par exemple apaise une autre colère, soyez en sûr. Harmance prit un air digne, presque majestueux, et elle me dit ces mots lentement et le regard au ciel.

— Non, je n'ai pas voulu le croire, bien que la preuve m'en ait été donnée. Tenez, mon ami, lisez ceci et démentez bien vite cette accusation accablante.

Elle me livra une lettre où, entr'autres phrases, on lisait celles-ci :

« Oui, monsieur le duc, j'ai l'honneur de vous » le certifier. M. le colonel Florimond a gagné » des sommes énormes dans nos maisons en » jouant avec une audace inouïe, un incroyable » bonheur, il est pour nous un des joueurs les » plus dangereux, etc. »

Je ne voulus pas en lire davantage; et rendant la lettre à Harmance :

— Eh bien, Madame, lui dis-je, cette lettre du directeur des jeux de Paris est une réponse adressée à monsieur votre oncle. — Oui, mon ami. Vous démentez tout, n'est-ce pas? vous protestez... — Je proteste que le directeur des jeux est un homme loyal et qu'il a écrit la vérité.

A ces paroles, je vis Harmance pâlir, se renverser sur le fauteuil et tomber en défaillance. Oh! elle me fit pitié... Son émotion était violente, et je compris tout ce que cette pauvre âme devait souffrir. J'appelai au secours; on courut chez un médecin qui arriva presque aussitôt. Harmance, en revenant à elle, était dans cet état de faiblesse morale qui tient un peu du délire. Elle regardait autour d'elle avec étonnement; ses yeux paraissaient s'agrandir, et sa bouche entr'ouverte hésitait à parler. Quand le médecin fut sorti en déclarant qu'il n'y avait rien d'alarmant (et il n'y a jamais rien d'alarmant pour eux en dehors de l'ordre physique):



Philippoteaux del — E. Leguay Sc

Imp. de [illegible] r. St Jacques [illegible] Paris

LE DERNIER COLONEL

je m'assis aux pieds d'Harmance, et, silencieux | mour se seraient tués après votre refus. J'ai eu

je m'assis aux pieds d'Harmance, et, silencieux comme elle, je baisais ses mains, cherchant à la calmer, à la rassurer par une grande douceur d'expression. Près d'un quart d'heure s'écoula ainsi, et en vérité, dans ce moment il se mêlait un charme indéfinissable au brisement de mon cœur ; c'était de la douleur et du bonheur ; une sorte de souffrance dont les larmes ressemblent à une douce rosée.

XVI.

La nuit était venue avec ses grandes ombres mêlées d'étoiles. Les lignes de feu du boulevard se prolongeaient sous nos pieds comme des serpens lumineux. Quelques fusées d'artifice parties des jardins des environs de Paris sillonnaient le fond velouté du ciel et s'épanouissaient au sommet de leur gerbe, en gros bouquets de diamans. Il y avait quelque chose de fantastique dans cette belle soirée d'août pour nos âmes montées au lyrisme d'une grande émotion. Le bruit sourd et grave de la ville ajoutait au grandiose de la scène. Quelquefois le cri de la foule, effrayée d'un cheval au galop, ou le son prolongé de quelque trompe de chasse, venait tout-à-coup troubler la solennité du silence. Paris était beau, calme et fier. Il s'éleva tout-à-coup une brise nocturne qui rafraîchit l'espace. A ce contact de l'air Harmance se ranima

— Ah ! dit-elle en soupirant, c'est comme la brise de mer... que ne sommes-nous à mille lieues d'ici ! — Eh ! bien, m'écriai-je, ayez donc le courage de le vouloir ; partons, ma belle Harmance. Venez...

Elle se cacha le visage dans ses mains et se mit à pleurer avec sanglots.

— Madame, lui dis-je, vous vous faites-là beaucoup de mal et inutilement. Je ne vous parle pas de toute la douleur que vous me causez... Pensons plutôt à votre fille et je vous demande en son nom de ne pas vous briser le cœur de la sorte. Voyons, ma noble amie ; consentez à regarder un peu en face cet épouvantail qu'on a dressé devant vous pour me perdre auprès de vous. Je vous adorais comme je vous adore aujourd'hui ; vous m'aimiez encore ; notre mariage était impossible, je n'avais pas de fortune et vous n'étiez pas riche. Bien des gens fous d'amour se seraient tués après votre refus. J'ai eu le courage de vivre et d'aller affronter cette fortune qui me manquait, résolu à la forcer à se rendre à moi par des moyens violents et prompts, mais avec des armes loyales. Oui, j'ai joué, moi qui n'avais jamais touché au jeu ; oui, pendant un mois je me suis fait joueur effréné ; oui, j'ai mis souvent ma vie sur une carte rouge ou noire ; oui, j'ai gagné et rayonnant de gloire alors, j'ai ramassé mon trésor, je l'ai emporté, je l'ai enfoui comme un avare, car ce trésor c'était la rançon qui devait vous racheter à l'esclavage du monde, ma belle souveraine. Oui, j'ai fait cela pour vous, pour vous seule, puisque je méprise la fortune, puisque je l'avais dissipée avec indifférence quelques années auparavant. Pour vous j'ai souffert, pour vous j'ai combattu, pour vous j'ai conquis de l'or et je le mets à vos pieds, ma noble, ma chère Harmance. Désormais plus de jeu ; je le hais, je le méprise pour lui-même ; je me suis jeté dans ses terribles hasards par amour ; j'ai réalisé mon rêve. Tout est fini. Aimons-nous.

A ces mots je vis Harmance se lever, plus grande, plus belle que jamais ; les mains jointes, le regard sublime.

— Non ! non ! s'écria-t-elle avec désespoir, jamais un joueur ne sera le tuteur, le père adoptif de ma fille ..

La porte de mon salon s'ouvrit. Je vis entrer madame de Bellegarde. J'eus un mouvement de colère très énergique à ce qu'il paraît, car la pauvre femme eut peur et n'osait avancer.

— Venez, madame, lui dis-je, venez voir votre ouvrage.

Elle courut à Harmance et voulut l'entraîner hors de chez moi.

— Permettez, Madame, repris-je, j'ai au moins le droit ici d'être poli. C'est moi qui ramènerai madame jusqu'à sa voiture.

Harmance, appuyée sur mon bras, descendit l'escalier à pas lents, faible, tremblante, brisée. Je sentais ce bras charmant contre ma poitrine ; il me brûlait le cœur. Pas un mot n'était échangé entre nous. Eh ! qu'aurions-nous pu nous dire après l'épouvantable arrêt que je venais d'entendre ? Arrivés à la voiture, je pris la main d'Harmance qui monta avec grand'peine le marche-pied et qui jeta sur moi un douloureux regard. Madame de Bellegarde monta à son tour

en voiture. Je saluai ces dames et les chevaux partirent rapidement. J'étais resté sur le seuil de la porte cochère, immobile et pâle, ayant à peine le sentiment de ce qui venait de se passer. Mon concierge, je crois, me ramena chez moi et il dit à mes gens : Ayez soin de monsieur, il est malade.

XVII.

Le colonel, qui un moment avait interrompu son récit, reprit en ces termes :

— Faible femme ! mais noble et belle créature ! elle avait cédé aux alarmes, aux énergiques remontrances de toute une famille irritée au dernier point et qui avait découvert contre moi des armes terribles. D'ailleurs ces terreurs inspirées par ses parents étaient d'accord avec les alarmes d'Harmance au sujet de sa fille. Eh ! qui pourra blâmer cette préoccupation maternelle, même dans ce qu'elle a d'exagéré? Harmance avait peur d'accepter pour son mari, pour le guide et le protecteur de son enfant un homme qui avait fait sa fortune au jeu. Qui répondait à Harmance que cet homme avait cessé d'être joueur? Elle ignorait le caractère énergique de cet homme, me direz-vous ? Elle ne connaissait ni sa volonté souveraine et maîtresse de ses passions, ni l'immense étendue de son amour. Hélas! non, Monsieur, elle ne me connaissait point, et voilà précisément d'où venait sa frayeur et d'où vint le coup terrible qui me frappait. En général, les femmes qui aiment cherchent peu à étudier les défauts ou les qualités de l'être adoré. Le cœur et l'imagination ont chez elles trop de puissance pour que la raison puisse à son tour avoir quelque droit! Ah! vraiment elle aurait beau jeu cette raison malencontreuse de venir faire l'analyse ou de la morale dans un beau drame d'amour dont l'imagination et le cœur font tous les frais. On la mettrait bien vite à la porte et voilà pourquoi elle n'ose frapper. Quant à moi, Monsieur, j'ignore pourquoi et comment je ne me tuai point. Il m'arriva cependant de jeter deux ou trois fois un regard très expressif sur une fort belle paire de pistolets toujours chargés et toujours accrochés au mur de mon cabinet de toilette. Il est probable que deux sentiments sérieux me retinrent : la furieuse tentation de me venger de quelqu'un, n'importe de qui, et la violence de mon amour; car, en vérité, l'image d'Harmance était toujours là, devant moi, dans sa rayonnante beauté. Oui, j'aimais cette femme de toutes les puissances de mon être. Il y a de prétendus rêveurs, qui dans le malheur d'un amour repoussé ou contrarié, veulent absolument idéaliser leur passion, transformer une femme en ange, et nous donner à croire que leur nature éthérée, tout intellectuelle et ascétique, ne s'est jamais dégradée au point de ne ressentir jamais les aiguillons de la chair pour la beauté ; qu'ils sont eux-mêmes passés à l'état d'esprit où peu s'en faut, et qu'enfin le monde tout entier doit les admirer et pleurer avec eux. Heureux sommes-nous encore, si ces divins amoureux n'ont pas quelque théorie poétique à leur disposition et dont ils puissent dans l'occcasion toucher les cordes pleureuses devant nous! Or, moi, je suis trop franc et j'étais trop profondément épris d'Harmance pour vous cacher ici que j'aimais cette belle dame, cette noble femme, et pour les charmes irrésistibles de sa personne et pour sont cœur qui était bon, et pour son esprit qui était charmant. Vous l'avez entrevue hier, n'est-ce pas? Elle n'a que deux ans de plus depuis les événemens dont nous parlons. N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'on peut bien devenir fou de cette beauté suave et *souveraine*, passez-moi l'expression ; si elle n'a pas le sens commun, elle ressemble à beaucoup d'autres familières aux poètes. » J'assurai le colonel que lady Clarendon m'avait paru une beauté irrésistible. Il se montra satisfait de l'aveu et il reprit : « Dès le lendemain de la terrible scène qui avait eue lieu chez moi, on me rapporta, de la part d'Harmance, la corbeille de mariage qui m'avait coûté tant de soins et de préoccupations. Tout y était classé et rangé avec exactitude et dans un ordre admirable. Je ne doutais point qu'un billet, un mot mystérieux ne fût caché dans quelque coin, sous quelque pli, dans quelque boîte. Je fouillai toute la corbeille avec une anxiété qui tenait de la fureur. Rien! la corbeille magnifique était muette. Oh! mon cœur se serra ; j'eus un moment de désespoir. Heureusement pour moi un de mes amis entra en cet instant ; il me vit très pâle et fut effrayé de mon regard. Je compris que je perdais de ma dignité, et par un effort

violent je me remis dans l'harmonie d'une situation calme, du moins en apparence.

— Mon ami, dis-je au jeune homme survenu, j'ai de la fièvre depuis hier. Ce temps sec et chaud me fait beaucoup de mal. Je soupire après un orage ; s'il pouvait pleuvoir je serais guéri.

Olivier, c'était son nom, m'assura qu'avant le soir nous aurions de la pluie. Il avait, disait-il, un baromètre infaillible ; c'était une blessure au bras dont il souffrait plus ou moins selon la variation de l'atmosphère.

— Ah ! reprit-il, je ne suis que trop bien instruit de l'état du temps par ce maudit baromètre. Que de fois ma blessure interrompt mon travail !

Olivier était peintre, artiste excellent, jeune, enthousiaste, modeste (comme ils le sont tous quand ils commencent à sentir leur génie, ces divins artistes !) et par conséquent Olivier était encore méconnu. Une douce tristesse répandait sur sa figure de la pâleur et de la rêverie. Ajoutez à cette nature ardente et maladive, un bel amour bien jeune, bien dévoué et vous aurez un idée de l'état moral de mon cher Olivier. Nous oublions encore un point essentiel. Il était sans fortune ; je me trompe il était pauvre.

— Mon ami, me dit-il avec la franchise d'un cœur honnête, je viens encore vous emprunter de l'argent. En avez-vous à mon service ? — Oui, mon enfant, lui dis-je. — Comme toujours j'ajouterai, reprit-il, que j'ignore absolument quand je pourrai vous le rendre. — Il serait assez plaisant que nous prissions des termes, vous et moi. M'allez-vous parler aussi des intérêts, de l'escompte ? Oublierez-vous le droit de commission et autres gentillesses ? — Ah ! mon ami, dit-il avec un grand soupir, si vous saviez ce qui m'arrive ! — Votre tableau est refusé au salon ? — Pourquoi le serait-il ? reprit Olivier ; il est d'un mérite médiocre. Ce qui m'arrive est bien autrement important, bien autrement fatal peut-être ; dans les tous cas ce qui m'arrive me met dans un embarras extrême ; j'en perds la tête, et sans vous .. — Allons, vous avez un chien hurlant à votre porte, une lettre de change qui aboie par la bouche d'un huissier ? — Non, mon ami, reprit le doux Olivier, je n'ai pas un sou et je me marie demain.

A cette parole, je sentis mon cœur bondir et des larmes ardentes coulèrent sur mes joues. Je regardai Olivier comme ferait un fou, souriant et pleurant, les mains tremblantes, jetant au hasard des paroles inarticulées...

— Qu'avez-vous, me dit-il, vous souffrez ? Mon malheur vous émeut à ce point ! — Ton malheur, ô mon ami ! m'écriai-je en me jetant dans ses bras. Ton malheur, dis-tu ? et demain tu épouseras une femme qui t'aime, une belle et noble créature qui te tend la main, à toi, pauvre artiste, qui n'as rien à lui donner, si ce n'est une âme divine comme la sienne ! Tu te plains, et tu as rencontré un cœur passionnément bon, quelque belle et pure jeune fille, qui se dévoue à vivre de ton existence aventureuse, mêlée d'enchantements et d'amertumes, incertaine, menaçante souvent, et cela par la seule raison que cette femme angélique, t'a juré qu'elle t'aimait et qu'elle ne mentirait pas à son cœur au prix d'un royaume. Et tu te plains de ta pauvreté, de ton *malheur* ! Tiens, Olivier, prends dans mes tiroirs tout l'or et tout l'argent que tu voudras. Prends, mon enfant, et à pleines mains, et tout ce que j'ai, jusqu'au dernier sou, si tu veux, car en vérité ce qui a tué mon bonheur à moi, ce qui m'a fait tomber du ciel au moment d'y entrer, ce qui a arraché de mon cœur jusqu'à la dernière espérance, c'est cet or infâme, c'est cet argent maudit ; ce sont ces métaux de l'enfer, et dont la perversité humaine a fait des conditions de bonheur, des garanties d'ordre, de tranquillité et d'honneur.

Le pauvre Olivier était plus étourdi de ces paroles ardentes que si le tonnerre était tombé à nos pieds. Il balbutiait et me regardait avec frayeur.

— Tiens, mon ami (repris-je en l'amenant devant une table sur laquelle était déposée la corbeille d'Harmance) ! voici ce qui t'appartient. Tu prendras cela, tout cela, ce trésor pour une femme qui se marie ; tu porteras cette corbeille magnifique dans la pauvre mansarde où loge ton amour ; tu la mettras aux pieds charmants de cette jeune fille qui jamais n'en vit de pareille, même dans ses rêves ; tu lui diras que je la supplie d'accepter ces joyaux, ces dentelles, tout ce qui est là-dedans, tout ce qui faisait sourire de joie hier une grande dame ; tu lui diras, encore, Olivier, qu'elle ne me sache pas gré de cela, car c'est moi qui suis son obligé ; c'est moi

qui la remercie, ta charmante fiancée, puisqu'elle me réconcilie un peu avec la vie, elle, symbole de grâce, de fidélité et de courage ; tu lui baiseras les mains pour moi, et tu lui diras pour moi et bien mieux que moi, tout ce qui te viendra dans la tête et dans le cœur.

Olivier qui tombait d'étonnement en étonnement, se mit à crier tout-à-coup :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! n'est-ce point un rêve ?

Mais quand il put toucher de ses mains toutes les richesses que je lui donnais, son pauvre cœur n'y tint plus et je vis l'excellent jeune homme fondre en larmes en répétant avec exaltation le nom de Juana.

— Oui, mon ami, lui dis-je, portez tout cela à Juana dont le nom et la beauté sont en harmonie.. je n'en doute point. Demain je serai de la noce, n'est-ce pas ? Adieu, Olivier.

Je fis venir une voiture, et mes gens descendirent la corbeille que mon cher Olivier devait emporter. Il prit aussi je crois quelques rouleaux de pièces d'or, sans trop compter, ni moi non plus, et après m'avoir serré contre son cœur avec une vivacité d'émotion qui me toucha aux larmes, il sortit et descendit l'escalier dans un délire inexprimable. Quand je me retrouvai seul, je sentis mes forces un peu épuisées par le lyrisme de mon émotion, mais une sérénité inattendue m'avait gagné et je compris qu'il y avait encore pour moi une jouissance inconnue, celle de vivre du bonheur qu'on peut faire à autrui. Rare et délicate jouissance qui restera toujours problématique pour beaucoup de gens, mais bien réelle, bien vive cependant. »

XVIII.

Le colonel cessa de parler, et je lui exprimai à mon tour le plaisir que j'éprouvais à rencontrer dans l'ardent récit de sa vie ce frais épisode du mariage du jeune peintre Olivier.

— Oui, reprit-il, ce fut pour moi comme une verte oasis au milieu d'un voyage à travers des sables. En vérité, ajouta-t-il, je ne sais trop ce que je serais devenu ce jour-là, si ce charmant artiste n'était pas survenu. J'ai toujours regardé sa visite dans ce moment-là comme une attention souriante de mon étoile ou mieux encore de la Providence. — J'espère, mon cher colonel, repris-je, que vous signâtes le contrat de mariage d'Olivier et de Juana. — Oui, sans doute, continua-t-il. Cette journée fut d'une limpidité radieuse ; journées bien rares, mais dont le souvenir revient toute la vie. A l'heure convenue, je me rendis à Saint-Étienne-du-Mont, cette charmante église que vous connaissez, ce chef-d'œuvre élégant de l'architecture gothique. Je ne tardai pas à voir arriver la noce, toute la noce, qui se composait bien de sept à huit personnes, mais de sept à huit personnes heureuses et parfaitement dignes dans leur honorable simplicité. Juana (ne parlons pas de sa beauté, jamais peintre distingué eût-il de laides amours, ô Fornarina ?) la brune et svelte Juana, parée avec bon goût, donnait le bras à un homme âgé qui n'était ni son père ni son oncle, mais bien un voisin de la jeune fille ouvrière, un vieux sous-officier de la garde impériale, très fier de sa croix et de ses moustaches blanches. Olivier était le chevalier dans ce moment-là d'une amie de sa fiancée et il marchait entouré de quelques camarades qui devaient lui servir de témoins. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi et me fit placer dans le cœur de la chapelle désignée pour la cérémonie. Un jeune prêtre arriva bientôt, revêtu d'une chasuble, escorté de deux enfants de chœur portant rochet sur robe rouge, et la messe commença devant un autel très richement paré et illuminé. Olivier avait voulu faire les choses en grand seigneur, au grand étonnement de ses amis et du vieux maréchal-des-logis des chasseurs de la garde. Au moment de la bénédiction des anneaux, je m'attendais, de la part du jeune prêtre à une longue et théologique allocution ; le discours fut charmant, fraternel et de bon goût. Au fait, comment le jeune vicaire aurait-il pu trouver des paroles sévères à adresser aux deux beaux jeunes gens agenouillés devant lui ? Je m'imagine qu'en face d'un bonheur si candide et si noble, le cœur du jeune prêtre s'attendrit et que les plus douces paraboles de l'Évangile lui revinrent seules en mémoire. Il appela Juana *ma sœur* avec une gracieuse complaisance ; il dit à Olivier, *mon frère* avec une franche cordialité. Vraiment j'étais attendri et j'échangeai un regard humide avec le vieux soldat impérial. La cérémonie achevée, Olivier donna le bras à son épousée et, en vérité, il était beau de fierté et de bonheur. Ses largesses aux gens de l'église furent

faites avec dignité. Nous allâmes signer le registre à la sacristie et nous regagnâmes nos voitures, trois superbes remises aux ordres du marié. J'arrêterai là mon récit au sujet de Juana et d'Olivier, dit le colonel; ces charmants jeunes gens reviendront peut-être se montrer à nous dans la suite de cette histoire. Il serait fort inutile, reprit-il, de chercher à vous donner une idée de ma douleur et de l'état fiévreux où je tombai pendant les quinze premiers jours qui suivirent la rupture de mon mariage. Je songeai une fois entr'autres très sérieusement à me tuer, mais une pensée m'arrêta : les parents d'Harmance n'auraient-ils pas triomphé à la nouvelle de ma mort? Que demandaient-ils qui fût plus de leur goût et qui les mît plus à l'aise? Débarrassée de moi, Harmance retombait à tout jamais en leur pouvoir; ils la pouvaient marier au gré de leur vanité et de leurs intérêts. Un suicide ajourné est presque toujours manqué. Il n'y a aucun déshonneur, selon moi, à fausser compagnie à la mort; l'inévitable ne perd rien de ses droits. Un jour, comme je lisais un journal, je ne sais où, mes yeux s'arrêtèrent sur ces mots : « Il a été célébré à Londres, mardi dernier, 15 septembre, un mariage très aristocratique; sa Grâce lord Humphry Clarendon épousait une dame française, veuve depuis peu d'années, la belle comtesse Harmance de***, née de***. La reine a signé le contrat de mariage. On annonce de grandes fêtes pour la fin de l'automne au château de***, situé dans le Northumberland, et appartenant au noble lord Clarendon. »

— Voilà, dis-je à haute voix, une dernière page de roman des plus amusantes. » Je crois cependant que quelques personnes remarquèrent ma pâleur et le mouvement convulsif de ma bouche. Je sortis. Mes gens m'ont dit depuis qu'à dater de ce jour ils me veillèrent et me surveillèrent pendant deux mois à peu près, par ordre de mon médecin.

Le colonel, qui depuis une heure avait beaucoup plus parlé qu'il ne l'avait fait depuis six mois, interrompit son récit en me promettant de le reprendre le lendemain. Il crut devoir cependant ajouter cette conclusion : — D'après ce que j'ai raconté, ne vous hâtez pas de juger la conduite d'Harmance : ne la justifiez, ni ne la blâmez. Les éloges trop hâtés sont dangereux; souvent ils donnent un droit de retour, et il est toujours douloureux de reprendre son admiration ou sa sympathie. La critique trop précipitée amène quelquefois à une palinodie humiliante et qui ne rachète rien du mal qu'on a fait. Souvenez-vous que la noble Harmance était mère et que j'avais acquis ma fortune au jeu. »

XIX.

Notre déjeuner s'était prolongé jusqu'à trois heures après midi. Le soir même, vers les minuit je rencontrai le colonel sur l'escalier de la maison dont il est question ici. Il sortait. Je crus qu'il avait perdu beaucoup, et il devina ma pensée. — Vous vous trompez, me dit-il, je n'ai pas joué : mais j'ai vu ce soir tant d'imbéciles, de couards, de poltrons, de crétins et de fous autour du tapis vert, que j'en ai eu des nausées et que j'ai pris le parti de sortir. Si une promenade aux étoiles vous convient, ma calèche est à vos ordres.

Nous sortîmes. Montés en voiture :

— Où irons nous, dit le colonel. — Tâchons, lui répondis-je, d'éviter les propriétés à visiter. — Il en est une, cependant, qui me tente beaucoup, reprit-il. — Encore! m'écriai-je. Souvenez-vous qu'à cette heure-ci les petits chiens mordent les pieds de leurs maitresses.— Oh! par Dieu! dit Florimond, si je savais que Madame de Bellegarde fût à Paris et qu'elle habitât son hôtel, qui est à vendre comme la propriété de son frère, je ne manquerais pas de lui faire une visite tout à l'heure. — Son hôtel est à vendre? qui vous l'a dit? — Les *Petites Affiches* que je viens de lire, reprit-il. La bonne dame doit sans doute aller s'établir à Naples avec les heureux qu'elle a faits.

Et se retournant vers le laquais qui attendait à la portière :

— Rue de Lille, dit-il; j'arrêterai le cocher dans la rue quand il le faudra. — Mais, colonel, y pensez vous? — J'ai la rage de voir cette femme, reprit-il. Aussi pourquoi fait-elle annoncer que son hôtel est à vendre. Que diable! j'ai le droit de le visiter; il n'y a pas d'heure fixée pour cela.

Nous courions tout le long de la rue de Richelieu, le colonel paraissait fort enchanté de sa résolution; moi, fort soucieux de ce qui allait advenir.

— Allons, dis-je, quand nous arrivâmes au Pont-Royal, voici le Rubicon.

Le colonel sourit et me montra du doigt un grand hôtel donnant sur le quai et dont quelques fenêtres brillaient encore à travers les arbres du jardin en face de la rivière.

— C'est donc là! lui dis-je. — C'est là, reprit-il. La vertueuse dame doit être dans son oratoire à l'heure qu'il est.

XX

Arrivés devant la porte cochère d'un bel hôtel, le colonel Florimond tira le cordon et la calèche s'arrêta. Descendre et frapper fut l'affaire d'une minute. Un gros concierge se présente. Le dialogue s'établit ainsi : — Cet hôtel est à vendre, n'est-ce pas? — Oui, Monsieur, mais qu'est-ce que cela veut dire? A cette heure-ci!... — Cela veut dire, monsieur le concierge en colère, que je veux acheter cet hôtel, s'il me convient, à cette heure-ci.—Monsieur, voulez-vous vous retirer?— Bien au contraire, je veux entrer. — Je vais prévenir la garde... — Monsieur le concierge, vous insultez le gouvernement et la police; la garde ne met pas en prison les honnêtes gens qui font leurs visites en *équipage*, comme vous dites tous. — Monsieur, je vais prévenir les maîtres de la maison... — C'est précisément ce dont j'allais vous prier, monsieur le concierge. — Eh bien! non, Monsieur, je n'irai pas. — Monsieur le suisse, à qui j'ôte mon chapeau, me ferez-vous le plaisir de me dire à qui vous appartenez? — A Madame la comtesse de Bellegarde, Monsieur. — J'en étais sûr, monsieur le concierge. Vous êtes.... vertueux. — Vous m'insultez, je crois! — Aurais-je dit une contre vérité? — Comtois! Dominique! (cria le concierge hors de lui), voilà Monsieur qui m'insulte et qui veut pénétrer à cette heure-ci dans l'hôtel.

Dominique et Comtois étaient accourus. Le colonel jugea sur leur figure qu'ils étaient d'honnêtes serviteurs, et il leur dit poliment : — Le concierge s'emporte mal à propos. J'ai intérêt à parler à cette heure-ci à madame la comtesse de Bellegarde. Si elle voulait me faire l'honneur de me recevoir... — Le nom de monsieur? dit Comtois.

Le colonel entra dans la loge du furieux concierge qui grondait comme un dogue; il s'assit devant une table et il écrivit au crayon ces mots sur sa carte :

« Le colonel Florimond, qui connaît toute la bonté et toute l'élévation de sentiment de Madame la comtesse de Bellegarde, lui demande respectueusement de vouloir bien le recevoir un moment. Le colonel est accompagné d'un de ses amis. »

Comtois porta la carte à sa maîtresse. Nous restâmes dans la loge, où le gros suisse souriait de rage dans sa cravate, espérant bien que l'ordre de nous chasser allait arriver. Comtois revint au bout de cinq minutes. Mon pouls battait; je prévoyais une petite humiliation suivie peut-être de quelques gros coups de poing échangés avec la livrée. Comtois, d'un air ouvert et pacifique, prononça ces mots : — Ces messieurs peuvent monter.

XXI.

Arrivés dans un grand salon, des bougies brûlaient encore dans des candelabres sur la cheminée. On nous pria d'attendre. Je m'assis dans un fauteuil de damas en face d'une riche jardinière. Le colonel se promenait avec beaucoup de tranquillité d'un bout à l'autre du salon, regardant quelques fois les lambris ou les Wateau des dessus de porte. Au bout de dix minutes, une porte dorée s'ouvrit dans le fond du salon et une femme grande et belle s'avança vers nous. Je n'avais jamais vu la comtesse de Bellegarde. De prime abord je la trouvai ravissante et l'examen de sa personne ne détruisit pas cette première impression. Je me levai et me rapprochai du colonel. Madame de Bellegarde pouvait avoir vingt-six ans; elle était vêtue d'un peignoir de bazin blanc serré à la taille par une torsade dont les glands pendaient jusqu'à terre. La noble comtesse n'avait encore rien touché à sa coiffure qui était d'une simplicité de bon goût; cheveux enroulés à la grecque et formant le casque, sans un seul diamant, ni perle, ni fleur; une de ces coiffures de femme à qui Dieu donna une riche et superbe chevelure. Vraiment, c'était bien là à mes yeux la Pénélope antique avec ses grands airs majestueux, son regard fier et doux (symbole de sagesse), son sourire pudique et son profil ionien.

Le colonel la salua et n'hésita pas à lui dire: — Ma visite, Madame, vous surprend moins qu'elle ne vous irrite; je commence par vous

assurer de mon respect et de mon admiration. — Monsieur, dit la comtesse d'un son de voix très calme, mon premier mouvement a été de refuser votre visite ; par réflexion, je me suis décidée à vous recevoir. — Ainsi, madame, dit le colonel, la bonté, chez vous, succède au dédain et corrige la colère... — N'appelez pas cela de la bonté, Monsieur ; c'est, ce soir de la curiosité. Je pense que votre visite chez moi, à cette heure-ci, n'est que la suite d'un pari que vous avez engagé. Votre apparition d'hier, à la campagne, chez mon frère, pouvait m'en convaincre... — Non, Madame, reprit Florimond, je n'ai engagé aucun pari. Je viens ici par un acte spontané de ma volonté. — Est-ce que vous venez visiter cette maison, à minuit, pour l'acheter ? Elle est à vendre en effet. Mon frère et moi avons pris les mêmes résolutions ; nous allons habiter l'Italie, peut-être à tout jamais. — Je le sais, Madame. Il est très vrai aussi que je viens ici pour avoir l'honneur de faire des offres à la maîtresse de cette magnifique maison. — Vous pourriez, avouez-le, prendre mieux votre temps. — Oui, Madame, vous avez droit à des excuses très humbles de ma part, veuillez les accepter. — Voyons, Monsieur, ma maison est-elle de votre goût ? Visitez. J'en excepte mon appartement particulier... — Madame j'ai encore assez de raison et de goût pour vouloir acquérir les yeux fermés ce qui peut vous appartenir. — Eh ! bien, Monsieur, dit la comtesse de Bellegarde, dont l'expression s'adoucissait visiblement, me permettrez-vous à mon tour de vous dire que je demande un milion cinquante mille francs de cet hôtel et de ses dépendances. — Voilà, Madame, qui est entendu. C'est moi qui suis votre obligé. — Vous trouverez bon, Monsieur, que je vous adresse mon notaire et si demain à midi... — Un rendez-vous, Madame, dit le colonel avec une grâce qui allait au cœur, un rendez-vous, même chez un notaire, est une de ces rares bonnes fortunes que je n'aurais pas même osé rêver. — En verité, dit Madame de Bellegarde, je crois que ma colère s'en va. — Je vous remercie de cet aveu, reprit le colonel. Vous êtes loyale même dans la haine, car il n'est que trop vrai que vous me haïssez et depuis longtemps... — Je ne hais personne, Monsieur. J'ai pu m'irriter contre un homme qui pouvait perdre ma meilleure amie... — Et vous l'avez sauvée, madame la comtesse ? — Je le crois... , ajouta en hésitant Madame de Bellegarde.

A ces mots ses beaux yeux se voilèrent de longs cils bruns qui se dessinèrent admirablement sur la blancheur rosée de ses joues. Le colonel lui présenta la main et il l'amena à une causeuse où elle s'assit, montrant à nos regards les pieds les mieux faits et les plus élégamment chaussés. Je me rapelle encore avec une certaine émotion la transparence de ces bas de soie qui laissaient deviner la finesse de ces belles jambes de Diane à peine entrevues. Le colonel prit un fauteuil à un signe de la comtesse ; je m'assis à quatre pas de là ; mon rôle était passif, mais important ; j'étais-la sauvegarde d'un tête-à-tête à une heure indue, aux yeux des gens de la maison. A un rendez-vous d'amour cela s'appelle, je crois, servir de chandelier.

— Monsieur, dit Madame de Bellegarde, cette visite imprévue, cette conversation qui change de ton et prend de faux airs de cordialité, tout cela m'étonne au dernier point. — Et moi, madame la comtesse, reprit Florimond, je m'étonne surtout d'une chose, c'est que deux personnes comme nous (pardon !) aient pu se haïr et vivre en si grande hostilité. Il faut que je l'avoue ; vous m'avez fait beaucoup de mal... — Et vous en avez dit beaucoup de moi, Monsieur ? — Je me suis contenté d'en penser, Madame, c'était déjà trop. — Vraiment, Monsieur, vous parlez de telle sorte que vous avez l'air de me demander de l'amitié. — On ne demande pas un si rare bonheur, Madame, on cherche à le mériter. — Et pour cela, Monsieur, vous avez fait ? — Oh ! peu de chose, j'en conviens. — Mais encore ? je ne m'explique pas quels sont vos titres à une réconciliation entre nous. — Mes titres, hélas ! non, je n'en ai pas. Cependant...

Le colonel hésitait ; Madame de Bellegarde me jeta un coup d'œil comme pour me questionner. J'avais précisément dans ma poche le billet que lord Clarandon avait écrit le matin même à Florimond. Je pris ce papier et je le présentai à la noble dame. Le colonel me fit de gros yeux ; il n'était plus temps. La comtesse lisait la lettre de provocation ; elle tremblait, elle pâlissait. Je vis que le colonel triomphait malgré lui. — Monsieur, dit-elle à Florimond, vous avez répondu à mon frère... — Que je refusais son cartel, madame la comtesse.

A ces mots, Madame de Bellegarde leva les yeux au plafond et deux larmes roulèrent sur ses joues. Dès ce moment-là, la paix venait d'être signée.

— Mon Dieu ! dit la noble femme, je m'étais donc trompée. — Trompée ! non Madame, s'écria le colonel avec animation. Vous ne vous étiez trompée ni sur *elle*, ni sur moi. Vous la connaissiez capable d'entraînement et vous aviez deviné mon âme emportée, dangereuse. Croyez-vous que je me sois livré contre vous à une haine brutale, injuste, insensée parce que vous aviez cru devoir sauver votre meilleure amie ? Ah ! Madame, dans ce sens là, si vous avez cru cela, oui, vous vous êtes trompée. Mon cœur a saigné ; j'ai regardé couler le sang de la blessure et j'ai espéré la mort. C'est tout. La mort n'est pas venue. Vient-elle jamais à propos, l'abominable qu'elle est ? Je me suis laissé vivre, je ne sais pourquoi, ni comment ; peut-être par cet instinct d'amour pour l'existence que nous avons tous à notre insu. Mais Dieu m'est témoin, madame la comtesse, que je n'ai blasphémé ni contre lui, ni contre vous. J'ai déploré d'avoir été si peu compris par une charmante intelligence, par un noble cœur, par vous, Madame. J'ai dit souvent aux étoiles, aux nuages, aux arbres, aux fleuves, aux montagnes : Si mon orgueil indomptable avait voulu se plier, si j'avais consenti à me jeter aux pieds de la fière ennemie qui me perd aux yeux d'Harmance, peut-être et certainement, lui aurais-je prouvé que je n'étais pas né pour le malheur de celle qu'elle aime comme une sœur. Oh ! que de choses sublimes et tendres j'avais à dire à Madame de Bellegarde ! et que de fois je les lui ai dites dans ma solitude, quand elle était bien loin de moi, fière, dédaigneuse, impitoyable pour moi ! N'est-il pas vrai, Madame, que votre regard, alors, serait devenu amical, que la sérénité aurait éclairé votre front ? N'est-il pas vrai, ma belle ennemie, que vous m'auriez tendu la main ?... Ici le colonel se leva, et voyant madame de Bellegarde qui portait son mouchoir à ses yeux, il prit la main qui s'appuyait sur le bois de la causeuse et il la baisa avec une vivacité respectueuse.

— Madame, reprit-il, voici une nuit sereine ! c'est la plus douce nuit que j'ai vue passer dans le ciel depuis deux ans... Oh ! cette heure est solennelle ; lorsque deux âmes généreuses se réconcilient, je me figure que Dieu sourit à la terre Vous pleurez, Madame ? eh bien, oui, donnons des larmes au passé ; à notre inimitié regrettable, à tant de journées amères ; à votre erreur... à mes malheurs aussi.

Il y eut un moment de silence. Je regardais le colonel ; il était fort ému et presque aux genoux de la belle comtesse qui pleurait.

XXII

Vous m'avez méconnu, reprit-il ; est-ce donc votre faute, Madame ? Quel soin prenais-je donc de ma propre réputation ! aucun. J'allais en aventureux, à la conquête d'une femme qui réalisait pour moi tous les rêves de gloire et de félicités. Je riais du monde, je méprisais l'opinion ; j'étais un fou... Tout autre eût pris des précautions inouïes, mais sages, mais nécessaires. On n'aventure pas ainsi son nom et sa renommée. Il y a des circonspections à garder, des bienséances à honorer. Puisqu'un esprit supérieur comme le vôtre pouvait se tromper à mon sujet, que devaient donc faire tant de sottes gens, tant de cœurs grossiers, tant de femmes avilies, par exemple, dont le monde est peuplé ? Un homme qui joue ! Mais sans doute on a le droit de renier tout rapport avec lui, on a le droit de fuir son ombre... elle est dangereuse, mortelle. Même les femmes les plus tarées ont ce droit-là. J'en connais, moi, dont le nom matrimonial est entaché d'un stigmate de banqueroute frauduleuse, qui se pavanent dans leur vanité vicieuse et dans leur ignoble et riche existence, et qui, cependant, jettent des cris d'horreur à la rencontre d'un homme dont la main désespérée a jeté quelques pièces d'or, ses dernières espérances, dans le cylindre d'une maison de jeu. Oui, Madame, ces créatures-là, vicieuses, corrompues et ignoblement méchantes, ces créatures ont le droit d'insulter un pauvre jeune homme aux abois, de le juger, de le condamner même à mourir de faim. Qui leur donne ce droit, ce n'est ni Dieu, ni la justice, ni l'honneur : c'est le préjugé du monde, c'est leur or surtout, leur opulence infâme. Et vous voulez, après cela, que je me plaigne de vous, noble femme, aussi grande par le cœur que par l'éducation et la naissance, vous dont le nom est une gloire et la maison un sanctuaire d'honneur ! Non, non. Périsse mon inimitié ! Je la déplore, je la déteste, je l'abjure à

vos pieds. — Assez ! assez, colonel ! vous me déchirez le cœur, dit d'une voix altérée Madame de Bellegarde. — Pourquoi donc assez ? reprit Florimond avec fierté. Puisque l'occasion est si belle, puisque le moment est si solennel, connaissez donc toute entière cette pauvre âme qui fut votre ennemie. Oh ! ne vous effrayez pas, elle ne parlera pas de ses vices et de ses malheurs qu'en termes dignes de vous.

Alors se retournant vers moi :

— Mon ami, me dit-il, vous ne vous attendiez pas à entendre la suite de mon récit dans ce salon, à cette heure-ci, et en présence de cette charmante et belle dame qui eut tant de part au drame de ma vie, il y a deux ans ! Voyez, ami, il y a dans ce monde des choses tellement imprévues qu'elles paraissent surnaturelles à la raison même. Ne jurons de rien ; la vie de l'homme est effrayante de vicissitudes. — Madame, reprit le colonel, après la nouvelle du mariage d'Harmance, nouvelle que je reçus fortuitement par un misérable journal, ma raison s'altéra un moment. Mais Dieu est grand et il ne voulut pas me livrer à tout jamais aux vertiges de la folie. Comme je le disais à mon ami : revenu à moi, je pensais au suicide. C'était une lâcheté envers moi-même et une ingratitude envers Dieu.

Un matin, éveillé avant le jour, je me mis à regarder à mon balcon le lever du soleil. L'aube se montra pâle d'abord, puis légèrement colorée de rose et d'iris, pure et suave comme une jeune fille ; peu à peu le ciel s'ouvrit, et le premier rayon qui se glissa au-dessus de la barre de l'horizon fut à mes yeux un sourire ; ce rayon ne m'éblouit pas, il éclaira tout mon appartement de sa lumière cristalline et bientôt jeta autour de moi des gerbes d'or, des irrigations de pierreries. Mon esprit en fut soudainement égayé, et je ne sais quel enchantement vint à éclore dans mon âme. — Oh ! non, m'écriai-je, il ne faut pas quitter la vie ; le ciel est trop beau ! la lumière est trop bienfaisante ! — Et dans ce moment, la pensée du tombeau me revint avec ses ténèbres et ses glaciales terreurs. Je frisonnai ; je me remis tout entier dans le beau rayon du soleil, comme sous la protection de la vie, de la lumière, de Dieu même ; et j'aspirai la brise matinale, et je regardai les lointains éclairés, et je me mis à chanter je ne sais quel air triomphal avec je ne sais quelles paroles enthousiastes, et, à ma grande surprise, je sentis mon visage tout baigné de larmes. C'en était fait ; la volonté de vivre avait écrasé la volonté de mourir. L'existence rayonnait en moi comme le soleil dans le firmament Ceci, Madame, vous paraît un peu fou peut-être. reprit le colonel, mais ne vous hâtez pas de me juger, j'ai besoin encore de tant d'indulgence ! Dans la journée, je sortis et bien résolu de vivre, je cherchai comment je vivrais. Plusieurs routes s'ouvraient devant moi. Le cloître, d'abord ; oui, mais je sentais que je manquais de foi. La vie de famille, le mariage avec ses inquiétudes et ses douces préoccupations; oui, mais je manquais d'espérance. Enfin la vie active d'un homme voué au bien, dans l'acception du mot la plus étendue, la vie d'un philantrope pratique, si vous voulez ; oui, mais je manquais de charité. Que devenir ? Je m'étais bien réconcilié avec Dieu et ses œuvres magnifiques, mais j'avais la société en dégoût. A force de rêver, on donne prise aux passions, on les surexcite, c'est là mon opinion. Or, les miennes étant très effervescentes, s'éveillèrent et grondèrent à pleine harmonie. Je me souvins des hautes et terribles émotions du jeu, alors que je marchais, l'or à la main, à la conquête d'une fortune. Ce fut une idée soudaine, violente, presque infernale. Je me dis à moi-même : Si une âme comme la mienne n'est pas remplie d'une passion quelconque, elle est perdue. Je finirais par me tuer. Après l'amour, le jeu... oui, mais le jeu extravagant ; des flots d'or, afin de jeter mon mépris et cette poussière de métal à la face de tous ceux qui vivront autour de moi. Passons cela. Ces emportements manqueraient de dignité dans ce beau salon, honorable demeure, et devant vous, dame honorée, étoile sereine et candide. Gagnant beaucoup, que faire de cette fortune ? la dissiper en débauches ? Quelle humiliation, quel sacrilège après avoir été aimé d'Harmance ! Thésauriser ? quelle vilenie ! Répandre ces richesses en bonnes œuvres ? sans doute ; mais singer la vertu sans être vertueux, quelle hypocrisie ! Je ne pris donc aucune résolution, moyen facile et souvent heureux de se tirer d'affaire. Je pris ma fortune, et j'allai les mains ouvertes, la répandant à tout hasard, sans regarder où tombait la pluie d'or, faisant des heureux dignes de l'être ou indignes, n'importe ; Quelquefois (faut-il le dire ici !), sur le bruit de mes prodigalités, des lettres m'ar-

rivaient demandant pour des œuvres pieuses pour des œuvres de charité chrétienne. Une fois, Madame, on me remit un billet mystérieux et dont le cachet portait cette devise : « Bon et dangereux. » Et un cheval échappé servait d'emblème à cette devise qui, je le crus, m'était personelle.

— On me fait bien de l'honneur, m'écriai-je... je ne suis dangereux qu'à moi seul et je ne suis bon pour personne. Mais le billet était d'une grâce irrésistible. Il demandait si noblement pour *ses* pauvres ! — « Allons, me dis-je, c'est une haute provocation à ma bourse. Donnons aux pauvres, mais surtout à la grâce irrésistible du billet. »

Le colonel s'arrêta un moment. Madame de Bellegarde lui dit :

— Votre offrande, ce jour-là, fut sans doute magnifique, Monsieur ? — Je donnais à pleines mains, sans compter, comme un orgueilleux qui fait de la gloriole devant une femme, son ennemie. — Ah ! Monsieur, reprit la belle comtesse, comment savez-vous le nom de celle... — Je n'ai nommé personne, Madame, ajouta le colonel avec un sourire charmant.

XXIV

Le colonel cessa de parler et comme il se retournait vers moi, je lui serrai la main. Madame de Bellegarde, que j'observais d'un curieux regard, garda le silence, la main posée sur son front et le coude appuyé sur une petite table de bois d'ébénier placée auprès d'elle. Les yeux rêveurs, la tête inclinée, elle paraissait absorbée dans quelque réflexion sérieuse. Qui jamais saura à quoi pensait alors la belle comtesse ? Cependant, sans adresser un mot au colonel, elle étendit le bras vers un cordon de sonnette qu'elle tira lentement, comme pour ne pas trop surprendre ses gens à cette heure avancée de la nuit. Un domestique survint. Madame de Bellegarde lui fit signe d'approcher ; elle lui dit quelques paroles à voix basse. Le domestique, c'était le même Comtois qui nous avait introduit, se retira d'un air satisfait, mais pourtant un peu étonné, jetant sur nous un coup d'œil singulier. Le colonel avait son chapeau à la main et remettait paisiblement un de ses gants qu'il avait ôté sans trop s'en apercevoir dans la chaleur de la conversation. Je me levai pour le suivre, lorsque Madame de Bellegarde nous dit avec un son de voix que je n'oublierai jamais, tant il était amical :

— Il me semble, Messieurs, que des gens qui visitent à minuit des propriétés à vendre, ne doivent pas redouter de prendre du thé à deux heures du matin.

Le colonel déposa son chapeau sur une chaise. Il était ravi, enchanté. Madame de Bellegarde reprit en ces termes, et avec un sourire d'une inexprimable finesse :

— Auriez-vous le projet de voir encore quelqu'autre maison en vente avant le lever du soleil ? Il me semble, monsieur le colonel, que vous trouveriez peu d'amabilité à cette heure-ci, peu de complaisance chez les propriétaires à qui vous rendriez visite. — Je le crois sans peine, reprit Florimond. Toute la grâce, toute la bienveillance du monde se sont réfugiées ici, madame la comtesse.

Vraiment, je commençais à m'alarmer. Le colonel, à ma grande surprise, me paraissait courir le grand danger de devenir amoureux de sa charmante ennemie, lorsque deux domestiques vinrent dresser une table et apportèrent tout ce qui peut composer un thé splendide.

— Voilà qui est d'une loyale hospitalité, dit le colonel en offrant la main à Madame de Bellegarde.

Elle s'assit devant la table chargée de la plus riche argenterie et des plus rares porcelaines et se mit à faire le thé elle-même de ses mains blanches, très dignement et très à son aise, comme si elle eut eû quinze personnes dans son salon. Vraiment c'était à aimer cette femme avec enthousiasme ? L'heure passa bien vite. Madame de Bellegarde, avec une finesse inimitable, dirigea la conversation sur des points tout à fait étrangers au sujet qui nous préoccupait tous les trois. C'était à la fois du bon goût et de la générosité. Trois heures du matin sonnèrent à une horloge voisine.

— Je crois, dit le colonel, que toutes les fêtes de bonne compagnie finissent à cette heure-ci.

Et il allait se lever, lorsque Madame de Bellegarde, prenant un air plus sérieux, dit ces paroles :

— Toute réconciliation exige un gage. Monsieur le colonel Florimond, c'est un sacrifice que je vais vous demander ; vous le voyez, c'est encore de l'inimitié. — Parlez, madame, répondit Flo-

rimond. — Donnez-moi votre parole d'honneur, en présence de monsieur qui est votre ami, oui, donnez-moi ici cette parole d'honneur à laquelle vous n'avez jamais manqué, de n'entrer jamais dans une maison de jeu. Bien plus, Monsieur, jurez-moi de ne jouer jamais sérieusement nulle part. Cette exigence vous surprend, reprit la comtesse. Eh bien ! Monsieur le colonel, voici mon excuse. : puisque je m'occupe souvent de bonnes œuvres, comme vous voulez bien le penser obligeamment, quelle œuvre plus belle et meilleure que celle de chercher à retirer du gouffre du jeu une âme aussi noble que la vôtre? Monsieur, ai-je eu trop de présomption en espérant que vous prêterez entre mes mains le serment de ne plus jouer ?

Le colonel se tenait debout en face de nous. Son regard très animé errait tour à tour de la table à Madame de Bellegarde, du plafond au parquet, comme celui d'un homme qui hésite ou qui cherche à deviner l'inconnu d'un problème.

— Monsieur, reprit la comtesse, vous avez acquis une grande fortune par de terribles moyens, mais enfin par des moyens que les lois et l'honneur garantissent et protègent. Gardez cette fortune ; faites-en un noble usage. Mais, je vous le répète, la vie de joueur est indigne de vous ; le jeu, pardonnez cette dure opinion, le jeu finirait par vous avilir. Au nom de votre propre dignité, faites ici, dans ce moment solennel, le serment que je vous ai demandé ; et pour vous enlever toute hésitation, je vous le demande au nom d'Harmance. — Madame, s'écria Florimond avec une vivacité chevaleresque, dès ce moment je renonce aux maisons de jeu et au jeu lui-même : je le jure.

La belle comtesse lui tendit la main avec une dignité et une grâce inexprimables.

XXV.

Il n'est pas de site plus pittoresque et d'un aspect plus riant que le golfe Juan sur le littoral de la Provence. Au centre de ce golfe, une baie tranquille, creusée en hémicycle, offre en particulier le plus joli encadrement de verdure, de flots limpides et de rochers. Près de cette baie se trouve une maison de campagne entr'autres, dont l'heureuse situation attire et enchante le voyageur. Cette villa est fort simple, mais de très bon goût, elle est peu spacieuse, mais commode. On voit tout d'abord qu'elle fut bâtie et embellie par quelqu'un qui avait fort à cœur de vivre heureux dans ce coin du monde. A un mille de là, serpente entre des haies de figuiers et de grenadiers la route de Fréjus à Cannes, de Cannes à Nice, et de Nice à cette riante et douce Italie que vous aimez tout autant que moi, mais pas plus que je ne l'aime assurément. Or, une allée tortueuse et ombragée conduit du grand chemin aux rizières et aux vergers de la ville de Beauregard, dénomination parfaitement méritée, à cause de la vue marine et du paysage qui sont charmans de ce point du littoral. Le mois de novembre de l'année 1838 commençait à faire sentir ses atteintes glaciales sur les sommets de l'Estérelles. Mais le golfe était tiède et riant. Dans la villa de Beauregard une jeune femme, arrivée depuis quelques jours, s'installait chez elle avec toutes les précautions d'usage quand on est bien décidé à vivre longtemps dans un abri ardemment désiré. Cette jeune femme, d'une beauté noble et sereine, nommons-la tout de suite, était Madame la comtesse de Bellegarde. Dix mois s'étaient écoulés depuis la visite singulière, la visite nocturne dont nous avons parlé, chez la comtesse de Bellegarde à Paris. Les sermens exigés par la noble dame avaient été gardés fidèlement par Florimond ; c'est-à-dire que, dominé par une puissance inexplicable, le colonel avait subitement et à tout jamais renoncé à ces irritantes habitudes du jeu. Quant à Harmance et à son amie et belle-sœur, Madame de Bellegarde, elles avaient continué à mener ostensiblement, si non heureusement, la vie douce et enviée du grand monde. Tout était donc pour le mieux. Mais Harmance tenait toujours beaucoup à une expatriation ; elle rêvait l'Italie et lord Clarendon, son mari, partageait, ou croyait partager, ce goût poétique. La comtesse de Bellegarde, de son côté, très sérieuse depuis quelque temps, soupirait après une retraite absolue dans sa jolie et riche propriété des bords de la Méditerranée, près de Cannes en basse Provence. M. de Bellegarde était loin de s'y opposer. C'était le mari le plus embarrassé de son mariage ; il ne pouvait encore se faire à l'idée d'avoir épousé ce qu'il appelait une femme supérieure ; il s'en épouvantait même quelquefois tellement qu'il s'enfuyait en Angleterre pour courir le renard avec les habits rouges, ses amis, et pour se don-

ner du cœur en quelque sorte, à force de fouetter et de tuer ces pauvres bêtes à poils roux dont raffolent tant de *gentleman riders*, que Dieu confonde! Mais si Madame de Bellegarde avait quitté Paris et le monde avec peu de peine, elle avait beaucoup rêvé dans son for intérieur. Arrêtons-là nos réflexions et presque nos médisances.

XXVII

Par une soirée froide et sereine de novembre, une berline attelée de quatre chevaux de poste quittait la route de Cannes et s'élançait sur le chemin bordé de haies qui conduisait au château de Beauregard. Arrivée devant le perron du château, la voiture s'arrêta, et une jeune femme enveloppée d'une pelisse de fourrure descendit sur l'escalier, suivie d'une jolie enfant vêtue de martre zibeline comme sa mère.

C'était lady Clarendon, qui en se rendant en Italie, venait visiter sa belle-sœur. La comtesse de Bellegarde avait été prévenue de cette visite amicale. Aussi elle y était toute préparée.

— Ah! ma chère sœur, dit-elle en embrassant Harmance, que c'est aimable à vous d'avoir préféré à toute autre route le chemin de Nice et de la Corniche. Venez, mon cœur vous demandait. — Chère amie, reprit Harmance, je suis seule; mon mari a pris les devants depuis huit jours. Il aura traversé la chaîne du mont Cenis. Il a tenu à aller préparer notre habitation de Castellamare.

Dans la salle à manger, un délicieux souper attendait la charmante voyageuse. L'entretien continua à être cordial et presque joyeux. On quittait Paris sans prévision de retour; Paris, ce pays d'orageux souvenirs pour Harmance. La pauvre âme rêveuse espérait beaucoup du beau ciel de Naples et de la poésie de cette terre d'Italie, terre du refuge pour toute nature blessée. Dans la soirée les deux amies, les deux sœurs par alliance se trouvèrent seules dans le salon, près d'un excellent feu pétillant et rose, un feu de pommes de pins et de bois de caroubier; Harmance, étendue avec nonchalance dans un grand fauteuil de velours, était silencieuse, attendant les questions, les redoutant et les désirant à la fois. Mais Madame de Bellegarde avait-elle des raisons secrètes pour que toutes ces questions ne portassent que sur des généralités? Nous sommes très disposés à le croire. Elle retenait donc toujours la conversation dans cette région de banalités amicales où il est si commode de rester quand on est préoccupé et où il est si facile de parler sans rien dire. Le moment de la retraite arriva.

— Allons, ma chère amie, dit la comtesse, après le thé, l'heure de prendre du repos est arrivée... — Du repos? reprit Harmance avec un grand soupir dont elle chercha à étouffer le dernier soufle. — Oui, ma chère âme, du repos. Vous devez être brisée. — Brisée! Oui, Pénélope, brisée de toutes les manières.

Et elle se leva. La comtesse n'eut pas l'air de comprendre le sens de ces derniers mots, mais prenant un bougeoir de vermeil elle précéda sa sœur dans l'appartement qui lui était destiné. Les adieux du soir furent tendres et charmants.

Il est une heure solennelle pour toute femme qui porte un chagrin au fond du cœur, c'est l'heure de la retraite, c'est l'heure du coucher. Que de pensées viennent alors assaillir la pauvre âme malade! quelles étranges incertitudes, quel retour triste vers le passé, quelles prévisions désolées dans l'avenir! quelle préoccupation fiévreuse!

Harmance, après avoir vu sa fille s'endormir dans une chambre voisine, resta quelque temps seule dans sa propre chambre sans oser se décider à prendre du repos. Elle renvoya sa femme de chambre en la prévenant qu'elle sonnerait bientôt si elle avait besoin d'elle. Et *bientôt* cependant devenait *bien tard*. A travers les grandes vitres de la croisée, Harmance contemplait la magnifique nappe d'eau du golfe que le clair de lune argentait. Cette mer était pure, calme, douce à regarder; cet astre était tendre, pâle et rêveur. L'esprit d'Harmance se perdit sans doute dans un monde de souvenirs; mais tout à coup sentant ses joues mouillées de larmes, elle s'effraya de sa propre pensée et retournant au berceau de sa fille, comme si elle appelait l'innocence à son secours, elle contempla cette belle enfant endormie; puis elle la baisa sur le front et se hâta d'appeler la femme de chambre.

La nuit passait silencieuse et souriante dans le beau ciel de Provence.

Esprit plus fort et plus ardent, Madame de Bellegarde avait moins à craindre pour elle-



même dans une lutte avec le chagrin, si le chagrin survenait. Or, il faut l'avouer : un chagrin de cœur existait aussi, depuis près d'un an chez la noble comtesse. Mais avec cette énergie de caractère si admirable et si rare, Madame de Bellegarde avait tenu bon et ne s'était pas permis pour ainsi dire à elle-même l'aveu de sa peine. Elle la niait à ses propres yeux ; et à force de la nier, elle croyait l'éteindre. Pauvre femme, bien que grande et valeureuse.

XXVIII.

Le soleil se leva le lendemain dans toute sa splendeur. Jamais la Méditerranée n'avait été plus belle. En ouvrant les fenêtres de son balcon, Harmance laissa échapper un cri d'admiration, presque un cri de joie, devant cette immensité transparente et bleue, toute étincelante des feux du matin. Quelques voiles blanches filaient sur l'étendue comme des alcyons ; et puis le vent matinal apportait de si douces émanations ; oh ! quels parfums du monde valaient ces brises fraîches et odorantes !

Madame de Bellegarde entra chez sa sœur, une lettre à la main ; elle était de lord Clarendon et adressée à elle-même. Le noble lord écrivait de Castellamare, où il venait d'arriver. Il recommandait à sa sœur lady Clarendon, et lui donnait les plus minutieux détails sur l'habitation préparée pour Harmance et lui.

— Ma toute belle, dit Pénélope en entrant chez sa sœur, vous avez le meilleur des maris et le plus zélé des intendants. Voyez avec quelle sollicitude il s'occupe de vous, et de votre résidence aux environs de Naples. Lisez ce qu'il m'écrit.

Harmance lut en effet les quatres grandes pages de détails donnés par lord Clarendon à sa sœur. Rien n'avait été oublié ni épargné pour embellir, égayer, dorer et perfectionner de toute manière la somptueuse résidence où lady Clarendon devait passer plusieurs hivers.

— Oui, dit Harmance après avoir lu la lettre et en la rendant à sa belle sœur, votre frère est un homme excellent. La *cage* qu'il me prépare à grands frais doit être ravissante ; seulement j'ai peur que l'oiseau lui-meme n'y soit pas bien gai...

On le voit ; lady Clarendon tentait toujours de provoquer quelques explications au sujet d'elle-même auprès de madame de Bellegarde, qui, de son côté, les redoutait sans doute beaucoup puisqu'elle y échappait toujours à la dérobée. A travers le nuage de mélancolie de sa belle sœur, elle entrevoyait des confidences difficiles à accepter. Mais la grâce et la douce aménité que la noble comtesse mettait dans tous ses *fuyans* diplomatiques ne permettaient nullement à Harmance de s'en fâcher. Elle soupirait beaucoup, contenait son âme dans une discré-

tion forcée et se laissait aller aux distractions.

Profitant d'un moment où lady Clarendon voulait rester seule avec sa fille, Madame de Bellegarde se réfugia dans un charmant kiosque élevé à l'extrémité d'une terrasse, pour lire en secret une lettre supplémentaire et confidentielle que contenait la lettre de son frère. Voici à peu près quel en était le contenu :

« J'ajoute, chère sœur, un mot pour *vous seule* à ma lettre. Vous avez remarqué depuis quelques mois la tristesse continuelle de ma femme ; vous en avez pénétré la cause.... Cette cause fait mon désespoir et affaiblit beaucoup dans mon esprit la haute opinion que j'avais des mérites d'Harmance. Aucune explication n'a eu et n'aura lieu entre nous Mais il m'est bien permis de me plaindre à une sœur chérie. Comment se fait-il qu'une âme aussi distinguée que celle d'Harmance puisse garder un souvenir sympathique pour un homme, un aventurier, dont la vie est vicieuse, dont la réputation est plus que suspecte aux yeux des honnêtes gens? Comment se fait-il d'un autre côté, chère sœur, qu'Harmance ait sitôt perdu de vue et ce que j'ai fait pour elle et sa fille, et tous les dévoûments dont elle est l'objet continuel de ma part ? la main sur le cœur, dites-moi si je n'ai pas tous les droits possibles à son amour exclusif. N'ai-je pas donné une position magnifique à elle et à son enfant ! je lui ai sacrifié tous mes goûts, toutes mes habitudes passées; je me suis fait son intendant, son suivant, son esclave. »

Le noble lord, après la revue de ses mérites personnels, passait ensuite à des considérations plus sérieuses, et il en venait enfin à de pénibles aveux.

« Oui, reprenait-il, j'en suis sûr, ma chère sœur ; le plan de cet *homme infâme* est bien arrêté ; n'ayant pu épouser Harmance, il veut la séduire, il veut la perdre, il veut... que ne veut-il pas grand Dieu !

Je sais, de bonne part (ce qui équivalait à ces mots : de la part de la bonne police), je sais que, sous prétexte d'un goût extravagant pour la chasse, ce joueur pervers et mal converti, a trouvé dix occasions de rencontrer ma femme dans les environs de Paris. Un jour n'a-t-il pas eu l'impudence, avec toute sa horde de chiens et de piqueurs, de poursuivre un loup, forcé dans les bois de Versailles, jusque dans les fourrés de mon parc ? Vous pensez bien que je n'ai pas pris le change le moins du monde, dans cette circonstance, et que j'ai bien reconnu tout d'abord, que ce prétendu louvetier avait trouvé quelque part un loup de complaisance… »

A de telles choses écrites la lettre tombait des mains de la belle comtesse, esprit intelligent et âme élevée, qui saisissait d'un coup d'œil toute la série de ridicules de monsieur son frère.

— Hélas ! hélas ! s'écriait-elle de temps en temps en froissant le papier, quel esprit de travers ! quelle fatalité ! quel mari !

Nous ne suivrons pas lord Clarendon dans toutes les pérégrinations où sa jalousie s'aventurait. Venons-en à la recommandation à sa sœur.

« Après tout ce que je viens de vous dire, chère et tendre sœur, il est impossible que vous ne soyez pas convaincue de deux choses : 1° qu'Harmance a des torts graves envers moi, 2° que le *pervers* fera tout au monde pour la perdre.

Ceci bien expliqué nous amène à prévoir que cet homme ne tardera pas à nous suivre jusqu'au bout de l'Italie. Or, vous, ma sœur, vous pouvez tout sauver.

« Vous ne m'avez jamais avoué, mais j'ai su de *bonne part* (l'adorable police !) que le hasard vous avait fait rencontrer en face ce maudit joueur, et que vous aviez profité de l'occasion pour le traiter comme il le méritait. Je sais que votre ascendant sur son esprit a été assez grand pour l'effrayer, sinon pour le confondre ; qu'il voulut, par une infernale vanité, vous prouver qu'on l'avait calomnié, et se faire un mérite à vos yeux de quelques qualités de parade. Ainsi, il ne fréquente plus ostensiblement les tripots, mais il se fait louvetier extravagant pour le malheur d'autrui ; je sais enfin, et toujours de *bonne part*, que vous lui avez forcé la main pour des œuvres de charité ; mince expiation pour tous ses vices ! Donc, ma sœur, usez de votre puissance morale sur ce *bandit* pour l'arrêter et ne lui pas permettre de passer la frontière.

« Achevez votre œuvre, enchaînez le brigand, convertissez-le si vous pouvez, et alors faites en sorte de le jeter au cloître, ou poussez-le à aller demander du service bien loin de nous, au bout du monde, quelque part où on fait la guerre ; n'importe où, pourvu qu'il s'y fasse tuer. »

Après cette touchante conclusion, le lord assurait sa sœur de ses tendres sentiments et il l'embrassait sur les deux joues.

La lecture d'une pareille lettre pouvait donner beaucoup à réfléchir à Madame de Bellegarde; et voilà que, par cette mystérieuse opération d'analogie très familière aux esprits justes et délicats, la comtesse arrêta sa pensée sur les mérites de monsieur son époux à elle, le comte de Bellegarde, gentilhomme de haute volée aussi, très fort épris du *bien-vivre* aussi, et, pour le moment, buvant d'excellent vin de Champagne en Angleterre et courant le renard de comté en comté.

Par quelle malicieuse transition, après avoir lu la lettre de son frère, se préoccupa-t-elle de son mari? et comment accueillit-elle avec complaisance une comparaison tout au moins très impertinente? Voilà qui restera sinon inexplicable pour nous, du moins inexpliqué.

XXIX

Comme on le pense bien, Madame de Bellegarde enferma, sous la garantie d'une bonne clé, la lettre de monsieur son frère, et retournant auprès d'Harmance elle n'eut d'autre soin toute la journée que de chercher à l'amuser ou de la distraire.

Lady Clarendon voulait repartir dès le lendemain; elle paraissait avoir hâte de dépasser la frontière, comme ces malades qui courent après quelque chose d'inconnu.

Le temps avait été assez beau pour permettre une promenade sur le golfe, et Madame de Bellegarde avait toujours à ses ordres la plus élégante des embarcations et les meilleurs rameurs. Elle remarqua au large avec quelle expansion de bien-être Harmance se voyait éloignée de la côte, en pleine eau, l'immensité autour d'elle et l'immensité au-dessus d'elle. Plusieurs fois même, pendant cette longue promenade en mer, lady Clarendon avait embrassé son enfant avec des élans de sensibilité dont la vivacité contrastait avec sa mélancolie.

Le soir, il ne fut question que de la Méditerranée et du bonheur de vivre près d'elle, comme les alcyons. Cependant on apporta le courrier. Quelques journaux de Paris étaient là pêle-mêle sur la table. Harmance en prit un en essayant de le parcourir; soit hasard, soit prédestination, ses yeux s'arrêtèrent sur ces mots :

« Dans tout le département des Vosges, il « n'est question que des grandes et périlleuses « chasses au loup auxquelles se livrent plu- « sieurs notabilités bien connues dans le monde « des *lions* à Paris. On cite, entre autres, un « hardi chasseur qui a tué de sa main six loups « et trois louves dans les montagnes élevées « près de Plombières. Une lutte terrible s'est « engagée entre le chasseur et un grand loup « des plus dangereux; ce n'est qu'après une « demi-heure de combat acharné et après « bien des blessures reçues de part et d'autre, « que l'intrépide colonel Florimond est parvenu « à plonger son couteau de chasse dans la poi- « trine de son terrible adversaire. »

Après avoir lu ces lignes, Harmance déposa le journal sur la table, pâlit, se renversa dans son fauteuil et s'évanouit. Cette grande émotion fut tellement silencieuse que madame de Bellegarde, occupée d'un jeu d'enfant qu'elle montrait à sa nièce ne s'aperçut de rien. Ce fut l'enfant qui s'écria la première :

— Ma mère! que tu es pâle! ma mère!...

Et elle s'élança vers sa mère. L'effroi de Madame de Bellegarde fut très grand. Elle courut, elle appela du secours.

Il y eut pendant un quart d'heure dans le salon une violente émotion de terreur et de pitié. Revenue à elle, lady Clarendon se prit à sourire à sa fille et à sa belle-sœur, mais avec une telle expression de tristesse que des larmes répondirent à ce rire forcé, surnaturel.

— Mais que vous est-il donc arrivé, ma chère âme? s'écriait la comtesse avec une touchante sollicitude. — Qu'as-tu, maman? tu voulais mourir?... demandait en sanglottant la charmante petite fille. — Rassurez-vous, dit Harmance. Ce n'est plus rien..... Tenez, c'est la mer qui est cause de cela. Seulement, j'ai tardé un peu à me trouver mal, n'est-ce pas.

Ce fut là toute l'explication donnée. Madame de Bellegarde n'eut pas le moindre soupçon au sujet des journaux, feuilles ordinairement très indifférentes pour lady Clarendon et qu'elle-même ne lisait jamais. D'ailleurs, elle avait à peine remarqué qu'Harmance avait touché à l'un d'eux sur la table.

Il fut impossible à lady Clarendon de partir le lendemain pour l'Italie ; mais à quelques jours de là, elle demanda des chevaux de poste et Madame de Bellegarde, en bonne sœur, voulut l'accompagner pendant une grande partie du voyage.

XXX.

Deux berlines à quatre chevaux prirent donc la route de Cannes, par une belle matinée de novembre ; la première, destinée à la fille d'Harmance et aux femmes, la seconde aux deux sœurs.

On passa le Var, ce dernier torrent qui descend des Alpes françaises et qui sépare notre territoire des États de Sardaigne. Au milieu du pont de bois jeté sur l'eau et la grève s'élève un poteau avec une double inscription : *France* à l'occident ; et à l'est : *Etats de S. M. le roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem*. Vraiment on croit rêver en lisant cette folie de suzeraineté inscrite sur ce pauvre poteau qui paraît lui-même si humble et honteux de son outrecuidance. Le pont dépassé, lady Clarendon qui avait la tête à la portière, se rejeta dans le fond de la voiture en laissant échapper un long soupir.

— Enfin, dit-elle, nous ne sommes plus en France ! — Nous touchons à l'Italie, reprit madame de Bellegarde ; en auriez-vous du regret, ma sœur ? — Moi, répondit celle-ci, je ne regrette qu'une chose, c'est que la douane de Sardaigne ne puisse confisquer au passage tous les souvenirs emportés de France. — En vérité, dit Madame de Bellegarde, avec un demi-sourire, la douane serait riche en souvenirs.

La route qui conduit du pont du Var à Nice, on le sait bien, n'est qu'une allée de parc traversant les plus riant paysages et bordée au Sud par ce grand lac bleu et limpide appelé la Méditerranée. Là vont et viennent éternellement de belles caravanes d'Anglais, les unes en calèche les autres à cheval, toujours plus émerveillées de la beauté de l'Eden que le roi Charles-Albert et la paix européenne abandonnent à leur loisir. A Nice, les deux berlines entrèrent avec un grand fracas de fouet et de piétinement de chevaux à l'hôtel des Etrangers où M. Ferdinand, rendons-lui ce témoignage, reçoit son monde en vrai gentilhomme. Le grand appartement fut mis à leur disposition. Mais quelle ne fut pas la surprise des deux nobles femmes lorsqu'elles trouvèrent dans leur salon une profusion de bouquets des fleurs les plus rares et les mieux choisies. Deux de ces bouquets reposaient sur deux livres magnifiquement reliés : l'un de ces beaux volumes était le *Traité de l'amour divin de sainte Thérèse*, l'autre était l'*Imitation de Jésus*. A qui étaient-ils adressés ? Par qui étaient-ils offerts ? et comment devaient-ils êtres partagés ? C'est ce que l'honorable M. Ferdinand ne put expliquer lui-même, malgré toute son intelligence et toutes ses investigations. Ces mystérieuses offrandes jetèrent d'abord un peu de trouble dans l'âme des deux belles voyageuses qui finirent cependant par trouver la galanterie de très bon goût et l'à-propos parfaitement entendu. On reprit le lendemain le chemin de la Corniche et on arriva à San-Rémo, non sans quelques appréhensions. A l'auberge la meilleure où on descendit, même luxe de fleurs dans le salon de l'appartement de ces dames, même offrande de livres aux riches reliures ; seulement les ouvrages changèrent de titre : ici les *Méditations* de Lamartine, là le *René* de Châteaubriant. De San-Rémo à Gênes on ne s'arrêta point. Mais à Gênes, il fallut bien descendre à l'Hôtel de France, véritable palais dans la rue Balbi. Les voyageuses étaient tellement sûres de trouver chez elles des témoignages de la galanterie de l'être inconnu, elles en avaient même une telle frayeur mêlée de curiosité qu'elles ne purent se défendre d'hésiter un moment avant d'entrer chez elles. Le courrier mystérieux qui les précédait, sans doute, n'avait pas menti à ses habitudes ; car, en vérité, jamais plus riche et plus merveilleuse serre de fleurs ne s'était offerte aux regards d'Harmance et de Madame de Bellegarde. Eh ! où habiterait donc la Flore par excellence, si ce n'était dans la belle cité des jardins, à Gênes dont les rivages embaumés sont reconnus de si loin en pleine mer ? Deux volumes encore gisaient parmi les fleurs : *Child-Harold* et la *Jérusalem*. On le voit, par bizarreries ou par hasard, le sentiment religieux qui avait présidé au choix des premiers ouvrages, commençait sinon à s'altérer, du moins à se transformer sous le souffle ardent de la poésie ; ce qui promettait une dégradation presque effrayante aux dernières journées du voyage. Les deux berlines traversèrent Savone sans s'y arrêter ; elles entrèrent en pleine Toscane, elles arrivèrent à la

ville des Médicis. Florence devait être fleurie comme son nom pour les nobles voyageuses. Elles trouvèrent des merveilles d'horticulture à l'hotellerie, ou plutôt au palais où elles s'arrêtèrent. Mais en fait de livres, et pour être logique dans la transformation des idées au point de vue du départ, ce furent *Corinne* et *Lélia* qui s'offrirent aux yeux de ces dames sur une table encombrée des plus rares fleurs de l'univers. C'était à en mourir de frayeur et même de désespoir : sainte Thérèse à Nice et Lélia à Florence ! Déjà !... Que trouver donc à Rome et à Naples, grand Dieu ! Le séjour à Florence fut très court. Madame de Bellegarde ne pouvait quitter sa belle-sœur ; les fleurs et les livres devenaient significatifs de plus en plus ; le mystère de tout cela était impénétrable ; et d'ailleurs que de tristesse se mêlait à tous ces parfums ! Il y eut un moment où les voyageuses prirent la résolution de ne s'arrêter nulle part jusqu'à Castellamare. Mais la dignité, et, avouons-le, l'intérêt aussi, prirent le dessus ; on fit halte à Rome. Dans la ville sainte, quels livres pouvait avoir choisi le mystérieux génie qui présidait à leur voyage ? Ces dames reconnurent avec effroi sur leur table encombrée de bouquets (venus sans doute de la villa Borghèse) le *Décaméron* et les *sonnets de Pétrarque*. Decidément l'ironie s'en mêlait et il était probable qu'on tomberait en plein paganisme au bout du voyage.

XXXI.

Le projet de nos voyageuses avait été de repartir de Rome le lendemain de leur arrivée. Elles y étaient encore trois jours après. Dans une de leurs promenades du matin, par un beau soleil de décembre, elles visitaient les ruines célèbres du Palatin, cette coline habitée pendant des siècles par les maîtres du monde, aujourd'hui déserte, couverte çà et là de grands fragmens de marbre couchés dans les hautes herbes et de quelques pans de maçonnerie tapissés de lierre et de giroflée sauvages. Lady Clarendon et Madame de Bellegarde allaient descendre la colline par le versant sud-ouest, lorsqu'elles aperçurent presque à mi-côte une jolie maison entourée de pins et de peupliers et à laquelle on arrivait par un sentier à travers les vignes, un sentier tout bordé de myrtes sauvages et de caroubiers. Ces dames étaient précédées d'un guide à qui elles demandèrent par qui cette petite maison était habitée.

— *Excellences*, dit le guide, je crois qu'il y a là des Français.

Ces dames allaient passer leur chemin, laissant à gauche la jolie maison, lorsqu'une jeune femme parut derrière la baie de myrtes et leur dit avec un fort bon accent parisien :

— Cette maison appartient à mon mari. Nous serions très heureux que ces dames voulussent bien venir s'y reposer.

L'invitation était cordiale. Elle avait quelque chose de si imprévu et puis elle était adressée par une jeune française d'une si douce beauté que *ces dames* n'hésitèrent pas à accepter. On arriva à une petite grille de bois peint en vert, placée entre deux tronçons de colonnes de granit antique, c'était la porte *triomphale* de cette maison du Palatin. La maîtresse du logis amena les étrangères dans une salle du rez-de-chaussée, dont les grands vitrages donnaient sur le jardin. Une lourde table de marbre marquait le centre de l'élipse du salon. Aux vitrages, point de rideaux, mais un riche treillis de jasmins. Quelques fragments d'urnes, quelques débris de cénotaphe, des morceaux de marbres rouges, des plaques de marbre jaune, dit africain, gisaient çà et là dans la partie la moins éclairée de la salle. Sur la lourde table du milieu, c'était tout un petit musée, un pêle-mêlé de poterie, de bronzes, de verrotteries, de tout ce qui peut provenir de fouilles opérées dans le domaine des temps disparus. Madame de Bellegarde et Harmance examinaient ce bazard antique, tandis que la jeune femme était allée sans doute prévenir son mari. Le maître de la maison ne tarda pas à paraître. Il était jeune, d'une taille moyenne, d'une physionomie douce et rêveuse ; son costume, fort propre du reste, annonçait un peintre qui descendait de son atelier. A la vue des belles et grandes dames qui visitaient sa demeure le jeune peintre éprouva une vive émotion de surprise. Mais ces charmantes visiteuses étaient des Françaises, et l'artiste, vivant à Rome, adorait son pays ; d'ailleurs, il savait son monde, et il reprit bientôt son aisance habituellle et de bon goût.

— Monsieur, dit Madame de Bellegarde, nous avons cédé à la plus aimable invitation. — Mon

ami, dit à son tour la jeune femme, ces dames avaient la bonté de jeter un regard amical sur notre modeste maison... j'ai osé leur proposer de s'y reposer.

La charmante femme rougissait ; son embarras augmentait visiblement auprès des dames étrangères.

— Mesdames, reprit le peintre, vous m'honorez beaucoup. Je n'ai d'autre titre à votre intérêt bienveillant que ma qualité de compatriote.
— Et probablement d'homme de talent, monsieur, dit Madame de Bellegarde, car je vois que vous venez de votre atelier. Nous vous avons dérangé ; nous vous devons des excuses, monsieur.
— Nous serons même importunes jusqu'au bout, ajouta Harmance avec un sourire mélancolique, nous demanderons à visiter l'atelier du peintre qui vit si heureux dans cette retraite du mont Palatin.

En disant ces paroles Harmance avait regardé la charmante compagne du peintre, ce qui avait mis le comble à l'embarras de la pauvre enfant.

XXXII

Dans l'atelier d'Olivier bien des toiles inachevées attendaient sur le chevalet la main laborieuse du maître. Olivier, comme tout artiste passionné, cédait souvent à la fantaisie. Ne travaillant plus pour vivre, il travaillait au gré de l'inspiration du moment. A Paris il eut continué à faire beaucoup de portraits, spécialité productive mais humilante aux yeux d'un homme de talent ; à Rome avec une existence assurée, il composait à loisir, méditait beaucoup, attendait l'inspiration et ne prenait ses pinceaux qu'au moment lyrique de l'enthousiasme. Le paysage de grand style et l'histoire étaient ses deux éléments. Il avait fait de sérieux et rapides progrès dans cette voie glorieuse. Les nobles étrangères avaient trop de tact et de sentiment de l'art pour louer outre mesure et inconsidérément les œuvres qu'Olivier découvrait à leurs yeux. Madame de Bellegarde avait la parole, Harmance rêveuse par nature contemplait en silence. Quant à Juana, l'épouse du peintre, elle triomphait dans son noble orgueil d'épouse. Parmi les toiles aux trois quarts achevées il y en avait une sur le chevalet, voilée d'une gaze verte et posée discrètement dans un angle de l'atelier, Olivier ne se hâtait point de montrer cette toile. Plusieurs fois même il en avait reculé le chevalet.

— Voilà, dit Madame de Bellegarde, quelque tableau mystérieux devant lequel nous avons passé bien des fois, vous, monsieur, sans vouloir lui enlever son voile, nous sans oser vous parler de notre curiosité. — Madame, répondit Olivier, il n'y a là dessous aucun mystère. Seulement cette toile étant un portrait et ce portrait ne devant pas vous rappeler quelqu'un qui vous soit connu, j'ai jugé inutile de fatiguer plus qu'il ne fallait votre bienveillante attention. — De qui est ce portrait, monsieur, demanda Harmance, assez étrangement préoccupée.

Et tout-à-coup se reprenant :

— Mais pardon. La question ressemble fort à une indiscrétion. — Non, madame, dit très simplement Olivier. Le portrait est celui de mon ami, de notre bienfaiteur, ajouta-t-il, en regardant Juana.

Et il retira la gaze verte qui recouvrait le portrait. Madame de Bellegarde jeta un cri involontaire, Harmance pâlit et faillit tomber, Juana la retint et la fit asseoir sur une chaise. Le portrait était celui du colonel Florimond et d'une ressemblance frappante.

— Ah ! dit madame de Bellegarde avec un incroyable ascendant sur elle-même, nous avons vu cette noble figure. Voilà qui est admirable de ressemblance, de style et de coloris.

Et regardant tour à tour Juana et Olivier.

— Mais, reprit-elle, ce n'est plus maintenant de la curiosité, c'est de l'intérêt très vifs ; voudriez-vous nous dire, monsieur, chez qui nous avons l'honneur de nous trouver ici, ma belle sœur et moi. C'est par là que nous aurions dû commencer notre entrevue, j'en conviens. Quant à nous, monsieur, voici qui nous sommes.

Et elle se nomma, elle et lady Clarendon. Olivier recula de trois pas, comme ébloui par un éclair.

— Vous! madame ! s'écria-t-il. Et vous ! madame! dit-il encore en se retournant vers Harmance à qui Juana faisait respirer des sels. — Mais, reprit-il, il est juste que je réponde franchement à votre question.

Olivier dit en quatre mots qui il était, qui était Juana et ce que le colonel avait été pour eux. Ce fut alors que lady Clarendon ne fut plus maîtresse de son émotion elle se jeta dans les bras de la femme d'Olivier et répandit des lar-

mes abondantes en silence sur le sein de la belle enfant. A un signe de Madame de Bellegarde, Olivier avait recouvert le portrait.

— Oh! s'écria Harmance, pourquoi, monsieur? pourquoi cela, ma sœur?

Et de nouveau la gaze verte fut retirée. Il se fit un long silence dans l'atelier. Chacun absorbé dans ses souvenirs plus ou moins douloureux, chacun écoutait en soi-même la voix intérieure qui lui parlait. C'était à qui ne romprait pas cette douce et pourtant cruelle rêverie. Madame de Bellegarde, appuyée contre un chevalet, le front dans la main et sa pensée perdue on ne sait où, ne regardait point le portrait. Olivier et Juana contemplaient Harmance avec ravissement, Harmance, les yeux inondés de larmes, regardait tantôt le beau portrait, tantôt le ciel splendide. Dix minutes se passèrent ainsi. Juana, avec une rare délicatesse comprit que le brisement de cœur de sa nouvelle amie se prolongeait trop long-temps. Elle l'enleva presque dans ses bras et l'amena à pas lents dans son appartement à elle, au premier étage de la maison. Madame de Bellegarde et Olivier les suivirent à intervalle. L'appartement de Juana était d'une simplicité charmante; il y avait là dans tout ce qui composait ce frais ameublement quelque chose de virginal comme l'âme de l'épouse heureuse d'Olivier. Seulement sur une petite console de bois des îles, dans un angle de la chambre, se dressait une splendide corbeille de mariage, à côté d'un prie-Dieu placé devant un crucifix d'ivoire sur un tableau de velours noir. Harmance avait reconnu la cobeille. Elle sourit à Juana, mais de ce rire d'inexprimable tristesse qui passe sur la bouche des pauvres affligées.

— Oui, reprit la candide Juana, je vous comprends, madame. Dieu l'a voulu ainsi. Pourquoi ainsi ?... Adorons sa mystérieuse volonté.

Harmance s'inclina en jetant un long regard sur le crucifix d'ivoire. Ce fut en ce moment que Juana se penchant vers lady Clarendon lui dit quelques paroles à voix basse auxquelles la belle Harmance ne répondit qu'en lui serrant les mains. Il était temps d'abréger cette visite devenue douloureuse. Madame de Bellegarde proposa à son amie de retourner chez elle, où, disait-elle, sa fille, la charmante fille d'Harmance, devait l'attendre avec inquiétude. A ce nom lady Clarendon se leva, belle, majestueuse, résignée :

— Oui, dit-elle, oui, ma sœur, allons rejoindre mon enfant. J'ai besoin de revoir ma fille.

Les adieux furent touchants. On se promit de se revoir. Olivier et Juana furent vivement engagés à venir visiter Naples et Castellamare, où on chercherait, disait-on, à leur rendre leur douce hospitalité. Ils le promirent avec reconnaissance. On quitta la maison de Palatin, la douce et discrète maison qui renfermait tant de bonheur et un cruel souvenir.... Selon cette loi immuable de la providence que toute félicité humaine cache ume épine dans son sein. Une voiture attendait les deux nobles étrangères dans la rue située au pied de la Vigna Palatina. Madame de Bellegarde était très vivement émue et ses larmes finirent par couler, surtout lorsqu'elle vit au doigt d'Harmance, un anneau, un petit brillant que Juana l'avait priée de recevoir d'elle, comme gage d'amitié. Hélas! un seul brillant de toute cette noble parure dont Harmance ne regrettait ni la valeur, ni la richesse, elle dame opulente, mais qu'elle avait rendue avec un si douloureux serrement de cœur.

XXXIII

Le lendemain deux voitures à quatre chevaux partaient de Rome et suivaient la route qui mène aux chaussées des Marais-Pontins. Les deux nobles voyageuses avaient hâte de se rendre à Naples. Là devaient-elles encore s'attendre à voir à leurs pieds les étranges hommages que leur rendait depuis leur départ le courrier mystérieux qui les précédait? Hélas! non. Ce ne fut pas même la grâce de la beauté païenne que l'on trouva à Naples. Au milieu de l'appartement destiné aux charmantes sœurs, ce fut le noble lord Clarendon qui se montra sans entourage de fleurs, sans livre à la main, mais bien majestueusement assis sur un canapé, espérant et attendant sa femme et sa sœur dont les lettres l'avaient prévenu à Castellamare. La surprise fut mêlée d'un peu de désappointement chez les belles voyageuses, avouons-le sans méchanceté. Le sentiment religieux, la mélancolie, la philosophie, la poésie, ces divins esprits, s'étaient envolés à tire d'ailes; le positif, la vie réelle, matérielle et monotone restaient seuls; lord Humphry Clarendon apparaissait enfin dans toute la splendeur de sa grosse santé et

de son caractère de grand seigneur anglais. Il est bien inutile d'ajouter qu'il ne fut nullement question des fleurs et des livres de l'itinéraire. Dans la soirée, on partit pour la somptueuse villa de Castellamare. Madame de Bellegarde ne quitta point sa belle-sœur.

XXXIV

Castellamare est l'antique Stabie où Pline l'ancien périt, suffoqué par les cendres du volcan ; Castellamare est la ville de l'extrême Italie la plus exposée au feu du Vésuve. A Naples, la crainte du danger occupe quelquefois les esprits ; mais, à Castellamare, au pied du Vésuve, le danger n'existe pas. Savez-vous pourquoi? C'est que toute la vie on a sous les yeux, ou plutôt sur la tête la colère de la montagne ; c'est que la lave brûlante est venue serpenter quelquefois sur les croupes voisines; c'est qu'on a touché le feu et qu'on a joué avec lui pour ainsi dire. La villa que lord Clarendon habitait avec sa famille était située dans une anse en face de la mer, près du bourg Quisisana, où se trouve le meilleur chantier pour la marine du royaume des Deux-Siciles. La résidence du lord était entourée de fort peu d'arbres, l'ombrage des feuillages étant la chose la plus rare dans les pays chauds; mais, en revanche, elle avait autour d'elle d'admirables collines rocheuses, où les granits volcanisés forment des féeries impossibles à décrire. Le feu fut l'architecte de ces gigantesques et capricieux boulevards qui semblent avoir servi de modèle, par leur singulière ornementation, aux arabesques les plus riches et les plus folles. Madame de Bellegarde, presque prisonnière, car elle s'était engagée beaucoup plus loin qu'elle ne l'avait cru, retardait de la meilleure grâce du monde son retour en Provence. Harmance et elle, n'ayant rien pu découvrir au sujet de l'étrange courrier qui les avait précédées, commençaient à ne plus parler entre elles de cette aventure, tout en y pensant beaucoup de part et d'autre. Un des grands plaisirs de ces jeunes femmes était de se promener à cheval au bord de la mer. Rien en effet de plus attrayant que ces courses aventureuses tout le long des eaux marines qui viennent rouler des écumes jusqu'aux pieds des chevaux. Harmance aimait à suivre de si près les sinuosités du rivage que bien souvent elle effrayait sa belle-sœur. Harmance trouvait un plaisir indéfinissable, par exemple, quand une grande vague venait se jeter, transparente et verte, sur le sable, à se trouver là sur son beau cheval anglais, de telle sorte que l'eau rejaillissait jusqu'au crins. C'est qu'il arrivait quelquefois que le cheval effrayé, bondissait et emportait au loin son écuyère ; mais lady Clarendon montait à merveille, on le sait bien. Quant au noble lord, une de ses grandes jouissances était de passer des heures entières dans un belvédère qu'il avait fait élever sur la toiture de la maison, sorte de lanterne aérienne dont les parois étaient de glace et dont des colonettes de cuivre formaient les supports. Du reste, rien d'élégant et de bon goût comme l'intérieur de cette lanterne, d'où la vue était magnifique. Une jolie coupole en zinc servait de dôme, et l'intérieur de cette coupole, lambrissée d'or bruni et d'émaux, avait des médaillons de la meilleure peinture. Lord Clarendon avait fait peindre, le croirait-on, sur ces jolis panneaux ovales, divers sujets militaires, divers épisodes, hélas ! de cette héroïque bataille de Waterloo, où il s'était trouvé en qualité de lieutenant de cavalerie et sous les ordres du général Hill, brave officier, dont la division acheta cruellement sa part de gloire contre les rangs de la garde ; c'est là que noblement étendu sur un divan, il se donnait la haute jouissance de parler de Waterloo et de fumer d'excellents cigares de la Havane en face du Vésuve qui fumait aussi dans les nuages. Or, il avait fallu trouver un nom historique à ce belvédère, et un beau jour quelque flatteur de lord Clarendon s'écria que la lanterne devait s'appeler *Belle-Alliance*, du nom de cette maison de ferme bâtie sur le monticule où les plus beaux faits d'armes éclatèrent dans la mémorable journée. Lord Clarendon avait été ravi de l'à-propos et sa lanterne se nommait et devait se nommer éternellement Belle-Alliance.

XXXV

Parmi les nouveaux amis de la maison du noble lord, il y avait un riche Portugais de grande distinction, qui lui avait été présenté depuis peu. Le jeune prince napolitain Gondolpho Tolozani avait été l'introducteur de dom Pedro marquis de Mondego.

Ce Portugais était un homme de trente-quatre ans environ, d'une belle physionomie, portant

une barbe à la nazaréenne et les cheveux presque rasés à la manière des moines, ce qui lui donnait une étrange expression, religieuse et guerrière à la fois; car dom Pedro avait en lui quelque chose de ce type militaire auquel il est impossible de se méprendre.

Lord Clarendon prenait un plaisir extrême à l'entendre raconter ses aventures de terre et de mer, et plus d'une fois, comme pour payer une dette de reconnaissance, il lui avait dépeint ses prouesses, à lui lieutenant Clarendon, dans la journée de Waterloo. Dom Pedro, bien que très poli, ne partageait nullement l'enthousiasme puéril de quelques parasites du lord pour l'héroïsme anglais; il était sobre de paroles à ce sujet et mesurait avec prudence la portée de ses expressions.

Lord Clarendon ne s'en montrait point blessé; il attribuait cette modération au caractère grave et modeste du Portugais, qui, du reste, ne parlait jamais de lui-même qu'avec une extrême retenue. Cependant nous ajouterons pour être sincère qu'en certaine occasion la patience de dom Pedro etait mise à de rudes épreuves, et entre autres, lorsque le noble Humphry le recevait dans son belvedère de Belle-Alliance et lui fesait les honneurs de ce temple de sa gloire avec une outrecuidance archi-britannique, oh! alors, le Portugais était toujours sur le point d'éclater et tout fesait présager que tôt ou tard Belle-Alliance serait le point de mire de quelque grosse colère.

Le noble lord avait plusieurs fois prié sa femme et sa sœur de permettre qu'il leur présentât cet excellent étranger, dont l'esprit était aussi distingué que les sentiments. Ces dames vivaient encore dans une profonde retraite, ne voyant absolument que deux ou trois personnes qu'elles avaient connues en France et, comme elles, établies depuis peu à Castellamare. Elles voulurent cependant ne pas se montrer trop rigides aux yeux de lord Clarendon qui, du reste, leur accordait toute liberté dans leur manière de vivre, et on prit jour pour le noble Portugais, l'ami du prince Tolozani que ces dames connaissaient déjà.

Lord Humphry Clarendon, en bon Anglais, invita tout bonnement à dîner pour le surlendemain Tolozani et le Portugais, les assurant qu'il n'y avait pas de moyen plus agréable d'*entrer en amitié*; expression qui ne manque ni d'originalité, ni de justesse.

Au jour fixé et vers les six heures du soir, dom Pedro, marquis de Mondego, fut présenté par lord Clarendon à Harmance et à Madame de Bellegarde.

Uu beau soleil couchant de novembre rougissait les eaux de la mer en face de la villa; le salon de lady Clarendon était tout illuminé de ces lueurs vermeilles si riches de ton en Italie. Harmance reçut le Portugais avec cette indifférence qui s'attache à un nom nouveau et à un nom protégé par l'amitié d'un mari de convenance. Après les banalités des premiers compliments on passa dans la salle à manger. Ce fut le prince Tolozani qui donna le bras à lady Clarendon; le Portugais offrit le sien à Madame de Bellegarde.

A peine dans la salle à manger, où les lumières étaient vives, la sœur de lord Clarendon, par un coup d'œil sûr et rapide, reconnut le Portugais. Il fut placé près d'elle, en face d'Harmanee, qui avait Tolozani à sa droite.

Lord Clarendon et quelques convives très friands comme lui de bonne chère, occupaient les bouts de la table. Le noble anglais avait le *triple talent* de parler, manger et boire beaucoup. Il était à table comme partout, d'une haute loyauté: traitant son monde avec largesse et lui-même avec conscience. S'il n'aimait pas les Français, il adorait les vins de France; c'était justice à lui rendre. Aussi n'eut-il pas le moindre soupçon de l'horrible inquiétude qui gagnait de plus en plus sa sœur, la comtesse de Bellegarde, et de la préoccupation visible dans laquelle Harmance tombait par degré.

Le prince Tolozani, comme tout jeune seigneur aux trois quarts ruiné, ne tarissait pas sur ses succès et ses défaites à Paris, à Londres, à Vienne, partout où son *étoile* (tout petit prince veut avoir son étoile) l'avait entraîné.

Les autres convives imitaient lord Humphry dans l'œuvre fatigante et importante de bien dîner; quant au Portugais, il parlait peu, mais à propos, ne faisant trop valoir son mérite, ni celui d'autrui, comme s'il désirait presque passer inaperçu. Dans le courant de la conversation, il exprima seulement un goût déterminé pour les longs voyages, annonçant que son intention formelle était de s'embarquer sous peu de jours pour les États-Unis, les Antilles et l'Amérique

du Sud. Il avait, disait-il, frété pour cela un yacht, à lui, et un des plus fins voiliers.

— Et que diable, mon cher ami, allez-vous faire chez nos rivaux de l'Union, lui demanda le noble Anglais, déjà entre deux vins. — Oh ! mon Dieu, peu de chose, reprit dom Pedro; séjourner quelques jours à New-York, remonter l'Hudson à une assez grande distance pour pouvoir chasser sur ses bords le daim et le bison qu'on dit très abondants dans les savanes du milieu; de là visiter le Mississipi et les belles forêts qui entourent les monts Alléghany. Revenant à mon yacht dans les eaux du fleuve, près de New-Yorck, je compte remettre à la voile pour le golfe du Mexique et les Iles-sous-le-Vent, gagner les côtes de l'Amérique du Sud et arriver, Dieu aidant, à cette noble ville de Rio-Janeiro, où le ciel est si pur, la baie si tranquille, et où il est possible, dit-on, de mener une vie libre, heureuse et oubliée.

— Voilà, mon excellent ami, de singuliers goûts et de singulières idées, reprit l'Anglais en entrecoupant d'autant de gorgées de vin de Porto, à moins que d'être un héros de roman...

Comme le dîner finissait et comme Harmance se levait, la phrase de lord Clarendon resta suspendue entre la table et le plafond, ce dont il ne s'inquiéta guère, restant avec ses amis et se laissant aller avec eux à ces défis de toast d'une si bonne philosophie.

Rentrées au salon avec le prince Tolozani et le Portugais, lady Clarendon et Madame de Bellegarde y restèrent par bienséance dix minutes et se hâtèrent de gagner leur appartement. Leur trouble n'avait pas échappé au prince napolitain lui-même.

La conversation devenait si animée dans la salle à manger, que dom Pedro et son compagnon crurent devoir rejoindre les convives, et ils se mirent bravement à leur tenir tête le verre à la main. La soirée, fort paisible et limpide sur le rivage, commençait à l'être beaucoup moins chez lord Clarendon, et nul ne pouvait prévoir un terme à cette bruyante, mais cordiale fête donnée à Bacchus.

XXXVI

Il était environ dix heures du soir lorsque le Portugais, pour faire diversion aux vapeurs de la salle des convives, s'échappa furtivement et gagna le jardin de la villa, dont l'extrémité touchait presque à la mer.

Dom Pedro se sentit renaître au grand air, et, voyant le ciel si brillant d'étoiles, il tendit les mains aux astres et prononça quelques paroles inintelligibles, comme fait un homme très vivement ému. Arrivé derrière un massif de citronniers, il vit de la lumière dans une petite serre qui s'élevait sur un angle de la terrasse, au bout du jardin.

Il approchait à pas lents, lorsqu'il crut distinguer dans la serre comme une forme humaine qui allait et venait, projetant son ombre sur les murs blancs et les vitres des grandes fenêtres. Une seule lampe brûlait sur une table entourée d'une quantité de plantes rares, dont les fleurs et les feuillages prenaient des aspects surprenants aux lueurs vacillantes. De grandes masses d'ombre estampaient les angles de la serre. La figure humaine était svelte et vêtue de blanc. Elle allait et venait toujours, passant au milieu des feuillages, doublant les angles de la table, et recommençant sa promenade.

Attiré malgré lui, entraîné même, le Portugais monta les deux marches de la serre, tourna le bouton de la porte à vitre et se trouva dans la maison des fleurs et des arbustes, face à face du charmant fantôme. Harmance, c'était bien elle, voulut jeter un cri; dom Pedro, ou plutôt le colonel Florimond, était à ses pieds.

— Oui, lui dit-il en lui prenant les mains, c'est moi ! Dussiez-vous me maudire, me foudroyer de vos regards, c'est moi ! Je vous ai précédée en Italie, je marchais devant vous à votre insu; depuis un an, depuis que je vous avais revue, votre souvenir me dévorait. J'ai voulu dix fois me tuer, mais j'ai voulu vous voir à tout prix avant de mourir. J'avais trop compté sur mes forces et sur le temps; toutes les violences d'une vie de fatigue et de péril n'ont pu me distraire un moment. Je vous ai revue; je vous aime plus que jamais. Lord Clarendon ne m'a pas reconnu; il ne m'avait vu qu'une fois, dans l'agitation d'une fête, et un instant ! mais, vous m'aviez reconnu, vous, n'est-ce pas ?... Oh ! laissez-moi croire que votre cœur a parlé. Madame, ma bien-aimée Harmance, avez-vous donc oublié le passé ?...

Toujours à ses pieds, le colonel baisait avec ardeur les belles mains de lady Clarendon qui,

dans un trouble inexprimable, perdait le sentiment de tout danger.

— Croyez-vous, reprit Florimond, que j'ai jamais pensé que ce ridicule mariage mettrait une barrière éternelle entre nous ? Ah ! Madame, ce ne sont pas mes horribles douleurs que je vous reproche ; elles sont oubliées en ce moment, ce qu'il faudrait ne vous pardonner jamais ce serait l'implacable folie de vous faire *victime* sans espoir. Non, vous ne pouvez vivre de la sorte ; ce serait un crime, un suicide. Votre amour maternel vous à trompé. Pauvre femme ! Vous avez cru à un courage que vous n'aviez pas ; comme vous aviez cru, en me repoussant, à des dangers qui n'existaient pas, qui n'auraient jamais existé pour votre enfant. Aujourd'hui, j'ai racheté par l'expiation ma vie passée, et grâce à la tendre sollicitude d'une noble femme, votre sœur, j'ai pris des conseils meilleurs, je me suis dirigé dans une meilleure voie. Voyez, je vous ai fait des amis de tous les infortunés que j'ai rencontrés : ils ont prié pour vous ; ils vous bénissent, Harmance, ma charmante amie, ne me repoussez pas... Et comme elle se penchait tout en pleurs vers celui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer :

— Venez, s'écria vivement celui-ci, venez, vous et votre fille que je saurai mieux protéger que tout autre ; venez Harmance ! fuyez un horrible esclavage, une vie indigne de vous ; c'est un moment suprême, solennel ; il y a tout près d'ici, amarrée au rivage, une yole qui m'appartient ; emmenez votre enfant et suivez-moi toutes les deux. Demain à bord de mon yacht nous mettrons à la voile, et dans six semaines nous abordons au continent américain. Venez vivre sous le ciel ami de Rio-Janeiro ; consentez à être heureuse, vous et votre enfant. Hélas ! j'ai une immense fortune pour elle, cette fortune qui fit tout mon malheur. Venez, vous dis-je, ma bien-aimée ; n'y a-t-il plus de solitude au bord des grands fleuves, plus de retraites dans les bois et les savanes, plus de liberté sur le sol du Nouveau-Monde ? Venez, venez... ici l'esclavage ; bien loin, ensemble, l'indépendance, l'amour, toutes les félicités !

La situation était terrible. Harmance, entre les bras de Florimond, allait peut être consentir à la fuite, lorsque tout-à-coup par un de ces élans impétueux et divins qui ne sont donnés qu'au cœur d'une mère.

— Ma fille ! mon enfant ! s'écria-t-elle. Non... jamais. Que je sois malheureuse, moi, mais que ma fille ne rougisse jamais de sa mère.

Un cri retentit au dehors et la porte s'ouvrit vivement. Madame de Bellegarde avait tout entendu et se précipitait dans les bras de lady Clarendon.

Pour la seconde fois elle l'enlevait au colonel.

— Madame, dit Florimond pâle et tremblant d'émotion ; est-ce la fatalité qui vous place entre nous, tout à coup, et toujours au moment décisif de notre avenir ? Une première fois, ce fut par haine contre moi que vous m'enlevâtes Harmance ; aujourd'hui, jurez-le moi, est-ce uniquement par tendresse pour elle que vous me l'enlevez encore !

Madame de Bellegarde ne répondit au colonel que par un de ces regards d'inexprimable aménité qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme.

— Oh ? vous n'êtes plus mon ennemie, je le vois dit Florimond en lui prenant la main qu'il posa aussi sur celle de lady Clarendon.

Et avec un effort surnaturel il reprit :

— Adieu donc, mes deux nobles amies. Il faut que je quitte l'Europe, vous le voyez bien. Trop près de vous, il y aurait danger et malheur pour nous tous. Loin de vous, il y aura éternellement dans mon cœur d'ineffables souvenirs.

Et comme s'il se défiait de lui même il s'enfuit à pas précipités et gagna la grille qui donnait sur la campagne.

XXXVII

Le lendemain, dans la matinée, lord Clarendon recevait de dom Pedro une lettre qui lui annonçait son départ pour les Etats-Unis. Une cause subite l'obligeait, disait-il, à mettre à la voile, et son yacht devait venir saluer la villa Clarendon, au soleil couchant, avant d'appareiller, mais le porteur de cette lettre, qui était un des gens du colonel, avait ordre de faire remettre secrètement un autre billet à lady Harmance.

Dans ce billet Florimond adressait à la femme de son cœur les adieux les plus tendres, les protestations d'amour les plus solennelles ; il finissait par la supplier de jeter un dernier regard sur son bâtiment, lorsqu'il passerait près

des rives de la villa, et il lui recommandait avec instance de veiller à ce que ni lord Clarendon, ni personne, ne se trouvât dans le belvédère de Belle-Alliance dans ce moment-là. Il devait y avoir, ajoutait-il, un très grand danger à monter dans cette coupole avant le salut d'adieu du yacht.

Vers les cinq heures du soir on vit en effet un joli bâtiment, armé en course et appartenant au marquis de Mondego, paraître dans les eaux limpides de la baie.

Il s'approcha du rivage à demi-portée du canon. Il hissa à son mât le pavillon de France et un autre pavillon bleu de ciel dont nul, excepté Harmance, ne put reconnaître la signification. C'était la couleur favorite de lady Clarendon.

Le yacht se plaça en face de la villa. On vit dom Pedro, sur le pont, la lunette à la main regarder bien attentivement l'habitation du noble lord qui, lui-même, du perron de sa villa, lui faisait des signaux avec un mouchoir.

Le yacht tourna un peu sur lui-même et découvrit tout son flanc, où quelques jolies caronnades étaient pratiquées. Au moment du salut du pavillon, le canon retentit, à la grande joie de lord Clarendon et de ses amis.

Vingt coups de canons furent tirés; avant le vingt et unième, il y eut un intervalle de cinq minutes. On vit même dom Pedro pointer de ses propres mains une des deux pièces qui se trouvaient sur l'arrière, à fleur de bastingage; le feu et la fumée se montrèrent, le coup retentit magnifiquement, et toute la lanterne de Belle-Alliance vola en éclats dans les airs et sur les rochers des environs.

Le yacht déploya sa voile soyeuse et gonflée à la brise; il tourna lestement, mit le cap à l'ouest, et fila droit devant lui comme un requin. Dix minutes après on ne distinguait que sa voilure à la barre bleu de l'horizon.

Stupéfait, anéanti, lord Clarendon contempla long-temps le désastre de son Waterloo, qu'un seul coup de canon beaucoup plus sérieux que les autres venait d'emporter, et se mordant les lèvres, il se promit bien dorénavant de moins parler de sa gloire privée et nationale.

XXXVIII

Madame de Bellegade et Harmance se séparèrent rarement, elles vécurent plus que jamais retirées du monde, rêveuses, tristes souvent, mystérieuses, mais se comprenant du regard seulement. Rarement il était question entre elles du colonel. A voir ces deux jeunes femmes si tristes et si belles, aller ensemble se promener au bord de la mer, on se demandait ce qui faisait pâlir ainsi leur visage et donner tant de mélancolie à leur regard. Et l'on était bien loin de se douter que l'une était une victime sublime de son cœur maternel, et que l'autre, aussi à plaindre, déplorait le mal qu'elle avait causé par un excès d'amitié, et peut-être souffrait elle-même d'un brisement de cœur... Rêve entrevu, espoir impossible, charmante et cruelle illusion! Dans tous les cas, le secret de la belle comtesse fut bien gardé; son expiation si elle avait toutefois quelque chose à racheter, c'était de consoler une sœur dont elle avait fait le malheur involontairement et dont la peine avait un écho si profond dans son âme.

ÉPILOGUE.

Ce que devint le colonel Florimond n'est point un mystère pour nous et nous tenons trop à nous concilier les sympathies de notre lecteur pour lui refuser les renseignements obtenus sur la destinée de notre excellent ami. Après une traversée heureuse, le yacht du colonel arriva dans les eaux de Gibraltar et passa le détroit après s'être ravitaillé sur la côte D'Espagne. L'itinéraire de Florimond n'avait un but déterminé qu'aux îles Canaries. Là il devait toucher à Ténériffe et même y séjourner au besoin. Le colonel savait parfaitement que l'île de Ténériffe était une station obligée pour les batiments en destination, soit pour les Indes orientales, soit pour le continent américain. Il comptait s'y renseigner complètement au sujet de cette immense traversée de l'Atlantique toujours périlleuse pour un frêle bâtiment. En effet, le colonel trouva dans la rade en question plusieurs navires en partance pour les États-Unis, l'Amérique du sud et même pour les Indes orientales. Parmi les capitaines séjournant à Ténériffe, Florimond rencontra un commandant Anglais qu'il avait connu à Paris et avec qui il avait contracté une demi-liaison dans le monde un peu excentrique de la galanterie. Sir Edward Craworth commandait un brick de la compagnie des Indes, et il atten-

dait à Ténériffe par un vapeur, devant arriver d'Angleterre, ses dernières dépêches avant de mettre à la voile pour les îles du cap Vert et le cap de Bonne Espérance. Quand le colonel Florimond eut fait part à sir Edward de son projet de traversée, pour l'Union Américaine avec le joli yacht qu'il avait frété, le jovial commandant ne put se défendre de lui demander s'il était résolu à aller servir de pâture lui et son équipage aux requins de l'Atlantique, ou décidé à aller mourir du spleen chez les puritains des États-Unis.

— Ma foi, répondit le colonel, entre les deux alternatives, je ne vous cache pas que je préférerais finir par la dent du requin; mais, ajouta-t-il, je serais vraiment coupable de risquer la vie des excellents marins qui se sont si généreusement enrolés sous mon pavillon. Donc, mon cher ami, je renonce à traverser l'Atlantique avec mon yacht, bien qu'il soit un des plus fins voiliers.

Sir Edward approuva fort le colonel, puis il chercha à le dégoûter des deux Amériques, lui démontrant sans trop de peine que ce pays-là, quoique fort beau assurément, était la terre classique du *positivisme* commerciale, et par conséquent un pays parfaitement antipathique à une imagination ardente et à un cœur passionné.

— Vous allez me suivre aux Indes orientales, reprenait-il, là, cher ami, vous entrerez à pleines voiles dans l'hémisphère du merveilleux. Nous trafiquons aussi dans l'Inde et même beaucoup ; mais c'est au milieu des splendeurs de de la vie, de l'Orient pour un savant, un poète et un rêveur, l'Inde a des souvenirs historiques et des monuments magnifiques. Où est, je vous prie, le passé des deux Amériques ? où est leur histoire ? où est leur poésie ? Monsieur de Châteaubriant était un homme d'un bien grand génie puisqu'il a écrit un chef-d'œuvre à propos des peaux rouges de l'Ohio et d'une jolie sauvage brune des Natchez. Suivez-moi aux Indes orientales, je vous montrerai le monde primitif et la civilisation la plus exquise, et tout cela dans l'éclat de la beauté la plus resplendissante.

Le colonel Florimond serra la main de sir Edward. Quelques jours après son yacht appareillait et repartait pour Gibraltar d'où il devait se rendre à Naples, le colonel restait à Ténériffe pour suivre le commandant Craworth, mais par un élan de tendresse irrésistible et comme dernier hommage, il envoyait son joli bâtiment à la sœur de sa bien aimée Harmance en priant madame de Bellegarde de vouloir bien faire agréer cette faible offrande à la colonie de Castellamare où il avait reçu une si aimable hospitalité. En vérité, c'était assez bien dédommager le noble lord Humphry Clarendon du coup de canon qui avait si *maladroitement* mis en pièces son charmant belvédère de Belle-Alliance, c'était aussi un touchant souvenir adressé à la plus aimée des femmes. Le yacht, on l'a su depuis, fut accepté avec un attendrissement inexprimable par les deux sœurs adorables, et avec un juste orgueil par le superbe Humphry qui, disait-il, avait bien des droits à cette réparation après le coup de *maladresse* de dom Pédro. Le commandant, sir Edward, ne tarda pas à mettre à la voile, il partit pour les Indes, ayant à son bord le colonel Florimond, celui-ci ayant réalisé sa fortune presque toute entière en bancknotes sur les comptoirs anglais.

Deux ans après les évènememts que nous avons racontés, étant dans le midi de la France, je reçus de Londres et par la voie de la malle de l'Inde, une lettre datée de l'île de Ceylan, dans le golfe du Bengale; cette lettre était de mon noble ami, le colonel Florimond. Je voudrais pouvoir la reproduire ici ; mais elle contient des détails intimes que je ne suis pas autorisé à publier. Le colonel s'était fixé à Ceylan, après avoir visité tout le Coromandel, le royaume de Pégu, le Birmans, la presqu'île de Siam, Sumatra et Java. Il était devenu planteur, il avait acheté une magnifique habitation et vivait en véritable Rajah. Oui, mais les souvenirs de France et d'Italie, qu'étaient-ils devenus ? Hélas ! hélas ! ils remplissaient encore le cœur et l'imagination de Florimond. « Ami, me disait-il entre autres choses touchantes, le croiriez-vous ? j'espère encore. » Le colonel espérait !... et quoi donc, grand Dieu ? cependant, il faut l'avouer, une charmante consolation venait poindre comme un jeune et frais bouton de rose, au milieu de ronces de tant de chagrins. Le colonel m'avouait qu'il avait amené de Java à Ceylan une petite merveille de grâce et de beauté, une Javanaise de seize ans, (tranchons le mot) qui l'ayant un peu trop regardé de tout le feu de ses grands yeux noirs, s'était éprise d'une de

ces passions à dévoûment sans borne, telles que les indiennes seules sont capables d'en éprouver. Or, la Javanaise s'était convertie au catholicisme et elle prenait tant de goût à l'étude des langues qu'elle pouvait bien devenir un jour une femme distinguée. En attendant, elle adorait le colonel et montrait tant d'intelligence et de raison que celui-ci lui abandonnait presque toute autorité dans son habitation. Ainsi le séjour de l'Orient avait porté bonheur à mon pauvre et noble ami, ainsi cette âme orageuse paraissait se calmer peu à peu aux brises sereines de la mer du Bengale, aux suaves émanations des riches jardins et des bois de Ceylan; île charmante, toujours la bien venue pour les navires fatigués d'une immense traversée et qu'ils saluent comme une floride heureuse placée à l'entrée des splendides parages de l'Indostan.

Nous voilà au bout du monde; arrêtons là notre course et fermons notre livre puisque nous avons entrevu pour notre ami une perspective plus riante et presque un bonheur possible.

Jules de Saint-Félix.

FIN.

AU COMTE DE PARIS

Enfant, qui n'avez bu de notre coupe amère
Que ce qu'elle a de miel!
Prince, qui ne savez, en jouant sur la terre,
Ce que vous prit le ciel;
Vous qui tenez encor les biens que Dieu nous donne,
L'espérance et la foi;
Vous qui portez au fond une double couronne,
D'innocent et de roi;
Doux enfant à qui Dieu, quand vers vous il regarde,
N'a rien à pardonner;
Prince, qui ne savez, sous l'ange qui vous garde,
Que sourire et donner!
Priez, priez Jésus par ses douleurs divines!
Cet élu de la croix
A laissé sur la terre encore assez d'épines
Pour tous les fronts des rois.
Mais il mit près de vous cet ange, votre mère,
Qui vous guide partout,
Et qui doit ramener vos pas, roi de la terre,
Près de lui, roi de tout.
Il faut donc que vos mains avec celles des anges
S'unissent à la fois,
Et Dieu, parmi les voix qui chantent ses louanges,
Aimera votre voix:
Car votre voix encore est innocente et pure,

Toute pleine d'espoir,
Et peut bien se mêler à ce que la nature
Lui chante chaque soir.
Puis, lorsque dans le bruit dont la cour s'environne
Vous grandirez, enfant;
Et lorsqu'il vous faudra faire une autre couronne
Pour votre front plus grand;
Quand, traversant la mer du peuple, sans lumière,
Sans mâts, sans matelots,
Il vous faudra marcher, comme l'apôtre Pierre,
Debout sur tous les flots;
Quand, cœur déjà martyr, sous sa couronne amère,
Au pied du crucifix,
Votre mère prîera comme prie une mère
Qui voit partir son fils;
Si vous voulez, tranquille, accomplir le voyage
Sur l'Océan calmé,
Et si vous voulez être, en revoyant la plage,
Béni d'un peuple aimé,
Allumez la prière en votre âme incertaine;
Que ce flambeau de Dieu
Vous éclaire toujours sur la route qui mène
Du Louvre au château d'Eu!

REGRETS

Morte, hélas! arrachée à la vie, à sa mère!
Voix qui manquait là-haut au concert éternel,
Beau lys blanc dont la tige est restée à la terre,
Et dont tout le parfum a regagné le ciel!

On ne te verra plus, avec grâce posée,
Incliner en rêvant ta tête sur tes bras,
Rejeter en courant la goutte de rosée
Comme une perle blanche éclose sous tes pas.

Hélas! tu n'iras plus dans la pauvre chaumière
Verser la charité parmi les malheureux,
Et leur porter l'espoir, cette obole première,
Qu'on trouve dans la bourse où tu puisais pour eux!

Soit qu'au soleil couchant la nuit chaste et sereine
Avec le laboureur remontât le coteau
Et fît tomber partout, dans le bois, dans la plaine,
Les chants et les parfums des plis de son manteau ;

Soit que, le lendemain, l'aurore réveillée
Descendît, arrivant de l'orient vermeil,
Et, promenant ses pas dans la plaine mouillée,
En donnant le travail annonçât le soleil,

Toujours on te voyait en chantant apparaître,
Causant avec l'oiseau, le soleil ou la fleur,
Surtout quand le matin frappait à ta fenêtre,
Et te criait gaîment : Éveille-toi, ma sœur !

Et maintenant, plus rien ! Ta chanson est finie ;
L'aurore se lamente, et les fleurs sont en deuil,
Et des brises du soir la céleste harmonie
S'arrête, inconsolable, auprès de ton cercueil !

Ta mère pauvre femme à la marche incertaine,
Qui n'avait d'autre appui que toi dans son chemin,
Qui riait à ta joie et pleurait à ta peine,
Qui te perdit hier et qui mourra demain ;

Ta mère va mourir au fond du cimetière,
Priant, agenouillée et pâle, au sombre lieu,
Versant sur ton cercueil les fleurs et la prière :
Les fleurs pour le tombeau, la prière pour Dieu !

Dire qu'il n'eût fallu, dans le fond de cette âme,
Rien qu'un rayon du ciel pour réchauffer le cœur ;
Rien qu'un rayon d'amour pour réveiller la femme ;
Rien qu'une goutte d'eau pour relever la fleur !

Adieu donc ! pauvre enfant, morte dans l'ignorance
De tous les faux plaisirs par le monde enviés !
Tu fus chaste toujours ! dors, enfant ! — L'innocence
Est l'offrande que Dieu veut qu'on mette à ses pieds !

A. DUMAS *fils*.

UNE HISTOIRE DE CE TEMPS-CI.

I.

En 1838, lorsque le roman-feuilleton bégayait encore ; que le *Mouchoir bleu* de Béquet et l'*Enfant maudit* de M. de Balzac se relisaient avec plaisir, que les romans en trente-six parties n'étaient point la condition vitale du succès d'un journal, et qu'enfin le roman-livre, bien écrit et bien pensé, comme *Valentine* ou *Indiana,* était recherché ; à cette époque, disons-nous, quelques jeunes gens, réunis dans la modeste chambre de l'un d'eux, située place du Panthéon, hôtel Pothier, discutaient précisément ces questions littéraires, qui étaient alors dans toute leur ardeur ; car il ne faut pas supposer que tous les étudiants font nécessairement leurs cours de droit, de médecine ou de littérature à la *Grande-Chaumière* ou à l'*estaminet ;* qu'ils passent nécessairement les beaux jours de la vie entre les *beefteacks* des restaurateurs latins et l'amour des grisettes.

Il en est qui savent encore s'éprendre pour les questions scientifiques, littéraires ou politiques, qui s'agitent parmi leurs contemporains, et dont le cœur bat durant la lutte des grandes choses comme au récit des nobles et belles actions.

Donc la conversation roulait, ce soir-là, entre Ernest, Gustave et Frédéric, sur les dernières nouvelles publiées dans le Recueil à la mode. La nouvelle était alors encore en faveur.

— On va souvent chercher bien loin, dit Ernest, les sujets de ces contes agréables qui apportent, il faut bien le reconnaître, quelque diversion aux peines et aux labeurs de chaque jour : moi qui vous parle, si j'étais feuilletoniste, si je n'étudiais pas la médecine, je pourrais, sans trop de peine, commettre mon petit roman ; je n'aurais qu'à me souvenir.

— Comment ! tu sais quelque chose, tu as une histoire à ta disposition, et tu la gardes en portefeuille, dit Gustave ; c'est un crime de lèse-feuilleton.

— Mon ami, répondit Ernest d'un ton sérieux, les drames les plus terribles sont bien souvent ceux qui se passent sous nos yeux ; et si l'on voulait scruter l'histoire de chaque famille, on aurait à peine besoin de recourir à l'imagination : la réalité suffirait à émouvoir le moraliste et le philosophe, et à remplir les heures de l'homme à qui la fortune laisse trop de loisir. — Il y a deux ou trois ans, je n'aurais jamais osé vous faire le récit que vous allez entendre ; mais puisque tu es littérateur, Gustave, et que Frédéric est le penseur de la société, je vous raconterai avec un douloureux souvenir l'histoire terrible dont j'ai été le témoin involontaire ; mais aujourd'hui que les choses sont consommées, qu'il ne reste plus de ce drame domestique que l'homme qui l'a vu en partie se dérouler sous ses yeux, je commencerai.

Attentifs, et se serrant autour de leur ami, comme eussent fait des enfants ou des femmes timides, Frédéric et Gustave laissèrent parler Ernest après avoir (luxe d'étudiant) jeté deux bûches énormes dans l'âtre inspirateur.

II.

Avant de partir pour Paris pour m'enrôler parmi les disciples d'Esculape (l'éditeur de cette nouvelle prie de ne pas oublier que l'on est en plein quartier latin), j'allai voir, dit Ernest, un des bons amis de notre famille, M. Fregeville, ancien capitaine de cavalerie, qui, comme beaucoup de vieux militaires, retiré au sein de sa famille, employait, à relire les exploits dont il avait eu sa belle part, le loisir et le calme qu'il avait conquis par une vie plus active ; je n'oublierai jamais ce doux et paisible intérieur de famille : dans la vie agitée et préoccupée que nous menons, dans ce monde parisien, j'ai encore ce gracieux tableau devant les yeux.

C'était par une de ces longues soirées d'hiver qui commencent en octobre, la neige tombait; la bête des forêts cherchait en hurlant un abri, et le pauvre criait vers le ciel. Toutefois, l'été régnait autour du foyer du capitaine Fregeville; à la table ronde qui faisait face à la flamme pétillante étaient assis, en grande partie d'échecs, le capitaine et un jeune officier du nom de d'Argentières, qui était venu loger dans la petite famille; et de l'autre côté, la blonde madame Fregeville, de beaucoup plus jeune que son mari, souriait, pendant qu'elle travaillait à une broderie, à deux jeunes enfants, un garçon de neuf ou dix ans et une petite fille aux cheveux bouclés qui contait à son frère des histoires qu'elle avait imaginées ou lues, car c'était déjà une grande demoiselle; elle avait douze ans! Et il fallait voir avec quel sérieux la petite Emma faisait son feuilleton, et l'air attentif de Charles au moment où le récit devenait terrible!

— Ne riez pas, Gustave, dit ici en s'interrompant le narrateur Ernest; un tel tableau n'a peut-être rien qui puisse toucher nos esprits avancés, progressifs, comme on dit; c'est du *Berquin ;* avec ce mot on vous ferme la bouche. Mais si l'on entend dire par là que l'on est blasé sur les tableaux qui peignent la nature, une telle critique retourne contre ses auteurs. La nature est éternellement belle, plus on s'en écarte, plus on s'éloigne du beau : ceci est vrai des arts comme des lettres. Je pouvais donc à mon aise m'attacher à ce tableau d'intérieur; cela était touchant, parce que c'était simple et vrai. Oui, je vois encore dans le souvenir ce front calme, sérieux, mais paisible du capitaine; et, aujourd'hui que ma pensée me le retrace, je retrouve dans cette physionomie le caractère du lion, tour à tour généreux et énergique, suivant l'occasion.

— Vous allez à Paris, me dit M. Fregeville, je ne vous envie pas :

« J'aime mieux ma mie, oh gai!
» J'aime mieux ma mie. »

chanta-t-il doucement en regardant sa jeune femme, qui méritait bien cette réminiscence de la vieille chanson. — A votre âge, ajouta-t-il, je ne rêvais, comme vous, que Paris, et les agitations et les fièvres de Paris. J'ai vu tout cela, et je suis venu, — tant il m'en est resté d'enthousiasme, — je suis venu me cacher ici avec ma gente épouse, comme on disait au moyen âge, ici, dans un village, ou à peu de chose près, au pied des monts, à l'ombre de la forêt. La famille ne se sent pas dans les grandes villes, pour en connaître les douceurs, le charme ininterrompu, il faut venir ici.

— Ceci, mes amis, dit encore Ernest en s'interrompant, peut être contesté; mais enfin, ce digne homme se trouvait heureux. Je pris congé de ce solitaire aux mœurs patriarcales.

III.

J'allai demeurer, en arrivant à Paris, dans un de ces hôtels qui peuplent et *garnissent,* comme vous savez, notre pays latin. Étudiant en médecine, j'entrai avec empressement chez le père Grinchard, au *Coq d'Esculape.* L'enseigne promettait. Le caractère du maître de la maison répondait assez bien au nom du digne homme, honnête et loyal, mais brusque et intéressé.

— A quoi bon ces détails? dit l'éternel interrupteur Gustave.

— C'est de la couleur locale, répondit Frédéric.

— Justement, reprit Ernest, puisque voici venir la saison des feuilletons, je vous dirai et décrirai tout, et ne vous ferai pas grâce du moindre rayon de soleil quand il y en aura. Donc, après vous avoir donné en croquis la physionomie de monsieur Grinchard, dont j'allais oublier ce trait, qu'il était fort attaché aux gens qui payaient exactement le loyer, et qu'il regardait comme des crétins ceux qui ne parvenaient pas à devenir *avocats* ou *docteurs*, il ne sortait pas de là. Aussi bien ne croyait-il pas à l'existence de ceux dont la vie ne sortait pas de ces deux rayons lumineux : la plaidoirie et la consultation médicale.

— Et vous eussiez été un être incompris chez M. Grinchard, mon cher Gustave!

— Passons à une autre couleur locale, dit Gustave.

— J'arrive, mais il faut que je vous dise encore le caractère de madame Germaine Grinchard. Celle-ci faisait un parfait contraste avec son mari. Douce et empressée, même pour les pécheurs, je veux dire les locataires endurcis,

sans avoir reçu cette éducation qui épure et agrandit l'âme, elle savait aimer et sentir ce qui était grand et beau. Je ne veux pas affirmer que des ombres ne se rencontrassent point dans cette bonne nature, mais en général celle-ci reprenait le dessus.

Ayant quitté jeune la campagne et la ferme paternelle, madame Grinchard avait accompagné, dans les voyages qu'elle faisait pour sa santé, la jeune comtesse de Verdi; son esprit juste et sensé l'avait fait apprécier par la comtesse, et il était résulté de ce commerce affectueux entre la maîtresse et sa jeune femme de chambre, quelque chose de poli et d'aimant qui nous rendait, à nous autres hôtes du Coq d'Esculape, le séjour de la maison Grinchard fort agréable.

— Faut-il vous esquisser maintenant le caractère du petit Joseph, le fils de la maison?

— Non, non, assez, crièrent d'une voix les deux interlocuteurs.

— Et la voisine Gertrude! une dame bien recommandable, je vous assure, continua l'impitoyable Ernest, et la sœur Jeanneton, chargée du ménage, une excellente fille vraiment, et dont je garderai longtemps le souvenir!...

— Non, cent fois non, crièrent encore Gustave et Frédéric.

— Alors, permettez-moi de vous le dire, vous n'entendez rien aux choses qui se passent sous vos yeux.

Avant peu, je vous le dis en vérité, le roman reproduira toutes les conversations, même celle de la laitière avec sa pratique, de la vieille femme avec sa perruche : « As-tu déjeuné, Jacquot? » et ainsi de suite. Il comptera, dans chaque maison, les gonds et les serrures, dira la couleur de la veste du petit garçon, décrira les ajustements de la petite fille, peindra minutieusement les robes et les plis, et la migraine et les ongles rosés de la dame du lieu, comme il n'oubliera point, et ce sera justice, le valet effronté qui se moque de son maître en lui obéissant. Le tout sera délayé en longs et interminables épisodes que l'appétit vorace des lecteurs consommera jusqu'au dernier morceau. Cela nuira bien un peu au sujet principal, mais on aura fait tuer quelques heures, beaucoup d'heures, à de petites dames oisives et nerveuses qui oublieront, durant cette besogne, des soins plus dangereux. pour leurs maris. Ce sera le côté philanthropique du roman; mais je reviens à l'ancienne manière, un soir.....

— Ah! firent les deux amis, voici le dramatique.

— En effet, dit Ernest, un soir que je m'entretenais un instant avec mon honnête hôtesse, la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer un monsieur qui paraissait assez jeune, accompagné d'une dame si soigneusement voilée, qu'il eût été difficile de distinguer les traits de son visage; mais tout annonçait qu'elle était jeune et belle. Je me retirai par discrétion.

IV

La chambre que j'occupais au Coq d'Esculape donnait sur deux ou trois jardins, comme cela se rencontre assez souvent dans le quartier. Vous ai-je dit que c'est rue *du Puits qui parle* que se trouvait l'hôtel?

— Mettons que tu l'as dit, dit Gustave.

— Ceci a plus d'importance que vous ne pensez, mes amis.

— J'entends, dit Frédéric : la solitude du quartier, la rue des Postes d'un côté et les jésuites de l'autre, puis les couvents si nombreux dans ces parages. Victime de quelque haine redoutable, contrainte par des parents inflexibles, l'héroïne ira se réfugier dans la demeure du Seigneur. N'est-ce pas la situation? dit le mélancolique et pâle Frédéric.

—Je conviens, reprit Ernest, que la situation serait admirablement trouvée, mais un peu commune; cela s'est lu et vu si souvent! d'ailleurs, vous retiendrais-je pour si peu? Et puis, je n'invente rien, je fais malheureusement de l'histoire. Je reprends donc le récit au point où je l'avais laissé à la situation de ma chambre. Il faut que j'insiste sur cette situation, puisqu'elle se lie étroitement à la suite et à la péripétie de cette histoire.

Cette fois les deux auditeurs devinrent plus sérieux; leur curiosité commençait à être vivement excitée.

V.

On était à la campagne chez moi : à l'extrémité des longs jardins, gaie résidence des oi-

seaux de toute espèce, se découvrait tout un paysage calme et monumental : le Val-de-Grâce, le Jardin des Plantes et avec un peu de bonne volonté, on pouvait s'imaginer le cimetière du Père Lachaise, cette dernière station des passions parisiennes. Il y avait dans cet horizon je ne sais quoi de grave et de charmant à la fois, qui évoquait le passé et faisait soupirer l'avenir. Ajoutez le retentissement argentin et monastique des cloches, et vous conviendrez avec moi que notre bon vieux quartier est encore celui de tout Paris où les âmes qui aiment à se recueillir, à méditer, à s'éclairer sans distraction, enfin à ménager la transition entre la nature et le monde, peuvent le mieux se livrer à leur penchant, et écouter cette forte voix intérieure qui s'affaiblit, il faut bien le reconnaître, dans le tumulte des cités.

J'étais à peine retiré dans mon asile, perché au haut de la maison, qu'un grand cri, un cri de femme se fit entendre.

— *Femineus ululatus*, dit Gustave.

— Voilà de l'érudition mal placée, reprit Ernest. Il y avait tant d'angoisse, tant de déchirement dans cette voix, que je me sentis ému au fond de l'âme, et mon émotion ne put que s'accroître lorsqu'au cri déchirant que je venais d'entendre, succéda la chute d'un corps sur le parquet. Mon premier mouvement fut de me précipiter pour m'informer, mais la maîtresse de la maison m'avait prévenu ; d'ailleurs la réflexion m'avait fait craindre d'être indiscret. Je refermai donc la porte de ma chambre, assez impatient d'apprendre la cause de ce bruit extraordinaire dans une maison d'ordinaire assez calme. La voisine Gertrude partageait, à ce qu'il m'a paru, mes craintes, car je la rencontrai sur l'escalier où l'avait attiré son ardent amour pour le prochain. Elle l'aimait tant, qu'elle s'intéressait vivement à tout ce qui le touchait : nul plus qu'elle n'était au courant de la chronique du quartier, de la chronique morale surtout, car si elle s'intéressait vivement à son semblable, elle n'avait pas moins d'attache pour la morale. La morale, c'était son fort. Elle savait mieux que les intéressés leur histoire, et Dieu sait quel livre elle eût écrit, si elle avait su écrire. Je conseille fort aux romanciers dans l'embarras, de s'adresser à la vieille Gertrude ; ils trouveront chez elle, mieux que dans leur imagination, de quoi défrayer les romans de toute dimension.

Je la vois encore, la bonne femme, l'oreille tendue, mais inquiète. A peine avait-elle pris le temps de passer une jupe et de cacher ses attraits (il faisait nuit alors, vous ne l'oubliez pas, je l'ai dit dans la première partie), aussi bien Mme Gertrude, comme on l'appelait dans le quartier, se recula-t-elle vivement à mon aspect, mue par un instinct de pudeur que je me plais à reconnaître.

— Mauvais sujet! interrompit Gustave, se fût-elle cachée de la sorte si elle n'avait connu ton humeur libertine?

— Je vous ai déjà fait remarquer, monsieur Gustave, continua Ernest, qu'à mon arrivée à Paris, je n'avais pas sur la conscience la moindre peccadille.

J'aimais d'ailleurs ma gentille voisine Rose et je lui avais juré une *éternelle* fidélité. Je la vois encore, cette bonne Rose, avec ses joues qui étaient comme son nom et ses lèvres fraîches de jeunesse et de chasteté.

— Permets, mon cher Ernest, interrompit Frédéric, il me semble que tu t'éloignes du sujet bien plus que les lois actuelles du roman ne t'y autorisent. Nous avons pu te passer l'incident Gertrude à propos de l'épisode du cri et de la chute de l'inconnue, dans l'espoir que la voisine nous ramènerait au fond de l'histoire, mais la digression relative à Rose et à ses joues idem, passe toutes les limites.

— Encore, dit Gustave, si l'aimable Rose était ici, nous ferions grâce au principal à raison d'un si attrayant incident.

— Je conviens que je me suis quelque peu écarté du sujet, dit Ernest ; mais c'est une si douce chose que le souvenir! D'ailleurs, quelle idée vous feriez-vous de mon imagination, si je n'incidentais quelque peu? A quelle fâcheuse comparaison ne m'exposerais-je point si vous alliez songer, en présence d'un simple et rapide récit, aux proportions que prend déjà et qu'atteindra bientôt le roman.

— Nous promettons de te tenir pour sublime et bien supérieur aux romanciers présents, passés et à venir.

— Quelle douloureuse ironie! dit Ernest ; n'importe, je me résigne et reprends mon histoire. J'en étais...

— A une chute, dit gravement Gustave.

— Je ne prendrai pas ce mot pour une citation, reprit Ernest, et je ne la compléterai point. Toute la maison était en émoi, on se perdait en conjectures; mais l'hôtesse se fit si longtemps attendre qu'on dut en rester là. Chacun se retira, et le lendemain madame Grinchard, interrogée, répondit évasivement, comme une femme qui entendait les intérêts de sa maison : qu'en effet, la jeune dame qui était venue coucher cette nuit dans l'hôtel s'était trouvée mal à la suite des fatigues d'un long voyage qui ne touchait pas à sa fin, puisqu'elle était repartie dès le matin avec l'homme qui l'accompagnait, et qui était *sans doute* son mari.

La mère Gertrude ne se tint pas pour satisfaite, et par elle la fruitière, l'épicière, la boulangère et la charbonnière apprirent le jour même qu'une jeune fille de bonne maison, une marquise espagnole, avait déserté la maison paternelle avec un jeune homme qu'elle décrivait, dépeignait exactement, bien qu'elle ne l'eût point vu, ajoutant que le couple amoureux s'était dirigé cette nuit même vers l'Angleterre pour s'unir à *Graine-à-Graine*, comme elle appelait, par un effort d'imagination, la ville du forgeron; et, sur ce, toutes les bonnes femmes de déplorer le malheur des parents de la jeune fille.

Mais bientôt le souvenir de cette nuit mémorable s'affaiblit dans la maison et dans le quartier. Madame Gertrude passa à d'autres préoccupation, toujours dans sa sollicitude pour le prochain, et tout rentra bientôt dans cette indifférence égoïste qui est le propre de la grande ville, comme un empressement non moins égoïste caractérise la province et la campagne.

VI.

— Vous savez, mes amis, qu'un heureux concours m'a fait admettre, en qualité d'interne, à la Charité.

— Nous savons cela, et, de plus, que tu n'as eu recours, pour y parvenir, ni à l'intrigue ni à des vertus empruntées, comme cela commence à se pratiquer.

— Il n'est que trop vrai, dit Ernest; mais je ne vous arrêterai pas plus longtemps sur ce qui me touche personnellement. Je me livrais depuis deux ans à la pratique d'un art pénible et parfois bien douloureux, lorsqu'on présenta un jour, pour être confiée à mes soins immédiats, une jeune femme trouvée mourante dans une mansarde nue et désolée du faubourg Saint-Jacques. Je m'approchai pour reconnaître la maladie dont elle était atteinte; mais soudain je me sentis ému, surpris; il me sembla que j'avais vu quelque part cette personne, que j'avais entendu cette voix qui répondait à mes questions.

Mais quelle apparence? D'ailleurs, lorsque je lui demandai avec intérêt ce qu'elle était, d'où elle venait, elle me répondit qu'elle était la femme d'un ouvrier qui l'avait délaissée; qu'elle était parisienne; bref, bien qu'elle s'exprimât avec correction, je ne doutai plus de mon erreur, et je m'occupai des moyens curatifs à employer dans l'état où elle se trouvait.

Hélas! cet état, vous le devinez : femme d'un ouvrier dérangé, elle avait vécu de cette vie de désordre que l'action toujours plus puissante de l'égalité sociale tend à faire disparaître chaque jour du sein de la classe ouvrière; cette classe qui, tantôt est dénigrée par d'injustes ennemis, et tantôt flattée par d'imprudents amis.

Quant à notre malade, elle devait à son inconduite ou à celle de son mari l'état où elle se trouvait.

Je la vis tour à tour rougir, pâlir, durant mon examen médical; ce qui prouvait que les bons sentiments vivaient encore dans cette victime des mauvaises mœurs.

— Je lui demandai, assez machinalement, le nom qu'elle portait.

— Madame Henri, me répondit-elle.

Encore une réponse qui accrut mes doutes.

Ma visite terminée, je la consolai de mon mieux, et je recommandai à l'une des sœurs chargée de l'infirmerie de remettre la malade aux mains de la plus soigneuse des religieuses, la sœur Amélie, que le besoin de se retirer du monde, d'oublier quelque profond chagrin, paraissait avoir attirée dans cette vraie maison du Seigneur, puisqu'elle était celle du pauvre et de l'affligé.

Je savais avec quelle ardeur elle se consacrait à soulager les maux, à adoucir les peines des infortunées que le ciel lui envoyait. J'aurai toujours présente à la mémoire cette figure angélique : chez elle, rien de raide, rien de compassé.

Les plus coupables, comme les plus repentantes, la trouvaient encore indulgente; et, souvent, je me demandais comment, si jeune encore, elle avait pu acquérir l'expérience des faiblesses humaines. Oh! qu'elle ne ressemblait point à ces femmes moroses (heureusement assez rares), qui portent parfois, dans l'exercice d'un ministère de consolation, une dureté que l'habit qu'elles portent ne ferait guère soupçonner.

Au surplus, ces soins pieux, ces tristes devoirs à remplir, ne coûtaient guère à la sœur Amélie; elle y paraissait née. On voyait bien qu'elle trouvait là des joies et des consolations à peine compréhensibles pour toutes les autres femmes. Elle était cette plante modeste cachée au haut de la montagne que le hasard met un jour en lumière pour le soulagement de l'humanité souffrante.

Aussi bien, ayant expressément ordonné que la jeune femme inconnue fût remise à ses soins, je me retirai tranquille avant même qu'elle eût quitté une salle voisine où la retenait une autre malade.

Il faut bien que je le confesse, une idée vague, et presque un intérêt romanesque, me détermina à faire une visite immédiate à cette bonne madame Grinchard, que j'avais un peu perdue de vue.

Rien n'était changé au train ordinaire de la maison : M. Grinchard s'occupait, comme par le passé, à badigeonner, pour la vingtième fois, les murs de la maison garnie, à donner enfin à cette maison l'aspect le plus confortable et le plus fructueux. La sœur Jeanneton causait toujours fort amicalement avec le chat; ce bon vieux raminagrobis se trouvait encore, comme je l'avais vu autrefois, accroupi, roulé au coin du foyer.

Enfin, le petit Joseph cachait plus que jamais à sa mère toutes les ruses, toutes les niches que ce Talleyrand de dix ans savait faire subir aux dignes frères de la doctrine chrétienne, qui essayaient de diriger vers le bien les instincts malins de ce petit démon. Puissent-ils y réussir! Moi, mes amis, je ne me sens pas le courage de lui jeter la première pierre, ni vous non plus, n'est-ce pas? car nous n'avons pas été sans péché.

Madame Grinchard était entourée d'hôtes nouveaux Il y avait, entre autres, une jeune miss anglaise qui venait compléter en France son éducation morale et religieuse; et, comme c'est assez la coutume dans ce pays pudibond, miss Harriet voyageait seule, sous la seule garde de sa vertu. Il y avait aussi un jeune gentilhomme périgourdin, un gentilhomme de la vieille roche, qui passait sa vie entre les bœufs paternels et les voyages sémestriels qu'il faisait à Paris, où il venait se former à la belle civilisation dans les rues de la Harpe, Saint-Jacques et de la Parcheminerie. Onque, il ne poussa plus loin. Doué d'un esprit sensé et en même temps quelque peu timide, il voulait bien entrevoir le monde du luxe et des plaisirs, mais y pénétrer, jamais. Avouez que les gentilshommes de cette trempe sont rares; si jamais le récit que je vous fais, mes amis, arrive jusqu'à lui, puisse-t-il recevoir la publique expression de mon admiration! Puissent les marrons et les cabinets de lecture de notre quartier lui être toujours légers! Puissent ses enfants et petits-enfants imiter de tous points leur auteur, et ne jamais déroger! Donc, madame Grinchard me reçut comme un ancien ami. Je la tirai à l'écart, je lui rappelai l'aventure de la femme évanouie, je lui demandai sous quel nom elle avait inscrit le couple inconnu. Après quelque hésitation, elle me dit : Monsieur et madame Henri.

Vous voyez ma surprise! plus de doute, quelque drame douloureux avait pris naissance ou s'était continué dans cette maison pour aller se dénouer sous le pérystile de la mort.

— Le récit que tu nous fais ne manque pas d'intérêt, dit Frédéric, mais ne pouvais-tu pas laisser de côté les détails parasites? A quoi bon nous parler des dispositions plus ou moins vagabondes de miss Harriet? —Que vient faire ici le jeune gentillâtre périgourdin, tandis que là bas, à la *Charité*, se passe peut-être quelque scène touchante, empreinte d'un puissant intérêt. Tout ce que tu viens de nous décrire, Ernest, depuis le chat de la sœur Jeanneton, n'a pu que ralentir l'action.

— L'action? Passe pour le théâtre, répondit Ernest; mais le roman ne s'accommode pas de cette rapidité. Le roman, c'est la vie; et, quoique jeune encore, je vous assure que la vie n'est pas chose si simple que vous pensez.

— Il y aurait bien à répliquer, dit Frédéric, au sujet de cette distinction. Demande plutôt à nos auteurs dramatiques. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ces graves questions; pour-

suis, Ernest : il me tarde de savoir ce qu'était, au vrai, madame Henri; et puis la sœur Amélie m'intéresse au plus haut degré.

VII.

Je trouvai; à mon retour à la Charité, cette digne sœur dans les bras de la femme inconnue. La bonne sœur ne me laissa point le temps de m'étonner : oh ! vous êtes bon, dit-elle, vous avez deviné que vous rendiez à une fille sa mère ! ma mère, ma bonne mère ! Puis elle se remit à embrasser, à embrasser encore la pauvre malade. Celle-ci ne répondait qu'en fondant en larmes. Cependant je compris que le hasard avait réuni, dans l'asile de la souffrance, deux cœurs qui s'étaient longtemps cherchés. Au moment où j'allais interroger la sœur Amélie, celle-ci, prévenant d'une manière visible mes questions, me dit vivement :

— N'est-ce pas que vous me la rendrez, ma mère? n'est-ce pas que vous la sauverez?

— Je n'avais pas cette confiance : les privations, les désordres, je ne pouvais en douter, avaient flétri, arrêté à sa source le principe de vie. L'émotion même qu'elle venait d'éprouver devait hâter une crise qui menaçait d'être funeste. Toutefois, je répondis à la pauvre enfant, qu'en attendant l'arrêt du médecin en chef, qui ne devait venir que le lendemain, je pouvais donner quelque espérance, pourvu que le repos succédât aux agitations de la journée, et que des émotions nouvelles ne vinssent point porter plus de trouble dans une organisation visiblement affaiblie.

— Reposez-vous sur moi, dit l'angélique sœur, je veillerai si bien ma bonne mère, que je ferai aussi des miracles.

— Pauvre enfant ! dit d'une voix presque éteinte cette mère malheureuse ou coupable, pauvre enfant !

Je me retirai pour parcourir les autres salles de malades et donner quelques prescriptions.

Soudain il se manifesta autour de moi une vive agitation ; les hôpitaux ont aussi leur renommée, triste et malade celle-là, mais aussi prompte et souvent aussi terrible que celle du monde. On m'apprit qu'une scène de famille, émouvante et cruelle, se déroulait dans la salle nº 4 (celle où couchait la malade remise aux soins de la sœur Amélie, sa fille) : j'y courus.

VIII.

Un homme était là devant ces deux femmes, l'une éperdue et suppliante, c'était Amélie, l'autre anéantie de terreur et dans l'attitude de l'accusé devant son juge.

— Je m'approchais pour me faire expliquer cet incident que les gens de service auraient dû prévenir, lorsque j'entendis cet homme s'écrier d'un ton rauque et haineux : « Oui, c'est ici que je devais vous rencontrer, Caroline. Vous aviez eu soin d'y envoyer avant vous, par votre inconduite, votre fille innocente; la Providence est juste, elle a voulu qu'après lui avoir donné le jour, une mère coupable retrouvât sa fille dans l'asile consacré à la douleur et à la mort. — Madame, votre sort est rempli ! — vous ne sauriez plus vivre, votre fille se souillerait à votre contact.

— Mon père ! mon père ! Pardon pour elle, pitié pour moi, s'écriait la triste Amélie.

— Oui, pitié pour toi, dit ce terrible visiteur, pour toi, si douce, si chaste, si dévouée à ton devoir. Mais malheur sur elle ! O mon bonheur perdu ! dit-il en frappant du pied la terre. O ma vieillesse troublée et déshonorée ! O mes chers enfants, mon Charles ! maintenant dans les cieux. Et toi, mon Amélie, qui l'y trouveras bientôt.

Et le malheureux se mit à fondre en larmes: Soudain il se redresse, jette un regard froid et terne sur le lit de la malade, qu'Amélie tenait embrassée, puis fait entendre dans cette salle épouvantée comme un cri de triomphe.

— Morte, dit-il, morte ! je suis vengé. Et se précipitant sur Amélie évanouie, qui embrassait un cadavre, il lui donne un baiser convulsif, et d'un bond court de cette scène d'épouvante pour aller retrouver le monde extérieur où cet homme altéré de vengeance avait sans doute rencontré quelque grande trahison.

IX.

Comme je vous l'ai dit, j'avais assisté d'un peu loin à cette scène de famille. Par considéra-

tion pour la sœur Amélie, que je respectais déjà comme une sainte, je n'avais pas même tenté de voir le visage de ce père qui m'avait cependant rendu auditeur attentif de sa terrible allocution. Ajoutez qu'il faisait nuit.

— Et que tu es myope, dit Gustave.

— Que je suis myope, comme tu dis trop bien, reprit Ernest.

Cependant le père d'Amélie étant parti, je revins à mon rôle de médecin. Je dégageai à grand'-peine la pauvre sœur, encore évanouie, des bras maternels. Je la fis transporter dans une autre pièce où je lui fis donner les soins que nécessitait son état. J'étais presque heureux de cet évanouissement; car le vengeur inconnu l'avait trop bien deviné : la mère d'Amélie était morte.

Cette femme, encore jeune et qui avait dû être bien frêle, bien délicate, minée déjà par la misère, éprouvée sans doute par des émotions successives, n'avait pu supporter ce dernier coup : la pauvre pécheresse était allée retrouver le Dieu miséricordieux, ce Dieu terrible, mais bon et toujours disposé à ouvrir les bras au repentir.

Je fis rendre les derniers devoirs à cette infortunée. Réclamée par son enfant, elle put échapper au scalpel de la science, égoïste en ces occasions et éminemment insensible. L'état de prostration dans lequel Amélie se trouvait plongée, cessa bientôt, grâce aux soins actifs et répétés des autres sœurs, guidées par les conseils de l'art.

Lorsqu'elle se trouva à peu près rétablie, j'allai la visiter. A mon aspect, elle fondit en larmes, mais ne dit rien. Je respectai cette grande douleur. Je ne l'interrogeai ni ne cherchai à la consoler. Elle savait par ses compagnes que le malheur était irréparable; que l'interne qui s'était tant intéressé à ce drame de famille avait accompagné à sa dernière demeure cette mère qui s'était éteinte dans les embrassements de sa fille.

— Oh ! vous êtes bon, dit-elle enfin, vous êtes bon ! Dieu seul peut récompenser une âme comme la vôtre.

Je lui dis que je regrettais de n'avoir eu à mettre à sa disposition que des services humains, des forces humaines.

— Et cependant vous avez agi avec une bonté qui n'est pas toujours de l'homme.

— Et lui, me dit-elle, celui qui... mon père, ajouta-t-elle avec effort, savez-vous ce qu'il est devenu, n'a-t-il pas reparu?

— Non, lui répondis-je, son départ fut si prompt, si impétueux, que personne n'eut le temps de l'interroger.

— Ah ! monsieur, dit Amélie, si vous saviez... s'il était permis à un enfant de raconter la vie, c'est-à-dire les fautes de l'un des auteurs de ses jours. Mais non... oh ! repose en paix, pauvre mère ! je me tairai comme la tombe. Là haut ! tu es redevenue bonne, pure comme nous t'avions aimée, nous, tes enfants... O Charles ! Charles ! que tu es heureux, toi qui la revois maintenant !

Puis elle se reprit à pleurer.

Vous sentez que je respectai sa réserve et que je la consolai de mon mieux. Je lui fis entendre qu'il lui restait des devoirs à remplir, son père à retrouver, à calmer peut-être, et des pauvres et des affligés à soulager, à sauver.

— Vous avez raison, me dit cette âme d'ange, je me dois aux devoirs dont vous parlez, et je puiserai dans cette religion que m'inculqua ma mère...

— Sa mère ! pensai-je.

— La force nécessaire pour accomplir la tâche qui m'est imposée.

En effet, quelques jours s'étaient écoulés depuis ce triste dénoûment, et Amélie était redevenue la bonne sœur dévouée, empressée, que les malades saluaient comme une mère, comme une providence.

Déjà cette aventure prenait les teintes du souvenir dans mon âme, lorsque je reçus d'Alger une lettre cachetée de noir, que j'ai sur moi et que vous allez entendre.

X.

Elle m'était adressée par un officier des spahis, avec prière de remettre à la sœur Amélie de Fregeville...

— Ah ! dirent à la fois Gustave et Frédéric, je le pressentais.

— Moi aussi, dit Ernest, mais j'en étais réduit aux conjectures : Avec prière de remettre à la sœur Amélie de Fregeville un paquet an-

nexé, contenant les dernières dispositions de son père, frappé à mort dans un duel contre un officier qu'il avait provoqué. « Avant de rendre le dernier soupir, ajoutait le correspondant, mon ami, M. de Fregeville, a voulu vous écrire pour vous remercier et vous bénir en mourant des bontés que vous avez témoignées à une enfant devenue orpheline par la faute de sa mère et l'aveugle vengeance d'un père.

XI.

— « Monsieur portait la lettre qui m'était adressée, continua Ernest, la mort, qui fait taire toutes les passions, va bientôt clore la douloureuse carrière d'un homme que vous avez vu, avant votre départ pour Paris, aimé comme père et comme époux, et jouissant d'un bonheur jusque-là sans mélange.

« Il vous eût été sans doute difficile naguère, de reconnaître dans l'homme irrité, altéré de vengeance, ce capitaine Fregeville que vous étiez venu visiter quelques années auparavant. C'est que l'infortune rouille notre enveloppe avec une rapidité qui ne peut être surpassée que par le trépas lui-même.

» Vous souvient-il, monsieur Ernest, de cette soirée d'octobre où vous vîntes vous associer au bonheur de ma jeune et douce famille? Vous voyez encore, n'est-ce pas, cette gentille enfant que vous entourez aujourd'hui de votre intérêt, de votre amitié, jouant aux pieds de sa mère avec un frère à peine moins âgé qu'elle. Vous me voyez aussi reportant le sourire de mon bonheur paternel de la mère aux enfants et des enfants à la mère. Et cette femme elle-même, vous vous rappelez peut-être combien douce était sa parole, combien candide sa pensée. Ah! je vous parle comme si vous aviez pu la connaître, la juger comme moi, celle qui fut la mère de mes enfants.

Eh bien, aujourd'hui qu'elle a précédé dans la tombe tous les siens, je le jure, je l'avais reçue pure et angélique de la main de son père, vieux militaire comme moi, et mon ami, mon ami des champs de bataille; hélas! il avait cru faire le bonheur de sa fille et le mien. Et ce bonheur, je le goûtai pendant quelques années; car jeune encore, vous comprenez néanmoins, mon jeune ami, que le bonheur dépendant sans doute de l'organisation des individus, n'est pas précisément dans les agitations tumultueuses qui sont peut-être le besoin de votre âge; mais pour une femme, une jeune femme surtout, le vrai, le grand bonheur, c'est la maternité. Du jour où Caroline put me parler d'Amélie, de notre enfant; du jour où nous pûmes ensemble faire des projets pour son éducation et son avenir; de ce jour je ne craignis plus pour ma femme, beaucoup plus jeune que moi, les tentations, les séductions du monde. La disproportion des années dut s'effacer, je le croyais du moins, dans ce pur et même amour, nos enfants; car un fils, ce pauvre Charles, réuni maintenant aux anges, était venu accroître la famille. En effet, dans un ménage, quel qu'il soit, la venue de la famille amène entre les époux comme un second amour qui se superpose au premier ou le fait renaître.

C'est aussi ce qui se réalisa dans mon petit intérieur. Caroline parut comprendre à merveille les devoirs de cette vie nouvelle et affectionner d'autant son mari, qui lui rendait ses sentiments avec usure. On prétend, monsieur, que l'ennui où vivent beaucoup de jeunes femmes relâche chez elles les liens du mariage, et bien souvent cause les désordres de la famille. Mais comment imaginer que ce dissolvant puisse envahir une jeune mère, toujours et invariablement occupée des soins que la première enfance surtout exige impérieusement? Plus tard, quand ces tendres fleurs se sont ouvertes et épanouïes, n'est-ce pas aussi une distraction ou plutôt une préoccupation charmante que les espérances que ces enfants font naître? Et alors ce n'est plus seulement le précepte qui les fait vivre, mais l'exemple. Ainsi avais-je raisonné dans ce que je croyais mon expérience, mais hélas! j'appris, à mon grand malheur, qu'elle était incomplète.

L'association matrimoniale n'est pas seulement la plus importante, parce qu'elle est indissoluble, mais encore parce qu'elle est surtout morale et intellectuelle; et comme toute association veut un gérant, un représentant, c'est au mari, bien convaincu de cette vérité, à surveiller le côté moral, intellectuel, de la communauté, tout autant que le côté matériel et financier. S'il n'a pas tout prévu, s'il n'a pas étudié jusqu'aux rapports les plus éloignés, surtout dans une civilisation avancée comme la nôtre, il y aura toujours une issue par où se glissera le serpent de la cor-

ruption ; et le jour où, confiant dans un calme édifié à grand'peine, vous vous applaudirez dans votre œuvre, ce jour-là peut-être vous la verrez s'ébranler dans ses plus solides fondements.

Vous vous étonnerez, monsieur, qu'à cette heure, où je sens la mort venir, je raisonne de la sorte et presque avec sang-froid.

— La chose peut bien surprendre en effet, dit Gustave.

— Mais non, dit Frédéric, cet homme se repaît maintenant de sa douleur, qui est devenue sa suprême consolation.

— C'est ce qu'il fait remarquer, reprit Ernest, car il ajoute : Votre étonnement cessera si vous considérez que, maintenant que je n'ai plus rien à espérer, je sonde, avec résignation, la profondeur et les causes de mon malheur. D'ailleurs, sachant bien qu'Amélie n'eut jamais révélé les fautes de sa mère, j'ai voulu, monsieur, que vous pussiez connaître toute l'étendue du drame auquel la Providence vous a fait assister.

Il était écrit que le malheur, comme le peu de félicité dont j'ai joui, me viendrait de mes meilleurs amis. Un de mes anciens compagnons d'armes, un homme qui avait combattu à mon côté à Waterloo, et que je sauvai en lui faisant de mon corps un rempart, le commandant d'Argentières, retiré comme moi du service, m'avait adressé son fils, qui entrait dans la carrière où son père s'était distingué. Je l'accueillis comme j'eusse fait de son père ; il ne me vint pas même à la pensée que j'eusse à craindre la présence de cet enfant, dont les traits me rappelaient si bien mon vieux camarade.

Vous avez pu le voir chez moi, je suppose : y eut-il jamais physionomie plus ouverte, plus loyale en apparence? Eh bien! cet enfant était déjà vieux par la corruption. Jamais sécheresse de cœur dut-elle égaler la sienne?

Rien ne le put désarmer, le misérable ! Ni ma main, si souvent et si cordialement tendue à la sienne ; ni le souvenir, si souvent rappelé par moi, de son père ; ni cette amitié qui nous avait unis et que je lui racontais avec tant de bonheur ; rien ! — Un soir, c'était encore par une soirée d'hiver, comme pour rendre, par le souvenir et la comparaison, ma douleur plus amère, je revenais du chef-lieu où j'étais allé toucher ma pension : je ne sais quel affreux pressentiment me poussait, j'aiguillonnais mon cheval, je volais plutôt que je n'arrivais. J'entre, je monte à la chambre de Caroline, personne : j'appelle ma femme, j'appelle mes enfants...

Je découvris enfin mon petit Charles blotti dans un coin et pleurant : Qu'as-tu donc, mon cher enfant, et pourquoi pleures-tu ? Où est ta maman ? — Maman est partie avec M. d'Argentières, il y a longtemps, longtemps...

A ce nom de d'Argentières, un frisson courut tout mon être, mes yeux s'ouvraient devant un précipice...

— Et ta sœur, dis-je, à peine respirant.

— Une lettre ! m'écriai-je, et, ne me voyant plus, en quelque sorte, n'ayant plus conscience de moi-même, je me précipitai en appelant ma fille.

Elle vint, les larmes aux yeux, en me présentant une lettre qu'elle n'avait pas lue. Sa mère l'ayant éloignée sous quelque prétexte, elle avait trouvé à son retour la maison déserte (car Charles était à sa pension), et, sur la table à travailler de sa mère, ce papier de son écriture. Encore enfant (elle avait quatorze ans), Amélie avait cependant compris que cette lettre était un testament.

« Monsieur (je n'ose plus vous appeler d'un autre nom), m'écrivait cette femme égarée, un sentiment indomptable, que je n'essaierai point de justifier, m'éloigne de vous, de mes enfants. Mon Dieu ! comment oser prononcer encore ce nom ! Mais du moins, monsieur, si je n'ai pu continuer à vous aimer, je sais encore estimer et votre grand cœur et votre noble intelligence. J'ai compris que nos enfants seraient mieux placés sous votre garde paternelle que sous l'aile d'une mère... coupable, il faut le dire, mais entraînée.

« Il le fallait, monsieur, il le fallait ! Il vaut mieux que vous appreniez, en mon absence, que si j'étais encore sous le toit qui a vu les premières années de notre union, la faute irréparable qui met, je le sens bien, l'éternité entre vous et la triste Caroline.

« Oh ! si je pouvais revenir encore embrasser nos enfants ! »

Je ne vous dirai point l'effet produit sur moi par ce terrible écrit.

Revenu de ma stupeur, je compris que Caroline avait tremblé devant la révélation d'une faute suspendue sur sa tête, comme l'épée de

Damoclès, par son séducteur, et qu'elle avait mieux aimé le suivre que de s'avouer coupable et souillée devant moi et ses enfants. Malheureuse faiblesse! car j'eusse été peut-être disposé à lui pardonner; mais, maintenant, tout était consommé! La fatale démarche à laquelle elle venait de se laisser aller publiquement devait achever sa ruine.

Je ne pus en quelque sorte prévoir, en un instant, toutes les phases de cette existence flétrie; et la vie de Paris, et la déchéance successive, et la triste retraite qui la verrait s'éteindre.

Oh! que j'eusse voulu alors avoir succombé sur le champ de bataille plutôt que de voir ce foyer abandonné, ces enfants désolés et devenus orphelins; car, il faut bien le reconnaître, la famille, c'est la mère.

Cependant, il me restait de grands devoirs à remplir : il fallait consoler les enfants, et, d'autre part, s'il se pouvait, retrouver cette femme, au moins pour la faire pleurer sur sa honte; puis, ensuite, chercher partout, partout, le traître, qui venait de porter, chez l'ami de son père, le déshonneur, le veuvage et la mort.

La mort! car le plus jeune des enfants, trop attaché à sa mère, ne fit plus que languir et s'éteignit dans mes bras en me souriant, le pauvre petit ange, et en répétant doucement : ma mère!

Amélie, plus âgée, comprit qu'elle se devait à son père : elle vint avec moi, à Paris ; je la plaçai dans une pension, d'où sa tristesse, et peut-être les petits airs dédaigneux que prenaient ses compagnes à la vue de sa pauvreté, me la firent bientôt retirer. Elle avait dix-sept ans alors; mais tant d'infortunes l'avaient éclairée avant l'âge. Aussi me parut-elle peu disposée à rechercher le monde. Elle me demanda un jour l'autorisation de prendre l'habit de ces dignes sœurs qui se consacrent, pour tous plaisirs terrestres, à soigner les malades, et à soutenir les pas chancelants de la vieillesse. Seul et désolé, occupé d'ailleurs à retrouver les traces de cette femme, dont je voulais, du moins pour ma vengeance, je l'avoue, suivre le châtiment inévitable, et sachant, au surplus, que mon enfant ne serait point irrévocablement liée, je consentis.

Cependant, qu'étaient devenus les deux fugitifs? En rapprochant les dates avec les renseignements que je pus me procurer à la police, je crus reconnaître ma femme et son corrupteur dans ce couple qui descendit un soir, rue *du Puits qui Parle*, dans un hôtel garni où, me dit-t-on, ils ne séjournèrent qu'une nuit.

— Ainsi, dit Ernest à cet endroit, l'inconnue qui jeta ce grand cri et s'évanouit à la vue, sans doute des arbres et du paysage champêtre qui se déroulaient devant elle, c'était Caroline; car, d'après ce que nous savons de cette histoire, nulle autre n'avait dû occasionner une si terrible émotion.

— C'est évident, dit Frédéric, et il y eut quelque chose de fatal, de providentiel dans cette coïncidence, quelque chose de fantastique qui commençait le châtiment. Il me semble qu'à ce moment-là elle dut revoir et cet homme pâle et mort à la vie conjugale qu'elle venait de délaisser, et ces deux enfants sans mère, enfin tout ce monde d'idées endormies qu'une première idée, un souvenir fait vibrer en même temps, surtout sous la pression du remords.

— J'appris, continue cette lettre qui touche, je le vois, à sa fin, dit Ernest, j'appris que dès ce moment Caroline se fit appeler madame Henri...

C'est bien cela, dit Ernest en s'interrompant.

— Qui se fit appeler madame Henri, épuisa jusqu'à la lie la coupe du déshonneur; abandonnée, comme cela devait être, par d'Argentières, elle descendit tous les degrés de l'échelle de la misère et de la honte. On la vit aux bals publics surpasser les femmes les plus folles, — tantôt au bras de l'étudiant, tantôt à celui de l'ouvrier; — un dernier échelon devait être atteint par elle... lorsque la juste Providence l'arrêta au seuil fatal pour la purifier par le trépas. Dieu ne voulait pas que la mère d'Amélie devînt une prostituée...

C'est là, à ce moment suprême, que je rencontrai cette malheureuse! Vous me vîtes terrible alors? c'est qu'alors aussi tout ce passé évanoui s'était dressé devant moi; ajoutez le douloureux contraste de cette digne enfant jetée là, dans une vie de dévoûment et d'abnégation, par cette femme que le plaisir avait poussée ailleurs.

Cependant je n'avais pu découvrir, à Paris, où se cachent tant de honte et tant de gangrènes morales, l'auteur premier de toutes ces calamités. Qu'était devenu d'Argentières? Son père, que la déloyale conduite de son fils envers moi fit descendre avant l'âge dans la tombe, n'avait rien

pu me découvrir de lui. Le ministre, informé de son abscence illégale du corps dont il faisait partie, l'avait réputé démissionnaire, et dès lors il dut mener cette vie aventureuse qui est l'ordinaire apanage de ceux qui ont déserté la voie de l'honneur. Combien n'en ai-je point connu de ces hommes, hier encore considérés et respectés dans leurs corps, aujourd'hui dégradés et vivant comme des flibustiers!

Cependant, ne le pouvant joindre à Paris, je jugeai qu'il avait dû tenter la fortune ailleurs, en Amérique, dans l'Algérie peut-être.

Je jugeais bien, car c'est ici enfin, dans cette ville presque française déjà par les mœurs et les habitudes, que je pus me repaître du plaisir immensé de voir en façe un ennemi aussi profondément abhorré qu'il m'avait rendu malheureux.

Vous imaginez, Monsieur, que c'est toujours dans les lieux de plaisir, au café, par exemple, que l'on trouve ces hommes perdus dans le vice. Ce fut dans un café qu'il reçut de moi le dernier outrage : un reste d'honneur se réveilla en lui : après un combat acharné et à outrance, il fut frappé en même temps que moi. Le bourreau et sa victime tombèrent au même moment.

— A la bonne heure, dit Gustave, mais pourquoi la victime?

C'est elle qui répond, reprit Ernest : — Je ne me plaindrai point de la Providence (c'est le capitaine Fregeville qui parle) ; j'eusse voulu revoir mon Amélie ; mais peut-être que Dieu n'aime pas ces haines profondes, qui font que l'offensé ne trouve le repos que lorsqu'il a creusé la tombe de l'offenseur ; peut-être aussi Dieu veut-il, par de tels exemples, montrer combien sont terribles, inépuisables, les suites de la violation des plus saintes lois.

Maintenant, Monsieur, ma main qui s'affaiblit ne peut plus ajouter que ces mots sortis du cœur d'un père : Dieu vous bénira pour la protection que vous accorderez à une orpheline... Adieu, Monsieur, adieu! Ah! vous verrez encore mon Amélie.

J'allai la voir, en effet, je la préparai, avec mille ménagements, à ce dernier coup. Elle le reçut, en apparence, avec plus de calme que je ne pensais, mais ce calme, c'était la mort. — Un fil la rattachait encore à la vie ; il se trouvait brisé. La foi qui avait semblé la soutenir encore dut céder à l'action dissolvante du malheur. J'ai appris, hier soir, que l'infortunée avait cessé d'exister.

— Ernest finissait son récit, lorsque la porte s'ouvrit ; le concierge lui remit une lettre que l'on venait d'apporter de la *Charité*. Il rompit le cachet et lut rapidement : mes amis, s'écria-t-il tout joyeux, admirons le ciel, il rétablit les choses au moment même où l'on serait tenté de douter de sa justice. — Quelqu'un du moins survivra à tout ce naufrage ; le docteur Duval m'apprend que la jeune Amélie n'a été en proie qu'à une léthargie ; elle respire maintenant, et tout fait espérer qu'elle survivra.

— Ah! tant mieux! dirent à la fois les deux amis.

— Je retourne de ce pas à la Charité, dit Ernest : la vue d'un ami hâtera sa guérison.

Le lecteur sait que, de nos jours, il n'y a plus de vœux irrévocables. La pure et digne sœur Amélie est devenue la femme du docteur Ernest Duvillard, le narrateur de tout à l'heure.

VICTOR ROSENWALD.

UNE VICTIME.

— Chaque époque a ses goûts et ses prédilections. Autrefois on aimait les bergeries, les histoires sentimentales, les romans tendrement filés; maintenant on veut de bizarres et terribles récits, des drames fertiles en incidents sombres et compliqués, des héros excentriques et formidables ; ce sont de nouvelles mœurs à observer, étude pénible, car il faut faire poser devant soi de tristes modèles ; mais un auteur consciencieux ne doit reculer devant aucune des exigences de son art.

— Et c'est pour étudier ces modèles que vous êtes venu ici?

— Oui, mon ami ; pardonnez-moi donc si je

n'ai accordé que des regards distraits à vos ateliers, à vos machines à vapeur, à vos vaisseaux; mon attention était absorbée par un autre sujet, et j'avais hâte d'arriver au véritable but de mes observations.

Ainsi parlait un jeune et élégant romancier à un de ses anciens camarades de collége, qui lui faisait les honneurs d'un de nos plus beaux ports de mer. L'écrivain s'était déjà essayé avec succès dans le genre à la mode; il avait produit plusieurs volumes palpitants d'émotions fortes, imprévues, violentes; les lectrices frêles et nerveuses aimaient à le suivre dans ses intéressantes inventions, et Dieu sait où il les conduisait! Ayant épuisé son esprit à créer des caractères fantastiques, il avait senti le besoin de mettre en scène des personnages dessinés d'après nature. Où pouvait-il trouver une pépinière mieux fournie que cette enceinte dans laquelle trois mille condamnés expiaient leurs crimes? Combien de types complets et d'histoires saisissantes allaient s'offrir à ses pinceaux! Il ne s'agissait que de faire parler les héros et d'écrire en quelque sorte sous leur dictée. La vérité devait se montrer tout entière et toute nue dans ces récits, car à quoi bon déguiser les aveux lorsqu'on se trouve sous le poids d'un châtiment éternel? — Ces réflexions faisaient sourire l'officier; mais il n'avait pas la prétention de combattre les idées d'un romancier célèbre et de lui apprendre à connaître le cœur humain; l'expérience seule a le droit de donner de pareilles leçons. Le marin se contenta de guider les recherches de son ami; il le conduisit dans une salle où la discipline retenait les criminels les plus endurcis.

Si le drame était quelque part, si la franchise impudente n'avait plus rien à redouter, c'était dans ce lieu fermé à toute espérance. Le romancier, qui se piquait de quelque perspicacité, choisit parmi les captifs celui qui lui parut avoir les antécédents les plus terribles. C'était un homme d'une haute stature et d'une physionomie fortement caractérisée. On voyait que ses traits, malgré leur expression dure et farouche, avaient dû être beaux avant que la misère les eût flétris. Il paraissait âgé de cinquante ans. Une généreuse aumône faite par le romancier amena le sourire et la confiance sur ses lèvres; il sembla flatté de la curiosité dont il était l'objet. On lui demandait le récit sincère des aventures qui avaient eu pour résultat de lui mettre les fers aux pieds et le bonnet vert sur la tête. Il se recueillit un instant; puis, levant sur ses auditeurs bénévoles un mélancolique regard qui devait les préparer à la compassion, il commença à peu près en ces termes :

Tel que vous me voyez, j'ai été un merveilleux, un homme à la mode; j'ai brillé dans le beau monde parisien. Vous êtes trop jeune pour m'avoir connu, et mon visage est trop changé pour que mes contemporains puissent me reconnaître. J'ai rendu grâce quelquefois à cette vieillesse anticipée, car, depuis dix ans que je suis ici, j'ai souvent vu venir des visiteurs qui avaient été jadis mes compagnons de plaisirs et qui passaient devant moi, qui me parlaient même, sans que le moindre souvenir s'éveillât dans leur esprit. C'est là un bénéfice de mes rides prématurées. Vous douteriez-vous que j'ai à peine trente-six ans? Voilà pourtant comme nous arrange la vie que nous menons dans cet enfer; et c'est cruel, lorsqu'on n'a pas mérité sa peine!

Certes, je ne prétends pas dire que mon passé est irréprochable! J'ai commis de grandes fautes, mais jamais de crimes; j'ai fait du tort à la société, mais cela n'a jamais été en vue d'un sordide intérêt d'argent. Mes mains sont pures de toute souillure faite par l'or dérobé ou par le sang répandu, je n'ai attenté ni à la fortune ni à la vie de mes semblables. Et dans quel intérêt chercherais-je maintenant à dissimuler? Je sais bien que ma voix est sans portée; ma justification ne sera pas plus victorieuse ici qu'elle ne l'a été devant les tribunaux; l'arrêt qui m'a condamné pèsera sur moi jusqu'à ma dernière heure; je ne me fais aucune illusion, et je suis résigné. Je n'ai pas même l'espoir consolant d'une réhabilitation tardive, car je demeurerai toujours accablé sous le fardeau des apparences trompeuses qui devaient égarer la justice en servant admirablement la haine et la vengeance des ennemis acharnés à ma perte.

Le ciel m'a donné pour mon malheur une âme ardente et passionnée. C'est ce présent fatal qui m'a entraîné dans l'abîme ouvert et creusé par une inconcevable fatalité. Je l'ai franchement avoué, les passions m'ont rendu coupable de bien des actions condamnables aux yeux de la morale, mais qui, dans le monde, ne portent aucune atteinte à l'honneur de l'homme qui les

commet. Quelques-uns même tirent vanité de ces fautes et s'en font comme une auréole de gloire et de renommée. — Là où tant d'autres se sont élevés, moi je suis tombé; les égarements du cœur m'ont été comptés comme des vices, comme des crimes; les succès qu'une foule étourdie applaudit et envie toujours m'ont conduit de chute en chute à la place où vous me rencontrez aujourd'hui.

La fortune m'avait traité médiocrement; à cela près, je réunissais tous les avantages qu'un jeune homme peut désirer à son entrée dans le monde. Ma famille était honorable et bien placée.... Permettez-moi de vous taire mon nom par égard pour elle. Ici, d'ailleurs, on n'a plus de nom; je m'appelle le n° 2395. L'éducation que j'avais reçue était plus brillante que solide; je possédais peu de sciences, mais j'excellais dans les arts d'agrément : bon musicien, beau danseur, habile à manier un cheval et une épée. On me cita bientôt comme un cavalier accompli.

Ma figure, mes manières, mes talents m'ouvraient toutes les portes, me donnaient une part dans tous les plaisirs, dans toutes les fêtes. Je ne demandais rien de plus. Mes jours s'écoulaient rapides et joyeux, l'avenir s'effaçait devant moi; j'oubliais la nécessité de me créer par mon travail une position indépendante et solide.

Avais-je d'ailleurs le temps et le loisir de la réflexion ? Une seule pensée remplissait mon esprit, une seule occupation remplissait tous mes instants. De dangereuses lectures avaient enflammé mon imagination et mes sens. Je me croyais appelé à jouer le rôle d'un Faublas, d'un Richelieu. Il est vrai que j'étais confirmé dans cette bonne opinion par la réussite de mes entreprises les plus téméraires. Par malheur je mettais dans mes conquêtes toute l'étourderie, toute l'indiscrétion de la jeunesse et de l'inexpérience; c'est ainsi que j'amassai l'orage sur ma tête. Les gens que j'offensais, les rivaux dont je triomphais, formaient contre moi une ligue sourde et impitoyable.

J'offrais encore à l'envie un autre sujet de fureur. Quoique dénué de revenus et de capitaux, j'avais l'art de me maintenir dans un florissant état d'élégance, de me montrer en toute occasion somptueux et magnifique, et de mener le train des jeunes gens les plus riches. Voilà ce qu'on ne me pardonnait pas, voilà ce qui intriguait mes rivaux et prêtait aux plus absurdes commentaires. L'énigme aurait pu s'expliquer aisément par mon bonheur au jeu, par la complaisance des usuriers et une certaine habileté qui me distinguait dans l'art de promener mes créanciers. La calomnie aima mieux donner à mon luxe une interprétation fâcheuse, et de lâches accusations me placèrent à mon insu sous une injurieuse surveillance.

C'est ici que la fatalité commença contre moi, de concert avec mes ennemis, cette guerre dans laquelle j'ai toujours succombé. Le premier événement funeste qui ait marqué ma carrière m'advint à la suite d'une promenade aux Tuileries que j'avais considéré comme très heureuse. Ce jour-là, j'avais déployé tous mes moyens; je m'étais montré séduisant, entreprenant, irrésistible. Voltigeant de fleur en fleur, comme le papillon, j'avais adressé mes hommages à plusieurs femmes charmantes, et mon heureuse adresse avait obtenu de chacune d'elles un gage du bon accueil fait à mes vœux. En sortant du jardin, tandis que je rêvais au bonheur qui m'attendait le lendemain et les jours suivans, je fus arrêté par trois messieurs qui me firent poliment monter dans un fiacre pour me conduire au corps-de-garde voisin. On me fouilla malgré mon indignation, et on trouva tout naturellement dans mes poches plusieurs objets de contrebande, deux mouchoirs brodés et garnis de dentelles, une chaîne d'or et une bourse : — les gages dont je vous ai parlé tout à l'heure. Quant à la bourse vous comprenez bien que j'en aurais rendu le contenu à la première rencontre. Je pris à part le commissaire et je lui confiai sous le sceau du secret l'origine de ce quadruple trésor; mais le commissaire, qui avait passé l'âge des amours, ne voulut pas croire au nombre et à la variété de mes bonnes fortunes. Ce n'est pas tout; on se rendit à mon domicile pour y faire une perquisition dont les résultats ne pouvaient manquer d'ajouter aux charges qui pesaient déjà sur ma tête innocente. Par une faiblesse toute sentimentale, j'avais contracté la malheureuse habitude de conserver un souvenir des femmes à qui je devais de doux moments. Ces reliques furent trouvées dans mon secrétaire; il y avait des bracelets, des éventails, des montres de diverses grandeurs, des lorgnettes et des tabatières. J'expliquai de nouveau la possession

de ces objets ; on persista dans une opiniatreté incrédule. Le commissaire s'armait contre moi de mes tabatières, qui, selon lui, détruisaient mon système. Ce magistrat déniait aux femmes qui prennent du tabac la faculté de plaire et d'inspirer une passion. Voilà comment le sort d'un honnête homme dépend quelquefois d'un préjugé!

Une affaire qui s'entamait sous de si fâcheux auspices devait avoir un déplorable dénoûment. Quelques-uns des objets déposés au parquet furent réclamés par des femmes qui aimèrent mieux se dire volées que se laisser compromettre. On me condamna donc à une peine légère, mais qui brisait mon avenir et frappait ma vie entière d'une empreinte ineffaçable.

Plus tard, je rentrai dans le monde avec les ménagements et les précautions que nécessitait le passé. Croiriez-vous qu'on m'a fait un crime d'avoir changé de nom à cette époque et de m'être placé sous la sauvegarde de certains déguisements? N'était-il pas tout simple, cependant, de chercher à atténuer autant que possible les conséquences de l'erreur que la justice avait commise à mon détriment. Grâce à la métamorphose que je m'étais imposée, je parvins à me refaire une existence assez agréable ; je ne fréquentais plus les régions brillantes de la mode, mais je vivais à l'aise dans une douce médiocrité. Il est inutile de dire que je retombai dans mes anciens égaremens. Le cœur est incorrigible, et le temps seul peut mettre un frein aux passions. Les périlleuses félicités qui m'avaient perdu m'apportèrent des consolations, tant il est vrai que l'amour est la source de toutes nos joies comme de toutes nos douleurs! Mais je n'étais pas quitte avec les mésaventures que me réservait ce dieu charmant et terrible.

Je m'étais retiré dans un quartier solitaire, et mon heureuse étoile de conquérant m'attirait vers une maison isolée, à l'extrémité d'un faubourg. Cette maison n'avait d'autres habitans qu'un mari, sa femme et leur servante. J'eus bientôt des intelligences dans la place. Un soir, le mari était sorti pour ne rentrer que le lendemain matin ; — il était de garde ; la servante couchait au grenier. La jeune femme m'accorda un moment d'entretien, et me fit passer la double clé d'une petite porte du jardin ; — la grande porte de la maison était inaccessible, grâce aux soins du mari jaloux.

L'entretien durait à peine depuis une demi-heure, lorsque nous entendîmes un bruit de pas dans le jardin. Je m'aperçus alors que je n'avais plus ma clé ; je l'avais laissée à la porte, et la porte entr'ouverte.

— Quelle imprudence ! s'écria Caroline ; c'est mon mari qui revient !

— Qu'importe ! je puis encore m'échapper sans qu'il me voie.

— Mais je n'en serai pas moins perdue, monsieur, car il sait maintenant que quelqu'un s'est introduit ici en son absence!

— Que faire à cela? Le mal est irréparable.

— Il y a un moyen de sauver mon honneur.

— Parlez, je suis prêt à tout.

— Prenez la barre de fer qui est sur les chenets... Bien!... Avec cette barre brisez le secrétaire!

— Quoi! vous voulez!...

— Hâtez-vous donc! songez qu'il y va de ma réputation, de ma vie peut-être.

— J'obéis.

— Très bien! Dans ce tiroir, de l'or, des billets de banque; emparez-vous de tout cela : remplissez vos poches.

— Mais, madame, c'est un vol!...

— Eh! oui, sans doute! Puisque je ne veux pas qu'un amant soit venu, il faut bien que ce soit un voleur!

— Vous avez raison, mais...

— Avez-vous peur?.... Qui donc songerait à vous accuser de ce vol?.... D'ailleurs cet or et ces billets sont à moi, je vous les donne...

— Soit! A condition pourtant que je vous les rendrai.

— Maintenant, profitez de l'obscurité pour vous sauver par cette fenêtre. Moi, je vais m'évanouir. Adieu!

Tout cela fut dit et fait dans l'espace de trois minutes. Avant que le mari eût allumé la bougie et contemplé la scène, j'étais déjà bien loin. Assurément, il n'y avait dans ma conduite rien de criminel, excepté l'intrigue galante. Quant au vol, c'était une pure fiction. J'avais hâte de rendre cet or et ces billets que je considérais comme un simple dépôt; mais il fallait allier les exigences de la délicatesse avec les soins de la prudence. J'attendis quelques jours, et, lorsque je me présentai pour rendre à César ce qui appartenait à Caroline, je trouvai la maison déserte

Le mari avait déménagé par terreur sans doute, et la femme avait négligé de me faire savoir sa nouvelle adresse. Sur ces entrefaites, des affaires de famille m'obligèrent à quitter Paris; mon absence se prolongea plus longtemps que je ne l'avais prévu. A mon retour, il me fut impossible de retrouver les traces de Caroline... Aujourd'hui, cette femme, dont l'amour m'a été fatal, est morte ; voilà pourquoi je vous donne ces détails qu'une discrétion, héroïque peut-être, m'a empêché de divulguer à la justice, quand on m'a fait un crime de cette ruse imaginée pour détourner les soupçons d'un mari.

J'ai réglé ce compte-là avec un autre, deux ans plus tard. Nous voici à ma dernière aventure, et cette fois comme toujours, l'amour m'a poussé à ma perte. Fatale passion !... J'avais passé la saison des eaux à Vichy où m'appelaient l'état de ma santé et le besoin de distractions nouvelles. Là je devins éperdument amoureux d'une femme qui gagnait tous les cœurs par sa beauté, sa grâce et son esprit. La baronne de B... avait accueilli mes hommages et encouragé mes espérances ; mais, hélas ! la saison des eaux touchait à son terme et le baron allait se renfermer avec sa femme dans un vieux château qu'il habitait toute l'année. Un autre que moi se serait découragé, aurait renoncé à un bonheur fugitif. Heureuses natures qui peuvent ainsi se rendre maîtresses d'elles-mêmes ! Je n'ai pas cette force moi ; il faut que je cède toujours à la passion qui m'aveugle et m'emporte. Je résolus d'enlever la baronne.

A Vichy, c'était impossible. Il n'y avait chance de succès que sur la grande route. Deux amis confidens de mon amour, m'offrirent leurs services. J'acceptai. — Nous nous plaçons en embuscade au coin d'un bois, par une nuit obscure. La calèche de voyage passe ; le postillon menacé s'arrête ; la baronne et sa femme de chambre s'évanouissent ; le baron me jette sa bourse.

— Ce n'est pas cela que nous voulons, m'écriai-je.

Persistant dans son erreur et croyant que notre intention est de le dévaliser complétement, le baron vide les coffres de sa voiture, puis, sur son ordre, le postillon, revenu de sa frayeur, fouette les chevaux et part au grand galop, nous laissant tout interdits de la méprise. Jugez de mon désespoir ! Mais ce n'était rien encore. Des gendarmes arrivent et font mine de s'emparer de nous. Forts de notre innocence, nous résistons; mes deux compagnons sont tués sur la place et moi je suis pris.

Les apparences, j'en conviens, étaient accablantes. Une circonstance fortuite avait appris à la justice que j'étais le héros de l'aventure nocturne dont je vous parlais tout à l'heure. J'ai vainement lutté contre ces charges trompeuses ; j'ai courbé la tête sous le poids de mes malheurs, et soutenu par ma conscience, je subis en philosophe l'arrêt qui m'enchaine à perpétuité.

Le condamné avait fini son histoire ; le romancier et le marin s'éloignèrent en silence. Lorsqu'ils furent hors de la salle, l'officier dit à son ami :

Eh bien ! vous n'avez pas eu le drame palpitant et le terrible héros que vous attendiez.

— Mais c'est affreux ! reprit l'écrivain ; cet homme mérite le plus vif intérêt !

— Vous croyez donc ce qu'il nous a dit ? Vous qui faites des romans, vous devriez vous y mieux connaître.

— Pourquoi mentirait-il, puisque tout espoir lui est interdit ?

— Laissez-donc ! L'espérance ne s'éteint jamais dans le cœur de ces hommes-là. Il peut faire des dupes avec son histoire, et peut-être qu'en ce moment il compte sur vous.

— Vous avez beau dire, il y avait dans ses paroles un accent de vérité.

— Ils ont tous des contes semblables. Si vous les écoutez, vous apprendrez qu'ils sont ici pour avoir été arrêtés sur des grandes routes par des diligences, ou frappés par des assassins; nous n'avons ici que des victimes... Mais, si vous voulez, nous reprendrons cet entretien à table, car il est, je crois, l'heure du diner.

Le romancier voulut consulter sa montre ; il ne l'avait plus.

— C'est encore un gage d'amour que notre héros aura voulu conserver, reprit l'officier. Allons faire notre déposition.

EUGÈNE GUINOT.



Impᵉ de Cadières

L'HÔTEL PIMODAN.



L'HOTEL PIMODAN

PREMIERE PARTIE.

Le Passeux de l'île aux Vaches.

En 1638, époque à laquelle se passe la première partie de ce récit, la pointe de l'île Saint-Louis vers laquelle nous conduisons le lecteur, était loin d'offrir un aspect semblable à celui qu'elle présente en cet an de grâce 1851 ; il nous paraît donc indispensable de lui restituer en peu de lignes sa physionomie ancienne. L'île Saint-Louis se composait d'abord autrefois de deux îles : de l'île Notre-Dame et de l'île aux Vaches. Ces deux îles réunies n'en formèrent bientôt plus qu'une. La partie de l'est était échue à Luc Le Poulletier, secrétaire de la chambre du roi ; dans cette partie se trouve encore une rue qui porte son nom. L'île Notre-Dame, appelée aujourd'hui l'île Saint-Louis, ne reçut ce premier nom que parce qu'elle relevait de l'église métropolitaine, et qu'elle lui appartenait en propre. Elle se trouvait partagée d'abord en deux par un petit bras de la rivière ; ce bras la traversait dans l'endroit même où est maintenant l'église Saint-Louis. Dans la plus petite de ces îles (l'île aux Vaches) on menait paître les bestiaux ; dans la plus grande (l'île Notre-Dame), le chapitre régnait en maître si absolu que, malgré plusieurs arrêts du conseil obtenus par les entrepreneurs, des constructions de l'île, commencées en 1614, ses oppositions seules empêchèrent la construction du pont Marie, jusqu'à ce que le roi intervînt et promît de donner dans un mois, au chapitre, cinquante mille livres. Le Chapitre de Notre-Dame traversa les entrepreneurs jusqu'en 1642. Ces entrepreneurs étaient Christophe-Marie, entrepreneur général des ponts de France, Le Regrattier, trésorier des Cent Suisses, et Poulletier commissaire des guerres. En 1616, Christophe Marie s'était déjà obligé à joindre, en dix ans, les deux îles, à les environner de quais revêtus de pierres de taille, à y bâtir des maisons, à y faire des rues, et un pont vis-à-vis celles des Nonaindières. Après avoir fait bâtir une partie de l'île, Marie et ses associés se rebutèrent. Leur traité fut cédé par eux, puis repris, puis recédé : l'entreprise ne fut achevée qu'en 1647, par Herbert et autres habitants de l'île. Toutefois, dès 1635

le pont Marie était terminé. Il faut bien le dire, pour un Parisien peu fait aux merveilles monumentales de l'Espagne ou de l'Italie, ce pont l'un des trois par lesquels on entre dans l'île, réalisait un magnifique travail. Sur ses cinq belles arches de pierre, complétées par quatres piles et deux culées, s'élevait une double ligne de maisons uniformes et profondes de quatre toises. Le pont lui-même en avait cinquante de longueur. L'île Notre-Dame développant son immense carré couvert de toits encore rares et bordé de quais, alors en voie de construction, ne pouvait lui opposer que le pont Rouge, encore celui-ci était-il de bois, comme le pont de la Tournelle. Ce dernier même venait de se voir emporté par les glaces et le débordement de la Seine en 1637, l'année d'avant. Le regard du passant plongeait à travers les fenêtres neuves des maisons, d'un côté sur cet horizon de fabriques et d'édifices qui s'arrête à peine au Louvre, de l'autre sur l'étendue alors inculte de terrains coupés par la Seine, qui donne aux paysages les seules limites de Charenton. Le marteau des travailleurs retentissait déjà à la pointe de l'île aux Vaches; tout ce que la cour comptait de seigneurs ou de gens riches marchandait, soit par spéculation, soit par luxe, ce sol vierge encore, sur lequel l'édilité mettait la main, et qu'elle vendait au plus offrant. Les évènements de la guerre étaient de nature à satisfaire les esprits, l'œuvre lente et progressive de Richelieu, l'abaissement de la maison d'Autriche allait se voir dû au succès de nos propres armes. Louis XIII avait alors six armées sur pied dans les Pays-Bas, dans le Luxembourg et la Champagne, en Languedoc, en Italie et en Piémont. Le duc de Rohan, ce chef fameux des Huguenots qui s'était soumis au roi après le siège de La Rochelle, venait de mourir à Rhinfeld, après s'être signalé pas plusieurs victoires contre les impériaux dans la Valteline. Le maréchal de Créquy, l'un des plus grands généraux de Louis XIII, avait perdu la vie d'un coup de canon au siège de Brême. Ces retentissements guerriers imprimaient alors à Paris une allure martiale et grandiose, la population tournait au soldat. La France rêvait les conquêtes, et, à l'aide de mouvements extérieurs, le cardinal venait de se rendre plus nécessaire que jamais. Alors aussi, tout ce qu'il y avait de gens de cape et d'épée dans les pays voisins refluaient vers nos murailles. Les aventuriers d'Espagne, d'Angleterre et d'Italie venaient essayer de notre soleil, et traîner à la cour ou par les rues ces manteaux souvent troués que Callot immortalisa de son burin. Ceux-ci quittaient le solde de Piccolomini, ceux-là le pain de Buckingham, d'autres l'or du cardinal de Savoie. Il n'était pas de cour en Europe dont le cardinal ne connût les intérêts et dont les négociateurs les plus obscurs ne lui servissent. Les espions de Richelieu exerçaient partout une inquisition victorieuse. Occupé à la fois du dedans et du dehors, Richelieu venait enfin de fonder l'Académie. Il avait fait un traité entre la France et la Hollande par lequel ces deux puissances devaient s'unir; mais les espagnols, instruits de ce traité et ayant surpris Trèves, avaient enlevé l'électeur. Ce coup hardi avait occasionné entre la France et l'Espagne une longue et cruelle guerre.

Par une soirée brumeuse de janvier 1638, un personnage a la cape longue, éraillée, sorte de couverture semée de taches, qui laissait à peine apercevoir le bout de sa longue rapière, longeait la draperie neuve des maisons du pont Marie. Indifférent aux bruits divers de la foule, il marchait d'un pas ferme vers cette partie de l'île Saint-Louis où se trouve situé aujourd'hui l'hôtel de Pimodan, mais dont le terrain était alors semé d'herbes comme ceux qui l'avoisinaient. A son air préoccupé il était facile de voir que les embellissements nouveaux de cette portion du vieux Paris le touchaient peu, car il n'avait pas même jeté un regard d'encouragement aux travailleurs employés à ce quai par Christophe Marie, et qui fredonnaient en taillant la pierre, un refrain en vogue alors au cabaret de la *Femme sans tête*. Plusieurs de ces ouvriers, voyant la journée finie, emportaient déjà leur besace pleine d'outils, quand l'apparition du nouveau venu vint les mettre en veine de malice et de gaîté. En effet, outre que l'espace vers lequel notre personnage s'avançait pouvait à bon droit passer pour un lieu peu fréquenté, il était semé d'une foule de matériaux à travers lesquels il eut pu difficilement se faire jour. Tantôt sa longue cape se prenait aux moellons ou à la scie, tantôt il trébuchait sur des bois amoncelés; ses éperons s'accrochaient comme à plaisir au milieu d'herbes et de warechs, rejetés en cet endroit par la Seine, sa rapière interminable battait ses

flancs et ménaçait de le faire tomber. A son feutre gris pendait un panache agonisant, ses bottes étaient ouvertes aux quatre points cardinaux, son pourpoint avait pour boutons de méchantes cordes. Tout ce qu'on pouvait voir raisonnablement de sa figure, c'étaient deux moustaches dont les crocs menaçaient le ciel; une royale démesurée et quelques touffes de cheveux. Il était long, osseux, et ressemblait alors à un héron qui sautille. Enfin, piége horrible! et dont sa méditation profonde l'avait sans doute empêché de s'apercevoir, il portait en guise de galon au bas de son manteau un énorme bouchon de paille, que de malins clercs de Sorbonne, ou des vendeurs de lèchefrite du Pont-Neuf lui avaient attaché injurieusement, lorsqu'il y pensait le moins. Un concert d'acclamations bouffonnes accueillit l'inconnu à son passage. Ce fut à qui, parmi les ouvriers de maître Christophe Marie, lui lancerait un lardo.

— Où allez-vous donc, monsieur le masque? prenez garde de salir vos broderies! — Ce courageux pèlerin va prendre sans doute un bain d'hiver. — Vous n'y êtes pas, il vient acheter un terrain pour s'y construire un palais! — C'est un riche bourgeois qui veut fonder ici un jeu de paume! — Il rebondira sur la raquette comme un volant! Il est si maigre! — Examine ses jambes, ne dirait-on pas les deux arches du pont Marie! — Et ce bouchon de paille! Ah! ça, il est donc à vendre!

L'inconnu se drapa silencieusement dans son manteau et rejetant son corps en arrière avec fierté, il se mit à toiser dédaigneusement ces épais railleurs. C'était un homme d'une quarantaine d'années, aussi brun qu'un cafre, au premier coup d'œil, mais dont la physionomie rusée, le regard étincelant et la désinvolture élégante trahissaient bien vite le pays, il était Italien. Une chevelure noire, abondante, s'échappait en boucles entremêlées sous son feutre, il avait le rire aigu, éclatant; il n'eut pas de peine à remettre à leur place les mauvais plaisants qui l'obsédaient.

— Arrière, manants! leur cria-t-il, je crois avoir affaire ici à des hommes et non à des pierres! Le terrain que je foule m'appartient autant qu'à vous!

Il se fit un silence forcé dans la foule, elle s'écarta pour mieux lui faire passage.

— La maison de maître Gérard? demanda-t-il.

Ces hommes se regardèrent, maître Gérard était le passeux de l'île aux Vaches, mais ils n'avaient guère souvenance qu'à cette heure avancée et dans pareille saison, un gentilhomme put avoir fantaisie de lui faire détacher sa barque pour cotoyer les flots de la Seine. Peu de seigneurs frappaient en hiver à sa cabane isolée.

— Eh! bien, ne m'avez-vous pas entendu? poursuivit l'Italien; je vous prie de me dire où reste maître Gérard? — Mais... à cette hutte sur la Seine, répondit l'un d'eux en indiquant du doigt à l'Italien une sorte de cabane revêtue de mauvais ciment, et au pied de laquelle une barque était amarée. Cette habitation chétive faisait face à l'Arsenal. (1) Il se racontait sur ce lieu de sombres et tragiques histoires. Une fatalité étrange, mystérieuse, voulait que vers cette pointe de l'île nombre d'imprudents ou de malheureux eussent trouvé la mort, les uns en se noyant, d'autres en s'étant battus en duel malgré les édits; car pour les duels ce terrain écarté était commode. L'Italien prit à peine le temps de remercier son homme, et il se dirigea d'un air résolu vers la cahutte. Six heures sonnaient alors à l'église des Célestins; le froid était vif, notre personnage doubla le pas. La demeure du passeux de l'île aux Vaches laissait à peine échapper un jet de lumière... L'abord en était silencieux comme l'abord d'une tombe.

— Maître Gérard! cria l'inconnu d'une voix ferme.

En appelant ainsi, il se trouvait à deux pas de la cahutte; l'unique porte de ce gîte noirâtre s'ouvrit.

— Que me veut-on? demanda d'une voix fêlée un petit vieillard qui tenait en main une lanterne. — Tu vas le savoir, mais d'abord prends.

Maître Gérard recula d'un pas, en sentant le poids de quelques écus tomber dans sa main.

— Entrez, mon gentilhomme, entrez, dit-il au nouveau venu.

L'Italien descendit dans la cahutte du passeux en s'y laissant couler le long de la corde qui formait sa rampe. Il ne tarda pas à se voir dans une pièce lambrissée de méchantes planches, ayant à son plafond quelques misérables filets

(1) Voir la gravure sur acier.

de pêche pour tout ornement. Sur une table boiteuse, le souper de maître Gérard était servi ; dans un coin de la cahutte, on entrevoyait une sorte de créature humaine roulée près du feu. C'était un chien. A l'approche de l'étranger, le chien se dressa sur ses jarrets vigoureux, et flaira la cape de l'Italien. Peu satisfait de son examen, il revint ensuite à sa place devant le foyer d'un air de mépris taciturne.

— Je suis à vos ordres, Monsieur, dit le vieillard en courbant sa maigre échine; permettez-moi seulement de m'étonner... — De ce que je vienne chez vous si tard par un semblable froid, mon brave homme ? Dame, je n'avais pas le choix de l'heure et de la saison, reprit l'inconnu. — Que voulez-vous de moi ? demanda maître Gérard avec une crainte secrète. En même temps il regardait le chien, unique gardien de sa solitude, et la bourse qu'il venait de recevoir. — Une chose bien simple, répondit l'Italien ; je veux votre barque. — Y songez-vous, Monseigneur ? la promenade en Seine est peu praticable par le temps présent, et à moins qu'il ne vous prenne envie d'aller par eau à l'Arsenal. — Je n'ai rien à faire à l'Arsenal, objecta l'Italien, c'est une promenade que je veux faire, rien de plus.

Maître Gérard se prit à considérer l'inconnu avec une attention défiante. Peu de peintres eussent pu trouver un plus curieux sujet d'études ; le visage de cet homme défiait l'analyse et la réflexion. Quelques rides légères sillonnaient son front habituellement pâle et méditatif, mais ces rides indiquaient aussi bien les fatigues de l'esprit que celles du corps. Le ton de l'inconnu était bref et saccadé, mais il provenait peut-être autant de l'habitude du commandement que d'une résolution soudaine. La flamme qui brillait dans ce regard laissait l'examen indécis, elle représentait aussi bien le courage que la folie. Cette défroque usée de gentilhomme pouvait enfin cacher un aventurier comme un seigneur. Ce qui affermissait le doute chez Gérard, c'était une ironie insistante dans le sourire de l'étranger, lui-même avait l'air de s'être pris le premier pour but d'une amère plaisanterie, il se raillait devant le passeux par une pantomine hautaine et cruelle, inspectant tour à tour avec mépris et le manteau troué qu'il portait et ses bottines prenant l'eau.

— C'est peut-être un fou qui a parié de me faire sortir ! pensa le vieillard. En ce cas, le temps est mal choisi ! mon souper m'attend et ma journée a été rude !

En se parlant ainsi à lui-même, l'honnête passeux jetait un regard sur sa cabane. L'araignée suspendait sa toile grise à ses planches, le vent y faisait une basse lamentable et continue. Les flots de la Seine, grossis par les pluies d'hiver, en battaient les ais avec un sombre roulis. Auprès de la table était le lit, au-dessus du lit un amas de cordes, de harpons, de nasses, de poissons fumés et désséchés. Dans un coin de cette pièce, il y avait un berceau à l'osier disjoint, sur lequel Gérard avait étendu sa cape grise, humide encore de givre. L'inconnu examinait à peine ces détails et semblait plongé dans la plus profonde méditation. La flamme de l'âtre renvoyait de temps à autre des reflets énergiques à sa figure, et cette figure revêtait alors un mélange indéfinissable de haine, de pitié ou de dédain. Il poursuivait un monologue approfondi avec lui-même, se parlant tantôt avec une vivacité hautaine, tantôt retombant comme épuisé sur son escabeau dans le plus morne des silences. Le passeux restait muet devant cet hôte inattendu, il n'osait l'appeler et le tirer de sa rêverie. Tout d'un coup l'Italien fit un bond.

— Je suis prêt, dit-il, et vous ?

Maître Gérard s'inclina machinalement. L'inconnu s'était levé, et il avait ôté son manteau, en y trouvant le bouchon de paille, il fit un léger mouvement d'épaule.

— Je ne m'étais pas encore vendu ici, cependant ! murmura-t-il avec une singulière expression.

Il jeta le bouchon de paille au feu et commanda au passeux d'amener sa barque. Cette fois, maître Gérard se sentit pris malgré lui d'une frayeur invincible. Il représenta de nouveau à l'étranger, en balbutiant, qu'il était tard, que la Seine était froide et peu propice à la promenade. Les sentinelles de l'Arsenal s'effrayeraient, on allait peut-être les interroger tous deux. En un mot, Gérard accumula tout ce qu'il put trouver de raisons, mais l'inconnu insista. Le passeux eut si peur qu'il offrit de rendre la bourse.

— Gardez-la, dit l'autre, nous n'irons pas loin, rassurez-vous. — Mais où voulez-vous

doncqueje vous conduise ? reprit Gérard. — Que vous importe ? — Monseigneur, reprit Gérard, malgré vos habits, vous me faites l'effet d'un brave gentilhomme. Peut-être en ce moment les fumées du vin vous traquent la cervelle. Si c'est un pari que vous avez fait de l'autre côté de la Seine, soyez tranquille, je dirai que vous l'avez gagné, je vous jure. — Voilà huit jours que mes lèvres n'ont touché une coupe, dit l'étranger ; voilà huit jours que j'aurais dû faire ce que je fais aujourd'hui. — Monseigneur, vous ne voulez pas, n'est-il pas vrai, vous moquer ici d'un pauvre homme ? Je n'ai pas de famille, mon cher seigneur, quoique dans le temps on eût pu voir ici une pauvre petite créature jouer avec ses mains d'ange dans ce berceau qui est vide, hélas ! Mais je suis connu dans l'île Notre-Dame pour un digne homme, j'honore Dieu, le roi et monsieur le cardinal...

A ce dernier nom, l'inconnu fronça le sourcil, mais reprenant bientôt un ton d'autorité, il dit à maître Gérard :

— Me prendriez-vous d'aventure pour un voleur ? — Certainement non, reprit le passeux, mais, une fois en Seine, qui me dit ? — Honnête Gérard, reprit l'inconnu, voici mon épée, je la laisserai dans ta cahutte ; ce poignard, je le dépose sur ta table ; ces mains, tu vas les lier toi-même... A présent, hésites-tu ? — Non, non, mon gentilhomme, répondit Gérard, mais alors que vais-je faire ? — Tu ne le devines pas ? dit l'étranger. — Non, mon gentilhomme. — Tu vas m'introduire dans cette barque, et au plus profond de la Seine... Eh bien ! qu'as-tu donc ? Je n'ai pas encore parlé...— Rien... oh ! rien... murmura le passeux demi mort de peur, achevez... — Eh bien ! maître Gérard, au plus profond de la Seine, tu me pousseras hors de ta barque et tu me noieras.

L'étranger avait prononcé ces paroles avec un tel accent de décision, que le passeux recula...

L'Italien, après avoir croisé ses bras sur sa poitrine, regardait silencieusement maître Gérard.

— Tu ne comprends donc pas que je veuille me noyer, dit-il au passeux. — Dame ! mon gentilhomme, c'est une idée comme une autre... répondit Gérard en affectant un grand flegme. Seulement, je trouve que vous quittez la vie de bonne heure... — La vie ! tu en parles comme d'un bien assuré, reprit l'inconnu ; serais-tu donc heureux, par hasard ! Ça, continua-t-il en frappant la table du pommeau de son épée, qu'on me montre un heureux et j'y croirai, à la vie !... — Hélas ! monseigneur, dit Gérard avec un soupir, je n'ai guères le droit de vous prêcher ici en faveur de la vie, moi qui vous parle. Et cependant, voyez-vous, non, je ne me noierais pas ! — Cela veut dire que tu n'en aurais pas le courage. — Je suis aussi courageux qu'un autre dans l'occasion, mais c'est un péché. — Un péché, dis-tu ? — Oui, c'est un péché que de disposer ainsi de soi-même. Comme si derrière nous, nous ne laissions rien. Allons donc ! mais cela n'est pas possible. Tenez, Monseigneur, on oublie toujours, en partant, quelqu'un que l'on aime ou qui vous aime. On a une mère, une sœur, une femme ou un ami. — Je n'ai rien de tout cela, brave homme ; la famille est le plus gênant des attirails quand on veut se jeter en Seine. Je n'ai pas même un chien pour ami ; mais en revanche, j'ai là sur le cœur des choses qui m'empêcheraient de remonter sur l'eau si jamais je devais y revenir.

Gérard considéra l'Italien avec une sorte de frayeur superstitieuse. Il avait souvent ouï parler d'une armée occulte de *bravi* que le cardinal entretenait à sa solde ; c'étaient des Padouans, des Vénitiens, des gueux de Mantoue et de Naples. Il attacha sur l'inconnu un regard insistant. Mais les prunelles bordées de cils gris du vieillard furent bientôt forcées de s'incliner devant la flamme électrique qui jaillissait des yeux de l'Italien ; il resta confus et tremblant devant cet homme. Etait-ce un véritable dépit d'amoureux, un désespoir de joueur, ou le remords qui poussait l'étranger à une résolution pareille ? L'inconnu s'était accusé trop franchement devant lui pour que Gérard ne dût pas le croire sous l'obsession de quelque délit ; il n'hésita donc pas à lui demander si d'aventure il s'était battu en duel, contrairement aux édits du cardinal.

— Le cas serait grave, ajouta l'honnête passeux, mais ce n'est pas une raison pour se tuer, quand on a tué son ennemi dans les règles. — Je ne me suis pas encore battu ici, reprit l'étranger, je suis dans cette ville depuis six jours. — Mais enfin, mon noble seigneur, dit Gérard en joignant les mains, par quelle circonstance cruelle ?... — Encore un coup l'ami, vos ques-

tions sont inutiles, je me noie, parce que tel est mon bon plaisir, je me noie parce que je ne veux ni ne dois plus vivre.

Cette fois, le front de l'Italien s'était assombri, sa parole était devenue si brève et en même temps si ferme que le passeux ne répliqua plus. Il fit semblant de chercher dans sa cahutte une nasse dont il avait soin, disait-il, de se pourvoir dans son bateau chaque fois qu'il devait sortir. Puis, sans que l'étranger put le voir, il s'assura en même temps de la présence d'une petite cassette en bois de sandal qu'il cachait chaque soir sous son oreiller. La rivière clapotait autour des planches de la cabane, et le veilleur de l'Arsenal venait de crier huit heures.

Maître Gérard, en continuant ainsi divers préparatifs, espérait gagner du temps ; mais il avait à faire à forte partie. Depuis quelques secondes pourtant, l'inconnu semblait plongé dans une sorte de rêverie mélancolique ; il s'était approché du berceau laissé dans un coin de cette demeure, et il regardait ses branches d'osier presque rompues.

— Un enfant que vous avez perdu sans doute, et que vous aimiez? demanda-t-il au passeux avec intérêt. Comment est-il mort? — Cette histoire serait trop longue à vous conter, mon gentilhomme, répondit le bonhomme avec malice ; n'oubliez pas que vous devez vous noyer avant minuit... — A minuit, soit ; mais en une heure tu peux me dire ton histoire. Voyons, fais-moi, l'ami, quelque beau récit ; demain je le conterai aux poissons.

Et l'inconnu sourit d'un sourire amer et triste.

— Après tout, mon gentilhomme, répondit Gérard, puisque vous l'exigez, je m'en vais vous satisfaire. Ce berceau que vous voyez fut fait par moi, il y a quinze ans, pour une pauvre petite créature qu'on espérait bien noyer en Seine. — *Vivàt!* tu sauvas l'enfant? J'en eusse fait autant à ta place mon brave Gérard! C'était peut-être quelque petit monstre qu'on voulait prudemment empêcher de grandir, de peur qu'il ne déshonorât son noble père? demanda l'Italien avec ironie... On a vu cela ; continue. — Du tout, mon gentilhomme, vous êtes pleinement dans l'erreur. La pauvre enfant recueillie par moi, grâce à mon filet de pêche, était une ravissante petite fille... — Que tu as vue grandir, croître sous tes yeux, jusqu'au jour où ses parents?... — Ses parents, continua le passeux en hochant la tête, elle n'en avait point, personne ne la réclama. Ceci dura deux ans, elle grandissait et devenait belle à faire ma joie... Un soir, des bateleurs revenant de l'Arsenal, où M. de Sully donnait une fête, entrèrent subitement chez moi... Ils exigèrent que je les conduisisse vers Conflans. Pendant que je disposais ma barque, je crus entendre des gémissements sourds, étouffés. L'un deux me tenait toujours par ma cape, je voulais sortir, je voulais reconnaître l'endroit d'où partaient ces cris... Tout d'un coup, un de ces misérables me pousse dans l'eau, les autres me frappent à coup d'aviron ; j'avais beau crier, ils chantaient en chœur un noël assourdissant. Leur barque s'éloigna, laissant bientôt derrière elle un sillage où s'était mêlé mon sang... Quand on me transporta chez moi sur mon lit, ma cabane était déserte. Le berceau de la pauvre enfant était renversé, mon chien était couché près du berceau et faisait entendre des hurlements douloureux. En un mot, on m'avait enlevé ma fille, mon seul bien hélas! le trésor de ma pauvreté! Ces lâches l'emmenaient, ils l'emportaient dans ma propre barque! — Et tu ne pus découvrir?... — Les noms et la retraite de ces misérables? Non monsieur! Je pensai seulement qu'arrachée une fois à la mort par un miracle, la pauvre enfant avait dû cette fois la trouver entre leurs mains... C'étaient des gens payés, ou des histrions, qui voulaient trafiquer d'elle pour leurs tréteaux... — Et jamais depuis?... — Depuis, — il y a de cela un mois seulement, — il s'est passé ici-même quelque chose d'extraordinaire... Mais, reprit maître Gérard, vous me faites jaser, et j'avais promis de me taire... — Et que s'est-il donc passé? — Une dame, son loup sur le visage, escortée d'un seul valet, est venue un soir m'appeler... là, comme vous l'avez fait tout-à-l'heure... Elle aussi, elle m'a donné de l'or, et m'a demandé si je n'avais pas recueilli, il y avait quinze ans, une petite fille qu'avait dû me conduire un homme masqué. Je lui racontai ce qui en était. — Le misérable! s'est-elle écrié en apprenant le crime tenté sur l'enfant. Elle avait fait retirer le valet qui l'accompagnait, du moment qu'elle mit le pied dans ma cahutte. Tirant alors une cassette de dessous sa mante : Je tremble, dit-elle, que mes démarches ne soient surveillées, c'est donc à vous que je confie ce dépot. Un jour, s'il plaît à Dieu, si

cette enfant existe, si vous la retrouvez... ces papiers lui serviront. En attendant, gardez-vous, avant toutes choses, de montrer cette cassette à qui que ce soit. Elle est plus en sûreté dans vos mains que dans les miennes. Adieu! j'espérais en frappant à votre porte, moi qui touche d'hier le sol de France, retrouver celle qu'un lâche m'avait juré sur Dieu de vous avoir confié; mais Dieu est juste, il venge les mères, un jour il me vengera!

Ces paroles, à peine dites, elle disparut me laissant anéanti de frayeur, car en ce temps-ci, ajouta le passeux, un pareil dépôt n'est pas commode à garder. Plus d'une fois, les corbeaux du cardinal sont venus s'abattre ici, et sans mes précautions...

L'Italien avait écouté avec un singulier intérêt le récit de maître Gérard; un trouble inexprimable se faisait jour dans ses traits, il semblait en proie à un combat violent avec lui-même.

— Sans ces lettres d'Italie que je tiens là... murmura-t-il; mais quelle apparence que la duchesse?... Elle est à Ferrare, oh oui! N'importe. Il pourrait se faire... Ne savez-vous rien de plus, maître Gérard? — Rien, mon gentilhomme, et c'est déjà vous en avoir trop dit... mais comme vous allez être discret pour longtemps... — Gérard, reprit l'étranger en se levant subitement, il faut que tu me montres cette cassette... — Cette cassette? répondit Gérard, impossible... — Encore une fois, je veux la voir. — Et moi, je ne dois la rendre qu'à celui qui se présentera de la part de la comtesse Alvinzi... C'est le nom que m'a laissé cette dame. — Alvinzi!... ce n'est pas elle, balbutia l'inconnu en retombant sur sa chaise avec accablement.

Il demeurait terrassé; de longues gouttes de sueur humectaient ses joues... Il passa une main rapide sur son front et demanda au passeux s'il était prêt.

En ce moment même la porte de la cahutte se vit ébranlée violemment, et un nouveau personnage poussant des éclats de rire immodérés, la chevelure et le baudrier en désordre, entra dans l'unique chambre de maître Gérard.

Cette figure grotesque, enluminée des tons les plus chauds, contrastait dès l'abord d'une façon si frappante avec celle de l'Italien, que tous deux se regardèrent. Ce visiteur nocturne était certainement aussi inattendu que l'autre chez maître Gérard...

Il était couvert de boue de la tête aux pieds, et semblait à vrai dire sortir plutôt d'une ornière que de la chausée... Une oscillation perpétuelle imprimée à tout son corps donnait à penser qu'il revenait alors de quelque joyeux repas, où il avait splendidement fêté Bacchus; son panache était indignement maltraité, ses bottes remplies d'eau et sa collerette méconnaissable.

— Allons dépêche, l'ami, je me nomme Saint-Amant, et l'on m'attend là-bas pour un sonnet! Diable de sonnet, il m'a fait rouler au fond d'un trou! A quoi pensent les ouvriers de maître Marie de n'avoir pas encore établi de garde-fous en cet endroit pour les gens qui reviennent comme moi de dîner à Charenton! — Voulez-vous pas d'abord, Monsieur, que je sèche votre manteau? répondit Gérard, il n'est pas convenable qu'un gentilhomme comme vous... — N'est-ce-pas, mon ami, que j'ai bien l'air cavalier? Ecoute donc, tu parles à l'un des chevaliers de la Coupe, à l'ami du duc de Retz, au grand Saint-Amant, couronné ce soir pour son ode *aux Goinfres*, par Gillot et Faret, les vrais favoris de la déesse Hébé! J'avais dit à mon valet Mardochée, de me précéder au cabaret de la *Pomme-de-Pin*. Le drôle a laissé éteindre sa torche et m'a embourbé. Que la peste l'étouffe! Il me mène à l'eau quand j'allais au vin! Me voilà bien loti dans ta maudite cahutte!

En jetant ces mots d'un air burlesque, Saint-Amant examinait la cabane de maître Gérard. Tout d'un coup il demeura muet vis-à-vis de l'inconnu dont la physionomie, il faut le dire, était bien faite pour modérer ses transports bachiques. Dès que le passeux lui eut expliqué le dessein de ce gentilhomme:

— Qu'ai-je entendu? reprit-il, monsieur veut se noyer? fi donc! je partage peu cette opinion aquatique. Alexandre se baigna dans le Cidnus et il périt, Sapho trouva la mort au sein des ondes, Léandre ne put se sauver de leur courroux, voilà de jolis exemples à imiter! Mais par les démons de la joie! une table ronde vaut bien la Seine, on y trouve des linceuls de toutes couleurs! Vin d'Arbois, vin de l'Ermitage, vin de Langon, voilà l'eau du Styx dans laquelle un vrai gentilhomme doit se noyer! De grâce, mon cher Monsieur, n'ennoblisez pas la Seine! La Seine

est une vile roturière, pour moi je la méprise et ne reconnais que la Taverne. La taverne! c'est là mon champ clos, j'y défie les mauvais garçons et les capitaines! La taverne. Monsieur, c'est mon âme, c'est ma vie! A moi Faret, Grandchamp, Bilot, Pontmenard, Saint-Price, Chassaingrimont, et vingt autres! venez tous ici pour dire à ce gentilhomme quel goût fade possède l'objet de ses vœux! La Seine! mais ce lit est bon pour un Gascon ou un recors! Eh! quoi, Monsiéur dont la moustache est frisée en croc, dont l'air est martial, et n'a rien d'un comte allemand, voudrait converser avec des nymphes grelottantes qui ne jouent pas même au lansquenet! Mais songez donc, Monsieur, que c'est là un gîte abominabie! Sans compter ce qu'on y jette, réfléchissez un peu qu'on y rencontre que des dieux armés de fourches qu'ils nomment tridents, et qui ne leur servent pas même à ouvrir les huîtres vertes. Ma parole d'honneur, j'ai connu une Amadriade qui s'ennuyait tant en ce pays qu'elle en est morte. Tenez, cher desolé, on voit bien que vous ne connaissez en rien le Cours ni les Tuileries! Je vous recommanderai au comédien Bellerose. En voilà un brave! il m'a promis à souper l'un de ces soirs. Par les yeux de Marmousette, la docte chatte de maître Philippe Gruyn, je veux vous présenter à nos amis! Précisement ils seront tous ce soir à notre cabaret du pont Marie!

> Arrière, Dol, Peur, Mort, Soif, Faim,
> Honte, Rancœur, Dam, Deuil, Chagrin!
> Paresse, Désespoir, Envie,
> La quirielle en est finie,
> Mon cher, à la *Pomme-de-Pin!*

Cette tirade achevée, le gros et joyeux Saint-Amant s'éventa avec la plume de son feutre. Un auditeur de plus lui plaisait assez, et l'idée de rencontrer peut-être un protecteur inconnu dans l'étranger le comblait de joie. L'orgie et le cabaret étaient les seules classes de ce poète éraillé, plus connu par un quatrain au Palais-de-Justice que par ses œuvres. L'Italien le considéra d'un air dédaigneux.

— Vous ne répondez pas, mon cher compagnon? je vois bien que le vin ne vous tente pas. C'est dommage, celui de maître Philippe est excellent. Un gaillard qui a la promesse de fournir la cave de M. de La Meilleraye! je vois bien qu'il faut que je vous parle de la jolie Mariette... Apprenez donc que pour cet objet glorieux... ce brasier, ce soleil, on met chaque soir le glaive au poing. Moi-même, je vous le confie, j'en suis féru, le dard m'est entré là... ajouta Saint-Amant en touchant son cœur, et il n'est pas de jour où je ne lui fasse des vers à miracle... Le cabaretier m'adore et je la vois à tout heure... Ecoutez plutôt :

> J'ai vu ses beaux cheveux blonds, charme des regards,
> Sous l'ivoire du peigne à l'entour d'elle épars,
> Représenter au vrai Pactole en sa source!

Mais ce qu'il y a de cruel, Monsieur, c'est que c'est à la fois un miroir de beauté et de vertu! Je l'aime, oui je l'aime, malgré le gris de mes cheveux; elle a le sceptre de mon cœur, mais elle s'en moque! En un mot, vous la verrez, et vous direz ensuite comme moi que c'est là une fille inexplicable. Je connais Céphise, Amaranthe, Sylvie et Macette, elles ne sont pas dignes de lui embrasser les pieds. Et cependant c'est une simple cabaretière! Le cavalier Marin brûlerait pour elle ses sonnets, son maître ses futailles, Paris son Pont-Neuf, et vous, par ma foi, vous vous noieriez!

L'Italien se prit à sourire. La bonne humeur de Saint-Amant l'avait gagné, c'était aussi la première fois qu'il entendait parler du cabaret de la *Pomme-de-Pin*. La résolution extrême qu'il avait prise cédait peu à peu, non qu'il y renonçât, mais il voulait peut-être jouer cette fois son dernier coup de dé contre le hasard. Le passeux attachait alors sur Saint-Amant un regard épais, ébloui. Le babil bouffon du poète le plongeait, à son insu, dans le même étonnement naïf que lui eussent causé Tabarin ou Gauthier Garguille.

— Bacchus a rarement trahi Saint-Amant reprit l'étrange poète : allons, mon gentilhomme, prenez-moi pour votre guide. Je suis un homme de plume, vous un César, la cape et l'épée vont bien ensemble! Encore un coup, ne vous noyez qu'après avoir vu Mariette. En attendant, voguons jusque là à l'aide de ce brave passeux. Çà, mon laquais, Mardochée est déjà loin...

Et comme l'étranger semblait encore hésiter :

— Ce n'est pas, reprit le poète, un fils de la Gascogne que j'inviterais, croyez-le. Mais à votre teint j'ai vu tout de suite que javais à faire à un enfant d'Espagne ou d'Italie... Or, ces deux pays sont les deux seuls créanciers que je reconnaisse. Nous autres poètes, nous leur empruntons beau-

coup! L'inconnu s'inclina et salua Saint-Amant d'un air railleur.

— Eh bien ! vous êtes décidé ? — A découvrir par tous les moyens ce que je cherche, reprit l'Italien en attachant un regard fixe sur maître Gérard. Peut-être m'instruirai-je à la taverne de la *Pomme-de-Pin*. — Maître Caron, poursuivit Saint-Amant en s'adressant au passeux, songe à bien mener ta barque ? Tu nous descendras, ce gentilhomme et moi, au pont Marie... Le cabaret de maître Philippe fait l'angle du quai des Ormes. Suffit, dit Gérard, ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais la *Pomme-de-Pin*. Seulement mon maître, ajouta à voix basse le passeux à l'Italien, ayez en ce lieu la bouche close, observez-vous-y, c'est essentiel.

La barque fendit la Seine, et atteignit vite les arches noires du pont Marie...

Le poète et l'inconnu sautèrent à terre ; à droite, devant eux, brillait un grand fallot retenu au mur par un bras de bois peint en rouge.

C'était l'enseigne du cabaret de la *Pomme-de-Pin*. Comme ils abordaient ce seuil renommé, l'Italien et son compagnon entrevirent dans l'ombre un cavalier de moyenne taille muché jusqu'aux yeux dans sa cape ; il s'arrêta devant une petite porte basse, tira une clé de la poche de son pourpoint, et se glissa prestement dans l'allée de maître Philippe Gruyn.

. Bravo ! murmura Saint-Amant, voilà quelque bachelier qui fait son siège ! Avec Mariette, le cabaret ne doit point chômer. Entrons.

LE CABARET DE LA POMME-DE-PIN.

A peine entré dans le cabaret, Saint-Amant jeta un coup-d'œil rapide autour de lui, espérant sans doute trouver à ces tables ses acolytes ordinaires. A l'exception de Gillot et de Faret, tous s'y trouvaient à leur poste. Envoyant à peine un léger salut aux figures enluminées de Granchamp, de Pontmenard, de Bellerose, de Chassaingrimont, de Saint-Brice et de Bilot, désignés tous en ce beau gîte sous le nom des *Chevaliers de la Coupe*, le poète s'arrêta tout droit devant un gros homme que maître Philippe Gruyn, le cabaretier, venait de servir sur son comptoir même, c'était le capitaine La Ripaille. Chassé des gendarmes rouges pour quelques légers méfaits, ce brave capitaine humait alors, d'un air platonique, un large verre de vin de Hongrie.

— C'est un brave à trois poils, dit au poète maître Philippe Gruyn, il peut nous être utile dans l'occasion. Mon cabaret, vous le savez, à plus d'une fois éveillé l'attention de la police. Ce que c'est, Monsieur Saint-Amant, que d'avoir à faire à des gens nobles ! ils ont sur les bras bien plus d'affaires que les gueux ! A propos de gueux, vous me feriez bien plaisir de me dire où est mon fils ? L'avez-vous vu, Monsieur Saint-Amant, que fait-il, où passe-t-il maintenant ses jours et même ses nuits ? Ce garçon-là, voyez-vous, me fera mourir ! — Maître Philippe, répondit Saint-Amant, désireux de couper court à cette jérémiade, je vous présente un de mes bons amis... dont je vous dirai le nom plus tard. C'est un homme d'épée, et ce sera bientôt, j'en suis sûr, un des plus solides *Chevaliers de la Coupe* ! Il arrive d'Italie... — D'Italie ? vraiment ! Alors je vais servir à Monseigneur du Lacryma, du Montefiascone, du Rosogio... dit maître Philippe en s'empressant. — Comment donc ! mais vous allez lui servir le broc d'honneur ! vous entendez ? celui que l'on ne donne qu'aux grands jours ! Dépêchez, maître Philippe !

En entendant ces paroles, le capitaine La Ripaille s'approcha soudain de l'étranger dont la venue lui semblait d'heureux augure.

— Monsieur n'a pas sans doute encore vu Paris ? Je me charge de l'y guider. Monsieur me trouvera chaque jour à midi devant la Samaritaine. S'il a besoin d'un second, je suis son homme. Ah ! c'est que le pavé est ici des plus glissants ! A la dague, au pistolet, à cheval, comme à pied, c'est mon état. — Si Monsieur veut connaître les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, ou bien encore la troupe de Gauthier Garguille, Turlupin et Gros Guillaume, je me fais fort de l'y mener dès demain, dit Bellerose l'acteur, d'un ton engageant.

Bellerose était un assez bel homme qui venait chaque soir au cabaret de la *Pomme-de-Pin*, où l'on ne se souvenait pas, de mémoire d'homme, qu'il eût payé. L'Italien ne répondit à ces compliments intéressés que par un salut assez dédaigneux. La fumée des pipes formait une atmosphère épaisse autour de lui : il s'assit paisiblement à une table sans trop prendre garde aux hôtes de maître Philippe. Deux masques re-

muaient alors les dés à deux pas de l'Italien. A sa vue, l'un d'eux fit un mouvement et arrêta son cornet.

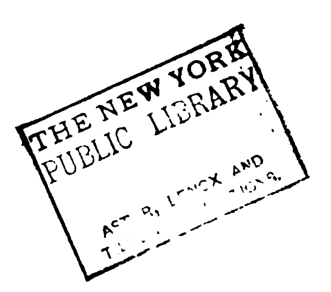
— Qu'avez-vous donc? demanda le plus grand des joueurs à l'autre. — Je vous le dirai... Observons, lui répondit son interlocuteur en se remettant au jeu. — Le broc d'honneur! s'écria Saint-Amant d'une voix rauque. Si vous voulez que je vous dise mon sonnet, il faut m'humecter.

« Car le vin c'est mon feu, mon sang et mon soleil! »

Saint-Amant trébucha, il fût tombé sur le sol sans l'aide de Chassaingrimont. Il y avait dans ce cabaret de la *Pomme-de-Pin*, chanté tant de fois par lui, deux camps bien distincts : d'abord les véritables clients de maître Gruyn, c'est-à-dire ceux qui payaient. De ce nombre étaient Granchamp, Chassaingrimont, Pontmenard, Saint-Brice et Bilot; l'autre se recrutait du capitaine La Ripaille, de Bellerose le comédien, et d'autres pauvres hères. Placé sur le pont Marie, le cabaret de maître Philippe Gruyn ne ressemblait, du reste, en rien aux établissements ignobles d'aujourd'hui, les gens les plus distingués par la naissance et par le talent le fréquentaient. On y dînait tour à tour et on y soupait. Des poètes du temps, tels que Saint-Amant et Régnier, ses desservants, comparaient ce lieu à la fontaine de Jouvence. On ne dit pas que le vin de cette taverne rajeunît, mais il est à présumer qu'il était bon, le cabaretier Philippe Gruyn ayant fourni plus tard la maison du maréchal La Meilleraye, ce bizarre neveu du cardinal de Richelieu, devenu depuis surintendant des finances.

— Mais on veut donc ma mort! hurla de nouveau Saint-Amant; on ne veut donc pas que je puisse dire mon sonnet! Le broc d'honneur! — Attendez Mariette, dit Bellerose avec grâce et en s'ajustant devant un miroir piqué de mouches, n'est-ce pas Hébé qui présente la coupe aux dieux?

Bellerose, en parlant ainsi, se dirigea vers la compagnie de maître Philippe Gruyn, et le pria, au nom de l'assemblée, de faire descendre Mariette... Lorsque le digne cabaretier eut agité trois fois la petite clochette suspendue par un léger battant en cuivre à la droite de son comptoir, signal ordinaire par lequel il annonçait l'entrée de Mariette, il se fit un grand silence. Saint-Amant peigna de son mieux sa moustache rousse, et leva les yeux au plafond pour y chercher une rime; le capitaine La Ripaille reboucla son ceinturon sur ses reins, le masque et son compagnon interrompirent leur jeu, Bellerose siffla un air, et l'Italien, placé près du poète, regarda négligemment. Mariette parut, embrassant à peine de ses deux mains un de ces pots de Flandre, au ventre énorme, sur le grès desquels les curieux d'aujourd'hui recherchent encore, plus que ceux des seizième et dix-septième siècles, le ciseau de l'ouvrier qui souvent était un maître. Sur le couvercle de ce vase d'étain était sculptée en ronde bosse l'effigie du roi Louis XIII; c'était là le broc d'honneur, le broc par lequel tout étranger payait sa bien-venue au cabaret de la *Pomme-de-Pin*. Comme il était bien rempli, Mariette avait grand'peine à le soulever, elle pouvait même le laisser choir; aussi vit-on aussitôt se détacher derrière elle, dans l'espace lumineux qui entourait le comptoir de maître Philippe, une sorte de figure assez semblable à celle d'un nain, celle du valet de Saint-Amant qu'il appelait Mardochée. Craignant un faux pas de la belle enfant, il prit le vase trop lourd pour ses jolis doigts. Mardochée avait, dans sa jeunesse, été sonneur, puis donneur d'eau bénite à Saint-Eustache, puis enfin valet de Saint-Amant. Il portait souvent les habits de ce dernier, ce qui a été de tout temps l'usage des valets qui ont quelques familiarités avec leurs maîtres. Décemment il le pouvait, car Saint-Amant ne le payait pas, à moins que ce ne fût de grands coups, monnaie dont Mardochée se plaignait fort. Toutefois, plus il mettait de rabats et de pourpoints à son maître, qui fermait complaisamment les yeux sur ces diverses éclipses de sa garde-robe, et moins il était battu, Saint-Amant craignait de détériorer ses effets sur ce pauvre hère. Au demeurant, Mardochée était bossu, louche et bancal, ce qui constituait chez lui une triple rancune contre les hommes beaux et bien faits. Noué, trapu, ramassé, il enleva le grès de Flandre d'un seul bras, le posa devant son maître Saint-Amant et l'inconnu, puis il se tint à l'écart respectueusement. La seconde d'après, Mariette se trouvait vis-à-vis de l'Italien, à qui, sur l'invitation ou plutôt sur l'ordre de maître Philippe Gruyn, elle tendit sa main blanche. L'inconnu comprit ce geste, fouilla



Philippoteaux del. E. Leguay, Sc.

Impr de Liadieres.

L'HOTEL PIMODAN.

lentement dans son pourpoint, pendant que | riette, la jeune fille était [illegible] donc eut
Saint-Amant [illegible]



lentement dans son pourpoint, pendant que Saint-Amant faisait mine de ne rien voir et agaçait la chatte du cabaret, nommée Marmousette. Les habitués de *la Pomme-de-Pin* se regardaient entre eux, La Ripaille laissait percer sa joie dans ses petits yeux verts, brillants d'envie et de malice, Bellerose se dandinait, et Mardochée ouvrait déjà, pour mieux rire, sa bouche démantelée de toutes ses dents. Le masque et son compagnon ne prêtaient pas une moindre attention à cette scène. L'Italien ne possédait plus un teston, il avait donné sa bourse au passeux, la sueur mouilla son front. Il regarda Saint-Amant, il toussa, Saint-Amant corrigeait les vers de son sonnet. Cependant Mariette, la charmante Hébé du cabaret, se tenait toujours devant lui : (1) elle attendait et ne semblait pas comprendre l'embarras de l'étranger. Avertie bientôt par son silence et sa pantomine piteuse, la jolie fille laissa tomber son regard sur lui, et dans ce regard brilla le feu d'une indicible pitié. Cet homme était malheureux, il venait, d'un autre pays, il paraissait fier, courageux, de bonne mine, qui sait? il pouvait devenir un jour le protecteur et l'ami de Mariette. Ces réflexions furent chez elle l'affaire d'un instant, Mariette avait cru voir une larme furtive rouler dans la paupière de l'étranger, c'était peut-être une larme de rage ou de honte... Elle se baissa rapidement au milieu des chuchottements de l'assemblée, et ramassant tout d'un coup une bourse sur le parquet :

— Une autre fois, Monsieur, ne me forcez pas à ramasser votre argent à terre, dit-elle avec un petit air de mutinerie. Voyons, comptez-moi ce que vous me devez, c'est une pistole, j'attends!

L'étranger avait seul compris le regard d'intelligence que lui jeta Mariette. Ce regard pénétra son âme de gratitude, mais il se contint ; il ouvrit la bourse que Mariette laissait tomber, il en tira une pistole. Saint-Amant et le capitaine La Ripaille n'observèrent pas sans étonnement la rondeur de cette bourse.

— Par ma foi ! voilà un fils de Naples ou de Mantoue qui ne ressemble guère à ses chers compatriotes ! murmura Bellerose à l'oreille du capitaine.

Aucun des spectateurs, et maître Philippe lui-même n'eût pu soupçonner le manège de Mariette, la jeune fille était pauvre, qui donc eût pensé qu'elle avait de l'or ? L'Italien regarda Mariette avec un mélange de défiance et d'attendrissement. La bourse était belle et il y avait dessus des armes gravées. L'Italien y prit garde et il la serra dans son pourpoint. Le broc d'honneur fit le tour des tables, chacun et surtout Saint-Amant et La Ripaille, se récria sur la générosité du nouveau venu. Maître Philippe lui fit donner par un de ses garçons un fauteuil de cuir, au lieu d'un simple escabeau. Saint-Amant intima l'ordre à Mardochée de se tenir derrière lui la serviette en main. Pour notre étranger, il ne quittait pas des yeux chaque mouvement de Mariette. Il put se convaincre alors à loisir que les louanges d'un poète aussi exagéré que Saint-Amant étaient loin d'approcher encore de la vérité. Sous une enveloppe fine et délicate, Mariette lui parut cacher un fond de résolution presque virile ; elle avait le regard vif et décidé. Ses yeux d'un noir de jais, les boucles lustrées de ses cheveux, le ton légèrement ombré de sa peau, l'éclat de ses dents, la légèreté de son pas et de sa démarche étaient en harmonie chez elle avec certaines allures masculines. A sa voix on eut dit une jolie fille, à ses mouvements on eut cru voir un page gêné sous l'habit de femme. Son front était calme, son regard doux et limpide. Quand elle s'était penchée pour ramasser la bourse, l'étranger avait presque réchauffé son cœur à cette tiède et douce haleine. Il but à peine quand tous les autres buvaient. Elle s'était placée vis-à-vis de lui, avec un air de triomphe ingénu dont l'Italien avait seul la clé. Elle alla soulever ensuite de ses doigts effilés le rideau placé à la porte d'entrée, et elle regarda avec inquiétude dans la rue. La pluie tintait alors avec violence contre les vitres, et les pratiques de maître Philippe Gruyn ne paraissaient guères disposées à quitter son cabaret par un temps pareil.

— *Evohe ! Bacche !* s'écria Saint-Amant qui passait au latin dès qu'il se voyait un peu gris. La Ripaille, versez à boire à Monsieur ! Mardochée est indigne de servir un si galant homme ! A propos, Mardochée, allume donc la pipe du capitaine ! il nous contera l'un de ses duels en Italie ou en Catalogne... *Accende ! puer, accende !* — Monsieur, dit Bellerose en s'approchant de l'Italien, vous êtes un galant homme

(1) Voir la gravure sur acier.

— Monsieur, dit La Ripaille, j'aime à voir comment vous vous conduisez dans l'occasion. — Honneur à l'Italie ! honneur aux Italiens ! cria à tue-tête Saint-Amant. Maintenant, je vais vous dire mon sonnet... — Si c'est un sonnet en italien... je vous le permets, Monsieur, dit le capitaine La Ripaille, qui goûtait peu les sonnets. J'ai quelques teintures de l'italien, ayant été employé au service du duc de Fornaro.

L'Italien tressaillit. Le nom que le capitaine venait de prononcer avait amené sur son front un pli léger. Il reprit en versant une rasade au capitaine :

— On m'a parlé, Monsieur, de ce duc de Fornaro. N'est-ce point un seigneur qui résidait à Florence ? N'a-t-il point épousé ?... — La jeune et belle Thérésina Pitte, il y a bien quinze ans de cela. Le duc s'en montra de bonne heure jaloux, si jaloux que les moindres familiers de la duchesse lui déplaisaient. La duchesse m'a toujours paru cependant une femme fort exemplaire. Si vous la connaissez, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est assurément la plus belle personne qu'on puisse voir. J'étais alors l'écuyer du duc ; il m'avait ramené de France avec lui ; mon épée était à son service. Le duc me donnait par mois trente ducats. Je devais, pour cette solde, observer ce qui se ferait chez sa femme. Métier peu commode avec la foule de seigneurs et de poursuivants qui l'obsédaient ! Encore une fois, j'eusse été Satan que je n'aurais pu prendre en défaut madame la duchesse... Elle allait aux églises une grande partie du jour, s'occupait d'œuvres pieuses; bref, son noble époux semblait furieux contre son propre bonheur, lorsqu'un jour... — Un jour, achevez, reprit l'Italien, le regard ému, flamboyant. — Il paraît que mon histoire vous intéresse... dit le capitaine. — Ne vous ai-je pas dit que je connaissais le duc ? — Donc, un jour, continua le capitaine, c'était à Florence... il y avait foule sur le pont du Saint-Esprit... On devait extraire de la prison plusieurs criminels, et, comme il est d'usage, nombre de citadins se pressaient sur ce pont par lequel ils devaient passer. C'étaient des cris, un tumulte à rendre sourd. Le duc, marié depuis trois semaines, refusait d'abord de conduire sa femme à un pareil spectacle ; mais elle insista, ce que j'attribuai, pour ma part, à un caprice. Je pris mon épée et je les suivis. En vérité, rien qu'à voir ce vieillard caduc appuyé au bras de cette ravissante jeune femme, on se demandait dans la foule par quel étrange malheur elle lui était échue en partage, et l'on accusait sa famille de tyrannie. Les noces avaient été splendides, étourdissantes. Il semblait que le duc ne voulût point laisser à sa femme le temps de se reconnaître... Pour elle, il m'en souviendra toujours, je ne la vis jamais plus triste et plus accablée que le soir de cette cérémonie. Quand on parlait de morts ou de condamnés, elle pâlissait, et cependant, lorsque les cris du peuple nous annoncèrent l'arrivée de ces criminels, son regard abattu brilla tout d'un coup d'une flamme extraordinaire. Elle ne parlait plus, ne remuait plus les bras, mais elle semblait attendre avec une anxiété cruelle, le trajet de ces malheureux qu'on allait mener chez leurs juges. Le charriot qui les voiturait passa bientôt devant nous, et je regardai comme les autres. Mais à l'instant même un cri d'angoisse partit de derrière moi, et ce cri sortait de la poitrine de la duchesse... Elle retomba inanimée entre mes bras, se cachant le visage de ses deux mains. Anita, sa caméristé, m'affirma le soir qu'au moment où elle avait aperçu le charriot, elle y avait rencontré le regard d'un homme de belle taille, qui de son côté, en la voyant, voulut rompre ses menottes et s'élancer vers la duchesse... Mais c'était là sans doute une imagination de cette Anita, belle fille d'Italie, dont je vois encore le petit voile de gaze noire et transparente rabattu sur le visage et qui descendait jusqu'au menton ! Ce fut elle pourtant qui me fit quitter le service du noble duc, lequel me payait beaucoup trop dans un poste où je n'avais rien à faire. Comme je vous l'ai dit, en effet, la duchesse de Fornaro était vertueuse, aussi trouva-t-elle fort mal que je refusasse d'épouser cette Anita, à laquelle j'avais en effet promis de m'unir. A cela, il n'y avait qu'un petit inconvénient, j'étais marié en France !... Force me fut donc de quitter le duc que je ne servis que deux mois. Ils allèrent à Ferrare, et de là je ne sais où...

En écoutant parler le capitaine, la physionomie de l'Italien était devenue si pâle, que La Ripaille fut le premier à lui dire :

— Mais vous ne buvez pas, serait-ce que mon récit ?... — Il m'a plu singulièrement, dit l'inconnu ; oui, le duc avait en vous un brave ser-

viteur. Je bois à notre rencontre, capitaine, et remercie, Monsieur, continua-t-il en se tournant vers Saint-Amant, de m'avoir fait entrevoir ici la charmante Mariette.

En disant ainsi, l'Italien montrait du doigt la belle enfant. L'inquiétude la plus vive semblait dominer alors tous les mouvements de la jeune fille; elle collait son visage contre les vitres du cabaret, frappant du pied avec une vive impatience.

— Honneur à l'Italie! honneur aux Italiens! répéta Saint-Amant.

La brusque arrivée d'un nouveau personnage mit fin à ces libations intéressées; la porte du cabaret claqua sur ses gonds, et un jeune homme sur les pas duquel on semblait marcher, se précipita dans la salle. Son feutre, son manteau et ses habits ruisselaient de pluie, car l'orage continuait. Il respirait à peine et il se laissa tomber sur un escabeau. A peine fut-il entré que Mariette aussi prompte que l'éclair, tira le verrou de la porte sur lui.

— De par le roi et le cardinal! criait-on en dehors.

Il se fit un grand silence.

— Ouvrez, ouvrez, répétèrent les mêmes voix.

— Peste! la triple ronde! dit Bellerose en regardant à travers la vitrine en mailles de plomb; voilà qui est grave! que nous veut-elle?

La figure de maître Philippe Gruyn, le cabaretier, se rembrunit, il courut au jeune homme et lui jeta à l'oreille quelques paroles brèves.

— Ouvrez, reprit une voix bien connue de maître Philippe, ouvrez, ou nous enfonçons la porte!

A cette injonction redoutable, Mariette ouvrit, et l'on vit entrer plusieurs gardes du cardinal, mêlés à ceux du guet et de la reine. Depuis quelques vols récents, ces trois patrouilles avaient alors la surveillance nocturne de la capitale, et composaient un corps de milice assez redoutable, appelé la *Triple Ronde*.

— Rassurez-vous, maître Philippe, dit le capitaine, nous ne venons pas vous faire du mal. — De quoi s'agit-il, Messieurs? demanda le cabaretier. — D'un cavalier qui a sauvé une dame près de l'Arsenal, il y a une demi-heure, répondit le capitaine. Ce cavalier a mis lestement l'épée au poing, et a déconfit plusieurs gens apostés pour enlever ou voler cette personne. Vérification faite, nous avons reconnu qu'elle avait sur elle un magnifique collier de pierreries. Elle était en coche de cuir roussi, les mantelets du coche soigneusement abaissés : elle nous a dit se nommer la comtesse Alvinzi. Le cavalier susdit a reçu une bourse d'elle. Il est ici, on l'y a vu entrer, c'est lui qu'il nous faut. Encore un fois, il ne lui sera fait aucun mal; on veut au contraire, le remercier.

Mariette échangea avec l'Italien un coup-d'œil de doute. En ce moment même, l'un des masques s'était levé; il parlait à voix basse au capitaine de ronde.

— Encore une fois, elle nous a dit se nommer la comtesse Alvinzi... répondit au masque le capitaine de ronde sur le même ton. — Alvinzi... murmura l'Italien à part lui: c'est bien le nom que le passeux m'a dit ce soir... Oh! oui... cette femme... — Pour ce jeune homme, ajouta le capitaine en désignant du doigt à Philippe Gruyn celui qui venait d'entrer, je n'ai pas besoin de vous apprendre qui il est. Nous l'avons trouvé tout proche d'ici, arrêté sous les fenêtres de ladite dame, il attendait peut-être la rentrée de son carrosse; or, la nuit un galant ressemble à un voleur, nous l'avons donc poursuivi. Il suffira qu'il se réclame de vous... de son père... Reconnaissez-vous, sous ces habits de gentilhomme, Charles Gruyn, votre fils, demanda le capitaine en riant. — Je ne le reconnais que trop... capitaine... soupira le cabaretier. Un enfant qui n'est bon qu'à me donner du chagrin! un coureur, un larron de nuit!... N'as-tu pas de honte! ajouta maître Philippe en montrant le poing à son fils. — Mon père... dit le jeune homme en contenant mal son dépit. — Qu'allais-tu faire à cette heure indue? réponds. — Jeune homme, il est de fait que vous êtes dans votre tort, reprit La Ripaille, qui, devant au tavernier nombres de brocs payés aux gendarmes rouges en ce lieu de plaisance, jugeait prudent de se ranger du côté de maître Philippe. — Monsieur le capitaine, répondit Charles Gruyn, je ne vous ai point, je pense, adressé la parole...

Cette phrase fut dite d'un ton si net, si profondément empreint de fierté, que le capitaine resta interdit. Il n'osa poursuivre, tant l'air et la figure de Charles Gruyn commandaient alors la déférence aux plus mal intentionnés. C'était un garçon d'une belle venue, comme on dit commu-

nément; il avait les dents blanches et le sourire fin, la taille bien prise, le front élévé, les yeux vifs; seulement on remarquait chez lui un grand fond de mélancolie... Il était âgé de vingt-un ans. Contre l'habitude des gens de sa classe, le fils du cabaretier portait en effet, ce soir-là, un charmant justaucorps fleur-de-seigle; il avait les rubans, les aiguillettes et la fraise. Ses manches à larmes d'argent, tailladées à l'espagnole laissaient devineraisément des membres robustes, et les pratiques de maître Gruyn ne se rappelaient pas sans un certain plaisir les joûtes soutenues par lui, l'année précédente, sur la Seine, au bas du pont Notre-Dame, devant les maîtres échevins de la ville. Dans tout le quartier de l'île, il était cité à la fois pour son bon cœur et pour sa force. La sévérité de maître Philippe lui reprochait bien cependant quelques peccadilles; il fréquentait trop les comédiens de la troupe Turlupin, jouait à la paume avec les pages du cardinal, et ne traversait guères le Pont-Neuf sans s'arrêter devant les tréteaux de Scaramouche. Il n'était pas sûr que de temps à autre Bellerose ne lui eût point fait jouer la comédie. Au lieu de servir les chalands de la *Pomme-de-Pin*, il s'amusait le plus souvent à pincer du luth, ce qui déplaisait fort à maître Philippe, son père; mais ce qui, en revanche, charmait infiniment Mariette. Un jour, il avait supplié Boisrobert de lui apprendre à faire un sonnet; l'abbé avait eu la patience de lui en corriger chaque rime. Il ne manquait jamais, le dimanche, d'aller entendre l'orgue des Célestins, ce qui ne l'empêchait pas, le reste de la semaine, de lire des romans de chevalerie. Le pauvre jeune homme se sentait enfin profondément humilié de vivre au sein des futailles. Son humeur chatouilleuse lui avait déjà attiré quelques disputes; il avait même rudoyé certain Gascon qui prenait le menton de Mariette. Mais à ces premières effervescences d'écolier succédait, depuis un mois environ, un étrange accablement. Mariette trouva son livre ouvert à la même page, des pensées nouvelles, inquiètes, le dominaient. Il eut voulu marcher l'égal de ces seigneurs, dont il n'était, après tout, que le valet, lui, le fils d'un homme déja connu cependant pour sa fortune. Ce comptoir enfumé, ces nappes rougies, ce choc importun des verres, ces chansons de lansquenets ivres, ces sonnets de poëtes faméliques, lui faisaient mal. Plus d'une fois il avait manifesté à maître Philippe Gruyn, son père, la ferme volonté de s'enrôler, et de se conquérir au moins une place plus noble à l'aide de son épée; mais la tendresse du cabaretier, dont il était le plus jeune fils et le fils le plus aimé, l'avait détourné de cette résolution. Au lieu de frayer avec les étudians, il les avait pris en haine; à défaut d'un monde réel, il s'était créé un monde fictif, un monde de roman et d'oripeaux. Les comédiens le grugaient, et le plus coquet d'eux tous, Bellerose, s'était chargé de l'initier aux belles manières. De tout temps Paris a renfermé dans son sein de pareilles natures, consumées de pareils désirs et rongées de pareilles plaies. Vers le même temps, Molière maudissait aussi le velours, les clous et les banquettes de maître Poquelin; mais Molière, au sortir du collège de Clermont, trouvait déjà par son chemin de nobles amitiés: les Conti les Bernier, les Hénaut et les Chapelle avaient partagé avec lui les leçons de Gassendi. L'isolement de notre jeune homme était complet. Hors son luth et Mariette, qui pouvait-il aimer raisonnablement dans la grande ville? Le père d'une étuvière du quai de Gesvres avait proposé récemment à maître Philippe d'unir sa fille à Charles Gruyn, et celui-ci avait refusé hautement un mariage opposé, disait-il, à ses idées. Une fois lancé dans ce rêve qu'on appelle le théâtre, Charles se croyait un héros. Un jour Bellerose lui avait fait toucher la main de Rotrou. A dater de ce jour, le fils du cabaretier de la *Pomme-de-Pin* perdit son temps et son argent à des travestissements ruineux. Qu'allait-il donc faire sous les fenêtres de cette belle dame? se demandait alors la rêveuse Mariette. Elle s'était approché de Charles d'un pas furtif, et ne tirait de lui que de vagues monosyllabes. Cependant le capitaine de ronde, après avoir échelonné ses hommes dans le cabaret, semblait attendre que le cavalier possesseur de la bourse de la dame prît la parole. Son ton d'autorité rappela Mariette à elle-même; la jeune fille jeta quelques mots à l'oreille de l'Italien; ils pouvaient se résumer par cette prière:

— Ne me trahissez pas, je vous dirai tout!

L'inconnu attacha son regard clair sur Mariette; il se rappela, tant l'homme est enclin malgré lui à soupçonner, le mystérieux cavalier que Saint-Amant et lui avaient vu entrer par une

issue secrète du cabaret avant qu'ils n'y eussent posé le pied.

— Pauvre enfant! se dit-il, c'est peut-être un soupirant qu'elle protège! Que ne se montre-t-il, après tout? Il n'y a pas si grand mal à recevoir une bourse d'une dame pour avoir pris sa défense! Si toutes celles que j'ai reçues, hélas! dans ma vie...

Et l'Italien roula le tissu de la bourse entre ses doigts. Un sourire amer se fit jour sur son visage.

— Allons, murmura-t-il, le sort en est jeté; d'un côté je sauve Mariette, et de l'autre je saurai ce qu'est cette comtesse Alvinzi!...

Et posant la bourse sur la table devant le capitaine de ronde, il s'écria d'un ton résolu :

— Eh bien! oui, Monsieur, c'est à moi que la comtesse Alvinzi a jeté cet or! Disant ainsi, il vida la bourse sur la table...

Saint-Amant le regarda faire avec stupeur. Au milieu des nuages confus de l'ivresse, il crut assister à quelque scène jouée par un comédien inconnu. Au moment où le capitaine de ronde considérait le double canton d'armes gravé sur la bourse, le masque qui s'était approché de lui l'examina aussi avec attention par-dessus son épaule. Il tira alors un petit bâton d'ébène et d'ivoire. Le capitaine de ronde devint pâle et s'inclina. L'autre masque avait rejoint son compagnon.

— Cette bourse est à nous, dirent les deux masques au capitaine de ronde, et cet homme doit nous suivre! — Moi, moi! Messeigneurs, balbutia l'étranger. — Vous-même, répéta sourdement à son oreille le masque à qui l'autre semblait obéir. — Mais vous qui me parlez, savez-vous donc qui je suis? — Je le sais, et vais vous le dire. — Mon nom? — Monseigneur, reprit le masque en s'inclinant, vous êtes le cavalier Pompeo!

A ce nom, l'étranger réprima un léger trouble; il se remit bientôt, et, posant fièrement son poing sur la hanche :

— Et qui êtes-vous donc, Messieurs, vous qui savez tous les deux mon nom? — Monseigneur, répondit le premier masque, il est inutile que nous vous disions nos qualités. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous devez nous obéir.

Pompeo interrogea du regard ceux qui se trouvaient autour de lui. Le capitaine de ronde tenait son épée basse en signe de respect; La Ripaille feignait de dormir, maître Philippe Gruyn avait ôté humblement son bonnet de serge, Saint-Amant demeurait terrifié. Pour Mariette, il se passait dans son être un de ces combats qui brisent. Elle se reprochait amèrement d'avoir secouru ce gentilhomme; mille voix s'élevaient en elle pour plaider sa cause. Le laisserait-elle à la merci de ces sbires occultes? Ne pouvait-elle donc avouer la vérité. Son cœur saignait à la seule pensée qu'elle venait peut-être, par un mouvement généreux, de causer la perte d'un innocent. Tout cédait alors à l'inquisition tortueuse de Richelieu, tout n'était qu'ombre et que piége. Si insouciante qu'elle fût, la jeune fille le savait. La noble abnégation de l'Italien devenait pour elle un remords. Un instant elle voulut parler, elle voulut tout dire, au risque de trahir son propre secret; mais en cet instant même, elle rencontra le regard ému de Charles Gruyn; sa force l'abandonna... Mariette aimait le fils de maître Philippe, et cet amour était depuis quelque temps combattu par trop d'oubli pour que la jeune fille n'eût pas mis en œuvre tous les moyens propres à désarmer son indifférence. Elle n'admettait pas que Charles pût la fuir, encore moins la tromper. Or, telle était la nature du secret de Mariette, que tout un échafaudage de soins, de patience, de ruse féminine aurait croulé par son seul aveu. Mariette se tut donc, tout en se promettant de savoir ce que serait devenu cet homme auquel son honneur lui faisait à l'avenir un devoir de s'intéresser. L'Italien se tenait debout et prêt à suivre ses guides. Le silence était devenu profond dans la salle, la pluie avait cessé, les rangs des buveurs s'étaient éclaircis. Tout d'un coup, et comme Pompeo se préparait à franchir le seuil en jetant un regard voilé de tristesse sur la belle jeune fille, Saint-Amant courut se mettre en travers de la porte, et rassemblant tout ce qui lui restait de poumons :

— A l'aide! s'écria-t-il, mes illustres chevaliers de la Pinte et de la Coupe, à moi les deux plus forts, Chassaingrimont, Pontmenard!

Mais les amis de Saint-Amant étaient partis, il en demeurait à peine deux qui ronflaient comme des chantres dans un coin. La Ripaille et Bellerose avaient eu déjà noise avec la justice; ils ne se souciaient guères de livrer bataille pour un étranger. D'ailleurs les Italiens n'étaient pas, il faut le dire, en bonne odeur près du Parisien

qui se souvenait de Concini. Saint-Amant s'était au hasard armé d'une lardoire; il ne vit à ses côtés qu'une épée nue... celle de Charles.

— Charles! s'écria-t-il, c'est bien! Allons, ferme, et daubons sur cette canaille!

Ne consultant alors que son courage, Charles Gruyn espérait arracher Pompeo aux mains des deux sbires. Le capitaine de ronde s'était éloigné; mais à un coup de sifflet donné par l'un des masques, le cabaret se vit bien vite cerné.

— Charles Gruyn, dit le masque, vous mériteriez qu'on vous fît l'honneur de la Bastille!—On peut m'y conduire, reprit Charles résolument. — Si vous y tenez... — Par pitié! Messieurs, excusez-le, c'est un fou! s'écria le cabaretier. Ne voyez-vous pas bien qu'il a pris, avec leur habit, les façons de ces gentilshommes? Messieurs, disposez de moi: je suis de cœur à vous et à M. le cardinal! Je jure sur mon vin que mon fils ne connaît pas cet étranger! Messieurs, encore un coup, laissez-moi le soin de chapitrer vertement ce révolté! Malheureux! ajouta le cabaretier en se tournant vers son fils, mais tu as donc résolu de me faire mourir? Que tu as belle figure avec cette rapière de mardi-gras et ces chausses que tu as louées aux Piliers-des-Halles! Messieurs, je vous promets que dès demain il reprendra le tablier et vous servira!

Et vous, monsieur Saint-Amant, ajouta maître Philippe, vous qui n'êtes riche qu'en rimes... osez-vous bien l'exciter ici?...

— Maître Philibpe! répliqua Saint-Amant l'oreille en feu; maître Philippe, taisez vous! Mordieu! votre fils est mon protégé, et je suis, moi, le protegé de monseigneur le duc de Retz! Saint Pierre a coupé l'oreille à Malchus dans un moment un peu vif, que diable! La jeunesse est la jeunesse! — Messieurs les archers, ajouta le poëte, je réponds de ce jeune homme!

Puis, se retournant vers l'Italien qu'on emmenait, Saint-Amant lui dit à l'oreille:

— Ma foi, mon cher, ce n'est pas ma faute; vous aviez raison, vous eussiez mieux fait de vous noyer!

Pompeo n'avait opposé aucune résistance, il suivit ses deux guides en homme résigné. Une heure du matin sonnait alors à l'église de Saint-Gervais. Le froid était vif; l'un des deux masques marchait devant l'Italien, l'autre le suivait avec un fallot projetant d'inégales lueurs sur le pavé. Arrivés devant l'Hôtel-de-Ville, les deux masques s'arrêtèrent. Ils hésitaient à suivre la longue ligne des quais ou à couper en biais par les rues qui aboutissent au quartier Saint-Honoré.

— Où me conduisez vous? leur demanda Pompeo. — Au palais Cardinal où nous attend son Eminence. — Quoi? Son Éminence veut bien se mêler de pareilles bagatelles! objecta Pompeo, avec un rire contraint. — Son Éminence s'est réservé le droit de souveraine justice en ce beau royaume, c'est à elle seule que vous répondrez, dit à Pompeo le premier masque, en lui montrant à la clarté du fallot, la bourse qu'il examinait — Par ma foi! reprit Pompeo, je ne croyais pas qu'on pût faire tant de bruit pour une bourse! — Connaissez-vous le blason? savez-vous quelles sont ces armes? — Non, de par le diable! j'attache fort peu de prix aux distinctions. Peu m'importent les broderies d'un sac d'écus, c'est le fond qui m'intéresse. Permettez-moi seulement de vous dire, Messieurs, que vous récompensez mal en ma personne le mérite et le courage. De quoi s'agit-il, en effet? d'une dame que j'ai sauvée, et qui m'a donné ce que tout à l'heure on m'a repris. — L'argent d'un accusé, mon honorable seigneur, appartient toujours à la justice. — Oui, comme la sacoche du passant revient au voleur, dit Pompeo avec ironie. — Seigneur Pompeo, reprit le masque, connaissiez-vous cette dame? — Pour la première fois, ce soir je viens d'entendre prononcer son nom.

Les deux masques et Pompeo avaient pris le chemin par les rues, comme le plus court; ils passaient alors devant l'église des Prêtres de l'Oratoire, dans la rue Saint-Honoré. Tous deux se rapprochèrent instinctivement, laissant Pompeo marcher devant eux.

— Vous seriez-vous trompé? dit au plus grand celui qui portait le fallot — Nullement, nous sommes ici sur la piste d'une découverte importante. Seulement nous avons à faire à un homme fin, rusé, il niera jusqu'à la mort que cette bourse appartient à la duchesse de Fornaro. — Vous croyez que ce sont là les armes de la duchesse? —Assurément; ce sont celles du duc de Fornaro, son mari, unies aux siennes. Je les reconnais. — En ce cas, vous seriez porté à croire que cet Italien est un des familiers de la duchesse? — Peu importe; ce qu'il nous



importe d'éclaircir, c'est que la duchesse se cache à Paris sous le nom de la comtesse Alvinzi...

Tout en parlant à voix basse, les deux guides de l'Italien surveillaient chacun de ses mouvements; ils reprirent leur place, l'un en avant, l'autre en arrière de lui après avoir échangé encore entre eux quelques phrases. En toute autre occasion, Pompeo, à qui le ciel avait départi une force peu commune, eut pu aisément se débarrasser de ces deux hommes; un coup d'estocade ou de stylet l'eut rendu libre. Mais il se sentait alors poussé par une curiosité irrésistible, à l'élaircissement de cette mystérieuse aventure; il se voyait le héros d'un drame imprévu, où peut-être il allait jouer le rôle d'un autre. La pensée de Mariette le retint. La jeune fille courait-elle un péril, ou celui qui l'aimait se trouvait-il menacé? La comtesse Alvinzi allait-elle se voir confrontée avec Pompeo! Quel serait le dénoùment d'une pareille scène! Interdit, confondu, Pompeo se perdait dans un dédale de conjectures. Cet homme masqué lui avait dit son nom: où l'avait-il vu? était-ce un ennemi ou un simple sbire du cardinal? En se rappelant qu'il allait bientôt répondre à un ministre aussi redouté que Richelieu, l'Italien sentit faiblir son courage. Il se raffermit en songeant que Mariette avait le cœur trop bon pour être ingrate: il se dit qu'elle viendrait à son secours. Depuis quelques instants, ses deux guides doublaient le pas: les abords de l'hôtel de Richelieu, nommé depuis le Palais-Cardinal, qui se déroulaient dans l'ombre, prenaient pour lui l'aspect d'une prison austère et sombre. Achevé en 1636, ce grand et bel édifice renfermait alors un prince de l'Église, chétif et malade, recourant à tout pour se guérir, même aux secrets dangereux des charlatans. Trois ans plus tard, un testament de Richelieu cédait le Palais-Royal à Louis XIII; le ministre avait renoncé à toutes ces magnificences.

Pompeo remarqua une seule fenêtre éclairée d'un reflet vif et rougeâtre; c'était la pièce où Son Éminence travaillait. Corrigeait-il alors les vers de *Mirame* ou de quelqu'autre tragédie dont il s'obstinait à se déclarer le père? Entouré de ses chats pour auditeurs, seul au milieu des ténèbres et du silence, Richelieu songeait-il au poète Desmarets ou à la maison d'Autriche? Pompeo l'aventurier, Pompeo l'Italien pouvait-il se flatter d'attirer l'attention d'un pareil homme? Cependant le masque venait de déposer son fallot sous le porche du vestibule des gardes. Cette pièce n'avait pour tout ornement qu'un ratelier assez imposant de lances et de piques; on y voyait des pertuisanes dorées, des hallebardes suisses et des arquebuses allemandes. Pour les gardes du cardinal, les uns jouaient aux dés, d'autres aux cartes, mais tous silencieusement comme si le moindre bruit eut dû les trahir et

les exposer au courroux de Son Éminence. Le cabinet du ministre était cependant assez éloigné de cette salle, les deux masques en prirent le chemin en faisant signe à Pompeo de les suivre. Quand ils furent dans la galerie, le masque qui avait porté le fallot salua l'autre respectueusement, puis se retira.

— Attendez-moi ici, dit à Pompeo celui qui demeurait seul avec lui.

Il poussa alors le bouton d'une porte au bout de la galerie, il la referma ensuite sur lui, et Pompeo l'entendit gratter à la tapisserie jusqu'à trois fois. Un frottement léger, pareil à la fermeture d'une portière de damas, l'avertit que le masque venait d'entrer. Pompeo ne se trompait pas, l'homme en question se trouvait alors devant le cardinal de Richelieu. Le ministre était renversé, plutôt qu'assis, dans un vaste fauteuil de damas violet, dont la couleur sombre faisait encore mieux ressortir son teint jaunâtre et plombé. En vérité, rien qu'à le voir ainsi, pâle et défait, ses deux mains croisées sur le dos de l'un de ses chats favoris, le corps roulé dans une longue fourure d'hermine, entouré de fioles et de papiers, on se sentait pris d'une invincible compassion. Quelques mèches rares de cheveux gris s'échappaient de sa calotte ; sa bouche était crispée par un mouvement fébrile, ses yeux éteints et bordés d'un cercle noir. En un mot, le cardinal avait plutôt l'air d'un moribond engourdi par la souffrance que d'un ministre dont la voix ferme commande, dont le bras et la tête peuvent agir. La chambre de travail où il se trouvait n'était guère de nature à dissiper la teinte mélancolique de ses idées. La tenture en était violette, et n'avait pour ornement que le portrait de Louis XIII, et un cabinet d'Allemagne dont chaque tiroir se trouvait alors ouvert. Un Christ d'Annibal Carrache occupait le panneau du milieu ; pour tous sièges, il y avait des pliants. La table était couverte de dépêches et de livres. Près de l'encrier en bronze doré, soutenu par quatre syrènes, dormait un des chats de Son Eminence, un autre reposait sur ses genoux, un troisième aux pieds des chenets à fleurs de lys. Quand l'homme eut passé le seuil, il porta la main à son masque comme pour l'ôter. Le cardinal laissa échapper un geste de répugnance

— Restez ainsi, lui dit-il, ne nous connaissons-nous pas, docteur ?

Le personnage en question remercia le cardinal d'une voix mal assurée. Il n'avait pas remarqué sans un secret déplaisir le ton aigre de Son Éminence, il pressentit une tempête. Richelieu semblait absorbé, on eut dit que la présence de cet homme le trouvait morne, insensible. Ce visiteur nocturne portait une rhingrave de velours noir, des hauts de chausse et des bas de même couleur. Un rabat fané remplaçait chez lui la collerette à guipures. Il était de taille moyenne, et d'une maigreur qu'il eut semblé vraiment qu'on eut pu voir le jour à travers ses mains osseuses. Il obéit au désir du ministre et garda son masque. Ensuite il s'inclina à deux fois devant le cardinal, et s'assit sur un pliant qu'il roula près du fauteuil de Richelieu. Ainsi établi, il releva de sa main gauche jusqu'au poignet la manche de sa rhingrave, et de la droite il s'apprêta à tâter le pouls de Son Éminence. Par un mouvement subit, le cardinal repoussa son fauteuil comme s'il eut craint le contact d'une couleuvre.

— Arrière ! il s'agit bien de cela vraiment, docteur, s'écria-t-il comme un homme qui sort d'un rêve. Lisez, lisez cette lettre, elle prouve à quel point vous négligez mes commissions. Un avis pareil, un avis que je m'attendais à ne devoir qu'à votre zèle ! D'où venez-vous ? Parlez, que savez-vous ? pourquoi m'avoir fait attendre ?... Cela est bon pour le roi, monsieur ; prenez-y garde, je finirai par croire que vous aussi vous êtes du côté de mes ennemis ?

Un accès de toux violent interrompit le cardinal, dont les joues s'empourpraient du feu de la colère, dont la respiration devenait plus brève, dont le regard brillait d'une expression singulière de rage, de mépris et de vengeance. Il souleva un lion doré sous lequel plusieurs papiers reposaient, puis après avoir jeté un coup d'œil rapide sur l'un de ces écrits, il le présenta au docteur... Le médecin, après l'avoir parcouru quelques secondes, réprima un léger trouble de satisfaction, et se composant un sourire hypocrite :

— Je puis maintenant, répondit-il, remercier Son Éminence. — Pourquoi ? demanda le ministre. — Son Éminence ignore de qui lui vient cet avis ? — Entièrement. — Dès lors, Son Émi-

nence me force à rompre avec tout projet de modestie, cet avis lui vient de moi. — De vous? reprit Richelieu.

Le cardinal demeurait surpris, il examina le docteur d'un air incrédule et en pinçant sa royale grise à son menton.

— Ce n'est pas là votre écriture, Monsieur, objecta le ministre au docteur. — C'est celle de mon secrétaire Didier. — Et tous ces détails sont vrais? — Parfaitement vrais, je le jure. — Ainsi la duchesse de Fornaro est à Paris? — A Paris et sous le nom de la comtesse Alvinzi? — Oui, Monseigneur. Elle habite un hôtel obscur, dans la rue des Lions-saint-Paul. Quel intérêt a pu ramener à Paris une femme qui doit y alarmer votre politique et qui connaissait Léonora Galigaï; de quels conciliabules secrets sa maison est-elle le théâtre? C'est ce qu'il faudrait approfondir. Mais cette lettre vous instruit assez du danger réel qu'il y aurait à donner asile dans Paris à la femme du duc de Fornaro. Dans la guerre récente de la Valteline, et pendant que le duc tenait pour les impériaux, avez-vous oublié les menées coupables de la duchesse? Coeutz et et Savelli sont ses amis, elle entre dans les intérêts de l'Espagne, elle a partout des émissaires, des agents. Le marquis de Leganez lui écrit, elle pleure encore sur la défaite de Jean de Vert. Un faible ennemi qu'une femme, direz-vous, une Italienne venant abriter ici ses intrigues sous la protection de la reine mère! Apprenez-donc, Monseigneur, que l'un de ses émissaires, rencontré ce soir même par moi, ne me paraît pas être venu pour rien à Paris. — De quel homme voulez-vous parler, docteur? demanda le cardinal d'un ton radouci, mais dans lequel ne perçait que trop son trouble. — D'un certain Pompeo dont votre Éminence doit se souvenir. C'est lui qui attaqua à main armée, il y a quinze ans, les dépêches que vous faisiez passer alors au marquis de Cœuvres. Vous veniez d'entrer au conseil, la reine mère vous avait créé ministre. Le duc de Savoie et la république de Venise, voyant avec quelle inquiétude les Espagnols, maîtres de la Valteline, avaient fait une ligue avec la France pour le recouvrement de ce pays, le marquis de Cœuvres avait le commandement de ces troupes; vos conseils lui épargnaient les obstacles suscités par l'Espagne, vos dépêches, ou plutôt vos instructions lui traçaient la marche à suivre. Un homme hardi, un homme appuyé, payé même par la maison d'Autriche s'en empara près de Parme. — Oui, cela est vrai, reprit Richelieu, mais cet homme fut puni, j'obtins du tribunal de Florence qu'il serait enfermé à tout jamais, par forme d'exemple, dans l'un des cachots du palais Strozzi. Tu vois que je fus humain, car à ma place, d'autres l'eussent fait décapiter sur le pont du Saint-Esprit. Tu dis donc qu'il s'est sauvé? — Je dis, Éminence, qu'au seul tintement de cette sonnette, vous le verrez apparaître en ce cabinet.

Le cardinal fit un bond.

— Es-tu donc magicien? — Peut-être... Cet homme a été rencontré par moi et Jacquet, l'un de vos sbires, au cabaret de la *Pomme-de-Pin*; une bourse aux armes de la duchesse a été saisie entre ses mains, nul doute qu'il ne puisse nous donner des renseignements sur la vie mystérieuse que mène à Paris la duchesse de Fornaro. — Voyons cette bourse. — La voici, Éminence, répondit le médecin en présentant la bourse au cardinal. — C'est bien cela, murmura le ministre en examinant le canton d'armes gravé sur ce frêle tissu, d'un côté les armes de Térésina Pitti, de l'autre celles d'Andréa Fornaro, maison altière, ennemie, foyer de trames rebelles et de discordes sans fin! A celui qui me reprocherait de vouloir combattre l'hydre d'Autriche, le vainqueur de La Rochelle pourrait répondre par cet écusson audacieux du duc et cet exergue : *Potius mori!* Et cependant Andréa Fornaro mourait l'année même où nous forcions le Pas-de-Suze! il mourait le jour où je déjouais mes ennemis! Deux ans auparavant, Chalais avait eu la tête tranchée, le comte de Soissons, conspirateur plus heureux que Chalais, se sauvait à Rome. Oui, mais le duc de La Vallette, mais Montgaillard, et bien avant eux ce Concini, qui était aussi un Italien... Il faut que je voie cet homme à l'instant, dit Richelieu d'un ton bref. — Permettez, Eminence, savez-vous d'abord ce que vous voulez faire de la duchesse? — Ce que j'en veux faire, repondit le cardinal dont les doigts crispés s'allongèrent en ce moment comme ceux du tigre longtemps endormi, écoute et tremble!

Le docteur recula son fauteuil par un mouvement instinctif, le cardinal était si pâle qu'il en eut peur.

— Docteur, reprit-il, tu m'as prévenu trop tard, quelqu'un t'avait devancé. — Et qui donc, monseigneur ? — La duchesse elle-même, regarde !

Le docteur vit alors le cardinal entr'ouvrir sa simarre avec précaution, il en tira un papier, le déploya et le lut lui-même d'une voix tremblante... Il était ainsi conçu :

. Monseigneur, celle qui vous écrit n'est déjà plus en votre pouvoir. La duchesse de Fornaro s'est placée hier sous la protection de la reine qui l'aime et vous hait. Elle continuera à déjouer tous les efforts de votre police. Quand vous recevrez ce billet, vous prodiguerez vainement les menaces et les recherches. Un devoir impérieux m'a seul fait quitter l'Italie, je ne venais pas, croyez-le, vous voir ou vous chercher dans Paris ; je ne venais pas non plus y recommencer les intrigues de Léonora Galigaï qui fut cependant le premier mobile de votre fortune. Mon pays et ma famille m'entretiennent assez de vous pour qu'il ne soit pas nécessaire en songeant à vous de les quitter. Vos persécutions et votre haine y ont suivi le feu duc mon époux, mais elles ont trouvé le moyen d'y faire saigner plus cruellement mon cœur. Vous avez tué, en Italie même, par une mort lente et sourde, un homme qui n'a eu d'autre tort envers vous que celui d'être opposé à votre cause ; il y a quinze ans. Cet homme, je l'ai aimé. Un tel amour eut été un crime tant que le duc a vécu, il avait précédé mon union avec lui, il ne la troubla jamais. L'année de mon mariage fut celle de la mort de cet homme ; il était mon fiancé : son nom de famille vaut le mien. Monseigneur, je suis Italienne, et je suis femme. Il me faut du sang pour venger la mort de votre victime, vous ignorez par quel lien je lui tenais ! La compagnie de gardes que vous lui avez demandée pour la sûreté de votre personne ne vous sauvera pas. Mon plan est arrêté, il n'échouera pas comme celui de Montrésor et Saint-Ibal. A dater de ce jour, je ne suis plus la comtesse Alvinzi, je reprends mon nom et ma haine. Adieu !

« La duchesse de Fornaro. »

L'étonnement du docteur en écoutant cette lettre dont l'imprudence égalait au moins l'audace, arrêta d'abord toute parole sur ses lèvres, il se contenta de regarder le cardinal d'un air glacé. Richelieu avait replié la lettre, il essuyait avec son mouchoir la sueur qui baignait son front. Une pareille lettre lui paraissait le fruit de la démence, mais elle lui venait d'une Italienne, d'une femme qui osait lui opposer la reine ; d'une femme dont il avait fait périr l'amant ! Quel était cet homme, et de quelle victime voulait lui parler la duchesse ? La vengeance du ministre avait atteint bien des têtes, plus d'un ennemi avait succombé sous ses coups par-delà le territoire de France, étonné de se voir l'objet de cette pensée terrible, incessante, qui faisait la force du ministre. Peu à peu cependant le ressentiment fougueux du cardinal contre l'auteur d'une menace aussi osée se calmait, peut-être rougissait-il d'avoir une femme à combattre. Depuis quelques secondes, il paraissait indécis, l'animosité de la reine-mère le préoccupait-elle plus que celle de la duchesse? avait-il résolu d'être clément ou sévère ? Le docteur suivait chacun de ses mouvements avec une profonde anxiété.

— Ainsi, murmura-t-il, cet homme a dit vrai, il n'a pas revu la duchesse... Je pourrai donc l'employer !

En s'arrêtant alors à cette pensée, la physionomie du médecin trahissait une joie secrète, infernale... Son acharnement à charger la duchesse, son attention scrupuleuse aux moindres détails de cette lettre, tout, jusqu'à sa pantomine silencieuse, cachait le combat violent qui se livrait en lui. Connaissait-il donc la duchesse de Fornaro, où l'avait-il rencontrée? Il attendait les ordres du cardinal avec une visible impatience.

— Docteur, demanda le cardinal, il y a cette nuit réunion chez la reine ? — Certainement, Éminence. — Il est à penser que la duchesse ira ? — Cela est probable ; la reine est son amie, la duchesse de Fornaro, quand vous n'étiez que M. de Luçon, était déjà protégée par Marie de Médicis... Vous savez cela aussi bien que moi, sa mère connaissait tous les secrets de la Galigaï, qui savait les vôtres... — Docteur, demanda le cardinal après une pause, on dit que vous avez inventé certain narcotique ?... — Vous voulez dire un narcotique certain, Monseigneur, répondit le médecin en jouant sur le mot. Il l'est assez pour enchaîner à l'instant même les sens du plus rebelle... Voyez !

Et le docteur tira de sa rhingrave une petite fiole, il en versa une goutte sur la langue du chat qui jouait entre ses jambes.

— Que faites-vous ? demanda le cardinal irrité ; aviez-vous besoin ?..Enfin, ce qui est fait est fait.

Un assoupissement invincible s'empara de l'animal qui roula sur le tapis.

— Voilà qui est merveilleux, dit le cardinal à son médecin ; maintenant, faites-moi venir ce Pompeo. — Cet homme agira, Monseigneur, mais il ne nous donnera aucun renseignement sur la duchesse... Je vous en préviens. — Mais il agira ? reprit Richelieu, tu me l'assures.

Le cardinal dit alors au docteur quelques paroles à voix basse.

— J'obéirai, Monseigneur, répondit le médecin... Seulement, ce que vous me dites de ce coffre est singulier... — Je sais ce que je sais, poursuivit le cardinal. La duchesse ne voyage jamais sans ce coffre... — Il sera fait ainsi que vous le voulez, Monseigneur.

Richelieu sourit de ce sourire qui plissa sans doute le coin de sa lèvre, lorsque quatre ans plus tard il signait l'arrêt de mort du jeune Cinq-Mars. — Le docteur ouvrit la porte, il appela Pompeo. Celui-ci dormait sur un banc de l'antichambre. Sous ces lambris éclatants, ainsi enveloppé dans sa large cape éraillée, il ressemblait à Lazare à la porte du mauvais riche. Il entra chez le cardinal avec fermeté. Soumis une fois déjà à sa justice, il s'attendait peut-être à en éprouver la rigueur une seconde fois.

— Seigneur Pompeo, dit le cardinal, vous avez bien fait de vous échapper des prisons d'Italie. — On fait ce qu'on peut, Monseigneur ; je m'ennuyais, j'ai voulu revoir la France. — A merveille, seigneur Pompeo, mais comme la France vous plaît, tachez de ne pas retourner en Italie. Vous nous devez cela à nous autres Parisiens. Nous sommes hospitaliers ! — Et que dois-je faire, demanda Pompeo pour gagner ainsi mon pardon, ma liberté ! — Suivre cet homme, Pompeo, le suivre et lui obéir. Votre vie dépend de votre soumission entière à ses ordres ! A bientôt, je vous verrai !

Pompeo sortit, précédé de l'homme masqué.

UN AMBITIEUX.

A l'heure même où cette conversation avait lieu au Palais Cardinal, l'immense fallot suspendu à la porte du cabaret de la *Pomme-de-Pin* agitait encore sa lueur vacillante sur le pavé du quai des Ormes.Mardochée avait pris bravement la fuite. Après l'alerte du guet, Saint-Amant et le capitaine La Ripaille étaient sortis de ce lieu bachique en se prêtant une mutuelle assistance ; Bellerose avait regagné son gîte, situé près du Pont-Neuf; les autres clients de maître Philippe Gruyn s'étaient dispersés. Cependant la lampe fumeuse balançait encore sa noire étoile au plafond ; les volets n'étaient point encore fermés, Mariette se tenait debout devant Charles Gruyn et de grosses larmes roulaient alors dans ses yeux. De temps à autre, elle jetait un regard furtif sur le jeune homme. Charles demeurait assis, les coudes appuyés sur l'une des tables ; il semblait en proie à d'amères réflexions. Tout ce qui venait de se passer dans le cabaret de maître Philippe lui semblait encore un rêve. Cet inconnu dont il avait pris la défense avait reçu une bourse de la comtesse ; il venait de la sauver, et cette action généreuse l'avait perdu ! Où l'avait-on conduit ? chez la duchesse peut-être !... Etait-ce un de ces galans aventuriers d'Italie, la patrie des femmes et du soleil qui ne marchent jamais sans la guitarre et l'épée ; un soupirant de cette dame, que Charles jusque-là avait à peine entrevue ? — Le fils du cabaretier de la *Pomme-de-Pin* enviait presque sa disgrâce, car le malheur est souvent, auprès des femmes, la meilleure des recommandations, et Charles Gruyn eut donné tout au monde pour se voir conduit sous pareille escorte, chez la duchesse. Ainsi placé devant Mariette, Charles osait à peine interroger les battements de son cœur... A l'aspect de cette jeune et jolie fille, il se sentait ému et troublé, si troublé, qu'il osait à peine lever sur Mariette son regard déconcerté... Il se disait peut-être que si Mariette l'aimait, cet amour dont il ressentait déjà l'atteinte pour une autre était un crime. Il éprouvait alors un chagrin réel et profond. Depuis deux ans environ que Mariette avait été recueillie par maître Philippe, il ne s'était guère, en effet, passé de jours où Charles n'échangeât avec elle de douces

et naïves confidences. Dans ce cabaret sombre, enfumé, ouvert à tous, la présence de cette belle et sereine enfant était, il faut bien le dire, un de ces contresens grossiers, dont la délicatesse la plutôt émoussée s'étonne. Mariette semblait plus faite, à coup sûr, pour habiter les murailles dorées d'un palais que pour s'étioler, comme une noble fleur, dans ces ténèbres. Elle avait en elle un fond de grâce et de courage inexprimables; elle ne se plaignait pas de sa condition, elle en souffrait. En la retrouvant, cette nuit-là, pensive et triste, Charles ne pouvait s'empêcher de songer au jour où maître Philippe l'avait introduite dans sa maison ; il la revoyait avec ses pendants d'oreille en verroterie, et son petit tablier de bohémienne... Un jour que son père traversait le Marché-Neuf, le son d'une voix lui avait fait retourner la tête, c'était une jeune fille qui chantait un Noël au milieu d'une foule avide de l'entendre... Le cabaretier remarqua dans cette voix une altération qui l'émut. Il s'approcha de la pauvre enfant, ses mains et son cou portaient encore les traces de cruelles meurtrissures... Deux hommes au teint basané se tenaient derrière la chanteuse; l'un de ces Egyptiens nomades était armé d'un fouet. Philippe comprit tout : il avait ouï parler de ces tristes créatures devenues, par un coup du sort, une marchandise humaine qu'exploite la paresse ou l'industrie. Il revenait de toucher quelque argent chez le duc de Créquy, la plus riche de ses pratiques ; il en proposa la moitié au maître de Mariette. Depuis ce jour, elle fut traitée chez lui comme sa fille, et Charles put dès-lors la nommer aussi sa sœur. Cette charitable action de maître Philippe assurait un sort à Mariette ; toutefois, elle ne porta point ses fruits. Renfermée comme une fauvette dans sa cage, Mariette se prit bientôt à regretter sa vie d'autrefois, cette vie errante et libre, elle ne se souvint plus du fouet, de la neige et de la faim, elle se rappela seulement le tapis usé sur lequel on la faisait chanter en plein air ; du coup-d'œil agaçant que lui jetaient parfois les raffinés, des bouquets et de l'argent que les belles dames laissaient tomber en levant, pour la voir, les mantelets de leur litière. Les principes rigides de maître Philippe, l'amour que le digne cabaretier mettait à se dire le premier de sa corporation et de sa fabrique, tout jusqu'à l'échange de son esclavage et à l'infériorité de sa nouvelle condition, lui déplut. Aussi passait-elle bien souvent de longues heures assise à la fenêtre de sa petite chambre, d'où elle regardait tristement le fil de l'eau, comme une de ces filles mélancoliques de Venise. Cette fenêtre, ou plutôt cette lucarne de Mariette donnait sur la Seine, et maître Philippe s'était vu bien des fois contraint de l'en arracher. Avant tout, disait-il, une pratique de la *Pomme-de-Pin* ne doit pas attendre. Cet axiôme du cabaretier désolait la belle Mariette. Le son des musiques, les lumières des barques errantes sur l'eau, tout la captivait et l'enchantait dans ce coin sévère et bizarre du vieux Paris. En se comparant aux autres filles qu'elle voyait, elle s'étonnait même de leur ressembler si peu ; leurs plaisirs, leurs goûts n'étaient pas les siens, la folle enfant se croyait parfois venue d'une autre patrie. Elle avait surtout, pour les rayons aimés du soleil, une sorte de culte et d'idolâtrie superstitieuse. Plus d'un cavalier, revenant de l'Arsenal, l'avait vue se pencher avec ivresse, à l'heure de midi, à cette chétive fenêtre où les capucines et les clématites l'encadraient l'été comme une fine et charmante tête du peintre Miéris. Mais à côté d'elle, on eut pu souvent aussi rencontrer une autre figure, celle de Charles, de Charles l'écoutant dans un silence attendri. Les notes angéliques échappées de cette voix exerçaient, sur le jeune homme un pouvoir entraînant et singulier. Par un mutuel instinct, tous deux se défendaient et s'excusaient, lorsque maître Philippe se laissait aller à la gronderie ; on eut dit alors un pacte de deux écoliers mutins. Le front du bonhomme se déridait insensiblement ; il prenait leurs mains et il les unissait avec un soupir, sans que Mariette ou Charles songeassent à les retirer. Maître Philippe Gruyn, au rebours des gens de son état, qui s'enorgueillissaient de traiter souvent les gens de cour, était un modeste et simple vieillard, régulier en tout et surtout exact aux offices de sa paroisse ayant la clientelle de son curé en homme adroit, et n'épargnant rien de ce qui devait augmenter son patrimoine. Sur trois fils qu'il avait, deux se trouvaient alors enrôlés sous les drapeaux, mais le plus jeune, son amour, son espoir le plus vif et le plus cher, c'était Charles. Ne devait-il pas chaque nuit dormir à côté de son père, sous le même toit ? Devait-il courir

les brelans, la comédie, les ruelles ? Etait-il fait enfin pour une vie de seigneur ou pour une heureuse obscurité ? Voilà sans doute à quoi songeait alors maître Philippe. Il ne voyait pas sans une amertume inquiète ce panache blanc et rouge planté sur le feutre de Charles, et ce justaucorps taillé pour le buste d'un jeune muguet. Résolu à rompre le silence, il s'avança vers son fils et lui demanda s'il comptait passer ainsi la nuit à réfléchir ? Une heure du matin venait de sonner. Maître Philippe, armé d'un flambeau de cuivre, semblait inviter Charles à remonter dans sa chambre, Mariette fermait les volets avec lenteur, la lampe allait s'éteindre, et Marmousette, sa chatte, ronflait déjà du plus royal des sommeils... Charles se leva, et il fit un pas vers la porte.

— Laissez moi sortir, dit-il à son père d'une voix brève.

En ce moment, Mariette le regarda. Il y avait sans doute une prière tacite dans ce regard, Mariette suppliait, car le jeune homme se rassit et posa son chapeau sur le comptoir.

— Charles, reprit son père, en lui prenant la main avec tristesse, tu ne m'aimes pas ! — Vous ne nous aimez plus, ajouta la désolée Mariette.

Elle fondit en larmes après ces paroles, car il y avait longtemps qu'elle contenait son chagrin ; ses pleurs plus que ses paroles émurent le jeune homme.

—Pardonnez-moi, mon père, répondit-il, et vous aussi, Mariette, pardonnez-moi, je vous aime ! Mais depuis quelques jours je ne me reconnais plus ; depuis quelques jours, tout en vous aimant, je me hais ! — Vous vous haïssez, et pourquoi ? demanda Mariette. — Aurais-tu donc à rougir devant ton père ? ajouta maître Philippe. — Mon père, répondit le jeune homme avec orgueil, je n'ai rien à me reprocher devant vous ou devant Dieu. Seulement la vie m'est insupportable, je dois vous fuir ! — Me fuir ? as-tu dit, oh ! je ne le vois que trop, ce sont les méchants exemples qui te perdent. Qui t'a donné ce conseil, dis-le? Parle ici, voyons, est-ce l'argent qui te manque ? — Grâce à vous, mon père, ce n'est pas l'argent qui m'occupe. Hier encore, vous m'en avez muni la poche assez largement, cet argent je l'ai encore... Non ce n'est pas cela, reprit Charles avec un soupir. — Alors tu es amoureux ? J'y suis... cette dame sous les fenêtres de laquelle on t'a trouvé près d'ici... Quelque comédienne, mon pauvre garçon ! Ce sera Bellerose qui t'en aura procuré la connaissance... Misérable pratique qui me paie en monnaie de singe ! Je vais dresser son état de compte, et dès demain... — Mon père, objecta Charles, laissez-là Bellerose qui n'est pour rien dans ceci... Ne voyez-vous pas que vos suppositions augmentent le chagrin de Mariette? ajouta le jeune homme en baissant la voix. — Eh bien oui ! reprit maître Philippe en s'exaltant, tu es un ingrat, tu fais le désespoir de Mariette ! — Mon père... — Ne t'excuse point, tu mentirais. Va, tu n'es pas digne de l'amour de cette enfant ! Quand je me prenais à vous regarder tous deux si frais, si gentils, je me suis dit bien des fois : voilà pourtant deux tourtereaux que j'élève là ! Mariette n'a pas de fortune, c'est vrai encore, mais moi j'ai du bien et si elle t'aime !.... Enfin, ce n'est pas l'argent, comme on dit, qui fait le bonheur. Mais tu es ambitieux, tu lis des romans où des hallebardiers épousent des princesses ! Tu vas courir le guet, et tu te morfonds sous les balcons ! Charles, mon ami, tu n'es qu'un fou ! — Un fou ! cela est vrai, murmura le jeune homme avec tristesse. Vous avez raison, mon père, je ne dois aspirer à rien dans ce monde, j'y dois vivre obscur, humilié, méconnu. Est-ce donc ma faute pourtant si je me sens né pour de grandes choses ? Parce que je suis votre fils, suis-je condamné pour toujours aux rebuts et aux dédains ? Qui donc a mis le premier en moi ces germes d'ambition, de révolte contre le monde ? Qui m'a le premier donné des maîtres ? Je suis las, sachez-le, d'une vie stérile et désœuvrée ; moi aussi je veux être noble, je saurai me faire un nom ! — Un nom ! mais il me semble que le tien est assez beau ! Cela sonne, par Dieu, aussi bien qu'autre chose : *Charles Gruyn* ! Trouve donc ailleurs un cabaret comme celui-ci ! Quand je serai très vieux, c'est à toi que je prétends le donner. Tu feras repeindre mon enseigne, c'est tout ce que je t'engage alors à faire. M. Saint-Amant m'a promis deux vers, tu les mettras sur ma porte. Ce sont là des choses qui valent bien les armes, mon pauvre enfant. Vois plutôt ! maître Leclerc, qui n'était que batelier, a voulu acheter une charge à la cour, et on lui corne aux oreilles le proverbe du bon vieux roi, le père

du nôtre : *la caque sent toujours le hareng !* Le capitaine La Ripaille dit qu'il descend des La Ripaille du temps des Croisades ; laisse donc ! il descend du coche, et n'a pas de quoi me payer une friture ! Que viens-tu me dire avec ta noblesse ? Tu peux aller partout le front levé. Est-ce cette belle dame qui ne te trouve pas assez noble ? Voyons, regarde-toi, et demande à Mariette, que tu affliges, si tu n'es pas bien tourné ? A douze ans, on te regardait passer sur le quai des Ormes, et les voisins se disaient : Ce sera un fier garçon ! Et tu désespères de toi, tu veux me quitter ! Va, tes grandes dames sont des dépouilleuses ! elles te grugeront et te mettront après sur le pavé. Ne me donnes pas le chagrin de te rencontrer un jour avec une cape trouée et des chausses sur les talons. Mais c'est assez de morale, je te laisse avec Mariette... C'est ta confidente, et je ne veux pas marcher sur ses brisées. Elle aussi, quand elle se révolte, c'est un démon ! allons, Charles, allons, Mariette, embrassez tous deux celui qui vous aime et vous confond dans son cœur. Vous êtes mes enfants, mes seuls enfants... les autres sont au roi et au cardinal... mais vous !...

Les yeux de maître Philippe s'étaient mouillés insensiblement de douces larmes ; il regardait Charles et Mariette dans un recueillement plein de tendresse. Craignant sans doute que sa présence ne contraignît leur aveux, il se retira bientôt en fermant sur lui la porte de l'escalier. Mariette et Charles demeuraient muets, immobiles. Les bruits du dehors avaient cessé, on n'entendait plus dans cette salle si bruyante une heure avant, que le tintement monotone de la vieille horloge. Mariette se rapprocha du jeune homme avec une sorte d'inquiétude. Absorbé dans ses réflexions, Charles Gruyn ne la voyait pas, il comptait alors machinalement les pièces d'or que son père lui avait données la veille.

— Riche ! murmurait-il, c'est vrai, je le suis ! je le serai ! Ces seigneurs ont raison de rechercher la richesse ! Nest-ce donc pas elle qui nous ouvre les portes dorées de l'avenir de la vie ! La vie est un enjeu, et rien de plus, jouons donc sans nous occuper de la galanterie, jouons et frayons avec tout ce qui joue et brille en France, qui sait ? cette passion absorbera peut-être celle qui me brûle, jouons, oh ! jouons !

Et Charles Gruyn avait tiré déjà un cornet de sa poche avec des dés, il invoquait le hasard bien qu'il fût seul, il le provoquait, il le raillait. Mariette vint résolument se placer en face de lui... Jamais peut-être plus séduisant visage de jeune fille n'avait tenté le pinceau d'un peintre, elle était belle de ses larmes, de son amour et de sa douleur. Un étrange sourire éclairait alors son naïf et frais visage, on eut dit l'une de ces apparitions mystiques dont l'auréole éblouit.

— Jouez, c'est cela, dit-elle au jeune homme. Votre cœur, votre existence, votre avenir, mais, Charles, je suis aussi de moitié dans votre jeu ! Pensez-vous donc que je renonce à vous d'un seul coup ? Non, je saurai lutter, je saurai souffrir, je suis jeune. Vous aimez, eh bien, libre à vous, moi j'aime aussi, seulement je n'aime pas comme vous. Ce que vous aimez, Charles, je vais vous le dire ; vous aimez l'éclat, la fortune, l'ambition. Vous voulez régner, vous voulez donner un joug. Moi je veux, au contraire, écarter de vous tout péril, je n'aspire point à de frivoles honneurs, je veux ne vous aimer que pour vous. Vous rappelez-vous nos heures et nos jours passés ensemble, vous ne demandiez pas alors les biens périssables et mensongers. Votre bourse était souvent un meuble inutile, vous la jetiez gaîment au premier pauvre qui passait, au bohême chantant un air, à la jeune fille marchant pieds nus. Heureuse vie ! heureux temps ! Vous n'étiez point alors épris de ce qui rayonne et qui aveugle, d'une plume de coquette, d'un carrosse, d'un éventail ! Non, mais vous étiez bon, généreux et simple comme doit l'être un grand cœur. Assis à ma petite fenêtre, vous écoutiez les chants qui vous distrayaient et vous plaisaient, vous ne portiez pas envie aux dentelles et aux rubans des seigneurs. Nous sommes du peuple, ami, vivons et mourons chez le peuple. Moi aussi, croyez-le, j'ai rêvé comme vous, et peut-être même je rêve encore un horizon plus fier et plus large. Ces murs me font mal comme ceux d'une prison, leur voûte me pèse, je voudrais me faire des ailes ! Mais si je fuyais, Charles, si j'oubliais, hélas ! l'hospitalité généreuse de votre père, ah ! que dirait-on de moi ? Et cependant, voyez, tel est l'aveuglement insensé de mon amour, que partout où vous irez je veux aller et je dois courir. Je vous aime comme une amie, comme une sœur, comme une amie qui vous plaint. Jeune et plus jeune que vous, je devine

à quels orages vous allez vous voir exposé, je réclame à l'avance une part dans vos chagrins. Tout me dit que bientôt nous devons nous séparer, tout m'avertit que vous en aimez une autre. Mais du moins, ô Charles, par tous les nœuds si doux de notre amitié, jurez-moi que vous songerez toujours à la pauvre Mariette! Orpheline je ne puis prétendre à vous, tout me fait un devoir d'imposer silence aux voix de mon cœur, et cependant je vous aime! A votre tour, Charles, aimez-moi un peu, car si vous savez ce qu'est l'amour, vous ignorez encore ce qu'est le désespoir, la plus vraie, la plus profonde des misères! Vous avez parlé de fuir, ah! rétractez ici ces douloureuses et amères paroles! Ayez pitié de moi et de votre père, votre départ nous tuerait. En prononçant ces paroles, Mariette avait peine à contenir ses sanglots.

— Eh bien! je resterai, dit le jeune homme attendri, je resterai puisque tu le veux Mariette! Ton amour me guérira de ma folie, folie cruelle en effet que ce mal pris au hasard, cette pensée qui consume et qui déchire! Comment ai-je connu cette grande dame? je ne sais, mais elle a jeté sur moi un regard si triste que tout d'abord elle m'a ému... Tu connais le boulevard de l'Arsenal, c'est là, Mariette, que je la vis pour la première fois, il y a six jours. Elle était alors à cheval et fendait l'air avec une rapidité qui pouvait ressembler à de l'imprudence. Un vieil écuyer l'accompagnait, de temps à autre cherchait à la modérer dans cette course fougueuse... Excité bientôt par le bruit de la forge et des marteaux d'un atelier, son cheval l'emporta; ce fut alors... — Que vous vous précipitâtes à la bride du cheval, je sais cela, je l'ai vu. — Comment, Mariette; comment, toi! dit le jeune homme étonné. — Le lendemain, vous entendiez la messe, par hasard, à Saint-Gervais, et cette dame s'y trouvait. En sortant, vous lui présentâtes de l'eau bénite. Le surlendemain, — toujours par hasard, vous étiez au Cours-Royal, elle y passait en litière avec sa camériste, une vieille Mauresse. . Par malheur, aussi, ce n'est pas vous qui l'avez sauvée, quand des voleurs l'attaquaient ce soir, c'est un cavalier qui vous a ravi cet honneur-là... — Je saurai le nom de cet inconnu, reprit Charles avec chaleur, je le provoquerai, je le tuerai! Mais, dis, Mariette, comment se fait-il que tu sois instruite si pleinement de ce que je fais, tu me racontes là toute ma vie d'une semaine, ajouta le jeune homme avec une visible inquiétude. — C'est mon secret, répondit Mariette. Une sœur doit-elle ignorer ce que fait son frère? Tout votre tort, Charles, est de ne me l'avoir point dit. J'eusse pu de la sorte apaiser l'irritation de votre père, je vous eusse défendu à ses propres yeux. — Toujours en tutelle! toujours espionné, murmura Charles. — Toujours aimé et excusé, reprit Mariette. — Mariette, s'écria le jeune homme, Mariette, tu es un ange! Oui, tu as compris mes folies, et tu m'absous, oui, Mariette, tu m'aimes! — Assez pour en mourir, balbutia Mariette, dont les joues avaient alors la pâleur du marbre, et dont le sein était oppressé. — Mariette, demanda Charles, penses-tu que je puisse un jour devenir autre chose que le fils de maître Philippe? — Le fils de maître Philippe, reprit Mariette, vaut bien tous les gentilshommes qui viennent ici! — Assez, Mariette, assez, répondit le fier jeune homme. Dès demain je veux que tu me croies l'égal de ces nobles seigneurs, dès demain je veux justifier ton opinion. Et d'abord, Mariette, ajouta Charles Gruyn, j'ai vu un diamant l'autre jour au Pont-au-Change, je l'achèterai, tu le porteras, je le veux. Demain, Mariette, tu auras des gants de senteur et des parfums, car, sache-le, je te trouve aussi belle que beaucoup de leurs grandes dames.

Mariette rougit et se troubla.

— Qu'est-ce qu'une grande dame? après tout! continua Charles en s'exaltant. Un automate plaqué de blanc et de rouge, qui salue, se dresse, et répond à peine aux questions. C'est un composé de points de Hollande, de beau langage d'ambre et de mensonge. Elles vous toisent du haut de leur coche, ou vous font renvoyer par leurs laquais! Le capitaine La Ripaille se vante souvent d'avoir été distingué par elles, mais on regarde Turlupin et Gautier-Garguille sur le Pont-Neuf. Tandis que toi, Mariette, toi, toujours simple, avenante et bonne!... Va, Mariette, au lieu d'oublier, moi je veux me souvenir, je veux, avant tout, ne plus te faire pleurer! Arrière l'ambition, la soif des honneurs et de l'or. Une chanson de toi, et je suis heureux, un baiser de toi, et je t'aime.

En parlant ainsi, le jeune homme était convaincu; la vue de cette belle et chagrine enfant

rallumait en son âme un feu assoupi. Mariette pencha vers lui les longues boucles de sa chevelure; le front de Charles en fut effleuré, sa main pressa cette main émue et tremblante. En ce moment là, Charles ne pensait plus qu'à l'orpheline, il interrogeait son regard chaste et limpide. Pour elle, toute sa force menaçait de la quitter; elle s'appuya sur le rebord de la table. Charles lui parut beau de cette beauté qui fait la grâce et la vie, tant la passion vraie double l'éloquence des yeux, du sourire et de la voix. Mariette le crut; Charles se croyait lui-même. Quand elle se dégagea de sa douce et tendre étreinte, le serment qu'elle formulait au fond de son cœur errait déjà sur ses lèvres; elle sortit joyeuse et rassurée.

— Pourquoi veiller ici? avait-elle demandé à Charles en le quittant. — Parce que demain, je dois m'enquérir de bonne heure de ce pauvre diable que les sbires du cardinal ont ramassé. Je dormirai aussi bien dans le grand fauteuil de maître Philippe que dans mon lit.

Mais les amoureux ne dorment pas, et Charles Gruyn comptait vainement sur le sommeil... La tourmente d'idées à laquelle il était alors en proie devait contrarier son repos; il ouvrit la fenêtre du cabaret pour rafraîchir son front allourdi...

— Oui, se disait-il, en considérant l'enseigne de ce lieu avec un soupir; mon père et Mariette ont raison, je dois renoncer à ce rêve, à cette folie! Que suis-je après tout? Le fils de maître Gruyn le cabaretier! Quelle femme m'aimera si ce n'est la pauvre Mariette?

Comme il se promenait encore à pas agités dans la vaste salle, un homme enjamba tout d'un coup la fenêtre du cabaret et se dressa subitement devant lui...

A l'aspect de ce visiteur hardi, Charles Gruyn ouvrit d'abord de grands yeux, ensuite il posa la main sur son épée... Un éclat de rire le désarma.

— Bellerose! murmura-t-il. — Eh bien! oui, moi, Bellerose; as-tu donc peur de moi? demanda le comédien. J'avoue que ma façon de s'introduire ici a dû t'étonner... Nous veillons donc, mon cher? nous composions peut-être un sonnet à notre belle inconnue? Moi je venais te chercher, j'allais tâcher de t'éveiller le plus discrètement possible, à l'aide d'un caillou lancé contre ta fenêtre... Il fait noir en diable; mais on connaît son Paris. — Que me veux-tu? — Ventrebleu? laisse-moi d'abord reprendre haleine. Arrose ici mon discours d'un coup de vin d'Arbois, ou je suis mort. — Voici un flacon et un verre, dit Charles en les posant devant Bellerose; mais parle. — D'abord, observe mon habit. — Ton habit est fort beau, et tu l'as sans doute emprunté à ton théâtre. Tes chausses sont merveilleuses, tes rubans superbes; après? — Après? Eh bien! il faut à l'instant que tu me suives. Je veux te mener ce soir en belle compagnie. — Oui, la compagnie des comédiens! objecta Charles avec ironie. — La dédaignerais-tu? — Non, mais tu conviendras que ce n'est pas là ma place. Quelques scènes bouffonnes que Turlupin va jouer sans doute, pour nous faire rire après un joyeux souper; une farce de Gautier Garguille, ou la pasquinade du *Soleil levant*, représentée par Gros-Guillaume!... Mon cher Bellerose, je suis las de ces choses-là. — C'est cela, reprit Bellerose, nous t'ennuyons à présent. Tu n'étais pas si fier, il y a un mois, quand je te conduisais aux *Pois pilés* *, en compagnie de quelques clercs de la Bazoche! Mais depuis qu'on te surprend à soupirer sous la fenêtre de quelque dulcinée mystérieuse, je ne te reconnais plus, je te renie! Je fais fi des amours que le guet vient interrompre! — Bellerose, dit Charles d'un ton sérieux, crois-moi, je n'ai ce soir cœur à rien. Ma conduite fait gémir mon père, elle désole Mariette. Demain, oui, demain, je partirai et tu n'entendras plus parler de moi! ajouta Charles avec un soupir. — Laisse donc! avec ta figure l'on est toujours sûr de réussir; tu as la mine d'un prince! Tiens, c'est ce que me disait tout à l'heure encore le capitaine La Ripaille, qui s'y connaît. Voilà un gaillard qui ira loin! affirmait-il devant la belle Maguelonne, le premier sujet de notre troupe. Tu ne connais pas Maguelonne, je le parie. — Et que me fait Maguelonne? — C'est possible; mais elle m'a rudoyé à cause de toi. Elle t'a vu l'autre soir, quand je représentais le prince Orondate. Quel magnifique costume! J'avais des bottines à dentelles de Frise et un pourpoint sang de bœuf. Tout le monde me trouva éblouissant; oui, mais Maguelonne n'eut, tout le temps de la comédie, des yeux que

* Théâtre de l'époque de Henri IV, qui subsista longtemps encore après lui.

pour toi... Ma parole d'honneur, tu me fais du tort, c'est moi qui devrais partir; demain, je déserterai la troupe! — La bonne folie! — Ecoute donc, nieras-tu que je sois un homme de grand air, et me trouverais-tu d'aventure, quelque défaut? Je suis un miroir d'élégance de la tête aux pieds, ajouta Bellerose avec emphase; l'astre de la comédie, c'est moi. Quand je ne joue pas, tu le sais, il n'y a pas de quoi payer les chandelles ?... Mais je suis modeste, je me retire devant tes innombrables perfections. — Quel est donc ce jeune seigneur si bien fait? a demandé Maguelonne dès qu'elle t'a vu. — Il paraît bien riche, ajouta Circé, notre chanteuse. — Comme on devine en lui le gentilhomme, a continué la tendre Olympe. Et moi, pendant ce temps, je déclamais les vers d'Orondate, les regrattiers et les laquais ont seuls déchaîné le brouhaha! Je devrais t'en vouloir, mais je ne m'en sens pas le cœur. Seulement, rassure-toi, je ne te mène point à quelque comédie du jour; nous jouerons ce soir, mais c'est au lansquenet que je veux te voir jouer. Tu es annoncé, partons!

Bellerose arrangea les tuyaux de sa collerette, caressa la plume de son feutre, et jeta sur ses habits un coup-d'œil de complaisance. C'était un fort bel homme et un grand fat. Il dansait la sarabande admirablement, tirait l'épée et faisait des vers. Au dire des auteurs du temps, Arlequin sous le masque, et Marais dans un pas de Bergame ne le valaient pas. Boisrobert le régalait souvent de darioles sous la statue du bon roi de bronze qui est au Pont-Neuf, dans tout son quartier, on le nommait le prince Hector. Une bourse problématiquement enflée, un couteau et une montre étaient suspendus à la chaîne de son ceinturon, ce qui était alors le *nec plus ultrà* de la mode. Il tira froidement de sa poche le Manuel de Robert Beinière à l'usage du lansquenet, et le présenta triomphalement à Charles Gruyn. Ce bouquin de Bellerose était plus usé que le bréviaire d'un chantre, le comédien le savait par cœur, et il ne se fit faute de s'extasier sur ses mérites. Par ce livre, on devait infailliblement gagner. Le chevalier Clidamant, grand joueur, l'avait annoté, le baron de Sainte-Brice avait fait fortune, grâce à ses préceptes. Bellerose le plaçait bien au-dessus de Pline et d'Aristote.

— Voilà, s'écria-t-il, le livre par excellence! le seul que les jeunes gens de famille doivent étudier! Par la morgoy! les hommes de cour y puisent mieux qu'ailleurs des leçons de gentillesse. Il guérit de tout: de la fièvre, du mal de dents, de l'hydropisie et même de l'amour! Vive à jamais le jeu, il vaut mieux que la bouteille! Laisse-toi donc combler de ses faveurs, mon jeune ami; viens, suis-moi bien vite chez Eudes Roquentin, notre ami, qui demeure au Pont de la Tournelle. Roquentin nous prête son gîte, sa table et son vin. Tu conviendras toi-même que nous serons là plus en sûreté pour notre jeu que chez ton père. A propos, tu n'as pas de nouvelles de l'homme à la bourse? Je ne sais pourquoi ce drôle, avec sa rapière, ne me présage rien de bon. — Bellerose, mon ami, vous êtes fort mal dans les papiers de maître Philippe, dit Charles d'un ton sévère et contraint. Il m'a dit que demain il vous demanderait de le payer. — Ah! il a dit cela? le vieux renard! reprit Bellerose d'un ton léger. Il croit, n'est-il pas vrai, que je te dérange? Qui diable a mis cet homme-là dans ta famille? Il ferait beau voir que tu vécusses ici entre des pintes et des verres! L'ingrat! quand je songe qu'il me doit tout! — Oui; mais tu lui dois... Allons, rassure-toi; je paierai. — Tu paieras! as-tu dit! Et l'on parle de Castor et Pollux! Charles, laisse-moi t'embrasser! Mais ne vas pas croire, au moins, que j'accepte; non, je veux jouer, je veux payer dès demain ce père barbare. Te donne-t-il seulement de quoi jouer à la fossette? Réponds. car nous jouerons.— Tu vois cette bourse; elle est assez bien garnie, dit Charles.—Eh bien! tu ramasseras le triple de cet or sur les tables de Roquentin. — Mais Mariette, mais mon père? — Ils reposent tous deux, qu'as-tu à craindre? — Ainsi, tu veux que je joue? — Je le veux, parce que dès demain tu pourras offrir avec cet argent une collation ou un cadeau à ta belle... S'il faut te donner un bon coup d'épaule, je suis là. — Quoi! tu m'aiderais?... — A tout oser, c'est mon fort. Il faudra d'abord que la dame assiste à nos comédies. — Là, je pourrai lui parler. — Tu lui donneras un sonnet, un sonnet que je commande dès ce soir à Saint-Amant. Oh! il le fera. — Mais si elle connaissait mon nom, mon état?... — Allons donc! tu choisiras un nom de théâtre. — Tu as réponse à tout, et véritablement je t'admire. — Dépêchons, nos joueurs sont rassemblés. — Un instant... Si du moins j'écrivais à Mariette... Je

ne sais... ajouta Charles, mais un pressentiment secret me dit que peut-être je ne vais plus la revoir. — Tu es un enfant ; demain elle trouvera sur son escalier ce même Charles qu'elle aime. Tu auras soin de pousser cette fenêtre sans la fermer ; aux lueurs de l'aube, tu rentres, quand ton père et Mariette dorment encore... — Eh bien ! vas donc, je te suis, car tu es un tentateur ! — Je suis ton ami et rien de plus, dit Bellerose qui enjamba la fenêtre.

La nuit doublait alors l'épaisseur froide de ses ombres, le vent soufflait, la lanterne de la *Pomme-de-Pin* était prête à rendre son dernier souffle. Sur la façade noire du cabaret brillait un seul jet de clarté, c'était la lumière de la lucarne, ouvrant sur la chambre de Mariette...

— Pauvre enfant ? elle veille ! pensa le jeune homme. Ah ! pourquoi faut-il que mon cœur ne soit plus à moi !

Ils franchirent bientôt le Pont-Marie, dont quelques rares lumières éclairaient les toits amoncelés, puis tous deux gagnèrent la maison d'Eudes Roquentin sur le pont de la Tournelle. Les fenêtres du logis étaient ardemment illuminées, plusieurs chaises et brouettes stationnaient à la porte ; sous le vestibule, des laquais jouaient aux dés...

— Chut ! murmura Bellerose, voici le capitaine La Ripaille !

La Ripaille descendait alors, en effet, de sa chaise, aussi enrubanné que le marquis de Mascarille... A son feutre neuf, à ses gants parfumés, ont eut pu le prendre pour un seigneur.

Bellerose l'avisa, courut à lui ; ils échangèrent tous deux quelques paroles à voix basse...

— Je vous présente, Messieurs, la fine fleur de la cour et de la ville, dit le comédien en entrant dans le tripot. Voici un joueur comme on n'en a jamais vu ; en un mot, c'est mon élève !

Cette phrase de Bellerose fut étouffée sous le bruit flatteur des applaudissements, chacun se prit à considérer Charles Gruyn.

— C'est un Amilcar, reprit le capitaine La Ripaille, celui qui voudrait s'escrimer d'estoc avec lui, aurait auparavant à faire à moi !

La pièce où Charles se trouvait alors introduit, présentait, il faut bien le dire, quelque désordre... Les lumières n'y répandaient qu'une lueur terne et blafarde, le regard du jeune homme y chercha vainement des visages de connaissance. Les joueurs rassemblés chez Eudes Roquentin, l'ami du comédien Bellerose, conservaient tous sur leur morne physionomie, ce type indélibile que Caravage fixa avec tant de bonheur dans son tableau de l'Enfant prodigue. Des coupe-jarrets, des capitaines de raccroc, des seigneurs Mantouans qui se disaient exilés de leurs terres, des pages, des Allemands et des comédiennes ornaient le jeu. Six chandelles, fichées sur de longs bâtons en croix, formaient le lustre, et Charles Gruyn, en s'asseyant, ne remarqua pas sans surprise que tous ces gens de mine peu rassurante, s'empressaient de lui donner la bienvenue... Accoudé à la chaise de Charles, Olympe l'une des comédiennes minaudait avec son collier de perles ; elle laissait tomber sur le jeune homme un regard subtil, pénétrant...

— Malheureux au jeu, heureux en amour ! Vous ne jouerez pas, mon gentilhomme ! dit-elle à Charles d'une voix maligne ; c'est le proverbe, et vous n'allez pas lui donner un dementi !

Olympe était belle de cette beauté de convention dont toute femme asservie au théâtre se montre fière.. Elle avait de longs cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau, et la peau d'un lustre éblouissant. Sa robe étoilée laissait à découvert ses bras nus, Bois-Robert avait comparé dans un sonnet ses joues à la pêche et sa bouche à du muscat. Dans ce temps là, les poètes étaient des peintres ; un portrait d'eux suffisait. Olympe eut un jour grand mal à l'un de ses yeux, et Saint-Amant lui avait adressé les stances du *Bel Œil malade*. On citait ses *mourants*, au nombre desquels on rangeait le beau marquis de Prinçay. Quand Charles tira sa bourse, Olympe ressentit un frémissement égal à celui de la couleuvre au soleil ; elle comprit tout sans l'aide de Bellerose. Bellerose appuyé alors au bras du capitaine, faisait le tour des tables de jeu ; il s'arrêta à la principale, celle de son ami Eudes Roquentin : Roquentin était un de ces braves garçons qui se croient élevés au troisième ciel, dès qu'ils ont touché la main d'un comédien ou d'un poète. Il ne jouait pas, mais il aimait à voir jouer, les coups et les exclamations des joueurs le récréaient. Les syrènes de l'hôtel de Bourgogne nageaient dans ses eaux, sans que le beau jeune homme en soupçonnât le limon. Il tenait table ouverte et se laissait gruger par ses amis, sous le spécieux prétexte d'être grand et libéral. Belle

rose s'en vint lui frapper familièrement sur l'épaule.

— Tu ne joues pas, lui demanda-t-il. — Je n'oserai jamais tenir la banque contre Monsieur, objecta timidement Roquentin. — Ce sera donc moi qui la tiendrai, reprit le capitaine La Ripaille. Un brave tel que moi ne recule jamais, et cependant voilà un rude ennemi !

Les cartes placées, le jeu se forma, Charles gagna une première fois, une seconde, une troisième...

— Je commence à croire que vous n'êtes plus si amoureux de la dame en question, lui dit Olympe. — Quelle dame, demanda Charles. — Vous voulez ruser, je crois, celle dont vous avez arrêté le cheval l'autre jour si à propos...

Charles se mordit les lèvres. Il se sentait blessé qu'une comédienne pût soupçonner l'état de son cœur, l'insistance d'Olmype l'embarrassa.

— Je pourrais bien, seigneur cavalier, vous en dire long sur elle... — Parlez, murmura Charles, le jeu m'ennuie, bien que j'y sois heureux, mais comment donc cette dame?... Assez, reprit Olympe, vous ne seriez plus au jeu, laissez-moi tenir les cartes... vous êtes mon trésorier, voilà tout.

Olympe s'assit à la place de Charles qui se résigna.

— Je saurai peut-être ce que j'ignore par cette femme, pensa-t-il. Olympe tailla, et Charles perdit.

— La dame de vos pensées, dit Olympe avec un flegme de sorcière, est une belle et noble dame... — Belle et noble, c'est vrai. — Mais ce que vous ignorez, c'est qu'elle aime... — Qui donc? demanda Charles avec impétuosité ; le nom de mon rival, son nom!

Et le regard de Charles laissait échapper de vives et fougueuses étincelles, ses yeux respiraient à la fois l'amour, la haine, la vengeance...

— Votre bourse? dit Olympe, le jeu continue et vous n'êtes point au jeu, mon gentilhomme !

Charles donna sa bourse ; mais il ne vit point l'empressement affamé d'Olympe ; il la conjurait, il la pressait, un bachelier consultant une bohémienne eut été moins vif, moins haletant... Le jeu redoublait, Olympe et Bellerose tenaient les paris.

— La dame, reprit Olympe, aime donc... mon cher, un jeune et beau capitaine... — Mensonge que cela, objecta Charles. Le nom de ce capitaine, encore une fois ? — Mon cher La Ripaille, poursuivit Olympe avec un calme désespérant, respectez les secrets de vos amis... Vous le voyez ; on me presse... C'est à moi de jouer, je demande grâce... — Nous avons perdu ! balbutia Olympe tout d'un coup, pendant que Charles adjurait le capitaine de parler... Mon gentilhomme voici votre bourse.

Et riant aux éclats, Olympe jeta à Charles sa bourse vide ; prit le bras du capitaine et passa dans la galerie voisine...

— Monsieur veut-il me faire l'honneur de m'emprunter ! dit au jeune homme Eudes Roquentin, la nuit est longue, — et la chance peut tourner.

UNE HISTOIRE AU CLAIR DE LUNE.

Deux hommes cependant venaient de quitter alors le seuil du Palais-Cardinal ; tous deux côtoyaient les ailes noirâtres du Louvre. Par cette nuit sombre, où l'on pouvait trébucher à chaque pas, tous deux marchaient d'un pas sûr et sans échanger une parole. Pompeo suivait son guide masqué ; le masque surveillait chaque mouvement de Pompeo.

L'Italien rompit le premier le silence.

— A me voir aussi subitement honoré de la confiance du cardinal, dit-il avec ironie à son compagnon, je pourrais croire, Monseigneur, qu'il s'agit de quelque affaire délicate. — Délicate, c'est le mot. — Cela veut dire, difficile. — Où serait l'honneur sans le péril, seigneur Pompeo? Son Éminence sait choisir son monde, croyez-le bien.

Pompeo s'inclina ; le masque doublait le pas.

— Monseigneur ou Excellence, reprit Pompeo, marcherons-nous longtemps de la sorte? J'aime à savoir où je vais. — Son Éminence veut bien oublier d'où vous venez, vous, seigneur Pompeo ! Vous avez ouï ses paroles. — Je sais que je vous dois une complète obéissance. — J'aime à vous voir dans ces sentiments, seigneur Pompeo. Après tout, le cardinal est généreux — Je ne crains rien tant que sa clémence. — Seigneur Pompéo, ajouta le masque, en indiquant du doigt à l'Italien deux clochetons dont la flèche perçait la brume, ceci est le Châtelet. —Une prison, je le sais. — Rassurez-vous, nous ne cheminons

que sur la rive opposée. — C'esi bien, mais me permettrez-vous une simple réflexion ? — Comment donc! j'écoute. Vous me conteriez même une histoire que je n'aurais pas le droit de m'en fâcher : car la route que nous devons poursuivre est assez longue. — Excellence, dit Pompeo, permettez-moi de m'étonner ici de ma soudaine fortune. Depuis quelques jours à peine j'habite Paris, j'y traîne un manteau de diverses couleurs, tant le drap en est recousu, une rapière démise, un corps de squelette et un roquet de bourracan en guise d'habit, pour mes chausses elles montrent les dents aux passants, en un mot mon costume a l'air de la relique d'un ballet dansé. Cependant, c'est moi que Son Éminence veut bien charger d'une secrète commission. Excellence, quelle est cette commission importante ? Si c'est de servir d'épouvantail devant la Grève, me voici. Les corbeaux fuiront rien qu'à mon approche, les garnements et les tirelaines claqueront des dents. Est-ce pour cet objet que j'accompagne votre seigneurie? —Pompeo, reprit le guide de l'Italien, après une pause, rassemble ici tout ce que tu as de courage: Aurais-tu peur ? dis-le; tu me surprendrais, voilà tout. — Excellence, répondit Pompeo, je ne connais pas la peur. Mais s'il s'agissait de quelques-unes de ces actions ténébreuses dont la police d'un ministre ne se fait faute... — Eh bien ? — Eh bien, monseigneur, vous auriez en vain compté sur mon aide. Son Éminence peut faire de moi ce qu'elle voudra. — Préférerais-tu la colère du cardinal ? — Je sais qu'elle est terrible, répondit Pompeo ; assez d'exemples récents me l'ont prouvé ; mais Son Éminence ne saurait me contraindre... —A lui obéir à elle ou à moi ? Comment donc, reprit avec ironie l'homme masqué, le cardinal t'a donné le choix. Les prisons de Paris valent bien celles de Florence ; on t'y logera aux frais du roi, pour peu que tu nourrisses des scrupules. La Grève est la seule place où se donnent les les spectacles publics de réjouissances, mais on y pend. La Seine est limpide et belle, mais elle est discrète. Es-tu decidé ? oui ou non.

Le guide de Pompeo prononça ces paroles d'une voix si sombre, que l'Italien tressaillit. A la sortie du palais Cardinal, on l'avait désarmé par ordre de Richelieu. En toute autre occasion, il se fût décidé à frapper ce compagnon si peu sûr ; mais sa puissance occulte, ténébreuse, l'épouvantait. Le contact de ce personnage lui semblait aussi visqueux que celui d'un reptile. Pompeo ignorait son nom ; tout ce qu'il savait, c'est que cet homme l'avait choisi pour instrument, et qu'il le tenait à sa merci. L'œil du cardinal était ouvert désormais sur ses moindres actions. Le quai de Gesvres déroulait alors devant eux sa façade sombre ; et à l'autre extrémité du Pont-au-Change, au coin du quai des Morfondus ; l'horloge du Palais poursuivait son carillon mélancolique. Mille formes capricieuses se dessinaient aux angles des rues, aux pignons obscurs des maisons, au flanc des logettes et des tourelles flanquant chaque toît du quai. Pompeo marchait en proie à l'agitation la plus vive, tantôt doublant le pas, tantôt le ralentissant. Ce qu'il allait faire était le secret de cet homme, et ce secret son guide inconnu et mystérieux se gardait bien de le lui confier. Peut-être comptait-il l'entraîner dans quelques pièges, peut-être était-ce un crime odieux qu'on allait exiger de lui. Pompeo n'avait plus d'arme cependant...

— Eh bien ! reprit l'homme, j'attends ta réponse ! — Monseigneur, dit Pompeo, s'arrachant alors à sa rêverie silencieuse, je suis prêt. Seulement, je mets une condition à cette passive obéissance. — Laquelle ? voyons, parle. — Monseigneur, poursuivit l'Italien, il s'agit, je le vois, de quelqu'un que vous haïssez : je me trompe... de quelqu'un qui hait Son Éminence. — Peut-être... — Eh bien ! monseigneur, service pour service... Moi aussi, je hais quelqu'un. — Qui peux-tu haïr ? Pompeo, demanda le masque. — Monseigneur, je vais vous le dire. L'homme que je hais, je le hais depuis quinze ans. — Quinze ans ! as-tu dit. Voilà en effet de la haine. Quelle vengeance ou quel amour survit, Pompéo, à quinze années ? — Monseigneur, reprit Pompeo, on voit bien que vous n'avez jamais haï ou aimé.

Le masque garda le silence.

— Lorsque vous saurez ce que m'a fait cet homme, poursuivit Pompeo, vous comprendrez peut-être que je désire me venger. Il y a quinze ans, cet homme habitait l'Italie comme moi. Cependant, ce n'était pas un Italien : il était né sur le territoire français. Je n'étais pas alors le triste Pompeo que vous paraissez connaître. Au lieu de ces vêtements misérables, je prenais plaisir à ne porter que des étoffes de luxe je

me signalais partout par ma dépense : Florence entière s'enorgueillissait de moi. Ma vie était celle d'un fils de famille somptueux et désœuvré; le jeu, les folles amours la composaient. A vingt ans, j'étais l'unique rejeton d'une famille noble, opulente ; mes chevaux, mes armes, mes laquais étaient cités. Un vent de malheur souffla tout d'un coup sur moi : l'infidélité d'un intendant causa ma ruine. A la première nouvelle de ce désastre, je me hâtai d'accourir à la maison de cet intendant, éloignée de quelques lieues de la ville. Les abords de cette demeure étaient sinistres ; les hurlements des chiens répondirent seuls au coup de marteau que je frappai. Cet homme... je l'avais à peine entrevu ; il me suffisait qu'il fût mon fermier et que je reçusse de lui des sacs d'or. La source de ce pactole une fois tarie, je me présentai donc chez ce mandataire inconnu. En approchant du lieu où il s'était renfermé, je fus saisi d'une terreur subite, instinctive ; il me sembla que j'allais assister à quelque spectacle étrange... Une odeur âcre de fumée s'échappait de la pièce où était alors l'intendant. Comme il ne répondait pas à mes cris, je poussai la porte et j'entrai. Au milieu de la chambre, je vis plusieurs récipiens et alambics ; à côté d'un fourneau un homme était étendu. Quel spectacle, juste ciel ! l'un de ces vases d'alchimie dont il se servait venait d'éclater, des brûlures récentes, hideuses à voir, défiguraient son visage... L'instant d'avant il demandait la fortune à des creusets menteurs, une seconde après c'était un monstre ! Son seul aspect me fit reculer d'angoisse, de pitié, d'épouvante ! Comme il vivait dans ce lieu sans aucun valet, je courus de nouveau à la ville ; une heure après, je rentrai dans mon palais qu'on parlait déjà de vendre... Ce fut seulement alors que je jugeai à propos de m'enquérir de la conduite de ce misérable. A peine arrivé en Italie, on l'y avait vu étudier d'abord la médecine avec zèle ; il s'était introduit, grâce à son esprit et à ses manières, chez mon oncle, le marquis de Pizani. Mon oncle en mourant le chargea de mes affaires ; ma fortune, je vous l'ai dit, était considérable, je ne manquais pas d'amis et d'envieux. Ces derniers se liguèrent bientôt avec mon nouveau tuteur, et mirent tout en œuvre pour achever ma ruine. A trente ans, cet homme était déjà un composé effrayant de tous les vices. Mille accusations ténébreuses l'enveloppaient, on allait jusqu'à lui imputer d'avoir trafiqué de la vie de ses clients ; le poison, étude dans laquelle il était versé, était devenu dans ses mains une arme sûre. Comme il était reçu dans les meilleures maisons de la ville, il en connut insensiblement les secrets ; ce fut ainsi qu'il parvint à découvrir celui que j'enfouissais alors au plus avant de mon cœur. Au milieu de mes désordres et de ma vie insensée, j'avais remarqué une noble et belle enfant, digne en tout par sa grâce du pinceau divin de Raphaël, si pure et si modeste qu'elle eut fait envie aux anges. Je ne vous dirai pas son nom, j'ai fait une croix sur ce nom inscrit peut-être, à l'heure où je vous parle, sur la pierre d'un cénotaphe, en Italie. Elle avait alors seize ans, les adulations et les séductions de toute sorte l'entouraient. Rien qu'en l'approchant, on se sentait meilleur et purifié, en l'écoutant pour la première fois je rougis d'en être indigne. C'était à Fiesole près de Florence, elle était alors absorbée dans l'une de ces cérémonies saintes, si touchantes en notre pays ; elle lavait les pieds des pauvres le Jeudi-Saint... En vérité, rien qu'à la voir ainsi oublieuse de sa souveraine beauté devant le spectacle de cette laideur, accomplir ce devoir religieux avec une grâce exempte de répugnance, je me sentis attendri... Tout ce qu'il y avait de mendiants et d'infirmes se trouvaient là sous mes yeux, elle parcourait leurs rangs avec des paroles d'encouragement et de bonté. En la contemplant il me fut impossible de ne pas songer à cette jeune et belle reine de Hongrie, sainte Elisabeth, qui, elle aussi, soignait les pauvres malades ! La cérémonie achevée, je m'approchai d'elle et de sa mère, elle baissa les yeux et se déroba à mes compliments. A dater de ce jour, je ne rêvai plus que de cette image angélique. L'idée d'unir mon sort à une si noble personne était peut-être folle, il est vrai, elle pourrait même passer pour de l'ambition, celle que je nommais déjà ma fiancée au fond de mon cœur étant l'héritière d'un nom et d'une fortune dont l'éclat dépassait le mien. Au moment où j'allais former la demande de sa main, j'appris mon malheur et ma ruine... Le soir de ce coup terrible il ne me restait plus qu'à fuir, d'avides créanciers se partageaient mes dépouilles, lorsque je reçus un mot ainsi conçu :

« Ne désespérez pas, seigneur Pompeo, si

vous êtes pauvre, moi, grâce à Dieu, je suis riche. Je crois aller au devant de vos désirs en vous engageant à demander ma main à mon oncle. Vous êtes de bonne maison, je vous sais loyal, mais je vous sais aussi malheureux! Je n'ai que ce moyen de vous sauver; peut-être assurera-t-il mon bonheur en même temps que le vôtre. Mon oncle demeure à la villa Gritti, avec ma mère, moi je suis en retraite pour tout le mois, au couvent de Saint-Ambrosio... C'est là que j'attendrai votre réponse. »

TÉRÉSINA. »

En recevant cette lettre, la joie pensa m'étouffer. Moi qui me croyais indigne d'un tel trésor, j'allais m'en voir possesseur, moi, que la ruine et le désespoir écrasaient, j'échappais au désespoir et à la ruine! A la nuit tombante je me trouvais devant la villa Gritti. Ma demande y fut reçue avec hauteur, le dédain et la froideur m'accablèrent. On savait le renversement de ma fortune, qu'importait après cela ma noblesse? J'avais assez de ma honte, je ne voulus point qu'un autre la partageât; je ne montrai donc pas la lettre que j'avais reçue, lettre qui autorisait ma démarche Je revins désolé au couvent de Saint-Ambrosio là j'appris à ma jeune et douce bienfaitrice le résultat de ma mission.

— Votre oncle, ajoutais-je, a donné déjà sa parole au chef d'une famille aussi élevée que la vôtre, il ne me reste plus qu'à vous remercier et à fuir. Demain, m'a-t-il dit, on doit vous emmener de ce couvent, demain vous devez être la femme d'un autre! Ah! quoiqu'il arrive, le cœur de Pompeo ne battra jamais que pour vous; ah! oui, vous serez ma sœur, et permettez-moi que je vous donne ce nom!

Elle avait tressailli à celui de l'homme que sa famille lui imposait. C'était un vieillard altier et dur, qui, tout en se mêlant d'intrigues politiques, se faisait gloire d'une vie de mollesse et de désordres. Contempteur hardi des choses saintes, il ne comprenait pas qu'on pût s'agenouiller dans un cloître, avec des soupirs ou des remords, les flambeaux de l'orgie éclairaient encore son front chauve, sa moquerie n'épargnait guère que lui-même. Il aimait à s'entourer de gens corrompus et avilis. S'unir à un pareil homme, effrayait celle que j'aimais; cédant à mes prières, à mes larmes, elle prit le parti que lui offrait la nécessité, celui de la fuite. Nous errâmes six mois, changeant de ville comme des proscrits, nous cachant de tous, pleurant ensemble, sans songer que les pleurs, ce nœud électrique des âmes, fondent les sympathies indestructibles. Le peu de ressources échappées à ma ruine se vit bientôt consumé, il fallait que je m'en procurasse de nouvelles... Une bande de condottiers venait alors de se former à quelques lieues de la frontière de France; ces hommes me proposèrent secrètement d'être leur chef. La liberté de l'Italie se trouvait menacée: la guerre s'allumait dans la Valteline. On connaissait ma résolution, les promesses ne tardèrent pas à m'éblouir. Celle qui m'accompagnait et dont je ne pouvais consentir à me séparer, reçut la confidence de mes projets, elle s'y opposa avec toute l'énergie de la passion, de la crainte. Elle me représenta les dangers, les trahisons qui allaient m'atteindre. Je lui répondis par le tableau affligeant de sa misère. Devait-elle ainsi souffrir sans se plaindre, ne pouvais-je donc la secourir? Elle ne consentit qu'avec peine à me voir entamer des négociations occultes, je sortais souvent, quelquefois j'étais absent plusieurs jours. En rentrant au logis, je la trouvai une fois toute en larmes. Une terreur soudaine glaçait son esprit, elle était pâle, elle tremblait.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je en serrant ses mains froides entre les miennes.

Elle me raconta qu'à diverses reprises un homme, dont elle ignorait le nom, avait tenté de s'introduire chez moi, tantôt par la menace, d'autres fois par la douceur, qu'il avait, en mon absence, interrogé mes gens, et que ce pouvait être un espion. Elle ajouta qu'il portait un masque, qu'il était de taille moyenne, et qu'il ne sortait guère qu'à la nuit. Il ne me vint pas à l'idée un seul instant, que cet homme pût être amoureux; je me savais en butte à la délation, je résolus de prendre mes mesures. J'armai mes domestiques, je fis le guet, je ne vis rien. Un billet trouvé par moi dans le jardin, m'alarma, il y était question de menaces contre l'unique amour de ma vie, ma compagne était vouée aux plus grands périls si elle ne se confiait immédiatement à la conduite de l'homme qui viendrait la chercher vers l'heure de minuit. Une chaise de poste devait la recevoir et la ramener à Florence dans sa famille. Ce billet ainsi placé sur l'un des bancs du jardin, attendait la malheureuse à sa



place accoutumée... Tout, ce jour là, devait éloigner la supposition de mon retour, j'arrivais heureux, le cœur palpitant d'une récente victoire, j'avais intercepté des dépêches qui allaient peut-être décider de la fortune d'un empire; ces dépêches étaient signées de Richelieu!... La nuit venue, je me cachai et j'attendis... A l'heure indiquée, j'entendis d'abord le roulement d'une voiture sous les fenêtres, puis j'entrevis dans l'ombre un homme en manteau qui se dirigeait vers l'escalier. Je retins mon souffle et j'armai ma carabine.

— Bien des fois elle a fait feu sur des traîtres, me dis-je en posant le doigt sur sa détente. Oh! malheur à celui-ci!

En ce moment un voile épais couvrit mes yeux, ma langue se colla à mon palais, mes genoux tremblèrent sous moi... Une femme passait appuyée au bras d'un homme dont le masque couvrait le visage, elle descendait précipitamment les dernières marches de l'escalier. Je la reconnus, j'attendis que son guide eût fait deux pas devant elle pour le viser, mais le mouvement fébrile et convulsif qui m'agitait, trompa mon attente, le coup partit, l'homme ne fut point blessé! Au milieu de l'épaisseur des ténèbres j'entendis des pas, je me précipitai sur les traces du ravisseur. Au moment où j'allais franchir le vestibule, la clarté de plusieurs torches m'éblouit, en même temps je me trouvai garotté par vingt bras robustes. Un bâillon intercepta mes cris, je me vis entraîné et j'entendis une voix qui m'était connue, donner l'ordre de me jeter dans les cachots de la ville. A peine cet ordre fut-il donné que le roulement de la voiture ébranla le pavé, un cri s'échappa de la poitrine de celle que l'homme masqué enlevait...

Pompeo s'arrêta en ce moment, comme si le souvenir de cette scène eût brisé ses forces. Son compagnon le regardait à travers les trous de son masque, d'un air singulier, sans lui demander de poursuivre son récit. Pompeo continua:

— Je me laissai conduire dans les cachots de la ville. Nul espoir ne me restait; mon accablement fut tel, que je suivis mes guides sans résistance. A l'aspect de ma prison, tout mon courage faiblit.

Mourir ainsi, m'écriai-je, mourir sans avoir pu seulement lui dire adieu! On me l'arrache, on l'entraîne; une heure a suffi pour briser ces liens que je croyais éternels! Sa famille l'attend, elle la réclame; mais à quelles tortures va-t-elle se voir réservée! Ses parents sont nobles, ils sont hautains et puissants. Un cloître va fermer à tout jamais ses grilles sur elle; un cloître aussi triste que la voûte de cette tombe! Car c'est une tombe que le lieu où ces hommes m'ont renfermé. Un air glacé souffle à travers ces barreaux; ces murs étouffent la voix; mais cet homme, qui présidait à son départ, quel est-il? Cette voix, qui vibre encore à mon oreille, où

l'ai-je donc entendue? Un instinct secret m'avertit que je dois le haïr, cet homme; en quel lieu nous sommes-nous donc rencontrés! Ah! Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie en ce moment pour la sauver, ma vie pour connaître son ravisseur! Quel que espion vendu à la France! Ils vont me reprocher d'avoir voulu défendre ma liberté, mon pays! Hélas! à cette heure fatale je ne défendais que celle qui m'avait remis le soin de son sort! Je protégeais en elle une femme qui m'avait donné sa vie! Ils ignorent, ces juges, qu'il ne sagit pas ici seulement de son existence, mais encore de celle d'un être qu'elle porte dans son sein. Gage sacré, gage cher! Elle était ma femme devant Dieu, ne pouvant l'être encore devant les hommes. Je l'aimais d'un amour sincère; le ciel eut béni notre union! Grâce à moi, déjà la misère fuyait son toit. Devant son amour, que m'importait le courroux de sa famille? Et maintenant je ne suis plus pour elle que le *condottieri Pompeo!* Telle était l'amertume de mes pensées depuis qu'on m'avait séparé d'elle. L'endroit que nous habitions était Parme, et le podestat de cette ville me haïssait. Il me fit tout d'abord jeter au fond d'un cachot isolé de ceux des autres prisonniers, le jour en était banni et remplacé par la lueur mourante d'une lampe. Ce caveau était célèbre · plusieurs nobles captifs l'avaient illustré; leurs noms, inscrits sur ses murs avec des versets pieux, me redonnèrent du courage. — Vivons, me dis-je, au lieu de mourir lâchement; ne nous laissons pas abattre par l'infortune; n'aurai-je donc pas un jour deux êtres chers à défendre? N'ai-je pas le droit de compter sur mes amis? Qui sait? mes chaînes tomberont peut-être, grâce à eux! Cet espoir, si insensé qu'il fut, me rendit mon énergie. Je fis demander des livres, du papier, tout ce qu'on accorde aux prisonniers ordinaires; je comptais instruire de mon sort des cœurs fidèles; on me refusa tout, jusqu'à la chétive ration donnée aux voleurs. La mienne était si restreinte, qu'un dépérissement sensible allanguit bientôt mes forces. Aucun bruit, aucune nouvelle ne me parvenait du dehors, je n'entendais plus que les pas de mon gardien, le grincement de ses clés dans la serrure, et le bourdonnement des moustiques autour de la lampe de mon cachot. Je devins peu à peu une sorte d'automate qu'on fesait lever ou se rasseoir, mes pieds et mes mains étaient gonflés par mes fers, mes yeux distinguaient à peine les objets, et l'humidité de ma prison glaçait mes membres. Trois mois se passèrent ainsi, trois mois pendant lesquels je subis divers interrogatoires. Arrêté pour un crime d'État, promis d'avance à la vengeance du cardinal Richelieu, qui avait en ce pays de nombreuses intelligences, et ne pouvait me pardonner d'avoir attaqué à main armée les dépêches du marquis de Cœuvres, j'ignorais le nom de mon dénonciateur, celui de mes juges devaient être également un secret. Les inquisiteurs n'entraient dans mon cachot que masqués; sur les sièges du tribunal ils gardaient encore le masque. Malgré l'abandon ou l'indifférence de mes amis, je m'étais juré de ne jamais les dénoncer; on ne put obtenir de moi des détails sur mes complices. Dés lors, on résolut de vaincre mon silence par la torture, on m'avait déjà menacé d'un supplice affreux, on tint parole. La douleur ne put toutefois dompter ma constance. Sur le chevalet où l'on m'avait étendu, je pensais encore à l'ange qui m'était ravi, son image illuminait mon cachot. Quand mes vêtements tombaient en lambeaux sur moi, quand le frisson de la fièvre entrechoquait les fers de ma chaîne, je voyais encore flotter devant mes yeux cette céleste vision! Cependant, mon corps n'était plus qu'un vrai cadavre; le désespoir avait suivi la torture, il allait achever son œuvre. Ce fut sur ces entrefaites que mes compagnons de captivité formèrent un plan d'évasion. Leur projet, pour être peu sûr, ne me parut pas impossible; ils parvinrent à m'en instruire à l'aide d'un billet qu'ils glissèrent dans mon cachot. Pour mon compte, je ne voyais guère en quoi un misérable aussi abattu que je l'étais pouvait leur servir, mais ils me prévenaient de leur venir seulement en aide, en pratiquant moi-même une assez large ouverture à la salle voisine de celles où j'étais enfermé; ils m'assuraient de leur discrétion et de leur constance, et se réservaient la meilleure partie de ce travail dangereux. Cette révélation m'inspira une joie soudaine, je me jetai à genoux en remerciant le ciel et en le priant de seconder leurs efforts. Je me redressai, et pour aspirer les tièdes brises qui devaient me ranimer, je me suspendis aux barreaux de mon soupirail. C'était par une magnifique soirée d'octobre, on eut dit que le printemps régnait encore.

Les fontaines chantaient au loin leur amoureuse cantilène, le ciel était bleu, les herbes frissonnaient, les oiseaux se posaient sur les dernières fleurs des buissons. On venait d'abattre dans la cour des prisonnniers ce pan de mur qui donnait à ma prison un froid si triste, je voyais enfin traîner sur les dalles un lambeau d'azur céleste. Avec quelques efforts, je parvins ainsi à me hisser chaque jour jusqu'à cette place où je buvais l'air, la vie ! Jaloux de travailler comme les autres, je poussai si fort l'entreprise, que le trou en question fut bientôt fait. J'y passai d'abord la main, puis le bras, ensuite le corps. J'avais soin de recouvrir chaque jour cette œuvre souteraine de ma nuit, je replaçais la pierre et me tenais devant elle lorsque le gardien entrait. On m'avait débarrassé de mes fers depuis la torture, seulement les sentinelles du dehors étaient doublées. Il y avait un mois que je poursuivais ma tâche, quand je crus apercevoir, la nuit, un jet de lumière dans la salle contiguë à ma prison. Ce mince rayon passait à travers les interstices de la pierre ; il m'étonna d'autant plus que jusqu'alors je savais cette pièce inhabitée, la lampe qui brûlait dans mon cachot ne pouvait éveiller l'attention de mes voisins ; elle était trop haute et sa clarté se mourait. J'eus l'idée toutefois de l'éteindre pour qu'elle ne me trahît pas, et retenant mon souffle, je collai mon regard aux fissures de la muraille. Je ne tardai pas à distinguer une vaste salle dont une table de marbre occupait l'espace en entier. Sur cette immense table, éclairée alors par le reflet d'une lanterne, plusieurs cadavres étaient déposés ; les uns mutilés, d'autres intacts, mais tous portant encore le stigmate violet que laisse aux prisonniers la pression constante des chaînes. Des aiguières, des fioles et des linges ensanglantés jonchaient le parquet. Au milieu de la table était un paquet oblong recouvert d'un voile... Devant ce paquet se tenait un homme dont je ne pus voir le visage, car il me tournait le dos ; à côté de lui était un masque qu'il venait sans doute d'ôter. Cet homme prit sa lanterne, il y alluma un flambeau de cire, puis deux, puis trois, puis quatre, de façon, qu'en peu de minutes, l'illumination du lieu devint complète. Je vis alors un spectacle sinistre, effrayant, et dont l'image seule épouvante encore ma pensée. Cet homme qui était vêtu entièrement de noir, ouvrit une boîte légère à côté de lui, il en tira plusieurs instruments; puis, écartant le voile qui recouvrait le parquet, il en examina le contenu avec un grand soin... C'était le corps d'un homme fraîchement exécuté. La tête du condamné se trouvant détachée du tronc il la replaça, saisit son scalpel et commença à fouiller les chairs... Je retins un cri, la sueur mouillait mes tempes. Ce cadavre ainsi livré au fer de l'anatomiste, je ne le reconnaissais que trop bien ; c'était celui de Matteo, l'un de mes fidèles *condottieri*, le plus fier, le plus beau, le le plus jeune ! La hache du boureau avait brutalement coupé cette tête ; ces yeux où brillait la flamme, la main d'un exécuteur les avait fermés ! Les cheveux de Matteo, sa barbe et ses lèvres gardaient de longues perles de sang ; sur sa poitrine brune dormait le Saint-Scapulaire. La main impie de cet homme l'écarta ; mais elle tremblait.... Il se rassura, et il poursuivit son étude opiniâtre sur le cadavre ; il enfonça plus avant le scalpel dans ces membres taillés sur le modèle d'une statue grecque. Il allait, il dépéçait comme il eut fait d'un sujet de boucherie, jetant de temps à autre les yeux sur un livre ouvert, s'arrêtant pour le consulter, puis continuant après avoir repris haleine... Je le regardai d'abord, en proie à un étonnement stupide ; puis, tout d'un coup, je ne le vis plus, le sang bourdonnait à mes oreilles, le froid de la mort gagnait mes pieds. Vous dire les tourments que j'éprouvais alors, m'est impossible, un instant je crus que Matteo allait crier... Enfin je m'évanouis, oui, je m'évanouis, moi ce même homme qui avais plus d'une fois marché dans le sang sous le feu des escopettes. Je m'évanouis comme une femme, moi, Pompeo, un condottieri presque un bandit! Mais, c'est que je ne vous ai pas dit assez l'acharnement de cet homme... Cela tenait à la fois du sacrilège et de la démence !... Matteo était un révolté, j'en conviens ; mais, n'était-ce pas assez pour lui du glaive de la loi ? Enfin, que ce fut alors illusion ou réalité, il me sembla que cet homme avait prononcé mon nom à deux fois au milieu d'interjections confuses. Devais-je donc avoir le même sort que Matteo ? Cette idée m'épouvanta, je me demandai aussi quel était ce mystérieux anatomiste... Je n'avais pu voir ses traits, mais le son de sa voix, bien qu'assourdi, m'avait fait pâlir... Quand je repris mes sens je voulus de nouveau regarder, mais il avait disparu

La nuit était complète dans cette salle dont toutes les fenêtres étaient fermées. Je pensai qu'on en avait retiré la nuit le cadavre de Matteo... La mort de ce généreux compagnon avait produit sur moi une impresssion telle de découragement, que je me jurai à moi-même de le rejoindre. Résolu à périr, je bouchai le trou de mon cachot, et me jetant la face contre terre, je pleurai amèrement. Un jour avant, j'espérais encore embrasser celle que j'eusse tant aimé à rejoindre, mais depuis que j'avais considéré le cadavre de Matteo, il me semblait que mon tour allait venir. Je m'attendais toujours à voir entrer chez moi le bourreau, je sentais sa main se poser sur mon épaule. En proie au vertige que donne la fièvre, anéanti, foudroyé, j'apercevais comme dans un songe accablant deux êtres fantastiques dont l'air glacé me raillait, l'un était cet odieux ravisseur sur qui j'avais tiré dans l'obscurité de la nuit ; l'autre, ce médecin que j'avais surpris dans ce ténébreux laboratoire... Ce qu'il y avait d'étrange pour moi, c'est que ces deux hommes portaient le masque tous les deux, et qu'ils déjouaient ainsi mes recherches. Ne faisaient-ils donc qu'une seule et même personne ? Vainement avais-je interrogé le gardien de ma prison, il avait paru ne pas connaître le docteur. J'étais en cet état de marasme et de désespoir, lorsque tout d'un coup j'entendis tirer un soir les verroux de mon cachot. Le geolier m'annonça une visite, c'était celle du podestat. Il m'apprit que la décision souveraine de mon sort était remise aux tribunaux de Florence, qu'on allait m'y transférer au plus vite avec d'autres accusés, mais que cependant si j'avais quelque réclamation à faire, je devais m'adresser au médecin de la prison. Redoutant pour mon état les suites d'un tel voyage, je fis appeler le docteur qui arrivait de France, disait-on. Ma stupeur fut grande en voyant entrer dans mon cachot un homme masqué... Il me paraissait de la taille du personnage qui avait mis à nu chaque muscle de Matteo ; j'avoue que je tremblai devant ce familier de la mort. Lui, cependant, il m'examinait avec un calme apparent. Il compta d'abord les faibles pulsations de mon pouls, il posa sa main sur mon front brûlant, cette main me fit horreur. Je m'attendais à le voir au moins touché de ma misère et de ma faiblesse, mais il déclara que cette translation me rendrait mes forces. Il fit plus, il surveilla les préparatifs de mon départ avec une minutieuse attention. Comme tous mes juges me parlaient alors sous le masque, je vous l'ai dit, il ne me parut pas surprenant que celui-ci le portât, seulement le son de sa voix me replongeait dans le doute. Enfin, je le quittai et je revis cette Florence où chaque pierre me gardait un souvenir. Je revis les lieux où j'avais aimé si ardemment une femme dont je n'avais plus alors de nouvelles, je revis la place où jadis était mon palais : on l'avait vendu, le sol n'avait plus que des décombres ! Avant d'être traduit devant mes juges, il me fallait passer par une petite place où s'élevait la maison de celle que j'aimais, cette maison avait un balcon. Que devins-je, grand Dieu, en rencontrant sur ce balcon même le plus cruel et le plus imprévu des spectacles Au sein de cette place où je faisais jadis caracoler mon cheval d'Espagne pour attirer ses regards, je vis un grand concours de peuple. Le balcon était vide, mais à ses barreaux pendaient encore des chiffres entrelacés. Le myrthe et les rubans entouraient ses écussons, je reconnus le nom de ma bien-aimée uni au nom du chef des Gonfaloniers de la ville, à ce même homme qu'on avait voulu forcer la jeune fille à prendre pour époux. En même temps et comme la charrette qui me portait avec tous mes compagnons tournait le pont du Saint-Esprit, je distinguai une femme sur le bras de laquelle un pâle vieillard s'appuyait ; c'était elle, elle mariée depuis trois semaines ! En me reconnaissant, elle se cacha le visage de ses deux mains et poussa un cri ! son écuyer la soutint, elle s'était évanouie... A sa vue je cherchai à me degager de mes liens, à me précipiter vers elle, à la relever ! Mais le charriot m'emporta d'un bond rapide, mes menottes n'étaient que trop sûres. Arrivé devant mes juges, je ne pus trouver une seule parole, j'entendis à peine leur sentence, on m'avait condamné à mort ! Quand je me retrouvai dans la prison, un nuage épais étendait son cercle autour de moi... Le geôlier, autant que je pus comprendre, tant la perception des objets m'était devenue difficile, venait de nous ranger comme un bétail immonde dans la cour. Le soleil tombait d'aplomb sur mon crâne nu, la douleur éteignait en moi tout sentiment... je tombai. Ce fut alors que je crus entendre ces paroles jetées par un

homme au geôlier Jeronimo, à voix basse :

— Jeronimo, celui-ci est mort, son cadavre m'appartient.

Une vague terreur s'empara de moi à cette phrase morne et brève. La vie me quitta, je me sentis lié par un sommeil léthargique... Combien de temps dura ce sommeil, je ne sais, mais quand je rouvris les yeux, un homme ou plutôt un spectre était devant moi, tenant son scalpel en main. Déjà même la pointe aiguë de son instrument avait pénétré ma chair... Je me relevai comme un taureau piqué par la lance du *picador*. C'était bien le même masque, le masque, homme ou démon, qui avait porté la main sur le corps de Matteo !... Retrouvant ma force dans ma blessure, j'arrachai le velours qui cachait ses traits et alors je vis .. un monstre !...

LE PACTE.

— Son visage n'appartenait en rien aux traits ordinaires de la création ; c'était, si je puis m'exprimer ainsi, un second masque qu'il portait sous le premier et que ma main soulevait. Des cheveux roussâtres, semés par places, couvraient un crâne affreusement mutilé, brûlé, calciné par une sorte de liqueur vitriolique... A son nez recourbé en serre d'oiseau, on reconnaissait le juif ; mais les yeux étaient d'un brun de sang et se mouvaient sous des arcs dépouillés entièrement de leurs sourcils. Un menton hideux et fuyant accusait chez lui les passions basses et lâches ; l'aspect de la bouche confirmait ces tristes instincts, auxquels se joignaient tous les indices de la rapacité et de la ruse. En voyant cet homme, il était difficile de ne pas songer aux épouvantables châtiments de Dieu sur les fils maudits de Gomorrhe ; le feu l'avait rendu un objet d'horreur. En me voyant me dresser sur mon séant, il avait prudemment rentré son scalpel ; il me contemplait avec un regard insistant et froid, le regard du basilic. Nous nous trouvions tous deux dans une salle pareille à celle que j'avais vue ; c'était aussi sur une table de marbre qu'il m'avait fait déposer... c'est là qu'il s'apprêtait à ouvrir mon cœur palpitant... Je me souvins alors qu'il avait donné l'ordre au geôlier de le laisser seul, et qu'il avait été obéi.

— Infâme ! m'écriai-je, tu comptes trop vite sur tes morts ! A genoux, misérable, ou je te tue !

En parlant ainsi, je m'étais saisi de ses deux mains, elles étaient agitées d'un tremblement convulsif... Il eut cependant la force de balbutier un mensonge...

— Seigneur Pompeo, dit-il, je rends grâce à Dieu, qui vous rappelle à la vie !

Le sang coulait de mon bras avec abondance, il chercha à l'étancher.

— Arrière, meurtrier, repris-je en le clouant de l'autre bras à la muraille.

Je pris un des linges épars sur la table et bandai moi-même ma plaie. Un instant il eut l'idée de fuir, et comme le geôlier lui avait laissé la clé de la porte, il s'apprêta à la tourner dans la serrure. Par un mouvement aussi rapide que l'éclair, je me saisis de la clé, et je l'enfermai avec moi à double tour.

— Maintenant, lui dis-je, causons, docteur.

Il me regarda avec effroi, et s'appuya au rebord de la table de marbre... En ce moment une réminiscence soudaine traversa ma pensée comme une flèche ; la vue de cet homme ainsi couturé d'horribles cicatrices me rappela l'auteur de ma ruine, ce Joshua qui avait été mon intendant.

— Joshua ! m'écriai-je comme si je fusse sorti d'un songe. — Eh bien ! oui, c'est moi ! Joshua, votre serviteur. Ce n'est pas ma faute, seigneur Pompeo, si des misérables vous ont ruiné. J'adjure ici le ciel... — Que ce n'est pas toi qui es l'auteur de ma misère, que ce n'est pas toi qui m'as enlevé mon plus cher espoir, cette femme devenue à cette heure l'épouse d'un autre ! Sache donc, misérable, que je l'ai reconnue sur le pont du Saint-Esprit. Où la conduisais-tu il y a plus de trois mois, quand tu l'enlevas de ma maison de Parme ! A ce grand seigneur qu'elle vient de suivre, n'est-ce pas ? On l'aura forcée de réparer une faute par le malheur de sa vie. Et son enfant, dis, qu'en as-tu fait ? est-ce donc à toi qu'il a dû d'ouvrir les yeux au jour ? Comment n'a-t-elle pas reculé en voyant en toi le modèle achevé de la laideur. Comment a-t-elle permis à un monstre de l'approcher ? Oh ! sans doute tu gardais alors ce masque, éternel linceul de ton visage. Si elle t'eût vu comme je te vois, eût-elle accepté tes secours ? Encore une fois, réponds, c'est le désespoir qui t'interroge ! Si tu me rends mon enfant, moi à qui l'on ne peut plus

rendre sa mère, je te rendrai la clé de cette prison, sinon, docteur de l'Enfer, c'est en ce lieu que tu vas trouver la tombe ! Espion ou assassin il faut que tu parles !

Il s'était jeté haletant à mes genoux, il pouvait à peine parler... J'étais sanglant, demi-nu, mon aspect dut le frapper d'une terreur sauvage. Il ne songea même pas à s'armer de son scalpel, mais, d'une voix étranglée par la frayeur, il me fit le récit de son voyage. A l'entendre, il ne m'avait pas dénoncé ; il s'était vu forcé d'obéir seulement aux ordres de parents qui réclamaient contre un rapt. On lui avait fait jurer qu'il ne me parlerait pas, lui même était surveillé dans cette mission pleine d'embûches. Il ignorait l'état de celle qu'il devait ramener à sa famille: Elle s'en ouvrit à lui en lui avouant son amour pour moi, en plaignant mon sort, en se confiant à sa tutelle. Il ajoutait que, touché de ses larmes, il avait pris sur lui de gagner alors la frontière de France, Paris lui ayant semblé la ville la plus propice où celle que j'aimais pût se dérober au courroux des siens et cacher sa faute. Sa science l'avait sauvée ; son enfant, il l'avait déposé sous un toit qu'il m'indiqua. Tout d'un coup et au moment où il devait compter sur la reconnaissance de celle qu'il avait sauvée, son évasion subite avait eu lieu. Le reste, je le savais, puisqu'elle était à un autre. Si je me surpris alors à croire à la vérité de ces aveux, c'est que la joie m'étouffait. Mon enfant existe, je pourrai le voir, m'écriai-je. Qu'importe après cela la trahison de sa mère, son abandon, son oubli ? Ma fille est sauvée, elle vit, elle est en France et c'est vous !... Je m'arrêtai malgré moi, vaincu par la défiance qu'il m'inspirait. Il me paraissait cruel de devoir à cet homme le moindre sentiment de gratitude. Cependant son récit venait de me tirer pour ainsi dire de la tombe, j'entrevoyais un rayon d'espoir, mon âme renaissait avec mes forces. Depuis qu'il avait parlé, la voûte du cachot me semblait légère, j'aspirais à en sortir, j'en étais le maître, je tenais la clé de Joshua.

— Docteur, lui dis-je alors, il ne vous sera rien fait; je vous crois, je veux vous en croire. Oui, vous avez sauvé mon enfant, j'aurai un jour une fille qui sera la divine sœur des anges ! Sa mère est morte pour moi, mais ma fille m'aimera! Je serai pour elle un esclave soumis et empressé comme je l'étais pour celle qui m'a trompé, qui m'a fui. Elle coulera des jours filés d une soie plus fine que la robe des Madones, plus doux que le vent du soir sur l'Arno. Si vous ne m'avez pas trompé sur le lieu de sa retraite, Pompeo vous appartient, disposez de lui, il vous doit tout. Si je reviens un jour à Florence avec cette enfant, c'est à votre porte que j'irai frapper, elle vous connaîtra, je lui apprendrai à vous chérir. Je suis d'une race où l'on se souvient. j'oublie cependant que je vous dois mes malheurs en fait de fortune. Oui, je l'oublie, ajoutai-je, je l'oublie pour ne me souvenir que d'une chose, c'est que je vous dois ma fille !

En parlant ainsi, je ne voyais même plus sa laideur ; j'étais ému. La cloche de la prison vint à sonner ; la ronde des gardes commençait

— Joshua, repris-je, il faut que vous acheviez votre œuvre. J'ai la clé de Jerónimo, le geôlier ; dépouillez votre manteau et couvrez-m'en ; de cette façon, je pourrai sortir

Et comme il hésitait :

— Vous direz, ajoutai-je, que je vous ai menacé, que vous avez eu peur de ma violence ; on vous croira. En un mot, vous direz ce que vous voudrez ; mais je vous préviens que je tire sur vous les verroux de ce cachot !

Avant qu'il eût pu me répondre, j'avais endossé sa cape et rabattu son feutre sur mes yeux, je pris même son masque et le collai sur mon visage sans répugnance. J'en eusse fait autant d'un pestiféré, tant j'étais ivre de joie ! Je rendis moi-même sa clé au geôlier. Les portes franchies sans obstacle, je courus à une *osteria* dans laquelle couchaient des voiturins ; j'arrêtai mon passage avec l'un d'eux ; je partis. Le son du campanille fut bientôt le seul bruit que j'entendis ; je me détournai : j'étais déjà loin de Florence. Mille idées confuses assiégeaient mon esprit pendant ce voyage ; à chaque étape je tremblais, j'avais mon masque, on me prit bien vite pour un sbire. Arrivé en France, je n'eus rien de plus pressé que de me rendre à l'adresse que m'avait donnée Joshua ; on me renvoya comme un fou de cette maison. Ma figure ne me servait guère ; je dois l'avouer, mon aspect était pauvre, mon air inspirait la méfiance. La révolte des huguenots commençait. En voyant le roi de France engagé dans une guerre étrangère, ils avaient cru le temps favorable pour se

montrer. Le duc de Rohan et M. de Soubise, son frère, étaient regardés comme les principaux chefs de ce parti, j'entrai à leur solde et je fis la guerre en Languedoc. Au siège de La Rochelle, je m'étais traîné à demi-mort sous une batterie espérant mourir, un Italien me vit et me releva. Il me reprocha de servir des protestants, moi qui étais catholique. Dans les extrémités où je me trouvais, pouvais-je, hélas ! choisir ? Je rougis cependant de me voir ainsi le valet de maîtres qui n'étaient pas nés pour être les miens, je pensai à mon pays. Lorsque j'y revenais, la fièvre me prit en route. Les deux reines qui étaient restées à Lyon, profitaient de la maladie du roi pour perdre le cardinal, déjà même Anne d'Autriche s'était assurée de plusieurs personnes pour l'arrêter en cas que le roi mourût. Alarmé de la part qu'on me proposait dans ces intrigues, je pris le parti de m'enfuir, je gagnai la Suisse, et me mis au service des Grisons. La paix d'Italie était faite, je rentrai dans ma ville, mais tout s'y trouvait changé. Un désir ardent, celui de la vengeance dominait alors mes pensées. je cherchais partout le Joshua qui m'avait si lâchement abusé. Celle qui m'avait jadis aimé avait fui avec son époux, je demeurai seul, errant comme une ombre autour de sa demeure déserte. C'était pour moi une sorte de plaisir morne et douloureux que cette promenade habituelle; par instants il me semblait la revoir, mais toujours à côté d'elle passait le masque noir Joshua. Malgré mes recherches je ne pus retrouver cet homme qui m'avait abreuvé de tant de douleurs, on le croyait mort ainsi que moi. Qu'avait-il fait du seul bien qui me restât, dans quel piège terrible avait-il entraîné ma pauvre enfant ? Je ne pouvais croire encore à l'affreuse méchanceté de Joshua, quand la lettre d'un ami, laissé en France, me força de l'y rejoindre; cet ami se mourait, et il ne voulait pas mourir sans me parler. Je courus chez lui, j'appris de sa bouche le nouveau nom qu'avait pris Joshua, mais il ne put me donner d'autres détails, Joshua s'était, suivant lui, fixé en France, il y vivait d'une vie sourde et mystérieuse. Il était puissant, une haute protection l'appuyait. Je demandai partout la demeure de mon ennemi, mais je ne pus rien savoir. Le bonheur a fait que je vous ai rencontré, je suis à vous, Monseigneur, mais comme je vous l'ai dit, il faut que ce misérable soit à moi ! Ce n'est pas assez de sa vie et de son sang pour me payer de quinze années d'opprobre, de misère, de désespoir, il faut qu'il avoue son crime à vos pieds, il faut qu'il meure de la mort qu'il a donnée à ma fille !.. Monseigneur, je ne sais pas ce que vous allez me dire de faire, mais voilà ce que cet infâme m'a fait ! Vous me le livrerez, vous devez savoir où il se cache. Là-bas, Monseigneur, il se nommait Joshua; ici il se nomme Samuel !

Le masque tressaillit ; la voix de Pompeo ressemblait à un glas funèbre. Tous deux venaient alors de s'arrêter machinalement, Pompeo comme un homme qui s'est allégé du poids oppressant des souvenirs ; son guide prêt à fléchir sous le saisissement de sa terreur... L'Italien se retourna un instant comme pour juger de l'espace qu'ils venaient de parcourir, ils se trouvaient au coin de la rue des Lions-Saint-Paul.

— Monseigneur, reprit Pompeo, signez-vous ici le pacte que je vous propose ? Me promettez-vous de me livrer Samuel ? — Je te signerai là-haut tout ce que tu voudras, murmura le masque d'une voix troublée.

En même temps il montrait à Pompeo une fenêtre éclairée au premier étage d'une maison formant l'angle de la rue des Lions-Saint-Paul.

— Vous me le jurez ? demanda une seconde fois Pompeo. — Sur Dieu et sa croix, je te le jure. — C'est bien, je suis à vos ordres. — Frappe donc à cette autre porte que voici, c'est un marchand de blés, tu l'éveilleras. Voici de quoi payer, prends ma bourse. — Que demanderai je ? — Deux sacs de toile.

UNE MAISON DE LA RUE DES LIONS-SAINT-PAUL.

Pompeo frappa à la porte du marchand de blés, pendant que le docteur examinait avec une scrupuleuse attention la maison où brillait un faible jet de lumière... C'était une maison obscure et noirâtre formant, nous l'avons dit, l'angle de la rue des Lions-Saint-Paul qui avoisine le quai de l'Arsenal, et dont elle ne se trouvait séparée que par l'hôtel à porte cintrée qu'occupa plus tard Marie d'Aubray, connue depuis sous le nom de la marquise de Brinvilliers... Jamais peut-être un édifice plus sombre et plus triste n'avait frappé la vue du promeneur, le porche en était sinistre, les charpentes affaissées... La seule partie qui fût alors éclairée

était une tourelle placée à l'extrémité de la rue ; cette tourelle avait un balcon élevé de dix pieds au-dessus du sol... La nuit drapait la rue d'ombres profondes, gigantesques... Dans ce quartier désert, tout se taisait: la pluie avait cessé, on n'entendait plus que les raffales du vent sur les eaux mornes de la Seine... Le masque laissa Pompeo faire son marché ; puis, quand il fut venu avec ses deux sacs, il lui dit :

— Voilà qui est bien ; tu vas m'attendre sous ce balcon. Quand il en sera temps, je t'appellerai, tu monteras.

Le masque souleva alors le marteau de la porte ; l'instant d'après, une vieille Mauresse, son flambeau en main, montra sa tête cuivrée à une lucarne...

— Ta maîtresse m'attend, lui dit le masque, je la précède ; ouvre-moi !

La Mauresse hésita d'abord ; puis vaincue par le ton impérieux de celui qui frappait, elle descendit. Après lui avoir ouvert, elle referma la porte. Le masque se trouva bientôt introduit par elle dans une pièce octogone. Un lit à pente de damas en fermait le fond ; sur la gauche était un prie-Dieu, à droite, une toilette... La toilette était bordée d'une frange de guipures ; sur ses tablettes s'épanouissaient les arômes et les pâtes inventées par Le Preux, parfumeur de la reine-mère. C'étaient des onguents et des sachets dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous ; mais que l'on se reporte au siècle où l'on accusait Marie Stuart de prendre au Louvre même des bains de lait et de vin, et l'on comprendra la valeur de ces trésors de beauté ! Une mante, un loup, un manchon à glands de perle, une mandoline oubliée sur une table, complétaient le décor de cette pièce. Les rideaux du lit étaient relevés, et laissaient voir au fond une niche couverte d'un voile noir. La Mauresse établit le visiteur dans un fauteuil, près du feu qui pétillait ; elle eut soin seulement de lui montrer l'heure à la pendule.

— Ma maîtresse, demanda-t-elle à l'étranger, reviendra donc bien avant dans la nuit de chez la reine-mère ? — Tranquillise-toi, elle ne peut tarder. — J'ai terminé cette nuit les préparatifs de notre départ, continua la Mauresse. Demain nous devons rejoindre madame la reine, qui veut loger ma maîtresse au Louvre... Elle vous l'a dit sans doute ?... Un gentilhomme de la reine doit l'escorter. — Et c'est moi qui suis ce gentilhomme... Repose-toi de tout sur mon zèle, et laisse-moi seul.

La Mauresse s'inclina ; elle avait vu briller au doigt du masque une bague d'un grand prix. Le départ de sa maîtresse était mystérieux ; il n'était donc pas étonnant qu'un gentilhomme masqué vînt la chercher. Ce masque, le médecin du cardinal l'ôta dès que la Mauresse se fut éloignée, il se leva et courut se regarder à une glace de Venise placée à côté du lit.

— Est-ce bien moi, se dit-il, moi que l'enfer ne désavouerait pas pour un de ses fils, qui mire ma laideur dans ce cristal où l'une des plus fières beautés de l'Italie se contemple ? Est-ce bien moi qui me trouve ici, à cette heure, dans la chambre de la duchesse de Fornaro ? Oui, c'est moi, c'est bien moi, poursuivit-il en continuant l'examen de chaque objet. A quel autre qu'à moi le cardinal eut-il confié cette sombre et terrible mission ? Si je connais sa haine, ne sait-il donc pas la mienne ? Ne sait-il pas qu'éconduit, repoussé par la duchesse, j'ai dévoré l'affront le plus sanglant, un affront que n'ont pu laver encore quinze années ? Voilà donc le lieu où se cache Térésina Pitti, la veuve de Fornaro ? Encore quelques instants, et je vais la revoir, cette altière duchesse qui a su blesser à la fois mon orgueil et mon amour ! Je suis son maître, son juge ! Puissance de l'enfer, m'abandonnerez-vous quand elle viendra ? Irais-je m'attendrir ? Vais-je pleurer comme un lâche ! Les paroles de cet homme résonnent, encore à mon oreille comme une audacieuse dérision. N'est-ce donc pas lui qu'elle m'a préféré ? N'est-ce donc pas lui que peut-être elle aime encore ? Et que suis-je à jamais pour lui ? Un monstre, un reptile qu'il écrasera. Il est loin de se douter à quel homme il a demandé tout à l'heure le droit de tuer Samuel ! Il m'obéira, oh ! oui, il m'obéira ! En achevant ces mots, le docteur laissa errer sur sa lèvre un sourire que lui eût envié Satan lui-même. Il se trouvait alors devant le lit de la duchesse ; dans le fond de ce lit était la niche recouverte du voile noir. Après avoir considéré lentement chaque détail de cette pièce, il entra dans la ruelle, et d'une main hardie il souleva un voile tiré sur la niche... Le docteur distingua alors un coffre de forme oblongue, en bois de cèdre, soigneusement fermé par

quatre serrures de fer, et dont l'examen le jeta dans le plus profond étonnement. Plusieurs têtes de mort et des os placés en croix étaient les seuls ornements de ce coffre ; au-dessus de de la serrure principale, on lisait cette inscription espagnole en grosses lettres : *Cuidado**. Cédant à un mouvement de curiosité, le docteur avançait déjà la main vers ce coffre, quand il se ressouvint de l'avis de Richelieu... Une sueur glacée mouilla son front ; il replaça le voile noir sur la niche... En ce moment, un bruit de roues se fit entendre près de la rue des Lions-Saint-Paul ; ce bruit venait du quai... Le docteur remit son masque, cacha la lampe et entr'ouvrit doucement la fenêtre... Il vit alors une litière qui allait tourner le coin de la rue ; dans cette litière était une femme, le visage couvert d'un loup de velours ; aux côtés de la voiture, deux valets à la livrée de la reine, dont le vent venait d'éteindre les torches... Il referma la fenêtre, après s'être assuré que Pompeo, placé sous la troisième porte de la rue, dans un encoignement obscur, attendait ses ordres... Replaçant alors la lampe, et s'approchant d'un guéridon à pieds torses auprès du lit, le docteur prit le gobelet qui s'y trouvait et y répandit une poudre blanche qu'il mêla avec l'eau contenue sur cette table dans un flacon. Cela fait, il tira sur lui l'une des portières en brocatelle de la chambre ; puis, retenant son souffle, il attendit... Une femme entrait dans l'appartement, son loup à la main, le visage pâle, les traits bouleversés...

— Suzanna, dit-elle à la Mauresse en s'asseyant, laisse-moi, je veux être seule...

Et comme la Mauresse semblait vouloir lui parler :

— Laisse-moi, reprit-elle d'un ton qui, cette fois, devenait l'équivalent d'un ordre.

Suzanna sortit si émue du désordre de sa maîtresse, qu'elle ne put trouver aucune parole. La duchesse se regarda au miroir dont le docteur s'était approché un quart d'heure-avant, et elle eut peur d'elle-même... Ses lèvres tremblaient, son sein était oppressé...

— C'est lui!... c'est bien lui!.... murmura-t-elle accablée. Mais... Oh! non.. c'est impossible!... Pourtant je l'ai vu, je l'ai reconnu, oui, là... tout-à-l'heure...

* Prends garde.

Elle ouvrit la fenêtre et chercha des yeux dans la rue sombre.

— Rien, rien, maintenant! poursuivit-elle. Je me suis trompée, c'était une vision.

Dans son trouble, elle se jeta à genoux devant son prie-Dieu. Sa respiration était brève, ses yeux égarés, sa prière entrecoupée de soupirs. Quand elle se releva, ses forces la trahirent ; elle se traîna éperdue jusqu'à son lit. Dans sa soif brûlante, elle saisit le gobelet et elle but...

— Bien, murmura-t-elle, comme si elle eût encore parlé à sa Mauresse ; bien, Suzanna, ce breuvage va me calmer.

Elle s'était jetée tout habillée sur le lit ; ses yeux s'y fermèrent bientôt, un pesant sommeil lia ses membres. Le docteur écarta alors le rideau, puis, sortant avec précaution de sa cachette, il poussa le verrou de l'appartement...

— Maintenant, à l'œuvre, murmura-t-il en regardant la duchesse.

Elle ressemblait à une de ces femmes de marbre couchées mollement sur la pierre d'un cénotaphe... Le docteur s'arrêta quelques instants pour contempler cette magnifique figure, beauté royale, souveraine, que le ciseau de Berruguete ou de l'Ano semblait avoir devinée. De longs cheveux noirs, nattés de perles, s'épanouissaient en touffes bouclées autour de ce front et de ces joues, splendides encore de l'éclat du bal, les épaules de la duchesse le disputaient à la blancheur de l'oreiller. Ses bras et ses mains étaient chargés de bijoux du plus grand prix, ra robe brochée d'or, ses dentelles et son reliquaire de pierreries éblouissaient... Un parfum d'ambre et de violette s'échappait encore de ses gants négligemment jetés sur les courtines près de son éventail de laque... Rien qu'à voir cette femme, tout autre que le docteur eût alors été ému. Les lignes de son visage revenaient de droit à cette aristocratie italienne, orgueilleuse du sang des Médicis, type hautain, sévère et presque perdu en France depuis la fin de la reine Catherine. La blancheur de cette peau égalait celle du camée, ses cils abaissés, aussi noirs que l'aile d'un corbeau, cachaient alors le feu de son œil humide et nacré. Elle avait à peine trente-un ans, l'âge de la puissance et de l'empire chez la femme. Pendant que le vent d'hiver hurlait au dehors d'horribles cris, son silence au milieu de cette chambre silencieuse et

verrouillée glaçait l'âme... Assoupie, vaincue par cet infernal breuvage, elle ne représentait plus qu'un cadavre... Le docteur la regardait avec une ivresse froide et recueillie, comme l'alligator après avoir faciné l'oiseau, comme le tigre éveillé auprès du pâtre endormi...

— Enfin, murmura-t-il en marchant d'un pas ferme vers la fenêtre du balcon.

Au bruit de l'espagnolette, Pompeo parut dans l'ombre.

— Bien, dit le masque à voix bassse, fidèle au signal... je te reconnais... attends-moi !

Il rentra dans la chambre, saisit le voile noir qui couvrait la niche, et le noua sur la figure de la duchesse. Il tira ensuite sur elle les rideaux du lit.

— Maintenant cet homme peut entrer, dit-il en revenant au balcon.

Pompéo avait trouvé la porte de la maison fermée, il n'osait frapper ; le docteur arracha les damas de la fenêtre et les jeta à Pompeo. L'Italien fut bien vite sur le balcon à l'aide cette échelle improvisée...

— Pompéo, lui dit le docteur, nous n'avons pas un instant à perdre, le cardinal est pressé. — Excellence, je suis à vos ordres, répondit Pompeo en déposant les deux sacs au milieu de l'appartement. — Pompéo, reprit le masque. tu n'as pas, je pense oublié nos conventions ? — Non, monseigneur ; les vôtres pas plus que les miennes.

Le docteur réprima un sourire d'amer dépit.

— Tu sais que la vengeance de Richelieu est souvent de la justice... continua-t-il cauteleusement. — Je sais que le cardinal a sans doute le droit de faire ce que vous allez me dire de faire ici, répondit Pompeo, devenu pâle. — Regarde donc, dit le masque et tiens-toi prêt !

Le docteur ouvrit alors les rideaux du lit, et montra à l'Italien la femme endormie. En voyant ce visage recouvert d'un voile noir, Pompéo réprima un tressaillement léger.

— Quelque crime d'état, murmura-t-il... un femme qui n'est déjà plus qu'un cadavre. — Un cadavre, reprit le docteur, tu l'as dit. Lui entends-tu prononcer une plainte sous cette gaze ? Réponds, parle-t-elle ?

L'Italien se signa.

— Donc, continua le docteur, tu vas prendre ce corps et l'enfermer dans ce sac. Derrière elle, tu vois également ce coffre ? — Oui, monseigneur, je le vois. — Ce coffre et cette femme doivent disparaître à tout jamais... Dépêchons.

Pompeo demeurait anéanti, un combat intérieur brisait ses forces.

— Ils disparaîtront comme Samuel, reprit-il ; vous me l'avez juré !...

Et l'Italien montrait du doigt un crucifix à son guide. Devant cette image sacrée, le docteur recula d'abord ; puis il reprit :

— Oui, je jure encore que tu verras Samuel ! — Oui, continua-t-il à part lui, tu le verras ! — Et je pourrai me venger sur lui ? — Tu te vengeras. — Comme le cardinal se venge ici sur cette femme ? — Soit, tu pourras un jour me rappeler ces paroles, dit le masque d'une voix sourde. Que veux tu de plus ? — Il suffit dit Pompéo. Ce n'est pas cette femme, c'est Samuel qu'il me semble ensevelir à tout jamais !

Et, guidé par la lumière que portait alors le docteur, Pompéo saisit la femme placée sur le lit en laissant échapper un rugissement de joie. Son corps admirable, ses bras et son cou, il les plia comme fait le chasseur d'un chamois étendu par la balle sur un glacier, un frémissement horrible et féroce agitait ses membres ; il y avait du sang et de la rage dans ses yeux.

— Qu'il en soit fait ainsi de Samuel, dit-il en nouant les cordes du sac.

Le docteur le regardait faire comme s'il se fût agi d'un corps privé déjà de la vie. Nul soupir, nulle plainte ne s'étaient échappés de cette bouche fermée du sceau d'un implacable sommeil, enchaînée par une torpeur léthargique...

— Maintenant, dit-il, prends ce coffre.

Pompéo souleva son front alourdi ; il ne comprenait guère ce qu'il voyait, car il ne voyait, lui, que Samuel... Arrivé près du coffre, il le souleva d'une main sûre. Que renfermait cet étui de cèdre, il l'ignorait ; mais sur l'ordre du docteur, il le fit glisser également dans le sac. Le docteur regarda de nouveau à la fenêtre.

— Nous sommes maîtres du terrain, poursuivit-il, la lumière a disparu. La Mauresse dort, partons !

Il souffla la lampe et tira les rideaux du lit. Après avoir descendu tous deux l'escalier, ils se trouvèrent dans la rue. Le docteur s'était chargé du coffre, et Pompéo de la femme. Tous deux gagnèrent alors le pont Marie...

— Pompeo, dit le docteur après s'être assuré des deux sacs contre le parapet, Pompeo souviens-toi de ta promesse!

En ce moment même, un pas léger qui venait du pont de la Tournelle, fit tressaillir les deux hommes... La nuit était profonde, et l'on ne distinguait aucune lumière dans l'île Saint-Louis.

— Alerte! Pompeo, dit le docteur, pousse ces deux sacs en Seine!...

Pompeo allait obéir, mais, vaincu par la pesanteur de l'un des sacs, il le laissa appuyé contre l'autre sur le parapet du pont...

Peut-être aussi l'idée d'un pareil attentat glaçait les forces de l'Italien...

— Attention, reprit le docteur, je t'observe!

En disant ces mots, le docteur tira de sa robe un poignard. Il s'abrita ensuite sous le porche le plus voisin de la rue des Nonaindières... Pompeo hésitait encore, quand il se rappela l'ordre absolu du cardinal... Il souleva le sac où était enfermé le coffret, et s'apprêta à le jeter dans la Seine. Mais en ce moment, il entrevit à coté de lui une forme humaine... C'était un jeune homme qui se penchait lui-même sur le parapet.

LES FILETS.

— Qui êtes-vous, que me voulez-vous? demanda Pompeo.

L'inconnu ne répondit pas. Il s'était penché, nous l'avons dit, et considérait d'un regard morne les eaux noirâtres du fleuve... Ses vêtements en désordre, son air désespéré, effrayèrent Pompeo. C'était un jeune homme très élégamment vêtu.

— Maudit soit le jeu! s'écria-t-il en frappant du poing sur le parapet. — Monsieur a joué, demanda Pompeo, cherchant à l'envisager sous l'ombre de son feutre. — J'ai perdu, répondit-il. Et comme je dois, je confie ma dette à la Seine!

En même temps, il avait enjambé le parapet... Dans ce mouvement, son feutre tomba sur le quai.

— Charles Gruyn! s'écria Pompeo en reconnaissant le fils du cabaretier... — L'Italien de cette nuit, reprit Charles. — Vous étiez à ce jeu? demanda le jeune homme d'une voix sourde... En ce cas, vous devez savoir mon déshonneur. J'ai perdu, monsieur, et j'ai perdu sur parole... Ces gens m'ont volé, sans doute! Le vin qu'ils m'ont fait boire allourdit encore mon cerveau!

— Mon cher ami, reprit l'Italien, vous avez voulu tout à l'heure me rendre un service en croisant l'épée contre les gens du cardinal qui m'emmenaient, acceptez de grâce l'offre de mon argent; je voudrais être mille fois plus riche!...

Et Pompeo partagea en même temps avec le jeune homme l'argent qu'il avait reçu du docteur.

— Maintenant, dit-il, vous m'aiderez bien à jeter ceci en Seine? — Volontiers, dit Charles sans trop comprendre ce dont il allait s'agir.

Pompeo s'empara du sac où était le coffre et d'un bras nerveux il le lança dans la rivière... Un tourbillon d'écume suivit cette chute qui troubla seule le silence des ondes... Charles Gruyn semblait absorbé, il avait reçu machinalement les pièces d'or de l'Italien, il murmurait quelques paroles à voix basse...

— A vous celui-ci, dit Pompeo à Charles, en lui indiquant le second sac. — Qu'avez vous donc là? se prit à demander le jeune homme. — Une marchandise suspecte. C'était un misérable qui vendait à faux poids, et je dois jeter en Seine ce qu'il vendait, c'est l'ordre de la justice.

Charles Gruyn posa la main sur le sac, mais au même instant il la retira comme si le contact de cette toile l'eût brûlé...

— Mais il y a un corps dans ce sac, s'écria-t-il?

Avant qu'il eût pu se retourner, Pompeo avait lui-même poussé le bras du jeune homme; il s'enfuit et rejoignit le docteur...

— Au revoir et à bientôt! cria-t-il à Charles.

Le jeune homme passa la main sur son front comme s'il eût été le jouet d'un rêve, il avait cru entendre un gémissement étouffé quand le sac tomba dans l'eau.

— Que saint Charles Boromée, mon patron, me soit en aide! murmura-t-il en regardant le cercle blanchâtre produit par la chute du sac dans le fleuve... Je crois que les fumées du vin sont tout à fait dissipées; serait-ce donc un crime que cet étranger m'a fait commettre, et ne puis-je?...

Il regarda alors avec terreur autour de lui, mais tout se taisait... L'endroit était isolé, les constructions du pont Marie n'étaient pas encore achevées, ses maisons ne devaient se voir habitées que dans un mois. Le porche sous lequel l'Italien l'avait rencontré formait le milieu du pont, et décrivait un arc sur ses assises:

il était embarrassé de moellons, de chaux et de briques laissés par les ouvriers. Chancelant, épouvanté, Charles s'assit sur une pierre et se prit machinalement à tourner les yeux vers la demeure de son père. Une seule lumière brillait alors au cabaret de la *Pomme-de-Pin*, cette lumière venait de la chambre de Mariette... Charles la contempla quelques secondes avec une avide attention, puis tout d'un coup il vit s'éteindre son faible rayon.

— Si j'étais superstitieux, se dit-il, je croirais ce feu un avertissement du ciel! Toute flamme est-elle donc éteinte en moi, ô mon Dieu, même celle du courage! Oh! oui, je dois savoir si je suis ici le complice d'un assassin! Illusion ou réalité, ce gémissement vibre encore à mon oreille... Oui, je le jure ici par Mariette et par ce toît que j'ai fui, je veux sonder à fond ce mystère qui me pèse... Mais rien, rien, mon Dieu, pas même une barque sur l'eau!... Le vent et la pluie fouettent mes cheveux, la terre tremble sous moi.

Mais, reprit-il bientôt... je ne me trompe pas; oüi, voici un point lumineux. Là... tout devant moi... C'est à la cabane de maître Gérard, le passeux, que brille cette lumière... Ah! courons, courons, peut-être pourrai-je encore le prévenir... Oh! mon Dieu, faites que j'arrive à temps!

Le jeune homme avait déjà tourné l'angle du pont Marie, puis laissant à sa gauche l'Arsenal et les Célestins, il se trouva bientôt avoir franchi dans sa course l'espace étroit qui forme à cette heure le quai d'Anjou. La cabane du passeux se trouvant placée, nous l'avons dit, à la pointe de l'île, elle était souvent, l'été, le point de mire des baigneurs ou des jeunes nautonniers qui, à l'exemple de Charles, s'exerçaient aux joûtes. Plus Charles approchait, plus le cœur menaçait de lui manquer... C'était une course folle, une course d'athlète, mais Charles en avait souvent entrepris de pareilles, une main invisible le poussait d'ailleurs, il fendait le vent comme une arbalète lancée... Tout d'un coup il s'arrêta devant la cabane de maître Gérard. La porte donnant sur la rivière en était alors entr'ouverte et laissait échapper une lueur abondante... Devant cette porte était une barque, maître Gérard ayant obtenu de messieurs les échevins le droit de pêche, et l'édilité lui concédant en ce lieu droit d'observation et de police. Le jeune homme le vit agiter alors sa lumière sur l'eau, c'était une grosse torche de résine...

— A l'aide, mon cher Gérard, cria-t-il au passeux, retirez vos filets, mais ayez garde qu'ils ne rompent!

Maître Gérard se retourna en entendant cette voix; il vit Charles Gruyn qu'il connaisssait, il le vit pâle, haletant.

— Bonté divine! lui demanda-t-il, qu'y a-t-il donc! — Il y a, maître Gérard, que sans mon bras, vous courez grand risque. Ceci n'est pas une pêche ordinaire; mais dites, vous avez donc senti vous-même une commotion?... — Une commotion telle, reprit le passeux, qu'il m'a semblé qu'un bois de flottage heurtait ma cabane... Monsieur Charles, qu'est-ce donc? — Rien, mon brave Gérard, si ce n'est que j'ai vu tout à l'heure un homme jeter du pont Marie deux sacs pesants dans la Seine... — Attention, alors, détachez ma barque, et voyons!

Charles obéit, et il sentit bientôt, au poids du filet, qu'ils étaient sûrs tous deux d'une découverte. Maître Gérard faisait de vains efforts pour amener le double fardeau jusqu'à lui...

— Mes forces me trahissent, cria-t-il à Charles.

Charles aida le passeux et retira les filets demi rompus. Les deux sacs apparurent à l'œil hébété de maître Gérard. Le jeune homme et lui les transportèrent à la cabane.

— Un instant, dit Gérard, voilà une aubaine à laquelle j'ai droit, partageons.

Charles haussa les épaules. Il était si faible, qu'il étancha d'abord la sueur qui ruisselait de son front, puis saisissant un couteau sur la table du passeux :

— Regarde donc, et choisis, lui cria-t-il.

Les deux sacs ouverts, Charles réprima un tressaillement singulier en voyant que l'un contenait un coffre, l'autre une femme dont la tête était couverte d'un voile!...

Le choix du jeune homme fut bientôt fait.

— A toi ce coffre et ce qu'il contient, cria-t-il au passeux, à moi cette femme!

Il venait de soulever la gaze qui cahait les traits de l'Italienne... Une vision céleste l'eût alors moins ébloui... Une alarme soudaine lui succéda, le sang du jeune homme se retira dans sa poitrine; il eut peur un instant de ne trouver qu'une morte. Aucun mouvement ne trahissait le sommeil de la duchesse, l'étonnement, l'épou-

vante, se peignaient sur le front de Charles Gruyn. Il hésita quelque temps à saisir cette main froide et à la réchauffer au feu de sa jeune et chaude haleine; en proie lui-même à un trouble qu'il n'avait jamais ressenti, il contemplait cette merveilleuse créature dans un silencieux accablement. L'eau ruisselait alors de ses cheveux et de sa robe, une teinte violette marbrait ses bras et ses joues. Charles l'approcha du feu, il y jeta de nouveaux sarments, puis saisissant un flacon que lui prêta le passeux, il se décida à l'approcher des lèvres de la victime. Maître Gérard l'aidait dans tous ces soins d'un air distrait, jetant de temps à autre un regard cupide sur le coffre... Il parvint cependant avec Charles à placer la dame sur son lit; peu à peu les joues de la duchesse se coloraient, son sein commençait à battre... En rouvrant les yeux, elle trouva près d'elle le jeune homme agenouillé... Presque au même instant, et de l'autre côté de la cabane, une détonation soudaine, inexplicable pour Charles Gruyn, frappa son oreille et fit voler des éclats de bois noircis et fumants jusque sur lui. Il vit le passeux étendu auprès du coffre qu'il avait voulu ouvrir, il le vit sanglant, immobile .. Il était mort.

. . . .

A ce bruit terrible, aussi prompt que l'éclair, aussi mortel que la foudre, la duchesse s'était levée droite sur son séant. Charles lui montra le coffre et le passeux. Un sang noir sortait du front de maître Gérard; les parois du coffre jonchaient le sol... En voyant ces débris, la duchesse eut l'air de se souvenir; elle passa la main rapidement sur son front...

— Un homme mort, ici! s'écria Charles Gruyn; ah! Madame, je suis perdu!

Et comme elle le regardait avec ses grands yeux ouverts; il se recula et poussa un cri étouffé... Il avait reconnu celle qu'il nommait comme tant d'autres la comtesse Alvinzi; celle qu'il aimait... Pour elle, en ce moment, la présence d'un être surnaturel l'eût moins surprise que la vue du Charles... Elle ne pouvait comprendre où elle était, encore moins comment il se faisait que ce jeune homme fût là à ses pieds... Elle examinait les meubles misérables de cette chambre, le cadavre de maître Gérard, les planches éparses de ce coffre, avec une stupide attention. Son regard, vitré, allourdi, se voilait d'ombre par instants, comme celui des passagers d'un navire, pendant la tempête; le sens des objets l'abandonnait. Elle ne se rappelait pas avoir jamais rencontré la figure de Charles; pour le cordial du passeux, il la brûlait; toutefois, cette souffrance convulsive ramenait chez elle le mécanisme des forces... Insensiblement, la vie et la chaleur lui revinrent; mais cette fumée et ce sang répandu sur les nattes de la cahutte, lui firent peur. Elle écarta sa chevelure humide, et voulut secouer sa somnolence... Un feu vif et clair pétillait dans l'âtre, ses membres engourdis se ranimèrent peu à peu... Épuisé, anéanti, Charles se demandait en vain par quelle vengeance affreuse cette femme noble et belle, cette femme qu'il n'avait fait qu'entrevoir, se trouvait ainsi en sa puissance. Le souffle de sa bouche, il l'écoutait à genoux; tour à tour il remerciait le ciel et il tremblait, donnant à peine un coup-d'œil à ce cadavre du passeux. Qu'allait-il devenir entre ce mort et cette grande dame qu'on voulait aussi faire mourir? Dans quel réseau fatal d'évènements se verrait-il enlacé, sortirait-il vainqueur ou vaincu de cette lutte? Des frissons de crainte, d'amour et d'espoir couraient dans les veines de Charles. Son plan était tracé; à tout prix il sauverait cette femme, il la sauverait dût-il se perdre! Mais comment la sauver, où la transporter, où lui assurer un gîte? Celui du passeux devenait accusateur. Cependant l'heure s'écoulait; un jour d'ardoise filtrait à travers l'unique fenêtre de la cabane... Le feu se mourait, l'aube couvrait la Seine de lueurs pâles, la duchesse eut peur de cette clarté; elle interrogea le visage du jeune homme... Charles soutenait alors sa tête brûlante entre ses mains, mille pensées nouvelles et absorbantes l'assiégeaient; il songeait à son père, à Mariette, et enfin à cette étrangère, dont il ne connaissait en rien la vie. Quel était son crime, qu'avait-elle donc fait, encore une fois, pour attirer sur elle un tel châtiment? Les moments étaient précieux, il fallait agir: Charles se leva. Il se leva, et sous le costume élégant qu'il portait, il montra aux regards de la duchesse une taille que plus d'un raffiné eût enviée, un air mâle et résolu. Il était beau de cette beauté singulière que donnent les grandes occasions; la sincérité de son âme se faisait jour dans ses yeux; la duchesse l'examina sans frayeur, et elle lui dit:

— Vous êtes gentilhonme, Monsieur?

Cette demande fit rougir Charles. Il reprit cependant assurance, et songeant à l'habit qui pouvait causer cette méprise:

— Madame, répondit-il, j'aurai pour vous servir le cœur et l'habit d'un gentilhomme... — Bien, dit-elle, j'ai besoin d'un homme comme vous pour me reconduire où je vais... Le désordre de mes idées ne me permet pas de comprendre comment je suis ici, vous me le direz... Mais hâtons-nous. — Il faut, continua-t-elle, que vous me meniez chez la reine-mère! — Y pensez-vous, Madame, répondit Charles, sérieusement effrayé du péril de cette démarche; ne voyez-vous donc pas qu'il ne nous reste d'autre parti que la fuite? — La fuite! et pourquoi? lui demanda la duchesse. — Madame, reprit Charles, vous êtes menacée, poursuivie. — Moi! murmura-elle, en cherchant à rassembler ses souvenirs. Que m'a-t-on donc fait? où suis-je. — Fuyons, Madame, fuyons, ne voyez-vous pas ce cadavre et ces débris? Vous êtes ici, Madame, dans la cabane de maître Gérard le passeux de l'île, ce malheureux a voulu ouvrir ce coffre et le ciel l'en a puni... Voyez, ce coffre n'est-il point à vous? Je n'y vois, moi, continua Charles en se penchant sur son étui fracassé, que des monceaux de papiers qui brûlent encore... — Un coffre! des papiers! murmura-t-elle, comme si elle se fût dégagée de la torpeur d'un rêve; voyons!

Et, s'élançant du lit de maître Gérard, elle prit un flambeau et se traîna elle-meme jusqu'au coffre.

— Oui... c'est bien celà... dit-elle à part, en regardant les éclats du bois de cèdre à demi-brûlés qui jonchaient le sol. Ce sont là les actes que je devais remettre à la reine-mère, les actes qui devaient perdre Richelieu; il avait été convenu, entre elle et moi, qu'un condamné à mort ouvrirait seul cette cassette qui vomit le fer et le feu. La correspondance du cardinal avec Concini est la proie des flammes! Que vais-je devenir, ô malheureuse que je suis!

En parlant ainsi, la duchesse, de ses mains tremblantes, convulsives, cherchait encore à disputer au feu les papiers qu'il consumait.

— Rien, plus rien! continua-t-elle accablée. Mais vous ne saviez donc pas, Monsieur, ce que contenait ce coffre? vous n'êtes donc point le guide que j'attendais, vous n'êtes donc point envoyé par la reine-mère? Seriez-vous un espion? répondez! dit-elle en se redressant avec énergie devant Charles. — Madame, répondit le jeune homme avec une fierté triste, je ne suis point un espion; rassurez-vous. Je passais, il n'y a qu'un instant, sur le pont; un homme a jeté de là deux sacs dans la Seine... Le premier de ces sacs contenait ce coffre; le second... oh! mais cela est affreux! poursuivit-il, non, vous ne le croirez pas. — Achevez. — Eh bien!... Madame le second renfermait une femme d'une admirable beauté, noble et divine créature dont la cupidité ou la haine voulait trancher l'existence... cette femme... c'était vous! — Moi! balbutia la duchesse en se reculant d'un bond rapide, comme si elle eut vu sur elle un poignard levé. Elle regarda ses habits mouillés, ses cheveux ruisselants et elle pâlit. — Vous même... Comprenez-vous maintenant qu'il faille vous dérober à la vengeance de vos ennemis? Comprenez-vous que ce cadavre nous accuse? Par pitié, Madame, puisque le ciel m'a fait déjouer un crime, aidez-moi à compléter son œuvre en acceptant un asile, en vous confiant à moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il m'a été donné, sachez-le, de voir les traits célestes de celle que j'ai sauvée... Excusez, Madame, l'aveu d'un secret qui serait mort dans mon sein; mais en ce moment même, où je ne devrais songer qu'à fuir, une voix impérieuse me dit de rester. Madame, je suis à vous, disposez de moi et de ma vie... je vous aime!

La parole de Charles s'éteignit en ce moment sous ses sanglots; son cœur était brisé, mais son œil rayonnait d'amour, il conjurait la duchesse, et la suppliait de croire en lui. L'indicible beauté de cette femme plongeait son âme dans une telle ivresse qu'il eut bravé pour elle mille morts. Pour la duchesse, elle ne le regardait seulement pas.

— Oui, se disait-elle en reconnaissant l'humble cabane du passeux... oui, je me souviens d'être venue dans ce gîte misérable... J'avais même remis à cet homme certain dépôt... Qu'en aura-t-il fait! Il m'a dénoncée peut-être... enfermée dans ce sac, moi la duchesse de Fornaro! Mais par l'ordre de qui? Dois-je croire au démon?...

Et ce sac humide dont l'eau filtrait, ce cadavre de maître Gérard menaçaient de la rendre folle...

— Fuyons! reprit Charles, j'entends des pas. Si ce n'est qu'un simple curieux, j'en aurai

bientot fini avec lui ! Madame, votre bras, veuillez prendre mon manteau.

Les pas se rapprochaient en ce moment de la cahutte... Le jeune homme ouvrit la lucarne... mais il ne vit rien, tant la brume du matin était épaisse... Il mit la duchesse derrière lui, et il tira son épée... Pendant qu'il se préparait ainsi à faire bonne contenance, la duchesse cherchait de ses mains désespérées à faire céder la porte de la seule armoire que le passeux possédât...

— C'est là, ce me semble, qu'il a placé ce que je lui confiai, se disait-elle.

Au bruit que la porte légère de l'armoire fit en cédant, Charles se retourna.

— Que faites-vous ? lui demanda-t-il. — Vide !.. murmura-t-elle, avec un sourire insensé ?... Vide !... Oh mon Dieu, plus d'espoir ! Ce misérable était dépositaire de mon secret, il l'aura vendu ! Le ciel me venge !

Elle poussa du pied le corps du passeux, dans une rage frénétique... En cet instant même, la porte de la cahutte s'ouvrit ; un personnage, vêtu d'un long domino de satin noir, et portant un masque bleu sous un feutre gris à plume blanche, apparut aux regards de Charles et de la duchesse...

— Qui es-tu ? réponds, demanda Charles en lui barrant le chemin avec son épée. — Perdue ! s'écria la duchesse avec angoisse. — Sauvée, reprit le masque, d'une voix qu'il cherchait à rendre sourde... Mais ce n'est pas à vous, ajouta-t-il, c'est à ce cavalier que j'ai à faire. — A moi ? demanda Charles, vous n'avez pas même d'épée ; est-ce un duel qu'il vous faut ? — Non pas un duel, mais un pacte. Le jour venu, la justice sera ici ; je me charge de te soustraire à sa vengeance. — Vous, mon gentilhomme, balbutia Charles, vous me connaissez donc, vous avez donc su ?... — Ceci me regarde. Je ne veux de toi qu'une chose. — Parlez, oh ! parlez, vous devez comprendre comme moi, que je ne puis abandonner cette femme !... La Providence m'a permis de la sauver. Donnez-moi les moyens de fuir, et je vous jure que ma reconnaissance...

Le masque haussa les épaules.

— Vous me croyez ingrat ? Par quel serment affreux puis-je donc ici vous convaincre ? Devant quel témoin choisi par vous ?...

Le masque bleu avait laissé tomber son regard sur le cadavre de Gérard ; il réprima un léger tressaillement...

— Je me contente de ce corps, dit-il à Charles. Prends cette plume, et signe moi ce que je vais te dicter... A cette condition seule...

Charles saisit une plume laissée sur la table de comptes du passeux, il allait l'enfoncer dans l'écritoire de maître Gérard mais le masque bleu reprit :

— Non pas avec de l'encre, avec ceci...

Charles réprima un mouvement d'horreur, le masque venait de tremper lui-même la plume dans le sang du passeux. Il la lui donna en disant :

— Je veux que tu t'engages à être désormais à moi... Tu m'appartiendras corps et âme..., dans un an, jour pour jour..., ici..., tu entends, heure pour heure, tu me reverras si tu en as le courage !

Charles signa ; il rendit le pacte à l'inconnu. Le regard de la duchesse l'avait soutenu, il tremblait.

— Maintenant, reprit le mystérieux protecteur, dans quelques instants tout sera prêt ! Quel que soit le chemin que vous preniez, je suis sûr que vous ne m'oublierez pas !

Roger de BEAUVOIR. (1)

(1) Le 3e Numéro de la 12e année de ce recueil contiendra la suite de ce roman que les développements donnés par l'auteur n'ont pu faire entrer entièrement ici.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA ONZIÈME ANNÉE

DE L'ÉCHO DES FEUILLETONS.

Classement des gravures

3

Lagny. — Typographie de A. Varigault

